

UN COURANT PAISIBLE

La vie et les enseignements d'Ajahn Chah



UN COURANT PAISIBLE

La vie et les enseignements d'Ajahn Chah

Ajahn Jayasāro

Un Courant Paisible - La vie et les enseignements d' Ajahn Chah
par Ajahn Jayasāro

Traduit de l'anglais par le Groupe Samaggi

Publié par la Fondation Panyaprateep

ISBN 978-616-7930-34-3

Copyright © Fondation Panyaprateep 2017

Photographie de couverture : Gunt Susangkarakan
Photographies : Ajahn Cagino, Jirasak Praisarnkul, Pakorn Musikaboonlert
Retouches : Woranad Phansue, Jitra Navasavat, Subhasiri Subhakoon
Illustrations : Kullachart Sitjasech

Des extraits des ouvrages suivants ont été utilisés :

The Dhammapada: The Buddha's Path of Wisdom
Traduit du Pali par Acharya Buddharakkhita

Venerable Father: A Life with Ajahn Chah
Paul Breiter, publié en 2004 par Cosimo, Inc.

The Autobiography of Phra Ajaan Lee
Traduit par Thanissaro Bhikkhu

Merit and Spiritual Growth
Bhikkhu Bodhi, publié en 1995 par The Buddhist Publication Society
as Wheel 259, Nourishing The Roots

Fragments of a Teaching and Notes from a Session of Questions and Answers
Traduit par Jack Kornfeld, publié en 1972 par World Fellowship of Buddhists

A Child of the Northeast
Kampon Boontawee, publié en 1987 par Pouyzian Publisher

Sabbadānaṃ dhammadānaṃ jināti
'Le don du Dhamma surpasse tous les autres dons.'

Cette œuvre est placée sous licence Creative Commons
Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

Première édition en anglais, imprimée en Malaisie, 2017

*Bhavaggupādāya avīci hetṭhato
Etthantare sattā kāyūpapannā
Rūpī arūpī ca
Asaññī saññino
Dukkhā pamuccantu
Phusantu nibbutim.*

De l'existence la plus élevée à la plus basse,
tout groupe d'êtres existant,
avec ou sans forme physique,
conscients ou non,
puissent-ils tous être libérés de dukkha,
et jouir du bonheur de Nibbāna.

Ce livre n'est pas à vendre.
C'est un cadeau du Dhamma pour vous, le lecteur,
de la part de bouddhistes laïcs de Thaïlande, de Malaisie et de Singapour.

Table Des Matières

<i>Avant-propos</i>	xi
<i>Ajahn Sumedho</i>	
<i>Préface</i>	xiii
<i>Ajahn Jayasāro</i>	
I • Une Vie Expirée	1
<i>La mort de Luang Por Chah</i>	
Une Mort, 1 . Une Crémation, 3.	
II • Une Vie Inspirée	19
<i>1918 - 1954</i>	
Une Localité Appropriée, 19 . L'enfance, 23 Le Chemin De La Pratique, 47 . Nouvelles Orientations, 123.	
III • Hors Des Sentiers Battus	131
<i>Wat Nong Pah Pong</i>	
Les Premiers Résidents, 131 . L'âge D'or, 147.	
IV • Une Vie Inspirante	171
<i>Luang Por, le bon ami</i>	
Introduction, 171 . Les Impondérables, 174 Sketches, 187 . De Coeur À Coeur, 205.	
V • L'élément Fondamental	225
<i>Luang Por et le Vinaya</i>	
Introduction, 225 . Pāṭimokkha : Le Fondement Du Vinaya, 228 Les Observances : Ajouter Des Couches, 260 Les Pratiques Ascétiques : Ajouter De L'intensité, 317.	

VI • Le Coeur Du Sujet	335
<i>Enseignements Sur La Méditation</i>	
Les Rouages De La Pratique, 335 . Épines Et Aiguillons, 358	
Moyens Et Modalités, 370 . Calme Et Claire Compréhension, 384.	
VII • Polir La Coquille	409
<i>La Formation Du Moine</i>	
Introduction, 410 . Les Parties D'un Tout, 417	
La Merveille De L'instruction, 442	
Une Formation Complète, 480.	
VIII • De Terres Lointaines	515
<i>Luang Por Et Le Sangha De L'ouest</i>	
Introduction, 515 . Le Premier Disciple, 521	
À Travers Les Yeux D'occidentaux, 535 . Exactement, 554	
Connaisseur Des Mondes, 561 . La Rencontre De Deux Mondes, 573.	
IX • Mourir Au Monde	589
<i>Formation des Maechees</i>	
Introduction, 589 . Les Nonnes De La Forêt, 591	
Vénérable Père, 603.	
X • Par Compassion	621
<i>Luang Por et la communauté laïque</i>	
Introduction, 622 . Au Monastère, 625 . Sammādiṭṭhi, 635	
Premières Rencontres, 683 . Les Gens, 693	
La Vie De Famille, 714 . La Pratique Du Dhamma, 724.	
XI • Comme De La Glace Au Soleil	747
<i>Les dernières années de Luang Por</i>	
Le Corps Malade, L'esprit Sain, 747 . Plus D'informations, 769.	

XII • Une Plus Grande Toile	779
<i>Luang Por en Occident 1977 et 1979</i>	
Terre Intérieure - Terre Extérieure, 779	
Dutiyampi : Et Pour La Deuxième Fois, 804 . La Dernière Nuit, 837.	
<i>Poème</i>	844
<i>Annexe I</i>	849
<i>Illustrations</i>	
<i>Annexe II</i>	853
<i>Photographies</i>	
<i>Annexe III</i>	861
<i>Translittération en thaïlandais</i>	
<i>Glossaire</i>	862

Abréviations utilisées dans le texte :

AN	<i>Aṅguttara Nikāya</i>
Cv	<i>Cullavagga</i>
Dhp	<i>Dhammapada</i>
DN	<i>Digha Nikāya</i>
It	<i>Itivuttaka</i>
Ja	<i>Jātaka</i>
Khp	<i>Khuddakapāṭha</i>
MN	<i>Majjhima Nikāya</i>
Mv	<i>Mahāvagga</i>
Paṭis	<i>Paṭisambhidā</i>
Pr	<i>Pārājika</i>
Pv	<i>Parivāra</i>
SN	<i>Samyutta Nikāya</i>
Sn	<i>Sutta Nipāta</i>
Th	<i>Theragāthā</i>
Thī	<i>Therīgāthā</i>
Ud	<i>Udāna</i>
Vin	<i>Vinaya Piṭaka</i>
Vin-a	<i>Vinaya Aṭṭhakathā (Samantāpāsādikā)</i>
Vism	<i>Visuddhimagga</i>

Avant-propos

Ajahn Sumedho

Cette biographie de Luang Por Chah* contribuera considérablement à préserver les souvenirs et à partager les expériences de ceux d'entre nous qui ont vécu et se sont entraînés avec lui. J'ai moi-même rencontré Luang Por Chah pour la première fois en 1967 et j'ai été immédiatement impressionné par sa présence silencieuse. À l'époque, je ne parlais pas le thaï et lui ne parlait pas l'anglais. Au début, nous avons fait appel à deux moines thaïlandais comme interprètes. Mais ils sont vite partis et j'ai commencé à faire des efforts pour apprendre la langue thaïe et le dialecte du nord-est.

En fait, les enseignements de Luang Por Chah étaient si pratiques qu'ils étaient indépendants des mots, des explications et des interprétations. Notre vie à Wat Pah Pong était basée sur la pleine conscience et l'attention, sur la conscience de l'état d'esprit, sur la conscience de ce que l'on ressent réellement. Pour ce faire, nous ne dépendions pas d'une langue particulière. Cet enseignement simple consistait à observer l'état d'esprit, *ārammaṇa*, la réalité émotionnelle présente, à en prendre conscience, à la voir en termes de trois caractéristiques : *anicca, dukkha, anattā*. J'ai pu pratiquer de cette manière, même pendant la période initiale où je ne pouvais pas encore comprendre les enseignements oraux.

L'attitude de Luang Por à l'égard de la vie m'a incité à vouloir me former et vivre en tant que *bhikkhu*. Pour moi, il était un exemple vivant du résultat de la méditation bouddhiste dans la Tradition Forêt thaïlandaise. Il m'a inspiré. En vivant près de lui et en apprenant à lui faire confiance, en l'écoutant alors que je commençais à comprendre la langue, j'ai découvert à quel point il était doué pour donner des enseignements et des réflexions

* Voir "Titres Honorifiques" page xvi.

sur le Dhamma. J'ai apprécié le temps qu'il consacrait toujours aux moines, aux nonnes et à la communauté laïque.

Aujourd'hui, les enseignements de Luang Por Chah suscitent de l'intérêt dans le monde entier. Ce n'était pas le cas lorsque je l'ai rencontré pour la première fois il y a cinquante ans. À l'époque, il était à peine connu en dehors de la province d'Ubon. Aujourd'hui, sa renommée s'est étendue au monde entier. Bien qu'il soit décédé il y a vingt-cinq ans, ses enseignements sont si pratiques qu'ils continuent de résonner. Luang Por a toujours insisté sur l'importance de la pratique. Il a montré comment chacun d'entre nous peut appliquer les enseignements du Bouddha dans sa vie et les faire fructifier.

Je souhaite exprimer ma gratitude à Ajahn Jayasāro pour avoir écrit cette biographie de Luang Por Chah et rendu cette publication accessible. Je sais qu'elle sera appréciée par un grand nombre de personnes. Je suis heureux de penser à tous ceux qui, dans le monde entier, commenceront à apprécier les enseignements de Luang Por Chah en lisant ce livre.

Préface

Ajahn Jayasāro

Ce livre est le fruit d'un long travail. Après un début productif en 1996, j'ai mis le manuscrit de côté pendant une dizaine d'années. Au début, les responsabilités liées à la direction d'une grande communauté monastique m'ont laissé peu de temps à consacrer au projet. Par la suite, une longue période de retraite m'a donné du temps mais m'a enlevé le désir. Au cours des années suivantes, le manuscrit est devenu comme un vieil ami. J'y revenais tous les quelques mois, je prenais plaisir à passer du temps avec lui, puis, d'un clic, je lui disais au revoir. Ce n'est qu'à l'approche de deux dates importantes, le 25e anniversaire de la mort de Luang Por Chah en 2017 et le 100e anniversaire de sa naissance en 2018, que j'ai été contraint d'accepter qu'à mon rythme actuel, le livre ne serait jamais fini. J'ai alors adopté un programme de travail régulier et, lentement, le livre que vous tenez entre vos mains a enfin pris forme.

Un Courant Paisible a un précurseur important. En 1987, alors que Luang Por était gravement malade, les aînés de Wat Pah Pong m'ont demandé d'écrire une biographie officielle. Le livre devait être distribué lors de ses funérailles, quand celles-ci auraient lieu. C'était un grand honneur, mais un honneur intimidant. Je n'étais pas sûr que mon style de prose en thaï soit à la hauteur de la tâche. Finalement, avec l'aide de moines thaïlandais et d'une nonne très compétente en particulier (qui a toujours insisté sur son anonymat), ce fut chose faite ; le livre fut publié à temps pour les funérailles de Luang Por, en janvier 1993. Pour compenser mes lacunes en tant qu'écrivain, le texte mettait l'accent sur les propres mots de Luang Por et sur les témoignages transcrits de ses disciples. J'ai donné au livre le nom d'*Upalamani*, un jeu de mots. Il signifie à la fois "Joyau du Lotus Upala" et "Joyau d'Ubon".

Un Courant Paisible contient de nombreux passages traduits d'*Upalamani*, en particulier de nombreuses anecdotes et réminiscences des disciples de Luang Por. La différence la plus évidente entre les deux textes est

l'exclusion d'un certain nombre d'enseignements complets du Dhamma (maintenant disponibles en traduction ailleurs), et de la plupart des photographies. Par ailleurs, une grande partie du contenu social, culturel, historique et doctrinal que je n'ai pas jugé nécessaire de fournir à un public thaïlandais a été ajoutée à cette biographie, de même que de nouvelles sections d'analyse.

Bien que mon intention ait été de faire de ce livre, dans la mesure du possible, une biographie plutôt qu'une hagiographie, je ne suis pas sûr d'avoir complètement réussi. Mon amour pour Luang Por et ma croyance en son éveil colorent inévitablement le texte. Ce que je n'ai pas fait, c'est supprimer toute information scandaleuse ou embarrassante par souci de préserver sa réputation. Aussi difficile que cela puisse être à accepter de nos jours, alors qu'il y a tant de cynisme, souvent fondé, sur l'intégrité des personnalités religieuses, Luang Por Chah n'avait absolument rien à cacher. Le seul squelette dans un placard à Wat Pah Pong était celui qui était exposé publiquement dans la salle du Dhamma. En fait, c'est l'une des principales raisons pour lesquelles je pense que la vie de Luang Por Chah mérite d'être étudiée.

Tous ceux qui se souviennent de lui ont leur propre Ajahn Chah. Ce livre représente le mien. S'il comporte des erreurs ou des oublis, j'en accepte l'entière responsabilité et demande votre pardon.

Ermitage de Janamāra
Juillet 2017

Préface

Ajahn Jayasāro (édition française)

Je suis arrivé à Wat Nong Pa Pong le jour de la pleine lune en décembre 1978. J'avais vingt ans. À l'instant où j'ai rencontré Ajahn Chah, j'ai senti une conviction profonde se former dans mon cœur : l'éveil est encore possible à notre époque ; ce moine en est la preuve vivante. Ma vie s'est décidée à ce moment-là. J'ai su que j'étais prêt à consacrer mon corps et mon esprit à suivre ses pas. Aujourd'hui, cela fait plus de quarante ans que je suis moine de la forêt et je n'ai jamais regretté ma décision.

Au fil des années, contribuer à la diffusion des enseignements d'Ajahn Chah dans le monde bouddhiste m'a procuré une grande joie. Aujourd'hui, je suis particulièrement heureux que mon livre "Stillness Flowing : La vie et les enseignements d'Ajahn Chah" ait été traduit en français. Puisse-t-il être éclairant et inspirant pour le lecteur. Je voudrais exprimer ma gratitude à tous ceux qui ont rendu cette version française possible, en particulier à la traductrice : Elisabeth Brookes. Comme vous pouvez le constater, il s'agit d'un livre volumineux, et sans leur compétence, leur enthousiasme et leur dévouement à cette tâche, cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour.

Ermitage de Janamāra
Février 2024

TITRES HONORIFIQUES

La procédure d'ordination exige que le moine possède un nom pāli qui, en Thaïlande, est généralement choisi par le précepteur. La première lettre du nom est déterminée par le jour de la semaine où le moine est né. Le nom pāli de Luang Por Chah était "Subhaddo" ; il signifie "excellent, noble ou heureux". L'initiale "S" indique qu'il est né un vendredi.

Les noms pālis sont rarement utilisés par les moines en Thaïlande (la principale exception étant les disciples occidentaux de Luang Por Chah). Après leur ordination, les moines thaïlandais continuent de garder leur nom de naissance, précédé d'un qualificatif honorifique approprié. L'utilisation des noms pālis est limitée aux documents officiels. Sur un tel document, Luang Por Chah, par exemple, aurait été "Vénérable Chah Subhaddo". Les protocoles écrits deviennent plus complexes lorsque les moines reçoivent des titres monastiques (comme Luang Por Chah en 1976) et dépassent le cadre de cette introduction.

Il est considéré comme impoli de se référer à un moine sans faire précéder son nom d'un préfixe honorifique. En Thaïlande, les coutumes en ce qui concerne le préfixe utilisé varient d'une région à l'autre. Dans les monastères de la Forêt de l'Isan, "Krooba" est le préfixe honorifique le plus couramment utilisé pour s'adresser à un moine ayant moins de dix ans d'ancienneté dans la vie monastique. À Wat Pah Pong, "Tan" est également souvent utilisé. "Ajahn" désigne un moine de dix ans ou plus (bien qu'en pratique, ce terme soit employé de manière beaucoup plus vague et que, de nos jours, il soit utilisé dans des contextes non monastiques pour désigner n'importe quel type d'enseignant). Les moines d'âge moyen commencent à être appelés "Luang Por" (Vénérable Père) et, dans leur vieillesse, "Luang Pu" (Vénérable Grand-père paternel). Les moines qui sont ordonnés après avoir eu une famille sont appelés affectueusement "Luang Ta" (Vénérable grand-père maternel). Ce terme a acquis une nouvelle dimension après que le maître vénéré, Luang Ta Maha Bua, ait adopté ce terme pour lui-même dans sa vieillesse. Le plus grand respect est manifesté lorsque les moines sont appelés à la troisième personne "Por-Mae-Krooba- Ajahn", littéralement "père-mère-enseignant".

Dans les livres d'enseignements traduits du thaï vers d'autres langues, il est d'usage d'appeler le sujet de ce livre "Ajahn Chah", et c'est pour cette raison qu'il a été choisi comme titre honorifique dans le sous-titre

de ce livre. Ce n'est cependant pas ainsi qu'il est généralement connu en Thaïlande et, à part le sous-titre et quelques exemples éparés dans le texte, j'ai préféré utiliser le terme le plus courant parmi ses disciples : "Luang Por Chah". Comme il m'a semblé trop fastidieux de répéter le nom entier à chaque page de ce livre, le "Chah" a été omis dans la plupart des cas. Les lecteurs sont priés de noter que "Luang Por", le nom répété des centaines de fois tout au long de cette biographie, est un terme générique plutôt qu'un nom spécifique. De nombreux moines mentionnés dans le texte sont aujourd'hui communément appelés "Luang Por" ou même "Luang Pu". Dans ce livre, je les ai tous désignés par le terme "Ajahn", à l'exception de certains personnages importants qui étaient les aînés de Luang Por Chah.

NOTE SUR LA TRANSLITTÉRATION

Ce livre contient un certain nombre de mots en pāli et en thaï. Dans sa représentation du pāli, ce livre adopte généralement les conventions de romanisation utilisées par la Pāli Text Society. Des exceptions à cette règle existent pour certains mots pālis qui ont été acceptés comme faisant partie de la langue anglaise par l'Oxford English Dictionary (par exemple "Pāli", "Sangha", "Theravada") et dans les interprétations courantes des noms pālis des moines occidentaux.

En ce qui concerne la translittération du thaï, étant donné que la langue thaïe possède un certain nombre de consonnes et de voyelles que l'on ne trouve pas en anglais, la translittération est difficile et il n'existe pas de système de règles universellement accepté. Ce livre suit les conventions de translittération actuellement acceptées par la communauté d'Ajahn Chah. Une annexe fournit une liste, en écriture thaïlandaise, des mots les plus couramment utilisés. Les lecteurs désireux d'avoir une meilleure idée de la prononciation des mots thaïs figurant dans le livre peuvent consulter le système de translittération le plus cohérent décrit à l'adresse suivante :

<http://www.jayasaro.panyaprteep.org/transliteration>

Note du traducteur : la translittération du texte anglais a été conservée en français après traduction, bien que les systèmes de translittération français et anglais soient quelque peu différents.

Remerciements

Je voudrais exprimer ma gratitude à tous mes maîtres, amis et disciples qui ont contribué à ce projet, y compris le groupe Kataññutā de Kuala Lumpur, et à tous celles et ceux dont la générosité a permis de distribuer ce livre comme un don du Dhamma, sans frais.

Je remercie tout particulièrement mes éditeurs : Vén. Kovilo, Vén. Munissara, Jan Davies et Joe DeLeo ; à Vén. Gambhiro pour la composition ; et à Vén. Phasuko pour les illustrations. Trois prosternations profondes à Ajahn Pasanno qui m'a offert son soutien et ses encouragements indéfectibles tout au long de la longue gestation de ce livre, et en fait, tout au long de ma vie de bhikkhu.

Remerciements de la traductrice

Je tiens à exprimer mes plus profonds et respectueux remerciements à Ajahn Jayasāro qui m'a autorisée à traduire ce livre. Le but de cette traduction était de rendre ces enseignements accessibles à tous les lecteurs francophones afin de les inspirer à poursuivre le Noble Sentier. Je veux aussi remercier chaleureusement les relecteurs, Jean-Pierre Gasnier, Maria Elena Velazquez, Marie Aubry, Ariyavamsō Bhikkhu et Marie-Noëlle Galliou pour leur travail, leurs efforts et leur patience. Un remerciement particulier à Ib Chaiyato pour sa patience et sa sérénité lors de la mise en page de ce livre ainsi qu'à Pra Tul Phāsuko pour son soutien lors de la réalisation de ce livre. Mes remerciements vont aussi à nos amis de la Panyaprateep Foundation en Thaïlande dont la générosité a permis à ce projet de voir le jour.

Elisabeth Brookes

Fevrier 2024



*I
une vie expirée*

*Celui qui n'a aucun désir, ni pour ce monde ni pour l'autre, libre de toute envie
et émancipé, celui-là, je l'appelle un saint homme.*

Dhp 410

Une Vie Expirée

La mort de Luang Por Chah

I. UNE MORT

Le 20 janvier 1983, dans le petit aéroport provincial d'Ubon Ratchathani, dans le nord-est de la Thaïlande, un groupe de moines bouddhistes et de laïcs regardent vers le ciel. À proximité, une ambulance blanche est garée sur la piste. Un fort bourdonnement se fait entendre, dont la source est rapidement identifiée comme étant un avion de l'armée de l'air thaïlandaise. À l'atterrissage, la porte s'ouvre et révèle un spectacle inhabituel et émouvant. Un moine occidental de stature imposante commence à descendre de l'avion, tenant dans ses bras un moine thaïlandais beaucoup plus âgé et plus petit. Cette figure frêle et sans défense est le maître vénéré, Luang Por Chah. Après cinq longs mois d'examens et de consultations dans un hôpital de Bangkok, il rentre à Ubon afin de passer les derniers jours de sa vie chez lui, dans son monastère, Wat Nong Pah Pong, entouré de ses disciples.



Luang Por survécut finalement plus de trois mille jours et ce n'est que le 16 janvier 1992, à 5h20 du matin, qu'il expira. Il avait surmonté tant de problèmes de santé que bon nombre de ses disciples pensaient qu'il aurait pu les quitter à n'importe quel moment, ou ne jamais mourir. Beaucoup espéraient et s'attendaient même à ce qu'il fasse un miracle avant de quitter ce monde. Mais il n'en fut rien. Enfin, lorsque ses reins et son cœur le lâchèrent, il s'en alla doucement dans la nuit.

Dès que son décès fut confirmé, les moines présents, dont Ajahn Liem, l'abbé, se rassemblèrent autour de son lit pour réciter les versets sur la nature impermanente de la réalité conditionnée. Puis ils se mirent au

travail avec le plus grand soin et la plus grande attention, ils lavèrent le corps de Luang Por et le revêtirent d'un habit monastique neuf.

La nouvelle du décès se répandit rapidement. À l'aube d'un matin froid, les moines, les nonnes et les disciples laïcs proches commencèrent à arriver pour présenter leurs respects. Ils ne venaient pas pour se lamenter et peu de larmes furent versées. Mais si la mort de Luang Por n'était une surprise pour personne, elle fut néanmoins un choc. Un lourd sentiment de stupéfaction emplissait l'atmosphère.

Au fur et à mesure que la journée avançait, le flot régulier des gens venu lui rendre un dernier hommage se transforma en un ruisseau, puis en une rivière. Plus d'un million de personnes vinrent s'incliner devant le corps de Luang Por avant qu'il ne soit incinéré, exactement un an plus tard.

Sept jours de rites funéraires royaux commandités par le roi furent annoncés. Dans la soirée, Docteur Chao Nasilawan, représentant du roi, arriva pour pratiquer le rituel traditionnel du versement de l'eau avant que le cercueil contenant le corps de Luang Por* ne soit transporté dans la salle principale du Dhamma. Là, il fut placé dans un cercueil en bois foncé poli, orné de motifs sculptés en nacre. Une photographie de Luang Por fut placée à gauche du cercueil, ainsi que ses habits monastiques, son bol et d'autres accessoires. Les couronnes de fleurs du roi, de la reine et d'autres membres de la famille royale furent disposées à droite. Devant le cercueil, des compositions florales élaborées complétèrent la chaise mortuaire.

Le monastère annonça une période de quinze jours de pratique du Dhamma, composée de chants, de méditations et d'enseignements sur le Dhamma, ouverte à tous. Des événements similaires marqueront les cérémonies de commémoration de cinquante jours et de cent jours. Selon les anciens disciples, le moment était venu de cultiver le Dhamma de tout cœur par le corps, la parole et l'esprit, et de consacrer les mérites accumulés en offrande à Luang Por. Leur maître sage et plein de compassion n'était plus de ce monde, mais ils ne l'oublieraient jamais, et ils n'oublieraient pas les choses qu'il leur avait enseignées.

* Compte tenu de l'intention de conserver le corps pendant un an, de grandes quantités de thé chinois, de tabac et de chaux furent placés dans le cercueil.

II. UNE CRÉMATION

C'est un après-midi d'hiver dans la province d'Ubon, au nord-est de la Thaïlande, le samedi 16 janvier 1993. Un monastère forestier se détache comme une tache vert foncé sur un tissu pâle de rizières desséchées qui s'étendent en jachère. Ce soir, il fera froid et il y aura du vent, mais au milieu de l'après-midi, la température à l'ombre des arbres qui se balancent doucement est de 33 degrés. Le calme et l'ordre de la scène démentent un fait à peine croyable. Aujourd'hui, dans une zone habituellement habitée par une centaine de moines et nonnes, quelque quatre cent mille personnes se rassemblent - un nombre dépassant la population de toute ville thaïlandaise autre que Bangkok. Un an après la mort de Luang Por Chah, c'est le jour de sa crémation.

Il y a dans l'air un bourdonnement discret de conversations aimables ; l'atmosphère n'est pas funèbre. La plupart des gens sont vêtus de blanc, la couleur traditionnelle des bouddhistes laïcs, bien que de nombreux invités officiels soient en uniforme et que les visiteurs de Bangkok soient principalement vêtus de noir. Les gens sont assis sur des petites nattes et des bâches en plastique, là où ils peuvent trouver un peu de place ; la plupart sont exposés au soleil. Beaucoup lisent l'un des livres du Dhamma distribués à l'entrée du monastère. De temps en temps, ils lèvent les yeux pour admirer la scène qui les entoure. Les villageois les plus âgés mâchent des noix de bétel. Dispersées dans la multitude, des silhouettes avec les jambes croisées pratiquent la méditation.

Le nombre de personnes à l'intérieur du monastère ne cesse d'augmenter. À l'extérieur, la police dirige un flot de circulation interminable sur une route étroite gaiement décorée de drapeaux : les bannières jaunes de la roue du Dhamma et les drapeaux tricolores thaïlandais, battant en plein vent, s'étendent à perte de vue. Des colonnes blanches de piétons se déplacent des deux côtés de la route. Sur les parkings provisoires situés dans les champs à l'extérieur du mur de deux mètres de haut du monastère, des bus, des minibus et des camions déversent des groupes de moines, de nonnes et de disciples laïcs.

Ils viennent de tout le pays : beaucoup d'Ubon et des provinces voisines de Yasothon, Sisaket et Surin, mais aussi de plus loin, Udon, Nong Khai,

Phetchabun - en fait, tout l'Isan (nord-est de la Thaïlande) est représenté. Il y a également un important contingent de Bangkok, tandis que d'autres sont venus d'aussi loin que Chiang Mai au nord et Songkhla au sud. Si certains sortent de véhicules climatisés, coiffés et frais, d'autres, beaucoup plus nombreux, descendent de l'arrière de pick-ups, figés et fripés. Mais quelle que soit la manière dont ils ont voyagé jusqu'ici, une fois débarqués, ils portent en eux une même attente et une même gravité en rejoignant le flux inexorable de personnes qui entrent dans le monastère.

Un grand groupe de dix personnes de front traverse une grande entrée et passe devant les soldats de la sécurité royale qui se tiennent en petits groupes sous les arbres, aussi bienveillants que des soldats peuvent l'être. Des camions municipaux arrivent avec une nouvelle livraison d'eau. À leur gauche, un petit village de cuisines sous tentes fournit gratuitement de la nourriture à tous ceux qui ont faim après leur voyage. Derrière eux, disposés discrètement dans la forêt, ils remarquent avec soulagement de longues rangées de toilettes temporaires d'une propreté rassurante. Ils aperçoivent un poste de premiers secours avec de nombreuses infirmières en uniformes bleus et blancs, tandis que sous une autre tente les gens font la queue pour recevoir des livres du Dhamma gratuits. Les nouveaux arrivants s'orientent grâce à de grandes pancartes sur le bord du chemin. Des intendants courtois patrouillent dans les deux sens. Mais c'est à trois cents mètres sur leur droite que tous les mouvements convergent de manière bon enfant et sans précipitation car juste à l'intérieur de la limite nord de la forêt, se trouve le centre de toutes les attentions : un stupa* blanc de trente-deux mètres de haut contenant le corps de Luang Por Chah. Aujourd'hui, cette gracieuse structure sert de crématorium. Plus tard, un sanctuaire situé au cœur de sa chambre centrale abritera les reliques de Luang Por qui seront exposées en permanence au public.

Aujourd'hui est l'apogée de dix jours de cérémonies et de pratique du Dhamma. Pendant cette période, quelque 6 000 moines, 1 000 nonnes et plus de 10 000 bouddhistes laïcs ont campé dans la forêt, tandis qu'une lente marée de visiteurs a traversé le monastère afin de rendre un dernier hommage au grand maître. Chaque jour, de 3 heures du matin à 10 heures

* Terme sanscrit désignant un monument religieux en forme de dôme surmonté d'une flèche. Un stupa est construit pour abriter des reliques bouddhistes.

du soir, tous les résidents du monastère participent à un programme quotidien de chants, de méditation et d'écoute du Dhamma.

Des milliers d'actes de bienveillance et de générosité, grands et petits, ont été l'huile qui a lubrifié cet événement grandiose et sans précédent. Des laïcs de tout le pays ont mis en place et financé les cuisines de fortune où les bénévoles ont travaillé dur pendant dix jours pour préparer et servir des repas aux invités, du matin au soir. Diverses agences gouvernementales locales ont joué leur rôle en coulisses et le gouverneur d'Ubon a offert toutes les ressources de la province à la disposition du monastère. De nombreuses entreprises ont fait des dons : une société a fourni des bouteilles d'eau par camions entiers. Tôt le matin, les compagnies de bus locales, les propriétaires de camions et les propriétaires de voitures individuelles ont transporté des milliers de moines dans les villes et villages locaux pour leur tournée d'aumônes quotidienne.

Au fur et à mesure que l'après-midi avance et que les premiers vents frais du nord soufflent sur le monastère, l'attente augmente. Le roi et la reine vont arriver sous peu. Leur visite est l'aboutissement d'une série de consultations entre le monastère et les responsables du palais au cours des derniers mois - ce qui indique l'importance du protocole en de telles occasions. Le cortège royal arrive à 16h19 et une vague d'excitation traverse la foule. Leurs majestés, le roi Bhumibol et la reine Sirikit, prennent place dans le pavillon royal spécialement construit au sud du stupa. Le roi, comme c'est la coutume en de telles circonstances, est vêtu d'un uniforme militaire avec un brassard noir, la reine de vêtements noirs qui lui arrivent aux chevilles. Le Premier ministre et le chef des forces armées prennent place à quelque distance derrière le couple royal assis à la tête du groupe de dignitaires, tous un peu empesés dans leurs uniformes blancs de fonctionnaires. Devant eux, le stupa qui s'effile élégamment, forme une île presque magique, bienveillante et immobile au milieu d'une mer de gens.

Le bruit est discret, ce qui est remarquable pour une telle foule. Ce n'est pas seulement que tout le monde veuille être ici ; tout le monde veut être ici comme il se doit, de la manière la plus appropriée, pour le dernier adieu à un homme qui a non seulement enseigné le chemin de la paix, mais qui l'a incarné de manière si mémorable.

Le roi et la reine ne sont certes pas étrangers aux grands rassemblements, mais ils semblent sentir quelque chose de spécial dans l'air. Le roi, passionné de photographie, prend des photos à intervalles réguliers de la vue splendide qui s'offre à lui. À l'avant et à gauche du pavillon royal, se trouve le pavillon réservé aux invités d'honneur monastiques, dirigés par le patriarche suprême et comprenant des moines avancés tels que Luang Ta Maha Bua, le maître de la Forêt le plus vénéré du pays ; Chao Khun Phra Debvedi (P.A. Payutto), l'érudit le plus accompli ; et Luang Por Panyananda, le plus grand orateur.

Tous les autres sont assis sur le sol. Trois couleurs prédominent : le vert de la forêt, le blanc des nonnes, des laïcs et du stupa, et l'ocre des moines de la forêt. Près de six mille moines sont présents, dont beaucoup sont assis, jambes croisées sur un carré de tissu, le long des routes en béton qui s'approchent des quatre côtés et entourent le stupa. Ils sont immobiles ; certains regardent le stupa ; beaucoup, les yeux fermés, sont en train de méditer. Les visages pâles et les bras droits exposés des moines européens attirent l'attention : soixante disciples étrangers de Luang Por ont convergé depuis des monastères du monde entier. Une équipe de télévision italienne tourne un documentaire. Des journalistes, avec de grands badges d'identité épinglés sur la poitrine, se tiennent devant des caméras pour décrire la scène. Les funérailles sont couvertes en direct par la radio et la télévision nationales. Demain, ce sera à la une de tous les journaux nationaux.

Le moment venu, le roi et la reine se lèvent de leurs sièges et se dirigent vers le stupa, à l'ombre de grands parasols tenus par des assistants en tenue traditionnelle. La foule qui se trouve de chaque côté d'eux se prosterne sur leur passage. La première partie des cérémonies de crémation de la journée commence. Le couple royal, entouré de photographes et de cameramen, entre dans le stupa. Ils s'inclinent devant le cercueil, puis effectuent une série d'offrandes, conformément à une tradition sacrée.

Tout d'abord, ils présentent des habits monastiques à dix moines de haut rang. Ces moines tiennent des éventails ornés dans leur main gauche et, avant de prendre possession de leurs habits, ils entonnent un court verset sur l'impermanence et la cessation. Ensuite, le couple royal offre des bougies, un récipient finement décoré de fleurs et de feuilles de bananier

pliées, de l'encens et des fleurs de santal* à Luang Por. Enfin, en tant que monarque et chef des bouddhistes laïcs de Thaïlande, le roi présente la flamme royale cérémonielle de crémation dans son magnifique coffret de verre et retourne au pavillon royal.

Une fois la cérémonie royale terminée, les moines, menés par le patriarche suprême et d'autres moines de haut rang, déposent leurs bougies et leurs fleurs de santal devant le cercueil. Les moines sont suivis par les nonnes, puis par les bouddhistes laïcs.

Des centaines de milliers de gens assistent à la crémation d'un homme qu'ils vénèrent - et pourtant, il n'y a probablement pas plus qu'un dé à coudre de larmes versées. Il n'y a pas de gémissements, pas de manifestations extravagantes de chagrin, à peine un œil rouge. Mais pourquoi y en aurait-il ? Ils ne sont pas en deuil. Ils croient que Luang Por n'était pas ce corps qui sera bientôt consumé par les flammes, et que son esprit a été libéré depuis longtemps. "Parti", selon les mots du Bouddha, "au-delà de toute description".

PRÉPARATIONS

Le Sangha de Wat Pah Pong s'était préparé à ces funérailles depuis les premières années de la maladie de Luang Por. Au début, il y avait eu quelques voix discordantes - un ou deux des moines les plus âgés grommelaient que préparer la mort de quelqu'un la rapprochait - mais le consensus était que des funérailles d'une telle ampleur exigeaient une longue préparation. Il était clair que les principaux bâtiments du monastère avaient besoin d'être remplacés ou rénovés. Les installations sanitaires étaient loin d'être suffisantes pour un grand rassemblement. Un site d'incinération devait être désigné et préparé et un stupa pour

* Le bois de santal étant devenu si rare, la "fleur de santal" consiste aujourd'hui en un papier ou une crêpe de couleur crème découpé et torsadé en forme de fleur, attaché à des bâtons d'encens et à une bougie fine. Ces fleurs sont distribuées à tous les invités lors des funérailles thaïlandaises. Juste avant le début de la crémation, chaque personne dépose sa fleur à côté du cercueil dans un geste rituel de respect. Aux funérailles de Luang Por, un petit nombre d'invités d'honneur reçurent des fleurs sculptées dans du bois de santal véritable.

abriter les reliques de Luang Por devait être construit. Une nouvelle biographie complète de Luang Por devait être rédigée* et un grand nombre de petits livres sur ses enseignements devaient être publiés comme cadeaux pour tous les invités. Il y avait suffisamment de fonds sur le compte du monastère pour commencer ce qui devait être fait, et d'autres fonds allaient certainement commencer à affluer à mesure que les donateurs laïcs prendraient connaissance des différents projets prévus. Ils s'appliquèrent à leurs tâches comme on leur avait appris à le faire : un pas après l'autre.

Lors d'une réunion des anciens du Sangha, il fut décidé que la crémation aurait lieu du côté nord du monastère, dans la zone plus récente et plus ouverte située entre le Kuti infirmier où Luang Por avait passé ses dernières années et la nouvelle section Maechee**. De la terre fut apportée par un interminable convoi de camions afin de surélever le site. Des milliers d'arbres furent plantés tout autour (fertilisés par les excréments humains fournis par la municipalité - une idée très critiquée d'Ajahn Liem qui s'avéra triomphalement efficace pour favoriser une croissance rapide sur un sol extrêmement pauvre). Les moines construisirent une route en béton qui s'étendait de la porte intérieure du monastère jusqu'au site de crémation et autour de celui-ci, soit une distance totale d'environ deux kilomètres. Les travaux durèrent près d'un an, avec des journées de travail allant du milieu de la matinée au crépuscule et souvent jusqu'à tard dans la nuit. Les jeunes moines faisaient le travail le plus lourd, soulevant les sacs de ciment jusque dans la bétonnière et étalant le béton sur la route ; les moines plus âgés, accroupis, fabriquaient l'armature.

En novembre 1990, la construction d'une grande salle du Dhamma neuve commença. Elle fut achevée en janvier 1992, quelques jours avant la mort de Luang Por. Ajahn Liem assumait le rôle d'architecte et d'ingénieur en chef du projet, bien qu'il n'ait reçu qu'une éducation formelle des plus élémentaires quelque quarante ans auparavant. Il n'avait pas besoin de dessiner de plans, il gardait tout dans sa tête. Une fois terminé, les murs

* En fait, deux biographies furent réalisées, toutes deux destinées à être distribuées gratuitement. Le volume principal, *Upalamani*, était un grand livre relié avec de nombreuses photographies. Un livre de poche très abrégé fut également produit pour une distribution générale.

** Nonne à la robe blanche. Voir glossaire, 872.

blancs du bâtiment, les grandes fenêtres ouvertes qui relient l'intérieur et l'extérieur et le haut plafond recouvert de bois lui donnaient une simplicité aérée adaptée à son objectif. Pendant ce temps, les anciens kutis* furent rénovés et des blocs sanitaires furent construits.

Après la mort de Luang Por, le vieux réfectoire étroit des moines fut démoli et un nouveau réfectoire, beaucoup plus grand, fut construit sur le même site entre la salle du Dhamma et la salle d'Uposatha**. Durant toute cette construction, la tradition stricte de Wat Pah Pong, qui consiste à s'abstenir de tout appel direct aux dons, fut respectée : les donateurs offrant de l'argent et des matériaux de construction se manifestèrent de leur propre gré. Tous les participants étaient fiers de leur travail et l'exécutaient avec diligence. Personne ne prit de raccourci, aucune finition ne fut bâclée, le travail de chacun étant une expression de gratitude envers leur maître.

Finalement, le seul projet de construction qui restait était le plus difficile et le plus important : le stupa de Luang Por. Cette structure constituerait un monument durable à sa mémoire et abriterait les reliques qui deviendraient à l'avenir un centre de dévotion et de pèlerinage. Les fragments d'os retrouvés ne sont pas seulement un lien physique tangible avec le maître disparu. Les os des Êtres Éveillés subissent généralement une transformation chimique encore inexplicable. Après la crémation, il reste des fragments qui ressemblent peu à des os ordinaires. Dans certains cas, ils peuvent prendre l'apparence de bijoux. Les reliques de Luang Por seraient exposées en permanence au cœur du stupa.

Les anciens décidèrent que le stupa devrait être construit de manière à pouvoir être utilisé comme crématorium le jour des funérailles, puis par la suite, que le crématorium devrait être retiré et remplacé par le socle sur lequel seraient exposées les reliques de Luang Por.

Un architecte renommé, Nithi Sathapitanon offrit ses services gratuitement, tout comme l'ingénieur en chef, le professeur Arun Chaiseri. Le projet fut conçu dans le respect de la longue tradition de construction des stupas en Thaïlande. Sa base de cinquante mètres,

* Logement des moines. Voir glossaire, 872.

** Le bâtiment dans lequel se déroulent les cérémonies officielles. Voir glossaire, 886.

ayant la forme d'une cloche inversée, faisait écho à celle du grand stupa de Nakhon Pathom. Une élégante flèche s'élevait de cette base à une hauteur de trente-deux mètres, en hommage à celle de That Phanom, le stupa le plus ancien et le plus vénéré du nord-est de la Thaïlande. Les entrées situées aux quatre points cardinaux conduisaient à une chambre intérieure en forme de dôme. Le sol était fait de granit noir, le plafond de la chambre était peint en or, tout comme les deux cercles concentriques de piliers. Le cercle intérieur était composé de quatre piliers représentant l'enseignement fondamental des Quatre Nobles Vérités et le cercle extérieur était doté de douze piliers symbolisant les douze liens de la coproduction conditionnée.

Le temps était désormais compté. Dans le projet, afin d'exprimer l'harmonie entre l'ancien et le nouveau, un certain nombre des plus grandes sections du stupa furent préfabriquées à Bangkok et transportées par la route jusqu'au monastère. Comme d'habitude, le Sangha fournit le gros de la main-d'œuvre. Une demande fut adressée à l'ensemble des 153 monastères affiliés pour qu'ils envoient des moines pour des périodes de deux semaines, avec un appel particulier pour ceux qui avaient les compétences requises. Les monastères affiliés furent divisés en six groupes travaillant par roulement. Cela permit de constituer des équipes de cent personnes, dont cinquante moines visiteurs complétant les cinquante moines résidents. Le travail était divisé en différentes sections : métallurgie, cimenterie, menuiserie et électricité. En un sens, avec les funérailles qui approchaient, c'était une course contre la montre, mais pour les moines le travail faisait aussi partie de leur pratique et ils étaient bien conscients que moins de hâte signifiait plus de rapidité. Les moines portaient leurs habits monastiques, sans casque dur et avec des tongs aux pieds. Bien que beaucoup aient subi des coupures et des contusions au cours des mois de construction, il n'y eut pas de blessures graves. Les moines et les novices ne travaillaient pas seuls. Les laïcs offrirent également leur travail pendant leur temps libre et le commandant de l'armée locale envoya des groupes de soldats à intervalles réguliers. Ajahn Liem dit :

“Quand les gens travaillent avec un esprit d'abnégation, ce n'est pas difficile. Personne ne faisait d'histoires. Même lorsque nous travaillions tard dans la nuit, personne ne demandait quand nous allions nous arrêter. Qu'il pleuve à verse ou que le soleil tape fort, personne ne se plaignait.

Donc, chaque jour, les résultats étaient gratifiants. C'était un hommage à l'harmonie des disciples de Luang Por et en tant que projet de travail du Sangha, c'était un événement historique. Nous nous sommes réunis et avons accompli cette tâche avec un cœur pur, sans prêter attention aux sentiments de fatigue ou d'épuisement. Tout le monde a fait des sacrifices. C'était du Dhamma pur et dur”.

Le 5 janvier 1993, après seulement six mois d'efforts, le stupa était terminé.

L'intervalle d'un an entre la mort de Luang Por et la crémation avait fonctionné à plusieurs niveaux. Non seulement il avait laissé suffisamment de temps pour la construction du stupa, mais il avait également permis à toutes les personnes du pays et du monde entier qui souhaitaient rendre hommage au corps de Luang Por de se rendre à Wat Pah Pong. Tout aussi important, bien que plus banal, le choix d'une cérémonie de crémation en janvier permit de bénéficier d'un temps raisonnablement tempéré et de champs vides et secs autour du monastère pour qu'un grand nombre de véhicules puisse stationner.

Mais c'est l'accumulation, tout au long de l'année, des bonnes actions et de la pratique de la méditation, ainsi que le fait d'avoir donné et entendu des discours sur le Dhamma - tous dédiés à Luang Por - qui ont contribué au sentiment qui était si tangible parmi les moines, les nonnes et les laïcs le jour de la crémation. Pour eux, ce jour était le point culminant d'une période de vénération et de recueillement qui avait été suffisamment longue et riche pour refléter véritablement la grandeur de celui qui était décédé.

À LA NUIT TOMBÉE

Voici venue la nuit de la crémation. Le vent souffle dans les haut-parleurs et la température a fortement baissé. Luang Ta Maha Bua, sans se soucier de sa propre santé, donne des enseignements depuis le siège du Dhamma installé à l'entrée ouest du stupa, éclairé par les projecteurs. Il exhorte ses auditeurs à maintenir les traditions et les pratiques enseignées par Luang Por Chah. Ajahn Sumedho, le plus ancien disciple occidental de Luang Por, fait de même.

La majorité des gens sont maintenant rentrés chez eux*. Les quelque cinquante mille personnes qui restent sont les plus endurcies - enveloppées dans des châles et des couvertures, elles restent toute la nuit à écouter les enseignements du Dhamma et à méditer. Tan Chao Khun Debedi raconte comment Luang Por a incarné les qualités d'un "bon ami" : sa chaleur et son attention, sa capacité à inspirer le respect et la confiance dans les enseignements, son exemple inspirant, sa manière d'enseigner, d'exhorter et d'instruire, sa patience face aux insuffisances et aux doutes de ses disciples, sa capacité à expliquer clairement des sujets profonds, son intégrité absolue dans ses relations avec ses disciples.

À minuit, les enseignements du Dhamma prennent fin. Deux cents des plus anciens disciples de Luang Por montent les escaliers du stupa et pénètrent dans la chambre intérieure, où le corps de Luang Por repose dans un cercueil simple, sans tout l'attirail qui l'entourait. D'autres moines anciens remplissent la zone entourant la chambre. Les moines se rassemblent sur les quatre séries de marches, tandis que le reste forme une masse entourant les marches. La cérémonie de "demande de pardon" est exécutée. Il s'agit du court rituel pratiqué lorsque les moines prennent formellement congé de leur maître.

Maintenant, au centre du stupa, dix laïcs en robe blanche et au crâne rasé s'inclinent trois fois à l'unisson devant le cercueil et avec le plus grand soin, le soulèvent et le glissent dans le crématoire temporaire, une grande boîte métallique recouverte de planches décorées d'arabesques de cire dorée et de motifs floraux qui lui donnent l'apparence d'une bougie géante.

* Les funérailles nationales sont divisées en deux étapes. La plupart des invités n'assistent qu'à la première étape, qui se termine par le don de la flamme cérémonielle et le dépôt des "fleurs de santal". Dans la plupart des funérailles, la crémation proprement dite a lieu un peu plus tard et seuls la famille et les amis proches y assistent. Dans ce cas, la crémation était fixée à minuit.



Ajahn Liem et le gouverneur d'Ubon placent la flamme royale dans le crématoire, qui est rempli de fleurs de santal et de nombreux sacs de charbon de bois. Le feu prend rapidement et Ajahn Liem ferme la porte d'un énergique tour de poignée. Les moines sont assis en méditation. Le silence n'est ponctué que par le faible bruit des insectes qui bourdonnent autour des lampes électriques à l'extérieur. La température dans la chambre commence à augmenter brusquement. Les yeux s'ouvrent à la perception d'une odeur âcre et d'un air qui s'épaissit, ce qui signifie que de la fumée s'échappe dans la chambre. Il semble que cela soit dû à un blocage du conduit de cheminée situé près du sommet du stupa. Le

feu est trop intense pour la taille des bouches d'aération - peut-être trop de charbon de bois ou trop de bois de santal - et les joints soudés de la cheminée sont en train d'éclater. Le feu ne peut s'échapper à l'extérieur, et bientôt les flammes sortent du crématoire à la recherche de combustible.

Les oiseaux de cire qui entourent le crématoire fondent. Les flammes commencent à consumer les plaques de plâtre et le contreplaqué qui dissimulent ses parois métalliques. Les moines sortent en file indienne de la chambre enfumée, sans bruit ni agitation. Une fois dehors, beaucoup se débarrassent de leurs robes et mettent en place une chaîne. Des seaux d'eau sont portés dans la chambre et en peu de temps le feu est éteint, laissant le crématoire comme une coquille noircie enveloppée de fumée. C'est un épisode anarchique dans un jour d'ordre et de cérémonies exécutées avec une précision presque militaire, un épilogue imprévu après des années de planification. Certaines personnes secouent la tête devant ce qui leur semble manifester un pouvoir psychique ; la plupart voient un défaut dans la conception du stupa. D'autres encore préfèrent voir dans tout cela une dernière manifestation de l'humour malicieux de Luang Por.

Les moines remettent leurs habits. Les méditants retournent à leurs méditations. Les enseignements du Dhamma reprennent. Le vent froid continue de percer les fines robes de coton. Avant longtemps, le ciel commencera à changer de couleur. Un autre jour commencera.





II
une vie inspirée

*Un bhikkhu qui, bien que jeune, se consacre à l'enseignement du Bouddha
illumine le monde, comme la lune libérée des nuages.*

Dhp 382

Une Vie Inspirée

1918-1954

I. UNE LOCALITÉ APPROPRIÉE

ISAN

Le Bouddha a enseigné que toute souffrance humaine évitable est causée par des souillures mentales et que ces états mentaux toxiques peuvent être complètement éliminés par une éducation systématique du corps, de la parole et de l'esprit. Parmi les qualités vertueuses qui "brûlent" les souillures, il a indiqué que la patience était souveraine. Ce n'est peut-être pas une coïncidence si l'environnement peu accueillant du nord-est de la Thaïlande, connu par ses habitants sous le nom d'Isan, a permis une grande floraison du monachisme bouddhiste au vingtième siècle. La grande majorité des moines et moniales reconnus en Thaïlande comme des maîtres éveillés au cours des cent dernières années sont originaires de cette région.

L'Isan occupe un plateau semi-aride de forme presque carrée et un peu plus grand que l'Angleterre. Cette région est délimitée au nord et à l'est par le Mékong et le Laos et au sud par les montagnes du nord du Cambodge, couvertes d'une jungle dense. Au début du siècle dernier, la région de l'Isan était encore séparée du centre de la Thaïlande par la barrière infranchissable de Dong Phaya Yen, une immense forêt regorgeant d'animaux sauvages où sévissait une souche vicieuse de malaria.

Même avant que la majorité de sa couverture forestière d'origine ne soit coupée et brûlée, l'Isan n'a jamais été une région idyllique. Elle n'a pas la fertilité des vallées du centre de la Thaïlande : les sols sont pour la plupart appauvris, sinon par du sable ou des pierres, du moins par une salinité

excessive. Les rivières coulent dans des ravins profonds, ce qui rend la création de canaux d'irrigation difficile. Très peu de secteurs produisent plus d'une récolte de riz gluant par an. L'eau souterraine est souvent trop salée pour être bue. Les déplacements sont difficiles : alors que l'eau a été le moyen de transport prédominant dans le centre du Siam et la base de son succès économique, les rivières de la province de l'Isan sont enclavées et ne sont navigables que quelques mois par an. Les possibilités de commerce étant limitées, l'agriculture de subsistance a été, pendant des siècles, la principale occupation de la population et le troc a servi de moyen d'échange.

L'Isan a trois saisons : la saison froide, de novembre à février, est la plus confortable mais elle peut être perturbée par des vents violents la nuit ; la saison chaude, de mars à juin, est étouffante ; et la saison des pluies au milieu de l'année génère une humidité si dense qu'on a l'impression de patauger dans l'air. La vie a toujours dépendu de l'arrivée de la mousson, mais les pluies torrentielles qui dissipent les craintes de sécheresse et de mauvaises récoltes entraînent souvent de graves inondations. Néanmoins, les personnes qui ont colonisé cette terre ont été tenaces. Elles ont survécu et d'une certaine manière, elles y prospèrent.

Qui sont les habitants de l'Isan et quelle est leur origine ? La majorité de la population s'est toujours identifiée, ethniquement et culturellement, comme "Lao", un nom dérivé d'une branche des peuples qui ont migré vers le sud depuis ce qui est aujourd'hui le sud-ouest de la Chine au cours du premier millénaire de notre ère, en réponse à l'empiètement constant des Han chinois sur leurs terres. L'une des voies de migration passait par le bassin du fleuve Chao Phraya et ceux qui l'ont empruntée ont joué un rôle important dans le développement de la civilisation "Siamoise" du centre de la Thaïlande. Une autre branche a suivi le Mékong vers le sud et a établi des colonies le long de ses rives, donnant ainsi naissance au peuple Lao.

Ils n'étaient cependant pas les premiers ou les seuls habitants de l'Isan. À Bahn Chiang on trouve des vestiges d'une culture sophistiquée datant de plus de 3 000 ans. Après des vagues d'immigration austronésienne et plus tôt, divers mouvements de population Mon-Khmer au moyen-âge européen, l'Isan fut colonisé par les Cambodgiens hindous de l'empire Chenla et par les Mons bouddhistes Theravadin de la civilisation Dvaravati.

Par la suite, l'Isan a fait partie du vaste empire d'Angkor qui a dominé l'Asie du Sud-Est du VIII^e au XIII^e siècle et qui, à son apogée sous le règne de Jayavarman VII, a adopté le bouddhisme mahayana. Les Thaïs-Lao se sont lentement étendus dans la région, absorbant au fur et à mesure les cultures et les gènes de leurs prédécesseurs et teintant le tout de traits distinctifs qui ont été maintenus jusqu'à aujourd'hui.

Le lien entre les Lao et les Thaï-siam (que nous appellerons simplement Thaïs dans ce livre) peut être décrit comme celui de proches cousins. Cette proximité n'a cependant pas empêché les Thaïs du centre, habitants d'une terre plus clémente, de se croire plus sophistiqués. En fait, les différences entre eux sont minimales. Ils parlent une langue presque commune bien que différente, avec des accents différents. En matière de religion, ces deux groupes ont adopté le bouddhisme Theravada sri-lankais, incorporant au passage des cérémonies brahmaniques et les anciennes traditions animistes de leur tribu.

DANS L'ENSEMBLE

Les Thaïs et les Lao partagent une nature douce et facile à vivre et forment une population remarquablement tolérante. Pour eux, l'idée de persécuter les autres parce qu'ils ont des croyances différentes des leurs a toujours été incompréhensible. Ils ne sont pas particulièrement cérébraux, les théories et les philosophies abstraites les passionnent rarement - mais ils sont d'habiles pragmatiques avec un talent considérable pour le compromis ; le bambou pliant dans les vents forts a toujours été l'une de leurs images préférées. Ils évitent autant que possible les confrontations directes et considèrent que l'expression ouverte de sentiments excessifs est grossière et immature. Ils admirent la capacité à rester calme et imperturbable en cas de stress et aspirent à avoir "le cœur tranquille". Si les Lao se distinguent des Thaïs, c'est par leur résilience plus prononcée.

Comme tous les peuples, ils sont pleins de contradictions. Un souci quelque peu exagéré du rang et du statut est, par exemple, souvent associé à un profond amour de l'indépendance. Compte tenu de la fidélité et de la dévotion dont ils ont toujours fait preuve à l'égard des principes plutôt austères du bouddhisme Theravada, la sensualité franche et décomplexée de ce peuple est peut-être sa caractéristique la plus surprenante. Leur culture n'a jamais considéré les désirs sensuels comme une source de

culpabilité. Mais bien qu'ils fassent souvent preuve d'un grand amour pour le langage, les atours et la nourriture, toutes les soi-disant bonnes choses de la vie, ils réservent leur plus grand respect à ceux qui peuvent y renoncer.

Selon les critères séculiers contemporains qui permettent de mesurer le développement d'une culture, le PNB (produit national brut), le pouvoir politique, l'innovation technologique, l'art, l'Isan est une province sans importance, ses habitants ne sont pas remarquables. Mais d'un point de vue bouddhiste il ne serait pas exagéré de considérer l'Isan comme une "superpuissance". Au cours du vingtième siècle en particulier, l'Isan a été un bastion constant du bouddhisme à une époque où dans toute l'Asie, d'autres "ismes" plus sombres - impérialisme, communautarisme, capitalisme, matérialisme - faisaient des ravages terribles. La grande majorité des 300 000 moines de Thaïlande sont originaires de l'Isan. Plus important encore, presque tous les moines thaïlandais de l'ère moderne censés avoir atteint l'Éveil sont nés dans l'un des villages de paysans du nord-est, dont beaucoup dans la "province des sages", Ubon Ratchathani.

UBON

L'histoire d'Ubon commence en 1778 avec la conclusion d'une migration meurtrière et sanglante. Quelques années auparavant, la noble famille Vientianaise de Chao Phra Ta et Chao Phra Wor, accompagnée de sa suite, ayant fui le courroux du roi de Vientiane, fut attaquée par ses forces partout où elle s'installait. Finalement, en désespoir de cause, lors d'un siège de leur dernier campement, un petit groupe de cavaliers parvint à percer les troupes qui les encerclaient tard dans la nuit et partit vers l'ouest pour demander de l'aide. Le roi du Siam compatit à leur détresse. Son État renaissant se remettait rapidement de la dévastation de sa capitale Ayutthaya par les Birmans et il souhaitait étendre sa puissance. L'armée siamoise mit facilement en déroute les forces de Vientiane et saccagea leur ville.

Se sentant enfin en sécurité, les immigrants, survivants d'une longue fugue et d'années de conflits prolongés, établirent une colonie permanente sur la rive nord de la rivière Mun à quelque quatre-vingts kilomètres à l'ouest de son confluent avec le grand Mékong. Ils appelèrent leur nouvelle région Ubon, d'après le lotus upala qui émerge sans tache de la boue.

Ils prêtèrent serment d'allégeance au roi du Siam, leur sauveur et leur protecteur. Mais avant toute chose, comme les peuples Thaï en migration le font depuis des centaines d'années, ils construisirent un monastère pour les moines bouddhistes qui les avaient accompagnés.

Au début du vingtième siècle la ville d'Ubon était devenue le centre d'une province qui comprenait des centaines de villages et s'étendait sur des milliers de kilomètres carrés. Au cours du siècle précédent, le Siam était entouré de puissances coloniales voraces : la Grande-Bretagne au sud et à l'ouest et la France, menaçante, à l'est. L'ancien système de gouvernement siamois, dans lequel les États vassaux périphériques jouissaient d'une autonomie virtuelle, était désormais intenable. En conséquence, la province de l'Ubon fut intégrée à l'État-nation moderne forgé par le roi Chulalongkorn pour faire face à la menace étrangère et fut dirigée depuis Bangkok. Il est toutefois peu probable que les habitants d'Ubon aient considéré qu'ils faisaient partie d'une chose aussi abstraite qu'une nation. Pour la plupart des gens, le village était leur réalité, son indépendance et sa prospérité la source de leur respect de soi. La préoccupation majeure de ces gens était la lutte quotidienne pour nourrir leur famille et le monastère local était la seule institution en laquelle ils avaient confiance. C'est à Bahn Kor, un de ces petits villages, à quelques kilomètres au sud de la ville d'Ubon, que Luang Por Chah est né.

II. L'ENFANCE

CHAH CHUANGCHOT

Luang Por Chah est né le septième jour de la septième lune de l'année du cheval, en 1918. Il était le cinquième des onze enfants de Mah et Pim Chuangchot, qui, comme la grande majorité de leur génération, étaient des riziculteurs de subsistance. Le nom "Chah" signifie "intelligent", "capable", "ingénieur".

Conformément à la coutume, la mère de Luang Por lui donna naissance à genoux, les bras au-dessus de la tête, en s'agrippant à une corde suspendue aux poutres de la maison. Ensuite elle endura quinze jours de confinement, couchée le ventre aussi près que possible d'un brasero de charbon de bois pour "assécher" son utérus, une coutume ancienne qui

subsistait encore dans les campagnes, bien que quelques soixante-dix ans auparavant le roi Mongkut ait dénoncé “ce crime insensé et monstrueux qui consiste à faire fumer et rôtir les femmes”. Au cours des premiers mois suivant le sevrage la mère de Luang Por l’aurait nourri en mâchant et en mastiquant du riz gluant dans sa propre bouche, puis en le déposant délicatement à la cuillère dans la sienne.

Luang Por est né dans un foyer affectueux et respecté, l’une des familles les plus riches d’une communauté très unie. Les villages de la province de l’Isan de l’époque, isolés par les forêts et vulnérables aux aléas climatiques et aux caprices des esprits, accordaient une grande importance au partage, à la générosité et à l’harmonie. Les villageois vivaient en familles étendues, partageant la même habitation ou vivant dans des maisons contiguës. Au fil des générations, presque tous les habitants d’un village étaient apparentés à un degré ou à un autre. Les maisons étaient faites de bois, recouvertes de chaume et montées sur pilotis pour se protéger des inondations et des animaux sauvages. Elles étaient placées les unes à côté des autres, sans aucune limite fixe entre elles. La vie se déroulait sur un grand espace ouvert à l’étage, les pièces n’étant utilisées que pour dormir. Les gens n’entendaient pas seulement les drames familiaux de leurs voisins, ils pouvaient aussi les voir. Il n’y avait pas de concept de vie privée et encore moins de désir pour celle-ci. Les villageois respectaient les moines, les anciens et les esprits. Ils appréciaient la considération pour les sentiments d’autrui et un sens salutaire de la honte*. Ils raffolaient des rires et des conversations. Luang Por a grandi avec un fort sentiment d’appartenance à une communauté et à un lieu, ainsi qu’avec “le don de l’éloquence”.

“Pétulant” est l’adjectif qui était souvent utilisé pour décrire Luang Por dans ses dernières années. C’est celui qui vient le plus facilement à l’esprit quand on l’imagine enfant. Il était d’un tempérament extraverti, ensoleillé et parfois exubérant, mais possédait également un œil vif et observateur, il n’était la dupe de personne. Luang Por avait le visage rond et le “nez de lion” plat caractéristiques de son ethnie. Plus spécifiquement sa bouche était exceptionnellement large et imposante. En contraste avec la puissante symétrie de son visage, son oreille droite était légèrement plus grande que la gauche. Il était reconnu comme le leader naturel de

* Voir page 237, “Hiri et Ottappa”.

son groupe d'amis. Ses compagnons se souvenaient de lui comme de celui dont tout le monde voulait être proche et sans que tous les jeux et toutes les aventures semblaient ternes. Ils se souvenaient de son caractère équanime. Ils disaient qu'il n'imposait jamais sa volonté par intimidation ou coercition. Personne ne se souvenait de lui en train de se bagarrer. Il avait plutôt tendance à jouer le rôle de médiateur dans les disputes entre ses compagnons. Dès son plus jeune âge, il était attiré par la robe safran.

Plus tard, il raconta des souvenirs d'enfance où il se déguisait en moine. Il disait qu'il s'asseyait gravement sur un vieux lit en bambou, son *khaoma** drapé sur son épaule gauche comme une robe, tandis que ses amis jouaient les rôles des laïcs. Il se souvenait de la mise en scène de l'offrande quotidienne du repas, vraisemblablement le seul événement de la vie quotidienne des moines qui se prêtait au théâtre. Luang Por faisait sonner une cloche et ses amis portaient vers lui des assiettes de fruits et de l'eau fraîche. Après s'être inclinés trois fois, ils les lui offraient docilement ; en retour, il leur donnait les cinq préceptes** et une bénédiction.

La culture de l'isan ne fait pas de distinction nette entre les notions de travail et de jeu. Le mot "*ngan*" exprime bien cette fluidité, car il signifie à la fois "travail" et "festival, cérémonie ou fête". Les enfants élevés dans les villages en Isan ont toujours appris à assumer des responsabilités dès leur plus jeune âge, dans les champs, à la maison et dans la garde des jeunes frères et sœurs. La plupart d'entre eux semblent posséder un talent naturel pour apprécier leurs tâches. À l'époque de Luang Por, la principale tâche des enfants était de faire paître les buffles de la famille. Ils aidaient également à la recherche de nourriture supplémentaire. Bien que la cueillette des champignons soit une des occupations favorites après la pluie, la capture de petites créatures pour le repas du soir était la tâche la plus courante. Il peut sembler surprenant que les villageois de l'Isan, fervents bouddhistes, soient si prêts à prendre la vie. La dureté de l'environnement jouait sans doute un rôle. La chasse est également un élément de leur culture qui a précédé de plusieurs milliers

* Une pièce de tissu polyvalente utilisée par les hommes thaïlandais. Il mesure environ deux mètres sur un, et est généralement recouvert d'un motif à carreaux de couleurs vives. Il est utilisé comme sarong, drap de bain, serviette, châle, turban, pour transporter des objets et même comme hamac.

** Voir le glossaire, 866

d'années l'adoption du bouddhisme et qu'ils n'ont jamais complètement abandonnée. Quoi qu'il en soit, les villageois de l'Isan se nourrissaient d'êtres vivants sans distinction. Insectes, lézards, coléoptères, rien n'était épargné.

Après avoir lu les récits de la vie des villages de la province de l'Isan au début du vingtième siècle, il est facile d'imaginer le jeune Chah à la saison chaude, montant un buffle d'eau placide qu'il emmène au pâturage tôt le matin ; ou dans la chaleur étouffante de midi, le voir assis à l'ombre d'un manguier, chantant des bribes de chansons populaires, grignotant paresseusement une mangue ou faisant une sieste. Lors d'une averse pendant la saison des pluies, alors qu'un groupe de jeunes turbulents courent après les grenouilles et les crapauds, c'est sûrement lui qui est en tête, rugissant à tue-tête. À la saison froide, il fait une autre expédition de chasse ; sous le regard de ses amis, il grimpe dans un arbre en tenant un long bâton dont les extrémités sont enduites de la sève visqueuse du jacquier et touche le dos des cigales qui se rassemblent sur les branches fraîchement balayées par le vent. Lorsqu'il met ses trophées dans un panier fermé pour les rapporter à la maison pour le dîner, il en met un ou deux de côté pour faire "exploser" le tympan d'un compagnon imprudent.

Bien que ces scènes aient un certain charme, Luang Por croyait qu'elles étaient porteuses d'une ombre invisible. Plus tard, il disait que nombre de maladies qui l'ont affligé tout au long de sa vie étaient les conséquences kammiques des cruautés désinvoltes qu'il avait infligées aux créatures vivantes dans son enfance.

DEKWAT

Dans les années 1920, quelque trente ans après sa création, le système d'éducation publique n'avait encore que peu pénétré l'Isan rural. Pendant l'enfance de Luang Por trois années d'enseignement primaire étaient disponibles, mais elles n'étaient pas obligatoires et peu de parents en voyaient l'utilité. À l'âge de neuf ans Luang Por n'avait suivi qu'une seule année.

L'éducation des jeunes était traditionnellement l'une des principales fonctions du monastère du village. Si l'on met de côté la faiblesse flagrante

que représente l'exclusion de cinquante pour cent des enfants, c'est-à-dire les filles, les résultats sont impressionnants. Les observateurs étrangers s'étonnaient souvent du haut niveau d'alphabétisation des hommes thaïlandais (tout en faisant l'éloge de ce qu'ils considéraient comme l'ingéniosité et l'industrie supérieures des femmes). Les garçons aidaient aux tâches du monastère et grâce à un contact personnel quotidien avec les moines et à leur participation à la vie du wat*, ils recevaient une éducation reposant sur des bases morales et spirituelles solides. Ce système permettait de tisser des liens étroits entre le monastère et le village et il a été dit que la perte de ce rôle éducatif, au profit de l'état, a été un coup dur pour le sens de la mission du Sangha rural dont il ne s'est jamais complètement remis.

C'est à l'âge de neuf ans que Luang Por demanda à ses parents la permission de quitter la maison familiale pour entrer au monastère local. Il était courant que les parents confient leur fils aux moines, mais rare qu'un garçon se porte volontaire. Bien des années plus tard, Luang Por parla de sa décision de la manière suivante :

Eh bien, les causes et les conditions étaient là. Quand j'étais petit, j'avais peur de commettre de mauvaises actions. J'ai toujours été un garçon franc. J'étais honnête et je ne disais pas de mensonges. Quand il y avait des choses à partager, j'étais prévenant, je prenais moins que mon dû. Cette nature fondamentale n'a cessé de mûrir jusqu'au jour où je me suis dit : "Va au monastère". J'ai demandé à mes amis s'ils avaient déjà pensé à faire la même chose et aucun d'entre eux n'avait considéré cette option. L'idée est venue naturellement. Je dirais que c'était le fruit d'actions passées. Au fil du temps, des qualités bénéfiques n'ont cessé de croître en moi jusqu'au jour où elles m'ont amené à prendre cette décision et à faire ce que j'ai fait.

Une autre fois, avec humour, Luang Por raconta à des disciples laïcs qu'il était devenu un *dekwa*t (enfant du monastère) parce qu'il en avait assez d'arroser les champs de tabac familiaux. Il disait que plus il se rebellait

* Le mot thaï pour désigner un temple ou un monastère bouddhiste. Dans cet ouvrage, ce mot sera utilisé de manière interchangeable avec ces deux termes.

contre ses corvées, plus ses parents lui en donnaient de peur qu'il ne tourne mal. Comme l'a rappelé l'une des sœurs de Luang Por, un petit accident a mis le feu aux poudres :

“Le fait qu'il aille vivre au monastère n'a pas été organisé par nos parents ; c'était sa propre idée. Un jour, il aidait ses frères et sœurs à piler le riz, mais il ne faisait pas beaucoup d'efforts. Comme le pilon a glissé nous avons dû enfoncer une cale pour le maintenir fermement. Il ne voulait pas aider. Mais alors que nous étions tous en train de travailler, il a été frappé par le bois que nous utilisions comme maillet. Ça a dû le blesser parce qu'il s'est mis en colère et a crié : ‘C'est fini ! Je vais devenir moine !’

Les parents de Luang Por l'emmenèrent au monastère du village. Le Wat Bahn Kor, situé dans un vaste enclos de sable ombragé par des cocotiers, des manguiers et des tamariniers, se composait d'une salle du Dhamma, d'un dortoir pour les moines et d'une salle Uposatha entourée d'eau. Por Mah et Mae Pim* confièrent leur fils à l'abbé avec un mélange prévisible de tristesse et de fierté et Luang Por devint un dekwat. Mais ce n'était pas le début d'une longue et douloureuse séparation d'avec ses parents : Luang Por ne s'est pas retiré dans un royaume isolé et cloîtré. Les frontières entre le monastère et le monde environnant étaient marquées, non pas par des murs imposants, mais par une clôture en bambou plutôt modeste. En fait, le monastère était le point central de la vie communautaire du village plutôt qu'un refuge. En un sens, il était entré dans le monde plutôt qu'il ne l'avait quitté.

LES MONASTÈRES EN BREF

Dès les débuts de l'histoire du bouddhisme certains souhaitaient mener une vie monastique, mais se sentaient incapables de supporter les rigueurs de la vie dans la forêt qui était la norme dans la première phase de la carrière d'enseignant du Bouddha. Même du vivant du Bouddha, des monastères commencèrent à apparaître à la périphérie des villes et des villages. De nombreux moines désapprouvaient de cette évolution.

* Littéralement : “Père Mah et Mère Pim”. Pendant l'enfance de Luang Por, on se référait aux gens par leur prénom, précédé d'une formule honorifique familiale car les noms de famille n'avaient été adoptés que très récemment en Thaïlande.

Ils estimaient que ces monastères étaient situés trop près des influences corruptrices du monde. D'un autre côté, on ne pouvait nier que ces monastères répondaient à un besoin.

À mesure que le bouddhisme se répandit en Inde et au-delà, le nombre de moines choisissant de suivre une vocation plus académique fut augmenté par la présence des moines âgés et ceux dont la santé était trop faible pour vivre dans la forêt. Dans le même temps, les bouddhistes laïcs souhaitaient bénéficier d'une présence plus tangible du Sangha* parmi eux. Les moines de la forêt étaient vénérés pour leur piété, mais semblaient trop éloignés. Les villageois et les citadins souhaitaient que les moines soient proches d'eux, qu'ils leur servent d'exemples et de guides dans leur vie quotidienne et qu'ils jouent un rôle plus important dans les cérémonies traditionnelles et la vie sociale de la communauté. Au fil du temps, les moines des villages ont assumé un rôle actif et de plus en plus séculier qui s'éloignait de l'idéal originel du *bhikkhu*** , mais qui était indispensable à la création d'une société qui se concevait comme bouddhiste.

Au milieu du XIIIe siècle, la ville de Sukhothai, autrefois l'un des avant-postes septentrionaux de l'empire d'Angkor, est devenue le site du premier royaume thaï indépendant. À cette époque, l'ancienne tradition Mon Theravada dominante à Sukhothai avait été compromise plutôt qu'enrichie par sa rencontre avec d'autres traditions. Pour les Thaïs dynamiques et conquérants, le bouddhisme de Sukhothai devait présenter un aspect plutôt épuisé et défraîchi, une noble tradition qui avait perdu son sens de l'orientation. Le roi Ramkhamhaeng se tourna donc vers la lignée des moines de la forêt introduite dans le sud de la Thaïlande depuis le Sri Lanka, alors centre florissant du monde Theravada, afin de revitaliser la vie spirituelle de son royaume.

Ces moines des forêts maîtrisaient à la fois les écritures pāli et les pratiques traditionnelles de méditation. Ils possédaient la pureté, l'intégrité et la fraîcheur sur lesquelles la vie religieuse d'une nouvelle nation

* Le mot "Sangha" commençant par une majuscule est utilisé dans ce livre selon la convention traditionnelle, c'est-à-dire comme désignant uniquement l'ordre monastique.

** Un moine bouddhiste. Littéralement : "celui qui recueille les aumônes (*bhikkhā*)".

bouddhiste sûre d'elle-même pouvait être fondée. Le roi leur construisit un monastère sur l'une des collines dominant l'ouest de la ville et chaque jour d'Observance lunaire (*Wan Phra*^{*}), il sortait sur son éléphant blanc, à la tête d'une grande procession magnifique, pour prendre les préceptes et écouter un sermon. Grâce au soutien du roi et de sa cour l'idéal du moine de la forêt était exalté.

Au fil des siècles cependant, avec le déclin progressif de Sukhothai et la croissance et l'expansion du pouvoir siamois au sud à Ayutthaya, ce sont les monastères des villes et des villages qui ont fini par dominer. À mesure que le rôle du Sangha dans la société s'élargissait et se consolidait, il s'institutionnalisait aussi. Étant donné l'immense prestige du Sangha, il était inévitable que le roi cherche à le contrôler. Un système d'administration fut établi dans lequel les personnes exerçant le pouvoir étaient choisies par le roi. La vie monastique devint une carrière viable ainsi qu'une vocation. Le pouvoir, la richesse, le prestige et la renommée étaient désormais à la portée du moine de carrière et les périodes de corruption au sein du Sangha alternaient avec des périodes de réforme. Au cours de cette période, on attendait de chaque jeune homme qu'il fasse des séjours temporaires au monastère et il était évident que la majorité de ces moines à court terme préféraient rester dans un monastère confortable près de chez eux, plutôt que dans une forêt lointaine et inhospitalière où ils pouvaient être la proie des esprits, des animaux sauvages et des fièvres intenses.

Tous ces développements eurent tendance à marginaliser les moines de la forêt. Loin de son ancienne hégémonie, le Sangha de la forêt devint une force négligeable. Les autorités se méfiaient des moines de la forêt, les villageois les craignaient et les mythifiaient. Ils étaient connus pour leurs prétendus pouvoirs psychiques plutôt que pour leur dévotion au système d'entraînement de l'esprit du Bouddha. Dans le même temps les

* “Wan Phra” peut être traduit littéralement par “jour saint” et peut être comparé au dimanche chrétien. Il ne tombe cependant pas un jour particulier de la semaine. Il est déterminé par le calendrier lunaire et tombe le huitième et le quinzième jour (pleine lune) de la lune croissante et le huitième et le quatorzième ou le quinzième jour (nouvelle lune) de la lune décroissante. Ce livre suivra la convention du Sangha de Luang Por Chah à l'étranger et fera référence à ce jour en tant que “jour d'Observance”.

monastères de village devinrent une partie intrinsèque de la vie des gens. Le monastère local donnait au village son identité, une association avec les pouvoirs invisibles de l'univers, un sentiment de continuité à travers le changement.

Parmi les images que le mot "monastère" est susceptible d'éveiller dans un esprit occidental, peu correspondent à la réalité d'un temple de village dans la Thaïlande rurale. C'était peut-être la retraite des moines, mais il était considéré comme la propriété de tous. Le chemin devant la salle du Dhamma était une voie publique et le puits du monastère était utilisé par toutes les maisons voisines. Les réunions publiques importantes avaient lieu dans la salle du Dhamma, qui servait également d'auberge pour les voyageurs de passage et était donc le centre d'accueil et de diffusion d'informations en provenance d'autres régions.

Le monastère jouait un rôle central dans la vie sociale du village. C'est là que se déroulaient les fêtes importantes qui ponctuaient les durs labeurs de l'année. Les divertissements quotidiens étant presque inexistant, tout le monde se tournait vers les *ngan wat*, ou fêtes du monastère, pour s'amuser et se divertir. Certaines de ces festivités avaient une signification spécifiquement bouddhiste (par exemple, celles marquant l'arrivée et la fin de la Retraite des Pluies, ainsi que l'anniversaire de la naissance, de l'éveil et de la mort du Bouddha). D'autres, comme la fête des fusées, avaient un caractère terre à terre et animiste, présidé par les moines et marqué par des offrandes d'aumônes à leur intention. Mais quelle que soit l'occasion, aucun *ngan* n'aurait été complet sans les divertissements organisés dans l'enceinte du monastère : spectacles de ménestrels *morlam*, stands de sucreries et de nouilles spéciales, ombres chinoises, combats de boxe et feux d'artifice. C'était une époque où les contraintes habituellement strictes de la société villageoise de l'Isan étaient temporairement relâchées, où l'alcool était consommé sans retenue et où, dans l'enceinte du monastère, il était de bon ton de s'amuser.

Quant aux moines, ils ne constituaient pas une élite héréditaire. Dans le bouddhisme thaïlandais, l'ordination temporaire était depuis longtemps la norme et constituait un rite de passage pour les jeunes hommes. Il avait donc toujours été facile d'entrer dans la vie monastique et facile de la quitter. Partir n'entraînait aucune stigmatisation : en défroquant, un homme était appelé "Tid", un titre respectueux dérivé du sanskrit "paṇḍita" ou sage. Un homme qui n'avait jamais été moine était considéré

comme immature (littéralement : “pas mûr”) et un mari ou un éventuel gendre bien moins attrayant que celui qui avait passé du temps en tant que moine. Habituellement, les jeunes hommes d’un village devenaient moines pour la durée de la période annuelle de trois mois de la Retraite des Pluies*, mais parfois ils restaient moines jusqu’à deux ou trois ans. Le résultat était une communauté monastique fluide dans laquelle des moines temporaires côtoyaient un noyau de moines de longue date. Le grand mérite de ce système était le renouvellement permanent des liens étroits entre le village et le monastère, chaque famille ayant des membres qui étaient ou avaient été moines.

Les moines de longue date étaient peu nombreux. Ils étaient presque tous nés et avaient grandi dans le village avoisinant. De ce fait, ils avaient une profonde empathie avec les problèmes quotidiens des habitants. Ils prenaient au sérieux la participation aux affaires du village, parfois en tant que responsables de projets de travaux publics tels que la construction de ponts ou, si nécessaire, en tant que conseiller impartial et arbitre pour résoudre les désaccords et les conflits dans la communauté laïque. Historiquement, le wat était le centre d’apprentissage. Outre leur statut de membres du Sangha, les moines jouissaient du prestige additionnel d’être les personnes les plus instruites et les plus expérimentées de la communauté. Ils apprenaient et transmettaient de nombreuses compétences telles que la menuiserie, la peinture, les arts décoratifs et la fabrication de tuiles et de briques. Certains moines étaient phytothérapeutes et d’autres astrologues, malgré l’interdiction du code monastique (le Vinaya)**.

Idéalement au moins, c’est le rôle religieux du monastère qui était primordial. On attendait des moines qu’ils soient, dans la mesure du possible, l’incarnation des enseignements du Bouddha et qu’ils inspirent, par la parole et l’action, des valeurs morales et spirituelles. Ils étaient également appelés à accomplir des rituels traditionnels et à diriger des cérémonies. Ils étaient invités dans les maisons locales pour chanter des versets de bénédiction et asperger de l’eau bénite lors des mariages, des

* Voir glossaire, 880.

** Ces deux termes seront utilisés de façon interchangeable dans le texte. Voir le glossaire, 887.

pendaisons de crémaillère et des périodes de maladie ou de malchance. À la mort d'un villageois, ils étaient invités à réciter les versets *Mātikā*, plutôt abstraits et philosophiques, censés être les enseignements que le Bouddha avait donnés à sa mère dans l'un des royaumes célestes après sa mort.

Plus important encore, le monastère était le centre de création de mérites, l'activité religieuse la plus importante du bouddhiste laïc. Le mérite (*puñña*) désigne la bonté en tant que source de bonheur présent et futur. Une personne sage crée des mérites par des actes de charité, une vie morale et la culture de la paix et de la sagesse. En conséquence, cette personne mène une vie fructueuse et épanouie et après sa mort, renaît dans un royaume heureux. Les offrandes de nourriture et de soutien matériel pour le monastère ont toujours été la forme la plus élémentaire et la plus populaire d'acquisition de mérites. Bien que certains moines puissent ne pas toujours être particulièrement inspirants pour les laïcs, ils sont considérés comme anoblis et émancipés par l'habit safran qu'ils portent et donc capables d'agir comme des "champs de mérite". L'accumulation de mérites étant considérée comme le facteur le plus important pour la prospérité et le bien-être présents et futurs des gens, il est facile de comprendre pourquoi les monastères ont joué un rôle si central dans la vie des villages.

L'abbé était généralement le personnage le plus puissant et le plus respecté du village, combinant le prestige de l'âge, de la position et de la sagesse. Il se passait très peu de choses dans le village sans qu'il le sache et sans son approbation. Les gens le consultaient sur tous les sujets, des affaires de cœur à l'achat de terres. Le roman merveilleusement évocateur de Kampon Boontawee, "*Fils de l'ISan*", donne une image mémorable d'un tel abbé. Le jeune garçon Khun se rend pour la première fois au monastère avec son père pour voir le vieil abbé, Luang Por Ken, dont il a une peur mortelle. En arrivant, ils aperçoivent le moine émacié aux dents noires qui s'adresse à un groupe de femmes : son habit "en lambeaux et sombre avec l'âge, l'étoffe pliée sur une épaule ressemblant à la bande d'étoffe attachée au tronc de l'ancien arbre Bodhi dans la cour du monastère". Les femmes ont amené leurs enfants malades pour qu'ils soient bénis.

"Il se pencha à nouveau en avant et souffla une fois de plus sur la tête du bébé au visage tuméfié. Puis il plongea son index dans un petit pot de quelque chose de noir. Cinq ou six femmes présentèrent leurs enfants et il

toucha doucement leurs langues avec son doigt noirci. Il nettoya son doigt, s'adossa à son coussin et parla à nouveau de sa voix grave et grondante : "Vous venez me voir pour tout. Pour les oreillons !" Il secoua lentement la tête. "Tous ceux qui veulent devenir moines viennent me voir, ça je peux le comprendre. Mais aussi tous ceux dont le bébé est malade, tous ceux qui construisent une nouvelle maison, tous ceux qui veulent se marier. Tous ceux qui veulent donner un nom à un enfant ou qui ont de la conjonctivite, tous viennent me voir. Vous devriez penser : si je meurs, qui va s'occuper de toutes ces choses ? Cette année, j'aurai quatre-vingt-cinq ans." Il devint silencieux pendant un moment, regardant les bébés, puis se mit à rire doucement en lui-même : "Eh bien, eh bien".

Luang Por passa quatre ans comme dekwat. Pendant cette période, il apprit à lire et à écrire, aida à balayer et à nettoyer le monastère, servit les moines et s'imprégna progressivement de l'ambiance et de la saveur des enseignements bouddhistes de base. Ses tâches n'étaient pas lourdes et il avait beaucoup de temps pour jouer avec ses camarades dekwat. Ces derniers affluaient constamment, car les parents fatigués avaient l'habitude d'envoyer leurs fils ingérables au monastère pour les guérir de leur indiscipline. Les orphelins, s'il n'y avait personne pour les accueillir, pouvaient toujours trouver refuge chez les moines. Outre l'accueil des garçons pour des raisons spirituelles, le monastère était également le centre local d'aide sociale.

NOVICE OUAOUARON

Dans la discipline des moines, il est stipulé qu'un aspirant doit avoir vingt ans avant de pouvoir devenir moine, mais qu'un garçon "assez âgé pour effrayer les corbeaux" peut devenir novice. Luang Por prononça ses premiers vœux en mars 1931. Il avait treize ans et aurait probablement pu faire fuir un faucon. En tant que novice, Luang Por fut surnommé "Eung" ou ouaouaron (crapaud buffle) à cause de sa solide charpente et son ventre gonflé, ainsi que sa voix sonore. La vie se déroula presque de la même façon détendue que lorsqu'il était un simple garçon du temple, bien que le port de l'habit lui confère un statut plus élevé et augmente les attentes : au moins devant les laïcs, on s'attendait à ce qu'il fasse preuve de retenue. Ce n'était pas toujours aussi facile. L'un de ses camarades novices se souvient :

“De temps en temps, il y avait une invitation à donner une bénédiction chez quelqu’un et il éclatait de rire au milieu du chant. Dès qu’il commençait, c’était fini, nous ne pouvions pas nous en empêcher, nous commençons à rire avec lui. Parfois, il se mettait même à rire pendant le repas. Il trouvait toujours quelque chose de drôle”.

Chaque jour, Luang Por passait du temps à marcher à l’ombre en mémorisant des chants pāli : l’office quotidien, les bénédictions des repas, les versets de bon augure récités lors des pendaisons de crémaillère et des mariages, les chants funéraires et les réflexions sur le Dhamma :

Adhuvam̐ jīvitam̐ ; dhuvaṃ maraṇam̐ ; avassaṃ mayā maritabbaṃ.

La vie est incertaine ; la mort est certaine ; moi aussi je mourrai.

Il compléta également le premier des trois niveaux de l’examen du Dhamma, appelé *Nak Tam*. Cet examen, qui comprenait des sections sur la vie et les enseignements du Bouddha, le code de discipline et l’histoire du bouddhisme, lui permit d’acquérir des bases solides sur les enseignements fondamentaux. À d’autres moments, des projets de jardinage et de construction servirent à canaliser son énergie d’adolescent.

DE RETOUR DANS LE MONDE

Pendant ses années de noviciat le maître et mentor de Luang Por était un moine appelé Ajahn Lang. Conformément à la relation réciproque établie dans les textes du *Vinaya*, Ajahn Lang supervisait les études de Luang Por et celui-ci, pour sa part, agissait comme son assistant personnel. De temps en temps, le soir, Ajahn Lang accompagnait obligeamment Luang Por dans ses visites à sa famille. Il aurait été interdit à un novice d’y aller seul. En fait, il semblait apprécier ces excursions encore plus que Luang Por, inspirant une confiance et un charme au sein de la famille de Luang Por que le jeune novice trouvait peut-être un peu bizarre.

À l’instigation d’Ajahn Lang les visites devinrent de plus en plus fréquentes et prolongées. Parfois ce n’est que tard dans la nuit qu’ils rentraient tous les deux au monastère, accompagnés par les aboiements des chiens du village que leurs pas dérangent. Un jour, Ajahn Lang confia à Luang Por qu’il avait décidé de défroquer et suggéra à son protégé de faire de même. Luang Por, confus, accepta. Il vivait dans le wat depuis sept ans et

à l'âge dangereux et instable de seize ans, un petit coup de pouce suffisait. Quelques jours après avoir tous deux quitté l'habit, les parents de Luang Por reçurent la visite de certains membres plus âgés de la famille de l'ex-Ajahn Lang pour discuter d'une proposition de mariage. L'ardent admirateur de Sah, la sœur de Luang Por, assuré de l'affection de celle-ci, était enfin libre de déclarer son amour.

Luang Por alla travailler dans les champs familiaux. Inévitablement, la nouveauté de la boue et de la sueur disparut rapidement et bien qu'il s'appliquât au travail routinier du riziculteur avec une ardeur qui lui valut les éloges de sa famille, il semble qu'il portait en lui, en silence, le sentiment de quelque chose de perdu et d'inassouvi. Ce n'était pas une émotion irrésistible - c'était un jeune homme plein de vie et de vigueur - mais c'était une ombre constante et discrète qu'il ne pouvait qu'essayer d'ignorer. Pour l'instant, Luang Por se contentait de se divertir de la manière habituelle. Avec un petit groupe d'amis, il se rendait aux foires des monastères dans les villages voisins où ils pouvaient tous profiter des plaisirs normaux des jeunes hommes, y compris flirter avec les filles du coin.

À cette époque, les remarquables capacités d'endurance de Luang Por commençaient déjà à se manifester, bien que dans des domaines plutôt banals. Lui et ses amis pouvaient marcher quinze kilomètres pour se rendre à une fête dans un monastère puis, tard dans la nuit, revenir à pied. Certains jeunes hommes de leur groupe, sous l'influence de l'alcool, pouvaient s'arrêter et dormir sous un arbre quelque part en chemin, mais Luang Por insistait toujours pour rentrer à pied comme ses vieux compagnons s'en souvenaient longtemps après. Il n'était cependant pas sans faiblesse. Aussi confiant et sûr de lui qu'il paraissait, Luang Por avait une peur profonde des fantômes. Il pouvait travailler toute la journée et marcher toute la nuit s'il le voulait, mais pas traverser seul une forêt hantée. La maison de Luang Por était séparée de celle de son meilleur ami Phut par une forêt pleine de fantômes. S'ils rentraient tard dans la nuit, Luang Por dormait chez son ami plutôt que de continuer seul.

AMOUR DE JEUNESSE

Et puis Luang Por tomba amoureux de Jai, la demi-sœur de Phut. Il passa de plus en plus de temps chez Phut pour lui faire la cour. La coutume de

l'époque voulait que les jeunes couples ne soient pas seuls ensembles et les attouchements étaient interdits. Le jeune homme devait rencontrer sa bien-aimée le soir dans la maison familiale, à l'étage, sur le balcon, où elle était assise d'un air pudique. Les parents de Jai semblaient assez satisfaits de ce futur mariage : Luang Por était un ami de la famille, bon enfant, travailleur et honnête et surtout, sa famille était suffisamment riche pour offrir une bonne "dote*".

Un soir, le jeune couple élaborait un plan : ils se marieraient dès que Luang Por aurait terminé son service national et passé une retraite des pluies en tant que moine pour accumuler du mérite pour ses parents, selon la tradition. À cette époque Luang Por avait dix-huit ans et Jai en avait dix-sept. Il faudrait attendre encore quatre ans avant qu'ils puissent espérer se tenir la main.

À l'approche de la saison des pluies chaque foyer était occupé à préparer charrues, râtaux, houes, jougs, pièges à poissons et machettes pour les travaux à effectuer dans les rizières. Luang Por venait d'emmener un chargement d'outils dans la petite hutte familiale construite sur pilotis au milieu de leurs champs. Vous pouvez imaginer la scène : un ciel couvert, d'une humidité oppressante et un jeune homme trapu à la bouche exceptionnellement large, torse nu, son khaoma autour des reins, se cognant sur le siège en bois inconfortable d'un char à bœufs qui cahote le long d'un chemin plein d'ornières entre les rizières d'un vert éclatant. Il est sur le point de recevoir des nouvelles dévastatrices. Luang Por raconta lui-même l'histoire bien des années plus tard :

Quand j'avais 18 ans, une fille me plaisait. Elle m'aimait aussi et comme ces choses-là arrivent, j'ai fini par tomber amoureux. Je voulais l'épouser. Je rêvais de l'avoir à mes côtés pour m'aider dans les champs et gagner notre vie ensemble. Et puis un jour, en rentrant du travail j'ai rencontré mon meilleur ami, Phut, sur la route. Il m'a dit : "Chah, c'est moi qui prends la dame". Quand j'ai entendu ces mots je fus abasourdi. Je suis resté en état de choc pendant des heures. Je me souvenais de la prédiction d'un astrologue selon laquelle je n'aurais pas de femme mais beaucoup

* Contrairement à la plupart des cultures, en Thaïlande, les cadeaux vont de la famille du marié à celle de la mariée, et non l'inverse.

d'enfants. À ce moment-là, je me suis demandé comment cela pouvait être possible.

Simplement, avec la prérogative incontestée que possédaient les parents à cette époque et dans cette culture, le père et la belle-mère de Phut avaient décidé que les deux beaux-enfants devaient se marier ; il n'y avait rien à ajouter. Les raisons étaient pragmatiques et financières. Si Phut épousait Jai, la famille économiserait une dote qu'elle ne pouvait pas se permettre. Ils venaient d'acquérir un terrain à l'écart du village qu'il ne fallait pas laisser en friche. Le jeune couple pourrait s'y installer et le cultiver ensemble.

Luang Por, désespéré, n'avait d'autre choix que d'accepter la situation. Il était absurde d'en vouloir à Phut. Son ami n'avait pas comploté derrière son dos et il était très embarrassé par toute cette affaire. Mais cette déception était profonde, une leçon poignante et blessante sur les incertitudes qui pèsent sur les affaires humaines.

Luang Por ne renonça pas à son amitié avec Phut et en fait, elle devait durer toute sa vie. Mais avec Jai il devait être plus circonspect : il ne pouvait pas faire disparaître ses sentiments pour elle par un acte de volonté. En tant que jeune moine, s'il voyait Jai au monastère, il faisait tout son possible pour éviter une rencontre qui pourrait susciter des émotions difficiles. Luang Por admit que pendant les sept premières années de son monachisme, il lui était impossible de se défaire complètement de ses pensées pour cette jeune femme. À ce stade précoce de sa vie monastique, Luang Por, comme un grand nombre de jeunes moines à travers les âges, devait être assailli de fantasmes mettant en scène des scénarios excitants et de miraculeuses fins heureuses qu'il ne désirait pas vraiment après mûre réflexion. Ce n'est que lorsqu'il quitta finalement son environnement familial et que par la pratique de la méditation qu'il acquit une méthode pour apaiser ses pensées et les mettre en perspective, que les fantasmes se dissipèrent.

Plus tard en tant qu'abbé de Wat Pah Pong, décrivant aux moines les inconvénients du désir sensuel, il parlait souvent de la dette de gratitude qu'il avait envers Phut : "S'il n'avait pas épousé Mae Jai, je ne serais probablement pas ici aujourd'hui." C'est peut-être vrai, mais en même temps, on peut supposer que s'il n'avait pas rencontré cet obstacle à une vie de couple conventionnelle, un autre aurait sûrement surgi. Dans un entretien enregistré des décennies plus tard, Luang Por révéla :

J'en avais assez. Je ne voulais pas vivre avec mes parents. Plus j'y pensais, plus j'en avais marre. J'avais envie de partir seul tout le temps, mais je ne savais pas où aller. Je me suis senti comme ça pendant plusieurs années. J'en avais marre, mais pas de quelque chose en particulier. J'avais juste envie d'aller quelque part et d'être seul. Ce sont les sentiments que j'avais avant de devenir moine. Je n'en étais pas toujours pleinement conscient, mais ils étaient tout de même là, tout le temps.

Luang Por n'a mentionné que deux autres incidents survenus dans ses relations avec le sexe opposé. Dans le premier cas, un ancien moine avec lequel Luang Por s'était lié d'amitié pendant ses années de noviciat décéda à un âge précoce. Luang Por aida la famille endeuillée pendant les jours de la préparation des funérailles. Le soir de la crémation, après le départ des derniers invités, Luang Por, en tant qu'ami proche de la famille s'inquiéta du fait que la veuve et ses enfants se sentiraient seuls et désemparés pendant la nuit. Il leur proposa de rester quelques nuits pour leur tenir compagnie dans leur chagrin. La deuxième nuit, Luang Por réalisa que la femme veuve était sortie de sa chambre et s'était allongée à son côté. Elle prit sa main et commença à la glisser sur son corps. Luang Por fit semblant de dormir. Ne trouvant aucune réponse, la dame se leva et retourna discrètement dans sa chambre.

Plus tard, Luang Por admit que le désir sexuel était la souillure qu'il avait eu le plus de mal à éradiquer. Mais ici, dans une situation qui comportait tous les éléments d'un fantasme d'adolescent et sans être lié par des vœux de célibat, il fut remarquablement réservé. La raison peut en être la peur ou le manque d'attraction physique. Cependant, vu ses combats ultérieurs, il est plus probable que son sens des convenances et son respect pour un ami décédé aient prévalu sur le désir.

Il n'était pas inhabituel pour les jeunes Thaïlandais de la génération de Luang Por de terminer une soirée par une visite dans un bordel. C'est donc tout naturellement dans l'un de ces établissements que sa deuxième et dernière rencontre avec une femme eut lieu, dans les ruelles de la ville de Warin. L'incident se produisit peu avant qu'il ne devienne moine, lorsque ses vieux amis réussirent à le persuader qu'avant de renoncer aux plaisirs de la chair, il devait au moins en goûter les délices. Finalement, il n'en fut rien. Une fois seul dans une chambre avec la jeune femme qu'il avait choisie pour l'aider à perdre sa virginité, Luang Por ne put s'empêcher

de voir les ravages de l'acné à travers la poudre épaisse sur son visage. Un dégoût incontrôlable naquit en lui. Il se leva brusquement et l'instant d'après, il se tenait devant un étalage de nourriture au bord de la rue, un bol de nouilles à la main. Si c'était une débâcle, elle préfigurait les luttes des années suivantes de la manière la plus appropriée et plutôt comique. En tant que jeune moine de village le seul désir qui pouvait égaler le désir sexuel de Luang Por était le désir de nouilles chinoises. Une envie si forte qu'elle l'a conduit plus d'une fois à sortir en douce du wat pour se rendre chez son vendeur préféré.

ORDINATION

Il est maintenant évident qu'il existe un manque d'informations biographiques vérifiables sur la jeunesse de Luang Por. L'essentiel de ce que l'on sait de ses débuts, a été glané grâce à quelques souvenirs de vieux amis et de membres de sa famille, d'apartés privés recueillis par son proche disciple Ajahn Jun et de quelques passages tirés des enseignements du Dhamma. Le reste, notamment les indications sur l'évolution de sa vie intérieure, restera toujours obscur.

Ce que l'on sait, c'est qu'au moment où Luang Por découvrit qu'il ne serait pas appelé au service national et qu'il était donc libre de se faire ordonner, sa vision de la vie monastique avait changé. Il ne l'envisageait plus simplement comme un moyen de faire du mérite pour ses parents, comme une expression de sa gratitude envers eux. Bien que ce soit certainement un objectif admirable, il voyait maintenant que la vie de moine pourrait éventuellement remédier à l'absence de paix et de sens dans sa vie. Le monde était un endroit creux, ennuyeux, plein de vicissitudes. Peut-être la vie monastique pourrait-elle le conduire à quelque chose de meilleur. Il décida de devenir moine pour une période indéterminée. Sa mère et son père étaient heureux. Ils avaient assez d'enfants pour aider aux travaux de la ferme et il était de bon augure d'avoir un fils moine. La cérémonie d'ordination (*Upasampadā*) eut lieu le vingt-six avril 1939 à Wat Kor Nai, le monastère d'ordination local, par un après-midi chaud et resplendissant. Phra Khru Indarasāraguṇa était le précepteur de Luang Por et lui conféra le nom de moine "Subhaddo", qui signifie "bien développé".

Luang Por passa les deux premières années de sa vie de moine au Wat Bahn Kor, le monastère où il avait été novice, à étudier les enseignements et à se préparer à repasser le premier niveau des examens Nak Tam*.

Lorsque je suis devenu moine, je ne m'entraînais pas, mais j'avais la foi - peut-être étais-je né avec, je ne sais pas. À la fin de la Retraite des Pluies les moines et les novices qui avaient rejoint le Sangha en même temps que moi défroquèrent. Je me demandais ce qui n'allait pas chez eux. Mais je n'osais dire quoi que ce soit car je n'avais toujours pas confiance en mes sentiments. Mes amis étaient excités à l'idée de partir, mais à mes yeux, ils paraissaient stupides. J'ai considéré combien il était difficile d'entrer dans le Sangha et combien il était facile de défroquer. Je me suis dit qu'ils devaient manquer de mérite pour considérer la voie mondaine comme plus bénéfique que celle du Dhamma. C'est ainsi que je voyais les choses, mais je ne disais rien, je gardais mes pensées pour moi.

Je regardais mes camarades moines et novices aller et venir. Parfois, avant de défroquer, ils essayaient leurs vêtements de laïcs et paraient. Je pensais qu'ils étaient complètement fous. Mais ils se trouvaient beaux, pensaient que leurs vêtements étaient élégants et ils parlaient des choses qu'ils allaient faire après avoir quitté la robe. Je n'osais pas leur dire qu'ils avaient tout compris de travers, car je ne savais pas à quel point ma propre foi était durable.

Après que mes amis eurent défroqué, je me suis résigné. "Tu es seul maintenant" me suis-je dit. J'ai sorti mon exemplaire du *Pāṭimokkha*** et j'ai commencé à le mémoriser. C'était plus facile qu'avant, sans personne pour me taquiner ou faire l'idiot. J'ai pu m'y consacrer pleinement. Je n'ai rien dit mais j'ai pris la résolution qu'à partir de ce jour et jusqu'à la fin de ma vie, que ce soit à l'âge de soixante-dix ou quatre-vingts ans ou n'importe

* Bien que Luang Por ait passé ce niveau préliminaire en tant que novice, il était de coutume de le repasser une fois ordonné moine.

** Les 227 règles de conduite du moine bouddhiste dans la langue originale pāli.

quand, j'essaierai de pratiquer* avec une appréciation constante, de ne pas laisser mes efforts se relâcher ou ma foi faiblir, d'être constant. C'est une chose extrême à faire et je n'ai pas osé en parler à qui que ce soit. Les gens allaient et venaient et je ne disais rien. Je me contentais de regarder impassiblement. Mais dans mon esprit, je me disais : "Ils ne voient pas clairement".

Cependant, Luang Por eut ses propres problèmes à ses débuts : la nourriture devint une obsession.

La pratique du Dhamma n'est pas un long fleuve tranquille. On souffre. La première et la deuxième année sont particulièrement difficiles. Les jeunes moines et les petits novices en font les frais. J'ai moi-même beaucoup souffert. Si vous avez un problème avec la nourriture, c'est difficile. Je suis devenu moine à l'âge de vingt ans. C'est l'âge où - qui peut le nier ? - on apprécie vraiment la nourriture et le sommeil. Parfois, je restais assis là à rêver de ce que j'aimerais manger : bananes *tanee* pilées, salade de papaye verte, toutes sortes de choses ! La salive coulait telle une rivière dans ma bouche.

Après avoir passé son examen, Luang Por décida de partir à la recherche d'une atmosphère plus académique que celle que pouvait lui offrir son monastère d'origine. En 1941, il résida au Wat Suansawan, à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Bahn Kor et poursuivit ses études au Wat Po Tak voisin.

C'étaient les années de guerre. La Thaïlande, officiellement du moins, était un allié du Japon et la ville d'Ubon avait récemment été bombardée par les Français. La nourriture et les produits de première nécessité manquaient et les commodités du Wat Po Tak, où le Sangha était nombreux, étaient à peine suffisantes. Luang Por pouvait supporter ces conditions, mais il trouvait le niveau de l'enseignement décevant et après une seule Retraite des Pluies, il partit avec un compagnon dans un district voisin afin de poursuivre ses études au Wat Bahn Nong Lak. Il avait entendu

* Conformément à l'usage thaïlandais du mot "patipad" tel qu'il est utilisé ici, le substantif "pratique" et le verbe "pratiquer" sont utilisés tout au long de ce livre comme raccourci pour "la culture du Noble Sentier Octuple".

de nombreux moines faire les éloges des capacités d'enseignement de l'abbé de ce monastère et trouvait ces louanges méritées. Cependant, lorsque son ami trouva la chaleur de l'été et la maigre nourriture du monastère trop éprouvantes, Luang Por accepta de partir avec lui dans un autre monastère, dans une ville voisine. Là, il étudia pour le deuxième niveau des examens de Nak Tam et se lança dans l'étude plutôt aride de la grammaire pāli. Après avoir réussi l'examen en 1943, Luang Por retourna au Wat Bahn Nong Lak.

Cette année-là, il concentra toute son énergie à l'étude du troisième et dernier examen Nak Tam et à l'étude de la grammaire pāli. Pour la première fois, Luang Por avait trouvé un professeur doué qui lui inspirait confiance et respect et ses études progressaient sans problème.

Vers la fin de cette année-là, Luang Por reçut une nouvelle affligeante : son père était tombé gravement malade. Les examens de Luang Por devaient avoir lieu sous peu et s'il rentrait chez lui maintenant toute une année de travail serait perdue. Devrait-il tenter sa chance et passer ses examens avant de rentrer chez lui ? Il n'avait pas le choix : il n'avait qu'un seul père et les examens pouvaient attendre un an de plus. Il se précipita chez lui dès qu'il le put et découvrit que l'état de santé de son père ne cessait de se dégrader.

Le père de Luang Por, Por Mah, était fier d'avoir un fils moine et chaque fois que Luang Por lui rendait visite, il l'encourageait dans ses efforts et lui faisait une demande :

“S'il vous plaît, ne défroquez pas, Vénérable Maître. Je vous invite à rester moine indéfiniment.”

Il s'agit d'une traduction délibérément littérale. Il est difficile de traduire la teneur d'une conversation entre un moine thaïlandais et ses parents. La piété filiale est très importante dans la culture thaïlandaise et les relations entre parents et enfants sont généralement chaleureuses et étroites. Cependant, lorsque le fils devient moine, leur manière d'exprimer leur rapport change instantanément et radicalement. Les parents sont désormais des laïcs. Ils s'assoient sur un siège plus bas, à une distance respectueuse. Ils utilisent les titres honorifiques monastiques pour parler de leur fils et des pronoms personnels humbles pour se référer à eux-mêmes. Pour un observateur d'une autre culture, cette formalité peut, au

premier abord, sembler étrange ou peut-être contre-nature. Mais pour la famille elle-même, il s'agit simplement d'une convention acceptée. Les formes de discours guindées aident tout le monde à se rappeler que si l'identité de moine du fils n'a pas effacé son identité de membre de la famille, elle l'a transformée.

Alors qu'il gisait faible et décharné sur son lit de mort, Por Mah lui demanda une dernière fois :

“Vous avez fait le bon choix. Ne changez pas. La vie laïque est pleine de toutes sortes de souffrances et de difficultés. Il n'y a pas de véritable paix ou de satisfaction. Restez moine.”

Les fois précédentes, Luang Por avait toujours gardé le silence, la tête légèrement inclinée, montrant son respect mais aussi son refus de prendre un tel engagement.

Cette fois, cependant, il répondit :

Non, je ne défroquerai pas. Pourquoi ferais-je cela ?

Le visage de son père se détendit en un sourire heureux et satisfait puis il sombra dans le sommeil.

Lorsque Por Mah découvrit que les examens de Luang Por allaient avoir lieu sous peu, il l'exhorta à retourner à son wat, mais cette requête fut refusée. Au lieu de cela, Luang Por aida à soigner son père pendant les treize jours et nuits supplémentaires qu'il lui restait à vivre. C'était le mois de décembre quand les jours ont une tonalité plus sombre et plus douce et qu'un vent froid souffle sur l'Isan depuis la Chine ; quand avant toute chose tout le monde allume des feux à l'extérieur des maisons pour se réchauffer le matin et quand des cerfs-volants en forme de guimbarde poussent leur cri mélancolique, “*toui toui, toui toui*” toute la nuit. Un jour, à la fin de l'année, la vie de Por Mah prit fin.

UNE RÉOLUTION SOLENNELLE

La vie monastique de Luang Por commença à prendre une nouvelle direction dans la période qui suivit la mort de son père. Ce changement fut très probablement précipité par le décès de ce dernier. Après s'être

plongé pendant plusieurs années dans les textes bouddhistes analysant la condition humaine en termes généraux, il se retrouva en face à face avec la mort à un niveau plus personnel. Le corps humain en tant que simple conglomérat d'éléments de solidité, de fluidité, de chaleur et de vibration, l'inévitabilité de la vieillesse, de la maladie, de la mort et de la séparation d'avec tous ceux que nous aimons, des caractéristiques importantes des passages appris par cœur dans le wat doivent avoir pris une signification beaucoup plus profonde pour lui. Voir son père souffrir avant de mourir, aider à placer son corps sans vie dans le cercueil, le regarder brûler sur le bûcher funéraire, ramasser les os restant dans les cendres de la crémation, tout cela a dû faire une profonde impression sur le jeune moine.

Bien des années plus tard, Luang Por se souvint qu'en retournant au Wat Bahn Nong Lak après les funérailles de son père, il prit une résolution solennelle :

Je consacre mon corps et mon esprit, ma vie entière, à la pratique des enseignements du Seigneur Bouddha dans leur intégralité. Je réaliserai la vérité dans cette vie... J'abandonnerai tout et suivrai les enseignements. Peu importe les souffrances et les difficultés que je devrai endurer, je persévérerai, sinon mes doutes n'auront pas de fin. Je dédierai cette vie à une pratique continue, ininterrompue comme la nuit suit le jour. J'abandonnerai les attachements à l'esprit et au corps et je suivrai les enseignements du Bouddha jusqu'à ce que je connaisse leur vérité par moi-même.

En conséquence, Luang Por commença à pratiquer la méditation plus sérieusement. Mais non sans difficultés.

La première année de méditation, je n'en ai rien retiré. Mon esprit ne faisait que penser à des choses que je voulais manger ; c'était vraiment désespérant. Parfois, pendant une séance de méditation, j'avais l'impression de manger une banane. Je pouvais la sentir dans ma bouche... Les souillures ont été présentes dans l'esprit pendant de nombreuses vies. Quand on veut le discipliner, il y a forcément une lutte à mener.

C'est au cours de cette année 1944 que Mae Pim, la mère de Luang Por, fit un rêve saisissant au cours duquel deux de ses dents tombèrent. Elle

se souvint plus tard que, dans son rêve, la consternation qu'elle avait ressentie à la suite de cette perte avait été interrompue par une voix qui lui avait dit : "Ne t'en fais pas. Ne t'inquiète pas pour ces dents, elles seront remplacées par des dents en or." Elle se réveilla en portant instinctivement une main à sa bouche. Quelques jours plus tard, au pied des marches menant à sa maison, elle découvrit un arbre qui poussait à une vitesse étonnante. C'était un arbre bodhi, de la même espèce que celui sous lequel le Bouddha avait réalisé l'éveil. Lorsqu'elle demanda conseil à l'abbé du monastère celui-ci lui dit que c'était un bon présage. La chose la plus appropriée à faire serait de replanter l'arbre dans le monastère. Il dit que l'apparition magique d'un arbre bodhi devant la maison de Mae Pim signifiait qu'un grand être allait apparaître dans sa famille.

Parallèlement à ses premiers essais de méditation, Luang Por poursuivait son étude du pāli selon la méthode traditionnelle, en traduisant en thaï les commentaires du Dhammapada*. Il ne put s'empêcher de constater la différence entre sa vie et celle des moines de l'époque du Bouddha : ils erraient dans la jungle, "solitaires, ardents et résolus", alors que lui était dans un monastère plongé dans des livres. Ayant pris la résolution de consacrer sa vie à l'ordre monastique, la question qui se posait à lui était de décider de quelle manière exactement il devait vivre cette vie. Il décida que la réponse était de prendre un nouveau départ, d'abandonner ses études et de se consacrer de tout cœur à "la voie de la pratique", en d'autres termes, de devenir un moine de la forêt. L'étape suivante fut de chercher un guide.

À cette époque, l'Isan était encore à la fois très boisée et peu peuplée. Il y avait peu de routes et peu de circulation. La seule façon d'entendre parler d'un bon maître était le bouche-à-oreille, peut-être par un moine *tudong*** de passage. Les maîtres de la forêt étaient peu nombreux et chérissaient leur anonymat. Bien qu'il ait été membre du Sangha pendant sept ans, la décision de Luang Por de se lancer dans la méditation, de devenir ce qu'on appelait un "moine pratiquant", n'était pas aussi simple qu'on pourrait

* Le Dhammapada est un recueil d'enseignements du Bouddha sous forme de versets. Les récits censés donner le contexte qui a conduit à la formulation de chaque verset ont été composés quelque temps après la mort du Bouddha.

** Un moine errant qui a diverses pratiques ascétiques optionnelles. Le mot "tudong" sera décrit plus en détail dans la section suivante.

l'imaginer. Il choisit de retourner au Wat Bahn Kor le temps de décider de la suite de son parcours.

Il se trouve que Wat Pah Saensamran, un monastère de la forêt fondé par les disciples de Luang Pu Mun, le futur maître de Luang Por, se trouvait à quelques kilomètres de Bahn Kor en bordure de la ville de Warin. Mais comme il s'agissait d'un monastère d'une lignée monastique différente, il ne considéra pas cette option à l'époque. Après avoir été déçu par la visite d'un monastère de la forêt dans le district de Det Udom pendant la saison chaude, les plans naissants de Luang Por furent interrompus par les pluies. Il passa la retraite à Wat Bahn Kor pour aider à enseigner le premier niveau du cours Nak Tam aux jeunes moines et aux novices. Ses étudiants ne montrèrent guère d'enthousiasme pour leurs études. Ils assistaient aux cours simplement pour la forme et se comportaient de manière paresseuse et irrespectueuse. Ce fut la confirmation finale de l'insatisfaction de la vie qu'il menait depuis sept ans. En décembre, Luang Por passa le troisième et dernier niveau du cours Nak Tam et se prépara à un nouveau départ.



De même qu'il y a très peu de matériel sur lequel baser l'histoire des débuts de Luang Por, il y a aussi un manque frustrant d'informations disponibles sur les années suivantes, les plus formatrices de sa vie. Toute la chronologie des événements présentée ici, depuis le départ de Luang Por d'Ubon au début de 1947 jusqu'à l'établissement de Wat Pah Pong au milieu de 1954, est nécessairement approximative, étant en grande partie le résultat d'un travail de détective et de déductions. Une date, cependant, peut être affirmée avec une réelle confiance et donc utilisée comme un point d'ancrage pour toutes les autres. Luang Por mentionna un jour que l'année où il passa la Retraite des Pluies avec son maître Luang Pu Kinaree, était une année où le calendrier lunaire était synchronisé avec le calendrier solaire grâce à l'ajout d'un mois supplémentaire. Comme cet événement ne se produit qu'une fois tous les trois ans, cela ne peut être qu'en 1948.

III. LE CHEMIN DE LA PRATIQUE

UN NOUVEAU DÉPART

Tudong est un mot thaïlandais dérivé du pāli “*dhutaṅga**”, qui signifie “éliminer”. C’est le nom donné aux treize pratiques ascétiques que le Bouddha permettait aux moines d’entreprendre afin d’intensifier leurs efforts pour éliminer leurs souillures mentales. En Thaïlande, le sens de ce mot s’est élargi. Les moines qui ont quitté leur monastère et qui errent dans la campagne en dormant à la dure (en pratiquant généralement un certain nombre d’observances du *dhutaṅga*), sont appelés “moines tudong” et on dit qu’ils sont “en tudong”.

Au début de l’année 1947, accompagné d’un ami, le Vénérable Tawan, Luang Por partit en tudong - une longue marche vers l’ouest et le centre de la Thaïlande. Les deux moines marchaient pieds nus. Ils portaient leurs bols en métal dans un sac en tissu sur une épaule et leurs *glots* (tente-parapluie)** sur l’autre. Les villages étaient rares et au-delà de la zone cultivée qui les entourait, maintenant fatiguée et sèche après la récolte, les chemins pleins d’ornières qu’ils empruntaient étaient souvent envahis par la végétation. Le baptême de la vie de tudong a dû être rude pour Luang Por et son compagnon. Si les journées étaient chaudes, les nuits sur le sol de la forêt devaient être glaciales et leur unique repas quotidien austère.

Le Bouddha ne voulait pas que ses moines soient des ermites autosuffisants. Il établit un certain nombre de règles dans la Discipline des moines afin de s’assurer qu’ils aient un contact quotidien avec la communauté laïque. Les moines ne peuvent pas creuser la terre, cueillir les fruits des arbres, conserver la nourriture pendant la nuit ni cuisiner. Ils ne peuvent manger que la nourriture qui leur a été offerte directement dans leurs mains ou dans leur bol. Le moine tudong fait sa tournée d’aumônes tôt le matin, mange ce dont il a besoin en une seule fois dans son bol et renonce à ce qui reste. Par conséquent, s’il veut manger, et il a généralement bon

* Voir glossaire, 867.

** Un *glot* est un parapluie fait à la main avec un crochet sur le dessus, qui est suspendu à une ligne tendue entre deux arbres. Une moustiquaire cylindrique est suspendue au parapluie, créant ainsi une tente de fortune. Voir annexe I.

appétit après avoir marché toute la journée précédente, il doit s'assurer qu'il passe la nuit à proximité d'un village.

Le matin, lorsque Luang Por et Vénérable Tawan traversaient les hameaux de Sisaket et Surin, les villageois se précipitaient avec enthousiasme pour mettre de la nourriture dans leurs bols. Mais les deux moines recevaient surtout des morceaux de riz gluant ordinaire et rarement quelques piments ou une banane pour l'accompagner. Les villageois étaient pauvres et pris au dépourvu, ils n'avaient pas grand-chose à offrir aux moines maigres et sombres qui surgissaient soudainement de la forêt, passant lentement devant leurs maisons, la tête baissée, silencieux comme des fantômes. Peu à peu, les deux moines s'habituaient à manger un gros morceau de riz gluant pour leur repas quotidien. La chaleur sèche dans leur gorge et le poids de plomb dans leur ventre chassaient la faim, si ce n'est plus. Ils adoptaient un rythme de marche régulier et parcouraient environ vingt-cinq kilomètres par jour, généralement en file indienne, en essayant de calmer les pensées rebelles qui surgissaient dans leur esprit pendant qu'ils marchaient. Le soir, ils cherchaient un ruisseau pour se baigner, rincer leurs sous-vêtements trempés de sueur et après avoir installé leur glot sous un arbre, passaient la nuit à pratiquer la méditation.

Leur première épreuve majeure fut le fameux Dong Phaya Yen, une forêt immense et dense qui, jusqu'à ces dernières années, avait pratiquement isolé le plateau de l'Isan du reste du pays. À cette époque, bien que ses éléphants, tigres et sangliers sauvages soient rarement vus sur les pistes de charrette le long desquelles les deux moines marchaient, les moustiques porteurs de malaria étaient une menace constante : la construction de la ligne de chemin de fer vers l'Isan quelques années auparavant avait coûté de nombreuses vies. Les serpents venimeux abondaient, en particulier les cobras et le placide mais très venimeux krait à bandes. Le soir, après avoir installé leurs glots, les deux moines récitaient des versets de protection. Assis sous un arbre dans l'obscurité, chaque son semblait significatif et menaçant. Même si les grandes bêtes les laissaient tranquilles, ils étaient conscients qu'une morsure d'un des centipèdes ou des scorpions dans les feuilles mortes autour d'eux signifiait une nuit agonisante et sans sommeil.

Finalement, Luang Por et le Vénérable Tawan sortirent indemnes de la jungle dans les rizières sèches de Saraburi. De là, ils se dirigèrent vers le nord, vers la province de Lopburi et le Wat Khao Wongkot, le monastère

de Luang Por Pao, un moine de la forêt réputé pour ses prouesses de méditation.

Leur destination s'avéra être une colline escarpée et jonchée de rochers, parsemée de grottes dans lesquelles les moines résidents vivaient sur de simples plateformes en bois. Une salle du Dhamma en bois modeste et une cuisine nichée parmi les arbres au-dessus d'eux étaient les seuls signes visibles d'habitation alors qu'ils gravissaient un chemin bien balayé sur la colline. Le son rauque des cigales qui les accueillait, plutôt que de nuire au silence, semblait en quelque sorte être sa voix.

Une déception les attendait cependant : ils furent informés par un moine résident que Luang Por Pao était décédé quelques mois auparavant. Ils furent autorisés à rester un certain temps pour se reposer de leur voyage et décider de leur prochaine étape. C'était la première fois qu'ils vivaient dans un monastère de la forêt, et ils réalisèrent rapidement que, même sans son maître, il y avait beaucoup à apprendre ici.

La définition classique d'un "monastère de la forêt" est tout monastère (même, théoriquement, un monastère complètement dépourvu d'arbres) situé à au moins cinq cents longueurs d'arc (environ un kilomètre) du village le plus proche. L'isolement relatif du monastère de la forêt a pour but de fournir un environnement dans lequel ses habitants peuvent vivre d'une manière qui ressemble à celle des moines de l'époque du Bouddha, en concentrant leurs efforts sur l'entraînement du corps, de la parole et de l'esprit qui mène à l'éveil. Pour maintenir cet objectif, les monastères de la forêt thaïlandais ne mettent pas l'accent sur les études universitaires et limitent leurs contacts avec la communauté laïque locale. La raison d'être du monastère de la forêt est la sauvegarde et l'authentique transmission de l'essence du bouddhisme d'une génération à l'autre à travers la réalisation, par les moines, des différentes étapes de l'éveil.

C'est précisément à la recherche d'un tel monastère que Luang Por était venu jusqu'ici et il se sentait inspiré par la diligence et la discrète réserve des moines du Wat Khao Wongkot. Luang Por était désireux de connaître le mode de pratique que Luang Por Pao avait établi, d'étudier les enseignements que le maître avait inscrits sur les murs de la grotte et de poursuivre son étude du Vinaya. C'est dans cet esprit que Luang Por

et Vénérable Tawan demandèrent et obtinrent la permission de passer leur première Retraite des Pluies comme moines tudong au Wat Khao Wongkot.

L'une des principales caractéristiques de la pratique de Luang Por (et, plus tard, de ses enseignements) était l'importance qu'il accordait au respect de la discipline monastique. Sa frustration face à l'ignorance et au manque d'intérêt des autres moines à l'égard du Vinaya contribua considérablement à sa décision de quitter le système monastique villageois. Il était depuis longtemps fasciné par l'étude du Vinaya, mais ce n'est qu'après son départ en tudong qu'il se sentit libre de l'aborder comme un code pratique pour vivre la vie de moine. Il commença à se consacrer à un examen minutieux des deux textes les plus détaillés disponibles, le manuel classique du cinquième siècle intitulé "*Le Chemin de la pureté*" (*Visuddhimagga*) et le commentaire thaïlandais du dix-neuvième siècle *Pubbasikkhāvaṇṇanā**. Ces deux ouvrages, en particulier le dernier, abordent les détails subtils (voire tatillons) des règles dans une prose antique et poussiéreuse qui mettrait à l'épreuve l'enthousiasme de tous, sauf des plus ardents. Luang Por les étudia avidement, presque jusqu'à l'obsession.

VOIR LE DANGER

Cette année-là, en 1947, le Wat Khao Wongkot accueillit également un moine supérieur, originaire du Cambodge, qui devait laisser une profonde impression sur Luang Por. Ce moine avait la particularité d'être compétent à la fois dans l'étude académique de la doctrine bouddhiste et dans la pratique de la méditation, un accomplissement inhabituel en Thaïlande où il existait depuis longtemps une division regrettable entre les moines érudits et les moines méditants. Pour la plupart, les érudits ne méditaient pas et les méditants n'étudiaient pas. Par conséquent, aucun des deux groupes ne se tenait en très haute estime. Cependant, ce moine (dont le nom n'a pas été conservé et que nous appellerons désormais Ajahn Khe) était doté d'une mémoire remarquable pour les subtilités de la Discipline

* *Pubbasikkhāvaṇṇanā* et *Pubbasikkhā* seront utilisés de manière interchangeable dans le texte.

et les profondeurs des Discours (Suttas)*. En même temps, il adhéra à la vie d'un moine tudong, très à l'aise dans le silence naturel des forêts, des montagnes et des grottes.

Un soir, pendant la retraite, il se produisit un incident que Luang Por trouva si inspirant que des années plus tard il le racontait souvent à ses disciples. Ajahn Khe avait obligeamment offert d'aider Luang Por dans son étude du Vinaya. Après une longue et fructueuse session, en fin d'après-midi, Luang Por prit son bain quotidien au puits ensuite monta sur la colline pour pratiquer la méditation sur la crête fraîche et aérée. Un peu après dix heures, Luang Por pratiquait la méditation en marchant lorsqu'il entendit le craquement de brindilles et quelqu'un ou quelque chose s'approcher de lui dans l'obscurité. Au début, il pensa qu'il s'agissait d'une créature à la recherche de son dîner, mais comme le bruit se rapprochait, il distingua la forme d'Ajahn Khe émergeant de la forêt.

Luang Por : Ajahn, qu'est-ce qui vous amène ici si tard dans la nuit ?

Ajahn Khe : Je vous ai expliqué un point du Vinaya de façon incorrecte aujourd'hui.

Luang Por : Vous n'auriez pas dû vous donner tant de mal juste pour ça, maître. Vous n'avez pas de lumière pour éclairer le chemin ; cela aurait pu attendre jusqu'à demain.

Ajahn Khe : Non, ça ne pouvait pas attendre. Supposons que pour une raison ou une autre, je meure ce soir et qu'à l'avenir, vous enseigniez à d'autres personnes ce que je vous ai expliqué. Ce serait un mauvais kamma** pour moi et pour beaucoup d'autres.

Ajahn Khe expliqua à nouveau soigneusement le point et une fois qu'il fut certain qu'il avait été bien compris, il retourna dans la nuit. Luang Por avait souvent remarqué la phrase dans les textes décrivant le moine

* Dhamma enseigné par le Bouddha tel qu'il est recueilli dans le Canon Pāli. Dans ce livre, ces deux termes sont utilisés de manière interchangeable.

** *kamma* : Action volontaire exprimée par le corps, la parole et l'esprit.

sincère comme celui qui “voit le danger dans la plus petite faute”. Voici enfin quelqu’un qui ne se contentait pas de respecter cet idéal du bout des lèvres mais qui ressentait sincèrement la proximité de la mort et qui possédait un tel scrupule qu’il était prêt à prendre le risque d’escalader un sentier de montagne dangereux au milieu de la nuit : c’était une leçon puissante et mémorable.

Lors de cette première retraite consacrée à la méditation, Luang Por n’était pas encore certain de la pratique qui lui convenait le mieux et expérimenta différentes techniques de méditation. Il décida un jour d’essayer d’utiliser un chapelet et pour s’en fabriquer un, il ramassa les 108 graines nécessaires sur la branche d’un arbre de *tabaek* cassée par des singes joueurs. Mais le manque de fil l’obligea à improviser et il passa les trois jours suivants à déposer les graines une par une dans une boîte de conserve. Sans surprise, ce ne fut pas un succès et il retourna à la respiration en pleine conscience.

Luang Por ne trouvait toujours pas la méditation facile. Mais il persévéra, observant constamment ce qui fonctionnait ou pas. Sa plus grande frustration était qu’il se sentait plus en paix lorsqu’il ne méditait pas que lorsqu’il méditait. Il réfléchit encore et encore au fait que plus il faisait d’efforts pour méditer, plus sa respiration devenait laborieuse et moins son esprit se calmait. Il semblait que la méditation aggravait les choses au lieu de les améliorer. C’est alors qu’il fit une découverte importante :

Ma détermination s’était transformée en attachement. C’est pourquoi je n’obtenais aucun résultat. Les choses étaient devenues lourdes et contraignantes à cause du désir que j’apportais dans la pratique.

FANTÔMES DANS LA NUIT

Son courage croissant ne dissipait pas complètement sa peur des fantômes et de temps à autre, elle se ravivait de façon alarmante. Il l’étouffait généralement, hors de vue et hors d’esprit, en récitant chaque nuit des sorts et des incantations de protection avant de dormir. Une nuit cependant, après une longue période de méditation sur la crête de Khao Wongkot, Luang Por ressentit un tel élan de confiance dans le pouvoir de sa vertu qu’il omit les récitations. Il ne tarda pas à regretter sa décision.

L'idée de la vertu comme protection est sacrée dans le monde bouddhiste. C'est un concept qui est devenu la pierre angulaire des enseignements de Luang Por, en particulier pour les laïcs, ce qui aide à expliquer la grande importance qu'il accordait au respect des préceptes. Il était fermement convaincu qu'en plus de son rôle vital dans le développement de la paix et de la sagesse, une conduite vertueuse maintenue pendant de longues années possède un énorme pouvoir intrinsèque. Grâce à ses efforts pour observer scrupuleusement le grand nombre de règles monastiques, Luang Por avait éprouvé un sentiment croissant d'intégrité et de respect de soi. Mais, jusqu'à présent, il n'avait jamais osé mettre à l'épreuve ses convictions quant au pouvoir protecteur de sa vertu. Il croyait que le Bouddha, le Dhamma et le Sangha étaient des refuges suprêmes, mais il ne pouvait nier sa peur à peine réprimée des esprits malveillants. Pourtant, par cette nuit fraîche et silencieuse, il se sentait invincible, prêt à prendre le risque.

Au moment où Luang Por se coucha pour dormir, il eut conscience d'un refroidissement de l'air qui semblait devenir épais autour de son glot. Une présence maligne commença à s'abattre sur lui. C'était comme si elle avait été à l'affût, attendant que le jeune moine oublie ses sorts et ses incantations et que, par son orgueil, il en fût devenu la proie. Soudain, Luang Por fut cloué sur le dos, paralysé. Ce qui l'écrasait semblait dégager un mal primaire et fondamental : il réalisa qu'il s'agissait du genre de fantôme appelé "*pi am*". Alors que la pression s'intensifia sur sa poitrine, Luang Por se débattit désespérément pour respirer. D'une manière ou d'une autre, il réussit à maintenir sa présence d'esprit. Il étouffa son sentiment de panique. Mentalement, il récita le mot "Buddho" encore et encore avec une grande détermination. Aucune autre pensée ne pouvait entrer dans son esprit et Luang Por trouva refuge dans cette récitation. La force du mal était immense. Bien qu'elle fût maîtrisée, elle menait une lutte acharnée. Finalement, la pression s'affaiblit. Luang Por commença peu à peu à retrouver le mouvement dans son corps. C'était fini. Une fois le choc passé, une vague d'exultation apparut. Il avait survécu à une épreuve aussi terrible que ses pires cauchemars, uniquement grâce au pouvoir de sa vertu et de sa méditation sur le Bouddha. Il pouvait maintenant se débarrasser de ses sorts et incantations.

Cet incident donna une forte impulsion émotionnelle à la conviction intellectuelle de Luang Por concernant le pouvoir de la vertu. Par la

suite, il redoubla de vigilance et d'attention à l'égard des préceptes de la discipline des moines, s'abstenant de toute infraction, même mineure. C'est à cette époque qu'il trouva enfin le courage de se débarrasser de sa petite réserve d'argent. Dans le Sangha thaïlandais de l'époque, seuls les moines de la forêt tenaient compte de l'interdiction faite par le Bouddha de recevoir et d'utiliser de l'argent. Luang Por lui-même, si strict dans d'autres domaines de la Discipline, avait hésité à abandonner le filet de sécurité que constituait l'argent. Mais ici, à Wat Khao Wongkot, il décida que dorénavant il ne transgresserait pas ses préceptes, quelles que soient les circonstances.

Ses problèmes avec le désir sexuel étaient plus difficiles à résoudre. Peu avant la mort de son père, cela l'avait presque conduit à quitter le monastère.

À un moment donné, j'ai envisagé de défroquer. J'étais moine depuis cinq ou six ans à l'époque et j'ai pensé au Bouddha : en six ans il devint éveillé. Mais mon esprit était encore préoccupé par le monde, je voulais y retourner. Peut-être devrais-je sortir et apporter ma contribution au monde pendant quelque temps, et alors je saurai de quoi il en retourne. Même le Bouddha avait un fils. "Peut-être que devenir moine sans aucune expérience du monde est trop extrême". J'ai continué à y réfléchir jusqu'à ce que je comprenne. Oui, c'est une bonne idée, mais ce qui est inquiétant, c'est que ce "Bouddha" n'est pas le même que le précédent. Quelque chose en moi a résisté. "J'ai seulement peur que ce "Bouddha" ne sombre dans le monde et la boue."

Au Wat Khao Wongkot, Luang Por cherchait des moyens de vaincre la lubricité. Il pensait que la retenue des sens et la non-indulgence dans les pensées sexuelles affaibliraient le désir sexuel.

Je n'ai pas regardé le visage d'une femme pendant toute la durée de la Retraite des Pluies. Je me suis permis de parler aux femmes mais pas de regarder leur visage. Je m'efforçais à diriger mes yeux vers le bas, mais ils voulaient tellement regarder que je n'en pouvais plus ! À la fin de la retraite, je suis allé faire la tournée d'aumônes dans la ville de Lopburi. Trois mois s'étaient écoulés depuis la dernière fois que j'avais regardé le visage d'une femme

et je voulais savoir comment ça se passerait. Je me suis dit “Les souillures devraient être en train de s’estomper”. Dès que j’ai pris cette décision, j’ai regardé une femme qui s’approchait, Ohhh ! habillée en rouge vif. Un seul regard et mes jambes se sont transformées en gelée. J’étais totalement découragé. Quand serais-je libéré des souillures ?

La retenue des sens était certes un élément clé de la pratique, mais elle n’était pas suffisante en soi. Instruisant des moines de nombreuses années plus tard, il dit :

Au début, vous devez garder vos distances avec les femmes. Mais le véritable abandon de la luxure ne vient que du développement de la sagesse qui voit les choses telles qu’elles sont.

LUANG PU MUN

C’est au cours de la Retraite des Pluies à Wat Khao Wongkot que Luang Por entendit pour la première fois le nom du moine qui allait devenir une figure légendaire en Thaïlande, le moine le plus vénéré de sa génération. Aujourd’hui sur les sanctuaires des maisons, des magasins et des bureaux de toute la région de l’Isan, une photographie de Luang Pu Mun occupe une place d’honneur, juste en dessous de celle du Bouddha lui-même. La plus courante de ces photographies montre une silhouette légère, vêtue de la sombre robe du moine de la forêt, se tenant dans une immobilité presque fantomatique au milieu d’arbres surnaturels, les mains jointes devant lui, dégageant un calme austère. Il semble regarder à travers l’appareil photo et droit dans le cœur du spectateur. C’est une image inspirante mais déconcertante. Elle remet en question tout ce que le spectateur considère comme acquis.

Les histoires et les anecdotes de Luang Pu Mun, racontées par ses étudiants et ses contemporains, rappellent étonnamment les récits de grands moines que l’on trouve dans les écritures bouddhistes. Bien que l’on puisse s’attendre à une certaine exagération concernant ces sources, les comparaisons ne sont pas fantaisistes. Luang Pu Mun était un moine de la forêt exemplaire, si dévoué à son mode de vie ascétique et itinérant, que pendant plus de cinquante ans il ne passa pas deux Retraites des

Pluies consécutives dans le même monastère. Ce n'est qu'à la fin de sa vie, lorsqu'il ne pouvait plus marcher, qu'il renonça à sa tournée d'aumônes quotidienne. Ses pouvoirs psychiques étaient, de l'avis général, stupéfiants et l'acuité et la pénétration de ses pouvoirs de réflexion à couper le souffle. Pour de nombreux bouddhistes thaïlandais, Luang Pu Mun représente une preuve totalement convaincante que l'éveil existe et est accessible à notre époque.

Les moines de la forêt n'ont jamais été absents de Thaïlande, mais avant Luang Pu Mun, ils étaient généralement dispersés dans de petites communautés isolées, qui n'avaient guère le sentiment de faire partie d'une tradition plus large. Ces Sanghas avaient tendance à être centrés autour d'un maître charismatique et duraient rarement longtemps après sa mort. Aucun document ne permet de savoir combien de groupes de ce type se sont rassemblés et dispersés au cours des sept cents dernières années. Nous ne saurons jamais combien d'êtres éveillés sont venus et repartis. Selon les mots du Bouddha lui-même, "Comme les oiseaux qui traversent le ciel, ils ne laissent pas de traces".

Luang Pu Mun, cependant, vécut au début d'une époque plus informée et plus connectée. Les récits de sa pratique et de ses enseignements ont été retranscrits dans un grand nombre de livres. De nombreux monastères de renom, qui attirent des visiteurs et des pèlerins de tout le pays, ont été créés par ses disciples dans toute la province de l'Isan. Il est peut-être une figure insondable pour beaucoup, mais il n'est pas obscur comme le resteront toujours les grands moines des générations passées. Les normes élevées maintenues par les moines de sa lignée, l'intégrité et les prouesses de ses plus grands disciples, ont fait en sorte qu'il existe aujourd'hui un respect pour les moines de la forêt qui n'a pas existé dans le pays depuis la période Sukhothai. Il ne serait pas exagéré de dire que la tradition de la forêt thaïlandaise telle que nous la connaissons, fut établie par Luang Pu Mun quasiment seul.

Pendant la majeure partie de sa vie cependant, Luang Pu Mun resta relativement inconnu. Tout au long de sa vie monastique, il fuit la célébrité et le renom comme une maladie pestilentielle. En 1928, alors qu'il séjournait au Wat Chedi Luang, l'un des monastères les plus anciens et les plus prestigieux de Chiang Mai, il reçut une lettre du pouvoir en place à Bangkok, l'informant de sa nomination en tant que nouvel abbé du

monastère. En peu de temps, il rassembla ses affaires et disparut dans les montagnes. Il fallut attendre onze années avant qu'on ne le revoie dans cette ville.

Luang Pu Mun pouvait être un maître féroce et exigeant (l'une de ses célèbres réprimandes selon la phrase mémorable d'un ancien disciple, "ratatine ton foie"), mais il inspirait une dévotion calme et intense à ceux qui l'entouraient. Un laïc, dont la vie avait été transformée au contact de Luang Pu Mun vivait alors à Khao Wongkot et c'est lui qui parla du grand maître à Luang Por le premier. Apparemment, Luang Pu Mun était enfin revenu en Isan après de nombreuses années d'errance solitaire dans le nord du pays et un grand nombre de moines s'étaient rassemblés autour de lui dans les montagnes de Phu Phan, au nord de l'Isan. Des moines de la lignée Mahānikāya recevaient également ses enseignements. Les plans de Luang Por pour la saison froide commencèrent à prendre forme.

À la fin de la retraite, Luang Por accompagné de trois autres moines, d'un novice et de deux laïcs, entreprit la longue marche de retour vers l'Isan. Ils interrompirent leur voyage à Bahn Kor et après quelques jours de repos, entamèrent une marche de 240 kilomètres vers le nord. Le dixième jour, ils atteignirent l'élégant stupa blanc de That Phanom, un lieu de pèlerinage vénéré sur les rives du Mékong et ils rendirent hommage aux reliques du Bouddha qui y sont enchâssées. Ils poursuivirent leur marche étape par étape, trouvant sur le chemin des monastères de la forêt dans lesquels ils passaient la nuit. Malgré tout, la marche était ardue et le novice et l'un des laïcs demandèrent à faire demi-tour. Le groupe ne comptait plus que trois moines et un laïc lorsqu'ils arrivèrent enfin à Wat Pah Nong Peu, la demeure de Luang Pu Mun.

En entrant dans le monastère, Luang Por fut immédiatement frappé par son atmosphère tranquille et isolée. L'espace central, dans lequel se trouvait une petite salle du Dhamma en bois surélevé, était immaculé et les quelques moines qu'ils aperçurent vquaient à leurs tâches quotidiennes en silence, avec une grâce mesurée et sereine. Il y avait quelque chose dans ce monastère qui ne ressemblait à aucun autre visité auparavant, le silence était étrangement chargé et vibrant. Luang Por et ses compagnons furent reçus poliment et après avoir été informés de l'endroit où ils pouvaient déposer leurs glots, ils profitèrent de l'opportunité pour se laver de la poussière de la route.

Luang Por n'a jamais parlé en détail de cette première rencontre qui allait avoir un effet si monumental dans sa vie. Pour les moines qui ont vécu dans les monastères de la forêt de l'Isan, c'est une scène facile à imaginer. On peut visualiser les trois jeunes moines, leurs robes extérieures à double épaisseur soigneusement repliées sur l'épaule gauche, l'esprit oscillant entre l'anticipation et la peur, faisant leur chemin au crépuscule jusqu'à la salle du Dhamma en bois pour rendre hommage à Luang Pu Mun. Alors qu'il s'approche de la congrégation de moines résidents, Luang Por commence à ramper à genoux vers le grand maître. Il s'approche d'une silhouette mince et âgée à la présence invincible, tel un diamant. Le regard profondément pénétrant de Luang Pu Mun se pose sur Luang Por qui s'incline trois fois et s'assied à une distance appropriée.

La plupart des moines résidents sont assis, les yeux fermés, en méditation, l'un d'entre eux se trouvant légèrement derrière le maître s'efforce de chasser les moustiques à l'aide d'un éventail. En levant les yeux, Luang Por remarque que la clavicule de Luang Pu Mun ressort nettement de la peau pâle au-dessus de sa robe et que sa bouche fine, tachée de rouge par la mastication de noix de bétel, forme un contraste saisissant avec l'étrange luminosité de sa présence. Comme le veut la coutume des moines bouddhistes, Luang Pu Mun demande d'abord aux visiteurs depuis combien de temps ils portent la robe, dans quels monastères ils ont pratiqué et les détails de leur voyage. Avaient-ils des doutes sur la pratique ? Luang Por répond qu'il en a.

À partir de ce moment, Luang Por raconta l'histoire lui-même. Il expliqua qu'il avait étudié les textes du Vinaya avec beaucoup d'enthousiasme mais qu'il s'était découragé. La discipline semblait trop détaillée pour être pratique ; il ne semblait pas possible de respecter chaque règle. Quelle devrait être la norme ? Luang Pu Mun écoute en silence. Puis il donna un conseil simple mais pratique. Il conseilla à Luang Por de prendre les "deux gardiens du monde", la sage honte (*hiri*) et la sage crainte des conséquences (*ottappa*), comme principes de base. En présence de ces deux vertus, dit-il, tout le reste suivrait.

Il commença alors à parler du triple entraînement de *sīla*, *samādhī* et *paññā*, des quatre voies du succès et des cinq pouvoirs spirituels*. Les yeux mi-

* Voir le glossaire, pages 883, 881, 877, respectivement.

clos, sa voix devenait progressivement plus forte et plus rapide à mesure qu'il avançait, comme s'il passait à une vitesse de plus en plus élevée. Avec une autorité absolue, il décrit "la réalité des choses" et le chemin de la libération. Luang Por et ses compagnons étaient assis, complètement envoûtés. Luang Por dit que, bien qu'il ait passé une journée épuisante sur la route, l'écoute de l'enseignement sur le Dhamma de Luang Pu Mun fit disparaître toute sa fatigue. Son esprit devint lucidement calme* et clair et il avait l'impression de flotter dans l'air au-dessus de son siège. C'est tard dans la nuit que Luang Pu Mun mit fin à la réunion, et Luang Por retourna à son glot, rayonnant.

La deuxième nuit, Luang Pu Mun donna d'autres enseignements et Luang Por sentit qu'il était arrivé au bout de ses doutes sur la pratique qui l'attendait. Il ressentait une joie extatique dans le Dhamma qu'il n'avait jamais connue auparavant. Il ne lui restait plus qu'à mettre ses connaissances en pratique. L'un des enseignements qui l'avait le plus inspiré lors de ces deux soirées était cette injonction de se rendre "témoin de la vérité". Mais l'explication la plus claire, celle qui lui donnait le contexte ou la base nécessaire à la pratique qui lui manquait jusqu'alors, était la distinction entre l'esprit lui-même et les états d'esprit transitoires qui naissent et disparaissent en lui-même.

Luang Pu Mun dit que ce ne sont que des états. Si nous ne comprenons pas ce point, nous pensons qu'ils sont réels, qu'ils sont l'esprit lui-même. En fait, ce ne sont que des états transitoires. Dès qu'il a dit cela, les choses sont devenues claires. Supposons que le bonheur soit présent dans l'esprit : c'est un autre type de chose, il se situe à un autre niveau que l'esprit lui-même. Si vous voyez cela, alors vous pouvez arrêter, vous pouvez poser les choses. Lorsque les réalités conventionnelles sont vues pour ce qu'elles sont, c'est la vérité ultime. La plupart des gens confondent tout avec l'esprit lui-même, mais en fait, il y a des

* La traduction habituelle du mot thaïlandais "sangop" est "paix", ce qui est correct dans la plupart des contextes. Mais lorsqu'il s'agit de la pratique de la méditation, Luang Por utilise le mot "sangop" d'une manière qui peut parfois rendre cette traduction problématique. C'est pourquoi, dans un contexte de méditation, il a parfois été traduit de manière peu orthodoxe par "calme lucide".

états d'esprit et la connaissance de ces états. Si vous comprenez ce point, alors il n'y a pas grand-chose à faire.

Le troisième jour, Luang Por rendit hommage à Luang Pu Mun et guida à nouveau son petit groupe dans les forêts solitaires de Phu Phan. Il quitta Nong Peu pour ne plus jamais y revenir, le cœur rempli d'une inspiration qui l'accompagnerait pour le reste de sa vie.

ORDRES DU JOUR - BREF HISTORIQUE

La fragmentation du Sangha en un certain nombre d'ordres différents a été une caractéristique notable du bouddhisme sri-lankais et birman. En Thaïlande, en revanche, la création de nouveaux ordres a été extrêmement rare. Cette anomalie s'explique en grande partie par le fait que ce n'est qu'en Thaïlande que le Sangha a bénéficié d'un soutien royal ferme et ininterrompu au cours de son existence et donc n'a pas eu à subir les contraintes d'une administration coloniale peu empathique. La répugnance des Thaïlandais pour les conflits et leur manque d'enthousiasme pour les subtilités doctrinales ont également joué un rôle.

Depuis 160 ans, il existe deux ordres en Thaïlande : le *Mahānikāya* et le *Dhammayut nikāya*. Le mot “*nikāya*” est le plus souvent traduit par “secte”, mais ce terme tend à suggérer, de manière trompeuse, une dispute doctrinale. Les *nikāyas* ne diffèrent pas, en fait, en matière de croyance ou d'interprétation des enseignements, mais plutôt au niveau de l'application pratique du Vinaya. En d'autres termes, c'est sur des questions d'orthopraxie plutôt que d'orthodoxie qu'ils se définissent. Le *Dhammayut* (“lié au Dhamma” ou “juste”) *nikāya* est le plus récent. Il a été créé par le roi Mongkut dans les années 1830, pendant la période où il était moine, avant de monter sur le trône. Son intention était de constituer un groupe de moines d'élite qui agirait comme une force régénératrice au sein du Mahā (“grand” ou “plus grand”) *nikāya*.

L'ordre monastique de l'époque était certainement dans un état précaire. La destruction du royaume d'Ayutthaya en 1767 et la période d'anarchie qui s'ensuivit avaient porté un coup fatal à l'organisation d'un système déjà corrompu. Malgré les efforts répétés de réforme déployés depuis la période où Bangkok est devenue la capitale à la fin du XVIIIe siècle, les normes de discipline étaient encore très laxistes et le niveau d'éducation

était au plus bas. Le roi Mongkut était devenu moine pendant la dernière maladie de son père, le roi Buddha Loetla Nabhalai. Lorsque, en dépit de ses prétentions justifiées au trône, il fut écarté par le Conseil privé au profit de son demi-frère, il décida de poursuivre une carrière monastique jusqu'au jour où il serait amené à exercer le pouvoir séculier.

Très vite, il devint profondément désabusé par ce qu'il trouva dans les monastères de Bangkok et, avec quelques disciples partageant les mêmes idées, il décida de rétablir ce qu'il considérait comme les normes anciennes abandonnées. Son objectif avait un air de famille avec le protestantisme : ramener les pratiques contemporaines en accord avec les enseignements des écritures bouddhistes. Il soutenait une approche plus rationnelle, plus "scientifique" du Dhamma, avec l'éradication des superstitions, une étude accrue des textes pāli, une nouvelle manière plus "correcte" de réciter, des changements dans les rituels et dans le port de l'habit monastique, et surtout, une nouvelle rigueur dans l'adhésion au Vinaya.

Bien que le nombre de moines Dhammayut soit relativement faible (il n'a jamais dépassé un dixième de l'ensemble du Sangha), les liens étroits de la lignée avec la famille royale lui permirent de posséder en peu de temps un prestige, une influence et des ressources formidables. Le roi Chulalongkorn, fils et successeur du roi Mongkut, nomma des moines Dhammayut aux plus hauts postes administratifs monastiques dans tout le pays, les utilisant à la fois comme agents de réforme du Sangha à l'échelle nationale et aussi politiquement, comme un outil important dans ce que l'on a appelé la "colonisation" des provinces par Bangkok. Il n'est pas surprenant que ce nouvel ordre ait été établi comme une réponse spécifique à la corruption présumée de l'ancien, usurpant ainsi une grande partie de son prestige et qu'il ait provoqué un ressentiment généralisé.

Bien que les conflits ouverts entre les deux ordres soient rares, il n'était pas difficile de trouver un terrain propice à de sérieuses discordes. Les réformateurs avaient une vision dévalorisante du Sangha existant. Ils estimaient qu'un nombre important de moines avaient, au fil des années, commis des offenses méritant l'expulsion, même si celles-ci n'avaient pas été avouées. Par conséquent, toutes les cérémonies d'ordination auxquelles ces moines illégitimes avaient participé en tant que membres du quorum, étaient automatiquement rendues nulles et non avenues, la

lignée existante était irrémédiablement corrompue. De sérieux doutes ont dû être entretenus quant à savoir si l'un des membres de la Mahānikāya était, techniquement parlant, un moine. Le mouvement Dhammayut commença avec le roi Mongkut qui demanda à nouveau l'ordination, mais en cette seconde occasion, il la demanda à un quorum de moines Mon qu'il pensait "purs" dans la pratique du Vinaya. Cette action créa un précédent important. Le nouvel ordre devait se définir et se légitimer par l'affirmation de la rectitude rituelle de l'entrée officielle de ses membres dans le monachisme.

Les critiques auraient pu faire valoir le fait qu'il existait peu de certitudes historiques prouvant que la lignée Mon soit pure, et que la lignée Mahānikāya ne le soit pas. Ils auraient pu affirmer qu'une réforme de l'intérieur eut été plus conforme au Vinaya et moins menaçante pour l'harmonie à long terme du Sangha que la création d'un nouvel ordre. Mais ces voix étaient peu nombreuses et l'ordre Dhammayut ne cessa de croître.

Le roi Mongkut choisit Ubon comme centre de propagation du nouvel ordre dans la province de l'Isan et parraina la construction du Wat Supatanaram sur les rives de la rivière Mun, près de la ville, pour en faire sa base principale. Au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, la ville d'Ubon étant réputée pour son excellence académique, de nombreux autres monastères Dhammayut furent construits dans la ville et aux alentours. Les moines formés à Ubon propagèrent les réformes dans d'autres régions de l'Isan. En 1892, lorsque Man Gaengaew, originaire du district de Khongjiam décida de devenir moine, il choisit de demander l'ordination dans l'un des monastères Dhammayut d'Ubon, Wat Si Tong (aujourd'hui Wat Si Ubon). Peu de temps après, il s'installa au Wat Liap, à la périphérie de la ville, pour étudier auprès du célèbre maître de méditation Luang Pu Sao. Cette étape s'avérera déterminante, car la lignée de Luang Pu Mun qui se développa ensuite fut essentiellement une lignée Dhammayut.

Même si ce n'est que par déférence envers les autorités du Dhammayut, Luang Pu Mun dut prendre au sérieux la question de la lignée. Au fil des années, presque tous ses disciples, dont la plupart étaient entrés dans le monachisme dans l'un des Mahānikāyawats, beaucoup plus nombreux, abandonnèrent leur ancienne affiliation pour être officiellement

admis dans l'ordre Dhammayut. Ceux-ci appréciaient l'opportunité d'abandonner une façon de vivre la vie monastique qu'ils rejetaient désormais et d'exprimer formellement leur engagement envers leur maître.

Au début des années 1920, le groupe des disciples de Luang Pu Mun se développait rapidement et avait un effet galvanisant sur la province de l'Isan. Bien qu'essentiellement résolus à vivre dans des lieux solitaires selon les normes traditionnelles des moines de la forêt, ils n'étaient pas indifférents à la société à laquelle ils avaient renoncé et qui les soutenait désormais. Par groupes de deux ou trois, ils partaient pour de longues marches à travers la campagne, combinant des périodes consacrées à leur propre pratique de la méditation avec la prédication aux laïcs. Leur insistance sur l'abandon des croyances animistes superstitieuses (qui avaient en de nombreux endroits étouffé un bouddhisme prétendument dominant) et sur la nécessité de prendre refuge dans le Triple Joyau, a parfois pris la forme d'une croisade. Luang Por Lee, l'un des plus énergiques et des plus éloquents des grands disciples de Luang Pu Mun, raconta l'un de ces efforts dans son propre village du nord d'Ubon :

“Une fois par an, quand le temps était venu, chaque foyer devait sacrifier un poulet, un canard ou un cochon. Au total, cela signifiait qu'en un an des centaines d'êtres vivants devaient mourir pour le bénéfice des esprits. Il arrivait aussi que les gens fassent des sacrifices pour soigner une maladie dans la famille. Tout cela me paraissait être un gaspillage insensé. Si les esprits existaient vraiment, ce n'est pas le genre de nourriture qu'ils mangeraient. Il serait plus bénéfique d'obtenir des mérites et de les dédier aux esprits. S'ils ne les acceptaient pas, il fallait les chasser avec l'autorité du Dhamma. J'ai donc ordonné aux gens de brûler tous les sanctuaires du village. Lorsque certains villageois ont commencé à flancher, de peur de n'avoir rien pour les protéger, j'ai écrit le chant de la diffusion de la bienveillance et j'en ai donné une copie à tous les habitants du village, garantissant ainsi que rien ne se produirait. J'ai appris depuis que toute la zone autour des sanctuaires ancestraux est maintenant cultivée et que l'endroit, où l'on disait que les esprits étaient féroces est maintenant un nouveau village.”

Bien que Luang Pu Mun et nombre de ses disciples les plus proches soient originaires d'Ubon (à l'époque, de loin la plus grande des provinces de

l'Isan), sa lignée devait s'épanouir plus au nord. Les raisons de cette situation sont en grande partie liées à la politique du Sangha. L'ordre Dhammayut avait commencé sa vie comme un mouvement scolastique essentiellement urbain. Dès le début, sa hiérarchie avait tendance à se méfier des moines de la forêt, ils pensaient qu'ils contribuaient à la perpétuation des courants irrationnels et non orthodoxes du Sangha qu'ils tentaient d'éradiquer. À leurs yeux, les moines de la forêt ignoraient les textes pāli, ne respectaient pas strictement le Vinaya et étaient des francs-tireurs échappant au contrôle du Sangha. Cette opinion était peut-être vraie pour les moines de la forêt du centre de la Thaïlande au milieu du XIXe siècle, mais elle ne reconnaissait pas les caractéristiques uniques du groupe Luang Pu Mun, en particulier leur dévouement à l'enseignement du Vinaya, qui dépassait à bien des égards celui des moines qui les critiquaient.

Phra Bodhivamsajahn*, le chef du Sangha en Isan, était basé à Ubon. Il était un adversaire résolu du groupe de Luang Pu Mun. Il les considérait comme des fanatiques mal éduqués qui provoquaient des problèmes avec les moines de village où qu'ils aillent. Il leur rendait la vie aussi difficile qu'il le pouvait chaque fois qu'ils venaient à Ubon. À une occasion, il demanda aux autorités locales du district de Hua Tapan de les chasser de la province. Par conséquent, les moines de Luang Pu Mun passaient la plupart de leur temps dans les régions les plus reculées du nord de l'Isan. La situation changea quelque peu à la fin des années 1920 en raison de l'influence à Bangkok de Chao Khun Upālī, le célèbre administrateur et érudit. En tant qu'ami d'enfance de Luang Pu Mun et en tant qu'ami et collègue de Phra Bodhivamsajahn, il put servir de médiateur entre eux. Phra Bodhivamsajahn surmonta ses préjugés et devint par la suite un partisan dévoué de Luang Pu Mun et de ses disciples. Mais à cette époque, le sort en était jeté. Luang Pu Mun séjournait à Chiang Mai et ses disciples tissaient des liens avec des régions isolées de l'Isan, à des centaines de kilomètres d'Ubon.

* L'une des principales figures du bouddhisme thaïlandais du vingtième siècle. Son prénom était Uan, son nom de moine Tisso et son titre final, Somdet Mahavirawong. Il est devenu le premier Sanghanāyaka ou chef du Sangha thaïlandais après les réformes initiées par le gouvernement dans les années 1930.

La visite de Luang Por Chah à Luang Pu Mun n'était alors pas simplement celle d'un jeune moine tudong chez le père de la tradition de la forêt thaïlandaise, mais aussi celle d'un moine Mahānikāya dans un monastère Dhammayut. Au cours de sa brève visite, certains des jeunes moines résidents exhortèrent Luang Por à passer à l'ordre Dhammayut comme ils l'avaient fait, mais il resta inébranlable. Il considérait très probablement qu'un changement d'affiliation serait ingrat ou déloyal. Luang Por lui-même n'a jamais révélé sa pensée sur cette question. Ce que l'on sait, c'est que l'une des questions cruciales posées à Luang Pu Mun lors de sa visite était celle de la ré-ordination. Est-elle nécessaire pour celui qui veut réaliser le Dhamma ? Luang Pu Mun le rassura qu'elle n'était pas nécessaire.

On raconte qu'avant la visite de Luang Por, l'un des principaux disciples de Luang Pu Mun eut une vision méditative dans laquelle il vit Ubon se détacher du reste de l'Isan. Luang Pu Mun considéra que cette vision était un signe qu'Ubon ne serait plus un bastion pour les moines de la forêt de Dhammayut à l'avenir. On dit qu'il reconnut en Luang Por Chah celui qui introduirait la tradition de la forêt dans l'ordre Mahānikāya et établirait des monastères à Ubon.

Après seulement trois jours, Luang Por quitta Nong Peu et autant que l'on sache, n'y revint pas*. Malgré un si court séjour en sa présence, Luang Por Chah a longtemps été considéré comme l'un des grands disciples de Luang Pu Mun. Le doute est permis sur ce point : deux nuits d'instruction, sans déclaration formelle d'une relation maître-étudiant, peuvent-elles vraiment servir de base à la formation de disciples ? Lorsqu'on lui a demandé pourquoi il était resté si peu de temps avec Luang Pu Mun, Luang Por répondit qu'une personne avec les yeux fermés pouvait passer des années près d'un feu sans le voir, alors qu'une personne avec de bons yeux mettrait peu de temps pour le voir. Si cette déclaration reflète ce que Luang Por ressentait à l'époque, elle témoigne d'une confiance en soi inhabituelle pour quelqu'un de relativement inexpérimenté dans la pratique. Il semble impliquer qu'il avait reçu de Luang Pu Mun quelque chose qui, dans d'autres traditions bouddhistes, pourrait être décrit comme une transmission. S'il est vrai que la transmission n'est pas une idée très répandue dans le bouddhisme theravada, il semble bien qu'à la

* Luang Pu Mun décéda en 1949.

suite de cette rencontre, Luang Por ait eu le sentiment que sa voie avait été illuminée.

Si on veut utiliser une autre analogie, Luang Por sentait qu'on lui avait donné un aperçu clair du travail à entreprendre et les outils pour le faire. Il ne lui restait plus qu'à s'appliquer à la tâche. Bien qu'il n'ait pas jugé nécessaire de maintenir une proximité étroite avec le maître, il a exprimé toute sa vie la conviction que tout succès obtenu dans sa pratique était le résultat de la courte visite à Nong Peu. Il considérait Luang Pu Mun comme son maître, et il a toujours été fidèle aux instructions qu'il avait reçues directement de lui.

Plus tard, la distance physique entre Wat Pah Pong et les monastères de la forêt de Dhammayut dans le nord de l'Isan, aggravée par la différence de *nikāya*, signifiait que Luang Por avait peu de contacts avec les autres disciples de Luang Pu Mun. L'un des avantages de cette séparation était la liberté qu'elle lui donnait d'établir son propre style d'enseignement, sans avoir à craindre que tout écart par rapport à la façon de faire de Luang Pu Mun soit pris pour un manque de respect envers le maître. Comme nous le verrons, la façon de pratiquer à Wat Pah Pong accordait une importance unique à la pratique en groupe plutôt qu'individuelle. Elle peut être considérée comme l'une des contributions distinctives de Luang Por à la tradition.

Luang Por guida ses compagnons sur les sentiers tranquilles qui traversaient les montagnes de Phu Phan avec une confiance accrue. Le résultat immédiat de sa rencontre avec Luang Pu Mun se manifesta par une détermination inébranlable à réaliser directement dans son cœur les vérités qui avaient été si lucidement exposées par le grand maître. Des années plus tard, alors qu'il était à la tête d'une communauté de moines, il répétait souvent que le moine soucieux de la vérité devait, sans mélodrame ni posture d'aucune sorte, être prêt à mettre sa vie en jeu. C'est cet état d'esprit qui l'accompagna lorsqu'il quitta Wat Pah Nong Peu pour se rendre dans les forêts et les montagnes du nord de l'Isan.

LA BIENVEILLANCE DU MAÎTRE

Le Bouddha a enseigné aux moines de se rappeler constamment la fragilité de la vie et la menace omniprésente de la mort, à bien utiliser

chaque instant et à ne rien considérer comme acquis. Le soir, les moines sont encouragés à réfléchir à toutes les façons dont ils pourraient mourir avant l'aube suivante : morsures de serpent, morsures de scorpion, chute maladroite, appendicite... la liste est longue et donne à réfléchir. La vie dans les forêts tropicales, où l'insécurité est palpable et pratiquement impossible à oublier, est particulièrement propice à ce genre de contemplation.

Une nuit, dans une épaisse forêt de Nakhon Phanom, une meute de chiens sauvages perçut l'odeur de Luang Por alors qu'il méditait dans son glot. La forme immobile d'un moine aux jambes croisées devait être une vision étrange et troublante pour eux. En l'espace de quelques instants, Luang Por passa de la conscience de sa respiration à celle d'une masse hargneuse de créatures en colère, avec une moustiquaire pour seule protection. La peur parcourait son corps et, dans un effort suprême, Luang Por stabilisa son esprit. Suivant l'ancienne tradition, il prit une résolution solennelle :

Je ne suis pas venu ici pour nuire à qui que ce soit ou à quoi que ce soit. Je suis venu pour pratiquer le Dhamma, afin de réaliser la libération de la souffrance. Si je vous ai opprimé dans une vie antérieure, tuez-moi pour que je puisse m'acquitter de ma dette. Mais s'il n'y a pas d'animosité entre nous, laissez-moi en paix.

Luang Por ferma les yeux. Les chiens sauvages tournaient autour de son glot, poussaient des hurlements féroces et se précipitaient sur lui de tous côtés, mais ils étaient déconcertés par le mince filet de coton qui l'entourait. Si l'un d'entre eux osait mordre à travers le filet et en révéler la fragilité, Luang Por savait que ce serait la fin, et il avait peur de nouveau. Soudain, dans l'obscurité profonde de la nuit, Luang Pu Mun apparut, tenant à la main une torche flamboyante et marchant droit vers les chiens sauvages. S'arrêtant à côté du glot de Luang Por, il les rabroua vivement : "Partez ! Laissez-le tranquille !" Il souleva un morceau de bois comme pour les frapper et les chiens sauvages, stupéfaits et désorientés, s'enfuirent. Luang Por, soulagé et reconnaissant à Luang Pu Mun de l'avoir sauvé, ouvrit les yeux sur une scène d'obscurité et de silence complets.

Le lendemain matin, Luang Por se remit en route avec un sentiment accru du lien qui l'unissait à Luang Pu Mun. Avec le postulant Gaew, son seul

compagnon restant, il allait bientôt avoir besoin de toutes ses forces mentales pour affronter l'épreuve la plus éprouvante qu'il ait connue.

DANS LA FORÊT DE LA CRÉMATION

Depuis des milliers d'années, les Thaïlandais ont l'impression de vivre dans un univers habité par des forces invisibles, malveillantes ou bénignes. Il n'est pas rare de découvrir une croyance aveugle en l'existence des fantômes, même chez les plus matérialistes des citadins modernes. La fascination pour les histoires de fantômes est presque universelle. Bien que les valeurs laïques se soient répandues sans relâche dans la société thaïlandaise, rien n'indique qu'elles aient supplanté la croyance profonde dans les esprits.

On parle de nombreuses sortes de fantômes en Thaïlande. Les trois types qui peuvent posséder les gens sont particulièrement craints : *pi tai hong* (victimes d'une mort violente), *pi tai tong klom* (femmes mortes en couches) et *pi pob* qui, avides de viande crue et d'abats, entrent dans le corps des gens et rongent voracement leurs intestins. Les *Pi pret* (pāli : *peta*), quant à eux, sont les fantômes affamés rencontrés dans les textes bouddhistes. Ils sont d'une laideur effrayante : décharnés et émaciés avec des cheveux ébouriffés, un long cou, des joues creuses et des yeux enfoncés. Ils se nourrissent de pus et de sang et ont des ventres énormes ainsi que des bouches minuscules pas plus grandes que le chas d'une aiguille : leur appétit n'est jamais satisfait. Ils vivent dans les forêts crématoires et les zones désolées et émettent de longs cris stridents et plaintifs lorsqu'ils s'approchent des êtres humains. Dans l'Isan des années 1920 à 1930, l'époque et le lieu où Luang Por a passé son enfance, la peur des fantômes était normale et rationnelle : ils étaient partout.

Si l'esprit occidental moderne n'est pas aussi terrifié par les fantômes, il a ses propres peurs profondes. Dans le roman *1984* de George Orwell, les prisonniers interrogés sont confrontés à la plus profonde et la plus viscérale de ces peurs dans la redoutable salle 101. Le passage suivant peut être mieux apprécié si l'on considère que la forêt de crémation était la salle 101 de Luang Por et qu'il y était entré de son plein gré.

C'était en fin d'après-midi, et j'avais vraiment peur ; je ne voulais pas y aller. J'étais paralysé. Je me disais d'y aller, mais je ne pouvais pas. J'ai invité le postulant Gaew à m'accompagner. "Va mourir là-bas", me suis-je dit. "Si c'est l'heure de mourir, vas-y et finis-en. Si c'est un tel fardeau, si tu es si stupide, alors meurs !" C'est le genre de choses que je me disais, même si, en même temps, je n'avais toujours pas envie d'y aller. Mais je me suis forcé : "si tu attends d'être complètement prêt, tu n'iras jamais", me suis-je dit, "et tu ne pourras jamais maîtriser ton esprit". Finalement, j'ai dû m'y traîner.

En arrivant à l'orée de la forêt, j'ai hésité. Je n'étais jamais resté dans une forêt de crémation de ma vie. Le postulant Gaew voulait rester près de moi, mais je ne l'ai pas laissé faire. Je l'ai envoyé à une bonne distance. En fait, je voulais qu'il reste vraiment proche, mais j'avais peur de devenir dépendant de lui. Je me suis dit que si j'avais un ami près de moi, je n'aurais pas peur, alors j'ai résisté à la tentation et je l'ai envoyé loin. "Si j'ai si peur, alors ce soir, laisse-moi mourir. Voyons ce qui se passera". J'avais peur, mais je l'ai fait. Ce n'est pas que je n'avais pas peur, mais j'ai osé. "Le pire qu'il puisse se passer c'est que tu meures", me suis-je dit.

Eh bien, comme le ciel commençait à s'assombrir, ils apportèrent un cadavre, se balançant d'un côté à l'autre, dans la forêt de crémation. Pourquoi cela devait-il arriver ce jour-là ? Alors que je pratiquais la méditation en marchant, allant et venant je sentais à peine mes pieds toucher le sol. Mon esprit criait : "va-t-en". Les villageois me demandèrent de réciter les versets funéraires. Je ne voulais rien avoir à faire avec ça. "va-t-en !" Je pensais toujours. Mais après avoir parcouru une courte distance, je revins. Ils revinrent et enterrèrent* le cadavre juste à côté de mon glot, puis ils fabriquèrent une plate-forme pour m'asseoir avec le bambou qu'ils avaient utilisé pour transporter le corps.

Que dois-je faire maintenant ? Le village était à deux ou trois kilomètres. "C'est réel. Que dois-je faire ? ...Prépare-toi à mourir." Le postulant Gaew se rapprocha. Je l'ai renvoyé et me suis dit :

* Lorsqu'une personne meurt de causes non naturelles, comme un meurtre ou un suicide, le corps est enterré plutôt que d'être incinéré.

“Vas-y, meurs ! Pourquoi es-tu si terrifié ? Maintenant, nous allons nous amuser avec ça. Si tu n’oses pas le faire, tu ne sauras pas ce que c’est”. Oh ! C’était un sentiment si intense. J’avais l’impression que mes pieds touchaient à peine le sol. Et il faisait de plus en plus sombre. “Où vas-tu aller maintenant ? Va au lieu de crémation en plein milieu de la forêt. Meurs ! Tu nais et tu meurs, n’est-ce pas comme ça que ça se passe ?” Je me suis battu avec moi-même comme ça.

Après que le soleil fut couché, j’ai senti que je devais me mettre dans mon glot. Mes jambes refusaient de bouger. Mes sentiments me poussèrent à entrer dans le glot. J’avais pratiqué la méditation en marchant, en face de la tombe. En marchant vers le glot, ce n’était pas si mal, mais dès que je me tournais vers la tombe, je ne sais pas ce que c’était, c’était comme si quelque chose tirait dans mon dos. Des frissons descendaient le long de ma colonne vertébrale.

C’est le but de l’entraînement. Vous avez tellement peur que vos jambes refusent de marcher, alors vous vous arrêtez ; puis, lorsque la peur a disparu, vous recommencez.

Alors, à la tombée de la nuit, je suis entré dans mon glot et un sentiment de soulagement m’a envahi. Je me sentais aussi heureux et en sécurité que si la moustiquaire avait été un mur de sept épaisseurs. Mon bol à aumônes semblait être un vieil ami. C’est ce qui peut arriver quand on est seul : on peut même considérer un bol comme un ami ! Je n’avais personne sur qui compter et c’est pourquoi je me sentais heureux et réconforté par sa présence. C’est dans des occasions comme celle-ci que l’on voit vraiment son esprit.

Je me suis assis dans mon glot et j’ai guetté les esprits malveillants toute la nuit. Je n’ai jamais fermé l’œil. J’avais peur, peur mais j’osais m’entraîner, j’osais le faire. Je suis resté assis, fixant l’obscurité toute la nuit. Je n’ai pas eu sommeil une seule fois ; la somnolence avait peur de se montrer aussi. Je suis resté assis comme ça toute la nuit... Dans la pratique, si vous avez peur à ce

point et que vous ne faites que suivre votre esprit, vous n'y arrivez jamais. C'est la même chose pour tout : si vous ne le faites pas, si vous ne pratiquez pas, vous n'en tirez aucun bénéfice. J'ai pratiqué.

À l'aube, j'étais fou de joie : j'étais encore en vie. Je me sentais si heureux. À partir de maintenant, je voulais qu'il n'y ait que le jour. Dans mon cœur, je voulais tuer la nuit pour toujours. Je me sentais bien, je n'étais pas mort après tout.

Même les chiens étaient là pour me tester. Je suis allé faire la tournée d'aumônes seul et des chiens m'ont suivi et ont essayé de me mordre les jambes. Je ne les ai pas chassés. Je les ai laissés mordre ! Il semblait que quelque chose voulait m'attraper. Ils continuaient à mordre mes chevilles. Certaines morsures ont atteint leur cible, d'autres non. Je ressentais des douleurs lancinantes et de temps en temps, j'avais l'impression qu'une plaie était ouverte. Les femmes du village n'essayaient pas d'attraper leurs chiens. Elles pensaient que des esprits m'avaient suivi dans le village et que c'était pour cela que les chiens aboyaient. Ils couraient après les esprits et les mordaient, pas moi, alors elles les ont laissés faire. Je n'ai pas chassé les chiens, je les ai laissés me mordre. "La nuit dernière, j'étais presque mort de peur, et maintenant je suis attaqué par des chiens. Qu'ils me mordent si je leur ai fait du mal dans des vies antérieures." Mais ils se contentaient de mordre sans succès. C'est ce qu'on appelle s'entraîner.

Après la tournée d'aumônes, j'ai mangé mon repas et j'ai commencé à me sentir mieux. Le soleil est apparu et je me suis senti réchauffé et à l'aise. Pendant la journée, je me suis reposé et mon esprit est redevenu normal. Je pensais que tout allait bien ; ce n'était que de la peur. 'Ce soir, je devrais pouvoir me consacrer à la méditation. J'ai surmonté la peur. Ce soir, ça devrait aller.'

En fin d'après-midi, tout recommença. Ils apportèrent un autre cadavre, un adulte. C'était encore pire que la nuit précédente. Ils allaient l'incinérer juste en face de mon glot. Au moins, les villageois brûlèrent le corps, mais quand ils m'invitèrent à aller

contempler le cadavre, je suis resté là où j'étais. Ce n'est que lorsque tous les villageois sont partis que j'y suis allé. "Ils sont tous rentrés chez eux et m'ont laissé seul avec le corps. Que dois-je faire ?" Je ne sais pas quelles métaphores je pourrais utiliser pour vous décrire cette peur - et la nuit en plus.

Le feu avait complètement brûlé. Les braises étaient rouges, vertes, bleues. Elles crachotaient et s'enflammaient de temps en temps. Je ne pouvais pas me résoudre à pratiquer la méditation en marchant devant le feu. Dès qu'il a fait nuit, je suis rentré dans mon glot, comme je l'avais fait la veille. J'étais assis dans cette forêt dense avec l'odeur de la fumée de cadavre brûlé dans les narines pendant toute la nuit. C'était pire que la nuit précédente. Je me suis assis dos au feu, sans penser à dormir. Comment pourrais-je dormir ? Je n'en avais pas la moindre envie ; j'étais nerveux et bien éveillé toute la nuit. J'avais peur, et je ne savais pas sur qui je pouvais compter. "Tu es ici tout seul et tu ne peux compter que sur toi-même. Il n'y a nulle part où aller, il fait totalement noir dehors. Assieds-toi et meurs ! Où veux-tu aller de toute façon ?"

Si vous ne faisiez que suivre ce que votre esprit vous dit, vous n'iriez jamais dans un tel endroit. Qui s'infligerait volontairement un tel supplice ? Seulement quelqu'un qui a une ferme conviction dans les enseignements du Bouddha sur les fruits de la pratique.

Il était environ dix heures et j'étais assis dos au feu. Soudain, j'entendis un bruit derrière moi, "*toeng-tang ! toeng- tang !*" J'ai pensé que le cadavre avait peut-être roulé hors du feu et que des chacals étaient venus se battre pour le récupérer. Ou quelque chose comme ça. Mais non, ce n'était pas ça. Je suis resté assis à écouter. Puis j'entendis, "*khreut-khrat ! khreut-khrat !*", comme quelqu'un qui se déplace lourdement dans la forêt. J'ai essayé de chasser le bruit de mon esprit. Peu de temps après, il commença à marcher vers moi. Je pouvais entendre le bruit de quelqu'un qui s'approchait de moi par derrière. Les pas étaient lourds, presque comme ceux d'un buffle d'eau. Mais ce n'était pas un buffle d'eau. C'était en février, des feuilles mortes recouvraient le sol de la

forêt, j'entendais le bruit de quelqu'un qui marchait sur les grandes feuilles fragiles, "*khop ! khop !*".

Il y avait une termitière à côté de mon glot. J'entendis les pas qui la contournaient en s'approchant. Je me suis dit : "Peu importe ce qu'il va faire, laisse-le faire, parce que tu es prêt à mourir. Où crois-tu que tu pourrais courir de toute façon ?" Mais finalement, il n'est pas venu vers moi. Le bruit s'est éloigné en direction du postulant. Après qu'il se fût éloigné, il y eut un silence. Je ne sais pas ce que c'était, je n'étais conscient que de la peur et cela m'avait fait imaginer toutes sortes de choses.

À peu près une demi-heure plus tard j'entendis le bruit de quelqu'un qui revenait de la direction du postulant Gaew. C'était exactement comme le bruit d'un être humain ! Il se dirigeait directement vers le glot comme s'il était déterminé à piétiner celui qui se trouvait à l'intérieur. Je suis resté assis là, les yeux fermés. Je n'allais pas les ouvrir pour quoi que ce soit. Si je devais mourir, alors laissez-moi mourir ici. Quand il m'atteignit, il s'arrêta et resta silencieux et immobile devant le glot. J'avais l'impression que des mains brûlées s'agrippaient à l'air devant moi. J'étais sûr que la fin était arrivée. Mon corps entier était pétrifié de terreur. J'ai oublié "Buddho", "Dhammo", "Sangho" - tout. Tout ce qui existait était la peur ; j'étais aussi tendu et serré qu'un tambour de monastère. "D'accord. Tu es là, mais je reste ici." Mon esprit était engourdi. Je ne savais pas si j'étais assis sur un siège ou si je flottais dans l'air. J'essayais de me concentrer sur le sentiment de savoir.

C'est probablement comme verser de l'eau dans un pichet. Si vous continuez à en mettre de plus en plus, ça finit par déborder. J'avais tellement peur et la peur n'a cessé d'augmenter jusqu'à ce que finalement elle déborde. Il y a eu une libération. Je me suis demandé : "De quoi as-tu peur ? Pourquoi es-tu si terrifié ?" Je n'ai pas vraiment dit cela, la question a surgi spontanément dans mon esprit et la réponse a jailli en retour : "J'ai peur de la mort." C'était la réponse. J'ai donc poursuivi en demandant : "où est la mort ? Pourquoi as-tu tellement plus peur qu'une personne ordinaire ?". J'ai continué à demander où était la mort jusqu'à ce

que j’obtienne finalement la réponse : “La mort est en nous. Si c’est le cas, alors où peux-tu courir pour lui échapper ? Si tu t’enfuis, elle s’enfuira avec toi. Si tu t’assieds, elle s’assiéra avec toi. Si tu te lèves et que tu t’en vas, elle marchera avec toi car la mort est en nous. Il n’y a nulle part où aller. Que tu aies peur ou non ne fait aucune différence, tu dois quand même mourir. Il n’y a pas d’échappatoire.” Ces réflexions coupèrent court à mes pensées.

Lorsque ce dialogue prit fin, les perceptions familières revinrent à la surface de mon esprit et la peur s’apaisa. Le changement était aussi simple et total que lorsque vous retournez votre main du dos vers la paume. J’ai été très surpris qu’une telle absence de peur puisse surgir à l’endroit même où il y avait une si grande peur quelques instants auparavant. Mon cœur s’envola vers les cieux.

Lorsque j’eus surmonté ma peur, il se mit à pleuvoir à verse - peut-être était-ce la pluie qui tombe sur les feuilles de lotus dans la légende, celle qui vous mouille seulement si vous la laissez faire, je ne sais pas. J’entendais, assourdissant, le bruit du tonnerre, du vent et de la pluie. Il plut si fort que toutes mes craintes de la mort furent oubliées. Les arbres s’écrasaient et j’étais indifférent. Mes habits et chaque morceau de tissu que j’avais étaient trempés. Je suis resté assis là, immobile.

Puis, après un moment, j’ai commencé à pleurer. C’est arrivé tout seul. Les larmes commencèrent à rouler sur mon visage. Avant cela, j’avais pensé à quel point j’étais comme un orphelin, assis là, grelottant dans la pluie battante. Je me suis dit qu’aucune des personnes qui dormaient tranquillement dans leurs maisons n’aurait imaginé qu’un moine était assis là, sous la pluie, toute la nuit ; ils étaient probablement blottis dans leurs couvertures chaudes. “Et moi, je suis là, assis, trempé jusqu’aux os - qu’est-ce que ça veut dire ?” Alors que je commençais à ressasser ces pensées, je pris conscience de la tristesse de ma vie et je me mis à pleurer. Les larmes coulaient à flots : “Ce n’est pas grave. Laisse tout s’écouler jusqu’à ce qu’il n’y en ait plus.” C’est ça, la pratique.

Je ne sais pas comment expliquer ce qui s'est passé après cela. Après ma victoire, je suis resté assis là et toutes ces choses se sont déroulées dans mon esprit. Il serait impossible de les décrire toutes ; j'ai appris à connaître et à voir tant de choses, trop pour les raconter. Cela m'a rappelé les paroles du Bouddha : "*Paccattaṃ veditabbo viññūhi*", "Que chaque personne de sagesse doit comprendre par elle-même". C'était absolument vrai. Je souffrais au milieu de la pluie et qui pouvait savoir ce que je ressentais ? Personne, seulement moi. J'avais si profondément peur et puis la peur a disparu. Les gens dans leurs maisons chaudes et sèches ne pouvaient pas savoir ce que c'était. Moi seul pouvais le savoir, parce que c'est paccattaṃ. À qui pourrais-je le dire ? À qui pourrais-je le raconter ? Plus j'y réfléchissais, plus je devenais certain et plus mon cœur était rempli d'énergie et de foi dans les enseignements. J'ai contemplé le Dhamma jusqu'à l'aube.

Quand le jour se leva, j'ouvris les yeux et de quelque côté que je regardais, le monde entier était jaune. Le danger avait disparu. Pendant la nuit, j'avais senti le besoin d'uriner, mais j'avais trop peur de me lever. Je me suis retenu et après un certain temps, l'envie est passée. Le matin, quand je me suis levé, le monde entier était aussi jaune que la lumière du soleil matinal. Je suis allé uriner et tout ce qui est sorti était du sang. Je me suis demandé si quelque chose en moi s'était déchiré ou rompu. J'ai eu peur que quelque chose se soit rompu, mais je fus alors confronté à une réplique immédiate : "Si c'est rompu, ce n'est la faute de personne, c'est comme ça". C'était une réponse immédiate et spontanée à l'inquiétude : "Si c'est rompu, c'est rompu. Si tu es sur le point de mourir, tu vas mourir. Tu es resté assis là à t'occuper de tes affaires ; si ça doit se rompre, laisse-le faire". L'esprit poursuivait ce dialogue. C'était comme si deux personnes luttait pour la possession de quelque chose, l'une le tirant dans un sens et l'autre le tirant dans l'autre.

Une partie de mon esprit jouait des coudes pour dire qu'il y avait un sérieux problème. Une autre partie le combattait immédiatement. Quand j'ai uriné, le sang coulait à flots. Je me suis demandé où je pourrais trouver des médicaments. "Ne t'en

fais pas. Où irais-tu de toute façon ? Tu es un moine, tu ne peux pas déterrer des racines médicinales. Si c'est l'heure de mourir, alors meurs ! Qu'est-ce que tu peux y faire ? Mourir en pratiquant les enseignements est noble. Tu devrais être satisfait de mourir. Si tu devais mourir pour quelque chose de diabolique, cela n'en vaudrait pas la peine ; mais si tu meurs comme ça, c'est digne." D'accord, me suis-je dit, qu'il en soit ainsi !

Ce matin-là, Luang Por alla faire sa tournée d'aumônes, secoué par une fièvre qu'il supporta patiemment pendant une semaine avant de décider de demander la permission de se reposer dans un monastère voisin. Dix jours plus tard, il était suffisamment rétabli pour poursuivre son chemin.

À cette époque de l'année, les nuits ne devaient pas être si froides mais la chaleur du jour devait être plus forte. Bientôt la saison chaude couvrirait le monde d'une couverture dense et étouffante, pénétrée occasionnellement par une brise douce et rafraîchissante. Au fur et à mesure qu'il avancerait vers l'est, les ruisseaux dans lesquels Luang Por se baignerait et puiserait son eau potable diminueraient rapidement, les rizières entourant les hameaux occasionnels deviendraient dures comme de la pierre, craquant sous une brume de chaleur, tandis que les buffles d'eau profiteraient pour se tremper dans des mares d'eau boueuse avant qu'elles ne disparaissent. Aux abords des hameaux, il aurait vu des femmes cherchant des racines et des feuilles comestibles dans les bois pour compléter leur maigre alimentation de la saison chaude.

Dans les vallées densément boisées de Nakhon Phanom, les énormes arbres à bois dur, *yang*, *pradu* et *daeng*, se tenaient comme des sentinelles graves mais bienveillantes sur le chemin. Pendant qu'il marchait, il aurait pu entendre le son des calaos planant au-dessus de sa tête ou peut-être aurait-il pu voir des volées de perroquets d'un vert éclatant survolant la forêt en formation parfaite. Finalement, il arriva à sa destination : Wat Pah Bahn Nong Hee*, le monastère de Luang Pu Kinaree, l'un des rares moines tudong de l'ordre Mahānikāya. Ce devait être le début d'une longue et fructueuse association.

* Aussi connu sous le nom de Wat Pah Mettāviveka.

EXEMPLES

Luang Por a toujours été un moine très autosuffisant. Il recherchait rarement les enseignements d'autres moines, et lorsqu'il le faisait, il posait rarement des questions, préférant écouter et observer. Luang Pu Kinaree est probablement celui qui a été le plus proche de devenir son mentor au sens conventionnel du terme. Ce n'était pas un moine au charisme évident et sa réclusion faisait qu'il était peu connu dans la fraternité des moines tudong. Mais Luang Por disait que plus il vivait avec Luang Pu Kinaree, plus son respect pour lui grandissait. Il parlait avec admiration de sa dévotion au Vinaya, de sa simplicité, de sa capacité à maintenir la pleine conscience dans toutes les postures et de sa patiente attention aux détails. Bien qu'il ait semblé habituellement très discret et détendu dans sa pratique, il y avait des périodes où Luang Pu Kinaree pratiquait la méditation en marchant pendant plusieurs heures d'affilée et vivait d'eau de puits pendant des jours entiers.

Luang Pu Kinaree avait mené une vie monastique mouvementée. Après avoir reçu les enseignements de Luang Pu Mun et Luang Pu Sao, il avait passé de nombreuses années à errer en tudong, dont plus de dix ans en Birmanie. Il avait enduré de nombreuses épreuves en chemin et, plus d'une fois, il avait frôlé la mort. Il était l'un des rares moines thaïlandais de sa génération à avoir visité les lieux saints bouddhistes du nord-est de l'Inde. Et pourtant, même à l'époque où Luang Por apprenait à le connaître, Luang Pu Kinaree ne donnait pas l'impression d'être un voyageur endurci et accompli. Au contraire, il arborait, comme un vieil habit bien usé, une modeste autosuffisance et une aisance qui évoquaient quelqu'un qui estimait n'avoir plus rien à prouver.

C'était un homme doux et gentil qui semblait satisfait de ce que chaque moment pouvait lui apporter. Il parlait rarement. Il semblait trouver que peu de choses valaient la peine d'être dites au point de mériter de troubler le silence. C'était un homme travailleur qui passait ses journées à rafistoler, bricoler, coudre et nettoyer. Il fabriquait lui-même toutes ses affaires et les utilisait jusqu'à ce qu'elles tombent en miettes. En vieillissant, son apparence devint de plus en plus minable et décrépie. Mais, comme Luang Por le découvrit, les apparences sont trompeuses : L'esprit de Luang Pu Kinaree était vif et clair.

Après une courte visite initiale, Luang Por poursuivit son chemin et revint à Nong Hee pour y passer la Retraite des Pluies. Il raconte le type d'enseignement qui l'a incité à revenir.

À cette époque, j'entendais des maîtres donner des enseignements du Dhamma sur le lâcher-prise, et encore le lâcher-prise, et je ne comprenais pas vraiment. Luang Pu Kinaree me demanda de coudre un ensemble de robes. Je m'y suis lancé à corps perdu. Je voulais que ce soit vite fait. Je pensais qu'une fois la tâche accomplie, je serais libéré de ces affaires et pourrais me consacrer à la méditation. Un jour, Luang Pu vint me voir. Je cousais en plein soleil, totalement inconscient de la chaleur. Je voulais juste en finir pour pouvoir me consacrer à la méditation. Il me demanda ce qui me pressait. Je lui répondis que je voulais en finir. Quand il me demanda pourquoi, je lui répondis que je voulais pratiquer la méditation. Puis il me demanda ce que je ferais après avoir médité. Quand je le lui dis, il me demanda ce que je ferais après. Je compris qu'il n'y aurait pas de fin à cette série de questions. Puis il me dit : 'Tu ne te rends pas compte que cette couture est ta méditation. Où te précipites-tu ? Tu as déjà fait fausse route. L'envie t'envahit la tête et tu n'as aucune idée de ce qui se passe'.

Puis vint un autre rayon de lumière. J'étais certain de faire du mérite. J'avais pensé que faire le travail était suffisant. Je le ferais rapidement et passerais à autre chose. Mais Luang Pu me fit remarquer mon erreur : Qu'est-ce qui pressait tant ?

C'est probablement à cette époque que Luang Por entendit parler pour la première fois du maître de Luang Pu Kinaree, Luang Pu Tongrat, un moine dont la personnalité haute en couleur ne pouvait être plus différente de celle de Luang Pu Kinaree, mais qui partageait nombre de ses traits les plus inspirants. En dehors de Luang Pu Mun lui-même et de Luang Pu Kinaree, Luang Pu Tongrat était le moine dont Luang Por faisait le plus souvent l'éloge auprès de ses disciples par la suite. Son dévouement au Vinaya et à la vie de tudong, l'endurance, la résolution et l'intransigeance dont il faisait preuve dans sa pratique, son amour de la solitude et de la simplicité, son sens de l'humour franc, toutes ces qualités inspirèrent Luang Por.

Luang Pu Tongrat était le chef reconnu du groupe de moines qui considéraient Luang Pu Mun comme leur maître, mais conservaient leur affiliation à l'ordre Mahānikāya. Il était un grand favori de Luang Pu Mun et était réputé pour son absence totale de peur. Un conte très répété (et peut-être apocryphe) raconte que Luang Pu Mun et un groupe de moines se promenant dans la forêt furent surpris par un gros cochon sauvage. Alors que les autres moines cherchaient instinctivement à s'échapper, Luang Pu Tongrat approcha du cochon et lui donna un coup de pied retentissant, après quoi l'animal choqué s'enfuit dans la forêt.

Une autre fois, son comportement excentrique avait dérangé un certain nombre de villageois. En rentrant un jour à son monastère après avoir fait la tournée d'aumônes, une lettre grossière, injurieuse et anonyme l'attendait. Plutôt que d'essayer de garder le silence, il demanda à l'un des moines de lire la lettre à haute voix devant tout le Sangha. Il demanda ensuite que la lettre soit placée sur le sanctuaire. Ceci, dit-il, était aussi le Dhamma : le Dhamma mondain de la critique. La compréhension des dhammas du monde mène à la sagesse et il voulait rendre hommage à ce maître. Luang Pu Tongrat décéda en 1956 dans un petit monastère situé à quelques kilomètres de Wat Pah Pong nouvellement établi. À sa mort, le seul objet trouvé dans son sac à bandoulière fut un rasoir pour se raser la tête.

Les détails de la relation entre Luang Por Chah et Luang Pu Tongrat sont obscurs. En fait, le seul récit d'un échange quelconque entre eux est celui bien connu de leur première rencontre. Dans cette histoire, Luang Por entre dans un monastère non nommé et est accueilli par Luang Pu Tongrat avec les mots déconcertants suivants : "Oh, Chah, vous êtes arrivé". On ignore où et dans quelles circonstances cet événement s'est produit, et si c'était la première d'une longue série de rencontres ou une rencontre unique. Tout ce que l'on peut affirmer avec certitude, c'est que Luang Por vouait le plus grand respect à Luang Pu Tongrat.

UN PROBLÈME AVEC LES ROBES

Après que Luang Por eut abandonné la vie de mendiant itinérant, au cours de ses enseignements du Dhamma au Sangha il se référait souvent à ses débuts dans la pratique. En évoquant ses expériences de jeune moine, il mettait l'accent sur ses propres faiblesses et les problèmes auxquels il avait

été confronté, avec un humour et une franchise teintés d'autodérision. Ce procédé était particulièrement efficace en tant qu'outil pédagogique. De nombreux moines aînés remarquèrent plus tard combien il avait été encourageant pour eux de savoir que leur maître était passé dans le même bourbier apparemment sans fin dans lequel ils se débattaient eux-mêmes, et qu'il s'en était sorti. Une fois, Luang Por raconta qu'au cours de sa première année de tudong, il avait éprouvé un grand désir pour les objets utilitaires et en avait souffert.

Lorsque je suis entré dans le cercle des moines de la forêt, leurs tenues semblaient toutes si élégantes. Leurs bols étaient immaculés et la couleur et la texture de leurs robes étaient si belles. Je n'avais pas un seul morceau de tissu qui ne soit pas moche. Je voulais une nouvelle robe de dessus (*jiwon*). Je n'avais toujours pas de robe extérieure à deux épaisseurs (*saṅghāti**). J'étais plein de mécontentement.

Les moyens par lesquels un moine peut acquérir une nouvelle robe sont strictement régis par le Vinaya. S'il réside dans un monastère, il peut demander des tissus aux magasins du monastère et en coudre une lui-même. S'il voyage loin de son monastère d'origine, c'est plus problématique. Les *paṃsukūla*, ou “robes faites de haillons”, constituent une option. De nos jours, le mot “*paṃsukūla*” est familier à la plupart des bouddhistes laïcs thaïlandais comme étant le nom donné aux robes formellement offertes aux moines lors des rites funéraires. En fait, l'offrande cérémoniale du tissu *paṃsukūla* remonte à une coutume du temps du Bouddha. À l'époque, il était courant que les gens accrochent le tissu utilisé pour couvrir les cadavres aux arbres du charnier avant d'incinérer les corps. Les moines rassemblaient les tissus abandonnés, puis les lavaient, les coupaient, les cousaient et les teignaient pour en faire des robes. Les moines qui adoptaient cette pratique, très appréciée par le Bouddha, étaient appelés “porteurs de robes faites de haillons”. Aujourd'hui encore, tout tissu jeté par son propriétaire est appelé *paṃsukūla*.

Conscient de son désir de “belles” robes, Luang Por déterminait qu'il n'y donnerait pas suite de quelque manière que ce soit. Il se contenterait de

* Voir annexe I pour un guide visuel des robes de moines.

tissu paṃsukūla. Ce n'était pas si facile à trouver ; mais quelle que soit la difficulté que cela représentait, il était déterminé à surmonter son envie de beaux habits. Il ne ferait aucun effort pour se procurer de meilleures robes. Il ne ferait aucune demande. Il n'accepterait de nouvelles robes que si elles lui étaient offertes librement. Les changements progressifs qui s'opéraient dans son esprit devinrent évidents après qu'il eut pris congé de Luang Pu Kinaree pour un nouvel épisode de tudong.

Je suis allé dans le district de Sisongkhram et Luang Pu Phut* me donna une vieille robe qu'il portait depuis quatre ans. J'étais si heureux. La bordure était déchirée, mais j'ai réussi à trouver une serviette usagée pour faire une pièce. La couleur de la pièce ne convenait pas ; elle ressemblait à la bande de bordure des jupes que portaient les femmes du village. Lorsque je faisais la tournée d'aumônes, tout le monde me regardait. Ils me fixaient tellement que je me sentais découragé. C'était un problème. Je me sentais tellement gêné que j'ai reteint le tissu. Mais j'avais beau essayer, il était trop vieux pour bien prendre la couleur. Phra Khru Jun m'avait dit de l'informer si j'avais besoin de quoi que ce soit, mais j'étais déterminé à ne rien demander et j'ai donc continué comme ça, jusqu'à ce que Ajahn Sawai, observant ma patience et ma façon de pratiquer, me couse une robe. Cela me fit du bien. Si je lui avais demandé une robe dès le début, j'aurais été mal à l'aise de la recevoir parce qu'elle aurait été acquise en exprimant mes désirs.

Mon point de vue s'était transformé. Maintenant, je regardais de haut tout ce qui avait été acheté, commandé ou demandé. Mais si j'acquerrais quelque chose sans le solliciter, même si ce n'était pas particulièrement en bon état, tant que c'était encore réparable, cela me semblait merveilleux. Lors de ce voyage à Sisongkhram, j'avais un petit *angsa*** . Je ne pouvais pas en demander un autre. Cela aurait été une transgression. Je ne savais pas quoi faire. Je voulais en avoir un nouveau. Mon esprit était agité. Je me

* Un moine âgé. Pas le célèbre ami et contemporain de Luang Por mentionné ailleurs dans le texte.

** Voir annexe I

préoccupais tellement des robes que je me suis demandé comment fabriquer une robe supérieure. Je planifiais étape par étape ce que j'allais faire avec le tissu, même s'il n'y avait aucun signe d'un éventuel donateur. Pendant que je pratiquais la méditation en marchant, je dessinais la robe dans mon esprit. Dès que j'aurais du tissu, je pensais que je pourrais me mettre au travail immédiatement. J'étais obsédé.

En faisant la tournée d'aumônes, je ne voyais que les repères sur le tissu. Je revoyais tout ça si souvent dans ma tête que j'avais tout calculé. J'étais aussi concerné par cette robe imaginaire que si j'avais été une puce ou un pou qui y résidait. Je n'avais jamais vu personne faire une robe extérieure à deux épaisseurs, mais j'ai aussi fait le calcul : j'étais tellement intéressé et j'avais un désir si intense que j'y avais beaucoup réfléchi. J'avais décidé de la façon de coudre la robe et de fixer la bordure, dans les moindres détails, jusqu'à ce que je puisse le faire, jusqu'à ce que je puisse le visualiser très clairement. Ainsi, lorsqu'on m'a finalement offert du tissu, j'ai pu commencer tout de suite. Pourquoi pas ? J'étais compétent. J'avais été capable de couper le tissu et de confectionner la robe supérieure. Et pour ce qui est de la robe extérieure à deux épaisseurs, j'étais encore plus habile. Comment pouvais-je échouer avec ce genre d'obsession ?

C'est ce que signifie le dicton qui dit que partout où il y a un intérêt passionné, il y a le succès. Il en va de même pour la méditation. Si vous êtes passionné, vous ne dormez pas beaucoup. L'esprit est éveillé ; il se concentre, il regarde, c'est comme ci, c'est comme ça, jusqu'à ce que vous soyez compétent.

Je portais ma robe inférieure (*sabong*) depuis deux ans et elle était presque usée. Je devais la retrousser quand je m'asseyais. Un jour, je balayais les feuilles dans la zone centrale du monastère de Bahn Pah Tao. Il faisait chaud et je transpirais. Sans réfléchir, je me suis accroupi pour me reposer sans la retrousser et elle se déchira dans le dos. Je dus emprunter le sarong d'un laïc. Comme il n'y avait pas de tissu pour réparer la déchirure, je dus laver un chiffon pour essuyer les pieds et mettre la pièce à l'intérieur de la robe inférieure.

Je me suis assis et j'ai pensé : 'Pourquoi le Bouddha a-t-il fait souffrir autant les moines ? Vous ne pouvez pas demander de tissu, vous ne pouvez rien faire pour vous aider vous-même.' Je me sentais découragé : ma robe supérieure et ma robe inférieure étaient toutes deux déchirées. Je m'assis en méditation et je pris une nouvelle résolution. Je me suis dit : 'Bon, quoi qu'il arrive, je ne vais pas abandonner. Si je n'ai pas de robe, j'irai tout nu'. J'étais vraiment motivé. Je me suis dit que j'allais aller au bout des choses et voir ce que ça donnerait. À partir de ce moment-là, j'ai porté des robes rapiécées devant et derrière et j'ai abandonné l'idée d'en changer.

Je suis retourné rendre hommage à Luang Pu Kinaree. Pendant que je vivais avec lui, je n'étais pas comme les autres et lui non plus. Il m'observait. Je n'ai rien demandé pendant que j'étais là ; chaque fois que mes robes se déchiraient un peu plus, je trouvais du tissu pour les rapiécer. Il ne m'a pas invité à rester et je n'ai pas demandé à rester et pourtant, je suis resté, poursuivant régulièrement ma pratique. Nous ne nous parlions pas, c'était presque comme une sorte de concours. Juste avant la Retraite des Pluies, il a dû dire aux nonnes qu'un moine était venu passer la retraite et que ses robes étaient en lambeaux. Il leur a demandé de lui confectionner un nouvel ensemble à partir d'un tissu tissé à la main qui leur avait été offert peu de temps auparavant : un tissu épais et solide teint à la couleur du jacquier. Les nonnes ont cousu le tout à la main avec du fil habituellement utilisé pour fabriquer une corde pour tirer les cercueils. J'étais fou de joie. J'ai porté cette robe pendant quatre ou cinq ans, elle ne s'est jamais déchirée.

Mais lorsqu'il était neuf, le tissu était vraiment raide et ne s'adaptait pas à la forme de mon corps. La première fois que j'ai enfilé la robe, elle ressemblait à un grand pot en terre cuite. Lorsque je marchais, elle faisait un grand bruit de "*suapsap suapsap*". Avec ma robe extérieure portée par-dessus, les deux couches de tissu supplémentaires me donnaient un air encore plus imposant. Si j'avais porté cette robe en haut d'une montagne et rencontré un tigre, je suis sûr qu'il n'aurait pas osé attaquer.

Son rugissement serait mort dans sa gorge. Il aurait été complètement déconcerté par la silhouette safran et rigide qui se trouvait devant lui. Je n'ai jamais râlé au sujet de cette robe, après l'avoir portée pendant un an environ, elle commença à s'assouplir. J'ai porté cet habit pendant longtemps et, aujourd'hui encore, je suis conscient de la dette de gratitude que j'ai envers Luang Pu Kinaree pour me l'avoir donné sans que je le lui demande. Ce fut une grande chance pour moi de recevoir cette robe et à partir de ce moment-là, mes sentiments de mécontentement me quittèrent.

Lorsque j'ai examiné mes actions du passé jusqu'au présent et dans l'avenir, j'ai pensé que toute action volontaire qui n'est pas immorale, qui ne cause pas de détresse et qui permet de se sentir satisfait et heureux, est un bon kamma. C'était mon opinion, et en percevant cette vérité, j'ai eu l'impression que les choses commençaient à se mettre en place. J'ai donc intensifié ma pratique de la méditation autant que je le pouvais.

UNE VERTU MÉCONNUE

Mais le vieux démon de la luxure était loin d'être vaincu. Pendant le tudong de la saison chaude de 1948, avant de retourner au monastère de Luang Pu Kinaree, Luang Por trouva un endroit approprié pour la pratique de la méditation au Wat Bahn Tong dans la province de Nakhon Phanom et décida de se reposer de ses errances pendant un certain temps. Après quelques jours cependant, il se sentit perturbé par les regards et les sourires modestes de l'une des femmes laïques du monastère.

Dans le folklore de l'Isan, le moine naïf, piégé et tenté d'abandonner sa vocation monastique pour une jeune veuve rusée, est un thème commun. Sa popularité est peut-être due à la singularité d'une cour aussi subtile, initiée, orchestrée et régulée par la femme plutôt que par l'homme. À Bahn Tong, la protagoniste semblait être sortie de la chanson d'un ménestrel. Il s'agissait en effet d'une veuve, c'était l'une des femmes qui se rendaient chaque matin au monastère pour offrir de la nourriture. Incapable d'approcher Luang Por directement, elle chercha à créer un

lien entre eux à travers son fils. Cela marcha. Luang Por développa une affection chaleureuse pour le garçon. L'attirance qu'il éprouvait pour la femme fut renforcée par la tendresse qu'il ressentait pour son fils.

Luang Por avait l'habitude de suivre son propre conseil. Il ne révéla à personne à quel point ses sentiments pour cette femme étaient devenus intenses. Cependant, la manière dont il résolut le problème permet de deviner à quel point ses émotions l'emportaient sur son jugement. Tôt, un matin, le postulant Gaew fut réveillé en sursaut et ouvrit les yeux pour voir Luang Por qui le regardait. Luang Por portait sa robe, son bol était emballé et il était prêt à partir. Le postulant commença à implorer : 'Ne pouvez-vous pas attendre jusqu'à demain matin ?'. Mais il fut immédiatement interrompu. 'Non !' La voix de Luang Por était rauque dans l'obscurité, 'On part tout de suite.'

La raison pour laquelle Luang Por précipita sa retraite est apparente dans les enseignements qu'il donna à ses étudiants au cours des années suivantes. Dans ces instructions, il insistait pour que les moines soient honnêtes avec eux-mêmes quant à leurs faiblesses et ne se laissent pas influencer par l'orgueil. S'ils ne disposaient pas de ressources suffisantes pour relever un défi, ils devaient l'accepter humblement, effectuer un retrait tactique et travailler à développer les ressources nécessaires pour pouvoir relever le défi plus efficacement la prochaine fois qu'il se présenterait. La conviction sous-jacente doit être que la luxure physique n'est pas une partie fixe de la nature d'un moine qui peut simplement être annihilée. Bien qu'il s'agisse certainement d'une habitude du corps et de l'esprit immensément puissante et profondément ancrée, elle dépend de causes et de conditions qui peuvent et doivent être complètement éliminées par la pratique de l'Octuple Sentier.

UNE LUTTE PUISSANTE

Comme mentionné ci-dessus, Luang Por revint au monastère de Luang Pu Kinaree avant le début de la Retraite des Pluies et reçut très vite une nouvelle robe. Il intensifia sa pratique de la méditation, parcourant son sentier de méditation même si le soleil était brûlant ou si la pluie tombait à verse, jusqu'à ce que le centre du chemin soit usé au point de devenir

un sillon. Luang Pu Kinaree, quant à lui, ne marchait pratiquement pas. Parfois, on pouvait le voir parcourir son chemin de méditation deux ou trois fois, puis s'asseoir dans un endroit ombragé pour rapiécer un morceau de tissu ou réparer un objet cassé.

Je supposais qu'il n'arrivait pas à grand-chose. Il ne pratiquait pas la méditation en marche, il ne restait jamais assis très longtemps. Il se contentait d'aller et venir en faisant ceci et cela toute la journée. Je me disais : "Quant à moi, je ne prends presque pas de repos et je n'ai toujours rien réalisé ; si Luang Pu pratique ainsi, que peut-il espérer accomplir ? Je me trompais. Luang Pu Kinaree en savait beaucoup plus que moi. Il donnait rarement des conseils et ceux qu'il donnait étaient concis, cependant ses paroles étaient toujours profondes et empreintes d'une grande sagesse.

Luang Por résuma l'importante leçon qu'il avait apprise :

La portée de la vision d'un enseignant dépasse de loin la nôtre. C'est l'effort pour éradiquer les souillures de l'esprit qui est l'essence de la pratique ; on ne peut pas juger le maître par le temps qu'il passe assis ou à marcher.

Au cours de cette Retraite des Pluies, le désir sexuel - une tempête déchaînée - recommença à assaillir le corps et l'esprit de Luang Por. Cette tempête explosa à un moment où il faisait de grands efforts dans sa pratique. Une interprétation possible est qu'une telle introspection fit ressurgir des désirs refoulés. Cependant, la façon la plus courante pour les maîtres de la forêt de décrire ce phénomène est de personnifier les souillures mentales comme des tyrans qui ont exercé leur emprise sur l'esprit pendant d'innombrables vies et qui, voyant maintenant une menace à leur hégémonie, réagissent violemment avec les forces les plus puissantes à leur disposition. Quelle que soit l'explication, Luang Por se retrouva soudain dans cette forêt chaude et humide, englouti dans un royaume de vulves. Les yeux ouverts ou fermés, des dizaines, des centaines de ces images hallucinatoires d'une réalité dévastatrice l'entouraient. La puissance de son désir était presque insupportable - aussi féroce que la peur qu'il avait ressentie dans la forêt de crémation. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'endurer sans broncher.

Une explication s'impose peut-être pour faire comprendre toute l'ampleur de la situation dans laquelle Luang Por se trouvait. Le Bouddha a enseigné que sur le chemin de l'éveil, le désir sexuel peut et doit être, à terme, complètement transcédé. À cette fin, les moines s'engagent dans une forme absolue de célibat afin d'isoler et de révéler la nature impermanente, insatisfaisante et impersonnelle du désir sexuel et ainsi de déraciner l'identification avec celui-ci. Le poids de la Discipline est mis au service de cette pratique en faisant de l'émission intentionnelle de sperme l'une de ses infractions les plus graves (*saṅghādisesa*). Si elle est commise, elle nécessite une période de pénitence et de réhabilitation qui est profondément embarrassante pour le transgresseur (il doit, par exemple, confesser publiquement son infraction au Sangha chaque jour de la pénitence) et qui est gênante pour la communauté des moines. Même s'il ne se masturbe pas, un moine qui tente délibérément de s'exciter sexuellement ou de soulager physiquement ses sensations commet néanmoins une infraction (bien que de nature moins grave). Il n'a donc pas d'autre choix que de faire face à la tension de la luxure. Jusqu'à ce que la compréhension se développe, un moine doit être soutenu par une endurance patiente, une réflexion sage, un esprit calme et une confiance dans la valeur de la lutte contre de tels ressentis.

Luang Por avait une peur constante d'éjaculer. Pendant cette période, il n'osait pas pratiquer la méditation en marche : il craignait que si le frottement de sa robe inférieure stimulait trop son pénis il ne puisse pas se contrôler. Il demanda à un laïc de lui faire un sentier de marche au fond de la forêt pour qu'il puisse s'y rendre la nuit avec sa robe inférieure attachée autour de la taille. Il fallut dix jours entiers pour que les visions séduisantes et la lubricité qu'elles engendraient s'estompent enfin. Bien des années plus tard, Luang Por raconta à son plus vieil ami Por Phut, peut-être pour plaisanter, mais peut-être pas, que les vulves appartenaient à toutes ses épouses des existences précédentes. Quelle que soit leur origine, cet épisode devait constituer le dernier grand triomphe de sa nature sexuelle.

Trouver des moyens habiles de gérer le désir sexuel est une préoccupation majeure pour de nombreux jeunes moines et plus tard, Luang Por parla de cet incident à ses disciples à plusieurs reprises. Il tenait à leur faire comprendre que ces ressentis étaient naturels et qu'ils pouvaient être transcendés avec détermination. Lui-même avait survécu aux assauts, non pas grâce à une concentration stupéfiante ou à une sagesse éblouissante,

mais grâce à des moyens tout à fait vieux jeu : une endurance terre à terre à faire grincer des dents. En 1968, lors de la rédaction d'une première et courte biographie de Luang Por, il insista pour que ses hallucinations vulvaires soient incluses. L'auteur, son disciple Ajahn Maha Amorn, était plutôt inquiet de la façon dont des révélations aussi franches seraient accueillies par le grand public. Ce n'était pas le type d'informations que l'on trouve habituellement dans ce genre de livres. Luang Por lui répondit que s'il omettait ce passage, il pouvait tout simplement oublier le projet.

La Retraite des Pluies à Wat Pah Bahn Nong Hee ne fut pas qu'une période lugubre et tempétueuse. Au contraire, une nuit, alors que Luang Por s'allongeait pour dormir à la fin d'une longue période de méditation, il fut surpris par une vision de Luang Pu Mun se tenant debout devant lui, lui tendant un joyau étincelant. Luang Pu Mun dit : "Chah, je te le donne. Regarde comme il est brillant et rayonnant." Luang Por s'assit et tendit la main droite pour recevoir le bijou. À cet instant, il se réveilla et se retrouva assis sur sa natte, la main formant un poing, comme s'il tenait quelque chose de suprêmement précieux. L'esprit de Luang Por reçut un formidable encouragement de cette vision de bon augure et pendant le reste de la retraite il fut animé d'un inextinguible enthousiasme pour la pratique.

Luang Por resta à Nong Hee jusqu'à la saison chaude de l'année suivante (1949) puis, sous un soleil brûlant, il reprit son itinérance. Mais auparavant, suivant l'ancienne tradition, il offrit à Luang Pu Kinaree un plateau de bougies, d'encens et de bâtonnets à dents* qu'il avait lui-même confectionnés à partir de l'arbre astringent *kotah* et demanda pardon pour les fautes qu'il avait pu commettre sciemment ou non durant son séjour. Luang Pu Kinaree fit l'éloge du dévouement de Luang Por à la pratique mais, d'une façon laconique, le mit en garde contre les distractions que pouvait entraîner son don pour l'exposé du Dhamma :

"Vénérable Chah, tout est bon dans votre pratique. Mais en ce qui concerne l'enseignement du Dhamma, soyez prudent."

* Une brosse à dents traditionnelle faite à la main, taillée dans un bois de vigne dur antiseptique, avec une extrémité frangée pour le brossage et une extrémité pointue pour le curetage.

DIVERS HANDICAPS

Quelques jours après le début de leur marche, Luang Por et son nouveau compagnon, le Vénérable Leuam, s'arrêtèrent pour la nuit dans une forêt de crémation. Le matin, après avoir fait une tournée d'aumônes dans un village voisin, ils furent suivis jusqu'à la forêt par deux adolescents. Les garçons demandèrent à Luang Por s'ils pouvaient le suivre en tant qu'étudiants et assistants. Après s'être assuré que les parents des garçons n'avaient pas d'objection, Luang Por accepta. Il était ému par la résolution des garçons :

Ces deux jeunes garçons étaient physiquement handicapés, mais ils avaient foi dans les enseignements du Bouddha et étaient prêts à partager les difficultés de la vie de tudong. Ils me donnèrent beaucoup de matière à réflexion. L'un d'eux avait des jambes et des yeux sains, mais était sourd comme un pot. Nous devions communiquer avec lui en faisant des signes. Les yeux et les oreilles de l'autre fonctionnaient normalement, mais il avait une jambe déformée qui se prenait parfois dans la bonne jambe lorsqu'il marchait et le faisait tomber. Ils nous suivaient parce que c'était leur souhait le plus profond et leurs handicaps ne pouvaient en rien les dissuader.

Le moine tudong dispose de nombreuses heures chaque jour pour diriger son attention vers son esprit qui, grâce à l'intérêt qui lui est accordé, entre souvent dans un mode de réflexion naturel. L'écho de l'appel lointain d'un gibbon, une petite créature en décomposition sur le chemin, une brise rafraîchissante inattendue, les petits événements de la journée et les sentiments qu'ils évoquent deviennent la matière première de la réflexion. Les observations et les idées qui, pour le non-méditant seraient normalement noyées dans un vacarme interne incessant, peuvent acquérir une résonance puissante. En marchant sur les chemins durs comme la pierre de Nakhon Phanom, accompagné par le chant incessant des grillons provenant des arbres voisins, certains couverts de fleurs d'un rose, d'un jaune et d'un rouge inattendus, d'autres ratatinés et desséchés, Luang Por sentait son esprit se tourner encore et encore vers ses nouveaux jeunes compagnons.

Des années plus tard, il raconta à ses disciples certaines des réflexions que la compagnie de ces garçons provoqua. Leur courage et leur détermination lui paraissaient un excellent exemple du pouvoir de l'esprit à surmonter les obstacles. Ils n'avaient pas choisi de naître avec de telles difficultés, c'était certainement la dernière chose que leurs parents auraient souhaitée et pourtant elles dominaient leur vie. Comme le Bouddha l'avait si souvent enseigné : tous les êtres naissent de leurs actions, en sont les propriétaires et les héritiers. Néanmoins, ces garçons rappelaient à Luang Por que, par une réponse sage à son héritage kammique, on peut trouver la dignité.

Alors qu'il marchait le long de la piste forestière et que le rythme du pas régulier entraînait son esprit vers d'autres réflexions, il pensa :

Ces garçons sont physiquement handicapés, mais s'ils s'éloignent du chemin et entrent dans une forêt épaisse, ils en sont conscients. Moi aussi, je suis handicapé - par les souillures de mon esprit. Et si elles me conduisent dans une forêt sombre, en suis-je conscient ? Les garçons ne font de mal à personne, mais tout esprit gravement handicapé par les souillures peut causer des tourments et une détresse incommensurable à d'autres personnes.

DORMIR SUR UN VIEUX CHEMIN

Un jour, au crépuscule, le petit groupe atteignit la lisière d'une épaisse forêt ; dès qu'ils pénétrèrent dans son ombre, ils sentirent la température baisser brusquement et ils se délectèrent de cette fraîcheur. La forêt entourait une colline escarpée, parsemée de rocailles abruptes, d'où s'échappait un ruisseau qui jaillissait malgré la saison : de l'eau à boire et de l'eau pour se baigner. On apercevait, de l'autre côté des rizières, un petit village où ils pourraient faire leur tournée d'aumônes le matin suivant. Cela semblait être un bon endroit pour s'arrêter pour la nuit.

Alors qu'ils cherchaient des endroits pour installer leurs glots, Luang Por remarqua un petit chemin envahi par la végétation qui serpentait dans la jungle jusqu'à la colline. Cela lui rappela un vieux dicton populaire qu'il n'avait jamais vraiment compris : "Ne te couche pas en travers d'un vieux chemin dans la forêt". Il décida d'ignorer ce conseil et de voir ce

qui se passerait. Luang Por envoya Vénérable Leuam à quelque distance dans la forêt, puis demanda aux deux garçons de s'installer à peu près à mi-chemin entre les deux moines. Quant à Luang Por, il installa son glot juste en face du chemin envahi par la végétation.

Après s'être baigné dans le ruisseau, tout le monde commença à pratiquer la méditation. Luang Por ne baissa pas sa moustiquaire pour que les deux garçons puissent toujours le voir s'ils avaient peur. Tard dans la nuit, il s'allongea sur son côté droit, en pleine conscience. Allongé en travers du vieux chemin, dos à la forêt, il regardait en direction du village. Au début, il semblait que rien ne se passerait, qu'éviter le chemin était simplement une autre superstition sans fondement. Mais alors qu'il commençait à sombrer dans le sommeil, Luang Por entendit un léger craquement de feuilles sèches. Quelque chose de grand se dirigeait vers lui à un rythme lent et confiant. Alors qu'il se rapprochait de plus en plus, Luang Por pouvait entendre le bruit de sa respiration. Il sentait dans le vent l'odeur caractéristique d'un tigre qui s'approchait. Il essaya de rester immobile, mais une partie de son esprit paniqua et il se mit à trembler de façon incontrôlable. La peur ne dura pas longtemps. Il se réprimanda.

Oublie cette vie. Même si le tigre ne te tue pas, tu vas mourir de toute façon. Mourir en suivant les traces du Bouddha signifie quelque chose. Si tu n'as jamais tué et mangé un tigre dans le passé, alors il ne te fera pas de mal. Si tu l'as fait, laisse-le te manger et règle ta dette.

Dans les moments de peur intense, le Bouddha enseigna aux moines à se remémorer les vertus du Triple Joyau. Il comparait son effet édifiant sur l'esprit avec l'effet éprouvé par un soldat dans le feu de la bataille à la vue de l'étendard d'une armée. Luang Por se souvint des vertus du Bouddha, du Dhamma et du Sangha et de la pureté de son propre sīla comme refuge et il se sentit immédiatement fortifié. Pendant ce temps, le tigre s'était arrêté. Il était immobile derrière lui dans la nuit. Luang Por pouvait l'entendre respirer à quatre ou cinq mètres de lui. Il ressentait l'horrible tension de l'attente, de l'accélération de cette respiration et du mouvement brusque derrière lui qui signifierait la fin de sa vie. Mais maintenant, les pensées et les craintes étaient en quelque sorte en dehors de son esprit. Le tigre ne bougea pas. Quelques instants plus tard, Luang Por entendit le tigre

faire demi-tour et retourner lentement dans les profondeurs de la forêt. Le craquement des feuilles s'estompa progressivement.

Il serait peut-être plus juste pour le tigre thaïlandais, presque disparu, d'ajouter qu'il n'y a pratiquement aucun cas connu d'attaque d'un moine tudong. Le tigre n'est en aucun cas la créature la plus dangereuse de la forêt. Lorsqu'il est surpris ou effrayé par un être humain, en particulier un moine, il quitte presque toujours les lieux avec dignité. Ce n'est pas le cas des éléphants. L'image occidentale de l'éléphant tend à être celle d'une bête sympathique qui vous promène sur son dos, qui a une mémoire remarquable et qui a un penchant pour les petits gâteaux à la crème. En fait dans la nature, il peut être un colosse imprévisible d'une violence désinvolte. Sa façon de traiter les humains gênants est soit de les piétiner, soit de les attraper avec sa trompe et de les frapper contre un arbre. Luang Pu Mun considérait l'ours comme la créature la plus dangereuse et donnait un coup de sifflet spécial pour les prévenir de son arrivée. Mais la peur est insensible à la logique et aux statistiques. Le tigre a quelque chose de primitif et de très évocateur. Luang Ta Maha Bua raconta un jour avoir rencontré un tigre dans la nature :

“Si la peur est vaincue, l'esprit sera envahi par le courage et jouira d'une profonde paix intérieure. Si la peur est victorieuse, elle se multipliera rapidement et prodigieusement. Le corps entier sera enveloppé à la fois par une chaleur brûlante et un froid glacial, par le désir d'uriner et de déféquer. Le moine sera étouffé par la peur et ressemblera plus à un mourant qu'à un vivant.”

Luang Por, soudainement propulsé dans ce qu'il percevait comme une situation de vie ou de mort, avait fait appel à un pouvoir dans son esprit dont il ignorait l'existence. Il dit plus tard de cet incident que, dès qu'il abandonna toute préoccupation pour sa vie et lâcha simplement prise sans regret ni crainte, il fut rempli d'un calme et d'un contentement profonds, accompagnés d'une attention et d'une sagesse d'une grande intensité. Son esprit était intrépide et inébranlable, prêt à faire face à tout ce qui pouvait arriver. C'était une chose merveilleuse.

UNE BONNE PERSONNE

*Seul, un moine doit s'asseoir, seul, il doit se reposer.
Sans paresse, il doit errer seul.*

*Seul, il doit s'apprivoiser.
Seul, il doit trouver la joie dans la vie de la forêt.*

Dhp 305

Luang Por commença à éprouver une soif presque physique de solitude. Plus sa pratique progressait, plus il était convaincu qu'elle était entravée par le sentiment de responsabilité qu'il ressentait à l'égard de ses compagnons de voyage. Il réalisa qu'il avait atteint un point où il devait se retirer en lui-même et développer sa méditation sans distractions extérieures. Il en discuta avec le Vénérable Leuam qui proposa de ramener les deux garçons chez eux et le lendemain, ils se séparèrent. Seul pour la première fois, Luang Por partit d'un pas décidé. Si un léger malaise à la base de l'estomac vint perturber les sentiments d'excitation et d'exaltation d'une liberté retrouvée, il n'en tint aucun compte.

L'après-midi suivant, Luang Por découvrit un monastère désert à la sortie du village de Bahn Kha Noi. L'endroit lui paraissait approprié pour le travail qu'il avait à accomplir et il installa son glot dans la salle poussiéreuse. Enfin seul, il intensifia ses efforts, maintenant une attention soutenue et vigilante sur ses yeux, ses oreilles, son nez, sa langue, son corps, sans permettre à son esprit de chercher la moindre distraction dans le monde des sens. C'était la méthode, il le savait, la plus efficace pour empêcher la dissipation de l'énergie mentale et créer les conditions favorables à la concentration sur l'objet de la méditation.

Les impressions sensorielles peuvent avoir autant d'impact sur le méditant que des vents forts et variables sur un funambule. Se complaire dans le son agréable de la voix d'une jeune femme qui chante dans un champ voisin ou manger un peu trop de riz gluant au repas du matin ne sont pas de mauvaises actions. Elles peuvent néanmoins déséquilibrer l'esprit du moine de manière frustrante pendant de nombreuses heures. Pendant les tournées d'aumônes, Luang Por gardait les yeux baissés, répondait aux questions des villageois d'une manière taciturne - pour l'instant, il ne souhaitait pas de visites sociales des fidèles laïcs - et s'efforçait de garder une prise ferme sur son objet de méditation à chaque étape mesurée

du chemin. Dès qu'il avait terminé son repas et lavé son bol au puits, il commençait la première des nombreuses heures de méditation en marche de la journée. Mais même le corps endurci par les voyages de Luang Por ne pouvait répondre aux exigences qu'il lui imposait. En peu de temps, ses pieds étaient tellement enflés par ses efforts que, à contrecœur, il dû abandonner sa pratique de la marche et se consacrer exclusivement à la méditation assise. Il fallut trois jours pour que les douleurs aiguës dans ses pieds disparaissent.



Dans le monastère désert où il demeurait, de petites traces d'anciens habitants étaient visibles tout autour de lui. Des gouttes de cire de bougie parsemaient le sol. Derrière l'autel, il y avait des livres vétustes, ravagés par les termites. C'était une solitude créée, née du rejet, d'une tristesse que le sommet de la montagne la plus isolée ou la grotte la plus retirée ne

pourraient jamais égaler. Un jour, exaspéré, Luang Por se rendit compte qu'il se sentait seul. Un de ses dialogues internes habituels s'ensuivit :

J'ai commencé à penser qu'il serait bon d'avoir un petit novice ou un postulant pour aider à faire quelques petits travaux ici. Mais d'autres pensées commencèrent à remettre en question ce genre d'idée : 'Tu es vraiment quelqu'un ! Il y a peu de temps encore, tu en avais marre de tes compagnons. Alors maintenant, pourquoi veux-tu en trouver d'autres ? 'Oui, c'est vrai, j'en avais marre, mais seulement des gens qui ne sont pas de bons compagnons*'. En ce moment, j'ai besoin d'un bon compagnon.' Alors, où sont les bonnes personnes ? Peux-tu en trouver ? Tu n'as été satisfait d'aucun de tes compagnons de voyage jusqu'à présent. Tu dois penser que tu es la seule personne bien dans les parages, pour les avoir abandonnés et être venu ici seul.'

Luang Por dit qu'en pensant à cela, il eut une révélation qui ne le quitta plus à partir de ce jour :

Où est la bonne personne ? Elle se trouve en nous. Si nous sommes bons, alors partout où nous allons, la bonté nous accompagne. Les gens peuvent nous féliciter, nous blâmer ou nous traiter avec mépris, mais quoi qu'ils disent ou fassent, la bonté demeure. Sans bonté, notre esprit vacille constamment : nous sommes irrités par les critiques et satisfaits par les louanges. En sachant où réside la bonne personne, nous disposons d'un principe sur lequel nous pouvons nous appuyer pour laisser aller les pensées. Si nous allons dans un endroit où les gens ne nous aiment pas ou disent des choses à notre sujet, nous ne considérons pas que c'est parce qu'ils sont bons ou mauvais ; nous savons que la bonté et la méchanceté sont en nous. Personne ne peut nous connaître aussi bien que nous nous connaissons nous-mêmes.

* Ici, Luang Por fait apparemment référence à de bons "amis dans le Dhamma", des compagnons dans l'effort.

EXPLOSIONS

Luang Por continua à errer à la recherche de lieux paisibles pour sa pratique, jusqu'au jour où il atteignit Bahn Khok Yao. Il y découvrit un monastère désert à environ un demi-kilomètre de la lisière du hameau. Il se sentait l'esprit léger et tranquille. C'était comme s'il y avait une sorte de rassemblement de force.

Une nuit, il y avait une fête dans le village. Peu après onze heures, alors que je pratiquais la méditation en marchant, j'ai commencé à me sentir un peu bizarre. En fait, ce sentiment, une sorte de calme et d'aisance inhabituels, était d'abord apparu pendant la journée. Lorsque je fus las de marcher, je suis entré dans la petite cabane au toit d'herbe pour m'asseoir et je fus pris par surprise. Soudain, mon esprit désirait la tranquillité si intensément que j'ai eu du mal à croiser mes jambes assez vite. C'est arrivé tout seul. Presque immédiatement, l'esprit est devenu vraiment paisible. Il se sentait ferme et stable. Ce n'est pas que je n'entendais plus les bruits des réjouissances dans le village ; je les entendais toujours, mais je pouvais aussi choisir de ne pas les entendre. C'était étrange. Quand je ne prêtais pas attention aux sons, il y avait le silence. Si je voulais les entendre, je le pouvais et ne ressentais aucune irritation. Dans mon esprit, c'était comme s'il y avait deux objets qui se tenaient là ensemble mais sans aucun lien entre eux. J'ai vu l'esprit et son objet sensoriel établis à différents endroits, comme une bouilloire et un crachoir posés près du siège d'un moine.

J'ai réalisé que si la concentration est encore faible, vous entendez des sons, mais quand l'esprit est vide, alors c'est silencieux. Si un son survient et que vous regardez la conscience de ce son, vous voyez que la conscience est séparée du son. Je me suis dit : 'Comment pourrait-il en être autrement ? C'est comme ça. Ils ne sont pas connectés.' J'ai continué à réfléchir sur ce sujet jusqu'à ce que je réalise : 'Ah, c'est important : lorsque la continuité *santati* entre les choses est rompue, il y a la paix (*santi*)'. Auparavant, il y avait eu *santati*, et maintenant, *santi* en avait émergé. Je poursuivis ma méditation. Mon esprit était complètement indifférent à tous les phénomènes extérieurs.

Si j'avais voulu arrêter de méditer à ce moment-là, j'aurais pu le faire à ma guise. Cela aurait-il été parce que j'étais fainéant, parce que j'étais fatigué ou parce que je m'ennuyais ? Non, pas du tout. Il n'y avait rien de tout cela dans mon esprit. Il y avait simplement un sentiment permanent de "justesse". Si je m'étais arrêté, cela n'aurait été que cela ; il n'y avait aucune souillure mentale impliquée.

Un peu plus tard, je me suis arrêté pour me reposer. Mais c'est seulement ma posture qui avait changé, mon esprit était resté dans le même état. J'ai saisi mon oreiller avec l'intention de dormir. Lorsque je me suis allongé, mon esprit était toujours aussi paisible qu'auparavant. Au moment où ma tête a touché l'oreiller, mon esprit eut l'impression de se pencher ou de s'incliner vers l'intérieur, vers où, je ne sais pas. Ensuite, c'était comme si un interrupteur avait été poussé, libérant de l'énergie électrique à travers un câble. Mon corps explosa avec une énorme détonation. La conscience à ce moment-là était extrêmement subtile. Après avoir dépassé ce point, elle glissa à l'intérieur vers un royaume de vacuité. Rien ne pouvait entrer dans cet endroit, rien ne pouvait l'atteindre. La conscience s'arrêta là pendant un bref instant, puis se retira. Mais je ne veux pas dire que c'était un retrait intentionnel ; j'étais simplement le témoin, celui qui sait. Mon esprit se retira progressivement jusqu'à ce qu'il revienne à son état normal.

Une fois mon esprit revenu à la normale, je me suis demandé ce qui s'était passé et je reçus la réponse suivante : 'Ces choses sont des phénomènes naturels, il n'y a pas lieu d'en être troublé'. Ces quelques mots suffirent pour que mon esprit accepte ce qui se passait. Après une courte pause, il recommença à s'incliner vers l'intérieur et rencontra à un moment donné le même interrupteur. Cette fois, mon corps se désintégra en fins fragments et je me glissai à nouveau à l'intérieur. Il y avait un silence complètement impénétrable, c'était supérieur à la première fois. Après une durée appropriée, mon esprit se retira. Tout s'est passé automatiquement. Je n'ai exercé aucune volonté ou influence sur ce qui se passait, je n'ai pas essayé de faire en sorte que les choses

se passent selon un plan, d'entrer dans cet état ou d'en sortir d'une manière particulière. J'ai simplement maintenu ma conscience, j'ai simplement continué à observer. Mon esprit revint à un état normal, et je n'ai pas spéculé à ce sujet. Je suis resté assis là en contemplation, puis cela se produisit pour la troisième fois et le monde entier se désintégra - la terre, la végétation, les arbres, les montagnes, les gens. Tout est devenu l'élément espace. C'était la fin de toutes choses. À ce stade final, il n'y avait plus rien du tout.

Je suis resté dans cet état aussi longtemps qu'il a voulu de moi. Je ne sais pas comment un tel endroit peut exister ; c'était difficile à concevoir et c'est difficile d'en parler. Il n'y a rien à quoi on puisse le comparer. La troisième fois que l'esprit est resté dans ce royaume était la plus longue et quand le temps fût écoulé, il revint à un état normal. Ces trois fois - comment pourrait-on les appeler, qui sait ?

J'ai décrit l'état naturel de l'esprit. Je n'ai pas parlé dans le langage technique de la conscience (*citta*) et des concomitants mentaux (*cetasikā*), car ce n'est pas nécessaire. J'ai eu la foi de me lancer dans la pratique. De mettre ma vie en jeu. Quand le moment fut venu pour que ce genre de choses émerge, le monde entier bascula. Si quelqu'un m'avait vu à ce moment-là il aurait pu penser que j'étais fou. En fait, ce genre d'expérience pourrait rendre fou quelqu'un qui n'a pas de sang-froid, car après cela rien n'est plus comme avant. Les gens n'ont plus la même apparence. Mais en fait, c'est seulement vous qui êtes différent, différent dans tous les sens du terme. Leurs pensées vont dans une direction et les vôtres dans une autre. Ils parlent d'une chose, et vous d'une autre. Ils montent là, et vous descendez ici. Vous êtes entièrement en désaccord avec la race humaine.

PENSÉE ERRONÉE

Luang Por poursuivit sa pratique à Bahn Khok Yao pendant près de trois semaines, puis se remit en marche. En traversant les petits villages de Sisongkhram, il ressentit un profond sentiment de calme et d'aise envahir

son esprit. Le Dhamma jaillissait sans effort, tant pour répondre à ses propres doutes qu'à ceux des villageois qui, certains soirs, venaient à son glot, apportant des offrandes de tabac et de noix de bétel*, éclairées par leurs torches fumantes.

Luang Por traversa le Mékong pour aller au Laos afin de se recueillir dans un sanctuaire connu. Après son retour dans l'Isan, il décida de se reposer dans un monastère près de Bahn Nong Kah. À cette époque son vieux bol en métal présentait un certain nombre de fissures et de petits trous et l'abbé lui proposa de le remplacer. Ce fut une nouvelle occasion pour lui de réfléchir à ses désirs en matière de nécessités et de se rappeler que sa pratique n'était pas encore aussi inébranlable qu'il le souhaitait. À Bahn Khok Yao, il avait fait l'expérience d'un profond niveau de paix, mais maintenant, si peu de temps après, des souillures mentales à nouveau l'égarèrent.

Ils m'offrirent un bol, mais il était ébréché et n'avait pas de couvercle. Je me souvins que, dans mon enfance, j'emmenais les buffles paître et que je voyais d'autres garçons tailler des lianes et les tisser pour en faire des chapeaux. J'ai donc demandé du rotin. J'ai tissé un disque et un rectangle, puis je les ai assemblés. J'avais mon couvercle de bol - la seule chose était qu'il ressemblait à un panier de riz gluant. Lors de la tournée d'aumônes, c'était une vraie horreur. Les villageois m'appelaient "le moine au grand bol". Je faisais comme si de rien n'était.

J'ai essayé de nouveau. J'y travaillais jour et nuit. C'était le mauvais type d'effort, motivé par le désir. La nuit, j'allumais une torche et travaillais seul dans la forêt. En tissant les lanières en avant et en arrière je me suis heurté à l'extrémité de la torche et les gouttes qui en coulaient me brûlèrent la main. J'en ai encore la cicatrice aujourd'hui. J'ai repris mes esprits. Je me suis dit : 'Qu'est-ce que je fais ? Je pense à tout cela d'une manière erronée.

* Comme il n'est pas expressément interdit de fumer dans le Vinaya, et que les risques pour la santé qui y sont associés n'étaient pas connus à l'époque, de nombreux moines de la forêt de la génération de Luang Por fumaient. Le Sangha de Wat Pah Pong interdit cette pratique à la fin des années 1960.

Je suis devenu moine et maintenant je me prive de sommeil juste pour avoir des robes et un bol. Ce n'est pas le bon type d'effort.'

J'ai lâché le travail. Je me suis assis et j'ai réfléchi, puis j'ai pratiqué la méditation en marchant. Mais alors que je marchais de long en large, mon esprit revenait au couvercle du bol et je me remettais au travail, complètement absorbé, jusqu'à l'aube. J'étais fatigué. Je fis une pause et me mis à méditer. Alors que j'étais assis, l'idée m'est revenue : 'C'est erroné'. Je commençais à m'assoupir un peu lorsque j'eus la vision d'un énorme Bouddha. Il me dit : 'Viens ici. Je vais te donner un enseignement du Dhamma'. Je suis allé vers lui et me suis prosterné. Il m'a donné un enseignement sur les accessoires de moines ; il dit qu'ils ne sont que les accessoires du corps et de l'esprit. Je me suis réveillé en sursaut, le corps tremblant. Même maintenant, je peux encore entendre le son de sa voix dans mon oreille.

J'avais appris ma leçon. J'avais été aveuglé par le désir, mais maintenant c'était fini. Je travaillais pendant un temps raisonnable, puis je me reposais, je marchais et je pratiquais la méditation assise. C'était un point très important. Auparavant, quel que soit le travail, s'il était encore inachevé et que je le mettais de côté pour aller méditer, mon esprit y restait attaché, je ne pouvais pas m'en défaire. J'avais beau essayer de le faire disparaître de mon esprit, il ne bougeait pas. J'ai donc pris cela comme un entraînement mental : un entraînement au renoncement, au lâcher-prise.

Quoi que je fasse, j'étais déterminé à ne pas le terminer rapidement. Après avoir travaillé sur le couvercle du bol pendant un certain temps, j'allais pratiquer la méditation ; mais que je sois en train de marcher ou de m'asseoir, mon esprit était absorbé par le couvercle du bol et ne se concentrait sur rien d'autre. Je voyais combien il est difficile pour l'esprit de lâcher prise. Il s'accrochait avec tant de ténacité. Mais j'ai acquis un autre principe de contemplation : ne vous pressez pas de terminer quoi que ce soit. Faites-en un peu, puis posez-le. Regardez votre esprit. S'il tourne toujours en rond autour du travail inachevé, regardez

comment il se sent. C'est là que ça commence à être amusant. Allez au combat.

J'étais déterminé à ne pas m'arrêter avant d'avoir entraîné mon esprit au point que lorsque je travaillais, je ne faisais que travailler et lorsque je m'arrêtais, j'étais capable de poser le travail dans mon esprit. Je faisais en sorte que le travail et le repos soient séparés, distincts, afin qu'il n'y ait pas de souffrance. Mais il était extrêmement difficile de s'entraîner de cette manière. Il est difficile de se défaire des attachements, de les abandonner. L'idée que j'avais eue d'en finir au plus vite avec les choses n'était pas exactement fausse, mais du point de vue du Dhamma, elle n'était pas correcte, parce qu'il n'y a rien que vous puissiez savoir une fois pour toutes si votre esprit refuse de s'arrêter.

J'en suis venu à réfléchir sur les sensations. Comment se défaire des sensations agréables et désagréables lorsqu'elles sont encore présentes ? C'est comme avec le couvercle du bol...

Voici donc le principe : ne rien faire avec l'idée de le terminer. Posez-le à intervalles réguliers et allez pratiquer la méditation en marchant. Dès que mon esprit se remettait à se préoccuper du travail, je le grondais, je m'y opposais. Je m'entraînais, je me parlais à moi-même, seul dans la forêt. Je continuais à me battre ! Après, c'était moins un fardeau. En continuant à m'entraîner, j'ai trouvé plus facile de séparer le travail du repos.

Après cela, qu'il s'agisse de coudre des robes ou de crocheter une housse pour mon bol ou quoi que ce soit d'autre, je m'entraînais. Je pouvais le faire, ou le poser. J'ai appris à connaître la cause de la souffrance. C'est ainsi que naît le Dhamma. Par la suite, que je sois debout, en train de marcher, assis ou couché, je ressentais un rayonnement et un plaisir qui duraient jusqu'à ce que, finalement, le couvercle du bol soit terminé. Mais lors de la tournée d'aumônes, les villageois me regardaient toujours avec mon bol, avec des expressions déconcertées. Un peu plus tard, je me souvins d'avoir vu chez quelqu'un à Bahn Kor une sorte de plateau qui pourrait faire un couvercle de bol raisonnable. C'est ce que je fis : Je me suis procuré un plateau, j'ai plié les bords, je

les ai soudés et j'en ai fait mon couvercle. Je n'ai jamais pensé à demander quoi que ce soit à qui que ce soit.

Mais les péripéties de Luang Por n'étaient pas terminées. Les bols en métal demandaient beaucoup d'attention. Les moines devaient être constamment sur leurs gardes pour éviter la rouille. Une méthode pour protéger le bol était de le vernir.

Plus tard, je me suis rappelé qu'en tant que novice, j'avais vu un moine utiliser la sève de *l'arbre à laque de Birmanie* pour vernir son bol. Je me suis donc dit que j'allais essayer. Je suis descendu à Bahn Khok, dans le district de Loeng Nok Tah, parce qu'il y a beaucoup d'arbres à laque de Birmanie là-bas, et j'en ai peint tout mon bol et le couvercle. Un laïc me suggéra de le mettre dans un panier et de le descendre dans un puits pour qu'il sèche plus rapidement : "trois jours et il devrait être prêt" dit-il. Pas de chance. J'ai attendu plus d'un mois et il n'était toujours pas sec. Je ne pouvais pas faire la tournée d'aumônes, je ne pouvais aller nulle part. Pendant la méditation, des pensées d'inquiétude au sujet du bol surgissaient. Je passais mon temps à soulever le panier de haut en bas de ce puits pour vérifier si le vernis était sec. Je souffrais vraiment. À la fin, j'ai réalisé que même si je le laissais dans l'eau pendant un an, cela ne marcherait probablement pas. J'ai donc demandé à un laïc d'apporter du papier pour envelopper l'extérieur du bol ; ainsi au moins, je pouvais faire ma tournée d'aumônes. J'avais peur des conséquences kammiques de demander un nouveau bol aux laïcs. J'ai simplement accepté la situation.

ENSEIGNEMENTS D'UN CERF ABOYEUR

La façon particulière qu'avait Luang Por de réfléchir au Dhamma a été dévoilée à plusieurs reprises. Elle consistait en un vigoureux dialogue interne. Une série de questions et de réponses ou un débat entre deux points de vue opposés, se déroulait dans son esprit jusqu'à ce que la vérité soit atteinte, qu'une leçon précieuse soit apprise, qu'une décision soit prise. Cette compétence fut à nouveau mise en évidence et lui sauva probablement la vie au cœur des montagnes de Nakhon Phanom.

Luang Por n'avait pas trouvé de village depuis quelques jours et il commençait à s'affaiblir par manque de nourriture. Il se sentait fatigué et étourdi, ses jambes flageolaient dans les montées et il était essoufflé. Puis la fièvre frappa. Couché à l'ombre d'un arbre, trop épuisé pour bouger, il fit le point sur la situation : peu d'eau, aucun signe de village et son corps en feu. Alors que Luang Por se rendit compte que ses chances de survie étaient faibles, une pensée troublante lui vint à l'esprit : supposons qu'un chasseur découvre son cadavre et envoie des nouvelles à Ubon. Quelle détresse et quel inconvénient ce serait pour sa famille de devoir venir de si loin pour organiser des funérailles. Il chercha à tâtons dans son sac son livret d'identification de moine. Si le pire devait arriver, il le brûlerait pour que personne ne sache qui il était. Juste à ce moment-là, il fut tiré de ces sombres pensées par le son d'un cerf aboyeur qui résonnait bruyamment dans la vallée boisée en contrebas. Il se demanda alors :

Les cerfs aboyeurs et les autres créatures tombent-ils malades ?

Oui, bien sûr. Ils ont des corps tout comme nous.

Ont-ils des médicaments ? Ont-ils des médecins qui leur font des injections ?

Non, bien sûr que non. Ils se débrouillent avec les pousses et les feuilles qu'ils trouvent.

Les créatures sauvages n'ont pas de médicaments, elles n'ont pas de médecins pour s'occuper d'elles et pourtant elles ne semblent pas disparaître. La forêt est pleine de ces animaux et de leurs petits, n'est-ce pas ?

Oui, c'est vrai.

Ces simples pensées suffirent à secouer Luang Por et à le sortir du désespoir qui envahissait son esprit. Il s'assit laborieusement et se força à boire un peu d'eau. Il croisa les jambes et commença à méditer. Au matin, la fièvre était retombée.

LES ARMES DU DHAMMA

S'adressant à ses disciples des dizaines d'années plus tard, Luang Por parlait avec affection de ses années de tudong :

À l'époque, je n'avais même pas de filtre à eau, les nécessités de base étaient très difficiles à trouver. J'avais une minuscule tasse en aluminium à laquelle j'étais très attaché. Je fumais encore à cette époque. Il n'y avait pas d'allumettes, mais j'avais une boîte d'amadou en bambou avec la moitié d'une peau de citron comme bouchon. Le soir, quand j'étais fatigué par la méditation en marche, je m'asseyais et j'allumais une cigarette. Je pense que s'il y avait des esprits dans le coin, le bruit de la pierre à feu, 'bok ! bok !', au milieu de la nuit les aurait tous fait fuir.

Quand je repense aux jours où je pratiquais seul, c'était douloureux et plein d'épreuves les plus difficiles, mais en même temps j'y prenais beaucoup de plaisir. Le plaisir et la souffrance allaient de pair. C'est à peu près la même chose que de manger des *fleurs de trompette indienne* grillées, trempées dans une sauce pimentée et du gingembre moulu. C'est délicieux, mais c'est chaud ! Vous êtes en train de les manger et le nez coule, mais vous ne pouvez pas vous arrêter parce que c'est si bon. Vous mangez et en même temps vous gémissiez, 'Oh ! Oh !' C'est à ça que ressemblait la pratique à l'époque.

Vous devez être vraiment résolu à pratiquer le Dhamma. Ce n'est pas une chose légère. C'est lourd ! Vous devez mettre votre vie en jeu. Un tigre va vous manger, un éléphant va vous piétiner, alors, ainsi soit-il. C'est ainsi que vous pensez. Lorsque vous avez observé vos préceptes de manière pure, il n'y a plus rien à craindre : c'est comme si vous étiez déjà mort. Si vous mourez, c'est comme s'il n'y avait rien qui meurt, donc vous n'avez pas peur. C'est ce qu'on appelle l'arme du Dhamma. J'ai été sur des sommets de montagne dans tout le pays et cette seule arme de Dhamma a toujours triomphé. Vous lâchez prise totalement. Vous êtes audacieux. Vous êtes prêt à mourir. Vous risquez votre vie.

En y réfléchissant, j'ai vu comment l'arme du Bouddha affermit l'esprit. C'est la meilleure de toutes les armes. J'ai continué à réfléchir, à regarder, à penser, à voir. Lorsque l'esprit voit vraiment, il pénètre les choses complètement : la souffrance est comme ceci, la cessation de la souffrance est comme cela. Alors il y a aisance et contentement. Quelqu'un qui voit la souffrance mais ne la pénètre pas complètement, qui se contente de sentiments de paix intérieure, n'a aucun moyen de savoir cela.

Si quelqu'un n'a pas peur de la mort, s'il est prêt à donner sa vie, alors il ne mourra pas. Si vous laissez la souffrance aller au-delà de la souffrance, elle prend fin. Comprenez-la, voyez la vérité des choses, voyez la nature des choses. Cela a une réelle valeur : cela rend l'esprit puissant. Pensez-vous qu'il soit possible pour un tel esprit d'avoir peur de quelqu'un, d'avoir peur de la forêt, d'avoir peur des animaux sauvages ? Il est solide et fort. Le cœur d'un moine méditant est incroyablement résolu. Grâce à la méditation, quiconque est prêt à donner sa vie pour le Dhamma développe un esprit de grande ampleur, d'une fermeté absolue. La capacité à lâcher prise devient sublime.

Tout cela s'appelle *vitakka** : faire surgir quelque chose dans l'esprit, puis *vicāra* : l'examiner. Ces deux choses continuent à travailler ensemble jusqu'à ce que le sujet soit entièrement pénétré. À ce moment-là, la joie intense (*pīti*) surgit dans l'esprit....

Lorsqu'en marchant je pensais à la pratique de la méditation ou aux vertus du Bouddha ou du Dhamma, la joie intense s'infiltrait dans tout mon corps et le rafraîchissait entièrement. Alors que j'étais assis là, mon esprit débordait de joie pour mes actions et tous les obstacles que j'avais surmontés. Mes cheveux se hérissaient et des larmes commençaient à couler. Je me sentais encore plus inspiré pour lutter et persévérer. Il n'était pas question que le découragement surgisse, quoi qu'il arrive. Il y avait *vitakka*, *vicāra*, la joie et la félicité accompagnée de

* Dans ce paragraphe, Luang Por explique les cinq états mentaux qui définissent le premier état de concentration d'absorption profonde (*jhāna*).

conscience. L'esprit était soutenu par le vitakka et le vicāra et stabilisé par la félicité. À ce moment-là, on pourrait dire qu'il dépendait du pouvoir d'absorption (*jhāna*) si vous voulez, je ne sais pas. C'était simplement comme ça. Si vous voulez l'appeler absorption, alors allez-y. Au bout d'un certain temps, vitakka et vicāra furent abandonnés, la joie intense disparut et l'esprit se focalisa et s'unifia en un seul point (*ekaggatā*), samādhi fut fermement établi et le calme lucide, qui est un fondement de la sagesse, apparut.

Ainsi, ai-je compris que c'est par la pratique que la compréhension et la vision s'établissent. Étudier et réfléchir à ces sujets est complètement différent. Même les pensées et les hypothèses que vous faites sur le devenir des choses sont incluses dans les choses que vous voyez clairement, et elles se révèlent être en contradiction avec la façon dont les choses sont.

Donc, maintenant, j'étais content. Gros ou mince, en bonne santé ou malade, j'étais satisfait. Je ne me suis jamais demandé où était ma mère, où était tel ou tel ami ou relation. Il n'y avait rien de tout cela. J'ai juste résolu dans mon esprit que si je devais mourir, alors je mourrais, et c'était tout ce qu'il y avait à faire. Je n'avais aucune inquiétude. Mon esprit était ferme. Et ainsi, il n'y avait plus rien qui me retenait. Mon esprit était revigoré et me poussait à avancer.

Quel que soit le nombre d'enseignements du Dhamma que vous écoutez, peu importe le temps consacré à l'étude, la connaissance que vous en retirez ne vous conduit pas à la vérité et ne peut donc jamais vous libérer des doutes et des hésitations. Vous devez pratiquer. Si votre connaissance est une réalisation de la vérité, alors les choses arrivent à leur conclusion. Je ne sais pas comment l'exprimer en mots, mais cela se produit naturellement, c'est inévitable. Ce n'est rien d'autre que l'apparition de "l'esprit naturel" (*pakati citta*).

SAUVER LE DESSERT

Cette année-là, Luang Por passa la Retraite des Pluies dans un petit monastère de la lignée Dhammayut. Bien que Luang Por ait été moine durant dix années maintenant et appliquait scrupuleusement la Discipline Monastique, il était encore affilié à l'Ordre Mahānikāya, dans lequel l'attitude générale envers le Vinaya variait entre le relâchement et le laxisme pur et simple. Pour cette raison les moines Mahānikāya n'étaient généralement pas acceptés pour des séjours de longue durée dans les monastères Dhammayut. Ce monastère fit une exception pour Luang Por, à la condition qu'il conserve son statut d'*āgantuka*, ou "moine visiteur" : il ne serait pas considéré comme un membre à part entière de la communauté et son ancienneté ne serait pas reconnue dans les rencontres officielles (ce protocole était, et est encore, courant dans de nombreux endroits, bien que la position généralement adoptée de nos jours est que cela est requis en raison de la différence de lignée). Le raisonnement tacite, comme nous l'avons mentionné plus haut, était que les moines Mahānikāya étaient, au pire, pas de vrais moines et, au mieux, des moines impurs.

On aurait pu s'attendre à ce que Luang Por, qui avait consacré tant d'efforts à l'étude de la Discipline, trouve ce jugement blessant, mais il n'en fût pas ébranlé. Il était parfaitement conscient de la norme en vigueur dans les monastères Dhammayut et était prêt à l'accepter. Comme il devait le dire plus tard, il se disait que ce qu'il était ne dépendait pas de la façon dont les autres le traitaient.

Le sérieux avec lequel Luang Por prenait le Vinaya devait, en fait, avoir des conséquences ironiques. Un incident survenu pendant la retraite révéla qu'il était plus scrupuleux dans le respect du Vinaya que le chef de la communauté stricte qui l'avait accepté à contrecœur. L'incident concernait la règle qui stipule qu'un moine ne peut consommer que des aliments qui ont été formellement offerts et placés dans ses mains. Le commentaire de la règle stipule que si un moine touche délibérément de la nourriture non offerte, non seulement lui, mais tout moine quel qu'il soit, ne peut la manger, même si elle lui est ensuite offerte de manière correcte. Un matin, après avoir fait sa tournée d'aumônes, Luang Por retourna à son kuti qui était situé près de la cuisine. En jetant un coup d'œil par la

fenêtre du kuti, il aperçut l'abbé qui se comportait étrangement. Debout près d'un feu de charbon de bois sur lequel commençaient à brûler des sections de bambou remplies de riz gluant sucré laissés sans surveillance, il semblait indécis. Puis il se décida. L'abbé, connu pour son penchant pour le riz sucré, après avoir regardé à gauche et à droite, retourna rapidement les sections de bambou.

Lors du repas, le vieil abbé remarqua que Luang Por ne mangeait pas de riz sucré grillé. Il lui demanda innocemment s'il en avait pris et le refus calme et poli de Luang Por fit rougir intensément le visage de l'abbé au-dessus de son bol. Quelques secondes plus tard, il confessa à haute voix son offense à la communauté embarrassée.

Cet épisode semble avoir fait une profonde impression sur Luang Por. En tout cas, vingt ans plus tard, c'est l'un des rares récits de ses voyages en tudong qu'il raconta à son biographe. Mais pour toute personne autre qu'un moine bouddhiste, la signification de cette anecdote n'est pas facile à comprendre. Il peut sembler que l'abbé ait agi raisonnablement. Il a évité que le riz ne brûle au prix d'une infraction mineure aux règles de la discipline ; le bon sens a prévalu.

Pour un moine de la forêt, c'est une question d'intégrité. Le Vinaya est un système d'honneur : aucune force de police ou autorité extérieure ne contraint les moines à suivre les règles. Une grande valeur est accordée à l'honnêteté et à l'intégrité. Dissimuler une infraction est considéré comme particulièrement répréhensible. Les moines supérieurs ne bénéficient d'aucune dérogation aux règles. Au contraire, ils sont censés respecter les règles le plus scrupuleusement possible. Pour un moine supérieur, succomber aux désirs des sens, commettre une infraction en toute conscience (en vérifiant d'abord s'il y a des témoins), dissimuler l'infraction, puis l'aggraver en mangeant la nourriture rendue interdite, aurait compromis sa position d'autorité. Le refus discret de la nourriture par Luang Por signifiait qu'il adoptait l'interprétation la plus stricte possible de la règle. Sa discrétion piqua la conscience du fautif, là où la confrontation aurait pu conduire au déni ou au conflit.

MESSAGERS DE LA MORT

Le monastère était flanqué d'une forêt de crémation, au cœur de laquelle se trouvait un petit pavillon ouvert. C'est dans cet endroit isolé que Luang Por passait une grande partie de son temps. Un jour, alors qu'il pratiquait la méditation assise dans le pavillon, un corbeau se posa sur la branche d'un arbre voisin et se mit à croasser bruyamment. Luang Por ne lui accorda aucune attention. Voyant son indifférence, le corbeau descendit de son perchoir et posa l'herbe séchée qu'il tenait dans son bec sur le sol devant lui. Il resta là à regarder Luang Por pendant un moment en croassant avec insistance : “*croa ! croa ! croa !*” Luang Por fut frappé par la singularité de ce comportement. C'était comme si l'herbe était une sorte de cadeau ou de signe. Dès que le corbeau s'aperçut qu'il avait attiré l'attention de Luang Por, il déposa l'herbe sur le sol et s'envola. Trois jours plus tard, les villageois amenèrent le corps d'un garçon de treize ans dans la forêt. Il était mort d'une fièvre. Ils l'incinérèrent à côté du pavillon.

Trois ou quatre jours plus tard, le corbeau vint à nouveau rendre visite à Luang Por, portant avec lui une autre becquée d'herbe sèche et agissant exactement de la même manière que la fois précédente. Quelques jours plus tard, le frère du premier enfant fut amené dans la forêt, victime d'une maladie soudaine et inexplicable. Après un autre intervalle de trois jours, le corbeau revint une fois de plus et peu après, avec une funeste inévitabilité, le cadavre d'un autre enfant fut amené dans la forêt pour être incinéré. Cette fois, il s'agissait de la sœur aînée des deux garçons. Les parents et les proches des enfants morts suivaient le cercueil, courbés et écrasés de chagrin. La vue du troisième jeune cadavre et du cortège funèbre dévasté emplit Luang Por d'une intense “tristesse froide et sobre”.

L'expression “tristesse froide et sobre” est une traduction du difficile terme thaïlandais *salot sangwet**. Le problème que pose la traduction exacte de cette expression n'est pas seulement d'ordre linguistique. Il s'agit d'un terme qui utilise des mots de tous les jours pour décrire une expérience inhabituelle qui résulte de la méditation bouddhiste et qui, en tant que telle, n'est pas entièrement accessible aux non-méditants, même bouddhistes. Elle est à la fois semblable et différente du chagrin ordinaire ;

* “Sangwet” est dérivé du pāli “*saṃvega*”, généralement traduit par “sentiment qu'il n'y a pas de temps à perdre”.

c'est un chagrin élevé ou transfiguré. La pratique intensive de la méditation bouddhiste engendre dans l'esprit une profonde réceptivité de la vérité de la condition humaine. Les tragédies quotidiennes de l'existence humaine sont perçues dans un nouveau contexte. Les événements sont vécus comme des expressions extérieures d'une insubstantialité globale. Avec ses facultés accrues par la méditation, Luang Por observa la douleur du groupe de personnes en deuil qui passa devant lui. La souffrance inhérente à l'amour se révéla dans toute sa brutalité et son intensité. Il était rempli de salot sangwet.

La souffrance dont Luang Por fut témoin dans la forêt de crémation l'incita à redoubler d'efforts. Il augmenta encore ses heures de pratique de la méditation et réduisit encore davantage ses heures de sommeil déjà minimales. Il continuait à pratiquer la méditation en marchant même si la pluie tombait à verse et créait des flaques d'eau autour de ses pieds. En tant que riziculteur, il aurait labouré les champs par un temps pareil, se disait-il, pourquoi ne pouvait-il pas endurer la pluie pour ce travail bien plus important ?

Lors d'une séance de méditation, Luang Por eut une intense vision. Il se vit marchant le long d'une route et passant devant un vieil homme rongé par la douleur qui gémissait pitoyablement. Il s'arrêta mais ne s'approcha pas de l'homme. Après avoir contemplé la triste figure pendant un certain temps, il continua à marcher. Plus loin sur le chemin, il vit un corps étendu dans la saleté au bord de la route. C'était un homme à l'article de la mort, gravement émacié, au souffle faible et irrégulier. Luang Por resta là à contempler la scène et continua son chemin. Enfin, il rencontra un cadavre boursoufflé et décoloré. Ses yeux ressortaient de façon grotesque, sa langue noire, gonflée, remplissait la bouche, grouillant d'asticots. Une fois de plus, il contempla la scène et continua à marcher. Le sentiment de tristesse sobre que ces images évoquaient était total. Elles restèrent clairement présentes dans son esprit au cours des semaines suivantes, accentuant son désenchantement croissant à l'égard de l'existence conditionnée et son désir ardent de se libérer des attaches qui le liaient encore à celle-ci.

Pendant cette période, Luang Por expérimenta également le jeûne. Mais cela ne lui apporta aucun gain en termes de tranquillité d'esprit, seulement de la chaleur et des malaises dans le corps. Il en conclut que c'était une

méthode qui ne convenait pas à son tempérament et revint à son ancienne pratique qui consistait à manger une fois par jour. L'enseignement du Bouddha sur les trois principes cardinaux, ou "invariablement corrects", du développement spirituel - la modération dans l'alimentation, la retenue des sens et l'éveil constant - lui paraissait de plus en plus logique. Ils allaient former la base de nombreux enseignements du Dhamma à ses disciples au cours des années suivantes. Il mit à nouveau l'accent sur la continuité de la pratique plutôt que sur l'ascétisme extrême et sa pratique progressa ainsi en toute fluidité. L'esprit libre de toute entrave, sa recherche du Dhamma était, pour le moment, habile et sans entrave.

MONTAGNE LANGKA

À la fin de la retraite, le Sangha résident se prépara à partir pour un parcours de tudong au Laos. À cette époque, leur attitude à l'égard de Luang Por avait beaucoup changé et ils essayèrent de le persuader de les accompagner. Mais Luang Por refusa : un problème persistant était apparu dans sa méditation et il avait besoin de l'avis d'un expert. Se séparant de ses compagnons des derniers mois, il se rendit au mont Langka pour rendre visite à Ajahn Wang, un disciple de Luang Pu Mun.

J'allais si loin et puis je m'arrêtais. Je vais faire une comparaison : c'est comme si je marchais et que je m'arrêtais, que je m'affaisais sur le sol et que j'étais incapable d'avancer. Puis je revenais en arrière - je parle de ma conscience, vous comprenez, de mon esprit. Je persévérais, mais je revenais toujours au même endroit et je me retrouvais dans une impasse. Arrêté. C'était un type de sensation. L'autre type de sensation était comme ça : J'entrais en collision avec une barrière avant de faire demi-tour.

Je continuais ma méditation en marchant et assise, mais je me retrouvais toujours au même endroit. "Qu'est-ce que c'est ?" me suis-je demandé. 'Quoi que ce soit, ignore-le', était la réponse qui me venait. Après un certain temps, cela cessa, mais peu de temps après, ça revint. Il y avait une demande constante de réponse dans mon esprit, 'Qu'est-ce que c'est ?'. Pendant la journée, en dehors des séances de méditation, cette question était présente. Mon esprit était perturbé et ne cessait de réclamer une réponse.

Je ne voyais pas cette chose pour ce qu'elle était, pas au point d'être capable de lâcher prise, et donc mon esprit continuait à la suivre.

J'ai commencé à me demander qui pourrait m'aider à résoudre mon problème, et j'ai pensé à Ajahn Wang, dont j'avais entendu dire qu'il vivait au sommet du mont Langka avec quelques novices. Je ne le connaissais pas personnellement, mais j'ai pensé qu'il devait avoir atteint un certain niveau pour être capable de vivre de cette façon.

Luang Por escalada la montagne et passa trois nuits à discuter du Dhamma avec Ajahn Wang. Bien des années plus tard, il raconta leur première conversation :

Ajahn Wang dit : “Une fois, alors que je marchais, je me suis arrêté et j'ai contemplé mon corps s'enfoncer dans la terre à travers le sol.”

Je lui ai demandé : “Étiez-vous pleinement conscient de ce qui se passait, Ajahn ?”.

Il répondit : “J'étais conscient. Comment aurais-je pu ne pas l'être ? J'étais conscient. Comme je m'enfonçais de plus en plus, je me suis dit de laisser les choses suivre leur cours. Puis j'ai atteint le point le plus profond et j'ai commencé à remonter. Mais lorsque j'ai atteint la surface, mon corps ne s'est pas arrêté là. En quelques instants, j'étais déjà dans les airs. J'ai simplement maintenu ma conscience. C'était incroyable qu'une telle chose puisse se produire. Je me suis élevé encore plus, jusqu'à ce que j'atteigne la cime des arbres, puis mon corps a explosé : BOOM ! Et puis, il y avait mes intestins, suspendus comme des guirlandes aux branches des arbres’.

J'ai dit : “Vous êtes sûr que ce n'était pas un rêve, Ajahn ?”.

Ajahn Wang secoua la tête : “Non, ce n'était pas un rêve. Si je n'avais pas gardé ma présence d'esprit, cela aurait pu m'emporter. C'est vraiment arrivé de cette façon. Au moment où cela s'est produit, je l'ai perçu comme réel. Aujourd'hui encore, je m'en

souviens comme de quelque chose qui s'est réellement produit. Et lorsque les *nimittas** peuvent être de cette ampleur, que dire alors de ceux de niveau inférieur ? Si votre corps explosait, que ressentiriez-vous ? Et si vous voyiez vos entrailles s'enrouler autour d'un arbre ? C'était une expérience incroyable. Mais j'ai réalisé que c'était un *nimitta*. J'étais fermement convaincu de cela. J'étais sûr qu'il n'y avait rien qui puisse me nuire. Puis j'ai concentré ma conscience sur l'esprit lui-même et bientôt la vision a disparu. Ensuite, je me suis assis en pensant : "Qu'est-ce que c'était ?"

"Ajahn, je suis venu vous présenter mes respects car je ne sais pas du tout quoi faire. Mon expérience est différente de la vôtre, c'est comme si je marchais sur un pont tronqué qui n'atteint pas l'autre côté de la rivière. Je m'arrête. Il n'y a pas de chemin devant moi et je ne sais pas quoi faire, alors je fais demi-tour et je reviens en arrière. Cela se passe pendant ma méditation. Ou parfois, je continue jusqu'au bout, mais il n'y a nulle part où aller, alors je retourne. D'autres fois, il y a une sorte d'obstacle qui bloque le chemin et je le heurte. Je ne peux pas aller plus loin. C'est comme ça depuis longtemps maintenant. Qu'est-ce que c'est, Ajahn ?"

Ajahn Wang m'expliqua : "C'est la fin, c'est la limite la plus extrême de la perception. Lorsque cela se produit, sous quelque forme que ce soit, restez simplement là et soyez conscient de cette perception. Si vous restez là, elle sera résolue, elle changera d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la force. Soyez simplement conscient de la nature de la perception et de l'état de votre esprit. Concentrez votre conscience et sous peu la perception changera. Elle changera un peu comme les perceptions d'un enfant se transforment en celles d'un adulte. Enfant, vous aimez jouer avec des jeux, mais à l'âge adulte vous retrouvez ces jeux et vous n'avez plus envie de jouer. Vous jouez avec d'autres choses."

"Oh ! Je comprends maintenant."

* Voir glossaire, page 875.

Ajahn Wang dit : “Ne parlez pas trop tôt ! Il y a tellement de choses qui peuvent arriver, tellement de choses. Rappelez-vous simplement que dans le samādhi, tout peut arriver. Mais quoi qu’il se produise, cela n’a pas d’importance tant que vous n’êtes pas pris dans des doutes à ce sujet. Lorsque vous pouvez maintenir cette conscience, alors ces phénomènes commencent à perdre leur importance. Le pouvoir de conditionnement de l’esprit s’estompe. Peut-être que vous regardez attentivement et voyez un canard. Et avant longtemps, le canard s’est transformé en poulet. Vous gardez les yeux sur le poulet et en quelques instants, il se transforme en chien. Vous regardez le chien et ensuite c’est un cochon. C’est déroutant, il n’y a pas de fin.

Concentrez-vous sur l’esprit, concentrez-vous sur lui, mais ne pensez jamais que vous êtes arrivé à la fin de ce genre de phénomènes, parce que d’ici peu, ils reviendront. Mais vous continuez à les ignorer. Vous les reconnaissez simplement et vous lâchez prise. Il n’y a alors aucun danger. Concentrez-vous sur eux de cette manière afin que votre esprit ait une base solide. Ne les poursuivez pas. Une fois que vous aurez résolu ce problème, vous pourrez continuer. Il y aura une brèche à franchir. Les anciennes perceptions ou les nouvelles qui surgiront à l’avenir sont toutes de la même nature fondamentale ; c’est simplement que certaines sont plus vives et plus puissantes que d’autres. Mais aussi merveilleuses ou sublimes que puissent être ces visions, ne vous y attachez pas. C’est simplement leur nature. Vous devez vraiment cultiver cette compréhension.”

Je lui ai demandé : “Comment se fait-il que certaines personnes semblent n’avoir aucun problème. Elles ne souffrent pas du tout. Elles ne rencontrent aucun obstacle, et tout se passe bien pour elles ?

Ajahn Wang répondit : “C’est le résultat du kamma. Pour vous, c’est une période de lutte. Lorsque l’esprit converge, il y a une lutte pour le trône. Tout ce qui se dispute n’est pas mauvais, remarquez : certaines choses sont bonnes, d’autres sont agréables. Mais elles sont toutes dangereuses. Ne donnez de l’importance à aucune d’entre elles.

L'esprit de Luang Por était libéré de ses doutes. Il ressentit une grande poussée d'énergie et passa les jours suivants à pratiquer vigoureusement jour et nuit, sans s'arrêter pour se reposer. Son esprit était désormais capable de dépasser les barrières qu'il avait lui-même érigées et il put investiguer les quatre éléments de solidité, cohésion, vibration et chaleur qui constituent le monde physique, ainsi que la nature réelle et conventionnelle de la réalité. Après trois nuits, Luang Por rendit hommage à Ajahn Wang et reprit son voyage. Il réfléchit à la valeur d'un ami sage :

Oui, on peut pratiquer seul, mais cela peut être lent. Lorsque vous n'avez que votre propre façon de voir les choses, vous pouvez être pris dans un cercle qui tourne autour d'un problème particulier ; mais s'il y a quelqu'un pour vous indiquer le chemin, c'est rapide. Il y a un nouveau chemin de contemplation à suivre. C'est comme ça pour tout le monde : quand on est coincé, on s'accroche.

Je suis descendu du mont Langka et à sa base, je suis arrivé à un monastère désert. Juste à ce moment-là il s'est mis à pleuvoir et je suis allé m'abriter sous la salle du Dhamma en bois. Alors que je contemplais les éléments, mon esprit est soudainement devenu ferme. Immédiatement, c'était comme si j'étais entré dans un autre monde. Tout ce que je regardais était changé. J'ai senti que la bouilloire devant moi n'était pas une bouilloire. Le crachoir était transformé et mon bol aussi. Tout avait changé d'état, de la même manière que votre main semble le faire si vous la retournez de l'avant vers l'arrière. C'était comme un nuage qui obscurcit soudainement le soleil ardent. C'est arrivé en un éclair. J'ai vu une bouteille et ce n'était pas une bouteille, ce n'était rien, ce n'était que des éléments. Elle n'avait qu'une réalité conventionnelle, ce n'était pas une vraie bouteille. Le crachoir n'était pas un vrai crachoir, le verre n'était pas un vrai verre. Tout avait changé et oscillé entre les deux réalités, puis j'ai ramené la conscience vers l'intérieur. J'ai regardé tout ce qui se trouvait dans mon corps comme ne m'appartenant pas, mais comme ayant seulement une réalité conventionnelle.

À la suite de cette expérience, Luang Por résuma :

Ne soyez pas hésitant dans votre pratique. Donnez tout ce que vous avez. Ayez un esprit résolu. Ne cessez pas de pratiquer. Même si vous écoutez beaucoup d'enseignements du Dhamma, même si vous étudiez beaucoup, même si la connaissance qui en résulte est correcte, elle ne peut atteindre la vérité elle-même. Et si c'est le cas, alors les doutes et les hésitations n'ont pas de fin. Mais lorsque la vérité est réalisée, il y a un aboutissement. Alors, quoique l'on puisse dire ou penser à ce sujet, cela n'a pas d'importance, c'est naturellement et irrévocablement comme ça. Les autres peuvent rire ou pleurer, être heureux ou tristes, mais lorsque "l'esprit naturel" est apparu, il est complètement inébranlable... L'esprit qui est entré dans le courant* n'est pas facile à distinguer de l'esprit d'une personne folle. Les deux se ressemblent beaucoup : ils s'écartent tous deux de la norme, mais ils diffèrent par les qualités qu'ils possèdent.

PREMIERS DISCIPLES

Luang Por décida qu'il était temps de retourner à Ubon, ainsi après s'être arrêté pour présenter ses respects à Luang Pu Kinaree, il entreprit la longue marche vers le sud. Comme lors de ses précédents voyages, il se reposa à Bahn Pah Tao dans la province de Yasothon. Les villageois étaient heureux de le voir et nombreux étaient ceux qui venaient le soir pour l'écouter enseigner le Dhamma. Un soir, un couple qui le soutenait fidèlement depuis ses premières visites au village lui demanda s'il accepterait de prendre leur fils adolescent comme assistant et de le former pour devenir moine. Luang Por accepta et quelques jours plus tard la silhouette menue de Tongdee, le crâne rasé depuis peu et vêtu de robes blanches, suivit Luang Por sur le chemin.

Après un voyage d'une dizaine de jours, les deux voyageurs atteignirent Bahn Kor et installèrent leurs glots dans la forêt de crémation. Bientôt, Tongdee fut rejoint par un garçon nommé Tiang et tous deux se préparèrent à la cérémonie d'entrée dans le noviciat. Lorsqu'ils eurent

* "L'entrée dans le courant" est le premier des quatre niveaux de l'éveil révélés par le Bouddha.

appris les récitations nécessaires, Luang Por les emmena dans l'un des grands monastères de la ville locale où l'abbé dirigea la cérémonie. Ces deux garçons peuvent donc être considérés comme les deux premiers disciples de Luang Por.

Pendant son séjour à Bahn Kor, la mère de Luang Por, sa famille proche et ses amis vinrent tous lui présenter leurs respects. Un groupe de femmes le suivait après sa tournée d'aumônes, apportant des plats d'accompagnement, dans des gamelles *pinto* suspendues à des perches sur leurs épaules osseuses. Des plats tels que des currys de pousses de bambou, du poisson fermenté, de la sauce pimentée, du liseron d'eau et du *sadau* amer, des mangues *okrong* et des bananes *namwa* - le meilleur de ce qu'elles avaient - étaient tous offerts à Luang Por et aux deux novices timides mais affamés, pour accompagner leur inévitable boule de riz gluant. Puis le soir, après leur dîner, les villageoises revenaient, accompagnées de leurs hommes cette fois, tous rentrés des champs et bien reposés.

Luang Por n'était pas rentré chez lui depuis longtemps et tout le monde était désireux de le voir, certains peut-être autant pour entendre parler de ses aventures dans les régions lointaines que pour écouter le Dhamma. C'était l'époque d'avant la télévision où les traditions orales étaient encore fortes et Luang Por était un orateur irrésistible qui pouvait envoûter ses auditeurs par la puissance et la fluidité de ses mots, de ses métaphores et de ses anecdotes. Ce n'est que tard dans la nuit que les villageois rentraient chez eux, encore sous le charme de son discours. Luang Por était en quelque sorte en mission : il voulait persuader sa mère de respecter strictement les cinq préceptes. Plus il pratiquait, plus il avait confiance dans les enseignements et ses pensées se tournaient souvent vers Mae Pim et la façon dont il pouvait l'inciter à progresser dans le Dhamma. Elle fut l'une de ses premières réussites.

Pour ses anciens amis, Luang Por avait changé. Le Chah extraverti et effervescent qu'ils avaient connu semblait désormais plus réservé, plus introverti, plus distant. Mais leur tristesse était tempérée par le respect et le sentiment de sa justesse. L'idéal du moine et le comportement qui lui convient leur étaient familiers et les inspiraient.

Après quinze jours, Luang Por et le novice Tongdee se mirent à marcher vers le sud en direction du district de Kantharalak, laissant le novice

Tiang au Wat Bahn Kor. Ils installèrent leurs glots dans une grande forêt vierge à proximité du village de Suan Kluai. C'était un endroit idéal pour pratiquer, le soutien des laïcs était fort et Luang Por décida de rester pour la Retraite des Pluies.

DES RÊVES PROMETTEURS

Bien que la courte biographie de Luang Por écrite à la fin des années 1960 soit une source importante d'informations pour le présent chapitre de ce livre, elle ne consiste guère plus qu'en un certain nombre d'anecdotes aléatoires tissées ensemble dans un style formel. L'histoire comporte des lacunes importantes et frustrantes. En 1981, alors que la santé de Luang Por commençait à décliner rapidement, deux de ses disciples occidentaux les plus anciens décidèrent d'interviewer leur maître et de recueillir davantage d'informations sur ses débuts, en vue d'écrire une nouvelle biographie. Ils partirent avec un magnétophone neuf et plusieurs cassettes vierges, mais revinrent quelques jours plus tard, l'air abattu. En dehors d'une ou deux histoires sur son prodigieux appétit pour les nouilles chinoises lorsqu'il était jeune moine, Luang Por s'était montré presque totalement non coopératif. La seule réponse intéressante qu'il ait donnée, même si elle était plutôt déroutante, était en réponse à des questions sur l'événement le plus important de ces premières années. Luang Por avait cité les trois rêves de bon augure qu'il avait fait pendant des nuits consécutives à Suan Kluai.

Il est rare que les détails des rêves d'autrui constituent une lecture agréable, quel que soit le rêveur. Il n'y a rien de particulièrement fascinant dans les rêves de Luang Por. Mais comme il leur accordait une telle importance et qu'il était capable de les raconter avec autant de détails des années plus tard, ils sont inclus dans leur intégralité ci-dessous.

Dans le premier rêve, quelqu'un lui offrit un œuf qu'il jeta sur le sol. La coquille se brisa et deux poussins en sortirent, il les attrapa, un dans chaque main. Ils se transformèrent immédiatement en de charmants petits garçons qui apprenaient tout juste à marcher. Une voix annonça que celui qu'il tenait dans la main gauche s'appelait Boon Tong (littéralement "drapeau du mérite") et celui de la main droite, Boon Tam ("Mérite dans le Dhamma"). Après un certain temps, Boon Tong contracta la dysenterie et mourut niché dans sa main. La voix dit : "Boon

Tong est mort, et maintenant, il ne reste que Boon Tam”. Luang Por se réveilla alors. Il s’interrogea sur la signification de ce rêve et la réponse apparut : il s’agissait d’un simple phénomène naturel. Ses doutes se dissipèrent.

Dans le second rêve, il était enceinte. Son ventre était gonflé et il lui était difficile de se déplacer, pourtant, en même temps, il avait toujours l’impression d’être un moine. Juste avant son accouchement, il fut invité à prendre son repas dans une hutte au toit de chaume, au milieu d’un champ entouré d’un ruisseau. Il y avait déjà trois moines à l’étage dans la hutte et ils avaient commencé leur repas. Luang Por était proche du moment de la naissance, les laïcs l’invitèrent donc à manger seul en bas. Pendant que les moines mangeaient en haut, Luang Por donna naissance à un garçon au sourire radieux, avec des poils doux sur le dos des mains et la plante des pieds.

L’estomac de Luang Por semblait se contracter. Il avait l’impression d’avoir vraiment accouché et vérifia s’il y avait du sang ou du liquide à nettoyer, mais tout était sec. Il se souvint ainsi de la naissance du prince Siddhartha. Les laïcs commencèrent à discuter de ce qui serait la meilleure chose à manger pour un moine qui venait d’accoucher et ils décidèrent de lui donner trois poissons-docteurs grillés. Luang Por était épuisé et n’avait aucune envie de manger, mais il se força pour que les donateurs fassent du mérite. Avant de commencer son repas, il donna l’enfant aux femmes pour le tenir, et lorsqu’il eut fini, elles le lui rendirent. Au moment où il le reçut, l’enfant tomba de ses mains et il se réveilla. Une fois de plus, lorsque le doute surgit dans son esprit quant à la signification du rêve, il lui suffit de se rappeler qu’il s’agissait d’un phénomène naturel et rien de plus pour que son esprit se calme.

La nuit suivante, Luang Por rêva à nouveau. Cette fois, en compagnie d’un novice, il avait reçu une invitation à prendre son repas au sommet d’une montagne. Le chemin s’enroulait autour de la montagne comme les volutes d’une coquille d’escargot. C’était un jour de pleine lune et la montagne était très haute, son sommet était frais et verdoyant. Une exquise pièce de tissu avait été transformée en parasol pour eux et ils s’assirent à l’ombre. Après un certain temps, ils furent invités à descendre dans une grotte à flanc de montagne. La mère de Luang Por, Mae Pim, sa tante Mae Mee, ainsi qu’un grand nombre de laïcs attendaient avec des offrandes de nourriture. Mae Pim avait apporté des pastèques et autres

fruits, Mae Mee avait apporté du poulet et du canard grillés. Luang Por dit à sa tante en plaisantant que si c'était le genre de nourriture qu'elle aimait, elle devrait aller vivre en ville. Elle lui répondit par un large sourire. Après le repas, Luang Por donna un discours sur le Dhamma, puis il se réveilla.

La signification de ces rêves n'est pas évidente, bien que le premier semble symboliser le choix de Luang Por de privilégier le spirituel sur le matériel. Le deuxième rêve pourrait bien faire référence à son éveil et le troisième, à sa décision d'enseigner. Le fait que Luang Por n'ait jamais jugé nécessaire d'expliquer ses rêves est un point important. Si quelqu'un lui avait suggéré des interprétations (et seul un disciple occidental aurait été aussi audacieux), sa réponse la plus probable aurait été de rire et de leur dire de ne pas trop réfléchir.

MÉDICAMENT DU DHAMMA

Au début de l'année 1951, Luang Por quitta Suan Klui pour Bangkok où il rendit visite au célèbre maître de méditation Luang Pu Sot dans son temple de la banlieue de Pak Nam. Il arriva dans une Bangkok soumise. C'était une époque dure et sombre, marquée par d'incessantes luttes de pouvoir dans la capitale. Une tentative de coup d'État avait eu lieu en 1949 et une autre allait bientôt avoir lieu. Entre-temps, le maréchal Phibun, soutenu par les Américains, menait une campagne impitoyable pour réprimer toute dissidence (parmi ceux qui ressentaient particulièrement son courroux figuraient les politiciens du nouveau mouvement séparatiste de l'Isan, qui ne dura que très peu de temps). Bien que Luang Por arpentât les mêmes trottoirs brûlants qui avaient récemment vu couler le sang, il se déplaçait dans un monde différent, ne cherchant qu'à protéger sa pleine conscience au milieu de la cohue des scooters et des odeurs alléchantes des échoppes en bord de route.

La politique, dans laquelle des formes éphémères de désir et de souffrance se jouent sur une scène nationale, n'intéressait pas Luang Por. Il cherchait la racine des choses, et il maintint cette distance par rapport aux passions et aux préjugés du jour tout au long de sa vie, même dans les dernières années de sa notoriété. Pour autant que l'on sache, il n'a jamais exprimé d'opinion sur une question politique. Il s'est toujours préoccupé de questions qui, selon ses propres termes, "ont une fin".

Après avoir passé quelques jours à découvrir le mode de pratique de Luang Pu Sot, Luang Por décida de poursuivre son voyage vers l'ancienne capitale d'Ayutthaya, située à quelque 80 kilomètres en amont de Bangkok, sur les rives du fleuve Chao Phraya. Sa destination était le Wat Yai Chaimongkhon, un monastère historique aujourd'hui administré par l'ordre Dhammayut, dont la communauté résidente était vaguement affiliée au groupe Luang Pu Mun. C'est là que Luang Por vécut l'année suivante.

Malheureusement, Luang Por n'a pratiquement jamais parlé de ses expériences au Wat Yai Chaimongkhon. Extérieurement du moins, il n'y avait probablement pas grand-chose à dire. Sa pratique s'était considérablement développée et il avait besoin d'un environnement calme et stable, sans perturbation, pour consolider et développer les progrès qu'il avait déjà réalisés. C'est exactement ce que ce monastère lui a fourni. L'abbé, Ajahn Chaluai, s'empessa de lui offrir son soutien et Luang Por profita de l'occasion pour se plonger dans sa pratique, à l'écart des laïcs et sans responsabilités externes.

La seule anecdote transmise de cette période concerne une autre maladie grave. Au cours de sa première année à Ayutthaya, Luang Por tomba malade d'une grave affection de l'appareil digestif qui provoqua un gonflement douloureux du côté gauche. L'inconfort intense qu'elle provoquait était aggravé par le retour d'un ancien problème d'asthme. Bien décidé à ne pas se rendre à l'hôpital local, il décida de se soigner par le jeûne et la méditation, un régime traditionnellement appelé "*Dhamma osadha*" ou "Remède du Dhamma". Pendant huit jours et huit nuits, se nourrissant d'eau plate et s'abstenant complètement de dormir, il mit tout en œuvre pour pratiquer la méditation. Les résultats dépassèrent ses attentes. Il révéla par la suite à quel point il avait été stupéfait par le merveilleux potentiel qui s'était libéré lorsque son esprit avait été mis au pied du mur. L'importance de se pousser à bout, de faire plus que ce que l'on pense pouvoir faire, était un thème récurrent dans les enseignements ultérieurs. Au bout de huit jours, Luang Por sentit que la maladie régressait et lorsque Ajahn Chaluai lui demanda de recommencer à manger, il accepta volontiers. Toutes ses maladies avaient disparu, et elles ne revinrent pas.

IV. NOUVELLES ORIENTATIONS

RETOUR EN ISAN

Durant la saison chaude de 1952 Luang Por se rendit de nouveau à Ubon. Il avait été absent pendant deux ans et son arrivée à Bahn Kor provoqua une vive émotion dans le petit village. Le soir, il donna des enseignements du Dhamma d'une puissance et d'une persuasion jamais entendues auparavant. Il s'agissait d'un bouddhisme frais et vital, adapté à la vie quotidienne des villageois et exprimé dans un langage compréhensible par tous. Et pourtant, il serait exagéré de suggérer que sa visite a provoqué des changements révolutionnaires dans la vie spirituelle de la communauté. Le nombre de personnes qui n'allaient pas l'écouter était probablement plus important que celui des personnes qui y allaient. En fait, certains membres de sa propre famille étaient complètement indifférents et le restèrent pendant de nombreuses années. Partout dans le monde, il semble que les vieilles perceptions aient la vie dure. Une réponse courante, contre laquelle Luang Por allait à l'avenir mener un long combat, était que ce qu'il disait était vrai mais dépassait la capacité des gens ordinaires. Quoi qu'il en soit, Luang Por avait déjà semé un certain nombre de graines dans son village natal. Un groupe de personnes, dirigé par sa mère, espérait que Luang Por reviendrait bientôt définitivement et établirait un monastère dans une forêt non loin de Bahn Kor.

Luang Por se dirigea vers le nord. Il avait décidé de revenir une fois de plus à Bahn Pah Tao et passa sa quatorzième Retraite des Pluies, à Tam Hin Taek, à un kilomètre environ du village. Un certain nombre de moines et de novices commençaient à se rassembler autour de lui*, et il les entraîna dans un régime austère et vigoureux. Souvent, ils restaient assis en méditation ou pratiquaient la méditation en marchant pendant toute la nuit. Une fois, Luang Por expliqua (sans doute avait-il surpris ses disciples en train de se plaindre) qu'il voulait qu'ils dépassent leur attachement aux conventions du jour et de la nuit, pendant les temps de méditation et de repos :

* Ceci inclut Tongdee (qui défroqua plus tard) et Tiang que Luang Por avait laissé à Bahn Kor pour étudier le premier niveau des examens du Nak Tam Dhamma et se préparer à l'ordination.

Si nous cessons de créer des distinctions entre la nuit et le jour, nous pouvons oublier le temps et déployer un effort constant.

Le Vénérable Tiang donne une idée de l'esprit guerrier que Luang Por essayait d'inculquer aux moines :

“Luang Por remarqua que je buvais régulièrement des herbes médicinales, il me demanda si j'en prenais depuis longtemps et je répondis oui, depuis plusieurs années. Il me demanda si mon état s'améliorait, et je répondis que non, pas vraiment. Il resta silencieux pendant un moment, puis il me dit : ‘Vous prenez ce médicament depuis longtemps et il ne vous a toujours pas guéri. Jetez-le ! Essayez un nouveau type de traitement : mangez peu, dormez peu, parlez peu et faites beaucoup de méditation assise et en marchant. Essayez-le ! Si cela ne fonctionne pas, alors soyez simplement prêt à mourir.’

Luang Por resta à Bahn Pah Tao jusqu'à la Retraite des Pluies suivante, en 1953. Cette année-là, il laissa Ajahn Uan, un disciple de Luang Pu Kinaree, en charge du Sangha à Tam Hin Taek et passa les trois mois seul dans une petite cabane, sur une colline appelée Phu Koi, à environ trois kilomètres. Chaque matin, après avoir fait la tournée d'aumônes, Luang Por prenait son repas avec la communauté et après s'être assuré que tout allait bien, il retournait dans son ermitage. La seule exception à cette règle était les nuits de pleine lune et de nouvelle lune, lorsqu'il descendait au monastère pour participer à la récitation formelle du *Pāṭimokkha* et pour offrir à ses disciples quelques enseignements motivants.

Le programme que Luang Por établit pour le Sangha pendant cette retraite était d'une intensité intimidante. Aucun repos n'était autorisé pendant la nuit. Les moines et les novices devaient pratiquer la méditation assise et en marchant jusqu'à l'aube, après quoi ils partaient pour une tournée d'aumônes de trois à six kilomètres. Le retour à pied depuis le village était une épreuve épuisante : l'estomac complètement vide, avec leurs grands bols en fer chargés de riz gluant et après une nuit sans sommeil, ils transpiraient abondamment sous le poids de deux épaisses robes. Le repas quotidien avait lieu peu après huit heures et lorsqu'ils avaient distribué la nourriture, mangé, lavé leurs bols et fait le ménage, il était presque dix heures. De retour dans leurs kutis, les moines aéraient leurs robes, pratiquaient la méditation en marchant jusqu'à ce que la lassitude

les envahisse, puis, aussi attentivement que possible, s'effondraient sur leurs nattes de jonc pour un repos bien mérité.

À trois heures de l'après-midi, on sonnait la cloche pour donner le signal des tâches quotidiennes : balayer les chemins et la zone centrale du wat, balayer et nettoyer la salle du Dhamma et puiser de l'eau dans le puits. À six heures, on sonnait la cloche pour le chant du soir et la méditation du soir débutait. Pendant les deux premiers mois, les moines pouvaient s'asseoir et marcher comme ils le souhaitaient, mais au troisième mois, la vis fut encore plus serrée : ils étaient tenus de garder une seule posture - assise ou en marchant - pendant toute la nuit. Luang Por, qui orchestrait de loin, pratiquait, si possible, encore plus vigoureusement.

LA MALADIE EST UN MAÎTRE

Alors qu'il séjournait seul à Phu Koi, Luang Por tomba malade d'une terrible inflammation chronique des gencives. Plutôt que de chercher des médicaments, il choisit de subir l'affliction. Sa précédente expérience de méditation à travers la douleur et la maladie, à Ayutthaya, avait été si fructueuse qu'il décida de réessayer. Cette fois, la maladie en elle-même ne mettait pas sa vie en danger. Elle lui donna l'occasion de travailler avec la douleur physique.

Comme de nombreux méditants expérimentés avant lui, Luang Por considérait la douleur physique comme un test de sa capacité à maintenir la clarté d'esprit dans les situations les plus difficiles. Une pratique de la méditation qui ne pouvait pas résister à l'inconfort physique était sérieusement déficiente ; une pratique qui pouvait la transcender était immensément puissante. S'il est vrai que le Bouddha a mis l'accent sur la valeur d'une bonne santé physique et a fermement critiqué les excès des divers groupes religieux de son époque qui "libéraient l'esprit en niant le corps", il est également indéniable que des générations de moines ont fait des progrès significatifs dans leur pratique en relevant le défi de la maladie. Une période prolongée d'inconfort physique attache fermement les méditants à l'essentiel, et il y a beaucoup à apprendre. La douleur laisse peu de place à l'aveuglement. La maladie et la douleur sont la preuve indéniable que les méditants ont développé leur capacité à protéger l'esprit de l'anxiété, du ressentiment, de la peur et de la dépression lorsqu'ils sont confrontés à ce qui est désagréable. Si la peur de la mort est encore tapie dans l'esprit, elle devient visible.

Luang Por acceptait patiemment la douleur. Il utilisait alternativement ses pouvoirs de concentration pour la supprimer et faisait de la douleur elle-même l'objet de ses contemplations. L'esprit stabilisé dans une équanimité calme, il pouvait étudier le caractère inévitable de la douleur et de la maladie pour le corps humain et pénétrer sa nature impermanente et impersonnelle. Après sept jours, Luang Por se rétablit. La douleur de ses gencives s'atténua, puis disparut.

POUR LE BÉNÉFICE DE TOUS

À la fin de la Retraite des Pluies, Luang Por quitta son ermitage dans la montagne et retourna au Wat Tam Hin Taek. Lorsque les pluies furent terminées et que la saison froide commença à sa manière caractéristique, (une nuit sans prévenir, avec des rafales de vent du nord, comme si un étranger tambourinait à la porte), il demanda aux moines et aux novices de sortir de leurs kutis et de se rendre dans la forêt environnante. Chacun choisissait un endroit solitaire, installait son glot au pied d'un arbre et poursuivait seul sa pratique. Une fois par semaine, le jour de l'Observance, Luang Por donnait un enseignement du Dhamma au groupe. Selon les mots d'un jeune moine, "Nous avons l'impression d'être de jeunes plantes qui commençaient à se faner et son discours était une pluie fraîche".

La communauté monastique continua à pratiquer de cette manière jusqu'à la fin du mois de février 1954, lorsque la mère de Luang Por, Mae Pim, son frère aîné Por Lah et une petite délégation de villageois de Bahn Kor vinrent lui rendre visite. Ils avaient entendu que Luang Por avait abandonné son errance et était désormais à la tête d'une communauté de moines. Ils vinrent en tant que représentants des habitants de leur village avec une requête formelle : pourrait-il, par compassion et pour le bénéfice et le bonheur de tous, établir un monastère de la forêt près de Bahn Kor ? Luang Por accepta.

Malgré sa rigueur, le peuple de l'Isan éprouve une affection chaleureuse pour sa terre et, où qu'ils aillent à la recherche d'un travail, (et de nos jours on peut les trouver dans le monde entier), ils oublient rarement leur terre natale. La piété filiale et le *kataññū-katavedī*, un sentiment de gratitude et un désir de repayer tout ce qui leur a été donné sans compter, sont parmi les valeurs les plus appréciées des habitants de l'Isan. Elles

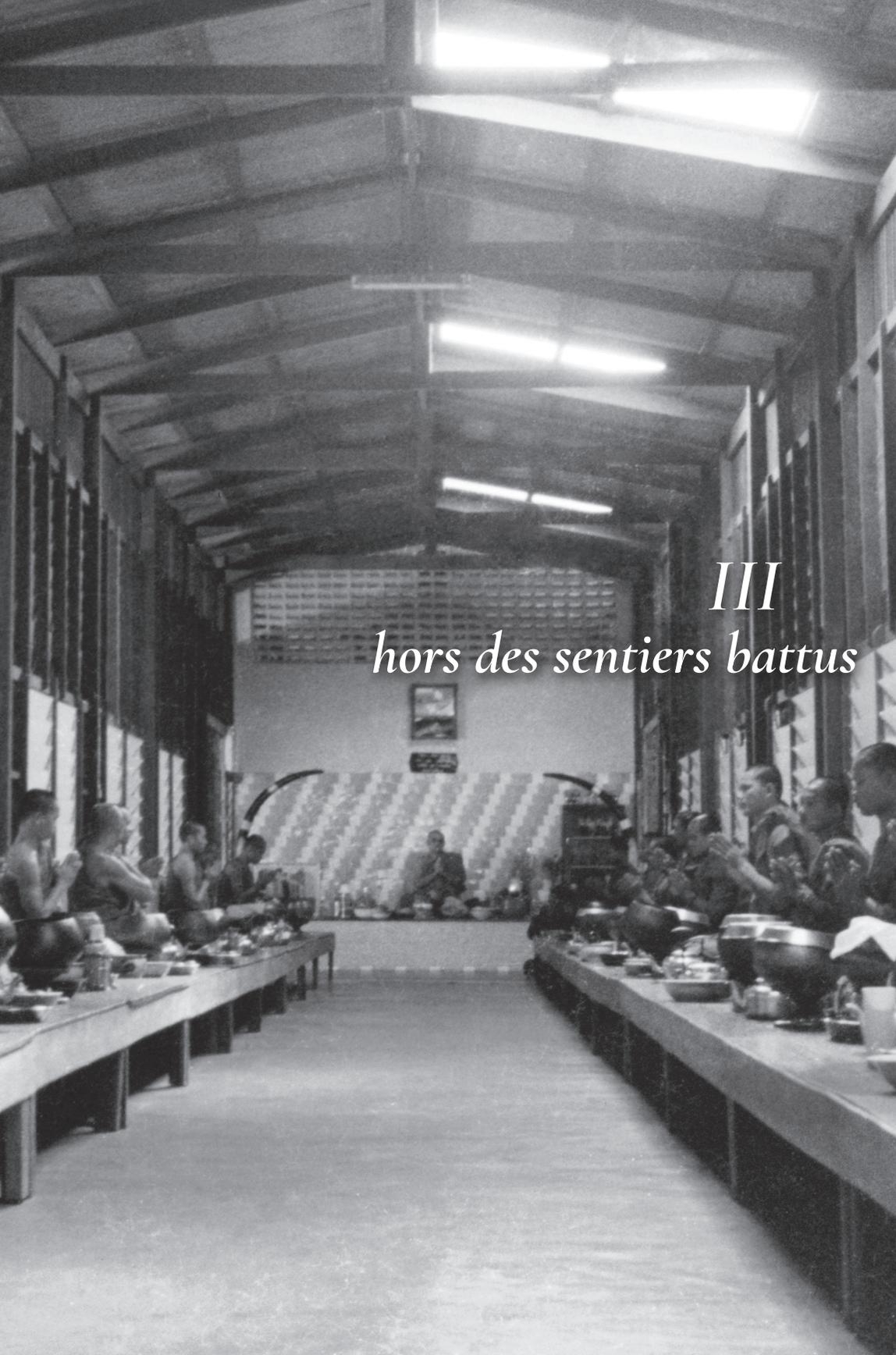
ramènent presque inexorablement l'esprit des gens à leur village natal. En attendant, ils envoient des versements mensuels à leurs parents et conjoints, souvent un pourcentage important de leur salaire.

Les moines ne sont pas indifférents à ces sentiments. Bien que les moines de la forêt perdent souvent le contact avec leur famille pendant de nombreuses années au début de leur vie monastique, beaucoup finissent par retourner dans leur district d'origine. Un grand nombre de monastères de la forêt de l'Isan sont situés près du village natal de l'abbé fondateur et dans la section des nonnes, on trouve souvent la mère de l'abbé et une ou deux de ses sœurs. Lorsque les moines ont confiance en leur propre pratique et envisagent de fonder un monastère, ils pensent inévitablement à rembourser la dette de gratitude qu'ils ont envers leurs parents et à donner quelque chose en retour au village dans lequel ils ont grandi.

Il se peut que l'idée d'aller vivre dans la forêt près de Bahn Kor ait été déjà était présente dans l'esprit de Luang Por. Il est certain qu'il accepta rapidement l'invitation de sa famille, c'est presque comme s'il l'avait attendue, et quelques jours plus tard il était sur la route. Avec le recul, la période à Tam Hin Taek apparaît comme un interlude ou peut-être plus exactement, un prélude. Luang Por ayant acquis de l'expérience en formant des moines pour la première fois, expérimenta divers types de pratiques de groupe qu'il allait développer davantage à Wat Pah Pong. Il prêchait, admirablement, aux villageois. L'empressement de Luang Por à accepter cette invitation indique certainement qu'il avait le sentiment d'avoir atteint, dans une certaine mesure, l'objectif pour lequel il avait quitté le Wat Bahn Kor huit ans auparavant. En d'autres termes, il était prêt à revenir.

Après que les laïcs excités eurent pris le chemin du retour, Luang Por convoqua une réunion du Sangha. Il fut décidé que le Vénérable Tiang, le Vénérable Tongdee et quelques novices resteraient au Wat Tam Hin Taek, tandis que le reste du Sangha accompagnerait Luang Por. Au début du mois de mars, il entama une dernière longue marche : il retourna à Ubon et commença un nouveau chapitre de sa vie.





III
hors des sentiers battus

Les forêts que les foules évitent sont merveilleuses pour ceux qui, libres de toute passion, ne recherchent pas les plaisirs sensuels.

Dhp 99

Hors Des Sentiers Battus

*Wat Nong Pah Pong**

I. LES PREMIERS RÉSIDENTS

FORÊT DE PONG

C'est le 8 mars 1954 que Luang Por Chah et ses disciples empruntèrent la piste charretière qui part de Bahn Kor vers l'ouest, pour la dernière étape de leur voyage vers la forêt de Pong. À cette époque de l'année, les températures de l'après-midi dépassent régulièrement les 35 degrés, mais la chaleur accablante avait dû légèrement diminuer à mesure qu'ils s'approchaient de la forêt dense et que le chemin devenait de plus en plus marbré d'ombre. En fin d'après-midi, alors que le soleil rouge commençait à descendre devant eux, les moines suspendirent leurs glots à l'orée de la forêt, au milieu du bourdonnement des moustiques et des cris assourdissants des cigales.

La forêt de Pong était fortement ancrée dans la mémoire de Luang Por. Un souvenir impérissable de son enfance était celui de son père s'y rendant un matin avec quelques amis pour offrir l'aumône au grand Luang Pu Sao, qui campait dans la forêt pour pratiquer la méditation. Le soir, le jeune Chah avait écouté avec fascination le récit de son père au sujet de leur expédition. C'était la première fois qu'il entendait parler de moines errants

* Le titre officiel du monastère est "Wat Nong Pah Pong", mais dans toutes les occasions, sauf les plus officielles, on l'appelle "Wat Pah Pong". "Wat" signifie monastère ; "Nong" est un étang d'eau ; "Pah" est une forêt ; "Pong" est une herbe sauvage indigène.

menant une vie austère dans la jungle. Il se souvenait toujours combien son père avait été impressionné par le fait que Luang Pu Sao mangeait toute sa nourriture dans son bol à aumônes, plutôt que dans des assiettes comme le faisaient les moines du village. Il se souvenait également de la légère perplexité de son père face au style d'enseignement de Luang Pu Sao : "Ce n'était pas du tout comme un vrai sermon", avait-il dit, "c'était comme une conversation normale". Bien des années plus tard, Luang Por se souvenait encore très bien de cette journée :

Lorsque je suis parti et que j'ai commencé à pratiquer, le souvenir du récit de mon père m'accompagnait constamment. Chaque fois que je revenais en visite à la maison, mon esprit se tournait toujours vers cette forêt... Ajahn Dee de Phibun et Ajahn Phut* passèrent un jour par là, et les villageois les invitèrent à y demeurer - Ajahn Phut en parle encore aujourd'hui. Ajahn Dee dit : "Ce n'est pas notre place. Nous ne pouvons pas rester. Le propriétaire va arriver d'ici peu."

Le lendemain matin, après avoir terminé leur repas quotidien, le groupe de moines pénétra pour la première fois dans la forêt épaisse et inextricable. Les villageois de Bahn Kor les précédaient, frayant un chemin à coups de machette à travers les lianes tenaces et le luxuriant sous-bois. Ils s'arrêtèrent finalement au cœur de la forêt, dans la fraîcheur. Aucune photographie ne fût prise lors de cette occasion propice. Il est peu probable que les personnes présentes ce jour-là aient jamais vu un appareil photo et encore moins qu'elles en aient utilisé un. Mais l'imagination peut fournir une image : les villageois maigres, la sueur coulant sur les formules magiques de protection tatouées sur leur poitrine, accroupis en cercle roulant des cigarettes. Luang Por au pied d'un manguier ancien et imposant, les moines assis à une certaine distance les uns des autres, buvant l'eau de leurs gourdes en bambou et la tranquillité émanant de l'air qui les entoure.

* Plus connu sous le nom de "Luang Por Phut", ce disciple de Luang Por Sao était un bon ami de Luang Por Chah. Pendant de nombreuses années, il fut l'abbé de Wat Pah Saensamran, situé à environ six kilomètres de Wat Pah Pong.

Un groupe de femmes ayant suivi les moines, se joignirent bientôt aux hommes pour enlever méthodiquement toutes les vignes, souches et ronces dans le voisinage du vieux manguier. Le défrichage était un travail auquel les villageois étaient habitués et une zone centrale ouverte commença bientôt à prendre forme à l'ombre des grands arbres, créant une atmosphère soignée, majestueuse et presque semblable à un parc au milieu de la jungle épaisse et touffue qui les entourait. Au pied de certains des plus grands arbres, au-delà de la limite de cette zone, de petits carrés de terre furent dégagés pour que les moines y installent leurs glots. Les moines eux-mêmes, à qui le Vinaya interdit de creuser la terre ou de détruire la vie végétale, aidaient en traînant les branches coupées dans la forêt et en balayant les zones défrichées.

Il y eut une pause à midi pour que les villageois puissent manger leur déjeuner, du riz gluant et du poisson fermenté apportés de chez eux et des feuilles fraîches cueillies en chemin. Puis, avec le soleil filtrant entre les grandes zones d'ombre et formant des zones lumineuses et chaudes, le travail reprit son rythme régulier. En fin d'après-midi, un chemin rudimentaire fut taillé jusqu'à la lisière de la forêt. Après avoir pris congé de Luang Por, les laïcs empruntèrent ce nouveau chemin pour la première fois, se dépêchant un peu afin de rentrer chez eux avant la nuit. Au cœur de la forêt, alors que la nuit tombait, les moines, dans leurs glots, s'assirent pour méditer.

Quelques jours plus tard, tôt le matin, un groupe de bénévoles laïcs de Bahn Kor et Bahn Klang arriva pour construire des huttes pour les moines et agrandir l'espace dégagé. Ils apportèrent avec eux des sections de chaume fin *ya kha* pour les toits et taillèrent les principaux poteaux et poutres dans les arbres voisins. Les hommes fendirent habilement le bambou en longues bandes pour en faire des planchers tandis que les femmes attachèrent de grandes feuilles de *chat* sèches à des cadres de bambou pour les murs. Quatre huttes furent terminées dans la soirée : des habitations simples, mais suffisantes pour les besoins des moines. La fragilité de ces abris ne pouvait dissimuler leur importance. Leur création, en l'espace d'une journée, avait transformé la présence des moines dans la forêt, les faisant passer du statut d'invités respectueux de la paix et de l'ombre qu'elle offrait à celui de résidents.

La forêt de Pong, la nouvelle demeure des moines, jouissait d'une certaine notoriété auprès de la population locale. La mare d'eau douce, aujourd'hui asséchée, située à son extrémité nord, attirait autrefois de nombreux animaux sauvages, entre autres des tigres et des éléphants. Pour ajouter à la réputation redoutable de la forêt, il y avait une croyance répandue selon laquelle un esprit protecteur impitoyable et vindicatif avait juré de la protéger contre les intrusions humaines. Luang Por, qui était généralement très franc dans sa critique des superstitions sans fondement, ne s'opposait pas à cette croyance. Au contraire, il se référait fréquemment à l'esprit par son nom : Por Daeng. Il expliqua un jour à des invités :

Lorsque je suis venu ici pour la première fois, l'endroit était difficile à vivre : il n'y avait aucun de ces bâtiments que vous voyez maintenant, rien que la forêt. Il va sans dire qu'il n'y avait pas de routes et que venir jusqu'ici et en sortir était très difficile. Les fermiers locaux vivaient très loin. Ils n'osaient pas entrer dans la forêt car l'esprit gardien des lieux était redoutablement féroce. Cet esprit était autrefois un éleveur d'éléphants qui traversait souvent la forêt lors de ses expéditions pour capturer des éléphants et les abreuvait à l'étang sur le chemin du retour. Finalement, il s'installa ici pour s'occuper de la forêt et c'est grâce à lui que lorsque je suis venu vivre ici il en restait encore un peu. Sinon, elle aurait probablement été coupée depuis longtemps. Il y a quelques années, certains villageois de Bahn Bok et Bahn Peung défrichèrent une parcelle de terre et plantèrent du riz et des légumes, mais tout cela eut une fin infortunée. Les personnes qui abattirent des arbres eurent tendance à mourir de causes mystérieuses. Les pommes de terre sauvages poussent en abondance dans la forêt, mais personne n'osait y toucher. Ce n'est qu'après que je sois venu vivre ici que les gens ont commencé à cultiver plus près de la lisière de la forêt.

DES VISIONS ÉTRANGES

Le jour de pleine lune de mars marqua le premier jour d'Observance depuis l'arrivée des moines dans la forêt. Une douzaine de laïcs vinrent

passer la journée et la nuit à réciter des textes et à méditer avec les moines. À sept heures, alors que les récitations du soir étaient terminées et que les dernières lueurs du jour s'estompaient, Luang Por, la voix énergique et puissante, commença à enseigner le Dhamma. Alors que les mots jaillissaient de manière de plus en plus assurée, sa forme était illuminée par les rayons de la lune. Puis, sans prévenir, Luang Por s'arrêta en plein élan et se tut soudainement. De nombreux auditeurs, surpris, ouvrirent les yeux et virent leur maître assis au clair de lune, aussi calme et posé qu'une image de Bouddha. Après quelques instants, il s'adressa à eux : "Restez tous assis calmement. Si quelque chose d'étrange va se produire, il n'y a pas besoin de s'alarmer". Et puis, sans autre explication, il reprit son discours.

Quelques minutes plus tard, une lumière vive, comme une comète, apparut dans le ciel au nord-ouest. Passant au-dessus de leurs têtes, elle descendit ensuite vers la terre au sud-est de la petite zone dégagée où ils étaient assis, baignant tout le bosquet d'une lumière éblouissante. Malgré l'avertissement, les moines et les laïcs étaient profondément excités parce qu'ils considéraient comme un présage de bon augure pour le nouveau monastère. Luang Por, cependant, ne prêta aucune attention à la lumière et continua à parler du Dhamma comme si de rien n'était. Peu à peu, le charme et la puissance de ses paroles reprirent le dessus sur son audience.

Luang Por ne devait plus jamais évoquer cette affaire. Néanmoins, le matin suivant, lorsqu'il conduisit un petit groupe de laïcs pour marquer les limites du nouveau monastère avec des piquets, les gens remarquèrent que ces limites, entourant une zone de quelque 150 rai*, étaient déterminées par les points où l'étrange lumière s'était levée et abaissée. Ce n'était pas la fin des lumières mystérieuses. Mae Noi, l'une des villageoises qui passait les nuits d'Observance à pratiquer au monastère et qui avait été présente la première fois, raconte :

"À l'époque, il n'était pas aussi facile de se rendre au monastère qu'aujourd'hui. Ceux d'entre nous qui venaient de Bahn Kor et qui voulaient aller écouter le Dhamma les nuits d'Observance devaient suivre

* Le rai est l'unité de surface thaïlandaise. 10 rai équivalent à environ 4 acres ou 1,6 hectares.

une voie étroite qui traversait une forêt broussailleuse. Certaines sections de cette piste étaient couvertes d'une épaisse couche d'herbe à paillette *khah*. Une nuit, nous étions un grand groupe, dont Por Phut, mais nous avons quand même réussi à nous perdre près de l'étang Python. Alors que nous étions là à discuter de la direction à prendre, nous avons vu une lumière brillante planer au-dessus de l'extrémité du grand manguier et nous nous sommes dirigés vers elle. Le sous-bois était épais, avec de l'herbe et des lianes enchevêtrées, mais prenant la lumière comme objectif nous l'avons traversé. Nous supposons qu'une grande lampe-tempête avait été suspendue à l'un des arbres. En pensant à la gentillesse de Luang Por qui avait installé une lampe pour nous guider, toute notre lassitude s'envola. Enfin, nous atteignîmes la clairière où vivaient les moines. Il n'y avait pas de lumière du tout. Nous étions stupéfaits."

L'AUSTÉRITÉ DES DÉBUTS

Il serait inexact de décrire l'établissement de Wat Pah Pong comme signalant la naissance de la tradition de la forêt à Ubon. Il est impossible de dire combien d'ermitages ont tranquillement prospéré et décliné au cours des dernières centaines d'années ou combien de kutis rudimentaires ont été avalés par la forêt. Une quinzaine d'années auparavant, Luang Pu Sao était retourné à Ubon, déterminé à passer les dernières années de sa vie à établir la tradition de la forêt dans sa province natale et quelques petites communautés monastiques étaient nées de ses efforts. Néanmoins, il est clair que l'installation de Luang Por Chah dans la forêt de Pong a constitué un développement des plus significatifs. Wat Pah Pong allait devenir un centre de formation pour les moines de la forêt qui, en trente ans, allaient fonder plus de soixante monastères dans toute la province et bien plus encore dans les provinces voisines du sud et du sud-est de l'Isan.

Wat Pah Pong fut créé sans capital et sans plan de développement. La conviction de Luang Por était que si le Sangha pratiquait sincèrement, l'évolution matérielle du monastère se ferait progressivement d'elle-même, car les bouddhistes laïcs, inspirés par le dévouement des moines, offriraient de leur propre gré les fonds nécessaires. À long terme, des bâtiments seraient nécessaires, mais ils ne constituaient pas une préoccupation urgente ou primordiale. L'important, c'était la pratique

des moines. Le Vinaya interdit aux moines toute forme de collecte de fonds ; on leur enseigne à se contenter de tout ce qui est offert par la foi, quelle qu'en soit la quantité, que ce soit de bonne ou de mauvaise qualité. Luang Por suivit ces injonctions à la lettre. S'il lui fallait dix ou vingt ans pour construire une salle du Dhamma digne de ce nom, qu'il en soit ainsi. Il n'allait certainement pas vendre son intégrité pour des sacs de ciment.

Chaque matin, les moines faisaient la tournée d'aumônes, prenaient leur unique repas quotidien, puis passaient le reste de la journée à pratiquer. Les villageois fidèles leur fournissaient les choses dont ils avaient besoin. Pour le reste, les moines s'en passaient.

L'arrivée de Luang Por et de ses moines fit parler d'eux dans les communautés locales pendant quelques jours. Mais les villageois avaient leur travail à faire et lorsque la nouveauté des moines de la forêt s'estompa, l'intérêt qu'ils suscitaient disparut. La majorité des villageois pensaient que, généralement, c'était une bonne chose d'avoir un monastère de la forêt à proximité et ils appréciaient la possibilité de mettre de la nourriture dans les bols des moines le matin, mais leur vie ne changeait pas. Les monastères de village procuraient une identité culturelle et la possibilité de faire du mérite. Cela correspondait à ce que la plupart des gens attendaient ou recherchaient de la religion. Bien que quelques personnes aient dénigré les moines de la forêt en les qualifiant de fanatiques malavisés, un certain nombre de villageois furent profondément inspirés par les moines de la forêt et devinrent des fidèles du nouveau wat et des disciples de Luang Por.

Pendant plusieurs années, les conditions physiques dans lesquelles Luang Por et ses disciples vécurent étaient très austères. L'écart entre leur niveau de vie et celui des habitants des villages entourant le monastère n'était cependant pas très important. "Trouver le matin, manger le soir" est un adage thaïlandais qui exprime bien la pauvreté de la plupart des habitants de l'Ubon rural au milieu des années 1950. Si les moines n'avaient pas grand-chose à manger avec leur boule de riz gluante quotidienne et rapiéçaient leurs robes jusqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux, les villageois locaux n'étaient guère mieux lotis. L'argent liquide ou les revenus disponibles étaient encore rares. Le peu d'argent que les gens avaient mis de côté était destiné pour les périodes de maladie. Lorsque

qu'il leur restait quelques pièces pour faire des mérites, leur première obligation était de soutenir le monastère de leur village. Pour ces raisons, les fonds destinés au développement matériel de Wat Pah Pong mirent du temps à apparaître. Cela n'était pas considéré comme un problème. Il n'y avait pas de durée standard fixée pour la construction d'un monastère. Si de l'argent était offert, la construction avait lieu, sinon, elle n'avait pas lieu.

NÉCESSITÉS DE BASE

Les moines avaient trois robes principales* en coton épais, complétées par un ou deux *angsas* et des draps de bain. La robe supérieure (*jiwon*) et la robe inférieure (*sabong*), si elles étaient entretenues et rapiécées lorsqu'elles commençaient à s'amincir, pouvaient durer trois ou quatre ans, et la robe extérieure à double épaisseur (*saṅghāṭi*) pouvait durer beaucoup plus longtemps. Les deux grandes robes (*jiwon* et *saṅghāṭi*) pouvaient servir de couvertures la nuit. La literie se composait d'une natte en rotin et d'un oreiller en bois pliable que les moines fabriquaient généralement eux-mêmes. Leurs autres équipements comprenaient un glot, un sac à bandoulière, un tissu pour s'asseoir, un filtre à eau, une aiguille et du fil. Ils n'avaient pas de chaussures. Les bougies et les allumettes étaient difficiles à trouver. L'eau de boisson et l'eau pour l'usage général était tirée d'un puits. Pour faire du feu :

On introduisait du kapok dans un tube de bambou, en laissant une extrémité ouverte avec la moitié d'une peau de citron en guise de couvercle. Puis on frappait le silex pour obtenir une étincelle et on allumait le kapok dans le tube.

Se promener la nuit était dangereux.

On descendait de son kuti dans l'obscurité profonde et dense, on levait les mains en *anjali* au-dessus de la tête et on disait : "Sādhu ! Avec le pouvoir des vertus du Bouddha, du Dhamma et du Sangha,

* Voir annexe I

Sabbe sattā sukhitā hontu.
Sabbe sattā averā hontu.
Sabbe sattā abhyāpajjhā hontu.

Que tous les êtres soient heureux... et s'il vous plaît, laissez-moi tranquille !”.

Au milieu de la nuit, il faisait totalement noir, on ne pouvait rien voir. Il était facile de marcher sur quelque chose se trouvant sur votre chemin sans le voir. En fait, j'ai marché sur des serpents un certain nombre de fois, il y a beaucoup de ces vipères venimeuses dans les environs, mais elles ne m'ont jamais mordu.

Le tissu était en quantité très limitée. Si une robe se déchirait, son propriétaire devait la rapiécer et la reprendre jusqu'à ce que le coton atteigne le stade de déclin terminal du papier de soie, où la moindre tension le déchirerait. Ce n'est qu'alors que le moine recevait du tissu du magasin du monastère pour en fabriquer une nouvelle.

Ajahn Tiang* se rappelle :

“Pendant les trois ou quatre premières années, nous cousions à la main. Parfois, après avoir coupé le tissu d'une robe, tout le Sangha s'asseyait et aidait à la coudre. Ensuite, la robe était teinte avec de la teinture de jacquier. Lorsqu'elle était enfin prête à être portée, deux mois s'étaient écoulés. La fabrication d'un ensemble complet de trois robes n'était pas chose facile. Pour obtenir suffisamment de teinture, il fallait faire bouillir les copeaux de bois sur le feu pendant des heures et des heures, pour autant que l'on parvienne à trouver du tissu pour faire les robes à teindre. Nous devions crocheter les couvre-bols nous-mêmes. C'était difficile. S'il

* Le “Vénérable Tiang” du chapitre précédent devint par la suite un moine supérieur et sera dorénavant désigné par le terme honorifique “Ajahn”. Les autres personnes désignées par le terme Ajahn dans ce chapitre et dans les chapitres suivants peuvent être considérées comme des moines qui sont également devenus des anciens disciples.

y avait eu autant de moines que de nos jours, je ne sais pas comment nous aurions fait. C'était dur, mais Luang Por faisait tout pour que ça marche.”



NOURRITURE OFFERTE

La nourriture offerte en aumône était au mieux très basique. En général, les moines revenaient de leur tournée d'aumônes avec rien de plus que du riz gluant. Il n'y avait que rarement quelques bananes ou du poisson séché pour le compléter. La tradition de l'Isan, surtout à la campagne, était de faire de la tournée d'aumônes une offrande quasi rituelle de riz, puis d'apporter ensuite au monastère des plats d'accompagnement (littéralement "avec du riz") - currys, fruits, desserts, feuilles comestibles, etc. - et de les offrir à l'heure du repas des moines. Cette coutume

permettait de maintenir une relation quotidienne étroite entre le Sangha et les laïcs. Mais ce système ne fonctionnait pas très bien lorsque les moines vivaient à une longue distance du village. Même si peu de gens trouvaient le temps de se rendre à Wat Pah Pong le matin, ils étaient lents à changer leurs habitudes en matière d'aumônes. Le riz était encore l'offrande la plus courante lors des tournées d'aumônes. Par conséquent, lorsqu'ils revenaient du village, les novices n'ayant pas à suivre les règles du Vinaya, interdisant aux moines de détruire la vie végétale, s'arrêtaient pour cueillir des feuilles comestibles sur les arbres situés le long du chemin. Ces feuilles, trempées dans une sauce pimentée, soulageaient la monotonie du riz épais.

Quatre femmes, la mère de Luang Por, Mae Pim, et trois autres villageoises âgées, vinrent vivre au monastère la première année, elles cultivaient un jardin d'herbes pour compléter la nourriture offerte en aumône. Maechee Boonyu Pimwong, qui est arrivée quelques années après l'établissement de la communauté maechee* devenant la nonne la plus ancienne, se souvient des difficultés de cette époque :

“La nourriture qui restait aux moines était distribuée aux maechees. Quelle que soit la quantité, il n'en restait jamais. Si les moines n'avaient rien, nous n'avions rien non plus. Nous n'essayions jamais de nous procurer de la nourriture ailleurs. Parfois, les moines étaient invités à manger dans la maison d'un laïc et il ne restait que deux ou trois moines pour faire la tournée d'aumônes. Nous étions dix. Après avoir partagé le riz, il restait à chacun d'entre nous une boule de la taille d'un citron - et c'était la quantité que nous mangions. Il n'y avait rien pour l'accompagner, mais nous savions nous débrouiller avec du riz ordinaire. Une fois, je me souviens que les moines sont revinrent de leur tournée d'aumônes avec trois bananes. Luang Por demanda à l'un des moines de les couper en fines tranches et de les distribuer. Ce jour-là, ces trois bananes ont nourri toute la communauté.”

* La communauté maechee de Wat Pah Pong sera traitée en détail dans un prochain chapitre. Il suffit ici de noter que, bien que les maechees ne faisaient pas de tournées d'aumônes et qu'il ne leur était pas interdit d'utiliser de l'argent, Luang Por les traitait comme des moines. On attendait d'elles qu'elles se conforment à la plupart des pratiques usuelles des moines.

Pour de jeunes moines affamés, le repas quotidien consistant en une boule de riz gluant, avec une pointe de sauce pimentée et pas grand-chose d'autre, pouvait encore être délicieux. Ajahn Jun était de ceux dont l'appétit n'était jamais émoussé par la frugalité ou la monotonie de la nourriture. Jusqu'à la fin de sa vie, il chérit le souvenir d'avoir un jour levé les yeux de son bol pour voir le regard de Luang Por sur lui. Gêné, il arrêta de manger, douloureusement conscient du plaisir qu'il avait pris à manger. Mais son embarras se dissipa en un instant. Il réalisa que le regard de Luang Por n'était pas désapprobateur ; le disciple insouciant n'était pas sur le point d'être réprimandé pour sa glotonnerie. Ajahn Jun se souvient avoir vu dans l'expression de Luang Por ce jour-là, dit-il, le sourire chaleureux et généreux d'un père qui regarde son fils affamé prendre son repas après une dure journée de travail dans les champs.

Luang Por disait de ces jours-là :

Je ne suis jamais resté assis à perdre mon temps à essayer de trouver des moyens de me procurer tel ou tel type de nourriture. En ce qui me concerne, le riz nature suffisait à ma survie. Et cela valait aussi pour les personnes qui avaient la foi pour venir pratiquer ici : Ajahn Jun, Ajahn Tiang, Ajahn Sinuan et les autres. Je faisais une annonce pour dire qu'aujourd'hui il y aurait une boisson chaude dans l'après-midi et tout le monde venait la boire tranquillement : pas de café, ni de cacao, ni rien de sucré, mais du *borapet**. Personne ne se plaignait de son amertume. Il n'y avait rien d'autre, c'est donc ce que nous buvions.

Plus tard, alors que le soutien des laïcs au monastère augmenta et que la nourriture et les boissons étaient plus abondantes, Luang Por évoquait souvent les difficultés du début. Il rappelait constamment aux moines qu'ils n'avaient pas le droit d'être bien nourris. La frugalité n'était pas une austérité imposée par les circonstances, mais une vertu à cultiver.

Au moins, nous avions quelque chose à manger tous les jours, et même si ce n'était que du riz, c'était mieux que rien. Manger du

* Le borapet (*tinospora crispa*), également appelé graine de lune ou guduchi, est une concoction extrêmement amère préparée à partir d'une vigne locale. Elle était très utilisée comme prophylaxie et traitement de la malaria.

riz me faisait penser aux chiens. Dans les régions pauvres, les villageois nourrissent leurs chiens avec une petite boule de riz gluant une fois par jour - rien avec, juste du riz nature - et ils ne meurent pas, ils s'en sortent bien. Et en plus, ces chiens sont des gardiens très attentifs et éveillés. Il suffit qu'ils entendent le bruissement des feuilles pour qu'ils se mettent à aboyer. Lorsque leur maître les emmène à la chasse, ils courent très vite parce qu'ils sont très maigres. Alors que les chiens qui sont bien soignés par leurs maîtres deviennent paresseux. N'importe qui peut s'approcher d'eux, presque leur marcher sur la tête, et ils ne se réveillent pas.

SOINS MÉDICAUX

Tout au long de sa vie à Wat Pah Pong, Luang Por a fait preuve de détermination à tenir le monde des institutions et des bureaucraties à distance du mieux qu'il pouvait et maintenir l'indépendance de son Sangha. Pendant les quelque dix premières années d'existence du monastère, cette politique incluait le rejet de la médecine allopathique. Son raisonnement était que les moines n'avaient pas bénéficié des avantages de la médecine occidentale depuis 2500 ans et que ce qui avait été suffisant pour les grands moines d'autrefois l'était également pour le Sangha de Wat Pah Pong. Pour lui, à l'époque, l'accès aux soins médicaux fournis par l'État était l'une des commodités de la vie laïque auxquelles on renonçait en entrant dans l'ordre monastique. Courir à l'hôpital local à chaque petite plainte compromettrait la vertu essentielle de la patience que la pratique visait à cultiver. Au fil du temps, la compassion de Luang Por l'a amené à modérer ce principe qu'il finit par abandonner complètement. Mais pour les premiers pionniers de Wat Pah Pong, c'était une tradition dont ils étaient fiers.

Cela ne signifie pas pour autant que les affections physiques n'étaient pas traitées. En cas de maladie, les moines utilisaient des plantes médicinales fabriquées à partir de racines et de feuilles locales. Luang Por lui-même avait acquis une grande connaissance de ces remèdes traditionnels au cours de ses années d'errance et connaissait les traitements de la plupart des affections courantes dont souffrent les moines : problèmes digestifs, douleurs articulaires et hémorroïdes. Dans les premières années de Wat Pah Pong, le paludisme était le plus grand fléau et pratiquement

personne n'en était épargné. Pour ceux qui en étaient atteints, les fièvres paludéennes se produisaient tous les un ou deux jours, commençant généralement dans l'après-midi. Elles se caractérisent par une sensation de froid qu'aucune couverture ne peut soulager et sont accompagnées de maux de tête aveuglants et de nausées. Si les parasites atteignent le cerveau, la mort peut survenir. Heureusement, personne n'est mort à Wat Pah Pong, mais beaucoup, y compris Luang Por, ont frôlé la mort. Maechee Boonyu se souvient très bien d'une de ces occasions :

“Luang Por a été le premier à tomber malade de la malaria, et c'était très sévère. Il demanda aux moines de le descendre de son kuti et de l'allonger sur un lit en bambou à l'ombre. Nous n'avions pas de médicaments modernes. Luang Por ne laissait personne aller à l'hôpital. Il ne laissait même pas quelqu'un mentionner son nom. Nous avons donc fait de notre mieux pour le soigner avec les herbes que nous avions.

“Quand son état s'est vraiment aggravé, sa peau a pris une sorte de teinte verdâtre, décolorée. Nous savions que cela signifiait qu'il avait atteint le dernier stade de la maladie. Un jour, la fièvre était particulièrement forte. Après être resté allongé un moment, il se releva pour s'asseoir, puis, presque immédiatement, il s'effondra à nouveau. Cela se produisit maintes et maintes fois. Moines, novices, nonnes et laïcs étions tous assis là, à le regarder en silence. Nos yeux étaient rivés sur lui. Il se redressa de nouveau. Il se balançait d'un côté à l'autre, essayant de se tenir droit. Il regarda autour de lui et vit la fiole de médicament. Il la souleva vers sa bouche de façon vacillante, et avant que son assistant ne puisse l'aider, il s'en renversa partout sur lui. Il resta là, trempé, pendant un moment. On pouvait voir qu'il faisait un grand effort pour se ressaisir. Il posa la bouteille, se redressa une fois de plus et resta ainsi. Le silence régnait. Il était entré en samādhi. Nous étions tous effrayés et émerveillés par ce que nous voyions.

“Le lendemain matin, il n'avait toujours pas récupéré, mais à partir de ce moment-là, et pendant plusieurs jours, son état s'améliora progressivement. Je ne sais pas comment il se rétablit, mais dès qu'il récupéra sa santé, tout le monde commença à tomber malade. C'était comme une épidémie : les moines, les novices et les nonnes, tout le monde était gravement malade”.

Le paludisme disparaît rarement complètement. Il reste souvent dormant dans le foie. Luang Por devait subir un certain nombre de rechutes au cours des trois années suivantes. Ajahn Jun était l'un des moines qui le soigna pendant ces périodes.

“À un moment donné, il est tombé gravement malade et nous nous sommes relayés pour le soigner. Deux moines par équipe s’asseyaient sur la véranda de son kuti et entraient de temps en temps pour vérifier sa température et voir s’il avait besoin de quelque chose. Mais il ne nous laissait jamais le masser. Il avait peur d’en devenir dépendant. Alors on s’asseyait sur la véranda et il restait allongé dans la chambre, tremblant de fièvre. Les assistants ne parlaient pas. On s’asseyait pour méditer, dos à dos. Dès qu’il y avait quelque chose à faire, nous entrions dans la chambre.

“Sa fièvre apparaissait l’après-midi. Je me souviens qu’un jour, des gens étaient venus le voir et attendaient sous le *mafai* (*Baccaurea Ramiflora*), où nous avions fabriqué un siège surélevé pour qu’il puisse s’asseoir. La fièvre de Luang Por était alors très élevée : il avait mal à la tête et se sentait nauséux. Mais quand on lui a dit qu’il avait des invités, il s’est levé, a mis sa robe et est descendu les accueillir comme si de rien n’était.

“La fièvre lui donnait une sévère constipation. Finalement, un jour, il m’appela : “Ajahn Jun, venez voir ça”. Je me suis approché de l’endroit où il se tenait. Il me montra une feuille qu’il avait posée sur le sol à côté de lui et me dit : “C’est pour cela que je suis si constipé”. J’ai regardé vers le sol. Au milieu de la feuille, il y avait quelque chose qui ressemblait à une petite pierre. C’était un morceau de ses excréments.”

Le médicament utilisé contre la malaria était préparé à partir du borapet. La préparation des infusions de borapet devint l’une des tâches quotidiennes des nonnes. Maechee Boonyu raconte la méthode :

“On coupait finement la vigne, une section de 30 centimètres de long pour chaque personne, on la réduisait en purée et on la filtrait à travers un tissu fin dans un verre d’eau. On obtenait ainsi un liquide épais. Ensuite, il fallait retenir sa respiration et l’avaler rapidement.”

L’attitude de Luang Por face à la maladie était intransigeante :

Les moines de cette époque savaient comment endurer. Peu importe à quel point ils étaient malades, ils refusaient d'aller à l'hôpital. J'ai moi-même souffert du paludisme pendant trois ans et je ne suis jamais allé à l'hôpital, je me suis contenté de lutter contre la maladie au monastère. Comment l'ai-je traitée ? Je faisais bouillir du borapet et je le buvais avec du sel ou du *samor**. Cela fonctionnait très bien ; ce n'était pas très agréable, c'est tout. C'était difficile pour le corps, mais si vous n'avez pas atteint votre heure, vous ne mourrez pas. Il n'y avait pas de médicaments à cette époque. Si quelqu'un attrapait la malaria, je l'encourageais : "Endure-la. Les moines qui pratiquent la méditation ne doivent pas avoir peur. Si l'un d'entre vous meurt, je m'occuperai moi-même des funérailles. Si je meurs en premier, vous pourrez tous m'incinérer. Ne vous accrochez pas, c'est la souffrance." C'est comme ça qu'on se parlait et qu'on se sermonnait. Il n'y avait ni découragement, ni désespoir. Les moines étaient vraiment braves, courageux, capables. Je n'avais aucune crainte que l'un d'entre eux soit intimidé par ce genre de choses.

Comme Ajahn Jun s'en souvient, le traitement que Luang Por réservait aux moines malades était plus doux que sa rhétorique :

"Luang Por était très dur. Il avait l'habitude de dire : 'Si tu n'es pas mort, alors fais-le bien ; et si ce n'est pas bien, alors laisse-le mourir'. Malgré cela, chaque fois qu'un moine ou un novice tombait malade, il lui accordait toujours une attention particulière et était particulièrement gentil avec lui. Si quelqu'un était trop malade pour joindre la communauté au repas commun, il mettait lui-même de la nourriture de côté pour lui. Il allait régulièrement les voir dans leur kuti et leur demandait comment ils allaient. Si leur crachoir était plein, il l'emportait et le lavait. Après cela, il balayait le kuti et leur prodiguait les enseignements du Dhamma. Nous n'avions pas beaucoup de médicaments - seulement des herbes locales - mais il donnait le meilleur qu'il pouvait : l'encouragement à la pratique."

* Le *samor* (myrobalan chélubien) est un fruit astringent dont le Vinaya autorise la consommation à tout moment de la journée comme laxatif.

II. L'ÂGE D'OR

ESPRIT GUERRIER

Le Luang Por Chah, qui a laissé une impression si indélébile sur ceux qui l'ont rencontré lors de ses voyages en Occident au milieu des années 1970, est pour beaucoup "le" Luang Por Chah. La plupart des entretiens enregistrés qui ont survécu, les photographies bien connues et les quelques secondes inestimables des documentaires de la BBC datent tous de cette période de sa vie. C'est une figure de grand-père sage et rieur, avec une bedaine et une canne, qui s'est ancrée dans le panthéon bouddhiste occidental. Les personnes qui l'ont rencontré à cette époque se souviennent de la chaleur et de la sagesse qui émanaient de lui et qui semblaient intemporelles - à tel point qu'il était difficile pour quiconque d'imaginer qu'il ait pu être autrement. Mais, bien sûr, il avait changé. Avec un recul de vingt ans, c'est un Luang Por Chah quelque peu différent qui apparaît. À cette époque de sa vie, bien qu'il apparaisse comme une figure puissante et impressionnante, il est aussi, peut-être, moins attachant. Si, dans ses dernières années, il aurait pu être comparé à un monarque absolu à l'aise dans un royaume paisible, dans les années 1950, la comparaison qui aurait pu venir à l'esprit était celle du roi guerrier d'un pays troublé.

Dans les souvenirs de ceux qui ont vécu avec lui aux premiers jours de Wat Pah Pong, Luang Por était une figure sobre, sévère et vigoureuse. Les rares photos de lui, datant de cette période, évoquent une intensité intimidante. Les images témoignent d'un esprit aiguisé et discipliné qui se concentrait inébranlablement sur son objectif. C'était une période où il sentait que l'aboutissement de sa pratique était à portée de main. Voyant le genre d'élan et d'intensité d'effort nécessaires pour briser le dernier mur de l'ignorance, il n'était pas d'humeur à faire des compromis. Il poussait ses disciples jusqu'à leurs limites. Ceux qui pouvaient l'endurer restaient, ceux qui ne le pouvaient pas partaient. Il leur disait que s'ils visaient véritablement à se libérer, ils devaient savoir que le Nibbāna se trouvait sur les rives de la mort.

L'intensité du programme que Luang Por maintenait à Wat Pah Pong pendant la première période de son existence était le résultat naturel des efforts prodigieux qu'il déployait dans sa propre pratique. Il était à la tête d'une petite communauté très soudée, comptant peu de novices

adolescents et d'hommes âgés. Ce Sangha allait croître par la suite et l'intensité allait quelque peu se diluer. Il faisait de son mieux pour entraîner ses disciples dans son sillage.

L'endurance patiente, louée par le Bouddha comme "le plus excellent incinérateur de souillures", est la vertu qui figure le plus en évidence dans les exhortations de Luang Por au Sangha. C'était également la caractéristique la plus frappante de sa propre pratique. Le respect et l'admiration que les jeunes moines avaient à l'égard de leur maître étaient inspirés non seulement par la paix, la sagesse et la compassion qu'ils reconnaissaient en lui, mais aussi, et peut-être surtout, par sa détermination.

Au cours des siècles, il était courant dans le monde entier, pour les hommes du moins, de considérer la démarche spirituelle comme une sorte de guerre. Dans les traditions théistes, l'ennemi à vaincre est conçu comme un être maléfique ; dans le bouddhisme, ce sont les souillures mentales. L'idée du guerrier spirituel a toujours séduit les jeunes hommes, et dans les premières années de Wat Pah Pong, c'était la métaphore dominante.

Luang Por, à ce stade précoce de sa carrière d'enseignant, avait beaucoup de l'allure d'un général sur un champ de bataille. Il apparaissait comme une figure robuste, tel un maître tacticien, dirigeant toujours de l'avant, dur mais juste envers ses disciples. Il dépeignait la vie spirituelle à ses disciples comme une longue campagne exigeant de l'endurance, de la ruse et une autodiscipline suprême. Il les exhortait à serrer les dents et à ne rien lâcher, car les fruits de la victoire étaient immenses. Ses enseignements du Dhamma étaient souvent illustrés par des images martiales dont la boxe. Les moines étaient exhortés à mener le combat juste et à tuer l'avidité, la haine et l'illusion, ou du moins à monter sur le ring et à les réduire en bouillie. C'était exaltant et parfaitement adapté aux besoins de sa jeune audience.

Les membres du Sangha de Wat Pah Pong avaient tous grandi dans une société hiérarchique et autoritaire. Ils n'hésitaient pas à s'en remettre aux aînés. Ils réagissaient bien à la clarté et au franc-parler. Pour un individu du XXI^e siècle, le style de leadership de Luang Por à cette époque de sa vie peut sembler dur et autocratique, mais vu dans le contexte de l'époque et de la culture dominante, il n'y avait rien d'inhabituel. Il était très discipliné, réprimandant les moines pour leurs manquements avec une

férocité parfois surprenante. Mais personne ne mettait en doute le fait qu'il avait le droit de leur parler de cette manière. En effet, pour la plupart des jeunes moines, le fait d'avoir un maître qui leur inspirait la peur dans le cœur était une source d'inspiration. Ça devait être ainsi, c'était censé être ainsi.

La pratique à Wat Pah Pong se caractérisait par une attention très précise à la longue liste d'observances et de règlements qui complétaient le corps principal du Vinaya. Une autre analogie militaire peut mieux décrire la raison d'être de cette approche : au monastère, où la vie est considérée comme un "état d'urgence", le soin apporté aux plus petits détails peut faire la même différence entre la vie et la mort qu'en temps de guerre. L'acuité et la clarté d'esprit devaient être renforcées en ancrant la conscience dans les réalités concrètes de la vie quotidienne des moines. Aujourd'hui, cette première période a atteint le statut de "bon vieux temps", un âge d'or dont les générations suivantes se sont éloignées. Les moines qui ont avoué plus tard à quel point ils avaient peur de Luang Por à l'époque, l'ont fait avec la fierté d'y avoir été et un sourire nostalgique.

Au début, Luang Por dirigeait les moines dans le style impitoyable et frontal qui lui convenait si bien. En vieillissant, son style s'est radouci. Que l'on considère cette dernière période comme une évolution ou un déclin (comme nous le verrons, certains moines ont défendu les deux points de vue), il ne fait aucun doute que, tout au long de sa vie, Luang Por se souviendra des premiers jours du monastère comme d'une époque où la cohésion, le dévouement et la foi du Sangha étaient à un niveau jamais égalé.

À cette époque, Ajahn Jun et Ajahn Tiang ne comprenaient pas encore la pratique - mais ils ont enduré. Ils faisaient ce qu'on leur disait, obéissant aux instructions de leur maître. Quoique je leur enseigne ou leur dise de faire, ils l'acceptaient sans discuter, prêts à écouter mes paroles et à y réfléchir. C'est pourquoi l'un d'eux est resté ici pendant six années et l'autre pendant sept années. Pendant cette période, Ajahn Jun et Ajahn Tiang n'ont jamais quitté le monastère, ils ne sont jamais partis errer sans but dans le pays, perdant leur temps sur des choses de peu de valeur. Ils recherchaient le Dhamma auprès du maître et pratiquaient toutes les choses qui mènent au progrès. Cela leur donnait une grande énergie, tant physique que mentale. Je les ai

guidés dans la pratique, je leur ai appris à agir avec courage, à ne rien craindre. Et ils m'ont suivi.

UN JOUR À LA FOIS

Ajahn Jun a parlé en détail de la vie quotidienne à Wat Pah Pong à cette époque :

“La cloche sonnait à trois heures pour la séance de chants et de méditation du matin. Luang Por était généralement le premier dans la salle du Dhamma. Nous arrivions tous à peu près en même temps, et parfois il y avait un contrôle pour voir si tout le monde était là. Si quelqu'un se relâchait dans sa pratique et ne venait pas, Luang Por demandait où il était. Vous aviez quinze minutes pour vous rendre à la salle du Dhamma à partir du moment où la cloche sonnait et si vous n'y parveniez pas, vous étiez sermonné. Il y avait d'abord une période de méditation assise, suivie de chants. Parfois, pendant les séances de méditation, Luang Por donnait des instructions de base sur la façon de surmonter les obstacles. Nous faisons tous des efforts et il observait tout le monde. Si quelqu'un somnolait, il l'appelait pour le réveiller.

“À la fin de la séance, Luang Por nous rappelait une fois de plus notre conduite et nous exhortait à être constamment conscients. Quand il parlait, tout le monde était complètement silencieux. Nous le respections. Nous étions en admiration devant lui. Personne n'osait bouger ou parler. Si quelqu'un devait parler pendant qu'il préparait son bol et sa robe pour la tournée d'aumônes, il chuchotait. Les moines qui faisaient les plus longs trajets partaient les premiers. Luang Por lui-même empruntait un chemin court. Il n'allait jamais à Bahn Kor. Il disait que le virus était toujours en lui. Il voulait dire qu'il ressentait encore une trace d'attachement pour son ancien village et ses habitants. S'il y allait tous les jours et voyait le lieu où il avait vécu, ses frères et sœurs, ses neveux et nièces, cela pourrait faire remonter de vieux attachements. Donc, à moins que ce ne soit inévitable, il ne se rendait jamais à Bahn Kor ; il allait faire la tournée des aumônes à Bahn Klang. Avant la tournée d'aumônes, après le départ des moines qui allaient le plus loin, il prenait un balai et balayait un peu ou, certains jours, enlevait les feuilles des fossés peu profonds le long des chemins.

“À trois heures de l’après-midi, la cloche sonnait à nouveau. Avant de quitter votre kuti, vous fermiez la porte et les fenêtres et rentriez vos robes ou tout autre tissu qui se trouvait sur le fil à linge, de sorte que s’il pleuvait, vous n’auriez pas à courir pour revenir. Puis vous vous prosterniez. Vous vous prosterniez toujours. Si vous vous rendiez compte à mi-chemin que vous aviez oublié de vous prosterner, vous deviez faire demi-tour.

“Vous portiez un balai et une bouilloire dans vos mains et votre linge de bain était plié et glissé sous votre bras ou sur votre tête. Lorsque vous arriviez à la salle du Dhamma, vous posiez vos affaires et alliez vous prosterner devant la statue du Bouddha à l’intérieur. Vous posiez votre bouilloire sur le siège des moines, puis vous sortiez. Si le soleil était fort, vous mettiez le drap de bain plié avec soin sur votre tête, puis vous aidiez à balayer les feuilles. Luang Por était là et nous balayions en longue ligne la zone défrichée de la forêt. Il n’y avait pas de conversation. Si ce n’était pas absolument nécessaire, personne ne parlait. Tout ce que l’on entendait était le bruit des balais.

“À cette époque, il y avait rarement quelque chose de sucré à boire l’après-midi. Tout ce que nous avions était une infusion amère à base de vigne borapet, de samor et de groseille indienne (makhampom^{*}). Il n’y avait peut-être pas beaucoup de sucre mais il y avait beaucoup de samor - nous les mangions marinés ou trempés dans des piments secs moulus et du sel^{**}. Mais ce n’était pas tous les jours. S’il y en avait, Luang Por faisait sonner la cloche de l’après-midi très tôt et nous nous retrouvions sous le grand manguier à deux heures et demie, avant les corvées. Celui qui jetait les graines de manière négligente avait des problèmes. Il disait : “Tu as souillé ta vertu”. Nous ne devons pas jeter les graines n’importe où, nous devons les rassembler en un tas bien net et, ensuite, l’un de nous devait les jeter à l’endroit approprié. Après avoir terminé, Luang Por prononçait quelques mots de Dhamma, puis à trois heures, nous nous mettions au travail.

* La groseille indienne (emblic myrobalan) est un autre laxatif de la famille des myrobalans dont la consommation est autorisée par le Vinaya à tout moment de la journée.

** Les piments, le sel et l’ail peuvent également être consommés l’après-midi à des fins médicinales.

“Une fois le balayage terminé, nous préparions l’eau de boisson et de l’eau pour usage général. Au début, nous tirions l’eau du puits et la transportions jusqu’aux endroits où elle était nécessaire dans de vieux bidons de kérosène. Ces bidons étaient suspendus à une perche de bambou, avec un moine à chaque extrémité, portant le poids sur une épaule. Luang Por était l’un de ceux qui tiraient sur la corde et c’est moi qui soulevais le seau rempli d’eau et remplissais les bidons. À l’époque, il n’y avait pas beaucoup de moines - six, huit, dix - mais leur nombre augmentait progressivement. Tout le monde aidait à transporter l’eau, jeunes et vieux, et cela se faisait en silence. Luang Por nous observait tout le temps. Les moines étaient prudents et respectueux. Nous avions une foi profonde en ce que nous faisions.

“Lorsque le ravitaillement en eau était terminé, nous balayions la salle du Dhamma, nous nettoyions le sol et les cadres des fenêtres et nous étendions les nattes pour la séance du soir. Après cela, nous prenions un bain, puis nous allions sur nos sentiers de marche pour pratiquer la méditation en marchant. Dès que la cloche sonnait six heures, nous prenions nos robes et notre sac à bandoulière dans le kuti, nous fermions les fenêtres, nous nous prosternions et nous partions à vive allure pour la séance du soir. Luang Por nous rappelait toujours de nous rendre rapidement à la salle du Dhamma et de ne pas faire attendre les moines supérieurs.

“Après la séance du soir, il y avait une période de chants et de récitations, puis Luang Por s’asseyait sur le siège du Dhamma. La plupart du temps, il lisait un passage de la *Pubbasisikkhā*, puis en expliquait le sens. Il était généralement 10 ou 11 heures lorsque nous avions fini de rendre hommage au Triple Joyau et nous retournions dans nos kutis. Parfois, il était minuit ou une heure du matin.

“Luang Por était très frugal avec les nécessités de base. S’il voyait que quelqu’un avait jeté quelque chose dans la forêt, une vieille gamelle en plastique, par exemple ou un crachoir encore utilisable ou autre, il le récupérait. Il disait que nous étions des gaspilleurs. “Vous avez souillé votre vertu”. C’était une de ses phrases préférées, “Vous avez souillé votre vertu”. La première fois que je suis allé vivre à Wat Pah Pong, je ne comprenais pas comment on pouvait souiller sa vertu si rapidement et si facilement. Ce qu’il voulait dire, c’est que vous aviez dit ou fait quelque chose d’inapproprié. Vous disiez quelque chose de mal, faisiez quelque chose de mal, rangiez mal les choses, perdiez votre attention, étiez dans

une rêverie et cela souillait votre vertu. Il essayait de nous faire utiliser les nécessités de base de manière frugale afin que nous ne soyons pas à court de ressources. Certaines personnes ne comprenaient pas. Ils disaient que Luang Por se plaignait tout le temps, qu’il râlait, qu’il était avare. Mais en fait, il avait simplement une norme qu’il essayait de maintenir.

“Chaque jour d’Observance, moines et laïcs, nous méditions tous assis. Tout le monde s’abstenait de dormir pendant toute la nuit. Il était très difficile de quitter la salle. On était assis là, à l’agonie, mais personne n’avait le courage d’être le premier à sortir parce que cela signifiait se faire remarquer par les autres et cela nous inquiétait. Mais une fois que quelqu’un était sorti, les autres suivaient. Ce n’est pas que les gens voulaient s’allonger et se reposer : ils voulaient se dégourdir les jambes et faire de la méditation en marchant. Certaines nuits, cependant, si vous ne pouviez pas le supporter, vous pouviez vous allonger pendant quelques minutes sur le sol de la forêt. Mais si on entendait le bruit de quelqu’un qui venait ou des craquements de feuilles, on se levait d’un bond, de peur que quelqu’un ne nous voie. Luang Por disait : “Sortir, c’est pour changer de posture. Ne vous lancez pas dans des conversations.” Lui-même restait assis là, immobile, pendant toute la nuit.

“Parfois, Luang Por demandait à l’un des laïcs de faire un enseignement sur le Dhamma. Il y avait deux laïcs qui pouvaient donner des enseignements : Por Dee et Por Moon. Ces deux-là pouvaient parler toute la journée et toute la nuit si on leur en donnait l’occasion. Luang Por disait : “Très bien, maintenant les moines et les novices peuvent écouter un discours sur la vie laïque et combien elle est difficile et pleine de problèmes.” Puis l’un des deux nous parlait des souffrances de la vie dans le monde. Et, en fait, nous avons beaucoup appris.”

SINCÉRITÉ ABSOLUE

Plus tard, Ajahn Tiang fut parfois taquiné pour avoir exagéré la pureté de la pratique des premiers jours. Certains moines disaient qu’Ajahn Tiang projetait trop sur Luang Por la férocité et le manque d’humour de sa propre personnalité. Néanmoins, son récit de cette première période est puissant.

“Le cœur de ce que Luang Por enseignait, les deux choses qu’il soulignait par-dessus tout, étaient le Vinaya et la pratique de la méditation. Le régime monastique ne devait en aucun cas être négligé ou interrompu. Si ce n’était pas absolument nécessaire, il n’y avait pas de pause dans la pratique collective. S’il y avait une pause, elle ne durait jamais plus de quinze jours ou, au maximum, un mois. Il accordait une grande importance à la pratique de la méditation. On vous disait de pratiquer la méditation en marchant et assise, de continuer à faire des efforts - matin, midi et soir. Si vous aviez une tâche à accomplir, vous deviez vous en acquitter, puis retourner à votre méditation. Les moines n’étaient pas intéressés par les bavardages ou les jeux. Chacun restait dans son coin et s’adonnait à sa pratique. Les laïcs qui se rendaient au monastère faisaient de même. Ils écoutaient les enseignements et apprenaient le Dhamma. Ils prenaient la pratique de la méditation au sérieux et s’y appliquaient aux moments opportuns.

“Luang Por ne parlait jamais de manière badine. Il ne racontait jamais de blagues et ne se comportait pas de façon exubérante. Il ne parlait jamais des choses du monde et n’incitait pas les moines à prendre de mauvaises habitudes en parlant du monde sensuel. Au contraire, il interdisait de tels propos. Il disait aux moines de ne pas socialiser. Il disait que cela conduisait à des clans et à des discordes. Ses priorités étaient résolument orientées vers la pratique. Il était déterminé à suivre le triple entraînement et à étudier le Dhamma et le Vinaya.

“À cette époque, il donnait régulièrement des instructions basées sur la *Pubbasikkhā*. Chaque jour, après le chant du soir, nous écoutions le Vinaya. Toutes nos façons de faire étaient conformes au Vinaya, jusqu’aux détails de la cérémonie annuelle d’offrande des habits monastiques (*kaṭhina*). Nous nous sommes entraînés à couper et à coudre nos propres habits, ainsi qu’à fabriquer des bâtonnets à dents. Nous intégrions ces choses dans notre emploi du temps quotidien et les utilisions pour vaincre la paresse, la torpeur et l’oisiveté. C’est ainsi qu’il enseignait : si vous avez sommeil, ne dormez pas. Trouvez des moyens habiles pour surmonter votre somnolence. Au milieu de la journée, si rien d’autre ne fonctionne, vous pouvez toujours faire des bâtonnets à dents.

“Parfois, nous pratiquions jusqu’à onze heures ou minuit avant qu’il nous laisse partir. Cela nous laissait deux heures de repos. Comment peut-on

s'endormir pendant deux heures ? On finissait par s'asseoir contre un mur ou un arbre, quelque part près de la salle du Dhamma. Vous ne pouviez jamais arriver à temps pour sonner la cloche : Luang Por était toujours là le premier. Nous faisons de notre mieux, mais qui pouvait se contenter d'aussi peu de sommeil que lui ?...

“Vous deviez faire ce qu'on vous disait. Si c'était une période de marche, vous deviez marcher - pas de question. Si c'était une période d'assise, vous deviez vous asseoir et vous ne deviez pas vous lever. Il ne plaisantait pas, ce n'était pas en lui. Vous n'aviez pas d'alternative. S'il vous voyait vous obstiner, il vous appelait et vous réprimandait. Il disputait les moines, il grondait les novices. Il allait même jusqu'à convoquer une réunion pour le faire... Vous ne pouviez pas rester assis à vous détendre, même le temps d'un clin d'œil. Vous ne pouviez pas entrer et sortir de la salle du Dhamma : il vous demandait tout de suite : ‘Pourquoi êtes-vous sorti ?’ Si vous étiez sorti pour uriner et aviez disparu pendant une heure, vous étiez dans le pétrin. ‘Une heure pour uriner ? La prochaine fois que vous y allez, dites-le moi. J'aimerais voir ça par moi-même.’

“Comment pouviez-vous ne pas avoir peur ? Vous ne pouviez rien omettre. Il ne plaisantait pas et il ne laissait rien passer. Si vous n'aviez pas un sentier de méditation convenable ou si la zone centrale n'était pas balayée, alors nous étions cuits, nous en entendions parler le jour même : ‘Pourquoi pas ? Vous n'êtes pas bien ? Si vous ne vous sentez pas bien, pourquoi n'êtes-vous pas venu me le dire, ou si vous ne pouviez pas me le dire, pourquoi ne l'avez-vous pas dit à quelqu'un d'autre ? Comment pouvez-vous suivre votre propre esprit comme ça ? Vous êtes membre d'une communauté, n'est-ce pas ? Ou bien pensez-vous que vous vivez seul ?’

“Il vous tirait vers le haut sur tout. Vous ne pouviez pas bouger d'un pouce. Vous ne pouviez pas vous balader. Une fois que la séance était terminée et que vous pouviez continuer à vous entraîner seul, même là s'il voyait quelqu'un se promener, c'était la fin, ‘Vénérable ! Vénérable ! À quoi jouez-vous maintenant ?’ Il avait des yeux très aiguisés. Il ne laissait rien passer, même les plus petites choses. S'il disait à tout le monde de marcher et que vous ne le faisiez pas, c'était grave. Si la session était terminée, vous deviez retourner immédiatement à votre kuti. S'il n'avait pas donné la permission, alors vous ne pouviez aller nulle part. S'il y avait un problème, vous deviez le mentionner. Il y avait donc de très bonnes

anecdotes à l'époque. Ce n'est pas qu'il forçait les gens, mais il était d'une sincérité absolue. C'est ainsi qu'il dirigeait le monastère à l'époque ; mais pour être franc, nous n'étions pas tout à fait à la hauteur."

NOIX DE COCO

Ajahn Tiang résuma les enseignements de Luang Por :

"La première chose qu'il nous disait de faire était d'établir une pleine conscience stable : la rendre continue, ne pas se perdre ou se laisser distraire ou la laisser s'interrompre. Il disait que son Dhamma n'avait ni haut ni bas, qu'il n'était ni court ni long. Il disait qu'il l'avait pressé en une boule qui avait la forme d'une noix de coco.

"Il nous a appris à établir la pleine conscience, à nourrir notre foi, à incliner notre esprit vers le Triple Joyau du Bouddha, du Dhamma et du Sangha. Il avait lui-même une véritable révérence envers le Triple Joyau, et il nous enseignait cette attitude à nous aussi. Il nous apprenait à être attentifs pendant que nous nous prosternions. Il disait que si nous laissons notre esprit vagabonder et que nous n'étions pas attentifs, il y aurait inévitablement une faute ou une autre dans ce que nous faisons. Il disait que lorsque notre esprit n'est pas calme, lorsqu'il est dans un état brûlant, agité ou dans un état anormal, quelque chose va toujours mal tourner.

"Il mettait l'accent sur la pleine conscience : faire en sorte qu'elle soit constante et fluide, sans interruption, sans permettre qu'elle soit perturbée. Qu'on soit debout, qu'on marche, qu'on s'assoie, qu'on s'allonge ou qu'on mange, il fallait être attentif, car perdre la pleine conscience, c'est perdre la vie ; c'est ce qu'il disait. S'il y avait un projet de travail en cours, par exemple, et que nous nous plaignions de ne pas avoir l'occasion de pratiquer, il nous demandait si notre respiration s'arrêtait pendant que nous mangions ou que nous étions allongés. Comment pouvez-vous être trop épuisé pour méditer alors que votre respiration est si immédiate et ordinaire ? Il n'y a rien de plus que la respiration. Si vous pratiquez et que vous êtes attentif, ce n'est rien de plus que d'être avec cette respiration ordinaire. C'est tout ce qu'il enseignait. La pleine conscience était la majeure partie de son enseignement.

“Si vous perdez votre pleine conscience, quel type de technique de méditation allez-vous utiliser ? Quelle sorte de concentration allez-vous développer ? Quelle purification réaliserez-vous ? Vous ne saurez accomplir aucune de ces choses. C’est la pleine conscience qui est importante. Le calme et la tranquillité naissent de la présence de la pleine conscience. Le bien-être interne et externe vient avec la pleine conscience. Le Dhamma, le Vinaya, chacun des règlements monastiques dépend de la pleine conscience. Sans la pleine conscience, de quel objet allez-vous être conscient ? C’est ainsi qu’il enseignait les principes fondamentaux.

“Il disait : ‘Ne soyez pas fiers d’être moines ou novices ; ne regardez pas les autres de haut ; ne soyez pas attachés à votre milieu familial ou à votre nationalité - ce n’est pas vertueux et ce n’est pas le Dhamma. Lavez-vous les mains de ce genre d’orgueil. Cherchez à abandonner toute vanité et toute opinion.’ Il nous disait de ne pas exagérer les défauts des autres, de continuer à considérer à quel point nous sommes tous semblables et de ne pas nous attarder sur les pensées de qui a raison et qui a tort. Les remontrances sont normales ; après avoir fait quelque chose de mal, il faut laisser cela derrière soi : ne vous accrochez pas aux sentiments de bien et de mal. Dès qu’on s’accroche et qu’on s’attache, ce n’est pas le Dhamma et ce n’est pas le Vinaya...”

“Si quelque chose est en accord avec le Vinaya, alors c’est aussi en accord avec le Dhamma : en respectant le Vinaya, vous pratiquez le Dhamma.” Luang Por les considérait comme interconnectés. Il ne séparait jamais le Dhamma du Vinaya... Il nous enseignait à pratiquer simultanément les différents aspects de la voie. C’est pourquoi il disait que ses enseignements n’étaient ni courts ni longs, mais qu’ils étaient pressés en forme de sphère, comme un pamplemousse ou une noix de coco.”

PAS DE RÉPIT

Les moines qui arrivèrent au milieu des années 1960, alors que la taille de la communauté augmentait progressivement, ont pu constater un léger relâchement de l’intensité de Luang Por, mais ils n’eurent pas pour autant la vie facile. Il cherchait toujours à créer chez ses disciples l’enthousiasme pour l’entraînement et la patiente endurance nécessaires à leur progrès. Son but était encore de susciter en eux une nouvelle attitude à l’égard de leur vie : une attitude dans laquelle “tout compte”. Rien ne devait être fait

de manière bâclée. Chaque action devait faire l'objet de soins, d'attention et de respect. Luang Por réprimandait inlassablement les moines lorsqu'ils étaient inattentifs. Il leur faisait comprendre combien il était essentiel de maintenir la pleine conscience dans chaque activité. Le laxisme ou la négligence pour des petites questions de procédure suscitait déjà tant de colère en Luang Por, que peu de moines pouvaient même envisager de commettre des transgressions plus importantes et plus graves. Dans la plupart des cas, un sentiment de sage honte et de peur des conséquences, bien qu'artificiellement accéléré, mûrissait rapidement. Comme Ajahn Anek s'en souvient :

“Si quelqu'un faisait quelque chose qui dérogeait de ses instructions, cela devenait immédiatement un problème... Supposons que Luang Por entende le bruit de seaux cliquetant au puits en dehors de l'heure qu'il avait fixée pour le puisage de l'eau ou que quelqu'un coupe des copeaux de jacquier pour faire de la teinture au mauvais moment, le soir même nous en entendions parler. Il s'asseyait sur le siège du Dhamma et remettait de l'ordre en fixant les règles jusque tard dans la nuit. Parfois, il continuait jusqu'à trois heures du matin. À ce moment-là, ce n'était plus la peine de retourner dans nos kutis, et après qu'il fut descendu du siège, nous nous lancions directement dans les chants du matin.

“Nous devons donc nous donner des coups de coude et nous rappeler mutuellement si nous voyions quelqu'un faire quelque chose au mauvais moment, car nous avons peur d'une autre admonestation. Même s'il n'y avait qu'un seul mécréant, Luang Por ne laissait personne retourner dans son kuti. Tout le monde devait rester assis et écouter les remontrances ; c'était comme si on se faisait réprimander soi-même. Et c'était frustrant pour ceux qui voulaient méditer ou qui avaient d'autres affaires à régler.

“Nous, les moines, avons vraiment peur. Peur de devoir écouter un long discours. Si Luang Por savait que quelqu'un avait fait quelque chose de mal, il ne remettait jamais cette chose au lendemain. Il appelait le moine fautif ou s'adressait à l'ensemble du Sangha. Il était toujours très strict et très vigoureux. Quiconque avait une affaire, quelle qu'en soit l'importance, devait d'abord lui demander la permission avant de s'en occuper. Vous ne pouviez pas faire quelque chose de votre propre chef. Si vous le faisiez, vous pouviez être sûr que le soir même vous alliez avoir un long discours.

“Si quelqu’un manquait le chant ou arrivait avec cinq ou dix minutes de retard, c’était grave. Lorsque vous approchiez de la salle du Dhamma, vous deviez marcher aussi doucement et silencieusement que possible. Faire du bruit était totalement inacceptable. Si vous le faisiez, vous étiez réprimandé pour avoir dérangé les personnes qui méditaient déjà dans la salle. Luang Por disait que faire du bruit à proximité des personnes en train de méditer était mal élevé et constituait un mauvais *kamma*. De plus, cela dénotait un manque d’attention, de conscience de soi et de maîtrise des sens. Il disait que pour un pratiquant du Dhamma, c’était un comportement honteux.”

Ajahn Reuangrit se souvient :

“Si vous sortiez pour uriner, vous étiez réprimandé ; vous deviez endurer jusqu’à la fin de la séance. Il disait : “Les autres peuvent le faire, pourquoi pas vous ? Vous êtes un être humain comme eux, vous avez tous les mêmes organes. Qu’est-ce qui est si difficile ?” C’est comme ça qu’on faisait les choses à l’époque. Votre habit était complètement trempé de sueur et vous perdiez tellement de liquide que l’envie d’uriner disparaissait. On avait aussi peur de Luang Por, vraiment peur, quand il commençait à nous harceler comme ça : “Vous mangez beaucoup et vous dormez beaucoup. Si vous mangez beaucoup, alors vous devez chier beaucoup ; buvez beaucoup et vous devez pisser beaucoup”. J’ai entendu ces mots tant de fois ! En conséquence, nous étions toujours très modérés dans notre alimentation et dans nos actions. À cette époque, nous prenions grand soin de la façon dont nous faisons les choses.”

DÉTENTE

L’atmosphère de Wat Pah Pong n’était cependant pas aussi austère et dure que certains des passages précédents pourraient le suggérer. Les exhortations de Luang Por étaient données dans une forêt semi-tropicale où, pendant des mois chaque année, la chaleur et l’humidité étouffantes incitent à la paresse et à la torpeur. Son audience était composée d’un groupe de jeunes hommes faciles à vivre, élevés dans une culture qui ne leur avait pas inculqué le sentiment paralysant de culpabilité ou d’aversion pour soi-même qui aurait pu les amener à prendre à contre-pied de telles intimidations. La main lourde était, en somme, un médicament dont les avantages l’emportaient sur les effets secondaires.

Après un certain temps, les moines s’habituèrent à la nouveauté de la vie monastique. Si leur pratique de la méditation ne portait pas encore beaucoup de fruits, il leur était difficile de conserver leur enthousiasme initial. Les exhortations et les réprimandes constantes de Luang Por visaient à revigorer les cas réguliers de baisse de zèle. Ses paroles étaient, en quelque sorte, l’équivalent du bâton d’un maître zen. Tout le monde ne pouvait pas le supporter et certains moines partirent. Mais la plupart d’entre eux appréciaient les discours enflammés de la même manière qu’ils savouraient la nourriture farouchement épicée. L’éloge habituel d’un discours plus abrasif était qu’il ‘avait vraiment la saveur du piment et du gingembre’.

Mais il y avait aussi des moments où le Sangha se détendait. De temps en temps, Luang Por invitait tout le monde à son kuti le soir. On faisait circuler des cigarettes et les moines s’asseyaient à la lumière de la lampe, les robes extérieures enlevées, pour fumer et écouter les anecdotes et les histoires de Luang Por. Il parlait de la sagesse des moines éveillés, des triomphes durement acquis et des échecs cocasses des disciples non éveillés, des rencontres avec les animaux sauvages et les fantômes, des récits de l’époque du Bouddha. Les moines riaient beaucoup, posaient des questions et partageaient leurs expériences. Ces occasions étaient chéries par les moines. La chaleur, la camaraderie et le soutien émotionnel qu’ils ressentaient lors de ces rencontres répondaient à des besoins qui n’étaient pas satisfaits dans les réunions formelles de la communauté.

En ces occasions, Luang Por passait sans effort du statut de commandant en chef à celui de figure paternelle. L’ambiguïté des sentiments des moines envers Luang Por était évidente en ces occasions. En même temps qu’ils le craignaient, presque comme les souris craignent le chat ou (selon sa propre comparaison) comme les cambrioleurs craignent le policier, ils l’aimaient et lui faisaient entièrement confiance, ils savouraient chaque moment passé en sa présence. Les moines avaient parfois l’impression que les points de Dhamma qu’ils glanaient à ces occasions pénétraient plus profondément dans leur cœur que les enseignements qu’ils recevaient lors des discours officiels sur le Dhamma. Ils retournaient à leur kuti après ces sessions, revigorés et rafraîchis, impatients de méditer.

DROITS À L'EAU

La présence de moines dans la forêt de Pong ne plaisait pas à tout le monde. Il y avait des préjugés locaux et des malentendus à surmonter. L'un des premiers points de discorde avec les villageois était la question sensible de l'utilisation de l'eau.

Nous avons creusé un très bon puits dans la forêt. Nous avons mis un panneau devant le puits disant : 'Réservé aux moines. Ne doit pas être utilisé par les laïcs', et nous avons rempli une jarre en terre cuite d'eau pour tous ceux qui traversaient la forêt. Nous fûmes critiqués pour cela. Por Nupee était le pire : dès qu'il entendit les villageois dire que les moines ne laissaient pas les laïcs boire leur eau, les ennuis commencèrent ! Il devint fou de rage : 'Quoi ! Pour qui se prennent ces moines ? Pourquoi ne laissent-ils pas les laïcs boire leur eau ? Ils se donnent tant de mal pour devenir moines et apprendre les enseignements du Bouddha, et ils finissent par être si égoïstes qu'ils ne veulent même pas partager leur eau. On croirait qu'ils ne dépendent pas des laïcs pour leur nourriture quotidienne.'

Voilà ! Tout ça à cause d'un malentendu. Dans mon propre village ! En fait, ils pouvaient boire l'eau. C'est juste que, lorsque les villageois allaient chercher l'eau eux-mêmes, ils utilisaient des seaux dans lesquels ils avaient stocké des grenouilles, des poissons, des têtards ou autres, ce qui rendait l'eau sale. Je ne voulais pas qu'ils fassent ça, et donc quand nous transportions l'eau chaque jour, nous en mettions dans un pot spécialement pour les laïcs. Mais les gens ne racontaient pas toute l'histoire : ils disaient simplement que nous ne les laissions pas utiliser notre eau. Quand Por Nupee entendit cela, il fut tellement en colère qu'il sortit en trombe du village. Il dit qu'il allait chasser les moines de la forêt. 'Quelle sorte de moines sont ces gens ? Pour qui se prennent-ils ? Ont-ils oublié que c'est nous qui les nourrissons ?' Il n'avait entendu que la moitié de l'histoire. Il fallut beaucoup de temps pour lui expliquer, mais quand il comprit, il devint un disciple et plus tard, le chef laïc du monastère.

Les villageois, dont certains avaient auparavant coupé du bois illégalement, chassé et élevé du bétail, etc. à la lisière de la forêt, ne pouvaient plus le faire. Ils étaient furieux de voir leurs moyens de subsistance menacés. Certains des villageois mécontents mirent au point un plan pour discréditer les moines. Reprenant à leur insu un stratagème remontant à l'époque du Bouddha lui-même, ce plan consistait à compromettre l'un des moines avec une femme. Le moine qui faisait la tournée d'aumônes dans ce village fut informé par un bienfaiteur de ce qui était envisagé. Inquiet, il en informa Luang Por. Ce dernier répondit qu'il irait lui-même faire une tournée d'aumônes dans ce village. Inévitablement, les laïcs du monastère protestèrent :

“Ajahn, n’y allez pas seul. Ils disent qu’ils vont faire en sorte qu’une jeune femme vous prenne dans ses bras et ensuite crie que vous avez essayé de la violer.”

Luang Por, imperturbable, plaisanta avec eux :

Amenez-la. Je n’ai jamais été étreint par une jeune femme de ma vie. Qu’elle essaie. Ça devrait être génial !

Finalement, les villageois perdirent leur sang-froid (qui sait quel châtement kammique ils allaient s’infliger, s’inquiétèrent-ils, mieux vaut prévenir que guérir). Et à partir de ce moment-là, les relations entre le wat et les villageois s’améliorèrent lentement mais sûrement.

ATTRAPER UN VOLEUR

Un autre problème surgit lorsque les gens apprirent que les nonnes avaient planté des arbres fruitiers. Au début, les gens venaient demander quelques papayes, goyaves, citrons ou bananes ; après un certain temps, ils venaient pour voler. L'une des nonnes de l'époque se souvient de l'habileté avec laquelle Luang Por avait résolu le problème :

“Les voleurs se faufilaient habituellement vers huit ou neuf heures du soir, pendant que les moines assistaient à la cérémonie du soir. Un jour, Luang Por demanda à des postulants de couper les plus grands buissons d'épines de *korm* et de les dissimuler sur le côté du chemin emprunté par les voleurs. Cette nuit-là, il demanda aux moines d'attendre en trois points du chemin. Lui-même était au premier point, près de l'endroit où

les voleurs volaient les papayes. Le deuxième point se trouvait à la moitié du chemin, et le troisième était près du piège à épines.

“Au moment prévu, les voleurs apparurent, portant des sacs et des paniers. Pendant qu’ils étaient occupés à cueillir les papayes, Luang Por donna un signal et les buissons d’épines furent placés dans le sens de la longueur du chemin. Les buissons étaient grands. Chaque branche était couverte d’épines acérées et ils recouvraient entièrement le chemin.

“Lorsque Luang Por estima que les voleurs avaient presque rempli leurs paniers, il toussa doucement. La toux n’était pas assez forte pour les faire paniquer et jeter immédiatement leur butin, mais elle était suffisante pour qu’ils décident qu’ils devaient partir rapidement. Les voleurs soulevèrent les paniers sur leurs épaules et se hâtèrent de partir, à moitié en marchant, à moitié en courant. Quand ils atteignirent le deuxième point, Luang Por cria derrière eux : ‘Avez-vous vu quelqu’un aller par-là ?’ ‘Où sont-ils ? Où sont-ils ?’ Les moines qui se cachaient au deuxième point crièrent à leur tour.

“En entendant ces voix, les voleurs eurent vraiment peur et se mirent à courir comme des fous. Lorsqu’ils atteignirent le troisième point, les moines qui s’y cachaient firent du vacarme. Pendant ce temps, derrière eux, les moines des deux premiers points les poursuivaient sur le chemin. Le son des cris et des hurlements emplissait la forêt. Maintenant, les voleurs paniquaient vraiment. Ils jetèrent les paniers et les carrés de tissu qui enveloppaient les papayes et s’enfuirent en courant, droit dans les buissons d’épines. Le premier voleur sentit soudainement la douleur et s’arrêta brusquement. Le second lui rentra dedans et tous les deux rampèrent en essayant désespérément de se libérer des buissons d’épines. Leurs gémissements de douleur étaient assourdissants. Ils avaient tellement peur que, finalement, ils réussirent à se libérer et s’enfuirent vers leur village.

“Luang Por fit rassembler par les postulants les preuves, les paniers et les *khaomas*. Il savait que l’identité des voleurs ne serait pas un secret, car ils seraient alités pendant deux ou trois jours avant que leurs enfants ne soient capables d’arracher toutes les épines. Une fois ce temps écoulé, il fit venir le chef du village.

Luang Por dit : ‘Dites-leur de venir chercher leurs paniers et leurs vêtements. Ils les ont laissés tomber dans la forêt. Dites-leur qu’ils n’ont

rien à craindre. Dites-leur de venir me les demander. Ils les ont laissés ici depuis longtemps déjà. S'ils ne se dépêchent pas, les papayes auront séché et ils ne pourront pas les vendre.'

“Un des voleurs vint. Luang Por lui parla gentiment, sans gronder et lui expliqua qu'il devait gagner honnêtement sa vie et renoncer à voler : les papayes ne valaient pas le mauvais kamma. Après cela, les vols cessèrent.”

CHATS ET CHIENS

Les chiens abandonnés étaient un autre problème. En Thaïlande, il est de coutume depuis longtemps de relâcher les chiens rejetés dans les monastères de village où les moines les nourrissent avec les restes de nourriture offerte lors des tournées d'aumônes. Mais lorsque les gens commencèrent à faire cela à Wat Pah Pong, Luang Por dut expliquer pourquoi il ne pouvait pas accepter cette pratique :

Nous n'aimons pas les chats et les chiens ici. Nous avons déjà beaucoup de créatures, écureuils, musaraignes et oiseaux de la jungle en particulier, et nous essayons de les conserver pour les générations futures. Les chiens que vous laissez aller dans la forêt tuent ces animaux. S'il vous plaît, ne le faites plus. Celui qui a amené ces chiens ici doit les ramener chez lui. Si vous ne voulez pas les emmener, je peux demander à l'un des laïcs du monastère de s'en occuper. Mais n'amenez plus de chiens dans la forêt. Les écureuils, les musaraignes, les poules de la forêt vous appartiennent à tous autant qu'à moi. Quand vos enfants et petits-enfants seront grands, ils pourront venir voir ces animaux dans le monastère. Il n'en reste plus beaucoup qui vivent à l'extérieur du monastère. Nous devons tous contribuer à la protection de ces animaux dans la forêt.

PRENDRE RACINE

Au départ, les relations entre Wat Pah Pong et les moines des villages environnants et de la ville d'Ubon étaient tendues. Les tensions étaient familières. Depuis l'apparition de la lignée Luang Pu Mun, une quarantaine d'années auparavant, les frictions entre les moines de la forêt et les Sanghas locaux étaient fréquentes. Les érudits et les

administrateurs urbains avaient tendance à considérer les moines de la forêt avec dédain. Leur coutume de donner des enseignements du Dhamma dans la langue de l'Isan plutôt que dans la langue officielle du Thaï du centre, et d'employer un style simple et sans fard plutôt que de livrer des sermons basés sur des textes dans un langage cultivé lu sur des feuilles de palmier, était considérée comme un manque de respect pour le Dhamma. À juste titre, les érudits s'inquiétaient du fait que le style impromptu de l'enseignement, non étayé par de fréquentes références aux textes pāli, puisse facilement conduire à faire passer de simples opinions sans fondement pour l'enseignement du Bouddha. Le fait que les moines de la forêt s'en tiennent aux pratiques ascétiques, comme manger une fois par jour dans leurs bols, était considéré comme excessif, démodé et rudimentaire.

Les moines de la forêt menaçaient le prestige des moines urbains. Bien que la tradition de la forêt soit largement inconnue à Ubon, quiconque avait lu ou entendu des récits tirés des Écritures pouvait constater que leur mode de vie était beaucoup plus proche de l'idéal ancien que celui des moines urbains. Les moines des villages locaux se sentaient souvent intimidés par la présence de moines stricts en matière de Vinaya. Auparavant, il n'y avait pas de norme pour les mesurer : leur laxisme était tout simplement normal et les gens s'y étaient habitués. Mais maintenant les choses avaient changé. Les laïcs qui étaient allés à Wat Pah Pong revenaient inspirés et le préféraient à leur monastère local. Luang Por ne se contentait pas d'accepter leurs offrandes et de donner quelques bénédictions en Pāli, disaient-ils, il leur enseignait la valeur des préceptes et la façon de méditer. La jalousie envers Luang Por s'exprimait parfois par du mépris et des injures. La réponse de Luang Por était de poursuivre tranquillement sa pratique et la formation des moines et d'avoir un comportement si irréprochable qu'il privait les tireurs d'élite de leurs munitions.

Dès le début, le monastère établi par Luang Por dans la forêt de Pong fut connu sous le nom de Wat Pah Pong. Mais il ne s'agissait pas du tout d'un "wat" au sens technique ou juridique du terme. Le terme "wat" est une désignation conférée à une résidence monastique par la Couronne, sur avis de l'organe dirigeant du Sangha national. Il s'agit d'une reconnaissance officielle de la légitimité et de l'orthodoxie du monastère par le pouvoir en place. La demande de ce statut est une progression naturelle et logique

pour les communautés monastiques qui sont solidement établies, qui ont construit tous les bâtiments essentiels et qui bénéficient d'un soutien laïc constant. Wat Pah Pong ne deviendra un "wat" aux yeux de la loi qu'en 1970. Au cours des premières années de son existence, son statut juridique précaire le rendait dangereusement vulnérable aux forces hostiles.

Luang Por était parfaitement conscient que la sécurité à long terme de Wat Pah Pong dépendait de l'établissement de bonnes relations avec les membres élevés du Sangha de la ville ou du moins, d'une acceptation mutuelle. S'il est vrai qu'il n'y avait aucun risque que des personnalités puissantes cherchent à interférer dans la gestion quotidienne de Wat Pah Pong, Luang Por et ses moines étaient légalement soumis à la juridiction administrative des moines supérieurs nommés au niveau rural ainsi qu'au niveau du district et de la province. Si Wat Pah Pong était devenu l'objet de l'inimitié ou de la suspicion de ces moines, il aurait été difficile pour le monastère de survivre. Des moines qualifiés de "vagabonds" et de "renégats" avaient déjà été expulsés de leurs ermitages, voire défroqués de force. L'accusation selon laquelle les moines de la forêt étaient des communistes devenait une insulte de plus en plus effective.

La solution de Luang Por était la diplomatie discrète. Il témoignait d'une politesse sans faille aux moines des monastères de village avoisinant et leur faisait souvent don de matériel ou d'outils excédents. Petit à petit, Wat Pah Pong devint un membre reconnu de la scène locale. En demandant au moine chef du district local d'être le précepteur de ses disciples, Luang Por donna à ce puissant personnage un intérêt personnel pour le bien-être du Sangha de Wat Pah Pong. Il fournit des manuels aux moines qui souhaitent passer les examens du Dhamma (Nak Tam), et les résultats impressionnants des moines de Wat Pah Pong leur valurent un respect réticent de la part des érudits urbains.

Luang Por mettait un point d'honneur à faire preuve de déférence à l'égard des moines les plus éminents de la ville de Warin et de la ville d'Ubon. Il essayait de leur faire comprendre que ses disciples et lui n'étaient pas des révolutionnaires décidés à renverser une institution corrompue, mais de simples moines de la forêt cherchant un endroit tranquille pour pratiquer. Une fois par an, au début de la Retraite des Pluies, il emmenait son Sangha présenter ses respects à ses supérieurs. Même si, comme c'était souvent le cas les premières années, on lui parlait avec sarcasme ou condescendance, Luang Por gardait humblement la tête baissée, ce qui désarmait ses éventuels antagonistes.

Au fil des années, le prestige et la renommée de Luang Por ne cessèrent de croître. Le soutien croissant des laïcs, tant au niveau local que national, servit de tampon contre ses détracteurs, et le Wat devint stable et assuré. Dans le même temps, un certain nombre de moines érudits de renommée locale, comme Ajahn Maha Amorn, devinrent disciples, conférant au Sangha de Wat Pah Pong une certaine légitimité intellectuelle aux yeux des érudits de la langue pāli. La suspicion et la méfiance envers Luang Por diminuèrent considérablement. Les jalousies devinrent souterraines. De plus en plus de moines demandèrent à venir se former à Wat Pah Pong.

Les réactions négatives des moines des villages et des villes n'étaient pas entièrement néfastes. La perception que les moines de Wat Pah Pong avaient d'eux-mêmes en tant que minorité assiégée, les seuls moines stricts et motivés dans une mer de corruption et de déclin, intensifiait leur engagement et leur sens de la communauté. Il est raisonnable de supposer que l'harmonie et l'unité qui devinrent des caractéristiques si distinctives de Wat Pah Pong étaient, en partie, construites sur cette perception précoce du wat comme un îlot solitaire de pratique authentique. Il est vrai que, de temps en temps, l'arrogance qui accompagne généralement le sentiment d'être spécial pouvait faire surface parmi les membres du Sangha de Wat Pah Pong. Mais avec Luang Por qui les incitait constamment à affronter les souillures mentales, la plupart des moines étaient trop douloureusement conscients de leurs propres faiblesses pour entretenir de sérieux sentiments de supériorité.

Dix ans après le retour de Luang Por à Ubon, il pouvait être heureux des résultats de ses efforts à Wat Pah Pong. Le nombre croissant de moines, de novices et de nonnes était le signe d'un monastère en pleine santé. Luang Por apprenait de plus en plus sur la manière d'enseigner et de former ses disciples. Près de cent ans après la naissance de son fondateur, Luang Pu Mun, dans un village périphérique, la lignée monastique de la forêt prenait enfin racine à Ubon.





IV
une vie inspirante

*Celui qui est vertueux et dont la vision est juste, qui est ferme dans le Dhamma,
qui a compris la Vérité et qui fait ce qui doit être fait,
est aimé de tous les hommes.*

Dhp 217

Une Vie Inspirante

Luang Por, le bon ami

I. INTRODUCTION

À partir de 1954, Luang Por Chah consacra sa vie à son monastère, à la formation du nombre toujours croissant de moines, de novices et de nonnes qui y résidaient et à l'enseignement des laïcs qui le soutenaient. À la fin des années 1970, il était devenu l'un des moines les plus vénérés de la Thaïlande. Cependant, après un voyage en Angleterre en 1977, la santé de Luang Por commença à décliner. Au début de 1983, paralysé et incapable de s'exprimer de manière cohérente, il cessa de parler. Et en janvier 1992, après plus de neuf ans d'immobilité et de silence, la vie de Luang Por cessa.

Les années où Luang Por était à son summum ne se prêtent pas à un récit chronologique, car il y a relativement peu d'incidents extérieurs à relater. La vie monastique est intentionnellement répétitive. Luang Por voyageait rarement, sauf pour se rendre dans des monastères affiliés. En tant que moine célibataire de la forêt, sa vie personnelle était sans drame : il ne s'est pas marié, n'a pas eu d'enfants, n'a pas eu d'aventures amoureuses. Il n'a pas gagné un seul centime, n'en n'a pas perdu un seul et n'a pas accumulé plus de biens qu'il n'aurait pu en porter sur son épaule dans un sac en tissu. Pendant vingt-cinq ans, la vie de Luang Por, du moins celle qui a laissé une trace, est avant tout l'histoire des enseignements qu'il a donnés et de la formation qu'il a développée.

C'est au cours de ces années que Luang Por mûrit pleinement dans son rôle de "*kalyāṇamitta*" ou "noble ami^{*}", l'idéal bouddhiste du maître

* '*kalyāṇa*' signifie 'noble' ou 'admirable' ; '*mitta*' signifie 'ami, compagnon'.

spirituel. Le Bouddha corrigea le célèbre Vénérable Ānanda en ces mots “l’amitié noble n’est pas seulement la moitié, mais la totalité de la Vie Spirituelle”. En d’autres termes, le soutien des kalyāṇamitta est fondamental pour l’entraînement bouddhiste. Le fruit de la pratique est une libération de tout besoin de soutien extérieur, mais sur le chemin de cette libération, les “amis nobles” sont indispensables.



Le Bouddha décrit le kalyāṇamitta idéal comme celui qui inspire affection et dévotion, respect et émulation à ceux qui l’entourent. Il est patient avec les questions et les faiblesses de ses disciples et habile à communiquer avec eux. Le kalyāṇamitta est capable d’expliquer des sujets profonds en des termes clairs et facilement compréhensibles. Il n’abuse jamais de son pouvoir pour égarer les disciples. Le Bouddha dit que c’est l’association avec le kalyāṇamitta qui conduit à écouter et à converser sur le Dhamma,

à croître en moralité, à faire preuve de diligence et d'habileté dans l'abandon de ce qui est malhabile et le développement de ce qui est habile, et à avoir une compréhension claire de la façon dont les choses sont. Le jour de la crémation de Luang Por, le grand érudit, Chao Khun Phra Debvedi (P.A. Payutto), fut invité à prononcer un discours devant la vaste assemblée de moines et de laïcs bouddhistes réunis. Il choisit de parler de la manière dont Luang Por Chah avait été un véritable kalyāṇamitta pour ses disciples.

Les chapitres suivants de ce livre examineront plus en détail la manière dont Luang Por a rempli son rôle de kalyāṇamitta. Ils comprendront des chapitres sur ce qu'il enseignait exactement à ses disciples monastiques, moines et maechees, Thaïlandais et Occidentaux, et sur la manière dont il enseignait à ses disciples laïcs. Ce présent chapitre se concentrera sur Luang Por lui-même : comment il était perçu par les autres et en particulier, sur les qualités qui lui permettaient de remplir le rôle de kalyāṇamitta.

Dans ses références au kalyāṇamitta, le Bouddha a montré qu'il reconnaissait que les sentiments et les perceptions évoqués chez l'étudiant par l'enseignant peuvent jouer un rôle important dans le processus d'apprentissage. En observant sa conduite, les étudiants se forment des croyances sur le kalyāṇamitta et développent une confiance en lui. La volonté des étudiants de faire les sacrifices nécessaires pour progresser dans le Dhamma, la diligence et la passion avec lesquelles ils étudient et pratiquent, ne sont pas simplement fonction de leur compréhension de ce qui est impliqué. Elles sont enracinées dans leur perception de l'enseignant, dans l'affection et le respect qu'ils éprouvent envers lui et dans l'intensité avec laquelle ils l'adoptent comme modèle. C'est en présence de celui dont ils pensent qu'il a suivi la voie et qu'il est témoin des fruits de cette voie que les étudiants sont le plus encouragés. La foi dans l'accomplissement de l'enseignant est un soutien puissant dans la pratique du Dhamma.

Dès le début de sa carrière d'enseignant, Luang Por fit preuve, à un degré inhabituel, d'un charisme naturel qui incluait des qualités de leader et un don pour exposer le Dhamma. Pour les disciples monastiques de Luang Por, la compassion qu'il leur témoignait et sa patience à l'égard de leurs faiblesses les emplissaient de dévotion. Le niveau de sa pratique du Vinaya, sa maîtrise évidente des méthodes de méditation et la sagesse

avec laquelle il présentait les enseignements les emplissaient de respect. Ils voulaient suivre ses traces. Au cœur de leur engagement envers lui et sa formation se trouvait la confiance qu'ils avaient en sa libération des souillures mentales.

II. LES IMPONDÉRABLES

LIBÉRATION

Ainsi, moines, la vie sainte n'a pas pour but l'avantage de recevoir des dons, des marques de respect ou des éloges, ni l'avantage d'une vertu parfaite, ni l'avantage d'une concentration parfaite, ni l'avantage de la connaissance et de la vision. Mais c'est cette délivrance inébranlable de l'esprit qui constitue le but de la vie sainte, qui en est le cœur et l'achèvement.

MN 29

Que signifie exactement la “délivrance inébranlable de l'esprit” ? Le Bouddha a enseigné que l'on peut discerner quatre étapes de libération intérieure. Une fois atteintes, elles ne peuvent être affaiblies ou perdues, et elles peuvent donc toutes être considérées comme “inébranlables”. En fait, le terme “atteindre” doit être utilisé avec une certaine prudence. Le Bouddha a défini chaque étape de la libération en termes d'abandon irrévocable de souillures mentales spécifiques : une “délivrance” de celles-ci. Les changements qui se produisent à chaque étape sont donc vécus principalement en termes de cessation plutôt que de gains. Dans la métaphore bouddhiste centrale, incarnée par le mot “Bouddha” lui-même, l'expérience est qualifiée “d'éveil”.

Ceux qui ont atteint le stade final et le plus élevé de la délivrance sont appelés “*arahants*”. Ils ont transcendé les expressions les plus subtiles de l'avidité, de la haine et de l'ignorance. Leurs motivations égocentriques sont désormais entièrement remplacées par la sagesse et la compassion. Tous les désirs intérieurs et les attachements qui fournissent le combustible de la renaissance n'existent plus. De nombreux bouddhistes thaïlandais, monastiques et laïcs, pensent que Luang Por Chah avait atteint ce stade suprême.

Luang Por lui-même savait-il ou croyait-il être un arahant ? Il existe des preuves qui permettent de l'affirmer mais elles sont étonnamment peu nombreuses. L'observation la plus importante à faire sur le sujet est peut-être que Luang Por mettait un point d'honneur à ne jamais en parler. En de rares occasions, il pouvait se référer à lui-même avec la phrase simple et terre-à-terre "je n'ai rien", mais, en général, Luang Por évitait toute question sur ses réalisations.

Sa réticence sur un sujet d'une telle importance pour lui était en grande partie obligatoire. Le Vinaya limite la mesure dans laquelle un moine peut parler de sa propre pratique aux anupasampannā, toute personne qui n'est pas encore pleinement ordonnée. L'importance de ces restrictions peut être perçue par la règle selon laquelle, quelle que soit son audience, un moine qui prétend faussement avoir atteint des réalisations spirituelles (à moins qu'il ne s'agisse d'une véritable surestimation), doit être immédiatement expulsé du Sangha.

À première vue, cela peut sembler disproportionné étant donné que les trois autres infractions d'expulsion sont le meurtre et le vol, universellement reconnus comme grossièrement immoraux, et les rapports sexuels, une trahison d'un principe fondamental de la vie monastique. Mais en promulguant cette règle, le Bouddha indiquait clairement qu'il considérait que les fausses prétentions de prouesses spirituelles avaient des effets potentiellement désastreux à long terme sur les communautés bouddhistes, et même plus néfaste que les actes individuels de luxure ou de haine.

La crainte du Bouddha à l'égard de ce qui pourrait paraître n'être qu'un simple cas de discours erroné était due à la menace qu'un tel discours faisait peser sur la relation entre les moines et les laïcs bouddhistes, relation dont dépendrait l'avenir du Bouddha *Sāsana* (les enseignements du Bouddha) : en prétendant être éveillés, les moines détourneraient l'intérêt, la foi et le soutien des bouddhistes laïcs du Sangha dans son ensemble, pour les orienter vers eux-mêmes en tant qu'individus charismatiques. L'harmonie du Sangha serait ainsi menacée. Des cultes de la personnalité pourraient se développer dans lesquels les laïcs seraient exploités. Puis, dans le cas où la fourberie serait révélée, leur foi dans le bouddhisme disparaîtrait. Pendant ce temps, les moines modestes et véritablement libérés pourraient être négligés et méprisés par les laïcs qui pourraient supposer que, s'ils étaient vraiment éveillés, ils l'auraient

révélé au monde. En outre, Les bouddhistes laïcs qui nourriraient des pensées irrespectueuses à l'égard des êtres libérés pourraient être amenés à agir ou à parler d'une manière qui créerait un kamma* extrêmement néfaste. L'expulsion en raison d'une telle infraction visait à éviter toutes ces conséquences.

Même dans les cas où un moine révélait de véritables prouesses spirituelles à des bouddhistes laïcs (généralement dans l'intention de les encourager dans leur pratique), le danger pour la relation moine-laïc n'était pas évité. Pour cette raison, le Bouddha déclara également une infraction moindre de *pācittiya* pour les véritables révélations de prouesses spirituelles.

Luang Por aurait pu révéler ses réalisations à ses compagnons moines de Wat Pah Pong sans transgresser de règle, mais il ne le fit pas. Il était conscient que toute déclaration faite au Sangha serait inévitablement divulguée à la communauté laïque. Le Sangha n'était pas un groupe hermétique fixe. Chaque année, des moines abandonnaient leur entraînement et défroquaient. Le témoignage de ces anciens moines, ainsi que les éloges des moines à l'égard de leur maître auprès des laïcs, ont toujours été la source la plus importante de rumeurs sur les réalisations spirituelles des moines. Ces rumeurs se répandaient dans l'ensemble de la communauté bouddhiste. Luang Por garda un noble silence.

IL EST CE QU'IL EST

Comme il en avait probablement l'intention, l'autorité de Luang Por sur cette question créa une culture de la discrétion à Wat Pah Pong. Les réalisations spirituelles étaient considérées comme des affaires privées. Spéculer sur les réalisations d'autrui ou poser des questions à leur sujet était considéré comme déplacé, et si la personne à laquelle il était fait référence était Luang Por lui-même, c'était inapproprié. Cette norme de retenue contribua beaucoup à protéger le système de hiérarchie établi dans le Vinaya contre la formation de clans autour de moines plus jeunes, mais charismatiques.

* Les résultats d'un kamma corporel, verbal ou mental dirigé vers un être éveillé, qu'il soit sain ou malsain, sont censés être beaucoup plus intenses que ceux dirigés vers des êtres non éveillés.

Il y eut cependant une occasion où la culture faillit se fissurer. Cela se produit lorsqu'un jeune moine de passage affirma ouvertement aux moines résidents qu'il était un arahant. Certains membres du Sangha croyaient en la véracité de cette déclaration, la plupart n'étaient pas convaincus et quelques-uns étaient dédaigneux. L'authenticité de son éveil devint un sujet de conversation favori, surtout lorsqu'on apprit qu'il passait beaucoup de temps allongé. Le récit d'un dialogue fit le tour du Wat. Apparemment, lorsqu'on lui demanda quel type de méditation il pratiquait lorsqu'il était allongé, il répondit que lorsqu'il était allongé, il ne faisait rien du tout. Son interlocuteur lui dit alors que s'il s'allongeait sans rien faire, il s'endormirait. Le moine répondit : "Ah oui, mais s'endormir, c'est faire quelque chose".

L'influence du moine visiteur se répandit. Finalement, quelqu'un eut le courage de demander à Luang Por une réponse définitive quant à savoir si le moine était bien ce qu'il disait être. Mais Luang Por avait déjà vu tout cela et n'était pas disposé à nourrir la curiosité qui se cachait derrière la question. D'une voix neutre, il répondit :

S'il l'est, il l'est ; s'il ne l'est pas, il ne l'est pas. Moi, je ne suis rien du tout. Il n'y a rien en moi pour être quoi que ce soit. Nos affaires nous appartiennent, elles ne regardent personne d'autre. Et les affaires des autres n'ont rien à voir avec nous.

C'était une réponse caractéristique. Luang Por n'avait guère de temps pour les moines qui aimaient bavarder sur les réalisations des autres.

Regardez plutôt votre propre esprit. Regardez votre intention. Pourquoi voulez-vous savoir ? Quel bien cela vous fait-il ? Quel est l'état de votre esprit en ce moment ? Y a-t-il encore de l'avidité ? De l'aversion ? De l'ignorance ? Comment pouvez-vous vous en libérer ?

Au bout d'un certain temps, le moine de passage partit et le petit bourdonnement d'excitation disparut. Quelque temps plus tard, s'adressant au Sangha, Luang Por revint à l'un de ses thèmes favoris. Il enseignait que la bonne attitude à adopter face à la réalisation du Dhamma, qu'il s'agisse de la sienne ou de celle des autres, naissait du souvenir de l'incertitude. Aucune expérience, quelle qu'elle soit, aussi sublime soit-elle, ne doit être saisie. Il mettait en garde ses disciples contre

les “souillures de la compréhension*”, dans lesquelles l’identification à des états d’esprit élevés, développés par la méditation, conduisait à des croyances erronées dans la réalisation et à une dangereuse surestimation de ses propres accomplissements :

Leur samādhi est bon, mais il n’y a pas vipassanā, ils ne voient donc qu’un côté des choses... Ils confondent leur foi avec la sagesse et sont aveugles à leurs pensées erronées.

Il rappelait à ses disciples que les niveaux de libération n’étaient pas de nouvelles identités éveillées et les conseillait :

Ne soyez rien du tout. Être quelque chose, n’importe quoi, c’est souffrir... Glissez-vous dans la présence du Bouddha. Où est le Bouddha ? Juste là, dans l’impermanence, le manque de fiabilité des choses ! Saisissez cela pour commencer. Si votre esprit vous dit : ‘Je suis une personne qui est entrée dans le courant’, inclinez-vous devant le Bouddha et il vous dira : ‘Peut-être, peut-être pas (*mai nae*)’. Vous pensez : ‘Je suis au stade du non-retour’, et il vous dira la même chose : ‘Peut-être, peut-être pas’. Vous pensez : ‘Je suis un arahant’, et le Bouddha vous dira vraiment : ‘Peut-être, peut-être pas’.

La réticence de Luang Por à aborder le sujet de sa propre expérience allait de pair avec sa réserve plus générale sur le thème de la libération elle-même. En cela, il suivait le Bouddha lui-même, qui se concentrait généralement sur les obstacles à la réalisation et les méthodes nécessaires pour les surmonter, et laissait les aspirants découvrir par eux-mêmes ce qu’il restait lorsqu’ils avaient surmonté ces obstacles. Il n’y a que peu de choses sur une réalité au-delà du langage qui puissent être capturées par des mots. Luang Por considérait que, même si les enseignements sur cette réalité pouvaient être inspirants, ils pouvaient devenir des obstacles sur la voie. Une idée fixe de la libération peut facilement conduire à l’anticipation, à l’envie et à l’identification à des états mentaux subtils qui empêchent de s’en libérer.

* *Vipassanupakkilesas* Voir glossaire, 888

Vers la fin de sa carrière d'enseignant, Luang Por fut initié aux enseignements de la tradition zen. Il appréciait l'utilisation ludique et paradoxale du langage qu'il y trouvait et semblait apprécier une façon de parler d'expériences qui dépassaient les conventions et la pensée rationnelle. De temps en temps, il parlait dans un style cryptique et poétique de choses sur lesquelles il était jusqu'alors plus réservé :

Au début, j'ai dit qu'il s'agissait de 'partir vite, revenir vite, s'arrêter vite'. Si vous continuez ainsi, il n'y aura plus grand-chose : les choses seront ce qu'elles sont. Tout aura pris fin. Plus besoin de marcher, plus besoin de reculer, plus besoin de s'arrêter. Ni aller, ni venir, ni s'arrêter. Tout est fini ! Prenez cela et réfléchissez-y jusqu'à ce que ce soit clair dans votre esprit. À ce moment-là, il n'y a vraiment rien du tout.

SPÉCULATIONS

Malgré la réticence de Luang Por à parler des résultats de sa pratique, il semblerait néanmoins qu'il y ait une place dans un livre comme celui-ci pour aborder certaines questions fréquentes sur le sujet. C'est pourquoi les paragraphes suivants seront consacrés à cette tâche. Bien que cette section eût mérité le titre de "Réflexions", elle a dû se contenter de celui, beaucoup moins prestigieux, de "Spéculations".

Il ne peut jamais y avoir de preuve irréfutable de la présence de la maturité spirituelle, mais seulement de son absence. Cependant il existe certains principes sur lesquels on peut s'appuyer pour étudier la question. Le plus important consiste à examiner les déclarations du Bouddha sur les caractéristiques de l'être libéré, puis à observer si, sur une longue période, les actions et les paroles d'une personne sont en accord avec ces qualités. Il faut également prendre en compte si la personne se croit libérée et, troisièmement, si d'autres êtres libérés confirment qu'elle l'est.

Dans le cas de Luang Por, il y a de nombreuses preuves que ses actions et son discours correspondaient bien à ceux d'un être libéré tel que révélé dans les enseignements du Bouddha. Bien qu'il n'ait pas proclamé sa libération, il semble raisonnable de supposer, d'après certains mots par lesquels il s'est référé à lui-même, comme "fini" et "plus rien", qu'il en était assuré. Il a également été reconnu comme libéré par le plus grand

de ses contemporains de la tradition de la forêt thaïlandaise. Luang Ta Maha Bua, le chef reconnu de la tradition, fut plus d'une fois direct sur ce point, déclarant, par exemple, que "Luang Por Chah est un diamant de première eau". Bien qu'aucun de ces points ne constitue une preuve, chacun d'entre eux a permis aux pratiquants bouddhistes de reconnaître raisonnablement Luang Por comme un "Être Noble".

Mais si la libération de Luang Por est considérée comme une hypothèse de travail, une autre question se pose : où et quand les avancées significatives dans sa pratique se sont-elles produites ? La seule façon de répondre à cette question avec certitude serait, bien sûr, le témoignage de Luang Por lui-même. Mais, comme on l'a dit plus haut, il est resté silencieux à ce sujet. Il ne reste donc que des conjectures. En guise de préambule aux remarques qui suivent, il convient de souligner qu'il n'y a pas de consensus sur la question parmi les disciples de Luang Por, en fait, elle est rarement discutée, et qu'aucune conclusion ferme ne doit être tirée des points soulevés.

La première hypothèse est que Luang Por avait réalisé au moins le premier des quatre niveaux de libération, l'entrée dans le courant, avant de créer Wat Pah Pong en 1954. Le raisonnement qui sous-tend cette affirmation est que Luang Por avait été fortement influencé par les enseignements de Luang Pu Mun et du Bouddha lui-même, qui mettaient en garde les moines contre le fait d'enseigner avant qu'ils ne soient vraiment prêts à le faire. Un verset du Dhammapada, par exemple, déclare :

Il faut d'abord s'établir dans ce qui est juste, alors seulement on peut instruire les autres. Une personne sage ne risque pas d'être critiquée. Elle doit agir elle-même comme elle instruit les autres.

Dhp 158-9

Le Bouddha a enseigné que les êtres non éveillés sont sévèrement limités quant au degré auquel ils peuvent offrir une nourriture spirituelle aux autres. Il eut l'occasion de comparer cette situation à une personne embourbée dans une fosse d'aisance qui essaie d'en libérer une autre. Ce n'est que lorsque la personne compatissante est elle-même sur des bases solides qu'elle peut vraiment aider quelqu'un d'autre.

Luang Pu Mun parlait parfois du mauvais kamma qui peut être créé par une personne encore en proie aux souillures mentales qui enseigne

aux autres. Parmi ses disciples, l'interprétation la plus courante de cet avertissement était que seule l'entrée dans le courant fournit à un moine la Vue Juste, inébranlable, qui l'empêchera d'égarer ses étudiants. Dans la pratique, cela ne signifiait pas que Luang Pu Mun interdisait aux moines non-éveillés toute forme d'enseignement. En fait, il encourageait ses moines à donner des enseignements du Dhamma aux villageois qu'ils rencontraient lors de leurs errances en tudong. C'était la création d'un monastère, et la formalisation du rôle d'enseignant, qui semble avoir été le pas de trop.

L'idée d'un moine accomplissant les trois dernières étapes de sa propre pratique tout en remplissant le rôle d'un enseignant était cependant approuvée par le Bouddha. Il comparait un tel moine au chef d'un troupeau d'animaux, qui est capable de prendre soin de son troupeau sans négliger son propre besoin de pâturage. Si l'on tient compte de ces points, le fait que Luang Por ait commencé à accueillir des disciples vers 1952, et qu'il ait accepté de fonder un monastère en 1954, est significatif. Ces points semblent indiquer clairement qu'à cette époque, il se considérait comme étant sur une base solide.

Pour aller plus loin dans cette voie de la spéculation on peut déduire que, comme sa visite au mont Langka avait pour but d'obtenir des conseils sur un problème dans sa méditation, elle a dû précéder l'entrée dans le courant. L'expérience vécue dans la salle du Dhamma* en bois, alors qu'il descendait de la montagne, est l'une de celles qui permet le mieux de supposer son "entrée dans le courant". L'écart entre ce jour et la période où il a accepté pour la première fois des moines comme étudiants est d'environ trois ans. Cela correspond à un commentaire privé qui lui a été attribué plus tard, selon lequel il a soigneusement surveillé son esprit pendant trois ans avant d'être absolument sûr que sa percée était authentique. D'autres preuves indirectes sont fournies par sa déclaration selon laquelle, en pratiquant avec une réelle diligence, cinq ans suffisent pour réaliser l'entrée dans le courant.

Un point sur lequel on s'accorde généralement est que lorsque Luang Por créa Wat Pah Pong, il avait encore du travail à accomplir. Cela pourrait

* Voir "Je suis descendu du mont Langka et à sa base, je suis arrivé à un monastère désert..." p. 116

bien contribuer à expliquer la rigueur de l'entraînement qu'il développa dans les premières années du monastère (et quelque peu relâchée dans les années suivantes). Il existe peu d'indices quant au moment où il fit la ou les dernières percées*, bien qu'un épisode soit suggestif. On raconte qu'un jour, Luang Por s'est emporté contre un novice inattentif. La prise de conscience que la capacité de perdre son sang-froid était toujours présente en lui fut un tel choc pour Luang Por qu'il rentra dans son kuti en jurant de ne plus en sortir jusqu'à ce qu'il ait vaincu ce reste de souillure. Il émergea dix jours plus tard.

Pour le dire une fois encore, les passages précédents sont spéculatifs. Pour ses disciples, le sentiment que leur maître était irréprochable dans sa pratique du Vinaya et absolument digne de confiance dans sa connaissance du Dhamma, était plus important que les estimations de son degré d'accomplissement. Ce qu'ils pouvaient savoir par eux-mêmes, c'est que le comportement de Luang Por ne montrait aucun signe de la présence de l'avidité, de la haine et de l'illusion. Au contraire, il leur inspirait une ferme confiance dans le fait que ses actions étaient invariablement motivées par la sagesse et la compassion, que ses enseignements étaient profonds et efficaces et que sa connaissance des subtilités de l'esprit était totalement assurée. Ils avaient la certitude qu'il était absolument fiable et qu'il ne les égarerait jamais.

POUVOIRS SUPRANORMAUX

Ses disciples croyaient généralement que Luang Por possédait des pouvoirs supranormaux, en particulier la capacité de lire les pensées. Et c'est un autre sujet sur lequel il resta silencieux. Ce que l'on peut affirmer avec certitude c'est, que Luang Por ait ou non possédé de tels pouvoirs, la croyance qu'il pouvait lire leurs pensées influençait la perception que ses disciples avaient de lui, ainsi que leur pratique. Pour beaucoup de moines et de nonnes, cela leur donnait une motivation supplémentaire pour se débarrasser des pensées malsaines. Ils étaient mortifiés à l'idée que leur maître puisse connaître le genre de choses auxquelles leur esprit se livrait

* Plus d'un stade peut être franchi au cours d'une même période de méditation.

lorsqu'il était emporté par une humeur négligente. Ceci fournissait un support idéal pour que les vertus encore instables de la sage honte et de la sage peur des conséquences puissent mûrir.

Mais Luang Por pouvait-il vraiment lire dans les pensées ? Pour un bouddhiste, ce n'est pas une idée saugrenue. Un bref aperçu des écritures bouddhistes confirmera que le Bouddha reconnaissait l'existence de nombreuses capacités supranormales et révélera également à quel point cette reconnaissance n'était pas controversée par ses contemporains. Cela ne devrait pas être surprenant : la possibilité que des méditants expérimentés puissent développer de telles capacités n'a jamais été sérieusement contestée dans les cultures où la méditation est couramment pratiquée. Le Bouddha débattait avec des philosophes de toute appartenance, y compris des matérialistes radicaux, et pourtant ils ne lui ont jamais reproché d'avoir reconnu des pouvoirs psychiques. On peut présumer que, ce faisant, ses adversaires auraient perdu toute crédibilité.

Le Bouddha lui-même possédait toute la gamme des pouvoirs supranormaux, mais les révélait avec parcimonie. Il refusa notamment de les utiliser comme moyen de convertir les gens à ses enseignements. Dans les Suttas, la plupart des rares occasions où il manifeste ses pouvoirs, le montrent en train d'enseigner à des individus dotés de facultés spirituelles suffisantes pour la libération, mais retenus par des états mentaux fortement obstructifs. Dans de tels cas, le Bouddha révèle des capacités merveilleuses comme une stratégie d'enseignement, fournissant un choc qui arrête la pensée et qui a pour but de déséquilibrer la personne et de l'ouvrir au Dhamma. On peut en trouver des exemples dans les rencontres du Bouddha avec son père et le meurtrier *Āṅgulimāla**.

Le Bouddha était bien conscient de la renommée et des tentations mondaines qui poursuivraient les moines qui révéleraient des pouvoirs psychiques aux laïcs. Lorsque le Vénérable *Piṅḍola* lévita au sommet d'un mât lors d'une démonstration publique et descendit le bol à aumônes en bois de santal posé sur son sommet, le Bouddha lui reprocha vivement de se comporter de manière inconvenante et inappropriée :

* Ja 547; MN 89

De même qu'une femme exhibe ses parties intimes pour une misérable petite pièce de monnaie, de même, vous donnez une performance de miracles surhumains aux laïcs pour un misérable bol en bois.

Cv 5.26

Le Bouddha annonça qu'un délit de malfaisance serait commis par tout moine qui agirait de la sorte à l'avenir.

La possession de pouvoirs psychiques, tels que la capacité de voler dans les airs ou de marcher sur l'eau, était reconnue par le Bouddha comme un accomplissement considérable, l'une des trois merveilles (*pāṭihāriya**), mais aussi comme une distraction potentiellement grave pour la pratique menant à la libération. Plus important encore, le Bouddha soulignait que de tels pouvoirs ne sont pas une indication de la libération. Il y a toujours eu des méditants non libérés dotés de pouvoirs supranormaux et des méditants libérés qui n'en avaient pas.

Bien que la dissociation entre les pouvoirs supranormaux et la libération ait été démontrée pour la première fois par Devadatta le cousin maléfique, mais doué de facultés psychiques, du Bouddha, la leçon n'a jamais vraiment été assimilée. Dans les cultures bouddhistes d'Asie du Sud-Est, il est communément accepté que la libération confère automatiquement des pouvoirs supranormaux (et que ceux qui possèdent des pouvoirs supranormaux doivent certainement être libérés). Il était donc presque inévitable que Luang Por soit largement considéré comme doté de capacités spéciales.

Il est irréfutable que les maîtres spirituels deviennent l'objet de beaucoup de projections et de mythes. C'était certainement le cas de Luang Por. Nombre des histoires merveilleuses qu'on raconte à son sujet doivent être considérées avec prudence. Et pourtant, il serait aussi imprudent de rejeter toutes ces histoires par principe que de les accepter toutes par foi.

Il est vrai que la majorité des récits de personnes croyant que Luang Por lisait dans leurs pensées ne sont pas concluants. Dans de nombreux

* 'pāṭihāriya' - une merveille ou un miracle. Le Bouddha a parlé de trois types de miracles : 1) le miracle du pouvoir psychique, 2) le miracle de lire les pensées, et 3) le miracle de l'enseignement ou de l'instruction.

cas, un sceptique pourrait probablement les attribuer à des croyants crédules qui lisent des éléments spécifiques dans des déclarations générales ou ambiguës. Mais il existe aussi un certain nombre de cas où une interprétation sceptique ne peut être soutenue qu'en repoussant les limites de la crédibilité. Et il y a des occasions où toutes les explications de bon sens sont clairement inadéquates. Les rapporteurs de ces incidents étaient généralement des moines. Un seul exemple suffira :

Un jour, alors qu'un jeune moine revenait de sa tournée d'aumônes à Bahn Peung, un village situé à quelques kilomètres au sud de Wat Pah Pong, il se souvient avoir pensé : "J'ai tellement faim. Je vais faire un gros repas aujourd'hui. Je vais devoir manger une boule de riz gluant de la taille de ma tête avant d'être rassasié". En entrant dans le monastère, il rencontra Luang Por qui, souriant, lui dit :

Tu es si affamé que tu vas faire une boule de riz gluant aussi grosse que ta tête, hein ?

Le visage du moine devint cramoisi. Ce jour-là, dit-il, il finit par manger beaucoup moins que d'habitude et non beaucoup plus.

Au fil des années, le Dr Utai, proche disciple laïc et médecin personnel de Luang Por, observa de nombreux cas dans lesquels il lui semblait évident que Luang Por savait ce qui se passait dans l'esprit de quelqu'un. Un jour, il ne put s'empêcher de lui poser la question. Tout ce que Luang Por répondit fut :

C'est lié au samādhi. Ce n'est pas particulièrement profond, mais ce n'est pas non plus quelque chose dont on peut parler à la légère.

La fascination, quel que soit son objet, par sa nature même, entrave la pratique du Dhamma - et il y a peu de choses aussi fascinantes que les pouvoirs psychiques. Luang Por ne voyait aucun avantage à nourrir l'appétit des gens pour de telles questions. Que ce soit dans ses discours officiels ou dans ses conversations, il mentionnait rarement les pouvoirs psychiques. Si les gens lui posaient des questions à ce sujet, il coupait généralement court à la conversation. Une fois, quelqu'un lui a demandé :

Laïc : Luang Por, on dit que vous êtes pleinement éveillé. Cela signifie-t-il que vous pouvez voler dans les airs ?

Luang Por : Qu'est-ce que ça a à voir avec ça ? Les scarabées bousiers peuvent voler.

Luang Por réorientait les conversations sur les pouvoirs miraculeux vers les Quatre Nobles Vérités : la souffrance, sa cause, sa cessation et le chemin vers cette cessation. Lorsqu'un instituteur l'interrogea sur l'authenticité de passages qu'il avait lus dans les écritures bouddhiques et dans lesquels on attribuait des pouvoirs miraculeux à des êtres pleinement éveillés, Luang Por montra du doigt la forêt qui les entourait et répondit :

Vous posez des questions sur des choses trop lointaines. Pourquoi ne pas parler de la souche d'arbre sur laquelle vous vous cognez l'orteil, ici même ?

Des trois miracles (*pāṭihāriya*), le Bouddha déclara que le troisième, le miracle de l'enseignement, était "plus sublime et plus noble" que les pouvoirs psychiques et la capacité de lire dans les pensées. La capacité de conduire l'esprit humain trompé vers la vérité est le plus grand des miracles. Aujourd'hui encore, lorsqu'on interroge les disciples de Luang Por sur ses pouvoirs supranormaux, ils préfèrent parler de son merveilleux pouvoir de l'enseignement.

Mais les récits d'événements étranges survivront toujours, simplement parce qu'ils sont tellement plaisants. L'un d'eux, raconté par une vieille maechee, évoque l'apparition d'un énorme cobra royal* dans Wat Pah Pong. Voyant que sa queue se terminait dans une souche, Luang Por lui donna le nom de "Souchy". Chaque jour, alors qu'il faisait sa tournée d'aumônes à Bahn Peung, Souchy se glissait derrière lui. Un jour, un villageois qui se rendait à ses champs remarqua que les empreintes de Luang Por avaient été masquées par les traces d'un grand serpent. Voyant cela, il revint en courant dans le village en criant : 'L'Ajahn a amené un serpent avec lui lors de sa tournée d'aumônes'. Les villageois

* Une classe de divinités appelées nāgas se retrouve dans tous les textes bouddhistes. Elles apparaissent dans le monde sous la forme de serpents d'une taille inhabituelle, notamment des cobras royaux. Après son éveil, on raconte que le Bouddha fut abrité des éléments par le grand nāga Mucalinda.

effrayés suivirent les traces qui recouvraient celles de Luang Por jusqu'au monastère. Le lendemain matin, ils lui parlèrent avec colère :

Les villageois : Ajahn, pourquoi emmenez-vous un serpent avec vous lors de votre tournée d'aumônes ? Nous ne mettrons plus de nourriture dans votre bol. Nous avons peur.

Luang Por : Cela n'a rien à voir avec moi. Je n'ai pas amené de serpent.

Les villageois : Qu'est-ce que vous voulez dire ? Nous avons vu ses marques. Elles masquent complètement vos empreintes.

Après que Luang Por eut insisté sur le fait qu'il avait simplement fait la tournée d'aumônes comme d'habitude, un groupe de villageois sortit pour voir ce qu'il se passait. Ils découvrirent que le serpent avait suivi Luang Por depuis la forêt, était entré dans la maison des esprits à l'entrée du village, avait attendu que Luang Por en sorte, puis l'avait suivi jusqu'au monastère.

Luang Por n'avait pas vu le serpent lui-même mais avait observé les marques qu'il avait laissées. Le lendemain matin, alors qu'il partait faire sa tournée d'aumônes, il se tint à l'orée de la forêt et dit à haute voix :

Souchy, ne me suis pas dans la tournée d'aumônes. Les villageois ont peur de toi. Va te trouver un endroit où vivre au fond de la forêt. Ne laisse pas les gens te voir. Dans le futur, il y aura beaucoup de gens qui viendront au monastère, et ils auront peur.

Après cela, on n'a plus jamais revu le grand cobra royal.

III. SKETCHES

INSPIRANT

Un certain nombre des qualités qui définissaient Luang Por aux yeux de ses disciples étaient des vertus universellement reconnues. La plus éminente d'entre elles est sans doute la patience. Bien que certains accomplissements soient nécessairement privés, l'étendue de la capacité d'un moine de la forêt à endurer l'inconfort physique et les rigueurs de

la vie monastique ne peut que difficilement demeurer privée. En tant que chef d'une communauté monastique, la patience de Luang Por était visible pour tous. Il gagna la dévotion des moines de Wat Pah Pong en étant toujours le premier de cordée et en ne leur demandant jamais de faire quelque chose qu'il n'aurait pas fait lui-même. Il était également réputé pour sa patience face aux problèmes liés à la gestion d'un grand monastère : il écoutait et donnait des conseils concernant les difficultés et les doutes des moines, des novices, des maechees et des laïcs. Lorsque Luang Por parlait de patience - et il en parlait souvent - ses paroles avaient du poids.

Luang Por était également considéré comme un modèle pour l'expression appropriée de la gratitude, peut-être la vertu la plus fondamentale de la culture thaïlandaise. En Thaïlande, le sens de la gratitude est considéré comme un signe distinctif essentiel de la bonté. Les accusations "d'ingratitude" sont ressenties comme graves et blessantes, voire dévastatrices. En fait, la "gratitude" est une traduction quelque peu imprécise du terme thaïlandais "*kataññu-katavedi*" (un terme tiré directement du Pāli), car ce dernier se compose de deux vertus associées : "*kataññu*" est la reconnaissance des bontés reçues, et "*katavedi*" la détermination à exprimer cette reconnaissance de manière appropriée. En Thaïlande, on accorde une importance particulière aux efforts visant à honorer la "dette de gratitude", notamment dans le cas des principaux bienfaiteurs, tels que les parents et les enseignants.

Luang Por honorait ses parents d'une manière digne d'un moine. Lorsqu'il était jeune moine, il reporta ses études afin de prendre soin de son père qui était sur son lit de mort. Pendant ses années de voyage, il rendait régulièrement visite à sa mère et lui donnait les enseignements du Dhamma. Lorsqu'il créa Wat Pah Pong, il s'arrangea pour qu'elle vienne vivre au monastère et devienne une nonne sous sa direction et sa protection.

Bien que Luang Por n'ait jamais pratiqué sous la direction d'un enseignant pendant une longue période, le sentiment de gratitude qu'il ressentait pour ceux qui l'avaient aidé sur le chemin était palpable. Il parlait toujours avec la plus grande révérence de Luang Pu Mun, son père spirituel, dont la rencontre avait été l'expérience charnière de sa vie. Il parlait aussi souvent avec beaucoup d'affection et de respect de Luang Pu Tongrat et Luang Pu Kinaree, les deux autres moines qui l'avaient le plus influencé. Luang Pu

Mun décéda en 1949, l'année suivant la visite de Luang Por à Nong Peu, tandis que Luang Pu Tongrat mourut peu après le retour de Luang Por à Ubon en 1956. Luang Por n'eut donc pas l'occasion de leur exprimer sa gratitude. Mais Luang Pu Kinaree vécut jusqu'en 1980 et, pendant de nombreuses années, Luang Por envoya régulièrement des moines de Wat Pah Pong pour l'assister et le soigner, car le vieux moine refusait tout contact avec le corps médical. Lorsque Luang Pu Kinaree décéda, Luang Por et ses disciples organisèrent les funérailles et accomplirent tous les rites funéraires.

Luang Por était très apprécié des laïcs qui soutenaient Wat Pah Pong, car il leur témoignait une reconnaissance inébranlable pour leur soutien, sans jamais le considérer comme acquis. Lors d'occasions importantes dans la vie de ses disciples laïcs de longue date, Luang Por acceptait les invitations à recevoir des aumônes chez eux ; lorsqu'ils étaient malades, il leur rendait visite et les encourageait et à la fin de leur vie, il dirigeait le Sangha pour accomplir les rites funéraires. Un jour, il dit au Sangha :

Lorsque j'ai acquis une certaine connaissance de moi-même, j'ai pensé aux laïcs. Je voyais partout la dette que j'avais envers eux, même ceux qui ne mettaient qu'une louche de riz dans mon bol. Je n'étais pas insensible. Je n'ai pas oublié. J'ai pensé à la bienveillance de chaque personne.

Il rappelait constamment à ses disciples combien leur vie dépendait de la générosité des laïcs :

Donner de la nourriture, un logement, des médicaments en cas de maladie, ce ne sont pas de petites choses. Elles soutiennent notre cheminement vers Nibbāna. Si nous n'avions pas de nourriture, nous ne pourrions pas y arriver, nous ne pourrions pas méditer.

PASSION

Le Bouddha distinguait deux sortes de désir : celui qui est enraciné dans l'ignorance de la façon dont les choses sont (*taṇhā*, ou craving), et celui qui est enraciné dans une compréhension de la façon dont les choses sont. Le premier doit être abandonné ; le second est recommandable et doit être cultivé. Il est décrit comme "la volonté vers le bien" (*kusalachanda*) ou

“la volonté vers la vérité” (*dhammachanda*). Il se manifeste comme une passion pour la pratique du Dhamma.

Luang Por n’était jamais à court de passion. Il révéla un jour que parmi les problèmes qu’il avait rencontrés dans sa vie monastique, le seul qui lui avait causé de sérieuses difficultés était le désir sexuel qui l’avait assailli pendant ses vingt ans. Heureusement, sa passion n’était pas dirigée uniquement vers le monde des sens. La même énergie le propulsa au monastère à un jeune âge et se manifesta dans sa dévotion au Dhamma et au Vinaya. Au fur et à mesure que les désirs du monde s’atténuèrent, cette passion saine s’épanouit. La force de son engagement envers le Vinaya s’exprima dans son aveu à ses disciples : “Je préférerais mourir plutôt que de transgresser le Vinaya. Je regretterais moins de perdre ma vie que de perdre ma vertu” ; et son enthousiasme pour le Dhamma transparaitait lorsqu’il comparait la joie de faire face aux souillures mentales au plaisir de manger un plat extrêmement épicé.

Sa pratique était caractérisée par l’audace et la témérité. La passion de la vérité lui donnait ce que, dans d’autres modes de vie, on aurait appelé une excellente éthique de travail. Il restait imperturbable face aux obstacles et déclarait que “Nibbāna se trouve sur les rives de la mort”. Son zèle dans la pratique était tel que ses disciples, qui peinaient à suivre, disaient que pour lui, c’était comme s’il n’y avait ni jour ni nuit. Un jour il dit à un Ajahn Chon nouvellement ordonné : “Si vous saviez vraiment comment vous incliner devant le Bouddha, vous en auriez les larmes aux yeux.”

Mais la passion qui s’est imposée à la fleur de l’âge était de communiquer aux autres sa compréhension du Dhamma. La formation des moines était sa première priorité. Ils étaient ceux qui faisaient le plus de sacrifices pour le Dhamma, ceux qui donnaient leur vie entière aux enseignements. (Dans l’une des analogies du Bouddha, ils étaient comparés à la terre la plus fertile et la mieux drainée du fermier). Il donnait tout à cette tâche, créant un système qui ne dépendait pas trop de lui et qui pouvait survivre à sa mort éventuelle. Le succès de ses efforts peut être évalué par la croissance constante des monastères affiliés. Lorsqu’il cessa d’enseigner, il y en avait une soixantaine et trente ans plus tard, il y en avait plus de trois cents.

La passion de Luang Por pour le Dhamma devenait clairement évidente dès qu’il commençait à enseigner. Même lorsqu’il était gravement malade,

l'enseignement du Dhamma le faisait revivre. Lorsqu'il parlait, il devenait plus animé, sa voix plus forte, sa présence plus imposante. Il semblait qu'en donnant une voix au Dhamma, il puisait dans une source d'énergie profonde. Entre ces éclats de vitalité, c'était comme s'il se rétractait dans son corps malade. Il était clair que pour Luang Por, le Dhamma était véritablement sa vie.

CONTENTEMENT

L'une des vertus monastiques cardinales louées par le Bouddha est la culture du contentement à l'égard des robes, de la nourriture, du logement et des médicaments qui sont offerts avec foi. Les moines doivent être un fardeau aussi léger que possible pour les laïcs, et ils doivent donner l'exemple d'une vie qui prouve que le bonheur ne doit pas dépendre de la jouissance des plaisirs des sens. C'est une vertu sur laquelle on insistait beaucoup à Wat Pah Pong, et Luang Por montrait la voie dans sa pratique. Il était admiré pour sa frugalité et le soin avec lequel il traitait les offrandes qui lui étaient faites. Il recevait les robes cousues pour lui sans aucun commentaire. Il n'était pas connu pour exprimer des désirs pour un type particulier de nourriture. Il ne montrait aucun intérêt pour les belles choses. Au fur et à mesure que sa réputation grandissait, de riches laïcs rivalisaient pour lui offrir de belles choses, mais il ne changeait pas.

À une occasion, un groupe de moines, suivant l'exemple d'autres monastères réputés, proposa d'enregistrer Wat Pah Pong en tant que fondation charitable. Luang Por se faisait vieux et le statut de fondation caritative garantirait la stabilité financière du Wat après sa mort. Luang Por leur donna son avis :

C'est une bonne idée, mais je ne pense pas que ce soit une idée correcte. Avec une fondation charitable, vous ne dépendriez plus de votre propre pratique pure. Si vous pratiquez tous bien et correctement, vous ne manquerez de rien. Le Bouddha n'a jamais créé d'organisation charitable. Il s'est simplement rasé la tête et a vécu comme nous, et il s'en est bien sorti. Il a tracé le chemin, et tout ce que nous avons à faire est de le suivre. Cela suffira, sans aucun doute, à vous faire avancer. Le bol et la robe - ils constituent la fondation charitable que le Bouddha a établie pour nous. Avec eux, vous recevrez toujours plus que ce dont vous avez besoin.

Luang Por affirmait que le maintien d'une norme de simplicité et de propreté dans le monde matériel conduisait à un esprit propre et dégagé : "Si tu as peu, utilise peu. Si tu as beaucoup, utilise peu" était une maxime populaire à Wat Pah Pong.

Le nombre de visiteurs du monastère augmentait, ainsi que le montant des dons. Personne n'aurait trouvé à redire si Luang Por avait profité de cette augmentation de fonds pour améliorer le confort de sa demeure. Mais il conserva le même style de vie frugal que lors de la création du monastère. Il est vrai que le kuti construit pour lui à la fin des années 1960 était plus grand que ceux des autres moines. Mais cette plus grande superficie n'était utilisée que pour recevoir des invités dans un espace couvert. La pièce à l'étage dans laquelle il dormait était inférieure à trois mètres sur trois. Presque entièrement nue, elle contenait un lit bas en bois avec un matelas de quelques centimètres d'épaisseur, et uniquement les objets les plus nécessaires à l'usage quotidien, tels qu'une cruche à eau et un crachoir. Les toilettes se trouvaient dans une petite dépendance à l'orée de la forêt.

Luang Por distribuait les dons qui lui étaient offerts personnellement à ses disciples ou les envoyait aux monastères affiliés pauvres. Tout l'argent et les objets usuels qui lui étaient offerts étaient directement versés dans un fonds central du Sangha. Il n'avait pas de fonds personnels ni de compte bancaire privé. Il disait :

Nous avons assez à manger et un endroit pour vivre. Quel est l'intérêt d'accumuler des choses ? Nous ne mangeons qu'une fois par jour.

Souvent des laïcs se plaignaient à Luang Por qu'après lui avoir fait une invitation (*pavāraṇā*) pour tout ce dont il avait besoin sur le plan personnel, il n'avait jamais utilisé les fonds. Il dit aux moines :

Plus les laïcs font d'invitations, plus je me méfie.

Ajahn Anek parlait au nom de nombreux moines lorsqu'il exprima les sentiments qu'il éprouvait en observant l'absence d'avidité de Luang Por :

"Ce qui m'a rendu le plus fier et le plus satisfait d'être le disciple de Luang Por, et ce qui m'a le plus inspiré, c'est sa propre pratique. Il n'a jamais été du genre à accumuler les offrandes, quelle que soit leur valeur. Un jour

il dit qu'en tant que moines, dès que nous commençons à accumuler des choses, c'est le début de la fin.

“Une année, pour obtenir des mérites pour son anniversaire, Khun Ying Tun, [l'une des plus riches disciples laïcs de Luang Por] offrit à Luang Por 90 000 bahts*.

“Elle insista pour que l'argent soit utilisé pour ses besoins personnels, il ne devait pas être utilisé pour le monastère. Après son départ, Luang Por dit que s'il y avait une dépense qui le concernait personnellement, nous devrions utiliser cet argent et ne pas en laisser. Nous l'avons donc utilisé pour imprimer une belle édition reliée de ses enseignements pour distribution gratuite.”

Il y a toujours eu une certaine tension entre les moines de la forêt de l'Isan et les moines administrateurs officiels des villes. Alors que les moines de la forêt critiquaient la mondanité perçue des moines des villes, ces derniers, pour leur part, méprisaient ce qu'ils considéraient comme l'attachement rigide des moines de la forêt à des pratiques dépassées, notamment la pratique ascétique consistant à manger dans le bol à aumônes plutôt que dans des assiettes posées sur une table. Un jour Luang Por fit partie d'un groupe de moines invités à faire l'aumône au Palais royal de Bangkok. Il arriva en même temps qu'un certain moine supérieur, qui regarda avec mépris le bol à aumônes de Luang Por.

“Chah, n'es-tu pas gêné de manger dans ton bol devant le roi ?”

Luang Por répondit :

N'es-tu pas gêné de ne pas manger dans ton bol devant le Bouddha ?

ÉQUANIMITÉ

Pendant de nombreuses années, Luang Por fit l'objet de critiques et de calomnies de la part de quelques moines jaloux à Ubon. Au plus fort de la guerre du Vietnam, il fut dénoncé comme communiste. Une année, on a

* Équivalent à environ 15 000 dollars aujourd'hui.

même murmuré qu'un moine de haut rang était allé jusqu'à engager un tueur à gages (dans la Thaïlande de l'époque, ce n'était pas une allégation si extravagante). Si Luang Por n'est pas mort, le moine censé être à l'origine du complot, lui, par contre est mort de la rage. Le temps passa et le refus résolu de Luang Por de jeter de l'huile sur le feu du conflit permit à la situation de se calmer. Luang Por, qui avait géré avec sérénité les abus injustifiés, devait maintenant relever un nouveau défi : la célébrité et la popularité.

Le Bouddha ne mâchait pas ses mots sur les dangers qui guettent un moine qui devient célèbre :

Les gains, les honneurs et la renommée sont une chose fatale, ils sont un obstacle amer et rude à l'atteinte de l'insurpassable libération de l'esclavage.

Ex. SN 17.1

La tentation qu'ils procurent à l'orgueil et à l'arrogance est forte.

C'est comme un scarabée, se nourrissant de fumier, gorgé de fumier, se tenant devant un grand tas de fumier. Il mépriserait les autres scarabées en disant : "Je me nourris de fumier, je suis rempli de fumier, gorgé de fumier, et devant moi se trouve ce grand tas de fumier."

SN 17.5

Dans le monde interconnecté d'aujourd'hui, il est inévitable qu'un moine accompli résidant dans un monastère pendant un certain temps attire, tôt ou tard, l'attention des laïcs. C'était déjà le cas dans les années 1970. Pendant la guerre du Vietnam, un ambitieux programme de construction de routes fut entrepris dans l'Isan, principalement pour des raisons militaires et de sécurité nationale. L'un des résultats est qu'il devint beaucoup plus facile de visiter les monastères de la forêt. À une époque de sécularisation croissante et de sentiment généralisé que le niveau de l'ordre monastique n'avait jamais été aussi bas, les gens commencèrent à chercher plus loin les moines qui étaient vraiment dignes de leur respect. Le nom de Luang Por commença à figurer sur la liste des moines inspirants qui méritaient d'être visités.

Une courte biographie de Luang Por écrite en 1968, par son disciple Ajahn Maha Amorn, marqua une autre étape importante. Les hommes d'affaires

de la ville, les fonctionnaires et les officiers de l'armée et de l'armée de l'air basés à Ubon commencèrent à arriver en plus grand nombre. Bientôt, Luang Por fut connu des bouddhistes laïcs de Bangkok. Des autocars remplis de personnes souhaitant obtenir des mérites commencèrent à arriver. Le monastère prit conscience de cette nouvelle situation lorsque deux membres du Conseil privé du roi vinrent poser des questions sur la pratique du Dhamma. Quelque temps plus tard, Luang Por fut invité à recevoir l'aumône au Palais Royal.

La publication de livres regroupant les enseignements du Dhamma donnés par Luang Por, tant dans leur version originale thaïe que dans leur traduction anglaise, fut initiée par ses disciples occidentaux à la fin des années 1970. Suivant l'avertissement de Luang Por selon lequel le Dhamma ne devrait jamais être acheté ou vendu, ces livres furent distribués gratuitement. Ils furent suivis de la première série de cassettes audio. Ces initiatives firent connaître le nom de Luang Por dans toute la Thaïlande et les traductions en anglais lui donnèrent une audience internationale. Très vite, ses enseignements furent traduits en allemand, français, espagnol, chinois et dans d'autres langues.

Luang Por semblait aussi imperturbable face à cette nouvelle notoriété et à ce nouveau statut que face aux injures et aux calomnies. Le 5 décembre 1973, il reçut du roi Bhumibol Adulyadej l'honneur monastique de *Chao Khun*, avec le titre de "Phra Bodhinyana Thera". À son retour de Bangkok, une grande foule l'attendait à la gare d'Ubon pour l'accueillir. Un long cortège de voitures et de camions l'escorta jusqu'au monastère, où plusieurs centaines de personnes l'attendaient. Une fois sur place, une grande cérémonie de remise de mérites eut lieu pour célébrer l'honneur conféré par le roi à leur maître. Pendant tout ce temps, Luang Por demeura un centre calme et tranquille au cœur de l'excitation et de la joie. Lorsque les laïcs l'invitèrent à faire un discours sur le Dhamma, il parla de ce qu'il ressentait en recevant ce titre. Il dit que le titre de Chao Khun était une convention mondaine. Il était le même Luang Por qu'il avait été quelques jours auparavant. Les dhammas mondains de gain et de perte, de gloire et d'obscurité, de plaisir et de douleur, d'éloge et de blâme, sont tous inconstants et changeants. Connaissant la nature des dhammas mondains, l'esprit ne se laisse pas émouvoir par eux.

Le pont sur la rivière Moon reste toujours le même. Il ne se soulève pas si les eaux montent. Il ne s'affaisse pas si les eaux tombent.

PERSONNALITÉ

Il semble évident que toute discussion détaillée de la vie d'une personne doit, tôt ou tard, porter sur sa personnalité. On a tendance à supposer que c'est dans la personnalité que se trouve l'essence d'une personne. Mais ce truisme apparent appelle certaines réserves dans le cas des êtres libérés, ou de ceux qui pratiquent pour se libérer. Dans de tels cas, la personnalité est fluide. Les traits de personnalité basés sur les souillures mentales, comme l'avidité et la colère, diminuent et disparaissent ; les traits exempts de souillures, comme la bonté et la compassion, grandissent et mûrissent.

Dans le cas des êtres libérés, les traits de caractère, les excentricités et les éléments de la personnalité qui ne sont pas soutenus par les souillures mentales survivent à leur éveil. Les aspirants qui sont incapables de s'exprimer de manière claire et cohérente deviennent des arahants qui sont incapables de s'exprimer de manière claire et cohérente, les aspirants sévères deviennent des arahants sévères, les aspirants charismatiques deviennent des arahants charismatiques. Il n'y a pas de moule fixe. Et tout comme les personnes brillantes et rayonnantes peuvent parfois s'avérer être sous l'influence de l'ignorance ou mentalement déséquilibrées, les personnes les plus modestes peuvent, en fait, être pleinement libérées. Un jour Luang Por compara les êtres éveillés à des oiseaux de différentes espèces, différents par la taille, l'envergure, la couleur, le son et ainsi de suite, mais tous reconnaissables comme membres de la famille des oiseaux.

La deuxième nuance qu'il faut apporter en parlant de la personnalité des êtres éveillés, est qu'ils n'ont pas la même relation à leur personnalité qu'une personne normale : la libération au sens bouddhiste signifie la liberté de toute identification à la personnalité et l'histoire personnelle.

Quoi qu'il en soit, les êtres non éveillés, s'identifiant à leur propre corps et à leur propre esprit, ne peuvent s'empêcher de percevoir un être éveillé de la même manière qu'ils se perçoivent eux-mêmes à savoir des agents incarnés. Et c'est parce qu'il en est ainsi que la personnalité des grands êtres est significative. Pour beaucoup d'étudiants, c'est peut-être la réaction à la personnalité de l'enseignant, plutôt qu'un assentiment intellectuel aux enseignements, qui s'avère être le facteur décisif pour savoir s'ils suivent sérieusement ou pas la formation bouddhiste et, une fois celle-ci commencée, s'ils la poursuivent.

Luang Por était l'un des oiseaux les plus charismatiques. L'un de ses frères disait de lui : "Je ne dirais pas exactement qu'il était un bel homme, mais quand vous étiez en sa présence, vous ne pouviez pas le quitter des yeux". D'autres membres de sa famille avaient ce même magnétisme, mais dans une moindre mesure. Pendant de nombreuses années, l'une des caractéristiques régulières du jour d'Observance à Wat Pah Pong était que le frère aîné de Luang Por, Por Lah, assis dans la cuisine entouré d'une petite foule de personnes, expliquait un sujet quelconque ou racontait une anecdote ou une histoire. Le style était inimitable.

Les moines occidentaux commentaient la façon dont Luang Por semblait être si complètement lui-même. En d'autres termes, ils ne pouvaient discerner aucune fausse note dans ses manières, aucun soupçon d'insécurité ou de vanité. En tant que centre d'attention, il montrait autant de gêne qu'un lion dans une plaine entouré de jeeps de safari. Il restait le même, quelles que soient les conditions dans lesquelles il se trouvait. Un moine a dit qu'il était comme une montagne qui n'est pas affectée par la pluie, la neige ou le soleil qui vont et viennent. Et pourtant, il y avait un paradoxe : s'il impressionnait son entourage par son authenticité absolue, il pouvait, en même temps, enfiler et enlever des personnalités comme des vêtements. Mais plus il pouvait être imprévisible dans ses propos ou dans sa façon de s'exprimer, plus il semblait immuable.

Parfois, comme le remarquait Ajahn Sumedho, c'était comme si Luang Por se retirait complètement de sa personnalité :

"Parfois, je le regardais et il n'y avait tout simplement personne... Le regard qu'il avait, d'une vacuité totale, était assez émouvant parce qu'on réalisait que la personnalité n'était que quelque chose qu'il utilisait comme un outil de compassion."

Assis sous son kuti pour recevoir des visiteurs, Luang Por passait d'un mode à l'autre en fonction de la situation. Un jour donné, il pouvait juste finir de reconforter un père en deuil dans sa langue familière, le lao, puis passer à l'explication d'un point de doctrine pour des universitaires de Bangkok, dans la langue officielle thaïlandaise, avant de réprimander un moine pour un travail bâclé sur la réparation sur l'un des kutis. Et ainsi de suite tout au long de la journée. Ce n'était pas le "multi-tâches" familier aux cadres d'entreprise. Il était pleinement présent à chaque instant, ne donnant aucun signe de stress mental, passant d'un mode à l'autre sans

aucun débordement émotionnel. Lorsqu'il racontait une de ses histoires favorites, il gloussait lorsqu'il arrivait à la partie drôle, comme si c'était la première fois qu'il la racontait. Dans ces moments-là, il n'y avait aucune trace de vanité ou de grandiloquence du "grand homme" face à un public captif, ni la moindre reconnaissance du fait que beaucoup de ses auditeurs connaissaient bien l'histoire. C'était un enseignement plus fort sur la façon d'être dans le moment présent que n'importe quel enseignement théorique. Ajahn Chon était l'un des moines qui s'émerveillait de telles sessions :

"Un soir, Luang Por était assis sur le siège en osier sous son kuti et parlait du passé à un petit groupe de moines, tandis que je me trouvais dans ma position préférée, lui massant les pieds. Ses manières étaient si chaleureuses et inspirantes que je me sentais tout à fait satisfait. J'aurais pu rester assis là toute la nuit sans me plaindre. Puis le faisceau d'une torche traversa la forêt et se dirigea vers nous. C'était le Vénérable Dto. C'était un moine assez âgé qui avait transgressé une règle importante du Vinaya (*Saṅghādisesa*) et qui subissait *mānatta*, les pratiques purificatoires prescrites. Le Vénérable Dto apportait des robes fraîchement lavées de Luang Por pour les ranger à l'étage. Sans que son corps ne se raidisse, Luang Por lui a soudain aboyé dessus de la manière la plus dure qui soit. Le contraste avec l'atmosphère de notre petit groupe me hérissa les poils du dos. À ce moment-là, Luang Por était tout à fait féroce. Le Vénérable Dto fit rapidement ce qu'il avait à faire, s'inclina et partit. Puis Luang Por poursuivit notre conversation comme si de rien n'était.

"Il ne fit aucun commentaire sur le Vénérable Dto et ne fit pas du tout référence à ce qui venait de se passer. C'était comme si cela n'était jamais arrivé. Je me suis soudain senti très négligent. L'intimité que j'avais ressentie en tenant son pied dans ma main et le plaisir de la conversation m'avaient fait oublier qu'il s'agissait de quelqu'un qui se tenait quelque part bien au-delà de ma portée et de ma compréhension. Je ressentis un fort besoin d'être attentif et vigilant. J'ai réalisé que je ne pouvais rien prendre pour acquis."

Un autre moine parlait de Luang Por comme d'un miroir dans lequel on se voyait toujours. Sa capacité à renvoyer l'attention des gens sur leurs propres souillures mentales n'était pas due au fait qu'il adoptait un ton émotionnellement neutre, mais plutôt à l'absence constante de soi dans

tout ce qu'il exprimait. Et donc, ses disciples l'aimaient et le craignaient d'une manière inexplicable et viscérale.

LE SENS DE L'HUMOUR

L'un des traits de personnalité qui a marqué Luang Por dans son enfance et qui a perduré tout au long de sa vie est son sens de l'humour. C'était une qualité qui attirait toujours les gens vers lui et leur faisait apprécier sa compagnie. Alors qu'il n'était encore qu'un adolescent novice, Luang Por était connu de ses amis pour ce qu'il trouvait de drôle et la facilité avec laquelle il pouvait éclater de rire. En vieillissant, Luang Por a réfréné sa tendance à perdre son calme à la vue de l'incongru, du ridicule et de la vanité, mais le plaisir qu'il en retirait ne semblait jamais s'estomper. Il devint habile à laisser son sens de l'humour donner forme à des enseignements qui, délivrés plus sévèrement, auraient pu être moins bien reçus. Il montrait du doigt l'arrogance, les superstitions et la bêtise des gens d'une manière qui contournait leurs défenses habituelles, les laissant désarmés et plus sages. En tant que maître, il aurait été d'accord avec l'adage selon lequel la comédie est une façon humoristique de dire des choses sérieuses.

Le riche sens de l'humour de Luang Por ne signifiait pas qu'il racontait des blagues : le faire aurait été considéré comme inapproprié pour un *samaṇa*. Il ne s'érigait pas en amuseur et ne cherchait pas à faire rire pour le plaisir. Il ne parlait jamais de manière à se moquer de l'ethnicité, de la religion ou de la sexualité des autres, ou à exploiter les préjugés des gens de quelque manière que ce soit. Il ne permettait à son sens de l'humour de se révéler que dans les limites prévues par le Vinaya. Ces limites sont strictes. Il est interdit, par exemple, de parler en plaisantant du Bouddha, du Dhamma et du Sangha. La logique qui sous-tend cette interdiction est que, en ne banalisant pas les refuges, les émotions édifiantes qu'ils sont censés inspirer ne sont pas compromises. Le mensonge en plaisantant est inclus dans les préceptes régissant les paroles malhabiles et exclut donc la plupart des types de plaisanteries, et l'interdiction de susciter l'anxiété empêche les plaisanteries pratiques. Il existe une longue liste de sujets de conversation que les moines doivent éviter complètement, sauf pour illustrer un point du Dhamma :

Rois, brigands, ministres, armées, dangers, guerres, nourriture, boisson, vêtements, lits, guirlandes, parfums, proches relations, carrosses, villages, villes, pays, femmes, héros, potins de rue, commérages lors des rencontres autour du puits, propos sur les esprits défunts, bavardages futiles, spéculations sur la terre et la mer, propos sur l'être et le non-être.

Ex. AN 10.69

À partir de telles injonctions, il semblerait que les moines n'aient plus grand-chose à dire, et encore moins à dire de façon amusante. C'est loin d'être le cas. Parfois Luang Por était d'une telle humeur que son exubérance en était contagieuse. Lorsqu'il racontait une anecdote, qu'il développait les formes absurdes et incongrues sous lesquelles la souillure pouvait se manifester, ou qu'il mimait quelqu'un sous l'emprise de l'avidité ou de la colère, il pouvait provoquer un véritable sentiment de plaisir chez son auditoire. Le don de Luang Por pour la comédie physique provoquait de larges sourires et même des rires. L'une de ses histoires préférées concernait un chien galeux qui attribuait sa souffrance aux endroits où il se trouvait, plutôt qu'à la gale qu'il portait sur lui. Luang Por aimait accompagner cette histoire de grattages déconcertants sur son corps et ses aisselles. Même les moines les plus pondérés se mettaient à rire. Bien qu'il ne racontât pas de blagues à proprement parler, Luang Por avait le talent d'un comédien. Il était un conteur doué et savait comment faire monter le suspense au cours du récit d'une histoire pendant un enseignement et le dégonfler de manière experte avec le rebondissement à la fin du conte.

Comme la plupart des personnes intelligentes élevées dans une culture à prédominance orale, Luang Por se délectait de jeux de mots et de calembours ; ses discours en étaient parsemés. On pourrait citer des exemples de ses discours pour montrer son esprit, sa dextérité verbale et son ingéniosité, mais on ne parviendrait pas à transmettre l'essentiel : le plaisir qu'ils procuraient. Il est difficile de dire à quel point les gens appréciaient le fait que Luang Por, faisant référence à la corruption de la tradition du *tudong*, causée par les moines qui acceptaient d'être transportés en voiture au lieu de marcher, l'appelait "*taludong*", c'est-à-dire "d'un bout à l'autre d'une forêt, directement sans s'arrêter".

Certains des exemples les plus mémorables du sens de l'humour de Luang Por survenaient lors de commentaires spontanés ou de réponses à des questions. Souvent, il s'agissait pour lui d'évoquer des façons nouvelles et inattendues d'aborder des questions familières, ce qui permettait de briser l'attachement de son public. Pour les personnes d'autres cultures, et donc avec d'autres conventions et croyances, un tel humour - surtout en traduction - a tendance à tomber à plat. Cependant, quelques exemples peuvent donner une idée de la saveur de ses commentaires humoristiques.

Un jour, un jeune homme, nouvellement enrôlé dans l'armée, demanda à Luang Por un médaillon de Bouddha à porter autour du cou pour se protéger des balles. Il suivait ainsi une vieille tradition. Les moines sont connus pour fournir des amulettes aux soldats depuis des centaines d'années. Luang Por, cependant, a toujours refusé de le faire. Avant d'expliquer pourquoi, il montra du doigt la statue de Bouddha en laiton, grande nature, sur le sanctuaire :

Prenez celui-là si vous voulez. Portez-la devant vous et aucune balle ne vous atteindra, c'est certain.

Comme le corps humain ne varie pas d'une culture à l'autre, l'humour qui en découle est plus universel. Ajahn Sumedho se souvient de la fois où Luang Por l'emmena rendre visite à certains des grands maîtres de la tradition de Luang Pu Mun. Dans la province d'Udon, ils rendirent hommage à un maître âgé, considéré comme un arahant, qui était confiné dans un fauteuil roulant et parlait rarement. Un magnétophone à cassette avait récemment été offert à Luang Por et il l'utilisait pour enregistrer les enseignements du Dhamma. Il fut placé devant le vénérable vieux moine qui resta assis là, tranquillement, leur souriant. Après un certain temps et lorsqu'il fut clair qu'il ne parlerait pas, ils se préparèrent à s'incliner devant lui et à partir. À ce moment-là, le grand maître péta. De retour dans la voiture, Luang Por réécouta la cassette. Le son du pet était clairement audible. Luang Por regarda Ajahn Sumedho et dit :

C'était un bon enseignement.

SÉVÈRE ET FÉROCE

L'amour bienveillant, chaleureux et rayonnant, que tant de bouddhistes laïcs ont remarqué en présence de Luang Por à la fin de sa vie a été,

pendant la majeure partie de sa carrière d'enseignant, éclipsé par la compassion, sa vertu complémentaire. À mesure que Luang Por entrait dans l'âge moyen, les jeunes moines âgés d'une vingtaine d'années le considéraient de plus en plus comme une figure paternelle. En général, ils ne le voyaient pas tant comme une source d'amour inconditionnel que comme le parent sage qui trouvait inacceptable la façon dont ses fils se créaient de la souffrance. Ou, pour utiliser une autre analogie, il était perçu comme un médecin déterminé à aider ses patients à surmonter une maladie chronique, même si cela impliquait des protocoles que les patients n'appréciaient pas ou auxquels ils pouvaient même résister. Et comme les patients, ses disciples se soumettaient parce qu'ils étaient convaincus que le médecin savait de quoi il parlait.

La compassion de Luang Por pouvait se manifester sous forme de férocité, un trait qu'il partageait avec un certain nombre d'autres grands maîtres de sa tradition. Dans la biographie de Luang Ta Maha Bua sur son maître, Luang Pu Mun, le grand maître est présenté comme un personnage sévère qui était souvent dur avec ses disciples. Luang Ta Maha Bua lui-même, jusqu'à sa mort en 2011, le plus vénéré des disciples directs du grand maître en Thaïlande, était célèbre et craint pour les mêmes qualités tout au long de sa vie. Bien que de nombreux disciples de Luang Pu Mun étaient connus pour leur douceur et leur réserve (et certains d'entre eux pensaient que Luang Pu Mun possédait davantage de ces qualités que ce qui était généralement reconnu), la figure du maître féroce est devenue une sorte d'icône dans la tradition de la forêt. Certes, Luang Pu Mun, l'archétype du maître sévère, réussit de façon étonnante à guider ses disciples vers les étapes de la libération. Et parmi ses héritiers du Dhamma, Luang Ta Maha Bua était reconnu pour son excellence à cet égard.

La sévérité de Luang Por, surtout au milieu de sa vie, a été évoquée dans le chapitre précédent. C'était un trait qui augmentait le respect que les jeunes moines lui portaient. Ils avaient grandi dans une culture autoritaire, et ce genre de sévérité et d'admonestation féroce occasionnelle leur était familières. Une gentillesse trop manifeste aurait rendu Luang Por attachant pour ses disciples, mais au détriment de l'intensité du propos qu'il essayait de leur inculquer. La politique qu'il adopta à l'égard des comportements irréfléchis était celle de la tolérance zéro. Même les plus petits écarts de conduite n'étaient pas négligés. De sévères admonestations étaient prononcées depuis le siège du Dhamma presque tous les soirs.

Les résultats étaient mitigés. Plus le pratiquant était motivé, mieux cela fonctionnait. Certains moines, cependant, incapables de s'épanouir dans cette atmosphère de haute pression, ont défroncé. Peut-être qu'un certain nombre d'entre eux auraient pu continuer à porter la robe s'ils avaient vécu dans un environnement plus détendu. La plupart d'entre eux, cependant, trouvaient que la peur qu'ils ressentaient pour Luang Por les responsabilisait. Ils appréciaient la façon dont la constante exigence d'être conscient maintenait leurs souillures mentales en échec, plus qu'un simple encouragement n'aurait pu le faire. Luang Por n'était pas tant considéré comme une figure d'autorité les réprimandant personnellement, que comme l'incarnation de Dhamma-Vinaya censurant leurs souillures mentales. Il y avait toujours le danger que cet enthousiasme pour la pratique soit trop dépendant de la présence de Luang Por pour constituer un refuge durable. Mais il arrivait souvent qu'il fasse naître une passion pour le Dhamma qui devenait une seconde nature.

Au fur et à mesure que Luang Por vieillissait, le côté féroce de sa personnalité s'estompait, et la sévérité cédait la place à un personnage plus chaleureux, plus grand-père. Mais il préserva son discernement aigu et tranchant. Le discours qu'il prononça devant le Sangha en 1980, traduit plus tard en anglais sous le titre *Toilets on the Path** (texte traduit en français : *Toilettes sur le sentier*), montre que même à la fin de sa carrière d'enseignant, Luang Por pouvait prononcer l'une de ses légendaires remontrances cinglantes. Luang Por ne manquait rien. Un moine a raconté qu'assis en présence de Luang Por, il avait l'impression d'être avec un tigre vivant dans un chat du Cheshire.

INDÉPENDANT

Luang Por tenait beaucoup à son indépendance. Il conseillait à ses disciples de se tenir à l'écart des gens riches et puissants, car la fréquentation de ces personnes était dangereuse pour l'intégrité d'un moine. C'est une norme qu'il respecta lui-même toute sa vie. Les moines peuvent facilement se trouver dans une position où ils compromettent les normes de simplicité et de frugalité dans leurs monastères par égard pour le désir des riches donateurs d'obtenir des mérites. Luang Por n'a jamais agi ainsi.

* The Collected Teachings of Ajahn Chah

Il est étonnamment fréquent qu'un laïc soit omnipotent dans les monastères de la forêt en Thaïlande, généralement une femme. Ces femmes, dont on pense souvent qu'elles ont un lien kammique ancien avec l'abbé, se voient céder le pouvoir et l'influence dans la gestion du monastère. Si elles ont fait don du terrain sur lequel le monastère a été construit ou ont contribué de manière substantielle à sa construction, leur position tend à être particulièrement forte. Ces femmes sont généralement d'âge moyen, le plus souvent mariées, et leurs relations avec l'abbé sont presque toujours exemptes de toute suggestion d'inconvenance. La communauté bouddhiste les appelle en plaisantant les "marraines". Si ces personnes peuvent soulager l'abbé de tâches administratives fastidieuses, elles peuvent aussi sérieusement fausser ses relations avec la communauté laïque du monastère, et même les membres du Sangha peuvent devenir jaloux de leur influence. Wat Pah Pong n'a jamais eu de "marraine". Luang Por fit preuve d'une grande habileté et d'une grande diplomatie pour empêcher tout bouddhiste laïc, homme ou femme, d'établir une position spéciale et privilégiée dans le Wat. Son indépendance et son refus d'avoir des favoris ou un cercle restreint de disciples renforcèrent la confiance dans laquelle il était tenu, ainsi que l'harmonie et la loyauté de ses disciples.

Un exemple de la détermination de Luang Por à faire les choses comme il l'entendait, sans tenir compte des souhaits des laïcs, peut être vu dans un récit donné par Ta Soei qui avait mené une vie plutôt colorée en tant que laïc jusqu'à ce que Luang Por le prenne sous son aile. À plusieurs reprises, Luang Por prit Ta Soei comme accompagnateur lors d'expéditions à pied. Lors d'un voyage en Thaïlande centrale, il accepta l'invitation d'un couple de fidèles à se reposer dans leur maison située sur la côte, à l'extérieur de Bangkok.

"C'était un endroit charmant. J'aurais pu y rester longtemps, mais après trois nuits, Luang Por me dit de faire ses bagages et d'organiser le transport ; il est temps de partir. J'étais un peu mécontent. Je lui dis : "Ne vaudrait-il pas mieux en parler d'abord au propriétaire de la maison ?" Il me répondit : 'Non. Si nous faisons cela, ils ne nous laisseront pas partir. Nous n'avons fait aucune promesse quant à la durée de notre séjour. On ne peut pas les laisser nous attacher à des obligations'.

"Quoi qu'il en soit, le concierge a dû voir que quelque chose se tramait et téléphona à son patron à Bangkok. Luang Por dit au chauffeur de taxi

de nous conduire à Aranya Pratet, à la frontière cambodgienne. Nous n'étions qu'à une dizaine de kilomètres lorsque la maîtresse de maison arriva à toute vitesse derrière nous en voiture, nous dépassa et bloqua la route. Elle sauta hors du véhicule, se précipita vers lui et s'inclina devant lui, là, au milieu de la route, en sanglotant et en criant : 'Oh ! Luang Por. Vous ne pouvez pas déjà partir. Vous venez juste d'arriver. J'ai à peine eu le temps de vous parler, et vous allez déjà abandonner votre fille'.

“En quelques instants, son mari arriva en voiture, et il y avait maintenant un second véhicule qui bloquait la route. Mais ils auraient pu supplier et plaider toute la journée et toute la nuit, Luang Por ne changea pas d'avis. Tout ce qu'il dit, c'est d'attendre la prochaine fois. L'homme se mit alors à pleurer lui aussi. La femme demanda au chauffeur de taxi combien il demandait et il répond 400 bahts. Elle sortit l'argent de son sac à main et le posa sur le tableau de bord. Luang Por resta assis, impassible. Il dit au chauffeur de démarrer le moteur. Et ainsi, nous les avons laissés accroupis sur le bord de la route, les mains dans l'anjali (les mains jointes devant la poitrine), l'air totalement abattu.”

Bien plus tard, en rendant hommage à Luang Por à Bangkok, le couple pouvait rire de toute l'affaire.

IV. DE CŒUR À CŒUR

COMPÉTENCES EN COMMUNICATION

Aujourd'hui, la grande réputation de Luang Por repose avant tout sur sa capacité à transmettre le Dhamma. Ses discours sur le Dhamma font le tour du monde sous forme imprimée, sur des écrans, et sous forme de fichiers audibles sur une variété d'appareils modernes. Tout au long de sa vie d'enseignant, il a modelé deux qualités du kalyāṇamitta spécifiquement concernées par les compétences de communication : premièrement, la capacité de parler avec efficacité, de s'adresser aux gens, de les conseiller et de les admonester ; et deuxièmement, la capacité d'expliquer des sujets profonds avec clarté et précision.

Dès ses premiers jours en tant qu'enseignant, avant même la création de Wat Pah Pong, le don de Luang Por pour exprimer les enseignements était clairement apparent. Il savait comment adapter ses enseignements aux

besoins de son audience et utiliser des objets du quotidien pour illustrer des sujets profonds en termes simples. Le Bouddha enseignait que le Dhamma devait être dispensé de manière à clarifier, convaincre, stimuler et réjouir l'esprit de l'auditeur. Ceux qui ont écouté l'enseignement de Luang Por pendant une longue période pourraient affirmer que ces quatre mots résument très bien la manière dont il enseignait.

La culture de l'Isan, dans laquelle Luang Por est né, s'est toujours délectée de l'utilisation habile de la langue. Il grandit dans un environnement où la capacité à parler avec éloquence, dextérité et humour était appréciée à tous les niveaux de la société. La musique folklorique de l'Isan est pleine d'esprit et d'invention. Lorsque Luang Por était jeune, les concours de composition de rimes improvisées étaient une coutume à l'époque des récoltes. Dans ces conditions, on peut dire que les talents d'orateur de Luang Por n'avaient rien d'exceptionnel. C'est l'usage qu'il en faisait qui le distinguait. Les discours improvisés et vernaculaires qu'il prononçait sur le Dhamma, conservaient l'énergie et l'étincelle de l'art oratoire populaire dans un contexte religieux autrefois dominé par des sermons textuels rigides et maniérés.

Luang Por n'était pas le premier moine de Thaïlande à enseigner de cette manière. Le style terre-à-terre du discours était l'un des traits caractéristiques des enseignements donnés par le grand Luang Pu Mun et ses disciples lorsqu'ils parcouraient la campagne de l'Isan. Luang Por se sentait l'héritier de cette tradition et en est devenu, peut-être, le meilleur représentant.

Les transcriptions des discours du Dhamma de Luang Por ont été lues et conservées précieusement par un très grand nombre de bouddhistes thaïlandais. Des traductions de ces transcriptions les ont rendues disponibles dans de nombreuses autres langues. Dans la mesure où les enregistrements écrits des enseignements oraux sont nécessairement limités au seul contenu, ils ne peuvent fournir qu'un enregistrement unidimensionnel de la magie et de la puissance émotionnelle des originaux. Les quelque deux cents fichiers audio, récupérés à partir d'anciens enregistrements sur cassette, offrent une expérience plus complète. Dans ces fichiers, la voix de Luang Por est tout à fait convaincante - l'autorité naturelle et inattaquable de sa voix est renforcée par une bienveillance palpable. La grande majorité des entretiens retranscrits sont ceux des

quatre dernières années de sa carrière d'enseignant*, alors qu'il était, à bien des égards, un vieil homme, au corps prématurément vieilli. Il y a un ton paternel prononcé dans ces entretiens et un courant sous-jacent omniprésent d'humour et de chaleur.

La principale caractéristique des enseignements du Dhamma de Luang Por était leur spontanéité. Luang Por soutenait que les discours sur le dhamma ne pouvaient et ne devaient pas être préparés à l'avance. Bien qu'il ait souvent un thème général à l'esprit lorsqu'il commençait à parler, il l'abandonnait rapidement lorsque son esprit s'installait dans un sillon plus fertile. Il mentionna un jour à un disciple que, parfois, il s'asseyait sur le haut siège du Dhamma et n'avait toujours aucune idée de ce dont il allait parler.

Mais une fois que j'ai terminé l'invocation de *Namo* et que j'ai composé mon esprit, alors cela vient tout seul et commence à jaillir.

Faisant référence à ce sentiment d'un flux non forcé de Dhamma émergeant de son intérieur, il le comparait au discours d'un érudit appris dans un livre :

Le Dhamma qui vient du cœur coule comme l'eau d'une source qui ne tarit jamais. Mais la connaissance qui vient de la mémoire est comme l'eau de pluie dans une jarre. Une fois la saison des pluies terminée, elle prend fin rapidement.

Au milieu de sa vie, Luang Por était toujours un homme remarquablement vigoureux, et ses enseignements du Dhamma le reflétaient. Il générait une énergie incroyable au fur et à mesure qu'un discours progressait. Ajahn Reuangrit se souvient que certains des discours les plus enflammés confrontaient les souillures mentales des auditeurs d'une manière si intransigeante que :

* À l'occasion du 100e anniversaire de la naissance de Luang Por en 2018, un nouveau livre de dix discours du Dhamma a été publié en langue thaï. Ces discours étaient, à l'origine, donnés dans la langue de l'Isan et enregistrés sur des bandes magnétiques à bobines, avec une qualité sonore très médiocre. Les bandes ont maintenant été remastérisées numériquement, transcrites et traduites en thaï. Nous espérons qu'une traduction en anglais suivra d'ici peu.

“Cela faisait vraiment mal. Vous étiez couvert de bleus dès la première nuit. Si vous ne pouviez pas le supporter, vous partiez dans les trois jours ; si vous restiez, vous ne vouliez plus jamais partir.”

Parfois, Luang Por se lançait directement dans un thème qui lui venait à l'esprit. Le plus souvent, il commençait par quelques phrases générales, un riff familier, voire un méandre ou deux, tandis qu'il se mettait à l'aise, attendant qu'un thème émerge de lui-même, ce qui se produisait inévitablement au bout de quelques secondes, quelques minutes. Puis, presque visiblement, comme si quelque chose s'était mis en place, l'enseignement prenait une trajectoire claire. Peu à peu, alors que la puissance et la portée de ses mots commençaient à augmenter inexorablement, les auditeurs se sentaient emportés par un puissant élan de Dhamma.

Pour les moines occidentaux nouvellement arrivés, qui n'étaient pas encore familiarisés avec la langue et les normes culturelles, certains des discours du Dhamma en dialecte de l'Isan pouvaient ressembler à des vociférations. Mais avec le temps, il leur apparaissait clairement que quelque chose de plus profond était en train de se produire. Le public présent à ces enseignements ne montrait aucun signe d'agitation. Beaucoup étaient assis les yeux fermés, en méditation. Ceux qui avaient les yeux ouverts étaient alertes et attentifs.

UNE ÉVOLUTION

Bien que les enseignements du Dhamma de Luang Por portent en grande partie sur des vérités universelles et intemporelles de la condition humaine, ils étaient également très ancrés dans l'époque et le lieu où ils étaient donnés. En particulier dans le cas d'un orateur de la trempe de Luang Por, le style impromptu et spontané de son discours peut permettre une profonde symbiose entre l'orateur et son audience. C'est cet élément unique des entretiens qu'il est impossible de préserver dans les transcriptions.

Sur un plan plus terre à terre, la puissance des discours du Dhamma de Luang Por peut s'expliquer par les principes classiques de la rhétorique, selon lesquels l'estime positive de l'audience pour l'orateur doit précéder et sous-tendre la logique du discours et son impact émotionnel. *L'éthos*

de Luang Por était puissant : non seulement il dégagait un charisme personnel considérable, mais il parlait aussi avec une autorité digne de son âge, de son rôle d'abbé et de sa position d'enseignant. Plus important encore, il était considéré par son audience comme un maître pleinement éveillé. Il donnait une impression si forte qu'il parlait à partir d'une expérience directe plutôt qu'à partir d'une mémoire des textes, que ses paroles allaient directement au cœur de ses auditeurs.

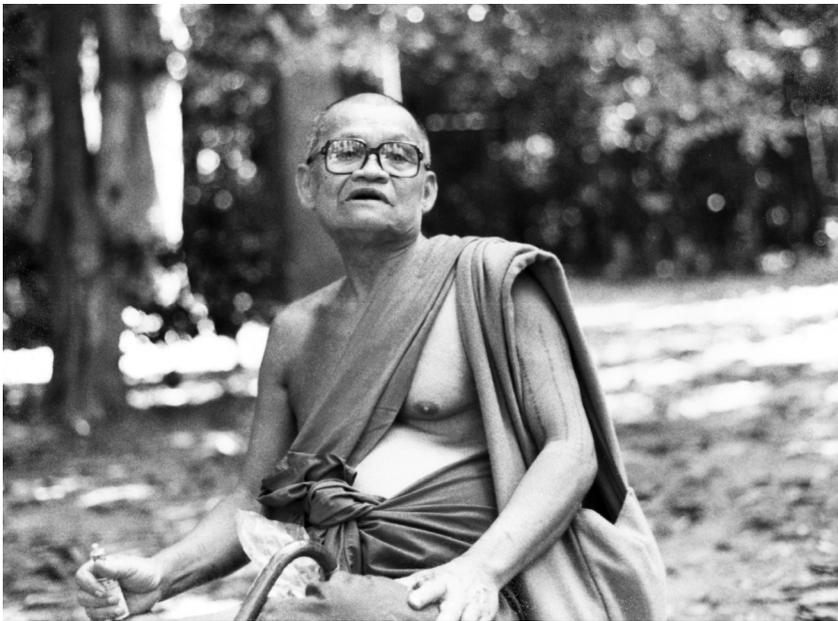
Pendant de nombreuses années, Luang Por donna des enseignements du Dhamma presque exclusivement dans le dialecte de l'Isan qui était sa langue maternelle, une langue qui se prête facilement à l'art oratoire et à la narration. Mais lorsque les habitants de Bangkok commencèrent à se rendre en nombre croissant à Wat Pah Pong, Luang Por se mit à parler de plus en plus dans la langue du centre de la Thaïlande, qui devenait de plus en plus la langue officielle de la Thaïlande. Ce n'était pas un grand saut : la langue de l'Isan et la langue thaïe officielle partagent une grande partie du même vocabulaire. Cependant, cette similitude n'est pas toujours immédiatement évidente, masquée par une différence de certaines consonnes et par les différents tons dans lesquels les mots sont prononcés. (Par exemple, le mot thaïlandais à tonalité élevée "*ron*" [chaud] est un "*hon*" à tonalité basse en Isan).

Au début, des passages occasionnels en dialecte de l'Isan ou des passages à la syntaxe inhabituelle montraient que Luang Por n'était pas tout à fait à l'aise pour parler dans la langue officielle de la Thaïlande. Ces petits problèmes disparurent au bout de quelques années, mais le style thaï de Luang Por conserva toujours un caractère distinctif. Jusqu'à la fin de sa vie, il disait toujours "*michanan*" ou "autrement", alors qu'il voulait dire "*prochanan*" ou "par conséquent". Les expressions idiomatiques de l'Isan, légèrement modifiées, qui apparaissaient dans ses discours, revêtues de thaï, étaient d'une fraîcheur et d'un charme particuliers.

Parallèlement à ce passage à la langue thaïe, les discours de Luang Por évoluèrent vers un style moins exaltant et plus réfléchi. On peut se demander dans quelle mesure ce changement était dû au changement de langue lui-même et dans quelle mesure il est lié à son déclin physique. Ce n'est pas qu'il n'avait jamais parlé de cette façon auparavant, mais cela devint le mode dominant. Ajahn Reuangrit était l'un des moines qui appréciait ce nouveau style.

“On écoutait et on ressentait une exaltation du Dhamma, et on se sentait bien à la fin de l’enseignement. Si vous aviez un peu de sagesse, vous appreniez beaucoup parce qu’il parlait doucement, c’était facile pour l’oreille. Et donc, il changea. Le contenu de base des enseignements resta le même, mais la saveur était meilleure.”

Mais quels que soient les changements de ton, les caractéristiques principales des discours du Dhamma de Luang Por restèrent constantes depuis ses premiers discours jusqu’à ses derniers grands enseignements lors de la Retraite des Pluies de 1982.



Il utilisait un langage simple avec un minimum de théorie (comme le disait un contemporain de Luang Pu Mun, “aussi simple que possible, mais pas plus simple”) et employait de nombreuses analogies avec des objets et des expériences familiers aux auditeurs pour expliquer les réalités subtiles de l’esprit. De temps en temps, il intercalait des anecdotes tirées de ses propres expériences et de celles de ses maîtres, contemporains et disciples. Ses auditeurs vivaient ainsi une expérience agréable et captivante, un peu comme s’ils lisaient un livre qu’ils ne pouvaient plus lâcher.

Il disait qu'écouter les enseignements du Dhamma requiert une attitude particulière :

Écoutez, écoutez sans cesse. Ne vous contentez pas de croire ce que vous entendez et n'en doutez pas. Restez neutre. Continuez à écouter. Cela donnera de bons résultats, et il n'y a aucun danger en cela. Le péril réside dans le fait de trop croire à ce que vous entendez, ou de ne pas y croire. Écoutez et contemplez. C'est cela la pratique : être à l'écoute et réfléchir aux choses. Comme vous ne savez pas encore si les choses que vous aimez ou n'aimez pas sont vraies ou non, le Bouddha a dit que, pour l'instant, vous devriez continuer à écouter. Si vous ne le faites pas, vous ne ferez que suivre vos propres opinions sur les choses, et si vous faites cela, vous développerez une vision erronée et votre pratique ne progressera pas. La personne sage est celle qui regarde, contemple, réfléchit continuellement.

Le véritable Dhamma n'est pas quelque chose qui peut être communiqué avec des mots. Vous ne pouvez pas vous approprier le savoir de quelqu'un d'autre. Si vous vous appropriez le savoir de quelqu'un d'autre, alors vous devez méditer dessus. Écouter quelqu'un d'autre et comprendre ce qu'il dit ne signifie pas que vos souillures mentales cesseront. Vous devez prendre cette compréhension, puis la mâcher et la digérer jusqu'à ce qu'elle devienne une chose certaine et vraiment vôtre.

Au milieu des années 1970, lors de la construction d'une route menant au sommet du Tam Saeng Pet*, Luang Por avait étonné ses disciples par son endurance physique. En peu de temps, sa santé déclina au point qu'il dut réduire le nombre de ses enseignements formels du Dhamma à peut-être deux ou trois par mois. Il dit à ses disciples de voir le bon côté des choses : s'il donnait trop d'enseignements, ils pourraient simplement mémoriser ses paroles et se bercer d'illusions en croyant qu'ils avaient réellement compris ce qu'ils n'avaient pas compris. Enivrés par le Dhamma, ils risquaient de négliger leur propre pratique et de se laisser entraîner à faire la leçon aux autres sur la paix intérieure, alors que leur propre esprit était encore brûlant et confus. Pour ses disciples qui attendaient

* Voir page 458, "Les plus légendaires...".

ses enseignements avec tant d'impatience, ce n'était pas l'un de ses arguments les plus convaincants.

À une autre occasion, Luang Por dit que la tâche de l'enseignant consiste davantage à fournir des conditions favorables à la pratique qu'à donner de fréquents enseignements. Il dit que si vous fournissez à un taureau un pré où il peut brouter, il broutera, c'est ce qu'il fera. Sa nature est de manger de l'herbe et il n'a pas besoin d'être persuadé de le faire. Tout animal qui se tient au milieu d'un pré et qui ne broute pas, disait-il, n'est pas un taureau : c'est peut-être un cochon. En d'autres termes, un moine démontre sa sincérité (son "caractère de moine") à la mesure de son aptitude à profiter de l'environnement monastique. Pour ceux qui se consacrent à la pratique, l'instruction formelle n'est qu'un support auxiliaire.

LES ANALOGIES COMME CLÉS POUR DÉVERROUILLER LA VÉRITÉ

L'une des caractéristiques les plus marquantes des enseignements du Dhamma de Luang Por est l'utilisation de comparaisons percutantes. "L'esprit non entraîné est comme un buffle d'eau... Les différentes étapes de la méditation se développent comme la maturation d'une mangue..." De nombreux discours de Luang Por sont parsemés d'analogies frappantes, et c'est cette capacité à établir des analogies entre des principes abstraits et des objets quotidiens familiers à son auditoire qui exprimait le plus clairement son don pour communiquer le Dhamma. C'est sa maîtrise des analogies, plus que toute autre compétence rhétorique, qui contribuait à rendre ses discours si divertissants et explicites.

Les analogies démystifiaient les enseignements pour son public, les ramenaient sur terre et les rendaient moins intimidants, plus immédiats et plus pratiques. Luang Por était particulièrement doué pour choisir des comparaisons adaptées à son public. Pour enseigner aux villageois locaux (ou aux moines, dont la plupart étaient issus de familles d'agriculteurs), les images étaient principalement agricoles : elles mettaient en scène des rizières et des buffles, des vergers et des filets de pêche. Pour les membres des forces armées, les comparaisons étaient souvent martiales ou inspirées du monde de la boxe thaïlandaise. Pour les publics urbains, il avait tendance à utiliser les objets qui l'entouraient et qu'ils pouvaient voir et entendre : une bouilloire, un verre, un crachoir. S'il a utilisé certaines

comparaisons à maintes reprises au cours de sa carrière d'enseignant, d'autres lui sont venues spontanément au cours d'un enseignement ou en répondant à des questions, alors que son esprit cherchait un moyen de traduire les vérités qu'il avait vécues en des termes que son auditoire pouvait comprendre. Il était exaltant pour ses auditeurs de le voir utiliser sans effort des éléments du monde qui l'entourait pour incarner des vérités intemporelles.

Des animaux de toutes sortes apparaissent dans ces comparaisons : serpents, chiens, scolopendres, buffles d'eau, grenouilles et bien d'autres encore. Les poulets étaient particulièrement appréciés. Cherchant à exprimer combien il serait erroné et ridicule pour quelqu'un de se contenter d'acquérir une connaissance intellectuelle des enseignements bouddhistes et de ne pas l'utiliser comme une aide pour abandonner les souillures mentales, il disait que c'était comme quelqu'un qui élèverait des poulets et mangerait la fiente des poules plutôt que les œufs. Il décrivit la différence de comportement entre les moines inattentifs et les moines attentifs en termes de différence de comportements entre les poulets domestiques et les poulets sauvages qui vivaient à Wat Pah Pong.

Certaines des plus belles et des plus profondes analogies de Luang Por mettent en lumière les expériences de méditation. Dans une image mémorable, il compara l'esprit qui est à la fois en paix et prêt à répondre intelligemment aux conditions, à une cloche au repos. Lorsqu'une cloche est sonnée et que son silence naturel est perturbé par un stimulus fort, la cloche répond par un beau son qui, après une durée appropriée, retourne au silence. De la même manière, dit-il, l'esprit doit demeurer "avec peu de souhaits" dans le moment présent : lorsqu'un défi se présente, il doit le surmonter avec sagesse, puis, comme une cloche, revenir à un état naturel de repos.

Les formes visibles, les sons, les odeurs, les goûts, les sensations physiques et les pensées empiètent constamment sur l'esprit, incitant à aimer, à ne pas aimer, à s'attacher. Luang Por expliqua comment l'esprit stabilisé, portant son attention sur les trois caractéristiques de l'existence, est inébranlable face au contact des sens. Il dit que l'impermanence, l'insatisfaction et le non-soi sont comme un bord de mer, et que les objets des sens qui déferlent sur l'esprit sont comme les vagues.

C'est comme les vagues qui se brisent sur le rivage. Après qu'une vague ait touché le rivage, elle se brise et une nouvelle vague apparaît à sa place. Les vagues ne peuvent aller plus loin que le rivage. De la même manière, les objets des sens ne peuvent aller plus loin que notre sens de la connaissance. En rencontrant la perception de l'impermanence, du caractère insatisfaisant et du non-soi, ils se fragmentent et disparaissent.

UN ZEN D'UN GENRE PARTICULIER

Au milieu des années 1970, Luang Por acquit, en quelque sorte, une autre flèche à son arc rhétorique. Il fut très impressionné par les traductions récemment publiées par Ajahn Buddhadasa des œuvres des maîtres zen chinois, Hui Neng et Huang Po*. Il trouvait que ces textes lui donnaient un vocabulaire nouveau et frais pour exprimer le Dhamma. Des moines occidentaux qui avaient pratiqué dans la tradition zen ajoutèrent à ses connaissances. L'influence que ces textes traduits eurent sur sa façon d'enseigner peut être observée dans un certain nombre de ses enseignements ultérieurs sur le Dhamma. On y trouve, par exemple, un certain nombre de références à l'esprit (*citta*) en des termes comparables à ceux de l'expression "esprit originel" utilisée dans les textes zen. En une occasion, il compara l'esprit à une feuille qui est naturellement immobile mais qui vacille à cause du vent des états mentaux :

S'il comprenait la nature des pensées, l'esprit resterait immobile. C'est ce qu'on appelle l'état naturel de l'esprit. Et si nous sommes venus pratiquer maintenant, c'est pour voir l'esprit dans cet état immaculé.

Luang Por affirmait que la libération était connue, non pas par une fuite du monde des conventions, mais en le voyant sous son vrai jour. C'est l'attachement à des réalités contingentes comme étant ultimement réelles qui est le problème. Cela semble être sa réponse à l'enseignement du Mahayana sur l'identité du saṃsāra et du Nibbāna :

* Hui Neng (6e siècle) était le sixième patriarche zen et l'auteur du Sutra de la plate-forme. Huang Po (9e siècle) a fait l'objet du livre Record of the Transmission of the Lamp.

Maintenant, si nous connaissons la réalité conventionnelle, alors nous connaissons la libération. Si nous connaissons clairement la libération, alors nous connaissons la convention. Cela revient à connaître le Dhamma. Ici, il y a réalisation.

Dans la conversation, il s'amuse parfois à utiliser la formulation paradoxale des vérités profondes qui est caractéristique du zen. En une occasion, il demanda à l'un des moines occidentaux d'envoyer une lettre à Ajahn Sumedho en Angleterre. Il dit : "Demandez à Sumedho : "Si vous ne pouvez pas avancer, ni reculer, ni rester immobile, que pouvez-vous faire ?""

Rien ne nous indique que les enseignements du zen aient modifié la compréhension du Dhamma par Luang Por. C'était plutôt comme si un artiste au sommet de son art avait trouvé un nouveau moyen de s'exprimer, un peintre à l'huile explorant l'utilisation de l'aquarelle. Une flexibilité caractéristique de son esprit lui permettait de s'ouvrir à cette nouvelle façon de présenter le Dhamma. Il interprétait les textes qu'il lisait à la lumière de sa propre compréhension, puis les intégrait dans les enseignements qu'il donnait à ses disciples.

EN CONVERSATION

Au fur et à mesure que Luang Por vieillissait, il dispensait de plus en plus son enseignement de manière informelle. Il ne dirigeait plus les séances du matin et du soir dans la salle du Dhamma. Il passait de nombreuses heures par jour assis sur un large siège en osier dans l'espace ouvert et surélevé situé sous son kuti. Là, accompagné d'un petit nombre d'assistants, il recevait un flux constant de visiteurs laïcs désireux d'obtenir des mérites, de recevoir des bénédictions, des conseils et de l'inspiration. La nuit, après la fin de la session de récitation et de méditation du soir dans la salle du Dhamma, d'autres moines résidents traversaient la forêt pour se rendre à son kuti. La plupart restaient jusqu'à ce que Luang Por se retire pour la nuit, certains conversant avec Luang Por, d'autres s'asseyant tranquillement dans l'ombre, appréciant l'atmosphère, la chaleur et la franchise de ses enseignements. Certains moines lui massaient les pieds ou les mains pendant qu'il discutait et mâchait de la noix de bétel.

Les moines considéraient que l'opportunité d'assister à une session au cours de laquelle Luang Por répondait aux questions sur le Dhamma était un plaisir particulier. Ils appréciaient particulièrement les rares occasions où quelqu'un venait discuter avec lui. Après l'une de ces occasions, un moine fit remarquer à son ami qu'il avait l'impression de voir un grand maître d'arts martiaux maîtriser sans effort un adversaire maladroit qui croyait bêtement être meilleur que lui. Ajahn Chon chérissait le souvenir d'avoir participé à de telles occasions :

“J'avais l'impression merveilleuse de participer à une longue tradition d'étudiants assis au milieu de la forêt aux pieds de leur maître, recevant les mots de sagesse directement de sa bouche. C'était la joie d'être en présence de quelqu'un dont j'étais convaincu qu'il savait tout ce qui devait être su. Je ne pouvais pas imaginer que quelqu'un puisse lui poser une quelconque question importante sur la vie sans qu'il puisse y répondre immédiatement et avec une autorité absolue. Cela me procurait un intense sentiment de bien-être.”

Répondre aux questions et engager un dialogue sur le Dhamma était un mode d'enseignement que Luang Por semblait particulièrement apprécier. Une fois, après une session avec un moine occidental d'une autre tradition en visite, certains des moines résidents n'étaient pas satisfaits du comportement agressif du visiteur. Luang Por répondit :

Non, c'était bien, très bien. Ses questions étaient comme une pierre à aiguiser pour ma sagesse. Plus il posait de questions, plus mon esprit s'aiguissait.

Il était ravi lorsque de nouvelles réponses surgissaient spontanément dans son esprit en réponse à des questions inhabituelles ou à d'anciennes questions sous un angle nouveau.

Luang Por était particulièrement habile à distinguer les différents types de questions et à varier ses réponses en conséquence. Il ne se sentait pas obligé de toujours répondre aux questions dans les termes où elles étaient posées. Lorsque les questions étaient mal formulées, qu'elles découlait d'un manque d'informations ou d'hypothèses erronées, il répondait en séparant les différents éléments de la question, en faisant les distinctions nécessaires et en traitant souvent en cours de route les idées fausses qui se cachaient derrière la question. Il répondait à certaines questions par

une contre-question, une méthode avec laquelle il était particulièrement habile. Il demandait, par exemple, aux personnes qui voulaient qu'il les libère d'un doute ou d'un autre s'ils le croiraient s'il leur donnait la réponse. Lorsqu'ils s'empressaient de lui assurer qu'ils le croiraient, il leur disait que, dans ce cas, ils seraient des imbéciles, car les mots d'une autre personne ne peuvent jamais nous libérer. Il encourageait les personnes qui posaient des questions à réexaminer les raisons de leur demande.

À certaines questions, Luang Por répondait par le silence. Dans ces cas-là, le problème n'était souvent pas tant la question elle-même que l'intention du questionneur. Si le questionneur était pris dans une grave illusion, il risquait d'interpréter toute réponse qui lui était donnée à la lumière de ses croyances et de s'ancrer encore plus dans une vision erronée ; il valait mieux ne pas jeter de l'huile sur le feu. Si le questionneur posait des questions pour un motif impur, peut-être pour essayer d'évaluer le niveau de Luang Por, il refusait de jouer le jeu. Si l'interlocuteur posait des questions sur des sujets dépassant largement son niveau de pratique, Luang Por considérait ces questions comme oiseuses et refusait d'en ajouter à la pile de bûches conceptuelles qui encombraient déjà le cerveau de l'interlocuteur.

Luang Por avait plus d'un type de silence. Parfois, il regardait fixement, comme s'il n'avait pas entendu la question. L'interlocuteur réalisait généralement en sursaut qu'il avait posé une question inappropriée et passait à un autre sujet. Si le questionneur ne comprenait pas l'allusion et répétait sa question, il recevait un regard féroce qui lui revenait en mémoire plus d'une fois dans les heures et les jours qui suivaient. Dans un cas particulièrement grave, Luang Por pouvait snober la personne en se tournant vers quelqu'un d'autre. Dans d'autres cas, il disait plus gentiment que la personne qui posait la question s'éloignait beaucoup de chez elle : pourquoi ne pas lui demander quelque chose en rapport avec son expérience actuelle ?

UNE APPROCHE CLAIRE ET NETTE

De temps à autre, Luang Por répondait à de longues et complexes questions par un seul mot ou une seule phrase. La brièveté et la puissance avec lesquelles il s'exprimait en ces occasions pouvaient être choquantes,

et cela pouvait aussi être juste ce qu'il fallait pour éclairer l'esprit confus du questionneur ou l'élaboration excessive de ses questions. Comme Ajahn Tiang l'a raconté, c'était un outil efficace pour converser avec des personnes imbues de leur propre intelligence et de leurs propres opinions :

“Il ne se laissait pas importuner par les questions, aussi longues et complexes qu'elles puissent être. Il n'interprétait pas ou ne clarifiait pas les problèmes comme les autres personnes. Il coupait simplement les problèmes et les jetait. Il les découpait en petits morceaux et c'en était fini d'eux. Parfois, tout ce dont il avait besoin, c'était d'un seul mot ou d'une contre-question... Certaines personnes aimaient aller écouter quand d'autres posaient des questions, mais elles étaient déçues si elles pensaient qu'elles allaient entendre des réponses conventionnelles.

“Ce n'est pas tant qu'il donnait des conseils pratiques sur la manière de résoudre les problèmes, c'est plutôt qu'il montrait aux gens comment corriger leurs pensées et leurs attitudes... Lorsque les gens venaient le voir avec des doutes - ils avaient entendu un moine dire ceci et cela était-il juste, etc. - il disait que le fait d'être conscient de son manque de compréhension d'une question et de son désir d'y trouver une réponse était plus valable que de simplement adopter les opinions d'une autre personne. C'est ainsi qu'il répondait aux questions. Ses réponses étaient immédiates et spontanées, mais elles étaient toujours justes.

“Quelqu'un l'interrogea un jour sur le *paṭiccasamuppāda*, l'enseignement de la Coproduction Conditionnée. Au lieu de répondre de la manière habituelle en passant par tous les différents liens, il demanda au questionneur s'il était déjà tombé d'un arbre... Vous perdez votre prise, dit-il, et l'instant d'après vous êtes allongé sur le sol, souffrant. Vous ne savez pas ce qui s'est passé dans votre esprit pendant que vous tombiez, vous n'avez pas eu de pleine conscience. Tout était trop rapide. Tout ce que vous savez, c'est que vous souffrez maintenant parce que vous êtes tombé d'un arbre. La raison pour laquelle vous souffrez maintenant de cette façon est appelée “conditionnalité spécifique”. Lorsqu'il eut fini, la personne qui lui avait posé la question riait de plaisir devant son explication.”

Une fois, une méditante laïque assidue l’interrogea sur sa pratique :

“Parfois, mon esprit devient très concentré, mais il y a souvent des moments où, soudain, ma tête oscille de haut en bas. C’est comme si je hochais la tête, mais je suis consciente, il y a de la pleine conscience là. Comment ça s’appelle ?”

C’est ce qu’on appelle se heurter à une poche d’air. Quand vous montez dans un avion, c’est ce qui se passe.

Bien que Luang Por puisse, à l’occasion, inclure quelques détails techniques dans ses explications, il était plus enclin à répondre aux questions en encourageant la personne à chercher les réponses dans son propre esprit. Il ne voyait pas l’intérêt de donner des informations à la cuillère qui ne seraient pas assimilées. Les personnes qui demandaient des conseils plus spécifiques sur les différentes techniques de méditation étaient souvent alertées par le fait que leur problème ne résidait pas dans un manque d’informations mais dans l’attitude avec laquelle elles appliquaient les informations qu’elles avaient déjà. La recherche d’idées pourrait saboter l’application de toute méthode.

L’acuité de son esprit fut bien démontrée lors de la visite d’un certain missionnaire chrétien qui considérait l’enseignement bouddhiste du non-soi comme indéfendable. Il était d’avis que la connaissance du non-soi présuppose un connaisseur et que ce connaisseur doit être le soi. La question qu’il posa à Luang Por fut la suivante : “Qui connaît le non-soi ? La contre-question immédiate de Luang Por fut la suivante :

Qui connaît le soi ?

Sans se laisser entraîner dans des querelles philosophiques, Luang Por affirmait que, si la connaissance du non-soi exige quelque chose qui n’est pas soi, c’est-à-dire le soi, comme son connaisseur, alors l’inverse doit également être vrai : la connaissance du soi présuppose quelque chose qui n’est pas soi comme son connaisseur. Si le partisan de la vision du soi objecte que le soi se connaît lui-même, alors le bouddhiste peut ajouter que, de la même manière, la connaissance peut être considérée comme une propriété naturelle de l’esprit non-soi. La contre-question en trois mots de Luang Por évita la nécessité d’une explication aussi alambiquée.

Le point le plus important pour Luang Por était que sans un esprit affiné par la pratique de la méditation, il ne peut y avoir de résolution de la question du soi et du non-soi, seulement des croyances et des spéculations.



Ce chapitre a cherché à donner une vision plus claire de Luang Por. Il a traité de la façon dont il est apparu aux personnes qui l'entouraient, des traits de personnalité et des qualités qui se sont le plus imposés à elles. En particulier, l'accent a été mis sur les vertus qui lui ont permis de remplir le rôle de kalyāṇamitta auprès de ses disciples. On a vu qu'il inspirait l'affection, l'amour, la dévotion et le respect, ainsi que la peur et la crainte. Il a été présenté comme un modèle, encourageant ses disciples à imiter sa pratique. Il a été présenté comme un "*Dhammakāmo*", un être animé d'une grande passion pour le Dhamma, qui, après avoir été prêt à mettre sa vie en danger dans sa propre pratique, a fait preuve d'une grande patience et d'une grande endurance pour partager avec les autres ce qu'il avait réalisé. On a beaucoup parlé de sa capacité à transmettre efficacement le Dhamma, que ce soit de manière formelle ou informelle. Toutes ces qualités, et d'autres, réapparaîtront dans le reste de ce livre. Mais maintenant, nous allons nous concentrer sur une présentation plus systématique de l'enseignement de Luang Por et de la formation de ses disciples, monastiques et laïcs, dans le développement de l'Octuple Sentier.





V
l'élément fondamental

Ne pas mépriser, ne pas nuire, pratiquer la retenue selon les instructions fondamentales de la règle monastique, manger avec modération, vivre dans la solitude, se consacrer à la méditation - tel est l'enseignement des Bouddhas.

Dhp 185

L'Élément Fondamental

Luang Por et le Vinaya

Le Vinaya est l'élément fondamental des enseignements.

Vin-a 1

I. INTRODUCTION

Si le mot “Dhamma” (sanskrit : “Dharma”) est familier aux bouddhistes de toutes les traditions, le mot “Vinaya” l’est beaucoup moins. Cela mérite d’être souligné étant donné l’importance centrale accordée au Vinaya par le Bouddha lui-même, comme en témoignent ses fréquentes références à l’ensemble de ses enseignements par le terme composé “Dhamma-Vinaya”. À la fin de sa vie, refusant les demandes de désignation d’un successeur, le Bouddha donna les instructions suivantes à ses disciples :

Après ma mort, le Dhamma-Vinaya, que je vous ai enseigné et expliqué, sera votre maître.

DN 16

Que signifie exactement le terme “Vinaya” ? En substance, le Vinaya fait référence aux enseignements du Bouddha visant à créer les conditions externes optimales pour l’étude, la pratique, la réalisation et la propagation du Dhamma. Comme le niveau auquel ces conditions peuvent être développées dans la société en général est limité, le Vinaya se trouve plus clairement dans les règles de formation, les injonctions, les procédures, les protocoles et les conventions à observer, prescrits par le Bouddha pour son ordre monastique. Ils sont rassemblés dans les textes connus collectivement comme le *Vinaya Piṭaka*.

D'un point de vue étymologique, le terme "Vinaya" est dérivé de mots signifiant "sortir de/loin de". La pratique du Vinaya vise à éloigner les pratiquants des actions et des paroles qui entreraient en conflit avec leur pratique du Dhamma ou la compromettraient, et à éloigner les communautés monastiques des conflits et des désaccords. Bien que le Vinaya trouve son apogée dans les règlements régissant la vie monastique, on le retrouve également à un niveau plus général dans les enseignements destinés aux bouddhistes laïcs, notamment ceux qui expliquent les facteurs de la voie : l'Action Juste, la Parole Juste et les Moyens de Subsistance Justes*.

La décision du Bouddha d'accorder une telle importance au Vinaya remonte aux jours qui ont suivi son éveil. On raconte qu'après avoir examiné la voie de l'éveil, le Bouddha nouvellement éveillé la considéra comme si exigeante qu'il n'était pas certain que quelqu'un d'autre au monde puisse la suivre jusqu'au bout. Bien qu'il ait été rassuré par la suite sur l'existence de "ceux qui ont peu de poussière dans les yeux", le Bouddha ne perdit pas le sens de la difficulté à transmettre le Dhamma. Il se rendit compte que ses disciples auraient besoin de toute l'aide possible et qu'un ordre monastique pouvait offrir des conditions de soutien à un degré que la vie laïque, avec toutes ses exigences et ses tentations, ne pouvait que rarement égaler.

Dans le Sangha, il a cherché à créer un mode de vie qui minimiserait les conditions qui retardent le progrès sur la voie, et maximiserait celles qui le favorisent. Les membres du Sangha n'auraient pas à faire de compromis avec les attentes et les préjugés de la société en général. Les moines pourraient vivre au sein de communautés rendues stables et sans risque par des normes de conduite acceptées et irréprochables, en compagnie de sages enseignants et d'amis partageant les mêmes idées. Dans un environnement paisible, libérés de la lutte quotidienne pour la subsistance, les moines pourraient apprendre à transcender leur dépendance à l'égard du monde sensuel et à s'efforcer sans relâche d'atteindre l'éveil.

* Les termes "Vinaya du maître de maison" (agārikavinaya) et "Vinaya du laïc" (gihivinaya) se retrouvent respectivement dans les références commentées aux "dix voies saines" (kusalakammāpathā) et aux responsabilités des maîtres de maison détaillées dans le Sīgālovāda Sutta (DN 31).

Le Vinaya était le moyen pratique d'atteindre ces objectifs. Au cours des premières années qui ont suivi l'éveil du Bouddha, il s'agissait simplement d'un ensemble de normes comportementales (par exemple, s'abstenir de toute activité sexuelle, ne pas recevoir d'argent, ne pas manger le soir). Les textes de commentaires rapportent que les moines étaient tous d'une maturité spirituelle considérable et étaient suffisamment motivés pour respecter ce code informel par leur dévotion au Bouddha et par leur propre sens du bien et du mal.

Cependant, après vingt ans, le Sangha s'était considérablement développé. Il comptait désormais de nombreux membres non éveillés et des signes avant-coureurs d'une érosion imminente des normes étaient apparus. En réponse - et de manière ponctuelle, répondant aux problèmes au fur et à mesure qu'ils se présentaient - le Bouddha commença à introduire des règles de formation (*sikkhāpada*) divisées en différentes catégories, qui comprenaient des sanctions pour les transgressions allant de la confession à l'expulsion. Au moment de la mort du Bouddha, ces règles de formation étaient au nombre de 227 et étaient connues collectivement sous le nom de *Pāṭimokkha*. Le *Pāṭimokkha* est le code de conduite officiel des moines et nones bouddhistes et se trouve au cœur du Vinaya depuis lors.

Au fur et à mesure que le Sangha s'agrandissait, le Bouddha commença également à élaborer les protocoles et les procédures qu'il souhaitait pour définir la vie communautaire plus complexe qui était en train d'évoluer. Les textes du Vinaya, qui nous ont été transmis, comprennent donc, outre le *Vibhaṅga* qui traite du *Pāṭimokkha*, un grand nombre de tolérances et d'interdictions supplémentaires qui ont été rassemblées dans les *Khandhakas*. Ces injonctions non numérotées ne sont pas divisées en catégories, et leurs transgressions sont presque toutes simplement désignées comme des "actes répréhensibles" (*dukkata*). Ces injonctions sont bien plus nombreuses que les règles de formation du *Pāṭimokkha* et contribuent sans doute davantage à créer le mode de vie et la culture distinctifs des monastères de la forêt thaïlandais modernes.

Au fil du temps, un grand nombre d'interprétations et d'extrapolations se sont accumulées autour des injonctions du *Khandhaka*. La plupart d'entre elles sont devenues des normes acceptées par la tradition de la forêt thaïlandaise, bien qu'il existe certaines variations d'une lignée à l'autre et d'un enseignant à l'autre. À partir de maintenant, l'ensemble de ces pratiques sera appelé "observances", traduction du mot thaï 'korwat'.

La description suivante de la formation selon le Vinaya suivie par le Sangha de Wat Pah Pong reflète cette division entre les règles de formation *Pāṭimokkha* et les observances auxiliaires, en prenant chacune comme un titre de section majeure. Elle comprend également un compte rendu des *dhutaṅgas*, ou pratiques ascétiques, comme troisième grande section, pour la raison que, bien que ces pratiques ascétiques aient été à l'origine conçues par le Bouddha comme des démarches volontaires, un certain nombre d'entre elles furent rendues obligatoires dans le régime de formation de Wat Pah Pong.

II. PĀṬIMOKKHA : LE FONDEMENT DU VINAYA

Nous serons accomplis dans la conduite morale. Nous serons accomplis dans le Pāṭimokkha. Nous demeurerons disciplinés conformément aux règles du Pāṭimokkha. Nous serons accomplis dans la conduite et le comportement, voyant le danger dans la moindre des fautes. Nous nous formerons en adoptant avec justesse les règles de l'entraînement.

MN 6

Le Bouddha énuméra les raisons pour lesquelles il avait établi des règles d'entraînement :

- 1. pour l'excellence du Sangha*
- 2. pour le confort du Sangha*
- 3. pour restreindre des personnes mal intentionnées*
- 4. pour le confort des moines de bon caractère*
- 5. pour restreindre des souillures mentales dans le présent*
- 6. pour la protection contre les souillures mentales dans le futur*
- 7. pour inspirer la foi à ceux qui ne l'ont pas*
- 8. pour augmenter la foi de ceux qui ont la foi*
- 9. Pour la persistance du vrai Dhamma*

10. pour l'avancement du Vinaya

Vin récurrent AN 10.31

L'importance accordée par le Bouddha à cette formalisation du Vinaya peut être jugée par le lien vital qu'il a révélé entre le *Pāṭimokkha* et la longévité des enseignements. S'exprimant en tant que dernier d'une lignée de bouddhas s'étendant dans un passé incalculable, il déclara qu'une tendance pouvait être discernée dans la durée relative de survie des enseignements des bouddhas précédents. Alors que ceux de Vipassī, Sikhī et Vessabhū n'ont eu qu'une durée de vie relativement courte, a-t-il dit, ceux de Kakusandha, Konāgamana et Kassapa ont duré longtemps. Cette disparité s'expliquait non seulement par le fait que ceux du second groupe étaient 'infatigables à dispenser un enseignement abondant du Dhamma aux disciples', mais aussi parce que 'les règles de formation des disciples étaient indiquées et que le *Pāṭimokkha* était fixé'. Le Bouddha résuma cette observation par une comparaison : les enseignements étaient préservés par ces mesures de la même manière que des pétales de fleurs enfilés sur un fil de coton ne pouvaient s'envoler au vent.

Dans les cultures bouddhistes Theravada, le Sangha est vénéré comme la communauté bouddhiste modèle conçue par le Bouddha lui-même et vénérée pour avoir fourni un exemple moral, intellectuel et spirituel à la société depuis sa création. Alors que le monde bouddhiste n'a jamais manqué d'un noyau de pratiquants laïcs exemplaires et inspirants, l'opinion dominante a toujours été que la plupart de ceux qui ont réalisé les fruits supérieurs de la formation bouddhiste l'ont fait en tant que moines ou nonnes. Le Sangha conserve un grand prestige car il est considéré comme l'institution dans laquelle la grande majorité des érudits et des pratiquants bouddhistes les plus renommés de l'histoire ont choisi de passer leur vie.

Le Vinaya a toujours été le trait caractéristique de la vie du Sangha, l'incarnation visible de ses idéaux fondamentaux et le garant de sa stabilité et de son intégrité à travers les âges. En substance, entrer dans l'ordre monastique signifie s'engager à étudier et à pratiquer le Dhamma dans le cadre du Vinaya.

Du moins, c'est l'idéal. Il est vrai que l'inséparabilité du Dhamma et du Vinaya, plus simplement des éléments intérieurs et extérieurs de la voie

de libération du Bouddha, a toujours été l'un des principes fondamentaux du bouddhisme Theravada. Néanmoins, dans la pratique, le degré auquel cette relation a été maintenue dans les communautés monastiques au cours des siècles a beaucoup fluctué. Le Sangha des Bhikkhus est probablement la plus ancienne institution qui subsiste dans le monde aujourd'hui, et inévitablement, des âges d'or ont alterné avec des périodes de déclin. En Thaïlande, c'est au début du vingtième siècle, avec l'apparition de la lignée fondée par Luang Pu Mun, que le principe Dhamma-Vinaya en tant qu'entité unique et intégrée a été remis au cœur de la formation monastique. Et c'est cette approche de la voie de la pratique qui a tant inspiré Luang Por Chah lorsqu'il a rendu hommage à Luang Pu Mun au début de 1948.

Cette approche marquait une rupture radicale avec la norme qui prévalait alors dans l'Isan. À l'époque où Luang Por grandissait, l'entrée dans le Sangha dans les régions rurales du nord-est de la Thaïlande n'impliquait généralement pas un engagement à rechercher l'éveil ou même une adhésion au Vinaya. La vie monastique dans un monastère de village était bien plus susceptible d'entraîner une existence simple et vertueuse consistant en une étude superficielle des textes, associée à diverses fonctions de prêtre. Luang Por devint moine dans son monastère local parce qu'il n'y avait pas d'alternative évidente, et, malgré tous ses défauts, il aurait considéré que, pour une personne avec ses intérêts et ses aspirations, c'était l'endroit le plus approprié pour lui.

Dans les cultures bouddhistes, il a toujours été considéré comme allant de soi qu'un jeune homme qui possède une forte vocation spirituelle, et qui est libre de toute attache et responsabilité, entre dans le Sangha. En quittant la vie laïque, il a la possibilité de s'engager pleinement dans l'étude et la pratique des enseignements du Bouddha. Si une personne n'a pas de responsabilités familiales, pourquoi, selon ce raisonnement, ne choisirait-elle pas de vivre de la manière recommandée par le Bouddha lui-même ? Pourquoi vivre comme un laïc et se créer un handicap inutilement ? L'ordination fut la première déclaration d'intention de Luang Por sur son chemin vers la libération.

Comme on pourrait s'y attendre, ses aspirations ne pouvaient se satisfaire longtemps de la vie dans un monastère de village. Devenir moine *tudong* au début de l'année 1947 fut, à bien des égards, son véritable départ dans la vie monastique ; c'était un départ par lequel il laissait derrière lui,

pour toujours, un système monastique dans lequel le Vinaya n'était que sommairement respecté et la méditation formelle, au mieux, une activité périphérique. De manière significative, son souhait au moment de son départ était non seulement de trouver un maître de méditation, mais aussi un maître qui pourrait lui enseigner le Vinaya. Il voyait déjà que les deux étaient liés 'comme le dos et la paume de sa main'. Dès le début de sa quête il reconnut que, sans les limites claires fournies par le Vinaya, les désirs sensuels auraient pu le faire dévier du chemin.

Plus tard, lorsqu'il fonda sa propre communauté monastique, le Vinaya fut au cœur de la vision de Luang Por. Il considérait qu'il jouait un rôle vital tant au niveau communautaire qu'individuel. Au niveau communautaire, un respect scrupuleux du Vinaya contribuait à maintenir une atmosphère de respect mutuel, d'harmonie et de camaraderie. Au niveau individuel, la pratique de la retenue dans les limites du Vinaya cultivait la vertu intérieure, *sīla*. Ceci, avec l'entraînement du cœur (*samādhi*) et la sagesse (*paññā*), constituait la voie de l'éveil du Bouddha.

La dimension individuelle était essentielle. On attendait des moines qu'ils soient capables de se rappeler constamment les règles d'entraînement dans des situations pertinentes, créant ainsi systématiquement, au fil du temps, de nouvelles habitudes habiles de conduite et de parole. Des instructions précises et détaillées concernant la gestion du monde matériel ancrèrent les moines dans le moment présent. Le rappel des préceptes au moment où l'intention de transgresser avait surgi leur permettait de s'arrêter, de prendre conscience de la signification de leurs intentions et de s'abstenir d'actions malavisées. Ce n'était pas facile. Mais pour ceux qui persistaient, pratiquer de cette manière libérait leur esprit de la culpabilité, de l'anxiété et du regret, et leur donnait le sentiment de bien-être et de respect de soi qui constituait le fondement indispensable au développement de *samādhi* et de *paññā*. Dans un passage du Parivāra :

La discipline est au service de la retenue, la retenue au service de l'absence de remords, l'absence de remords au service de la joie, la joie au service du ravissement, le ravissement au service de la tranquillité, la tranquillité au service du plaisir, le plaisir au service de la concentration, la concentration pour la connaissance et la vision des choses telles qu'elles sont, la connaissance et la vision des choses telles qu'elles sont pour le désenchantement, le désenchantement pour la libération, la libération pour la connaissance et la vision de la

libération, la connaissance et la vision de la libération pour le Nibbāna final par le non-attachement.

Vin Pv 12.2

Luang Por pensait qu'en tant que membres du Sangha, les moines avaient le devoir d'accorder un grand respect à la pratique du Vinaya. Un manque de respect à son égard signifiait un manque de respect envers le Bouddha lui-même, son créateur. Et si un moine traitait le Bouddha avec un manque de respect, comment pouvait-il espérer progresser dans le Dhamma ?

LUANG POR PARLE DU VINAYA

Notre pratique ici a son fondement dans le Vinaya, avec les pratiques ascétiques et la pratique de la méditation. Être attentif, se restreindre dans le cadre des différents règlements monastiques, jusqu'aux 227 règles du *Pāṭimokkha*, est d'une immense valeur. Cela rend la vie simple et paisible : nous n'avons pas à nous inquiéter de la façon dont nous devons nous comporter. Nous sommes libérés de tout souci et menons au contraire une vie paisible dirigée par la pleine conscience.

Le Vinaya nous permet de vivre ensemble dans l'unité : la communauté fonctionne bien. À l'extérieur, tout le monde a la même apparence et agit de la même manière. Le Vinaya et la moralité sont un escalier solide menant à des niveaux profonds de concentration et de sagesse. En utilisant correctement le Vinaya et les pratiques ascétiques, nous rendons notre vie simple et limitons nos possessions. Nous avons là la pratique complète du Bouddha : s'abstenir du mal et faire le bien, vivre simplement en se limitant aux besoins essentiels, purifier l'esprit. En d'autres termes, soyez attentif à votre esprit et à votre corps dans toutes les postures : assis, debout, marchant ou couché - connaissez-vous vous-même.



Rappelez-vous : l'essence du Vinaya est de surveiller l'intention, d'examiner l'esprit.



Le pratiquant doit être attentif et réfléchi. Dans votre parole et dans toutes vos actions physiques - toucher des objets, les ramasser ou autre - vous devez d'abord être parfaitement clair sur ce que vous faites et pourquoi vous le faites. Les erreurs se produisent lorsque la conscience est faible, ou lorsque vous ne faites pas attention à ce que vous faites.



Bien que vous puissiez avoir l'impression que le Vinaya vous harcèle, ses avantages sont immenses. Vous devez connaître toutes les règles de l'entraînement. S'il y en a que vous ne connaissez pas, renseignez-vous auprès de quelqu'un qui les connaît.



Un moine qui ne respecte pas le Vinaya et qui ne médite pas ne peut pas vivre avec celui qui le respecte - leurs chemins divergent.



Étudiez [les règles d'entraînement] jusqu'à ce que vous les compreniez, réfléchissez à ce que vous avez appris, puis mémorisez-le. De temps en temps, venez présenter vos respects au maître et dissipez vos doutes. Il vous expliquera les points les plus subtils. Continuez à étudier jusqu'à ce que vous compreniez vraiment le Vinaya.



Prenez soin des règles comme un jardinier prend soin des arbres : sans faire de distinction entre les grands et les petits.



Vous devez être méticuleux avec le Vinaya, et si vous ne le pratiquez pas de manière sincère, vous rencontrerez des difficultés. Ceux qui se tiennent dans les limites du Vinaya ont l'impression que rien ne peut les mettre en danger, mais ils sont néanmoins constamment sur leurs gardes.

DOUTES

En tant que jeune moine, Luang Por développa un vif intérêt pour le Vinaya. Il passa rapidement de l'étude des manuels de base à celle de la *Pubbasisikkhāvāṇṇanā*^{*}, un recueil du XIXe siècle composé de denses commentaires sri-lankais, considéré comme la principale ressource pour les pratiquants sérieux du Vinaya. Il prenait de copieuses notes et gardait dans son sac à bandoulière un carnet rempli des facteurs déterminant les transgressions de chaque règle. Plus tard, parlant de l'énergie et du dévouement qu'il apportait à ses études du Vinaya, il se souvenait qu'il prenait parfois ses livres à six heures du soir et ne les reposait qu'à l'aube suivante, lorsqu'il était temps de se préparer pour la tournée d'aumônes quotidienne. Sa compréhension du Vinaya s'approfondit au cours de ses années d'errance lorsqu'il commença à rencontrer d'autres moines engagés à vivre selon les règles de formation et qu'il put les engager dans des discussions sur des passages plus abscons des textes.

Cependant, lorsqu'il se lança dans l'étude du *Visuddhimagga* (*Le Chemin de la Pureté*), le grand ouvrage du Vénérable Buddhaghosa datant du Ve siècle de notre ère - le texte de commentaire le plus important du bouddhisme Theravada - Luang Por connut une crise de foi. En parcourant la section du livre traitant de la moralité, il lui sembla que le nombre considérable d'observances mineures énumérées dans le texte faisait du Vinaya, s'il était pris dans son intégralité, un système trop complexe pour être respecté. Pour Luang Por, cette conclusion fut dévastatrice ; elle frappa au cœur même de sa vocation. Des années plus tard, il se souvient avec ironie : "J'ai cru que ma tête allait exploser".

Dans l'esprit de Luang Por, la dévotion au Vinaya du Bouddha découlait naturellement de la dévotion à son Dhamma. Les deux étaient inséparables. Luang Por voulait respecter toutes les règles, et les respecter parfaitement. Mais il semblait maintenant que, quels que soient ses efforts et sa sincérité, ce n'était pas possible.

Une simple conviction a permis de tenir à distance le pire des doutes : le Bouddha, le plus grand des maîtres, était un pragmatique. Il n'aurait

^{*} Ce livre, publié en 1860, est l'œuvre de Phra Amarabhirakkhita, l'un des moines réformateurs de la première génération de Dhammayut.

jamais prescrit des normes de comportement impossibles à respecter pour ses disciples. Luang Por se sentait coincé comme s'il était dans une impasse et pourtant il croyait qu'il y avait une porte de sortie, et il était déterminé à la trouver. C'est pour cette raison que lorsqu'il alla présenter ses respects à Luang Pu Mun, les premières questions qu'il choisit de poser ne portèrent pas sur la méditation, mais sur le Vinaya :

J'ai dit : ' Vénérable Ajahn, que dois-je faire ? Je suis nouveau dans la pratique et je ne sais pas comment procéder. J'ai beaucoup de doutes. Je n'ai toujours pas de base solide.'

Il dit : 'Quel est le problème ?

'Eh bien, alors que j'essayais de trouver un moyen d'avancer dans la pratique, j'ai commencé à lire *Le Chemin de la pureté*. J'ai eu l'impression que tout cela me dépassait, qu'aucun être humain n'avait la capacité de pratiquer de cette manière. C'est tout simplement trop difficile ; il est impossible d'être attentif à chacune de ces règles”.

Et Luang Pu Mun me répondit : 'il est vrai qu'il y a beaucoup d'observances, mais en fait, il y en a peu. Si vous deviez essayer de respecter chaque règle d'entraînement mentionnée dans ce livre, ce serait certainement une tâche difficile. Mais en fait, *la présentation de Sila* n'est que cela, une présentation, qui décrit le fonctionnement de l'esprit humain. En entraînant votre esprit à avoir une sage honte (*hiri*) et à craindre les conséquences (*ottappa*), vous posséderez naturellement la retenue et l'attention à l'égard des règles d'entraînement. Par conséquent, vos désirs seront réduits et votre attention sera plus forte. Que vous soyez debout, en train de marcher, assis ou couché, vous aurez à cœur de maintenir une attention complète et constante. La vigilance apparaîtra dans votre esprit.'

Cette approche du Vinaya fut une révélation pour Luang Por. Il ne s'agissait pas, d'après ce qu'il comprenait des paroles de Luang Pu Mun, d'ignorer les règles d'entraînement en faveur d'un développement plus général de la pleine conscience, mais que la pleine conscience, fondée sur une connaissance approfondie des règles d'entraînement, devait reposer sur une attitude correcte à leur égard.

C'est un thème que Luang Por devait souligner à plusieurs reprises dans ses propres enseignements. Tout comme l'injonction de Luang Pu Mun :

“Tout ce qui se présente et dont vous n'êtes pas certain - arrêtez. Si votre esprit n'est pas alerte, alors ne le faites pas, ne le dites pas. Par exemple, vous vous demandez : “Est-ce une infraction ou non ?”. Tant que vous ne savez pas si cela l'est ou non, alors n'agissez pas sur cette intention, ne parlez pas avec elle, ne transgressez pas.”

Luang Pu Mun conseilla à Luang Por qu'il était judicieux en cas de doute de rechercher des enseignants et d'écouter ce qu'ils avaient à dire. Néanmoins, il devait garder à l'esprit que les paroles des autres ne pouvaient jamais vraiment mettre fin à ces doutes. Toute action malhabile est motivée par une intention malhabile ; à moins de développer une retenue intérieure, les doutes sur la conduite ne disparaîtront jamais. Selon lui, le point essentiel est de savoir 'si l'esprit accepte pleinement le caractère erroné des mauvaises actions et le caractère juste des bonnes actions'.

Luang Por résuma l'enseignement qu'il reçut de Luang Pu Mun comme suit :

Cet enseignement qu'il me donna était important : il ne s'agit pas de “*rakiser*” chaque règle d'entraînement. Il suffit de “*rakiser*” son esprit*.

Cela ne signifie pas que Luang Por adhérait à l'idée selon laquelle la pratique de la pleine conscience était une pratique suffisante en soi. Lorsqu'il fut informé de l'opinion selon laquelle un moine attentif serait naturellement vertueux, il répondit :

C'est vrai, mais ce n'est pas juste. C'est juste mais ce n'est pas vrai.

En d'autres termes, c'était mettre la charrue avant les bœufs. S'il est vrai que la pleine conscience inébranlable protège un moine des intentions

* Le verbe thaïlandais “*raksa*” a été conservé ici pour conserver le jeu de mots. “*Raksa*” peut signifier à la fois “garder” (comme dans “garder les préceptes” ou “tenir sa parole”) et “prendre soin” ou “protéger”.

malhabiles, il est également vrai que très peu de moines possèdent ce niveau de pleine conscience. La question urgente est de savoir comment cultiver cette pleine conscience protectrice en premier lieu. Selon Luang Por, le rappel des règles d'entraînement est l'un des moyens les plus importants pour cultiver la pleine conscience établie par le Bouddha lui-même.

Dans l'Aṅguttara Nikāya*, le Bouddha donne une liste de huit critères qui peuvent être utilisés pour décider si un enseignement est ou non en harmonie avec le Dhamma-Vinaya. Luang Por avait adopté cette liste dans ses propres études, et l'inspiration qu'il trouva dans les paroles de Luang Pu Mun fut encore renforcée par la reconnaissance de leur totale congruence avec les huit facteurs :

Alors que j'étais assis et que j'écoutais, j'ai vu que cela correspondait à l'enseignement des huit critères permettant de déterminer ce qui est véritablement l'enseignement du Bouddha.

Quel que soit l'enseignement qui ne conduit pas à l'accumulation de souillures mentales, ou à l'attachement à la souffrance, mais qui conduit au détachement de tout désir, à la diminution des envies, au contentement, à la solitude, à l'effort, à la satisfaction, cet enseignement est le véritable enseignement du Bouddha.

HIRI ET OTTAPPA : LES DEUX GARDIENS DU MONDE

Hiri et *ottappa* sont deux vertus que Luang Pu Mun a identifiées comme fondamentales pour la croissance dans le Dhamma-Vinaya. Parmi les différentes traductions de ces mots, 'honte' et 'peur' sont les plus courantes, tandis que des tentatives plus récentes incluent 'conscience' et 'soin'. L'absence de consensus entre les traducteurs montre qu'il est difficile de trouver des mots pour désigner ces qualités sans connotations judéo-chrétiennes étrangères à leur signification originale. Le trait distinctif de ces deux termes est peut-être qu'ils n'impliquent pas l'idée d'un moi 'honteux' ou 'mauvais', mais seulement celle d'actions 'honteuses' ou 'mauvaises'. *Hiri* et *ottappa* peuvent être considérés

* AN 8.53

comme des émotions qui surgissent naturellement lorsque des actions peu judicieuses sont vues sous leur vrai jour.

Dans ce livre, 'hiri' est traduit par 'honte sage' et 'ottappa' par 'sage crainte des conséquences'. L'adjectif 'sage' vise à souligner que ces deux vertus sont des émotions positives qui peuvent être cultivées au moyen d'une sage considération (*yoniso manasikāra*). Le fait de se remémorer régulièrement ses objectifs et ses aspirations, son statut et ses responsabilités, permet à l'esprit de reconnaître toute action et tout discours en conflit avec ces derniers, ce qui a pour effet de faire diminuer le nombre de ces actions (les textes le comparent à une plume qui s'éloigne du feu). C'est ce qu'on appelle la 'sage honte'. Le fait de se souvenir régulièrement des conséquences des actions à la lumière de la loi du kamma entraîne une crainte rationnelle des actions malsaines : la 'sage crainte des conséquences'.

Une sage honte, une sage peur des conséquences, c'est tout ce dont vous avez besoin. Lorsque vous êtes sur le point de faire quelque chose, et que vous n'êtes pas sûr que ce soit bien ou mal, une sage honte surgit et vous ne le faites pas. Peu importe si, en fait, c'est bien ou mal, vous renoncez pour l'instant. Si vous n'êtes pas certain de quoi que ce soit, ne le faites pas, ne le dites pas. Vérifiez d'abord avec le maître.

C'est le point commun de toutes les règles du Vinaya : cultiver une sage honte et une sage crainte envers les conséquences à l'égard de tout mauvais kamma. On en arrive au point où l'intention de tuer un moustique est ressentie de la même manière que la pensée de tuer un être humain.

Si un moustique vous pique, que vous grattez l'endroit qui démange et que vous tuez involontairement le moustique, alors il n'y a pas de kamma impliqué. Mais sa mort vous rappelle que vous devez être plus attentif à l'avenir (et ne pas être inattentif, vous devez ajouter ce point). Vous vous occupez du Vinaya sur ce seul point de la sage honte et de la sage crainte envers les conséquences et cela englobera toutes les règles d'entraînement. Assurez-vous simplement que vous avez une sage honte et une sage crainte des conséquences... et c'est le Dhamma.

PLUS AUCUNE ENVIE DE TRANSGRESSER

Lors d'une des très rares occasions où Luang Por fit référence à ses propres réalisations spirituelles, il raconta au Sangha de Wat Pah Pong qu'après de nombreuses années d'application, sa propre étude du Vinaya s'était terminée par la réalisation que les volitions nécessaires à la transgression des règles d'entraînement n'étaient plus présentes en lui. Il lui était impossible d'agir de manière malhabile. Il réitéra l'intuition qu'il avait acquise lors de son séjour chez Luang Pu Mun :

C'est un point important : la seule véritable conclusion à l'étude du Vinaya vient de l'intérieur.

La déclaration de Luang Por selon laquelle l'intention de transgresser n'était plus présente dans son esprit a un sens immédiat si toutes les règles du Vinaya visaient à freiner l'expression d'impulsions malsaines. Mais un certain nombre de règles de formation proscrirent des actes qui ne sont pas intrinsèquement immoraux, manger dans l'après-midi en est un exemple évident. Pourquoi donc la pureté intérieure d'un moine l'amènerait-elle inévitablement à adhérer scrupuleusement à des règles d'entraînement qui ne sont pas directement liées à l'apparition de l'avidité, de la haine et de l'ignorance dans son esprit ? C'est un point qui éclaircit la compréhension du Vinaya que l'on trouve chez Luang Por et ses collègues enseignants de la tradition de la forêt thaïlandaise.

Leur point de vue est fondé sur le fait que le Vinaya a été transmis par le Bouddha lui-même. Celui qui demande à entrer dans le Sangha demande la permission de vivre sa vie selon le Vinaya du Bouddha. Par sa foi en la sagesse du Bouddha, il promet de respecter toutes les règles qui constituent le Vinaya sans choisir. Transgresser une règle d'entraînement peut alors être considéré comme le reniement d'une promesse, et c'est cette volonté de trahir un engagement qui ne se présente plus à l'esprit du moine éveillé.

Deuxièmement, dans un passage fondateur des Suttas*, le Vénérable Mahā Kassapa décline l'invitation du Bouddha à relâcher ses pratiques ascétiques dans sa vieillesse. Il explique au Bouddha qu'il souhaite être un bon exemple pour les moines plus jeunes et pour les générations futures.

* SN 16.5

C'est cette même motivation qui a guidé les grands arahants dans leur respect scrupuleux des règles d'entraînement.

La position selon laquelle les préceptes peuvent être abandonnés après l'éveil est une position qui a été rejetée par tous les grands maîtres de la tradition Theravada. Ils se sont efforcés d'éviter de transmettre le message selon lequel celui qui a atteint un certain niveau spirituel n'est plus soumis aux règles de formation. Le danger, qu'ils ont perçu dans le point de vue selon lequel les règles ne sont destinées qu'à ceux qui doivent les respecter, est qu'il compromettrait l'harmonie du Sangha résultant d'une pratique commune des règles. Cela pourrait facilement conduire à ce que des moines corrompus ou trompés réclament des exceptions aux normes de comportement du groupe sur la base de fausses réalisations. La surestimation des réalisations ayant toujours constitué un défi pour les communautés de méditants, un système dans lequel aucun moine ne peut prétendre à une exemption des règles de formation offre une sécurité à tous*. Leurs étudiants sont ainsi protégés contre le risque de faciliter un tel comportement en faisant confiance à leur maître et en créant ainsi eux-mêmes un mauvais kamma.

Luang Por donnait l'exemple. Il cherchait à donner le ton dans le monastère en maintenant un niveau de conduite impeccable. Chaque jour de pleine lune et de nouvelle lune, le Sangha de Wat Pah Pong se réunissait pour son rituel récurrent le plus important : la récitation, par l'un de ses membres, des 227 règles du *Pāṭimokkha*. Avant d'entrer dans la salle de l'Uposatha, les moines devaient se séparer en deux pour confesser à leur partenaire les infractions au Vinaya qu'ils avaient pu commettre au cours des quinze jours précédents. Ce n'est qu'ainsi purifiés qu'ils pouvaient assister à la récitation. Luang Por, bien qu'exempt de transgressions, accomplissait toujours le rituel. Après la récitation, il adressait au Sangha une exhortation qui soulignait le rôle de la conduite morale sur la voie de l'éveil.

* Toutefois, il existe des clauses de non-infraction, par exemple en cas de maladie ou de démence.

METTRE LE TIGRE EN CAGE

Pour les moines nouvellement ordonnés à Wat Pah Pong, le Vinaya pouvait être ressenti comme un lourd fardeau. Certains ont dit qu'ils avaient l'impression de pouvoir à peine lever le petit doigt sans enfreindre l'une ou l'autre règle de formation. Les moines pouvaient se sentir intimidés par le nombre de règles ; il semblait y en avoir tellement à garder à l'esprit à chaque instant. En plus de l'inconfort causé par les contraintes de leur nouvelle vie, peu de moines étaient exempts de moments de regret pour leurs anciennes habitudes et leurs anciens plaisirs. Luang Por disait à ses disciples d'être patients, que l'inconfort était une réaction naturelle. Se restreindre dans les limites du Vinaya, disait-il, c'est comme mettre un tigre en cage. Au début, le tigre se déchaîne contre les barreaux de la cage, mais il s'habitue progressivement à son confinement et accepte la situation. Le tigre, disait-il, est comme les souillures mentales :

Ce n'est pas votre esprit qui souffre, ce sont les souillures mentales qui sont agitées. Soyez patient.

En une autre occasion, il compara les souillures mentales et les pensées d'orgueil à une infection dans une plaie, et le Vinaya à un instrument qui sonde la plaie (souvent douloureusement) pour retirer les matières étrangères afin que la guérison puisse avoir lieu.

UTILISATION JUDICIEUSE

Au monastère de Wat Pah Pong, se comporter dans les limites établies par les règles de formation était enseigné comme un moyen de promouvoir la pleine conscience et l'harmonie sociale. Mais, comme tout outil, il y avait toujours la possibilité qu'il soit utilisé sans précaution et crée plus de mal que de bien. Le plus grand danger de mettre l'accent sur le Vinaya était de le considérer comme une fin en soi. Être 'strict' pouvait devenir un fétiche et une cause d'orgueil spirituel. Luang Por mettait les moines en garde :

Le Vinaya vous causera toutes sortes de difficultés si vous ne savez pas comment l'utiliser correctement.

Il rappelait fréquemment aux moines qu'ils devaient utiliser la pleine conscience et la sagesse pour protéger leur pratique du Vinaya de la vanité

et du désir d'identité. Il les mettait en garde contre le fait de s'accrocher avec ténacité à des interprétations particulières des règles de formation ou d'utiliser la pratique du Vinaya comme un moyen de se valoriser et de dénigrer les autres :

Le Vinaya est un outil à utiliser pour votre propre culture. Il ne s'agit pas d'une arme à utiliser pour critiquer ou trouver des défauts aux autres. Personne ne peut faire votre pratique à votre place, et vous ne pouvez pas non plus faire la leur à leur place. Soyez simplement attentif à votre propre conduite.

Il disait aux moines d'accorder 90 % de leur attention à leur propre conduite et seulement 10 % à celle des autres. Se mettre en colère contre les moines qui ne respectent pas les règles de formation, c'est passer complètement à côté de l'objectif du Vinaya. Les doutes obsessionnels et l'anxiété concernant les transgressions étaient d'autres pièges à éviter. Avec autant de règles d'entraînement - et avec un si grand nombre d'entre elles, compliquées par des facteurs atténuants et aggravants, il n'était pas surprenant que les moines fussent souvent la proie de doutes quant à l'intégrité de leur pratique du Vinaya. Si un moine n'était pas assidu dans son étude ou ne soumettait pas ses doutes à un moine plus compétent, il y avait toujours place pour l'incertitude. Si le moine était d'un tempérament inquiet, il en souffrait considérablement.

Parfois, le désir de pureté conduisait à une obsession de l'impureté perçue. De temps en temps, un moine adoptait une interprétation trop stricte des règles du Vinaya et se laissait submerger par son incapacité à les respecter. Il pouvait même décider d'abandonner complètement la formation, craignant le mauvais kamma créé par le fait de mal vivre la vie des moines. Dans les enseignements de Luang Por sur le Vinaya, un certain moine malchanceux appelé Dam jouait souvent un rôle de mise en garde :

Certains moines lisent les textes de commentaires et commencent à penser qu'ils commettent des infractions à chaque minute de la journée. C'est un signe de manque de sagesse. Je vous ai déjà parlé de Mr Dam de Bahn Tung qui était moine ici pendant trois ans. Alors qu'il pratiquait la méditation en marchant, il lui venait à l'esprit la pensée qu'il avait commis une infraction. Il allait voir un moine qui, lui aussi, pratiquait la méditation en marchant à

proximité et lui demandait s'il pouvait confesser officiellement l'infraction. Puis il retournait sur son propre chemin, faisait quelques pas de plus et se disait : "Oh non, ça aussi c'est une faute". Il passait tout son temps à faire des allers-retours, à confesser des infractions à tel ou tel moine. Cela commençait à le rendre fou... Les autres moines l'évitaient. Plus il étudiait le Vinaya, plus son état empirait ; son esprit était en tumulte, doutant de tous les aspects possibles du Vinaya. Trois ans en robe, il n'a pas avancé sur le chemin et il a gardé un esprit plein de doutes.

Mr Dam, handicapé par ses doutes, finit par quitter le Sangha. Luang Por faisait remarquer que, dans de tels cas, défroquer était le résultat prévisible pour les moines croyant aux histoires qu'ils créaient eux-mêmes à partir de leurs doutes.

INTENTION

L'intention* est le facteur déterminant dans presque toutes les infractions énumérées dans le Vinaya. Mais étant donné qu'en période de stress, la conscience de l'intention est généralement altérée, même le moine le plus intègre peut être assailli par des doutes sur ses actions après coup. Luang Por conseillait aux moines ainsi tourmentés de savoir que le doute est un doute, qu'il s'agit d'un état mental conditionné, de comprendre sa nature. Si le doute persistait, et si les maîtres du Vinaya s'accordaient pour dire qu'il y avait de bonnes raisons pour ce doute, alors il devrait confesser l'infraction.

Dans certains cas de négligence 'criminelle', l'intention n'est pas le facteur décisif. Un moine qui boit de l'alcool par inadvertance, par exemple, est considéré comme fautif pour ne pas avoir prêté suffisamment d'attention au liquide qui lui a été offert avant de le boire. Un manque de respect peut également être déterminant. Luang Por donna un jour l'exemple d'un moine peu scrupuleux qui mange quelque chose en croyant que l'heure limite de midi est dépassée, pour découvrir qu'en fait, il n'est pas encore

* Pāli : *cetanā*. Aussi couramment traduit par "volition" et occasionnellement par "impulsion".

douze heures. A-t-il commis une infraction ? Bien qu'il n'ait pas commis le délit de 'manger à la mauvaise heure', Luang Por expliqua qu'il est considéré comme ayant commis une faute moins grave :

L'infraction consiste à perdre la notion du temps, à ne pas réfléchir à fond, à être irréfléchi et sans retenue.

Pour le moine diligent, le respect des règles et l'engagement dans la formation doivent toujours prévaloir sur le confort et l'aisance. Luang Por donnait l'exemple d'un moine, loin du monastère, qui est tenté par une offrande de poisson semi-cuit - une délicatesse de l'Isan :

Vous êtes en tudong, et pendant la tournée d'aumônes, un donateur dépose dans votre bol du poisson enveloppé dans des feuilles. C'est tout ce que vous avez à manger avec le riz. Mais lorsque vous vous asseyez pour manger et que vous ouvrez les feuilles, il s'avère que le poisson n'est pratiquement pas cuit, et vous le mettez de côté*. Vous n'osez pas transgresser ; l'esprit voit [la faute]. Lorsque vous atteignez ce niveau, respecter les règles du Vinaya devient plus facile.

Luang Por raconta à ses disciples comment il avait géré sa propre crise de foi lorsqu'il était jeune moine :

Quand j'ai vu les fautes dans mon comportement, dans ma pratique, dans mes maîtres, dans tout, j'étais si bouleversé que j'ai presque défroqué. J'avais chaud, je ne pouvais pas dormir. C'était vraiment un mauvais kamma. Le kamma se trouvait dans la spéculation sur le doute. Plus je me laissais prendre par les doutes, plus je méditais et plus je faisais d'efforts. Je continuais à travailler sur le point sur lequel mon esprit était bloqué. En conséquence, la sagesse apparut et des changements se produisirent graduellement.

Auparavant, je ne savais rien des infractions de mauvaises actions, je n'étais pas intéressé par tout cela. Mais lorsque j'ai vraiment compris le Dhamma et que je me suis tenu à cette façon

* Consommer de la viande ou du poisson cru est interdit.

de pratiquer, toute faute commise est devenue, pour moi, comme une infraction méritant l'expulsion.

ENSEIGNEMENT DU VINAYA

L'enseignement formel du Vinaya à Wat Pah Pong était intensifié pendant les trois mois de la Retraite des Pluies. Chaque soir, après la période de récitation et de méditation, Luang Por lisait et commentait la *Pubbasikkhāvaṇṇanā*.

Je prends toujours la *Pubbasikkhā* comme référence pour la formation des moines et des novices. Je l'ai lu à haute voix au Sangha pendant de nombreuses années. À cette époque, je m'asseyais sur le siège du Dhamma et j'enseignais jusqu'à au moins onze heures du soir et même jusqu'à minuit ; certaines nuits jusqu'à une ou deux heures du matin. Les moines étaient intéressés, et c'était un entraînement à écouter, puis à étudier et auquel réfléchir. Si vous vous contentez d'écouter, je ne pense pas que vous puissiez comprendre en profondeur. Après avoir écouté, il faut passer en revue les points et les analyser jusqu'à ce que l'on comprenne.

Les moines et les novices étaient sans doute intéressés par le Vinaya, mais les séances nocturnes pouvaient être épuisantes, surtout à la fin d'une longue journée. Comme le veut la tradition, les explications de Luang Por sur les règles étaient entrecoupées d'anecdotes hautes en couleur, souvent humoristiques, afin de maintenir l'attention de son auditoire.

De nombreux moines et novices possédaient également leur propre exemplaire du premier des trois volumes du commentaire *Vinaya Mukha*, rédigé par le patriarche suprême Phra Vajirananavarorasa en 1913. Il offrait une présentation beaucoup plus rationnelle du Vinaya et constituait un élément majeur du programme des examens Nak Tam Dhamma. Mais bien que le *Vinaya Mukha* ait permis d'acquérir une connaissance de base du Vinaya, Luang Por encourageait l'étude de la *Pubbasikkhā*. En une occasion, il conseilla :

Le mieux est d'avoir votre propre exemplaire et d'étudier le Vinaya par vous-même dans votre kuti. Lorsque vous avez un peu de temps libre, regardez le texte et réfléchissez à son sens.

Ensuite, venez écouter les explications et réfléchissez-y en profondeur. Si vous ne comprenez pas quelque chose, venez demander au maître et il vous donnera des conseils.

Luang Por expliqua que le Vinaya consiste en un système complexe de conventions à mémoriser, à contempler puis à appliquer avec attention et sagesse. La compétence dans l'utilisation des règles de formation devait être acquise par une pratique assidue et en apprenant par expérience. Le Vinaya ne fournissait pas un manuel d'instruction simple pour la vie quotidienne d'un moine.

Il est extrêmement subtil et vous ne serez pas en mesure de faire appel à votre mémoire des règles assez rapidement. Il y a tellement de détails à apprendre que cela demande une longue période d'étude approfondie avec le maître et une pratique régulière.

Le fait de se conformer aux règles de formation et aux observances monastiques permet de réduire le temps qui aurait pu être consacré à des questions mineures et d'accroître l'efficacité dans la conduite des affaires du Sangha. Cela était particulièrement vrai lorsqu'elles étaient accompagnées d'un fort dévouement commun à la pratique.

Un grand nombre de moines ne doit pas nécessairement conduire à la négligence et au désordre. C'est comme un mille-pattes. Un mille-pattes a beaucoup de pattes et semble maladroit, comme si les pattes devaient s'emmêler. Mais en fait, parce qu'il y a un rythme et un ordre dans ses mouvements, le mille-pattes se déplace sans difficulté. C'est la même chose dans le bouddhisme. Si vous pratiquez comme de vrais disciples du Bouddha, c'est facile. Cela signifie que l'on pratique bien, que l'on pratique honnêtement, que l'on pratique afin de se libérer de la souffrance, que l'on pratique avec intégrité. Ensuite, s'il y a des centaines de moines, ou même des milliers - peu importe leur nombre - cela n'a pas d'importance, car tous forment un ensemble harmonieux.

Le rappel du Vinaya leur donnait l'occasion de prendre conscience des vieilles réactions habituelles et des désirs du monde, et de lâcher prise. Dans de nombreux cas, le rôle du Vinaya était de simplifier et de clarifier les choix en fournissant des limites à l'action. Ces limites devaient rester

fermes, même lorsque les motivations qui poussaient à les ignorer étaient habiles. On n’enseignait pas aux moines à réprimer leur compassion en faveur des règles et des règlements, mais seulement à apprendre à exprimer cette compassion dans les limites fixées par le Vinaya.

TESTER

Les plus anciens disciples de Luang Por se souvenaient avec plaisir de la façon dont il utilisait les règles du Vinaya pour tester leur vigilance. Lors d’une promenade au milieu de la journée, par exemple, il plaçait souvent un tissu de bain plié sur sa tête pour se protéger du soleil. Le Vinaya permet à un moine de se couvrir la tête uniquement si son maître le fait déjà, et en voyant Luang Por se couvrir la tête, les autres moines faisaient de même avec reconnaissance. Parfois, après un certain temps, Luang Por enlevait discrètement le tissu de sa tête et, après un moment, regardait derrière lui pour voir si les autres moines avaient fait pareil. Ceux qui ne l’avaient pas fait étaient réprimandés pour avoir été distraits ou, tout du moins, recevaient l’un de ses célèbres regards foudroyants.

LA PRATIQUE DU VINAYA

Les règles du *Pāṭimokkha* sont traitées dans le *Vibhaṅga* de manière très détaillée, parfois exhaustive. L’exposé de chaque règle comprend une analyse mot à mot et un certain nombre de cas exemplaires. Néanmoins, certaines zones grises subsistent, pour lesquelles il ne peut y avoir d’interprétation incontestable. Dans certains cas, c’est l’esprit plutôt que la lettre de la règle de formation qui prévaut. Par exemple, la règle interdisant la consommation d’alcool est étendue à d’autres drogues addictives. Dans les cas où l’explication d’une règle contient des mots ou des phrases ambiguës, ou laisse des échappatoires possibles, les groupes monastiques établissent généralement leurs propres conventions quant à la pratique correcte. Luang Por était connu pour avoir établi des conventions à Wat Pah Pong visant à promouvoir la pleine conscience plutôt que la commodité. Les ‘quatre grands critères’ exigent des moines qu’ils décident de la pertinence de tout nouvel objet non couvert par le *Vinaya Piṭaka* en déterminant s’il s’apparente plus aux choses que le Bouddha a interdites ou à celles qu’il a autorisées. Sur cette base, conduire une voiture, par exemple, est interdit, alors que voyager en avion est permis.

PRENDRE CE QUI N'EST PAS DONNÉ

Il y a quatre infractions entraînant l'expulsion définitive du Sangha (*pārājika*) elles sont énumérées dans le *Pāṭimokkha**. Un moine qui commet l'une d'entre elles perd son statut de moine au moment où il exécute l'action et ne peut pas rejoindre le Sangha dans le futur.

C'est comme un homme à qui on a coupé la tête, il ne peut survivre sans elle... une feuille desséchée arrachée de sa tige ne pourra jamais reverdir... un bloc de pierre solide brisé en deux ne peut retrouver son intégralité... un palmier à sucre coupé au niveau de la couronne est incapable de nouvelle croissance.

Vin Mv 1.65

Un moine dévoué qui commence à penser qu'il a peut-être commis une infraction justifiant son expulsion souffre intensément. La question 'Suis-je encore vraiment un moine ?' est l'une des pensées les plus stressantes qu'un moine puisse avoir à supporter. La quatrième infraction d'expulsion, qui implique de mentir sur ses accomplissements spirituels, est celle qui suscite le plus de doutes chez les moines. Mais le deuxième *pārājika*, 'prendre ce qui n'est pas donné', peut également empêcher un moine de dormir la nuit.

Selon cette règle, la valeur de l'objet approprié affecte la gravité de l'infraction. Si l'objet est insignifiant, c'est-à-dire s'il vaut moins d'un '*pāda*', le texte accorde une infraction moins grave, qui ne mène pas à l'expulsion. Mais, dans le monde d'aujourd'hui, comment estimer la valeur d'un *pāda* ? Bien qu'un commentaire définisse un *pāda* par son poids en or, calculer simplement la valeur actuelle du même poids d'or (comme le font de nombreuses communautés monastiques) revient à ignorer le rôle que joue désormais l'or dans le système économique international. La valeur actuelle, basée sur le marché, est à la fois exagérée et variable. Parmi les principaux cas dans les textes où des moines ont été reconnus coupables de vol, un *pāda* semble être une somme d'argent assez faible, mais aucune norme exacte ne peut être déduite de ces exemples. Si un moine a pris

* En bref, il s'agit des rapports sexuels, du vol, de la destruction d'une vie humaine et de la revendication à tort d'un accomplissement spirituel.

quelque chose qui ne lui appartient pas, le doute qui accompagne ses remords est de savoir si l'objet pris mérite ou non l'expulsion.

Luang Por traita cette ambiguïté en adoptant la position de la *Pubbasikkhā*, qui traduit simplement l'ancien pāda indien par le baht thaïlandais (il s'agit, en fait, du même mot). Lorsque la *Pubbasikkhā* fut publiée pour la première fois au milieu du XIXe siècle, un baht pouvait acheter une vache, et la traduction plaçait donc la barre très haut pour une infraction entraînant l'expulsion. Mais au milieu des années 1950, un baht avait perdu beaucoup de sa valeur et valait de moins en moins au fil du temps. En optant pour cette convention, Luang Por établit une approche de 'tolérance zéro' à l'égard de la malhonnêteté. Ce faisant, on pourrait objecter qu'il dénaturait le Vinaya en abolissant *de facto* le délit mineur de petit vol.

La position de Luang Por était qu'un moine prêt à voler même le plus insignifiant des objets n'avait pas de place dans son monastère. Le vol d'un objet mineur entraînait l'expulsion de Wat Pah Pong, mais pas nécessairement du Sangha. Si un moine commettait un vol d'un petit objet et qu'il était sûr dans son esprit qu'il n'avait pas commis une infraction pārajika, il pouvait simplement quitter le monastère et aller ailleurs. Il était le propriétaire de son kamma. Luang Por n'insistait pas tant sur le fait que son interprétation était la seule correcte, mais qu'elle était la norme d'honnêteté qu'il attendait de ses disciples.

En tant qu'entraînement de l'esprit, cette interprétation de la règle encourageait les moines à accorder beaucoup de soin et d'attention à leurs relations avec le monde matériel. Ils savaient qu'un moment de négligence pouvait signifier des heures ou des jours d'agitation mentale. Un moine qui prenait une boîte d'allumettes sur l'autel, ou même une seule allumette, était censé en informer un autre moine avant de le faire. Accessoirement, le léger embarras de devoir informer une autre personne de ses moindres actes de consommation contribuait beaucoup à nourrir l'esprit de frugalité au sein du monastère.

OFFRE

La quarantième règle de formation de la section 'Confession' (*Pācittiya*) du *Pāṭimokkha* traite de la manière dont un moine peut recevoir de la

nourriture et des médicaments. Elle déclare qu'il doit accepter de telles offrandes soit directement dans ses mains, dans un récipient ou sur un tissu qu'il tient. Pour que l'offrande soit considérée comme légitime, le donateur doit être à portée de main du moine.

Mais des zones grises subsistent. Quelle est la procédure à suivre, par exemple, si un moine touche de la nourriture en croyant à tort qu'elle a déjà été offerte à un autre moine ? Lorsqu'il se rend compte de son erreur, peut-il demander à un laïc d'offrir formellement la nourriture réparant ainsi son erreur ? Ou bien cette nourriture est-elle désormais 'non permise' ? Le texte est muet sur ces questions. À Wat Pah Pong, Luang Por établit une règle selon laquelle un moine irréflecti qui touche un récipient contenant de la nourriture non offerte n'a pas le droit de manger son contenu. Cependant, une fois que le récipient avait été correctement offert, le reste du Sangha pouvait manger cette nourriture. Si le moine repositionnait ou soulevait simplement le récipient de l'endroit où il avait été placé, alors aucun moine ne pouvait consommer la nourriture. Cette décision exprimait un thème commun : face à une ambiguïté dans le texte, Luang Por établissait une convention qui punissait l'insouciance et encourageait la pleine conscience.

Au fur et à mesure que Luang Por devenait plus célèbre, les week-ends voyaient souvent des gens de la ville locale de Warin, de la ville d'Ubon et même d'autres régions de Thaïlande venir offrir de la nourriture pour le repas quotidien du Sangha. Mais dans les premières années de Wat Pah Pong, lorsque les communautés villageoises qui soutenaient le monastère étaient pauvres et que Luang Por était encore relativement inconnu, le régime alimentaire était austère. Néanmoins, de temps à autre, un donateur laïc de la ville arrivait avec une grande marmite de curry et d'autres mets de choix. Pour le Sangha, c'était un festin. En une occasion notoire, après qu'un moine eut ramassé une grande marmite de curry, pensant par erreur qu'elle avait déjà été offerte, Luang Por fit envoyer la marmite directement aux novices et aux nonnes. Pour les moines, ce fut un enseignement pratique sur les conséquences de la négligence qu'ils n'oublièrent pas de sitôt.

(PAS DE) RELATIONS AVEC LES FEMMES

Étant donné que le célibat est l'une des caractéristiques du monachisme bouddhiste, il n'est pas surprenant que l'inconduite sexuelle constitue l'une des plus graves transgressions du code monastique. Le Vinaya proscrit tous les types d'activité sexuelle imaginables et les textes entrent dans des détails remarquablement francs (voire comiques) dans leurs efforts pour clarifier l'étendue des interdictions. La continence sexuelle n'est cependant pas considérée comme une fin en soi, mais comme un élément important de la formation. En s'abstenant de toute expression manifeste de désir sexuel, les moines se donnent la possibilité d'isoler le désir sensuel en tant que phénomène mental conditionné, de reconnaître son caractère intrinsèquement insatisfaisant et de découvrir les moyens de se libérer de sa domination.

Les scandales sexuels monastiques font la première page des journaux thaïlandais. Dans les communautés bouddhistes laïques, rien n'attise aussi facilement les ragots ; rien ne détruit aussi facilement la foi dans un monastère. En même temps, la bonne réputation du Sangha étant très liée à son engagement sincère à renoncer aux plaisirs du monde, rien ne rehausse la réputation d'un monastère aussi sûrement que l'absence de tels scandales. Luang Por était bien conscient qu'un ordre qui dépendait totalement de la communauté laïque ne pouvait s'épanouir que s'il bénéficiait de la bonne volonté et du respect de celle-ci, et il se donna beaucoup de mal pour éviter que toute forme d'inconduite sexuelle ne se produise dans son monastère. Il a remarquablement réussi. Aujourd'hui, Wat Pah Pong, qui en est à sa septième décennie, n'a jamais été touché par la moindre rumeur de scandale.

La méthode de Luang Por était simple : il empêchait autant que possible tout contact social entre les moines débutants et les nonnes ou les femmes laïques. La séparation entre les moines et les nonnes à Wat Pah Pong était absolue - ils auraient pu aussi bien vivre dans des mondes séparés. Sa logique était que les transgressions les plus graves se produisent lorsqu'un moine permet à des transgressions mineures de devenir des habitudes et de paraître normales. Graduellement, le moment où le moine commence à sentir qu'il agit de manière inappropriée s'estompe. La pente glissante qui mène à une inconduite sexuelle flagrante s'ouvre

devant lui. En empêchant les échanges les plus innocents d'avoir lieu on coupe le problème à la racine. Ainsi raisonnait Luang Por.

Il est certain que le côté le plus résolu et le plus intransigeant de Luang Por apparaissait dans son attitude envers ce domaine de l'entraînement. Il avait le sentiment que, dans sa lutte personnelle contre le désir sexuel, c'est sa dévotion au Vinaya qui l'avait maintenu en robe et lui avait donné l'espace nécessaire pour développer les prouesses de méditation et la perspicacité lui ayant permis de transcender ce désir. Luang Por avait observé au fil des ans que rien ne pouvait arracher un jeune homme au monachisme aussi facilement que le désir sexuel, et pour cette raison, il ne permettait à personne de le provoquer inutilement. En parlant aux jeunes moines, il se faisait l'écho des paroles du Bouddha au Vénérable Ānanda :

Arrêtez dès le début. Ne les voyez pas. S'il est nécessaire de les voir, alors ne leur parlez pas. Mais que faites-vous si vous devez leur parler ? Soyez très attentif. C'est ainsi qu'il faut pratiquer envers les femmes. Il suffit que vos yeux rencontrent les siens, et c'est parti ! - vous pouvez être entièrement épris pendant un mois ou deux et peut-être jusqu'à votre mort.

'Mourir' signifiait ici défroquer. Protéger son statut de moine était considéré comme un combat de vie ou de mort. Le ton de ces admonestations était souvent féroce, mais agrémenté d'un humour ironique lorsque Luang Por embrochait les pensées les plus embarrassantes qui pouvaient surgir dans un esprit lubrique :

Et quand elle s'est levée de son siège, vous pouvez même avoir envie d'aller là-bas et de toucher le siège sur lequel elle était assise - c'est ce que le Bouddha appelait le désir.

Pour toute personne peu familiarisée avec les difficultés de la vie monastique, l'approche de Luang Por peut sembler draconienne. Mais elle était fondée sur une appréciation de la façon dont un esprit défaillant peut s'attarder sur le moindre souvenir excitant. Perdre la pleine conscience dans une conversation avec une jeune femme peut porter un coup dur à la méditation d'un moine.

Elle est partie, et vous pouvez encore voir son visage. C'est une vision persistante. Vous vous asseyez seul avec elle, et elle vous

parle d'elle ; et trois ans plus tard, vous entendez encore ses mots dans vos oreilles, dans votre cœur. C'est un désastre. Ne fréquentez pas les femmes. C'est dangereux.

Luang Por lui-même fournit un exemple impeccable. Il ne devait jamais être seul avec une femme, quelles que soient les circonstances. Il recevait ses invités sous son kuti, dans un espace ouvert sur trois côtés de la partie centrale du monastère. Il ne parlait à une femme qu'en présence d'au moins un moine, un novice ou un laïc qui l'accompagnait. Cette retenue n'était pas uniquement due à son respect du Vinaya et à son désir d'être un bon exemple pour ses étudiants. Bien que les actions, la parole et l'esprit de Luang Por puissent être irréprochables, il ne pouvait pas supposer qu'il en était de même pour chaque personne qui venait le voir. Dans sa position, il était impératif qu'il se protège pour ne pas donner à quiconque ayant des préjugés à son égard le moindre motif de calomnie ou d'insinuation.

PAVĀRAṆĀ

L'une des règles qui distinguait Wat Pah Pong de la plupart des autres monastères de Thaïlande était le refus de Luang Por d'approuver toute forme de collecte de fonds. Il pensait que si le Sangha pratiquait bien, les fonds dont le monastère avait réellement besoin apparaîtraient d'eux-mêmes en temps voulu. L'appel aux dons était à la fois inutile et inconvenant.

Il disait souvent qu'il n'était pas d'accord avec l'opinion courante selon laquelle le mot "*bhikkhu*" était dérivé de "mendiant". Les moines ne doivent jamais se percevoir comme des mendiants, disait-il, car s'ils se considèrent ainsi, il leur semblera naturel de faire des demandes. Luang Por rappelait que le Vinaya ne permet pas aux moines en bonne santé de mendier, de demander ou même d'insinuer quoi que ce soit, à l'exception de l'eau potable, à qui que ce soit d'autre que les personnes de sa famille ou les laïcs qui ont offert le '*pavāraṇā*'.

Une offre de pavāraṇā (littéralement : invitation) se produit lorsqu'un laïc annonce officiellement à un monastère ou à un moine individuel qu'il souhaite faire une invitation ouverte pour des nécessités de base. Pavāraṇā est le plus souvent financière : elle peut, par exemple, consister

en une offre de prise en charge du voyage ou des frais médicaux d'un moine. Pavāraṇā peut aussi être une offre de compétences, comme la menuiserie, la plomberie ou la cuisine. La Pavāraṇā peut être limitée par le donateur à un service particulier ou être illimitée ; elle peut avoir ou non une limite de temps. Une invitation illimitée, considérée comme le type le plus méritoire, prenant généralement la forme : 'Je voudrais vous offrir une pavāraṇā permanente pour tout ce dont vous avez besoin.' Luang Por expliqua ce principe de la manière suivante :

Vous pouvez faire la pavāraṇā verbalement : 'Vénérable, je vous offre une invitation pour les quatre nécessités.' Cela peut être pour la vie si vous voulez, ou pour cinq mois, un seul mois ou juste pour sept jours. Faites des pavāraṇā pour des choses importantes comme les billets de bus ou de train... des choses qui entrent dans le cadre des quatre nécessités, comme les médicaments... Mais veillez à n'offrir des pavāraṇā qu'à un moine approprié. Ne faites pas l'invitation à un moine qui ne connaît rien au Vinaya, ou avant longtemps, il pourrait demander tellement de choses que vous vous retrouveriez complètement fauché.

Vous pouvez dire au moine : 'Moi et ma famille aimerions vous offrir pavāraṇā aussi longtemps que la vie durera. N'hésitez pas à demander tout requis approprié à tout moment. Si je ne suis pas disponible, vous pouvez faire la demande à ma femme ou à mes enfants.' Une invitation illimitée comme celle-ci est un moyen vraiment excellent d'enrichissement spirituel. Sans que vous fassiez quoi que ce soit, les mérites (*puñña*) s'accroissent progressivement. C'est une très bonne chose à faire.

Alors que l'offre de pavāraṇā pourrait rendre les laïcs sans discernement vulnérables à un abus de leur générosité, le protocole de *pavāraṇā* protège également ces personnes. Dans les cultures bouddhistes telles que la culture Thaïlandaise, les bouddhistes laïcs ont beaucoup de mal à refuser une demande faite par un moine, même si cela les met mal à l'aise. Lorsqu'ils sont conscients qu'un moine qui leur demande des dons sans *pavāraṇā* préalable enfreint en fait une règle du Vinaya, ils peuvent refuser sans craindre un mauvais kamma. Ils réalisent que céder à la demande reviendrait à encourager le moine dans un comportement inapproprié.

Luang Por s'efforçait d'être un bon exemple. Dans les premiers jours de Wat Pah Pong, alors que les conditions de vie dans le wat étaient spartiates, il refusait de profiter de l'autorisation de demander du soutien aux membres de sa famille. À Wat Pah Pong, les moines n'étaient pas autorisés à accepter des *pavāraṇā* personnelles. Mais tôt ou tard, la plupart des moines partaient en tudong ou établissaient des monastères affiliés, et il s'assurait qu'ils étaient préparés. Encore et encore, il enseignait aux moines à être circonspects en acceptant toute forme de *pavāraṇā* :

Même si des laïcs offrent *pavāraṇā*, vous devez vous imaginer à leur place. Ils ont des familles dont ils doivent s'occuper et gagner leur vie est difficile. Aucun d'entre vous n'a jamais eu une famille à élever. Savez-vous que parfois les gens n'ont pas un seul centime à la maison ? Même s'ils offrent *pavāraṇā*, vous devez examiner la cause, le moment et le lieu. Ne supposez pas qu'une fois qu'ils ont fait l'offre vous pouvez aller leur demander quelque chose dès que l'idée vous vient à l'esprit. C'est ainsi que les choses inutiles commencent à sembler nécessaires ; vous devenez inconsidéré et commencez à suivre les souillures mentales et le désir. C'est du laxisme, et cela vous mènera à votre perte.

Le souci des laïcs n'était pas la seule considération de Luang Por. Les *pavāraṇā* individuelles peuvent créer un lien entre le moine et le donateur qui a des effets néfastes sur la pratique du moine.

Où que vous vous situiez, soyez comme un taureau de la forêt, ne soyez pas un taureau de village. Un taureau de la forêt est libre. Personne ne lui passe une corde par le nez et ne le mène à sa guise. Le taureau du village est attaché à un piquet. Où que vous alliez, ne laissez pas les laïcs vous soutenir si bien que vous vous y attachiez. Ne les laissez pas vous attacher comme un taureau de village. Vivez en liberté comme un taureau de la forêt, libre de rester ou de partir.

L'ARGENT

La dix-huitième règle de la section "Forfait-Confession" (*Nissaggiya Pācittiya*) du *Pāṭimokkha* interdit aux moines d'accepter de l'or et de l'argent ou tout moyen d'échange, et de s'approprier des fonds détenus

pour eux. Aujourd'hui, en Thaïlande, il est rare de trouver des moines, en dehors de la tradition de la forêt, qui respectent strictement cette règle de formation*. Son non-respect est sans aucun doute l'une des principales causes de corruption dans les communautés monastiques Theravada. Les rivalités et les jalousies entre les moines, la mondanité et la consommation ostentatoire peuvent être imputées à l'abandon de cette règle.

Luang Por pensait que c'était le renoncement à l'argent, au pouvoir et aux tentations qui l'accompagnent, qui garantissait l'intégrité et la longévité du Sangha. Il trouvait le mépris général de cette règle honteux. En une occasion, Luang Por fut informé qu'une importante somme d'argent avait été découverte dans le kuti d'un moine âgé décédé subitement à Bangkok. Il déclara qu'il ne pouvait imaginer de plus grand déshonneur, de plus grande trahison de son statut de moine, que d'amasser une réserve d'argent et de la voir découverte à sa mort.

La politique de Luang Por en matière d'offrandes financières était très stricte. Il refusait catégoriquement d'autoriser les boîtes de dons dans le monastère. Il estimait que les moines devaient se désintéresser complètement des questions financières et ne pas s'en mêler. Il considérait les boîtes de dons comme une demande subtile de fonds, et donc contraire à l'éthique.

Maechee Boonyu se souvient :

“Lorsque des laïcs offraient de l'argent, un intendant était présent pour le recevoir, de sorte que Luang Por n'avait pas besoin d'être impliqué. Si l'intendant avait l'intention de “manger” une partie de l'argent, il pouvait le faire jusqu'à ce qu'il vomisse. Parfois, l'intendant n'était pas là et, dans ce cas, les donateurs déposaient l'argent dans le livre des dons. Luang Por

* La règle a été un sujet de discorde pendant plus de deux mille ans. Aujourd'hui, la principale justification pour l'ignorer est l'argument selon lequel la vie dans le monde moderne rend le respect de la règle peu pratique. Cette position est soutenue par l'affirmation selon laquelle, étant donné que la règle n'interdit expressément que de recevoir de l'or et de l'argent, elle ne s'applique pas à l'argent tel que nous le connaissons aujourd'hui (cependant, comme la définition de “l'or et de l'argent” dans le texte du Vinaya indique clairement que le terme inclut “tous les moyens d'échange”, cette interprétation est problématique).

l'ignorait complètement. Occasionnellement, l'argent disparaissait du livre de dons. Il ne menait jamais d'enquête pour essayer de découvrir qui l'avait pris, ni même pour demander si quelqu'un avait vu une personne suspecte autour du kuti. Tout ce qu'il disait, c'était qu'ils devaient en avoir besoin”.

Le refus d'utiliser des boîtes à dons était un aspect de l'héritage de Luang Por que ses disciples se sentaient incapables de préserver. La prospérité de la Thaïlande n'ayant cessé de croître au cours des trente dernières années, le nombre de dons affluant dans les monastères a augmenté en proportion. En réponse à cela - et après un débat animé - les aînés de Wat Pah Pong ont consenti à autoriser les boîtes à dons dans tous les monastères affiliés, mais à la condition qu'elles soient aussi discrètes que possible. Les donateurs laïcs devaient avoir la certitude que leurs dons parvenaient à leurs destinataires.

Pendant ses premières années en tant que moine dans les monastères de village, Luang Por suivit la coutume dominante de recevoir et d'utiliser de l'argent. Mais en poursuivant ses études du Vinaya, il s'aperçut qu'il ne pouvait plus justifier cette pratique à ses propres yeux. Le jour où il renonça à l'utilisation de l'argent fut l'un des tournants de sa vie monastique.

Pendant plus de deux mois de la Retraite des Pluies, je ne pouvais pas me décider. Puis, un jour, vers la fin de la retraite, j'ai sorti l'argent de la bourse - il y avait quelques centaines de bahts - et j'ai décidé que le moment était venu. Au moment où j'ai pris cette décision, j'ai ressenti un sentiment de sérénité. Le lendemain matin, j'ai apporté la bourse pleine d'argent à un ami, un moine érudit, et je l'ai jetée vers lui alors qu'il se lavait le visage. Je lui ai dit : “Prenez-le et utilisez-le pour vos études. Ne vous inquiétez pas pour moi, j'y ai renoncé. J'ai pris la décision hier soir. Soyez-en témoin : tant que je vivrai, je ne toucherai plus jamais à l'argent, sous aucun prétexte”. Et j'ai tenu parole.

Les moines qui venaient visiter Wat Pah Pong étaient souvent inspirés par l'idée de renoncer à l'utilisation de l'argent, mais craignaient de ne pouvoir survivre sans lui ; leurs monastères ne disposaient pas de fonds central à l'usage du Sangha. Luang Por commençait par leur parler en termes purement pragmatiques :

Quand nos moines voyagent, ils n'ont pas d'argent pour payer le bus, mais les gens leur proposent de les emmener. C'est mieux que d'avoir de l'argent sur soi. Si vous n'avez pas d'argent, ce n'est pas que vous ne pourrez jamais aller nulle part. C'est encore mieux qu'avant. Si vous n'avez pas d'argent pour le bus, commencez à marcher. Il ne faudra pas longtemps avant que quelqu'un vous propose de vous emmener.

Après les avoir rassurés sur l'aspect pratique du renoncement à l'argent, Luang Por leur expliquait que les bouddhistes laïcs sont inspirés par les moines qui refusent d'utiliser l'argent et leur offrent volontiers leur aide. Renoncer à l'usage de l'argent ne les priverait pas des produits de première nécessité, mais permettrait à la relation symbiotique entre moines et laïcs conçue par le Bouddha de s'affirmer.

Mais l'avantage de renoncer à l'utilisation de l'argent va au-delà de l'aspect pratique. En renonçant à l'utilisation de l'argent par respect pour les souhaits du Bouddha, les moines recevaient un gain spirituel considérable. S'ils s'entraînaient à ne jamais rien demander, en étant toujours prêts à se priver, ils cultivaient les vertus monastiques cardinales que sont le contentement et la parcimonie des désirs.

À un moment donné, un moine venu séjourner à Wat Pah Pong se disputa avec Luang Por au sujet de l'utilisation de l'argent. Il disait qu'il était vrai qu'il détenait de l'argent, mais qu'il n'y avait pas de faute car il l'utilisait sans attachement. Luang Por lui répondit sèchement :

Si vous pouvez manger une barrique de sel sans avoir un goût salé dans la bouche, alors peut-être que je vous croirai.

Les interdictions du Vinaya concernant l'acceptation et l'utilisation de l'argent font partie d'un ensemble complexe de règles et de protocoles établis par le Bouddha pour régir les relations du Sangha avec les laïcs. Le Bouddha a autorisé la nomination d'un intendant laïc chargé d'accepter les dons monétaires et les moines à informer l'intendant de tout besoin nécessitant l'utilisation de ces dons. La caractéristique la plus importante de cet arrangement était que les moines ne pouvaient rester à l'abri d'une transgression du Vinaya qu'en n'assumant pas le pouvoir sur l'argent ou en le considérant comme leur appartenant. Ils devaient considérer

l'argent comme un fonds qui, au moins techniquement, appartenait toujours au donateur, et ils devaient continuer à le faire jusqu'à ce qu'il soit dépensé. À Wat Pah Pong et dans d'autres monastères de Thaïlande où cette règle était scrupuleusement respectée, les dons consistaient en l'offrande d'un bout de papier - une "note pavāraṇā" - informant un moine ou le Sangha que le donateur avait offert un fonds de telle ou telle valeur pour les nécessités de base, tandis que l'argent lui-même était déposé auprès de l'intendant laïc.

Tous les dons faits à Wat Pah Pong étaient versés dans un fonds central. Personne, y compris Luang Por lui-même, n'avait de compte bancaire personnel. Le compte, au nom du monastère, était administré par un petit comité de laïcs, le secrétaire du comité tenant Luang Por informé des recettes et des dépenses. Lorsque des fonds étaient nécessaires pour un projet particulier, Luang Por en informait le secrétaire et le comité organisait le retrait nécessaire de la banque.

Alors que de nombreuses règles concernant l'argent, les habits et les logements se trouvent dans la section *Nissaggiya Pācittiya* du *Pāṭimokkha*, la plupart des règles qui définissent le mode de vie du moine se trouvent dans la section suivante du *Pāṭimokkha* appelée *Pācittiya*. Il s'agit notamment de s'abstenir de prendre toute vie, de creuser dans la terre, de s'asseoir et de parler seul avec des femmes et de manger après midi. Les transgressions des règles d'entraînement, à l'exception de la catégorie la plus grave nécessitant pénitence et réhabilitation (*saṅghādisesa*), sont confessées et purifiées avant la récitation bimensuelle du *Pāṭimokkha* par la formule suivante :

“Ami, je suis tombé dans une offense de tel ou tel nom.

Je le confesse.”

“Voyez-vous [l'infraction] ?”

“Oui, je la vois.”

“Vous devriez vous maîtriser à l'avenir.”



* * *

Les sections précédentes n'ont offert que quelques aperçus des règles de formation du *Pāṭimokkha* et de la façon dont elles étaient pratiquées à Wat Pah Pong ; un exposé plus complet dépasse le cadre de cet ouvrage. L'attention doit maintenant se porter sur les observances qui les complètent.

III. LES OBSERVANCES : AJOUTER DES COUCHES

Il est peut-être surprenant que la majorité des conventions qui régissent la vie quotidienne d'un moine se trouvent dans les protocoles, autorisations et obligations des *Khandhakas* plutôt que dans les règles du *Pāṭimokkha* proprement dites. Par exemple, les procédures très détaillées pour les réunions formelles du Sangha, y compris les cérémonies d'Ordination et d'Uposatha, figurent dans les *Khandhakas*, tout comme les étapes à suivre pour traiter les disputes. Les *Khandhakas* contiennent la plupart des instructions concernant la relation d'un moine avec les quatre nécessités

de base requises : robes, aumône, lieu d'habitation et médicaments. La plupart des détails de l'étiquette monastique s'y trouvent également.

Une quadruple division de la formation du moine à la vertu morale apparaît dans les commentaires. Si la première partie traite de la retenue dans les limites fixées dans le *Pāṭimokkha*, les trois autres, les vertus de la retenue des sens, de la pureté des moyens d'existence et de l'utilisation judicieuse des nécessités de base, relèvent principalement des *Khandhakas*. Un autre groupe de pratiques est également détaillé dans les *Khandhakas*, auquel on accorde une importance particulière dans la formation à Wat Pah Pong, connu sous le nom des quatorze devoirs (*kiccavatta*).

Le *Pāṭimokkha* concerne surtout les actions et les discours malhabiles que les moines doivent éviter ; les actions et les discours habiles qu'ils doivent cultiver à leur place ne sont généralement qu'implicites. Dans les procédures que l'on trouve dans les *Khandhakas*, il y a un meilleur équilibre entre les choses à éviter et celles qui sont recommandées ou reconnues comme légitimes selon les mots du Bouddha : "Moines, je vous permets..." Le nombre de consignes est si considérable qu'un jour, lorsqu'on lui a demandé combien il y en avait en tout, Luang Por a répondu : "des milliards !".

Étant donné que les textes mentionnent un si grand nombre de consignes et qu'elles ne sont pas toutes exemptes d'ambiguïté, il est compréhensible que des variations dans l'importance qui leur est donnée et leur interprétation apparaissent même au sein de la tradition de la forêt thaïlandaise. Alors qu'un observateur laïc pourrait considérer ces différences comme mineures, elles peuvent être significatives pour les moines, car elles contribuent à leur sentiment de lignée.

Par exemple, les moines de Wat Pah Pong peuvent se distinguer visuellement des autres moines de la forêt de deux façons. Tout d'abord, ils se rasent la tête deux fois par mois au lieu de la seule fois habituelle (le Vinaya ne spécifie qu'une longueur maximale autorisée pour les cheveux). Ce rasage plus fréquent s'explique par le point de vue de Luang Por, qui considérait qu'à la fin d'un mois, les cheveux d'un moine pouvaient être presque aussi longs que ceux d'un laïc, ce qui donnait une impression indésirable. Deuxièmement, les moines de Wat Pah Pong portent la robe

inférieure d'une manière unique, en roulant le tissu plutôt qu'en le pliant* (le texte du *Khandhaka* n'est pas clair sur la méthode de port de cette robe). Ce style est le résultat de la conviction de Luang Por, née de ses études, que les moines d'autrefois portaient leurs robes inférieures de cette manière. Luang Por adopta ces deux pratiques lui-même, et lorsqu'il créa Wat Pah Pong, elles devinrent la norme pour le Sangha. En conséquence, ces petites variations par rapport à la norme renforçaient le sentiment d'identité des disciples de Luang Por.

On peut se faire une idée de l'étendue des observances monastiques en se concentrant sur certaines des pratiques prescrites pour l'utilisation du bol et de la robe. Un moine possède huit nécessités de base : les trois robes principales, un bol à aumônes, une ceinture de tissu, une aiguille et du fil pour réparer les robes, un rasoir pour raser la tête et la barbe, et un filtre à eau. De ces huit objets, c'est le bol et les robes qui sont devenus emblématiques du moine. Le moine apparaît au monde le crâne rasé et vêtu de robes simples et sans ornement qui signifient son renoncement aux ornements physiques. Il porte un bol, ce qui signifie qu'il mendie sa nourriture, qu'il a abandonné tout contrôle sur son bien-être physique et l'a remis à la bonté des autres.

La relation d'un moine à son bol et à ses robes est maintenue au premier plan de son esprit par les règles et les observances qui régissent leur utilisation. En étant obligé de les considérer encore et encore comme des objets d'attention, il ne peut s'empêcher de développer, avec le temps, un sens aigu de respect et d'appréciation à leur égard. Il ne peut jamais devenir négligent dans l'utilisation de son bol et de ses robes.

ROBES

Les pratiques relatives aux robes illustrent la manière dont les règles s'articulent avec le *Pāṭimokkha*. Des règles de formation régissent la façon dont un moine peut acquérir du tissu et combien de temps il peut le conserver avant d'en faire une robe. Une règle mentionne qu'un moine ne doit jamais être physiquement séparé de ses trois robes à l'aube. En conséquence, la conscience de l'emplacement de ses trois robes (il ne

* Voir annexe I

les porte en même temps que lors des occasions officielles ou lors de la tournée d'aumônes) devient progressivement une partie intégrale de la conscience du moine. Un moine doit également réparer rapidement tout trou dans sa robe. Pour encourager la diligence, Luang Por enseignait que tout trou 'suffisamment grand pour laisser passer un grain de riz' devait être réparé le jour même de son apparition. Les règles, quant à elles, fournissent des instructions sur la fabrication de la robe, la manière de la porter et d'en prendre soin.

Luang Por attendait de tous ses disciples qu'ils apprennent à couper, coudre et teindre leurs propres robes. Il considérait la confection des robes comme un élément essentiel de la tradition du Sangha de la forêt. Il était strictement interdit aux moines d'accepter en cadeau des robes prêtes à porter achetées dans un magasin ; accepter de telles robes était considéré comme une atteinte à une tradition fondamentale. Il enseignait que la fabrication de ses propres robes favorisait l'esprit de soin, l'autosuffisance et la fierté saine de la robe. Le port de robes fabriquées dans le commerce, en revanche, conduisait à l'insouciance et à un manque de respect pour cette nécessité fondamentale, exaltée dans les textes comme "la bannière des arahants".

Ce n'est qu'après avoir rapiécé sa robe à maintes reprises qu'un moine trouvait le courage de demander à Luang Por la permission d'en fabriquer une nouvelle. S'il y était autorisé, son prochain arrêt était la salle de couture du monastère, où il demandait un rouleau de tissu de coton blanc.

La coupe du tissu pour les robes des moines bouddhistes est très simple. Chaque robe est constituée d'un simple rectangle de tissu. Si la robe inférieure est souvent faite d'une seule pièce de tissu, la robe supérieure et la robe extérieure sont constituées de plusieurs rectangles plus petits cousus séparément puis assemblés. Un motif de barres verticales et transversales est cousu sur le tissu. On dit que le Bouddha s'est inspiré de l'aspect des rizières du nord-est de l'Inde pour concevoir ce motif. Ce motif divise les robes en sept ou neuf sections principales. Un large ourlet est ensuite cousu tout autour de la robe. Des languettes sont cousues dans la robe aux coins et au cou des deux plus grandes robes. Elles permettent de maintenir la robe en place de manière soignée lorsque le moine la porte en couvrant ses deux épaules lors des occasions, comme la tournée d'aumônes, où il quitte le monastère. Au début de Wat Pah Pong, lorsque les moines cousaient à la main, la confection des robes était une activité

collective. Après quelques années, des machines à coudre à pédale ont commencé à être offertes au monastère, permettant à chaque moine de coudre sa propre robe*.

Après avoir coupé et cousu le tissu de coton blanc, le moine donne à la nouvelle robe sa couleur safran distinctive à l'aide d'une teinture obtenue en faisant bouillir des copeaux de bois de cœur de jacquier. Une fois la teinture terminée, le moine range soigneusement la robe jusqu'à la prochaine occasion où il pourra demander officiellement sa nouvelle robe au Sangha. Après avoir reçu la bénédiction du Sangha, il récite les mots qui lui permettent de renoncer à son ancienne robe (il ne peut posséder qu'une seule de chacune des trois robes principales) puis, en récitant une autre formule pāli, il 'détermine'** la nouvelle robe pour l'utiliser. Sa dernière tâche - qui lui rappelle de ne pas s'attacher à la beauté de la nouvelle robe - est de faire sur celle-ci (de nos jours, généralement avec un stylo à bille) une petite défiguration rituelle.

La robe doit faire l'objet d'une attention particulière. Comme aucun agent fixateur n'est ajouté à la teinture, la couleur d'une nouvelle robe a tendance à couler facilement lorsque, par exemple, on transpire dessus ou - désastreusement - lorsqu'il pleut. Les propriétés astringentes de la teinture de jacquier permettent à une solution faible de teinture d'être efficace pour laver les robes. En fait, c'est le seul agent de lavage viable ; il faut éviter les détergents qui diluent la couleur et donnent une odeur désagréable à la robe. Pendant les deux premiers mois, la nouvelle robe doit être lavée avec une quantité d'eau juste suffisante pour humidifier toute la robe, sans excès, pour éviter la perte de couleur. Durant le séchage, la robe doit être constamment déplacée sur la corde à linge pour éviter que trop de couleur non fixée ne coule vers l'ourlet et pour s'assurer que la corde à linge ne laisse aucune trace sur la robe.

L'une des règles les moins populaires, que Luang Por a héritée de Luang Pu Mun, exigeait des moines de Wat Pah Pong qu'ils portent les trois robes lorsqu'ils quittaient le monastère. Pour cela, ils devaient porter la robe extérieure composée de deux épaisseurs par-dessus la robe supérieure, ce

* Ces dernières années, la couture manuelle des robes est redevenue populaire à Wat Pah Pong et dans ses monastères affiliés.

** Déterminer (une robe) : Voir glossaire, 866.

qui était bien chaud les matins d'hiver mais extrêmement inconfortable pendant la saison chaude. En mars et avril, il était courant de voir des moines revenir de leur tournée d'aumônes à sept heures du matin, leurs robes déjà tachées de sueur.

Si un moine se plaignait du nombre de règles à observer, Luang Por lui expliquait qu'elles étaient le moyen d'ancrer la pleine conscience dans le cœur de la vie quotidienne. Plus encore, expliquait-il, elles agissaient comme un frein empêchant les habitudes et les comportements mentaux malhabiles de s'enraciner dans la vie du moine. Une attention précise, le respect et le soin des possessions contribuaient beaucoup à maintenir l'esprit dans un état sain.

Ne pensez pas que c'est un problème mineur. Vous voyez ces mangues ? Les fruits sont très petits, mais à terme, ils deviendront gros. Le gros pousse à partir du petit. Quand on prend de mauvaises habitudes, c'est désastreux.

Il existait également des règles et des consignes régissant l'utilisation d'autres articles vestimentaires autorisés et d'usage général. Les moines portaient une simple pièce de tissu ressemblant à une chemise appelée *angsa*, un autre rectangle de tissu qui était drapé sur l'épaule gauche et attaché sous le bras droit exposé par une languette. Un tissu de bain était porté sous la robe inférieure. Ce morceau de tissu était gardé pendant le bain dans les jarres communes et était lavé ensuite. Un moine possédait deux de ces tissus et les utilisait en alternance. Le matin, le tissu propre, fraîchement lavé, servait à sécher le bol après le repas. Un tissu carré pour s'asseoir était utilisé dans toutes les situations officielles.

LE BOL À AUMÔNES

À l'époque du Bouddha, les bols des moines étaient généralement en argile. Il suffisait d'un moment d'inattention pour qu'il se brise, et de nombreuses consignes furent instaurées pour minimiser les occasions où cela pouvait se produire. Bien qu'à l'époque de Luang Por, la majorité des bols étaient en fer et qu'aujourd'hui ils sont pour la plupart en acier inoxydable (bien plus durables que les moines qui les utilisent pour manger), les règles originales sont toujours soigneusement observées.

De nos jours, le but n'est pas tant de protéger les bols des moines que leur pleine conscience.

Luang Por enseignait aux moines qu'ils devaient tenir leur bol comme s'ils avaient la tête du Bouddha dans leurs mains. Ils devaient faire preuve de circonspection avant de prendre ou de poser le bol. Il ne s'agit pas d'un simple rituel : bien que les bols en fer soient beaucoup plus résistants que les bols en argile, la négligence peut facilement entraîner l'écaillage de la surface du bol et donc la possibilité de rouille. Un bol ne devait jamais être posé sur une surface dure. S'il était placé sur une surface surélevée, comme un banc, le bol devait être placé suffisamment loin du bord pour ne pas tomber par inadvertance. Aucun objet dur ne devait être placé à l'intérieur du bol, à moins d'être enveloppé dans un tissu.

La citronnelle ou les feuilles de *taew* devaient être utilisées pour laver le bol. Le moine devait le laver en silence et avec toute son attention. En s'agenouillant, il devait essuyer le bol avec un chiffon, puis le placer sur son support en bambou au soleil pendant quelques minutes pour s'assurer qu'il était bien sec. Le bol devait être conservé dans le kuti du moine, dans un endroit respecté (si ce n'est pas sous le petit sanctuaire, alors près de l'endroit où il posait sa tête pour dormir), et avec le couvercle légèrement ouvert afin de permettre à l'air de circuler et d'éviter l'accumulation de mauvaises odeurs.

Luang Por soulignait combien il était important pour les postulants et les novices d'apprendre les procédures correctes en observant les moines plus expérimentés. Lui-même surveillait constamment la pratique des règles par les moines, et toute négligence qu'il remarquait était mentionnée dans son prochain enseignement du Dhamma. Pour éviter que ces rappels constants ne deviennent trop fastidieux, il puisait de temps à autre dans son fonds d'anecdotes humoristiques pour ancrer les points qu'il souhaitait aborder dans une forme facilement mémorisable et agréable. L'une de ces anecdotes concernait l'aventure d'un malheureux moine avec un rat.

Il était une fois un certain moine qui aimait garder son linge de bain frais (utilisé pour sécher le bol après l'avoir lavé) dans son bol à aumônes. Un jour, au lieu de laisser le couvercle du bol légèrement entrouvert, il l'ouvrit négligemment, laissant un large espace entre le couvercle et le bol. Au milieu de la nuit, un rat grimpa dans le bol et s'endormit sur le

lit en tissu doux qu'il y découvrit. Le lendemain matin, il se trouve que le moine dort trop longtemps. À son réveil, il se rendit compte que l'aube était passée : c'était déjà l'heure de la tournée d'aumônes. Craignant d'être en retard et de devoir jeûner jusqu'au lendemain matin, il enfila sa robe aussi vite qu'il le put. Il saisit son bol et se précipita hors de son kuti pour rattraper les autres moines.

Il arriva aux abords du village, essoufflé, juste à temps pour prendre sa place dans la file des moines. Mais au moment où il ouvrit son bol pour recevoir la première offrande, le rat effrayé sauta de son lit, sortit du bol et se retrouva au milieu de la file de dames accroupies sur le sol, tenant leurs assiettes de riz. Ce fut la panique, les cris, puis les rires. Une fois le calme revenu, les villageoises mirent leur riz dans les bols des moines. Ce n'est qu'en quittant le premier groupe de donateurs que le moine se rendit compte que son linge de bain était toujours au fond du bol, maintenant recouvert de riz gluant.

Luang Por soulignait constamment le lien entre une attention intelligente aux règles monastiques et à l'étiquette, et le développement de qualités plus subtiles et plus habiles. Le principe qu'il avançait était, en substance, que si les moines s'occupaient des centimes spirituels, les euros s'occuperaient d'eux-mêmes. Développez une habitude de soin et de précision dans les affaires extérieures, et la même habitude commencera à croître dans le monde intérieur.

DEMANDE DE PRODUITS NÉCESSAIRES

Toutes les offrandes reçues par les moines de Wat Pah Pong étaient remises à un magasin central. Lorsqu'un moine avait besoin d'un article - de nouvelles piles pour sa torche, du savon, du dentifrice ou des lames de rasoir - il le demandait au responsable du magasin du monastère, qui était généralement, et ce n'était pas par hasard, l'un des moines les plus bourrus et les plus intimidants du monastère. Il avait le pouvoir de refuser de donner des articles s'il avait la preuve que les moines en faisaient un usage extravagant. La frugalité était considérée comme la marque du vrai moine de la forêt et était très appréciée par Luang Por. Dans les versets chantés par chaque moine lors des offices du matin et du soir, on rappelle que toutes les ressources sont des dons faits par la foi et qu'elles doivent être utilisées avec une conscience claire de leur objet.

Un moine se souvient :

“Pendant la période où j’ai vécu avec Luang Por, il n’y avait pas de pénurie des produits essentiels, mais leur distribution était très stricte. Si votre robe ne tombait pas en morceaux, vous n’aviez pas la permission de la changer. C’était un peu plus détendu pour les moines supérieurs, mais pour les moines juniors et les novices ou les moines de passage, c’était particulièrement strict. Luang Por insistait sur le fait que nous nous entraînions à être modérés dans nos besoins, et il ne vivait pas différemment des autres. Il portait des robes de même qualité, et rien ne distinguait son ameublement de celui des autres. Même si sa famille vivait à proximité, il ne leur demandait jamais rien pour lui-même. Tout ce qu’on lui offrait, il le partageait avec le Sangha.”

Ce système communautaire visait à promouvoir l’équité et l’égalité dans l’utilisation des ressources, et Luang Por le considérait comme vital pour le maintien de l’harmonie sociale. En interdisant aux moines d’accepter des offrandes, même si elles leur étaient spécifiquement destinées, il contribuait à éviter la jalousie et la concurrence pour le soutien des laïcs parmi ses disciples. Au fur et à mesure que le nombre de monastères affiliés augmentait, les surplus de ressources étaient acheminés vers ces derniers, empêchant ainsi Wat Pah Pong de devenir trop luxueux à mesure que sa renommée et sa richesse augmentaient.

L’arrivée des bols en acier inoxydable au milieu des années 1970 créa un nouvel objet de désir pour les jeunes membres du Sangha. Les nouveaux bols, ne risquaient pas de rouiller, ils étaient plus faciles à entretenir ; ils étaient beaucoup plus légers que les anciens bols en fer, et ils semblaient frais et modernes. Presque tout le monde en voulait un. Mais si un moine demandait le remplacement de son ancien bol, dans l’espoir de passer à l’un des nouveaux bols en acier inoxydable plutôt que par besoin réel, il le regrettait. Dans de tels cas, Luang Por était connu pour ordonner que le moine reçoive le bol en fer de deuxième main le plus laid du magasin. Un jour, un moine n’a pas dû pouvoir cacher son chagrin devant la tournure des événements, car Luang Por, l’observant, dit : ‘La seule chose laide ici, c’est l’avidité dont vous avez fait preuve’

Les envies des moines pour un type particulier de tissu, un type particulier de bol à aumônes, un couvercle de bol à aumônes crocheté

ou même une marque particulière de cuillère peuvent sembler bizarres au premier abord, et même un peu tristes. Cela amène à se poser la question suivante : quelle est la valeur du renoncement aux possessions matérielles si le renonçant ne fait que transférer ses attachements à des objets plus humbles ? Il est certain que l'attachement est un attachement quel que soit son objet. Et si c'est le cas, les moines ne se trompent-ils pas eux-mêmes ?

Luang Por ne considérait pas qu'un mode de vie radicalement simplifié fut libérateur en soi ; il savait suffisamment bien que la tendance à l'attachement est bien trop fortement ancrée dans l'esprit non éveillé pour être si simplement contournée. Mais une vie réduite à l'essentiel jouait un rôle important dans la formation qu'il dispensait. Premièrement, parce que c'était un élément clé pour maintenir la culture et l'identité distinctives du moine de la forêt. Deuxièmement, parce que la nature de l'attachement - son impermanence, son caractère insatisfaisant et son impersonnalité - se révèle bien plus facilement lorsqu'il est concentré sur quelques objets simples que lorsqu'il est dispersé parmi la grande variété de choses désirables disponibles dans la vie laïque. Ainsi, Luang Por exhortait constamment les moines à revoir la nature de leur relation avec les nécessités de base et à être attentifs à l'apparition de souillures mentales, afin de leur donner une perspective sur ces attachements. Pour les moines qui suivaient ses conseils, les attachements grossiers à ces objets de bonne qualité avaient tendance à s'estomper assez rapidement. Après quelques années, la plupart des moines considéraient leur obsession pour la robe ou le bol avec un humour teinté d'autodérision.

Les réflexions sur l'utilisation responsable des nécessités de base étaient un élément essentiel des discours d'encouragement que Luang Por adressait régulièrement aux moines. "Les laïcs gagnent leur vie à la sueur de leur front, face aux épreuves et à l'adversité, et ils renoncent encore à une partie de leurs revenus pour acheter de la nourriture et d'autres ressources pour le Sangha". Si vous considérez cela comme acquis, disait-il, si vous considérez que c'est votre droit et que vous utilisez leurs offrandes de manière égoïste ou inconsidérée, vous créez un très mauvais kamma.

UNE CONSTITUTION

Parmi toutes les observances qui étaient tissées dans la vie quotidienne à Wat Pah Pong, un certain nombre d'entre elles étaient essentielles pour définir la culture et les principes de formation du monastère. Une fois le monastère fermement établi, Luang Por formalisa ces observances - tirées des règles d'entraînement du *Pāṭimokkha*, des observances du *Khandhaka*, ainsi que de la tradition monastique thaïlandaise et de son expérience personnelle - dans une liste de règlements du Sangha. Au cours des années suivantes, cette liste, soigneusement encadrée, fut accrochée aux murs des salles de Dhamma de chaque monastère affilié à Wat Pah Pong. Elle garantissait l'uniformité des pratiques entre des monastères très éloignés les uns des autres et bénéficiant d'une certaine autonomie. Tout manquement à cette norme mettait en danger l'affiliation du monastère.

RÈGLEMENT DU SANGHA

1. Il est interdit aux moines et aux novices de faire des demandes à toute personne autre que la famille, ou à ceux qui ont offert une invitation formelle (*pavāraṇā*). Il est interdit d'avoir des liens avec des laïcs ou des membres ordonnés d'autres religions hostiles au bouddhisme.
2. Il est interdit de parler des "arts bas" ou de les étudier, de prédire les numéros de loterie, de fabriquer de l'eau "bénite", d'agir en tant que médecin ou astrologue, ou de fabriquer et distribuer des amulettes et des porte-bonheur.
3. À moins que cela ne soit totalement inévitable, il est interdit à un moine qui a fait moins de cinq Retraites des Pluies de voyager seul. Si un moine débutant doit faire un voyage, il doit être accompagné d'un moine ayant fait plus de cinq Retraites des Pluies.
4. Les moines doivent toujours consulter le Sangha ou le moine intendant avant de se lancer dans un projet personnel. Ce n'est que lorsqu'il a été convenu que le projet est conforme au Dhamma et au Vinaya que des mesures doivent être prises. Les moines ne doivent pas agir de leur propre chef.

5. Les moines doivent se contenter du logement qui leur est attribué. Ils doivent le garder propre et balayer les chemins qui y mènent.
6. Les moines doivent participer aux activités du Sangha en harmonie, en se réunissant et en se dispersant à l'unisson. Les moines ne doivent pas susciter l'antipathie du Sangha en étant trompeurs, en cherchant à éviter les remontrances ou en excusant leurs erreurs.
7. Les bavardages futiles sont interdits pendant la tournée d'aumônes, le lavage des bols, le balayage du monastère, le transport de l'eau, le bain, la préparation du réfectoire, le lavage des robes ou l'écoute des discours du Dhamma. Les moines doivent être attentifs à la tâche qu'ils accomplissent.
8. Après le repas, les moines doivent aider à balayer le réfectoire et à nettoyer avant de s'incliner à l'unisson devant la Triple Joyau et ramener leurs affaires à leurs kutis de manière sereine.
9. Les moines doivent être économes dans leurs besoins de conversation, de repas, de sommeil et d'exubérance. Les moines doivent maintenir un état d'éveil vigoureux. Ils doivent aider à soigner les moines malades avec bienveillance.
10. Il est interdit aux moines de recevoir de l'argent ou de demander à quelqu'un d'en recevoir pour eux. Il est interdit d'acheter et de vendre des objets ou de faire du troc.
11. Tous les cadeaux offerts au Sangha doivent être mis en commun. Lorsqu'un moine a besoin de quoi que ce soit, que le Sangha le lui fournisse de manière appropriée.
12. Il est interdit de se réunir en groupe et de se fréquenter, de jour comme de nuit, dans un lieu public ou dans un kuti, sauf en cas de nécessité. Même dans ce cas, ne soyez pas celui qui prend plaisir à la société et aux réjouissances*.

* Une interdiction de fumer et de mâcher la noix de bétel fut ajoutée à une date ultérieure.

13. La réception ou l'envoi de lettres, de documents ou de colis doit être annoncé au Sangha ou au moine intendant. Ce n'est qu'après avoir reçu la permission que l'on peut recevoir ou envoyer l'article.
14. Les moines ou novices souhaitant venir pratiquer dans ce monastère doivent avoir une lettre d'autorisation de leur précepteur ou de leur maître précédent et doivent avoir préalablement transféré leur affiliation dans leur livre d'identité de moine.
15. Les moines et novices en visite doivent montrer leur carnet d'identité de moine au Sangha ou au moine intendant à leur arrivée. Ils ne peuvent pas rester plus de trois nuits, sauf s'il y a des raisons nécessaires pour rester plus longtemps.

Le Sangha se réserve le droit de traiter en conséquence les transgresseurs de ce règlement.

Publié le 2 octobre 1957.
Phra Ajahn Chah
Moine intendant

L'EMPLOI DU TEMPS QUOTIDIEN

Le discours sur le non-déclin

1. *Tant que les moines se réunissent souvent et tiennent des assemblées fréquentes, seule une croissance est à prévoir pour eux, pas un déclin.*
2. *Tant que les moines se réunissent en harmonie, se dispersent en harmonie et conduisent les affaires du Sangha en harmonie, seule une croissance est à prévoir pour eux, pas un déclin.*
3. *Tant que les moines s'abstiennent de décréter ce qui n'a pas été décrété ou d'abolir ce qui a déjà été décrété, et qu'ils continuent à observer les règles d'entraînement telles qu'elles ont été établies, seule une croissance est à prévoir pour eux, pas un déclin.*
4. *Tant que les moines honorent, respectent, estiment et vénèrent ces*

moines qui sont des aînés de longue date, ayant quitté le foyer depuis longtemps, pères et guides du Sangha, et qu'ils les considèrent comme dignes d'être écoutés, seule une croissance est à prévoir pour eux, pas un déclin.

5. *Tant que les moines ne se soumettent pas à la puissance de désirs ardents qui apparaissent en eux et qui mènent à la renaissance, seule une croissance est à prévoir pour eux, pas un déclin.*
6. *Tant que les moines ont la ferme intention de vivre dans la forêt, seule une croissance est à prévoir pour eux, pas un déclin.*
7. *Tant que les moines gardent chacun fermement à l'esprit : "S'il y a des compagnons moines vertueux qui ne sont pas encore venus ici, qu'ils viennent ; et que les compagnons moines vertueux qui sont déjà ici vivent à l'aise", seule une croissance est à prévoir pour eux, pas un déclin.*

Tant que les moines restent fermes dans ces sept principes de non-déclin, et tant que ces sept conditions perdurent parmi les moines, seule une croissance est à attendre pour eux, et non un déclin.

DN 16 AN 7.21-23

Luang Por était profondément influencé par le *Discours sur le Non-Déclin*. Ses principes peuvent être reconnus comme étant à la base d'une grande partie du système de formation qu'il développa. Le premier point est à l'origine de la priorité accordée à la pratique de groupe qui distinguait Wat Pah Pong de la plupart des autres monastères de la forêt. Les réunions de groupe, les périodes de travail en groupe et les séances de méditation en groupe étaient au cœur du programme quotidien de Wat Pah Pong. On rappelait régulièrement aux moines l'importance de leur présence ponctuelle aux activités de groupe, qui étaient toutes annoncées par la sonnerie de la cloche du monastère.

L'horaire quotidien rigoureux était conçu pour assurer la continuité et la cohérence des efforts des membres du Sangha. Il s'opposait à la paresse et à la complaisance. Il soutenait ceux qui n'avaient pas la maturité nécessaire pour développer en solitaire leur pratique de la méditation dans leur kuti. Il permettait également de distinguer ceux qui étaient véritablement engagés de ceux qui ne l'étaient pas. Personne espérant

entrer dans le Sangha et profiter d'une vie de loisirs n'aurait choisi de vivre à Wat Pah Pong.

LEVER TÔT

La journée commençait à 3 heures du matin avec le son de la cloche du monastère. Luang Por demandait aux moines de se lever dès qu'ils entendaient la cloche, de faire leurs ablutions matinales, de prendre leurs robes et leur bol et de se rendre à la salle du Dhamma aussi vite que possible. Certains des moines les plus assidus se levaient encore plus tôt et étaient déjà dans la salle, assis en méditation, lorsque la cloche commençait à sonner.

Le rappel de l'horaire quotidien n'était pas la seule fonction de la cloche. Luang Por y voyait également un outil d'enseignement. On enseignait aux moines qu'en se levant au moment où ils prenaient conscience du son de la cloche, sans arrière-pensée, ils s'habituèrent à développer un esprit ferme et résolu. Les moines qui ne se levaient pas assez tôt et arrivaient en retard à la salle du Dhamma, après avoir encaissé quelques mots d'admonestation emphatiques ("honteux !", "inacceptable !"), devaient considérer cela comme un signe d'avertissement. Si la cloche et la pression sociale des sessions de groupe ne suffisaient pas à motiver le moine à pratiquer, comment pouvait-il maintenir sa méditation assise et en marchant lorsqu'il était seul dans son kuti ? Luang Por grogna et dit à un moine : "La nuit venue, tout ce que vous voudrez faire, c'est dormir".

Un moine se souvient :

"Si quelqu'un était déjà en train de méditer lorsque vous arriviez à la salle du Dhamma, vous deviez faire attention à ce que vos tongs ne claquent pas en vous approchant. Si vous aviez des objets qui pouvaient s'entrechoquer dans votre sac à bandoulière - comme une tasse, une cuillère ou un couteau à fruits - vous deviez les envelopper dans un gant de toilette pour qu'ils ne fassent pas de bruit. Vous deviez pénétrer dans la salle tout doucement et très silencieusement afin que les personnes qui y méditaient ne s'en aperçoivent pas."

Si la plupart des moines les plus avancés étaient suffisamment motivés pour se lever tous les jours à 3 heures du matin et méditer seuls dans leur kuti jusqu'à l'aube, peu de jeunes membres de la communauté,

en particulier les adolescents novices, pouvaient maintenir une telle pratique très longtemps. Pour eux, le soutien du groupe était vital. Au début, les nouveaux membres de la communauté assistaient aux séances matinales plus par un mélange de fierté et de peur que par dévotion à l'entraînement. Mais avec le temps, le respect de l'horaire permit de créer de bonnes habitudes qui devinrent progressivement une seconde nature. Luang Por encourageait les moines les plus expérimentés, qui auraient peut-être préféré passer le temps dans la solitude, à assister aux séances matinales en signe de soutien aux plus jeunes, pour donner le bon exemple et maintenir l'harmonie du Sangha.

SESSION DU MATIN

La méditation matinale était suivie à 4 heures du matin d'une période de chants. Elle commençait par une récitation détaillée des vertus du Bouddha, du Dhamma et du Sangha et était complétée par une sélection de réflexions quotidiennes et de récitation plus longues qui variaient au cours de la semaine. Les récitation régulières comprenaient : une analyse du corps physique en termes de trente-deux parties constitutives ; une réflexion sur la vieillesse, la maladie, la mort et la loi du kamma ; un rappel de la manière correcte d'utiliser les nécessités de base ; une réflexion sur l'amour bienveillant et une offrande des mérites.

Au début des années 1970, Luang Por autorisa l'adoption du manuel de chant Pāli-Thai nouvellement produit par l'un de ses grands contemporains, Ajahn Buddhādāsa. Ce manuel contenait d'excellentes traductions des textes pāli qui alternaient de manière concise et rythmée avec l'original, chaque ligne en pāli étant suivie de la ligne correspondante en thaï. Les traductions de passages clés de certains des discours les plus importants du *canon Pāli*, notamment ceux expliquant le Noble Sentier Octuple et la coproduction conditionnée, étaient particulièrement impressionnantes. Un autre texte de récitation portait sur la réflexion au sujet des quatre nécessités :

Réfléchissant sagement, j'utilise la robe, seulement pour éviter le froid, pour éviter la chaleur, pour éviter le contact des mouches, des moustiques, du vent, des choses brûlantes et rampantes, seulement par souci de modestie.

Le chant était l'expression rituelle de l'unité de la communauté, car il exigeait des moines qu'ils apprennent à s'écouter les uns les autres et à harmoniser leurs voix. Sa valeur en tant que méditation résidait dans le fait que l'attention portée aux sons et à la signification du chant offrait un chemin vers des états d'esprit sains, plus accessibles aux membres les plus jeunes et les plus agités du Sangha que la méditation assise, en particulier si tôt le matin. Il permettait également de surmonter la paresse et la torpeur qui étaient toujours l'ennemi des moines qui essayaient de réduire le sommeil au minimum. Le chant était également considéré comme un élément de bon augure en soi. Depuis l'époque du Bouddha, le chant de ses enseignements, récités avec dévotion, est censé donner de la joie aux êtres célestes (*devas*) et générer une puissante énergie spirituelle. Physiquement, cependant, chanter pouvait être une expérience inconfortable. Les récitations dévotionnelles du matin et du soir exigent que le moine s'agenouille, son poids étant réparti entre ses genoux et ses orteils. Pour une personne qui n'est pas habituée à cette posture, après quelques minutes, la pression sur les orteils devient insupportable et la chaleur envahit tout le corps.

Bien que des livres de chants soient disponibles, Luang Por exhortait ses disciples à mémoriser autant de chants qu'ils le pouvaient. Ce faisant, ils étaient en mesure de constituer dans leur esprit un répertoire des enseignements essentiels et de réflexions, à la fois en Pāli et dans leur propre langue. Il n'était pas rare qu'un verset de l'un de ces chants apparaisse soudainement dans l'esprit d'un moine à un moment adéquat dans la journée pour permettre la libération d'un attachement ou l'apparition d'un sentiment de bien-être. Il y avait beaucoup de chants à apprendre. Outre ceux qui figuraient dans les offices du matin et du soir, les moines et les novices devaient mémoriser les versets *Paritta* chantés pour obtenir bénédiction et protection lors d'occasions propices, et les versets *Mātikā* récités lors des funérailles.

À la fin des récitations matinales, les moines pratiquaient la méditation assise pendant les dernières minutes jusqu'à la fin de la session à 5 heures du matin. Après avoir rendu hommage au Triple Joyau, les moines se rendaient au réfectoire situé juste derrière la salle du Dhamma, où ils balayaient et nettoyaient le sol et les bancs avec des chiffons humides, préparaient leur place pour le repas et s'apprêtaient à faire la tournée d'aumônes. Les plus jeunes moines et les novices aidaient les moines plus

âgés à préparer leurs robes, puis, accroupis à leurs pieds pendant qu'ils les enfilaient, ils attachaient les languettes en bas des robes.

TOURNÉE D'AUMÔNES

La tournée d'aumônes quotidienne est l'une des pratiques ascétiques encouragées par le Bouddha qui était obligatoire pour tous les moines de Wat Pah Pong en bonne santé. Un moine qui manquait la tournée d'aumônes par excès de sommeil ou par paresse devait renoncer à son repas quotidien. L'importance que Luang Por accordait à la tournée d'aumônes se reflétait dans sa propre dévotion à cette pratique. Plus tard, malgré la détérioration de sa santé et sa dépendance à l'égard d'une canne, il refusa de l'abandonner complètement. Pendant que les moines se rendaient dans les villages locaux, il marchait lentement jusqu'à la section Maechee à l'extrémité ouest du monastère et recevait l'aumône des nonnes.

Il y avait sept circuits pour faire la tournée d'aumônes, un pour chacun des sept villages environnants. La distance à parcourir pour aller et revenir des villages était en moyenne d'environ cinq kilomètres. Deux des villages, cependant, nécessitaient une marche d'environ huit kilomètres. Les moines qui empruntaient les itinéraires les plus longs partaient dès le lever du jour (généralement peu après 5 heures du matin), les autres partaient un peu plus tard. Ainsi, l'heure à laquelle les moines entraient dans le village était plus ou moins la même, 6 heures du matin, mais plus tard en hiver. La plupart des moines étaient rentrés au monastère vers 7 heures du matin.

Certains moines préféraient une longue marche le matin, d'autres une plus courte et ils étaient libres de choisir les itinéraires qui leur convenaient le mieux. Les moines pouvaient se rendre au village et en revenir à leur propre rythme, mais ils se regroupaient en une seule file - dont l'ordre était déterminé par l'ancienneté - avant de commencer la tournée d'aumônes proprement dite. Un moine qui ne pouvait pas se joindre à la tournée d'aumônes pour une raison quelconque devait en informer les autres à l'avance. Il était important que les moines arrivent au village plus ou moins ensemble. Un groupe de moines attendant les retardataires à la lisière du village pendant un long moment était considéré comme indésirable.

Les moines suivaient toujours la même route à travers le village. Lorsqu'ils y entraient, les donateurs habituels, devant leur maison, tenaient dans leurs mains des récipients en bambou contenant du riz gluant. Les femmes étaient debout depuis l'aube pour faire cuire le riz sur leur poêle à charbon de bois, et elles discutaient quelques minutes avec leurs voisins en attendant l'arrivée des moines. Souvent, les femmes emmenaient avec elles un ou plusieurs de leurs enfants ou petits-enfants afin de leur apprendre à offrir de la nourriture et à présenter leurs respects au Sangha. Dans certains foyers, c'était l'homme de la maison qui mettait la nourriture dans les bols des moines. Dans d'autres, c'était l'un des enfants.

Le Vinaya interdit aux moines de mendier de la nourriture auprès des laïcs. Les moines qui font l'aumône marchent en silence et en file indienne, ne s'arrêtant que pour permettre à ceux qui souhaitent offrir de la nourriture de le faire. La tournée d'aumônes comporte un fort élément rituel. En général, il n'y a ni salutation, ni conversation. Les moines évitent le contact visuel avec les donateurs et ne leur disent pas merci ; il est entendu qu'ils donnent aux donateurs l'occasion d'obtenir des mérites en pratiquant la générosité.

Dans les villages entourant Wat Pah Pong, la majorité des villageois, qui se tenaient accroupis par respect, déposaient simplement un petit morceau de riz gluant dans le bol de chaque moine. Certaines personnes offraient également des bananes, des confiseries de riz ou du poisson séché, mais seules les familles les plus riches pouvaient se permettre de le faire régulièrement. Le don de quelques morceaux de riz gluant était un geste que même la famille la plus pauvre pouvait se permettre. Cela faisait de la tournée d'aumônes une occasion pour chaque foyer du village de contribuer de manière tangible au bien-être du Sangha et de ressentir un sens de participation à la vie de leur religion.

La tournée d'aumônes jouait également un rôle central dans le développement d'une relation chaleureuse entre les villages locaux et le monastère. Bien qu'ils ne se parlaient que rarement, un sentiment de familiarité et de cordialité entre les moines et les laïcs se développait au fil des mois, voire des années.

Le fait que la tournée d'aumônes ne vise pas uniquement à recueillir des aumônes est indiqué par l'ancien idiome monastique thaïlandais qui s'y réfère : "*prot sat*", ou 'sauver les êtres sensibles'. Le fait de voir le

comportement sobre et digne des moines dès le matin est destiné à élever l'esprit des donateurs et à leur rappeler les valeurs morales et spirituelles qu'ils révèrent. Cette idée, selon laquelle l'attitude des moines lors de la tournée d'aumônes pourrait inspirer les laïcs et même les amener à une foi nouvelle ou accrue dans le Dhamma, remonte à l'époque du Bouddha. L'histoire de la rencontre entre le Vénérable Assaji, l'un des premiers groupes de grands moines pleinement éveillés, et Sāriputta, l'ascète qui allait devenir l'un des principaux disciples du Bouddha, était l'une des préférées de Luang Por.

Il ne faut pas grand-chose pour proclamer le Dhamma. Certains disciples du Bouddha, comme le Vénérable Assaji, parlaient à peine. Ils faisaient leur tournée d'aumônes de manière calme et paisible, marchant ni vite ni lentement, vêtus de robes de couleur sobre. Qu'ils marchent, bougent, avancent ou reculent, ils étaient mesurés et pondérés. Un matin, alors que le Vénérable Sāriputta était encore le disciple d'un maître brahmane appelé Sañjaya, il aperçut le Vénérable Assaji et fut inspiré par son comportement. Il l'approcha et demanda un enseignement. Il demanda qui était le maître du Vénérable Assaji et reçut la réponse suivante : “Le Vénéré Gotama”.

Qu'enseigne-t-il qui vous permette de pratiquer de la sorte ?

Pas grand-chose. Il dit simplement que tous les dhammas découlent de causes. S'ils doivent cesser, leurs causes doivent cesser en premier.

C'est tout. C'était suffisant. Il avait compris. C'est tout ce qu'il a fallu au Vénérable Sāriputta pour réaliser le Dhamma.

Les moines, bien sûr, n'étaient pas toujours à la hauteur de ces idéaux. Le comportement approprié lors de la tournée d'aumônes était un thème récurrent dans les enseignements du Dhamma de Luang Por. À une occasion, il réprimanda un groupe de jeunes moines et novices négligents qui sortaient du monastère comme “une bande de pêcheurs turbulents allant attraper du poisson”. Il soulignait la valeur de la tournée d'aumônes pour toutes les personnes concernées, moines et laïcs, et conseillait les moines troublés par ce type d'inconduite :

Ne parlez pas avec ceux qui sont loquaces. Parlez beaucoup avec votre propre cœur. Méditez beaucoup. Le genre de personnes qui aiment parler toute la journée sont comme des oiseaux bavards. Ne les fréquentez pas.

Mettez vos robes avec soin et partez. Dès que vous aurez pris votre rythme de croisière, vous pourrez commencer à mémoriser le *Pāṭimokkha*. Cela rend votre esprit ordonné et lumineux. C'est une sorte de manuel. L'idée n'est pas qu'il faille en faire une obsession, simplement une fois que vous l'aurez mémorisé, le *Pāṭimokkha* illuminera votre esprit. En marchant, vous vous concentrez dessus, et avant longtemps vous l'avez et il surgit automatiquement. Entraînez-vous comme cela.

La tournée d'aumônes remplit une autre fonction importante pour le Sangha. Elle constitue pour les moines la pratique la plus tangible des moyens d'existence justes, le cinquième des facteurs de l'Octuple Sentier. En faisant la tournée d'aumônes les moines se procurent les produits nécessaires au maintien de leur santé et de leur force d'une manière appropriée aux *samaṇas* : ils ne demandent rien aux laïcs et ne cherchent pas à les contraindre de quelque manière que ce soit. Le Bouddha a un jour donné des instructions à ses disciples :

Nous ne ferons rien d'inconvenant ou d'inapproprié pour obtenir des offrandes de nourriture. Si nous n'obtenons pas de nourriture, nous ne serons pas agités. En obtenant une aumône de nourriture, nous la consommerons sans y être asservis, sans en être infatués, sans commettre d'infraction, en voyant les dangers et en discernant l'issue". C'est ainsi, moines, que vous devez vous entraîner.

SN 16.1

Il existe d'autres avantages. Tout d'abord, la tournée d'aumônes constitue un bon exercice physique : une marche de deux à dix kilomètres dans des conditions parfois éprouvantes. Pendant la saison chaude, un moine à l'estomac complètement vide, rentrant à son monastère alors que le soleil se lève dans le ciel, portant un grand bol métallique rempli de quatre à cinq kilos de riz gluant, aura fait un exercice vigoureux. La tournée d'aumônes offre de nombreuses occasions de cultiver la patience et l'endurance. Certains itinéraires impliquent de marcher pieds nus sur des chemins de

gravier difficiles, ce qui demande une force intérieure considérable. La tournée d'aumônes n'est pas annulée pour cause de mauvais temps et en cas d'orage, les parapluies des moines ne leur permettent d'éviter d'être trempés qu'en l'absence de vent.

En sortant de la forêt et en entrant dans un village, le moine doit faire face à de nombreux défis pour garder son sang-froid. Il peut avoir l'impression que ses yeux et ses oreilles sont tirés dans un sens ou dans l'autre pendant qu'il marche. C'est pourquoi la tournée d'aumônes constitue pour lui un test quotidien des capacités de contrôle des sens. Pour les méditants avancés, elle peut également fournir des déclencheurs puissants de compréhension claire. De temps en temps, les moines de Wat Pah Pong qui avaient médité sur la nature du corps physique à un niveau profond avaient des visions spontanées de donateurs d'aumônes sous forme de squelettes en mouvement, ce qui les amenait à approfondir leur méditation. D'autres acquièrent une nouvelle compréhension du Dhamma à partir d'expériences telles que la vue de personnes âgées et malades, les cris d'un jeune couple se disputant violemment, ou les cris d'un cochon sur le point d'être abattu.

Au minimum, la tournée d'aumônes rappelle quotidiennement au moine qu'il dépend des autres pour vivre. Elle l'empêche de considérer son repas quotidien comme acquis. Il sait que chaque grain de riz qu'il mange a été produit par le sang, la sueur et les larmes des autres. Les moines, qui viennent de passer les premières heures de la journée en méditation, peuvent être si sensibles à la bonté des donateurs, que de profonds sentiments d'amour et de compassion surgissent dans leur esprit. Cela leur rappelle qu'à travers leurs luttes morales et spirituelles, il y a des gens qui leur veulent du bien, qui voient la valeur de ce qu'ils font et veulent soutenir leur travail. Luang Por disait aux moines : "Il y a tellement de Dhamma à apprendre lors de la tournée d'aumônes".

REPAS

Les moines de Wat Pah Pong prenaient leur unique repas quotidien dans le réfectoire du monastère, situé juste derrière la salle du Dhamma et orienté selon le même axe est/ouest. C'était une structure d'aspect sévère : une longue et fine boîte en béton recouverte d'un toit en fer galvanisé. Le long des deux longs murs intérieurs, et sous une rangée de

petites fenêtres grillagées et sans verre, se trouvaient des plates-formes d'environ soixante-dix centimètres de haut et d'un mètre et demi de large, composées de solides bancs en bois poussés ensemble en une ligne continue. Les moines s'y asseyaient par ordre d'ancienneté, faisant face à l'extérieur de l'allée. Luang Por lui-même était assis sur une plate-forme détachée à l'extrémité supérieure étroite de la salle, son regard embrassant les deux rangées de moines étendues devant lui. Personne dans la salle ne pouvait oublier, ne serait-ce qu'une minute, qu'il se trouvait dans le champ de vision direct de Luang Por.

Les moines étaient assis sur leurs carrés de coton marron et leurs bols, dépourvus de leurs housses en crochet, reposaient sur leurs supports en bambou, à côté d'eux. Les housses, soigneusement pliées de la manière prescrite, étaient placées derrière eux. Chaque moine avait son sac en bandoulière, également plié de la manière prescrite, placé en retrait près du mur. Devant lui, disposés en ligne, se trouvaient la bouilloire en aluminium^{*}, la tasse en métal et le crachoir du moine.

Luang Por enseignait que la nourriture reçue lors de la tournée d'aumônes devait être considérée comme un don fait au sangha dans son ensemble. Les moines qui la recevaient agissaient simplement en tant que représentants du sangha. À leur retour au monastère (après s'être lavé les pieds à l'extérieur du réfectoire et avoir plié leurs robes extérieures ou les avoir mises au soleil), les moines versaient la nourriture de leurs bols dans de grands récipients en émail portés par les postulants. Les moines étaient autorisés à conserver la quantité de riz gluant dont ils avaient besoin. Ils en faisaient une boule qu'ils plaçaient au fond de leur bol. Le reste de la nourriture était amené à la cuisine pour être trié et préparé par les maechees et les villageois locaux qui étaient venus participer à l'offrande de repas.

Une fois préparée, la nourriture était transportée sur une charrette à bras depuis la cuisine de Wat Pah Pong et les pots étaient placés sur le sol devant Luang Por en deux lots, un pour chaque côté de la salle. Ensuite, tous les moines, à l'exception des plus anciens, se levaient de leur siège et

* Des réservoirs d'eau recueillaient l'eau de pluie grâce à des tuyaux filtrants reliés à la gouttière du réfectoire. Ces réservoirs assuraient l'approvisionnement du monastère en eau potable. Chaque moine disposait de sa propre bouilloire.

recevaient officiellement la nourriture d'un postulant ou d'un laïc. Après avoir offert à Luang Por la nourriture de son choix, ils la distribuaient dans le bol de chaque moine. L'efficacité et l'impartialité étaient les objectifs de la distribution. Les moines n'avaient aucun contrôle sur le volume ou le type de nourriture qui allait dans leur propre bol, à l'exception des plats qu'ils distribuaient eux-mêmes. Il n'était donc pas surprenant de voir certains moines tenter de s'approprier des plats qu'ils appréciaient particulièrement ou s'éloigner de ceux pour lesquels ils éprouvaient une aversion particulière ; d'autres étaient fermement décidés à résister à cette tentation.

Regagnant leur place après la distribution de la nourriture, on pouvait observer certains moines jeter un coup d'œil dans leur bol et réprimer un soupir devant le spectacle qui s'offrait à eux : tous les différents plats étaient mélangés, peut-être quelque chose de sucré flottant dans un curry huileux et épicé, et d'autres plats complètement submergés. Ils remettaient les couvercles sur leurs bols et restaient assis en silence jusqu'à ce que Luang Por leur fasse entonner un court chant d'appréciation et de bénédiction pour les donateurs. Ensuite, ils retiraient les couvercles de leurs bols et contemplaient la nourriture. On leur avait appris à se rappeler qu'ils ne mangeaient que pour maintenir leur corps en bonne santé et en forme pour le travail de la pratique du Dhamma. Ils devaient éviter la glotonnerie et s'abstenir de se complaire dans les sentiments agréables qui surgissent naturellement en mangeant. Après un court moment, Luang Por prenait sa première bouchée. Dès qu'il le faisait, les deux moines en tête de chaque rangée faisaient de même. Puis, les deux moines suivants commençaient à manger et ainsi de suite jusqu'au bout de la longue file.

Dans le réfectoire, les moines s'efforçaient d'être aussi silencieux que possible. Grandes marmites, petites marmites, bouilloires, crachoirs, tout devait être manipulé avec délicatesse et attention. Pendant qu'ils mangeaient, les moines devaient veiller à ne pas émettre de sons de mastication ou déglutition (ou '*capu-capu*' et '*suru-suru*', comme le dit le Pāli). Un moine qui raclait son bol avec sa cuillère en métal (le seul ustensile autorisé pour manger) avait le droit à un grognement d'admonition de Luang Por.

La méthode de distribution de la nourriture était rapide, pratique et constituait un outil puissant pour surmonter l'attachement à son goût,

mais elle entraînait un gaspillage*. Plus tard, en particulier, il y avait généralement beaucoup trop de nourriture dans le bol, ce qui rendait encore plus difficile de savoir quand s'arrêter. La suralimentation pouvait jeter une ombre terne et lourde sur toute la journée, un moine se souvient de ses premières difficultés :

“Il nous a appris à manger modérément. Il nous disait d'estimer quand il nous manquait trois bouchées pour être rassasiés, puis de nous arrêter et de boire de l'eau jusqu'à ce que nous nous sentions remplis. Il disait : 'Si vous mangez trop, après le repas, vous serez mornes, endormis et peu intéressés par la méditation'. Il avait raison. Si vous mangez trop, vous vous sentez ballonné, et vous n'avez pas envie de pratiquer la méditation en marchant. Vous êtes encore sur le chemin du retour vers votre kuti, et déjà des pensées de sieste vous viennent à l'esprit.”

Lorsque tous les moines avaient terminé leur repas, Luang Por faisait sonner la petite cloche à côté de lui, toute la communauté s'inclinait trois fois ensemble, puis quittait le réfectoire en portant les bols et leurs supports, avec les crachoirs dans les couvercles, de la manière indiquée, en prenant soin d'éviter tout choc avec les surfaces dures. Dehors, sous le long porche, ils enlevaient leurs robes, les pliaient soigneusement et apportaient leurs bols à l'aire de lavage des bols à l'orée de la forêt, où se trouvaient des jarres à eau et une profonde fosse à déchets. Les bols étaient posés sur des cercles d'herbe liés et lavés avec des feuilles (plus tard, avec du détergent) comme indiqué ci-dessus.

Une fois les bols lavés, séchés, aérés au soleil pendant quelques minutes et recouverts, les moines enfilaient à nouveau leurs robes et retournaient à leur place dans le réfectoire où Luang Por était toujours assis. Souvent des laïcs venus offrir de la nourriture profitaient de l'occasion pour s'entretenir avec lui. Certains jours, il pouvait donner un enseignement, d'autres, faire des annonces, mais le plus souvent, il sonnait une petite cloche une fois de plus et les moines s'inclinaient trois fois devant l'image de Bouddha, trois fois devant Luang Por, puis retournaient dans leur kuti. Là, ils se nettoyaient les dents, balayaient les alentours du kuti,

* De nos jours, les moines se servent généralement dans des plats offerts, disposés sur une longue table. L'effort de réduction des déchets a pris le pas sur la pratique ascétique.

mettaient leurs robes à l'air sur une corde et commençaient à pratiquer la méditation en marche.

HORAIRE DE L'APRÈS-MIDI

Les moines étaient libres de structurer les heures du milieu de la journée comme ils l'entendaient. Outre le fait qu'elles leur permettaient d'approfondir leur pratique de la méditation, elles étaient également utilisées pour s'occuper de diverses tâches personnelles. La plupart des moines faisaient une courte sieste vers midi. À 15 heures, la cloche du monastère sonnait et tous les moines et novices quittaient leurs kutis avec leurs balais pour se rendre dans la zone centrale afin de balayer les feuilles mortes. C'était également le moment de balayer et de nettoyer les sols de la salle du Dhamma, du réfectoire et de la salle de l'Uposatha. Parfois, Luang Por dirigeait les moines dans un projet de travail plus long, comme la construction ou la réparation de kutis. Mais les tâches quotidiennes consistaient à transporter l'eau et à balayer les feuilles.

Ajahn Jun se souvient des avantages de cette routine :

“À trois heures, la cloche sonnait et nous nous rassemblions pour effectuer les tâches quotidiennes. Certains moines balayaient et nettoyaient la salle du Dhamma et le réfectoire, d'autres puisaient l'eau du puits utilisée comme boisson et pour un usage général. Un groupe de moines transportait l'eau dans de vieux barils d'huile jusqu'aux toilettes, au kuti de Luang Por, à l'aire de lavage des bols et au bloc sanitaire des laïcs. Nous nettoyions également les blocs sanitaires. Luang Por disait que le nettoyage des toilettes était un travail convenable pour les moines, un travail difficile à trouver - pourquoi devrions-nous nous y opposer ? Les visiteurs laïcs ne nettoient pas les toilettes, c'est la responsabilité des moines résidents. Plus que cela, Luang Por disait, c'est une bonne pratique : faire quelque chose que nous n'avons pas envie de faire, éroder les souillures mentales.”

Comme toujours, l'accent était mis sur l'harmonie et la culture de l'amitié. Le travail en commun était un moyen de nourrir le sens de la communauté tout autant que la méditation et les récitations en groupe. Un jour, Luang Por donna des instructions au Sangha :

Lorsque vous travaillez ou faites les tâches quotidiennes, ne soyez pas fourbes ou sournois. Ne pensez pas que c'est une bonne chose si vous pouvez vous en tirer en faisant le moins possible, c'est une souillure mentale... Connaissez votre esprit, observez ses mouvements, et alors vos actions n'auront pas de conséquences désagréables et votre vie sera bénéfique à la religion (*Sāsana*). Observez votre esprit intérieurement et vos actions extérieurement afin de pouvoir les protéger tous les deux.

Les moines étaient invités à ne pas laisser leurs affaires personnelles prendre le pas sur les activités du groupe. Lorsque la cloche sonnait, chacun devait immédiatement déposer ce qu'il était en train de faire et se rendre dans la zone centrale. L'harmonie du Sangha était fondée sur cette ponctualité et cet engagement constant dans les tâches du groupe. "Soyez attentifs à ce qui doit être fait", "Soyez observateurs", telles étaient les exhortations constantes. Les aînés avaient un rôle important à jouer.

Si les moines les plus anciens laissent les choses aller, alors tous les autres feront pareil. Comment peut-on attendre des plus jeunes qu'ils sachent quoi faire ? Qui prendront-ils pour exemple ? Si quelque chose qui doit être fait est négligé, alors les habitudes de paresse se développent et se multiplient.

De temps en temps, après la période de travail quotidienne, vers cinq heures du soir, un novice sortait une grande bouilloire en aluminium remplie d'une boisson chaude et sucrée obtenue par la cuisson et le filtrage de "produits autorisés" tels que les fruits de bael, le tamarin ou le gingembre. Plus tard, à une époque plus prospère, le cacao ou le café devinrent populaires. Une fois par semaine environ, il y avait du samor ou de la groseille à maquereau indienne, des fruits laxatifs amers (dont la consommation le soir est autorisée par le Vinaya), qui étaient consommés avec du sel et des piments. Ne constituant pas à première vue un objet de désir évident, ces fruits étaient considérés comme un régal, et de nombreux moines les consommaient avidement. De temps à autre, des adolescents novices et des jeunes moines consommaient frénétiquement du myrobalan, provoquant une nuit de diarrhée purgative que les malades acceptaient avec beaucoup de stoïcisme.

Le comportement des adolescents novices devint un problème pour le Sangha dans les années 1970, lorsque Luang Por donna l'opportunité

à beaucoup plus d'entre eux d'être ordonnés. Il n'était pas facile de s'adapter à la vie au monastère et les réactions excessives occasionnelles, à toutes les restrictions imposées sur leur comportement, n'étaient pas surprenantes. La plupart du temps, ces incidents concernaient la nourriture et la boisson. Après avoir fait circuler deux fois les bouilloires de boissons sucrées du soir, la plupart des moines se dirigeaient vers le puits pour leur bain du soir. La boisson qui restait dans les bouilloires et qui était sur le point d'être jetée pouvait être une forte tentation pour ceux qui restaient. De temps à autre, quelqu'un décidait qu'il serait dommage de la gâcher. L'un d'entre eux s'est vu infliger une sévère réprimande par Luang Por :

Pensez à cette époque où nous construisions la salle d'Uposatha et où du café fut amené. Après, j'ai entendu des gens se plaindre : "Ohhh ! Assez ! Assez ! J'en ai tellement bu que je me sens malade". C'est une chose vraiment dégoûtante à dire pour un moine ! Boire tellement que l'on a envie de vomir. Sept ou huit tasses chacun. À quoi pensiez-vous ? C'est aller trop loin. Pensez-vous que vous êtes devenus des moines pour manger et boire ? Si c'était une sorte de compétition, c'était une compétition insensée. Après avoir terminé, les tasses ont été laissées en ligne ainsi que les bouilloires. Personne n'a fait la vaisselle. Seuls les chiens ne nettoient pas après avoir mangé.

Luang Por insistait pour que la consommation de boissons et de fruits médicinaux dans le monastère soit limitée à un moment et un lieu convenus et ouverte à tous. Un moine qui recevait un cadeau individuel de sa famille était encouragé à le remettre à la cuisine. Les réunions privées dans les kutis des moines étaient absolument interdites. Luang Por considérait que les petites réunions privées conduisaient à la formation de clans au sein du monastère et à des comportements irréfléchis :

Vous vous réunissez en mangeant des groseilles à maquereau indiennes ou des morceaux de sucre de palme ou autre chose et vous vous mettez à bavarder et très vite vous partez à la découverte du monde. Vous commencez à parler de sujets mondains et très vite, vous en arrivez à défroquer, et à ce que vous ferez après avoir quitté le monastère. Vous êtes bruyants et turbulents, et dans votre bonne humeur, vous oubliez vos responsabilités de moines.

OFFICE DU SOIR

Les moines se baignaient tous les jours dans l'une des aires de bain ouvertes réparties dans la forêt. Chaque moine prenait sa propre barre de savon et se lavait le corps avec de l'eau de puits provenant de l'une des grandes jarres en terre cuite, à l'aide d'une petite bassine en plastique. Après le bain, les moines pratiquaient la méditation en marchant jusqu'à ce que la cloche sonne pour la session du soir. Au début de Wat Pah Pong, les sessions comprenaient un discours de Luang Por presque tous les soirs, mais plus tard, lorsque sa santé déclina, les enseignements de Luang Por au Sangha furent moins fréquents. Ajahn Sukchai dit :

“Luang Por mettait l'accent sur les récitations parce qu'il voulait qu'on s'en souvienne et qu'on médite sur leur signification... Il semblait toujours si enthousiaste à l'idée de nous enseigner ; il voulait vraiment que nous tirions profit de cette pratique. C'était comme si nous étions du métal qu'il martelait à plat sur l'enclume, ou du bois qu'il taillait à la bonne taille pour le sciage. Il mettait tant d'énergie à nous enseigner. Celui qui ne pouvait pas le supporter, partait. Il ne dorlotait personne. Il voulait que nous soyons bien entraînés. Pendant la journée, il nous disait de ne pas lire de livres mais de mémoriser des versets... et ensuite de méditer, assis et en marchant. Il ne voulait pas que nous soyons sociables, que nous restions assis à bavarder de manière bruyante et tapageuse.

“La session du soir se terminait à neuf ou dix heures, parfois onze, et tout le monde retournait dans son kuti et continuait à pratiquer. Luang Por disait que nous ne devons pas dormir avant onze heures. Le jour de l'Observance, tout le monde décidait de ne pas se coucher de la nuit. Nous méditations ensemble dans la salle du Dhamma avec les laïcs jusqu'à trois heures du matin, puis nous commençons les récitations du matin.”

PAS D'EXCEPTION

Bien qu'il soit un orateur doué et qu'il donne à ses disciples beaucoup plus d'instructions formelles que ce qui était courant dans la tradition de la forêt, Luang Por donnait la priorité à la direction par l'exemple. Il se gardait bien de créer des précédents. Il était clair qu'il cherchait à fournir un modèle que tous ses disciples devaient garder à l'esprit lorsqu'ils devenaient des responsables à part entière. Ajahn Jun se souvient qu'à

un moment donné, la communauté monastique s'est inquiétée de la santé de Luang Por. En plus de diriger le Sangha dans chaque activité de groupe, il s'occupait également de nombreuses tâches supplémentaires en tant qu'abbé et avait peu de temps pour se reposer. Mais lorsque le Sangha invita officiellement Luang Por à faire une pause dans les activités de groupe quand il le souhaitait, il refusa. Il dit qu'il participerait aussi longtemps qu'il le pourrait. Il ne voulait pas de privilèges spéciaux ; il n'en avait pas besoin. Les mots non exprimés que tout le monde entendit étaient les suivants : "Si je peux assister à toutes les sessions avec toutes mes responsabilités, alors vous aussi pouvez certainement le faire". Lorsque Ajahn Sumedho (son premier disciple occidental) arriva, Luang Por lui fit comprendre qu'il ne bénéficierait d'aucun traitement spécial :

Je n'avais jamais vu un Occidental auparavant ; je ne le connaissais pas. J'avais juste entendu dire que son pays était un endroit merveilleux. Mais je ne l'avais pas vu ; j'avais juste imaginé comment cela devait être. Quand il a demandé à vivre ici, j'ai commencé à me sentir un peu mal à l'aise. J'étais inquiet, vous voyez. Pourquoi ? Parce qu'il avait été habitué à une vie confortable et pratique ; comment allait-il supporter les difficultés de vivre dans la forêt comme ça ? Mais il a dit qu'il pouvait le faire, et j'ai donc posé une condition : J'ai dit qu'il pouvait rester, mais que je n'allais pas lui accorder de traitement spécial. À la maison, il avait l'habitude de manger du pain, du lait et du fromage à satiété, mais je n'allais pas lui fournir ces choses.

Il va sans dire qu' Ajahn Sumedho arriva à Wat Pah Pong sans s'attendre le moins du monde à ce que le monastère lui fournisse une ration quotidienne de sandwiches au fromage et un verre de lait. Mais il accepta le point de vue de Luang Por selon lequel il devait se conformer à la façon dont les choses étaient faites et ne pas s'attendre à des privilèges spéciaux. La pratique consistait à aller à contre-courant des vieilles habitudes et des vieux désirs, et à apprendre à s'adapter avec sagesse aux situations.

Le Vinaya, et les règles en particulier, permettaient à des personnes de personnalités et de milieux différents de vivre ensemble avec étonnamment peu de frictions. La pratique des observances donnait aux nouveaux membres du Sangha un sentiment d'aisance dans la vie monastique. Même si leur pratique de la méditation n'en était qu'à ses débuts, la pratique assidue des règles leur donnait une fierté saine de leur

statut de moine. Luang Por expliquait comment le respect des observances était une source d'autonomie :

Une fois, il y a longtemps, j'étais au nord d'ici, chez des moines âgés. C'étaient des Luang Tas - ils n'avaient été ordonnés que depuis quelques années - et à cette époque, j'étais moine depuis dix ans. Pendant mon séjour, j'ai fait beaucoup d'efforts pour pratiquer les observances. J'ai aidé ces vieux moines à toutes sortes de choses avec leurs robes et leurs bols, à vider les crachoirs, etc. Je ne pensais pas que je rendais service à qui que ce soit ; je considérais que je pratiquais les règles. Je me disais que, même si personne d'autre ne pratiquait ces observances, je le ferais ; le bénéfique est pour moi. Cela m'a donné un sentiment de fierté salutaire. Le jour de l'Uposatha, je balayais la salle de l'Uposatha et je distribuais de l'eau. Les autres moines ne connaissaient pas ces règles et ne s'en souciaient donc pas, et je ne disais rien. Je ressentais cette saine fierté lorsque j'accomplissais ces devoirs, et lorsque je pratiquais la méditation assise ou en marchant, je me sentais bien, la méditation se passait bien. Je me sentais énergique parce que respecter les observances est énergisant.

Extérieurement calme, intérieurement vif et éveillé : tel était l'idéal auquel devaient tendre les moines en formation à Wat Pah Pong. En orientant l'esprit des moines de manière très précise vers l'environnement physique et social immédiat, les règles contribuaient à réduire les risques de voir les méditants sérieux devenir la proie de l'égoïsme. Luang Por ne voulait pas d'un entraînement qui produise un narcissisme élevé, d'un autre monde. La prise de responsabilités et les sacrifices pour le bien commun devaient équilibrer les périodes de pratique formelle de la méditation.

Partout dans le monastère, s'il y a quelque chose à faire, si vous savez comment le faire, faites-le. Si vous trouvez quelque chose de sale et de désordonné, arrangez-le immédiatement. Non pas pour le bien de quelqu'un d'autre, ou pour vous faire une bonne réputation, mais pour le bien de votre pratique. Lorsque vous avez cette motivation, nettoyer les choses est comme balayer la saleté de votre esprit. Chaque fois qu'il y a un gros travail à faire, tout le monde doit donner un coup de main. Rien ne prend beaucoup de temps si tout le Sangha s'y met.

Luang Por était particulièrement critique envers les moines qui négligeaient leur part de travail communautaire et profitaient du dur labeur des autres :

À une époque, je vivais avec un groupe important de moines. Le jour du lavage des robes, je sortais pour couper les copeaux de jacquier et préparer l'eau. Dès que l'eau bouillait, quelques moines et novices arrivaient, faisaient leur lessive et leur teinture, puis disparaissaient. Ils laissaient leurs robes sur le fil et retournaient faire une sieste dans leur kuti sans jamais aider à ranger ou à laver les choses. Ils pensaient que c'était bien mais en fait, ce qu'ils faisaient était de la plus grande stupidité. Pensez-y : votre ami fait le travail et vous récoltez les fruits sans rien faire pour l'aider. Absolument rien de bon ne peut sortir de ce genre de comportement. Si les moines négligent leurs devoirs et pensent que moins ils travaillent, mieux c'est, ils ne pourront pas vivre en communauté.

C'est comme deux bœufs tirant une charrette. Le plus rusé s'attelle juste devant le joug et laisse l'autre se démener à l'avant. Le bœuf près du joug peut aller toute la journée sans se fatiguer. Il peut continuer à avancer ou se reposer, il peut faire ce qu'il veut parce qu'il ne prend pas de poids et ne dépense pas d'énergie. Avec un seul bœuf qui le tire, le chariot avance lentement.

PROSTERNATION

Exprimer sa dévotion envers des réalités non matérielles, telles que la sagesse et la compassion, en se prosternant devant des formes matérielles qui les expriment, les images de Bouddha en particulier, est une pratique bouddhiste ancienne. La nature de l'inclinaison varie quelque peu dans le monde bouddhiste. À Wat Pah Pong, une version précise du style thaïlandais d'inclinaison était enseignée. Elle commence par l'adoption de la posture agenouillée. Les mains sont jointes en forme de prière sur la poitrine, brièvement levées sur le front, puis posées à plat sur le sol à une vingtaine de centimètres de distance, paumes vers le bas. Le front est abaissé jusqu'à toucher le sol entre les mains, les sourcils sont alignés avec la pointe des pouces, les coudes sont rapprochés des genoux, les avant-bras effleurent le sol. Après une légère pause, on revient à la position

agenouillée initiale, et le mouvement est répété deux fois de plus. Trois prosternations : une pour chacun des trois refuges.

Se prosterner peut être une pratique très satisfaisante, et pourtant, en même temps, elle peut facilement être traitée comme un rituel superficiel. Pour les pratiquants fervents, la sensation de pression du front contre le sol peut avoir un effet émotionnel si profond qu'ils en viennent à verser des larmes de joie.

La prosternation devint l'un des traits caractéristiques de la formation à Wat Pah Pong. Luang Por et ses disciples se prosternaient beaucoup, bien plus que ce qui est habituel dans les monastères thaïlandais (les moines de la ville appelaient parfois Wat Pah Pong "ce monastère où ils se prosternent tout le temps"). Pour Luang Por, la prosternation était à la fois un bref rappel rituel des idéaux fondamentaux du Bouddha, du Dhamma et du Sangha, et un outil pratique pour ancrer la conscience dans le moment présent. Dans la plupart des monastères, les moines s'inclinent devant le Bouddha lors d'occasions officielles telles que les offices du matin et du soir, ou lorsqu'ils présentent leurs respects à un moine supérieur. Luang Por enseignait en outre que ses disciples devaient se prosterner chaque fois qu'ils entraient ou sortaient d'un bâtiment et chaque fois qu'ils s'approchaient ou prenaient congé d'un moine supérieur. Les moines de Wat Pah Pong pouvaient s'attendre à se prosterner plus de cent fois par jour. La prosternation comme moyen de rétablir régulièrement la pleine conscience était une pratique que Luang Por avait apprise de Luang Pu Kinaree lorsqu'il était jeune moine, et à laquelle il attachait une grande importance :

La prosternation est très importante. Bien qu'il ne s'agisse que d'un geste physique, il fait partie intégrante de la pratique. Vous devez vous prosterner de manière correcte et, lorsque vous êtes en groupe, prosternez-vous en même temps que les autres. Ne cambrez pas votre corps. Ne vous pressez pas trop. Le corps droit, inclinez lentement la tête vers le bas jusqu'à ce que votre front touche le sol. Placez vos coudes à environ dix centimètres des genoux. Prosternez-vous lentement, en étant attentif au corps.



La prosternation aide à surmonter la vanité. Vous devez vous prosterner souvent. Lorsque vous vous prosternez trois fois, gardez à l'esprit les qualités du Bouddha, du Dhamma et du Sangha.



Ne commettez pas l'erreur de regarder comment les autres se prosternent. Si les jeunes novices sont négligents ou si les moines âgés semblent peu attentifs, ce n'est pas à vous de juger. Les gens peuvent être difficiles à former. Certains apprennent vite, mais d'autres apprennent lentement. Juger les autres ne fera qu'accroître votre orgueil. Observez-vous plutôt vous-même. Prosternez-vous souvent, débarrassez-vous de votre orgueil.



Lorsque vous entendez sonner la cloche du monastère, prosternez-vous avant de quitter votre kuti. Lors de la première prosternation, rappelez-vous sincèrement les vertus du Bouddha ; lors de la deuxième, rappelez-vous sincèrement les vertus du Dhamma ; et lors de la troisième, rappelez-vous sincèrement les vertus du Sangha. Puis sortez lentement de votre kuti. Si, lorsque vous arrivez dans la zone centrale pour balayer ou pour une autre activité de groupe, vous vous rendez compte que vous avez oublié de vous prosterner, retournez dans votre kuti et prosternez-vous. Entraînez-vous jusqu'à ce que la prosternation devienne une seconde nature pour vous. Lorsque le travail est terminé et que vous retournez à votre kuti, prosternez-vous à nouveau. Prosternation avant de commencer à méditer, prosternation avant de quitter votre kuti. Ne laissez pas cette pratique se relâcher ; maintenez-la continuellement... Si vous allez uriner ou déféquer ou prendre un bain, à votre retour, prosternez-vous. Développez cette pratique jusqu'à ce que vous vous en souveniez où que vous soyez. Dès que vous vous asseyez, vous vous prosternez. Avec un esprit de foi, le fait de se prosterner en se remémorant les vertus du Triple Joyau peut faire se dresser les poils de votre nuque et vous faire éprouver un sentiment de ravissement.

LE RESPECT DES AÎNÉS

Dans le Discours sur le non-déclin cité plus haut, le quatrième des facteurs prédictifs du non-déclin du Sangha est le respect des aînés. Luang Por, toujours soucieux du bien-être à long terme de son monastère, en fit un élément clé de la culture de Wat Pah Pong, et il le considérait comme un élément vital pour maintenir le type d'harmonie sociale approprié à une communauté de *samaṇas*. Au fil du temps, des amitiés et des inimitiés occasionnelles naissaient et disparaissaient naturellement au sein de la communauté. Mais en insistant sur le fait que les moines devaient toujours se comporter les uns envers les autres en respectant strictement les limites fixées par l'étiquette monastique, Luang Por a fait beaucoup pour éviter que des clans et des divisions importantes ne se développent au sein du monastère. La prosternation jouait un rôle central. L'obligation faite aux moines de s'incliner devant tous les moines de rang supérieur lors des occasions officielles rappelait constamment aux membres de la Sangha que les considérations d'ancienneté primaient toujours sur les préférences et les aversions personnelles.

En outre, chaque fois qu'un moine entrait dans une conversation formelle avec un autre moine avec plus d'expérience que lui*, on lui enseignait à garder les mains jointes en *anjali* comme pour une prière, pendant toute la durée de la conversation. Cette pratique était d'une grande efficacité pour s'assurer que tous les mots prononcés étaient réfléchis, polis et appropriés. La langue thaïlandaise elle-même favorise ce type d'expression. Dans une conversation, le choix des mots est souvent déterminé par la relation entre les interlocuteurs. Les mots et expressions spécifiques qui dénotent le respect envers les aînés étaient toujours utilisés dans les conversations entre moines. Les formules honorifiques n'étaient jamais omises.

On objecte parfois que ces conventions sociales brouillent les pistes entre le sentiment intérieur de respect et son expression extérieure. Mais une attitude respectueuse fixe, indépendamment des sentiments réels, n'encourage-t-elle pas l'hypocrisie ? Ce n'est pas ainsi qu'on le voyait. Le

* Strictement parlant, un moine est considéré comme l'aîné d'un autre lorsqu'il a plus de trois Retraites des Pluies de plus que lui. En pratique, les moines de Wat Pah Pong s'inclinaient, au moins dans les situations formelles, devant tout moine qui était entré dans le Sangha avant eux, même s'ils n'avaient pas trois ans d'ancienneté.

principe sur lequel Luang Por s'appuyait constamment dans son entraînement à Wat Pah Pong était que les actions habiles, exécutées à maintes reprises comme observer les règles, favorisaient des états mentaux habiles correspondants. Ainsi, en agissant de manière respectueuse à maintes reprises, les pensées et les perceptions habiles étaient développées et privilégiées, tandis que les pensées et les perceptions non habiles étaient marginalisées.



En fait, bon nombre des protocoles régissant les relations entre les membres les plus jeunes et les plus avancés de la communauté étaient déjà connus des moines lorsqu'ils entraient dans le Sangha de Wat Pah Pong. Au cours de centaines d'années, certaines caractéristiques de l'étiquette monastique ont été adoptées par la société thaïlandaise comme la référence en matière de bonnes manières. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne le respect des aînés. L'attention portée à l'espace physique et à la position relative est une expression immédiatement évidente de ces protocoles. À Wat Pah Pong, un jeune ne doit jamais se tenir au-dessus d'un aîné qui est assis ni passer près de lui sans le saluer. Si l'aîné assis est son maître, l'étudiant qui doit passer s'accroupit et passe à genoux, la tête inclinée. Si le moine assis a plus d'ancienneté que lui

mais n'est pas son maître, il incline la tête en passant devant lui, se faisant ainsi plus petit.

Un moine débutant ne touche jamais la tête d'un moine plus expérimenté que lui. Il ne passe jamais au-dessus de la tête de son aîné sans lui demander la permission. Il s'assied toujours sur un siège plus bas. Dans tout cadre formel, il ne parle jamais sans avoir demandé la permission au préalable. Si l'aîné est son maître ou un ancien vénéré du Sangha, il fait trois prosternations chaque fois qu'il entre et quitte sa présence. Pour un jeune homme qui rejoignait le Sangha de Wat Pah Pong, la plupart de ces conventions auraient pu apparaître comme des versions raffinées de comportements qui étaient déjà une seconde nature pour lui.

RIEN DE SI MAUVAIS

En effet, Ānanda, il n'est pas possible qu'un moine qui se complaît dans la compagnie... obtienne jamais à volonté, sans trouble ni difficulté, la félicité du renoncement, la félicité de l'isolement, la félicité de la paix, la félicité de l'éveil.

MN 122

Un enseignement succinct inculqué aux disciples de Luang Por dès le début de leur vie monastique résume les valeurs de Wat Pah Pong :

Mangez peu. Dormez peu. Parlez peu. Pratiquez beaucoup.

Les dangers du commérage et des propos frivoles apparaissent, directement ou indirectement, dans un certain nombre de règles du Sangha. Luang Por soutenait que la pratique ne se développerait vraiment que lorsque les moines seraient prêts à faire face à la souffrance et à en tirer des leçons. Les conversations futiles étaient un moyen de premier ordre par lequel les moines cherchaient à supprimer la souffrance ou à s'en détourner. Ce n'était pas le seul inconvénient. Les sujets des conversations oiseuses attisaient les souillures mentales de toutes les personnes impliquées. La socialisation à des fins frivoles conduisait souvent à des dissensions et sapait l'harmonie du Sangha.

De toutes les activités nuisibles que j'ai vues depuis que je vis dans la forêt, aucune n'est pire que les moines qui se réunissent

pour des conversations frivoles. Cela entraîne les résultats les plus néfastes. Mais c'est aussi la chose dont les moines et les novices ont le plus de mal à s'abstenir. C'est là que les choses se gâtent. Je n'y vois aucun avantage : cela nuit à votre pratique, à votre travail. Ce n'est pas convenable et, une fois fini, cela donne lieu à des remords. Il n'y a rien de bon là-dedans. C'est là que les choses ont mal tourné dans le passé - ici même. Lorsque vous vous réunissez comme cela, votre discours devient exagéré, vous commencez à dire des bêtises, à rire et à vous taquiner mutuellement - toutes sortes de balivernes apparaissent.

Dans un groupe, vous commencez à plaisanter et à vous amuser, puis votre esprit s'agite. Vous ne vous rendez pas compte du volume de votre voix parce que vous n'avez pas conscience de vous-même, vous êtes perdu dans le plaisir de tout cela. C'est là que vous devez être attentif, et pas seulement lorsque vous êtes seul. Quand vous êtes seul, vous n'avez pas besoin d'être très attentif, mais dans un groupe, vous en avez beaucoup besoin. Avec des groupes de moines, des groupes de novices, des groupes de laïcs, c'est là que vous devez être attentif, sans vous laisser emporter par votre humeur. Revenez sans cesse à votre objet de méditation à intervalles réguliers. En compagnie, votre pratique doit être d'un niveau très avancé.

À une autre occasion, Luang Por parla de l'état d'esprit du pratiquant et de la façon dont il se reflète dans son comportement extérieur :

Si, grâce à cet entraînement, votre esprit est devenu lucide et calme, vous serez plus distant de vos amis, vous ne voudrez pas socialiser. Le Bouddha dit qu'un groupe de dizaines de milliers, ou de centaines de milliers d'êtres éveillés peuvent vivre ensemble sans faire de bruit. Cent ou deux cents vrais pratiquants vivant ensemble, sans aucun son de conversation frivole.

CENSURE

Un certain nombre d'observances et de règlements monastiques suppléaient aux règles de formation régissant les contacts des moines avec les femmes laïques. Les conversations d'un jeune moine avec des

femmes laïques étaient limitées aux membres de sa famille. Pour parler avec une femme, y compris sa propre mère, un moine devait d'abord demander la permission et parler dans un lieu public en présence d'au moins un autre homme. Luang Por considérait les désirs sensuels des jeunes moines comme des blessures ouvertes en voie de guérison lente. Le contact avec les laïcs en général, et les femmes en particulier, était considéré comme exposant inutilement les plaies à la possibilité d'une infection. Ajahn Jundee se souvient :

“Il affirmait que le fait d'avoir beaucoup de contacts avec les laïcs était une cause de déclin... Les moines de ma génération passaient deux ou trois ans au monastère avant d'avoir une conversation avec des laïcs. Parfois, ma sœur venait me rendre visite, et nous avions trop peur de Luang Por pour parler entre nous. C'était encore pire si vous demandiez la permission de rentrer chez vous pour rendre visite à votre famille. Il vous demandait “Pourquoi ?” d'une voix très sévère. Il était si intimidant que personne ne voulait plus jamais lui redemander. Si vous vouliez rendre visite à votre famille, il vous fallait une très bonne raison.”

Les femmes visitant le monastère devaient être reçues dans un lieu public. Il était absolument interdit aux femmes de rendre visite aux moines dans leur kuti. Luang Por explique comment ces règles protègent la réputation du moine :

Si vous avez des invités, qu'il s'agisse de votre mère, de votre jeune sœur ou de n'importe qui d'autre - vous devez les accueillir au réfectoire. Si quelqu'un vient demander un moine en particulier, quel qu'il soit, invitez-le à aller l'attendre là-bas. Pourquoi n'êtes-vous pas autorisé à recevoir des invités dans votre kuti ? Parce que si une femme vient vous rendre visite, comment savoir si c'est votre sœur ou votre mère ? Comment quelqu'un peut-il savoir qu'il ne s'agit pas de votre ex-femme ou de votre ancienne petite amie ?

Vu d'un œil contemporain, l'attitude de Luang Por peut sembler excessivement paternaliste. Mais le paternalisme était précisément le but recherché. Les moines s'engageaient volontairement dans une relation père-fils avec le maître et, ce faisant, lui cédaient le droit de porter des jugements sur leur bien-être spirituel. Grâce à sa connaissance profonde

du fonctionnement de l'esprit, Luang Por était parfaitement conscient de la force et de la fourberie des souillures mentales. Il suffisait d'un instant de négligence pour que de vieilles habitudes malhabiles, non encore maîtrisées, submergent les idéaux et les aspirations d'un moine, causant des dommages durables à son bien-être et à sa réputation, ainsi qu'à ceux du monastère. Compte tenu de ce qui était en jeu, la sur-vigilance, comme la sur-ingénierie d'une structure porteuse, était la politique la plus sage.

Les restrictions concernant les contacts avec les laïcs s'étendaient à la correspondance :

Quand vous recevez une lettre ou quand vous allez en envoyer une, informez Ajahn Chu ou Ajahn Liem. Qu'avez-vous écrit ? Lisez-le à l'un d'eux. Quand une lettre arrive, donnez-la à l'un d'eux pour qu'il la lise en premier. Quel genre de lettre est-ce ? De quoi s'agit-il ? Une jeune femme vous écrit-elle ? Est-ce une lettre raisonnable ? Êtes-vous en contact avec les communistes ? Faites-vous entrer clandestinement des agents secrets ? Observez si votre correspondance conduit à une croissance ou à un déclin du Dhamma.

CEREMONIES I : DEMANDER PARDON

Luang Por utilisait de nombreux rituels simples figurant dans les textes du Vinaya pour promouvoir les valeurs d'harmonie et d'amitié au sein du Sangha. Parmi ceux qui régissaient les relations entre maître et disciples, moine aîné et moine junior, celui de la "demande de pardon" était le plus personnel.

Avant de quitter le monastère pour une longue période, pour partir en tudong, par exemple, ou pour s'installer dans un monastère affilié, un moine, vêtu de sa robe principale, l'épaule droite découverte, et de sa robe extérieure soigneusement repliée sur l'épaule gauche, s'approchait de Luang Por. Il tenait à la main un petit plateau sur lequel étaient disposés avec soin des bougies, de l'encens, des fleurs et des bâtonnets à dents qu'il avait lui-même sculptés. Après s'être prosterné trois fois, puis s'être agenouillé, les mains en anjali, et avoir récité les formules traditionnelles en Pāli, il demandait formellement pardon pour toutes les

actions inappropriées du corps, de la parole et de l'esprit, intentionnelles ou non, publiques ou privées, qu'il avait pu commettre pendant la période qu'il avait passé sous sa direction.

Luang Por prononçait d'abord la phrase en Pāli offrant le pardon à son disciple, puis, à son tour, lui demandait pardon au cas où il lui aurait causé de la détresse par inadvertance. Ensuite, Luang Por donnait une bénédiction suivie d'un enseignement du Dhamma. Il s'agissait d'une cérémonie qui marquait d'un sceau édifiant la période précédente. Elle offrait à l'étudiant (qui aurait autrement été trop craintif de Luang Por pour demander un entretien privé) une rencontre intime avec son maître dont il se souviendrait partout où il irait à l'avenir. Si le moine nourrissait le moindre regret ou la moindre crainte d'avoir commis un mauvais kamma pendant qu'il vivait avec Luang Por, son esprit était apaisé par les paroles de pardon.

Cette cérémonie ne se limitait pas à marquer la fin d'une période d'enseignement avec Luang Por lui-même. Ses disciples qui entamaient une relation formelle de formation avec l'abbé d'un monastère affilié devaient suivre la même pratique. Cette cérémonie était considérée comme la manière correcte pour les moines de prendre congé les uns des autres. La cérémonie était également accomplie par l'ensemble du Sangha avant le début d'une période de retraite - une sorte de purification de l'air, la déclaration d'un nouveau début.

Luang Por encourageait également les moines à utiliser la cérémonie comme un moyen habile de résoudre les mauvais sentiments qui pouvaient occasionnellement surgir entre eux et de faire amende honorable pour un mauvais comportement. Un moine ne demande pas pardon à un moine avec moins d'années d'expérience que lui de cette manière formelle, c'est toujours le moine plus jeune qui demande pardon au plus expérimenté (si un moine plus expérimenté estime nécessaire de s'excuser auprès d'un moine plus jeune, il le fait de manière informelle). Dans les cas où les deux parties d'un conflit étaient blessées et où le moine plus jeune n'avait pas le sentiment d'avoir fait quelque chose de mal, il était néanmoins encouragé à ravalier sa fierté et à demander pardon. En assumant ainsi la responsabilité, il donnait au moine plus âgé l'occasion d'être magnanime, d'accepter sa propre contribution au problème sans perdre la face. Cette brève cérémonie offrait un modèle étonnamment efficace que les moines pouvaient utiliser pour laisser leurs griefs derrière eux.

Ajahn Liem, le moine que Luang Por choisit pour lui succéder en tant qu'abbé de Wat Pah Pong, réfléchit à la compréhension de la cérémonie de demande de pardon qu'il avait apprise :

“Les sages considèrent la demande de pardon comme un moyen d'effacer les mauvaises choses de l'esprit. Parfois, par inadvertance, par négligence ou par manque de compréhension, nous pouvons avoir des pensées malhabiles envers notre maître. Lorsque nous voulons qu'elles s'estompent et disparaissent de notre esprit, nous accomplissons cette cérémonie afin d'éviter toute conséquence kammique*. Elle est d'une grande utilité pour les pratiquants du Dhamma car elle empêche l'inquiétude et l'agitation de submerger l'esprit. Elle met fin à toute suspicion et méfiance. Vous vous sentez clair et lumineux. Votre esprit est à l'aise, que vous continuiez à vivre avec le maître ou que vous alliez ailleurs. La demande de pardon est une belle coutume. Parfois, même les êtres éveillés demandent pardon, afin d'être un bon exemple pour leurs disciples et les générations futures.”

CÉRÉMONIES II : DEMANDER LA DÉPENDANCE

Un moine junior (*navaka*) - ordonné depuis moins de cinq ans - doit “demander la dépendance” d'un maître. Il le fait au moyen d'une courte cérémonie au cours de laquelle il fait la demande suivante : “Que le Vénérable soit mon maître. Je vivrai sous votre dépendance”. Lorsque le maître répond par l'affirmative, l'étudiant chante :

“Mayham bhāro ; aham'pi therassa bhāro.”

“ Puissiez-vous être mon fardeau. Que je sois votre fardeau.”

Par cette cérémonie, le moine se déclare formellement désireux d'être formé et d'être ouvert aux remontrances. Ce n'est qu'après la période initiale de formation de cinq ans que le moine obtient le privilège de vivre indépendamment d'un enseignant.

* Référence au kamma “défunt” (ahosi [=kamma qui a déjà été accompli]) qui se produit lorsque les conditions nécessaires, pour qu'un acte kammique porte ses fruits d'une manière particulière, soient supprimées.

La cérémonie est répétée par l'ensemble de la communauté monastique au début de la Retraite annuelle des Pluies, qui dure trois mois. Tout d'abord, la communauté demande formellement pardon au maître pour toutes les transgressions qu'elle a pu commettre à son égard au cours des mois précédents. Ensuite, elle renouvelle sa demande de dépendance à son égard pour la retraite à venir. Le maître donne une bénédiction à ses disciples, puis une exhortation. À l'une de ces occasions, Luang Por a enseigné :

Vous avez maintenant demandé la dépendance. C'est comme si vous n'aviez nulle part où vivre ou que votre maison n'était pas assez grande... et que vous demandiez à vivre dans la maison de quelqu'un et à devenir dépendant de lui. Il y a des conseils que vous devez suivre et certains devoirs que vous devez accomplir par respect pour le propriétaire de la maison. L'un de ces devoirs est, qu'à chaque fois que je vous enseigne, vous vous souvenez de mes paroles et y réfléchissez, puis pratiquez en conséquence. Mon devoir est de vous aider tous à satisfaire vos besoins matériels et de vous enseigner le Dhamma et diverses observances.

Ainsi, à partir de ce jour, notre relation sera celle d'un maître et d'un disciple. En tant qu'enseignant, je vous donne le Dhamma, des réflexions, des perspectives, des connaissances et ainsi de suite dans une mesure appropriée. Comme vous m'avez demandé à vivre sous ma dépendance, je suis heureux de vous l'accorder et je n'ai aucun scrupule à le faire. Si nous nous considérons l'un l'autre comme un père et un fils, alors notre relation sera une relation de confiance mutuelle.

Le Bouddha nous a enseigné que si nous nous rendons dans un monastère et qu'il semble être un endroit approprié, alors le premier ou le deuxième jour, dès que l'occasion s'y prête, nous demandons la permission au maître de rester un peu plus longtemps ou nous lui demandons tout de suite de dépendre de lui. Ensuite, vous pouvez dire : "Si le vénérable abbé voit que ma conduite ou mes manières sont incorrectes ou inappropriées, je vous invite à me réprimander par compassion. Je retiendrai ce que vous dites et y réfléchirai en conséquence".

C'est vraiment une excellente chose à faire. Si vous ne le faites pas, alors le maître ne sait pas ce qu'il peut vous dire. Il ne sait pas si vous êtes prêt ou non à être réprimandé, si cela vous contrarierait. Il est donc important d'inviter le maître à vous réprimander, c'est un signe de respect. Lorsqu'un maître comme moi entend cette invitation, il se sent rassuré. Si le disciple fait quelque chose de mal, alors le maître sait qu'il peut dire quelque chose ; il se sent encouragé à donner des conseils et des enseignements. Il n'y a pas de scrupules ou d'incertitudes dans son esprit. Demander la dépendance crée une proximité entre le maître et le disciple. Le disciple s'ouvre, se fait humble, et une profonde compréhension mutuelle peut se développer.

Selon la Discipline, un moine ayant plus de cinq Retraites des Pluies est censé avoir acquis une connaissance suffisante du Dhamma et de la Discipline pour vivre indépendamment d'un maître s'il le souhaite. Il doit savoir ce qui est une infraction et ce qui ne l'est pas, ce qui est une infraction grave et ce qui est une infraction légère, et la manière d'expier les infractions commises. Bien entendu, certains moines n'atteignent pas ce niveau de maturité après cinq ans de vie monastique. Dans ce cas, Luang Por les faisait continuer sous dépendance jusqu'à ce qu'il soit certain de leur maturité. Il dit aussi que même si la dépendance n'est plus obligatoire, un moine qui est 'calme et posé, respectueux et attentif' peut choisir de demander la dépendance tout de même, 'comme un fils adulte dont les cheveux sont gris, mais dont la déférence envers ses parents ne faiblit jamais.'

LES QUATORZE DEVOIRS

Comme le suggère le mot "injonctions", les textes du Vinaya rassemblés dans les *Kandhakas* ne concernent pas seulement les "actes répréhensibles", mais aussi les devoirs et les responsabilités qui étaient 'imposés'. L'une des caractéristiques de la formation à Wat Pah Pong était l'importance accordée à la pratique d'un ensemble de quatorze de ces devoirs ou *kiccavatta*. Luang Por considérait qu'ils favorisaient le développement de la pleine conscience, de la circonspection, de la rigueur et de l'attention à ses responsabilités chez le moine, tout en favorisant l'harmonie et l'intégrité du Sangha. Ces devoirs sont les suivants :

1. Les devoirs d'un moine visiteur à son arrivée dans un monastère.
2. Les devoirs des moines résidents envers les moines visiteurs.
3. Les devoirs d'un moine qui quitte un monastère.
4. La méthode pour montrer l'appréciation des mérites.
5. Les devoirs dans le réfectoire et lorsqu'on reçoit un repas à l'extérieur du monastère.
6. Les devoirs lors de la tournée d'aumônes.
7. Les devoirs d'un habitant de la forêt.
8. Les devoirs envers le lieu d'habitation.
9. Les devoirs dans la chaufferie*.
10. Les devoirs dans les toilettes.
11. Les devoirs d'un disciple envers son précepteur.
12. Les devoirs d'un précepteur envers son disciple.
13. Les devoirs du disciple envers son maître.
14. Les devoirs d'un maître envers son disciple.

DEVOIRS ENVERS LE MAÎTRE OU LE PRÉCEPTEUR

Parmi ces devoirs, l'explication détaillée d'une seule paire - les devoirs du disciple envers l'enseignant ou le précepteur** - donnera une idée de leur sophistication.

* Un précurseur du sauna moderne, utilisé à des fins médicinales.

** Les devoirs de l'étudiant envers le maître et le précepteur se chevauchent beaucoup. Ici, l'explication portera uniquement sur la relation maître-étudiant, Luang Por n'étant devenu précepteur qu'en 1976.

Vous devriez tous vous intéresser aux différents devoirs, tels que ceux envers le précepteur ou le maître. Ces devoirs nous lient les uns aux autres et créent un sentiment de communauté et d'harmonie. Ils nous permettent de montrer notre respect d'une manière qui est considérée comme propice depuis l'époque du Bouddha.

La relation maître-disciple établie dans les textes est régie par l'idée de responsabilité mutuelle. Le maître s'acquitte de sa responsabilité envers le disciple en l'instruisant et en lui donnant le bon exemple ; le disciple s'acquitte de son devoir envers le maître en se consacrant à l'étude et à l'application de tout ce qui lui a été enseigné et en lui rendant divers services. À Wat Pah Pong, le rôle d'assistant personnel était très convoité, et l'assistant était régulièrement remplacé afin d'éviter la jalousie.

Assister le maître est un type unique de pratique du Dhamma : essentiellement, le moine prend les besoins quotidiens du maître comme objet de sa pleine conscience. C'est une pratique qui exige dévotion, patience, endurance, vigilance, sensibilité et intelligence. Le système selon lequel les moines juniors se relaient pour être les assistants personnels de l'enseignant a de nombreux effets bénéfiques, tant pour l'enseignant que pour l'étudiant. Celui-ci a ainsi la possibilité de voir de près la façon de pratiquer du maître, d'être inspiré par lui, de développer un lien avec lui et de surmonter sa timidité à demander des instructions personnelles. Dans le même temps, l'enseignant a l'opportunité de voir son disciple de près et d'observer son comportement général, son état d'esprit, l'attitude qu'il adopte dans l'exercice de ses fonctions et son caractère général - autant d'éléments qui l'aident à enseigner à son disciple de la manière la plus efficace possible.

Le volume et le type de tâches à effectuer pour l'enseignant dépendent dans une certaine mesure de l'âge et de la personnalité de ce dernier. Il y a moins à faire pour un maître quadragénaire en bonne santé que pour un maître septuagénaire fragile. Certains moines âgés insistent pour ne recevoir que le strict minimum de service et pour s'occuper de leurs propres affaires. D'une manière générale, les enseignants préféreraient s'acquitter eux-mêmes d'une grande partie des tâches que leurs assistants accomplissent pour eux. Mais ils se soumettent aux conventions par respect pour le Vinaya et pour le bénéfice de l'assistant.

Avec certaines modifications, la pratique enseignée à Wat Pah Pong (étroitement basée sur les prescriptions originales du *Khandhakas**) est la suivante. Tôt le matin, l'assistant se rend au kuti du maître et annonce son arrivée par une toux polie. Le premier devoir de la matinée est de préparer de l'eau pour que le maître se lave le visage et se brosse les dents, puis de lui offrir une serviette pour se sécher le visage. Ensuite, l'assistant offre au maître la robe inférieure (il a dormi dans son linge de bain), puis sa robe supérieure. Pendant qu'ils marchent vers la salle du Dhamma, l'assistant, qui porte la robe extérieure et le sac à bandoulière du maître, marche devant. Dans la salle du Dhamma, il prend le carré de tissu pour s'asseoir dans le sac à bandoulière et l'étale proprement, puis il place la robe extérieure pliée du maître à côté. À la fin de la séance du matin, l'assistant ramasse le sac à bandoulière et le tissu sur lequel le maître était assis et les emporte au réfectoire.

Ensuite, l'assistant prépare le siège du maître dans le réfectoire, en disposant proprement la bouilloire, le crachoir, la serviette, la cuillère en acier inoxydable** et des bâtonnets à dents. Il prépare le bol à aumônes en le détachant de son support en bambou et en le rinçant à l'eau. Il prend ensuite les robes supérieure et extérieure du maître et les dispose ensemble, prêtes à être enfilées par le maître, les attaches étant déjà liées. L'assistant porte le bol à aumônes du maître jusqu'à la limite du village avant de le lui offrir. Dès que la tournée d'aumônes est terminée, il demande le bol et le rapporte au monastère avant le maître. À son arrivée, il enlève ses propres robes supérieure et extérieure, et vide son bol à aumônes et celui du maître dans un grand bol en émail qui est porté par un postulant à la cuisine. Ensuite, il attend près du pédiluve à l'extérieur de la salle du Dhamma pour laver et sécher les pieds du maître. Il aide celui-ci à retirer ses robes et, si elles sont tachées de sueur, il les met à l'air.

Dès que le maître a terminé son repas, l'assistant lui demande la permission de lui laver les mains. Le maître tient ses mains au-dessus du crachoir, l'assistant verse de l'eau dessus et les sèche avec une serviette ; il lui offre ensuite un bâtonnet à dents. Ensuite, l'assistant nettoie le siège du maître

* Vin Cv.8.11-12

** De nombreux moines de la forêt préfèrent manger avec leur main droite.

et emporte son bol et son crachoir pour les laver, puis il rapporte le bol du maître dans son kuti où il le range à côté du sien.

Si le maître reçoit des invités pendant la journée, le moine assistant s'assoit silencieusement à ses côtés et lui offre toute l'aide dont il a besoin. S'il fait très chaud, par exemple, ou s'il y a des moustiques, il peut éventer le maître. S'il veut ouvrir ou fermer une fenêtre, il doit demander la permission. Lorsque le maître a de la compagnie, il ne l'interrompt pas et ne parle pas, sauf si on lui adresse la parole. Si des femmes viennent voir le professeur, il est toujours présent pour veiller à ce que le professeur ne soit jamais seul avec une femme. Il fait office de secrétaire du maître, lui rappelant les rendez-vous à venir. Il peut organiser une boisson rafraîchissante pour le maître s'il a enseigné pendant longtemps. Il veille à ce que le maître prenne les médicaments qui lui ont été prescrits au bon moment. S'il remarque que le maître est fatigué, il essaie de trouver un moyen poli d'encourager les invités à partir et de permettre au maître de se reposer.

Le moine assistant garde le kuti du maître propre, veillant à ce qu'il soit balayé et nettoyé régulièrement. Chaque jour, il balaie les alentours du kuti, le sentier de méditation et le chemin menant au kuti. Il veille à ce qu'il y ait une réserve constante d'eau dans la jarre en terre cuite pour le bain et dans la bouilloire pour la boisson. Il aère régulièrement la literie au soleil. Les taies d'oreillers et les couvertures sont régulièrement lavées. Il effectue lui-même les réparations nécessaires sur le kuti ou informe le Sangha de ce qui doit être fait. Il veille à ce que les toilettes soient impeccables. Il veille à ce que le savon, le dentifrice, etc. ne s'épuisent pas.

Le moine assistant est responsable du lavage des robes du maître. Il ne les abandonne pas sur la corde à linge mais les surveille jusqu'à ce qu'elles soient sèches, puis il les plie soigneusement et les remet dans le kuti du maître.

Le moine assistant prépare un linge de bain, une serviette et du savon pour le bain du soir du maître, qui peut avoir lieu utilisant une grande jarre en plein air ou dans une salle de bain. S'il fait froid ou si le maître est malade, l'assistant peut faire préparer de l'eau chaude. Les moines âgés s'assoient parfois sur une chaise pendant le bain, d'autres restent debout et se versent de l'eau avec une cruche. Le moine assistant aide à savonner les pieds, les jambes et le dos du maître. Il ne touche pas sa

tête. Il demande la permission avant son premier contact avec le corps du maître. Certains maîtres n'aiment pas qu'on les aide à prendre leur bain, auquel cas le moine assistant se tient sur le côté, tenant la serviette et les robes propres, ou il peut en profiter pour nettoyer les sandales du maître. Une fois que celui-ci s'est séché, il enroule la serviette autour de sa taille et l'assistant s'accroupit pour tirer le drap de bain humide vers le bas et le mettre dans un seau d'eau pour qu'il soit lavé. Il présente au maître un drap de bain propre et une robe inférieure. Ensuite, il récupère les robes et le sac à bandoulière du maître et les apporte à la salle du Dhamma pour la séance du soir, de la même façon qu'il l'a fait le matin.

En fin de soirée, l'assistant prépare le lit du maître. Il s'assure qu'il y a de l'eau potable fraîche, et si le maître est âgé et qu'il n'y a pas de toilettes dans le kuti, il place un crachoir près du lit (qu'il videra le matin). Pendant la saison froide, il prévoit des couvertures. Si le kuti est dépourvu de moustiquaires, il prépare la moustiquaire. S'il a la compétence nécessaire, il peut offrir un massage au maître. Enfin, lorsque tous les besoins du maître ont été satisfaits, l'assistant s'incline trois fois et le laisse se reposer.

Pendant un certain nombre d'années, le moine considéré comme le plus éminent dans la pratique du service à l'enseignant à Wat Pah Pong, était Ajahn Ruangrit.

“À l'époque, Luang Por se couchait généralement aux premières heures du matin et se levait vers cinq heures. Je lui offrais de l'eau chaude et de l'eau froide pour se laver, ainsi que des bâtonnets à dents. Au début, je lui offrais juste un peu d'eau pour qu'il se lave le visage et se rince la bouche, mais plus tard, je lui demandais de retirer ses fausses dents pour les nettoyer. Quant à l'aider à enfiler ses robes, à les laver, à appliquer une crème médicinale sur son corps, à faire son lit et ainsi de suite, si vous faisiez du bon travail, il vous laissait faire. Si vous le faisiez maladroitement, il préférerait que vous ne vous donniez pas la peine et parfois il vous jetait dehors. Il n'aimait pas dire aux gens de faire des choses personnelles pour lui. Il ne vous dirait jamais de lui nettoyer ses fausses dents ou de vider le crachoir rempli de son urine ; il ne vous dirait pas non plus de lui laver les pieds ou de laver ses robes ; il ne dirait jamais rien de tel. Mais si l'un de ses disciples lui était dévoué et voulait accomplir les devoirs envers le maître tels qu'ils sont fixés par les textes, et que ce moine avait une certaine compétence, alors il donnait la permission.”

Un grand contemporain de Luang Por Chah, Luang Por Lee, a donné l'un des plus mémorables récits de service au maître. La précision, l'attention aux détails que l'on attendait de lui, serait reconnue par n'importe lequel des disciples de Luang Por Chah.

“Pour pouvoir rester avec Luang Pu Mun pendant un certain temps, il fallait être très observateur et très circonspect. Vous ne pouviez pas faire de bruit lorsque vous marchiez sur le sol, vous ne pouviez pas laisser d'empreintes de pas sur le sol, vous ne pouviez pas faire de bruit lorsque vous avaliez de l'eau ou que vous ouvriez les fenêtres ou les portes. Tout ce que vous faisiez devait être une science : étendre les robes, les rentrer, les plier, disposer les tapis de sol, arranger la literie, tout. Sinon, il vous chassait, même en plein milieu de la Retraite des Pluies. Même dans ce cas, vous deviez vous en accommoder et essayer d'utiliser votre sens de l'observation.

“Tous les jours, après notre repas, j'allais remettre de l'ordre dans sa chambre, rangeant son bol et ses robes, disposant sa literie, son carré de tissu pour s'asseoir, son crachoir, sa bouilloire à thé, son oreiller, etc. Je devais tout laisser en ordre avant qu'il n'entre dans la pièce. Lorsque j'avais terminé, je prenais note de l'endroit où j'avais placé les choses, je me dépêchais de sortir de la pièce et de me rendre dans ma propre chambre, qui était séparée de la sienne par un mur de feuilles de bananier. J'avais fait un petit trou dans le mur pour pouvoir regarder à travers et voir Luang Pu Mun et ses affaires. Quand il entra dans la pièce, il regardait de haut en bas, inspectant ses affaires. Il en prenait certaines et les déplaçait ; en il en laissait d'autres là où elles étaient. Je devais observer attentivement et prendre note de l'endroit où les choses étaient mises.

“Le lendemain matin, je recommençais, essayant de placer les objets là où je l'avais vu les mettre lui-même. Finalement, un matin, alors que j'avais fini de ranger les choses et que je retournais dans ma chambre pour jeter un coup d'œil par le trou, il est entré dans sa chambre, est resté assis pendant une minute, a regardé à droite et à gauche, de haut en bas, tout autour - et n'a rien touché. Il n'a même pas retourné son drap. Il a simplement dit ses chants, puis a fait une sieste. En voyant cela, je me suis senti vraiment heureux d'avoir pris soin de mon maître selon son goût.”

LOGEMENTS

“Nous serons satisfaits de n’importe quel logement. Nous parlerons en louant le fait d’être satisfaits de n’importe quel logement. Nous ne ferons rien de répréhensible ou d’indigne pour obtenir un logement. Si nous n’obtenons pas de logement, nous ne serons pas perturbés. Si nous obtenons un logement, nous l’utiliserons sans en être esclaves, sans nous en enticher, sans commettre d’infraction, en voyant les dangers et en discernant le moyen d’y échapper.” C’est ainsi, moines, que vous devez vous entraîner.

SN 16.1

La plupart des kutis de Wat Pah Pong furent offerts par des laïcs et leurs familles. Pour les villageois locaux, réunir l’argent nécessaire à la construction d’un kuti en bois, même modeste, était un acte de mérite unique, qui leur procurerait de la joie pour le reste de leur vie. Les moines apprirent à honorer la générosité du donateur de leur kuti en l’entretenant avec grand soin. Négliger cette responsabilité était susceptible d’exposer le moine coupable à une sévère réprimande.

Il n’y a pas de police du Sangha pour maintenir l’ordre dans un monastère. Aucun châtiment corporel n’est infligé aux moines qui se comportent mal. Lorsque les normes du monastère baissaient, les appels de Luang Por étaient généralement destinés à susciter une sage honte. Luang Por soulignait le conflit entre les actions qu’il critiquait et les normes attendues de quelqu’un qui subsistait grâce à la générosité des autres et qui s’était engagé à respecter un haut niveau de moralité et à suivre un entraînement rigoureux. Souvent, il faisait des comparaisons avec les grands maîtres d’autrefois. Une fois, vers la fin de sa carrière d’enseignant, il a fait un discours* si percutant sur l’état des toilettes du monastère que les moines les plus anciens l’évoquent encore quand ils se souviennent du bon vieux temps :

Pendant le sixième règne** Chao Khun Nor du Wat Tepsirin était un page royal. À la mort du roi, il devint moine. Il ne quittait son

* Publié sous le titre Toilets on the Path dans The Collected Teachings of Ajahn Chah. Texte traduit en français : Toilettes sur le sentier

** Le règne du roi Vajiravudh, 1910-1925.

kuti que pour assister aux réunions officielles du Sangha. Il ne descendait même pas pour recevoir des invités laïcs. Il vivait dans son kuti et dormait dans un cercueil. Pendant toute sa vie monastique, il n'a jamais fait de tudong. Il n'en avait pas besoin, il était inébranlable. Vous faites tous du tudong jusqu'à ce que votre peau se couvre d'ampoules. Vous gravissez des montagnes, puis descendez vers la mer, et une fois que vous y êtes, vous ne savez plus où aller. Vous partez aveuglément à la recherche du Nibbāna, l'esprit embrouillé, en fourrant votre nez partout où vous le pouvez. Et où que vous alliez, vous laissez derrière vous des toilettes sales - trop occupés à chercher le Nibbāna pour les nettoyer.

Dans son approche sans faille à l'égard de la formation, la négligence des toilettes n'était pas une mince affaire. C'était le signe d'un manque inquiétant d'attention et de responsabilité qui ne pouvait que contaminer les autres domaines de la pratique des moines.

Ne fermez pas les yeux sur l'état des kutis dans lesquels vous vivez et des toilettes que vous utilisez tous les jours. Des laïcs de Bangkok, d'Ayutthaya, de tout le pays, offrent des fonds pour nos besoins ; certains envoient de l'argent par la poste pour la cuisine du monastère. Nous sommes des moines, pensez-y. Ne venez pas au monastère pour devenir plus égoïste que vous ne l'étiez dans le monde - ce serait une honte. Réfléchissez bien aux choses dont vous vous servez chaque jour : les quatre nécessités de base que sont la robe, la nourriture offerte en aumône, le logement et les médicaments. Si vous ne faites pas attention à l'usage que vous faites de ces nécessités, vous ne réussirez pas en tant que moine.

Autrefois, il n'y avait pas de toilettes à eau ; les toilettes que nous avions alors n'étaient pas aussi bien que celles que nous utilisons aujourd'hui. Mais les moines et les novices étaient bons et nous n'étions que peu nombreux. Aujourd'hui, les toilettes sont bien mais les gens qui les utilisent ne le sont pas. Nous n'arrivons jamais à faire les deux en même temps.

Les gens offrent de nouvelles cuvettes de toilettes. Je ne sais pas si vous les nettoyez ou pas, mais il y a des rats qui vont dans les toilettes pour chier, et des geckos. Des rats, des geckos et des

moines - tous utilisent l'endroit ensemble. Les geckos ne nettoient jamais les toilettes et les moines non plus. Vous n'êtes pas mieux qu'eux. L'ignorance n'est pas une excuse pour quelque chose comme ça.

La situation en ce qui concerne les logements est particulièrement déplorable. Les kutis sont dans un état épouvantable. Il est difficile de dire lesquels sont habités par des moines et lesquels sont vides. Des termites rampent le long des poteaux en béton et personne ne fait rien. C'est une véritable honte. J'ai fait une visite d'inspection peu après mon retour au monastère et c'était déchirant. J'ai de la peine pour les laïcs qui ont construit ces kutis pour que vous y viviez.

Tout ce que vous utilisez dans cette vie est un support pour la pratique. Le Vénérable Sāriputta gardait l'endroit où il vivait immaculé. S'il trouvait un endroit sale, il le nettoyait avec un balai. Si c'était pendant la tournée d'aumônes, il utilisait son pied. Le logement d'un moine pratiquant est différent de celui d'une personne ordinaire. Si votre kuti est en désordre, alors votre esprit sera de même.

Prendre soin des bâtiments de la zone centrale du monastère n'était pas seulement un devoir, mais aussi un moyen de propager le Dhamma. En vivant frugalement, en pratiquant le contentement et en maintenant des normes de propreté élevées, les moines pouvaient inspirer les laïcs sans dire un mot.

Faites de ce monastère un bon monastère. Il n'est pas nécessaire de faire grand-chose pour qu'il soit bien. Faites ce qui doit être fait. Prenez soin des kutis et de la zone centrale du monastère. Si vous le faites, les laïcs qui viennent et le voient pourraient même se sentir si inspirés par une émotion religieuse qu'ils réaliseraient le Dhamma sur le champ. Ne ressentez-vous pas de la sympathie pour eux ? Pensez à ce qui se passe lorsque vous montez une montagne ou entrez une grotte, comment ce sentiment d'émotion religieuse surgit et l'esprit s'incline naturellement vers le Dhamma.

PENSEZ AUX LAÏCS

Le Bouddha a clairement indiqué dans un certain nombre de ses discours que, si le mérite de ceux qui font des offrandes au Sangha dépend dans une large mesure de la pureté de leurs propres intentions, il est également affecté par l'attention et l'intégrité des moines qui les utilisent.

C'est pourquoi, moines, mobilisez votre énergie pour obtenir ce qui n'a pas encore été obtenu, pour atteindre ce qui n'a pas encore été atteint, pour réaliser ce qui n'a pas encore été réalisé [en pensant] : "De cette façon, notre départ du foyer ne sera pas stérile, mais portera ses fruits et sera fertile. De même, la nourriture offerte en aumône, le logement et les produits médicaux que nous utilisons apporteront à ceux qui les ont offerts beaucoup de fruits et de grands bienfaits". C'est ainsi, moines, que vous devez vous entraîner. Percevant votre propre bénéfice, moines, vous devriez vous entraîner avec attention et diligence. En percevant le bénéfice pour les autres, moines, vous devriez vous entraîner avec attention et diligence. En percevant le bénéfice pour les deux, moines, vous devriez vous entraîner avec attention et diligence.

SN 12.22

Lorsqu'il réprimandait le Sangha, Luang Por les encourageait constamment à se souvenir des sacrifices faits pour eux par les laïcs et de leurs devoirs envers eux. Faisant référence à une utilisation extravagante de tissu, il dit :

Si les laïcs voyaient cela, imaginez à quel point ils seraient découragés. "Aussi pauvres que nous soyons, quelles que soient les difficultés que nous rencontrons, nous parvenons toujours à acheter du tissu pour offrir aux moines. Mais ils vivent comme des rois. De très bons tissus sans une seule déchirure sont jetés partout." Ils perdraient toute leur foi.

Il n'était pas au-dessus d'une certaine dose de manipulation émotionnelle. Dans une culture où l'on accorde une telle importance au fait de montrer sa reconnaissance pour l'aide que l'on reçoit dans la vie, ce genre de rappels était extrêmement puissant. Encore et encore, le message qu'il faisait passer à ses disciples était le suivant : vous vivez tous ici grâce à la foi et à la générosité des bouddhistes laïcs. C'est votre responsabilité

d'honorer cette foi en pratiquant avec sincérité. Ne pas le faire, c'est créer un très mauvais kamma.

CONSOMMATION OPTIMALE

L'une des qualités les plus importantes que les moines de Wat Pah Pong devaient développer au cours des premières années de leur formation était la capacité de juger de la "juste quantité" - ni trop ni trop peu, la quantité optimale - lorsqu'ils utilisaient les nécessités de base. Des réflexions sur l'utilisation judicieuse de ces nécessités étaient incluses dans les sessions de chant du matin et du soir afin de fournir des rappels réguliers. Trop de n'importe quoi signifiait l'indulgence sensuelle et l'accumulation de souillures mentales ; trop peu était un ascétisme stérile. La tâche consistait à trouver le juste milieu. Ce n'était pas facile, et de temps à autre, les moines débutants pouvaient ressentir un soudain élan de résistance. S'il y avait quelque chose qui risquait d'entraîner un discours féroce de Luang Por sur le Dhamma, c'était l'utilisation inconsidérée des nécessités de base.

Si la nourriture qui reste dans votre bol est suffisante pour nourrir au moins trois ou quatre laïcs, alors les choses sont allées trop loin. Comment quelqu'un qui n'a aucun sens de la modération va-t-il comprendre comment entraîner son esprit ? Lorsque vous pratiquez la méditation assise et que votre esprit est en ébullition, où allez-vous trouver la sagesse pour le pacifier ? Si vous ne connaissez même pas des choses élémentaires comme la quantité de nourriture dont vous avez besoin, ce que signifie prendre peu, c'est vraiment terrible. Si vous ne connaissez pas vos limites, vous serez comme l'homme avide de l'histoire ancienne qui essaya de transporter une si grosse bûche de bois depuis la forêt qu'il tomba raide mort à cause de son poids.

Combien est suffisant ? Combien est trop ? Combien est trop peu ? Telles étaient les questions que les moines devaient constamment se poser quant à leur utilisation des nécessités. La capacité de reconnaître la quantité optimale dans toute situation et de s'y tenir, ainsi que la retenue des sens et la vigilance, ont été déclarées par le Bouddha comme étant les trois vertus "*apaṇṇaka*" ou "toujours pertinentes" ; elles constituaient la base privilégiée des enseignements du Dhamma de Luang Por au Sangha.

VOUS N'ÊTES PAS CE QUE VOUS MANGEZ

Le végétarisme peut être un sujet controversé dans les milieux bouddhistes. Dans le bouddhisme Theravada, la consommation de viande est considérée comme acceptable tant que l'on n'a pas tué l'animal soi-même ou joué un rôle direct dans sa mort. Le Bouddha n'a pas interdit aux moines de manger des plats à base de viande* à condition qu'ils soient sûrs qu'aucun animal n'avait été tué spécifiquement pour eux. L'un des principaux idéaux du mode de vie des moines qui mendient leur nourriture est qu'ils doivent être faciles à contenter, reconnaissants pour tout ce qu'on leur offre et peu exigeants en matière de nourriture. Si un laïc met de la viande dans le bol d'un moine lors d'une tournée d'aumônes, le moine est censé l'accepter par respect pour cet acte de générosité ; il est libre de la manger ou non.

Le Bouddha considérait que le végétarisme dans le Sangha était une question de choix personnel et refusait de le rendre obligatoire. Il est manifeste, dans les Discours, qu'il a lui-même consommé de la viande à l'occasion (la plus célèbre étant le plat de porc qu'il accepta du forgeron Cunda et qui fut la cause de sa mort). Luang Por adopta cette position impartiale à l'égard du végétarisme. Il mangeait lui-même de la viande, tout comme la plupart de ses disciples.

Dans les années 1980, une secte est apparue en Thaïlande, faisant grand cas du végétarisme et cherchant à faire du prosélytisme. Elle traduisait des passages de polémiques bouddhistes Mahayana sur la consommation de viande et proclamait que les moines qui mangeaient de la viande enfreignaient leurs préceptes. Certains moines de Wat Pah Pong, influencés par ces pamphlets, renoncèrent à manger de la viande. Par la suite, une certaine tension se développa entre ceux du monastère qui mangeaient de la viande et ceux qui n'en mangeaient pas. On demanda à Luang Por ce qu'il en pensait. Il répondit en riant qu'aucun groupe n'était plus vertueux que l'autre ; la différence entre eux était comme celle entre

* Dix sortes de viande sont interdites : celle des êtres humains, des éléphants, des chevaux, des chiens, des serpents, des lions, des tigres, des léopards, des ours et des hyènes (VinMv.VI.23.9-15). La consommation de ces viandes était soit socialement inacceptable dans l'Inde de l'époque du Bouddha, soit considérée comme dangereuse pour le consommateur (apparemment, l'odeur qui serait émise par son corps indiquerait aux créatures sauvages qu'il est un ennemi).

les grenouilles et les crapauds :

Si quelqu'un mange de la viande et s'attache à son goût, cela devient du désir. Si quelqu'un qui ne mange pas de viande voit quelqu'un d'autre en manger et éprouve de l'aversion et de la colère, l'injure ou le critique, et prend [ce qu'il considère comme] sa méchanceté dans son propre cœur, alors cela le rend plus stupide que la personne contre laquelle il est en colère. Il suit également le désir.

Luang Por déclara que les moines étaient libres de décider eux-mêmes s'ils mangeaient de la viande ou non ; mais quelle que soit leur décision, le point le plus important était que leurs actions soient guidées par le Dhamma plutôt que par l'attachement :

Si vous mangez de la viande, ne soyez pas avide, ne vous laissez pas tenter par son goût. Ne prenez pas la vie pour la nourriture. Si vous êtes végétarien, ne vous attachez pas à votre pratique. Lorsque vous voyez des gens manger de la viande, ne vous énervez pas contre eux. Prenez soin de votre esprit. Ne vous attachez pas aux actions extérieures. En ce qui concerne les moines et les novices de ce monastère, quiconque veut s'abstenir de manger de la viande est libre de le faire, quiconque veut simplement manger ce qui lui est offert peut le faire. Mais ne vous disputez pas. Ne vous regardez pas d'une manière cynique. C'est ainsi que j'enseigne.

La libération, leur dit-il, ne dépend pas du type de nourriture qu'ils mettent dans leur corps. Elle était le résultat de l'entraînement de l'esprit.

Comprenez ceci : le véritable Dhamma est pénétré par la sagesse. La voie correcte de la pratique est *sīla*, *samādhi* et *paññā*. Si vous restreignez bien les portes des sens que sont les yeux, les oreilles, le nez, la langue, le corps et l'esprit, vous serez en paix et la sagesse qui comprend la nature de toutes les conditions surgira. L'esprit sera désenchanté par toutes les choses agréables et attrayantes, et la libération se produira.

En ce qui concerne le débat sur la question de savoir si le Bouddha historique mangeait de la viande, il considérait que la discussion était fondée sur une fausse hypothèse :

En fait, le Bouddha n'était ni un mangeur de viande ni un végétarien.

Le Bouddha était au-delà de ces types de discrimination. Étant donné qu'il était totalement dépourvu de toute souillure, il était incorrect de le considérer comme une personne qui mangeait tel ou tel type de nourriture. En fin de compte, "il n'était rien du tout" et ne faisait que prendre de la nourriture dans son corps aux moments appropriés.

Une autre fois, Luang Por raconta l'histoire édifiante d'un moine qui s'était mis au végétarisme de manière imprudente :

Il finit par ne plus pouvoir le gérer comme il le souhaitait et décida qu'il valait mieux être novice que moine. Il pourrait cueillir lui-même les feuilles et préparer sa propre nourriture. Il a donc défroqué et devint novice. Tout se passa comme prévu, mais ses souillures mentales étaient toujours présentes. Il commença à penser que le fait d'être un novice signifiait que, parce qu'il mangeait leur riz, il était toujours dépendant des autres ; c'était toujours problématique. Il vit des buffles d'eau manger des feuilles et pensa : "Si un buffle d'eau peut survivre avec des feuilles, je le peux aussi", sans se rendre compte de la différence. Il cessa donc de manger du riz et ne mangea que des racines et des feuilles - sept ou huit longues cosses de *peka* à la fois. Mais ce n'était pas tout. Il commença à penser : "Je suis devenu un novice et je souffre toujours. Il vaudrait peut-être mieux vivre comme un postulant". Et donc il a défroqué. Maintenant, il a complètement disparu ; c'était la fin pour lui.

IV. LES PRATIQUES ASCÉTIQUES : AJOUTER DE L'INTENSITÉ

Il a été question plus haut des treize pratiques dhutaṅga. Ce sont les pratiques ascétiques que le Bouddha permettait à ses moines d'adopter, s'ils le souhaitaient, afin d'intensifier leur pratique. Les dhutaṅgas étaient des pratiques visant à "abraser" ou "éroder" les souillures en créant des situations dans lesquelles elles étaient provoquées et confrontées. Selon les normes de l'époque, ces pratiques étaient douces par nature.

Elles n'étaient certainement pas à la hauteur des défis physiques que le Bouddha a dû relever avant de trouver la bonne méthode de pratique qui l'a conduit à l'éveil. Vêtu uniquement d'écorce d'arbre ou d'ailes de chouette, par exemple, il s'était exercé à rester debout sans interruption dehors pendant de longues périodes, à utiliser un matelas de pointes, à faire son lit dans des charniers avec les os des morts en guise d'oreiller. Dans l'un des passages les plus saisissants des Suttas, le Bouddha décrit jusqu'où il a poussé la pratique du jeûne :

À force de manger si peu, mes membres devinrent comme les segments jointés des ceps de vigne ou pieds de bambou. Pour avoir mangé si peu, mon dos devint comme le sabot d'un chameau. À force de manger si peu, ma colonne vertébrale ressortit comme un collier de perles. À force de manger si peu, mes côtes saillirent comme les chevrons d'une vieille grange en ruine. Parce que j'ai mangé si peu, la lueur de mes yeux s'enfonça loin dans leurs orbites, ressemblant à la lueur de l'eau dans un puits profond. Pour avoir mangé si peu, mon cuir chevelu se ratatina et flétrit comme une courge verte amère se ratatine et se flétrit au vent et au soleil.

MN 36

L'intuition du futur Bouddha fut que, quelle que soit la souffrance d'une telle ascèse, il n'y avait pas de gain réel, ceci fut un tournant sur son chemin vers l'éveil. Il réalisa que c'était, en fait, la sagesse qui libérait l'esprit, et une sagesse d'un type qui ne pouvait être développé dans un corps faible et émacié. Son rejet des modes dominants d'ascétisme fut dévastateur, car aucun de ses adeptes ne pouvait l'accuser de s'y opposer par peur ou par manque d'expérience personnelle.

Les pratiques "abrasives" autorisées par le Bouddha ne mettaient pas l'accent sur des prouesses d'endurance physique fondées sur l'idée d'effacer le vieux kamma ou de libérer l'esprit de la prison du corps. Elles se concentraient sur l'exercice d'une pression intensifiée sur les attachements qui conditionnent la souffrance. Le critère pour décider si une pratique devait être adoptée ou non était qu'elle conduisait à une augmentation des états mentaux habiles et à une diminution des états mentaux malhabiles. Le Bouddha louait les moines qui adoptaient ces pratiques avec les bonnes motivations : "pour la diminution des désirs, pour le contentement, pour l'élimination des souillures, pour la solitude,

pour la simplicité.” Bien que les références aux pratiques de dhutaṅga se trouvent à plusieurs endroits dans les Discours du Bouddha*, elles ont été rassemblées en un groupe de treize dans *Le Chemin de la pureté* comme suit :

Section A : Concernant les robes

1. Porter des robes de chiffon (*paṃsukūla*), c’est-à-dire des robes faites de tissus abandonnés sur des tas d’ordures ou dans des forêts de crémation, etc.
2. Ne porter que trois robes : la robe supérieure, la robe inférieure et la robe extérieure.

Section B : Concernant l’aumône

3. Faire une tournée d’aumônes quotidienne et se nourrir de la nourriture qui y est offerte (sans accepter de nourriture supplémentaire préparée au monastère).
4. Accepter la nourriture de toutes les maisons sans discrimination.
5. Prendre un repas par jour en une seule séance ininterrompue.
6. Manger uniquement dans le bol à aumônes.
7. Refuser toute nourriture supplémentaire ou deuxième portion après avoir commencé le repas.

Section C : Concernant le lieu d’habitation

8. Habiter dans une forêt.
9. Habiter au pied d’un arbre.
10. Habiter dans un endroit dénudé et sans abri
11. Habiter dans des charniers.
12. Habiter à l’endroit attribué.

* viz. AN 5.181-90 ; Thag 16.7

13. S'abstenir de s'allonger (*nesajjika*).

L'adoption des pratiques dhutaṅga était tellement une partie vitale de la Tradition de la forêt de l'Isan que ses membres se désignaient souvent comme des "moines méditants dhutaṅga". Quatre des cinq pratiques de la section B ci-dessus (pratiques [4]-[7]) étaient obligatoires pour tous les moines, tout comme l'acceptation de toute habitation qui leur était attribuée par le Sangha (pratique [12]). Les monastères étaient établis dans des forêts, conformément à la pratique [8] et souvent dans des forêts de crémation (pratique [11]). Toutes ces pratiques furent adoptées par Luang Por lorsqu'il créa Wat Pah Pong. Parmi les dhutaṅgas restants, Luang Por recommandait aux moines de les entreprendre comme des moyens d'intensifier ou de revitaliser leur pratique. Lorsque les moines s'enlisaient et déprimaient devant leur incapacité à surmonter leurs faiblesses, les pratiques des dhutaṅgas leur redonnaient espoir et énergie. Lorsque les moines devenaient complaisants ou perdaient l'élan de leur pratique, les pratiques dhutaṅga faisaient naître un nouvel essor à leur résolution.

LUANG POR PARLE DES DHUTAṅGAS

Parfois, votre *sīla* et votre *samādhi* ne sont pas suffisants. Ils sont incapables d'anéantir les souillures ; ils ne savent pas comment faire. Vous devez introduire des pratiques de dhutaṅga pour vous aider. Ces pratiques abrasives sont importantes ; elles décaperont les souillures ; elles aident à éliminer tant d'obstructions.



Essayez d'aller séjourner dans une forêt de crémation. Comment cela se passe-t-il ? Est-ce la même chose que de vivre avec la communauté ? Juste là - c'est le bénéfice des pratiques de dhutaṅga.



Ces pratiques sont difficiles à accomplir parce qu'elles sont les observances des Êtres Nobles. Ce sont les pratiques adoptées par une personne qui vise à devenir l'un des Êtres Nobles.



Ce qui distingue les pratiques dhutaṅga, c'est que, au départ du moins, elles ne sont pas particulièrement paisibles.

Lorsque les pratiquants qui ont des souillures mentales se lancent dans des pratiques ascétiques, ils deviennent agités - et c'est là le but. Ce sont des pratiques destinées à faire remonter les choses. Le Bouddha avait raison : si votre pratique est calme et détendue, alors elle est incorrecte car il n'y a pas d'opposition, pas de conflit. Ces dhutaṅgas s'opposent directement à l'esprit non éveillé.

Lorsque vous adoptez les pratiques ascétiques, vous commencez à souffrir parce qu'elles s'opposent aux vues et aux opinions des personnes non éveillées. Une personne sans aucune sagesse ne voudra pas le supporter : "Je ne veux pas pratiquer comme ça. Je pratique pour réaliser le bonheur et la paix. Je ne suis pas d'accord pour pratiquer d'une manière qui vous fait souffrir". Cette personne n'est pas d'accord pour manger dans son bol ; elle n'est pas d'accord pour vivre d'aumônes et ainsi de suite parce que ce sont toutes des choses difficiles à faire. Seule une personne dotée de sagesse et d'une foi réelle sera déterminée à adopter ces pratiques.

Mais pour le pratiquant qui a atteint le Dhamma, ces treize pratiques ascétiques sont confortables, paisibles et sereines. À ce stade, c'est comme un singe et un être humain. Un être humain entre dans une forêt et fait du vacarme en piétinant tout et en détruisant la paix. Mais un singe laissé libre dans la forêt trouve qu'il peut se déplacer facilement et s'y plaît vraiment. Le singe aime ces conditions parce qu'elles correspondent à la façon dont il aime vivre.

Les personnes 'lourdes', non éveillées, qui sont habituées au confort - manger, dormir et parler comme elles le souhaitent - commencent vraiment à souffrir lorsqu'elles doivent vivre et pratiquer de cette manière. Mais le Bouddha a enseigné que c'est cette souffrance même qui est le Dhamma. Elle est le fruit de la pratique.

Alors pourquoi voyez-vous d'abord le fruit ? La souffrance survient parce que vous ne voyez pas la cause. La souffrance qui survient est la Noble Vérité de la Souffrance. C'est un résultat. Lorsque la souffrance survient, il y a agitation, irritation et aversion. Lorsque le pratiquant voit une souffrance résultante, il doit la suivre pour voir d'où elle provient et où elle se trouve.

ROBES DE CHIFFON

Il y a eu des périodes dans la vie de Luang Por où le tissu était extrêmement rare. Dans ces moments-là, il avait confectionné des robes avec des tissus prélevés sur les cadavres dans les forêts de crémation. La corde de coton cérémoniale utilisée pour tirer le corbillard du village à la forêt lui fournissait le fil. Un jour Luang Por parla des avantages de porter de telles robes :

Nous devons fabriquer nous-mêmes toutes les nécessités de base. Elles n'étaient peut-être pas très belles, mais nous en étions fiers car elles avaient été produites par nos propres soins et efforts. On cousait les robes à la main. Quand vous aviez fini, votre pouce était douloureux et enflé de partout. Il n'y avait pas d'autre coton que la corde utilisée pour tirer les corbillards, et nous allions la récupérer dans les forêts de crémation, puis nous la tordions pour en faire du fil. Les robes étaient résistantes, épaisses et lourdes. La plupart du temps, nous utilisions du tissu *paṃsukūla*, tissu qui avait été enroulé autour des cadavres puis jeté dans la forêt. Il y avait du sang séché dessus et des taches de pus, et ça puait au plus haut point. Il fallait l'emporter et le laver, puis le faire bouillir, l'exposer au soleil et le teindre avec de la teinture de jacquier.

Quand on la mettait, on sentait que c'était très bénéfique parce qu'elle nous faisait dresser les cheveux sur la tête et qu'elle nous faisait frissonner de part en part ; on ressentait un sentiment constant d'effroi. Cela vous rendait diligent : diligent à pratiquer la méditation assise et en marchant toute la nuit sans somnoler, sans vouloir dormir à cause de la peur, en se sentant stimulé et appréhensif. Ce genre de pratique ascétique est utile ; elle permet d'éliminer les souillures mentales.

Une fois, alors qu'il suivait Luang Pu Mun dans sa tournée d'aumônes, Luang Por Lee raconte qu'ils sont tombés sur un vieux pantalon jeté au bord de la route. Il raconte avoir été très surpris lorsque Luang Pu Mun commença à donner des coups de pied dans le pantalon devant lui :

“Finalement, lorsqu'il atteignit la clôture du poste de police, il se baissa, ramassa le pantalon et l'attacha sous sa robe. J'étais perplexe. Que voulait-il faire de ces vieilles ordures ?

“De retour au kuti, il plaça le pantalon sur la tringle à vêtements ... Plusieurs jours plus tard, je vis que le vieux pantalon était devenu un sac à bandoulière et une ceinture, accrochés ensemble au mur. Et quelques jours après, il me les donna. Ce n'était que des raccommodages et des rapiécages.”

NOURRITURE, NOURRITURE PEU GLORIEUSE

Tous les moines de Wat Pah Pong -moines, novices et maechees - étaient censés respecter les pratiques dhutaṅga consistant à ne manger qu'une fois par jour dans un seul récipient. Tout, riz, curry, salade verte, fruits, desserts, devait aller dans le bol à aumônes. Aucun aliment ne pouvait être placé dans le couvercle du bol* et aucun plat d'accompagnement individuel n'était autorisé. Luang Por rappelait à ses disciples que tous les aliments se mélangeraient bientôt dans l'estomac, alors où était le problème ?

Pour les moines débutants et les novices, la faim naturelle de nourriture qui se manifeste après un jeûne de vingt-quatre heures, aggravée par le désir sensuel d'une nourriture savoureuse, et la peur de ne pas avoir assez de nourriture pour soutenir le corps pour le jour suivant, pouvait être un mélange grisant. C'était une excellente occasion de faire face à l'avidité et à l'attachement. C'était aussi la partie la plus stressante de la journée.

* Occasionnellement, lors d'importantes fêtes bouddhistes, cette pratique pouvait être assouplie. Les petits bols de soupe aux nouilles ou, plus tard, de glace, qui étaient offerts à ces occasions ne devaient pas être versés dans le bol avec le reste de la nourriture. C'était considéré comme une occasion spéciale.

Pendant l'heure qui précédait l'offrande du repas quotidien à huit heures du matin, les moines devaient s'asseoir en méditation à la place qui leur était attribuée dans le réfectoire. Pour beaucoup, c'était un moment difficile. Ils étaient debout depuis 3 heures du matin, n'avaient pas mangé depuis la veille et revenaient d'une longue marche. La somnolence, surtout pendant la saison chaude, était un ennemi commun. Le désir de manger agitait bien des esprits. Mais si quelqu'un s'attardait à l'extérieur de la salle et se livrait à une conversation feutrée pour passer le temps, le son de Luang Por se raclant la gorge, était susceptible d'être entendu. C'était un son qui faisait mourir les mots dans leur gorge - "Ce son était très puissant", dit un moine, "C'était comme le rugissement d'un tigre, et il nous terrifiait".

Toute la nourriture recueillie lors de la tournée d'aumônes était considérée comme appartenant au Sangha plutôt qu'au moine qui l'avait reçue. De retour au monastère, les moines vidaient leurs bols, ne gardant pour eux qu'une boule de riz gluant. Le reste de la nourriture était envoyé à la cuisine où il était trié et ajouté aux plats d'accompagnement préparés sur place.

Pendant les périodes où la nourriture était rare, les moines nouvellement ordonnés pouvaient parfois trouver difficile de devoir se défaire des aliments qu'ils avaient récoltés eux-mêmes. Certains trouvaient injuste qu'au moment de la distribution de la nourriture, "leur" denrée ne leur parvienne que rarement au bout de la file. Un moine en particulier prit l'habitude de dissimuler de la nourriture dans sa boule de riz. Un jour, il reçut un œuf dur lors de la tournée d'aumônes et, au lieu de l'envoyer à la cuisine, il moula sa boule de riz gluant autour de l'œuf. Ce jour-là, Luang Por descendit la file vérifiant la taille des boules de riz des moines. Lorsqu'il atteignit le bol de ce moine rusé, il s'arrêta. La boule de riz s'était ouverte, révélant l'œuf dur caché à l'intérieur. Luang Por dit :

À qui appartient la boule de riz qui a pondu un œuf ?

Tous les regards se tournèrent vers le moine, qui était maintenant blanc de peur et d'embarras et commençait à trembler. Luang Por ne dit plus un mot et retourna silencieusement à sa place. Les moines qui étaient présents à ce moment-là ont dit que personne n'a jamais retenté ce coup.

En une occasion, Luang Por exhorta le Sangha :

Nous ne sommes pas venus ici pour pratiquer le plaisir de la nourriture. Nous ne sommes pas venus ici pour manger et dormir. Nous sommes entrés dans le Sangha afin de pratiquer les enseignements du Bouddha. Si tout ce que vous voulez, c'est vivre confortablement et bien manger, alors il serait préférable que vous ne soyez pas moine. Vous pouvez le faire en tant que laïc ; vous n'avez pas besoin d'entrer dans l'ordre monastique. Si vous voulez vous procurer quelque chose, faire quelque chose ou manger quelque chose, allez-y. C'est plus pratique dans le monde extérieur. C'est plus pratique là-bas, vous pouvez être plus à l'aise, vous pouvez mieux manger. Mais si vous y réfléchissez bien, vous verrez que c'est un chemin qui se termine par des larmes. Nous sommes venus ici pour suivre les enseignements du Bouddha. Nous sommes venus en raison de notre respect pour le Bouddha. Si vous pensez ainsi, le Sangha vivra en harmonie, et il n'y aura pas de conflit entre vous.

Une pratique populaire adoptée par de nombreux moines pendant la Retraite des Pluies consistait à ne manger que la nourriture obtenue lors de la tournée d'aumônes et à refuser tous les plats d'accompagnement préparés dans la cuisine du monastère. Luang Por expliqua pourquoi ce n'était pas la norme au monastère, et pourquoi il autorisait la préparation de plats supplémentaires :

Certains groupes de moines vont dans la forêt et gardent la pratique ascétique de ne manger que la nourriture offerte lors de la tournée d'aumônes. Mais les seuls qui en bénéficient sont les plus avancés d'entre eux. Lors de la tournée d'aumônes, un ou deux aliments sont offerts pour accompagner le riz, mais il n'y en a pas assez pour tout le monde, et ils vont dans les bols des moines les plus avancés. Le maître se débrouille bien dans ce genre de pratique ascétique. Il peut emporter son bol et prendre un bon repas, tandis que tous les autres souffrent. Les laïcs veulent offrir leur nourriture à l' Ajahn, et donc le novice au bout de la file doit s'en passer. Notre façon de faire ici a pour but d'assurer que tout soit partagé équitablement.

AU PIED D'UN ARBRE

Luang Por mettait en garde ses disciples contre une notion de possession envers leurs kutis, même s'ils y vivaient depuis de nombreuses années. Les kutis étaient des résidences du Sangha, et Luang Por enseignait aux moines qu'ils devaient toujours se considérer comme des occupants temporaires. Lorsqu'ils arrivaient au monastère, les moines devaient respecter la pratique ascétique consistant à accepter de bonne grâce le kuti qui leur était attribué, qu'il leur convienne ou pas. Lorsqu'ils quittaient le monastère pour plus de quelques jours, même s'ils pensaient y revenir, ils devaient retirer toutes leurs possessions de leur kuti et le mettre à la disposition des autres. À leur retour, ils devaient accepter n'importe quel kuti disponible. Si leur ancien kuti était toujours vide, ils pouvaient s'y réinstaller. Sinon, ils devaient vivre ailleurs.

Une fois que les pluies avaient cessé, que le sol de la forêt avait séché et que les premiers vents frais de la saison froide étaient arrivés, Luang Por disait aux moines de quitter leur kuti et d'installer leur glot dans la forêt. C'était la période de l'année pour s'exercer à la pratique du dhutaṅga qui consiste à vivre au pied d'un arbre. Pendant cette période, il envoyait également quelques moines séjourner dans les forêts de crémation voisines, tandis que ceux qui avaient plus de cinq ans d'ancienneté pouvaient demander à partir en tudong.

Vivre sous leur glot dans la forêt permettait aux moines de voir s'ils étaient attachés à un certain confort et à un sentiment de sécurité qu'ils retiraient de leur kuti. Les kutis de Wat Pah Pong étaient pour la plupart de simples huttes en bois, sans meubles d'aucune sorte, mais étant sur pilotis, ils captaient la brise et offraient une protection contre les serpents, les scorpions et les mille-pattes. Vivre au pied d'un arbre était peu commode et demandait beaucoup de patience. Mais ce sont généralement les fourmis, les termites et les moustiques qui dérangent les moines plutôt que les créatures plus dangereuses. Au pied d'un arbre, les moines se sentaient vulnérables. La nuit, ils devenaient sensibles au moindre bruit autour d'eux. Ils étaient naturellement en alerte. C'était un état propice au développement de la méditation et une bonne préparation à une future expérience de marche tudong.

NE PAS S'ALLONGER

La treizième pratique ascétique a pour objectif de développer l'énergie. Un moine qui l'entreprend décide de ne pas s'allonger pendant une certaine période : peut-être deux semaines, peut-être un mois ou même trois mois. Certains moines gardent cette pratique pendant un certain nombre d'années. Ceux qui entreprennent cette pratique dorment assis. Ils peuvent déterminer à quel niveau de rigueur ils veulent pratiquer : s'ils se permettent ou non, par exemple, de s'asseoir en s'appuyant contre un mur.

À Wat Pah Pong, cette pratique ascétique était obligatoire pour l'ensemble du Sangha à chaque jour d'Observance - les jours de demi-lune, de pleine lune et de nouvelle lune (environ une fois par semaine). Bien qu'il ne s'agisse pas d'une pratique courante, même dans les monastères de la forêt, Luang Por fit de cette pratique de ne pas s'allonger (*nesajjika*) une caractéristique essentielle. Il voyait une grande valeur dans le fait que ses disciples se poussent au-delà de leur zone de confort de cette façon. Chaque jour d'observance, de sept heures du soir jusqu'à l'aube suivante, il y avait un programme de chants, de méditation et d'enseignement du Dhamma. Luang Por donnait généralement un discours de deux ou trois heures, puis il restait assis à méditer dans la salle toute la nuit, à titre d'exemple. Il encourageait le Sangha :

Si vous n'y arrivez pas aujourd'hui, vous devez le faire un autre jour. Même si vous n'y arrivez pas proprement ou purement - vous êtes somnolent ou perdez votre attention par moments - au moins ne vous couchez pas. Peu importe que vous vous assoupissiez pendant que vous pratiquez la méditation assise, en marchant ou debout ; peu importe que vous soyez somnolent - c'est tout à fait naturel. Mais mettez beaucoup de patience, d'efforts et de sincérité dans votre pratique.

ACTIVITÉS EXTRA-SCOLAIRES

Tout moine souhaitant entreprendre une pratique ascétique devait d'abord recevoir l'autorisation de Luang Por. Parfois, ils demandaient à entreprendre des pratiques qui ne figuraient pas dans la liste classique.

Parmi celles-ci, le jeûne et le vœu de silence étaient les plus populaires.

Garder le silence n'était pas une pratique louée par le Bouddha. En effet, il interdisait à des communautés entières de faire vœu de silence car il y voyait un obstacle au développement de la Parole Juste et à la gouvernance du Sangha. Mais il y a toujours eu des moines bouddhistes qui ont considéré que les périodes de silence les aidaient à prendre du recul par rapport aux habitudes de parole qu'ils avaient acquises et à devenir plus conscients des intentions derrière leurs mots. Ils appréciaient la façon dont l'abstention de la parole réduit également le bruit dans l'esprit et tourne l'esprit vers l'intérieur. Si Luang Por était convaincu que la pratique était appropriée pour le moine qui souhaitait l'entreprendre et qu'elle conduirait à un approfondissement de sa méditation, il y consentait. Pendant la Retraite des Pluies, Luang Por rendait parfois une période de silence obligatoire pour tout le Sangha, en expliquant que, comme il s'en dispensait, la règle du Vinaya interdisant la pratique n'était pas transgressée.

Le Bouddha rejetait le jeûne comme moyen de purifier l'esprit. Il marqua son abandon des principes des mouvements ascétiques de son époque en acceptant un bol de riz au lait de la laitière Sujāta. Mais si le Bouddha insistait sur la frugalité, la modération et la retenue dans l'alimentation, il n'interdisait pas complètement le jeûne. À Wat Pah Pong, de nombreux moines ont expérimenté le jeûne. Utilisé à bon escient, il peut être un outil puissant pour mettre à nu l'attachement à la sensualité, au corps et à la peur de la mort. Il est considéré comme particulièrement utile pour donner aux moines assaillis par la luxure un répit au moins temporaire du désir sexuel. Au mieux, il peut leur donner l'occasion de reconstruire leur samādhi et d'acquérir une nouvelle perspective sur leur désir. Pour de nombreux moines, un jeûne occasionnel offre une pause dans la tournée d'aumônes et l'offrande du repas quotidien, quelques heures supplémentaires de solitude.

Luang Por autorisait certains moines à jeûner et l'interdisait à d'autres. Il insistait sur la compréhension de l'intention de jeûner. Ses conseils sur cette question avaient tendance à varier selon le temps, le lieu et la personne. Si, par exemple, un moine demandait la permission de jeûner et que Luang Por voyait qu'il avait une attitude peu judicieuse - il voulait faire quelque chose de spécial pour détourner l'attention de son incapacité ou de sa réticence à faire les choses ordinaires ; ou il voulait se

faire un nom parmi ses pairs - alors Luang Por le décourageait de jeûner. Mais en d'autres occasions, s'il estimait qu'une période de jeûne serait bénéfique à un individu pour développer sa patience ou s'opposer à la souillure mentale, alors il donnait sa permission. Il soulignait le manque de continuité que cela impliquait parfois et comment un renoncement imprudent pouvait se transformer en une indulgence imprudente :

[La valeur du jeûne] dépend de l'individu. Il est difficile d'établir une règle précise à ce sujet... mais mettre tout en œuvre dans cette pratique ne signifie pas s'épuiser. Il s'agit de trouver "juste ce qu'il faut", de garder l'esprit en équilibre... Certaines personnes peuvent jeûner pendant quinze jours et passer tout ce temps à faire de la méditation en marchant. Mais ensuite, lorsqu'ils mangent, ils peuvent s'empiffrer et manger cinq assiettes de légumes verts et autant de riz qu'ils peuvent. C'est tellement excessif que c'en est étonnant. Mais pas dans le bon sens.

Il rappelait à ses disciples que s'adonner à de telles pratiques pouvait être une bonne expérience, mais que c'était la Voie du Milieu qui menait à l'éveil :

Vous pourriez être capable de marcher ou de flotter dans les airs et cela n'aurait rien à voir avec la pratique. Vous pourriez ne manger que sept bouchées de nourriture chaque jour et ce ne serait pas de la pratique, parce que ce n'est pas "la juste quantité". Ces choses ne mènent pas à l'éveil... La pratique consiste à être satisfait et à avoir peu de désirs - mais suffisamment de désirs pour continuer à avancer. Si vous avez un peu faim, votre esprit est facile à enseigner ; mais si vous avez vraiment faim, il est difficile à instruire : il est terne. Mangez juste assez pour rester en bonne santé.

Luang Por disait aussi que réduire la consommation de nourriture au minimum était un moyen plus efficace d'entraîner l'esprit :

C'est comme un éléphant dans une bamboueraie. Si vous voulez monter sur son cou, vous devez le capturer et lui mettre un harnais. Une fois qu'il est enchaîné, vous lui donnez quelque chose à manger, mais pas grand-chose. L'éléphant devient craintif et affamé, puis, au bout d'un moment, lorsqu'il commence à

perdre du poids, il vous laisse l'éduquer et le dresser. C'est ainsi que l'on domestique un éléphant sauvage. Une fois qu'il est dressé, vous pouvez le laisser libre, même sur le marché. Entraînez-vous de la même manière.

À l'occasion, il expliquait comment l'expérience du jeûne était utile aux moines lorsqu'ils se retrouvaient dans des régions reculées, sans village pour leur fournir de la nourriture et avec un long voyage à faire. Ils étaient capables de tenir le coup parce qu'ils savaient ce que la privation de nourriture fait au corps et à l'esprit. Ceux qui n'avaient pas cette expérience étaient plus susceptibles d'être envahis par la peur.

Luang Por avait lui-même pratiqué avec le jeûne. Il racontait parfois ses propres observations à ses disciples :

Parfois, après avoir jeûné pendant trois ou quatre jours, on se sent fatigué. La fin de l'après-midi est un moment crucial et vous abandonnez presque, mais ensuite, à la nuit tombée, vous obtenez une nouvelle poussée d'énergie à cause de la fraîcheur. La deuxième phase est également importante : le moment de la rupture du jeûne. Il est extrêmement difficile de se décider sur ce point. On se dit : "Dois-je continuer un peu plus longtemps ? Ou est-ce que ça suffit ? Votre esprit est en plein désordre. Parfois, vous regardez votre bol et vous avez envie de faire une tournée d'aumônes. "Si je n'y vais pas pendant deux ou trois jours, est-ce que je pourrai y arriver ?" Et puis l'esprit va ailleurs et revient à la question : "Dois-je y aller ou pas ?" C'est un moment difficile, perturbant, jusqu'à ce que vous vous décidiez. "Si je meurs, je meurs ! Je ne vais pas faire la tournée d'aumônes aujourd'hui". Et alors vous vous sentez immédiatement plus fort, et votre lassitude se dissout à nouveau. C'est ainsi que la pratique s'établit ; elle dépend d'une patience inébranlable.

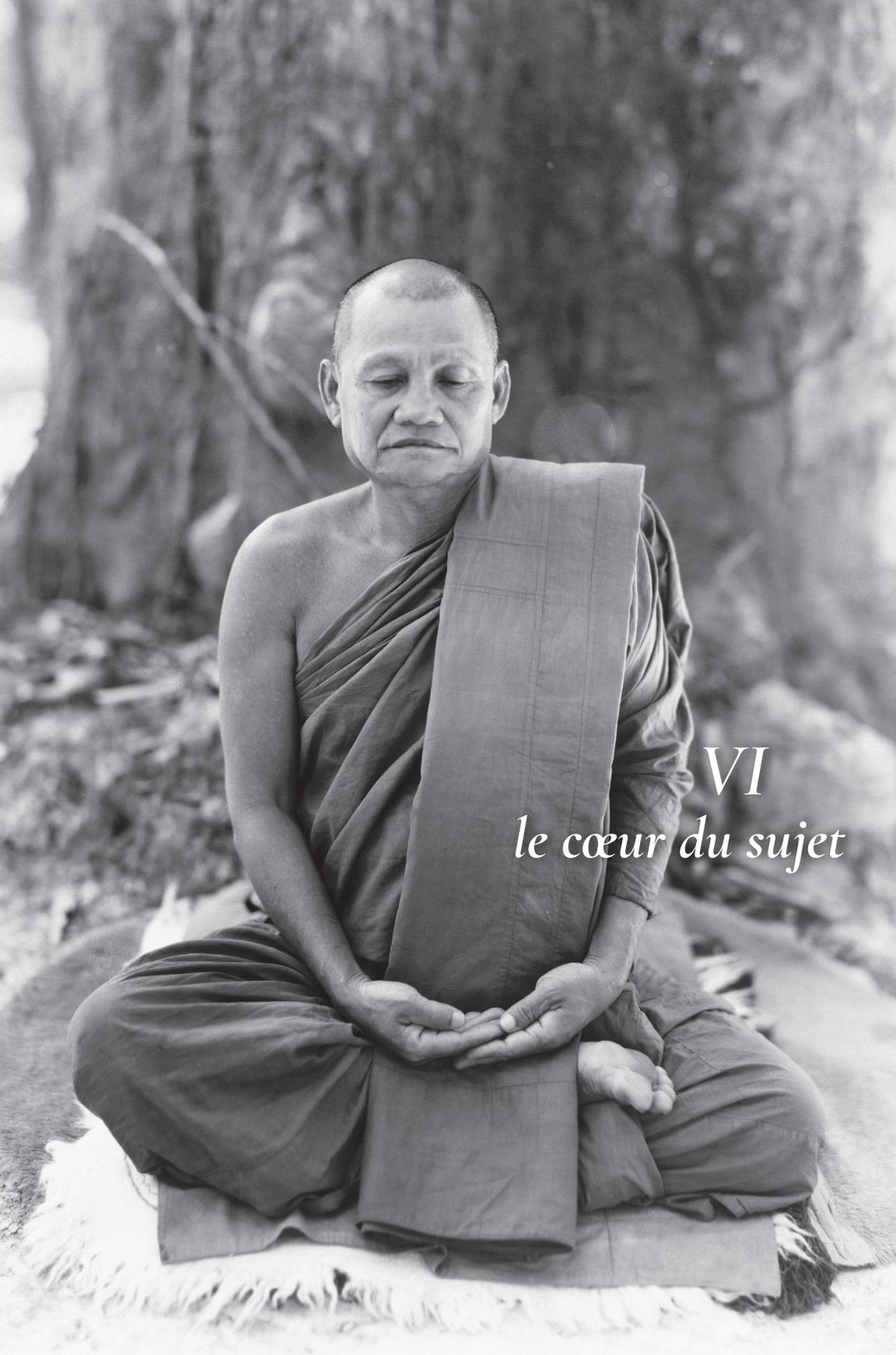
Plus d'une semaine s'écoule et vous n'avez toujours pas faim. Vous vous sentez bien. Vous vous sentez comme si vous pouviez vivre sans manger pendant une période indéfinie - jusqu'à la mort, s'il le faut. Un grand pas et vous seriez sorti de tout ça. C'est à ce moment-là que vous devez faire attention - très attention.

Vous regardez les autres moines et les novices et vous avez l'impression que tout le Wat est très occupé. Dès le matin, ils doivent faire leur tournée d'aumônes, et très vite, ils doivent mettre de la nourriture dans leur corps ; et peu de temps après, ils doivent à nouveau le vider. Le lendemain matin, ils doivent en remettre dans leur corps, et peu de temps après, ils doivent le vider à nouveau et aller en chercher encore. Ils sont fous ! Nous sommes tous des esclaves du désir et des souillures mentales". À ce stade, certaines personnes décident de ne plus manger du tout ; elles pensent qu'elles seraient mieux mortes. C'est un moment crucial. Vous considérez le fait de manger comme une affaire banale. Mais de telles pensées sont trop élevées. Et c'est une élévation qui est à l'envers ; elle aboutit à un dérangement. Vous commencez à blâmer le riz et le poisson. Les grains de riz commencent à ressembler à des asticots. Vous ne voulez pas en mettre dans votre bol.

Luang Por répétait que les méditants qui se confrontaient délibérément aux impulsions naturelles dans des conditions contrôlées, pouvaient faire de nombreuses découvertes. Mais une vigilance constante était nécessaire pour les empêcher d'être la proie des pièges qui accompagnent de telles pratiques. C'est la vue juste qui nous maintient sur la bonne voie.

En résumé, les règles d'entraînement du *Pāṭimokkha*, les observances et les pratiques ascétiques se combinaient pour créer les caractéristiques distinctives de la vie monastique à Wat Pah Pong. Elles étaient fondamentales pour le sens de la communauté, d'une culture et d'une identité partagées. Mais si le Vinaya était l'élément vital de l'existence des moines, c'est la méditation qui en était le cœur battant.





VI
le cœur du sujet

*Il est bon d'appivoiser l'esprit, un esprit bien apprivoisé apporte
le véritable bonheur.*

Dhp 35

Le Cœur Du Sujet

Enseignements Sur La Méditation

Ce qu'un maître doit faire pour le bien-être de ses disciples, par compassion et par sympathie, je l'ai fait pour vous, moines ! Voici les racines des arbres, voici les pièces vides. Méditez, moines ! Ne tardez pas, de peur que vous ne le regrettiez plus tard. Telles sont les instructions que je vous laisse.

MN 19

I LES ROUAGES DE LA PRATIQUE

UNE TRIPLE FORMATION

Le Bouddha déclarait que tous ses enseignements pouvaient être classés en deux catégories : ceux qui révèlent la nature de la souffrance humaine et ceux qui traitent de la cessation de cette souffrance. Il enseignait que la véritable libération ne peut être obtenue qu'en suivant le Noble Sentier Octuple, un entraînement ou une éducation complète et intégrée du corps, de la parole et de l'esprit. La libération ultime de la souffrance, réalisée par une vision claire de la véritable nature des choses, survient lorsque les huit facteurs de cette voie sont développés de concert jusqu'à maturité.

La pratique formelle de la méditation - c'est-à-dire la réalisation d'exercices spécifiques d'entraînement de l'esprit, généralement dans les postures d'assise ou de marche - est au cœur de l'Octuple Sentier. Néanmoins, elle n'est véritablement efficace en tant que moyen de libération que si elle est cultivée conjointement avec les autres facteurs de la voie. Ce principe

de la nature holistique de la voie était fondamental dans l'enseignement de la méditation de Luang Por Chah.

Luang Por préférait parler de la culture de la voie en termes de “triple entraînement”, une convention par laquelle les huit facteurs constitutifs sont répartis en trois sphères de pratique associées : *Sīla* (qui comprend la Parole Juste, l'Action Juste et les Moyens d'existence Justes) ; *Samādhi* (terme générique pour l'entraînement de l'esprit, qui comprend l'Effort Juste, l'Attention Juste et la Concentration Juste) ; et *Paññā* (qui comprend la Vue Juste et la Pensée Juste).

Pour Luang Por, *sīla*, *samādhi* et *paññā* étaient différents aspects d'un même processus, divisés en trois parce que, à tout moment, l'un d'eux occupait le premier plan tandis que les deux autres offraient un soutien de fond essentiel. Dans une analogie, il dit que ces trois aspects se combinent pour améliorer l'esprit, comme une combinaison d'épices améliore un délicieux curry. La pratique correcte de ces trois aspects de la voie conduit, dit-il, à une pratique du Dhamma qui est “belle au début, belle au milieu et belle à la fin”.

La méditation à Wat Pah Pong était entièrement intégrée dans un mode de vie conçu pour minimiser les obstacles à la croissance dans le Dhamma et maximiser les conditions favorables. Les méditants étaient célibataires. Ils pratiquaient dans une forêt, à l'écart de l'impact des sens les plus grossiers, sous la direction d'un maître et avec le soutien d'une communauté d'amis partageant les mêmes idées. L'accent mis sur des vertus telles que la honte sage et la crainte des conséquences sage, la restriction des sens, le contentement du peu, la patience et la pleine conscience dans toutes les postures créait les fondements sous-jacents à la transformation intérieure dont la pratique de la méditation devait être le catalyseur.

Étant donné la célèbre phrase du Bouddha “L'esprit est le chef, l'esprit est le précurseur de toutes choses”, il pourrait sembler suffisant pour les méditants de concentrer toute leur attention sur l'esprit lui-même. Mais Luang Por n'était pas d'accord avec l'idée qu'en entraînant simplement l'esprit à la méditation, les actions et les paroles appropriées suivraient naturellement :

Il n'est pas possible de simplement entraîner l'esprit en négligeant les actions et la parole. Ces choses sont liées. S'entraîner avec l'esprit jusqu'à ce qu'il soit lisse, raffiné et beau est similaire à la production d'un pilier ou d'une planche de bois finie : avant d'obtenir un pilier lisse, verni et attrayant, vous devez d'abord aller couper un arbre. Ensuite, vous devez couper les parties rugueuses - les racines et les branches - avant de le fendre, de le scier et de le travailler. Pratiquer avec l'esprit est la même chose que travailler avec l'arbre, vous devez d'abord travailler avec les choses grossières. Vous devez éliminer les parties grossières - détruire les racines, détruire l'écorce et tout ce qui est peu attrayant - afin d'obtenir ce qui est attractif et agréable à l'œil. Vous devez travailler sur les parties rugueuses pour atteindre la partie lisse.

La retenue dans les limites volontairement adoptées pour l'action et la parole - "surveiller le corps et la parole", comme le dirait Luang Por - nécessite également un entraînement intérieur. Les méditants doivent être constamment conscients du fait que les impulsions volitives qui sous-tendent leur comportement sont ou non entachées de souillures. Luang Por disait que pour garder *sīla*, il fallait attraper le hors-la-loi et en faire le chef du village. L'esprit ayant l'intention de transgresser doit être persuadé de devenir l'esprit ayant l'intention de ne pas transgresser.

Vous devez maintenir votre attention à chaque instant et dans chaque posture, que vous soyez debout, en train de marcher, assis ou couché. Avant d'effectuer une action, de parler ou d'engager une conversation, établissez d'abord votre attention.



Pratiquez ainsi jusqu'à ce que vous soyez à l'aise. Pratiquez de manière à pouvoir suivre ce qui se passe dans l'esprit. Pratiquez jusqu'à ce que la pleine conscience devienne naturelle, et que vous soyez attentif avant d'agir, attentif avant de parler.

Au niveau initial de *sīla*, *samādhi* se manifeste par la détermination constante et inébranlable de s'abstenir d'enfreindre les préceptes, et par une attention et une retenue inébranlables. En conséquence, l'esprit est capable de considérer l'expérience comme bonne ou mauvaise, habile ou

malhabile. Il est conscient de l'expérience des sens et est capable d'étudier les réactions intérieures de plaisir et d'aversion face à cette expérience. La faculté de sagesse commence maintenant à se manifester.

L'aspect de l'esprit qui identifie et choisit le bon du mauvais, le juste du faux, parmi tous les objets de l'esprit dans votre champ de conscience, est une forme naissante de paññā.

À ce stade, le triple entraînement est encore assez fruste, mais "il se situe du côté raffiné de la grossièreté".

Le cocotier absorbe l'eau de la terre et la fait monter par son tronc. Au moment où l'eau atteint la noix de coco elle-même, elle est devenue propre et douce, même si elle provient de l'eau ordinaire du sol. Le cocotier est essentiellement nourri par les éléments grossiers de la terre et de l'eau - qu'il absorbe et purifie - et ceux-ci sont transformés en quelque chose de beaucoup plus doux et pur qu'auparavant. De la même façon, la pratique de sīla, samādhi et paññā - en d'autre terme, magga, la Voie - a des débuts grossiers, mais, à force d'entraîner et de raffiner l'esprit par la méditation et la réflexion, elle devient de plus en plus subtile.



En termes simples, lorsque sīla, samādhi et paññā arrivent à maturité, ils forment la seule vraie voie.

UNE BASE DE MÉRITE

Luang Por enseignait aux méditants laïcs que, bien qu'ils ne puissent pas bénéficier de toutes les conditions propices à la pratique de la méditation offertes par la vie monastique, ils devaient accorder la même attention à une culture globale du triple entraînement - une culture qui réduisait autant que possible les obstacles à la pratique du Dhamma et encourageait les facteurs de soutien. Tout commence par la générosité : donner des choses matérielles permet de se familiariser avec le lâcher-prise de l'égoïsme et de la possessivité, ce qui sera utile aux méditants lorsqu'ils chercheront à lâcher des niveaux d'attachement de plus en plus subtils pendant la méditation.

Accomplir des actes de générosité est une sorte de *toraman*, c'est-à-dire entraîner l'esprit en contrant ses désirs.

Il donnait l'exemple d'une personne ayant deux pommes qui décide d'en donner une à un ami mais qui se rend compte qu'elle veut garder la plus grosse pour elle-même. Un pratiquant du Dhamma surmonterait ses pensées égoïstes et donnerait la plus grosse.

Si vous osez décider de donner la plus grosse pomme, vous ressentez un pincement au cœur, mais une fois que vous avez pris la décision, le pincement disparaît. Il s'agit de discipliner l'esprit de manière correcte et de remporter une victoire sur soi-même.

Donner *dāna*, donner du bonheur aux autres, est une façon de nettoyer ce qui est souillé à l'intérieur. Il faut avoir un cœur chaleureux, gentil et bienveillant. C'est une chose à laquelle il faut réfléchir. La générosité est la première chose qui doit être entretenue dans votre esprit.

Les méditants étaient encouragés à développer de nouvelles habitudes habiles en reconnaissant et en se détournant systématiquement des habitudes malhabiles qu'ils avaient accumulées.

Les souillures sont comme un chat. Si vous gâchez un chat, il viendra tout le temps. Mais supposez qu'un jour il commence à se frotter contre votre jambe, et que vous ne le nourrissez pas. Il miaulera de colère, mais si vous refusez de lui donner de la nourriture, après un jour ou deux, vous ne le verrez plus. C'est la même chose avec les souillures. Si vous ne les suivez pas, elles ne viendront bientôt plus vous déranger, et dès lors, vous serez en paix. Faites en sorte que les souillures aient peur de vous ; ne vous effrayez pas des souillures.

Le respect des cinq préceptes était une exigence minimale pour ceux qui souhaitaient sérieusement progresser dans la pratique du Dhamma. En ne les respectant pas, les aspirants méditants produisaient un mauvais kamma, menaçaient leurs relations les plus importantes et créaient les conditions pour le regret, la culpabilité et l'aversion de soi-même qui mineraient fatalement leur pratique.

Lorsque votre sīla est pur, que vous êtes gentil avec les autres et que vous les traitez honnêtement, alors vous vous sentez heureux. Il n'y a pas de remords dans votre esprit. Lorsque, en ne faisant pas de mal aux autres, vous ne ressentez aucun remords, alors vous êtes déjà dans un royaume céleste. Physiquement et mentalement, vous êtes à l'aise. Que vous mangiez ou dormiez, vous vous sentez à l'aise, vous êtes heureux. Le bonheur naît de sīla. Certaines actions ont certains résultats. L'abandon du mal par l'observation des préceptes conduit, par une loi naturelle, à l'apparition du bien.

Les actes de générosité et un engagement ferme envers sīla créent le sentiment fondamental de bien-être et de respect de soi-même nécessaire pour progresser dans la méditation. Mais il est également nécessaire de développer la capacité à réfléchir sur l'expérience. Sans cela, la satisfaction de ces états d'esprit positifs pourrait inhiber plutôt que promouvoir un développement spirituel plus profond.

Si nous sommes heureux, nous avons tendance à devenir insouciant ; nous ne voulons pas aller plus loin. Nous nous attachons à ce bonheur. Nous l'aimons ; c'est le paradis, et nous sommes des divinités. C'est facile, et nous vivons dans une ignorance béate. Alors, réfléchissez au bonheur, mais ne vous laissez pas tromper par lui. Réfléchissez aux inconvénients du bonheur : il est instable, ne reste pas longtemps avec nous, et une fois parti, la souffrance reprend et les larmes reviennent.

Luang Por mettait en garde contre le fait qu'à long terme, les pratiques de méditation ne pourraient réaliser leur potentiel que si les méditants cultivaient un esprit de renoncement en réfléchissant aux inconvénients de tous les phénomènes conditionnés - même les plus raffinés et les plus agréables. Ils devaient voir clairement le caractère inadéquat de toute solution provisoire et contingente à la souffrance. Ils devaient reconnaître que tant que des souillures, même subtiles, demeuraient dans l'esprit, il ne pouvait y avoir de paix véritable et de contentement. Et ce n'est qu'en poursuivant la pratique du Dhamma jusqu'au bout que les souillures pouvaient être complètement éliminées.

S'attarder sur la nécessité de suivre la voie jusqu'au bout donne aux méditants l'enthousiasme et l'engagement nécessaires pour se consacrer

à la méditation malgré les hauts et les bas, les fluctuations de la pratique. Sans cultiver l'esprit de renoncement, les méditants ont tendance à s'accrocher aux premiers fruits de la méditation qui apparaissent lorsque les souillures les plus grossières sont atténuées. Plutôt que de s'efforcer à se libérer complètement de tout attachement, ils se contentent de ce que Luang Por appelle la paix "à peau fine" des états d'esprit élevés :

Regardez en profondeur. Quel est l'état actuel de votre esprit ? Restez simplement avec cette conscience. Si vous maintenez cela, vous aurez une base ; vous aurez la pleine conscience et la vigilance, que vous soyez debout, en train de marcher, assis ou couché. Si vous voyez quelque chose surgir, laissez-le faire, ne vous y attachez pas. Aimer et ne pas aimer, le plaisir et la douleur, les doutes et la foi ne sont que des commentaires et des réflexions de l'esprit sur son expérience. Examinez ses résultats. Ne mettez pas d'étiquettes sur les choses. Sachez ce qu'elles sont ; voyez tout ce qui surgit dans l'esprit comme un simple état mental, quelque chose d'impermanent qui, ayant surgi, persiste pendant un certain temps puis cesse. Les choses ne sont que des processus ; il n'y a pas de soi, pas de séparation réelle entre les autres et nous-mêmes, il n'y a rien à quoi s'accrocher.

TECHNIQUE

Il n'existe pas de "technique de méditation Ajahn Chah" spécifique. Pour lui, la question importante à poser à propos d'un moyen particulier d'entraînement de l'esprit était : quels résultats donne-t-il ? Il acceptait toute méthode qui incorporait la culture de la pleine conscience, de la vigilance et de l'effort approprié, qui permettait au méditant de dépasser les obstacles et qui conduisait à un samādhi pouvant servir de base à la compréhension de "la façon dont les choses sont". Toute voie de méditation conduisant au lâcher prise et au non-attachement, disait-il, est une méthode correcte.

Luang Por enseignait qu'il était important que les méditants utilisent une technique compatible avec leur caractère. Il ne voulait pas dire par là qu'il existait une technique particulière propre à chaque personne, dont l'adoption assurerait le succès. Un sentiment d'affinité avec une méthode de méditation (il l'a décrit une fois comme étant similaire à une affinité

avec un aliment particulier), ne rendrait pas la méditation douce et facile, mais elle la rendrait praticable. Une technique incompatible avec laquelle le méditant ne ressent aucun sens de connexion ou d'enthousiasme, par contre, pourrait conduire au découragement et à la régression. Les méditants ne doivent pas passer d'une méthode à l'autre trop facilement. Ce n'est qu'après avoir persévéré avec une méthode pendant une période raisonnable qu'ils doivent décider s'ils doivent ou non en changer.

Mais bien que Luang Por ait reconnu la validité d'un certain nombre de méthodes, il mettait l'accent sur certaines :

La culture mentale (*bhāvanā*) consiste à rectifier vos pensées et vos opinions. Son but est de se défaire [des souillures]. Les diverses méthodes sont comme différentes sortes de pièges à poissons. Elles diffèrent par leur forme, mais en fin de compte, elles ont toutes le même but. Ainsi, ici, bien que je n'insiste pas sur une forme particulière de méditation, j'enseigne généralement aux gens à se concentrer sur le mot "Buddho" ou sur la respiration pendant une période suffisante, puis à approfondir progressivement leur connaissance et leur vision de la façon dont les choses sont.

Luang Por considérait la pleine conscience de la respiration comme le joyau de la couronne des techniques de méditation. Il a donné diverses raisons d'encourager son développement, à commencer par l'observation qu'il s'agit d'une pratique simple et pratique. La respiration est naturellement présente à chaque instant et dans toutes les postures. On peut y faire appel à tout moment. Elle peut être pratiquée par des méditants de tous types de caractère. C'est la technique prééminente depuis les premiers jours du *Sāsana*. Le Bouddha et nombre de ses grands disciples ont utilisé cette technique, et elle a été louée par les maîtres de méditation à travers les âges. Luang Por lui-même utilisait cette méthode, et il affirmait que par la pratique de la pleine conscience de la respiration, le méditant pouvait accomplir l'ensemble du triple entraînement :

Contraindre l'esprit à se concentrer sur la respiration est *sīla* ; la focalisation ininterrompue sur la respiration, amenant l'esprit à un état de calme lucide, est appelée *samādhi* ; le lâcher prise de l'attachement par la contemplation de la respiration focalisée

comme étant impermanente, instable et sans soi est appelé paññā.

Par conséquent, on peut dire que la pratique de la pleine conscience de la respiration est le développement de sīla, samādhi et paññā. Quelqu'un qui la pratique peut être considéré comme suivant l'Octuple Sentier, que le Bouddha a enseigné comme étant le premier, le plus excellent de tous les sentiers, car il mène au Nibbāna. Si vous suivez la voie que j'ai décrite, alors on peut considérer que vous réalisez le Bouddha-Dhamma de la manière la plus authentique possible.

BUDDHO

Afin d'aider les méditants à ancrer leur esprit sur la respiration, Luang Por recommandait d'utiliser le mantra "Buddho", en récitant mentalement "Bud" sur l'inspiration et "dho" sur l'expiration*. Comme l'une des significations du mot "Bouddha" (ou "Buddho") est la connaissance sans illusion de la façon dont les choses sont, les méditants qui utilisent cette méthode répètent essentiellement, encore et encore, le nom de la conscience qu'ils cherchent à cultiver. Le fait de revenir occasionnellement à la signification du mantra pendant la méditation empêche la pratique de devenir mécanique.

Méditez en récitant "Buddho", "Buddho" jusqu'à ce qu'il pénètre profondément dans votre cœur. Le mot "Buddho" représente la conscience et la sagesse du Bouddha. En pratique, vous devez dépendre de ce mot plus que de toute autre chose. La conscience qu'il apporte vous amènera à comprendre la vérité sur votre propre esprit. Il s'agit d'un véritable refuge, car il comprend à la fois la pleine conscience et la compréhension ...

* "Buddho" est le cas nominatif du mot habituellement exprimé au vocatif par "Bouddha". Le long "o" fourni par cette forme du mot est plus facilement soutenu pendant la durée d'une expiration que le court "a". La récitation intérieure de "Buddho" peut également être pratiquée sans référence à la respiration.

Lorsque votre esprit est appliqué consciemment à un objet, il s'éveille. La conscience l'éveille. Une fois que cette connaissance est apparue grâce à la méditation, vous pouvez voir l'esprit clairement. Tant que l'esprit reste sans la conscience de *Buddho*, même s'il y a une présence ordinaire de l'esprit dans le monde, il ne vous mènera pas à ce qui est vraiment bénéfique.

Sati ou la pleine conscience dépend de la présence de "*Buddho*" - le savoir. Il doit s'agir d'un savoir clair, qui rend l'esprit plus lumineux et plus rayonnant. L'effet lumineux que cette connaissance claire a sur l'esprit est semblable à allumer une lampe dans une pièce sombre*. Tant que la pièce est noire, les objets placés à l'intérieur restent difficiles à distinguer ou sont complètement cachés. Mais lorsque vous commencez à augmenter l'intensité de la lumière à l'intérieur, elle pénètre dans toute la pièce, ce qui vous permet de voir plus clairement à chaque instant, et donc de connaître de plus en plus les détails de n'importe quel objet se trouvant dans la pièce.

Lorsque la connaissance de la respiration est devenue claire et stable, lorsque ce qu'il appelle la "connaissance de *Bouddha*" s'est établie, *Luang Por* dit que le mantra peut être abandonné. Il avait rempli son rôle.

Les méditants qui ne ressentaient pas d'affinité particulière avec la méditation sur la respiration étaient encouragés à cultiver des méditations plus discursives**, telles que le souvenir de la mort ou la contemplation du corps - en particulier les cinq sujets de méditation de base que sont les cheveux, les poils, les ongles, les dents et la peau. Dans ce dernier cas, les méditants peuvent se concentrer sur les aspects peu attrayants (*asubha*) de ces parties du corps, ou sur leur nature vide et impermanente en disséquant les quatre éléments primaires qui constituent tout phénomène physique, à savoir la terre (la dureté), l'eau (cohésion ou fluidité), le feu (chaleur) et l'air (mouvement). Les noms pâlis des cinq parties du corps, *kesā*, *lomā*, *nakhā*, *dantā*, *taco*, pourraient être récités intérieurement comme des mantras pour garder l'esprit sur la bonne voie. La visualisation pourrait être employée pour renforcer la contemplation.

* Probablement une référence aux lanternes à kérosène.

** Méditations qui font appel à la pensée dirigée.

Luang Por encourageait les moines qui cultivaient la conscience de la respiration comme pratique principale à développer la méditation sur le corps comme technique auxiliaire. Il leur rappelait que l'importance de cette technique était illustrée par le fait qu'elle était incluse dans la cérémonie d'ordination des novices. De plus, comme le premier niveau de libération (entrée dans le courant) était atteint par l'abandon du 'sakkāyadiṭṭhi', ou vue de la personnalité, et que l'identification au corps physique constituait l'expression la plus puissante et la plus immédiate de cette 'entrave'^{*}, la contemplation du corps était d'une immense valeur.

Vous devez examiner le corps de façon répétée et le décomposer en ses parties constituantes. En voyant chaque partie telle qu'elle est vraiment, la perception du corps comme une entité solide ou un soi s'efface progressivement. Vous devez fournir un effort continu dans cette investigation de la vérité, sans interruption.

Entraînez-vous à contempler le corps comme étant "juste cela", jusqu'à ce qu'il soit tout à fait naturel de penser en vous-même : "Oh, le corps est simplement le corps. C'est juste ça". Une fois que cette façon de réfléchir est établie, dès que vous vous dites que "c'est juste ça", l'esprit lâche prise. Il y a un lâcher-prise de l'attachement au corps. Il y a l'intuition qui voit le corps comme un simple corps. En entretenant cette sensation de détachement par une vision continue du corps comme un simple corps, tous les doutes et les incertitudes sont progressivement déracinés. Plus vous examinez le corps, plus vous le voyez clairement comme un simple corps, plutôt que comme une "personne", un "être", un "moi" ou un "il" ou "elle".

LA SEULE CHAISE

Les pratiques de méditation qui consistent à diriger l'esprit pensant, plutôt que de s'en détourner, reposent sur le principe que le maintien d'un flux ininterrompu de conscience sur un thème de contemplation, au lieu d'une sensation physique, peut également conduire à un rassemblement des forces de l'esprit. Cela produit un ravissement qui amène l'esprit au-

* Voir Glossaire, 868

delà de l'attraction des pensées et des désirs du monde, vers un samādhi qui fournit la plate-forme pour le travail profond de la sagesse.

Mais quelle que soit la pratique de méditation adoptée, Luang Por insistait sur le rôle central que devait jouer la pleine conscience. Il comparait l'observation de l'esprit avec la pleine conscience et la vigilance, à un commerçant gardant un œil attentif sur ses marchandises lorsqu'un groupe d'enfants malicieux entre dans sa boutique. Dans une autre comparaison, il disait que l'esprit est comme une pièce avec une seule chaise. Lorsque la pleine conscience s'assoit fermement sur ce siège face à la porte, alors tout visiteur entrant dans la pièce est immédiatement connu. Sans chaise sur laquelle s'asseoir, aucun invité ne reste longtemps.

La pleine conscience, soutenue par la confiance dans la voie de libération du Bouddha et par l'Effort Juste, résulte en un samādhi qui porte en lui les graines de la sagesse et de la libération.

La pleine conscience est l'infirmière et la protectrice du samādhi. C'est le Dhamma qui permet à tous les autres dhammas sains de surgir en équilibre et en harmonie. La pleine conscience est la vie. À chaque instant où vous manquez de pleine conscience, c'est comme si vous étiez mort. Le manque de pleine conscience s'appelle la négligence, et il prive vos paroles et vos actions de toute signification. Quelle que soit la forme de réflexion que prend la pleine conscience, elle donne lieu à la conscience de soi, à la sagesse et à toutes sortes de bonnes qualités.

Tout dhamma qui manque de pleine conscience est incomplet. La pleine conscience est ce qui gouverne la position debout, la marche, la position assise et la position couchée. Ce n'est pas seulement pendant la méditation assise que la pleine conscience est requise ; en dehors des périodes de méditation formelle, vous devez être constamment attentif et vigilant, et prêter attention à vos actions. Si vous faites cela, un sentiment de sage honte apparaîtra. Vous aurez honte de vos actions ou de vos paroles inappropriées. Lorsque le sentiment de honte devient plus fort, la retenue le devient aussi. Avec une forte retenue, il n'y a pas de négligence.

Où que vous alliez, la pleine conscience doit être présente. Le Bouddha disait : “Pratiquez la pleine conscience de façon continue, développez-la beaucoup de façon continue”. La pleine conscience est le dhamma qui veille sur vos actions passées et présentes et sur celles que vous êtes sur le point d’accomplir. Elle est d’un grand bénéfice pour vous. Se connaître à chaque instant vous donnera un sens constant du bien et du mal. Cette conscience du bien ou du mal de tout ce qui se produit dans votre esprit suscitera un sentiment de sage honte, et vous vous abstenrez d’agir de manière mauvaise ou erronée.

UN ENSEIGNEMENT DE LA MÉDITATION

L’attention portée aux menus détails de la posture assise n’a jamais été un trait marquant de la tradition de méditation Theravada. Rares sont les moines de la forêt qui s’assoient en lotus complet, chaque pied posé sur la cuisse opposée, ou qui croisent leurs mains dans un mudra* parfait. Les instructions de base consistent simplement à adopter une posture stable et droite, le principal critère étant que la posture permette au méditant de rester assis pendant un temps raisonnablement long avec un minimum d’inconfort inutile. Luang Por traitait la posture comme une question simple. Au début d’une séance, il donnait simplement comme instructions de prendre la posture assise avec les jambes croisées**, placer la jambe droite sur la jambe gauche, la main droite sur la main gauche***, garder le dos droit, se mettre à l’aise - ni trop tendu, ni trop détendu - et fermer les yeux.

* Par exemple, avec les mains croisées sur les genoux et chaque pouce se touchant légèrement.

** Les méditants s’assyaient généralement à même le sol. Luang Por ne s’est toutefois pas opposé à l’introduction de coussins de méditation au Wat Pah Nanachat, le monastère annexe qu’il a créé pour ses disciples occidentaux.

*** La préférence pour la droite sur la gauche est simplement une tradition transmise par les moines de la forêt des générations précédentes. On peut imaginer qu’elle trouve son origine dans une réflexion sur les flux d’énergie internes, mais Luang Por n’en a jamais parlé en ces termes.

Après avoir rendu hommage au Bouddha, au Dhamma et au Sangha, les méditants se tournaient vers leur principal objet de méditation ou commençaient par une pratique préliminaire. Luang Por proposait parfois de passer en revue les trente-deux parties du corps* avant de se tourner vers la respiration. En plus d'être une bonne pratique de pleine conscience en soi, cela renforçait les perceptions habiles du corps qui pouvaient ensuite être reprises pour une investigation plus profonde lorsque l'esprit avait été affermi par samādhi. Luang Por enseignait également aux méditants moins expérimentés à suivre l'inspiration et l'expiration du corps pendant un certain temps avant de se concentrer sur un point particulier, comme le bout du nez :

Concentrez votre attention de manière à suivre le souffle qui entre dans votre corps et qui en sort. Suivez le début de la respiration, le milieu de la respiration, la fin de la respiration. En pleine conscience, gardez le souffle à l'esprit ; et avec vigilance, soyez conscient que vous êtes en train de respirer. À l'inspiration, le début de la respiration se situe au niveau de la pointe du nez, le milieu au niveau du cœur et la fin au niveau de l'abdomen. À l'expiration, le début de la respiration se situe au niveau de l'abdomen, le milieu au niveau du cœur et la fin au niveau de la pointe du nez. Concentrez-vous sur ces trois points.

L'esprit, votre conscience, n'a pas le temps de s'échapper et de s'emparer d'autres objets parce qu'il est préoccupé par la conscience, ici même, de l'inspiration et de l'expiration. Si l'esprit s'en va à la recherche d'autres objets, cela montre que la conscience a glissé. Établissez-la à nouveau. Soyez conscient de l'endroit exact où passe le souffle à chaque instant. Continuez à regarder. Parfois, votre esprit s'égare pendant un long moment sans que vous en soyez conscient. Soudain, vous vous rendez compte que la pleine conscience a été perdue à nouveau. Recommencez. Si vous vous entraînez de cette manière, vous développerez une bonne connaissance pratique du début, du milieu et de la fin de la respiration. Après vous êtes entraîné de cette manière pendant un temps suffisant, la pleine conscience sera constamment présente sur l'inspiration et l'expiration. La

* Voir glossaire, 885.

pleine conscience sera présente au début de la respiration, à son milieu et à sa fin.

Au début, vous aurez quelques difficultés. Mais plus tard, lorsque vous serez plus expérimenté, il ne sera plus nécessaire de suivre l'inspiration et l'expiration. Maintenant, ancrez la conscience sur le bout de votre nez. Arrêtez-vous là et notez si le souffle est long ou court, prenez conscience de l'inspiration et de l'expiration à ce moment-là. Lorsque vous commencez à pratiquer la méditation assise, essayez cette méthode.

Lorsque vous vous concentrez sur la respiration, vous n'avez pas besoin de la forcer. C'est un peu comme apprendre à utiliser une machine à coudre à pédale. Pour coudre correctement, vous devez trouver un rythme entre votre main et votre pied. Ainsi, lorsque vous apprenez à utiliser une machine à coudre, que faites-vous ? Vous vous entraînez à pédaler librement sans rien coudre. Une fois que vous savez pédaler avec aisance, vous commencez à coudre des tissus.

Votre respiration reste la même, il n'y a pas besoin qu'elle soit d'une façon particulière ; peu importe qu'elle soit longue ou courte, pourvu qu'elle soit confortable ... Si la respiration est trop longue, trop courte ou trop forte, ne la forcez pas, laissez-la trouver son propre équilibre. Tout ce que vous avez à faire est de vous concentrer sur l'inspiration et l'expiration. Vous n'avez pas besoin de contempler quoi que ce soit d'autre. Il suffit d'être conscient de la respiration.

Lorsque vous faites cela, certaines pensées surgissent : "À quoi cela sert-il ?" et ainsi de suite. Continuez. Ne vous laissez pas prendre par les doutes. Il n'y a pas besoin d'y répondre. Il n'y a pas besoin de penser. Ce n'est pas votre travail. Votre travail consiste simplement à être conscient de la respiration lorsqu'elle entre et sort du corps. Vous ne voulez pas voir les déités ou les dieux Brahma, mais vous voulez voir le souffle. Il suffit simplement que vous n'oubliez pas le souffle. Comprenez, puis détachez-vous des différents objets qui entrent et sortent de la conscience, et lâcher prise.

Les pensées et les humeurs sont changeantes. Peut-être que lorsque vous commencez à vous asseoir, vous commencez à avoir le mal du pays, et l'esprit se met à proliférer sur tel ou tel sujet. Dès que vous commencez à penser à votre pays, rappelez-vous : "C'est changeant (mai nae)". Les pensées chaleureuses concernant la famille sont impermanentes, tout comme les pensées négatives. Vous ne pouvez pas croire à tout cela. Votre esprit vous ment. Vous devez voir la nature changeante des choses. Parfois vous détestez telle ou telle personne, mais ça ne dure pas. Parfois vous aimez telle ou telle personne, mais ça ne dure pas non plus. Fixez l'esprit juste là et où peut-il aller ? Quand vous détestez quelqu'un, vous fabriquez une certaine image de lui. Quand vous aimez quelqu'un, vous faites la même chose. L'esprit commence à souffrir. Parfois, vous pouvez détester quelqu'un à tel point que dès que vous pensez à lui, des larmes de fureur commencent à couler. Vous voyez ce que je veux dire ? Comment cela pourrait-il être réel et durable ?

Considérez les états mentaux comme de simples états mentaux. Ils sont tous impermanents. Nous devons arrêter les choses car elles nous tromperont si nous ne le faisons pas. Nous percevons quelque chose comme étant bon, et nous nous rappelons que ce qui est bon est changeant. Une autre chose est perçue comme étant mauvaise, et elle est également changeante. Ne laissez pas votre esprit s'accrocher au bon, ni au mauvais. Si vous mesurez les états mentaux de cette manière, ils perdent leur intérêt. Continuez à y travailler. Les états qui surviennent, bons ou mauvais, n'ont aucune valeur intrinsèque, et ils disparaîtront progressivement. Si vous les suivez et gardez un œil sur eux, vous verrez forcément cette vérité du caractère changeant. Votre pratique initiale doit être ainsi. Soyez attentif.

Par la suite, vous verrez la respiration, la pleine conscience et l'esprit simultanément en un seul point. Le mot "voir" ici ne fait pas référence à la vision ordinaire. Il s'agit d'une vision avec conscience, par l'œil interne et non externe. La conscience de la respiration est ici, la pleine conscience est ici, le sens de la connaissance, l'esprit, est ici.

Ils convergent en un tout harmonieux. Lorsque nous voyons cette harmonie, l'esprit se détache du désir sensuel (*kāmacchanda*), de la malveillance (*vyāpāda*), de la paresse et de la torpeur (*thīnamiddha*), de l'inquiétude et de l'agitation (*uddhaccakukkucca*), et de l'indécision (*vicikicchā*). Alors, ces cinq entraves auront complètement disparu. Tout ce que vous verrez sera le souffle. Il n'y aura que la pleine conscience et l'esprit en un seul point. Avec l'absence des cinq entraves, vous pouvez considérer que l'esprit est entré en *samādhi*.

Vous devez savoir quand la respiration est grossière et quand elle est fine, et vous devez le savoir tout de suite. Ensuite, vous devez vous concentrer sur le souffle pour le rendre de plus en plus subtil et délicat jusqu'à ce que sa grossièreté ait disparu. Le raffinement de la respiration est tel qu'en vous asseyant et en contemplant la respiration, celle-ci devient si subtile qu'il n'y a presque plus de respiration, ou du moins c'est ce qu'il semble. Ne vous inquiétez pas. Le souffle est toujours là, mais il est extrêmement subtil. Alors, que faites-vous ? Vous devez utiliser votre pleine conscience pour faire de l'absence de souffle votre objet de méditation. À ce stade, certaines personnes peuvent s'alarmer, craindre que leur respiration s'arrête et que ce soit dangereux. Vous devez vous rassurer en vous disant que c'est tout à fait sans danger et qu'il n'y a aucun risque. Tout ce qui est nécessaire, c'est que vous mainteniez la pleine conscience, la conscience, le savoir.

L'esprit est maintenant dans un état très subtil. À ce niveau, il n'a pas besoin d'être contrôlé, vous n'avez rien à faire. Tout ce qui est nécessaire, c'est de maintenir la pleine conscience et la vigilance. Vous devez être conscient qu'à ce moment-là, l'esprit agit automatiquement, il n'est pas nécessaire d'ajuster sa qualité. Il suffit maintenant de maintenir une attention et une vigilance constantes. L'esprit est pleinement entré dans l'état de calme lucide. Parfois, l'esprit va entrer et sortir de cet état à de courts intervalles. Parfois, lorsqu'il s'est retiré, il redevient lucidement calme pendant un court moment, puis il émerge à nouveau et devient conscient des objets des sens. L'esprit, s'étant retiré du *samādhi*, comprend la nature des diverses choses qui surgissent

dans la conscience. Il y aura un ravissement dans le Dhamma, la sagesse apparaîtra. De nombreux types de connaissances apparaîtront à ce moment-là.

L'esprit, à cet instant, sera entré dans le stade de *vipassanā**. Vous devez établir fermement la pleine conscience, la concentration et la vigilance. Lorsque la sagesse surgit, l'esprit est dans *vipassanā*, qui est une continuité de *samatha*** . C'est ce qu'on appelle le processus de l'esprit. Vous devez atteindre la maîtrise (*vasī*) pour entrer et sortir des états de tranquillité. Lorsque vous l'aurez fait, alors vous connaîtrez la nature des états d'esprit et la nature de l'esprit qui se retire. Vous devez être astucieux en entrant et en sortant du *samādhi*, en établissant un fort degré d'attention et de vigilance à ces moments-là. Ici, l'esprit est arrivé au bout de l'agitation. Qu'il avance ou recule, tous les états d'esprit se trouvent dans le calme lucide.

En arrivant au moment approprié pour la fin de la méditation, revoyez ce que vous avez fait avant d'entrer en *samādhi*. Comment avez-vous établi votre esprit pour qu'il soit si paisible ? Ensuite, la prochaine fois que vous vous asseyez, vous devez considérer la première chose à faire. Rappelez-vous comment vous avez focalisé votre esprit lorsque vous vous êtes retiré du *samādhi*. Vous devez savoir ceci. Bien que vous ayez mis fin à votre méditation assise, vous ne devez pas considérer cela comme la fin du *samādhi*. Vous devez être déterminé à continuer à être conscient, concentré et attentif. Que vous soyez debout, en train de marcher, assis ou allongé, vous devez être constamment attentif.

EN APARTÉ

Les instructions de méditation de la section précédente sont longues et détaillées. Elles comprennent un certain nombre de termes techniques

* Une vision claire des trois caractéristiques de l'existence : l'impermanence, le caractère insatisfaisant et le non-soi.

** Des états de tranquillité consciente résultant de l'abandon des cinq obstacles.

et de références à des niveaux avancés de pratique et à des états d'esprit subtils. Toutefois, il faut garder à l'esprit que Luang Por n'a pas voulu faire de ces instructions un compte rendu complet du processus de méditation. Le texte est la transcription d'une instruction particulière donnée un jour particulier à un groupe de moines particulier. Luang Por n'a pas écrit de manuel de méditation, et il a rarement parlé en public des niveaux de pratique plus avancés. Pour cette raison, certains de ses points de vue sur la pratique de la méditation resteront toujours obscurs. Il en va de même pour ses conseils sur des questions plus élémentaires.

Dans le paragraphe ci-dessus traitant du choix d'une technique de méditation, il est dit que les méditants doivent s'en tenir à une pratique "pendant une période de temps raisonnable" avant de décider d'en changer. Mais quelle est la durée d'une période de temps "raisonnable" ? C'est certainement une question raisonnable - mais malheureusement pas une question à laquelle on peut répondre avec les mots de la bouche de Luang Por. (Une période de temps mesurée en semaines ou en mois - plutôt qu'en heures ou en minutes - serait la réponse qu'il donnerait probablement, mais qu'il n'a pas donnée en réalité).

La transmission précise des enseignements de méditation de Luang Por est donc quelque peu entravée par la disparité des informations enregistrées ; certains sujets sont bien détaillés, d'autres le sont moins bien. Des complications sont également causées par le fait que le matériel disponible est transcrit à partir d'instructions données ad hoc et qui reflètent le temps, le lieu et l'audience. La réponse de Luang Por aux questions sur l'importance de la culture des *jhāna* (absorption), par exemple, variait en fonction du caractère et des vertus fondamentales accumulées par le questionneur. En d'autres termes, s'il voyait que les méditants avaient une capacité bien développée pour les *jhāna*, il les encourageait (et il semblerait qu'il considérait cette voie comme supérieure). Mais s'il voyait que les méditants n'avaient qu'une faible capacité, ou qu'ils se laissaient prendre au piège de l'envie de *jhāna*, il pouvait minimiser leur importance. S'il voyait que les méditants possédaient de forts pouvoirs d'analyse, il pouvait les encourager à faire usage de ces pouvoirs lorsque l'esprit avait dépassé les obstacles, sans attendre la stabilisation de l'esprit fournie par les *jhāna*. En cela, son enseignement rejoignait celui de son grand contemporain, Luang Ta Maha Bua, qui avait inventé l'expression : "paññā cultivant samādhi".

Un autre problème se pose lors de la traduction des enregistrements transcrits des enseignements de méditation de Luang Por, et il découle de la nature de la langue thaï. Le thaï se prête beaucoup plus à une ambiguïté souple qu'à une précision scientifique. Par exemple, il insiste beaucoup moins sur l'utilisation des pronoms de la troisième personne que l'anglais. Il est difficile de déterminer avec un degré élevé de certitude qui ou quoi agit sur qui ou quoi. Dans les questions relatives au monde physique, le contexte vient souvent à la rescousse du traducteur ; dans les questions relatives aux fonctions plus profondes de l'esprit, le traducteur a rarement autant de chance.

Une dernière difficulté est la manière parfois idiosyncrasique dont Luang Por et ses contemporains de la tradition de la forêt de l'Isan utilisent les termes techniques pālis. Pour les lecteurs venant d'un milieu Theravada plus académique, cela peut être une source de frustration. Pour un traducteur, cela peut impliquer d'être confronté à des passages où le sens attribué à un terme par le maître ne correspond pas exactement à la définition du dictionnaire pāli-anglais. Une façon d'aborder cette divergence est d'utiliser une analogie. Si les suttas peuvent être comparés à une photographie de la nature des choses, alors les enseignements des grands maîtres seraient comme des peintures. Dans leur tentative de faire ressortir le sens de ce qu'ils ont devant eux, les peintres manipulent parfois légèrement les formes ou utilisent des couleurs non reconnues par l'appareil photo. Leur intention est de transmettre la vérité de leur expérience au mieux de leurs capacités. De même, les grands maîtres de la forêt de l'Isan ont, à l'occasion, placé la fidélité au Dhamma qu'ils ont réalisé au-dessus d'une stricte fidélité aux textes.

Pour résumer, les enseignements de méditation de Luang Por représentés dans ce chapitre contiennent de nombreux joyaux et réflexions utiles. Mais, pour les raisons évoquées ci-dessus, ils ne se combinent pas en un système complet. Si Luang Por était vivant aujourd'hui et s'adressait à un étudiant de ses enseignements, il donnerait peut-être le conseil suivant : "L'attention aux détails est une bonne chose. La précision et la clarté sont bonnes. Mais soyez toujours prêt à tolérer un certain degré d'incomplétude et d'ambiguïté".

PAS SEULEMENT S'ASSEOIR

De nombreux moines de Wat Pah Pong pratiquaient la méditation en marchant* autant ou plus que la méditation assise. Le Bouddha énumérait ses bienfaits : une constitution solide, une bonne digestion, de l'endurance physique et une volonté de faire des efforts. Plus important encore, il disait que le samādhi qui naît de la méditation en marchant est plus facile à maintenir en dehors des sessions de pratique formelle que celui développé en position assise (AN 5.29).

La méditation en marchant constitue à la fois une alternative et un complément à la méditation assise. C'est un bon substitut à la méditation assise lorsque des problèmes physiques rendent la position assise peu pratique ou lorsque les obstacles qui surgissent fortement pendant la position assise sont plus faciles à gérer ou sont absents pendant la marche. La marche est souvent le meilleur choix après un repas, par exemple, lorsque la lourdeur mentale risque de rendre la méditation assise difficile.

La marche est un complément à la méditation assise, car elle exige de cultiver la pleine conscience dans le mouvement plutôt que dans l'immobilité. Bien que le méditant marche les yeux baissés, la conscience des formes et des sons, ainsi que le rythme de la marche, empêchent le méditant de se détacher du monde des sens comme cela est possible pendant la méditation assise. Par conséquent, il est souvent plus difficile de pacifier l'esprit en marchant. Mais une fois que l'esprit est devenu calme, l'expérience des données variées des sens, combinée aux mouvements physiques réguliers de la posture, est propice au développement de la sagesse. Les pensées qui naissent de ce calme deviennent *dhammavicaya*, l'investigation du Dhamma.

Dans les monastères de la forêt thaïlandais comme Wat Pah Pong, chaque kuti a son propre chemin de marche, généralement de vingt à trente pas de long. Luang Por recommandait de marcher à un rythme plus ou moins normal afin de développer une habitude de conscience facile à intégrer dans la vie quotidienne. Les mains devaient être jointes devant l'abdomen, jamais derrière le dos (un style plus adapté à celui d'un général inspectant les troupes qu'à celui d'un moine, disait Luang

* Pāli : *caṅkama* ; Thaï : *jongkrom*.

Por), et ne devaient surtout pas pendre mollement sur les côtés. En plus d'être perçue comme inesthétique, la marche sans joindre les mains était considérée comme trop détendue pour favoriser la retenue intérieure ; marcher de cette manière ressemblait trop à une promenade tranquille pour être approprié à la méditation.

Luang Por a indiqué qu'avant de commencer la séance, les méditants devaient se lever et rendre hommage au Bouddha, au Dhamma et au Sangha de la manière qu'ils jugeaient appropriée et clarifier leur intention pour la séance suivante. Ensuite, ils devaient commencer à marcher de long en large sur le chemin, en maintenant une attention et une vigilance constantes tout en marchant. Luang Por conseillait d'y parvenir en utilisant le mantra "Buddho", en récitant mentalement "Bud" lorsque le pied droit touche le sol, et "dho" lorsque le pied gauche touche le sol. C'était le moyen de base pour calmer l'esprit.

Maintenez une conscience continue sur l'objet. Si votre esprit s'agite ou si vous vous laissez, arrêtez-vous et calmez votre esprit en vous concentrant sur la respiration. Lorsque l'esprit est devenu suffisamment calme, reprenez la méditation en marchant. Restez constamment vigilant. Établissez la conscience au début du chemin. Soyez conscient de tout : le début du chemin, le milieu du chemin, la fin du chemin. Maintenez cette conscience ininterrompue pendant que vous marchez. Parfois, une sensation de panique ou de peur peut surgir. Allez à l'encontre de cela. C'est changeant. Le courage surgit et cela ne dure pas non plus. Tout est changeant. Il n'y a rien à quoi s'accrocher. Cela donne naissance à la sagesse. Faire naître la sagesse ne fait pas référence à une connaissance basée sur la mémoire ; cela signifie connaître l'esprit qui pense et perçoit. Toutes les pensées et perceptions naissent dans notre esprit.

Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, qu'elles aient raison ou non, il suffit de reconnaître leur présence, sans leur accorder une importance excessive. La souffrance est juste la souffrance. Le bonheur n'est que du bonheur. Ce n'est qu'une tromperie. Tenez bon. Ne leur courez pas après. Ne courez pas après le bonheur et ne courez pas après la souffrance. Connaissez-les. Connaissez-les et ensuite abandonnez-les. La sagesse surgira. Continuez à aller à contre-courant de l'esprit.

Lorsque vous vous sentez suffisamment fatigué, arrêtez-vous et quittez le sentier de marche, mais veillez à maintenir la continuité de la pleine conscience. Debout, en marchant, assis ou couché, maintenez une conscience constante. Que vous marchiez vers le village pour faire la tournée d'aumônes, que vous marchiez dans le village pour recevoir de la nourriture, que vous mangiez la nourriture ou quoi que ce soit d'autre, soyez attentif à tout moment dans chaque posture.

Luang Por recommandait aux méditants de ne pas suivre leur première pensée pour mettre fin à une séance de méditation en marchant. Il disait qu'après avoir décidé de quitter leur chemin de marche, ils devaient continuer à marcher pendant au moins quelques minutes de plus. Parfois, la sensation qu'il était temps de changer de posture disparaissait de lui-même, et la méditation pouvait être prolongée. Si ce n'est pas le cas, et que c'était effectivement le bon moment pour s'arrêter, alors la sage habitude de ne pas réagir immédiatement aux impulsions d'un esprit, qui pourrait bien être teinté de souillures, avait été renforcée.

Luang Por enseignait que l'effort devait être soutenu depuis le premier moment de conscience au petit matin jusqu'au dernier moment avant le sommeil - dans chaque posture :

Lorsque vous vous couchez, allongez-vous sur le côté droit, le pied gauche reposant sur le droit. Concentrez-vous sur "Bud-dho Bud-dho" jusqu'à ce que vous vous endormiez. C'est ce qu'on appelle s'allonger en pleine conscience.

Il affirma un jour qu'un pratiquant expérimenté pouvait se souvenir s'il s'endormait sur l'inspiration ou l'expiration.

Que l'on médite en marchant, en s'asseyant, en se tenant debout ou en s'allongeant, la pratique quotidienne consistait à rétablir l'équilibre dès qu'il était perdu. Les méditants devaient être patients et persévérants. Laisser l'esprit se décourager ou s'irriter lorsqu'il refuse de rester sur son objet ne ferait qu'aggraver le problème. Apprivoiser l'esprit, c'est comme apprivoiser un animal sauvage. Si vous n'abandonnez pas, l'animal le fera tôt ou tard. Dans une autre de ses simulations animales favorites, il compara la pratique à garder un buffle d'eau :

Votre esprit est comme un buffle d'eau. Les états mentaux sont comme des plants de riz. La pleine conscience est comme le propriétaire. Que faites-vous lorsque vous faites paître un buffle ? Vous le laissez aller son chemin. Mais vous gardez un œil sur lui. S'il s'approche des plants de riz, vous lui criez dessus. Quand le buffle vous entend, il s'éloigne. Mais vous ne pouvez pas vous permettre de relâcher votre attention. S'il est têtue et ne veut pas obéir, vous devez prendre un bâton et lui donner une bonne raclée.

II. ÉPINES ET AIGUILLONS

LES OBSTACLES

Les obstacles immédiats au développement du samādhi et de la sagesse sont un groupe de souillures mentales que le Bouddha appelait les *nīvaraṇa* ou obstacles. Il les décrit comme des “excroissances de l'esprit qui étouffent la perspicacité”. Ils sont au nombre de cinq :

1. Kāmacchanda - pensées sensuelles.
2. Vyāpāda - malveillance.
3. Thīnamiddha - léthargie et somnolence
4. Uddhaccakukkucca- agitation, culpabilité, remords.
5. Vicikicchā- doute et indécision.

Le Bouddha a clairement indiqué l'importance vitale de gérer les obstacles de la manière suivante :

Sans avoir surmonté ces cinq obstacles, il est impossible pour un moine dont le discernement manque de force et de puissance, de savoir ce qui lui est bénéfique, ce qui est bénéfique aux autres, ce qui est bénéfique aux deux ; ou qu'il soit capable de réaliser un état surhumain, une distinction vraiment noble dans la connaissance et la vision.

AN 5.51

Ailleurs, le Bouddha a comparé les obstacles aux métaux ordinaires qui altèrent la pureté de l'or :

Lorsque l'or a été débarrassé de ses impuretés, il devient souple et malléable et peut être transformé en n'importe quel ornement que l'on souhaite. De la même façon, l'esprit, libéré des cinq obstacles sera souple et malléable, aura une lucidité et une fermeté rayonnantes, et se concentrera bien sur l'éradication des souillures. Quel que soit l'état réalisable par les facultés mentales supérieures vers lequel on dirige l'esprit, on acquerra, dans chaque cas, la capacité de réalisation, si les autres conditions sont remplies.

AN 5.23

La méthode de base pour faire face aux obstacles consiste à cultiver un effort conscient et équilibré, associé à un regard positif sur l'objet de la méditation, de manière à ce que les obstacles qui ne sont pas encore apparus ne surgissent pas en premier lieu. Lorsque cela n'est pas possible, et après avoir pris conscience qu'ils sont entravés par un obstacle, les méditants apprennent à l'abandonner sans regret et à revenir patiemment à l'objet de la méditation. Plutôt que de rétablir immédiatement l'attention sur la respiration, Luang Por enseignait qu'au moment où ils reconnaissent l'obstacle pour ce qu'il était et en lâcher prise, les méditants devaient également reconnaître que la distraction était "mai nae" : changeante, impermanente, instable. Ce faisant, ils introduisaient dans la méditation un élément de sagesse qui s'épanouissait progressivement au fur et à mesure que leurs compétences en matière de méditation se développaient.

Quand quelque chose surgit dans votre esprit, peu importe si c'est quelque chose que vous aimez ou que vous n'aimez pas, quelque chose que vous pensez être juste ou quelque chose que vous pensez être faux, interrompez-la en vous rappelant : "C'est changeant". Peu importe ce que c'est, il suffit de la trancher, "changeant, changeant". Utilisez cette seule hache pour trancher les états mentaux. Tout est sujet au changement. Où pouvez-vous trouver quelque chose de réel et de solide ? Si vous voyez cette instabilité, alors la valeur de tout diminue. Les états mentaux sont tous sans valeur. Pourquoi voudriez-vous des choses sans valeur ?

Pour ceux qui étaient aux prises avec les obstacles et qui se sentaient découragés par leur manque de succès, il donnait les encouragements suivants :

Même si votre esprit ne trouve pas la paix, le simple fait de s'asseoir les jambes croisées et de faire des efforts est déjà une bonne chose. C'est la vérité. Vous pourriez comparer cela au fait d'avoir faim et de n'avoir rien d'autre à manger que du riz ordinaire. Vous n'avez rien à manger avec le riz, et vous vous sentez contrarié. Ce que je veux dire, c'est que c'est bien que vous ayez du riz à manger. Du riz nature est mieux que rien du tout, n'est-ce pas ? Si le riz nature est tout ce que vous avez, alors mangez-le. Il en va de même pour la pratique : même si vous ne ressentez qu'une très petite quantité de calme, c'est toujours une bonne chose.

Si le simple fait de revenir patiemment à l'objet, encore et encore, ne fonctionnait pas, il fallait employer des antidotes spécifiques. Il y avait beaucoup à apprendre dans la quête pour transcender les obstacles. Luang Por conseillait de les considérer comme des maîtres ou des tests de sagesse plutôt que comme des ennemis.

DÉSIR SENSUEL

La première entrave se produit lorsque l'on s'adonne à des pensées liées au monde sensuel. Le méditant qui ne parvient toujours pas à trouver satisfaction dans la méditation a tendance à rechercher le plaisir, le réconfort et la distraction en se tournant vers le monde des sens. L'expression la plus puissante de cette entrave réside dans les désirs et les fantasmes sexuels, mais elle inclut également le fait de prendre plaisir à des souvenirs ou à l'imagination liés à tout autre aspect du monde sensuel que le méditant trouve attrayant, nourriture, musique, films, sport, politique, tout sujet qui est ressenti comme agréable par celui qui s'y attarde.

Pour faire face à cette entrave, Luang Por mettait l'accent sur la protection de la retenue des sens. Manger peu, dormir peu, parler peu étaient des principes clés pour le Sangha de Wat Pah Pong. Il fallait

apprendre à l'esprit à ne pas se laisser absorber par l'apparence générale ou les caractéristiques particulières de tout objet des sens. Il n'était pas possible de se débarrasser simplement de l'habitude de s'adonner aux plaisirs sensuels le temps d'une séance de méditation. Il fallait aussi faire un effort constant pour gouverner ces désirs dans la vie quotidienne.

La nature même de cette entrave étant de s'attarder imprudemment sur les aspects attractifs de l'expérience sensuelle, l'antidote spécifique consiste à la remplacer par une sage réflexion sur les aspects non attractifs. Le désir sexuel étant l'expression la plus puissante et la plus perturbatrice de cette entrave, c'est à lui que s'appliquent les remèdes les plus spécifiques.

Visualisez le corps comme un cadavre en voie de décomposition ou pensez aux parties du corps telles que les poumons, la rate, la graisse, les excréments, etc. Souvenez-vous-en et visualisez cet aspect répugnant du corps lorsque la lubricité surgit. Cela vous libérera de la lubricité.

Si vous regardez le corps humain et que vous aimez ce que vous voyez, demandez-vous pourquoi. Examinez-le. Regardez les cheveux, les poils, les ongles, les dents et la peau. Le Bouddha nous a appris à nous concentrer sur la réflexion de ces choses. Distinguez-les une par une, séparez-les du corps, visualisez que vous y mettez le feu ou que vous pelez la peau. Faites le jusqu'à ce que cela vous devienne facile.

La contemplation du corps a déjà été évoquée en tant qu'objet de méditation à part entière et en tant qu'exercice préliminaire à la prise de conscience de la respiration. Ici, elle est utilisée comme un moyen de ramener l'esprit sur la Voie du Milieu lorsqu'il s'est égaré dans le domaine des sens. Une fois l'obstacle abandonné, les méditants peuvent alors reprendre leur concentration sur l'objet de méditation initial.

MALVEILLANCE

La malveillance est conditionnée par un désir non satisfait. Dans la méditation, elle se manifeste souvent par une obsession pour des choses ou des personnes qui ne font pas, ne disent pas ou ne sont pas comme nous le souhaiterions. L'esprit se saisit d'une perception ou d'un souvenir

persistant et le rumine. Dans “*Questions et réponses avec Ajahn Chah* de Jack Kornfield”, on demande à Luang Por des conseils pour faire face à cette entrave :

“Et la colère ? Que dois-je faire lorsque je sens la colère surgir ?”

Vous devez utiliser l’amour bienveillant. Si, pendant la méditation, des sentiments de colère apparaissent, compensez-les en développant des sentiments d’amour et de bonté. Si quelqu’un fait quelque chose de mal ou se met en colère, ne vous y mettez pas également. Si vous le faites, vous êtes plus ignorant que lui. Soyez sage. Gardez la compassion à l’esprit, car cette personne est en train de souffrir. Remplissez votre esprit d’amour bienveillant comme s’il s’agissait d’un cher frère. Concentrez-vous sur le sentiment d’amour bienveillant comme sujet de méditation. Répandez ce sentiment à tous les êtres du monde. La haine ne peut être vaincue que par l’amour bienveillant.

Parfois, vous pouvez voir d’autres moines mal se comporter. Vous pouvez vous contrarier. C’est une souffrance inutile. Ce n’est pas là notre Dhamma. Vous pouvez penser ainsi : “Il n’est pas aussi strict que moi. Ce ne sont pas des méditants sérieux comme nous. Ces moines ne sont pas de bons moines”. C’est une grande souillure de votre part. Ne faites pas de comparaisons. Ne faites pas de discrimination. Lâchez vos opinions et observez votre esprit. C’est cela, notre Dhamma. Vous ne pouvez pas obliger tout le monde à agir comme vous le souhaitez ou à être comme vous. Ce souhait ne fera que vous faire souffrir. C’est une erreur courante chez les méditants, mais observer les autres ne développera pas la sagesse. Examinez-vous simplement, examinez vos sensations. C’est ainsi que vous comprendrez.

Bien qu’il soit logique que les méditants recherchent l’environnement le plus favorable à la pratique de la méditation, il y a presque toujours une chose ou une autre que l’esprit, s’il le souhaite, peut saisir avec aversion. Lorsque les méditants se plaignaient de conditions extérieures qui les perturbaient, Luang Por répondait que le problème ne résidait pas dans la situation. Les conditions font simplement ce que les conditions ont toujours fait et feront toujours : elles apparaissent et disparaissent. Le problème se posait, disait-il, parce que le méditant perturbait la condition.

En d'autres termes, c'est l'aversion du méditant pour la condition, plutôt que la condition elle-même, qui constitue la véritable entrave à la méditation.

Souvent, l'entrave de la malveillance prend la forme d'une insatisfaction ou d'une frustration à l'égard de la pratique du méditant. Les méditants peuvent être exaspérés par leur incapacité à progresser aussi vite qu'ils l'espéraient, être en colère contre les problèmes particuliers qui surgissent, éprouver du ressentiment à l'égard de la douleur physique qui rend la concentration difficile. Ils ruminent les choses qu'ils n'aiment pas, encore et encore, jusqu'à creuser un profond sillon, dans lequel leur esprit se jette sans cesse. La méditation elle-même peut devenir un objet d'aversion. Une expérience effrayante ou de fortes sensations douloureuses pendant la session peuvent amener l'esprit à refuser de poursuivre la pratique. À ce stade, les méditants cherchent à remplir leur temps avec toutes les activités possibles, sauf la méditation. Luang Por encourageait ses disciples à revenir constamment au principe de base des Quatre Nobles Vérités s'ils étaient confrontés à cette entrave : la souffrance naît du désir ardent. Dans ce cas, la racine du problème réside dans le désir de ne pas avoir, de ne pas être, de ne pas avoir à faire cette expérience, l'esprit "Je n'ai pas besoin de cela".

Votre esprit est chaotique à cause du désir. Vous ne voulez pas penser, vous ne voulez pas qu'il se passe quelque chose dans votre esprit. Ce "ne pas vouloir" est le désir ardent appelé "*vibhavataṇhā*". Plus vous désirez ne pas penser, plus vous encouragez les pensées. Vous ne voulez pas que l'esprit pense, alors pourquoi les pensées viennent-elles ? Vous ne voulez pas qu'il en soit ainsi, alors pourquoi est-ce le cas ? Exactement ! C'est parce que vous ne comprenez pas votre esprit que vous le voulez d'une certaine façon.

Alors que Luang Por mettait l'accent sur la compréhension du désir comme antidote à cette entrave, les Suttas recommandent la méditation sur l'amour bienveillant. Par son développement systématique, les pensées de bonté et de bienveillance sont capables de remplacer les pensées de colère et de ressentiment. Il est intéressant de noter que Luang Por n'encourageait pas beaucoup cette méditation pour les moines. Il la considérait comme une pratique risquée pour un moine ou une nonne célibataire, car l'émotion pure de l'amour bienveillant pouvait facilement

se transformer en sentiments plus sensuels. En outre, les moines qui pratiquaient assidûment la méditation sur l'amour bienveillant devenaient souvent très attirants pour le sexe opposé, ce qui pouvait également compromettre leur vocation monastique.

LÉTHARGIE ET SOMNOLENCE

Le troisième des cinq obstacles, la léthargie et la somnolence, se manifeste plus facilement dans un esprit habitué à un niveau élevé de stimulation. Dans ce cas, le fait de se concentrer sur un objet unique et peu excitant, comme la respiration, a tendance à provoquer une sensation d'ennui suivi d'une certaine somnolence. Cela peut conduire les méditants à perdre complètement leur attention, à s'asseoir avec la tête oscillant de haut en bas ou affaissée sur leur poitrine. Cette entrave affecte également les méditants qui se laissent aller aux sensations de détente qui se produisent avec l'élimination de l'agitation mentale grossière. Dans ses formes les plus subtiles, cette entrave peut se manifester par un état d'esprit calme mais rigide et lourd. Une fois, le Bouddha a comparé l'esprit vaincu par la paresse et la torpeur à un prisonnier dans un cachot sombre et étouffant et une autre fois, il l'a comparé à une eau fraîche étouffée par des plantes aquatiques.

Pour les moines de Wat Pah Pong, le mode de vie simple et répétitif, exempt de la plupart des stimulations sensuelles les plus grossières, réduisait la probabilité que leur esprit réagisse contre la discipline exigée par la méditation formelle. Les rappels réguliers de Luang Por à maintenir l'attention et la retenue des sens dans toutes les postures visaient donc à réduire l'écart entre la conscience du méditant dans les périodes de méditation formelle et la vie quotidienne. Les moines étaient encouragés à observer les facteurs qui augmentaient ou diminuaient leur tendance à la paresse et à la torpeur mentale. La consommation de nourriture était une variable évidente.

Si vous vous trouvez somnolent tous les jours, essayez de manger moins. Observez-vous. Dès que cinq cuillerées de plus pourraient vous rassasier, arrêtez-vous. Puis prenez de l'eau jusqu'à ce que vous soyez complètement rassasié. Allez vous asseoir. Observez votre somnolence et votre faim. Vous devez apprendre à équilibrer votre alimentation. Au fur et à mesure de votre

pratique, vous vous sentirez naturellement plus énergique et vous mangerez moins. Mais vous devez vous adapter.

Luang Por exhortait fréquemment ses disciples afin de leur inspirer le désir salutaire de travailler à se libérer des souillures mentales et à réaliser la libération intérieure. C'est le fait de garder à l'esprit ce désir salutaire (*Dhamma chanda*) qui jouait le plus grand rôle dans la protection contre l'entrave de la léthargie et de la somnolence. Sans cultiver cette forte inspiration de pénétrer les Quatre Nobles Vérités, les méditants traversant des périodes de troubles émotionnels ou de fortes souillures mentales, pouvaient voir leur esprit se retirer dans la torpeur mentale pendant la méditation afin d'anesthésier leur douleur mentale.

Les séances hebdomadaires qui duraient toute la nuit étaient l'occasion pour les moines de Wat Pah Pong de se confronter à la somnolence et de n'avoir d'autre choix que de chercher des moyens habiles de la surmonter. Sortir d'une période de somnolence après avoir constamment refusé d'y céder pouvait être une expérience enrichissante, voire exaltante. La patience accumulée par une pratique régulière du travail avec la somnolence n'est pas un avantage immédiatement évident, mais de nombreux moines reconnaissent, qu'au fil des mois et des années, elle devient de plus en plus évidente.

Néanmoins, lorsque les moines devaient se dépenser physiquement, lors des travaux dans le monastère, par exemple, et surtout en période de temps chaud et humide, la léthargie et la somnolence pouvaient encore constituer un obstacle majeur. Luang Por a donné un certain nombre de conseils pratiques :

Il existe de nombreuses façons de surmonter la somnolence. Si vous êtes assis dans le noir, allez dans un endroit éclairé. Ouvrez les yeux. Levez-vous et lavez-vous le visage ou prenez une douche. Si vous avez sommeil, changez de posture. Marchez beaucoup. Marchez à reculons, la peur de vous heurter à des objets vous tiendra en alerte. En cas d'échec, restez immobile, faites le vide dans votre esprit et imaginez que vous êtes en plein jour. Ou asseyez-vous au bord d'une haute falaise ou d'un puits profond. Vous n'oserez pas dormir ! Si rien ne fonctionne, allez simplement dormir. Allongez-vous soigneusement et essayez d'être conscient jusqu'au moment où vous endormez. Puis,

lorsque vous vous réveillez, levez-vous immédiatement. Ne regardez pas l'horloge et ne vous retournez pas. Commencez à pratiquer la pleine conscience dès votre réveil.

La continuité de la pratique était essentielle. Si les méditants laissaient la léthargie et la somnolence, sous forme de paresse ou de réticence, les retenir, ils étaient perdus. Ils devaient développer un effort constant, résistant aux humeurs passagères.

Quand vous vous sentez diligent, entraînez-vous. Quand vous vous sentez paresseux, entraînez-vous.

L'AGITATION MENTALE ET LES REMORDS

La quatrième entrave consiste en deux types de bruit mental. Premièrement, l'agitation, c'est-à-dire une agitation de l'esprit, et deuxièmement, l'inquiétude ou les pensées coupables concernant le passé. Ce n'est que lorsqu'on demande à l'esprit de maintenir son attention sur un objet que l'étendue de son agitation habituelle se révèle. Le tourbillon fou de l'esprit qui s'ensuit est la première grande frustration éprouvée par le nouveau méditant. Comme pour les autres obstacles, le remède par défaut consiste à ramener patiemment l'esprit sur l'objet, encore et encore, jusqu'à ce que l'esprit soit dompté. Mais lorsque l'esprit est agité, essayer de le maîtriser peut être une tâche fatigante et non gratifiante. Luang Por conseillait aux méditants de ne pas tomber dans le piège de la "vibhavataṅhā", l'envie de se débarrasser de quelque chose. Plutôt que de donner l'impulsion nécessaire pour libérer l'esprit de cette entrave, ce type d'envie ne faisait qu'empirer les choses. Un méditant confus lui a demandé :

“Donc quand il s'agite, je dois juste continuer à le regarder ?”

Quand il s'agite, il est là. Vous ne le suivez pas, mais vous en êtes conscient. Où pourrait-il aller ? Il est dans la cage. Il ne peut aller nulle part. Votre problème est que vous ne voulez pas que quelque chose se passe dans votre esprit. Luang Pu Mun appelle cet état de vacuité, "souche d'arbre samādhi". Si votre esprit s'agite dans tous les sens, sachez que c'est ce qu'il fait. S'il est immobile, sachez-le. Que vous faut-il de plus ? Il suffit d'avoir la mesure à la fois du mouvement et de l'immobilité. Si aujourd'hui

l'esprit est paisible, considérez-le comme un fondement de la sagesse. Mais les gens aiment la paix, elle les rend heureux. Ils disent : "Aujourd'hui, j'ai eu une séance merveilleuse, si paisible". Voilà ! Si vous pensez comme ça, le lendemain, ce sera sans espoir, votre esprit sera en désordre. Et là, c'est : "Oh ! Aujourd'hui, ma méditation était terrible".

En fin de compte, le bien et le mal ont la même valeur. Les bonnes choses sont impermanentes ; les mauvaises choses sont impermanentes. Pourquoi leur donner tant d'importance ? Si l'esprit est agité, regardez-le. S'il est paisible, regardez-le. De cette façon, vous permettez à la sagesse d'apparaître. L'agitation est une expression naturelle de l'esprit. Ne vous y laissez pas prendre.

Un singe ne reste pas immobile, n'est-ce pas ? Supposons que vous voyez un singe et que vous vous sentiez mal à l'aise parce qu'il ne veut pas rester tranquille. Vous vous demandez quand il cessera un jour de bouger. Vous voulez qu'il s'immobilise pour que vous puissiez vous sentir à l'aise. Mais les singes sont comme ça. Un singe de Bangkok, un singe d'Ubon - les singes sont les mêmes partout. Il est dans la nature du singe de bouger et réaliser cela est la fin du problème. Si vous continuez à souffrir continuellement parce que le singe ne reste pas immobile, vous êtes en route pour une mort précoce. Vous serez encore plus un singe que le singe ne l'est.

LE DOUTE ET L'INDÉCISION

Le dernier des obstacles, le doute, est le membre le plus insidieux et le plus paralysant du groupe. Il se caractérise par le vacillement, par l'hésitation à aller jusqu'au bout d'un engagement. Cette entrave se produit lorsque les méditants possèdent suffisamment d'informations sur les enseignements ou la technique pour franchir les premières étapes de la pratique, mais qu'ils sont paralysés par le besoin d'être sûrs de l'efficacité de la méthode, de l'enseignant, des enseignements ou de leur propre capacité à progresser, avant de faire l'effort et le renoncement nécessaires pour le vérifier.

Tous les doutes ne sont pas une entrave à la pratique de la méditation. Au contraire, certains doutes sont pris pour des signes d'intelligence. S'adressant aux Kālāmas, le Bouddha dit : "C'est bien. Vous doutez de choses dignes de doute." Les doutes de ceux qui reconnaissent qu'il leur manque les informations nécessaires ou les critères clairs pour faire un bon choix ne sont pas considérés comme des souillures de l'esprit. L'entrave naît d'un désir ardent de garanties qui ne peuvent être fournies. Pour illustrer cette entrave, Le Bouddha faisait une comparaison avec un voyageur qui, perdu dans un endroit isolé, craignait plus les dangers possibles sur le chemin de la sécurité qu'il ne désirait atteindre cette sécurité.

Aux premiers jours de Wat Pah Pong, la majorité des moines et des laïcs n'avaient reçu que les rudiments d'une éducation formelle et avaient une grande confiance en Luang Por. Ils n'étaient pas enclins à réfléchir sur les enseignements. Leurs principaux doutes portaient sur leur volonté de rester moines ou non. Plus tard, avec l'arrivée au monastère d'un plus grand nombre de personnes venant de la ville et d'un nombre croissant de disciples occidentaux, la réflexion excessive devint un problème plus courant au monastère. Les doutes sur le Maître, l'enseignement, la capacité de l'étudiant à pratiquer l'enseignement du Maître, se multipliaient. La réponse de Luang Por aux sceptiques chroniques était toujours de faire remarquer :

Les doutes ne cessent jamais grâce aux paroles de quelqu'un d'autre. Les doutes prennent fin grâce à vos propres actions.

Accorder une confiance aveugle aux paroles d'une figure d'autorité peut atténuer les doutes à un certain niveau, mais c'est une stratégie qui ne permet jamais de s'en libérer durablement. Luang Por enseignait que la seule façon de dépasser les doutes était de comprendre leur nature d'états mentaux conditionnés et impermanents. À une occasion, il a expliqué pourquoi il ne menait pas d'entretiens quotidiens avec les moines, comme c'est la pratique dans de nombreux centres de méditation :

Si je réponds à vos moindres questions, vous ne comprendrez jamais le processus du doute dans votre propre esprit. Il est essentiel que vous appreniez à vous examiner, à vous interroger. Écoutez attentivement le discours du Dhamma de temps en temps, puis utilisez cet enseignement pour le comparer à votre

propre pratique. Est-ce la même chose ? Est-elle différente ? Pourquoi avez-vous des doutes ? Qui a des doutes ? Ce n'est que par l'auto-examen que vous comprendrez.



Si vous doutez de tout, alors vous deviendrez totalement misérable. Vous ne mangerez plus, vous ne pourrez plus dormir et vous passerez votre temps à courir après telle ou telle vue. Ce que vous devez garder à l'esprit, c'est que votre esprit est un menteur... Les états mentaux sont comme ça, ils ne durent pas. Ne courez pas avec eux. Contentez-vous de les connaître avec équanimité. Lorsqu'un doute disparaît et qu'un nouveau surgit à sa place, soyez également conscient de ce qu'il est. Alors vous serez à l'aise. Si vous vous précipitez à la suite de vos doutes, alors non seulement vous serez malheureux, mais les doutes augmenteront.

Arrivés à un certain point de leur pratique, certains méditants commençaient à s'interroger sur l'identité des états qu'ils expérimentaient pendant qu'ils méditaient. Luang Por répondait qu'ils n'étaient pas sur une autoroute ; il n'y avait pas de panneaux indicateurs dans l'esprit. À une autre occasion, il a dit qu'il n'était pas vraiment important de ne pas connaître le nom d'un fruit, tant que l'on était conscient de sa douceur et de son parfum :

C'est pareil pour la méditation. Il n'est pas nécessaire de connaître le nom des choses. Si vous connaissez le nom du fruit, cela ne le rend pas plus sucré. Soyez donc conscient des conditions causales pertinentes de cet état. Mais si vous ne connaissez pas le nom, cela n'a pas d'importance. Vous connaissez le goût... Si quelqu'un vous dit le nom, alors prenez-en note, mais s'il ne le fait pas il n'y a pas lieu de se contrarier.

Luang Por a un jour rassuré un disciple occidental :

Le doute est naturel. Tout le monde commence avec des doutes. On peut apprendre beaucoup d'eux. L'important, c'est de ne pas s'identifier à ses doutes, c'est-à-dire de ne pas s'y laisser prendre. Cela ferait tourner votre esprit en rond sans fin. Observez plutôt l'ensemble du processus de doute, d'interrogation. Voyez qui est

celui qui doute. Voyez comment les doutes vont et viennent. Alors vous ne serez plus victime de vos doutes. Vous vous en détacherez et votre esprit sera tranquille. Vous pourrez voir comment toutes les choses vont et viennent. Lâchez prise simplement de ce à quoi vous êtes attaché. Laissez partir vos doutes et regardez simplement. Voilà comment mettre fin aux doutes.

III. MOYENS ET MODALITÉS

MOYENS HABILES

Les obstacles n'apparaissent pas dans l'esprit à cause de la méditation ; c'est plutôt que la méditation révèle les obstacles qui sont déjà latents dans l'esprit mais qui sont difficiles à isoler et à traiter efficacement dans la vie quotidienne. On pourrait comparer la méditation au fait de placer l'esprit sous un microscope afin de voir les virus nuisibles, invisibles à l'œil nu, qui menacent sa santé. Luang Por rappelait à ses disciples que la rencontre des obstacles à la méditation ne devait pas être une source de découragement. En s'attaquant aux obstacles, les méditants apprenaient à connaître le fonctionnement de l'esprit et à le traiter le plus efficacement possible.

Selon lui, les méditants doivent constamment observer et revoir ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas dans leur méditation. Ils devraient traiter leur esprit comme des parents traitent un enfant : en exprimant une appréciation mesurée et en l'encourageant quand il fait bien, en étant constamment ferme et juste quand il a besoin d'être réprimandé. L'esprit non entraîné est comme un enfant obstiné qui suit ses humeurs et fait souvent des bêtises. Le méditant ne devrait pas étouffer l'esprit par une attention trop soutenue, mais garder un œil constant sur lui, où qu'il aille, et l'empêcher de se mettre en danger. Il est bon d'apprendre de ses erreurs et de faire preuve de créativité pour trouver des moyens de résoudre les problèmes qui surgissent pendant la méditation. En même temps, il faut veiller à ne pas développer trop de moyens habiles que l'on oublie la simplicité essentielle de la pratique et que l'on se fasse plus de mal que de bien.

DOULEUR PHYSIQUE

Parfois, vous pouvez avoir des sueurs froides. De grosses perles, aussi grosses que des grains de maïs, roulent le long de votre poitrine. Mais quand vous serez passé une fois par cette sensation douloureuse, alors vous saurez tout à son sujet. Continuez à travailler. Ne vous surmenez pas, mais continuez à vous entraîner régulièrement.

L'inconfort physique qui survient pendant la méditation assise peut aller d'une douleur sourde à des crampes, jusqu'à une douleur atroce. Comme l'inconfort dépend du choix de posture du méditant, celui-ci a le pouvoir d'y mettre fin en bougeant. La question se pose de savoir si le méditant qui souffre doit changer de posture et si oui, à quel moment. Le conseil habituel de Luang Por était que les méditants ne devaient pas se déplacer à cause d'une réactivité due à la peur ou à l'anxiété. Dans un premier temps, ils devaient essayer de détourner leur attention de la douleur en revenant de manière répétée à l'objet de la méditation. Si cela devient impossible, les méditants doivent prendre la sensation physique de la douleur elle-même comme objet de méditation. Si la pleine conscience n'est pas encore assez forte pour faire face à la douleur, le méditant doit alors changer de posture. Luang Por mettait en garde ses disciples qui avaient l'habitude de pousser les limites de leur endurance pour s'assurer que leur enthousiasme était toujours gouverné par la sagesse. Un débutant qui supporte délibérément trop de douleur physique pendant la méditation risquerait de devenir progressivement maussade, d'éprouver de l'aversion pour la pratique ou, dans les cas extrêmes, de devoir se rendre chez le médecin.

À certaines occasions, Luang Por exhortait ses disciples à persévérer jusqu'au bout du tunnel sombre de la sensation douloureuse pour émerger de l'autre côté. Les méditants qui peuvent supporter la douleur jusqu'à ce qu'elle atteigne un crescendo puis se dissolve, éprouvent un grand ravissement et entrent dans un état de calme profond. Ayant ainsi "dépassé" la sensation douloureuse, la peur de la douleur, et donc de la mort, est généralement très réduite chez les méditants. Plus important encore, la séparation naturelle entre la sensation physique de la douleur et la conscience de celle-ci permet une compréhension profonde de l'impersonnalité des sensations. La prise de conscience du fait qu'une grande partie de ce que l'on croyait être une douleur physique était

en réalité une réaction émotionnelle instinctive à la douleur et qu'elle pouvait être libérée par la pleine conscience, peut être à l'origine d'une percée importante dans la pratique.

L'APPROCHE JUSTE

Dans sa forme la plus élevée, *paññā* se manifeste comme l'intuition pénétrante des choses "telles qu'elles sont" qui élimine les souillures générant la souffrance et constitue l'aboutissement de la voie de libération du Bouddha. Mais ce même entraînement qui atteint son point culminant par la sagesse commence aussi par la sagesse. À ce stade initial, on l'appelle la Vue Juste mondaine. Sa caractéristique la plus importante est la conviction dans la loi du kamma et la capacité humaine à se libérer par la pratique de l'Octuple Sentier.

Luang Por consacrait beaucoup de temps à corriger les vues erronées et les fausses hypothèses qui pouvaient égarer les méditants. À maintes reprises, il a cherché à clarifier les principes de la Vue Juste, qu'il appelait "l'endroit frais où toute chaleur et toute agitation cessent".

Une opinion erronée persistante consistait à croire que le processus causal menant à la libération pouvait être contourné au moyen d'une certaine technique ou de moyens habiles. L'insistance de Luang Por sur *khanti*, ou patience, comme vertu fondamentale dans la pratique de la voie du Bouddha, signifiait qu'il ne faisait pas grand cas des personnes impatientes d'obtenir des résultats. Lorsqu'un méditant laïc lui demanda un raccourci, il répondit :

Si c'est ce que vous voulez, vous pouvez aussi bien oublier toute cette affaire.

À une autre occasion, il dit :

Si les causes sont insuffisantes, les résultats n'apparaîtront pas. C'est naturel. Pour que la libération ait lieu, vous devez être patient. La patience est le principe directeur de la pratique.

S'adressant à un groupe de méditants laïcs, il disait :

Méditer afin de réaliser le calme lucide n'est pas la même chose que d'appuyer sur un interrupteur et de s'attendre à ce que tout soit immédiatement inondé de lumière. S'efforcer de méditer c'est comme écrire une phrase : on ne peut omettre un seul de ses mots ou de ses expressions. Tous les dhammas découlent de causes ; les résultats ne cesseront que lorsque leurs causes cesseront.

Vous devez continuer à le faire avec assiduité, à pratiquer avec assiduité. Vous n'allez pas atteindre ou voir quoi que ce soit en un ou deux jours... Vous devez vous efforcer de fournir un effort constant. Vous ne pouvez pas comprendre cela à travers les mots de quelqu'un d'autre. Vous devez le découvrir par vous-même. L'important n'est pas la quantité de méditation que vous pratiquez - vous pouvez en faire un tout petit peu - mais faites-le tous les jours. Et pratiquez également la méditation en marchant tous les jours. Peu importe que vous en fassiez beaucoup ou peu, faites-le tous les jours. Soyez économe de vos paroles et surveillez votre esprit tout le temps. Continuez à réfuter la perception de la permanence dans tout ce qui surgit dans votre esprit, que ce soit agréable ou douloureux. Rien ne dure, tout est trompeur.

Comment pourrait-il ne pas être difficile de former l'esprit, disait-il, alors que les gens avaient négligé de le faire toute leur vie jusqu'à ce moment-là et probablement pendant de nombreuses vies auparavant. L'armée du Dhamma était encore largement dépassée par l'armée des souillures. Il faudra du temps pour rendre le combat plus équitable.

Plutôt que de regarder continuellement vers un but désiré, comme un enfant dans une voiture qui demande encore et encore combien de temps il lui reste avant d'arriver, les méditants étaient encouragés à avancer régulièrement sur le chemin de la pratique qu'ils avaient choisi, en faisant attention à la qualité de l'effort qu'ils faisaient à chaque instant. Les méditants devaient avoir confiance que lorsque les causes seraient mûres, les résultats apparaîtraient inévitablement.

Le Bouddha nous a appris à aller de l'avant, ni trop lentement, ni trop rapidement, mais à faire en sorte que l'esprit soit "juste comme il faut". Il n'est pas nécessaire de s'énerver pour tout cela. Si vous l'êtes, alors vous devriez réfléchir au fait que la

pratique est comme planter un arbre. Vous creusez un trou et y placez l'arbre. Ensuite, c'est à vous de le remplir de terre, de mettre de l'engrais, d'arroser l'arbre et de le protéger des insectes. C'est votre devoir ; c'est ce que les propriétaires de vergers doivent faire. Mais que l'arbre pousse vite ou lentement, c'est son affaire, cela n'a rien à voir avec vous. Si vous ne connaissez pas les limites de vos propres responsabilités, vous finirez par essayer de faire le travail de l'arbre également et vous en souffrirez. Tout ce que vous devez faire, c'est vous occuper de l'engrais, de l'arrosage et des insectes. La vitesse de croissance de l'arbre est l'affaire de l'arbre. Si vous savez ce qui est de votre responsabilité et ce qui ne l'est pas, alors votre méditation sera douce et détendue, et non stressée et agitée.

Quand votre méditation est calme, alors observez le calme. Quand elle n'est pas calme, alors observez cela ... S'il y a du calme, il y a du calme ; s'il n'y en a pas, il n'y en a pas. Vous ne devez pas vous laisser souffrir si votre esprit n'est pas calme. C'est une erreur de se réjouir quand l'esprit est calme, ou de se morfondre quand il ne l'est pas. Vous laisseriez-vous souffrir à cause d'un arbre ? Du soleil ou de la pluie ? Les choses sont ce qu'elles sont et si vous comprenez cela, votre méditation se passera bien. Alors continuez à suivre le chemin, continuez à pratiquer, continuez à vous occuper de vos devoirs et à méditer aux moments appropriés. Quant à ce que vous en retirerez, ce que vous atteindrez, le calme que vous obtiendrez, cela dépendra de la puissance de la vertu que vous aurez accumulée. De même que le propriétaire d'un verger qui connaît l'étendue de ses responsabilités envers l'arbre reste de bonne humeur, de même, lorsque le pratiquant comprend ses devoirs dans sa pratique, le "juste milieu" s'établit naturellement.

Si Luang Por voyait combien il était important pour ses disciples d'acquérir une base solide de connaissance des enseignements du Bouddha, il mettait aussi en garde contre les effets néfastes d'une étude trop poussée ou peu judicieuse :

Il y a des enseignants érudits qui écrivent sur la première absorption (*jhāna*), la deuxième absorption, la troisième absorption, la quatrième absorption et ainsi de suite, mais si

l'esprit arrive au niveau du calme lucide, il n'est pas conscient de tout cela. Tout ce qu'il sait, c'est que ce qu'il expérimente n'est pas pareil que dans les livres. Si un étudiant des textes s'accroche fermement à ses connaissances lorsqu'il entre dans des états de calme lucide et aime continuer à noter, "Qu'est-ce que c'est ? Est-ce la première absorption ?", son esprit va simplement s'éloigner complètement du calme et il n'en tirera rien. Pourquoi ? Parce qu'il veut quelque chose. Dès qu'il a envie de réaliser quelque chose, l'esprit s'éloigne du calme lucide.

C'est pourquoi vous devez vous débarrasser de toutes vos pensées et de tous vos doutes, et n'emmener que votre corps, votre parole et votre esprit dans la pratique. Regardez intérieurement les états d'esprit, mais ne traînez pas vos scripts avec vous, ce n'est pas l'endroit pour cela. Si vous insistez, tout ira à vau-l'eau, car rien dans les livres n'est identique à ce qui se passe dans l'expérience. C'est précisément à cause de cet attachement à la connaissance livresque que les personnes qui étudient beaucoup, qui savent beaucoup de choses, ont tendance à échouer dans la méditation.

AUCUNE IDÉE DE GAIN

On rappelait constamment aux méditants qu'ils s'étaient engagés dans une pratique de renoncement et de lâcher prise. Chercher des visions ou des pouvoirs psychiques à travers la méditation, c'était passer à côté de l'essentiel. Si le désir d'obtenir ou d'atteindre quelque chose s'enracinait dans l'esprit des méditants, ils s'engageaient alors sur une voie sans résolution ultime. Le désir de réaliser une expérience spéciale peut conduire à de nouveaux royaumes d'existence élevés, mais pas à la libération. Chercher à renaître dans des états de conscience raffinés était comme un oiseau volant délibérément dans une cage en or. Au début de la pratique, la meilleure devise était de faire preuve de sang-froid, de constance et de patience. Des idées imprudentes de gain à ce stade pouvaient conduire les méditants à abandonner complètement.

Parfois, dans la pratique de la méditation, les gens prennent des décisions trop extrêmes. Ils allument de l'encens, s'inclinent et font le vœu suivant : "Tant que cet encens ne se sera pas brûlé, je

ne bougerai pas de ma posture, quelles que soient les circonstances. Que je perde connaissance ou que je meure, quoi qu'il arrive, je mourrai ici même". Dès qu'ils ont fait cette déclaration solennelle, ils commencent à méditer, puis, en quelques instants, les m̄aras* les attaquent de toutes parts. Ils ouvrent les yeux pour jeter un coup d'œil aux bâtonnets d'encens : "Oh non ! Il reste encore des tonnes." Ils serrent les dents et recommencent.

Ils ont l'esprit agité et en ébullition. Ils sont à bout de nerfs. Ils en ont assez, et ils regardent à nouveau les bâtonnets d'encens : ils doivent sûrement être au bout. Oh non. Même pas à la moitié ! Cela se produit trois ou quatre fois, puis ils abandonnent. Ils s'assoient et se reprochent d'être nuls, "Oh, pourquoi suis-je si stupide, c'est si humiliant", et ainsi de suite. Ils restent assis à souffrir de leur manque de sincérité et de leur médiocrité - de toutes sortes de choses - jusqu'à ce que leur esprit soit dans un état de désordre total, et c'est alors que les obstacles surgissent. Si ce genre d'effort n'entraîne pas de la mauvaise volonté envers les autres, il entraîne de la malveillance envers soi-même. Pourquoi ? À cause du désir. En fait, il n'est pas nécessaire d'aller aussi loin dans les résolutions. Vous n'avez pas besoin de prendre la décision de vous ligoter comme ça. Prenez simplement la résolution de lâcher prise.

Les progrès dans la méditation sont, la plupart du temps, progressifs - comme l'humidité croissante du manteau d'un marcheur dans le brouillard, selon l'expression d'un maître japonais, plutôt que son trempage évident par la pluie. Mais il peut aussi y avoir des périodes de grande intensité. Dans ces moments-là, le désir d'une validation claire de leurs efforts conduit de nombreux méditants à accorder une importance exagérée aux expériences méditatives inhabituelles qui se produisent. Les sensations intenses de ravissement qui accompagnent souvent ces expériences semblent confirmer leur importance. L'insistance de Luang Por sur le fait que toutes les expériences ont, en fin de compte, la même valeur. Elles sont toutes susceptibles de causer de la souffrance à celui

* Les êtres malveillants. Ici, le terme est utilisé au sens figuré pour désigner les souillures mentales.

qui s'y complaît. Cela était difficile à saisir pour les méditants anxieux de croire que tout le travail qu'ils avaient accompli portait enfin ses fruits. S'ils ressentait un changement notable dans leur pratique, cela pouvait facilement conduire à de nouvelles formes de vanité.

Ne soyez pas hautain à cause de votre pratique. Ne faites pas trop cas de vos expériences. Laissez les choses suivre paisiblement leur cours. Ne soyez pas ambitieux. Il n'est pas nécessaire d'avoir envie d'obtenir ou de devenir quoi que ce soit.

Un jour, un moine est venu demander à Luang Por pourquoi, malgré les efforts qu'il déployait pour méditer, il n'avait jamais vu les lumières et les couleurs que d'autres disaient voir. Luang Por répondit :

Voir de la lumière ? Pourquoi veux-tu voir de la lumière ? Quel bien penses-tu que cela puisse te faire ? Si tu veux voir de la lumière, va voir cette lampe fluorescente. C'est à ça que ressemble la lumière.

Après que les rires se soient calmés, il poursuit :

La majorité des méditants sont comme ça. Ils veulent voir de la lumière et des couleurs. Ils veulent voir des divinités, les royaumes du paradis et de l'enfer, toutes ces choses. Ne vous laissez pas piéger par tout cela.

SEULE LA POSTURE CHANGE

Un thème récurrent dans les instructions de méditation de Luang Por était la nécessité de créer un flux de pleine conscience et de vigilance indépendant de la posture. C'était la seule façon de maintenir l'élan nécessaire pour éliminer les souillures.

La méditation n'est pas liée à la position debout, à la marche, à la position assise ou couchée. Comme nous ne pouvons pas vivre complètement immobiles et inactifs, nous devons intégrer ces quatre postures dans notre pratique. Et le principe directeur sur lequel nous devons nous appuyer dans chacune d'elles est la

production de sagesse et de “justesse*”. La “justesse” signifie la Vue Juste et est un autre mot pour la sagesse. La sagesse peut surgir à tout moment, dans chacune des quatre postures. Dans chaque posture, vous pouvez avoir de mauvaises ou de bonnes pensées, des pensées erronées ou des pensées correctes. Les disciples du Bouddha sont capables de réaliser le Dhamma, qu’ils soient debout, en train de marcher, assis ou couchés.

Alors où cette pratique, qui s’effectue dans les quatre postures, trouve-t-elle son point focal ? Elle le trouve dans la production d’une Vue Juste, car une fois qu’il y a une Vue Juste, il y a un Effort Juste, une Parole Juste et le reste de l’Octuple Sentier.

Il serait donc préférable de changer notre façon de parler. Au lieu de dire que nous “sortons du samādhi”, nous devrions simplement dire que nous “changeons de posture”. Samādhi signifie stabilité de l’esprit. Lorsque vous émergez du samādhi, alors maintenez cette stabilité dans votre attention et votre vigilance, dans votre objet, dans vos actions, tout le temps.

Il est incorrect de penser qu’à la fin d’une séance de méditation, vous avez terminé le travail. Faites un effort constant. C’est en maintenant une continuité d’effort dans votre travail, dans vos actions, dans votre attention et votre vigilance, que votre méditation se développera.

Les obstacles qui surgissent pendant la pratique de la méditation changent et évoluent. La tendance générale est que les obstacles deviennent plus subtils à mesure que la pratique progresse. Mais les méditants qui oubliaient l’injonction constante de Luang Por de ne rien prendre pour acquis pouvaient être pris au dépourvu par la réapparition inattendue de souillures grossières qu’ils avaient supposées être derrière eux.

Une erreur courante était de s’attacher à la bonté. Cela pouvait se manifester par une irritation face aux défauts des autres ou par une protection exagérée de leur tranquillité d’esprit. Luang Por analysait cette faute :

* En thaï : ความถูกต้อง

Vous avez peur que l'esprit soit souillé, peur que votre samādhi soit détruit. Vous ressentez une forte dévotion pour la pratique, vous la protégez vigoureusement ; vous êtes très diligent et faites beaucoup d'efforts. Lorsqu'un objet des sens empiète sur votre pratique, vous êtes alors surpris et terrifié par cet objet.

Luang Por rassurait ses disciples en leur disant qu'il s'agissait d'une étape temporaire que les méditants traversaient lorsqu'il y avait un déséquilibre dans la pratique. Elle s'estomperait s'ils reconnaissaient qu'une certaine quantité d'éléments non paisibles dans la vie d'un méditant étaient, en fait, la matière première du travail de la sagesse.

POUVOIRS PSYCHIQUES

À de nombreuses reprises, le Bouddha énumérait les divers pouvoirs supranormaux qui étaient des sous-produits possibles, mais non inévitables, de la méditation profonde, et le fait qu'ils sont essentiellement mondains : leur obtention n'a aucun lien de causalité direct avec la libération. Parmi les deux grands disciples, le Vénérable Mahā Moggallāna était reconnu comme le plus éminent de tous les moines qui possédaient des pouvoirs psychiques, tandis que le Vénérable Sāriputta n'en a jamais fait preuve. Bien que le Bouddha ait loué les arahants qui possédaient de tels pouvoirs pour avoir réalisé tout ce dont l'esprit humain est capable, il insistait sur le fait que de tels pouvoirs ne devaient jamais devenir un objectif de la pratique. Les pouvoirs psychiques tels que la télépathie peuvent être d'une certaine utilité dans l'enseignement du Dhamma, mais sur le chemin de la libération, ils sont au mieux, accessoires et au pire, des obstacles à la réalisation de la vérité.

Il y a toujours eu un certain nombre de moines de la tradition de la forêt thaïlandaise qui possédaient des pouvoirs psychiques, bien que peu d'entre eux aient été disposés à les démontrer ou même à en parler. En effet, la Discipline n'autorise les moines à révéler de telles capacités qu'à leurs condisciples. La raison invoquée pour cette injonction est que si les gens peuvent être attirés vers le bouddhisme par l'étalage de pouvoirs miraculeux, la foi qui naît de l'exposition au merveilleux n'est pas celle qui se traduit aisément par le développement de la sagesse que le Bouddha souhaitait promouvoir. En outre, un moine qui révèle des pouvoirs psychiques attirera sur lui une grande attention distrayante,

ce qui entravera son propre chemin vers la libération et menacera la tranquillité du monastère dans lequel il vit.

Luang Por soulignait que le pouvoir de fascination, quel que soit son objet, est un obstacle sérieux au lâcher prise. La fascination pour les phénomènes psychiques et les capacités inhabituelles lie l'esprit au saṃsāra tout aussi étroitement que la fascination pour les plaisirs sensuels grossiers. L'acquisition de pouvoirs psychiques tend à conduire à une surestimation des réalisations spirituelles et à un manque d'urgence à pousser plus loin pour réaliser la véritable libération.

Lors de réunions plus intimes avec des groupes de moines, Luang Por racontait parfois des histoires merveilleuses sur les pouvoirs psychiques des arahants, mais il précisait ensuite qu'il avait parlé pour leur information et leur plaisir et répétait son avertissement :

Ne les poursuivez pas. Ne vous intéressez pas à eux.

Un jour, au cours d'une conversation avec un moine sri-lankais de haut rang, la discussion tourna autour du thème des pouvoirs psychiques. On demanda à Luang Por si les Thaïlandais s'intéressaient à ces questions.

Il y a des gens qui aimeraient acquérir des pouvoirs psychiques, mais en ce qui me concerne, je pense que ce genre de pratique n'est pas en accord avec les enseignements du Bouddha. Le Bouddha nous a appris à abandonner toute forme d'avidité, d'aversion et d'illusion. Mais la pratique de ces personnes conduit à la croissance de ces caractéristiques.

L'ENVELOPPE DU CALME LUCIDE

Le mot *nimitta* est généralement traduit dans les textes bouddhistes par "signe". Dans le contexte de la méditation, il désigne une perception sensorielle qui surgit lorsque l'esprit surmonte ses barrières. Un *nimitta* est le plus souvent vécu comme une forme visuelle, moins souvent comme un son ou une sensation tactile et, rarement, comme une odeur ou un goût.

Dans *Le Chemin de la Pureté*, les nimittas sont décrits d'une manière détaillée et divisés en trois catégories*. Ainsi l'entrée dans les états d'absorption survient lorsque le méditant se concentre sur un "signe" distinctif, le plus souvent une lumière vive, qui apparaît lorsque le samādhi s'approfondit.

Luang Por et les autres maîtres de la forêt étaient familiers avec le traitement des nimittas dans *Le Chemin de la Pureté*, mais l'ont rarement intégré dans leurs explications du processus de méditation. Ils utilisaient le terme "nimitta" avec un accent légèrement différent. Luang Por utilisait ce terme pour parler des phénomènes créés par l'esprit - couleurs, lumières, visions d'êtres d'autres mondes - qui pouvaient apparaître lorsque l'esprit devenait calme. Il soulignait l'importance de maintenir une attitude correcte à leur égard. Reconnus pour ce qu'ils sont, les nimittas sont inoffensifs. L'obsession qu'ils suscitent peut conduire à un détour qui fait perdre du temps et dans les cas extrêmes, à la psychose. Conscients de leurs dangers, la méthode de base pour les traiter consistait simplement à refuser de leur prêter attention.

Quelle que soit la forme que prend le nimitta, n'y prêtez pas attention. Tant qu'il persiste, rétablissez votre concentration en mettant toute votre attention sur la respiration. Inspirez et expirez profondément au moins trois fois et cela pourrait le faire disparaître. Continuez à rétablir votre concentration. Ne vous y attachez pas, c'est simplement un nimitta. Les nimittas sont des trompeurs : ils nous font apprécier, ils nous font aimer, ils nous font craindre. Ils sont faux et instables. Si un nimitta se manifeste, ne lui donnez pas d'importance. Il ne vous appartient pas ; ne lui courez pas après.

Le moyen le plus direct et le plus efficace de se débarrasser d'un nimitta est de modifier l'objet de son attention de ce qui est perçu vers celui qui le perçoit.

* "L'objet perçu au tout début de la concentration est appelé l'image préparatoire (*parikamma-nimitta*). L'image encore instable et peu claire, qui apparaît lorsque l'esprit a atteint un faible degré de concentration, est appelée l'image acquise (*uggaha-nimitta*). Une image entièrement claire et inamovible qui surgit à un degré de concentration plus élevé est la contre-image (*paṭibhāga-nimitta*)." (*Dictionnaire bouddhique* du Vén. Nyanatiloka, 1980.)

Lorsque vous voyez un nimitta, changez alors votre attention pour regarder directement votre esprit. N'abandonnez pas ce principe de base.

Les visions pouvaient être séduisantes et il n'était pas possible pour les méditants de simplement refuser d'y prendre plaisir par un acte de volonté. Ce qu'ils pouvaient faire, c'était de reconnaître immédiatement toute sensation de plaisir qui surgissait comme étant changeant et basé sur une fausse perception.

Tous les nimittas ne sont pas envoûtants. Un autre problème commun aux méditants est d'être surpris et effrayés par eux.

Préparez votre esprit en sachant que rien ne peut vous faire de mal. Si quelque chose apparaît pendant votre méditation et que cela vous effraie, alors votre méditation s'arrêtera. Si cela se produit, rappelez-vous qu'il n'y a aucun danger et lâchez prise, ne le suivez pas. Ou bien vous pouvez, si vous le souhaitez, vous intéresser au nimitta et étudier sa nature conditionnée. Après avoir expérimenté ces choses un certain nombre de fois, elles ne vous toucheront plus. Elles seront tout simplement normales, pas de quoi s'inquiéter.

Il existe cependant une catégorie de nimittas que les méditants expérimentés peuvent utiliser pour intensifier leur pratique. Il s'agit des images mentales de parties du corps physique qui "semblent émerger et se développer à partir de l'esprit", en particulier celles qui se produisent lorsque l'esprit émerge d'un état profond de samādhi. Ces images sont nettement plus vives que celles qui pourraient être produites par l'imagination ordinaire. Leur contemplation - en particulier les visions du corps en état de décomposition - peut produire une profonde compréhension de la nature conditionnée des phénomènes, qui peut à son tour conduire à un profond désenchantement et à l'abandon de l'attachement à la sensation d'un soi incarné. Ces images puissantes sont beaucoup plus susceptibles de surgir si le méditant a déjà consacré du temps à l'investigation du corps dans le cadre d'une méditation discursive.

Luang Por disait que l'utilisation ou non des nimittas dans la culture de la sagesse, dépendait de la maturité du méditant. Souvent, il recommandait à un méditant d'ignorer un nimitta, même s'il s'agissait du corps

physique. Un jour, un méditant laïc vint lui présenter ses respects et lui demander conseil. Il dit qu'en méditant il voyait son corps apparaître comme un squelette blanchi flottant devant lui. Luang Por lui expliqua que c'est ce que *Le Chemin de la pureté* appelle l'*uggaha-nimitta*, l'image acquise. Mais plutôt que d'expliquer comment manipuler l'objet comme le recommande le texte, il lui dit que ce n'était pas nécessaire. Il suffit de créer les conditions de stabilité et de lucidité calme pour que la sagesse fasse son travail. Lorsque l'esprit a été apprêté par samādhi de cette manière, tout objet surgissant dans l'esprit est perçu comme s'il s'agissait d'une question, et la reconnaissance immédiate de son caractère impermanent, insatisfaisant et non-soi, apparaît comme une réponse correcte sans effort.

Tout ce qui est demandé, c'est que vous calmez suffisamment l'esprit pour fournir une base à vipassanā. Lorsque la sagesse est apparue, dès que quelque chose se produit dans votre esprit vous êtes capable de le gérer. Il y a une solution à chaque problème. Vous prenez conscience du problème et de sa résolution simultanément, et le problème prend fin. Le fait de savoir est important : si un problème survient sans solution, alors vous êtes en difficulté, vous ne suivez pas ce qui se passe. Il n'est donc pas nécessaire d'y réfléchir en profondeur. La solution se présente au moment présent, en même temps que le problème - même pour des choses auxquelles vous n'avez jamais pensé ou que vous n'avez jamais envisagées auparavant - sans que vous ayez à chercher une réponse ici et là.

Il revint sur le point qu'il répéta à plusieurs reprises en référence aux nimittas : après avoir reconnu pleinement l'objet avec équanimité, il faut détourner l'attention portée à l'objet connu pour la porter sur la connaissance elle-même. En agissant ainsi, l'objet se dissout.

Ne courez pas après les éléments extérieurs, car si vous le faites, l'image ne cessera de s'étendre. Avant que vous ne le sachiez, le squelette se sera transformé en cochon, puis le cochon deviendra un chien, le chien un cheval, le cheval un éléphant et alors ils se lèveront tous et se poursuivront les uns les autres ! Soyez conscient que ce que vous percevez est un nimitta, la croûte du calme lucide.

IV. CALME ET CLAIRE COMPREHENSION

SAMĀDHI

Dans ses exposés sur la pratique du samādhī, Luang Por préférait généralement éviter de parler en termes de jhāna. Il se référait plutôt aux différents états mentaux - connus sous le nom de facteurs des jhāna - qui constituent ces jhāna. Son raisonnement était que les facteurs jhāna tels que la félicité (*sukha*) ou l'équanimité étaient directement ressentis par le méditant, alors que les "jhānas" étaient simplement des noms pour différentes constellations de ces facteurs. En d'autres termes, il s'agissait de conventions et en tant que telles, elles pouvaient éloigner l'esprit de la conscience de la réalité présente, plutôt que de l'en rapprocher.

Si l'esprit est clair, alors c'est comme si vous étiez assis ici normalement et que vous voyiez les choses autour de vous. Fermer les yeux n'est pas différent de les ouvrir. Voir pendant que les yeux sont fermés devient la même chose que voir avec les yeux ouverts. Il n'y a aucun doute sur quoi que ce soit, simplement une sensation d'émerveillement : "Comment ces choses peuvent-elles être possibles ? C'est incroyable, mais elles sont là." Il y aura une appréciation soutenue (*vicāra*) surgissant spontanément en conjonction avec le ravissement, le bonheur, une plénitude du cœur et un calme lucide.

Par la suite, l'esprit deviendra encore plus raffiné et sera capable de se débarrasser de l'objet de méditation. Maintenant, *vitakka*, l'application de l'esprit sur l'objet, sera absent et *vicāra* aussi. Nous disons que l'esprit se débarrasse de *vitakka* et de *vicāra*. En fait, ce n'est pas tant qu'ils sont éliminés. Ce que l'on veut dire, c'est que l'esprit devient plus concentré, plus compact. Lorsqu'il est calme, alors *vitakka* et *vicāra* sont trop grossiers pour rester en lui et on dit donc qu'ils sont écartés. Sans *vitakka* pour élever l'esprit vers l'objet et sans *vicāra* pour apprécier sa nature, il y a simplement cette expérience de plénitude, de félicité et d'unification de l'esprit "en un seul point" (*ekaggatā*).

Je n'utilise pas les termes premier, deuxième, troisième et quatrième jhāna. Je parle seulement de calme lucide et de *vitakka*, *vicāra*, ravissement, félicité et unité, et de leur abandon

progressif jusqu'à ce que seule l'équanimité subsiste. Ce développement est appelé le pouvoir du samādhi, les expressions naturelles de l'esprit qui a réalisé le calme lucide.... Il y a donc un mouvement graduel par étapes, qui dépend d'une pratique constante et fréquente.

Une fois, on a demandé à Luang Por quelle était la relation entre les quatre premiers facteurs de jhāna et le cinquième (ekaggatā), habituellement traduit en thaï par "à focus unique", et en anglais par "en un seul point". Il répondit que "ekaggatā" était comme un bol et que les quatre autres facteurs étaient comme les fruits dans le bol.

Un chat qui observe un trou de souris a une sorte de samādhi, tout comme un voleur, mais il s'agit d'une concentration naturelle et amoral de l'instinct et du désir, et non du samādhi qui résulte d'un rassemblement discipliné des forces intérieures et qui constitue le fondement de la sagesse. Le Bouddha a fait la distinction entre le "samādhi juste" (*sammāsamādhi*), élément essentiel de la voie de la libération, et le "samādhi faux" (*micchāsamādhi*), qui en éloigne. Luang Por expliquait que le terme "mauvais samādhi" incluait tout état de calme qui n'avait pas la conscience nécessaire pour créer les fondements de la compréhension claire :

Le samādhi peut être divisé en deux sortes : le mauvais samādhi et le bon samādhi. Prenez bien note de cette distinction. Dans le mauvais samādhi, l'esprit est inébranlable. Il entre dans un calme qui est complètement silencieux et dépourvu de toute conscience. Vous pouvez être dans cet état pendant quelques heures ou même toute la journée, mais pendant ce temps vous n'avez aucune idée de l'endroit où vous êtes arrivé ou de l'état de votre esprit. C'est un mauvais samādhi. C'est comme un couteau que vous avez bien aiguisé, puis que vous rangez sans l'utiliser. Vous n'en tirez aucun bénéfice. C'est un calme illusoire qui manque de vigilance. Vous pensez que vous avez atteint la fin de la pratique de la méditation et ne cherchez plus rien. C'est un danger, un ennemi. À ce stade, il est dangereux pour vous car il empêche la sagesse de naître. Il ne peut y avoir de sagesse sans un sens du discernement moral.

Le samādhi droit pourrait être connu par la clarté de la conscience.

Quelle que soit la profondeur du samādhi juste, il est toujours accompagné de la conscience. Il y a une attention et une vigilance parfaites, un savoir constant. Le juste Samādhi est un type de samādhi qui ne vous égare jamais. C'est un point que les pratiquants devraient clairement comprendre. Vous ne pouvez jamais vous passer du savoir. Pour qu'il s'agisse du juste Samādhi, le savoir doit être présent du début jusqu'à la fin. Continuez à observer cela.

En une autre occasion, il dit que la paix intérieure peut être divisée en deux sortes : grossière et subtile. Le type grossier se produisait lorsque le méditant s'identifiait à la félicité qui naissait de la pratique du samādhi et supposait que cette dernière était l'élément essentiel de la paix. La paix subtile était le fruit de la sagesse, et elle se produisait lorsque l'expérience de l'esprit lui-même, en tant que celui qui connaît toutes les expériences passagères agréables et désagréables, était comprise comme étant la véritable paix.

L'agréable et le désagréable sont des états d'être, des états dans lesquels nous sommes nés, des expressions de l'attachement. Tant que nous nous attachons à l'agréable ou au désagréable, il ne peut y avoir de libération du saṃsāra. La félicité du samādhi n'est pas la véritable paix intérieure. Cette paix vient en demeurant dans la conscience de la vraie nature de l'agréable et du désagréable sans attachement. Ainsi, il est enseigné que l'esprit qui se trouve au-delà de l'agréable (*sukha*) et du désagréable (*dukkha*) est le véritable objectif du bouddhisme.

Parfois, Luang Por faisait usage de la classification utilisée dans les commentaires pour diviser le samādhi en trois niveaux, car ceux-ci se distinguaient clairement sur la base de la durée et de l'intensité :

- Le samādhi momentané (*khaṇika*) - Les intervalles de calme initiaux, de courte durée, ressentis lorsque l'esprit se concentre sur son objet.
- Samādhi d'accès (*upacāra*) - L'état dans lequel les cinq obstacles ont été surmontés, mais peuvent encore surgir. L'esprit a un certain degré d'activité, mais ne se laisse pas distraire
- Samādhi d'absorption (*appanā*) - Le niveau le plus profond du

samādhi, un calme lumineux dans lequel aucune donnée sensorielle n'apparaît à l'esprit ou est si fugace et périphérique qu'elle est sans conséquence.

Le samādhi d'accès est l'état dans lequel la faculté de sagesse se développe le plus facilement. Il précède l'atteinte du samādhi d'absorption et lui succède également. Le samādhi d'accès qui suit le samādhi d'absorption est une base plus puissante pour le développement de la sagesse que celui qui le précède. Luang Por comparait l'esprit en samādhi d'accès à une poule dans un poulailler, pas complètement immobile mais se déplaçant dans une zone clairement définie et incapable de s'enfuir à volonté. En d'autres occasions, il dit que c'était comme si l'esprit était enfermé dans un dôme de verre. L'esprit est conscient des impressions sensorielles, mais n'est pas affecté par elles. C'est l'état, disait-il, dans lequel l'esprit peut voir les choses sous leur vrai jour :

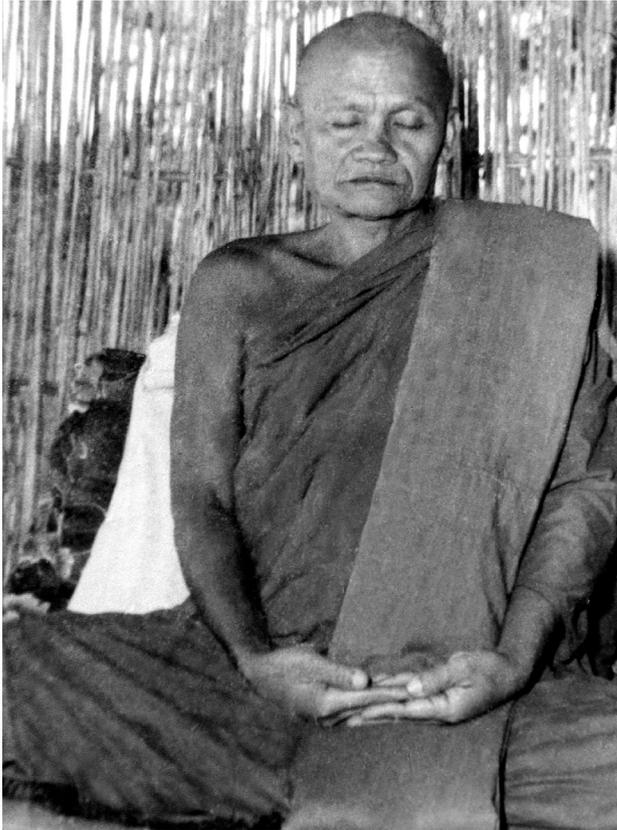
Après avoir demeuré dans l'état de calme lucide complet pendant un temps suffisant, l'esprit s'en retire pour contempler la nature des conditions extérieures afin de donner naissance à la sagesse.

RÉFLEXION ET EXAMEN

Le mot thaïlandais courant "*pijarana*" peut signifier "considérer", "réfléchir", "contempler", "examiner" ou "enquêter", et se retrouve largement dans les enseignements des maîtres de la forêt thaïlandais. À certaines occasions, Luang Por assimilait "*pijarana*" à *dhammavicaya*, "l'investigation du Dhamma" qui naît en dépendance de la pleine conscience et constitue le deuxième des sept facteurs de l'éveil (*bojjhaṅga*). Tous les bouddhistes sont encouragés à réfléchir (ou *pijarana*) aux vérités de la vieillesse, de la maladie, de la mort, de l'inévitabilité de la séparation de tout ce qui est aimé et de la loi du *kamma*. En le faisant encore et encore, ces vérités s'ancrent dans l'esprit et deviennent des éléments de la Vue Juste qui doit sous-tendre une pratique efficace de la méditation. *Pijarana* est également utilisé dans le contexte des pratiques de méditation discursive pour désigner l'examen d'un thème du Dhamma d'une manière cohérente et disciplinée.

Alors que la nature et le rôle de *pijarana* dans les méditations discursives sont clairs, les méditants peuvent souvent douter du rôle qu'il joue dans

le développement de l'intuition des trois caractéristiques, qui constitue le point culminant des pratiques de méditation bouddhistes.



Quel degré d'intentionnalité Luang Por préconisait-il lorsqu'il demandait à ses disciples de "pijarana" les trois caractéristiques ? Comment les méditants pouvaient-ils être sûrs qu'ils ne se contentaient pas de penser aux trois caractéristiques plutôt que de développer une compréhension claire de celles-ci ?

Il est un peu difficile d'apprécier cela en raison de sa similitude avec les proliférations mentales et lorsque des pensées surgissent, vous pouvez supposer que votre esprit n'est plus calme. En fait, les pensées et les perceptions qui se produisent à ce moment-là surgissent au sein du calme. L'analyse qui a lieu au sein du calme

ne le perturbe pas. Parfois, le corps peut être pris comme objet de contemplation. Cela ne signifie pas que l'on commence à penser ou à spéculer : c'est un processus qui se produit naturellement dans cet état de calme. Il y a la conscience dans le calme, le calme dans la conscience. S'il ne s'agissait que des proliférations mentales, ce ne serait pas calme, ce serait perturbant. Ce ne sont pas des proliférations mentales. C'est quelque chose qui apparaît dans l'esprit à cause du calme et qui est appelé examen (pījarana). La sagesse apparaît ici même.

Luang Por clarifia ce point lors d'une conversation avec un groupe d'enseignants du Dhamma américains de passage. Il dit que la pensée ordinaire se distingue par le fait que, bien qu'elle puisse rester concentrée sur un sujet, elle est grossière et manque de pénétration. Lorsque l'esprit devient calme, la contemplation (pījarana) surgit naturellement comme une sorte de conscience qui, tout en possédant certaines des caractéristiques de la pensée, est d'un ordre différent. La réflexion sage sur les trois caractéristiques se distingue par le fait qu'elle n'est pas corrompue par la prolifération mentale, qu'elle est toujours saine et qu'elle fait disparaître les souillures de l'esprit. La simple réflexion en revanche, se laisse absorber par les souillures et contribue à leur accroissement. L'examen que Luang Por préconisait se distinguait par le lâcher prise des attachements :

La pensée ordinaire a déjà été filtrée. Si vous ne comprenez pas la contemplation pour ce qu'elle est, elle se transformera en pensée conceptuelle, si vous la connaissez, elle se transformera en sagesse, c'est-à-dire qu'elle considérera tout ce qui se présente comme impermanent, insatisfaisant et non-soi.

Cette sagesse ou réflexion sage, disait-il, mûrira progressivement en vipassanā. Contrairement à l'utilisation contemporaine du terme, Luang Por avait tendance à utiliser "vipassanā" pour désigner la perspicacité qui découle de la réflexion sage plutôt que la réflexion elle-même. Vipassanā n'est pas, disait-il, quelque chose d'artificiel, pas quelque chose que l'on fait. Vipassanā est le discernement des trois caractéristiques qui surgissent naturellement dans l'esprit lorsque toutes les causes et conditions nécessaires à celui-ci ont été cultivées. L'intensité de ce discernement peut varier d'un faible aperçu à une vision complète de la façon dont les choses sont.

Le degré de calme nécessaire, avant que cette investigation des trois caractéristiques puisse avoir lieu, n'est pas mesurable. Lorsque la question suivante fut posée à Luang Por : "Quel degré de calme est nécessaire ?", il répondit : "Autant que nécessaire". En d'autres termes les méditants devaient procéder par essais et erreurs et observer de près les résultats de leurs efforts, jusqu'à ce qu'ils le sachent eux-mêmes. Si la contemplation dégénérait en prolifération mentale, alors l'esprit n'était manifestement pas assez fort pour accomplir le travail de la sagesse.

Chaque méditant possède différentes facultés. Certains trouvaient qu'il était facile de se détacher de la pensée, mais constataient que les qualités mêmes qui rendaient ce détachement possible, retardaient également la culture de la sagesse. D'autres, d'un tempérament plus réfléchi, trouvaient que le don de leur esprit pour la contemplation les empêchait d'entrer dans des états profonds de samādhi, mais ils étaient capables de pénétrer la vérité par une attention étroite et concentrée sur la nature conditionnée des phénomènes.

Pour illustrer ce point, Luang Por adaptait deux termes des Suttas - "*cetovimutti*" (libération par l'esprit) et "*paññāvimutti*" (libération par la sagesse). Il appliquait ces termes à deux voies de pratique : l'une qui mettait l'accent sur le pouvoir de l'esprit, c'est-à-dire samādhi, et l'autre qui mettait l'accent sur la sagesse. Alors que les types de caractère sagesse-libération étaient particulièrement vifs et perceptifs, les types de caractère esprit-libération avaient besoin de prendre leur temps et de parcourir plusieurs fois le même terrain avant de comprendre. Il donnait une analogie :

C'est comme si deux personnes regardaient un motif sur un tissu pendant quelques minutes. L'une d'entre elles comprend immédiatement le motif et peut s'en aller et le reproduire de mémoire. C'est la "libération par la sagesse". L'autre personne, celle avec le caractère de la libération par l'esprit, doit s'asseoir et réfléchir aux détails du motif et y retourner pour des vérifications supplémentaires. Avec la libération par l'esprit, vous devez travailler avec l'esprit de manière assez importante, vous devez développer beaucoup de samādhi. La première personne n'a pas besoin de faire tout cela. Elle regarde le dessin, comprend le principe, puis s'en va et le dessine elle-même ; elle

n'a pas de doutes. Les deux chemins atteignent le but, mais ils ont des caractéristiques différentes.

La libération par la sagesse s'accompagne toujours de la pleine conscience et de la vigilance. Lorsque quelque chose émerge dans l'esprit, alors il sait ; il sait et ensuite il lâche prise aisément. La personne qui se libère par l'esprit ne peut pas voir les choses telles qu'elles émergent de cette façon, elle doit les étudier, ce qui est également une voie valable. Connaissez votre propre caractère. Dans le premier cas, certaines personnes peuvent ne pas se rendre compte de la présence du samādhi. Vous marchez en observant et le samādhi, qui signifie la stabilité ferme de l'esprit, est intrinsèquement présent. Pour quelqu'un qui a de la sagesse, ce n'est pas difficile. Il développe juste assez de samādhi pour créer une fondation. C'est comme les élèves qui atteignent la douzième année à l'école. Ils peuvent maintenant choisir la matière dans laquelle ils veulent se spécialiser. Celui qui veut continuer à étudier l'agriculture le fait et ainsi de suite. C'est le point de séparation. Samādhi est identique. Il atteint sa destination de cette même façon.

LE TRAVAIL DE LA SAGESSE

Si l'esprit était capable d'entrer en état de concentration d'accès mais refusait systématiquement d'aller plus loin, alors l'investigation des phénomènes pouvait commencer. Le thème que Luang Por suggérait habituellement d'étudier à ce stade était les trente-deux parties du corps, ou bien les cinq premières - les cheveux, les poils, les ongles, les dents et la peau - ou encore la partie qui convenait le mieux :

En méditation, il n'est pas nécessaire de visualiser beaucoup de choses ; on visualise seulement les choses qui amèneront la sagesse. Nous devons regarder du sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds et de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Qu'est-ce que c'est ? Dans quelle mesure est-ce réel ? Pourquoi les gens s'y attachent-ils avec tant de ténacité ? Pourquoi sommes-nous si préoccupés par cela ? Quelle en est la raison ? En quoi consiste ce corps ? Nous enquêtons sur toutes ces choses jusqu'à ce que nous les voyions sous leur vrai jour,

comme étant “juste ça”. Dès que vous voyez cela, que vous comprenez cela, alors l’attachement aux choses comme “Oh ! j’aime tellement cela” ou “je déteste tellement cela” disparaît de l’esprit.

Certains méditants trouvent que l’examen du corps ou l’apparition et la disparition des données sensorielles donnent lieu à un ravissement qui pousse l’esprit dans un état de calme lucide. L’esprit alterne alors entre le repos et la recharge de ses pouvoirs dans le calme lucide et l’accomplissement du travail de sagesse.

Une inquiétude commune était qu’avec le développement du samādhi profond, la félicité et la sensation de complétude qui s’ensuivraient seraient trop absorbants pour être abandonnés afin d’étudier les trois caractéristiques. La réponse de Luang Por était que c’était en effet un véritable danger pour les méditants ayant une vue erronée ou qui développaient samādhi de manière déséquilibrée. Cependant, lorsque le moment était venu, et que le méditant mettait fermement l’accent sur la pleine conscience et la vigilance, samādhi, s’il était correctement développé, se tournerait naturellement vers le travail de la sagesse.

Prenez soin de ce que vous avez déjà développé et intensifiez votre pleine conscience. Si vous accordez plus d’importance à la pleine conscience qu’à toute autre chose, vous ne vous tromperez pas : c’est la bonne façon de faire des efforts. Si votre pleine conscience n’est pas encore tout à fait mûre, vous devez essayer de l’augmenter afin d’avoir la mesure de tout ce qui se passe dans votre esprit. La connaissance naîtra lorsque la pleine conscience sera claire et limpide, car la sagesse dépend de cette capacité à être conscient de tout ce qui passe dans votre esprit. Donc voilà : si vous avez la pleine conscience, elle donnera naissance à la sagesse et vous verrez et comprendrez clairement. Sans la pleine conscience, vous ne savez pas où est passé votre esprit.

Développez la pleine conscience autant que vous le pouvez. Elle est d’une immense valeur pour soutenir votre attention et la maintenir sur le chemin de la paix. La pleine conscience, c’est le Bouddha lui-même qui nous soutient et nous encourage. Nous devenons semblables au Bouddha lorsque nous appliquons la

pleine conscience, car l'esprit est éveillé, il sait, il voit et il est maîtrisé. La retenue et le calme naissent de la pleine conscience. Là où les souillures se cachent encore, c'est parce que les failles dans votre pleine conscience leur permettent de vous échapper. Mais lorsque la pleine conscience devient claire, l'esprit et votre sagesse deviennent alors radieux.

N'en faites pas trop, ne vous attachez pas aux idées de soi et des autres, continuez simplement à faire des efforts. Mon conseil est de continuer comme ça, et tant que rien ne se présente, il n'y a pas besoin de faire des recherches. Continuez normalement comme si vous marchiez le long d'une route ou que vous balayiez la maison. Lorsque vous balayez, vous continuez sans regarder quoi que ce soit d'autre. Ce n'est que si quelqu'un appelle votre nom et que vous savez qu'il y a une affaire à régler que vous levez les yeux. Sans être interrompu, vous continuez à balayer.

De même, en méditation, vous ne devez enquêter que lorsque quelque chose se présente. Sinon, contemplez simplement votre expérience présente. Maintenez simplement l'attention pour en être conscient. Si rien ne se présente, alors reposez-vous tranquillement. Mais cela ne signifie pas qu'il faut laisser les choses suivre leur cours et les ignorer. Il y a de l'attention et du soin. Vous êtes conscient de tout ce qui se passe dans votre esprit, mais vous n'avez pas besoin de faire beaucoup d'investigations. Lorsque quelque chose empiète sur l'une des portes des sens et à son tour empiète sur l'esprit, alors gardez un œil dessus. Si vous ne le perdez pas de vue vous le verrez comme "juste ça" et vous pourrez alors retourner là où vous étiez. Ne vous enfuyez pas de cet endroit car, si vous le faites, vous vous retrouverez bientôt emporté au paradis ou en enfer. Soyez prudent.

Luang Por illustre ce point par une comparaison : les méditants doivent être comme une araignée au centre de sa toile. L'araignée reste immobile et éveillée jusqu'à ce qu'un insecte soit pris dans sa toile. Elle s'élance alors, s'occupe de l'insecte et retourne à sa place paisible.

Une opinion courante sur la pratique de la méditation est que les niveaux plus profonds de samādhi sont inutiles pour la libération : que le samādhi

momentané fournit une base suffisante pour le développement de vipassanā. Interrogé à ce sujet à une occasion, Luang Por répondit par une analogie :

Vous devez marcher jusqu'à Bangkok, pour savoir à quoi ressemble Bangkok. N'allez pas seulement jusqu'à Korat*. Même si vous allez vivre à Korat, allez jusqu'à Bangkok. Vous comprendrez alors exactement à quel point Korat est développé. Allez jusqu'à Bangkok et vous serez passé par Ubon, Korat et Bangkok. Ainsi, avec le samādhi, si votre esprit veut aller jusqu'au bout, alors laissez-le, afin qu'il puisse connaître toutes les étapes du samādhi. La concentration d'accès revient à aller seulement jusqu'à Korat.

Prolongeant l'analogie, il comparait la brièveté du samādhi momentané à traverser une ville en courant, et la durée plus longue du samādhi d'accès à se promener dans la ville lors de visites fréquentes, répétant sa définition fréquente de cet état comme "examen dans la paix" :

Parfois, l'esprit s'arrête à un point de l'examen et entre dans appanā. À ce moment-là, il abandonne khanika et upacāra, il abandonne tout et va au fond de lui-même, où il est libéré de toutes choses. Mais cet appanā se développe à partir de khanika et upacāra samādhi. Vous devez d'abord les traverser, sinon vous ne l'atteindrez pas.

Bien que Luang Por ait parfois utilisé des termes techniques pālis, ce n'était pas sa façon préférée de parler de l'esprit. Lorsqu'on lui demandait comment un méditant devait évaluer le niveau de samādhi qu'il avait atteint, il répondait qu'il valait mieux être simplement conscient de l'état d'esprit lui-même, sans chercher son titre pāli :

Quel que soit le niveau, la conscience claire que votre esprit est dans un état de calme lucide suffira. Constatez clairement que l'esprit s'est véritablement arrêté. Avez-vous la certitude que l'esprit est pur et lumineux ? Vous devez être votre propre garant de cela. Avec une telle conscience, vous n'avez pas à vous soucier

* Une ville à mi-chemin entre Ubon et Bangkok.

de savoir si c'est appanā ou khanika ou autre. Ne vous embêtez pas avec tout cela, c'est une perte de temps. Il est préférable de simplement regarder votre esprit et la vérité de ce que vous voyez.

SAMATHA ET VIPASSANĀ

Dans la tradition Theravada, la plupart des discours concernant les deux principaux aspects de la pratique de la méditation bouddhiste - l'apaisement de l'esprit et la culture de la sagesse - tournent autour des termes "samatha" et "vipassanā". "Samatha" signifie "tranquillité, sérénité, calme lucide". "Vipassanā" signifie "littéralement vision claire" et fait référence à la compréhension des trois caractéristiques de l'existence. Bien que le Bouddha lui-même n'ait pas utilisé ces termes très fréquemment, ils ont pris beaucoup d'importance dans les siècles qui ont suivi sa mort, leur signification s'étant étendue pour inclure non seulement les états eux-mêmes, mais aussi les pratiques visant directement à les cultiver. Se concentrer sur un mantra, par exemple, a été appelé une pratique samatha, tandis qu'étudier la nature impermanente des sensations, une pratique vipassanā. Ces deux termes ont longtemps fait l'objet de controverses entre chercheurs. Les désaccords ont eu tendance à se centrer sur la relation entre les deux, en particulier, comme mentionné dans une section précédente, la mesure dans laquelle le calme lucide de samatha doit être développé avant qu'une authentique compréhension vipassanā puisse se réaliser.

Lorsqu'il se référait à ces termes, Luang Por en parlait comme de deux aspects de la pratique qui étaient développés à l'unisson, plutôt que comme de deux entités distinctes*. De même qu'une hache doit être fabriquée avec à la fois un poids et un tranchant suffisants pour faire son travail, l'esprit qui peut pénétrer la vérité des choses a besoin à la fois de stabilité et de discernement. Néanmoins, étant donné que l'accent est mis, dans les premiers stades de la pratique, sur la suppression des obstacles et dans sa phase culminante, sur la compréhension de la nature des choses, Luang Por reconnaissait un changement de focalisation qu'il caractérisait

* En général, Luang Por utilise de façon interchangeable samatha et samādhi, vipassanā et sagesse.

comme un processus organique de maturation. Cela se produit de la même manière disait-il, qu'une mangue verte devient mûre, ou qu'un enfant devient un adulte. D'un certain point de vue, l'adulte peut être considéré comme une personne totalement différente de l'enfant et d'un autre point de vue, comme une version évoluée de la même personne. Dans une analogie similaire, mais plus terre à terre, Luang Por comparait cette relation à celle existante entre la nourriture et les excréments.

Luang Por a également inventé les termes "pacification de l'esprit" et "pacification des souillures mentales" pour clarifier sa vision de la relation nécessaire entre samatha et vipassanā :

Lorsque nous développons samādhi, nous pacifions l'esprit. Mais la vie de l'esprit pacifié est courte. Parce qu'il ne peut pas supporter beaucoup de choses, il manque de véritable aisance. Vous allez dans un endroit calme et vous pacifiez votre esprit. Mais les souillures mentales sont toujours là, elles n'ont pas été pacifiées. C'est là que la distinction peut être faite. La pacification de l'esprit et la pacification des souillures mentales sont deux choses différentes.

L'esprit peut devenir paisible assez facilement lorsqu'il y a peu de perturbations. Mais s'il ressent une sorte de menace, alors il ne peut rester paisible. Il y a encore quelque chose. Vous ne pouvez pas lâcher prise, vous ne pouvez pas laisser tomber.

Les méditants qui se réfugiaient dans des états d'esprit raffinés et craignaient tout ce qui pouvait perturber la félicité de leur samādhi, avaient tendance à s'enfermer dans des tentatives vouées à l'échec pour manipuler les conditions afin de les maintenir. L'audace nécessaire pour regarder de près les formes, les sons, les odeurs, les goûts, les objets tangibles et les états mentaux leur faisait défaut et leurs souillures mentales demeuraient intactes. En revanche, les méditants en paix après un entraînement où les éléments de calme et de sagesse avaient été développés conjointement, n'avaient aucune crainte du contact des sens en tant que tel et pouvaient lâcher prise au moment du contact avec une grande facilité. Ils ne créaient aucun propriétaire de leur expérience. Luang Por disait qu'à ce stade, la pratique pouvait être appelée vipassanā, la vision claire des choses sous leur vrai jour :

Ces expressions conventionnelles : samatha et vipassanā - si vous voulez en parler séparément, vous pouvez. Mais si vous voulez parler de leur relation, alors vous devez dire qu'ils sont inséparables, ils sont connectés. Un jour, un laïc est venu me demander si de nos jours j'enseignais aux gens à pratiquer samatha ou vipassanā. J'ai répondu : "Je ne sais pas, ils sont pratiqués ensemble". Si vous répondez en termes de ce qui se passe réellement dans l'esprit, alors vous devez répondre comme cela. Développez-les simultanément, parce qu'ils sont synonymes. Si vous développez samādhi sans sagesse, cela ne durera pas longtemps.

Dans l'un de ses discours les plus célèbres, Luang Por saisit cette idée par une comparaison :

La sagesse est le mouvement du samādhi. C'est comme l'expression "l'eau immobile qui coule". Le samatha et le vipassanā de quelqu'un qui a développé une pratique correcte sont en harmonie et en concordance et coulent comme un seul courant d'eau. Dans l'esprit du pratiquant, c'est comme si de l'eau immobile coulait. La paix du samādhi intègre la sagesse. Il y a sīla, samādhi et paññā ensemble. Où que vous soyez assis, c'est immobile et pourtant cela coule. C'est de l'eau immobile qui coule. Il y a samādhi et paññā, samatha et vipassanā.

LE DÉVELOPPEMENT DE LA VISION CLAIRE

En une occasion, Luang Por enseigne le développement de la vision claire en termes des deux facteurs jhāna de vitakka et vicāra. Il disait qu'alors que l'esprit était dans un état de calme, une pensée pouvait surgir (vitakka), suscitant une appréciation de celle-ci (vicāra) entraînant un ravissement, qui propulsait alors l'esprit dans un état plus profond de calme lucide. Lorsque cet état disparaît, l'appréciation peut reprendre.

Si vous maintenez un état de pleine conscience, vous comprendrez le cheminement de votre expérience. C'est comme s'il y avait une personne dans une maison avec six fenêtres. Vous vous tenez à l'extérieur et vous observez les fenêtres. De l'extérieur, vous voyez quelqu'un apparaître à une fenêtre, puis quelqu'un d'autre

à une autre et vous supposez qu'il y a six personnes dans la maison. En fait, il n'y a qu'une seule personne qui se déplace de fenêtre en fenêtre. Cette personne s'appelle "Trois caractéristiques". Tout est instable. Les trois caractéristiques de l'impermanence, du caractère insatisfaisant et du non-soi sont l'objet de vipassanā. En les pénétrant, on se défait de tous les doutes.

Au fur et à mesure que progressait la pratique qui consiste à contempler tout phénomène apparaissant dans l'esprit calme et lucide comme étant impermanent, insatisfaisant et non-soi, le méditant faisait l'expérience d'une disjonction entre le savoir et ce qui était connu.

Il ne s'agit pas de forcer cette disjonction. Par l'abandon, le renoncement à l'attachement, l'esprit et son objet se disjoignent automatiquement.

À ce stade, Luang Por disait que la distinction entre l'esprit et son objet présent était comme celle entre l'eau et l'huile. Cette séparation permettait un examen constant des phénomènes.

Si vous amenez votre esprit à ce point, où que vous alliez, l'esprit analysera. C'est le "facteur de l'éveil" appelé "investigation du Dhamma". Il roule tout seul et vous parlez avec vous-même, vous résolvez et libérez les sensations, les perceptions, les formations mentales et la conscience qui surgissent. Rien ne peut s'approcher de l'esprit. Il a son travail à faire. Cela se produit naturellement. Ce n'est pas quelque chose que vous pouvez forcer.

Il disait que c'était à ce stade que les enseignements du Bouddha sur les fondements de la pleine conscience* devenaient clairs. Lorsque la membrane reliant le savoir et le connu a été coupée, le méditant voit "le corps dans le corps", "les sensations dans les sensations", "les états d'esprit dans les états d'esprit" et "les dhammas sains et malsains dans les dhammas sains et malsains". En d'autres termes, ils sont vus clairement pour ce qu'ils sont, sans qu'on leur superpose un propriétaire indépendant et autonome.

* Voir Glossaire, 869

RÉALISATIONS

À un certain stade de la pratique de la méditation, les “souillures de la vision*” peuvent apparaître. Dans ce cas, les méditants non-éveillés en viennent à croire, à tort, que des états mentaux intensément positifs, tels que l’apparition de lumière et la joie intense, sont des indicateurs de l’éveil.

Vous vous attachez à la bonté qui se manifeste dans votre pratique. Vous vous attachez à la pureté. Vous vous attachez à la connaissance. C’est ce qu’on appelle “vipassanu **”.

Grâce à la pratique de la méditation, les souillures peuvent être supprimées si efficacement qu’elles peuvent sembler avoir été complètement éradiquées. En conséquence, les méditants peuvent développer une confiance inébranlable dans leurs perceptions. Si leur maître refuse d’accepter la validité de leur supposé éveil, ils l’interprètent soit comme une triste erreur de jugement de la part du maître, soit comme de la jalousie.

Des mesures énergiques peuvent être nécessaires dans de tels cas et un choc court et brutal est généralement le remède recommandé. Dans les commentaires, on trouve des histoires de moines éveillés qui détrompent les autres de leurs illusions en projetant mentalement devant eux des images animées d’éléphants en rut ou de femmes séduisantes, semblables à des hologrammes. Pris par surprise, le moine qui croyait avoir transcendé la luxure et la peur de la mort prend soudain douloureusement conscience que les souillures ne sont que refoulées et qu’elles sont toujours latentes dans son esprit.

Luang Por racontait l’histoire de Luang Por Pao, qui répondit à une nonne qui déclarait que son esprit était entré dans le courant du Dhamma en disant sèchement : “Eh, un peu mieux qu’un chien”. En Thaïlande,

* Vipassanupakkilesā. Une liste de dix états apparaît pour la première fois dans Paṭi 2.100. Elle comprend l’apparition de lumière, la connaissance, le ravissement, la tranquillité, le bien-être, la ferme conviction, l’ardeur, l’assurance, l’équanimité et l’esprit de décision.

** Expression de Luang Por, destinée, à des fins rhétoriques, à former une paire avec vipassanā

comparer un être humain à un chien est considéré comme extrêmement offensant. Le choc et la colère qui se manifestèrent chez la *maechee*, lorsqu'il lui parla de cette manière inattendue, firent fondre sa vanité immédiatement.

Luang Por utilisa un jour la même méthode avec un résultat similaire lorsqu'une *maechee* de Wat Pah Pong crut à tort qu'elle avait atteint un stade de l'éveil. Il écouta silencieusement ses affirmations, puis, le visage sévère, lui dit froidement : "Menteuse".

C'était l'un des sujets sur lesquels Luang Por pouvait être féroce :

Ne vous laissez jamais aller à l'orgueil. Quoi que vous deveniez, n'en faites pas toute une histoire. Si vous entrez dans le courant, n'en faites pas un évènement. Si vous devenez un arahant, restez-en là. Vivez simplement, continuez à accomplir des actes bénéfiques et où que vous soyez vous pourrez mener une vie normale. Il n'est pas nécessaire de se vanter à qui que ce soit d'avoir atteint ceci ou d'être devenu cela.

AU-DELÀ DU SINGE

Un signe, que la pratique était sur la bonne voie, était la sensation de tristesse sobre qui naissait de la contemplation constante des trois caractéristiques, qui évolue en "*nibbidā*" ou désenchantement.

Une inspiration a lieu, puis le désenchantement s'installe : désenchantement de ce corps et de cet esprit, désenchantement des choses qui surgissent et passent et sont instables. Vous le ressentez où que vous soyez. Lorsque l'esprit est désenchanté, son seul intérêt est de trouver le moyen de sortir de toutes ces choses... Il voit la souffrance inhérente au monde, la souffrance inhérente à la vie. Lorsque l'esprit est entré dans cet état, où que vous soyez assis, il n'y a rien d'autre que l'impermanence, l'insatisfaction et le non-soi. Il n'y a plus rien à quoi s'accrocher. Si vous vous asseyez au pied d'un arbre, vous entendez un discours du Bouddha. Si vous allez sur une montagne, vous entendez un discours du Bouddha. Vous voyez tous les arbres comme un seul et même arbre. Vous voyez toutes les créatures comme étant d'une seule espèce. Vous voyez que rien ne diverge

de cette vérité : que toutes les choses viennent à l'existence, s'établissent, commencent à changer puis cessent.

Luang Por précisait que le désenchantement dont il parlait n'était pas l'expression d'une aversion, car cela aurait été simplement une autre expression du désir. Ce désenchantement était la sensation qui naissait en voyant combien il était erroné de considérer les phénomènes impermanents comme un soi ou comme appartenant à un soi. C'était se réveiller de l'enchantement du corps et de l'esprit.

Ce n'est pas le singe qui se sent désenchanté. C'est se sentir désenchanté d'être un singe.

Luang Por soutenait que "mai nae", la conscience que l'objet mental présent est changeant, fluide, peu fiable, dont le résultat est incertain - était le guide infaillible depuis le tout début de la pratique de la méditation jusqu'à sa conclusion finale. Lorsque les objets mentaux sont reconnus comme "changeants", disait-il, c'était comme si le bateau de la vanité était percé sous la ligne de flottaison. La sensation "je suis" s'inclinait sur le côté et sombrait.

Luang Por enseignait que la libération complète de l'esprit était le résultat de la création d'une dynamique, où la contemplation intérieure inlassablement répétée des trois caractéristiques dans un esprit libéré des entraves, était complétée par un effort constant pour être attentif et vigilant aux trois caractéristiques dans la vie quotidienne. Finalement, la répétition constante et la profondeur croissante de la contemplation atteignaient un point de basculement et portaient leurs fruits.

Bien que Luang Por ait été réticent à parler en détail des étapes les plus élevées de la pratique, il a, à l'occasion, fait quelques observations importantes. Dans l'un de ses discours, il a décrit le cas du méditant qui a "un aperçu de Nibbāna" mais qui est incapable d'intégrer complètement sa compréhension et doit retourner au travail sur la sagesse jusqu'à ce que l'esprit soit complètement mûr :

C'est comme quelqu'un qui est en train de traverser un ruisseau avec un pied sur la rive proche et l'autre sur la rive éloignée. Il sait avec certitude qu'il y a deux côtés au ruisseau, mais il est incapable de le traverser complètement et donc, il recule. La compréhension de l'existence de deux côtés du ruisseau est

similaire à celle du *Gotrabhū puggala* ou du *Gotrabhū citta**. Cela signifie que vous connaissez le moyen d'aller au-delà des souillures mentales, mais que vous êtes encore incapable d'y aller, et donc vous reculez. Une fois que vous savez par vous-même que cet état existe vraiment, cette connaissance reste constamment avec vous alors que vous continuez à pratiquer la méditation et à développer votre *pārami*** . Vous êtes à la fois certain du but et du moyen le plus direct de l'atteindre.

La Vue Juste a été établie. Les méditants connaissent la bonne et la mauvaise façon de pratiquer. Ils naviguent entre les extrêmes du plaisir et de la douleur et s'engagent progressivement sur la voie de l'équanimité, mais ils commettent encore des erreurs. Ils savent que marcher sur des épines est douloureux, mais ne peuvent pas toujours s'en empêcher. Mais en mettant constamment de côté la tendance à s'attacher à tout ce qui est agréable ou désagréable dans le monde de l'expérience, la vision claire s'approfondit jusqu'à ce qu'ils deviennent finalement des "connaisseurs des mondes".

Lorsque l'esprit a complètement dépassé la "vue de la personnalité", tous les doutes et les attachements aux préceptes et aux pratiques disparaissent et l'esprit du pratiquant est maintenant "dans le monde, mais pas du monde". Luang Por faisait une comparaison avec la séparation naturelle de l'huile et de la peinture dans une bouteille :

Vous vivez dans le monde et suivez les conventions du monde, mais sans vous y attacher. Quand vous devez aller quelque part, vous dites que vous y allez ; quand vous venez, vous dites que vous venez. Quoi que vous fassiez, vous utilisez les conventions et le langage du monde, mais c'est comme les deux liquides dans la bouteille : ils sont dans la même bouteille mais ne se mélangent pas. Vous vivez dans le monde, mais en même temps vous en restez séparé.

* 'Gotrabhū' signifie 'changement de lignée', c'est-à-dire entre les non-éveillés et les éveillés.

** Les accomplissements spirituels. La tradition Theravada en reconnaît dix : la générosité, la vertu, la sagesse, le renoncement (aux plaisirs sensuels), l'effort, la patience, la véracité, la détermination, la bienveillance et l'équanimité.



L'esprit ne crée pas d'issues autour du contact sensoriel. Une fois le contact établi, vous lâchez automatiquement prise. L'esprit se défait de l'expérience. Cela signifie que si vous êtes attiré par quelque chose, vous faites l'expérience de l'attraction dans l'esprit mais ne vous y attachez pas ou vous ne vous y tenez pas. Si vous avez une réaction d'aversion, c'est simplement l'expérience de l'aversion qui surgit dans l'esprit et rien de plus : il n'y a aucune notion de surgissement de soi qui attache et donne un sens et une importance à l'aversion. En d'autres termes, l'esprit sait comment lâcher prise, il sait comment mettre les choses de côté. Pourquoi est-il capable de lâcher prise et de mettre les choses de côté ? Parce que la présence de la perspicacité signifie que vous pouvez clairement voir les résultats néfastes qui découlent de l'attachement à tous ces états mentaux.

Lorsque vous voyez des formes, l'esprit reste imperturbable, lorsque vous entendez des sons, il reste imperturbable. L'esprit ne prend pas position pour ou contre les objets des sens expérimentés. Il en va de même pour tout contact sensoriel que ce soit par les yeux, les oreilles, le nez, la langue, le corps ou l'esprit. Quelles que soient les pensées qui surgissent dans l'esprit, elles ne peuvent pas vous perturber. Vous êtes capable de lâcher prise. Vous pouvez percevoir une chose comme désirable, mais vous ne vous attachez pas à cette perception et vous ne lui donnez pas d'importance particulière : elle devient simplement une condition de l'esprit à observer sans attachement. C'est ce que le Bouddha a décrit comme le fait d'expérimenter les objets des sens comme étant "juste cela". Les bases sensorielles fonctionnent toujours et font l'expérience des objets des sens, mais sans le processus d'attachement qui stimule les mouvements de va-et-vient dans l'esprit.

Le fait d'avoir acquis une vision aussi claire et pénétrante signifie qu'elle est maintenue à tout moment, que vous soyez en méditation assise avec les yeux fermés, ou que vous fassiez quelque chose les yeux ouverts. Quelle que soit la situation dans laquelle vous vous trouvez, que ce soit en méditation formelle ou non, la clarté de la vision demeure. Lorsque vous avez une pleine

conscience inébranlable de l'esprit dans l'esprit, vous ne vous oubliez pas. Que l'on soit debout, en train de marcher, assis ou couché, la conscience intérieure fait qu'il est impossible de perdre la pleine conscience. C'est un état de conscience qui vous empêche de vous oublier. La pleine conscience est devenue si forte qu'elle s'auto-entretient au point de devenir l'état naturel de l'esprit. Ce sont les résultats de l'entraînement et de la culture de l'esprit et c'est là que vous allez au-delà du doute.

Luang Por disait que trouver la seule sorte de permanence qui existe, consiste à réaliser que l'apparition et la disparition de tous les phénomènes, en fonction des causes et conditions, est une vérité fixe et invariable. Réaliser cette vérité d'un changement constant est, disait-il, "la fin du chemin qui doit être suivi". En ce qui concerne les Quatre Nobles Vérités, (le cadre de toute la pratique et de tout l'enseignement de Luang Por), en amenant les huit facteurs de la noble voie à maturité, la souffrance est comprise. Et avec l'abandon des facteurs soutenant la souffrance, la souffrance cesse. Luang Por disait :

C'est comme si une flèche avait été retirée de votre cœur.





VII
polir la coquille

*Abandonnant la voie sombre, que les sages cultivent le chemin de la lumière.
Allant du foyer à l'état sans foyer, qu'ils aspirent au ravissement dans le
détachement, si difficile à apprécier. Abandonnant les plaisirs sensuels, sans
attachement, que les sages se purifient des souillures de l'esprit.*

Dhp 87-88

Polir La Coquille

La Formation Du Moine

La vie d'un laïc est confinée et poussiéreuse ; la vie d'un samana est comme une plaine ouverte. Il est difficile pour un laïc de poursuivre la Noble Pratique dans toute sa plénitude et dans toute sa pureté, comme une conque polie. Il vaudrait mieux que je me rase la tête et la barbe, que j'endosse la robe orange, que je renonce au foyer, et que je mène la vie errante.

MN 112

Moines, il y a dix dhammas auxquels un sans-foyer doit réfléchir encore et encore. Quels sont ces dix dhammas ?

- 1. Un sans-foyer devrait méditer encore et encore : “Je ne vis plus selon les objectifs et les valeurs du monde”.*
- 2. Un sans-foyer devrait méditer encore et encore : “Je dépends des autres pour ma subsistance”.*
- 3. Un sans-foyer devrait méditer encore et encore : “ Il y a encore du travail à accomplir”.*
- 4. Un sans-foyer devrait méditer encore et encore : “Est-ce que j'ai quelque chose à me reprocher en matière de conduite ?”.*
- 5. Un sans-foyer devrait méditer encore et encore : “Mes compagnons spirituels pourraient-ils trouver à redire à ma conduite ?”.*
- 6. Un sans-foyer devrait méditer encore et encore : “ Tout ce qui m'appartient, ce qui m'est cher et agréable, va changer, va être séparé de moi”.*

7. *Un sans-foyer devrait méditer encore et encore : “Je suis le détenteur de mon kamma, l’héritier de mon kamma, je suis né de mon kamma, je suis lié à mon kamma, je suis soutenu par mon kamma ; quel que soit le kamma que je ferai, bénéfique ou mauvais, j’en serai l’héritier”.*
8. *Un sans-foyer devrait méditer encore et encore : “Les jours et les nuits passent inexorablement ; comment est-ce que je passe mon temps ?”.*
9. *Un sans-foyer devrait méditer encore et encore : “Est-ce que j’aime la solitude ou non ?”.*
10. *Un sans-foyer devrait méditer encore et encore : “Ma pratique a-t-elle porté ses fruits en termes de libération ou de perspicacité, de sorte qu’à la fin de ma vie, je n’aurai pas à avoir honte lorsque mes compagnons spirituels m’interrogeront ?”.*

Moines, ce sont les dix dhammas auxquels doit réfléchir encore et encore celui qui a quitté le foyer.

AN 10.48

I. INTRODUCTION

Luang Por Chah choisit de vivre sa vie comme moine bouddhiste. Il reçut de ses parents la permission d’entrer dans un monastère à l’âge de neuf ans et à l’exception d’une brève période pendant son adolescence, il vécut dans des communautés monastiques jusqu’à sa mort à l’âge de soixante-quatorze ans. Le Sangha était sa famille et en tant qu’enseignant, le bien-être de cette communauté était sa principale préoccupation. S’il accordait une importance considérable à la propagation du Dhamma dans la société en général, il ne le faisait que dans la mesure où cela ne compromettrait pas la formation des moines et des nonnes de son monastère.

Luang Por considérait que la longévité et la bonne santé du bouddhisme dans une société dépendaient en définitive de la qualité de l’ordre monastique. Il consacra une grande partie de sa vie à former des moines fidèles aux principes anciens, mais qui, en même temps, permettraient

au Sangha de prospérer dans une Thaïlande en pleine mutation. Plus important encore, il chercha à créer un Sangha qui ne soit pas trop lié à lui en tant qu'individu, mais qui soit capable de prospérer en son absence éventuelle.

Lorsque Luang Por créa Wat Pah Pong en 1954, il y avait peu de précédents dont il pouvait s'inspirer, aucun modèle de monastère de la forêt transmis par ses maîtres auquel il pouvait se conformer. À peine une décennie s'était écoulée depuis que Luang Pu Mun lui-même, le père de la tradition, avait passé pour la première fois deux Retraites des Pluies consécutives dans le même monastère. Néanmoins, il semble évident que Luang Por s'était préparé depuis un certain temps à cette nouvelle étape de sa vie, en observant de près la façon dont les choses se faisaient dans chaque monastère où il avait pratiqué pendant ses années de *tudong*. Il commença avec une grande assurance, établissant un monastère basé en grande partie sur celui de Luang Pu Mun à Nong Peu, mais introduisant également certaines adaptations inspirées des pratiques qu'il avait vues ailleurs et d'autres, de ses propres idées. Dès le début, il fit preuve d'une volonté d'apprendre par l'expérience et d'écarter ce qui ne marchait pas.

L'IVRAIE DU GRAIN

L'un des traits distinctifs de la formation à Wat Pah Pong était la durée inhabituellement longue, parfois près de deux ans*, pendant laquelle les aspirants vivaient au monastère, d'abord comme postulants, puis comme novices, avant de recevoir l'Ordination complète. Cette approche était radicalement différente de celle des monastères de village et de ville. Filtrer les candidats à l'admission dans le Sangha et leur demander de passer une période probatoire comme postulants peut sembler une question de bon sens, mais c'était pratiquement inconnu à l'époque. Dans la plupart des monastères, les candidats pouvaient s'attendre à porter la robe de moine quelques jours après avoir franchi la porte, une coutume qui contribuait de manière significative au manque de discipline de l'ordre monastique. Une période de probation servait à donner plus de valeur à l'ordination. Luang Por a exprimé son point de vue sur la question dans une phrase caractéristiquement succincte : "Facile d'ordonner, facile de défroquer. Difficile d'ordonner, difficile de défroquer".

* À la fin de sa carrière d'enseignant, la durée était beaucoup plus courte.

À Wat Pah Pong, les personnes peu aptes à la vie monastique parlaient généralement bien avant la cérémonie d'ordination. Les nouvelles personnes étaient testées dès le premier jour. Un candidat à l'ordination fraîchement arrivé à Wat Pah Pong passait les premiers jours dans un état de confusion, recevant peu d'attention et dormant la nuit sur une natte de jonc à l'arrière de la salle du Dhamma. Ajahn Tiang se souvient :

“Luang Por laissait les nouveaux arrivants seuls. Il ne leur parlait pas, sauf pour leur demander comment ils allaient de temps en temps. Qu'ils fassent les choses bien ou mal, il ne disait rien. Il les laissait seuls pendant environ une semaine, cinq jours ou trois jours, selon les circonstances, puis il leur parlait. Je pensais que c'était une excellente méthode pour se faire une idée de l'intelligence de la personne. Était-il conscient de ce qui se passait autour de lui ? Était-il observateur ? Ou était-il stupide, peu observateur ou impulsif ? Une fois que Luang Por avait saisi ses points faibles, sa personnalité de base, alors il commençait à l'enseigner et à le former.”

Ajahn Jundee, l'un de ceux qui passèrent par ce processus avec distinction, vit les autres partir après quelques jours :

“Luang Por ne semblait pas concerné. Son attitude était : celui qui veut venir, qu'il vienne ; celui qui veut partir, qu'il parte. Cela ne l'affectait pas. Je suis venu en tant que laïc et je suis resté ici une dizaine de jours avant que quelqu'un ne me dise quoi que ce soit. Les moines et les novices ne me parlaient pas, ne m'enseignaient rien et ne me demandaient pas d'aide pour quoi que ce soit. Je me suis dit : “Pourquoi me laisse-t-on ainsi livré à moi-même ? On m'a tout simplement abandonné. Parfois, je commençais à me sentir misérable et j'envisageais de rentrer chez moi. Vu le comportement de tout le monde, il me semblait que personne ne s'intéressait à moi.”

Réalisant qu'il lui incombait de faire l'effort d'observer attentivement ceux qui l'entouraient et de les imiter dans la mesure du possible, Ajahn Jundee fut remarqué pour sa volonté d'apprendre et sa vie au monastère commença bientôt à changer pour le mieux.

Au bout de quelques jours, on disait au postulant qu'il pouvait maintenant se raser la tête, ce qui signifiait un premier engagement à l'abandon de la vanité et à la pratique du renoncement. Il demandait alors formellement

les huit préceptes et commençait à porter la robe inférieure blanche et l'*angsa* du postulant. À partir de ce moment, sa formation commençait. Il participait à la plupart des activités communautaires du Sangha, assistait les moines et commençait à apprendre les chants quotidiens.

“Je voulais être ordonné rapidement, mais Luang Por m’expliqua comment il formait les nouvelles personnes, et cela m’a semblé raisonnable. Il était assez sévère avec mon groupe... Il disait qu’il n’allait pas nous laisser ordonner facilement. Il allait nous former comme des soldats. Nous étions venus pour être des soldats du Bouddha et nous avons besoin d’une formation de base, comme un camp d’entraînement militaire. Cela pouvait prendre plusieurs mois, voire un an si nous n’étions pas bons... Pour ceux qui voulaient absolument être ordonnés, cela leur coupait l’herbe sous le pied. À cette époque, il visait avant tout la qualité. Il ne se souciait pas des réactions des gens qui venaient, il voulait tester leur foi.

“Les gens les plus intelligents étaient ordonnés plus rapidement parce qu’ils étaient à l’aise, capables de tout faire de manière nette et correcte. D’autres étaient là depuis un an ou deux et ils n’étaient toujours pas prêts. S’ils pouvaient endurer, ils restaient ; s’ils ne le pouvaient pas, ils partaient. Il n’a jamais essayé de persuader qui que ce soit de rester... Certaines personnes arrivaient en disant qu’elles étaient fatiguées du monde, qu’elles en avaient assez, mais elles se heurtaient aux règles monastiques et un seul jour suffisait. Le lendemain matin, elles avaient changé d’avis et étaient parties. S’il était vrai qu’elles étaient venues avec la foi, elles manquaient de sagesse. Certains ne présentaient même pas leurs respects avant de partir, elles s’enfuyaient tout simplement. Certains restaient un peu plus longtemps, se rasaient la tête et partaient. J’ai connu tellement de personnes qui étaient incapables d’endurer cela”.

Quiconque exprimait un désir ou manifestait de l’impatience à l’égard de Luang Por pouvait s’attendre à en payer le prix. Si un nouveau membre de la communauté voulait être ordonné le plus rapidement possible, la pire chose qu’il pouvait faire était de demander une date à Luang Por ou (ce qui était presque impensable, sauf peut-être pour l’un des Occidentaux) de le harceler. La question “Luang Por, quand serai-je ordonné ?” était soit complètement ignorée, soit rejetée avec un “Ne vous en faites pas” ou un “Ce n’est pas vraiment nécessaire ; continuez comme vous êtes”. Ce n’est que lorsque Luang Por voyait que l’aspirant enthousiaste était en paix avec la décision de son maître, qu’il organisait l’ordination. L’une des

phrases les plus précieuses qu'un nouveau membre de la communauté pouvait apprendre à Wat Pah Pong était : "C'est à vous de décider, Luang Por". Cela signifiait qu'il faisait confiance au jugement de Luang Por et qu'il pouvait être patient, quel que fut le temps nécessaire.

ALLER DE L'AVANT

L'ordination des novices a traditionnellement été l'option de facto pour les hommes de moins de vingt ans, les hommes de vingt ans ou plus recevant l'ordination complète de moine sans devenir novices au préalable. Luang Por avait une autre pratique en ce sens que, pendant un certain nombre d'années, il exigeait que les hommes de tous âges effectuent une période de plusieurs mois comme novice avant de devenir moine. Cela donnait aux aspirants à la vie monastique la possibilité de se familiariser avec la vie du Sangha, avec les nombreux aspects de la vie de moine, mais sans la pression immédiate de devoir se conformer à un ensemble important et complexe de règles de formation. Par la suite il a quelque peu assoupli cette pratique, mais l'a conservée pour les Occidentaux et les hommes âgés qui bénéficiaient de cette familiarisation en douceur avec la vie du Sangha.

La cérémonie d'ordination des novices (*pabbajjā* ; littéralement : "aller de l'avant") est courte. L'aspirant reçoit des robes de l'enseignant, fait sa demande formelle "d'aller de l'avant", reçoit les dix préceptes* de l'enseignant et récite la liste des cinq sujets de méditation de base : les cheveux, les poils, les ongles, les dents et la peau. Lors d'une de ces cérémonies pour "aller de l'avant", Luang Por donna l'instruction suivante :

La seule raison pour laquelle je fais en sorte qu'il soit si difficile pour vous tous d'entrer dans le Sangha ici est que je veux que les choses soient bien faites... Prendre le temps est la preuve de votre engagement. Certaines personnes veulent devenir moines, mais lorsqu'elles découvrent que cela prend beaucoup de temps, elles changent d'avis. Certains supportent, d'autres partent et cherchent à devenir moines ailleurs. Je n'ai aucune objection à

* Voir glossaire, 868.

cela. Mais ce sur quoi j'ai toujours insisté, c'est que devenir moine ne doit pas être pris à la légère.

En tant que postulants, vous vous êtes formés et préparés à devenir moine. Vous avez vécu avec les moines, appris à leur offrir correctement des objets, appris à connaître la vie des moines et à vous y familiariser. Vous vous êtes exercés à coudre et à teindre des tissus, à prendre soin des robes et des bols. Vous avez vu les pratiques des moines en ce qui concerne les robes, les aumônes, le logement, les médicaments... Maintenant, vous devez être prêts à vous conduire de la même manière. C'est le fondement.

Maintenant que vous avez appris les bases, vous pouvez devenir un novice. Je vous donnerai un bol, et demain matin, vous revêtirez vos robes avec soin et vous irez faire la tournée d'aumônes au village... Demain, les villageois mettront du riz frais cuit dans votre bol, ils vous présenteront leurs respects. Pourquoi ces vieilles personnes aux cheveux blancs lèvent-elles les mains en signe de respect pour vous ? À cause du pouvoir de la robe ocre. Cette robe ocre appartient au Bouddha. Elle a un pouvoir incomparable... Si vous l'utilisez d'une mauvaise façon, vous vous avilissez.

Il y a un grand nombre d'enseignements du Dhamma à apprendre, mais aujourd'hui, en ce jour d'ordination des novices, il n'y en a que quelques-uns. Suivant la tradition transmise par les grands maîtres d'autrefois, nous étudions aujourd'hui les cinq objets de méditation : les cheveux, les poils, les ongles, les dents et la peau. Lorsque vous entendez cette liste pour la première fois, elle peut sembler un peu comique, mais si vous contemplez bien ces cinq choses, elle deviendra vraiment profonde. Nous sommes nés avec ces choses, mais nous ne les connaissons pas. Il est nécessaire d'apprendre ces cinq objets de méditation fondamentaux comme l'entrée du chemin qui mène directement à Nibbāna. C'est là que réside la Vue Juste. On nous enseigne à apprendre ces cinq objets de méditation fondamentaux, puis à y réfléchir.

Répétez après moi dans le langage scripturaire :

Kesā, lomā, nakhā, dantā, taco.

Taco, dantā, nakhā, lomā, kesā.

Certains disent que tout le monde a ces choses ; ils savent déjà ce qu'elles sont ; pourquoi les étudier ? Mais ils ne savent pas vraiment ce qu'elles sont, ils ne connaissent pas la vraie nature des cheveux, des poils, des ongles, des dents ou de la peau. Les cheveux sont, en fait, repoussants. D'où viennent-ils ? Ils se nourrissent de pus. Les autres sont pareils. Ces choses ne sont pas éclatantes de santé, vous savez. Elles ne sont pas ravissantes. Mais on ne voit pas vraiment ça.

Ce sont les parties défectueuses que les gens embellissent, les parties peu attrayantes ; c'est à cause de leur grande saleté que les gens les embellissent. Y a-t-il vraiment quelque chose de beau dans les cheveux ? Non, il n'y a rien de beau. Sont-ils propres ? Ils n'ont rien de propre. Si vous amassez un tas de cheveux et que vous le laissez sur le bord de la route, quelqu'un le ramasserait-il ? Enlevez votre peau, mettez-la au bord de la route, et demain, lors de la tournée d'aumônes, voyez si quelqu'un est déjà parti avec...

Nous ne voyons pas ces choses sous leur vrai jour. Maintenant que vous êtes novices, faites-y attention. Les cheveux ne sont pas beaux, les poils ne sont pas beaux, les ongles ne sont pas beaux, les dents ne sont pas belles, la peau n'est pas belle. Mais les gens les recouvrent de poudres et de crèmes pour les faire paraître beaux, et ainsi nous sommes trompés et ne voyons pas la vérité des choses.

C'est comme le poisson qui avale l'hameçon ; avez-vous vu cela ? En fait, le poisson n'a pas l'intention de manger l'hameçon, c'est l'appât qu'il avale. S'il voyait l'hameçon, le poisson ne mangerait pas l'appât... Il avale l'appât parce qu'il ne sait pas ce qu'il fait. C'est la même chose pour nous tous. Si vous voyiez ces choses sous leur vrai jour, vous n'en voudriez pas. Pourquoi choisiriez-vous de vous encombrer de telles choses ? Mais c'est comme pour le poisson : une fois que l'hameçon est dans sa bouche, il a beau

vouloir le retirer, il ne peut pas. Il est accroché...

Si vous contemplez ces cinq parties du corps encore et encore et que vous les voyez clairement, votre esprit sera tranquille... Continuez à contempler. Ne soyez pas insouciant... Étudiez ces objets de méditation et craignez-les comme des hameçons. Si vous ne ressentez aucune crainte à leur égard, c'est que vous ne les connaissez pas.

Une fois que vous serez ordonnés, alors soyez obéissant. Suivez les conseils et les instructions du maître. Soyez respectueux, inspirez-vous de l'admiration pour le Bouddha et pour les règles de formation qu'il a établies... Vous devrez faire tout votre possible pour susciter un sentiment de crainte et de respect : une crainte sage de la faute et du mauvais kamma, une crainte d'enfreindre les lois du Bouddha. Si vous réfléchissez constamment de cette manière, vous vivrez paisiblement, heureux et attentif.

Je vais maintenant vous présenter votre robe, cette robe de couleur safran qui est la bannière de victoire des *arahants*. Sortez et mettez les robes inférieure et supérieure. Revêtez-les soigneusement et uniformément tout autour.

II. LES PARTIES D'UN TOUT

LE SANGHA DE WAT PAH PONG

La communauté du Wat Pah Pong se composait de moines, de novices, de postulants et de *maechees** (nonnes en robe blanche). La majorité des novices étaient des adolescents, qui ne pouvaient pas recevoir l'ordination de moine avant l'âge de vingt ans. Quant aux moines, ils pouvaient être divisés en trois groupes : les moines réguliers, les moines visiteurs et les moines temporaires.

* Les nonnes vivaient séparément des moines ; leur formation est traitée au chapitre IX.

Le corps principal du Sangha se composait du premier groupe : les moines qui étaient arrivés en tant que laïcs et qui étaient passés par la période de préparation désignée avant d'être ordonnés. Ce groupe pouvait être divisé en deux catégories : les moines "nouveaux" (*navaka*), qui étaient dans le Sangha depuis moins de cinq ans ; les moines "moyens" (*majjhima*), qui avaient entre cinq et dix ans d'ancienneté ; et les moines "anciens" (*thera*), qui étaient dans le Sangha depuis plus de dix ans.

Le second groupe, beaucoup plus petit, était composé de moines ordonnés dans d'autres monastères et classés comme moines "visiteurs" (*āgantuka*). À tout moment, ce groupe comprenait à la fois des visiteurs à court terme, et des moines souhaitant rejoindre le Sangha de Wat Pah Pong qui étaient en période de probation et d'adaptation. Le troisième groupe, généralement présent uniquement pendant la Retraite des Pluies, était composé de moines ayant reçu une ordination temporaire.

Luang Por expliquait clairement qu'à ses yeux, la seule raison légitime d'entrer dans le Sangha d'un monastère de la forêt était de suivre avec détermination la voie de l'éveil. Il mettait les moines en garde : "Nous ne sommes pas ici pour devenir quoi que ce soit". En d'autres termes, la vie monastique n'avait pas pour but d'obtenir une quelconque récompense, un statut ou une identité ; cela ne ferait que perpétuer la souffrance de la vie laïque sous une nouvelle forme. Tout désir, même celui du Nibbāna lui-même, devait être éradiqué. La ténacité était désignée comme une vertu cardinale. Il disait que les gens trouvaient des moyens de réprimer ou de dissimuler leurs fautes dans le monde, alors que la pratique du Dhamma ouvrait grand le monde intérieur et exposait toutes les fautes. C'était difficile à supporter.

Rappelez-vous : la pratique consiste à vous regarder. Ne regardez pas à l'extérieur - regardez à l'intérieur. Pourquoi ? Parce que nous pratiquons pour atteindre l'éveil. Jeunes et vieux, nous avons renoncé aux travaux du monde pour venir ici et pratiquer. La pratique doit déboucher sur les "voies et les fruits*". Si ce

* Pāli : maggaphala. Les "sentiers et les fruits" font référence à la pratique tendant vers les quatre étapes de l'éveil et à leur réalisation. Voir le glossaire : "entrée dans le courant" (p.869), "celui qui ne revient qu'une fois" (p.865), "celui qui ne revient plus" (p.865) et "arahant" (p.863).

n'est pas le cas, alors, en ce qui me concerne, c'est une perte de temps. Essayez de produire ces résultats. Réalisez les voies et les fruits. Si ce n'est pas une grande voie, alors une petite ; pas un grand fruit, alors un petit. Faites-le. Et ne régressez pas. Laissez la pratique continuer à avancer. Ne soyez pas satisfait de ce que vous avez déjà réalisé.

Luang Por disait que si un moine pratiquait avec diligence, le premier niveau d'éveil, l'entrée dans le courant, pouvait être atteint en cinq ans*.

Il exhortait les moines nouvellement ordonnés à comprendre clairement qu'ils s'engageaient dans une vie qui allait à l'encontre de leurs anciennes habitudes mondaines :

Tout le monde aime suivre ses désirs, mais une fois que vous êtes entré dans le Sangha, ici à Wat Pah Pong, vous ne pouvez plus le faire. Vous êtes venu ici pour vous entraîner.

Si vous devenez moine et pensez que vous allez bien manger, bien dormir et mener une vie confortable, alors vous vous trompez, vous êtes au mauvais endroit. Si c'est ce que vous voulez, vous devriez rester laïc et subvenir à vos propres besoins.

Ce n'est pas facile pour les craintifs. Seuls ceux qui sont pleinement engagés survivront.

Ceux qui ont la foi peuvent le supporter. Aussi exigeant que cela soit, ils endurent ; quelles que soient les difficultés et les tribulations, ils persistent. L'endurance patiente est la vertu qui les guide. Ils ne se contentent pas de suivre leurs désirs.

Un défi majeur consistait à éviter la tendance à s'identifier aux émotions négatives suscitées par l'entraînement.

* cf. la déclaration du Bouddha dans le Satipaṭṭhāna Sutta (MN 10) : "Quiconque développera les quatre fondements de la pleine conscience de cette manière pendant sept ans... sept mois... sept jours, pourra alors attendre l'une des deux réalisations suivantes : la Connaissance ultime ici et maintenant ; ou si une certaine forme d'attachement subsiste, l'état de non-retour.

Comme nous sommes incapables de faire la distinction entre l'esprit et les souillures, nous les prenons pour une seule et même chose. Cela nous affaiblit. Si nous essayons d'aller à l'encontre des souillures, nous avons l'impression que c'est nous-mêmes qui sommes frustrés, et donc nous ne le faisons pas.

Devenir moine n'est pas une chose facile. C'est difficile. Lorsque des personnes extérieures en parlent, leurs paroles ne nous semblent pas vraies. Prenez, par exemple, l'opinion courante selon laquelle les gens deviennent moines à cause d'une déception dans la vie. Si quelqu'un comme ça arrive, on peut le voir dès qu'il franchit la porte. Ils pensent que la vie monastique sera reposante, mais une fois qu'ils sont entrés dans le Sangha, ils se retrouvent sous une pression encore plus forte qu'avant, et finalement ils n'en peuvent plus. C'est ainsi que cela se passe. Je ne parle pas seulement des autres personnes : J'ai moi-même beaucoup souffert. Mais j'avais un esprit très ardent. Je ne me suis pas laissé aller à souffrir. Je souffrais intensément. Je ne sais pas d'où venait toute cette souffrance, mais en même temps, il y avait aussi une partie de moi qui ne se laissait pas faire. En fait, parfois, en pensant à la souffrance et à toutes les difficultés que je traversais, j'y prenais même un certain plaisir.

Luang Por prévenait que si les moines ne savaient pas comment prendre soin de leur foi, celle-ci pouvait s'effondrer. Des attentes irréalistes représentaient un grand danger. De nombreux jeunes moines défroquaient quand ils réalisaient à quel point il était plus difficile de former leur esprit qu'ils ne l'avaient imaginé.

Ainsi, la vraie, la meilleure fondation est de vivre avec patience. La patience est essentielle. Vous devez aller à l'encontre de vos habitudes mentales et faire confiance aux enseignements et aux conseils du maître.

En fait, la pratique qui conduit au meilleur résultat possible, le bien-être durable pour soi-même et pour les autres, est simple ; elle ne semble difficile qu'à cause des souillures mentales. Tout avait été bien mis en place pour faciliter l'entraînement. Tout ce qu'il fallait faire était de respecter le Vinaya et les règlements monastiques, de suivre le programme, de méditer avec diligence et de traiter avec sagesse tout ce qui se présentait

à l'esprit en conséquence. Le point à garder constamment à l'esprit était que le but de la pratique était d'abandonner le désir.

Cette soif : les gens ne la comprennent pas, n'est-ce pas ? Certains pensent qu'une fois qu'ils ont satisfait le désir, celui-ci disparaîtra. Ce n'est pas le cas. Se sentir rassasié et faire l'expérience de la cessation du désir sont deux choses totalement différentes... Donnez du riz à un chien affamé. Une assiette, deux assiettes de riz, ça passe en un éclair. Mais quand il en est à sa quatrième assiette, le chien est complètement rassasié. Alors il s'allonge à côté de l'assiette à moitié vide et garde le riz, les yeux clignotants. Si d'autres chiens viennent manger la nourriture, il les menace, "Grrr ! Grrr !". Chiens, humains, leurs instincts sont pratiquement les mêmes.

L'abandon du désir, la cause de la souffrance, ne peut être accompli par la force.

Notre capacité à abandonner l'attachement aux choses dépend de notre aptitude à voir que c'est un choix judicieux. Lorsque nous sommes capables d'abandonner une chose, c'est parce que nous avons vu la souffrance qui lui est inhérente. Nous sommes capables de pratiquer ainsi parce que nous voyons qu'il y a un grand intérêt à le faire.

Le Bouddha nous a appris à être attentifs, vigilants et à avoir une connaissance globale et constante de ce qui se passe puis à nous y mettre. Une fois la période de méditation assise terminée, continuez à réfléchir à tout ce que vous vivez... Cela deviendra une habitude ; cela formera une condition et un pouvoir. L'augmentation des habitudes saines est ce que le Bouddha appelle le progrès. Le développement de la méditation doit se faire de cette manière.

Certains sont déçus par leurs résultats en matière de méditation. Ils commencent à penser qu'ils n'ont pas la capacité de faire l'expérience de la tranquillité, et donc ils déçoquent. Mais il n'est pas si facile d'obtenir ce que l'on désire. Vous ne pouvez pas forcer votre esprit à atteindre un état de calme lucide. Vous devez faire preuve de calme et ne pas vous presser. Persévérez

dans la pratique et les enseignements. Faites des efforts à la fois avec votre corps et votre esprit. L'échec de la pratique vient du fait que l'on n'a pas la volonté ou l'audace de le faire, que l'on ne suit pas les enseignements, que l'on manque de foi.

Les moines devaient apprendre en faisant des efforts et en observant le résultat. Il n'était pas vraiment important de maîtriser tous les termes techniques utilisés pour décrire le processus. Luang Por faisait une analogie :

Un laïc vous offre un fruit, et vous ressentez sa saveur douce et délicieuse même si vous ne connaissez pas son nom... Connaître son nom ne lui donnerait pas un meilleur goût.

MOINES VISITEURS

De plus en plus de moines, ordonnés dans d'autres monastères, arrivaient à Wat Pah Pong pour demander la permission de rejoindre son Sangha, soit pour une période temporaire, soit pour une formation à long terme. Beaucoup de ces moines n'étaient pas familiarisés avec la vie dans un monastère de la forêt et peu d'entre eux avaient reçu une instruction poussée à propos du Vinaya. Si Luang Por était disposé à accueillir des moines ordonnés ailleurs, il était également conscient que leur intégration dans la communauté représentait des défis, en particulier pour les plus anciens d'entre eux. Si les moines visiteurs devaient être autorisés à prendre leur place dans la hiérarchie en fonction de leur ancienneté, le système de Wat Pah Pong, dans lequel les moines les plus anciens sont censés servir de modèle aux plus jeunes, serait compromis. Les jeunes moines et les novices pourraient commencer à perdre leur respect pour les aînés qui étaient manifestement peu familiarisés avec la formation.

Luang Por résolut ce problème en établissant un certain nombre de protocoles régissant l'admission des moines de passage, les invités et les membres potentiels du Sangha de Wat Pah Pong. Au départ, les moines arrivant seuls n'étaient autorisés à passer la nuit que s'ils avaient été ordonnés depuis plus de cinq ans ou s'ils avaient une lettre d'accompagnement de leur précepteur. Un séjour initial de trois nuits seulement était accordé aux visiteurs, mais il pouvait être prolongé à la discrétion de Luang Por. Les moines venant de monastères dont la pratique

du Vinaya était très différente de celle de Wat Pah Pong étaient désignés comme “*moines visiteurs*” et n’étaient pas considérés comme des membres à part entière de la communauté. Ils s’asseyaient à part dans le réfectoire, marchaient en bout de file des moines lors de la tournée d’aumônes, quelle que soit leur ancienneté et, fait plus controversé, n’étaient pas invités aux réunions officielles du Sangha. La plupart de ces pratiques reproduisaient la manière dont les monastères de la forêt de Dhammayut traitaient les moines visiteurs appartenant à la secte Mahānikāya. Cependant, comme les moines exclus à Wat Pah Pong étaient de la même secte, cette pratique suscita de vives critiques dans certains milieux. Mais Luang Por n’en fut pas affecté. Il avait lui-même vécu en tant que “*moine visiteur*” pendant des mois et avait trouvé cela utile pour éliminer l’orgueil et la vanité.

La période de probation n’était pas une période confortable pour les moines en question, mais elle remplissait un certain nombre de fonctions utiles. Elle leur donnait l’occasion de prendre le temps pour réfléchir s’ils souhaitaient s’engager ou non à long terme dans le Sangha de Wat Pah Pong. Elle leur permettait de s’adapter au mode de pratique à leur propre rythme, sans la pression d’être membres à part entière de la communauté. Cela permettait également à Luang Por de voir si ces moines s’intégreraient ou non : il pouvait observer leur personnalité, la façon dont ils géraient leur perte de statut et leur motivation à adopter un standard de pratique du Vinaya beaucoup plus exigeant. En outre, Luang Por était conscient que si des moines ordonnés ailleurs, sans aucune période de préparation, pouvaient rejoindre trop facilement le Sangha de Wat Pah Pong, cela porterait atteinte au système de formation qu’il avait mis au point. De plus en plus de personnes cherchaient à contourner la formation initiale de postulant et de novice en arrivant au monastère après avoir été ordonné ailleurs.

Ajahn Jun, qui allait devenir l’un des disciples les plus proches et les plus fiables de Luang Por, arriva au début de juillet 1960 après avoir passé plusieurs années dans un monastère de village. Le contraste était frappant et il se sentit secoué par une sorte de choc culturel. Habitué à une atmosphère plus conviviale, il interpréta la réserve des moines de Wat Pah Pong comme de la froideur et de l’arrogance. Apparemment cela se confirma lors de sa première journée complète à déblayer le site pour un nouveau kuti : aucun des moines ne semblait vouloir aider aux travaux.

“Moi, je ne connaissais pas la règle du Vinaya qui interdit aux moines de creuser la terre et je me suis mis au travail. J’ai creusé des trous, mis en place les poteaux et coupé des lianes pour lier les choses.”

C’était loin d’être la seule règle du Vinaya qu’il ignorait. Il était venu au monastère avec quelques robes de rechange et un stock de lait en boîte et d’Ovomaltine. Il découvrit rapidement qu’à Wat Pah Pong, la règle interdisant de posséder plus d’un ensemble de trois robes était strictement observée et que le lait et l’Ovomaltine étaient considérés comme des aliments et ne pouvaient être consommés qu’à l’heure du repas. Il y avait tellement de choses qu’il ne savait pas. C’était une courbe d’apprentissage abrupte.

“Lorsqu’il a testé ma foi et mon respect et qu’il a vu que j’avais confiance en lui, il a commencé à m’enseigner ... Luang Por m’a dit que je devais jeter tous les sorts, formules mantriques et médaillons à pouvoir magique que je possédais. Il allait m’enseigner de nouveau depuis la base. Que ce soit bien ou mal, je devais le suivre pour l’instant et en discuter plus tard... J’étais ordonné depuis six ans, mais je n’avais jamais médité. Les choses que j’avais faites auparavant - les travaux de construction, la maçonnerie, la charpenterie, le travail du ciment - il m’a fait mettre tout cela de côté. Il m’a appris à pratiquer la méditation assise et la méditation en marchant. Il m’a appris à calmer la respiration, à établir la pleine conscience. J’étais absolument déterminé à réussir, et j’ai fait tout ce qu’il m’a dit”.

Juste avant le début de la retraite annuelle des pluies, Luang Por dit à Ajahn Jun qu’il pouvait être accepté dans le Sangha. Mais d’abord, la plupart de ses possessions devaient être remplacées. Les moines commettent des infractions au Vinaya à la fois en acceptant de l’argent et en le dépensant. Tout objet acheté par un moine est considéré comme “impur” et susceptible d’être confisqué. La plupart des possessions d’Ajahn Jun tombaient dans cette catégorie.

“Luang Por dit à Ajahn Tiang de passer en revue mes affaires et de voir ce qui n’était pas permis, afin que mon *sīla* puisse être purifié au sein du Sangha. Il s’est avéré qu’à la fin de l’inspection, il ne me restait qu’une fine robe inférieure. Tout le reste, je l’avais acheté moi-même et était en infraction avec les règles de formation du *Nissaggiya Pācittiya*. L’inspection fut très minutieuse. Même si certains des articles avaient été correctement

offerts par des laïcs, ils furent déclarés impurs - incorrects par le Vinaya - parce que j'avais acheté le détergent avec lequel je les avais lavés. Il m'a fait renvoyer tout ce que je devais abandonner à mon ancien monastère.

“Ajahn Tiang me donna un nouvel assortiment de robes. C'étaient des robes de moine de méditation de couleur sombre, rapiécées en plusieurs endroits. Luang Por dit : “Ne vous inquiétez pas des objets de première nécessité : si votre sila est pur, ils apparaîtront d'eux-mêmes. Après cela, il fit une annonce au Sangha, puis me fit déterminer formellement* le tissu, mettre les robes et confesser mes fautes. Je ne savais pas comment confesser mes fautes à la manière du Sangha de la forêt et j'ai dû répéter les mots après lui. Après que le Sangha m'eut accepté, Luang Por donna un enseignement ... Il parla des différents types de vertu, de la saleté et de l'impureté dont le Sangha m'avait débarrassé avec bonté. Il dit que je ne devais pas oublier cette dette de gratitude, que je devais m'en souvenir toute ma vie. J'ai pleuré.”

Ajahn Maha Amorn se souvient du jour où il a changé ses affaires :

“C'est de ma montre dont j'ai regretté de me séparer. C'était une très bonne montre, et je l'avais toujours utilisée pour garder un œil sur l'heure pendant que j'enseignais. Lorsque je l'ai ramassée pour m'en séparer officiellement, j'ai pensé : “Si j'abandonne cette montre et que je retourne à l'enseignement, où pourrai-je jamais en trouver une autre comme celle-là ? À ce moment-là, Luang Por prit la parole comme s'il savait ce que j'avais en tête : “Oh, vous avez une montre ? Jetez-la. Ce n'est pas une bonne chose. Prenez la mienne”. Puis il sortit un réveil de voyage de son sac à bandoulière et me le donna. Ce réveil est toujours là. Je l'ai toujours gardé avec moi depuis.”

Ajahn Boonchu devint plus tard l'un des nombreux piliers de Wat Pah Pong qui avaient commencé leur vie comme moines visiteurs.

“Lorsque les moines et les novices effectuaient les tâches quotidiennes ou qu'il y avait un projet de travail, cela me rendait très observateur. Je donnais un coup de main... Je laissais ma fierté me motiver : ‘Tout ce qu'ils peuvent faire, même si c'est difficile, je le peux aussi’. Luang Por nous

* Voir page 262, “Robes”.

observait beaucoup, très attentivement. Quand je suis arrivé, j'étais très impressionné par lui. En fait, j'étais intimidé. Je me sentais intimidé par tout : par toutes les règles et les observances, par les jeunes novices et même par les laïcs, car beaucoup d'entre eux pratiquaient depuis plus longtemps que moi et en savaient probablement plus que moi, pensais-je. Bien que j'aie déjà six Retraites des Pluies d'expérience, il me semblait que je n'avais même pas commencé à pratiquer.

“Tout ce que je faisais était un mélange de ce qui était correct et incorrect, et parfois je me mettais dans l'embarras, mais Luang Por laissait faire. Après avoir passé quelque temps là-bas, à la fin de la session du soir dans la salle du Dhamma, j'eus l'occasion d'aller avec d'autres moines et novices en visite lui rendre hommage et recevoir des enseignements... Si quelqu'un avait un problème dans sa pratique, c'était le moment où il pouvait le lui demander. Parfois, c'est lui-même qui demandait : “Comment va untel ?”, “Et untel ? Tout va bien ?”. Il nous demandait comment nous allions, si nous avions faim le soir en ne prenant qu'un seul repas par jour ? Pouvions-nous le supporter ? Occasionnellement, il nous exhortait : “Soyez très patients. Continuez à vous entraîner. Vous vivez avec des amis. Pour toute tâche qui doit être accomplie, ou toute observance qui est encore défectueuse ou faible, alors observez vos amis. Pratiquez bien, ne soyez pas négligents.”

LUANG TA

En Thaïlande, il est courant que des hommes d'âge moyen et même âgés rejoignent le Sangha. Certains décident d'entrer au monastère après avoir pris leur retraite, d'autres après que leurs enfants ont grandi et quitté la maison, d'autres encore après un divorce et d'autres (à condition d'avoir obtenu le consentement de leur femme) pendant leur mariage. Le terme traditionnel pour désigner un homme qui devient moine après avoir vécu la vie de père de famille est “Luang Ta”. Les Luang Ta ont eu une mauvaise réputation depuis l'époque du Bouddha. Le Luang Ta archétypal porte sa robe de façon négligente, est toujours attaché à ses habitudes mondaines, est têtu et difficile à enseigner. Il a du mal à gérer le changement de statut qu'il subit en tant que membre junior d'une communauté dans laquelle certains des moines auxquels il doit s'en remettre ne sont pas plus âgés que ses enfants.

Il existe tout un genre d'histoires humoristiques de Luang Ta, dont la plupart tournent autour du thème de l'avidité ou des vieilles habitudes mondaines qui se manifestent. Dans une histoire typique, un Luang Ta qui fait la tournée d'aumônes arrive à une fourche sur la route. À gauche se trouve un village où il reçoit souvent de délicieux curry mais peu de desserts ; à droite se trouve un village où il reçoit de merveilleux desserts mais peu de curry. Après une période d'indécision angoissante, il s'engage sur la route du village du curry, mais bientôt, emporté par une vision de friandises, il change d'avis, revient sur ses pas et prend la route du village des friandises. Mais dès qu'il est sur la route du village des bonbons, il commence à regretter d'avoir renoncé aux plats de curry de l'autre village. Il fait tant d'allers-retours, pris entre ses désirs contradictoires, qu'il finit par se rendre compte que l'heure de la tournée d'aumônes est passée depuis longtemps et qu'aujourd'hui il n'aura rien à manger du tout.

Il a toujours été facile de trouver des moines ressemblant à la caricature de Luang Ta dans les temples des villages de l'Isan rural, mais ce n'est pas le cas dans les monastères de la forêt. Il faut beaucoup de courage à un homme âgé pour s'engager dans la vie ascétique d'un moine de la forêt. Et parmi ceux qui étaient déterminés à le faire, seuls ceux qui pouvaient se montrer capables de supporter les rigueurs de la vie et désireux de vivre selon le Vinaya et les règles monastiques, étaient acceptés dans le Sangha de Wat Pah Pong. Pour cette raison, la qualité des Luang Tas âgés du monastère était élevée. Parmi eux se trouvaient certains des membres les plus aimés et respectés du Sangha.

Pour évaluer leur aptitude, Luang Por demandait aux hommes âgés de passer de longues périodes, d'abord comme postulants, puis comme novices, avant de devenir moines. Pendant cette période d'essai (certains hommes âgés ne dépassaient jamais le statut de novice), Luang Por les réconfortait dans les moments difficiles, leur donnant de l'inspiration et les encourageant à ne pas se laisser abattre par la fragilité de leur corps. Un novice âgé, triste de ne pas pouvoir devenir moine, fut réconforté par les paroles de Luang Por :

“Il m'a dit que je devais assumer la responsabilité de ma pratique mais ne pas pousser mon corps trop fort. Il m'a dit que c'était comme un vieux char à bœufs, qui s'effondrait un peu plus chaque jour, et qu'il ne fallait pas trop s'en inquiéter. Il a dit que l'ordination d'un moine est une convention. On

ne devient pas un vrai moine en passant par une cérémonie d'ordination, mais par la pratique. Il a dit que les laïcs et les novices pouvaient devenir des vrais moines s'ils pratiquaient bien.

“Il m’a raconté des histoires de l’époque du Bouddha sur des laïcs qui avaient atteint l’entrée dans le courant, particulièrement l’un d’entre eux qui était devenu un arahant et qui avait été encorné par un taureau alors qu’il était encore à la recherche d’un tissu ocre pour se faire une robe. Je me suis senti très fier lorsque Luang Por m’a raconté ces choses. Et il a eu la gentillesse de me raconter une anecdote qui m’a vraiment inspiré. Elle concernait un certain moine de haut rang ecclésiastique. C’était un érudit pāi du plus haut niveau et le moine en chef d’une province, mais il avait tellement de responsabilités qu’il a défroqué et a été réordonné comme novice. Pendant la saison chaude, il disparaissait dans les montagnes pour méditer, puis, juste avant la Retraite des Pluies, il revenait au monastère et restait avec ses disciples, donnant des enseignements sur le Dhamma ... Luang Por m’a dit : “Vous pouvez aussi faire cela. Pratiquez sincèrement, au niveau optimal selon votre force et votre âge. Ne regardez pas les autres. Ne soyez pas un chercheur de fautes. Ce que font les autres n’a pas d’importance. Vous êtes un vieil homme maintenant, ne vous intéressez pas aux fautes des autres”. J’ai pris les enseignements de Luang Por à cœur.”

MOINES TEMPORAIRES

Bien qu’il y ait environ 300 000 moines et novices actifs en Thaïlande, il est probable que moins d’un sur dix de ceux qui entrent dans l’ordre monastique y restent pour le reste de leur vie. L’ordination temporaire est la norme plutôt que l’exception - traditionnellement, pour les trois mois de la Retraite des Pluies, mais souvent pour une période beaucoup plus courte en ces temps d’activité intense. C’est une coutume qui a beaucoup contribué à enrichir la société thaïlandaise au cours des derniers millénaires, en créant des liens profonds et durables entre les bouddhistes laïcs et l’ordre monastique. L’ordination temporaire a fait en sorte que le Sangha ne soit pas considéré comme une caste d’élite et que peu de foyers n’aient pas un membre de leur famille qui en soit ou qui en ait été membre à un moment donné. La valeur de la coutume pour le bien-être de la société est reconnue dans l’autorisation accordée aux personnes employées par l’État (y compris les membres des forces armées)

de prendre un congé entièrement payé pour devenir moine pendant une période de trois mois de Retraite des Pluies au cours de leur carrière.

L'ordination temporaire constitue un rite de passage au cours duquel les jeunes hommes ont la possibilité d'étudier de manière intensive les enseignements du Bouddha et d'apprendre à les appliquer dans leur vie quotidienne avant de se lancer dans une carrière et un mariage. Autrefois, un jeune homme qui n'avait pas encore effectué un certain temps comme moine était considéré comme "non mûr" ou immature et avait du mal à faire un bon mariage.

La majorité des jeunes hommes qui deviennent moines temporaires sont peut-être motivés, non pas tant par le souci de leur propre bien-être spirituel que par la conviction que c'est la bonne chose à faire pour un bouddhiste à ce stade de sa vie, qu'ils respectent une vieille coutume familiale et surtout, qu'ils rendent leurs parents heureux et fiers. La croyance selon laquelle l'ordination temporaire est le moyen suprême d'exprimer la gratitude d'un fils envers ses parents est profondément ancrée dans la culture thaïlandaise. Les parents sont censés acquérir beaucoup de mérites si leur fils devient moine.

Pour certains monastères, un afflux régulier ou saisonnier de moines temporaires peut être comme une infusion régulière de sang neuf qui empêche la stagnation. En même temps, il peut aussi perturber l'harmonie d'une communauté établie. L'enseignement et la formation de nouveaux moines peuvent représenter une lourde charge, et l'influence d'un nombre même restreint de jeunes moines qui n'ont aucun intérêt réel pour l'apprentissage, mais qui ne font que passer le temps "pour le bien de leurs parents", peut avoir un effet négatif sur l'ensemble du monastère.

La difficulté de trouver un équilibre entre le soutien à une coutume louable et la nécessité de protéger les normes de la communauté résidente se reflète dans la politique changeante de Luang Por concernant l'acceptation de moines temporaires à Wat Pah Pong. Certaines années, la Retraite des Pluies en accueillait jusqu'à une douzaine, d'autres années presque aucun. En règle générale, si les entrées d'une année avaient été perturbatrices, il en acceptait beaucoup moins l'année suivante.

À Wat Pah Pong, la majorité des moines temporaires étaient des fonctionnaires d'âge moyen, plutôt que des jeunes hommes. Parmi ces derniers, les plus populaires auprès du Sangha résident avaient tendance à être des membres des forces armées. Habités à la discipline et à l'austérité physique, ils avaient tendance à être très motivés et à bien s'intégrer. Les problèmes se posaient plutôt avec les fonctionnaires issus d'un milieu plus choyé. Pour eux, chaque jour dans la forêt pouvait être une lutte et pour certains, le dernier jour de la retraite ressemblait à la ligne d'arrivée d'un marathon épuisant. À l'autre extrémité du spectre se trouvaient les moines temporaires qui prolongeaient leur séjour au monastère de quelques mois, voire de quelques années, au-delà de leur plan initial. Quelques-uns trouvèrent ce qu'ils cherchaient à Wat Pah Pong et ne retournèrent jamais à la vie laïque.

NIKĀYA

La plupart des grands disciples de Luang Pu Mun commencèrent leur vie monastique dans l'ordre Mahānikāya, le groupe le plus nombreux, et changèrent leur affiliation pour l'ordre Dhammayut, le groupe le plus rigoureux auquel Luang Pu Mun appartenait, après être devenus ses étudiants. Luang Por faisait partie d'un petit groupe de moines dont le chef officieux était Luang Pu Tongrat. Ce groupe reconnaissait que les normes de conduite étaient généralement laxistes au sein de l'ordre Mahānikāya, mais avait décidé d'essayer de le réformer de l'intérieur, plutôt que de le rejeter complètement.

Luang Pu Mun établit un certain nombre de protocoles concernant l'accueil des moines visiteurs Mahānikāya (considérés comme manquant de pureté à l'égard du Vinaya) dans ses monastères. Par exemple ils devaient être assis séparément et surtout, il leur était interdit d'assister aux réunions officielles du Sangha, comme la récitation bimensuelle du *Pātimokkha*.

Les abbés des monastères de la forêt de Dhammayut reconnaissaient que le Vinaya pratiqué à Wat Pah Pong était d'un niveau élevé, mais ils estimaient qu'il serait irrespectueux envers le défunt Luang Pu Mun de faire une exception à ses instructions de leur propre autorité. Ainsi, dans la plupart des cas, les moines de Wat Pah Pong en visite rencontraient les

mêmes restrictions que ceux qui ne prenaient pas le Vinaya avec le même sérieux. Bien qu'ils aient été traités avec beaucoup de politesse et qu'on leur ait assuré qu'il s'agissait simplement d'une question de convention, cela pouvait les troubler.

Une année, Luang Por autorisa un certain moine Dhammayut à passer la Retraite des Pluies à Wat Pah Pong*. Lors d'une réunion du Sangha, il demanda à la communauté si elle pensait que le moine devait être autorisé à assister à la récitation du *Pāṭimokkha*. Il laissa silencieusement la position de représailles émerger. "Ils ne nous permettent pas d'assister à leurs réunions officielles, pourquoi devrions-nous leur permettre d'assister aux nôtres ?" fut la réponse la plus fréquente. Après avoir écouté l'opinion de tous ses disciples, Luang Por leur fit part de ses propres réflexions, créant ainsi un précédent pour toutes les occasions futures :

Nous pourrions le faire [nous pourrions l'exclure], mais ce ne serait pas le Dhamma ou le Vinaya, ce serait agir en fonction d'une opinion, d'un point de vue personnel et de l'orgueil. Cela ne serait pas juste. Pourquoi ne prenons-nous pas le Bouddha comme exemple ? Nous ne nous en tiendrons pas à tel ou tel ordre, mais au Dhamma-Vinaya. Si un moine pratique bien et respecte le Vinaya, alors nous le laissons assister aux réunions officielles, qu'il soit Dhammayut ou Mahānikāya. S'il n'est pas un bon moine, qu'il n'a pas le sens de la honte sage, alors quel que soit l'ordre auquel il appartient, nous ne lui permettons pas d'y assister. Si nous pratiquons ainsi, alors nous nous conformerons aux injonctions du Bouddha.

QUITTER LA VIE MONASTIQUE

La majorité de ceux qui entraient dans le monachisme à Wat Pah Pong le faisaient sans avoir l'intention de défroquer à un moment donné dans le futur, mais sans en écarter complètement la possibilité ; ils prenaient la décision de se consacrer à la formation et de découvrir s'ils avaient effectivement ce qu'il fallait pour rester à long terme. Même parmi ceux

* Les moines de la forêt de Dhammayut d'un monastère reconnu prenaient immédiatement leur place dans la hiérarchie du Sangha.

qui n'avaient aucun intérêt à poursuivre une vie de famille et une carrière, peu étaient prêts à prendre le risque de s'engager à vie. Pour la plupart, cela semblait arrogant et peu judicieux : qui savait ce que l'avenir leur réservait ?

Le Vinaya ne requiert pas que les candidats prononcent des vœux à vie à l'ordination. Si les moines ne sont pas satisfaits et souhaitent retourner à la vie laïque, ils sont libres de le faire à tout moment, sans stigmatiser et sans la barrière psychologique d'une longue et rébarbative cérémonie lorsqu'ils quittent la vie monastique.

Quitter le Sangha ne pourrait pas être plus simple. Le moine qui a décidé de quitter le monachisme informe toute personne qui comprend le sens de ses paroles qu'il abandonne son statut de moine. À partir de ce moment, même s'il porte encore la robe il est, techniquement parlant, un laïc.

En pratique, une courte cérémonie est organisée. Le moine demande formellement pardon à son maître pour toute offense ou difficulté qu'il a pu lui causer, avant de l'informer par une courte phrase pāli de sa décision de quitter le Sangha. Par ces quelques mots, il devient un laïc. Après avoir revêtu des habits de laïc, il demande les cinq préceptes et quelques conseils pour son retour dans le monde.

L'une des principales raisons pour lesquelles quitter le sangha est si simple, à la fois sur le plan pratique et sur le plan psychologique, est la reconnaissance du fait que peu de personnes ont la vocation de rester moine toute leur vie et qu'il est préférable pour quelqu'un qui souhaite partir de le faire, plutôt que de continuer à vivre au monastère sans enthousiasme et avec mécontentement. Les moines malheureux ont tendance à rendre ceux qui les entourent malheureux et leur manque d'engagement dans la formation conduit facilement à la disharmonie et au déclin des normes du Vinaya.

Peu de moines évitent totalement les périodes de doute. Par conséquent, comprendre la nature du doute et apprendre à le gérer avec sagesse est l'une des compétences les plus importantes qu'un moine puisse maîtriser. Jusqu'à ce que cette compétence soit développée - et cela peut prendre de nombreuses années - le maître est là pour offrir des conseils et des encouragements. S'il voit dans le mécontentement d'un moine un flottement superficiel plutôt qu'une véritable incapacité ou un manque

de volonté de continuer à mener la vie monastique, il essaiera d'aider le moine à retrouver un sens de motivation. Le maître connaît de nombreux moines qui ont quitté le Sangha à la hâte pour ensuite s'en repentir.

Au cours de ses premières années à Wat Pah Pong, Luang Por déployait des efforts considérables pour dissuader les moines agités de défroquer. En vieillissant, il devint moins enclin à le faire : un comportement que l'on retrouve fréquemment, presque un cliché, chez les responsables de communautés monastiques. Aider les moines à sortir d'une période d'insatisfaction à l'égard de la vie monastique était un travail difficile qui, le plus souvent, aboutissait à un report plutôt qu'à une disparition complète de leur désir de partir. À mesure que les maîtres mûrissaient, ils avaient tendance à devenir plus stoïques face à la perte de jeunes moines prometteurs et voyaient la nécessité de faire preuve de plus de discernement quant à la façon dont ils dépensaient leur temps et leur énergie.

Certains moines quittaient la vie monastique pour s'occuper d'un parent vieillissant, d'autres partaient en raison d'une maladie chronique. Mais probablement la cause la plus courante de départ était la forte attraction du monde sensuel. De nombreux moines trouvaient que le célibat pouvait être géré sans grand stress et certains trouvaient cela facile ; mais lorsque la luxure s'emparait de l'esprit d'un moine, elle pouvait être d'une intensité effroyable. Pour ceux qui se débattaient avec des sentiments de luxure, Ajahn Jun se rappelait combien les mots de Luang Por pouvaient être directs :

“Luang Por disait : ‘Pensez-y vraiment... [Les femmes] ont neuf trous dans leur corps, tout comme vous, et chacun d'entre eux est rempli de types de déchets différents. Il n'y a rien de beau, de bon ou de propre dans chacun de ces trous. Vous restez assis là et vous vous baladez en rêvant, en imaginant toutes sortes de choses agréables, mais elles ne sont pas vraies. Vous allez perdre votre liberté. Vous serez sous la coupe d'une femme. Vous mènerez une vie de frustrations et de conflits. Vous êtes séduit par le désir sexuel. Ne le croyez pas. Ne défroquez pas juste parce que la luxure vous le dit. Vous ne mourrez pas si vous ne le suivez pas. Croyez-moi : la luxure vous a trompé pendant d'innombrables vies.’

Il se souvient également comment, lors des tournées d'aumônes, Luang Por soulignait les souffrances de la vie laïque aux moines assaillis par la

luxure. Le bruit d'un mari et d'une femme qui se chamaillaient, la vue d'une femme à l'air fatigué qui essayait désespérément de consoler un enfant qui hurlait, ou d'une femme - prématurément vieillie par une vie dure - qui s'en allait aux champs : n'importe quelle situation de ce genre pouvait être signalée par les mots : "Est-ce vraiment ce que vous voulez ?".

Au début de leur vie monastique, les moines pouvaient être tellement inspirés que l'idée même de défroquer un jour leur semblait impensable. Mais, au fil du temps, leurs perceptions initiales basées sur la foi, si solides en apparence, pouvaient vaciller. S'ils n'avaient pas les ressources de patience et d'endurance nécessaires pour supporter les périodes difficiles où leur inspiration se tarissait, c'est le fait de continuer à porter la robe qui pouvait soudain leur paraître impensable.

Lorsqu'un moine commençait à douter de sa capacité à réaliser le Dhamma dans sa vie actuelle, il pouvait en venir à se sentir assis entre deux chaises : les plaisirs de la vie laïque étant derrière lui et pourtant aucune voie claire vers le bonheur profond de la libération intérieure n'étant visible devant lui. L'idée d'arriver à la fin de sa vie dans cet état non résolu pouvait lui sembler intolérable. C'était la version monastique classique de la crise de la quarantaine chez l'homme. Certains moines n'étaient pas confrontés à un moment de vérité particulier, mais c'était comme si leur sens de la vocation s'éteignait progressivement comme une pile de lampe de poche, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lumière pour voir leur chemin, c'était alors qu'ils quittaient la vie monastique.

Quitter la vie monastique était considéré par presque tous comme un aveu de défaite*. Pour certains, le retour au monde après avoir donné le meilleur d'eux-mêmes dans la vie de moine ressemblait à l'acceptation d'une décharge honorable de l'armée après une campagne finalement infructueuse. La plupart étaient humbles. Ils disaient qu'ils n'avaient pas accumulé suffisamment de bon kamma pour leur permettre de rester plus

* Les moines occidentaux qui quittaient la vie monastique avaient tendance à être plus optimistes. Beaucoup choisissaient d'y voir, par exemple, la fin d'un chapitre de leur vie spirituelle, le moment de passer à de nouveaux défis.

longtemps dans le Sangha ; leur réserve de mérite ne leur avait permis que de passer un certain temps en robe. Ils voulaient maintenant revenir à un niveau moins intense d'engagement envers le Bouddha *Sāsana* : mener une bonne vie de laïc, soutenir le Sangha et travailler pour accumuler plus de bon kamma.

‘COMME LA PLUIE QUI VA TOMBER...’

Les ordinations des moines débutants et leur départ de la vie monastique font partie de la vie courante des monastères thaïlandais, même dans les monastères de la forêt, Ils ne suscitent que peu de commentaires. Cependant, lorsqu'un ancien moine décide de quitter le Sangha, des ondes de choc considérables se propagent dans le monastère, en particulier parmi les moines qui sont eux-mêmes pris dans l'engrenage du doute. C'est ainsi que l'abbé d'un des monastères affiliés (et de surcroît l'un des principaux disciples de Luang Por) arriva un jour, tendu, le visage pâle, avec la tâche peu enviable d'annoncer qu'il était tombé amoureux d'une laïque et qu'il voulait quitter le monastère et se marier.

Pour Luang Por, un moine ayant l'intention d'abandonner la formation monastique en raison d'un engouement romantique était sur le point de faire un pas insensé en arrière et vers le bas. Il considérait que la lubricité n'était que l'expression immature d'une émotion noble, quelque chose qui devait être "transformé" en *mettā*, bienveillance.

Vous devez transformer votre amour personnel en un amour général, un amour pour tous les êtres sensibles, comme l'amour d'une mère ou d'un père pour son enfant ... Vous devez éliminer la sensualité de votre affection, comme quelqu'un qui veut manger des ignames sauvages doit d'abord faire tremper leurs têtes pour éliminer le poison. Il en va de même pour l'amour mondain : il faut y réfléchir, le regarder jusqu'à ce que l'on voie la souffrance qui y est liée, puis éliminer progressivement le germe de l'intoxication. Il ne reste alors qu'un amour pur, comme celui d'un maître pour ses disciples... Si vous n'arrivez pas à éliminer la sensualité de l'amour, elle sera toujours là, à vous donner des ordres, lorsque vous serez un vieil homme.

Le désir sexuel devait être clairement compris, non pas réprimé, mais analysé. Luang Por suggéra, comme les enseignants le faisaient généralement dans cette situation, un changement temporaire d'environnement. Il fit appel à la fierté du moine :

Réfléchissez à la souffrance du désir sexuel jusqu'à ce que vous puissiez lâcher prise. Si vous ne pouvez pas résoudre le problème avec sagesse, ou au moins en réduire la force, alors quittez votre monastère pendant un certain temps. Après avoir rétabli votre pratique, revenez. Lorsque vous tombez, vous devez savoir comment vous relever. Vous devez savoir comment lutter et ramper. Lorsque vous avez été renversé, ne restez pas allongé, impuissant, et n'abandonnez pas.

Mais une fois que l'idée de quitter la vie monastique devient réelle pour un moine, elle prend un élan presque irrésistible. Un sentiment d'inévitabilité, qui après une période atroce d'indécision est souvent ressenti comme un grand soulagement, mine la volonté du moine de remettre en question sa décision. C'est ce sentiment, qu'il n'y a plus de retour possible, que Luang Por cherchait à contrer :

Selon le vieux dicton, il y a cinq choses impossibles à empêcher : la pluie qui va tomber, les excréments qui vont sortir du corps, une personne qui va mourir, un enfant qui va naître et un moine qui va défroquer. Les quatre premiers sont vrais, j'en suis sûr, mais pas le dernier. Je suis convaincu qu'on peut empêcher un moine de quitter la vie monastique. J'ai moi-même envisagé une fois de défroquer, et j'ai changé d'avis.

En essayant de démolir les visions irréalistes de l'avenir que le moine avait créées, Luang Por pouvait brosser un tableau saisissant. Alors que la vie du moine était libre, disait-il, avec la possibilité de se déplacer sans souci dans les forêts et les montagnes en tudong, la vie du laïc était restreinte et limitée :

Avoir une famille vous emprisonne... Vous vous retrouvez avec le bébé qui pleure, votre femme qui rouspète, votre beau-père qui vous gronde, votre belle-mère qui vous déteste, entourés par les casseroles et les poêles. Réfléchissez-y !

Il rappelait au moins les difficultés à se frayer un chemin dans le monde, comment tant d'années de vie basée sur une norme morale élevée rendaient la survie dans un monde trompeur difficile et douloureuse. Il évoquait des moines qui étaient partis et qui, une fois la nouveauté passée, regrettaient amèrement leur décision d'avoir quitté la vie monastique. Il décrivait les plaisirs de la sensualité comme étant aussi superficiels et éphémères que le goût de la bonne nourriture sur la langue et sans aucune comparaison avec le bien-être profond et durable qui peut être obtenu par la pratique du Dhamma :

Si vous continuez à méditer jusqu'à ce que votre esprit devienne calme et lucide et que vous voyez le Dhamma, alors vous serez vraiment à l'aise. Parfois, vous pouvez être tellement rempli de félicité que vous n'avez pas besoin de manger du tout. Et c'est une profonde aisance, pas seulement une sensation agréable à la surface de la langue.

Le message fondamental que Luang Por cherchait à transmettre était que la lubricité et le désir ne sont pas des choses extérieures à la formation monastique qui éloignent inexorablement le moine de celle-ci. Au contraire, gérer de telles crises émotionnelles faisait partie intégrale de la formation. Regarder la souffrance, se défaire des désirs qui la nourrissent, se libérer de la souffrance par la pratique du Noble Sentier Octuple, tel était le cœur même de la vie monastique.

Quel que soit le type de souffrance qui se présente, contemplez-la. Regardez-la jusqu'à ce que vous la voyiez clairement. Parfois, lorsque ce n'est pas clair, vous devez jeûner et ne pas dormir, vous battre avec elle, être prêt à mourir. Le vénérable Ajahn Tongrat a un jour envisagé de défroquer. Il n'écoutait pas ceux qui essayaient de le dissuader, sa décision était prise. Mais un jour, il demanda une hache aux villageois et commença à couper des bûches. Il coupa du bois pendant trois jours et trois nuits jusqu'à ce qu'il soit épuisé et que ses mains soient couvertes d'ampoules. Puis il cria à haute voix : "Maintenant, savez-vous qui est le maître ?". Il parlait à ses souillures mentales.

Les grands maîtres sont passés par là. Un des disciples de Luang Pu Mun tomba amoureux d'une femme qui mettait régulièrement

de la nourriture dans son bol lors de la tournée d'aumônes. Ses amis l'emmenèrent méditer et l'enfermèrent dans la salle d'Uposatha. Il jeûna pendant cinq ou six jours, puis son esprit se remit à l'endroit. Il vit le manque d'attrait du corps, son esprit devint calme et lucide, il vit le Dhamma - et il survécut.

Le désir sexuel est votre point faible, et vous devez y remédier en méditant sur les parties peu attrayantes du corps. Continuez à tester votre force jusqu'à ce que vous sachiez combien vous pouvez supporter. Ne laissez pas les souillures mentales continuer à vous frapper sur votre point faible jusqu'à ce qu'elles vous assomment. Développez vos compétences en méditation. Si les souillures arrivent en hauteur, passez en dessous. Si vous n'êtes pas assez fort pour les affronter, alors lorsqu'elles viennent vers vous par le bas, sautez par-dessus et échappez-vous pour quelque temps.

La décision de quitter la vie monastique n'est peut-être pas totalement irrévocable. Néanmoins, une fois qu'un moine a pris la décision de partir, même les compétences rhétoriques et le charisme d'un maître comme Luang Por Chah parviennent rarement à le faire changer d'avis. Il ressent un élan. C'est comme s'il descendait une pente sans freins et qu'on l'encourageait à faire demi-tour et à remonter la montagne. Dans ce cas particulier, après une courte période de réflexion entreprise par déférence envers son maître, le moine quitta le monastère. On entendit peu parler de lui par la suite. Peut-être vécut-il heureux jusqu'à la fin de ses jours, peut-être pas.

SAMAṆA

“Samaṇas. Samaṇas. - C'est ainsi que les gens vous identifient. Et lorsqu'on vous demande : “Qui êtes-vous ?”, vous affirmez : “Nous sommes des samaṇas”. Ainsi, vous qui vous désignez et vous reconnaissez comme tels, [vous devriez penser] : “Nous suivrons le chemin du samaṇa avec intégrité afin que notre appellation soit vraie et nos déclarations soient justifiées ; afin que les services de ceux dont nous utilisons les robes, la nourriture, le logement et les produits

médicinaux leur apportent de grands fruits et bénéfiques et afin que notre vie errante ne soit pas stérile, mais féconde et productive. C'est ainsi, moines, que vous devez vous entraîner.

MN 40

Le mot “*samaṇa*”, habituellement traduit par “reclus” ou “contemplatif”, est généralement considéré comme étant dérivé d'un mot signifiant “effort ascétique”. Luang Por préférait le définir comme “celui dont l'esprit est en paix”. À l'époque du Bouddha, c'était le nom donné aux membres des différentes sectes religieuses qui avaient abandonné leur identité de caste et la vie de laïc. Dans la tradition bouddhiste, “*samaṇa*” a été utilisé comme synonyme de “moine” et de “vrai moine”. Dans le passage du sutta ci-dessus, le Bouddha fait référence à sa première interprétation en tant que désignation conventionnelle et exhorte les moines à garder constamment à l'esprit leur responsabilité d'agir en conformité avec celle-ci. En tant que “vrai moine”, le terme “*samaṇa*” englobe toutes les qualités auxquelles les moines doivent aspirer.

Luang Por encourageait les moines à réfléchir et à cultiver consciemment la perception d'eux-mêmes en tant que moines ou *samaṇas*, en se rappelant constamment leur rôle et leurs responsabilités ainsi que les objectifs de leur vie monastique. Ce faisant, il voulait qu'ils cultivent une nouvelle identité (en tant que moyen habile et non en tant que vérité ultime) qui les éloignerait de leurs anciennes identités dans le monde et servirait à renforcer les facteurs mentaux de la sage honte et de la peur des conséquences. Cette perception devait leur donner un sentiment sain de fierté pour leur lignée et d'être les gardiens d'une tradition ancienne. Elle devait leur inspirer les idéaux directeurs de la vie du Sangha.

La vie d'un *samaṇa* était caractérisée par un effort sincère pour étudier et pratiquer le triple entraînement de *silā*, *samādhi* et *paññā*, afin de réaliser la libération et d'inspirer les autres par leur conduite.

Tout d'abord, prenez la résolution de vous vaincre vous-même. C'est là l'essentiel. Vous n'avez pas besoin de victoire sur quoi que ce soit ou qui que ce soit d'autre. Si vous pensez toujours à vaincre les autres, vous perdez la bataille de la pratique. La véritable pratique consiste à atteindre le point où vous savez

comment remporter une victoire constante sur vous-même. En fin de compte, si vous remportez la victoire sur vous-même, alors vous remportez la victoire en toute chose. Établissez ce principe en permanence dans votre esprit.

Dans un mémoire, Ajahn Khemadhammo résumait :

“Et le but de notre vie, nous n’étions jamais autorisés à l’oublier : nous sommes moines, non pas pour le gain et la gloire, non pas pour le statut et l’avancement dans le monde, mais afin d’avoir la meilleure chance possible de faire face à nos souillures mentales - toutes ces influences nuisibles dans nos cœurs et nos esprits - de les voir, de les comprendre et de les chasser pour atteindre une paix sûre et durable, la vraie félicité du Nibbāna.”

Dans un discours, Luang Por défia les moines :

Que voulez-vous ? La richesse et le respect ? Le rang et les honneurs ? Des choses matérielles ? Nous sommes des moines. Le Bouddha nous a appris à ne pas rechercher de telles choses. Si vous aspirez au plaisir, aux distractions, à une vie facile et à la bonne nourriture, aux biens matériels, alors il vaudrait mieux que vous ne soyez pas devenu moine. Cela signifie que vous mentez et trompez les laïcs... Si vous voulez tout cela, alors partez et gagnez votre vie en tant que laïc. Cela ne sert à rien de venir vivre ici dans la forêt, sans dormir et en ne mangeant qu’une fois par jour.

Réfléchissez-y profondément. Posez-vous la question : “Pourquoi suis-je venu ici ? Qu’est-ce que je fais ici ?” Vous vous êtes rasé les cheveux, vous avez revêtu la robe ocre. Pour quoi faire ? Allez-y, posez-vous cette question. Pensez-vous que c’est juste pour manger, dormir et vivre une vie de négligence ? Si c’est ce que vous voulez, vous pouvez le faire dans le monde. Emmener les bœufs et les buffles dans les champs, revenir à la maison, manger et dormir - tout le monde peut le faire. Si vous venez et agissez de cette manière négligente et indulgente au monastère, alors vous n’êtes pas dignes du nom de moines et de novices.

La vie de moine offrait de grandes opportunités pour cultiver la Voie. Mais sans la volonté de surmonter les vieilles habitudes, il était facile de sombrer.

Si vous acceptez les principes de base et essayez de les suivre, vous aurez une pratique. Mais si vous ne les acceptez pas et que vous vous contentez de suivre vos envies et vos aversions, vous courrez au désastre. Même si vous vivez comme un moine pendant vingt ou trente ans, vous ne connaîtrez toujours pas la saveur des enseignements du Bouddha. Vous serez comme le pêcheur qui va pêcher chaque jour dans un étang sans aucun poisson. Aussi assidu qu'il soit, il est toujours déçu. Jour après jour, il jette son filet et ne ramène rien.

Le souvenir des grands maîtres pouvait ramener l'esprit sur la bonne voie lorsqu'il s'égarait. Leurs réalisations peuvent être imitées grâce à la puissance d'un effort judicieux.

Lisez les biographies des grands maîtres. Ce sont des personnes uniques, n'est-ce pas ? Ils sont différents. Réfléchissez bien à cette différence. Formez votre esprit de la bonne façon. Vous n'avez pas à dépendre de quelqu'un d'autre ; découvrez vos propres moyens habiles pour entraîner votre esprit.

Si les moyens les plus habiles ne parvenaient pas à endiguer le flot de pensées erronées, il fallait alors adopter une approche plus directe - n'importe laquelle. Une fois le danger immédiat écarté, on pouvait revenir à une approche plus nuancée.

Si l'esprit commence à penser aux choses du monde, il faut rapidement le maîtriser. Arrêtez-le. Levez-vous. Changez de posture. Dites-vous de ne pas penser à de telles choses - il y a de meilleures choses auxquelles penser. Il est essentiel que vous ne cédiez pas en douceur à ces pensées. Une fois qu'elles auront disparu de votre esprit, vous vous sentirez mieux. Ne vous imaginez pas que vous pouvez vous la couler douce et que votre pratique se fera d'elle-même. Tout dépend de l'entraînement.

III. LA MERVEILLE DE L'INSTRUCTION

MODES D'ENSEIGNEMENT

On considère généralement que le corpus des enseignements de Luang Por Chah est composé du matériel enregistré sur des bandes magnétiques et des cassettes audio, puis transcrit et imprimé dans des livres, à l'origine en thaï et ensuite traduit dans de nombreuses autres langues. Mais pour ses disciples monastiques, les discours formels captés par ces enregistrements audio et reproduits dans des livres n'étaient qu'une partie, et peut-être pas la plus importante, de ce qu'ils ont reçu de lui.

L'enseignement le plus puissant de Luang Por pour ceux qui vivaient avec lui n'était peut-être pas ce qu'il disait ou même ce qu'il faisait, mais qui il était, et comment il était perçu. Ses disciples voyaient en lui la preuve vivante et visible qu'il y avait vraiment une fin à la souffrance et qu'elle pouvait être atteinte par la pratique du Noble Sentier Octuple. Le voir, le sentir tout près, leur donnait la force d'esprit nécessaire pour supporter les difficultés de l'entraînement. Au début, c'était souvent la foi dans le maître lui-même, plutôt que dans les enseignements spécifiques et profonds qu'il prodiguait, qui maintenait les jeunes moines dans la vie monastique.

Le charisme n'est pas un fruit inévitable de la libération. Certains êtres pleinement éveillés préfèrent une vie d'obscurité et projettent un air tranquille et discret qui les rend presque invisibles. Luang Por n'était pas un de ces êtres. Il était, dans tous les sens du terme, un moine impressionnant : sa présence s'imposait sans effort à ceux qui l'entouraient. Un moine occidental disait de lui : "Si un être humain mérite d'être appelé "une force de la nature", c'est bien Luang Por".

Le Bouddha désignait le maître comme le "*kalyāṇamitta*" ou bon ami. Il n'était pas un gourou à vénérer mais un guide sage et compatissant sur le chemin. Il inspirait une robuste confiance par sa pratique impeccable du Vinaya et des observances monastiques. Il mettait en pratique ce qu'il prêchait et ne demandait pas à ses disciples de faire quoi que ce soit qu'il n'aurait pas fait lui-même. Il enseignait aux moines à passer chaque moment libre sur leur sentier de méditation, et on le voyait souvent faire les cent pas sur son propre chemin. Le sentiment de solidité et de détermination inébranlable dans la façon dont il vivait sa vie se transmettait à ses disciples.

Les sentiments de foi, d'amour et de dévotion, de respect et de révérence que Luang Por inspirait à son entourage, constituaient le contexte émotionnel dans lequel ses enseignements oraux étaient reçus et jouaient un rôle important dans l'effet qu'ils produisaient. La capacité d'enseigner et le charisme ne sont pas des résultats inévitables de la libération. Les moines non éveillés incapables de s'exprimer de manière cohérente, claire ou efficace n'acquièrent généralement pas cette capacité après l'éveil. Luang Por, cependant, avait toujours été un orateur habile et raffiné. En tant que kalyāṇamitta d'un grand groupe de moines et de laïcs, sa capacité à transmettre les enseignements d'une manière claire, exaltante et adaptée à son auditoire, devint renommée.

Ajahn Jun, un excellent enseignant du Dhamma, trouvait les enseignements si captivants qu'il pouvait en parler avec enthousiasme bien des années après sa première expérience :

“Luang Por donnait des enseignements presque tous les jours. Si quelqu'un s'était mal comporté, la séance pouvait durer des heures. Sa voix était forte, résonnante, très puissante. On sentait combien il était déterminé à ce que ses auditeurs comprennent. C'était comme s'il voulait que ses paroles érodent les souillures mentales de ses disciples jusqu'à ce que ces derniers soient aussi lisses qu'une peau de tambour. Ses discours se situaient à différents niveaux : il parlait d'une certaine manière au Sangha lorsqu'il n'y avait pas de laïcs présents, d'une autre façon lorsqu'il y en avait, et encore d'une autre manière s'il s'adressait directement aux laïcs. Il nous réprimandait, mais sans colère. Il n'était jamais à court de mots. Ses discours étaient incroyablement directs et audacieux. Il n'avait peur de personne. En l'écoutant parler, on ne s'ennuyait jamais, on était captivé. Et ce qu'il disait faisait mouche si bien que, même aujourd'hui, ses mots résonnent encore à mes oreilles.”

Lorsque les moines sortaient de la salle du Dhamma après l'un des enseignements de Luang Por, il était rare de ne pas entendre des voix s'exclamer que certaines parties de la séance leur étaient spécifiquement destinées, qu'il était merveilleux que Luang Por ait choisi de parler du sujet même qui les obsédait. Des moines racontaient qu'ils s'étaient longuement interrogés sur un doute et que l'enseignement avait abordé ce problème précisément et en détail, apaisant ainsi leur esprit. Ajahn Anek disait :

“Ses paroles vous transperçaient le cœur. Les doutes de la plupart des gens sur la méditation étaient résolus lors de ses enseignements formels ; il abordait exactement le problème qui vous frustrait, aussi subtil soit-il. Si vous écoutiez attentivement chaque mot qu’il prononçait, vous le trouviez précisément adapté à votre situation. C’était son véritable génie. C’était vraiment profond.”

Dans certains cas - peut-être la majorité d’entre eux - la conviction des moines que Luang Por leur parlait personnellement peut être attribuée à la nature fluide et non structurée de ses discours. Le nombre de souillures mentales est limité, et dans un long discours il est peu probable que l’une des principales souillures ne soit pas mentionnée, au moins en passant. En fait, Luang Por parlait parfois de “jeter son filet” avec des observations plus générales sur les souillures mentales qui attiraient tous ceux qui en étaient affectés. Cependant, il arrivait aussi que les moines soient particulièrement émus par des passages de ses enseignements qui s’écartaient de manière inattendue du fil de son discours. La manière dont les enseignements formels du Dhamma donnaient le ton au monastère était incontestable. Dans les jours qui suivaient un discours particulièrement inspirant, il y avait une légèreté tangible dans l’air ; dans les jours qui suivaient une réprimande formelle, même les couleurs de la forêt pouvaient sembler ternes.

Chaque jour, Luang Por passait du temps - plus long à mesure qu’il vieillissait et devenait moins actif - assis sur un large siège en osier sous son kuti, se mettant à la disposition de quiconque souhaitait lui parler. Pendant la journée, la plupart des conversations de Luang Por se déroulaient avec des visiteurs laïcs, mais les moines et les novices faisant office d’assistants appréciaient de pouvoir l’écouter répondre aux questions de ses invités et appréciaient ses réflexions. Les moines qui avaient du temps libre s’asseyaient souvent dans un coin pour écouter. Parfois, Luang Por les mettait à la porte : “Inutile de rester assis ici. Allez-vous-en et méditez”. D’autres fois, il les autorisait à rester. Le soir, après la fin des chants et de la méditation en groupe, un certain nombre de moines gravitaient autour du kuti de Luang Por pour écouter et apprendre, et de temps en temps simplement pour s’asseoir tranquillement, les yeux fermés, en méditation.

Un jour, un moine occidental était assis, écoutant Luang Por qui répondait aux questions par des réponses courtes, succinctes et concises mais

profondes, et après le départ des invités, il s'exclama : "Luang Por, c'était comme le zen !". Et Luang Por répondit :

Non, c'était tout à fait comme moi.

Tous les enseignements de Luang Por n'ont pas été préservés. De temps en temps, il s'entretenait en privé avec des moines dont la pratique de la méditation avait atteint un niveau avancé. Les conseils donnés au cours de ces conversations n'ont jamais été révélés. Il convient de garder à l'esprit que les discours sur le Dhamma qui ont été enregistrés et transcrits, malgré toute leur richesse, se limitent aux enseignements publics de Luang Por.

Bien que Luang Por soit toujours disponible pour les disciples qui avaient des doutes sur la pratique, il ne répondait pas nécessairement aux questions qui lui étaient posées ou s'il le faisait, pas de la manière attendue. Il n'était pas intéressé à donner le Dhamma à la petite cuillère. Parfois, sentant qu'aucune réponse qu'il pourrait donner ne serait utile, qu'elle ne ferait qu'accroître la confusion ou la vanité du questionneur, il refusait de répondre. Cela n'était pas toujours du goût de l'interlocuteur. Luang Por haussait les épaules :

Tout d'abord, s'ils avaient ne serait-ce qu'une lueur de compréhension, ils ne poseraient pas de telles questions.

Il poursuivait :

Plus vous expliquerez, plus vous créez des doutes dans leur esprit, car ils n'ont pas pratiqué au point de pouvoir comprendre. S'ils pratiquent, alors ils sauront par eux-mêmes et seront libérés des doutes.

Les méditants inexpérimentés étaient comme des petits enfants qui ne comprenaient pas encore le monde qui les entourait :

Quand l'enfant voit un poulet, il demande : "Papa ! Papa ! Qu'est-ce que c'est ?" Quand il voit un canard, c'est : "Papa ! Papa ! Qu'est-ce que c'est ?" Puis il voit un cochon et encore une fois c'est, "Papa ! Papa ! Qu'est-ce que c'est ?" Au bout d'un moment, le père n'a plus la force de répondre. Il n'y a pas de fin aux questions, car pour l'enfant, tout est nouveau. Le père finit par

répondre : “Mmm, Mmm”. S’il devait répondre à toutes les questions, il mourrait d’épuisement. L’enfant n’est pas du tout fatigué, il ne cesse de poser des questions. Finalement, le problème disparaît de lui-même à mesure que l’enfant grandit et acquiert de l’expérience. De la même manière, si vous vous consacrez à la réflexion et que vous persévérez jusqu’à ce que vous compreniez la nature des choses, les problèmes disparaîtront progressivement d’eux-mêmes.

Luang Por faisait l’éloge des disciples qui traitaient leurs problèmes comme des défis à surmonter. Il voulait que les moines apprennent à développer leurs propres moyens habiles pour faire face aux difficultés, plutôt que de se contenter de devenir trop dépendants de lui. La plupart des doutes concernant la pratique de la méditation étaient résolus en prenant conscience de la nature même du doute, en le considérant comme un phénomène conditionné et en ne s’y identifiant pas. C’est l’une des raisons pour lesquelles il n’était pas favorable aux entretiens quotidiens, très répandus dans les centres de méditation : ils déresponsabilisent trop le méditant et le privent de l’occasion de développer sa propre sagesse. Le terme thaï pour désigner ces entretiens entre le maître de méditation et l’étudiant est “*sop arom*”, littéralement “inspection de l’humeur”, et Luang Por plaisantait un jour :

Même les chiens connaissent leurs propres humeurs ; quand ils ont faim, ils aboient.

Son conseil était de continuer à s’investir autant que possible dans la méditation formelle :

Dans l’ensemble des pratiques qui constituent la formation monastique, la méditation assise et la méditation en marchant constituent l’épine dorsale... Ceux dont la pratique sera forte sont ceux qui ne négligent pas leur méditation en marchant, qui ne négligent pas leur méditation assise, qui ne laissent pas s’affaiblir leur retenue des sens.

Chaque moine disposait d’un chemin de méditation, long de vingt à trente pas, à côté de son kuti. Dès que le repas quotidien et le nettoyage étaient terminés, les moines étaient encouragés à retourner immédiatement dans leurs huttes, à étendre leurs robes sur une corde pour les aérer et

à commencer à pratiquer la méditation en marchant. Pour ceux qui le faisaient régulièrement :

Leur chemin de marche est érodé en un sillon. Je l'ai vu moi-même à plusieurs reprises. Les moines de ce genre ne se sentent pas lassés ou ternes dans leur méditation. Ils ont de l'énergie ; ils ont un réel pouvoir. Si vous accordez tous ce genre d'attention à votre pratique, tout se passera bien.

La formation que Luang Por dispensait à ses moines était très complète. Les moines apprenaient à méditer et étaient encouragés à méditer beaucoup. Mais ils apprenaient aussi le Vinaya dans tous ses détails. Ils apprenaient aussi à donner les préceptes aux laïcs, à chanter des bénédictions et à conduire des rites funéraires. Ils apprenaient à construire et à prendre soin du monastère, ils apprenaient aussi à enseigner. Lorsque le moment était venu de fonder leur propre communauté monastique, ils avaient reçu tous les outils de base dont ils auraient besoin pour réussir et s'épanouir.

Luang Por parlait parfois des qualités d'un bon enseignant : il doit comprendre le fonctionnement de l'esprit de ses disciples, tout comme un charpentier doit connaître les qualités particulières de chaque type de bois. Ou bien il doit être comme un médecin qui connaît ses patients, la cause de leur maladie et le médicament approprié pour les soigner. Ou, disait-il, c'est comme la pêche. Si le pêcheur jette son filet au hasard sur l'ensemble de la rivière, il n'attrapera pas de poisson. Il doit attendre qu'un poisson perce la surface de l'eau, puis jeter son filet à cet endroit précis. Pour enseigner, il faut regarder ce que l'étudiant peut supporter, disait-il, regarder ce qui est juste pour lui, parce que c'est cette mesure "juste" qui est le Dhamma.

La capacité de Luang Por à cadrer ses enseignements au bon niveau était si infailible qu'elle convainquait de nombreux moines, après une conversation privée avec lui, qu'il lisait dans leurs pensées. C'était peut-être vrai, mais dans la plupart des cas, l'efficacité de ses paroles peut être aussi facilement attribuée à une observation aiguë basée sur une longue expérience. Ajahn Suriyon en donne un exemple :

“Les disciples occidentaux aimaient voir Luang Por rire et sourire et leur donner l'occasion de poser des questions. S'il ne faisait pas cela et semblait indifférent à leur égard, ils trouvaient cela oppressant. Alors Luang

Por leur accordait beaucoup d'attention, leur demandait fréquemment comment ils allaient, comment se passait leur pratique, etc.”

Les moines thaïlandais ne s'attendaient pas au même genre d'attention personnelle.

“S'il voyait que les moines thaïlandais comprenaient suffisamment bien son enseignement, il ne leur disait pas grand-chose, mais il trouvait des moyens habiles appropriés pour enseigner aux moines qui étaient mornes ou inintelligents. Avec les moines colériques ou négatifs, il parlait avec humour ou donnait des exemples qui mettaient en valeur la bienveillance et la gratitude. Une fois qu'ils se sentaient détendus, l'esprit de ces moines devenait réceptif à ce qu'il enseignait et ressentait une certaine joie et une exaltation dans le Dhamma. En conséquence, ils se sentaient inspirés et leur pratique progressait.”

Ajahn Anek rappelait une autre des analogies utilisées par Luang Por pour décrire les qualités d'un enseignant :

“Il disait : ‘Comment pourrais-je être un enseignant si je ne comprenais pas la façon dont l'esprit de mes disciples fonctionne ? C'est comme le propriétaire d'une plantation de bananiers. S'il ne connaît pas tout au sujet des bananiers, de leurs troncs, de leurs feuilles, de leurs fruits, alors comment pourrait-il diriger une plantation ? Tout n'est qu'une question de corps et d'esprit. Peu importe qu'il s'agisse de jeunes moines, de vieux moines, de religieux ou de laïcs. Si leur esprit est tombé sous le pouvoir des souillures mentales, il n'y a alors aucune différence entre eux.’ ”

Étant donné la profonde compréhension de Luang Por de la relation entre le corps et l'esprit, il n'était pas difficile pour lui de reconnaître les dispositions de ses disciples. Il les observait en train de marcher, de se tenir debout, de s'asseoir, de s'allonger, de changer de posture, de manger, de s'incliner, de travailler ; il remarquait leur vivacité et leur attention aux détails lorsqu'ils accomplissaient des tâches pour lui. Chaque action lui racontait une histoire.

Le Bouddha dit un jour que, tout comme l'intégrité d'une personne se révèle après une longue période de relation avec elle et sa vaillance dans l'adversité, la sagesse se mesure par la parole. Luang Por observait comment les moines se comportaient et s'exprimaient. De son côté, Ajahn Liem observait Luang Por :

“La plupart du temps, il évaluait les connaissances des moines d’après leur façon de s’exprimer. Il observait leurs réflexions sur le Dhamma et la sagesse qui se révélait dans leur discours. À la fin de la Retraite des Pluies, il demandait à tous les moines et novices de monter à tour de rôle sur le siège du Dhamma et de parler aux laïcs de leurs expériences au cours de la retraite. C’était l’une des méthodes qu’il utilisait pour voir comment se déroulait leur pratique. Possédaient-ils les qualités d’un enseignant du Dhamma ? Vous ne deviez pas avoir le désir de faire un discours, car Luang Por considérait alors que vous ne faisiez que suivre le désir. Il voulait voir qui avait le sens des responsabilités. Il voulait que nous nous entraînions de cette manière pour voir si nous avions des capacités particulières. Si nous n’avions pas eu à faire cela, nous ne l’aurions jamais su.”

Luang Por disait qu’une fois que vous pouvez ancrer votre esprit dans le moment présent, tout est prêt pour vous enseigner. Les idées sur les trois caractéristiques surgissent naturellement dans l’esprit. Souvent, il partageait ses propres réflexions avec ceux qui l’entouraient. Ses disciples chérissaient ces enseignements et ces observations non pas tant parce qu’ils étaient particulièrement profonds, bien qu’ils l’étaient parfois, mais plutôt parce qu’ils étaient ancrés dans un événement particulier auquel l’auditeur participait. Ils prenaient ainsi un caractère immédiat, une intimité et un contexte qui n’étaient pas facilement oubliés. Ajahn Pasanno, par exemple, racontait qu’un matin, alors qu’il rentrait de faire la tournée d’aumônes, un couple de lézards copulant sur un roseau au bord de la route tomba de sa branche et atterrit juste devant Luang Por. Toujours collés l’un à l’autre, ils gisaient sur le sol, l’air abasourdi par leur chute. Luang Por les montra du doigt en gloussant :

Vous voyez ça ? Ils se réjouissaient tellement là-haut qu’ils n’ont pas fait attention. Maintenant, ils sont tombés et ont heurté le sol, ça fait mal.

Luang Por créait un environnement dans lequel chaque élément de la vie monastique constituait un défi et une opportunité pour enseigner ses disciples. Ses enseignements formels étaient autant d’outils de réflexion qui leur profitaient. Parfois, les moyens habiles de Luang Por pouvaient avoir une qualité presque surnoise. Il introduisait de petites épreuves de pleine conscience et de sagesse pour ses disciples, qui étaient comme des pièges dissimulés par un chasseur dans la forêt.

Un moine se souvient d'un exemple presque comique. Au milieu d'une réunion détendue et informelle sous le kuti de Luang Por, plusieurs conversations ayant lieu en même temps, Luang Por dut sentir que les choses devenaient un peu trop exubérantes et que les moines perdaient leur attention dans le plaisir de la conversation. Sans prévenir, il cessa de parler et s'assit en silence, les yeux baissés. L'étiquette monastique considère qu'il est impoli de tenir une conversation devant son maître. Le disciple prend exemple sur le maître : si le maître parle de manière informelle, il peut en faire autant ; si le maître cesse de parler, le disciple fait de même, immédiatement ! Mais il est difficile de ne pas se laisser entraîner dans une conversation et facile de perdre la conscience d'une situation. Les moines continuèrent à parler pendant un certain temps. Un par un, regard après regard, puis par une avalanche soudaine de coups de coude pressants, ils s'arrêtèrent et tentèrent de se ressaisir. Comme dans une pièce de théâtre, il restait un seul moine qui racontait une anecdote humoristique et qui, en un instant terrible, se rendit compte que l'atmosphère avait complètement changée. Tout le monde autour de lui était assis, impassible, les yeux baissés. Luang Por n'eut pas besoin de prononcer un mot d'admonestation.

Dans le même registre, un moine se souvient que, alors qu'il se rendait dans un village des environs pour faire une tournée d'aumônes, Luang Por engagea la conversation avec lui. Dans une telle situation, l'étiquette exigeait qu'il marche légèrement derrière Luang Por et sur le côté, les autres moines devant marcher quelques pas derrière. Tout à coup, Luang Por s'arrêta net. Les moines dont l'esprit avait vagabondé se heurtèrent au moine qui les précédait et la file en vint à un arrêt brutal. Luang Por, l'air très innocent, ne dit rien. Lors de l'enseignement du Dhamma suivant, il parla de l'importance de l'attention et de la vigilance dans chaque posture, par exemple lors de la tournée d'aumônes.

La retenue, la circonspection, la pleine conscience et la vigilance, la sensibilité à l'heure et au lieu - telles étaient les vertus monastiques fondamentales que Luang Por ne se lassait jamais d'inculquer à ses disciples. Il disait que "quelqu'un qui perd sa pleine conscience n'est pas différent d'un fou". Et il citait les paroles du Bouddha :

La vigilance est le sentier qui transcende la mort ; la négligence est le sentier vers la mort.

Dhp 21



LES VENTS MONDAINS

Un monastère ne permet pas d'échapper aux vicissitudes de la vie. Il fournit un cadre dans lequel on peut cultiver une attitude sage à leur égard. Le Bouddha faisait référence à quatre paires de conditions transitoires inhérentes au royaume humain, qui devaient être clairement comprises.

Le Bouddha enseignait que les huit dhammas mondains, à savoir le gain et la perte, le statut et la perte de statut, la louange et le blâme, le plaisir et la douleur, sont des caractéristiques inéluctables de la vie humaine. Même les êtres libérés font l'expérience de ces conditions, mais les connaissant pour ce qu'elles sont, des événements impermanents et peu fiables, ils n'en sont pas perturbés.

Luang Por rappelait fréquemment à ses disciples de maintenir une contemplation de la nature des huit dhammas mondains et de ne pas se laisser entraîner par eux. Il disait que seuls les fous croyaient qu'ils pouvaient bénéficier des dhammas mondains désirables sans rencontrer leurs contreparties indésirables - ils sont inséparables. Ses enseignements sur les huit conditions étaient souvent très pratiques. Ils consistaient généralement à confronter les moines aux conséquences de l'attachement en les privant de l'un des quatre dhammas mondains souhaitables ou en provoquant l'un des dhammas indésirables. Luang Por pouvait, par exemple, mettre un moine à l'épreuve en le félicitant à plusieurs reprises, puis, sans avertissement préalable, le critiquer sévèrement. Le moine était encouragé à observer que la mesure dans laquelle il était contrarié par la critique était une indication de la mesure dans laquelle il s'était identifié à l'éloge et en avait été fier.

En d'autres occasions, Luang Por pouvait accorder beaucoup d'attention à un moine pendant un certain temps, puis l'ignorer complètement pendant quelque temps. Le moine se sentait alors blessé et était forcé de reconnaître que la douleur qu'il ressentait était principalement déterminée par la mesure dans laquelle il s'était laissé flatter par l'attention et s'était laissé aller à penser qu'il était spécial ou qu'il avait droit à cette attention.

TRANSMETTRE LA THÉORIE

L'expression "tiède" résume probablement le mieux l'attitude des monastères de la forêt de l'Isan à l'égard de l'étude académique du Bouddhadhamma. Centrés sur la pratique et la réalisation de la vérité des enseignements, les abbés de ces monastères considéraient l'étude approfondie de ces derniers comme une arme à double tranchant. S'ils reconnaissaient que la connaissance des principaux enseignements fournit la base théorique nécessaire à la pratique, ils se méfiaient de la nature séduisante de l'étude. Acquérir de plus en plus de connaissances intellectuelles sur le chemin peut facilement devenir plus important que de le parcourir. Au fil des ans, Luang Por donna de nombreuses analogies pour expliquer une telle erreur : il disait que c'était comme une personne qui étudie une carte mais ne fait pas le voyage, ou une personne qui lit l'étiquette sur un flacon de médicament mais ne le prend pas.

Luang Por et ses contemporains s'inquiétaient de la façon dont la connaissance acquise dans les livres avait tendance à stimuler les spéculations et agiter l'esprit de leurs disciples alors que d'autres aspects de la formation étaient censés restreindre ces tendances. Mais, peut-être plus important encore, ils étaient soucieux de la façon dont les concepts absorbés dans les textes créaient des attentes dans l'esprit de leurs disciples qui entravaient leur méditation plutôt que de l'aider. L'une des injonctions les plus connues de Luang Por aux nouveaux arrivants était : "Ne lisez pas de livres. Lisez votre esprit !"

Vous pouvez savoir comment écrire le mot "avidité", mais lorsque l'avidité surgit dans votre esprit, elle ne ressemble pas à ce mot. C'est la même chose pour la colère : vous pouvez l'écrire sur le tableau noir sous forme de lettres, mais lorsque la colère surgit dans votre esprit, vous n'avez pas le temps de lire quoi que ce soit, il est déjà trop tard. C'est très important, extrêmement important. Votre connaissance est correcte - vous avez épilé le mot correctement - mais vous devez maintenant l'intérioriser. Si vous ne le faites pas, vous ne connaîtrez pas la vérité.

Lorsqu'elle atteint un état de calme méditatif, dit-il, la tendance de la personne érudite est de se tourner instinctivement vers sa connaissance des textes pour interpréter ce qu'elle vit. Ce mouvement de l'esprit visant à nommer ou à classer l'expérience entraîne la disparition de l'expérience.

Si une personne qui étudie des textes, s'accroche fermement à sa connaissance et qu'elle entre dans un état de paix, elle aime noter sans cesse : "Qu'est-ce que c'est ? Est-ce la première absorption ?", alors son esprit s'éloigne complètement du calme et elle n'en tire rien. Pourquoi ? Parce qu'elle veut quelque chose. Dès qu'il a envie de réaliser quelque chose, l'esprit se détourne du calme. C'est pourquoi vous devez vous débarrasser de toutes vos pensées et de tous vos doutes et n'emmenez que votre corps, votre parole et votre esprit dans la pratique. Observez intérieurement les états d'esprit, mais ne traînez pas les textes que vous avez étudiés avec vous. Ce n'est pas l'endroit pour eux. Si vous insistez pour le faire, tout ira à vau-l'eau, car rien dans les livres n'est identique à ce qui se passe dans l'expérience. C'est précisément à cause de cet attachement que les personnes qui

étudient beaucoup, qui ont beaucoup de connaissances, ont tendance à échouer dans la méditation.

Ce n'est pas que les moines de la forêt rejetaient complètement l'étude. Ils étaient exceptionnellement minutieux dans leurs études du Vinaya et en particulier du *Pubbasikkhā*, un commentaire concernant le Vinaya. En effet, l'importance qu'ils accordaient à ce texte est l'une des caractéristiques déterminantes de toute la tradition. De nombreux moines avaient, en outre, achevé le programme national de Dhamma-Vinaya à trois niveaux (*Nak Tam*) du Sangha thaïlandais avant de devenir disciples de Luang Pu Mun (Luang Por lui-même fait partie de cette catégorie) et ont donc commencé leur pratique dans la forêt avec une base théorique solide.

Néanmoins, l'attitude apparemment dédaigneuse du Sangha de la forêt à l'égard de l'étude avait tendance à susciter la colère des moines érudits, dont beaucoup voyaient les moines de la forêt comme des francs-tireurs ignorants, suivant leurs propres opinions plutôt que les paroles du Bouddha. En fait, une méfiance sous-jacente entre les méditants et les érudits a été une caractéristique de la vie du Sangha depuis l'époque du Bouddha. Dans un sutta, le Vénérable Mahā Cunda encourage judicieusement les moines de la forêt et les érudits à apprécier les bonnes qualités les uns des autres plutôt que de critiquer leurs défauts*. Dans le cas du Wat Pah Pong, les relations avec la communauté des érudits se sont améliorées de façon significative en 1967, lorsqu'un érudit local de premier plan, Ajahn Maha Amorn, rejoignit le Sangha et fit avec enthousiasme l'éloge de Luang Por.

D'une certaine manière, l'accent mis par Luang Por sur la transmission orale de l'enseignement dans le cadre d'une relation maître-disciple, constituait un retour aux méthodes du bouddhisme originel. S'il y avait une faiblesse dans son style impromptu, c'était que ses discours sur le Dhamma, non systématiques par définition, ne couvraient pas toute l'étendue du Bouddhadhamma et étaient difficiles à retenir. Leur force résidait dans le fait qu'il ancrerait fermement la théorie du Dhamma (*pariyatti*) dans la vie de ses disciples et dans leur pratique (*paṭipatti*) pour la libération (*pativedha*). Il sélectionnait les enseignements qu'il jugeait les plus utiles en fonction du moment, du lieu et du public.

* AN 6.46

Mais dès la première année à Wat Pah Pong, avec une petite communauté de sept moines seulement, Luang Por, toujours prêt à expérimenter, n'était pas encore convaincu de la valeur du programme *Nak Tam*. Il décida de l'enseigner lui-même afin d'en déterminer les avantages et les inconvénients. C'était la première fois qu'il assumait un tel rôle depuis sa dernière Retraite des Pluies frustrante à Bahn Kor, après laquelle il s'était lancé dans la vie de moine tudong.

Il enseigna le cours sur une période de quarante jours, à raison de huit heures par jour. Pendant la saison froide, les moines passèrent les examens et tous les réussirent. Mais c'était comme il l'avait craint : les moines avaient du mal à intégrer la retenue des sens et la détermination nécessaires au développement de leur pratique de la méditation avec la mémorisation et la discussion qui sont essentielles à l'étude. "Ils se perdent eux-mêmes", disait-il simplement. Il constata que les moines négligeaient de plus en plus leur méditation. La fréquentation sociale augmentait, avec son cortège de mondanités, d'agitation mentale et de formation de clans. L'atmosphère sereine du monastère était considérablement réduite. Il prenait cependant soin de souligner que le problème ne résidait pas dans l'étude elle-même :

En fait, tous les enseignements nous indiquent la voie à suivre pour pratiquer. Mais après avoir commencé à étudier, si vous vous laissez entraîner par les bavardages et les frivolités et que vous vous dispensez de votre méditation en marchant, vous commencerez à vouloir défroquer.

'En fait', dit-il, lorsqu'elles sont accomplies avec attention, 'la lecture et la mémorisation sont des formes de méditation.' Ce n'est pas l'étude elle-même qui est en cause, mais le manque d'application et de discernement de la part des étudiants.

Suite à ses expériences insatisfaisantes au cours de cette première année, Luang Por suspendit l'enseignement de *Nak Tam*. Dans les années qui suivirent, cependant, lorsque le nombre de moines eut augmenté, Luang Por devint conscient du peu de connaissances des enseignements de base qu'ils avaient, il céda et délégua l'un de ses disciples les plus anciens pour dispenser l'enseignement. Mais des problèmes habituels commencèrent à apparaître dans le Sangha, dépassant les bénéfiques. Finalement, Luang

Por fit un compromis, il autorisa les moines désireux de poursuivre leurs études à le faire seuls pendant leur temps libre. Le monastère fournissait les manuels nécessaires et s'occupait de l'inscription officielle des moines auprès du jury d'examen national, mais tout le reste était laissé à leur initiative. Une fois les examens terminés, Luang Por disait aux moines de ranger leurs livres et de se concentrer sur la lecture de leur esprit. L'étude des textes (pariyatti) était utile, disait-il, mais ne devait pas devenir une fin en soi. Il n'y avait pas de véritable conclusion à une telle étude. Sans mettre en pratique les enseignements, les moines couraient le risque d'être comme des vachers qui n'avaient jamais bu de lait. Il existait un autre type d'étude, une pariyatti interne.

Allez-vous continuer à étudier sans fin, sans but précis, ou avez-vous un objectif en tête ? L'étude est une bonne chose, mais c'est un pariyatti externe. Le pariyatti interne exige que vous étudiiez ces yeux, ces oreilles, ce nez, cette langue, ce corps, cet esprit. C'est le véritable pariyatti ... Que se passe-t-il lorsque l'œil entre en contact avec une forme, que les oreilles entendent un son, que le nez sent une odeur, que la langue goûte une saveur, que le corps entre en contact avec un objet tangible ou qu'un phénomène mental surgit dans l'esprit ? Quelle est la sensation ? Y a-t-il encore de l'avidité ? Y a-t-il encore de l'aversion ? Êtes-vous trompé par les formes, les sons, les odeurs, ces oreilles, ce nez, cette langue, ce corps, cet esprit ? C'est le pariyatti interne, et il a une fin. Vous pouvez obtenir votre diplôme.

LE TRAVAIL EST UNE PRATIQUE DU DHAMMA

En dehors de la période annuelle de la Retraite des Pluies, divers projets de construction ou de réparation des habitations du Sangha étaient mis en œuvre. Le manque de fonds faisait que la plupart de ces travaux étaient réalisés par les membres du Sangha, mais même dans les cas où le travail aurait pu être sous-traité, il était rare que Luang Por en donne l'autorisation.

Les projets de travail permettaient de renforcer la cohésion et l'harmonie de la communauté par un effort concerté sur des tâches qui, contrairement à la méditation, avaient des résultats tangibles et mesurables. Travailler pour le bien commun donnait un coup de fouet

aux moines trop préoccupés par leur propre bien-être et augmentait l'affection et le sentiment d'appartenance des membres du Sangha envers le monastère. Les projets de travail étaient des moyens d'encourager les disciples de Luang Por à développer encore plus les qualités d'effort constant et d'endurance patiente, qu'il considérait comme essentielles pour progresser dans la méditation. Il est certain que le travail manuel pendant de nombreuses heures par jour sous des températures élevées et une humidité étouffante, soutenu par un simple repas journalier, n'était pas pour les timorés.

Les travaux donnaient aux moines l'occasion de pratiquer la pleine conscience dans des situations plus fluides et permettaient à Luang Por de voir dans quelle mesure les moines pouvaient maintenir leur pratique en dehors de la salle du Dhamma. La plupart des moines étaient habitués au dur labeur physique dans les rizières. Plus tard, lorsque la communauté s'agrandit, ces projets permettaient aux jeunes moines et aux novices de canaliser leur exubérance dans des activités utiles.

Sur certains projets, Luang Por faisait travailler les moines jusque tard dans la nuit, entourés de lampes-tempête assaillies par les insectes. Certains moines s'inquiétaient de voir leur pratique de la méditation en souffrir. Luang Por leur répondait :

C'est la pratique. Pendant que vous travaillez, regardez votre esprit. Que ressentez-vous lorsque je vous demande d'accomplir ce genre de tâche ? La pratique ne consiste pas à esquiver les choses tout le temps ; vous devez sortir et faire face aux souillures pour savoir à quoi elles ressemblent... Une fois que vous vous êtes entraîné, vous devez monter sur le ring... Dans le futur, vous en verrez les fruits. Mais pour l'instant ne blâmez pas et ne louez pas, faites simplement le travail.

De temps à autre, un moine mécontent partait, mais la grande majorité faisait confiance au jugement de Luang Por. Ajahn Liem était l'un de ceux qui s'épanouissaient dans ce type de pratique.

“Pendant les périodes de travail, Luang Por insistait sur le fait que nous devons renoncer à notre propre confort et à nos désirs au profit des autres. Ce type de sacrifice est le *dāna*, le don des moines. Il naît dans un cœur généreux qui considère le bien-être de la communauté.

“En fait, on a tout le temps, mais lorsque nous nous dépêchons, le désir nous fait sentir que nous manquons de temps... À Wat Pah Pong, nous ne travaillons pas avec le désir, mais dans l’esprit du sacrifice de soi... Nous montrons comment faire des sacrifices pour le groupe est une pratique bénéfique du Dhamma.”

Le plus légendaire des travaux entrepris par le Sangha de Wat Pah Pong fut la construction, pendant quatre mois, d’une route menant à Wat Tam Saeng Pet, un monastère affilié situé à environ quatre-vingts kilomètres au nord de Wat Pah Pong, sur une colline abrupte et très boisée. Ajahn Anek était l’un des participants.

“Le chef du service de la voirie dit que si Luang Por avait vraiment décidé d’aller de l’avant avec le projet, il enverrait des gens pour l’aider. Mais après deux ou trois jours, les hommes qu’il avait envoyés en avaient assez - ils ne pouvaient plus supporter le *mamuy**. Ils disaient que ce niveau de travail nécessitait un budget approprié, qu’il fallait des explosifs et des tracteurs, que ce n’était pas possible avec ce nombre de personnes. Luang Por resta assis et ne dit rien. Le lendemain du départ des employés de la voirie, nous avons mené notre propre enquête. Une fois que nous avons décidé où la route devait passer, nous nous sommes mis au travail.

“Il n’y avait pratiquement pas de temps pour se reposer. Nous commençons le travail à trois heures de l’après-midi et le terminions à trois heures du matin. Nous usions une paire de tongs après l’autre. Le travail consistait principalement à casser des pierres et à les transporter jusqu’à l’endroit où elles devaient être posées. Au bout d’un certain temps, le service de la voirie vit que nous n’allions pas abandonner et, de temps en temps, il nous apportait des explosifs et les villageois aidaient à positionner les charges.

“Luang Por commençait à enseigner aux laïcs après le repas et il restait assis jusqu’à l’après-midi sans faire de pause. Nous nous reposions tous au milieu de la journée et quand nous sortions, il était encore assis là à parler avec les laïcs. À trois heures, il commençait à travailler et faisait son

* Latin : *mucuna pruriens*. Une plante qui, lorsqu’on la touche, provoque de fortes démangeaisons.

service jusqu'à trois heures le lendemain matin. Personne ne pouvait le suivre. Quand il ne supervisait pas, il ratissait les gravats. C'était étrange : nous étions tous plus jeunes que Luang Por, mais nous devions admettre que nous ne pouvions pas le suivre. Il n'était jamais celui qui proposait de faire une pause. À trois heures du matin, nous nous reposons un peu, puis à l'aube, il était temps de partir en tournée d'aumônes. Tout le monde était épuisé, mais il nous a fait tenir jusqu'à ce que le travail soit terminé.

“C'était vraiment dur. Nous mettions nos vies en jeu. À un moment donné, j'ai eu une hémorragie et des contusions internes : j'ai senti un serrement dans ma poitrine, je ne pouvais pas respirer normalement. Je pense que c'était le début de mon trouble cardiaque.

“Tout devait être bien fait - bien et rapidement. Si quelqu'un commençait à faire des blagues ou à se comporter de manière ludique, Luang Por ne disait rien, mais il s'éloignait immédiatement. Le lendemain, il y avait un discours sur le Dhamma. Il disait : “Agissez comme un moine. Agissez comme un pratiquant du Dhamma”. Quoi qu'il fasse, il le faisait avec une sincérité totale. Et quelle que soit la fatigue ou la lassitude qu'il ressentait, je ne l'ai jamais entendu se plaindre.”

Au milieu des années 1970, une nouvelle salle d'Uposatha fut construite sur un terrain surélevé au centre du monastère, derrière la salle du Dhamma et à côté du kuti de Luang Por. Comme d'habitude, la plupart des travaux de construction furent réalisés par le Sangha. Un jour, alors que les moines et les novices transportaient de la terre sur le monticule sur lequel le bâtiment devait être érigé et que Luang Por se tenait à distance pour superviser les travaux, un groupe d'adolescents s'approcha de lui. Ils ne suivirent aucune des règles d'étiquette prescrites pour une telle situation. Le meneur des garçons, qui se vantait devant ses amis, commença à poser des questions insolentes, dont le point culminant fut : “Pourquoi ne dites-vous pas aux moines de méditer ? Pourquoi les faites-vous travailler autant ? Luang Por, impassible, répondit :

S'ils restent assis trop longtemps, ils deviennent constipés.

Il leva sa canne et la plaça sur la poitrine du chef de gang en disant :

Il ne s'agit pas seulement de méditation assise ou en marchant. La méditation doit être équilibrée par le travail pour le bénéfice des autres et par l'effort de chaque instant pour maintenir la Vue

Juste et la compréhension. Rentrez chez vous et lisez à ce sujet. Vous êtes encore à peine sorti des jupons de votre mère. Si vous ne savez rien de la pratique du Dhamma, taisez-vous à ce sujet, sinon vous vous couvrirez de ridicule.

TORAMAN

L'un des traits distinctifs de la formation développée par Luang Por à Wat Pah Pong consistait en des pratiques visant à contrecarrer les désirs des moines afin de les encourager à examiner directement la façon dont le désir engendre la souffrance, et comment l'abandonner conduit à la paix. Le mot thaïlandais pour ce type d'entraînement est "*toraman*"*.

Citant les Quatre Nobles Vérités, Luang Por insistait sur le fait que la souffrance cesse non pas en lui tournant le dos, mais en comprenant pleinement sa nature :

Si vous ne voulez pas souffrir, alors vous ne verrez pas la souffrance. Si vous ne voyez pas la souffrance, alors vous ne la comprendrez pas pleinement. Et si vous ne comprenez pas pleinement la souffrance, vous ne serez pas en mesure de la purger de votre esprit.



La raison pour laquelle nous ne nous libérons pas de la souffrance est, précisément, que nous essayons toujours de nous en éloigner. Si vous voulez éteindre un feu, vous devez verser de l'eau sur les flammes. Fuir la souffrance ne fait qu'empirer les choses.



Vous pouvez monter dans un avion, mais la souffrance vous accompagnera. Vous pouvez plonger dans l'océan, mais votre souffrance plongera avec vous... Vous pouvez penser que vous y échappez, mais vous vous trompez, car elle est toujours présente dans votre esprit.

* Dans l'usage courant, "*toraman*" a perdu son sens d'entraînement et désigne désormais simplement la torture ou le tourment.



Vous devez constamment réfléchir au Dhamma pour l'établir fermement dans votre esprit. Osez pratiquer. Vivre avec des amis ou avec un grand groupe doit être la même chose que vivre seul. N'ayez pas peur. Si quelqu'un d'autre veut être indolent, c'est son affaire. Écoutez les enseignements. Ne vous disputez pas avec le maître, ne soyez pas têtu. Faites ce que le maître vous dit. N'ayez pas peur de la pratique. Vous apprendrez en le faisant. Il n'y a aucun doute là-dessus.

Dans le cadre de cette formation, Luang Por demandait à ses disciples de faire des choses qu'ils ne voulaient pas faire et de ne pas faire des choses qu'ils voulaient faire. Il insistait sur le fait qu'aller à contre-courant ne devait pas être considéré comme le but en soi ou comme une pratique qui conduirait inévitablement à une certaine forme de purification. La raison d'être de la formation était d'offrir la possibilité d'observer la manière dont le désir et l'attachement sont souvent invisibles s'ils sont suivis, et donnent lieu à des tensions et des frustrations s'ils sont contrés. Le fait de supporter l'inconfort avec pleine conscience et de l'examiner de près révèle sa nature impermanente, la souffrance qui en résulte et le non-soi.

Cette pratique prenait de nombreuses formes, souvent très banales. Les jours de travail les plus ardues par exemple, une bouilloire de boissons sucrées pouvait arriver de la cuisine. Par une froide journée d'hiver, la boisson était chaude et parfois Luang Por permettait que la bouilloire soit placée sous un arbre, à la vue des moines, sans y prêter attention. Les moines ne pouvaient s'empêcher de remarquer que, bien que jusque-là ils ne se sentaient pas particulièrement fatigués ou assoiffés, ils ne pouvaient soudainement penser à rien d'autre qu'à savourer une boisson chaude. Si les moines s'inquiétaient de voir la boisson refroidir avant de pouvoir la boire, ils commençaient immédiatement à souffrir. Tant qu'ils restaient à l'affût de l'invitation de Luang Por à cesser le travail, le temps s'écoulait de façon intolérable et ils souffraient. Dès qu'ils abandonnaient et se concentraient sur le travail en pensant : "S'il y a une boisson, il y a une boisson ; s'il n'y a pas de boisson, c'est très bien aussi", alors la souffrance cessait.

Toraman est une stratégie d'enseignement qui exige que les disciples aient une grande confiance dans le maître. S'ils nourrissent le moindre

doute sur sa sagesse ou sa compassion, ils auront du mal à suivre cette voie de manière constante. La vaillance nécessaire pour supporter ce qui est déplaisant vient de la conviction que le faire néanmoins procure un immense avantage. Luang Por était capable de commander cette foi sans difficulté.

Luang Por disait aux moines que lorsqu'ils étaient mis dans des situations inconfortables et commençaient à se sentir opprimés, il était important de reconnaître que c'était aux souillures mentales et non à soi-même, qu'on s'opposait. Ce n'est que s'ils refusaient de se sentir propriétaires des sensations désagréables qu'ils pourraient tirer bénéfice de la pratique. À l'heure du repas, il disait que les souillures mentales voulaient de la nourriture chaude et rapide ; le Dhamma voulait de la nourriture froide et lente. Lorsque vous n'obtenez pas la nourriture que vous voulez, comme vous le voulez, quand vous le voulez, comment vous sentez-vous ?

Les matins de fin de semaine, les laïcs de Warin et de Ubon arrivaient avec des offrandes de nourriture pour le repas quotidien du Sangha. La nourriture avait tendance à être plus riche que le repas quotidien habituel, et c'était un secret de polichinelle que de nombreux moines attendaient le week-end avec plaisir. Les jours où la nourriture était abondante, Luang Por aimait s'asseoir pour parler aux donateurs après la distribution des offrandes, tandis que ses disciples étaient assis - des bols pleins de nourriture devant eux - luttant avec des sentiments d'agitation, d'avidité et de faim. Enfin, après un intervalle de temps qui semblait atrocement long à certains moines, mais qui avait en fait rarement duré plus de cinq ou dix minutes, Luang Por levait les mains et entamait le chant de bénédiction "*Yathā varivahā purā...*", signalant le début du repas. Certains jours Luang Por tournait un peu plus le couteau dans la plaie. Il avait l'habitude de s'éclaircir la gorge avant de diriger la bénédiction. Cette toux était devenue un son ardemment attendu. Sachant cela, Luang Por toussait de temps en temps à sa manière habituelle, s'arrêtait un instant, puis continuait à parler.

L'une des pratiques toraman légendaires de la saison chaude consistait en des séances de méditation en fin de matinée, au cours desquelles le Sangha s'habillait de toutes ses robes et s'asseyait dans une pièce dont la porte et les fenêtres étaient fermées afin de produire une chaleur et une sensation d'étouffement presque accablantes. Avant longtemps, les

moines étaient trempés de sueur. Luang Por, assis au milieu d'eux, les encourageait :

Allez ! Vous avez passé neuf mois dans le ventre de votre mère. Ce n'est pas comparable.

Pendant la saison froide, la pratique était inversée. Luang Por guidait les moines dans des séances de méditation nocturnes, vêtus seulement de leurs angsas et de leur robe inférieure en coton fin, tandis que les fenêtres étaient ouvertes pour recevoir l'âpre vent du nord qui se frayait un chemin dans le monastère à cette époque de l'année. Au moins, se consolaient les moines, cela les préservait de la somnolence.

Les enseignements du Dhamma de Luang Por sont réputés pour leur capacité à répondre à l'injonction du Bouddha d'instruire, d'inspirer, d'encourager et d'exalter les auditeurs*. Mais il ne voulait pas toujours qu'ils soient aussi édifiants. Parfois, ils jouaient un rôle différent dans la formation. Très souvent, Luang Por parlait longuement (de façon décousue et répétitive) simplement pour que son auditoire apprenne à supporter l'inconfort d'être assis sur un sol en béton pendant une période longue mais indéterminée. Lors de la Retraite des Pluies de 1980, alors que sa santé était déjà en déclin, il donna un discours de sept heures. À un moment donné, il regarda autour de lui. Il vit un certain nombre de moines devant lui qui commençaient à se crispier, et dit : "Souffrez-vous ? Pouvez-vous trouver un endroit dans votre esprit où vous ne souffrez pas ?".

La durée incertaine de ces longs enseignements était un défi en soi. Les moines ne pouvaient pas se dire qu'ils devaient grincer des dents pendant un certain temps - Luang Por pouvait s'arrêter au bout de deux ou trois heures ou bien continuer jusqu'à la cloche du réveil à 3 heures du matin. C'était une leçon mémorable sur la façon dont la perception du temps conditionne la capacité à supporter ce qui est désagréable ; comment le lâcher-prise n'est pas un idéal à atteindre dans le futur, mais une nécessité immédiate.

Physiquement, c'était particulièrement difficile pour les moines occidentaux, car l'étiquette monastique interdit aux auditeurs d'un

* ex. DN 1

enseignement du Dhamma de s'asseoir dans la position des jambes croisées. La seule position autorisée dans une telle occasion est la *papiap*, la position "polie" ou "assise sur le côté". Bien que les moines thaïlandais se soient assis dans cette position toute leur vie, pour les Occidentaux, c'était une façon maladroite et déséquilibrée de s'asseoir, et certainement pas une posture qu'ils auraient choisie librement pour une session de sept heures. Mais au cours de ces longs discours, l'avantage que les Thaïlandais possédaient grâce à leur familiarité avec la posture disparaissait. Comme les Occidentaux, ils étaient capables de voir naître et disparaître toute une gamme d'émotions : intérêt, inspiration, indifférence, ennui, somnolence, agitation, irritation, ressentiment et même, parfois, acceptation et joie.

La stratégie de frustration du désir couvrait tous les domaines de la vie monastique. Si Luang Por savait que quelqu'un voulait absolument aller quelque part, il ne le laissait pas partir. S'il voulait absolument rester, il était possible qu'il soit éloigné. Montrer de l'avidité pour les nécessités de base était sûr de mener au désarroi.

Un régime toraman n'est pas sans faiblesse ; il est limité par son élitisme inhérent. Il donne les meilleurs résultats dans une communauté restreinte et très motivée. Avec un groupe plus grand et plus varié, les tensions et les contraintes subies par les membres les moins motivés peuvent avoir un effet négatif sur l'ensemble, créant une atmosphère maussade dans le monastère. Les jeunes moines peuvent se pousser trop fort ou devenir compétitifs. En outre, un enseignant connu pour former ses étudiants de cette manière peut être si intimidant pour les personnes extérieures que le nombre de personnes désireuses de suivre cette formation s'en trouve sérieusement réduit.

Idéalement, le formateur en toraman démontre qu'il est lui-même capable et prêt à faire tout ce qu'il exige de ses étudiants. C'était tout à fait le cas de Luang Por, qui mettait un point d'honneur à être en tête pour diriger et non seulement à partager les difficultés de ses disciples, mais à les surpasser. Cependant, à mesure que Luang Por vieillissait et que sa santé déclinait, il relâcha un certain nombre de ces pratiques. On peut se demander dans quelle mesure ce changement était influencé par le déclin de ses propres forces physiques et dans quelle mesure il s'agissait d'une réponse à un Sangha plus large qui n'avait pas l'intensité des années initiales. Quoi qu'il en soit, le principe sous-jacent resta identique :

La pratique signifie aller à contre-courant - contre le courant de notre activité mentale, contre le courant des souillures mentales. Aller à contre-courant est toujours difficile. Il est difficile de ramer à contre-courant, et à cause du flux de nos souillures mentales, il est difficile de faire le bien. Nous ne voulons pas aller à contre-courant, nous ne voulons pas de difficultés, nous ne voulons pas avoir à endurer. La plupart du temps, nous voulons simplement suivre le courant de nos humeurs, comme l'eau qui suit son cours naturel. C'est peut-être confortable, mais ce n'est pas la voie de la pratique. La pratique se caractérise par le fait d'aller à contre-courant, des souillures mentales et des vieilles habitudes de l'esprit. Elle demande une élimination consciente, augmentant notre patiente endurance.

La plupart des exhortations les plus percutantes de Luang Por concernaient la lutte contre les souillures mentales. Il donna un jour une règle simple : tout moine qui ne s'était pas effondré en larmes de frustration au moins trois fois dans sa pratique n'avait pas fait assez d'efforts. "Ne suivez pas les désirs de l'esprit" était un refrain constant. "Entraînez l'esprit. Cette pratique signifie que vous devez mettre votre vie en jeu". Ses disciples devaient franchir les obstacles, reconnaître leur manque de substance et réaliser qu'ils étaient des tigres de papier. "Si vous avez sommeil et que vous voulez dormir, ne le faites pas ! Quand vous aurez surmonté la somnolence, vous pourrez dormir". En une occasion, il exhorta le Sangha à lutter contre les souillures mentales qui pouvaient survenir entre la tournée d'aumônes et le repas quotidien :

Parfois, vous rentrez de la tournée d'aumônes et vous êtes assis là à méditer avant le repas, mais vous n'y arrivez pas. Votre esprit est comme un chien fou, bavant de désir pour la nourriture et il ne contemple rien du tout. Ou bien la contemplation ne peut pas suivre le rythme de l'avidité, et alors vous courez juste avec l'avidité et ainsi les choses se dégradent vraiment. Si votre esprit ne veut pas écouter et refuse d'être patient - repoussez votre bol. Ne le laissez pas manger. Entraînez votre esprit. Tourmentez les souillures mentales. Ne les suivez pas. Repoussez votre bol et partez. Si l'envie de manger est si forte, si votre esprit ne veut pas vous écouter, alors ne mangez pas. La salive va se tarir quand elle réalisera qu'elle n'aura rien à manger. Elle aura appris sa leçon et

à l'avenir elle ne vous dérangera plus. Elle aura peur d'être privée de nourriture. L'esprit sera silencieux. Essayez. Si vous ne me croyez pas, voyez par vous-même.

Il parlait beaucoup de courage, d'oser aller à l'encontre des souillures mentales et du fait que c'est la foi qui nous fait surmonter les peurs de la faim, de la douleur et de la mort. Il soulignait comment la peur de la souffrance paralyse l'esprit et comment le fait de réfléchir à ce qui est vraiment essentiel dans la vie permet de la surmonter :

Réfléchissez à ce qui est le plus important dans la vie. Qu'est-ce que c'est, la chose la plus importante ? C'est la chose sans laquelle vous mourriez. C'est ça qui est important... Et tout ce dont vous avez vraiment besoin pour rester en vie, c'est du riz et de l'eau. Tout le reste est un bonus. Tant que vous avez une quantité suffisante de riz et d'eau chaque jour, vous ne mourrez pas. Soyez frugaux. Lorsque vous manquez de quelque chose que vous désirez, demandez-vous si ce manque vous tuera. Prenez suffisamment de riz et d'eau pour vous donner la force de pratiquer. Ne vous inquiétez pas de savoir si vous obtenez ou non un surplus de riz et d'eau ; l'important est que vous ayez suffisamment de ces deux choses pour vous maintenir en vie. Et n'ayez pas peur de vous en priver. Même dans les villages les plus pauvres, la tournée d'aumône permet à un moine de recevoir un peu de riz gluant.

S'il commence à bruiner pendant que vous pratiquez la méditation en marchant, pensez à cette époque où vous étiez fermiers, où vos pantalons de travail n'étaient pas encore secs de la veille et où, dès le matin, vous deviez les enfiler mouillés et descendre pour sortir le buffle d'eau de l'enclos situé sous la maison. Dehors, on ne voit que son cou, mais quand on ramasse la corde, on se rend compte qu'elle est couverte de merde, et le buffle donne un coup de queue et vous éclabousse encore plus. Alors que vous marchez vers les champs, la nourriture fait son apparition sur vos pieds et vous vous dites : "Pourquoi la vie est-elle si pleine de souffrance ? Pourquoi tout est-il si difficile ?" Pensez à cela, puis demandez-vous quel est le problème de la méditation en marchant sous la pluie. Travailler dans les rizières

implique beaucoup plus de souffrance et vous y êtes parvenu. Pourquoi ne pouvez-vous pas faire ça ?

Vous devez oser le faire, oser pratiquer. Si vous n'êtes jamais allé dans une forêt de crémation, vous devriez vous entraîner à y aller. Si vous ne pouvez pas y aller la nuit, allez-y pendant la journée. Allez-y plus tard dans la journée, allez-y souvent et au bout d'un moment vous serez capable d'y aller au crépuscule.

En allant à contre-courant, les moines pouvaient découvrir par eux-mêmes que les peurs et les limites qui les retenaient n'étaient pas des choses fixes et inaltérables, mais simplement le résultat d'habitudes qu'ils avaient la capacité de surmonter.

Luang Por ne mâchait pas ses mots à l'égard de ceux qui ne faisaient des efforts que pour ce qu'ils aimaient et évitaient ce qu'ils n'aimaient pas ou craignaient. Ils se faisaient des illusions s'ils pensaient être des pratiquants du Dhamma. Peu importe combien de temps les moines ont porté la robe, "si vous suivez toujours vos goûts et vos aversions, vous n'avez même pas commencé à pratiquer". Il n'y avait pas d'alternative à un engagement total.

Si vous pratiquez vraiment, alors, pour dire les choses simplement, c'est votre vie, toute votre vie. Si vous êtes réellement sincère, pourquoi vous intéresseriez-vous à savoir si quelqu'un d'autre obtient quelque chose que vous n'obtenez pas, ou s'il essaie de chercher querelle avec vous. Il n'y a rien de tel dans votre esprit. Les actions des autres sont leurs propres affaires. Que la pratique des autres soit d'un niveau élevé ou faible, vous ne prêtez pas attention à ce genre de choses. Vous faites attention à vos propres affaires. C'est lorsque vous avez cette attitude que vous trouvez le courage de pratiquer. Et à travers la pratique, la sagesse et la connaissance profonde surgiront.

Si votre pratique est dans le rythme, lorsque vous pratiquez vraiment, alors c'est le jour et la nuit. La nuit, vous alternez la méditation assise et la méditation en marchant, au moins deux ou trois fois. Marcher, puis s'asseoir. S'asseoir, puis marcher. Vous n'avez pas l'impression d'en avoir assez, vous vous réjouissez.

Les discours alternaient entre la description du moine pratiquant bien et la constatation que ses disciples étaient loin de ce niveau, qu'ils avaient beaucoup de travail à faire. Il faisait une analogie avec ses disciples qui suivaient encore leurs préférences et leurs aversions et ne relevaient pas les défis :

C'est comme si votre toit avait une fuite ici, alors vous allez dormir là-bas ; puis il commence à fuir là-bas, alors vous vous installez ailleurs et vous passez votre temps à vous lamenter : "Aurai-je un jour un bon endroit où vivre ?" Si le toit devenait plein de fuites, vous déménageriez probablement. Ce n'est pas ainsi qu'il faut pratiquer. Si vous suivez vos souillures mentales, les choses ne font qu'empirer. Plus vous les suivez, plus votre pratique décline.

Et ensuite venaient les encouragements :

Mais si vous allez à contre-courant et continuez à pratiquer, vous finirez par vous étonner de l'incroyable appétit de votre esprit pour la pratique. À ce stade, vous vous désintéressez complètement du fait que les autres pratiquent ou non, vous travaillez constamment à votre propre pratique. Que les gens viennent ou partent, vous continuez simplement à faire votre travail. C'est ce regard sur soi-même qui constitue la pratique. Une fois que vous êtes à l'aise, il n'y a plus rien dans votre esprit à part le Dhamma.

Quel que soit le domaine dans lequel vous n'y arrivez pas, quel que soit l'obstacle, l'esprit tourne autour de ce point. Il n'abandonnera pas tant que le problème ne sera pas résolu. Et lorsque le problème a été résolu, l'esprit reste bloqué ailleurs. Vous travaillez donc sur ce point et vous n'abandonnez pas tant que vous n'avez pas résolu ce problème également, car il ne peut y avoir de véritable sentiment d'aise tant que ces questions ne sont pas réglées. Vos réflexions doivent être fermement concentrées sur le problème en question, que vous soyez assis ou en train de marcher.

Le problème auquel le méditant est maintenant confronté devient tout à fait absorbant. Il ressent le poids d'un problème non résolu ou d'une

responsabilité permanente. Luang Por disait que c'était comme être parent :

Vous laissez votre enfant jouer tout seul à l'étage pendant que vous descendez nourrir les cochons. Pendant ce temps, vous êtes anxieux à l'idée que votre enfant puisse tomber de la véranda. C'est la même chose avec notre pratique. Quoi que nous fassions, nous n'oublions pas un seul instant notre objet de méditation. Dès que nous sommes distraits, il s'impose immédiatement à l'esprit. Nous continuons à le suivre nuit et jour, sans l'oublier un seul instant. La pratique doit atteindre ce niveau pour qu'elle soit fructueuse. Ce n'est pas une tâche facile.

Au fur et à mesure que la pratique progresse, elle prend de la vigueur. On a moins besoin du maître :

Au début, il est nécessaire de dépendre du maître et de ses conseils. Lorsque vous comprenez, alors mettez ces conseils en pratique. C'est à vous de faire le travail vous-même. Si vous êtes négligent dans un domaine ou si quelque chose de mauvais se produit, alors vous le saurez par vous-même. Il y aura la compréhension, ce sera *paccattam*. L'esprit saura naturellement s'il s'agit d'une grande ou d'une petite erreur. Il essaiera de voir où se trouve la faute, il essaiera de faire sa pratique.

LA JOIE DANS LE DHAMMA

Il était considéré comme normal, et pas nécessairement comme une mauvaise chose en soi, que les moines faisant des efforts pour surmonter les souillures mentales soient parfois tendus ou se sentent frustrés. Luang Por disait que si les moines ne ressentaient aucune résistance intérieure à leur pratique, alors ils n'en faisaient probablement pas assez pour s'opposer aux vieilles habitudes. Il prenait néanmoins le pouls de la communauté et restait attentif à tout signe d'obsession ou de dépression chez les moines. S'il sentait que l'atmosphère était trop intense, il invitait le Sangha dans son kuti pour une réunion informelle. Ces soirs-là, l'atmosphère était chaleureuse et intime. Il racontait souvent des anecdotes de l'ancien temps ou des histoires d'enseignement drôles et édifiantes. Quelle que soit la durée des sessions - et même si elles se

poursuivaient jusqu'à minuit passé, personne ne voulait partir bien que tout le monde fut censé être présent à la session du matin à 3 heures. Un moine l'exprima ainsi :

“En sortant du kuti de Luang Por, une fois, je me suis dit : “Ce sont les nuits dont je me souviendrai quand je serai vieux.”

Luang Por possédait un véritable puits d'histoires. Outre son expérience de toute une vie avec les moines et leurs défauts, il savait aussi comment adapter les contes populaires locaux et les histoires humoristiques à des fins pédagogiques. Une grande partie du plaisir que procurent ces histoires dépend de la familiarité avec la culture qu'elles reflètent, et elles perdent souvent beaucoup en traduction. Mais le conte du *plachon* donne une idée de leur saveur.

Ajahn Tongjun entendit Luang Por raconter cette histoire à une époque où un certain nombre de jeunes moines avaient attrapé le virus de l'enseignement. C'était un phénomène courant chez les moines dont la pratique de la méditation commençait à progresser. Armés d'un vocabulaire glané dans les enseignements du Dhamma de Luang Por, ces moines - “brûlants de savoir” - avaient tendance à se mettre en quatre pour partager longuement leurs connaissances avec quiconque voulait bien les écouter ou ne pouvait pas s'échapper. L'histoire racontée par Luang Por portait sur la pêche, un sujet familier à tous les moines, et mettait en scène le *plachon*, ou poisson à tête de serpent, considéré par beaucoup comme ressemblant au pénis humain. Ajahn Tongjun raconta l'histoire telle qu'il se souvenait que Luang Por la contait :

Il était une fois un couple de jeunes mariés qui, selon l'ancienne tradition, vivait dans la maison familiale de l'épouse. Le jeune mari essayait constamment de trouver des moyens d'impressionner sa belle-mère et son beau-père : il voulait qu'ils voient quel gendre compétent ils avaient, combien il était travailleur et capable de gagner sa vie.

Tous les soirs, le jeune homme accompagnait son beau-père jusqu'à un ruisseau voisin où il installait un piège à poissons-chats - un panier en bambou alourdi par des pierres, contenant un morceau de termitière plein de termites comme appât. Tôt le matin, le jeune homme vérifiait sa prise.

À cette époque, les gens étaient très pauvres, les tissus étaient difficiles à trouver et le jeune homme n'avait pas de caleçon. Après avoir enlevé son pantalon sur la rive, il descendait nu dans l'eau. Un jour, il découvrit que le piège était rempli de poissons-chats lucratifs qui s'agitaient dans tous les sens, sans être mélangés aux perches grimpantes ou aux plachons (poisson à tête de serpent) qui valaient moins cher. C'était une très bonne prise. Le jeune homme était si heureux de son succès qu'il oublia de remettre son pantalon avant de courir vers la maison avec le piège rempli de poissons, impatient de recevoir les éloges qu'il était sûr de recevoir. Il bondit dans l'escalier de la maison en s'émerveillant encore, "rien que des poissons-chats !", et se précipite sur sa femme qui était en train de rincer les grains de riz gluant. Entendant sa voix, elle leva les yeux et le vit debout devant elle, tout nu, en train de dire : "Rien que du poisson-chat". Montrant son aine, elle lui dit : "Alors, d'où vient le plachon ?" Ses mots brisèrent le charme et le jeune homme, regardant sa nudité, devint rouge écarlate et repartit vers le ruisseau en courant pour chercher son pantalon.

Luang Por dit aux jeunes moines que le fait de vouloir se vanter de leur pratique, sans se soucier de leurs fautes embarrassantes visibles par tous, les rendait semblables au jeune homme qui voulait tellement impressionner sa famille qu'il ne s'est pas rendu compte qu'il exposait son plachon.

GOUVERNANCE DU SANGHA

Le Sangha est structuré de manière hiérarchique, l'ancienneté étant déterminée par le temps passé en tant que moine, mesuré par les retraites annuelles des pluies (un moine de dix ans d'ancienneté, par exemple, est appelé moine de "dix pluies"). Les enseignements du Bouddha sur les qualités que doivent posséder les responsables des communautés monastiques tendent à se concentrer sur les valeurs morales et spirituelles. Il y a peu de discussions détaillées sur l'exercice du pouvoir. Les textes du Vinaya indiquent cependant clairement que l'unanimité doit être recherchée dans les décisions communautaires sur les questions litigieuses. D'autre part, la volonté de la majorité peut être le guide dans des questions mineures où les sentiments vifs ne sont pas engagés et où

un vote ne risque pas d'aliéner la minorité et d'affecter l'harmonie du Sangha.

À mesure que le bouddhisme évoluait en Thaïlande il s'est institutionnalisé, et le modèle de gouvernance dominant des communautés monastiques qui a émergé était celui d'une dictature bienveillante tempérée par les mécanismes de contrôle présents dans le Vinaya. Cette évolution a été conditionnée par de nombreux facteurs, notamment les lois du pays qui conféraient divers pouvoirs légaux aux abbés dont la nomination devait être reconnue par l'État.

Comme la plupart de ceux qui rejoignent un monastère de la forêt le font par confiance dans l'abbé et avec la volonté de se soumettre à son jugement en ce qui concerne leur formation, un système dans lequel le pouvoir réside principalement en lui ne prête pas à controverse. Le paternalisme du système peut être attribué à la déclaration du Bouddha selon laquelle la relation entre l'enseignant ou le précepteur et le disciple doit être modelée sur celle du père et du fils. L'intégrité du système dépend du fait que les membres du Sangha rejoignent la communauté sur une base totalement volontaire et qu'aucune barrière n'est dressée devant ceux qui souhaitent la quitter. Ceci, combiné à la demande faite aux responsables de respecter toutes les règles de formation du Vinaya sans exception, signifie que les possibilités d'abus de pouvoir sont sévèrement limitées.

Le style de leadership de Luang Por se conformait largement au modèle du dictateur bienveillant. Cependant, l'importance qu'il accordait à la création d'une institution durable qui ne lui soit pas trop liée et qui puisse survivre et prospérer indépendamment de lui, le conduisit à y apporter des modifications importantes. Luang Por prenait lui-même presque toutes les décisions importantes, mais il mettait tout en œuvre pour écouter les points de vue de ses disciples et les encourager à exprimer leurs opinions de manière appropriée, au moment et à l'endroit opportuns. Ajahn Suriyon se souvient :

“Tout d'abord, il déterminait un plan ou un principe de base, puis il demandait l'avis du Sangha ; si cela était approprié, il consultait également les laïcs. Dans certains cas, son idée pouvait présenter quelques faiblesses, et il était en mesure de la modifier. Souvent, son idée était bonne, mais en

écoutant d'autres points de vue, il était en mesure de savoir quel était le sentiment général et de répondre à toute inquiétude éventuelle.”

Luang Por était un personnage intimidant de par sa position, sa personnalité, son charisme et la conviction partagée par presque tous qu'il était un être éveillé. Il ne faisait aucun doute qu'il possédait l'autorité naturelle pour exercer sa volonté sans consultation. Mais il choisit de donner à ses disciples le sentiment qu'il les écoutait et qu'il pouvait faire preuve de souplesse face à des arguments intelligents. Le système fonctionnait bien car, en fin de compte, la confiance des moines dans son jugement était telle qu'ils étaient capables d'accepter ses décisions même s'ils ne les approuvaient pas toujours.

En de nombreuses occasions, Luang Por utilisait les réunions formelles du Sangha pour gérer habilement les problèmes de la communauté. La décision d'autoriser ou non un moine d'une autre tradition à assister à la récitation du *Pāṭimokkha* mentionnée plus haut en est un exemple. Dans une autre situation il se trouva en désaccord avec le corps principal du Sangha. Un laïc demanda la permission d'offrir un véhicule au monastère, Luang Por dit au donateur potentiel qu'avant de donner une réponse il devait consulter le Sangha. Au cours de la prochaine réunion formelle de la communauté, il sollicita les avis sur la question. En supposant que le résultat était acquis, les personnes appelées à s'exprimer étaient enthousiastes : un véhicule du monastère pouvait être utilisé lorsque Luang Por se rendait dans des monastères affiliés ; il pouvait être utilisé en cas d'urgence médicale ; il y avait tant de façons de l'utiliser. Mais au moment de présenter sa synthèse, Luang Por surprit toute l'assemblée en annonçant qu'il s'opposait à la motion, puis il réfuta, un par un, tous les arguments qui avaient été avancés pour la soutenir. L'impact émotionnel de ses paroles fut considérable.

Personnellement, j'ai un point de vue différent de celui de vous tous. Selon moi, en tant que moines, ou samaṇas - en d'autres termes, hommes de paix - nous devrions être satisfaits et avoir peu de désirs. Le matin, nous portons nos bols pour faire la tournée d'aumônes et recevoir de la nourriture des villageois pour soutenir nos corps. La plupart des villageois sont pauvres. Si nous vivons de la nourriture qu'ils nous offrent, que nous avons un véhicule et qu'ils n'en ont pas - pensez-y - de quoi cela aurait-il l'air ?

Nous devons être conscients de notre statut de disciples du Bouddha. Étant donné que le Bouddha n'a jamais eu de véhicule, je dis qu'il est préférable que nous n'en ayons pas non plus. Si les moines commencent à accepter des véhicules, tôt ou tard, on entendra parler du véhicule de tel monastère qui a eu un accident et de celui de tel autre qui a renversé quelqu'un. Ce sera la pagaille totale. Et ces choses sont un vrai fardeau à gérer.

Autrefois, les moines devaient marcher partout. Autrefois, si vous faisiez du *tudong*, vous ne pouviez pas vous faire conduire en voiture comme aujourd'hui. Si vous faisiez du *tudong*, alors c'était vraiment du *tudong* : vous montiez dans les montagnes et descendiez dans les vallées - vous marchiez partout. Vous marchiez jusqu'à ce que vos pieds soient couverts d'ampoules. Mais de nos jours, les gens disent qu'ils vont faire du *tudong* et ils y vont en voiture. Ils font le tour de différentes régions, ils traversent les forêts [littéralement : "ils *taludong*"]. Ce n'est pas grave si on n'a pas de véhicule. Ce qui compte, c'est que vous pratiquiez bien. Ainsi, lorsque les êtres célestes (devas) vous verront, ils seront remplis de foi et d'inspiration. C'est pourquoi je ne vais pas accepter ce véhicule qu'ils veulent offrir. Ce sera encore plus pratique ; vous n'aurez pas à vous fatiguer à le laver et à le nettoyer. Souvenez-vous de ce point : ne vous laissez pas influencer par le désir de commodité et de facilité.

Après la réunion, un moine aîné dit avec un sourire en coin : "C'est comme si nous avions attaché des cibles à nos poitrines pour le peloton d'exécution".

Une année, alors que de nombreux moines temporaires passaient la Retraite des Pluies au monastère, un vol eut lieu. Les enquêtes et les appels à la restitution de l'objet manquant furent tous infructueux. Finalement, Luang Por annonça qu'ils allaient devoir recourir à l'ancienne méthode selon laquelle, un par un, chaque membre de la communauté faisait le vœu solennel de son innocence, les condamnant, eux et leurs familles, à être maudits pendant sept générations s'ils disaient un mensonge.

Après avoir laissé pénétrer le message, Luang Por annonça qu'avant de prendre une mesure aussi radicale, il donnerait une dernière chance au

coupable. On demanda à chacun de retourner à son kuti, de faire un petit paquet, puis, en revenant dans la salle obscure du Dhamma, de le placer sur une pile au milieu du sol. Lorsque tous les paquets eurent été déposés et que les moines furent assis à leur place, des lanternes furent allumées et les paquets furent examinés. L'article manquant fut découvert au milieu de la pile.

Les disputes entre les membres du Sangha étaient rares mais pas inconnues. Lorsque les parties en conflit étaient convoquées dans son kuti, Luang Por refusait de considérer que l'une ou l'autre des parties avait entièrement raison ou tort. Il disait que les deux parties devaient avoir contribué à la dispute dans une certaine mesure et que toutes deux étaient coupables. Ajahn Suriyon assista à l'incident probablement le plus extrême qui se soit produit.

“Il y eut une dispute l'année de mon arrivée. Elle atteignit un point tel qu'un moine commença à poursuivre l'autre avec un couteau à la main. Luang Por ne montra aucun signe de peur ou d'hésitation. Il parla depuis son siège d'une voix très normale. Le moine revint, posa son couteau et se mit à pleurer... Dans l'ensemble, il y avait très peu de problèmes. Peut-être était-ce le pouvoir du Dhamma, de la vertu et de la bonté que Luang Por avait accumulés. Même s'il y avait des incidents de temps à autre, il n'y avait pas de conséquences néfastes, il n'y avait jamais de danger. Quand Luang Por parlait, c'était fini, les gens pouvaient laisser tomber leur inimitié. Il ne permettait pas que l'on remette des vieilles histoires sur le tapis.”

L'incident du couteau et la réaction de Luang Por à cet incident sont exceptionnels. Il était clairement entendu par tous à Wat Pah Pong que la violence physique était totalement inacceptable. Néanmoins, un jour, bien des années plus tard, des moines quittant la salle du Dhamma après la pratique du soir, virent deux adolescents novices en train de se battre, se frappant l'un l'autre avec leurs lampes de poche. Le jour suivant, après les chants du soir, le Sangha se réunit sous le kuti de Luang Por. Ajahn Supon était l'un des moines présents.

“Après que Luang Por nous eut instruits sur un certain nombre de sujets, il demanda aux deux novices de venir à l'avant où il les interrogea sur ce qui s'était passé la veille. Après les avoir interrogés, il déclara que depuis vingt-cinq ans qu'il avait fondé le monastère, c'était la première fois qu'il

y avait eu une bagarre entre des novices. Il expliqua de façon concise pourquoi c'était une si mauvaise chose, puis il fit une annonce au Sangha.”

Après réflexion, je ne vois aucun avantage à permettre à ces deux novices de continuer à vivre ici. Bien que l'un d'eux ait récemment quitté son foyer et que ses actions soient plus pardonnables, l'autre est ici depuis deux ans et non seulement il est toujours incapable de donner le bon exemple aux autres, mais il s'est également comporté de manière inacceptable. Je ne vois aucun intérêt à ce que tous deux restent ici. Quelle est l'opinion du Sangha ?

Après que Luang Por ait parlé de cette façon, personne n'osa dire quoi que ce soit. Si quelqu'un s'était exprimé en donnant de bonnes raisons pour lesquelles ils devraient être autorisés à rester, le résultat aurait pu être différent - mais ce fut le silence. Luang Por demanda finalement à Ajahn Virapon de donner une réponse au nom du Sangha. Ajahn Virapon dit qu'il était d'accord avec lui. Luang Por menaça d'abord les novices de leur demander de défroquer immédiatement, rendre leur robe sur-le-champ et de rentrer chez eux en vêtements de bain, mais finalement, il les autorisa à rester jusqu'au lendemain matin.

Lorsqu'une autre bagarre éclata entre deux jeunes moines l'année suivante, Luang Por fut plus péremptoire :

Sortez ! Si vous agissez de la sorte, vous ne pouvez pas rester ici. Allez-vous-en ! Vous ne pouvez pas vivre avec moi. Allez chercher un pantalon.

Ce fut le dernier de ces incidents.

DÉLÉGATION

Un élément important des efforts de Luang Por pour créer un Sangha fort était sa politique de délégation de pouvoirs. Dans les textes du Vinaya, la nomination des “officiers du Sangha” nécessite une courte cérémonie lors d'une réunion formelle du Sangha ; à Wat Pah Pong, c'était moins formel. Luang Por annonçait simplement qu'il nommait tel ou tel moine pour assumer des responsabilités spécifiques : secrétaire ou magasinier du monastère, responsable de la réserve de tissu, responsable de la

gestion des logements ou, plus tard, responsable de l'approvisionnement en électricité. Les moines étaient choisis sur la base de leurs compétences pour la tâche particulière et étaient avisés de s'acquitter de leurs fonctions avec diligence et impartialité, sans parti pris dû à l'avidité, l'aversion, l'ignorance et la peur.

Au fur et à mesure que les moines devenaient plus anciens, Luang Por leur demandait de donner des enseignements sur le Dhamma et envoyait nombre de ses disciples les plus fidèles fonder des monastères affiliés. En 1979 et 1981, il passa la Retraite des Pluies ailleurs, en partie pour permettre à son successeur désigné, Ajahn Liem, et à d'autres moines expérimentés de diriger Wat Pah Pong en son absence. Cette décision s'est avérée judicieuse, car elle permit au monastère de s'adapter remarquablement bien lorsque Luang Por tomba gravement malade et ne put continuer à exercer ses fonctions d'abbé à partir de la fin 1981.

Luang Por cherchait à encourager ses disciples à contribuer au bien-être de la communauté de toutes les manières possibles. Chacun avait quelque chose à offrir.

C'est comme les arbres de Wat Pah Pong. Chacun d'entre eux est utile : les petits arbres, les grands arbres, les courts, les longs et les tordus. Tous sont utiles si nous savons choisir celui qui convient le mieux à la tâche à accomplir.

Luang Por faisait souvent des commentaires sur la façon dont d'autres monastères de la forêt avaient considérablement régressé après la mort de l'abbé. C'était toujours un danger lorsque la loyauté et la dévotion des moines étaient presque exclusivement concentrées sur le maître, tandis que le développement d'un sens de communauté et de loyauté envers le monastère lui-même étaient négligés. Luang Por ne voulait pas que cela se produise à Wat Pah Pong. En donnant des responsabilités aux moines, il leur permit d'acquérir de l'expérience, de la confiance en eux-mêmes et, surtout, un sentiment de participation et d'appartenance.

Luang Por parlait souvent du respect pour le Sangha et du fait que le bien-être du Sangha devait toujours prévaloir sur celui de l'individu. Néanmoins, lorsqu'il estimait que le Sangha avait outrepassé son autorité ou s'était comporté de manière peu judicieuse, il lui donnait un avertissement. L'une de ces occasions se présenta lorsque l'inquiétude

ressentie par de nombreux membres du Sangha face au comportement de l'un des moines anciens atteignit un point de basculement.

Le moine en question était l'un des personnages les plus excentriques de Wat Pah Pong. Il était connu pour son amour du chant et pour sa personnalité exubérante, extravertie et parfois légèrement maniaque. Son comportement, en particulier envers les laïcs, était considéré par de nombreux moines comme indigne et inapproprié. Les choses atteignirent leur paroxysme lorsque, en l'absence de Luang Por, le Sangha convoqua une réunion pour discuter du comportement du moine et, après un vote, décida qu'il devait être formellement censuré. Le moine accepta de bonne grâce la décision du Sangha, mais fut profondément blessé. Il insista sur le fait qu'il n'avait pas de mauvaises intentions, mais qu'il s'oubliait de temps en temps. Tout le monde attendit le retour de Luang Por et sa décision sur la façon de procéder.

Le soir de son retour, le Sangha se réunit sous le kuti de Luang Por. Il écouta en silence le compte rendu de la réunion du Sangha. Puis, sans poser de questions et sans entendre le moine accusé donner sa version de l'histoire, il commença à donner un discours sur le Dhamma.

Il parla de la diversité des traits de caractère. Même les grands arahants avaient des habitudes et des personnalités différentes - le résultat du kamma qu'ils avaient créé dans le passé - qui n'étaient pas liées aux souillures mentales et persistaient après l'éveil. Il mentionna le Vénérable Sāriputta, qui était né sous la forme d'un singe pendant de nombreuses vies et qui, par conséquent, agissait de temps à autre de façon excentrique, à la manière d'un singe, notamment en sautant parfois par-dessus des flaques d'eau.

Les différences de personnalité étaient également visibles parmi ceux qui s'efforçaient encore de purifier leur esprit des souillures mentales. Il y avait ceux qui avaient un tempérament principalement enclin à la luxure, ceux qui avaient une mentalité négative, qui cherchaient les fautes, et ceux qui étaient de nature lente et morne. Il y avait ceux qui étaient portés sur la réflexion et l'inquiétude, ceux qui avaient un tempérament pieux et ceux qui étaient naturellement intelligents.

Les différences entre ces types de caractères sont superficielles.

En fin de compte, ils sont tous identiques : ils sont tous aussi impermanents, insatisfaisants et dépourvus d'un soi, tous insaisissables. Comme un citron, un piment, une canne à sucre et du *borapet*. Toutes ces choses sont nées de la terre, mais leur saveur est différente. Le citron a une saveur acide, le piment est chaud, la canne à sucre est sucrée et le borapet est amer. Leur unité réside dans le fait qu'une fois nés de la terre, ils doivent tous mourir.

Le maître de Luang Por, Luang Pu Tongrat, était considéré comme un moine qui avait atteint un niveau très élevé, mais il n'a jamais été très aimé. Il pouvait être impoli et agressif et agir de façon excentrique. Beaucoup de gens le prenaient pour un fou.

Un jour, les villageois - je ne sais pas s'ils l'ont fait exprès pour le provoquer ou quoi - ont mis un poisson vivant dans son bol. Ils venaient juste de l'attraper et il était encore attaché avec une ficelle de jute. Il le reçut dans son bol, puis l'emmena au ruisseau et le relâcha. Il dit au poisson : "C'est mieux, mon enfant, que si on t'avait tué". À sa mort, il n'avait qu'un rasoir en sa possession ; il n'avait rien d'autre. À ses funérailles, un vent violent se leva, et il plut à verse pendant un instant, puis la pluie cessa - juste assez longtemps pour montrer que c'était un miracle.

Si j'ai raconté ces histoires, c'est pour que vous puissiez tous voir que, parfois, l'étrangeté n'est pas si étrange que ça, elle est normale.

Luang Por réprimanda le Sangha pour avoir fait une montagne d'un problème mineur. Il leur dit qu'ils devaient s'efforcer de développer la voie de la pratique, et non se critiquer les uns les autres. Il y aura toujours des moines dont le comportement n'est pas très inspirant.

Ne laissez pas vos sentiments de satisfaction ou d'insatisfaction être vos critères. Sinon, vous élèverez vos humeurs au-dessus du Dhamma. Quoi que vous fassiez, vous devez être prudents et utiliser votre sagesse. Certaines choses seront trop petites, d'autres trop grandes, certaines à votre goût et d'autres non, mais si la question ne concerne pas une transgression du Vinaya, vous devriez être capable de lâcher prise.

Les moines ne doivent pas perdre leur temps dans des disputes sans intérêt.

C'est comme ces deux moines qui commencèrent à se disputer sur le moment où le soleil est le plus proche de la terre. L'un disait le matin, parce que c'est le moment où il est le plus gros. L'autre disait à midi, parce que c'est là qu'il est le plus chaud. Ils allèrent demander au maître de trancher. Il leur dit : "Allez manger votre déjeuner."

IV. UNE FORMATION COMPLÈTE

FAIRE DES EFFORTS

L'un des fondements de la pratique bouddhiste est la conviction que l'effort délibéré a un sens. Le Bouddha rejetait les croyances selon lesquelles la vie humaine est déterminée par une volonté divine, le destin ou le hasard. Il proclamait que les êtres humains créaient leur propre vie et leur propre environnement par la qualité de leurs actions physiques, verbales et mentales. Les enseignements de Luang Por exprimaient cette "Vue Juste" à maintes reprises. Les moines devaient assumer la responsabilité de leur vie par leurs propres efforts constants. Ils avaient tous en eux le potentiel de la libération. La question était de savoir s'ils avaient la détermination et la patiente endurance nécessaires pour réaliser ce potentiel.

Ne restez pas là à attendre que le Nibbāna vienne à vous. Avez-vous déjà vu quelqu'un réussir de cette façon ? Partout où vous voyez que vous êtes dans l'erreur, alors remédiez rapidement à la situation. Si vous avez fait quelque chose de manière incorrecte, refaites-le correctement. Réfléchissez à votre expérience.

Il n'y avait pas d'alternative au travail acharné.

Certaines personnes deviennent moines en pensant qu'elles vont pouvoir se la couler douce et profiter de la vie. Mais si vous n'avez jamais appris à lire, vous ne pouvez pas simplement prendre un livre et commencer à le lire...

Certaines personnes viennent ici pour devenir moines afin de trouver le bonheur. Mais d'où vient le bonheur ? Quelle est sa cause ? Les difficultés doivent venir en premier. Ne devez-vous pas travailler avant d'avoir l'argent pour acheter de la nourriture ? Cultiver la terre avant d'avoir du riz à manger ? Les difficultés précèdent le bonheur.

Une phrase en particulier que les moines entendaient encore et encore au fil des années :

Manger peu, dormir peu, parler peu : ce sont les actions du pratiquant. Manger beaucoup, dormir beaucoup, parler beaucoup : ce sont les actions d'un insensé.

PAṬIPADĀ

Les moines s'adonnent souvent à des observances spéciales afin de sortir de leur ornière ou dans l'espoir d'accélérer leur pratique. En agissant de la sorte, ils exercent au moins des capacités de diligence, de vigueur et de renoncement, qui sont toutes des qualités importantes à cultiver pour les moines. Cependant, Luang Por rappelait à ceux de ses disciples enclins à miser sur une ascèse radicale mais non durable de regarder de près l'intention qui se cachait derrière leurs démarches. Une courte période d'efforts héroïques suivie d'une longue période de récupération paresseuse n'était pas, insistait-il, une stratégie sage ou efficace pour faire face aux souillures mentales. Le désir d'obtenir des résultats contamine trop facilement un esprit ainsi constitué. Pour lui, la clé du succès était *paṭipadā* : une pratique régulière, cohérente et continue* - la tortue plutôt que le lièvre.

Ne faites pas attention au fait que vous vous sentiez diligent ou paresseux. Normalement, les gens font les choses quand ils se sentent diligents et s'arrêtent quand ils se sentent paresseux ; mais en tant que moines, ce n'est pas ainsi que nous nous

* C'est la définition adoptée par la tradition de la forêt thaïlandaise. En fait, ce mot pāli signifie simplement "manière de pratiquer" et peut être bénéfique ou non selon le contexte. Ici, il peut être compris comme une abréviation de "*sammā paṭipadā*", ou "pratique juste".

comportons. Que nous nous sentions paresseux ou diligents, nous pratiquons. Nous n'avons d'autre intérêt que de nous détacher des choses, de les abandonner, de nous entraîner. Nous sommes assidus jour et nuit, cette année et l'année prochaine, à toute heure, indifférents aux sentiments de paresse ou de diligence, au chaud ou au froid. Nous continuons simplement à pratiquer. Cela s'appelle *paṭipadā*.

Parfois, les moines sont vraiment enthousiastes et soutiennent l'effort pendant six ou sept jours. Mais quand ils voient qu'ils n'arrivent à rien, ils abandonnent. Et puis ils perdent vraiment les pédales pendant un certain temps, bavardant et socialisant de manière irréfléchie, jusqu'à ce qu'ils reprennent leurs esprits et fassent de nouveaux des efforts acharnés pendant quelques jours. Puis ils abandonnent à nouveau jusqu'à la prochaine fois qu'ils se sentent inspirés, et cela devient le mode de comportement. C'est comme les gens qui se jettent dans leur travail comme s'il n'y avait pas de lendemain - creuser des champs, défricher des arbres, déblayer des collines - et qui, lorsqu'il est temps de faire une pause, jettent leurs outils et s'en vont sans les ranger. Le lendemain matin, les outils sont complètement recouverts de boue.

Puis ils redeviennent enthousiastes pour le travail et, le soir venu, ils jettent à nouveau leurs outils. Ce n'est pas ainsi que l'on prépare les champs pour la culture, et il en va de même pour notre pratique. Si vous ne pensez pas que *paṭipadā* est important, vous n'aurez aucun succès. *Paṭipadā* est absolument vital.

Faire du feu était une autre des analogies préférées de Luang Por pour ce principe, une analogie qui lui permettait de jouer une petite pantomime favorite. Tout en parlant - et avec un grand sourire - il mimait l'imbécile qui frotte deux bâtons l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'il se fatigue ou s'ennuie, les pose un moment avant de les reprendre, pensant continuer là où il s'était arrêté. Finalement, il abandonne tout et aggrave son erreur en insistant sur le fait qu'il sait par expérience qu'il n'est pas possible de faire du feu en frottant des morceaux de bois l'un contre l'autre. Il y a du feu là, dit Luang Por, mais vous ne le produirez que si vous continuez à frotter les bâtons sans interruption jusqu'à ce que la température critique

soit atteinte. De la même manière, la pratique ne peut porter ses fruits que si elle est développée de manière tout aussi régulière. De courtes périodes d'effort, aussi intenses soient-elles, ne peuvent créer l'élan nécessaire.

Un pêcheur jette son filet et attrape un énorme poisson. Il a peur que le poisson saute hors du filet et s'échappe. Il est si anxieux qu'il s'agrippe sauvagement au poisson, luttant pour l'attraper. Soudain, comme il le craignait, le poisson sort du filet, mais il s'échappe parce que ses efforts pour le saisir étaient trop violents.

Il y a un vieux dicton qui dit : "Doucement, doucement, mais pas trop doucement". C'est notre pratique. Continuez à ressentir les choses, à les éprouver. N'abandonnez pas. Vous devez examiner l'esprit, comprendre de quoi il s'agit. Essayez de continuer la pratique, de la rendre assidue. Si vous vous sentez paresseux, faites la pratique. Si vous ne vous sentez pas paresseux, faites la pratique. C'est ce genre de continuité qui est nécessaire.

Il répétait souvent que le désir d'obtenir quelque chose ou de devenir quelque chose saboterait toujours l'effort le plus déterminé :

Le Bouddha a enseigné que faire des efforts, c'est abandonner, lâcher prise, se désengager de l'attachement. Il ne devrait y avoir aucun désir de devenir et de naître, d'obtenir ou d'être quoi que ce soit.

Cet effort devait être constamment observé et ajusté, le but étant d'atteindre un niveau d'équilibre appelé "*por dee*", "juste ce qu'il faut". Luang Por définit comme "pratique juste" le fait de fournir un effort qui, moment après moment, est maintenu à l'intensité optimale pour atteindre son objectif.

L'effort n'est pas limité à une posture particulière. Vous pouvez le faire en vous tenant debout, en marchant, en vous asseyant et en vous couchant. On peut réaliser le Dhamma en balayant des feuilles, ou simplement en regardant un rayon de soleil. Il est essentiel que la pleine conscience soit constamment éveillée. Pourquoi ? Parce que lorsque vous êtes déterminé à discerner la

vérité, vous avez la possibilité de réaliser le Dhamma à tout moment et en tout lieu.

CONNAÎTRE LE MOMENT PRÉSENT

Luang Por disait souvent que le moment présent englobe tout : il inclut le passé et le futur car il est le résultat du premier et la cause du second. Pour cette raison, développer la capacité de demeurer avec clarté dans le moment présent est peut-être la plus fondamentale de toutes les techniques de méditation. Cependant, selon Luang Por, la valeur de cette technique ne réside pas seulement dans le calme lucide qui résulte du lâcher-prise de la mémoire et de l'imagination - c'est dans le moment présent que la sagesse peut être cultivée :

Dans la pratique du Dhamma, tout ce que vous avez à faire est de continuer à regarder le moment présent... Regardez l'instabilité, l'impermanence, et la "conscience du Bouddha" naîtra et grandira. Continuez à voir la vérité en toutes choses - qu'elles sont impermanentes. Le plaisir et la douleur surviennent et sont impermanents, on ne sait pas combien de temps ils vont durer. Si notre esprit voit la durée incertaine des choses, le problème de l'attachement diminuera progressivement.

Le passé était fini, l'avenir n'était pas encore arrivé. La souffrance, sa cause, sa cessation et le chemin vers la fin de la souffrance se trouvent tous dans le moment présent.

Cette pratique consistant à rester dans le présent est une culture mentale. Pour le dire simplement, nous devons être attentifs, avoir une conscience et un souvenir constants, savoir ce qui se passe en ce moment, ce que nous pensons, ce que nous faisons, ce qui se passe en nous. Nous devons examiner notre esprit, être constamment attentifs à notre humeur, à nos pensées, savoir si nous éprouvons des sentiments agréables ou désagréables, si nous sommes dans le bien ou le mal. En réfléchissant, en enquêtant de cette manière, la faculté de sagesse s'est déjà manifestée ... les yeux voient une forme, les oreilles entendent un son, le nez sent une odeur, la langue fait l'expérience d'une

saveur, le corps expérience un toucher - tout ce qui est ressenti est connu. Que nous pensions que quelque chose est bon ou mauvais, que nous l'aimions ou non, tout cela est impermanent, insatisfaisant et ne fait pas partie de soi. Le Bouddha nous a enseigné à poser ces choses, à ne pas nous y accrocher. Cela s'appelle résoudre les problèmes.

MAI NAE

Au cours des cinq ou six dernières années de sa carrière d'enseignant, la plupart des enseignements du Dhamma de Luang Por furent enregistrés sur cassette audio. Dans cette collection d'enseignements, aujourd'hui préservée sous forme numérique, Luang Por traite d'une grande variété de thèmes, parmi lesquels se distingue un enseignement fréquemment répété, celui de "mai nae". L'expression "mai nae", qui se traduit par "incertain", "imprévisible", "changeant" ou "indéfini*", est un terme de tous les jours que tous les auditeurs de Luang Por auraient immédiatement compris. Par exemple, un agriculteur à qui l'on demande, à la saison des semailles, s'il s'attend à avoir une bonne récolte cette année-là, répondra très probablement : "Mai nae. Si nous avons assez de pluie, tout devrait bien se passer". L'expression "mai nae" est ici une simple reconnaissance du fait que les choses, affectées par de nombreuses conditions variables (par exemple, la quantité de pluie tombée), ne sont donc jamais complètement prévisibles.

Luang Por enseignait à ses disciples à pratiquer la perception de "mai nae" comme moyen de cultiver la sagesse. En se rappelant constamment que les phénomènes internes et externes étaient "mai nae", ils développaient *aniccaṣaṅṅā* (la perception de l'impermanence) et, avec la pratique, la perception associée de *dukkha* (la nature intrinsèquement imparfaite et finalement insatisfaisante de l'expérience) et *anattā* (la nature conditionnée et dépourvue de soi de l'expérience). Ces perceptions des "trois caractéristiques de l'existence" créaient une voie pour *vipassanā*, l'intuition profonde et sans paroles qui déracine les souillures et conduit à la fin de la souffrance.

* Le mot pāli le plus proche de l'idée de "mai nae" est "*vipariṇāma*", généralement rendu en français par "susceptible de changer".

La pratique de “mai nae” tire son pouvoir de la confrontation directe avec la tendance innée des êtres non éveillés à investir l’expérience d’une apparence de solidité. Ce sentiment, que les choses à l’intérieur et à l’extérieur de nous sont réelles et substantielles, est fondé sur des hypothèses non examinées. La perception du changement devint l’outil le plus souvent recommandé par Luang Por pour remettre en question ces hypothèses. Luang Por choisit d’utiliser l’expression “mai nae” plutôt que la plus traditionnelle “*aniccam*” ou “impermanent”, afin d’apporter un regard neuf sur le développement de la sagesse. Pour ses disciples, “mai nae” était une idée familière, accessible, profondément ancrée dans la culture. Elle démystifiait la pratique du Dhamma et la rendait instantanément concrète.

L’accent spécifique de la pratique de “mai nae” peut être examiné en la comparant à la phrase semblable “ceci aussi passera”. Alors que “cela aussi passera” nous rappelle un avenir au-delà de l’expérience présente et la met ainsi en perspective, “mai nae” met l’accent sur la nature du phénomène présent lui-même.

Dans la vie quotidienne, Luang Por enseignait que la réflexion “mai nae” était particulièrement efficace pour traiter l’attachement aux idées et aux points de vue. Dans ce contexte, le mot pourrait être mieux traduit par “peut-être pas”. Lorsque l’esprit est sur le point de tirer une conclusion ou de sauter à une conclusion, lorsqu’il est sur le point de porter un jugement sur quelque chose, il enseignait au méditant à se souvenir de “peut-être pas”. Peut-être que ce n’est pas comme ça, peut-être que ce n’est pas comme ça que ça s’est passé, peut-être que ce n’est pas comme ça qu’il ou elle est vraiment. Chaque fois que le sentiment de certitude surgit, les méditants doivent le tempérer par un léger “peut-être pas”. Même s’ils étaient convaincus, ils devaient réserver une petite place dans leur esprit à la possibilité de se tromper : “Oui, mais peut-être - juste peut-être - pas”. De cette manière, l’esprit devait devenir plus prudent et nuancé dans ses attitudes.

Luang Por accordait à cette pratique la plus grande importance : “Mai nae est le Bouddha lui-même”, disait-il, “C’est le Dhamma”. Il enseignait le rappel de “mai nae” à la fois comme un moyen de rééduquer l’attitude d’une personne vis-à-vis de sa propre vie et comme une technique spécifique de méditation. Lorsque des obstacles surgissaient au cours

d'une séance, il encourageait le méditant à reconnaître l'obstacle comme "mai nae", ou "changeant", avant de revenir à la respiration. Au fur et à mesure que l'esprit devenait plus subtil, cette perception accumulée de "mai nae" - que tout ce qui surgit ne dure pas - est un exercice de la sagesse qui garantit que l'esprit ne tombe pas dans le piège de s'attacher à la joie ou à la quiétude, et est prêt à développer vipassanā.

Lorsque vous voyez clairement l'impermanence, vous devenez un vrai moine. En voyant l'impermanence, l'instabilité de la forme, des sentiments, des perceptions, des formations mentales et de la conscience, l'esprit ne s'attache pas aux cinq agrégats.

Peu importe ce dont il s'agit - même si quelque chose se produit qui vous bouleverse au point que des larmes se forment dans vos yeux - rappelez-vous : "C'est mai nae. Gardez toujours cela à l'esprit, avec votre *sati*, avec votre vigilance. Que vous soyez satisfait ou mécontent, que vous pensiez que ceci est bon ou mauvais, considérez tout cela comme "mai nae" et vous pourrez vous libérer de votre attachement. Lorsque vous voyez les choses comme étant finalement sans valeur, le lâcher-prise se produit automatiquement. 'Mai nae' est l'objet de vipassanā.

Quand quelque chose se présente, appelez-le "mai nae". N'oubliez pas ce mot. Ne le laissez pas tomber. Le Bouddha nous a appris à ne pas nous accrocher à ce qui est bon ou mauvais. Quoi qu'il arrive, regroupez vos ressources dans ce mot. Il est la source de la sagesse et l'objet de vipassanā. Faites-en votre centre d'attention constant ; il vous emmènera au-delà du doute... 'mai nae' est un outil pour déraciner l'attachement à l'expérience. Il vous permettra de voir le Dhamma clairement.

L'un des moyens par lesquels Luang Por cherchait à inculquer le principe du "mai nae" dans l'esprit de ses disciples était de maintenir un élément d'imprévisibilité dans leur vie quotidienne. Des changements étaient introduits dans le programme monastique sans avertissement préalable et sans indication de leur durée. Un moine qui se préparait pour la retraite annuelle des pluies à Wat Pah Pong pouvait être informé un jour ou deux avant le début de la retraite qu'il la ferait ailleurs, qu'il devait rassembler ses affaires, nettoyer son kuti et être prêt à partir dans l'heure pour un monastère situé à des centaines de kilomètres. C'était un style

qui tenait les moines en alerte et qui permettait à Luang Por de créer une atmosphère singulière dans son monastère, où les effets apaisants de la simplicité et de la répétition étaient renforcés par le sentiment que rien n'était acquis. Ajahn Jun se souvient de la façon dont les plans pouvaient changer en un seul instant :

“Il me disait : “Prenez votre bol et vos robes. Nous allons à tel ou tel endroit”. Le temps que je revienne avec mes affaires, il disait : ‘Changement de plan’. Cela se produisait si souvent que j’avais un vrai sens du “mai nae” ... Par la suite, j’ai compris que cela signifiait diviser les choses à 50/50, peut-être/peut-être pas. J’ai adopté “mai nae” comme mon principe directeur de ma pratique.”

POR DEE

“*Por dee*” était un autre mot courant que les disciples de Luang Por entendaient souvent. *Por dee*” signifie “juste ce qu’il faut”, ou “juste la bonne quantité”. Il s’agit de la quantité optimale, ni trop ni trop peu. Si une robe est bien ajustée, ni trop longue ni trop courte, alors elle est *por dee*. Pour certaines personnes, une période de méditation assise de trente minutes peut être *por dee* ; pour d’autres, le *por dee* peut durer une heure ou plus.

“*Por dee*” est le terme que Luang Por utilisait lorsqu’il voulait parler de la Voie du Milieu de manière plus informelle. Il disait que la capacité de se mettre en mode *por dee* pour n’importe quelle activité est au cœur même de la pratique du Dhamma. Il racontait souvent l’histoire du Vénérable Soṇa à qui le Bouddha avait appris à pratiquer la méditation de la même manière qu’il avait joué du luth dans le passé, avec des cordes ni trop tendues ni trop lâches*.

Luang Por enseignait à ses disciples à développer une sensibilité à ce qui était *por dee* dans tous les domaines de leur vie. Au moment des repas, être conscient de *por dee* signifiait prendre juste assez de nourriture pour remplir l’estomac, mais pas au point de trop manger et de provoquer la somnolence ou la paresse. Au moment du sommeil, *por dee* signifiait

* AN 6.55

prendre suffisamment de repos pour rafraîchir le corps, mais pas au point d'être indolent. Tout doit être "ni trop rapide, ni trop lent, ni trop serré, ni trop lâche". Il mettait en garde contre l'idée que le maintien de por dee comme norme impliquait une modération fade en toutes choses. Por dee devait être évalué en fonction de la mesure dans laquelle une action était propice à la résolution d'un problème ou à la réalisation d'un objectif. À certains moments et en certains lieux, une pratique peut sembler extrême à court terme, mais en ce qui concerne le progrès global, elle peut en fait être por dee. Dans toute entreprise, por dee représente l'optimum, la stratégie la plus efficace.

Mais comment un moine pouvait-il savoir quand sa pratique était por dee ? Luang Por répondait à cette question par une comparaison :

C'est comme si vous vouliez faire naviguer un bateau en ligne droite sur une rivière au débit rapide. Vous ne dirigez pas votre bateau en ligne droite. Vous visez légèrement en amont, en laissant la force du courant vous entraîner un peu en aval, et ainsi, vous traversez en ligne droite. De la même manière, il est plus sage de placer votre pratique à un niveau légèrement plus exigeant que ce que vous croyez être "por dee" et de permettre à la force de la souillure de vous entraîner vers le bas jusqu'au niveau correct.

Je vous enseigne à manger peu, à dormir peu, à parler peu - tout doit être petit ! Mais est-ce por dee ? En fait, ce n'est pas le cas ; cela n'a pas atteint cette cohérence, mais je l'enseigne pour vous permettre de reconnaître por dee, la justesse, pour vous permettre de voir ce qui est approprié pour vous... Se bousculer n'est pas bien. Il faut savoir équilibrer les différents intérêts jusqu'à ce que vous trouviez la bonne quantité. S'il y a trop peu, ajoutez-en. S'il y en a trop, enlevez-en un peu. C'est la bonne pratique, c'est por dee.

Dans les Suttas, le Bouddha enseigne la Voie du Milieu qui évite les deux extrêmes que sont l'indulgence sensuelle et l'ascétisme vide. Luang Por aimait élargir le sens de ces deux extrêmes pour y inclure ce qu'on aime et ce qu'on n'aime pas, le plaisir et la douleur. Ce faisant, il cherchait à faire comprendre que l'enseignement ne portait pas tant sur une approche

générale du développement spirituel que sur une attitude de chaque instant à l'égard des états mentaux :

La “justesse” consiste à ne pas se laisser entraîner vers l'un ou l'autre des deux extrêmes :

Kāmasukhallikānuyoga : être perdu dans le plaisir, le confort et le bonheur ; se complaire dans des pensées d'être bon, excellent, sublime ;

Attakilamathānuyoga : aversion, souffrance, répulsion, colère.

Ces deux extrêmes ne sont pas des chemins qu'un moine doit suivre Le moine voit ces chemins, mais il ne les suit pas, il ne s'y attache pas. Afin d'atteindre la paix, il les lâche, il les abandonne.

La capacité de maintenir la pratique à ce niveau optimal, por dee, dépendait de la sagesse et de la perception du caractère changeant.

La pratique devient por dee lorsque vous reconnaissez l'impermanence de chaque état mental qui se présente et que vous dites à votre esprit que c'est “mai nae”. Supportez patiemment ce moment. Ne vous éloignez pas de cette connaissance et ne battez pas en retraite. Persistez à ce point, et avant longtemps vous arriverez à la vérité.

Les responsables des communautés devaient également se référer constamment au sens de por dee, que ce soit dans la mise en œuvre des règlements monastiques ou dans l'établissement du programme quotidien. Dans ce contexte, por dee devait être considéré comme un équilibre temporaire qui devait être régulièrement recalibré, plutôt que comme une norme qui, une fois atteinte, pouvait être maintenue à long terme. Après un premier élan d'enthousiasme, on assistait à un lent mais inexorable relâchement des normes, jusqu'à ce qu'un discours d'admonestation de Luang Por vienne rétablir la norme. Reconnaisant ce schéma, Luang Por commençait chaque nouveau cycle du côté strict de por dee, afin de retarder le processus. Une fois, lorsqu'un moine se plaignit que la norme établie par Luang Por était trop stricte et trop rigoureuse, Luang Por répondit :

La rigueur, c'est bien. D'ici peu, elle se relâchera d'elle-même.

APPRENDRE DE LA NATURE

En fondant son monastère dans une forêt, Luang Por respectait une tradition vénérée qui remonte à l'époque du Bouddha lui-même. Presque tous les monastères fondés par le Bouddha au cours des quarante-cinq années de son ministère étaient situés dans des zones boisées. Si le cadre de ces monastères variait considérablement en terme de caractère sauvage - allant de vergers bénins à des fourrés de jungle et des flancs de montagne redoutables - ils avaient tous certaines caractéristiques en commun :

... n'étant ni trop loin ni trop près d'un village, convenant aux allées et venues, accessibles à ceux qui recherchent ce qui est profitable (c'est-à-dire le Dhamma), peu fréquentés le jour, calmes et tranquilles la nuit, [possédant] une atmosphère de solitude, non perturbée par les gens, convenant à la réclusion.

Vin Mv 1.13

Depuis l'époque du Bouddha, les moines dont l'esprit était libéré de toute souillure mentale, capables de vivre dans n'importe quel environnement sans souffrance mentale, ont presque toujours préféré les arbres et le silence aux bâtiments et au bruit. Il semblerait que les forêts et les lieux solitaires soient l'habitat naturel de l'arahant. L'un des passages les plus surprenants du Canon pāli est le verset lyrique attribué à Vén. Mahā Kassapa, le grand ascète et probablement le moine le plus bourru et le plus rébarbatif mentionné dans les Suttas :

*Comme des pics imposants de sombres nuages bleus,
Ces rochers sont comme de splendides édifices,
où les voix mélodieuses des oiseaux remplissent l'air,
Ces hauteurs rocheuses ravissent mon cœur.*

*Avec des clairières rafraîchies par la pluie,
Résonnant des chants des oiseaux à crête,
Les falaises auxquelles les sages recourent,
Ces hauteurs rocheuses ravissent mon cœur.*

Th 1067-68

Dans nombre de ses discours, le Bouddha encourageait les moines à vivre dans la forêt. L'importance vitale que le Bouddha attribuait à cela peut être perçue par sa déclaration selon laquelle tant que les moines continueraient à trouver satisfaction en vivant dans la forêt, le Dhamma-Vinaya ne déclinerait pas.

Les avantages à vivre dans la forêt sont d'abord d'ordre physique : dans un climat chaud, les arbres fournissent une ombre fraîche qui permet aux moines de pratiquer la méditation assise et en marche tout au long de la journée. Deuxièmement, vivre dans la forêt permet de s'isoler physiquement des expériences perturbantes et stimulantes qui peuvent troubler l'entraînement.

Dans la perspective bouddhiste, la relation humaine à l'expérience des sens, par l'intermédiaire des yeux, des oreilles, du nez, de la langue, du corps et de l'esprit, peut être conçue comme une addiction. Dans cette analogie, le monastère de la forêt s'apparente à un centre de désintoxication. De même que ces institutions sont situées loin de l'environnement dans lequel la dépendance du patient s'épanouit, de même le monastère de la forêt offre une distance par rapport aux influences du monde. Tant que l'esprit n'est pas fort, l'exposition inutile aux phénomènes déclencheurs d'un comportement de dépendance compromet les efforts pour libérer l'esprit.

Les plaisirs des sens ne sont pas condamnés comme étant mauvais. On considère cependant qu'ils ont des effets puissants sur l'esprit non éveillé et qu'ils empêchent de progresser dans le Dhamma. Le monde des sens est considéré comme attirant l'esprit vers l'extérieur d'une manière qui est intrinsèquement agitée, tandis que l'intoxication qui résulte des plaisirs des sens, le désir de les prolonger et de les accroître, supplantent facilement les jugements moraux. La nature absorbante des plaisirs des sens empêche le développement de la subtilité de la perception des états internes qui doit être maintenue pendant de longues périodes pour une culture spirituelle efficace. Pour ces raisons, le moine vit dans un environnement où l'opportunité de profiter de tels plaisirs est extrêmement réduite. En simplifiant son monde, il est capable de comprendre plus clairement comment il fonctionne.

Luang Por faisait souvent référence aux trois types de réclusion (*viveka*) mentionnés dans les textes. La réclusion physique fournit les conditions

optimales pour la réclusion mentale, c'est-à-dire l'état de concentration "préservée" des entraves. Ceci, à son tour, crée la base de la libération ultime des souillures.

Le Bouddha enseignait que le son est comme une épine qui empêche l'esprit d'entrer dans des états profonds de calme méditatif*. Les monastères de la forêt offrent un répit des bruits les plus envahissants (bien qu'en Thaïlande aujourd'hui, rares sont ceux qui ne sont pas affectés par les bruits de la circulation routière et des haut-parleurs des villages).

Et pourtant, les forêts d'Asie du Sud-Est ne sont pas des lieux silencieux. Pendant la saison des pluies en particulier, elles palpitent de vie. La chaleur et l'humidité que les humains trouvent si irritantes, semblent amplifier l'exubérance des autres créatures. Le volume des bruits qu'elles produisent peut être considérable. Le chant des oiseaux, le mugissement nocturne et grave des grenouilles "*eung ang ! eung ang !*" après une forte pluie, le "*tuk gae !, tuk gae !*" des geckos, le chœur des cigales perçant le crépuscule - ces sons sont aussi familiers aux moines de la forêt que le bruit de la circulation aux citadins.

Curieusement, le bruit de la forêt, même lorsqu'il est le plus intense, ne nuit pas au sens de la paix dans le monastère. Ce sont plutôt les associations évoquées par les sons que leur impact auditif qui dérangent le méditant. Luang Por plaisantait un jour en disant que si un moine nouvellement ordonné pouvait entendre des oiseaux chanter à tue-tête dans un arbre à l'extérieur de son kuti et ne pas le remarquer, le plus léger son d'une chanteuse, provenant d'un haut-parleur du village et se propageant dans la forêt, pouvait lui faire perdre la tête.

Les moines qui s'engagent sur la voie de la pratique ont toujours été attirés par les forêts, car les environnements isolés favorisent le développement de la retenue des sens, de la diminution des désirs, du contentement, de l'amour de la solitude et de l'introspection - les vertus essentielles de la vocation monastique. Vivre dans la nature exige de prendre soin de son environnement et de le respecter, ainsi que d'accepter patiemment un monde sur lequel on n'a qu'un contrôle limité. Alors que les rythmes de la vie urbaine, créés par l'homme, sont trépidants, délibérés et stressants,

* AN 10.72

les rythmes de la nature sont cycliques et intemporels et exercent un effet calmant constant sur l'esprit. Mais le plus grand avantage de la vie dans la forêt est peut-être que le moine est entouré de processus naturels démontrant à tout moment la nature de l'apparition, de la croissance, de la décomposition et de la disparition. L'étude interne de ces caractéristiques est considérablement améliorée lorsqu'elles se révèlent dans le monde extérieur.

Luang Por encourageait ses disciples à s'éveiller aux vérités simples qui les entouraient :

La nature est pleine d'enseignements pour nous tous. Une personne sage apprend des choses qui l'entourent dans la forêt : la terre, les rochers, les arbres, les plantes grimpantes. C'est comme si toutes ces choses étaient prêtes à nous donner des conseils et des enseignements... Si nous y réfléchissons bien, nous verrons que les formes, etc. ne sont nos ennemis que parce que nous manquons encore de sagesse. En fait, elles sont d'excellents enseignants.

Il faisait une analogie avec ses tentatives de nourrir les poulets de la forêt lorsqu'il vint pour la première fois vivre à Wat Pah Pong. Après avoir vérifié à maintes reprises qu'il n'y avait pas de danger, ces créatures méfiantes et soupçonneuses finirent par découvrir que le riz qu'il répandait sur le sol était en fait sans danger. Ainsi, ils ont fini par comprendre que ce qu'ils considéraient à l'origine avec une grande méfiance était un grand avantage pour eux. De la même façon, il dit que les sages finissaient par voir que les objets des sens qu'ils avaient auparavant perçus comme dangereux pour leur pratique, ne l'avaient été qu'à cause d'une "pensée erronée, d'une vue erronée, d'une réflexion erronée". En fait, les objets des sens fournissaient des connaissances utiles et les moyens de réaliser la libération.

Vivre dans la forêt était bénéfique à bien des égards pour la pratique du Dhamma, mais il ne fallait pas s'y attacher. Les moines devaient se garder de se contenter de la paix de l'esprit purement superficielle qu'ils éprouvaient en vivant dans un environnement isolé des objets des sens perturbateurs et distrayants. Ils devaient constamment se rappeler qu'il s'agissait d'un moyen de parvenir à une fin :

Nous ne nous éloignons pas des formes, des sons, des odeurs, des saveurs, des sensations physiques et des objets mentaux comme un aveu de défaite, mais pour nous entraîner, pour cultiver notre sagesse.

La libération ne consistait pas à s'échapper du monde des objets des sens, mais à transformer l'expérience de ceux-ci par la sagesse.

Une année, Luang Por envoya un moine australien, Ajahn Jagaro, passer la Retraite des Pluies dans un monastère affilié situé à plus de 150 kilomètres de Wat Pah Pong. Pendant la retraite, Luang Por lui rendit visite.

Luang Por : Comment allez-vous, Jagaro ? Pourquoi êtes-vous si mince ?

Ajahn Jagaro : Je souffre, Luang Por. Je ne me sens pas très bien.

Luang Por : Pourquoi souffrez-vous ? Pourquoi êtes-vous malheureux ?

Ajahn Jagaro : C'est parce que je vis si loin de mon maître.

Luang Por : Qu'est-ce que vous voulez dire ? Vous vivez avec six Ajahns, est-ce que cela ne vous suffit pas ?

(Un regard perplexe).

Luang Por : Ajahn Yeux, Ajahn Oreilles, Ajahn Nez, Ajahn Langue, Ajahn Corps et Ajahn Esprit. Ce sont vos maîtres. Écoutez-les bien, observez-les bien et vous deviendrez sage.

L'observation des animaux qui partageaient la forêt avec le Sangha pouvait également être une source d'inspiration, même si, comme c'était le cas à Wat Pah Pong, il y avait peu de grands animaux à voir. Au milieu des années 1950, la plupart des grands animaux sauvages indigènes du nord-est de la Thaïlande, tels que les tigres, les sangliers et les éléphants, avaient disparu des zones rurales de la région d'Ubon, ne subsistant que dans les zones montagneuses plus éloignées, aux frontières du Laos et du Cambodge. À Pah Pong, situé relativement près d'un certain nombre de villages établis de longue date, seuls de petits animaux ont survécu : poulets sauvages, écureuils et tamias, renards volants, lémuriens volants, tortues, serpents, chats civettes, cerfs souris et diverses sortes d'oiseaux. Au fil

des années, Luang Por fit tout ce qu'il put pour encourager la population locale à abandonner la chasse. Mais bien qu'il ait obtenu quelques succès notables, le déclin général de la chasse était probablement dû autant à la décimation des animaux chassés qu'à une plus grande retenue de la part des chasseurs.

Indépendamment de ce qui se passait à l'extérieur de ses portes, Luang Por était au moins capable de maintenir le monastère comme un refuge pour les créatures vulnérables. Sur le grand panneau situé à l'entrée du monastère, il était clairement indiqué que le monastère était un sanctuaire, un "*khet abhaytan*", littéralement une zone dans laquelle le don de la libération de la peur est offert à tous les êtres.

Souvent, les animaux de la forêt étaient les sujets des homélies prononcées devant le Sangha, tout particulièrement les poulets de la forêt :

Regardez comme les poulets de la forêt sont alertes, comme ils se méfient du danger ! Et ce ne sont pas des gloutons : dès qu'ils prennent conscience d'une menace, même pendant qu'ils mangent, ils se sauvent ! Ces poulets de la forêt sont vigilants, ils se protègent. Et ils peuvent voler haut. Quand ils dorment, ils se reposent sur les branches et les cimes des arbres, chacun pour soi.

Pas comme les poulets domestiques. Ils mangent beaucoup, ils sont lourds, ils sont encombrants. Ils ne peuvent pas voler haut. Ils n'ont pas d'initiatives. Même si l'un d'entre eux parvient à s'enfuir, il se fait rapidement déchiqueter par les chiens. Les poulets domestiques reçoivent de l'attention de la part des humains, on s'occupe d'eux et cela les rend insouciant.

Les poulets de la forêt sont différents, ils sont alertes et autonomes. Ils vaquent à leurs occupations sans faire d'histoires. Ils sont ponctuels : qu'il pleuve ou qu'il vente, même s'il fait un froid glacial, quand il est temps de chanter, ils chantent. En fait, ils sont si fiables que nous les utilisons comme réveil. Ils sont assidus dans leur travail et n'exigent jamais de récompense de qui que ce soit pour le faire. Ils vivent à l'aise dans la nature. Ils ne semblent pas s'attacher à quoi que ce soit ; c'est presque comme s'ils avaient leur propre type de pratique du Dhamma. Ils

ne pensent pas beaucoup, ils ne sont pas curieux ou sceptiques ; ils ne cherchent pas à agiter leur esprit.

TRAVAILLER AVEC LA SENSUALITÉ

Moines, je ne vois rien qui puisse troubler l'esprit d'un homme autant que la forme, le son, etc. d'une femme.

Moines, je ne vois rien qui puisse troubler l'esprit d'une femme autant que la forme, le son, etc. d'un homme.

AN 1.1-10

N'ai-je pas décrit de multiples façons l'abandon des désirs sensuels, la pleine compréhension des perceptions des désirs sensuels, la guérison de la soif des désirs sensuels, l'éradication des pensées des désirs sensuels, l'apaisement de la fièvre des désirs sensuels ?

Vin Pr 1

Moines, si une pensée sensuelle, une pensée de mauvaise volonté, ou une pensée de nuire surgit chez un moine tout en marchant (debout, assis, couché), et qu'il la tolère, ne l'abandonne pas, ne la dissipe pas, n'y met pas fin et ne l'efface pas, alors ce moine est dit dépourvu d'ardeur et de crainte sage des conséquences ; il est constamment et continuellement paresseux et dépourvu d'énergie tout en marchant (debout, assis, couché).

AN 4.11

La première infraction d'expulsion du Vinaya prévoit qu'un moine qui commet un acte sexuel perd immédiatement son statut de moine. Bien qu'il s'agisse de la plus importante des règles du Vinaya régissant l'expression du désir sexuel, ce n'est pas la seule. La masturbation, les propos obscènes et les contacts lascifs avec le corps d'une femme, par exemple, constituent des infractions majeures au Vinaya (*saṅghādisesa*), qui nécessitent des périodes de pénitence et de réhabilitation. D'autres règles exigent que les moines évitent de se retrouver seuls avec une femme ou de mener une conversation avec une femme sans la présence d'un autre homme.

La rigueur et l'exhaustivité de ces règles renvoient à certains des principes fondamentaux du monachisme bouddhiste, à savoir que le désir sexuel est l'un des plus grands obstacles aux plus hautes réalisations spirituelles ; dans un premier temps, l'expression du désir sexuel peut être habilement réfrénée par l'observation des préceptes ; le désir sexuel lui-même peut, et doit, être atténué et finalement éliminé par la pratique de l'Octuple Sentier ; le désir sexuel étant enraciné dans l'identification au corps et à l'esprit, la libération de cette identification entraîne inévitablement la cessation du désir sexuel ; un être éveillé est libre de toute pensée ou perception sexuelle.

Les exhortations de Luang Por sur le thème de la sensualité étaient généralement directes mais teintées d'humour. Parfois, il mettait en garde les moines contre les dangers de laisser les cobras étendre leur capuchon ou, pire encore, de leur permettre de cracher. Les sentiments sexuels surgissent naturellement dans l'esprit non entraîné, disait-il, car ils font partie de la nature, mais c'est un domaine dans lequel les moines doivent refuser de se complaire. Donner libre cours aux pensées et aux fantasmes sexuels était l'une des erreurs les plus insensées qu'un moine puisse commettre. Un cercle vicieux était créé. Plus le moine s'adonnait à des pensées sexuelles, plus sa méditation en souffrait. Plus sa méditation en souffrait, moins il était capable de protéger son esprit contre les pensées sexuelles. Il était très probable qu'une grave transgression du Vinaya s'ensuivrait ou que le moine quitterait l'habit.

Si vous appréciez encore la forme ou l'odeur d'une femme, vous demeurez encore dans le domaine sensuel ; vous n'avez pas encore réussi à vous détacher des objets des sens. Vous n'êtes des moines que de nom.

La triple formation constituait la base de la gestion de la sensualité. Premièrement, l'engagement envers le Vinaya, soutenu par une sage honte et une sage crainte des conséquences, devait être utilisé pour se prémunir contre le kamma créé par les actions et les paroles lascives. Deuxièmement, le fait de supporter patiemment les sentiments sexuels devait soutenir la pleine conscience pour empêcher la prolifération rapide des pensées sensuelles qui tendent à suivre une perception initiale ; en même temps, la méditation devait fournir une solution nettement supérieure au besoin humain de plaisir. Troisièmement, la réflexion

sage devait être développée afin de détruire les fausses perceptions sur lesquelles la luxure prospère.

L'importance d'une sage réflexion est vitale : la luxure est entretenue par une attention qui se limite aux parties du corps qui l'encouragent et qui néglige celles qui suscitent l'indifférence et le dégoût. Même les parties du corps physique qui provoquent la luxure ne sont capables de le faire que lorsqu'elles sont regardées d'une certaine manière et lorsque certaines informations ou perspectives sont ignorées. En ouvrant l'esprit à tous ces aspects du corps que l'esprit de luxure réprime, la luxure est privée de son fondement.

Les aspects répugnants du corps masculin des moines étaient plus facilement visibles. En s'exerçant à observer constamment leur corps avec un esprit équanime, ils ne pouvaient s'empêcher d'être confrontés au caractère peu attrayant de phénomènes tels que la sueur, le flegme, l'urine, les excréments, etc. Mais il était plus difficile de reconnaître que le corps des femmes était tout aussi grossier et rempli de parties inesthétiques que celui des hommes. Les paroles de Luang Por, destinées à désabuser les moines d'un état mental aussi grossier que la luxure, étaient donc terre à terre. En une occasion, il s'adressa à un disciple infatué :

Regardez de plus près. L'illusion naît dans votre esprit lorsque vous ne méditez pas. Allez-vous vous laisser duper par la beauté de la peau ? Considérez ce qu'il y a en dessous. Avez-vous vraiment réfléchi à cela ? Qu'est-ce qui est entré dans votre esprit pour que vous ne le laissiez pas se libérer de ces désirs ? Ils vous font souffrir !

Voulez-vous retourner en prison ? Êtes-vous amoureux de ses trous d'évacuation ? Il y a deux trous, et ce sont des trous d'évacuation. S'ils ne sont pas lavés, ils puent. Ou vous ne me croyez pas ?

Du mucus s'écoule de ces trous. Vous ne réalisez même pas que vous vous êtes entiché d'un trou d'évacuation. Elle est pleine de trous d'évacuation. Son visage en est plein. C'est fou d'être attaché à tout ça et pourtant vous en voulez toujours plus. Vous voulez toujours revenir en arrière et mourir au même endroit. Vous n'en avez pas assez ?

Le désir sensuel les a condamnés à renaître. Et une seule peine de neuf mois d'emprisonnement dans le ventre d'une femme devrait être plus que suffisante pour que quelqu'un ne veuille plus avoir à passer par là. Mais, incroyablement :

Vous avez traversé ces choses dégoûtantes d'innombrables fois auparavant, et vous n'avez toujours aucun regret.

Les comparaisons avec des trous dégoûtants ou des tuyaux d'égout étaient le point fort de Luang Por, mais lorsqu'il parlait du désir sensuel lui-même, plutôt que de son objet, ses analogies étaient plus étendues. Il soulignait que le plaisir était de courte durée et généralement suivi d'un certain inconfort. Dès que l'on a surmonté l'inconfort, on en redemande.

Faisant référence à sa propre pratique, il dit un jour :

Une fois que je suis devenu moine, j'ai eu peur de tout cela. Je voyais plus de souffrance que de plaisir dans les plaisirs sensuels. C'était comme s'il y avait une banane bien sucrée. Vous saviez qu'elle était sucrée, mais vous avez découvert qu'elle avait été empoisonnée. Même si vous étiez conscient de sa douceur, vous saviez aussi que si vous la mangiez, vous mourriez. C'était le point de vue qui était dans mon esprit tout le temps. J'étais constamment conscient du poison et je me suis donc détourné de plus en plus. Aujourd'hui, après de nombreuses années de vie de moine, le poison ne me semble pas du tout appétissant.

Quant aux cas extrêmes où aucune méditation ne pouvait réduire l'agitation mentale, Luang Por avait un conseil qui faisait frissonner les jeunes moines :

Donnez-lui un bon coup de manche de hache. Puis voyez s'il ose à nouveau lever la tête.

Mais le mot "*kāma*", ou désir sensuel, a un sens très large. Il ne se limite pas uniquement au désir sexuel.

Lorsque les gens deviennent moines, ils disent souvent combien ils sont heureux d'avoir laissé le monde sensuel derrière eux. Mais regardez de plus près la nature de l'indulgence sensuelle. Si des sentiments d'aimer et de ne pas aimer surgissent lorsque

vous voyez une forme avec vos yeux, alors vous vous livrez encore à la sensualité. Tout contact sans pleine conscience par les yeux, les oreilles, le nez, la langue, le corps ou l'esprit, est une indulgence sensuelle.

Une autre analogie pour souligner les inconvénients de la sensualité revenait au monde des chiens :

La pratique est difficile. Le maître vous instruit pour que vous vous intégrez dans le monachisme mais c'est difficile - vous êtes déjà attaché à la saveur de la sensualité. Comme les chiens. Si vous ne donnez que du riz ordinaire à manger à un chien tous les jours, il peut manger tellement qu'il devient aussi gros qu'un cochon. Mais si un jour vous versez du curry sur le riz - deux assiettes suffisent - le chien refusera ensuite le riz nature. C'est la rapidité avec laquelle l'attachement s'installe. Si nous ne réfléchissons pas à notre utilisation des quatre nécessités, les formes, les sons, les odeurs et les saveurs peuvent détruire notre pratique.

Il ne s'agissait pas pour les moines de garder le silence en permanence. Le développement de la parole juste est un élément essentiel de l'Octuple Sentier et sans lui, il serait impossible de nourrir et de soutenir les relations avec les autres moines. Néanmoins, Luang Por exhortait les moines à observer que le fait de rechercher une conversation avec des amis n'était guère plus qu'une tentative d'échapper à soi-même. Mais les habitudes sont fortes, et il n'est pas toujours facile de faire la distinction entre un propos approprié et un propos inapproprié. Il y avait donc un discours sévère sur le Dhamma, une période de rigueur, puis les conversations futiles reprenaient peu à peu, jusqu'à ce que le discours suivant les atténue à nouveau. Luang Por ne semblait pas s'attendre à ce qu'il en soit autrement. Mais il considérait qu'une norme et un idéal clairs auxquels les moines avaient du mal à se conformer, valaient mieux que pas de norme du tout. Tout au moins, la norme honorait les moines qui avaient tendance à se tenir quelque peu à l'écart. Et il était évident pour tout le monde qu'il y avait une corrélation entre le fait d'éviter les relations sociales et la dévotion à la méditation.

Le local où les moines lavaient et teignaient leurs robes était un lieu de prédilection pour les conversations vaines. Pour éviter cela, Luang Por demandait aux moines de pratiquer la méditation en marchant ou de fabriquer des bâtonnets à dents pendant qu'ils attendaient que leurs robes sèchent. Le kuti de Luang Por n'était pas très éloigné de l'atelier de teinture, et si le bruit des conversations lui parvenait, il s'approchait pour réprimander les coupables :

Vous avez encore laissé les chiens vous mordre.

TUDONG

Le terme "*Tudong*", forme thaï du mot pâli "dhutaṅga", désigne les pratiques ascétiques autorisées par le Bouddha. En Thaïlande, le mot est le plus souvent utilisé dans l'expression "*pai tudong*" ou "partir en tudong". Le tudong est la pratique par laquelle les moines marchent à travers la campagne et dans des endroits reclus, soit comme une forme de pèlerinage, soit pour trouver des endroits isolés pour méditer. Les moines en tudong conservent de nombreuses pratiques ascétiques traditionnelles, d'où l'adoption de ce nom plutôt que celui, plus précis, de "*jarik*" (Pâli : "*cārīka*"). La pratique du tudong est l'une des pratiques clés du moine de la forêt, sur laquelle Luang Por donnait de nombreux conseils :

Le Bouddha a fait l'éloge de la pratique du tudong comme étant la proclamation de la vie sainte. La "vie sainte" désigne les pratiques raffinées d'entraînement, les pratiques intérieures. La marche ou le voyage en soi n'est pas tudong. La véritable signification de "tudong", sont les pratiques entreprises au cours de ce voyage.

Il expliquait en outre :

Nous partons en tudong pour faire l'expérience de la solitude physique. Lorsque nous arrivons dans des forêts de crémation ou des vallées de montagne tranquilles, nous nous arrêtons pour méditer. Lorsque nous obtenons l'isolement de la solitude physique, cela permet l'isolement mental, et l'esprit devient lucide et calme.

Il considérait que les deux vertus les plus importantes pour le moine en tudong étaient une sage honte et une sage crainte des conséquences de ses actes. Il disait qu'en possession de ces deux qualités, "partout où un moine peut aller en tudong, son esprit sera clair".

Lorsque vous allez rendre visite à différents maîtres, ne commencez pas à comparer les différents monastères - prenez ce qui est bon dans chacun d'eux. Ne craignez pas d'avoir besoin de toutes sortes de choses et d'emporter une grande quantité de choses. Une fois que vous aurez commencé à marcher, vous verrez votre erreur et vous finirez par devoir tout donner. Le tudong consiste à préparer votre esprit à la pratique. Le savon n'est pas indispensable ; vous pouvez vous frotter avec un morceau de tissu. Il n'est pas nécessaire de prendre une brosse à dents ; un morceau de bois (mai khat) fera l'affaire. Un linge de bain et une louche suffisent pour se baigner. Vous pouvez survivre comme ça. C'est la voie du tudong.

Au milieu des années 1960, Luang Por considérait que la tradition était en déclin. Le grand respect accordé aux moines en tudong par les bouddhistes laïcs avait conduit des moines peu scrupuleux à en profiter en se faisant passer pour des ascètes afin d'obtenir des dons. S'insurgeant contre la corruption de la tradition tudong qu'il voyait autour de lui, Luang Por se référait aux idéaux tudong dont il avait hérité :

Même s'il y avait des véhicules, vous ne les utilisiez pas. Vous vous en remettiez à votre pleine conscience et à votre sagesse. Vous voyagez avec la douleur physique, vous contempriez les sensations de souffrance. Vous contempriez votre esprit. Vous alliez pour le calme, pour la pratique, pour chercher, en quête du Dhamma et de la paix. Vous alliez dans les montagnes et les forêts à la recherche de la vérité.

De temps à autre, Luang Por guidait des petits groupes de moines et de laïcs dans des expéditions de tudong. Ces voyages, généralement dans les régions les plus reculées de la province de l'Ubon, à la frontière du Laos ou du Cambodge, pouvaient durer jusqu'à deux ou trois mois. Ils permettaient à Luang Por de voir de près ses disciples faire face à l'adversité. Il se servait de leurs expériences quotidiennes comme d'un outil d'enseignement. Un morceau d'excrément humain sur le bord de

la route pouvait donner lieu à une réflexion sur le corps humain ; les champignons qui apparaissaient et les souches d'arbres morts suscitaient des homélies sur la nature impermanente des choses.

En vieillissant, Luang Por n'était plus en mesure de guider lui-même les moines en tudong. Il envoyait de temps à autre des groupes de trois ou quatre moines dans des forêts de crémation situées à l'extérieur des villages locaux. La crémation de personnes décédées de façon non naturelle (et dont l'esprit confus et malheureux était censé errer dans les environs) était une occasion privilégiée pour cette pratique. Luang Por poussait ses disciples à affronter leur peur des esprits, comme il l'avait lui-même fait de nombreuses années auparavant.

Les moines, à qui Luang Por donnait la permission de s'embarquer dans un voyage tudong, demandaient d'abord sa bénédiction et ses conseils. Ajahn Jun effectua de nombreuses marches de ce genre et se souvient de la plupart des conseils qu'il reçut. Il se souvient que Luang Por encourageait les moines tudong à revenir sans cesse aux trois refuges : le Bouddha, le Dhamma et le Sangha. Ils devaient humblement inviter les qualités de la connaissance claire, de la vérité et de la bonne pratique dans leur cœur. Le Bouddha, le Dhamma et le Sangha habitant en eux, ils seraient joyeux, énergiques et attentifs, et développeraient une sagesse permettant d'affronter de manière efficace tout problème qui pourrait survenir. Partir en tudong signifiait se tester contre toutes sortes d'obstacles. Il ne fallait pas craindre ces obstacles ni leur résister. C'est en les affrontant que les moines parviendraient à comprendre la vérité des choses.

Luang Por donnait des instructions détaillées sur la manière de minimiser les dangers provenant des êtres humains et non humains. Il conseillait d'éviter de manger de la viande dans les régions peuplées d'animaux sauvages tels que les tigres et les éléphants, car l'odeur subtile émise par le corps après la consommation de viande pouvait provoquer une attaque. Si un moine se retrouvait face à une créature sauvage, il devrait simplement rester immobile et, dans la plupart des cas, la créature passerait son chemin. Si ce n'est pas le cas, des mesures d'évitement devraient être prises. Ajahn Jun prit à cœur les conseils de Luang Por sur la façon de traiter les animaux dangereux.

“Il disait que si un animal - disons un taureau sauvage - veut vous faire du mal, il va généralement baisser la tête, mais il ne peut pas descendre

très bas. Donc, si vous ne pouvez pas vous enfuir, baissez-vous sous ses cornes et sur le côté. Ou essayez d'ouvrir votre *glot*. Si l'animal est effrayé par cela, il s'enfuira. S'il y a un fossé à proximité, descendez-y ; le taureau ne pourra pas vous encorner de manière efficace à cet endroit. Quand les taureaux sont sur le point de cogner, ils ferment les yeux. Si votre esprit est vraiment ferme, alors tenez votre position et lorsqu'il fonce, au dernier moment, éloignez-vous en faisant un léger angle. Mais vous ne serez peut-être pas assez rapide ; cela dépend de votre force d'esprit et de votre agilité.”

Luang Por expliquait également les protocoles à suivre pour séjourner dans des grottes. Celles dans lesquelles des moines ayant un mauvais *sīla* avaient séjourné dans le passé doivent être évitées. Le moine doit préciser ses intentions pures avant d'y entrer, comme le décrit Ajahn Jun :

“ Luang Por disait que s'il y avait des animaux féroces, des esprits locaux ou des divinités gardiennes dans la région, alors, en arrivant, il fallait se tenir à l'entrée et prendre la résolution suivante : “Je suis sur le point d'entrer dans cette grotte. Je viens en ami, pour vous aider à vous libérer de la souffrance, et non en ennemi pour vous faire du mal”. Vous devriez établir vos intentions de cette manière, et mettre à l'aise les animaux ou autres êtres à l'intérieur. “Il n'y a pas besoin de douter ou de se méfier de moi. Je suis venu ici pour faire des efforts dans ma méditation, pour faire le bien. Si vous souhaitez continuer à vivre ici et partager la grotte avec moi, alors faites ce que vous voulez”. Ayant d'abord pris cette résolution, dit-il, vous devriez ensuite entrer dans la grotte de façon délibérée et avec pleine conscience.”

La plus grande protection était toujours la moralité.

“Il disait que la chose la plus importante était de ne pas enfreindre mes préceptes, car si je le faisais, quelque chose de fâcheux se produirait La moralité est très importante, et vous devez essayer d'y veiller à chaque respiration, à chaque étape du chemin. Si vous enfreignez vos préceptes, toutes sortes de choses désagréables peuvent vous arriver : parfois, ce sont des maux d'estomac ; parfois, vous pouvez délirer dans votre sommeil, faire des cauchemars ; parfois, ce sont des animaux ou des esprits qui viennent vous nuire. Alors réfléchissez constamment à votre moralité.

“Luang Por disait qu’aller seul peut créer un sentiment de solitude ; être accompagné d’un ami est bénéfique. Deux est un bon chiffre. Mais si trois ou quatre personnes y vont ensemble, c’est trop, et cela entraîne souvent des complications et de l’agitation... Il me mettait en garde contre les conflits avec les autres moines et me conseillait d’être patient. Si vous partez avec un groupe de cinq moines pendant plus d’un mois ou deux, il n’en reste généralement qu’un ou deux à la fin. La combinaison de la fatigue et de la dureté de l’environnement donne lieu à des disputes sur des choses comme l’itinéraire ou l’endroit où se reposer. Certains moines peuvent être distraits ; ils oublient des choses et doivent retourner les chercher, ce qui agace leurs amis. Les problèmes sont nombreux, notamment en ce qui concerne le manque de matériel. Pour partir en tudong, il faut beaucoup de patience et d’endurance.

“Il disait que si plus d’un moine allait séjourner dans une forêt de crémation, il fallait rester à l’écart - toutefois lorsque Luang Por lui-même faisait partie du groupe, il toussait de temps en temps, juste pour vous encourager. Il insistait toujours sur le fait qu’il ne fallait pas hésiter à pratiquer. C’était correct, c’était bien... N’ayez pas peur de vous casser une jambe ou de vous blesser. Il ne faut pas avoir peur de la mort.”

Les moines se rendaient souvent dans des monastères de la forêt au cours de leur marche en tudong.

“Luang Por nous prévenait qu’il était important, lorsqu’on entrait en compagnie d’autres groupes de moines, de ne pas être vaniteux ou attaché aux conventions.”

Le principal critère de choix des lieux de séjour pendant le tudong était l’isolement. Après quelques jours passés au même endroit, les laïcs commençaient souvent à venir les voir et les bienfaits de l’isolement pour la méditation disparaissaient.

“Vous pouvez commencer à vous faire offrir de la bonne nourriture. L’endroit est beau et confortable et vous pouvez vous attacher à ces choses. C’est pourquoi il est bon de partir après trois jours ou sept jours au maximum. Vous n’allez pas en tudong pour le confort, le plaisir et la bonne nourriture. Vous y allez pour le bénéfice de votre pratique. Ne restez pas trop longtemps de façon à ne pas éprouver un sentiment de perte lorsque vous partez... Si vous restez plus longtemps, des attachements aux laïcs peuvent apparaître.”

Tudong devait éroder les souillures mentales, et non en apporter de nouvelles. Les moines doivent constamment surveiller leurs sentiments à l'égard de leur environnement.

“Si vous êtes quelque part et que vous ne l'aimez pas et que vous devez soudainement partir aujourd'hui - tout de suite ! - ou si vous aimez l'endroit et que vous voulez y rester longtemps, alors cela signifie que vous suivez l'envie et le désir.

“Luang Por nous disait que nous ne devons pas faire du tourisme. Il nous disait de regarder plutôt les paysages intérieurs. Il disait : “Vous n'avez pas besoin d'aller voir beaucoup de maîtres. Allez et restez dans les forêts de crémation. Maintenez votre pratique du chant et de la prosternation dans de tels endroits. Faites preuve de retenue et ne restez pas longtemps où que ce soit sinon vous vous attacherez aux laïcs.

“Il disait que si vous vous adressez à des laïcs, vous devez tenir compte de leur niveau de compréhension. Ne soyez pas dans le conflit ou agressif. Il nous mettait en garde contre les personnes qui venaient demander des numéros de loterie. Il disait : “Dites-leur que vous ne savez pas, et que vous leur donnerez quelque chose de mieux - les principes de la pratique. S'ils vous harcèlent et que vous ne pouvez pas vous éloigner d'eux, alors enseignez la pratique, les cinq et huit préceptes et laissez-les trouver les numéros eux-mêmes”. Examinez le caractère des gens ; ils peuvent être un danger pour vous. Mais d'un autre côté, il se peut qu'ils se soient occupés de moines auparavant. Dans ce cas, ils viendront s'occuper de vous. Le soir, ils amèneront leurs familles pour prendre les préceptes, et le jour d'Observance, ils viendront prendre les huit préceptes.

“Il donnait des conseils sur la façon de traiter les questions qui pourraient être posées Il disait que si les gens viennent vous poser des questions sur les niveaux d'absorption et de l'éveil, alors dites-leur que ces sujets ne vous intéressent pas. Notre façon de pratiquer se résume à savoir si vous pouvez abandonner l'avidité, la haine et l'illusion. Vous accrochez-vous aux choses matérielles ? Si quelqu'un vous maltraite, vous mettez-vous en colère ? Quant aux différentes absorptions, nos enseignants n'utilisent pas ces termes ; ils vous enseignent à observer votre esprit et, ce faisant, à vous libérer du piège de *Māra*.”

Luang Por disait que les moines en tudong pouvaient répandre le Dhamma par la qualité de la retenue de leurs sens. Parfois, leur comportement pouvait inspirer ceux qui les voyaient au point de les amener à demander des enseignements.

“Il raconta comment le Vénérable Sāriputta, alors qu’il était encore membre d’une autre secte, vit l’arahant Vénérable Assaji lors de sa tournée d’aumônes. La couleur de sa robe était sobre. Il semblait beaucoup plus serein dans ses mouvements que les membres des autres sectes. Il marchait paisiblement, ni trop vite ni trop lentement, mais attentif à chacun de ses mouvements et à l’environnement dans lequel il était. Vénérable Sāriputta fut inspiré et s’approcha de lui. Suite au court enseignement qu’il reçut de Vénérable Assaji, il réalisa l’entrée dans le courant et devint par la suite l’un des deux grands disciples...”

“Luang Por disait que sur le chemin de tudong, on voit des choses qu’on n’a jamais vues auparavant, on entend des choses qu’on n’a jamais entendues auparavant, et on apprend à connaître des choses qu’on n’a jamais connues auparavant. Avec de la sagesse et de la retenue, chaque expérience sur le chemin de tudong peut être bénéfique, tant pour soi-même que pour les autres.”

MÉDICAMENTS

Les moines en tudong aiment rechercher des endroits isolés pour pratiquer, mais les endroits éloignés de l’agitation du monde sont également éloignés des commodités modernes et surtout, ils peuvent être à des heures de l’hôpital le plus proche. Il est donc important qu’ils aient une connaissance des plantes médicinales afin de pouvoir utiliser ce que la nature leur offre gratuitement pour traiter leurs maladies. Dans ses mémoires, Ajahn Dilok écrit :

“Un jour, Luang Por raconta au Sangha qu’avant de partir en tudong, il pilait finement des feuilles de *giang* avec du sel, puis emballait le mélange de manière serrée dans une longueur de bambou et le faisait rôtir, ce qui laissait un bâton séché à l’intérieur du bambou. Lorsqu’il voulait en manger, il le retirait du tube avec un couteau. Il disait que si vous n’avez pas de tonique à boire l’après-midi, vous pouvez en manger un peu à la place. Pour la malaria, il recommandait de manger des feuilles de neem et environ six pouces de vigne de borapet par jour comme prophylaxie.

Si vous souffrez gravement du paludisme, vous devez piler le borapet, en extraire la sève et la boire. Certaines personnes aiment couper le borapet en petits anneaux et les faire légèrement griller avec du sel. Son arôme est aussi bon que celui du café. Luang Por disait qu’il avait appris beaucoup de ces remèdes, surtout ceux pour les morsures de serpent, de son frère Por Lah.

“Un autre médicament que les moines en tudong ont utilisé avec succès pour soigner les morsures de serpent est celui autorisé par le Bouddha dans le Vinaya. En cas de morsure de serpent, il est permis de couper du bois vivant, de le brûler et de mélanger les cendres du bois avec de l’urine et des excréments ; et après avoir filtré le tout, de le donner à la personne mordue. Cela provoque de violents vomissements et permet d’éliminer le poison.

“Un colonel de l’armée avait entendu Luang Por mentionner cette méthode à plusieurs reprises et elle était restée gravée dans sa mémoire. Un jour, il emmena un groupe de soldats en patrouille dans la jungle et l’un d’eux fut mordu par un serpent. Le colonel se souvint des paroles de Luang Por. Il demanda des dons d’excréments et d’urine. Ils furent mélangés et enfoncés dans la gorge de l’homme qui avait été mordu. Sa mâchoire était déjà raide à ce moment-là. Il devint froid, puis commença à vomir. Il survécut.”

L’idée de boire de l’urine peut sembler répugnante, mais en Inde, sa valeur médicinale est reconnue depuis l’Antiquité et le Bouddha a autorisé la consommation d’urine de vache à des fins médicales. L’ancienne génération de moines tudong de l’Isan (les jeunes générations ne sont généralement pas aussi enthousiastes) conservait l’urine humaine. Ils enterraient des pots en terre cuite contenant de l’urine, du gingembre, de la citronnelle, du galanga et de l’écorce de citron vert kaffir - parfois dilués dans l’eau, parfois non - pendant des mois, voire des années. Ensuite, ils filtraient et faisaient bouillir l’urine avec du gingembre frais et du sel. L’infusion ainsi obtenue était considérée comme un excellent remède contre les troubles digestifs.

LE MOINE

Luang Por a passé une trentaine d’années à former des moines. C’était le travail principal de sa vie. Il a connu des succès et des échecs, et il a

appris des uns et des autres. La qualité de la pratique qu'il a établie et les objectifs qu'il a fixés à ses disciples ont été remarquablement exprimés par le Bouddha lui-même dans le Dhammapada :

*Pour le moine sage,
ce sont les premières choses à cultiver : La maîtrise des sens, le
contentement, l'observation des règles du Pāṭimokkha, l'association
avec des amis sincères,
qui mènent une vie pure.*

Dhp 375-376

*De même que le jasmin se défait
de ses fleurs fanées,
de même, Ô Moine,
débarrassez-vous de la luxure et de la haine.*

Dhp 377

*C'est toi-même qui dois te corriger,
C'est toi-même qui dois te critiquer ;
Ainsi protégé et attentif,
Tu pourras, moine, vivre dans la félicité.*

Dhp 379

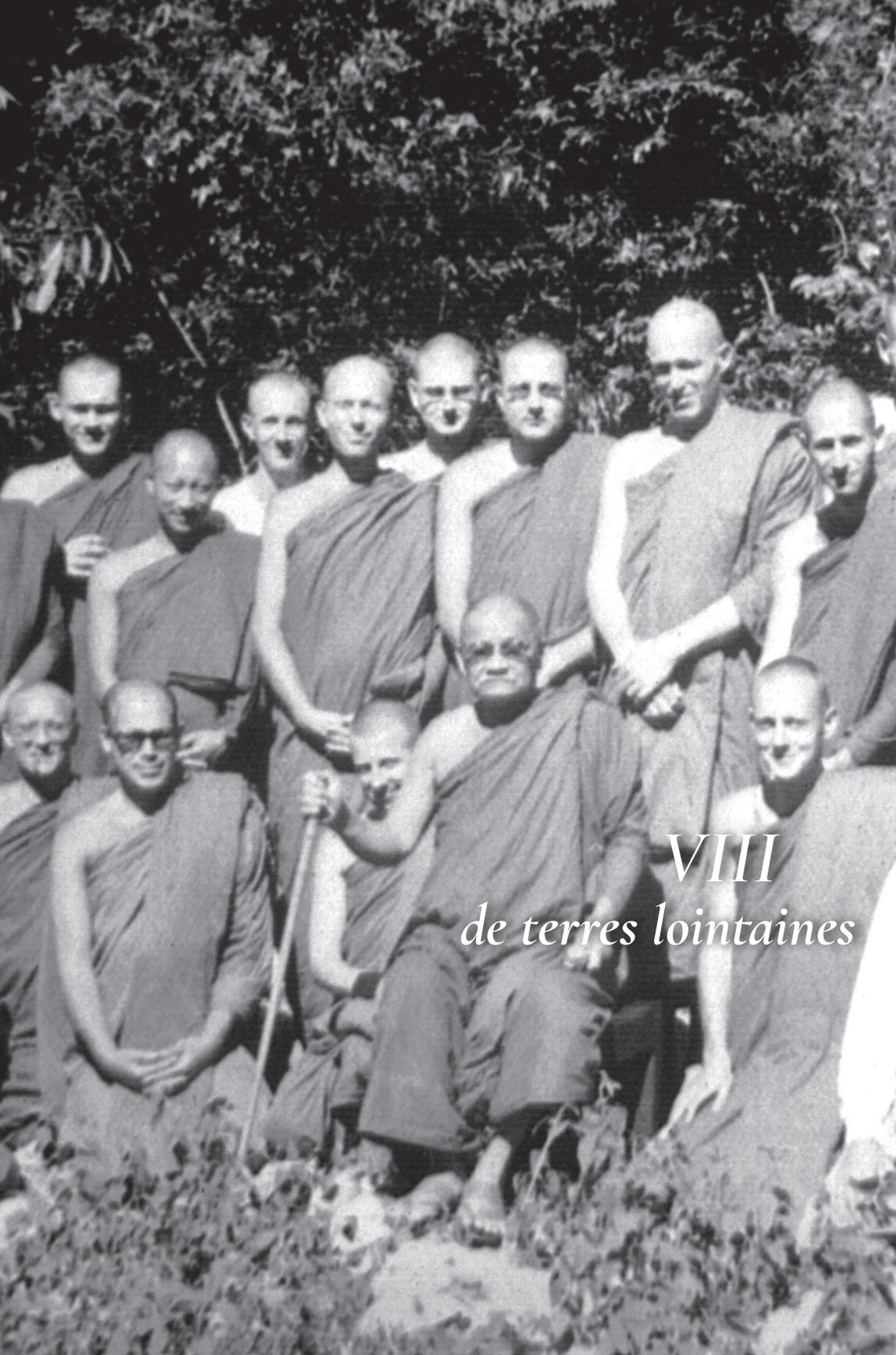
*Demeurant dans le Dhamma,
Se délectant du Dhamma,
Explorant le Dhamma,
Se souvenant du Dhamma,
Ce moine ne s'éloigne pas
Du sublime Dhamma.*

Dhp 364

*Celui qui ne saisit ni le "je" ni le "mien",
Ni dans la sphère mentale, ni dans la sphère matérielle,
Qui ne se plaint pas de ce qui n'est pas.
Une telle personne est en effet appelée un moine.*

Dhp 367





VIII
de terres lointaines

Si, en renonçant à un moindre bonheur, on peut en réaliser un plus grand, que le sage renonce au moindre considérant le plus grand bonheur.

Dhp 290

De Terres Lointaines

*Luang Por Et Le Sangha De L'ouest**

I. INTRODUCTION

FARANG

Du milieu du XIV^e siècle jusqu'à sa mise à sac par les Birmans en 1767, Ayutthaya était la capitale de la nation thaïlandaise. Établie sur une île du fleuve Chao Phraya, elle était idéalement située pour servir de port d'entrepôt à une époque où les voies terrestres étaient plus sûres que les voies maritimes et où les marchands d'Orient cherchaient à éviter d'envoyer leurs marchandises par le détroit de Malacca. En deux cents ans, Ayutthaya était devenue l'une des villes les plus cosmopolites d'Asie. Sa population d'environ un million d'habitants dépassait celle de Londres. Quelque cinq cents temples, dont de nombreuses pagodes recouvertes de feuilles d'or, conféraient à la ville une aura magique et paradisiaque qui éblouissait les visiteurs venus d'autres pays. Au milieu du XVII^e siècle, avec les communautés de commerçants français, hollandais, portugais et anglais installées à l'extérieur de l'enceinte de la ville, les habitants d'Ayutthaya s'habituaient aux Occidentaux ou "*farangs*". Les rois d'Ayutthaya employaient souvent des mercenaires étrangers

* À proprement parler, il serait plus exact d'utiliser ici le terme "non-thaï" ou "étranger". Un petit nombre de moines asiatiques, principalement japonais et chinois, ont été formés à Wat Pah Pong. Cependant, la grande majorité des moines étrangers venaient de l'Ouest, et le terme thaïlandais utilisé pour désigner les non-thaïs, "*farang*", a été spécifiquement inventé pour les Caucasiens. Pour ces raisons et pour faciliter l'usage, j'ai choisi d'utiliser le terme "Sangha occidental".

comme gardes du corps. Pour les Thaïlandais, ces étranges êtres blancs ressemblaient à une espèce d'ogre : poilus, malodorants, querelleurs et grossiers, amateurs de viande et d'alcools forts, mais possédant d'admirables compétences techniques, notamment dans les arts de la guerre.

Les ogres avaient une religion - des prêtres et des moines les accompagnaient - mais elle ne plaisait pas aux Thaïlandais qui étaient satisfaits de leurs propres traditions. En tant que bouddhistes, ils avaient l'habitude d'assimiler la spiritualité au renoncement aux plaisirs sensuels. Ils trouvaient le clergé occidental mondain et hypocrite, se comportant de manière peu honorable dans leurs rivalités. Les Thaïlandais ayutthayens repoussaient délicatement, par la politesse et le sourire, ce qu'ils considéraient comme une foi étrangère. Cependant, la légendaire tolérance siamoise fut poussée à ses limites sous le règne du roi Narai (1656-88), lorsqu'un aventurier grec charismatique, Constantine Phaulkon, devint le plus proche conseiller du roi. Il le nomma *Mahatthai*, ministre du commerce et des affaires étrangères, second en puissance et en influence après le roi lui-même. Après sa conversion au catholicisme, Phaulkon aurait été impliqué avec les Français dans des complots visant à mettre un prince chrétien sur le trône et à gagner ainsi tout le pays pour Dieu et pour Louis XIV. À la mort du roi Narai en 1688, cependant, les forces conservatrices l'emportèrent, les espoirs français furent anéantis et Phaulkon fut exécuté. Pendant les 150 années qui suivirent, les Siamois considérèrent les Occidentaux avec crainte, aversion et suspicion.

Mais à mesure que la puissance et le prestige français et britannique se répandirent dans la région au XIX^e siècle, l'image de l'Occidental changea. Il en vint à représenter l'autorité et la modernité, c'était le nouvel ordre mondial auquel il fallait s'adapter. Alors que tout le reste de la région tombait aux mains des Européens, l'indépendance du Siam devenait de plus en plus fragile. Le roi Mongkut (1851-68) considérait que la seule façon pour un petit pays de survivre durant cette époque coloniale était de gagner le respect des puissances occidentales en leur ressemblant davantage. À cette fin, il commença à modifier les politiques des monarques précédents et cultiva des amitiés avec des universitaires et des missionnaires occidentaux. Il introduisit les styles occidentaux de vêtements et d'uniformes. Il prédit les éclipses par des moyens scientifiques, sapant ainsi le prestige jusqu'alors inébranlable des

astrologues. Il chercha également à réformer le bouddhisme populaire selon des principes plus rationnels et plus “scientifiques” afin de le protéger du mépris des missionnaires.

Après la mort du roi Mongkut, son fils, le roi Chulalongkorn (1868-1910), poursuivit la politique de son père et chercha à créer un État et une administration modernes et centralisés, en s'appuyant essentiellement sur l'expertise occidentale. Les membres de la famille royale et de l'aristocratie étaient envoyés étudier en Occident, notamment en Angleterre. Cette politique fut couronnée de succès : Le Siam conserva son indépendance. À la fin du XIXe siècle, cependant, les Français humilièrent les Thaïlandais en annexant leurs territoires de l'est. Pour beaucoup, cela confirmait la supériorité incontestable de l'Occident dans tous les domaines du monde matériel.

Lorsque Luang Por atteignit l'âge adulte, la riche élite thaïlandaise avait été séduite par les symboles matériels de la culture occidentale. Les vêtements, les véhicules à moteur, les gadgets et les aliments importés et coûteux étaient les symboles recherchés de statut social. La monarchie absolue fut renversée en 1932 en faveur d'une démocratie de style occidental, qui, à son tour, fut remplacée par une importation plus puissante : la dictature militaire. Le fascisme était la nouvelle mode, bien plus attrayante pour les militaires qui dirigeaient le pays que le désordre du débat politique. Le nom du pays fut changé en “Thaïlande”. Le chauvinisme était promu sous l'apparence du patriotisme. Des directives culturelles accompagnaient le changement politique. Le maréchal Phibun-Songkhram fit adopter une loi qui obligeait les hommes à porter un chapeau et à embrasser leur femme sur la joue avant de partir au travail le matin. Une marginalisation des objectifs et des idéaux bouddhistes, coïncidant avec un soutien officiel aux formes et aux rituels bouddhistes, devint une caractéristique du développement qui s'établit de façon durable.

Dans les hameaux de la province d'Ubon, les images de l'Ouest venaient de Hollywood. Les compagnies de cinéma itinérantes installaient leurs écrans et leurs haut-parleurs dans les monastères des villages, où Clark Gable et Greta Garbo enchantèrent leur public en laotien, doublé en direct devant l'écran. Ainsi, la première apparition en chair et en os de farangs dans la région de l'Ubon, aussi excitante soit-elle, fut un choc. Pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que Luang Por, nouvellement ordonné, étudiait dans les monastères des villages locaux, un groupe de prisonniers

de guerre décharnés et en haillons était détenu dans le centre de la ville. Ils étaient prisonniers de la garnison japonaise de la région, utilisés comme bouclier humain contre les bombardements alliés. La population locale leur faisait passer des bananes en contrebande.

Puis, dans les années 1960, la guerre du Vietnam débuta. Ubon, plus proche de Hanoi que de Bangkok, acquit une importance stratégique. À la fin de la décennie, vingt mille jeunes Américains étaient stationnés sur une base aérienne très étendue au nord de la ville. De grands hommes en uniforme - noirs, bruns et blancs - arpentaient les rues main dans la main avec des prostituées en mini-jupe. Ils faisaient la fête dans des boîtes de nuit de mauvais goût portant des noms comme "Playboy". Ils cherchaient à échapper au stress de leur vie avec des "bâtons de Bouddha" (variété de marijuana thaïlandaise). À intervalles réguliers, on entendait le bruit assourdissant des chasseurs Phantom et des avions A130 qui décollaient pour des missions au Laos, au Cambodge et au Vietnam.

Les militaires américains n'étaient cependant pas les seuls jeunes occidentaux présents en Thaïlande à cette époque. C'est à cette époque que les villageois travaillant dans les champs à l'est de Wat Pah Pong se familiarisèrent avec un nouveau spectacle étrange. De grands jeunes hommes à la peau claire, aux cheveux broussailleux, vêtus de tee-shirts et de jeans délavés, marchaient souvent le long des sentiers d'un pas traînant mais résolu, traînant derrière eux un grand sac à dos crasseux, comme une excroissance maligne. Ces jeunes hommes étaient les premiers éléments du flux constant d'Occidentaux qui se dirigeaient vers Luang Por Chah. Ils allaient devenir les membres les plus éminents d'un Sangha occidental qui, plus de quarante ans plus tard, compte près de deux cents moines et nonnes.

PLUS QUE DES MOTS

"Luang Por, seuls quelques-uns de vos disciples occidentaux parlent thaï et vous ne pouvez pas parler leur langue. Comment leur enseignez-vous ?" C'était l'une des questions les plus courantes auxquelles Luang Por était confronté à partir du début des années 1970, alors que le nombre de ses disciples occidentaux ne cessait d'augmenter. Il expliquait qu'il enseignait le bouddhisme non pas comme une philosophie, mais comme un chemin vers la libération. Montrer clairement l'expérience de la souffrance, sa

cause et le chemin qui mène à sa cessation était plus important que de trouver des mots pour décrire le processus. Pour clarifier ce point, il versait parfois de l'eau de la bouteille thermos posée sur la table devant lui dans une tasse.

En thaï, on appelle cela “*nam ron*”, en lao “*nam hon*” et en français “eau chaude”. Mais ce ne sont que des noms. Trempez votre doigt dedans, et aucune langue ne peut vraiment transmettre ce que vous ressentez réellement. Pourtant, les gens de toutes les nationalités connaissent cette sensation par eux-mêmes.

Une autre fois, un visiteur, voyant tous les moines étrangers, demanda à Luang Por s'il parlait anglais, français, allemand ou japonais, ce à quoi, à chaque fois, il répondit que non, il ne parlait aucune de ces langues. L'interlocuteur avait l'air confus : comment les moines étrangers pouvaient-ils donc apprendre quelque chose ? Comme à son habitude, Luang Por répondit par une question :

Avez-vous des animaux à la maison ? Avez-vous des chats et des chiens ? Des bœufs ou des buffles ? Oui ? Alors, parlez-vous le langage du chat ? Parlez-vous le langage des chiens ? Parlez-vous le buffle ? Non ? Alors comment savent-ils ce que vous voulez qu'ils fassent ?

Il résuma :

Ce n'est pas difficile. Former les Occidentaux, c'est comme former des buffles d'eau. Si vous continuez à tirer sur la corde, ils comprennent vite.

Pour les Thaïlandais, le buffle d'eau est l'incarnation de la bêtise et de la stupidité. Comparer un être humain à un buffle serait normalement considéré comme offensant ; celui qui appelle quelqu'un “*khwai*” en face de lui fait preuve de mépris ou cherche à se battre. Étant donné le respect exagéré pour l'intelligence des Occidentaux, courant en Thaïlande, le public de Luang Por trouvait toujours sa comparaison avec le buffle à la fois choquante et hilarante.

La vue des moines occidentaux faisait une forte impression. À une époque où la technologie, les progrès matériels et l'expertise de l'Occident étaient tellement vantés par les pouvoirs en place, on trouvait ici des

jeunes hommes instruits qui avaient volontairement renoncé aux bonnes choses de la vie auxquelles les gens étaient encouragés à aspirer. Ces hommes avaient choisi de mener une vie austère dans la forêt en tant que moines, sans comprendre la langue, en mangeant de la nourriture grossière, en recherchant la paix et la sagesse de la même manière que les moines thaïlandais le faisaient depuis des centaines d'années. C'était déconcertant, fascinant et par-dessus tout, inspirant. De nombreux visiteurs quittaient Wat Pah Pong en se disant que le bouddhisme était peut-être plus important qu'ils ne le pensaient. Si les Occidentaux avaient tant de foi en celui-ci, comment pouvait-il être dépassé ?

La technique de base de Luang Por n'était pas, insistait-il, particulièrement mystérieuse : il dirigeait ses disciples occidentaux, il leur montrait quoi faire, il était un exemple. Il n'était pas nécessaire de transmettre un grand nombre d'informations.

Même si beaucoup de disciples occidentaux vivent avec moi, je ne leur donne pas tellement d'instructions formelles. Je les guide dans la pratique. Les bonnes actions donnent de bons résultats et les mauvaises actions donnent de mauvais résultats. Je leur donne l'occasion de le constater. Lorsqu'ils pratiquent sincèrement, ils obtiennent de bons résultats, et ils acquièrent ainsi la conviction dans ce qu'ils font. Ils ne viennent pas seulement ici pour lire des livres. Ils pratiquent vraiment. Ils abandonnent tout ce qui est mauvais dans leur cœur et la bonté apparaît à sa place.

Les Occidentaux avaient découvert les enseignements bouddhistes et la vie monastique sans le conditionnement culturel des Thaïlandais. En un sens, ils avaient l'esprit du débutant. Luang Por trouvait leur attitude ouverte et interrogative rafraîchissante et stimulante. En tant qu'étudiants, ils étaient largement exempts de la complaisance qu'il considérait comme un obstacle pour ses disciples thaïlandais. D'un autre côté, leur besoin d'explications pouvait les rendre susceptibles à des doutes paralysants. Parfois, les questions ne menaient qu'à d'autres questions, ce qui diminuait l'intensité de leur pratique. Les Occidentaux en venaient souvent à envier l'application sans faille de leurs compagnons moines thaïlandais, qui semblaient dotés d'une foi inébranlable dans le maître et la tradition.

Luang Por disait :

Une fois que vous avez réussi à les faire arrêter, ces Occidentaux peuvent voir clairement comment ils s’y sont pris. Mais au début, c’est un peu usant pour l’enseignant. Où qu’ils soient, avec qui qu’ils soient, ils posent tout le temps des questions. S’ils ne connaissent pas les réponses, pourquoi pas ? Ils continuent à poser des questions jusqu’à ce qu’ils n’en aient plus, jusqu’à ce qu’il n’y ait plus rien à demander. Sinon, ils continuent à courir - ils sont chauds !

II. LE PREMIER DISCIPLE

AJAHN SUMEDHO

En 1967, un moine de Wat Pah Pong, le Vénérable Sommai, revint de tudong dans le nord de l’Isan avec un moine qui le dépassait littéralement de la tête et des épaules. Même les moines les plus réservés de Wat Pah Pong ne purent résister à jeter un regard furtif. Le nouveau moine mesurait 1,80 m, avait un teint clair, un nez anguleux et des yeux bleu vif. Il s’appelait Sumedho.

Les deux moines s’étaient rencontrés dans un monastère de méditation de la province de Nong Khai. Après avoir découvert qu’ils étaient tous deux des vétérans de la guerre de Corée et que le Vénérable Sommai parlait anglais, ils avaient échangé leurs histoires. Ajahn Sumedho raconta à Sommai comment, après la guerre, il était retourné à l’université et avait obtenu une maîtrise en études sud-asiatiques à Berkeley. Après avoir obtenu son diplôme, il s’était engagé dans le Peace Corps et avait enseigné l’anglais à Bornéo avant de rejoindre l’université Thammasat de Bangkok. Il raconta que c’est après avoir reçu des cours de méditation à Wat Mahathat, situé à proximité, que son intérêt pour le bouddhisme, d’abord éveillé par ses lectures de poèmes haïku japonais pendant son service militaire, une dizaine d’années auparavant, s’était transformé en décision de devenir moine.

Cependant, après avoir vécu en Isan, reçu l’Ordination et passé les derniers mois dans une petite hutte en retraite solitaire, Ajahn Sumedho commençait à perdre confiance dans la forme de sa vie monastique et ressentait le besoin d’une pratique plus complète. Les descriptions de

Wat Pah Pong faites par Vénérable Sommai arrivèrent à point nommé et l'inspirèrent. Il demanda à son précepteur la permission de partir et très vite, les deux moines se mirent en route ensemble pour parcourir les 450 kilomètres qui les séparaient d'Ubon.

Cette décision allait s'avérer avoir des conséquences considérables. Ajahn Sumedho passa les dix années suivantes à Ubon sous la direction de Luang Por. Il forma le noyau autour duquel une communauté de moines occidentaux se forma. En 1975, il établit le monastère affilié, Wat Pah Nanachat, avant de s'installer en Angleterre en 1977. C'est là, à Chithurst, dans le sud de l'Angleterre, qu'il fonda le premier de plusieurs monastères d'outre-mer.

Lorsqu'un jour, quelqu'un demanda à Luang Por s'il avait un lien particulier avec les Occidentaux, car ils étaient si nombreux à devenir ses disciples, en souriant, il répondit qu'enfant, il avait regardé un film de cow-boys avec ses amis. Les images de ce film étaient restées gravées dans son esprit depuis lors, et peut-être avaient-elles exercé une sorte de force d'attraction.

L'un des personnages du film était un grand homme qui fumait des cigarettes. Il était si grand ! Cela m'a fasciné. Quel genre d'être humain pouvait avoir un corps aussi énorme ? Cette image est restée dans mon esprit jusqu'à aujourd'hui, et beaucoup d'Occidentaux sont venus. Si vous parlez de causes, il y avait ça.

Quand Sumedho est arrivé, il était comme le cow-boy du film. Quel long nez ! Dès que je l'ai vu, je me suis dit : "Ce moine est un occidental". Et je lui ai dit que je l'avais déjà vu dans un film. Donc, oui, il y avait des causes et des conditions favorables. C'est pourquoi j'ai fini par avoir beaucoup d'amis occidentaux. Ils viennent même si je ne parle pas anglais. J'essaie de les former et de leur faire comprendre le Dhamma tel que je le vois. Peu importe qu'ils ne connaissent pas les coutumes thaïlandaises. Je n'en fais pas un drame, c'est comme ça. Je continue simplement à les aider - c'est l'essentiel.

Lorsque Sumedho demanda à être accepté comme disciple, Luang Por accepta, mais à une condition : qu'il s'intègre aux moines thaïlandais et ne s'attende à aucune considération particulière.

“Dans tous les autres monastères de Thaïlande où j’avais vécu, le fait que j’étais un Occidental signifiait que je pouvais m’attendre à avoir le meilleur de tout. Je pouvais également me soustraire au travail et aux autres tâches banales que les autres moines étaient censés effectuer : “Je suis occupé à méditer maintenant. Je n’ai pas le temps de balayer le sol. Que quelqu’un d’autre le fasse. Je suis un méditant sérieux”. Mais quand je suis arrivé à Wat Pah Pong, les gens dirent : “C’est un Américain, il ne peut pas manger la même chose que nous”. Luang Por répondit : “Il va devoir apprendre.” Et quand je ne me plaisais pas dans la hutte de méditation qu’on m’avait donnée et que je demandais une autre que je préférais, Luang Por disait : “Non”. La méthode d’entraînement consistait à se conformer au programme. Lorsque j’ai demandé à Luang Por si je pouvais être dispensé des longues discussions sur le Dhamma, que je ne comprenais pas, il rit et me dit que je devais faire ce que tout le monde faisait.”

Wat Pah Pong offrait un environnement monastique très différent de celui auquel Sumedho était accoutumé. Dans son précédent wat, il avait vécu dans la solitude, assis et marchant dans sa hutte, se consacrant sans relâche au développement de la méditation. Le seul contact humain avait été avec un novice qui lui apportait son repas quotidien. Cette période avait été bénéfique pour lui, mais il n’était pas certain qu’une telle vie monastique soit viable à long terme. Ce qui lui manquait, c’était une formation dans le domaine du Vinaya.

“À Wat Pah Pong, l’accent était mis sur les activités communautaires - travailler ensemble, manger ensemble, etc. - avec toutes ses règles. Je savais que si je devais vivre comme un moine, j’avais besoin d’une formation de moine, et je ne l’avais pas obtenue dans le centre de méditation où j’étais auparavant. Ce que Luang Por m’a donné, c’est une situation de vie à contempler. On développe une conscience de la tradition monastique, et je savais que j’en avais besoin. J’avais besoin de retenue et de limites. J’étais une personne très impulsive, avec une énorme résistance à toute forme d’autorité.

“J’avais été dans la marine pendant quatre ans et j’avais développé une aversion pour l’autorité et les grades. Et puis, avant de partir en Thaïlande, j’ai passé quelques années à Berkeley, en Californie, où l’on peut dire que l’on faisait ce qu’on voulait. Je n’avais pas l’impression de devoir obéir

à qui que ce soit, ni de devoir vivre selon une quelconque discipline. Mais à Wat Pah Pong, j'ai dû vivre selon une tradition que je n'aimais pas toujours ou que je n'approuvais pas toujours, dans une situation où je n'avais aucune autorité. J'avais un sens aigu de ma propre liberté et de mon droit à l'affirmer, mais je n'avais aucune idée de servir qui que ce soit d'autre : être un serviteur revenait à admettre que l'on était en quelque sorte inférieur. J'ai donc trouvé la vie monastique très utile pour développer le sens du service et du soutien à la communauté monastique.

“Ce qui m'a impressionné chez Luang Por, c'est que même s'il semblait être un esprit libre, un personnage exubérant, il était en même temps très strict avec le Vinaya. C'était un contraste fascinant. En Californie, l'idée de liberté consiste à être spontané et à faire ce que l'on veut. La contrainte morale et la discipline, c'est comme un gros ogre qui vient vous écraser avec toutes ces règles et traditions - vous ne pouvez pas faire ceci ou cela - et qui exerce une pression énorme sur vous.

“Ainsi, ma réaction immédiate à la rigueur de Wat Pah Pong fut de me sentir opprimé. Et pourtant, mon sentiment à l'égard de Luang Por était que, bien que ses actions étaient toujours situées dans les limites du Vinaya, il était un être libre. Il ne lui venait pas à l'idée de faire ce qui lui plaisait, il s'agissait de la liberté intérieure. Ainsi, en le contemplant, j'ai commencé à regarder le Vinaya de manière à l'utiliser, non pas pour me restreindre ou m'opprimer, mais pour développer la liberté intérieure. C'était une énigme : comment prendre une convention restrictive et renonciatrice, et libérer son esprit à travers ces conventions ? Je pouvais voir que l'esprit de Luang Por n'avait pas de limites. Souvent, l'attachement aux règles fait que l'on s'inquiète beaucoup et que l'on manque de confiance, mais Luang Por était rayonnant. De toute évidence, il n'était pas seulement quelqu'un qui observait un grand nombre de règles et s'inquiétait de sa pureté. Il était un exemple vivant de la liberté qui découle de la pratique.”

Ajahn Sumedho fut impressionné et rassuré par les questions de Luang Por sur sa pratique de la méditation. Luang Por se contenta de reconnaître en grommelant que la méthode utilisée par Ajahn Sumedho était valable, et lui donna la permission de la poursuivre s'il la trouvait utile. Cela ne semblait pas être une question cruciale. Il était clair que ce que Luang Por enseignait ne se limitait pas à une technique de méditation particulière : sa méthode était un entraînement complet, la création d'un contexte ou

d'un environnement dans lequel toute technique légitime porterait ses fruits. C'était exactement ce dont Ajahn Sumedho avait besoin.

“Vous devez trouver quelqu'un avec qui vous entrez en résonance. J'avais été dans d'autres endroits et rien n'avait vraiment fait tilt. Je n'avais pas non plus l'idée fixe d'avoir un maître, j'avais un fort sentiment d'indépendance. Mais avec Luang Por, j'ai ressenti une réaction instinctive très forte. Avec lui, quelque chose a fonctionné pour moi.

“La formation à Wat Pah Pong consistait à vous mettre dans des situations où vous pouviez réfléchir à vos réactions, objections et autres, de sorte que vous commenciez à voir les opinions, points de vue, préjugés et attachements qui surgissent naturellement dans ces situations. Luang Por insistait toujours sur la nécessité de réfléchir à la façon dont les choses sont. C'est ce que j'ai trouvé le plus utile, car quand on est aussi égocentrique et opiniâtre que je l'étais à l'époque, on a vraiment besoin d'ouvrir son esprit. J'ai donc trouvé la méthode de Luang Por beaucoup plus claire et directe. Comme j'étais déjà très refoulé, j'avais vraiment besoin d'un moyen de me regarder honnêtement et clairement, plutôt que d'essayer de supprimer mes sentiments et de forcer mon esprit à atteindre des états plus raffinés. Il était également très conscient des besoins individuels des moines, il n'y avait donc pas de technique standard. Il était conscient du fait qu'il fallait vraiment se débrouiller par soi-même, et la façon dont je le voyais, dont il m'affectait, était qu'il semblait fournir une toile de fond pour ma vie, à partir de laquelle je pouvais réfléchir.”

Même avec une telle appréciation de la manière de pratiquer à Wat Pah Pong, Ajahn Sumedho ne trouva pas cela facile. En dehors des difficultés et des frustrations facilement prévisibles qu'il rencontra avec la langue, la culture, le climat et le régime alimentaire, c'est le Vinaya, ironiquement, qui lui causa le plus de soucis. Sa personnalité a toujours été idéaliste ; il était attiré par la vue d'ensemble, la vision unificatrice, et avait tendance à s'impatienter devant les détails de la vie quotidienne. Il n'est donc pas surprenant qu'il éprouvait une antipathie naturelle à l'égard d'une grande partie des instructions détaillées du Vinaya, qui pouvaient lui sembler être un pinaillage continu sur des questions insignifiantes.

“Les lectures du Vinaya étaient terriblement ennuyeuses. On entendait dire qu'un moine qui avait une déchirure à sa robe à une distance de

quelques centimètres au-dessus de l'ourlet devait la faire recoudre avant l'aube et je n'arrêtais pas de penser : 'Ce n'est pas pour cela que je suis devenu moine'."

Les textes du Vinaya prescrivent divers devoirs à accomplir envers un maître par ses disciples. L'un d'eux consiste à laver les pieds du maître à son retour de la tournée d'aumônes. À Wat Pah Pong, jusqu'à vingt moines attendaient Luang Por au pédiluve du réfectoire, souhaitant avoir l'honneur de laver ses pieds ou d'avoir une main sur la serviette qui les essuyait. Au début, Ajahn Sumedho trouvait tout cela légèrement ridicule. Chaque jour, il regardait avec stupéfaction les moines se diriger vers le pédiluve. C'était le genre de rituel qui le faisait se sentir en marge du reste de la communauté. Il était conscient que la partie critique de son esprit se manifestait :

"Mais ensuite, j'ai commencé à m'écouter et je me suis dit : "C'est vraiment un état d'esprit désagréable. Y a-t-il lieu de se contrarier à ce point ? Ils ne m'ont pas forcé à le faire. Ce n'est pas grave ; il n'y a rien de mal à ce que vingt hommes lavent les pieds d'un seul homme. Ce n'est pas un comportement immoral ou *mauvais*, et peut-être que cela leur plaît ; peut-être qu'ils veulent le faire, peut-être que c'est bien de le faire... Je devrais peut-être le faire". Ainsi, le lendemain matin, *vingt et un* moines sortirent en courant et lavèrent les pieds de Luang Por. Il n'y eut aucun problème après cela. Je me sentais vraiment bien : cette chose désagréable en moi s'était arrêtée."

Bien que le Bouddha ait appelé les louanges et le blâme "dhammas mondains", même les chercheurs spirituels les plus dévoués et les moins mondains doivent apprendre à les gérer avec habileté. Durant ses premiers jours à Wat Pah Pong, Ajahn Sumedho recevait de généreux éloges. Dans les cultures bouddhistes, le renoncement volontaire aux plaisirs sensuels en faveur de la formation spirituelle est une vertu estimée. Les sacrifices, qu'Ajahn Sumedho avait faits pour devenir moine, inspiraient à la fois ses confrères moines et les laïcs du monastère. En quittant l'Amérique et en revêtant la robe ocre, non seulement il avait renoncé à un niveau de vie dont les paysans de l'Isan ne pouvaient que rêver, mais il l'avait fait en échange d'une vie dans l'un des *wats* de la forêt les plus stricts et les plus austères du pays. Le peuple conservateur de l'Isan - dont le sentiment de sécurité et de bien-être est si lié au maintien de ses traditions - était impressionné par la façon dont Ajahn Sumedho pouvait vivre sans les

conditions auxquelles il était habitué. Ils étaient inspirés par l'assiduité et le dévouement dont il faisait preuve dans sa pratique. En tant que seul occidental, il se distinguait et était un centre d'attention partout où il allait, juste après Luang Por lui-même.

Par contre, il est courant que les Thaïlandais possèdent une grâce physique naturelle, apparemment sans effort, qui est renforcée par l'accent mis par les monastères sur le développement de la pleine conscience par une attention particulière aux formes et aux détails. Ils étaient troublés de voir Ajahn Sumedho, physiquement imposant et avec un zèle évident pour la pratique, mais en même temps, selon leurs normes, si maladroit et disgracieux. Chez la plupart, cela provoquait un amusement tranquille mais affectueux ; pour certains, cet amusement était assombri par un soupçon de peur, de jalousie et de ressentiment. Ajahn Sumedho, à la fois un peu paranoïaque et appréciant l'attention, ne pouvait s'empêcher de se sentir gêné.

“Ils me demandaient : ‘Quel âge avez-vous ?’. Je répondais, ‘Trente-trois ans’. Et ils disaient, ‘Vraiment ? Nous pensions que vous aviez au moins soixante ans.’ Puis ils critiquaient ma façon de marcher, et disaient : “Vous ne marchez pas bien. Vous n’êtes pas très attentif quand vous marchez”. Et je prenais ce sac en bandoulière et je le jetais par terre, sans y accorder la moindre importance. Et ils me disaient : “Posez votre sac correctement. Vous le prenez comme ça, vous le repliez, et vous le posez à côté de vous comme ça. La façon dont je mangeais, la façon dont je marchais, la façon dont je parlais - il semblait que tout ce que je faisais était critiqué et moqué - mais quelque chose me poussait à rester et à endurer tout cela. J’ai en fait appris à me conformer à une tradition et à une discipline - et cela a pris plusieurs années, vraiment, car il y avait toujours une forte résistance. Mais j’ai commencé à comprendre la sagesse du Vinaya et, au fil des ans, mon équanimité s’est accrue.”

POUSSÉ

Après quelques années, l'attitude de Luang Por envers Ajahn Sumedho changea. Observant que son disciple prenait de l'assurance et qu'il recevait des éloges, il commença à le traiter de manière plus robuste. Ajahn Sumedho se souvient :

“Pendant les deux premières années, Luang Por me faisait beaucoup de compliments et renforçait mon ego, ce que j’appréciais, car j’avais tendance à me dénigrer moi-même. Comme je me sentais respecté et apprécié par lui, je faisais beaucoup d’efforts dans la pratique. Après quelques années, il commença à changer. Il voyait que j’étais plus fort et il commença à être plus critique. Parfois, il m’insultait et m’humiliait en public - mais j’étais alors capable d’y réfléchir.

“Il est arrivé que Luang Por raconte à toute la salle du Dhamma, remplie de laïcs, des choses inappropriées que j’avais faites. Tout le monde, moines et laïcs, se mettait à rire. Je restais assis, en colère et embarrassé. Une fois, un novice ramassa ma robe de dessus par erreur et la lui donna. Luang Por rit et dit qu’il avait immédiatement su à qui elle appartenait à cause de sa mauvaise odeur, la “puanteur farang”. Bien sûr, je me suis senti très indigné en entendant Luang Por dire cela, mais j’ai pu le supporter et, en raison du respect que je ressentais pour lui, je n’ai montré aucune réaction. Il me demanda si je me sentais bien et je lui répondis que oui, mais il pouvait voir que mes oreilles étaient rouge vif.

“Il avait un merveilleux sens du timing, cela m’a permis de travailler avec lui et de pouvoir observer mes propres réactions émotionnelles lorsqu’on m’insultait ou m’humiliait. S’il avait fait ça au début, je ne serais jamais resté. Il n’y avait pas de véritable système que je pouvais voir ; on sentait qu’il essayait simplement de nous aider... en nous forçant à examiner nos propres réactions émotionnelles... et je lui faisais toujours confiance. Il avait un tel sens de l’humour, il avait toujours une étincelle dans l’œil et toujours un peu de d’espièglerie, alors je suivais tout simplement le mouvement.”

Parmi les souvenirs les plus marquants qu’Ajahn Sumedho a gardés de ses premières années à Wat Pah Pong, beaucoup concernent des occasions où l’un ou l’autre des nuages sombres dans son esprit s’est dissous grâce à une compréhension soudaine des désirs et des attachements qui le conditionnaient. Le génie de Luang Por en tant qu’enseignant lui semblait résider dans le fait de créer les situations dans lesquelles ce processus pouvait avoir lieu, en amenant une crise à son paroxysme, ou en attirant son attention de la manière la plus habile sur ce qui se passait réellement dans son esprit. Sa foi en Luang Por lui permettait de s’ouvrir. Un sourire de son maître ou des mots d’encouragement au bon moment pouvaient rendre ridicules et insignifiantes des heures de frustration et d’irritation ;

une question ou un reproche acerbe pouvait le réveiller d'un long épisode de négligence.

“C’était un homme très pratique. Dès lors, il utilisait les détails de la vie quotidienne pour nous permettre d’accéder à la compréhension. Il ne tenait pas tant à utiliser les événements spéciaux ou les pratiques extrêmes, qu’à vous amener à vous éveiller dans le flux ordinaire de la vie monastique et il était très doué pour cela. Il savait que toute convention peut devenir superficielle et inefficace après un certain temps si on s’y habitue. Il en était conscient et c’est pourquoi il y avait toujours cette sorte de vivacité qui vous faisait sursauter et vous secouait.”

Au début, la frustration était le principal carburant de la souffrance d’Ajahn Sumedho. Le balayage des feuilles l’après-midi pouvait être épuisant pendant la saison chaude. Un jour, alors qu’il galérait sous le soleil le corps ruisselant de sueur, il se souvient que sa pleine conscience était consumée par l’aversion et une attitude moralisatrice, il se plaignait intérieurement : “Je ne veux pas faire ça. Je suis venu ici pour devenir éveillé, pas pour balayer des feuilles”. À ce moment-là, Luang Por s’approcha de lui et lui dit : “Où est la souffrance ? Est-ce que Wat Pah Pong est la souffrance ?

“Tout à coup, j’ai réalisé que quelque chose en moi était toujours en train de se plaindre, de critiquer et m’empêchait toujours de me donner ou de m’offrir à quelque situation que ce soit”.

“Une autre fois, je me sentais vraiment négatif à l’idée de devoir rester assis et de pratiquer toute la nuit, et j’ai dû le manifester. Après les chants du soir, Luang Por rappela à tous les participants qu’ils devaient rester et méditer jusqu’à l’aube. “Sauf, dit-il, pour Sumedho. Il peut aller se reposer”. Il m’a fait un beau sourire, et je me suis senti si stupide. Bien sûr, je suis resté toute la nuit.

“Il y avait tellement de moments où vous étiez pris dans une sorte de chose personnelle, et il pouvait le sentir. Il avait le timing pour vous atteindre quand vous étiez juste mûr pour que vous puissiez soudainement réaliser votre attachement. Une nuit, nous étions dans la petite salle où nous

récitations le *Pāṭimokkha** et son ami Luang Por Chalui nous rendit visite. Habituellement, une fois le *Pāṭimokkha* terminé, nous allions prendre une boisson chaude, puis nous rejoignons les laïcs dans la salle du Dhamma. Mais ce soir-là, lui-même et Luang Por Chalui restèrent assis à plaisanter entre eux pendant des heures, et nous dûmes rester là à écouter. Je ne comprenais pas ce dont ils parlaient et j'étais très irrité. J'attendais qu'il nous dise d'aller dans la salle, mais il continuait. De temps en temps, il me regardait. J'avais un côté têtu et je n'allais pas abandonner. J'étais de plus en plus en colère et irrité.

“Il était environ minuit et ils étaient toujours là, à rire comme des écoliers. Je me suis senti très moralisateur ; ils ne parlaient même pas sérieusement de la pratique, du Vinaya ou de quoi que ce soit ! Mon esprit n'arrêtait pas de dire : ‘Quelle perte de temps. Ils devraient être mieux avisés.’ J'étais plein de colère et de ressentiment. Il savait que j'avais ce côté têtu et tenace, il continua donc jusqu'à deux ou trois heures du matin. À ce moment-là, j'ai simplement abandonné tout cela, j'ai laissé tomber toute la colère et la résistance et j'ai ressenti une vague de félicité et de relaxation ; j'ai senti que toute la douleur avait disparu. J'étais dans un état de béatitude. Je sentais que je serais heureux si cet état durait toujours. Il le remarqua et dit à tout le monde que nous pouvions partir.”

PARLER DU CŒUR

Étant donné la célébrité d'Ajahn Sumedho et sa maîtrise croissante de la langue thaïe, il était naturel que les laïcs de Wat Pah Pong soient impatients de l'entendre parler du Dhamma. Quatre ans après son arrivée, Luang Por décida que le moment était venu pour son premier disciple occidental de commencer un nouveau type de formation : celle consistant à exposer le Dhamma.

L'occasion se présenta lors d'un voyage dans un monastère affilié. Alors que la soirée approchait, un grand nombre de laïcs commencèrent à affluer au monastère pour participer aux chants du soir et écouter un enseignement du Dhamma par Luang Por. Sans aucun préavis, Luang Por

* La nouvelle salle d'Uposatha, mentionnée ailleurs, fut construite quelques années plus tard.

demanda à Ajahn Sumedho de donner cet enseignement. La perspective de monter sur le siège du Dhamma du monastère et de s'efforcer de prononcer un discours improvisé devant un large public, dans une langue qu'il ne maîtrisait pas particulièrement bien, était intimidante. Ajahn Sumedho se figea et refusa aussi poliment mais fermement qu'il le put. Mais, fort de sa confiance en Luang Por et conscient qu'il ne faisait que repousser l'inévitable, il commença à se faire à l'idée qu'il devrait bientôt commencer à enseigner.

Lorsque Luang Por "l'invita" à donner un enseignement le jour d'Uposatha suivant, il acquiesça en silence. Bien qu'il soit parfaitement conscient de l'opinion de Luang Por selon laquelle les enseignements du Dhamma ne doivent pas être planifiés à l'avance, Ajahn Sumedho ne se sentait pas en sécurité. À l'époque, il lisait un livre sur la cosmologie bouddhiste et réfléchissait à la relation entre les différents domaines d'existence et les états psychologiques. Il prit quelques notes pour le prochain enseignement.

Le jour d'Observance arriva rapidement et Ajahn Sumedho donna l'enseignement. Bien que son vocabulaire soit encore assez rudimentaire et son accent chancelant, il semblait avoir été bien accueilli. Il se sentait soulagé et fier de lui. Tout au long de la journée suivante, des laïcs et des moines vinrent le voir pour lui exprimer leur appréciation pour son excellent enseignement, et il était impatient de se baigner dans les louanges de son maître. Mais en présentant ses respects à Luang Por sous son kuti et en voyant son visage sans expression, il sentit un frisson lui traverser le cœur. D'une voix calme, Luang Por lui dit : "Ne refaites jamais cela". Ajahn Sumedho réalisa que Luang Por savait qu'il avait réfléchi à l'avance à son discours et qu'à ses yeux, bien qu'il s'agisse d'un discours intelligent, intéressant et informatif, ce n'était pas le Dhamma qui parlait, mais simplement des pensées et de la sagacité. Le fait qu'il s'agisse d'un "bon exposé" n'était pas la question.

Afin de développer la bonne attitude pour donner des enseignements du Dhamma, un moine doit garder son esprit contre le désir de louanges et d'appréciation et il doit développer une véritable carapace. Une nuit, Luang Por demanda à Ajahn Sumedho de donner un enseignement aux laïcs avec une condition inhabituelle : il devait durer trois heures. Après environ une heure, il avait épuisé son sujet initial et commença à divaguer, cherchant avec un désespoir croissant des sujets à aborder. Il faisait des

pauses, se répétait et se lançait dans de longues digressions, péniblement conscient que les membres de son auditoire s’ennuyaient, s’agitaient, s’assoupièrent ou sortaient. Seules quelques vieilles femmes dévouées restèrent assises à l’écouter jusqu’à la fin, affaissées, les yeux fermés, comme des arbres nouveaux sur une plaine dévastée. Ajahn Sumedho réfléchit après avoir terminé :

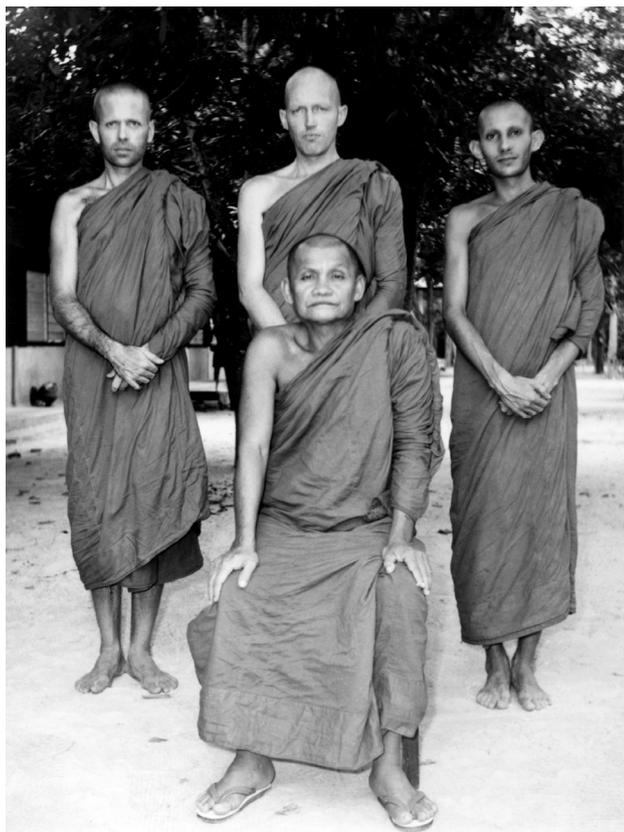
“Ce fut une expérience très utile pour moi. J’ai commencé à réaliser que ce que Luang Por voulait que je fasse, c’était d’être capable de regarder cette conscience de soi, la pose, l’orgueil, la vanité, la récrimination, la paresse, le désir de ne pas être dérangé, le désir de vouloir plaire, divertir et obtenir de l’approbation.”

SE RETOURNER ET FAIRE FACE À L’ÉTRANGER

Ajahn Sumedho fut le seul moine occidental à Wat Pah Pong pendant quatre ans jusqu’à ce que, en 1971, deux autres moines américains arrivent pour passer la Retraite des Pluies. L’un d’eux, Dr Douglas Burns, était un psychiatre basé à Bangkok qui avait l’intention de devenir moine pendant la durée de la retraite ; l’autre était Jack Kornfield (Vénérable Santidhammo) qui, après avoir pratiqué dans des monastères en Thaïlande et en Birmanie, devait revenir à la vie laïque et devenir l’un des enseignants les plus influents du mouvement américain *vipassanā*. Aucun des deux moines n’est resté très longtemps à Wat Pah Pong, mais tous deux ont exercé une forte influence sur les développements futurs.

À la fin de sa courte période au monastère, Dr Burns retourna à Bangkok où il recommanda aux Occidentaux désireux de devenir moines d’aller vivre avec Luang Por. Un certain nombre de moines de la première génération vinrent à Ubon à la suite d’une telle recommandation. Pendant les mois où Jack Kornfield était avec Luang Por, il prit des notes assidues des enseignements qu’il recevait et les imprima plus tard sous la forme des très populaires *Dharma vivant* et *Questions et réponses avec Ajahn Chah*. Par la suite, alors que la réputation de Kornfield se répandait en Amérique, ses fréquentes références à Luang Por firent connaître son nom à un public occidental. Cette connaissance fut renforcée par un ouvrage sur les enseignements de Luang Por, *Paisible comme un étang de forêt*, coécrit par Kornfield et Paul Breiter un autre ex-moine, (anciennement Vénérable Varapanyo).

Le charisme de Luang Por et sa capacité à émouvoir et à inspirer ses disciples occidentaux sont rapidement devenus célèbres. Mais si Luang Por était la principale raison pour laquelle Wat Pah Pong était devenu le monastère de la forêt thaïlandaise le plus populaire auprès des Occidentaux désireux de s'engager à long terme dans la vie monastique, la présence d'Ajahn Sumedho était souvent un facteur décisif. Il y avait là quelqu'un qui avait prouvé que c'était possible.



Il avait vécu un certain nombre d'années dans des conditions éprouvantes, sans autre compagnon occidental, et avait manifestement beaucoup retiré de cette pratique. Il était un traducteur et un mentor. Et, bien qu'il ait résisté à l'évolution, il était en train de devenir un enseignant à part entière. Vénérable Varapanyo arriva à Wat Pah Pong au moment où Luang Por était absent pour quelques jours. Sa rencontre avec Ajahn Sumedho fut déterminante dans sa décision de rester.

“Assis là-haut sous le porche, dans la paix de la nuit de la forêt, j’ai senti qu’il y avait ici un endroit au-delà de la souffrance et de la confusion du monde : la guerre du Vietnam, l’absurdité de la vie en Amérique et partout ailleurs, la douleur et le désespoir de ceux que j’avais rencontrés sur la route en Europe et en Asie, qui cherchaient si sincèrement une meilleure façon de vivre sans la trouver. Cet homme, dans cet endroit, semblait l’avoir trouvée et il semblait tout à fait possible que d’autres puissent également le faire.”

En 1972, le Sangha des moines occidentaux augmentait progressivement et Luang Por décida qu’ils passeraient la Retraite des Pluies à Tam Saeng Pet, un monastère affilié perché sur une colline escarpée surplombant la campagne plate de l’Isan, à environ 100 kilomètres au nord de Wat Pah Pong. Loin de l’influence directrice de Luang Por, les conflits de personnalité s’envenimèrent et Ajahn Sumedho, épuisé, partit à la fin de la retraite.

“Pour commencer, j’ai éprouvé beaucoup de ressentiment à l’idée d’assumer des responsabilités. Sur le plan personnel... la dernière chose que je voulais faire était de me retrouver avec d’autres moines occidentaux... Je m’étais habitué à vivre avec des moines thaïlandais et à me sentir à l’aise dans cette structure et cette culture, mais de plus en plus d’Occidentaux venaient ; Dr Burns et Jack Kornfield encourageaient les gens à venir.

“Après que le Sangha occidental eut fait cette épouvantable Retraite des Pluies à Tam Saeng Pet, je me suis enfui, j’ai passé les pluies dans un monastère du sud-est, puis je suis allé en Inde. Mais pendant que j’étais là-bas, j’ai eu une expérience très forte qui m’a ouvert le cœur. Je n’arrêtais pas de penser à Luang Por et à la façon dont je m’étais enfui, j’ai ressenti une grande gratitude à son égard, et j’ai décidé de revenir et de servir. C’était très idéaliste : ‘ Je me donnerai à Luang Por, je ferai tout ce qu’il voudra !’

“Nous venions d’ouvrir cet horrible monastère affilié à Suan Kluai, à la frontière cambodgienne, et personne ne voulait y aller et y rester. J’y étais allé pour une cérémonie de Kaṭhina et j’étais plus grand que tous les arbres. Alors, en Inde, je me suis dit que j’allais me porter volontaire pour reprendre Suan Kluai. J’avais cette image romantique de moi. Bien sûr, à mon retour, Luang Por refusa de m’envoyer là-bas, et à la fin de l’année

il y avait tellement d'Occidentaux à Wat Pah Pong qu'il m'a demandé de traduire pour eux... Au fond, je lui faisais confiance parce que c'est lui qui me poussait à faire des choses que je n'aurais pas faites tout seul."

III. À TRAVERS LES YEUX D'OCCIDENTAUX

LES DÉBUTS

La question que tout moine occidental se voit poser tôt ou tard (et généralement tôt), est de savoir pourquoi il a choisi de devenir moine. C'était souvent une question à laquelle il était plus difficile de répondre que ce à quoi on pouvait s'attendre. Il n'était pas si facile de distinguer les causes des déclencheurs, ou de s'assurer qu'un récit édifiant n'était pas rafistolé avec du recul. Les moines se contentent généralement de raconter les événements qui ont conduit à leur décision et à leur départ pour la Thaïlande. Il y avait, par exemple, Pabhakaro, un pilote d'hélicoptère américain, qui était venu pour la première fois dans le pays pour se reposer pendant la guerre du Vietnam. Il y avait les volontaires du Peace Corps et les jeunes voyageurs qui parcouraient l'Asie sac au dos comme les Canadiens Tiradhammo et Viradhammo. Il y avait aussi ceux qui, comme le Britannique Brahmavamso et l'Australien Nyanadhammo, étaient venus avec l'intention expresse de devenir moines.

Beaucoup avaient commencé par lire des livres. La première génération, lorsque les livres sur le bouddhisme Theravada étaient difficiles à trouver, fut inspirée par les ouvrages d'Alan Watts, Charles Luk et DT Suzuki. Les générations suivantes arrivèrent après avoir lu des œuvres traduites de Luang Por Chah, des livres d'Ajahn Sumedho ou des enseignants américains de vipassanā. Certains cherchaient à approfondir et à stabiliser le calme lucide qu'ils avaient connu lors de retraites de méditation de sept ou dix jours. D'autres étaient inspirés par leur contact avec des moines bouddhistes lors de leurs voyages en Thaïlande. L'un de ces derniers était Ajahn Sucitto. Il raconte l'effet produit par la vue de moines faisant la tournée d'aumônes :

“Un matin tôt, assis dans un café, j'ai vu des moines d'un monastère local faire leur tournée d'aumônes. Ils étaient en ligne, pieds nus sur la route poussiéreuse, marchant vers moi. Le soleil levant brillait à travers leurs

robes ocre. Chaque moine n'avait avec lui qu'un simple bol à aumônes, et leurs visages étaient sereins et doux. Leur marche était calme et sans hâte ; ils n'allaient nulle part, ils marchaient simplement. Le poids d'années de ma propre importance s'est envolé de mon cœur ; quelque chose s'est élevé en moi comme un oiseau à l'aube”.

Mais pour les disciples de Luang Por, c'était presque invariablement sa présence et son exemple qui les ont incités à rester et à faire le saut dans la vie monastique ou, s'ils étaient déjà ordonnés, à s'engager à long terme dans la formation à Wat Pah Pong. Pour la plupart d'entre eux, la première rencontre avec lui, bien qu'apparemment sans importance, fut capitale et changea leur vie. Certains moines ont évoqué un sentiment de soulagement, comme s'ils avaient enfin trouvé un lieu et un enseignant qu'ils ne voulaient plus quitter. Alors qu'Ajahn Nyanadhammo s'accroupit respectueusement, les mains en *anjali*, Luang Por s'approcha de lui et sans parler, prit ses mains dans les siennes.

“J'ai ressenti un choc et de la joie, et un poids m'est tombé des épaules. Je n'ai réalisé qu'après son départ toute la souffrance que je portais en moi.”

L'une des sources les plus riches d'anecdotes concernant Luang Por et ses disciples occidentaux se trouve dans les écrits de Paul Breiter. Il arriva à Wat Pah Pong en 1972 et sous le nom de Vénérable Varapanyo, il lutta avec courage pendant cinq années de formation monastique avant de défroquer et de retourner dans son pays natal, les Etats-Unis. En 1993, ses mémoires sur les années qu'il passa avec Luang Por, *Venerable Father*, furent publiées à Bangkok. Il commence par des mots qui touchèrent une corde sensible chez nombre de ses contemporains : “Si j'ai jamais aimé quelqu'un dans ma vie, c'est Luang Por Chah”. La première rencontre du Vénérable Varapanyo avec Luang Por eut lieu à Bangkok.

“J'étais ébloui par son bonheur radieux et exubérant. Je n'avais vraiment jamais vu quelqu'un comme ça. Il avait l'air d'une grosse grenouille heureuse assise sur son nénuphar, et je me suis dit que si tout ce qu'il fallait faire pour être comme ça était de rester dans la forêt pendant trente ans, ça valait le coup... Je me souviens à quel point mon esprit s'est élevé à ce moment-là. Dans la voiture qui me ramenait au Wat, je me disais “il y a de l'espoir” ; la pratique de la méditation et le mode de vie du moine bouddhiste, que j'ai trouvés si difficiles, bien plus difficiles que tout ce que j'avais jamais fait, pensé faire ou entendu faire par quelqu'un d'autre,

peuvent produire des résultats. Voir un exemple qui vivant qui valait plus que la lecture de n'importe quel livre.”

Ajahn Brahmavamso, un moine ayant une formation scientifique rigoureuse, décida de prendre Luang Por comme maître après avoir vu son esprit rationnel troublé. Il se souvient que peu après son arrivée au wat, alors qu'il écoutait Luang Por enseigner à un autre moine occidental, il formula mentalement sa propre question. Dès qu'il l'eut fait, Luang Por prononça des mots qui semblaient répondre directement à sa question, plus qu'à celle de son interlocuteur apparent. Supposant qu'il s'agissait probablement d'une coïncidence, il formula une autre question, qui reçut également une réponse rapide. Cela se produisit à maintes reprises.

Les moines étrangers de Wat Pah Pong n'étaient pas tous originaires de pays occidentaux. Ajahn Gavesako, par exemple, était originaire du nord du Japon. Après une période d'alpinisme au Népal, il s'était consacré à l'apprentissage du yoga en Inde avant que des difficultés de visa ne l'obligent à partir pour la Thaïlande. Pour lui, l'inspiration est d'abord venue de son impression du monastère lui-même et de ce qu'il suggérait au sujet de l'abbé.

“Je suis arrivé au wat juste au moment où les moines portaient faire la tournée d'aumônes. J'ai été très impressionné de les voir marcher en ligne, avec calme et retenue. Je ne pouvais pas détacher mon regard d'eux. C'était un si beau spectacle, quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant. Je suis entré dans le wat et le chemin était propre et agréable à parcourir. Il n'y avait pas de branches ou de feuilles qui jonchaient le chemin. Cela m'a encore plus impressionné. J'ai pensé que l'abbé devait être très compétent. Il devait avoir une discipline très stricte.”

Le nom séculier d'Ajahn Gavesako était Shibahashi. Luang Por trouva ce nom impossible à prononcer et le surnomma “*Si baht ha sip*” (“Quatre bahts cinquante”). Il inspira le jeune homme en lui expliquant qu'une recherche intérieure, une recherche de la fin de la souffrance, était plus précieuse qu'une recherche extérieure. S'il ne savait pas comment abandonner les états mentaux négatifs, escalader des montagnes était une perte de temps. Cette recherche intérieure et cet entraînement sont au cœur de la vie monastique. ‘Quatre bahts cinquante’ décida de rester. Une quinzaine d'années plus tard, lorsque Luang Por devint grabataire, Ajahn Gavesako devint l'un des piliers de l'équipe de soins. Il était avant

tout motivé par la gratitude. Il disait qu'il avait le sentiment que, malgré tout ce qu'il faisait, il ne pourrait jamais rembourser ne serait-ce qu'une petite partie de la dette qu'il avait envers son maître.

“J’ai eu l’impression qu’il m’a donné une nouvelle vie. Il était comme une mère et un père pour moi ; il m’a donné tant de choses. C’était comme si je m’enfonçais lentement dans des sables mouvants, sur le point d’être avalé, et il m’a tiré de là et m’a sauvé la vie.”

Le jeune musicien australien, qui allait devenir Ajahn Puriso, fut frappé par le contraste entre Wat Pah Pong et les autres temples : les robes de couleur sombre des moines, leur calme dans leurs activités, leur réserve, le sentiment que quelque chose de significatif se passait.

“On m’a dit que je pouvais rester dans la salle du Dhamma, on m’a indiqué où trouver un oreiller et une couverture, puis on m’a laissé seul. Les étranges chants pāli-thaïs que j’ai entendus cette nuit-là étaient totalement hors de portée de mon esprit. Je n’arrivais même pas à savoir si c’était beau ou simplement étrange. Mais la vue des moines dans la grande salle sombre, éclairée par quelques bougies seulement, accroupis et immobiles sur leurs orteils alors qu’ils chantaient pendant plus de trente minutes, était vraiment impressionnante”.

Ajahn Pasanno, abbé du Wat Pah Nanachat pendant plus de dix ans et maintenant abbé du monastère de la forêt d’Abhayagiri en Californie du Nord, vint pour la première fois à Wat Pah Pong comme moine visiteur après avoir rejoint le Sangha à Bangkok. Ses pensées font écho à celles d’Ajahn Sumedho :

“Une impression durable que j’ai eue du mode de vie à Wat Pah Pong était qu’il s’agissait de quelque chose que l’on pouvait vivre sur une longue période, alors que dans les endroits où j’avais pratiqué la méditation auparavant, il s’agissait d’appliquer une technique particulière dans un kuti dans une section spéciale d’un monastère ; ce n’était pas quelque chose qui pouvait être vécu. Wat Pah Pong a ouvert une nouvelle dimension pour moi, ce sentiment de pouvoir s’engager à long terme envers un maître, une formation et le Vinaya. Ce qui m’a beaucoup frappé, c’est l’idée que, si l’on veut mener la vie sainte pendant un certain temps et en retirer des bénéfices, il faut suivre le Vinaya, et avoir un mode de vie intégrant la pratique du Dhamma-Vinaya.

Luang Por comprenait vraiment très clairement à quel point nous devons complètement restructurer nos perceptions et tous les aspects de notre conditionnement. Sa façon d'enseigner n'était donc pas seulement une technique de méditation, mais un entraînement complet du corps, de la parole et de l'esprit. C'était vraiment sa particularité, son orientation, qui, selon moi, était spéciale chez lui."

Après une période de probation en tant que moine visiteur (*āgantuka*), Ajahn Pasanno fut pleinement accepté dans la communauté de Wat Pah Pong.

"Je me souviens avoir attendu avec impatience de pouvoir participer au *Pāṭimokkha* et avoir été très excité. Lorsque la cloche sonna, j'étais très impatient et je me suis immédiatement dirigé vers la salle Uposatha. Luang Por n'arriva qu'une heure et demie plus tard - il était dans la section Maechee en train de leur donner un enseignement - et j'avais beaucoup de mal à m'asseoir sur le sol dur. Nous n'avions même pas commencé le *Pāṭimokkha* et je me tortillais déjà. Luang Por arriva et bavarda avec divers moines, puis nous exécutâmes le *Pāṭimokkha*. Ensuite, vers 22 heures, il commença à donner un enseignement et cela dura jusqu'à presque trois heures du matin, lorsqu'il regarda innocemment l'horloge et dit : 'Vous feriez peut-être mieux de sonner la cloche pour les chants du matin'. Ensuite, Luang Por entra dans la salle du Dhamma pour donner un court enseignement aux laïcs, et nous allâmes prendre une boisson. Les bouilloires de boissons sucrées étaient là depuis la veille au soir et étaient pleines de fourmis. Je dois avouer que cela a rapidement refroidi mon enthousiasme pour le *Pāṭimokkha*."

DE NOMBREUX LUANG PORS

Naturellement, les perceptions de Luang Por variaient considérablement d'un moine à l'autre, reflétant leurs propres expériences et idéaux, leurs préjugés et projections ainsi que la clarté de leur esprit. Certains cherchaient à être proches de lui. D'autres, plus autosuffisants, se tenaient à une plus grande distance. Différents aspects de ses enseignements attiraient différents moines, et les avis étaient partagés quant à leur essence.

Pour Ajahn Munindo qui, comme Ajahn Sumedho, avait commencé sa vie monastique dans un monastère où l'accent était mis sur la pratique solitaire et formelle de la méditation, ce fut l'approche plus orientée vers le groupe que préconisait Luang Por.

“Ce qui m’a le plus attiré à Ubon, c’est que, comme *“Dharma vivant”* montrait, Luang Por était véritablement engagé dans la formation de ses moines, ce que je n’avais pas vu ailleurs. D’après ce que j’ai pu voir, ce qui caractérisait l’enseignement de Luang Por, c’était son insistance sur le fait que nous devons apprendre à vivre ensemble en tant que communauté. La méditation, bien sûr, était notre raison d’être mais nous devons aussi considérer notre mode de vie communautaire et monastique comme un élément central de la pratique. D’une manière ou d’une autre, j’ai compris que c’était ce qu’il recherchait, et j’ai réalisé que c’était ce dont j’avais besoin.

“Ce n’est pas qu’il vous donnait toutes les réponses. Il était là pour vous, il vous écoutait et vous donnait la possibilité d’expérimenter, de vous tromper. Son enseignement était une invitation à découvrir les choses par vous-même. Il semblait considérer que son travail consistait à nous établir dans la vie monastique, mais que c’était ensuite à nous de pratiquer. On avait le sentiment qu’il n’allait pas nous prendre en main et nous guider pas à pas dans les enseignements et les différentes étapes de la méditation. Il disait qu’il n’était pas intéressé à donner des entretiens quotidiens. Ce n’était clairement pas sa façon de faire. Il vous donnait les directives sur la manière de vivre en tant que moine. Je n’ai pas pris cela comme un abandon ; c’était une liberté dont je me réjouissais.”

Ce qui inspirait le plus Ajahn Munindo était Luang Por lui-même et la qualité de l’attention qu’il accordait à ses disciples. Il avait le sentiment qu’il s’agissait d’un maître “qui allait être là dans toutes les situations qui pourraient se présenter”. Luang Por leur donnait l’impression de toujours se soucier de leur bien-être comme s’ils étaient ses fils.

“Il était disponible en tant qu’être humain, avec un bon sens de l’humour. Il pouvait partager une blague avec vous, il pouvait partager votre souffrance avec vous. Vous aviez l’impression qu’il vous comprenait, qu’il savait ce que vous pensiez ou traversiez. Vous aviez l’impression qu’il était là, avec vous, dans votre vie, vos luttes et vos joies.”

Ajahn Munindo chérissait le souvenir des visites quotidiennes que Luang Por faisait à son kuti pour voir comment il allait pendant une période de maladie. Il appréciait également de pouvoir parler à Luang Por lorsque les doutes et les inquiétudes menaçaient de le submerger :

“Je me souviens être allé le voir une fois, plein de doutes. Luang Por s’est assis là et m’a écouté. Il avait dû entendre ce genre de choses des milliers de fois auparavant, mais j’ai vraiment eu l’impression qu’il m’a regardé, qu’il m’a vu et il m’a dit : ‘J’ai ressenti la même chose une fois. J’avais l’impression que ma tête allait exploser ou se fendre. Je doutais tellement que je pensais que ma tête allait éclater. Je sais ce que c’est. Mais peu importe. Travailler comme ça avec des doutes vous rend plus fort.’ ”

Vénérable Varapanyo, lui aussi, disait que les gestes et les mots bienveillants pouvaient être plus mémorables que les enseignements profonds :

“Luang Por nous avait rendu une brève visite à Wat Tam Saeng Pet. C’était l’après-midi, nous étions dehors, il s’est approché de moi et m’a examiné. Il a palpé mes côtes et, d’un air très inquiet, m’a fait remarquer à quel point j’avais maigri, ce n’était pas seulement mon esprit qui avait paniqué. Je me suis souvenu de ce regard inquiet pendant de nombreux mois.”

L’opportunité d’être assistant de Luang Por marqua un tournant dans la vie monastique de Vénérable Varapanyo.

“Il me dit : “Cet après-midi, quand le ravitaillement en eau est terminé, venez ici et nettoyez”. Ma première réaction a été de me dire : “Il a du culot de me demander de venir le servir”. Mais en plus d’être une de mes tâches, c’était un pied dans la porte et un privilège. Grâce à cela, j’ai commencé à voir qu’il y avait un mode de vie riche, structuré et harmonieux au monastère. Et au centre de tout cela se trouve le maître, qui est une personne sur laquelle on peut compter.

“Et finalement, il demanda pourquoi j’étais si maigre. Immédiatement, l’un des moines qui était là lui dit que je ne prenais qu’une toute petite boule de riz à l’heure du repas. “Vous n’aimez pas la nourriture ?” demanda-t-il, je lui répondis que je n’arrivais tout simplement pas à digérer le riz gluant et que je continuais à en réduire la quantité. J’avais fini par l’accepter comme tel, pensant que j’étais si avide que manger de moins en moins était une vertu.

“Mais il était inquiet. Est-ce que je me sentais fatigué ? J’admis que la plupart du temps, j’avais peu de force. Alors il me dit : “Je vais vous faire suivre un régime spécial pendant un certain temps, juste du gruau de riz et de la sauce de poisson pour commencer. Vous en mangerez beaucoup et votre estomac se développera, puis nous passerons au riz bouilli, et enfin au riz gluant. Je suis médecin”, ajouta-t-il. (J’ai découvert plus tard qu’il était en fait un herboriste accompli, et qu’il avait des connaissances sur les diverses maladies auxquelles les moines sont sujets). Il me dit de ne pas trop me forcer, que si je n’avais pas la force, je n’avais pas à porter l’eau, etc.

“C’est là que la magie commença vraiment. C’est à ce moment-là qu’il ne fut plus simplement ‘Ajahn Chah’ pour moi ; il devint ‘Luang Por’, ‘Vénérable Père’.”

La plupart des Occidentaux qui venaient à Wat Pah Pong avec l’intention de devenir moines avaient lu beaucoup de livres sur le Bouddhisme et avaient une idée de ce que *devaient* être un monastère et un maître éveillé. C’est souvent lorsque Luang Por démentait ces attentes qu’il faisait la plus forte impression. Pour Ajahn Amaro, ce fut un sourire généreux au moment où il s’attendait à être réprimandé pour une erreur. À l’époque, Ajahn Amaro, encore novice, servait d’assistant à l’abbé du Wat Pah Nanachat, Ajahn Pabhakaro, lorsque Luang Por lui rendit visite pour la nuit.

“ Je me suis réveillé et j’ai vu de la lumière passer par les interstices entre les planches des murs de ma hutte. J’ai pensé, ‘Wow, la lune est vraiment brillante ce soir’. J’ai regardé mon réveil et il indiquait une heure. Puis j’ai réalisé que mon réveil avait dû s’arrêter ; ce n’était pas la lune, c’était le soleil ! Je me suis levé d’un bond, j’ai enfilé mes robes et j’ai couru sur le sentier. Quand je suis arrivé à l’arrière de la salle du Dhamma, tous les autres moines étaient déjà partis faire leur tournée d’aumônes, à l’exception d’Ajahn Pabhakaro et de Luang Por, qui prenaient un chemin plus court. Je me suis dit : “Bon, j’ai encore du temps. Peut-être n’ont-ils pas remarqué.” J’ai commencé à préparer leurs robes pour la tournée d’aumônes, en espérant qu’ils n’avaient pas vu que j’étais arrivé en retard et que j’avais manqué le chant et la séance du matin. Alors que je m’agenouillais aux pieds de Luang Por pour attacher les languettes à l’extrémité inférieure de ses robes, il dit quelque chose en thaï que je ne compris pas. J’ai levé les yeux, un peu anxieux, vers Ajahn Pabhakaro

pour qu'il traduise. Luang Por avait un grand sourire sur le visage, un merveilleux sourire amical et aimant. Ajahn Pabhakaro traduit : 'Le sommeil est délicieux, hein ?'."

Pour Ajahn Khemanando, un autre moine né en Grande-Bretagne, un moment clé se produit lorsqu'il vit son maître sous un nouveau jour, plus accessible. Un jour, alors qu'il venait d'arriver et qu'il portait encore la robe blanche du postulant, il discutait avec un ami sur le balcon de son kuti, lorsque, jetant un coup d'œil sur le chemin, il eut un choc en apercevant Luang Por.

"Et il nous appelait et nous faisait signe de la main ! Nous pensions qu'il allait nous réprimander parce que nous ne méditions pas diligemment, mais Luang Por ne semblait pas du tout soucieux à cet égard, il ne nous disait pas d'arrêter de parler, mais nous appelait : 'Venez ici, venez ici !'."

Il s'avérait que Luang Por était à la chasse au varan. Il aimait beaucoup les poulets de la forêt, qu'il nourrissait avec du riz dans les environs de son kuti. Il voulait les protéger de leur ennemi naturel, les grands varans, qui aimaient manger leurs œufs. Il avait suivi l'un de ces lézards jusqu'à cette partie de la forêt et leur expliquait en mimant comment fixer une ficelle au bout d'une perche de bambou. Il allait attraper le lézard et le bannir de la forêt. Les deux Occidentaux, maladroits et inexpérimentés, poussés par un Luang Por enthousiaste, s'agitèrent sans succès pendant un certain temps, et finalement, après avoir bien ri ensemble, abandonnèrent la chasse.

"Ce qui me frappa le plus dans ce petit épisode, c'est le contraste entre Luang Por, le chasseur de lézards, qui manifestait une spontanéité très naturelle, une simplicité et un humour terre à terre, presque enfantins, et le caractère formel et impressionnant de son rôle de responsable d'un grand et important monastère qui, jusque-là, était tout ce que j'avais vu de lui. Cela ébranla nombre de mes propres idées préconçues sur ce qu'un grand maître éveillé était censé être, et m'aida à voir que Luang Por était en fait très naturel et assez drôle, ce qui me permit de me sentir moins intimidé et plus détendu en sa présence."

Pour un autre postulant nouvellement arrivé, Shaun, l'occasion mémorable se déroula dans un cadre plus formel.

“C’était la veille du Nouvel An et la salle du Dhamma était pleine à craquer. Nous nous étions tous rassemblés pour célébrer la nouvelle année avec des enseignements du Dhamma et des chants de bon augure. Comme il n’y avait pas de place à l’intérieur, des centaines de personnes étaient assises à l’extérieur, sous les arbres. La plate-forme surélevée à l’extrémité ouest de la salle, où les moines étaient assis, était également bondée. Au milieu de la plate-forme, juste en dessous de la grande image de bronze du Bouddha, Luang Por était assis, entouré de tous ses disciples monastiques. C’était une scène merveilleuse et palpitante. Soudain, je vis une légère ondulation traverser les rangées de moines. L’un des moines anciens, les mains en anjali, se pencha vers Luang Por. Immédiatement, Luang Por se leva et déplaça le tissu sur lequel il était assis sur le côté.

“Peu après, un vieux moine portant la robe jaune vif d’un moine de la ville monta sur la plate-forme. Je ne pus m’empêcher de le comparer défavorablement à Luang Por, qui avait toujours l’air si immaculé. La robe du vieux moine était froissée et tombait sans cesse de son épaule. Je n’étais pas impressionné et je me demandais quelle serait la réaction de Luang Por à une visite à un moment aussi inopportun. Il me répondit immédiatement par son attitude humble et respectueuse. Le vieux moine s’agenouilla sur le siège de Luang Por, s’inclina devant le Bouddha de manière superficielle, puis se retourna pour faire face au Sangha. Luang Por entraîna tous les moines à se prosterner devant le vieux moine, suivi par les novices, les nonnes et les laïcs. Il me semble que je n’avais jamais apprécié la beauté d’une prosternation avant de voir Luang Por se prosterner ce soir-là. Mais, plus que cela, ce qui me frappa particulièrement et qui est resté dans mon esprit depuis, fut la fluidité avec laquelle Luang Por passa du statut de centre d’attention et de dévotion à celui de moine ordinaire rendant hommage à un aîné. J’eus l’impression d’assister à une expression parfaite du maître à la tête d’un Sangha, mais obéissant au Dhamma et au Vinaya.”

Lorsqu’ils évoquaient les qualités admirables de leur maître, les Occidentaux faisaient fréquemment référence à l’étonnante capacité de Luang Por à s’adapter aux impératifs changeants des situations et des publics, apparemment sans effort et comme si c’était la chose la plus normale du monde. Il est intéressant de noter que cette capacité était rarement mentionnée par ses disciples thaïlandais. La nature hiérarchique de la société thaïlandaise, l’accent mis sur l’harmonie

sociale et la priorité donnée aux besoins du groupe sur ceux de l'individu, signifient que la plupart des gens, y compris les non-méditants, sont tout à fait capables de s'adapter à l'environnement social. Il est probable que l'expression plus profonde de cette capacité chez un grand maître spirituel était donc moins évidente pour les Thaïlandais que pour les Occidentaux. Les Occidentaux, pour leur part, se sentaient inspirés par ce qu'ils reconnaissaient comme un impressionnant non-attachement aux rôles sociaux et à la personnalité. Le sentiment que Luang Por pouvait être n'importe quoi, parce qu'il ne s'identifiait à rien du tout en tant que soi, a été bien exprimé par Ajahn Amaro, lorsqu'il racontait la fois où on lui avait demandé de délivrer un message à Luang Por dans son kuti :

“J’ai vu qu’il était assis en bas sur son siège en rotin. Ses yeux étaient fermés, et il n’y avait personne d’autre autour. Quand je suis monté et me suis agenouillé devant lui, il n’a pas ouvert les yeux, et j’ai pensé : ‘Hmm, je me demande ce que je dois faire ?’ J’ai attendu quelques minutes et ses yeux étaient toujours fermés. Un Ajahn important attendait, alors j’ai dit en thaï : “Excusez-moi”. Puis il a ouvert les yeux et c’était comme s’il n’y avait absolument personne. Ce n’était pas comme s’il dormait ; les yeux se sont ouverts, mais il n’y avait aucune expression sur son visage. Il était complètement vide. Il m’a regardé, je l’ai regardé et j’ai dit : “Luang Por, Ajahn Chu m’a demandé de vous transmettre un message : des visiteurs sont dans la salle du Dhamma, vous serait-il possible de venir les recevoir ?”.

“Encore une fois, pendant un moment, il n’y avait aucune expression, juste cette qualité complètement spacieuse et vide dans son expression. Puis soudainement, de nulle part, la personnalité est apparue. Il fit une remarque dont je n’ai pas saisi tous les détails. C’était comme si la “personne” apparaissait soudainement, c’était comme regarder un être venir à l’existence. Il y avait une qualité extraordinaire à ce moment-là, voir la personnalité, le corps, toutes les caractéristiques de la personne, être simplement mis en place comme s’il mettait sa robe ou qu’il assumait un rôle.”

MOYENS HABILES

S’il y a quelque chose qui distinguait Luang Por de ses éminents contemporains, c’était sa capacité à guider un Sangha important et

prospère de moines étrangers. Il est vrai que Luang Ta Maha Bua à Udon avait habituellement cinq ou six moines occidentaux, notamment Ajahn Panyavaddho, le plus vénéré et le plus ancien de tous les moines étrangers en Thaïlande. Mais ce fut Luang Por seul qui fut capable de superviser un Sangha qui comptait plus de vingt moines au milieu des années 1970, ce Sangha continue de croître encore aujourd'hui.

Les raisons de ce succès peuvent être trouvées à la fois dans Luang Por lui-même et dans le système de formation monastique qu'il a développé. Au départ, c'était le charisme de Luang Por qui attirait les gens. Au fil du temps, dans ses relations avec les moines étrangers, il fit preuve d'une capacité à communiquer avec eux sans être gêné par les obstacles de la langue et de la culture. Malgré l'impossibilité de leur parler dans leur propre langue, ses disciples occidentaux sentaient qu'il les comprenait vraiment. Ajahn Khemanando remarquait :

“Il était très observateur et pouvait évaluer avec précision la personnalité d'un nouveau venu en observant son visage, sa posture, sa façon de marcher, etc. Avant même qu'ils ne se soient assis ou n'aient dit quoi que ce soit, Luang Por pouvait faire une remarque aux personnes présentes telle que : “Celui-ci est plein de doutes !”, la conversation qui suivait révélait invariablement que c'était vrai.”

Luang Por semblait avoir clairement compris à quel point les besoins de ses disciples occidentaux pouvaient être différents de ceux de ses compatriotes thaïlandais. Les moines locaux étaient issus de familles pauvres de riziculteurs. Ils avaient tendance à être pragmatiques plutôt que spéculatifs, et leurs souillures s'orientaient généralement vers les formes les plus évidentes de l'avidité, de la haine et de l'illusion. La prise en compte de ces éléments influença le développement par Luang Por d'une formation qui mettait l'accent sur le fait “d'aller à contre-courant”. Les problèmes des Occidentaux, cependant, étaient souvent d'ordre plus intellectuel. Ils pouvaient facilement se laisser entraîner dans des réseaux tortueux de pensées et d'opinions. Ils se débattaient avec des problèmes difficiles à comprendre pour les Thaïlandais, en particulier une sorte de dégoût de soi déconcertant qu'ils appelaient “culpabilité”. Les Occidentaux avaient du mal à faire des efforts concertés pour méditer sans retomber dans les vieilles ornières de la recherche obsessionnelle d'un but, qui créait plus de stress et de tension que de paix intérieure.

Si Luang Por n'était pas infallible dans sa façon de traiter les moines occidentaux, il savait tirer les leçons de ses erreurs. Il s'était vite rendu compte que le ton autoritaire et parfois menaçant auquel les moines thaïlandais répondaient si bien ne fonctionnait pas du tout avec ses disciples étrangers. Ceux-ci avaient grandi dans la méfiance de l'autorité, prenaient les critiques de manière plus personnelle et répondaient beaucoup mieux à l'informel et à la bienveillance. Alors que la plupart des jeunes moines thaïlandais ne s'attendaient pas à une relation personnelle avec leur maître, la plupart se seraient même sentis mal à l'aise si on leur en avait proposé une, les Occidentaux avaient besoin de se sentir "vus", de se sentir pris sous l'aile du maître. Avec les Occidentaux, Luang Por était moins sévère. Il appréciait les sacrifices qu'ils avaient faits pour venir si loin et vivre dans la forêt et il était donc indulgent. Il s'était vite rendu compte que l'humour pouvait dissoudre efficacement la prétention de ses disciples occidentaux. Mais alors que la plupart des moines thaïlandais pensaient que la façon plus détendue dont Luang Por se comportait avec les moines occidentaux n'était qu'un "moyen habile" qu'il employait pour leur bien, beaucoup d'Occidentaux avaient tendance à y voir une révélation du "vrai Luang Por". C'était un thème commun : chacun avait tendance à considérer son Luang Por comme le vrai Luang Por.

Luang Por rassurait les moines occidentaux en leur disant que les difficultés qu'ils rencontraient étaient transitoires et inévitables, étant donné qu'ils confrontaient la puissance des souillures accumulées au cours d'innombrables vies. C'était, disait-il, comme une toute petite armée qui en affronterait une beaucoup plus grande. Jusqu'à ce que vous puissiez rassembler vos ressources et consolider vos forces, vous devriez vous préparer à quelques défaites humiliantes. Lorsqu'il vit que les Occidentaux étaient abattus par la difficulté qu'ils semblaient avoir à calmer leur esprit comparé à leurs amis thaïlandais, il expliqua que, même s'il était vrai que les moines peu instruits avaient plus de facilité à se défaire de leur attachement à "l'esprit pensant" que leurs compagnons plus instruits, ils étaient généralement désavantagés dans le développement de la sagesse. Il comparait l'esprit occidental à une grande maison avec de nombreuses pièces. Il faut plus de temps pour la nettoyer qu'un simple cottage, disait-il, mais une fois le travail accompli, on peut y vivre mieux.

PATIENCE

Il n'était pas facile pour les Occidentaux de s'adapter à la vie à Wat Pah Pong. Non seulement ils étaient confrontés à tous les défis inhérents à une vie ascétique, mais ceux-ci étaient aggravés par la nécessité d'apprendre une nouvelle langue et de s'adapter à une nouvelle culture. Physiquement, cela pouvait être brutal. La chaleur de la saison chaude, associée à l'humidité qui sape l'énergie, rendait le climat particulièrement éprouvant. De nombreux moines étrangers développèrent des troubles gastriques, en particulier ceux dont le régime alimentaire était auparavant composé d'aliments hautement raffinés. Ils trouvaient le riz gluant lourd et difficile à digérer, mais avec un seul repas par jour, ils n'avaient guère d'autre choix que d'en manger une grosse boule. L'alternative était de perdre beaucoup de poids et effectivement, beaucoup de moines devinrent si maigres que leurs côtes ressortaient de façon alarmante. La plupart de ceux qui restaient tombaient gravement malades au moins une fois : la malaria, le typhus des broussailles et la dysenterie amibienne étaient une menace constante.

Luang Por leur disait d'endurer patiemment. Lorsque Ajahn Brahmavamso fut hospitalisé en raison d'une forte fièvre, Luang Por lui rendit visite et l'encouragea avec des mots qui étaient aussi éloignés que possible du dorlotage. Il dit au jeune moine de réfléchir au fait qu'il n'y avait que deux issues à sa maladie : soit il irait mieux, soit il n'irait pas mieux. Il devait être en paix avec les deux possibilités.

Une fois, Vénérable Sunyo dit à Luang Por qu'il avait l'impression que depuis qu'il était devenu moine, ses difficultés et ses souffrances avaient augmenté plutôt que diminué. Luang Por répondit :

Je sais que certains d'entre vous ont eu un passé de confort matériel et de liberté extérieure. En comparaison, vous vivez maintenant une existence austère. Puis, dans la pratique, je vous fais souvent rester assis et attendre pendant de longues heures. La nourriture et le climat sont différents de chez vous. Mais tout le monde doit passer par là. C'est la souffrance qui mène à la fin de la souffrance. C'est ainsi que vous apprenez. Lorsque vous vous mettez en colère et que vous vous apitoyez sur vous-même, c'est une excellente occasion de comprendre l'esprit. Le Bouddha appelait les souillures nos maîtres...

Lors de ces occasions, Luang Por concluait par ses principaux enseignements : la patience et la Vue Juste.

Vous devez être patient. La patience et l'endurance sont essentielles à notre pratique. Quand j'étais un jeune moine, je n'avais pas la vie aussi dure que vous. Je connaissais la langue et je mangeais ma nourriture natale. Malgré cela, certains jours, je désespérais. Je pensais à défroquer ou même à me tuer. Ce genre de souffrance provient d'une vue erronée. Cependant, une fois que vous avez vu la vérité, vous êtes libéré des vues et des opinions. Tout devient paisible.

Une autre fois, après avoir rappelé aux moines que "la patience est le cœur de la pratique du Dhamma, la vertu fondamentale des pratiquants", Luang Por observa que, comme peu de gens choisissent librement de pratiquer la patience, on peut dire que les Occidentaux ont un avantage : il leur était beaucoup plus difficile de s'enfuir que les Thaïlandais. Il poursuivit : "L'idée de rentrer chez vous est intimidante, et vous avez donc été capables de tenir le coup jusqu'à présent". Mais il ne leur suffisait pas de serrer les dents. Il fallait qu'ils voient à quoi servait l'exercice de la patience. Il ne préconisait pas l'ascétisme comme une fin en soi.

Les choses ici vont à l'encontre de vos vieilles habitudes. Vous mangez dans votre bol, les currys et les mets sucrés mélangés. Qui pourrait aimer cela ? S'il vous reste encore des souillures, elles sont continuellement contrecarrées. Des aliments de différentes sortes sont mélangés dans votre bol. Quelle sensation cela vous donne-t-il ? Voyez-vous des souillures apparaître dans votre esprit ? Regardez. Cette façon de manger est irritante et frustrante. C'est ainsi que cela doit être. L'entraînement est une érosion des souillures. Même si l'effort pour éveiller sati n'est pas toujours couronné de succès, vous pouvez au moins vous opposer aux souillures. C'est ainsi que l'entraînement doit être.

Malheureusement, les souillures intellectuelles des moines occidentaux n'entraînaient pas un déficit compensatoire des afflictions terre à terre, et ils n'étaient pas épargnés par les méthodes de Luang Por destinées à "toraman les souillures". Le raisonnement leur était expliqué à de nombreuses reprises : les souillures pouvaient être révélées plus clairement en tant que souillures, la cause de la souffrance et sans essence,

lorsqu'on s'y opposait fermement. L'examen de ce qui se passe lorsqu'on est séparé de ce qu'on aime et associé à ce qu'on n'aime pas fournit un raccourci simple pour comprendre la nature de l'esprit. Comme cette voie de l'opposition aux désirs est une voie que peu de personnes, même les moines dévoués, peuvent suivre de manière constante, équilibrée et constructive, elle était au cœur de la formation à Wat Pah Pong.

Pour certains, le besoin d'aller constamment à l'encontre des vieilles habitudes pouvait être accablant. Un postulant anglais s'exclama avec un fort accent du nord : "C'est allé à contre-courant : ce n'est pas d'un ruisseau gazouillant dont nous parlons ici, c'est de l'EAU BOUILLONNANTE !

L'un des moines qui a le plus souffert de ce style d'enseignement était le Vénérable Varapanyo. Son envie bien connue de boissons glacées, cause de nombreuses taquineries, faisait qu'il avait rarement l'occasion de s'y adonner.

"Quand j'allais au kuti de Luang Por, c'était comme s'il ne me voyait même pas. S'il y avait de la glace ou une boisson pour les moines, il attendait que je parte pour la distribuer...". Des années plus tard, Luang Por raconta ces épisodes, disant qu'il avait de la peine pour moi, mais qu'il savait qu'il devait me faire passer un mauvais quart d'heure pour mon propre bénéfice... "Maintenant, vous voyez la valeur d'un tel traitement, n'est-ce pas ?". En effet, j'en voyais la valeur. Il disait souvent en plaisantant, à moi et au Sangha : 'J'aurais peur d'aller en Amérique, car Varapanyo voudrait probablement se venger de moi pour l'avoir torturé.' "

Vénérable Varapanyo se souvient également d'une occasion où un moine en visite reçut un traitement similaire.

"Juste avant la Retraite des Pluies, un Américain récemment ordonné arriva. Il venait de sortir du Peace Corps et prévoyait d'être moine pour quelques mois avant de retourner chez lui. Il voulait rester à Wat Pah Pong pour la retraite, mais Luang Por refusa. Cela n'avait rien à voir avec le moine personnellement. Il s'agissait plutôt du fait que Luang Por voulait soumettre les nouveaux venus à une période d'essai, ce qui ne pouvait être fait pendant la retraite, et qu'il n'appréciait pas toujours les personnes qui n'étaient pas sérieusement engagées mais étaient en fait des dilettantes de la vie monastique.

“Le moine resta donc quelques jours et se prépara à partir, quelque peu déçu. La nuit d’avant son départ, Luang Por donna un enseignement. Après avoir chanté, il parla pendant une heure avec un laïc qui était présent. Puis il commença son discours sur le Dhamma. Cela dura très longtemps, il n’arrêtait pas. Après quelques heures, il était évident qu’il jouait avec nous. Un nouveau moine fut assez imprudent pour poser une question, et il donna une très longue réponse. Puis il demanda : “Quelqu’un a-t-il d’autres questions ? Personne ne bougea, j’ai alors pensé qu’il allait peut-être nous laisser partir, mais il dit : “Eh bien, peut-être que vous êtes incertain de...” et il se lança dans de nouvelles explications. Il semblait avoir couvert tout le canon bouddhiste. Pendant ce temps, le moine du Peace Corps, qui était assis juste en face de lui, se tortillait, changeait de position, tenait ses genoux relevés (ce qui ne se fait absolument pas) et jetait des regards furieux à Luang Por. Finalement, à 1 h 15 du matin, Luang Por regarda l’horloge et dit innocemment : “Quelle heure est-il ? Oh, je crois que c’est l’heure de lever la séance”.

“Je devrais peut-être mentionner que nous n’étions jamais assis confortablement sur des chaises, mais à même le sol, et à Wat Pah Pong, les sols étaient en béton ou en granit marbré. Nous ne pouvions pas étendre nos jambes, mettre nos genoux devant nous ou utiliser un coussin. Si vous avez l’habitude de vous asseoir sur des chaises, essayez pendant deux ou trois heures et vous comprendrez comment c’était ; si vous avez l’habitude de vous asseoir sur le sol, essayez quatre ou cinq heures sur un sol dur sans coussin.

“Le lendemain, le moine du Peace Corps vint me voir pour se plaindre : “Il n’aurait pas dû faire ça ! Quelle perte de temps ! (La voie du Milieu du Bouddha consiste à éviter les extrêmes de l’indulgence sensuelle et de l’auto-mortification). Cet après-midi-là, Luang Por me demanda si le nouveau moine avait apprécié son discours de la veille. Je lui ai dit ce qu’il avait dit. Il rit et dit : ‘ J’ai vu. Je l’observais. Je savais qu’il était en colère. Maintenant, il ne se sentira pas lésé de ne pas pouvoir rester ici.’ ”

Luang Por lui-même semblait avoir une patience infinie avec ses disciples occidentaux “exigeants”. Ajahn Khemadhammo raconte :

“Je me souviens qu’il m’écoutait attentivement alors que je m’efforçais d’expliquer certaines de mes difficultés, puis il souriait, se montrait lui-même du doigt et disait : “Moi aussi”, et c’était tout. Il était étonnamment

tolérant. Vraiment, avec un si grand nombre de moines dont il ne parlait pas la langue et quelques personnes vraiment difficiles à vivre, comme moi, cela devait être très difficile à supporter. Mais il ne paraissait jamais s'en préoccuper, sauf à une occasion où quelque chose a mal tourné et alors c'était comme si une vieille grenouille joyeuse et heureuse s'était soudainement métamorphosée en la plus terrifiante espèce de tigre mangeur de moines que vous puissiez imaginer. Il ne plaisantait pas. J'aimais ça."

PROJETS DE TRAVAIL

En fin de compte, c'est la confiance des moines occidentaux dans la sagesse et la compassion de Luang Por qui leur permettaient de se consacrer à la formation. Il les poussait hors de leur zone de confort. Il leur montrait qu'ils pouvaient faire bien plus qu'ils ne le pensaient, endurer des choses que, seuls, ils n'auraient jamais supportées. Les projets de travail en étaient un bon exemple. De temps en temps, il y avait une période intense de dur travail physique, généralement un projet de construction, et la routine quotidienne était transformée. Le chant du matin à trois heures, une tournée d'aumônes d'une ou deux heures à l'aube, le repas à huit heures - tout cela était sacro-saint. Mais une fois le repas quotidien terminé, il pouvait y avoir une période de plusieurs jours où les moines se transformaient en bétonneurs et en manœuvres du milieu de la matinée à la tombée de la nuit. Travailler de longues heures sous des températures dépassant les trente degrés et un taux d'humidité supérieur à 90 %, nourris par un seul repas par jour et quatre ou cinq heures de sommeil, les mettait à rude épreuve.

La construction d'une nouvelle salle d'Uposatha était l'un des derniers grands projets que Luang Por encadra. La salle d'Uposatha est généralement le bâtiment le plus beau et le plus orné d'un monastère. Souvent, de nombreuses années s'écoulaient avant qu'un monastère nouvellement établi dispose des fonds nécessaires pour construire une telle salle. C'était le cas de Wat Pah Pong. Dès sa création, les récitations du *Pāṭimokkha* avaient lieu dans un petit bâtiment ordinaire situé derrière le réfectoire. Ce n'est qu'en 1977 que débutèrent les travaux de construction d'une imposante salle d'Uposatha, conçue par un architecte disciple de Luang Por dans un style moderne peu orthodoxe. Le bâtiment devait être situé à l'ouest de la salle du Dhamma sur une plate-forme de

terre surélevée d'environ trois mètres de haut. La terre pour cette plateforme était amenée par camion, mais comme aucune machine n'était disponible, c'est aux moines qu'incombait la tâche de la mettre en place et de la compacter.

C'était un travail éreintant, accompli avec des brouettes, des paniers en bambou et des pilons en bois. Les moines commençaient à neuf heures du matin et terminaient à la lumière de lanternes au kérosène à neuf ou dix heures du soir. La plupart des Thaïlandais, issus du milieu agricole, étaient habitués à ce type de travail dans ces conditions. Mais pour les Occidentaux, issus pour la plupart de la classe moyenne urbaine, c'était un redoutable test d'endurance. La résistance mentale était peut-être pire que l'épreuve physique. Un moine dit :

“Le choix était de le faire à contrecœur, en aspirant à échapper à toute cette activité et à l'épuisement et de retourner dans mon kuti pour méditer, ou de se donner tout simplement à ce travail. Il était plus logique de se dire : “Luang Por est mon maître, et il veut que je fasse cela. Il ne me demande pas de faire quelque chose de mal, juste quelque chose que je ne veux pas faire. Pourquoi me rendre malheureux en voulant quelque chose que je ne peux pas avoir maintenant ?”. J'ai aussi remarqué que si je pensais avec nostalgie à partir quelque part pour faire de la méditation formelle, les méditations que j'imaginai étaient toujours plus paisibles que les méditations que je faisais réellement à cette époque”.

La présence de Luang Por rassurait les autres. Un moine dit :

“Rien qu'en voyant Luang Por marcher, l'air si solide, si inébranlable, j'étais rempli de cette certitude absolue qu'il savait exactement ce qu'il faisait, je me disais. ‘Si ce projet lui convient, c'est certainement bien pour moi aussi’.”

À la fin des travaux sur le monticule, Luang Por partit pour quelques jours et une période presque saugrenue de déplacement de terre s'ensuivit. L'abbé par intérim décida que la terre restante, qui venait d'être laborieusement déplacée vers un endroit discret, serait mieux placée à un autre endroit. On demanda aux moines de retourner au travail afin de déplacer la terre une seconde fois, un travail qui nécessitait environ trois jours de travail intensif. Cependant, à son retour, Luang Por fit part de sa préférence pour l'emplacement initial et la terre dut être transportée,

brouette par brouette, panier par panier, jusqu'à l'endroit initial. Certains des moines occidentaux se souviennent d'avoir lu les épreuves du yogi tibétain Milarepa, et ils avaient maintenant l'impression d'avoir une meilleure idée de ce que cela avait impliqué.

Néanmoins, la valeur de ce type d'interlude n'échappa pas aux moines concernés. Un autre moine commenta :

“Luang Por créait toujours des situations où nous devons faire face à nos vieilles habitudes ancrées, en particulier celles qui nous faisaient souffrir en voulant que les choses soient différentes de ce qu'elles étaient. Il nous aidait à observer nos désirs et dans les situations quotidiennes, comment ils alimentaient notre mécontentement, comment nous nous mentions à nous-mêmes.”

Ajahn Brahmavamso résuma :

“Cela m'a appris à chercher la cause de la souffrance, non pas dans les éléments extérieurs, mais en “moi”, dans “mon attitude”, dans “mon envie”, dans “mon attachement”, dans “mes illusions”. ... Cela m'a aussi appris que si vous ne pouvez pas travailler et être en paix, si vous ne pouvez pas déplacer de la terre toute la journée et être en paix avec cela, vous ne serez jamais libéré de la souffrance.”

IV. EXACTEMENT

FAIRE FACE AUX FAITS

Luang Por montrait beaucoup de compassion pour les difficultés de ses disciples occidentaux, mais il pouvait aussi les taquiner lorsqu'ils devenaient complaisants. En une occasion, il mima l'action d'essuyer des larmes imaginaires de ses yeux et de dire tragiquement : “C'est mon père, je suis son fils...”, avant de rire et de secouer la tête. Le spectacle laissa une profonde impression sur Vénérable Varapanyo, pour qui c'était “un exemple de la façon dont Luang Por voyait à travers l'attitude de suffisance à laquelle les Occidentaux sont particulièrement enclins, comment elle glorifie inutilement, et augmente, la souffrance”.

Ajahn Santacitto se souvient avoir fait partie d'un groupe de moines aidant à baigner Luang Por :

“Alors que nos nombreuses mains lui savonnaient les membres et le torse, il me dit : “Santacitto, n’avez-vous jamais baigné votre père de cette façon ?”. Bien que j’aie appris - parfois à la dure - à ne pas prendre ce genre de question au pied de la lettre, j’ai suivi ce qui semblait être une voie sûre et j’ai fait référence aux différences culturelles pour expliquer pourquoi je ne l’avais jamais fait. Il dit alors : “C’est pourquoi la pratique est si difficile pour vous”. Ses simples mots m’ont frappé très fort.”

Nombre des enseignements les plus mémorables de Luang Por consistaient à mettre les moines dans des positions où ils étaient confrontés à leurs souillures et n’avaient d’autre choix que de les abandonner. Les réactions aux louanges et aux blâmes étaient un terrain fertile pour de tels enseignements.

Ajahn Viradhammo passa sa première Retraite des Pluies dans un monastère affilié et pendant son séjour, il mémorisa le *Pāṭimokkha*. Chanté rapidement, ce texte prend environ quarante-cinq minutes à réciter, et l’apprendre par cœur est une entreprise formidable. Il retourna à Wat Pah Pong à la fin de l’année avec le sentiment du devoir accompli. Mais comme il était un jeune moine, il pensait qu’il lui faudrait attendre longtemps avant d’avoir l’honneur de réciter le texte seul au milieu de tout le Sangha de Wat Pah Pong.

“Luang Por me demanda d’un air enjoué si je voulais chanter le *Pāṭimokkha*, s’attendant tout à fait à ce que je ne le connaisse pas. Je le surpris en lui disant que j’allais essayer. Avec une angoisse considérable, j’ai chanté les règles dans un style assez décent et Luang Por m’a couvert d’éloges.

“Recevoir autant d’éloges de la part de Luang Por n’était pas une mince affaire, et mon cœur s’est gonflé de bonheur et de fierté devant l’honneur et l’attention qui m’étaient accordés. Quinze jours plus tard, Luang Por m’ordonna de chanter à nouveau. Cela m’a paru un peu étrange, car ce n’était pas une simple invitation, mais je me suis dit que j’allais pouvoir montrer mon talent une fois de plus. Nerveux comme toujours, j’ai entamé le chant d’introduction mais, au bout de quelques strophes, Luang Por

tira sur ma robe extérieure* et dit au moine à côté de lui que ce type qui chantait puait. Il dit : “Ne lave-t-il pas ses robes ?”.

“Mes capacités de concentration étaient limitées dans le meilleur des cas, et cette interruption était assez contrariante. Je perdis ma concentration, fis quelques erreurs, puis je retrouvai ma concentration et recommençai. Pendant l’heure suivante, Luang Por continua à me faire perdre ma concentration, encore et encore. À chaque fois, je devenais plus confus ou plus en colère et j’eus beaucoup de mal à terminer la récitation. Je ne me souviens pas si les autres moines riaient entre eux, mais il était évident que Luang Por me donnait un enseignement très direct et difficile : “Vous aimez les louanges et le succès, mais lorsque vous recevez des reproches et échouez, vous souffrez. Dépassez les louanges et les blâmes pour être libéré de la souffrance.”

UN PARFUM NATUREL

Luang Por réalisa rapidement que l’humour était l’un des outils les plus efficaces dont il disposait pour enseigner ses disciples occidentaux. Il lui permettait de mettre en évidence leurs souillures mentales d’une manière qu’ils ne trouvaient pas oppressante et qui ne les remplissait pas d’aversion pour eux-mêmes. En les encourageant à voir le côté humoristique de leurs frustrations, de leurs irritations et de leurs colères, il leur montrait comment rire d’eux-mêmes et ainsi ne pas s’identifier à leurs imperfections. Mais il ne le faisait pas en racontant des blagues pour faire rire. Au contraire, il soulignait l’absurdité de leurs envies, les régalaient d’analogies farfelues, mettait en scène des anecdotes hilarantes. Les moines ne riaient pas toujours aux éclats en entendant ses envolées, mais il leur était difficile de garder un visage impassible lorsqu’il était d’une telle humeur. Vénérable Varapanyo se souvient d’un enseignement donné à un moine américain appelé Gary, qui devint une sorte de légende.

“Gary avait une petite amie dans son pays et pensait qu’il souhaiterait peut-être y retourner et l’épouser un jour, il était entré dans la vie monastique sans avoir l’intention de s’engager à long terme. Puis la lettre de rupture arriva : elle avait épousé quelqu’un d’autre. Je n’étais pas là

* Voir annexe I

à ce moment-là, mais d'autres personnes ont dit que Gary était assez bouleversé. Un jour, quelqu'un en parla à Luang Por. Avec son impitoyable compassion, il conseilla à Gary d'écrire à la femme et de lui demander de lui envoyer une fiole contenant un peu de sa merde. Ensuite, chaque fois qu'il penserait à elle avec nostalgie, il devrait ouvrir la fiole et la renifler."

Une autre fois, une rumeur se répandit selon laquelle les communistes mettaient un produit chimique dans les nouilles qui faisait ratatiner les pénis. Luang Por conseilla aux moines de faire un gros nœud à leur pénis s'il commençait à rétrécir, afin qu'il ne disparaisse pas complètement.

MOTS

Luang Por partageait avec de nombreuses personnes de sa culture un amour du langage et des jeux de mots. Ses discours sur le Dhamma étaient souvent émaillés de jeux de mots et d'usage peu orthodoxes. C'est donc avec un réel plaisir qu'il observait les mésaventures de ses disciples occidentaux dans leurs efforts pour apprendre la langue thaïe tonale. Les gaffes étaient fréquentes car, si la grammaire thaïe est simple, les tons sont un champ de mines. Le mot "lek", par exemple, prononcé dans l'aigu, signifie "peu" et dans le grave, "fer". Un jour, Luang Por demanda à un jeune moine australien d'aller chercher le moine qui vivait dans la hutte avec la porte en fer. Lorsque le moine revint plusieurs minutes plus tard, sans succès dans sa recherche, il fut déconcerté par un éclat de rire lorsqu'il dit à Luang Por que toutes les portes des kuti semblaient être de la même taille.

Les erreurs de prononciation les plus embarrassantes entraient dans le folklore du monastère. Parmi celles-ci, la plus célèbre survint lorsqu'un moine, conseillant à Luang Por de ne pas se rendre en Occident en décembre, pensait avoir donné comme raison qu'il y aurait beaucoup de neige à cette période de l'année. Ce qu'il avait dit en réalité - et dans les termes les plus crus - c'est que ce ne serait pas une bonne idée d'y aller à ce moment-là étant donné la profusion saisonnière de vagins de chiens.

Lorsqu'il enseignait à ses disciples occidentaux, Luang Por tenait compte de leurs compétences linguistiques variables. Outre les discours officiels traduits du Dhamma qu'il prononçait, il donnait souvent de courts enseignements formulés dans des phrases très simples pour éviter les

malentendus. Les exhortations à endurer, “*Ot Ton !*”, et à lâcher prise, “*Ploi Wang !*”, étaient vite connues de tous. Il utilisait des métaphores et des simulations faciles à comprendre : “Vous êtes comme celui qui veut que le canard devienne une poule”, disait-il. Souvent, ses paroles étaient inattendues, apparemment improvisées, et le destinataire pouvait s’en aller en se disant : “A-t-il dit ce que je pense qu’il a dit ?” “Quelle est cette chose appelée l’esprit ?”, demanda-t-il un jour rhétoriquement. “Aucune chose du tout”.

BÊTES NOIRES

Un débat récurrent sur la transmission du bouddhisme en Occident porte sur la mesure dans laquelle le Dhamma peut ou doit être séparé du contexte culturel, ou des “attributs”, dans lequel il a été transmis au cours des siècles. Un bouddhisme adapté à l’Occident, dissocié des coutumes asiatiques, a été l’objectif de nombreux pionniers. Mais pour les Occidentaux qui se rendaient à Wat Pah Pong, se soumettre à une formation monastique impliquait l’acceptation de l’ensemble du bouddhisme thaïlandais. Pour certains moines, s’adapter à la façon de faire des Thaïlandais pouvait être fastidieux. “Mais ce n’est pas dans le Vinaya, ce n’est qu’une coutume thaïlandaise”, se plaignaient souvent les moines réprimandés pour un faux pas tel qu’utiliser un oreiller comme coussin pour s’asseoir. Peu de moines thaïlandais faisaient la distinction entre les coutumes monastiques remontant à l’époque du Bouddha et celles d’origine plus récente et locale. Un moine occidental qui manquait de respect pour l’une des facettes de la formation pouvait être considéré comme méprisant l’ensemble. Luang Por exhortait les moines occidentaux à être humbles, respectueux et observateurs face à des choses qui ne leur étaient pas familières et à se défaire de leurs attachements à leurs anciennes habitudes.

Une bête noire pour un certain nombre de moines occidentaux était de devoir participer à des cérémonies qui semblaient devoir autant au brahmanisme qu’au bouddhisme “pur” qu’ils s’attendaient à trouver dans un monastère de la forêt. Bien que Luang Por refusait de coopérer avec les croyances superstitieuses de la population locale, il n’était pas non plus un fondamentaliste, et il était prêt à participer à une ou deux des cérémonies locales les plus bénignes, afin d’attirer les gens vers le Dhamma.

Ajahn Santacitto, l'un de ceux qui sont arrivés à Wat Pah Pong à la recherche d'un maître de méditation pour l'instruire dans vipassanā, reçut un choc brutal dès son premier jour.

“Après le repas, un petit groupe de villageois étala un tissu blanc sur leurs têtes, les moines tout autour de moi commencèrent à chanter, et Luang Por commença à faire couler de la cire de bougie fondue dans un bol d'eau. Une fois les chants terminés, il aspergea cette “eau bénite” sur la tête des villageois maintenant découverte. J'étais choqué par ce qui me semblait être une superstition pure et simple. Mais mes yeux ont croisé ceux de Luang Por. À ma grande surprise, il affichait un sourire malicieux, comme un jeune garçon qui s'amuse beaucoup. J'étais complètement désarmé. Mais c'est à la fin du rituel que j'ai compris, lorsqu'il donna un enseignement sur le Dhamma et que j'ai vu que les villageois l'écoutaient attentivement.”

DÉMARRAGE

Si un moine avait le sentiment d'avoir été choisi pour recevoir un enseignement particulier, cela laissait une impression particulièrement profonde. C'est ce qui arriva à Ajahn Nyanadhammo lors de sa première Retraite des Pluies à Wat Pah Pong. À cette époque, un moine plus âgé cherchait souvent à engager une conversation lors de leur retour au monastère après la tournée d'aumônes quotidienne. Pendant qu'ils marchaient, ce moine parlait des fautes de divers moines et déversait ce qui semblait être un flot sans fin de plaintes. Ajahn Nyanadhammo trouvait ce moine vaniteux et hypocrite, mais étant plus jeune que lui, il se sentait incapable de le rabrouer poliment. Après ce genre d'expérience, il rentrait au monastère avec un sentiment d'irritation et d'inconfort. Mais un jour, alors qu'il passait devant le kuti de Luang Por Chah et passait en revue toutes les fautes de ce moine fauteur de troubles, son humeur maussade se dissipa en un instant. Un Luang Por au large sourire, pratiquant son anglais, le regarda et lui souhaila un chaleureux “Good Morning”.

Ce soir-là, Ajahn Nyanadhammo se rendit au kuti de Luang Por pour lui offrir un massage des pieds. Lorsque la cloche sonna pour le service du soir et que les moines commencèrent à quitter le kuti, Luang Por lui dit de continuer le massage et demanda à quelqu'un d'autre d'éteindre les bougies.

“La lune venait de se lever et j’écoutais les moines chanter. Pendant que je lui massais les pieds, Luang Por était assis là, silencieux, dans l’obscurité, en train de méditer - c’était vraiment inspirant - et puis soudain, il souleva son pied et me donna un coup de pied dans la poitrine. Je suis tombé par terre. Il me montra du doigt et dit : ‘Là ! Une personne dit quelque chose qui ne vous plaît pas et vous êtes contrarié. Une autre personne vous dit simplement ‘Good Morning’, et vous êtes heureux toute la journée. Ne suivez pas vos humeurs. Ne vous attachez pas aux paroles des autres’.”

VOUS POUVEZ Y ALLER

Luang Por était habituellement réticent concernant les pouvoirs psychiques et il y a peu d’occasions où on l’a vu clairement en faire la démonstration. Mais une telle occasion se produisit lorsqu’un certain moine australien reçut une lettre de chez lui l’informant de la mort de son père et lui demandant s’il pouvait revenir pour une visite.

L’énergie et le tempérament de ce moine lui avaient valu le surnom de “Vénérable Haut Octane” parmi les moines thaïlandais. C’était un homme extrêmement intelligent, qui considérait que ceux qui n’étaient pas d’accord avec ses opinions (souvent plutôt cyniques) étaient coupables de prendre leurs désirs pour des réalités et étaient incapables de faire face aux dures vérités de la vie. Bien qu’il ait un grand respect pour Luang Por, il pouvait être féroce à l’égard de ceux qu’il considérait comme mettant leur maître sur un piédestal trop élevé. La croyance que Luang Por avait des pouvoirs psychiques était, pour lui, un bon exemple de l’esprit naïf qu’il trouvait si agaçant.

Lorsque le moine arriva au kuti de Luang Por, la lettre à la main, pour demander conseil, Luang Por était en train de parler à d’autres moines, et il s’assit pour attendre. Au bout d’un moment, Luang Por se tourna vers lui et lui dit : “Que feriez-vous si votre mère vous écrivait une lettre et vous invitait à retourner chez vous pour une visite ? Seriez-vous à la hauteur ?” Le moine fut complètement décontenancé. Il n’en avait parlé à personne. Il comprit que Luang Por lui demandait s’il était sûr de pouvoir maintenir sa pratique du Vinaya en dehors du cadre protecteur du monastère. Il répondit : “J’essaierai”. Luang Por lui dit : “Vous pouvez partir si vous voulez”.

L'ODEUR DANS VOTRE SAC

Vénérable Aranyabho était un autre moine à l'esprit trop critique. Il revint d'un monastère affilié à Wat Pah Pong, avec une litanie familière de plaintes, Luang Por lui dit :

Aranyabho, vous avez de la merde de chien dans votre sac à bandoulière, en êtes-vous conscient ? Partout où vous allez, vous vous asseyez et il y a une mauvaise odeur. Alors vous pensez, 'Beurk, cet endroit n'est pas bon'. Et vous prenez votre sac et vous allez ailleurs. Vous vous asseyez et il y a de nouveau une mauvaise odeur, alors vous vous levez une fois de plus, en emportant votre sac. Vous ne réalisez pas que l'odeur provient de la merde de chien dans votre sac, et vous l'emportez partout où vous allez.

Il s'agissait d'une variation sur l'une des histoires d'enseignement préférées de Luang Por : le chien galeux qui blâme l'endroit où il s'assoit pour les démangeaisons qui le tourmentent. Le Vénérable Aranyabho écouta cette réprimande abrupte avec un visage vraisemblablement plus penaud que canin. Plus tard il commenta :

“Nous n'avions jamais de ressentiment lorsqu'il nous parlait ainsi, car nous savions que cela venait d'un cœur pur et aimant ; il nous offrait, à ce moment précis, une solution claire et simple à nos problèmes, une solution qu'il avait manifestement pratiquée lui-même. Ses paroles, et tout son être, disaient simplement : 'Lâchez prise - maintenant'”

V. CONNAISSEUR DES MONDES

RÉSULTATS DE LA PRATIQUE

Bien que la très grande majorité des Occidentaux qui entraient dans la vie monastique à Wat Pah Pong fussent des hommes, il y avait aussi un petit nombre de femmes occidentales qui venaient s'entraîner en tant que maechees. La principale d'entre elles, une Américaine connue sous son nom d'adoption Khamfah, arriva avec son mari Paul, après avoir fui leur maison au Laos avant la prise du pouvoir par les communistes à la fin de 1975. Le couple décida d'essayer de rester pendant cinq ans, à

condition que, si à un moment donné, ils voulaient tous les deux partir, ils partiraient ; cependant, si l'un voulait partir et l'autre rester, ils continueraient tous les deux et surmonteraient leurs difficultés. Ce fut un défi pour tous les deux, mais ils parvinrent à survivre les cinq années.

À la fin de chaque année, Luang Por permettait à Maechee Khamfah de se rendre à Wat Pah Nanachat pendant quelques jours, où elle avait l'occasion de parler à Paul (connu alors sous le nom de Vénérable Thitabho). Mais la plupart du temps, leur relation se limitait à l'échange de quelques notes clandestines, cachées à un endroit convenu dans la forêt, sur la route des maechees vers la cuisine. À bien des égards, c'était plus difficile pour maechee Khamfah : en tant que nonne, elle avait beaucoup moins d'accès à Luang Por, et dans la section maechee son inspiration pouvait facilement vaciller. Mais Vénérable Thitabho ne trouvait pas non plus la vie monastique facile, et parfois, il aurait probablement préféré l'éloignement de Luang Por que sa femme supportait mal.

À la fin des années 1970, Luang Por était devenu plutôt grand-père. Mais l'ancien feu et la capacité à donner des admonestations corrosives refaisaient occasionnellement surface. Il pouvait également produire l'effet d'une réprimande sans dire un mot, comme il le démontra un jour où il surprit Vénérable Thitabho en train d'enfreindre un règlement monastique clé.

L'approvisionnement privé en thé, café, sucre, etc. était interdit à Wat Pah Pong. Tout le monde devait se contenter des boissons communes fournies. Cependant, un certain nombre de moines occidentaux, dont Vénérable Thitabho, s'étaient persuadés eux-mêmes qu'ils étaient un cas spécial à cet égard et que, s'ils étaient assez discrets, faire bouillir de l'eau dans la forêt et prendre une tasse de thé ensemble était une petite indulgence inoffensive. De temps à autre, ils se retrouvaient dans le kuti de Vénérable Thitabho, où était cachée une vieille bouilloire noire.

Un jour, Vénérable Thitabho reçut un colis de thés délicats de sa sœur en Angleterre. En fin d'après-midi, il fit un petit feu dans la forêt derrière son kuti, à un endroit où la fumée ne serait pas visible du chemin, pour déguster une première tasse du nouveau stock. Mais alors qu'un frisson involontaire lui parcourut le corps, il se retourna rapidement et vit un Luang Por immobile, au visage de pierre, qui l'observait. C'était le cauchemar proverbial devenu réalité. Luang Por se dirigea vers les

réserves illicites, leva sa canne et renversa avec fracas quelques pots de thé, cracha sur le sol et partit en silence.

Luang Por passa la majeure partie du second semestre 1979 à superviser la rénovation du monastère de Bahn Kor, où il avait passé ses premières années de moine. Vers la fin de l'année, Vénérable Thitabho fut désigné comme son assistant. Un jour, un groupe de visiteurs thaïlandais commença à faire l'éloge des moines occidentaux pour leur renoncement et leur dévouement. Luang Por acquiesça, oui, ses disciples occidentaux étaient accomplis, beaucoup d'entre eux pouvaient chanter le *Pāṭimokkha*. 'Ils sont tous très intelligents', fit-il en marquant une pause dramatique, 'sauf celui-ci', il désigna Thitabho, 'il est vraiment stupide'. Après, Luang Por demanda sournoisement à Thitabho s'il était en colère quand il le traitait ainsi. Thitabho répondit : "Comment peut-on se mettre en colère contre une montagne ?". Luang Por était ravi. En riant, il se tourna vers l'un des novices à ses côtés : "Note cela ! Écris ça !"

Finalement, les cinq années s'écoulèrent. Au cours des derniers mois, le sentiment croissant d'isolement de Khamfah dans la section Maechee avait été exploité par un missionnaire chrétien fondamentaliste. Cela culmina, de façon quelque peu bizarre, avec sa conversion ("Peut-être qu'elle a raison", déclara un Luang Por impassible, surprenant Ajahn Sumedho qui apporta la nouvelle). Après leur départ, l'ex-Thitabho adopta la foi de sa femme. Le couple envoya des lettres aux moines occidentaux pour déplorer ce qu'ils appelaient l'aridité de la spiritualité bouddhiste, et pour exulter dans ce qu'ils croyaient être un sentiment partagé de la présence du Christ. L'une de leurs principales plaintes était qu'après cinq ans au wat, ils ne voyaient aucun résultat tangible de leur pratique. Ils avaient beau essayer, la vie semblait toujours rester à peu près la même. Ces commentaires furent transmis à Luang Por. Puis un jour, une photo du couple avec leur premier enfant arriva par la poste. On la montra à Luang Por. Il la regarda un moment et dit : "Enfin, ils ont vu le résultat de leur pratique".

NATURE ET ENVIRONNEMENT

Alors que Luang Por avait manifestement pensé que Vénérable Thitabho bénéficierait de paroles brutales ou humiliantes, il voyait que d'autres avaient davantage besoin d'attention et de soins. Le Vénérable Varapanyo

faisait partie de ce groupe. Lorsqu'il était jeune moine, Vénérable Varapanyo luttait contre un désir de sucre, ceci le conduisit à se gaver d'un paquet de bonbons envoyé dans un colis de son pays. Cette erreur le plongea dans une véritable frénésie de culpabilité et de dégoût de lui-même. Il alla se confesser à Luang Por :

“J’ai bafouillé : “Je suis impur, mon esprit est souillé, je ne suis pas bon”. Il avait l’air très inquiet et me demanda : “Qu’est-ce qu’il se passe ?” Je lui ai raconté l’histoire. Naturellement, il en fut amusé, et au bout de quelques minutes, je me rendis compte qu’il m’avait fait rire. J’avais le cœur léger, la fin du monde n’était plus imminente, j’avais même oublié mon fardeau. C’était l’un de ses dons les plus magiques. On pouvait se sentir tellement accablé, déprimé, désespéré, et après avoir été avec lui pendant quelques minutes, tout disparaissait et on se retrouvait à rire. Parfois, il suffisait de s’asseoir près son kuti, d’être près de lui pendant qu’il parlait aux autres. Même lorsqu’il n’était pas là, je ressentais une sensation de paix dès que je m’approchais de son kuti pour nettoyer ou balayer les feuilles.”

Mais c’est l’occasion de servir comme assistant de Luang Por qui allait avoir l’effet le plus profond.

“Il y avait généralement beaucoup de concurrence pour l’honneur de le servir, mais j’étais autorisé à me rendre à son kuti pour les corvées matinales, avant l’aube. Cela signifiait se lever plus tôt dans les matins froids, mais j’étais inspiré. Plus je restais près de lui, plus je me sentais en sécurité. Il me faisait de temps en temps de petits discours, vérifiait sans cesse comment j’allais, me posait des questions sur mon passé, etc. J’ai commencé à ressentir : “Voilà quelqu’un d’inébranlable, comme une montagne.” Croire en Dieu, c’est savoir que quelqu’un, quelque part, n’est pas stupide. J’avais vraiment l’impression d’avoir trouvé ce quelqu’un ; il était pour moi ce que vous avez toujours attendu de votre père, de votre médecin de famille, de votre prêtre, de votre professeur, du Père Noël et de Superman, tout cela réuni en un seul être. Il ne cessait de tirer des lapins du chapeau - enseignements, choses à faire, médicaments, etc. - si bien que la situation commença à me sembler ouverte, comme si des possibilités illimitées m’attendaient, bien différentes du chemin morne que j’avais imaginé pendant si longtemps.

“Ainsi, le matin, je faisais bouillir de l’eau et je lui apportais de l’eau chaude et froide pour qu’il puisse se laver le visage. Quand il descendait,

je lui donnais l'eau et je m'agenouillais avec une serviette, pendant qu'un des novices prenait ses fausses dents pour les nettoyer. Habituellement, il se promenait ensuite avec la serviette et me laissait le suivre, jusqu'à ce que, finalement, il me la donne pour la suspendre. Ses robes étaient prêtes à être enfilées pour la tournée d'aumônes, mais d'abord il vérifiait les choses dans son kuti, jetait du riz aux poulets sauvages, s'asseyait, parlait et buvait du thé.

“De temps en temps, quelques nonnes venaient à ce moment-là pour discuter de quelque chose. Il était toujours intéressant d'observer les moines et les nonnes du coin lorsqu'ils venaient le voir. Ils lui parlaient avec la plus grande déférence, presque comme s'ils étaient terrifiés. Avec nous, Occidentaux, il était généralement le vieil homme aimable, bien qu'au fil des ans, j'ai pu le voir jouer de nombreux rôles différents. Il pouvait vous faire l'aimer ou le détester, ressentir du respect, de la peur, du doute ou du dégoût, et il pouvait jongler avec vos états d'esprit assez rapidement. Pour moi, à cette époque, il insufflait la foi. Les scènes du petit matin étaient particulièrement efficaces : le wat était presque vide, la plupart des moines étant partis plus tôt pour leur tournée d'aumônes et nous ne disposions que d'un quart d'heure avant de partir, ce qui intensifiait la situation - même s'il était très amusant de voir le grand homme assis là, sans dents, ressemblant tout à coup à une vieille grand-mère ukrainienne.

“L'après-midi, après avoir balayé son kuti, vidé son crachoir, etc., je m'asseyais un moment pour l'écouter parler avec ceux qui étaient là, parfois ils venaient lui parler ou prendre une tasse de thé, mais surtout pour être là. Après le départ des visiteurs, il prenait son bain, quelques-uns d'entre nous l'aidaient, en tenant sa serviette, en prenant sa robe, en lui offrant le linge de bain sec, en lui lavant le dos et les pieds, en nettoyant ses sandales.”

Au fur et à mesure que le Vénérable Varapanyo devint plus stable et confiant, Luang Por commença à l'utiliser comme personnage dans ses histoires d'enseignement. Varapanyo remplissait généralement le rôle du bouffon : parfois le bouffon qui ne comprend jamais rien, parfois le bouffon qui voit la lumière.

“Il commençait à faire froid, et un moine qui partait me suggéra que son kuti serait peut-être un peu plus confortable parce qu'il était plus petit

et avait moins de courants d'air. J'ai donc déménagé. Mais il était près du mur du wat et les fermiers passaient avec leurs buffles dans la journée. Cela me dérangeait, car j'étais convaincu que la méditation et le bruit ne font pas bon ménage, alors après quelques jours, j'ai redéménagé, je suis retourné dans le kuti où j'étais préalablement. Quelqu'un l'a remarqué, bien sûr (la CIA n'est rien comparée au commérage monastique) et l'a dûment rapporté à Luang Por. Il me questionna à ce sujet et au fil des ans j'entendis cette histoire à plusieurs reprises, développée et embellie.

“Il utilisait souvent des incidents comme celui-ci (quelque peu adaptés à son objectif) pour enseigner. Il expliquait aux gens comment découvrir les ruses de l'esprit, comment il s'ennuie et devient insatisfait, voulant toujours autre chose : “Prenez Varapanyo, par exemple - il est venu à Wat Pah Pong et était assis dans son kuti, mais il n'était pas heureux. Il a déménagé toutes ses affaires et est allé vivre dans un autre kuti, mais il n'était pas heureux là non plus. Alors, il a pensé que le premier kuti était mieux, et il y est retourné. Il racontait toujours les histoires d'une manière très douce et amusante, tout le monde riait bien et il arrivait à ses fins : c'est l'esprit qui joue ces tours ; connaissez votre esprit.”

Mars et avril étaient les mois les plus éprouvants en ce qui concerne la chaleur. Les moines occidentaux se traînaient, rêvant parfois d'un orage rafraîchissant.

“Avec la fatigue et la malaise qu'elle m'apportait, la chaleur était un supplice. Un après-midi, quelqu'un apporta des boissons glacées de la ville. J'en bus plusieurs verres et je me sentis si soulagé que je me mis vite à penser que je pourrais demander à ma famille de faire don d'une machine à glace à Wat Pah Pong, elle pourrait fonctionner sur le générateur quelques heures par jour et nous aurions toujours de la glace. Cette idée me semblait tout à fait valable. Puis, j'ai commencé à réaliser que le Bouddha vivait dans la forêt et faisait ses pratiques ascétiques sans nos commodités modernes telles que de la glace, et que je pouvais donc probablement endurer et survivre sans cela. Plus tard, j'ai raconté cet épisode à Luang Por. Cette histoire devint l'un de ses “enseignements” sur la façon de contempler les situations pour éliminer les souffrances inutiles : “Varapanyo vivait dans la forêt, et la saison chaude arriva. Il avait si chaud qu'il était vraiment malheureux. Il ne pensait qu'à la glace. Mais alors il réfléchit : “Quand le Bouddha vivait dans la forêt, avait-il de

la glace ? Non ! Il n'en avait pas. 'C'était l'émergence de la sagesse. Ainsi, il devint heureux, son problème fut résolu'."

PERSONNE NE SAIT

Luang Por pouvait être si aigu et si pénétrant sur les manières générales du monde que les moines occidentaux pouvaient être surpris du peu d'intérêt qu'il portait aux détails de ce monde, et de son peu de connaissances. Néanmoins, il montrait occasionnellement de la curiosité pour l'Occident, sa culture et ses coutumes. Un jour, il demanda à Ajahn Sumedho ce qu'étaient les hippies et après avoir écouté la description il dit qu'ils pourraient probablement faire de bons moines.

Vénérable Varapanyo se souvient :

"De temps en temps, Luang Por posait des questions sur la vie et les coutumes occidentales, sur mes expériences passées, sur la science (l'astronomie intéressait généralement les Thaïlandais). Il était désintéressé, en ce sens qu'il ne recherchait manifestement rien, mais il était très intéressé parce qu'il avait tout à coup entre les mains plusieurs personnes originaires d'une partie du monde dont il ne savait presque rien, et il s'intéressait à nous..."

"Une chose pour laquelle il n'a jamais manifesté le moindre intérêt, c'est la politique, qu'elle soit nationale ou internationale. Un jour, quelque temps après la réélection de Nixon, il dit : "Nixon a gagné" - un visiteur a dû le lui dire, il m'a simplement passé l'information en une seule phrase. Et puis, une fois, lorsque quelques-uns d'entre nous sont allés le voir, il dit : "CIA : personne ne sait qui ils sont. Qui est la CIA ? Personne ne le sait." Et c'est là toute l'étendue de la discussion politique dont je me souviens avoir eu avec lui."

LA PRUDENCE DES PARENTS

À un moment de la cérémonie d'ordination, on demande au candidat, au milieu du Sangha : '*Anuññātosī mātāpitūhi ?*' 'Avez-vous la permission de vos parents ?'. Et il répond, '*Āma bhante.*' 'Oui, Vénérable.' Heureusement que le fait qu'un candidat n'obtienne pas l'accord de ses parents à ce stade n'invalide pas la cérémonie, car de nombreux moines occidentaux ne

pouvaient obtenir la bénédiction de leurs parents que longtemps après leur admission dans le Sangha. Certains moines endurèrent des années de rejet de la part de leur famille. D'autres reçurent régulièrement des lettres les suppliant de rentrer chez eux - impossibles de les jeter sans les ouvrir, mais déchirantes à lire au-delà des premières lignes. De leur côté, certains parents étaient angoissés à l'idée que leur fils soit le membre d'une étrange secte ayant subi un lavage de cerveau au cœur d'une jungle étouffante ; d'autres se sentaient blessés par le rejet de leurs propres valeurs et traditions religieuses et pleuraient la perte des rêves qu'ils avaient nourris pour leur fils. Même les parents qui respectaient et soutenaient le choix de leur fils - dont le nombre est probablement supérieur à celui des parents qui ne le respectaient pas - devaient faire face à la douleur de savoir qu'ils ne le reverraient peut-être pas avant de nombreuses années.

Certains moines succombèrent à la pression du chantage émotionnel. L'un d'entre eux fut contraint de retourner en Angleterre suite à un télégramme l'informant faussement que sa mère avait eu une crise cardiaque. Pour d'autres, lorsque leur pratique faiblissait, savoir que leurs parents désapprouvaient ce qu'ils faisaient rendait plus difficile de justifier à leurs propres yeux la douleur qu'ils leur causaient. Le manque de soutien parental était souvent un facteur, parfois décisif, lorsque des moines affligés par les doutes, le découragement ou les désirs sensuels envisageaient de retourner à la vie laïque. Dans presque tous les cas de moines qui restaient, les parents finissaient par se rallier. Ils recevaient une lettre conciliante leur annonçant une visite ou leur offrant un billet d'avion pour une visite à la maison et exprimant leur acceptation du mode de vie de leur fils.

Luang Por faisait tout son possible pour accueillir les parents de ses disciples occidentaux à Wat Pah Pong. La chaleur et la gentillesse dont il faisait preuve à leur égard étaient d'une intensité telle que peu de gens pouvaient y résister. La plupart des parents étaient complètement charmés et leurs inquiétudes étaient dissipées. Même les parents les plus sceptiques montraient des signes de réconciliation. "Il a vraiment quelque chose en lui", disaient-ils après l'avoir rencontré, ou "Il a l'air d'un homme très sympathique" admettaient-ils. Ils constataient également des changements positifs chez leurs fils, dont ils ne pouvaient s'empêcher d'être fiers. Ils étaient impressionnés par la grande révérence

avec laquelle les moines étaient traités par les gens à tous les niveaux de la société thaïlandaise. Même si, au fond d’eux-mêmes, ils espéraient que leur fils abandonnerait un jour la vie monastique, au moins, pour l’instant, leur esprit était en paix.

Au début des années 1980, il y eut une tentative, finalement infructueuse, de créer une communauté maechee à Wat Pah Nanachat. Une jeune femme de Hong Kong, Sœur Suddhamma, en devint l’un des premiers membres. Ses parents étaient extrêmement inquiets et la mère écrivait à intervalles réguliers, implorant sa fille de revenir. La nonne répondit en refusant poliment et en demandant du temps et de la compréhension. À la réception de cette lettre, la mère répondit immédiatement en menaçant de se suicider. La nonne devint très anxieuse, ne croyant pas vraiment à cette menace, ne voulant pas retourner à Hong Kong, mais ne sachant pas quoi faire. Luang Por lui conseilla de ne pas défroquer mais d’inviter sa mère à venir lui rendre visite. Il lui dit : “Elle ressent de l’antipathie parce que, n’ayant pas vu de ses propres yeux ce que vous faites, elle s’imagine beaucoup de mauvaises choses”. Il fit une comparaison :

Pour vous dire la vérité, j’ai été comme ça une fois - mais avec du fromage. Beurk ! Je détestais l’odeur du fromage ! C’était affreux. Quand je suis allé dans l’Ouest, tout le monde puait le fromage. Mais je m’en approchais de plus en plus, et un jour ils m’en ont donné. Je me suis dit que je pourrais essayer. Mmm ... c’était plutôt bon. Maintenant je pense que c’est délicieux. Maintenant, j’en mange plus que les occidentaux. Avant, je pensais que ça sentait la merde de poulet, et maintenant j’aime ça. Restez. Dans peu de temps, votre mère arrivera.

C’est ce qu’elle fit. Et après que la suspicion et la paranoïa initiales se furent dissipées, elle commença à comprendre, sinon à approuver, la décision de sa fille et rentra à Hong Kong l’esprit beaucoup plus calme.

L’arrivée de Randy (plus tard Ajahn Kittisaro), champion de lutte et boursier de la fondation Rhodes, originaire du Tennessee, fut une autre occasion où Luang Por fit preuve de ses talents de diplomate. Pendant ses vacances d’été à Oxford, Randy s’était rendu en Thaïlande pour faire des recherches sur le bouddhisme thaïlandais. Il y rencontra Luang Por, ce qui lui inspira le désir de devenir moine. Les parents de Randy furent choqués et profondément inquiets. Ils prirent l’avion pour la Thaïlande

afin de le sauver du lavage de cerveau et de l'empêcher de ruiner son avenir. Mais en rencontrant Luang Por, leurs inquiétudes se dissipèrent. Ils furent impressionnés par les changements qu'ils observèrent chez leur fils : une nouvelle autodiscipline, un calme et une détermination. Luang Por proposa d'avancer son ordination comme novice afin que ses parents puissent être présents pour le voir entrer dans le Sangha avant de rentrer chez eux. Le matin de la cérémonie, ils allèrent en ville et achetèrent de la nourriture pour en faire offrande au Sangha de Wat Pah Nanachat en ce jour propice.

UN SERPENT DANS LA MAISON

Au fil des ans, de nombreux laïcs occidentaux vinrent séjourner à Wat Pah Pong. Un grand nombre d'entre eux arrivaient sans avoir l'intention de devenir moines ou nonnes, mais simplement avec le souhait de rencontrer Luang Por, de recevoir ses enseignements et de participer pendant un certain temps à la vie de la communauté monastique. Habituellement, Luang Por délégua la responsabilité de l'enseignement de base à un moine occidental plus expérimenté, mais de temps en temps, il donnait un enseignement du Dhamma lui-même aux visiteurs laïcs, ou répondait à leurs questions.

On dit parfois que les moines méprisent la pratique des laïcs et que les grands maîtres réservent les enseignements les plus profonds à ceux qui se sont engagés dans la vie monastique. Ce n'était pas le cas avec Luang Por. Les visiteurs occidentaux laïcs qui manifestaient un intérêt sincère pour la pratique le stimulaient. En fait, les moines étaient très excités lorsqu'ils savaient que Luang Por allait donner un enseignement du Dhamma aux visiteurs laïcs étrangers, en raison de la profondeur du Dhamma qu'ils pouvaient s'attendre à recevoir.

Un enseignement, publié par la suite sous le titre *Vivre avec un cobra*, donne une bonne idée de la saveur de ces enseignements. Luang Por y comparait les états mentaux, tant positifs que négatifs, à des serpents venimeux. S'identifier à un état mental, dit-il, c'est comme se laisser mordre par un cobra. La séparation de la vérité des choses qui résulte de cette identification est comme la mort causée par le poison du cobra.

Tous les états mentaux sont comme des cobras. Si rien n'obstrue leur chemin, ils glissent simplement suivant leur chemin. Même s'ils possèdent du venin, celui-ci est à l'intérieur. Ils ne représentent aucun danger pour nous tant que nous ne nous approchons pas d'eux. Ils font simplement ce que les cobras font naturellement.

Les personnes intelligentes se libèrent de tout attachement, qu'il soit bon ou mauvais. Ils lâchent prise de ce qu'ils aiment et de ce qu'ils n'aiment pas. C'est comme si nous libérons un cobra de sa captivité : il s'éloignerait en emportant son poison. Et c'est ainsi que nous libérons les états mentaux, nous libérons le bon et le mauvais en étant conscients de leur nature. Nous ne les touchons pas, nous ne nous en emparons pas d'eux, car nous ne voulons rien ; nous ne voulons ni bien ni mal, ni lourd ni léger, ni plaisir ni peine. On arrive à une conclusion, et le calme lucide est fermement établi.

Il enseignait que la voie de la pratique était fondée sur le développement de la pleine conscience et de la vigilance. Lorsque ces deux facteurs sont arrivés à maturité, la faculté de sagesse apparaît naturellement et les méditants sont alors attentifs jour et nuit. Les pratiquants sont proches du Bouddha à tout moment.

Le terme "émergence de la sagesse" signifie que, en voyant clairement comment tous les phénomènes surgissent et disparaissent en fonction de causes et de conditions, les méditants abandonnent leur attachement à ces phénomènes en tant que soi ou adjuvants du soi.

Lorsque les choses apparaissent, nous le savons ; lorsqu'elles cessent, nous le savons. Quand il y a du bonheur, nous le savons ; et quand il y a du mécontentement, nous le savons. Une fois que nous savons, nous ne prenons pas possession de ce bonheur ou de ce mécontentement. Lorsqu'il n'y a pas de sentiment de possession de ces sentiments, tout ce qui reste est le simple processus d'apparition et de disparition. On le laisse suivre son cours naturel, car il n'y a rien à quoi s'attacher.

À cette époque, Luang Por avait lu des textes bouddhistes zen et donnait son propre point de vue sur la relation entre Nibbāna et saṃsāra dont il était question dans ces textes.

Le Bouddha a dit que Nibbāna est la cessation. Où cette cessation a-t-elle lieu ? Eh bien, c'est comme un feu. Il s'éteint là où il jaillit, là où il brûle. Vous refroidissez quelque chose à l'endroit où il est chaud. C'est la même chose avec Nibbāna et saṃsāra. Ils se trouvent au même endroit.

Le Bouddha nous a appris à éteindre le feu de saṃsāra qu'est l'agitation intérieure. Amener l'agitation intérieure à la cessation s'appelle éteindre le feu. Les feux extérieurs sont chauds, et lorsqu'ils ont été éteints, il y a de la fraîcheur. La chaleur intérieure de l'avidité, de la haine et de l'illusion sont aussi des feux. Pensez-y. Lorsque le désir sexuel surgit dans l'esprit, c'est chaud, n'est-ce pas ? Si la colère surgit, c'est chaud ; si l'illusion surgit, c'est chaud. C'est cette chaleur que le Bouddha a appelée "les feux". Quand les feux naissent, il y a de la chaleur ; quand ils s'éteignent, il y a de la fraîcheur...

Nibbāna est l'état qui rafraîchit la chaleur. Le Bouddha l'a appelé la paix, la cessation de la roue de la naissance et de la mort.

Puis, à la fin du discours, Luang Por descendit du niveau exalté dans lequel il se trouvait pour adresser quelques mots personnels chaleureux à la vieille dame anglaise qui était la bénéficiaire de l'enseignement :

Quand vous êtes arrivée, vous avez pleuré. Quand j'ai vu vos larmes, je me suis senti heureux. Pourquoi ? Parce que je savais que vous alliez étudier le véritable Dhamma. Si aucune larme ne coule, alors vous ne verrez pas le Dhamma, parce que le liquide des larmes est une mauvaise chose. Vous devez tout laisser sortir avant de vous sentir tranquille.

Emportez donc ce Dhamma avec vous et mettez-le en pratique. Pratiquez afin de transcender la souffrance. Mourrez avant la mort et soyez paisible et apaisée.

Mais à l'occasion, Luang Por pouvait traiter les visiteurs étrangers avec beaucoup de brusquerie. Un jour, une femme occidentale arriva à son kuti alors qu'il était en train de parler à des moines. Il demanda à l'un des moines occidentaux présents de lui demander ce qu'elle voulait. Le moine traduisit : "Elle demande la permission de rester. Elle aimerait recevoir des enseignements de Luang Por". Luang Por se renfrogna : "Dites-lui qu'il n'y a pas d'enseignement ici, je ne fais que tourmenter les gens".

Après avoir choqué toutes les personnes présentes, Luang Por céda et la femme fut conduite à la section Maechee. Luang Por ne donna aucune raison pour ses paroles, et chacun dut spéculer sur la raison pour laquelle Luang Por pensait que cette femme en particulier bénéficierait d'un tel accueil. Pour les moines occidentaux, vivre avec de telles situations, alors qu'ils n'étaient pas sûrs de ce qui venait de se passer, était une partie normale de la vie à Wat Pah Pong.

Une autre fois, un universitaire européen arriva avec un questionnaire. Par l'intermédiaire d'un traducteur, il demanda à Luang Por : "Pourquoi pratiquez-vous ? Comment pratiquez-vous ? Quels sont les résultats de votre pratique ?"

Luang Por répondit :

Pourquoi mangez-vous ? Comment mangez-vous ? Quels sont les résultats de votre alimentation ?

Luang Por sourit, l'érudit fronça les sourcils et demanda une explication.

Réfléchissez-y. Pourquoi mangez-vous ? Parce que vous avez faim et que si vous ne mangez pas, vous allez souffrir. Pourquoi s'entraîne-t-on ? Parce que nous avons faim. La nourriture soulage la douleur de la faim physique et la pratique de Dhamma soulage la faim mentale et spirituelle. Si l'esprit souffre, alors vous devez utiliser le Dhamma pour le calmer. Comment pratiquons-nous ? Tout comme nous mettons de la nourriture dans notre estomac, nous devons mettre le Dhamma dans notre cœur. Quels sont les résultats de notre pratique ? Eh bien, c'est comme manger. Le résultat d'un repas est que votre estomac est plein de nourriture. Les résultats de la pratique sont que votre cœur est rempli du Dhamma.

VI. LA RENCONTRE DE DEUX MONDES

WAT PAH NANACHAT

En 1975, il y avait près de vingt moines occidentaux à Wat Pah Pong, environ un quart du Sangha résident. Cet afflux rapide et significatif

s'accompagna de tensions inévitables. Bien que l'organisation du monastère et une foi et une confiance communes en Luang Por aient permis de maintenir une situation viable, des conflits mineurs mais épineux entre les Thaïlandais et les "farangs" devinrent de plus en plus fréquents. La première génération de moines occidentaux provenait principalement de l'Amérique du Nord. Il s'agissait de jeunes hommes habitués à une vie informelle et non réglementée, à exprimer librement leurs sentiments sur les choses et à faire preuve d'initiative. Beaucoup d'entre eux avaient une forte personnalité. À une époque où les voyages en Asie du Sud-Est étaient beaucoup plus intimidants qu'aujourd'hui, le chemin vers une forêt du nord-est de la Thaïlande n'était pas facile ni simple à entreprendre. Le fait de devoir se conformer au Vinaya, à de nombreuses règles et réglementations dont ils ne voyaient pas toujours le sens, pouvait facilement provoquer le côté rebelle de leur nature.

Les moines thaïlandais, presque tous élevés dans des villages de la région, pouvaient être éblouis par l'exotisme des Occidentaux. Ils les admiraient pour leur renoncement, mais étaient perplexes, amusés et parfois repoussés par leur gaucherie et leur incapacité à gérer leurs émotions. Parfois, les moines thaïlandais étaient gênés par ce qu'ils considéraient comme une attitude trop familière des Occidentaux à l'égard de Luang Por, ou enviaient leur facilité d'accès à ce dernier.

Ces tensions n'étaient pas particulièrement profondes ; elles n'étaient guère plus que des ondulations sur un étang forestier paisible. Dans l'ensemble du monastère, les attitudes de tolérance et de bonne volonté envers les moines étrangers l'emportaient habituellement de loin sur toute négativité. Mais même ainsi, Luang Por était conscient que certains changements devaient être effectués. Sa solution fut de réduire le nombre de moines occidentaux à Wat Pah Pong en créant un monastère affilié spécialement pour eux.

Les problèmes à Wat Pah Pong n'étaient pas la seule raison de sa décision. Luang Por pensait qu'à l'avenir, de nombreux moines occidentaux voudraient retourner en Occident et y établir des monastères. Avant que cela ne se produise, il voulait qu'ils acquièrent de l'expérience dans la gestion de leurs propres affaires. En particulier, il voulait former Ajahn Sumedho au rôle d'abbé d'un monastère. Il pensait également qu'il serait bon d'avoir un endroit où les Occidentaux pourraient pratiquer ensemble, où l'enseignement serait dispensé en anglais et où la nourriture serait

moins épicée et plus adaptée au palais occidental. Les moines pourraient alterner entre passer du temps avec lui et vivre dans ce nouveau monastère. Il commença à partager cette idée à haute voix.

Au début, Ajahn Sumedho, le futur leader de la nouvelle communauté, n'était pas enthousiaste. Il n'avait aucune envie d'assumer une telle responsabilité. Mais au fil du temps, il commença à considérer sa résistance comme égoïste et décida de faire confiance au jugement de Luang Por.

Au cours de la saison chaude de 1975, une tache de rouille apparut dans le grand bol en fonte qu'Ajahn Sumedho utilisait pour les tournées d'aumônes, il dut être restauré. Luang Por lui donna la permission, ainsi qu'à quatre autres moines étrangers, de se rendre à pied dans la forêt de crémation du village de Bung Wai, à quelque neuf kilomètres au nord-ouest de Wat Pah Pong. Là, ils devraient trouver une abondante réserve de bois et pourraient combiner une expédition de restauration avec une courte retraite.

Depuis de nombreuses années, un groupe de villageois de Bahn Bung Wai se rendait à Wat Pah Pong chaque jour d'Observance pour une journée et une nuit de pratique du Dhamma. Ils étaient enthousiastes à l'idée de voir des moines venir vivre près de leur village. Bientôt, une délégation alla voir Luang Por et lui demanda de donner la permission aux moines occidentaux de passer la Retraite des Pluies dans la forêt de crémation de Bung Wai. Ils construiraient des huttes pour que les moines puissent y vivre. Le moment était opportun et Bung Wai n'était pas loin. Luang Por accepta.

Dès les premiers jours de la nouvelle initiative, Luang Por s'y rendit fréquemment. Il offrit son aide de diverses manières. Il utilisa son influence pour faire construire un chemin de terre tout autour de la zone forestière afin de délimiter clairement les terres du monastère. Lorsque l'abbé d'un monastère de village local, jaloux, commença à écrire des lettres anonymes aux autorités pour calomnier les moines occidentaux, Luang Por, avec beaucoup de tact, présida une réunion au cours de laquelle le problème fut résolu. Ajahn Sumedho, le premier abbé de Wat Pah Nanachat, était reconnaissant pour ce soutien alors qu'il s'efforçait de maîtriser un rôle qu'il ne trouvait pas facile.

“Je pouvais toujours aller voir Luang Por et il venait ici assez souvent. Il savait aussi que je devais apprendre par essais et erreurs. Je me souviens d’une fois où j’étais dans un réel état de désespoir. J’avais le sentiment d’être responsable et d’être totalement incapable de faire face. Il m’aïda à prendre du recul par rapport à ce sentiment d’accablement dû aux responsabilités. Je me souviens d’une fois où je suis allé le voir vraiment désespéré. Il le sentit immédiatement et me dit : “Maintenant vous savez ce que c’est que d’être un abbé. Vous pensiez que cela signifiait avoir un cousin triangulaire sur lequel s’appuyer et la clé du garde-manger”. Et il rit.”

Vénérable Varapanyo raconta ses souvenirs de sa première Retraite des Pluies à Wat Pah Nanachat :

“Le premier soir de la Retraite des Pluies, Ajahn Sumedho nous expliqua le programme, l’accent serait clairement mis sur la pratique formelle de la méditation... et il nous encouragea à faire la pratique telle qu’elle était prévue, sans arrière-pensée. Si nous pratiquions ainsi, la pleine conscience deviendrait habituelle, et nous découvririons que nous étions capables de vivre notre vie en pleine conscience. Cela me semblait raisonnable et merveilleux, que pouvions-nous demander de plus ? Mais cela semblait encore être un objectif lointain.

“Au fur et à mesure de la retraite, le programme s’intensifia. Ce n’était pas facile, mais c’était bien... Luang Por faisait ses plaisanteries habituelles, l’appelant ‘Wat Pah Woon Wai’ (‘Monastère de la forêt de la confusion’) ou ‘Wat Pah Amerikawat’, mais il pensait manifestement que c’était une bonne chose et les laïcs qui venaient le pensaient aussi. Pourtant, je doute que quiconque aurait pu envisager le développement de l’endroit dans un avenir proche. Lors de la première Retraite des Pluies, il n’y avait que neuf ou dix kutis et deux *kratop* (hutttes en herbe sans plancher, juste un lit sur le sol). Ajahn Sumedho vivait dans un petit kuti en bambou avec un toit végétal, et nous avions une minuscule salle du Dhamma avec une toiture en herbe et un sol en terre battue”.

Luang Por n’intervenait pas dans le fonctionnement quotidien du Wat Pah Nanachat. Les moines étaient libres de construire le monastère comme ils l’entendaient. Ils conçurent eux-mêmes la salle du Dhamma, dont la disposition - avec la zone d’assise surélevée pour les moines sur le côté de la salle plutôt que sur le devant - était différente de la norme. Luang Por

recommandait souvent aux visiteurs qui venaient lui rendre hommage à Wat Pah Pong de se rendre également à Wat Pah Nanachat. L'un des premiers groupes à arriver était le groupe Radio 01 Dhamma de Bangkok. Chaque année, une flotte de bus remplie de pèlerins appartenant à ce groupe voyageait à travers le pays pour visiter divers monastères, recevoir des enseignements et faire des offrandes. Ils ajoutèrent Wat Pah Nanachat à leur itinéraire et le soutinrent généreusement pendant de nombreuses années.

Luang Por craignait que les Occidentaux, au caractère bien trempé, aient du mal à vivre en harmonie. Chaque fois qu'il s'adressait au Sangha de Wat Pah Nanachat, il soulignait l'importance du respect mutuel et de la bonne volonté. Il enseignait que les protocoles régissant les relations entre les moines en fonction de leur ancienneté empêchaient les vieilles habitudes de langage mondain de refaire surface, et insistait pour qu'ils ne soient pas relâchés. Les formules honorifiques devaient toujours être utilisées : le nom d'un jeune moine devait toujours être précédé du préfixe "Tan", celui d'un moine plus ancien de "Ajahn". Luang Por soutenait que sans la création d'une atmosphère de confiance et de respect dans leur monastère, les pratiques de méditation ne porteraient pas leurs fruits. Les conventions de la Parole Juste avaient un rôle à jouer dans la réalisation de cet objectif.

Ajahn Amaro fut l'un des premiers occidentaux à venir visiter la région et à devenir moine.

"J'ai trouvé un groupe d'Occidentaux comme moi, avec des origines très similaires, qui vivaient dans la forêt en pratiquant la méditation bouddhiste. Et ils semblaient tous remarquablement joyeux. Lorsqu'ils expliquèrent leur mode de vie et la base de leur pratique, cela me parut tout à fait logique... Ils expliquèrent qu'en menant une vie disciplinée, simple et bénigne, on pouvait découvrir la véritable liberté qui réside en nous. En entendant leurs paroles, ma réaction immédiate fut : 'Comment ai-je pu être aussi stupide pour ne pas avoir vu cela avant ?'"

TROIS NIVEAUX

Une formation à trois niveaux fut mise en place pour les ressortissants étrangers souhaitant devenir moines. Après avoir passé un certain temps

comme méditants laïcs à Wat Pah Pong ou à Wat Pah Nanachat, ceux qui demandaient la permission de rejoindre le Sangha recevaient, s'ils étaient acceptés, les robes blanches de renonçant laïc ou postulant, lors d'une courte cérémonie marquée par un engagement formel envers les huit préceptes. En tant que postulants, ils faisaient office d'assistants au monastère et assimilaient les bases de la formation monastique par leur proximité avec les moines et leurs actes de service.

Après quelques mois comme postulants, la deuxième étape consistait à entrer dans le Sangha en tant que moine novice (*sāmaṇera*). Pendant l'année allouée à la formation des novices, ils menaient une vie très similaire à celle des moines, mais sans la pression et les exigences des règles du Vinaya. Une fois l'année écoulée, les candidats jugés prêts par leurs mentors étaient admis dans le Sangha des bhikkhus lors de la cérémonie de l'*Upasampadā*. Pendant les cinq premières années de leur formation, les jeunes moines vivaient alternativement avec Luang Por, à Wat Pah Nanachat et dans d'autres monastères affiliés. Tant que la santé de Luang Por le permettait, chaque étape du processus, chaque mouvement entre les monastères, étaient initiés par lui ou recevait sa bénédiction. Au cours des dernières années de sa maladie débilitante, ce pouvoir fut dévolu à l'abbé du Wat Pah Nanachat.

Les moines occidentaux appréciaient que Luang Por soit toujours au courant de ce qu'ils faisaient et qu'il ait leurs intérêts à cœur. Souvent, il se présentait à Wat Pah Nanachat à l'improviste (il faut dire qu'à l'époque d'avant le téléphone portable, c'était plus une norme monastique qu'une exception). Vénérable Jotiko écrivit dans une lettre à sa famille :

“Luang Por joue tout à l'oreille, il pourrait donc passer nous voir la semaine prochaine. Nous avons entendu dire qu'il était satisfait du projet de la salle du Dhamma, et il a dit aux laïcs que les étrangers avaient besoin de beaucoup de gâteaux. Le jour suivant, ils nous en ont donné des tonnes. Il joue toujours avec notre avidité comme ça. Il nous surprend toujours avec quelque chose de difficile ou de désagréable pour nous tenir sur le qui-vive, mais c'est la seule façon de comprendre notre nature. Voir les extrêmes, et si la sagesse vient, alors vous connaissez la Voie du Milieu.”

PRENDRE DES RISQUES

La plupart des moines occidentaux voulaient être proches de Luang Por, mais acceptaient que leur formation comprenne des périodes loin de lui, à Wat Pah Nanachat et dans d'autres monastères affiliés. La vie dans un monastère affilié était généralement une expérience mitigée. Les moines occidentaux étaient une nouveauté dans l'Isan rural du milieu des années 1970. Le fait d'être le seul moine étranger dans un monastère conférait un statut spécial, presque de célébrité. Certains trouvaient cela amusant, d'autres distrayant. Apprendre la langue, l'un des principaux objectifs de la formation dans un monastère affilié, n'était pas une tâche facile car il y avait, en fait, deux langues à maîtriser. Les conversations informelles se déroulaient généralement dans le dialecte de l'Isan ("aussi épais que du yaourt", se plaignait un moine), la langue thaï officielle était utilisée pour les occasions plus formelles.

Le fait de ne pas comprendre grand-chose à ce qui se passait autour d'eux pouvait être stressant dans une culture où peu de choses étaient planifiées longtemps à l'avance et où l'on attendait de chacun qu'il soit sur le qui-vive et prêt à s'adapter à tout ce qui se présentait. La présence de jeunes novices, avec toute leur énergie d'adolescents, pouvait également constituer un défi. Le Sangha de nombreux monastères affiliés comprenait un certain nombre de fils de laïcs locaux envoyés par leurs parents pour que l'abbé les encadre. La nécessité de garder ces jeunes gens occupés signifiait que les projets de travail étaient un élément courant de la vie dans un monastère affilié. Un jeune moine suédois, le Vénérable Natthiko, donnait une idée de l'atmosphère dans une lettre :

"Certains jours, tout ce travail est épuisant. Un soir, assis après une longue journée de travail, je fus envahi par la somnolence et je me suis endormi, penché en avant, la tête sur la poitrine. Je ne me suis même pas réveillé quand la cloche sonna. C'était une situation hilarante : je revenais lentement à la vie alors qu'ils attendaient de commencer les chants. Les moines savaient à quel point je suis devenu sensible aux moqueries, mais un ou deux novices n'ont pas pu se retenir et bientôt la plupart du Sangha était secoué par les rires, y compris l'Ajahn. C'était si mauvais que c'en était bien."

La vie dans un petit monastère affilié pouvait également être très agréable. L'accent mis par les Thaïlandais sur l'harmonie sociale et les conventions

de non-confrontation qui la sous-tendent pouvaient constituer un changement agréable par rapport à Wat Pah Nanachat, où les Occidentaux les plus individualistes ne plaçaient pas tous les compétences sociales émoullies parmi leurs objectifs spirituels. Beaucoup se faisaient de bons amis dans les monastères affiliés et maintenaient le contact avec ceux-ci dans les années qui suivaient. D'autres développèrent une idée beaucoup plus riche de la vie du moine, du fonctionnement d'un monastère et de la relation entre un wat et les communautés environnantes. Un moine se réjouissait manifestement de la vie dans un monastère affilié, lorsqu'il écrivit :

“Ce que j'aime dans ma vie de moine en Thaïlande, c'est en partie cette simplicité : marcher pieds nus dans le village chaque matin, le temps doux qui me fait me sentir en sécurité et à l'aise, et les tâches physiques simples. Il est beaucoup plus facile d'être à l'aise dans mon corps et d'être satisfait de la simplicité de la vie monastique. Ces caractéristiques de contentement et de simplicité semblent être des éléments de base, mais je pense souvent que c'est le vrai sens de la vie.”

Mais même avec une épiphanie occasionnelle, la plupart des Occidentaux étaient d'accord pour dire que, dans l'ensemble, la vie dans un monastère affilié était une leçon d'humilité. Comme le disait Vénérable Natthiko :

“Je sais que c'est bon pour moi, ça fait mal à tous les bons endroits.”

Bien que certains moines occidentaux aient constaté que leur pratique de la méditation progressait lorsqu'ils étaient dans un monastère affilié, ce n'était pas toujours le cas. Luang Por en était conscient, mais cela ne semblait pas l'inquiéter outre mesure. Les effets à long terme de la formation qu'il essayait de dispenser n'étaient pas toujours mesurables par les progrès de la méditation à court terme. La pénétration des Quatre Nobles Vérités était toujours l'objectif primordial, et une formation graduelle et complète dans tous les domaines de la vie du moine était la voie à suivre.

IL FAUT S'ARRÊTER POUR SUIVRE

L'entrée formelle dans l'ordre monastique s'effectue par la cérémonie de l'*Upasampadā*. Cette cérémonie est présidée par un aîné, désigné comme *upajjhāya* ou précepteur, qui est habilité à recevoir le nouveau moine

dans le Sangha et doit assumer la responsabilité de son bien-être et de sa formation. La relation entre le précepteur et son disciple est calquée sur celle entre un père et son fils. Luang Por devint précepteur en 1975 et, au cours des six années suivantes, quatorze non-Thaïs entrèrent dans le Sangha avec lui comme précepteur*.

À la fin d'une cérémonie d'ordination de moines occidentaux, Luang Por saisissait généralement l'occasion de ce rassemblement du Sangha occidental pour donner un enseignement du Dhamma qui englobait l'ensemble de la formation monastique, depuis ses fondements les plus élémentaires jusqu'au but ultime de la vie sainte. À l'une de ces occasions, il commença, comme il en avait l'habitude, par souligner l'importance de vivre ensemble en harmonie, l'importance pour les moines étrangers de se comporter les uns envers les autres selon les conventions établies dans le Vinaya. Il leur dit aussi qu'en tant que groupe de *samaṇas*, ils devaient oublier toute considération de couleur de peau, de langue et de culture différentes, et se regarder les uns les autres avec bienveillance et respect, comme des compagnons dans la Vie Sainte. Ils devraient s'entraîner à se parler les uns aux autres avec attention :

Si un problème surgit dans le groupe, il faut en parler de manière habile : “Je vois les choses ainsi”, “Je ressens les choses ainsi”. Et puis, écoutez ce que l'autre personne a à dire.

Les moines occidentaux devaient apprendre à écouter avec un esprit ouvert, tant les paroles des autres que leurs propres pensées. Lorsqu'un point de vue ou une opinion surgissait dans leur esprit, ils devaient en être conscients comme s'il s'agissait simplement d'un point de vue, d'une opinion, et se rappeler qu'ils ne savaient pas encore s'il reflétait exactement la vérité des choses. L'esprit était la mesure de l'efficacité de leur pratique. S'ils éprouvaient une souffrance mentale, cela signifiait qu'ils s'étaient écartés du Dhamma et qu'ils avaient laissé naître le désir. Dans la vie communautaire, la dévotion au Dhamma et au Vinaya dissoudrait tout sentiment de conflit et apporterait un sentiment d'unité dans la diversité.

* Sept de ces moines étaient encore moine en 2017 : Munindo, Bodhipalo, Amaro, Nyanadhammo, Jayasāro, Vajiro, Khemanando.

Luang Por semblait partager l'inquiétude largement répandue en Thaïlande à cette époque, à savoir que le bouddhisme connaissait un fort déclin. Il déplorait le fait que tant de gens se rendaient dans les monastères simplement pour y chercher des amulettes protectrices ou pour être aspergés d'eau bénite. Selon lui, "le véritable Dhamma disparaît, on le voit rarement, peu de gens le pratiquent". Les Occidentaux semblaient être une bouffée d'air frais. Les sacrifices qu'ils avaient faits pour passer leur vie de moines dans la forêt donnaient une nouvelle inspiration à de nombreuses personnes.

Dans l'état actuel du monde, je pense que le fait que vous soyez tous venus de tant de pays différents pour participer à la formation ici est une chose remarquable. C'est édifiant pour les laïcs de vous voir venir de l'étranger pour devenir moines, et de voir que vous pouvez manger du riz gluant, que vous pouvez parler thaï, que vous pouvez parler lao, que vous êtes capables de supporter la vie dans un endroit aussi pauvre et arriéré. C'est pourquoi, lorsque je suis allé à Londres, j'ai dit que les gens venaient à Wat Pah Pong pour obtenir un doctorat en bouddhisme. Ce que je veux dire par là, c'est que vous venez ici avec l'intention d'opérer une véritable transformation. Pour moi, c'est comme si vous étiez tous morts puis nés à nouveau ; tout ici est différent de votre vie antérieure. Vous avez dû vous habituer au climat, à la nourriture, à toutes sortes de choses. Pour devenir moines, vous vous êtes efforcés de surmonter tous ces obstacles, notamment en apprenant la langue et en chantant pour la cérémonie d'ordination. Vos efforts sont une source d'inspiration.

Néanmoins, il les mettait en garde, la cérémonie d'ordination était simplement une convention. Elle ne les changeait pas, en soi, pour le mieux. Et il faut se rappeler qu'en fin de compte, toutes ces formes sont vides :

Une fois que vous avez pris la robe de moine ou de novice, vous êtes toujours la même personne qu'avant. Postulant, novice, moine : c'est toujours la même personne. N'ayez donc pas l'idée de devenir quoi que ce soit. Les choses que nous pratiquons sont, à chaque étape, les mêmes vieilles choses. En réalité, il n'y a pas de Thaïlandais ni d'Occidentaux ici ; il n'y a que les éléments

terre, eau, feu et air. Rien n'a d'existence intrinsèque. Il n'y a que des conventions que nous avons créées.

La chose la plus importante était l'entraînement de l'esprit.

Ne suivez pas vos pensées. Essayez de continuer à observer votre esprit. Par mes propres réflexions, j'ai compris que les choses qui tournent en rond sont les plus rapides de toutes. Vous ne pouvez pas les suivre. Vous devez rester assis calmement et les regarder courir. Ne courez pas avec elles. Quand elles viennent pour vous séduire, ne vous levez pas de votre siège. Puis, lorsque votre esprit s'arrête, vous prenez conscience de nombreuses choses diverses. Si vous courez après vos pensées, vous ne pourrez pas les suivre ; mais si vous vous arrêtez, vous y arriverez. C'est étrange. Cela s'applique à tous les objets de l'esprit, qui sont exactement comme ils sont conformément aux causes et aux conditions.

Pour transcender le monde, il fallait comprendre ce qu'était vraiment "le monde" et ce que signifiait "naître dans le monde".

Partout où il y a une cause, il y aura un résultat - c'est ainsi que fonctionne le monde. Il y a des causes et des résultats ; il y a la naissance, et il y a la mort ; il y a le plaisir, et il y a la douleur ; il y a l'amour, et il y a la haine. L'existence de toutes ces choses est appelée "le monde".

L'identification à l'un de ces phénomènes est la signification profonde de la "naissance". La naissance est la cause d'une prolifération de conditions puis, inévitablement, de la mort. La naissance et la mort sont inséparables, disait-il. Chaque personne qui meurt a fait l'expérience de la naissance. Pour déterminer la Voie du milieu de la pratique, il fallait garder la fin à l'esprit.

L'enseignement le plus élevé du Bouddha est de poser les choses - de s'en saisir puis de les poser. Prenez-les pour voir ce qu'elles sont, et quand vous le savez, reposez-les. En fin de compte, c'est ainsi qu'il doit en être avec tout : vous devez tout déposer. Lorsque vous connaissez vraiment toutes les choses que vous avez dans l'esprit, alors vous les posez tout naturellement. Si vous ne le

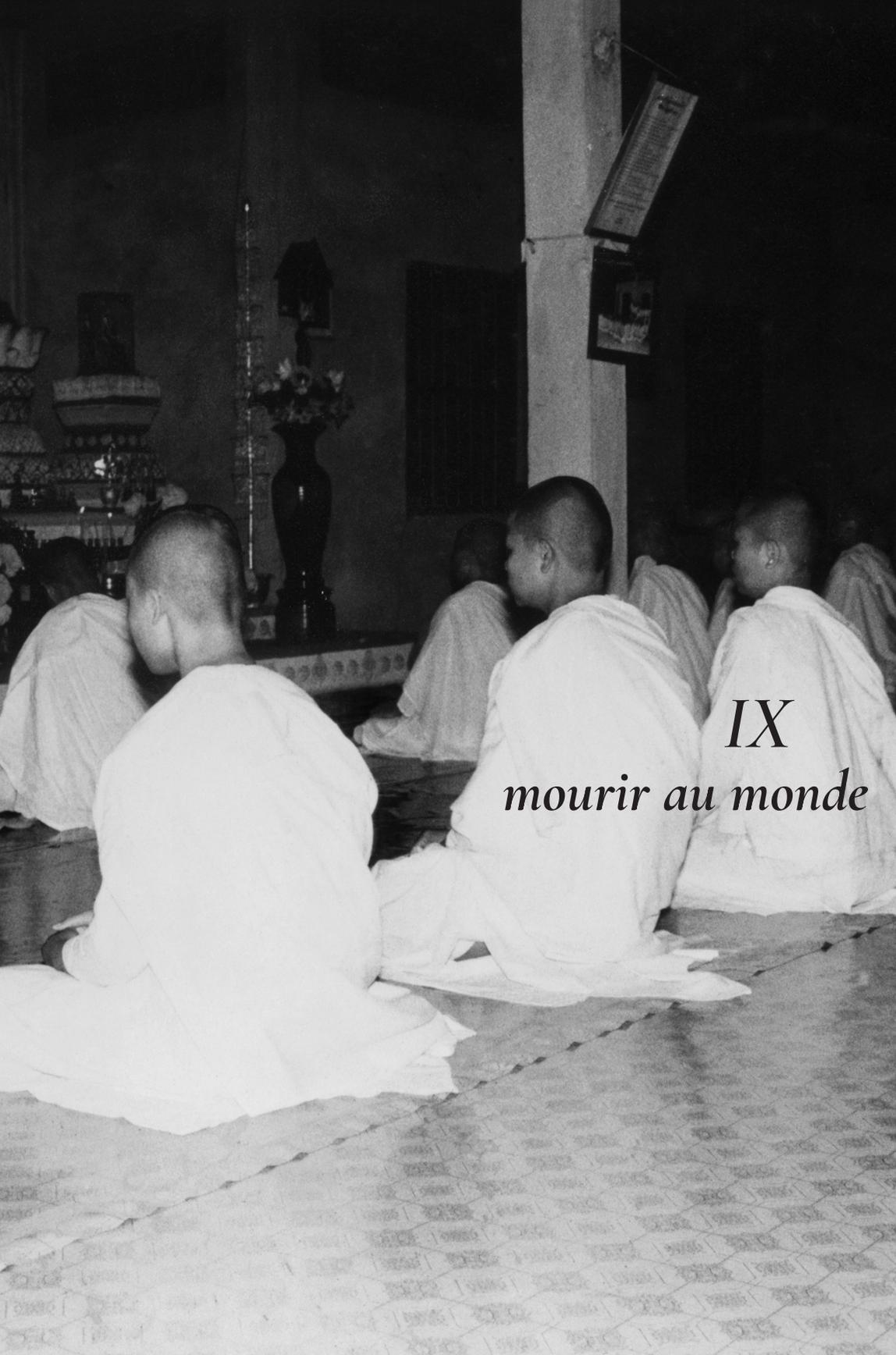
faites pas et que vous vous dites “Ceci est à moi”, “Cela est à moi”, alors vous vous trompez. Si vous comprenez vraiment quelque chose, alors vous le posez. Les enseignements du Bouddha signifient une fin, une fin sans résidu. Tout ce qui existe doit être amené à une conclusion, à une fin complète. Le terme “*khīnāsavo*”^{*} signifie “celui qui est arrivé à la fin des effluents”^{**}. Connaître le bien en tant que bien, puis le reposer ; connaître le mal en tant que mal, puis le déposer.

Finalement, les enseignements mènent à une fin : connaissant la cause, vous déposez la cause, connaissant l’effet, vous déposez l’effet. Donc, une fois cela fait, où résidez-vous ? Au-delà de la cause et de l’effet, au-delà de la naissance et de la mort. Vous demeurez là, où les choses sont conclues, où elles ont pris fin. Il n’y a rien là, l’esprit est en paix en l’absence de cause et d’effet, de naissance et de mort, de plaisir et de douleur. Dans cette paix, il n’y a ni cause ni effet, car l’esprit les a dépassés. C’est notre but ultime dans la pratique. C’est précisément ce que le Bouddha a enseigné. Il ne nous reste plus qu’à nous rendre à ce point. Le Bouddha nous a laissé un bateau et des rames pour que nous puissions les utiliser. Si nous commençons à ramer, le bateau bougera ; si nous ne ramons pas, il restera immobile... Le Bouddha est celui qui nous dit ce qu’il faut faire. Il ne peut pas faire la pratique à notre place. C’est notre responsabilité.

* Une épithète pour un arahant.

** Pāli : ‘āsavā’. Littéralement : “effluents mentaux” ou “fermentations”. Les souillures de l’esprit qui font obstacle à la libération. La liste traditionnelle en comprend quatre : 1) la sensualité, 2) les vues, 3) le devenir, et 4) l’ignorance.





IX
mourir au monde

Pour ceux qui sont toujours vigilants, qui s'entraînent jour et nuit, toujours aspirant au Nibbâna, les souillures mentales disparaissent.

Dhp 226

Mourir Au Monde

Formation des Maechees

I. INTRODUCTION

Environ cinq ans après son éveil, le Bouddha établit un ordre de nonnes connues sous le nom de *bhikkhunīs*. La branche Theravada de cet ordre prospéra en Inde et au Sri Lanka avant de connaître une période de déclin et de finalement disparaître vers l'an 1000 de notre ère, après une histoire illustre de 1500 ans. À la lumière de la recommandation du Bouddha selon laquelle l'Ordination nécessitait une introduction dans une communauté préexistante de *bhikkhunīs*, la renaissance de l'ordre défunt était jugée impossible.

Il n'existe aucune preuve que l'ordre des *bhikkhunīs* ait jamais établi une présence significative en Asie du Sud-Est. En l'absence d'une lignée de *bhikkhunīs* à perpétuer, les cultures bouddhistes de cette région finirent par voir apparaître des ordres de renonçants féminins indigènes. On trouve des références à des *maechees* ("femmes saintes") en robe blanche dans le royaume de Siam dans les récits de voyageurs néerlandais et

français du XVIIe siècle, époque à laquelle elles semblaient être devenues une caractéristique bien établie de la société*.

Pour les femmes ayant une vocation monastique et aspirant à la libération, la condition de maechee est loin d'être idéale. Le code moral relativement basique des maechees (elles vivent selon les huit préceptes Upāsikā) ne leur permet pas de bénéficier du soutien et de la protection sophistiqués pour leur pratique qu'offre le Vinaya des Bhikkhunīs. Les Maechees ne font pas de tournées d'aumônes, et l'absence d'une tradition remontant directement au Bouddha fait que leur ordre n'a jamais joui du même respect et du même prestige dans la société en général que le Sangha des Bikkhus.

Néanmoins, au fil des siècles, il ne fait aucun doute qu'un grand nombre de femmes a mené une vie heureuse et épanouie en tant que maechees. Au cours du vingtième siècle, un certain nombre d'entre elles, notamment la disciple de Luang Pu Mun, Maechee Gaew, ont acquis une grande renommée pour leurs prouesses spirituelles. D'autres ont excellé dans l'étude du pāli et de l'*Abhidhamma*. La création d'une organisation maechee nationale dans les années 1960, ainsi que les progrès réalisés dans l'éducation et la formation des maechees au cours des dernières décennies, ont beaucoup contribué à élever le niveau dans tout le pays.

Au cours des dernières années, un mouvement international visant à faire revivre l'ordre des Bhikkhunīs a pris de l'ampleur, une nouvelle génération d'érudits affirme qu'il existe des raisons légitimes pour lesquelles les objections traditionnelles à la renaissance de l'ordre devraient être

* “Elles écoutent des sermons tous les jours et passent beaucoup de temps à prier dans les temples. Leur principale activité est de servir les moines, de préparer leur nourriture et de subvenir à leurs besoins par de continuelles aumônes. Elles visitent les pauvres et les malades et se consacrent assidûment à rendre à leurs prochains tous les bons offices que la charité peut inspirer. Elles jouissent des mêmes privilèges que les moines et ne sont pas moins respectées. Tout le monde s'incline devant elles, elles ne se prosternent que devant les moines et les pagodes. On les appelle “nang chy”, ce qui signifie “femme sainte”. Une place leur est réservée dans les pagodes et lors des grandes cérémonies. Elles sont très sollicitées pour les funérailles des mandarins, auxquelles elles se rendent en ordre comme à une procession, et leur présence à ces cérémonies est toujours généreusement récompensée.” (L'histoire naturelle et politique du royaume de Siam par Nicolas Gervaise, 1688.)

rejetées. Ces arguments n'ont cependant pas été jugés suffisamment convaincants par les anciens du Sangha des Bikkhus thaïlandais pour justifier un changement dans leur opposition au mouvement, et jusqu'à présent, aucun lobby puissant n'a émergé pour le persuader de changer d'avis. À l'heure actuelle, il est difficile de prévoir la forme que prendra le monachisme féminin en Thaïlande dans les décennies à venir.

II. LES NONNES DE LA FORÊT

LES PREMIÈRES MAECHEES

Peu de temps après la fondation de Wat Pah Pong, Luang Por Chah autorisa l'établissement d'une communauté de maechees. Ce faisant, il cherchait à offrir aux femmes à vocation monastique une formation dans le cadre des normes existantes, qui leur apporterait le plus grand soutien possible dans leur progression sur le chemin de la libération.

Luang Por traitait les maechees comme des ascètes de la forêt : on attendait d'elles qu'elles mènent une vie très frugale, qu'elles se lèvent à 3 heures du matin tous les jours pour une séance de chant et de méditation et qu'elles ne prennent qu'un seul repas par jour comme les moines. De manière significative, Luang Por les appelait des "*samaṇas*", un terme de grand respect habituellement réservé aux moines. Il les encourageait à se rappeler constamment leur statut de *samaṇas* et à agir en conséquence.

Tous ici - moines, novices et maechees - sont des *samaṇas*. Chacun doit connaître les devoirs d'un *samaṇa*, et ne pas se laisser entraîner dans l'un des deux extrêmes que sont l'ascétisme stérile ou l'indulgence sensuelle.

Tout au long des années 1950 et 1960, le style de pratique vigoureux développé par Luang Por à Wat Pah Pong - une sorte de campagne sans merci contre les souillures - était appliqué aux maechees. Elles n'avaient droit à aucune exemption et partageaient toutes les privations des moines. Maechee Boonyu s'en souvient :

"Une des maechees avait des douleurs à l'estomac et des maux de tête. Elle voulait aller voir un médecin. Luang Por ne lui donna pas la permission. Il lui dit : "Asseyez-vous et regardez-la douleur. Concentrez-vous sur la zone

qui vous fait mal. Si vous avez mal à la tête, concentrez-vous sur votre tête jusqu'à ce qu'elle éclate. Quand vous n'aurez plus de tête, vous n'aurez plus mal nulle part." C'était comme ça à l'époque. Nous devions supporter avec patience toutes ces épreuves. Ça ne servait à rien de pleurer pour aller voir un docteur.

"Quand il n'y avait rien à manger avec le riz gluant, on se contentait de tremper des morceaux de riz dans du sel ou de la sauce de poisson. Luang Por disait : "Ne vous attachez pas au goût de la nourriture. N'y prêtez pas attention. Considérez la nourriture comme un médicament. Mangez suffisamment pour préserver votre corps pour la journée à venir. Nous nous disions que la nourriture n'était qu'un médicament et nous en sommes venues à vraiment le croire. Nous croyions aux paroles de Luang Por, et nous nous développions dans le Dhamma. Nos corps et nos esprits étaient légers ; il n'y avait aucun obstacle tout au long de la journée. Il était facile de pratiquer. C'est ainsi qu'il nous enseignait et par conséquent, nous pouvions lâcher prise. C'était merveilleux. Chacune d'entre nous essayait de suivre ce qu'il nous enseignait, d'être docile et de ne pas nous obstiner dans nos habitudes."

Luang Por créa un vinaya unique pour les maechees de Wat Pah Pong. Il compléta les Huit Préceptes de base qu'elles reçurent lors de leur Ordination, par un certain nombre de pratiques ascétiques *dhutaṅga* observées par les moines, et par un ensemble détaillé de règlements monastiques. Bien que ce vinaya soit encore loin de celui des bhikkhunīs, il fournissait une base solide pour la pratique et permettait aux maechees de ressentir une saine fierté d'être des nonnes avec une culture et une formation distinctes.

Il y avait néanmoins pour les maechees, de nombreux défis à surmonter auxquels les moines n'avaient pas à faire face. Leurs tâches à la cuisine consistaient en des activités si étroitement associées à leur vie antérieure qu'elles pouvaient facilement constituer un obstacle au développement du sentiment d'être des renonçantes ; la possession de petites sommes d'argent (généralement offertes par les membres de la famille et laïcs pour leurs besoins personnels) nuisait également au sentiment d'avoir complètement quitté le monde laïc. Cependant, les maechees ne prêtaient généralement guère attention à ces limites. Elles étaient reconnaissantes de ce qui leur était offert : la possibilité de suivre une formation dans un

monastère sous la direction d'un grand maître. C'était une opportunité merveilleuse et elles essayaient d'en tirer le meilleur parti.

DETTE DE GRATITUDE

Une caractéristique particulière des communautés maechee des monastères de la forêt de l'Isan est qu'elles incluent souvent la mère et peut-être une ou deux sœurs de l'abbé. Les moines ont longtemps cherché à exprimer leur dette de gratitude envers leurs parents en les encourageant, lorsqu'ils sont veufs et lorsque tous leurs enfants sont adultes, à adopter la vie monastique. Par ce moyen, ils honorent les paroles bien connues du Bouddha :

Même si l'on devait porter sa mère sur une épaule et son père sur l'autre et vivre ainsi cent ans. Et si l'on prenait soin d'eux en les oignant de pommades, en les massant, en les baignant et en frictionnant leurs membres, et nettoyant leur urine et leurs excréments - même en faisant cela, on ne ferait pas assez pour ses parents, on n'acquitterait pas notre dette envers eux.

Mais, ô moines, celui qui encourage ses parents dépourvus de foi, les installe et les établit dans la foi ; qui encourage ses parents dépourvus de vertu, les installe et les établit dans la vertu ; qui encourage ses parents avares, les installe et les établit dans la générosité ; qui encourage ses parents peu sages, les installe et les établit dans la sagesse, celui-là, ô moines, en fait assez pour ses parents ; il fait plus qu'acquitter sa dette envers eux, il les rembourse pour tout ce qu'ils ont fait.

AN 2.31-32

Pour Luang Por, le bien-être spirituel de sa mère, Mae Pim, était une préoccupation constante. Pendant ses années de moine en *tudong*, ses visites régulières dans son village natal étaient surtout l'occasion de la guider et de l'instruire. Il dut éprouver une grande satisfaction quand il vit que c'était elle qui conduisait la délégation qui vint lui rendre visite à Amnat Charoen au début de 1954, pour lui demander d'établir un monastère dans la forêt de Pah Pong.

On ne sait pas si Mae Pim s'est installée à Pah Pong en réponse à la suggestion de Luang Por ou à sa propre demande. Ce que l'on sait, c'est que peu après l'installation du Sangha dans le nouveau monastère, des huttes furent construites dans la zone centrale près de la cuisine pour Mae Pim et deux compagnes. L'arrivée des trois femmes âgées ne marqua cependant pas le début de la communauté maechee de Wat Pah Pong en tant que telle. Bien que les femmes respectent les huit préceptes des maechees, elles le faisaient de manière informelle. À ce stade précoce du développement de Wat Pah Pong, Luang Por était encore en train de trouver sa voie en tant que chef d'une communauté monastique, peu désireux, à ce stade, d'assumer la responsabilité supplémentaire d'établir et de diriger une communauté de nonnes. En fait, Luang Por avait de sérieux doutes quant à l'idée de faire cohabiter des moines et des maechees dans le même monastère.

UNE PROPOSITION

Une femme assez exceptionnelle fit changer Luang Por d'avis. Pim Utaigorn* était une villageoise de cinquante ans qui était devenue une habituée du monastère le jour d'Observance. Elle était déterminée à devenir maechee. Luang Por était impressionné par sa foi et sa sincérité mais, dans un premier temps, il refusa ses demandes d'ordination. Puis, un jour, il lui fit une proposition. À l'arrière du monastère, dans le coin sud-ouest, elle pourrait faire construire un kuti et y vivre. Cela signifierait vivre seule dans une clairière isolée au milieu d'une épaisse forêt généralement considérée comme hantée. Si elle pouvait le supporter, lui dit Luang Por, il l'ordonnerait. Si elle voulait vraiment que Wat Pah Pong ait une communauté de nonnes, elle devait la créer elle-même. C'était un défi de taille, notamment en raison de la peur débilante des esprits que presque tous les gens de sa culture ressentaient dans la forêt la nuit. Mais Pim Utaigorn accepta l'offre avec gratitude et surmonta tous les obstacles sur son chemin avec une tranquille et imperturbable assurance.

Pim vivait dans une petite cabane construite pour elle par sa famille. Elle planta des piments, des salades et des papayes, pour compléter l'aumône de riz que les moines lui envoyaient chaque matin. Elle passait plusieurs

* Aucune relation avec la mère de Luang Por.

heures par jour à pratiquer la méditation assise et en marchant. Luang Por devint convaincu qu'elle possédait les qualités qui feraient d'elle une bonne nonne supérieure. En 1956, il ordonna officiellement Pim Utaigorn*, Mae Pim et les deux autres femmes âgées au rang de maechees et délimita la nouvelle section des maechees, qui s'étendait sur une superficie d'environ trente acres.

Un programme quotidien fut établi, il suivait de près celui des moines. À 3 heures du matin, les nonnes chantaient et méditaient ensemble. À l'aube, elles commençaient à préparer les produits du jardin qu'elles cultivaient pour le repas quotidien du Sangha. Après le repas, elles avaient du temps libre pour méditer ou s'occuper de leurs projets personnels jusqu'à la période de travail de 15 heures, suivie du bain, de la méditation en marchant et de la session de chant et de méditation du soir. Chaque jour d'Observance, les nonnes pratiquaient toute la nuit.

La nouvelle de l'établissement officiel d'une communauté maechee à Wat Pah Pong suscita un flux constant de candidatures. Luang Por commença à accepter de nouvelles candidates à partir de la liste d'attente croissante. Au début, il s'en tenait à une politique consistant à n'accepter que les femmes âgées, mais en 1959, une nouvelle étape fut franchie lorsque Boonyu Pimwong, 24 ans, et Kham Khenprakhong, 23 ans, furent autorisées à se joindre à la communauté à titre probatoire. Après que le temps requis se fut écoulé sans difficulté, les deux femmes furent officiellement acceptées comme maechees et devinrent des piliers de la communauté pendant les cinquante années suivantes.

La dévotion de Maechee Pim à la méditation était une source d'inspiration pour la communauté en plein essor. Sa frugalité devint légendaire. Une nonne se souvient que lorsque la nourriture était maigre, elle préférait laisser aux autres ce qui était disponible, alors qu'elle se contentait de faire griller les restes de riz séché au soleil avec un peu de sel et de les manger dans un vieux plat en métal. Lorsqu'elle participait à des activités de groupe, Maechee Pim avait toujours la tête légèrement inclinée, maintenant une retenue des sens et en s'abstenant de bavarder inutilement. Les nonnes se souviennent qu'à un moment donné, elle nivela le sommet d'une termitière près de son kuti et l'encercla de branches

* Les mentions futures de "Maechee Pim" feront référence à Pim Utaigorn.

épineuses. Elle expliqua qu'elle éprouvait une certaine somnolence dans sa méditation. C'était son nouveau siège de méditation.

MAECHEE BOONYU

La vie des maechees se déroule généralement loin des feux de la rampe, et peu de détails de leur expérience et de leur pratique se retrouvent dans le domaine public. Heureusement, lorsque Maechee Boonyu décéda en 1996, un recueil fut publié pour ses funérailles. Il comprend une courte biographie qui offre un aperçu fascinant d'une femme inspirante.

Au fil des ans, parmi le petit groupe de maechees expérimentées qui dirigeait la communauté, Maechee Boonyu fut reconnue comme la première parmi ses égales. À bien des égards elle était l'archétype de la femme de l'Isan de sa génération : compétente, tenace, travailleuse apparemment infatigable, dotée d'une moralité à toute épreuve et d'une bienveillance sans faille. Elle fit preuve d'une maturité précoce dès son plus jeune âge. Tous les enfants de l'Isan sont censés participer aux travaux de la famille, mais lorsque son père fut confiné au lit en raison d'un gros abcès à la jambe, Boonyu, âgée de sept ans, fut chargée de la lourde tâche de s'occuper de lui. Le reste de la famille devait aller aux champs et elle était la seule infirmière disponible. Elle accepta cette tâche sans se plaindre. Pendant de nombreux mois, elle fut la compagne constante de son père, lui préparant de la nourriture, lavant ses vêtements, le nettoyant et gardant l'abcès propre.

En grandissant, Boonyu était connue comme une personne douce qui n'aimait pas les conflits, mais de temps en temps, un côté plus résolu de son caractère se révélait. Elle était connue dans le village pour la fois où elle a appréhendé un voleur de poules en se cachant près du poulailler de la famille et en le frappant sur la tête avec un morceau de bois aussi fort qu'elle le pouvait ("plus d'une fois", admettait-elle) alors qu'il s'échappait.

Elle aimait aller à Wat Pah Pong le jour de l'Observance et parlait souvent de devenir nonne un jour. Pendant son temps libre, elle se rendait à la Section des Maechees et aidait à faire des petits travaux ou enseignait à certaines des maechees les moins alphabétisées à lire le livre de chants. Elle rejetait tous les prétendants.

Le tournant décisif se produit un jour où elle assistait avec sa mère à la séance hebdomadaire de pratique nocturne au monastère. Elle se sentait somnolente ce soir-là, mais elle fut réveillée en sursaut lorsque Luang Por commença à expliquer un vieux proverbe de l'Isan : “Un enfant est comme un noeud coulant autour de votre cou ; un conjoint est comme une corde qui vous attache les bras derrière vous ; la richesse et les possessions sont comme des chaînes autour de vos jambes”. Au fur et à mesure que Luang Por s’étendait sur les souffrances inhérentes à la vie domestique, tout devint soudainement et complètement clair pour elle. En réalisant qu’elle était encore libre de tous ces pièges, elle poussa un soupir de soulagement. À partir de ce moment, sa détermination à devenir nonne s’affirma et, très vite, elle devint une maechee.

La vie au monastère n’était pas facile pour la jeune Maechee Boonyu. Au début, sa santé était précaire. Au cours d’une grave maladie, une sœur aînée lui rendit visite et pour la persuader de défroquer, lui cita un vieux dicton sur les moines et la maladie, selon lequel ceux qui n’avaient pas accumulé suffisamment de mérites avant d’être ordonnés ne survivraient pas aux rigueurs de la vie monastique. Il semble, dit-elle, que Maechee Boonyu soit clairement une de ces personnes. Si elle ne retournait pas à la vie laïque, elle pouvait mourir. Maechee Boonyu répondit qu’où qu’elle vive elle allait mourir tôt ou tard de toute façon. Mais quand le jour de sa mort arriverait, elle était déterminée à la rencontrer au monastère et en tant que nonne. Ce qu’elle fit, des décennies plus tard, aimée et respectée.

AUTONOMIE DÉPENDANTE

La section Maechee de Wat Pah Pong était complètement séparée de la section des moines et entourée d’une clôture. Elle se composait de kutis (un peu plus rapprochés que ceux des moines pour des raisons de sécurité), d’une salle du Dhamma pour les chants et la méditation en groupe, et d’une cuisine avec un potager et un verger. Après la mort de Maechee Pim en 1965, les affaires courantes de la communauté maechee furent laissées entre les mains d’un comité composé de Maechee Boonyu, la nonne en charge de la communauté, et de quatre autres anciennes maechees, mais la communauté était en fin de compte sous l’autorité de Luang Por.

Une fois par mois, Luang Por rencontrait le comité. Ces réunions lui permettaient d'offrir des conseils et des encouragements et de gérer des questions pratiques. Il écoutait les questions et les inquiétudes des aînées et donnait des suggestions sur des sujets tels que les principes de leadership, la façon de promouvoir l'harmonie dans le groupe et d'encourager les jeunes nonnes. Parfois, se souvenaient les maechees longtemps après, il les inspirait avec des histoires des grandes bhikkhunīs de l'époque du Bouddha.

En 1964, Luang Por établit un code de règlements pour les maechees. Ce règlement était lu à la communauté des maechees après le chant du soir, le jour de l'Uposatha, à l'occasion bimensuelle où les moines se réunissaient pour la récitation de la discipline du *Pāṭimokkha*.

RÈGLEMENT DE LA SECTION MAECHEE, WAT NONG PAH PONG

1. Il est interdit en toutes circonstances aux maechees de se réunir en groupe pour sociabiliser et se livrer à des conversations oisives.
2. Les activités communes telles que la prise du repas quotidien, la vaisselle, le balayage, le bain, etc. doivent être accomplies dans la concorde, de manière ordonnée et avec pleine conscience.
3. Les maechees doivent maintenir la zone qui entoure leur kuti propre, en la balayant régulièrement et en la préservant des fourmis et des termites.
4. Les maechees doivent être frugales en matière d'alimentation, de repos et de conversation. Les maechees ne doivent pas être extraverties et exubérantes.
5. Lorsqu'elles reçoivent des cadeaux, les maechees doivent les partager de façon juste et appropriée.
6. Lorsqu'une maechee est malade, les autres maechees doivent aider en prenant soin d'elle avec bienveillance.
7. Les maechees doivent s'assurer que leurs actions corporelles, verbales et mentales envers les autres maechees, que ce soit face à face ou derrière leur dos, soient guidées par la bienveillance.

8. Les maechees doivent se respecter mutuellement en fonction de leur ancienneté.
9. Les maechees doivent observer tous leurs préceptes de manière pure, et ne pas se rendre objet d'aversion pour leurs consœurs maechees.
10. Il est interdit à une seule nonne de gouverner la communauté des maechees ou d'établir de nouveaux règlements de sa propre autorité (et avec une vue erronée).
11. Une maechee qui a connaissance d'un problème doit en informer rapidement le chef du Sangha.
12. Une Maechee qui veut quitter le monastère pour une raison quelconque doit d'abord en informer le chef du Sangha (bhikkhu).
13. Il est interdit à une maechee de revendiquer des droits sur un kuti dont elle a parrainé la construction.
14. Il est interdit à une maechee de recevoir des invités du sexe opposé dans son kuti, sauf dans certains cas de maladie.
15. Il est interdit à une maechee d'exposer ou de promouvoir des choses sans rapport avec le Dhamma ou le Vinaya dans un but lucratif. Un tel comportement est un mauvais moyen de subsistance et est nuisible à la religion bouddhiste.
16. Il est interdit aux maechees de se mettre au service des laïcs. Cela leur porte préjudice.
17. Les maechees doivent rechercher l'harmonie en partageant la Vue Juste. Elles ne doivent pas se quereller avec les autres sous l'influence de vues erronées.
18. Il est interdit aux maechees d'entretenir des contacts avec les moines, les novices, les autres maechees ou les laïcs, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du monastère, sauf pour des raisons nécessaires liées au Dhamma.
19. Il est interdit aux maechees d'être impliquées dans des activités de collecte de fonds.

20. Il est interdit à tout homme âgé de plus de 12 ans de passer la nuit dans la section maechee, sauf si cela est inévitable.
21. Toute personne souhaitant être ordonnée ou rester dans la Section Maechee doit être accompagnée d'un gardien comme référence et avoir un nombre raisonnable de garants.

La plupart de ces règles étaient dérivées de celles élaborées par Luang Por pour les moines elles-mêmes dérivées des règles du Vinaya. Elles contribuèrent à donner aux maechees des normes de comportement qui, pour la plupart, étaient semblables à celles des moines. Cependant, certaines de ces règles, comme [13] et [19], par exemple, reflètent le fait que les maechees, contrairement aux moines, n'étaient pas tenues de renoncer à l'utilisation de l'argent.

Les conséquences de la transgression de ces règles ne sont pas explicitées. En fait, ce manque de clarté est inévitable étant donné la terminologie plutôt vague de certains points ; le point [4], par exemple, est plus une exhortation générale contre un comportement extravagant qu'une règle. Il semble raisonnable de supposer qu'en se limitant à un "Les transgresseurs seront traités en conséquence", Luang Por cherchait à se donner la flexibilité nécessaire pour traiter les problèmes au cas par cas.

Des thèmes familiers dominant le règlement : harmonie, ordre et discipline, retenue des sens, cordialité et respect mutuels, contentement et frugalité des désirs. Le règlement impose un niveau de conduite élevé, voire intimidant dans certains domaines. Il a largement contribué à donner aux maechees de Wat Pah Pong une identité de "nonnes de la forêt" et, en particulier, de "nonnes de la forêt de Wat Pah Pong". Ces règles ont servi de base à l'établissement d'un système d'éducation et de formation qui accordait la même importance à l'attention portée aux détails de la vie quotidienne que celle qui caractérisait celle des moines.

Les règles du Sangha constituaient le fondement de la culture de Wat Pah Pong, fournissant des normes auxquelles les nouveaux arrivants devaient s'adapter. Une période de probation pour les femmes aspirant à devenir maechees leur permettait de s'entraîner selon les normes qui seraient exigées d'elles en tant que nonnes de Wat Pah Pong. Celles qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas vivre selon un tel code portaient avant d'être ordonnées, ce qui minimisait les perturbations pour la communauté.

Comme la majorité des femmes qui demandaient à devenir maechees à Wat Pah Pong le faisaient par foi en Luang Por, il était toujours possible que certaines rejettent l'autorité des leaders de la communauté maechee ("Vous n'êtes pas mon maître !"). Le code de règlements, approuvé par Luang Por lui-même, facilitait la tâche des leaders de la communauté maechee. Il prouvait qu'elles n'avaient pas l'intention d'imposer leur propre volonté à la communauté, mais qu'elles se contentaient d'appliquer les instructions de Luang Por et du Sangha.

GOUVERNANCE

Bien qu'il ait délégué l'administration quotidienne de la section maechee aux maechees âgées, la présence de Luang Por était fortement ressentie par tous. Les simples mots "Je vais soumettre la question à Luang Por", prononcés par l'une des âgées maechees, étaient suffisamment puissants pour résoudre tous les problèmes, sauf les plus insolubles. Maechee Boonyu, à la fin des années 1980, disait que les conflits graves dans la communauté étaient rares, mais que lorsque quelque chose se produisait, elle était toujours très réconfortée de savoir que si le problème ne pouvait être résolu, Luang Por serait là pour l'aider :

"Luang Por m'a dit que si les choses devenaient trop difficiles pour les responsables, si les gens se montraient difficiles et têtus, on pouvait lui demander de l'aide... Nous, les anciennes, agissions comme des sœurs âgées qui veillent sur leurs jeunes sœurs. Si quelqu'un s'écartait de la façon de pratiquer établie dans le règlement ou de nos instructions, nous la réprimandions. Si elle ne changeait toujours pas de comportement après deux ou trois avertissements, nous devions en informer Luang Por, qui était notre maître et notre protecteur. Et c'est ce que nous faisons. Sinon, nous n'aurions pas survécu.

"Je n'étais pas la seule responsable. On m'appelle simplement 'Maechee principale'. Je n'ai jamais eu le pouvoir absolu, je ne suis pas un dictateur ou quelque chose comme ça. Nous avons un comité de quatre ou cinq maechees, et si quelqu'un se comporte mal c'est une question qui doit être discutée par l'ensemble du comité. À cette époque [avant la maladie de Luang Por], si nous étions toutes d'accord, le problème était soumis à Luang Por. Mais il n'acceptait pas immédiatement notre version des faits. Il menait sa propre enquête.

“Quand Luang Por venait, il ne se contentait pas de faire la loi ou de prendre parti pour quelqu’un. Il donnait généralement un enseignement du Dhamma d’une manière naturelle et détendue sur un sujet sans rapport avec le problème de la nonne difficile. Après avoir terminé, il buvait de l’eau, puis discutait de diverses affaires à sa manière décontractée. Puis, à l’improviste, il disait : ‘Oh et Maechee Untel, comment allez-vous ? Comment va votre pratique ? N’allez pas donner des maux de tête aux maechees responsables, d’accord ?’.

“En général, il parlait de manière à “ne pas froisser le lotus ni troubler l’eau”. Qu’ils aient raison ou tort, il ne blessait pas inutilement les sentiments des gens. Mais parfois, il devait parler directement pour que les gens reconnaissent leurs erreurs, afin qu’ils deviennent plus conscients et modifient leur comportement à l’avenir”.

Mais, comme le rappelle Maechee Boonyu, lorsque Luang Por était sévère, cela avait un impact considérable :

“Toute personne sensible le ressentait encore deux ou trois jours après, même si ce n’était pas elle qu’il réprimandait.

“Tout le monde avait peur de lui. Bien sûr, Luang Por ne frappait jamais personne, ni n’utilisait de mots durs, mais il suffisait de mentionner son nom pour que les disputes cessent. Si Luang Por devait donner un enseignement dans la Section des maechees alors qu’il y avait un problème avec l’une d’entre elles, cette nonne supposait que j’en avais parlé à Luang Por avant. Elle avait mal à la tête, elle avait envie d’aller aux toilettes. C’est difficile de dire pourquoi la réaction était si sévère, mais elle l’était.

“Luang Por était très calme et son discours était modéré. Mais - qui sait pourquoi ? - la maechee était terrifiée. Et pourtant, si vous demandiez à n’importe quelle nonne en privé ce qu’elle pensait de lui, elle vous dirait que Luang Por était merveilleux et qu’il n’y avait aucun endroit comme Wat Pah Pong. Vous voyez ? C’est trop subtil pour être expliqué. Pour moi, la façon dont il dirigeait la Section Maechee était une merveille.”

III. VÉNÉRABLE PÈRE

BOURRU

Maechee Boonyu se souvient que Luang Por pouvait être particulièrement bourru lorsque les maechees demandaient la permission de rendre visite à leur famille :

“Il disait : ‘Pourquoi ? Vous avez le mal du pays ? Depuis combien de temps êtes-vous ici ? Le Bouddha n’a jamais rendu visite à sa famille pendant toute la durée de sa quête de la libération ; vous venez à peine d’être ordonnée et vous voulez déjà y aller’. S’il donnait sa permission, il disait : ‘Partez les mains vides, revenez les mains vides. Ne portez pas un panier plein à l’aller et un panier plein au retour’. Au retour de la nonne, il lui demandait : ‘Comment c’était ? Comme vous l’aviez laissé ?’ Il parlait le langage du Dhamma. Il parlait des souvenirs et des attachements. Si la nonne ne comprenait pas, elle disait : ‘Juste quelques oignons et de l’ail, Luang Por.’

“Parfois, il demandait à l’une des plus anciennes maechees : ‘Combien de fois êtes-vous rentrée chez vous hier soir ?’, ce qui signifie : combien de fois son esprit s’est-il échappé ? Si la nonne ne comprenait pas, elle disait qu’elle n’y était pas allée du tout, et il répondait : ‘vous ne l’avez pas vu partir.’”

Ajahn Jun faisait souvent office d’accompagnateur de Luang Por lors de ses visites dans la section Maechee.

“Luang Por était particulièrement prudent dans ses relations avec les femmes. Bien qu’il n’ait jamais eu l’expérience de la gestion d’un foyer, il dirigeait le monastère de manière exemplaire. Il n’y a jamais eu de scandales. Il n’y avait pas de disputes sérieuses. Il était toujours sur ses gardes. Que ce soit par ses actes ou par ses paroles, il ne donnait jamais l’occasion à aucune maechee de se rapprocher de lui par quelque moyen que ce soit.

“Luang Por respectait les huit *garudhammas**. Lorsqu’il s’adressait à une

* Règles établies par le Bouddha pour définir les relations entre bhikkhus et bhikkhunīs.

nonne, il ne regardait pas son visage^{*}, et il ne se laissait jamais aller à des propos mondains et coquins qui auraient pu lui faire perdre son respect.”

Plus que tout autre groupe de ses disciples, les maechees avaient tendance à avoir beaucoup de respect et d’admiration pour Luang Por. Les moines ressentait également cette vénération - et beaucoup la ressentait fortement, mais leur contact quotidien avec Luang Por et leur statut de compagnons moines lui donnaient un caractère plus nuancé. Les disciples laïcs ressentait également cette admiration, mais de façon plus intermittente, car la majeure partie de leur vie quotidienne était liée à la famille et au travail. Pour les maechees, Luang Por était la raison de la vie qu’elles menaient ; elles le considéraient comme leur père, leur maître, leur bienfaiteur. Elles le voyaient rarement, et encore seulement dans des occasions officielles, mais elles sentaient sa présence partout. En outre, la plupart d’entre elles considéraient comme acquis qu’il savait, grâce à ses pouvoirs psychiques, tout ce qui se passait dans leur vie et dans leur esprit (bien qu’elles admettaient ironiquement qu’étant humaines, cette croyance n’empêchait pas les émotions négatives de les envahir de temps à autre).

Bien que Luang Por ait été d’un grand soutien dans les moments de véritable crise, il veillait également à ne pas paraître trop facilement disponible. Lorsque les problèmes surgissaient, il voulait qu’elles apprennent à les gérer elles-mêmes. Ajahn Jun se souvient qu’un jour, alors qu’une nonne pratiquait la méditation en marchant, elle eut la vision extrêmement réaliste d’un énorme serpent s’enroulant autour de son corps. Elle s’évanouit. Une autre nonne, la découvrant prostrée sur le sentier, appela à l’aide. D’autres maechees se précipitèrent et lorsque la nonne revint à elle et raconta l’histoire du serpent monstrueux, une petite panique s’ensuivit. Deux des aînées se précipitèrent vers le kuti de Luang Por pour lui demander de l’aide : la nonne était très bouleversée pouvait-il venir la voir tout de suite ? Sans manifester la moindre inquiétude, Luang Por répondit : “Elle est peut-être déjà morte. Occupez-vous d’elle pour l’instant, je viendrai plus tard”. Plusieurs heures après l’incident, l’excitation étant passée, il alla la voir.

* Il était considéré comme inapproprié pour un moine d’établir un contact visuel avec une femme.

DE LA BIENVEILLANCE À DISTANCE

Luang Por avait vu des monastères dévastés par des scandales sexuels ; il était déterminé à empêcher que la même chose se produise à Wat Pah Pong. La stricte ségrégation des moines et des maechees, sur laquelle il insistait, était fondée sur sa compréhension de la façon dont la plus innocente des relations pouvait, dans un moment d'inattention et contre le meilleur jugement de l'une ou l'autre partie, se transformer en quelque chose de plus sérieux. Sa solution était, au sens figuré, de garder tout le monde bien loin du bord de la falaise.

Bien que la politique de séparation signifiait que les maechees voyaient peu Luang Por et qu'elles auraient sans doute apprécié de le voir davantage, elles n'avaient pas d'attentes à ce sujet. Elles n'avaient guère le sentiment d'en avoir le droit, ayant grandi dans un monde où la séparation entre les moines et les femmes, laïques ou ordonnées, était normale.

En général, les maechees ne pénétraient dans la zone principale du monastère que tôt le matin, pendant que les moines faisaient la tournée d'aumônes. Les yeux baissés, elles traversaient la forêt jusqu'à la cuisine où elles aidaient à préparer la nourriture. Dès que le repas était terminé, elles retournaient dans la section des maechees. Si, pour une raison ou une autre, les maechees rencontraient un moine sur un chemin, l'étiquette monastique exigeait qu'elles s'accroupissent, les mains en anjali, et qu'elles regardent studieusement le sol jusqu'à ce que le moine, qui regarde aussi studieusement ailleurs, soit passé. L'absence du moindre scandale sexuel à Wat Pah Pong au fil des années contribua beaucoup à consolider sa bonne réputation. Mais les moines nouvellement arrivés comme Ajahn Jun pouvaient ressentir quelque chose qui ressemblait à un choc culturel.

“Quand je suis venu vivre à Wat Pah Pong, je ne connaissais pas les coutumes et les conventions. J'ai croisé un groupe de maechees et je les ai saluées à haute voix : ‘Bonjour, qu'est-ce que vous faites ?’. Les maechees furent très choquées et s'enfuirent dans la forêt. J'étais déconcerté. Je me suis dit : ‘Qu'est-ce qui se passe dans les monastères de la forêt ? Les moines et les novices vous ignorent ; même les maechees ne vous adressent pas la parole’. Quelqu'un a dû dire à Luang Por que le nouveau moine faisait beaucoup de choses inappropriées, comme parler aux maechees. Le

lendemain, il m'expliqua les règles, après cela j'ai compris comment les choses se passaient. ”

Au fil du temps, un certain nombre de monastères affiliés à Wat Pah Pong ouvrirent des sections maechee et celles-ci étaient gérées selon les mêmes principes que celle de Wat Pah Pong, toutefois les monastères beaucoup plus petits nécessitaient généralement un certain assouplissement de la politique de ségrégation. Pour éviter tout risque de manque de probité, un règlement du Sangha fut ensuite établi, limitant l'établissement de sections maechee aux monastères dans lesquels l'abbé avait été ordonné depuis au moins vingt ans.

Au début des années 1980, la santé de Luang Por déclina sérieusement et ses visites à la section maechee devinrent plus irrégulières. Son influence diminuant, les problèmes au sein de la communauté maechee commencèrent à augmenter. Certaines maechees éprouaient un sentiment de perte et s'inquiétaient de l'avenir. À une occasion, peu avant sa maladie, il leur expliqua :

Je reste à l'écart de tout le monde, à l'écart de toutes les maechees qui viennent vivre ici. Chacune est libre de me parler, mais je ne parle pas à tout le monde. Malgré tout, je ressens une connexion intérieure avec vous toutes, cela s'appelle "l'amour dans le Dhamma". Il ne s'agit pas d'un amour mondain où vous devez vous dire des choses gentilles tout le temps, mais d'un amour dans lequel tous les problèmes qui surviennent sont discutés de manière appropriée. Je n'ai jamais parlé à certaines d'entre vous. Ne pensez pas que c'est parce que vous êtes des maechees. Aujourd'hui, le monastère est très grand et il y a des moines et des novices à qui je n'ai jamais parlé individuellement ; il est difficile pour une seule personne de superviser une si grande communauté. C'est pourquoi, dans la mesure du possible, il est important que chacune soit responsable d'elle-même et de sa pratique.

PAS DE FAVORITISME

Luang Por avait remarqué que dans d'autres monastères, la concurrence entre les maechees résidentes pour obtenir l'attention du maître pouvait

conduire à des jalousies nuisibles à l'harmonie de leur communauté. Il adoptait une attitude strictement impartiale à leur égard. De nombreuses maechees étaient particulièrement impressionnées par le fait qu'il s'abstenait d'accorder à sa mère une attention particulière ou des privilèges*. Dans la culture dans laquelle ils vivaient, le fait de traiter sa mère comme un simple membre d'un groupe plus large était considéré comme un exploit remarquable.

Cette impartialité n'était pas de l'indifférence. Au contraire, comme le rappelle Maechee Boonyu, Luang Por se souciait constamment du bien-être de chacune des maechees :

“Le monastère était encore assez peu connu à l'époque, et peu de gens venaient offrir de la nourriture. En général, les seuls fruits que nous avions était la petite quantité qui provenait du jardin des nonnes. Un jour, un groupe de laïcs vint aider à un projet de travail. L'un d'entre eux planta une pousse d'ananas près de la cuisine, le fruit devint très gros comme ceux que l'on ramène aujourd'hui du sud-est. Les ananas étaient rares à l'époque. Chaque jour, en allant à la cuisine, on le regardait et on se demandait ce que Luang Por en ferait quand il serait mûr. Nous étions toutes impatientes de le goûter, car nous n'avions jamais mangé d'ananas de notre vie. Et puis un jour, l'ananas disparut. “Oh non”, me suis-je écrié, ‘Où est-il passé?’ ”

Maechee Boonyu le découvrit le lendemain matin. L'ananas apparut dans la cuisine, soigneusement coupé en quinze morceaux égaux, un pour chacun des huit moines et des sept maechees du monastère. Luang Por n'était pas idéaliste en ce qui concerne la retenue des sens. Pour les moines qui s'entraînent à se détacher des plaisirs des sens, la jouissance dépasse l'indulgence et est supplantée par l'équanimité, grâce à la perspicacité et non par des actes de volonté. Pour la quasi-totalité des membres d'une communauté monastique subsistant grâce à un régime strict, une tranche de fruit exotique est un plaisir. Luang Por ne condamnait pas cette friandise comme une folie mondaine et se contentait de veiller à ce que tous les membres de la communauté, y compris les maechees, aient une

* Une exception notable à cette règle fut les funérailles élaborées que Luang Por organisa pour Mae Pim à sa mort en 1974, avec de nombreux jours d'activités pour lui dédier des mérites.

part égale de ce plaisir. C'est ce genre de considération constante mais discrète, qui allait à l'encontre de son attitude rébarbative, qui le rendait populaire auprès des maechees.

La préoccupation de Luang Por pour les maechees était clairement visible pour les moines, notamment à travers ses exhortations régulières sur la distribution équitable de la nourriture. Il leur rappelait toujours de se souvenir du dur travail et des sacrifices des maechees qui rendaient possibles les repas qu'ils mangeaient, et de s'assurer qu'il y avait toujours suffisamment de nourriture renvoyée à la cuisine. Il ajoutait que ce serait un très mauvais kamma s'ils prenaient tellement de nourriture que celles qui l'avaient préparée en seraient privées.

L'accent mis sur l'équité et l'impartialité s'étendait à toutes les nécessités de base. Maechee Boonyu se souvient de la distribution de tissus :

“Luang Por distribuait lui-même le tissu. Après avoir préparé une pile pour chaque nonne, on sonnait la cloche, les maechees montaient alors sur la plate-forme par ordre d'ancienneté et prenaient leur tissu. Ensuite, on comparait le nombre de pièces, la qualité du tissu, sa finesse ou sa grossièreté. Elles étaient toutes identiques.”

POUR ÊTRE UNE MAECHEE

Les femmes qui souhaitaient rejoindre la communauté maechee à Wat Pah Pong devaient se soumettre à une procédure de sélection, les membres les plus âgés de leur famille étant censés les parrainer et se porter garant de leur bonne moralité. Le critère le plus fondamental pour être acceptée dans la communauté était que la femme ne devait pas être enceinte, et c'était l'une des principales raisons pour lesquelles les femmes acceptées dans la communauté devaient subir une période de probation en tant que laïque. Cette période d'essai permettait également aux maechees âgées d'observer de près la conduite et la personnalité des candidates et de juger de leur aptitude. L'horaire quotidien précis et les règlements stricts jouaient un rôle important dans l'élimination des candidates inadéquates. Les femmes qui demandaient à rejoindre la communauté des maechees à Wat Pah Pong n'étaient pas tenues de prendre un quelconque engagement quant à la durée de leur séjour. Certaines devenaient maechee pour une période limitée, peut-être un mois, d'autres avaient l'intention de passer

le reste de leur vie au monastère et partaient après quelques jours, et puis il y avait celles qui venaient pour une courte période et finissaient par rester pour le reste de leur vie.

La plupart des maechees, tout comme les moines, venaient de milieux paysans et étaient habituées à une vie active et pratique. Généralement, elles trouvaient que la vie monastique de la forêt, dans laquelle les périodes de méditation formelle alternaient avec l'accomplissement en pleine conscience de tâches communautaires telles que le balayage, le nettoyage, la cuisine et l'entretien du jardin, offrait un bon équilibre. Pour celles qui estimaient que l'éveil était encore loin, l'accumulation de mérites résultant de ces activités saines constituait une compensation rassurante pour les frustrations de la méditation.



La culture des légumes et la préparation des repas constituaient la principale contribution des maechees au fonctionnement général du monastère. Au fur et à mesure que le nombre de moines et de nonnes augmentait pour atteindre presque une centaine, cela devenait un majeur effort quotidien. Le travail se faisait dans un noble silence, ponctué seulement par des ordres ou des demandes qui ne pouvaient être évités. De

subtils points d'étiquette concernant des questions telles que l'utilisation des pots et la fréquence du lavage des mains aidaient les nonnes à rester ancrées dans le moment présent. La propreté était un objet de pleine conscience important pour tous. Les maechees contribuèrent également à la plupart des grands projets de travail qui eurent lieu au monastère au fil des ans. Leur plus grande fierté était peut-être la cuisson des milliers de briques que les moines utilisèrent pour construire le mur du monastère.

TUDONG

À Wat Pah Pong, les maechees devaient respecter un grand nombre de pratiques ascétiques dhutaṅga intégrées à la formation des moines. Elles ne prenaient qu'un seul repas par jour dans un seul récipient (dans leur cas, un bol en émail blanc). Chaque jour d'Observance, elles s'abstenaient de se coucher et passaient la nuit à méditer. Beaucoup d'entre elles adoptaient des pratiques spéciales, comme le jeûne ou le silence, afin de renforcer leurs efforts dans la méditation.

Bien qu'il n'était pas considéré comme prudent ou socialement acceptable pour les maechees de se promener dans la campagne en tudong comme les moines, Luang Por donnait aux nonnes les plus expérimentées la possibilité de pratiquer dans des régions sauvages et isolées. Avec l'ouverture du monastère de Tam Saeng Pet en 1969 et de Wat Kheuan l'année suivante, le Sangha acquit de grandes propriétés isolées où Luang Por donnait parfois la permission à des groupes de maechees de vivre dans la forêt sous leurs glots et de se confronter à leur peur des esprits et des animaux sauvages.

Vivre sous un glot dans la forêt sans la protection offerte par un kuti était un défi de taille et seules les plus expérimentées des nonnes avaient cette possibilité. Lors de sa première expédition, Maechee Jun, l'une des nonnes aînées, raconta avec amusement qu'elle avait passé une nuit terrifiée par le son étrange de ce qu'elle pensait être un esprit malveillant. Le lendemain, elle fut l'objet de gentilles taquineries lorsqu'elle découvrit que ce qu'elle avait écouté était en fait le son plaintif d'une femelle civette abandonnée par son compagnon.

Mais une fois que les maechees eurent surmonté leurs craintes initiales de la forêt, elles découvrirent, comme les moines, que la vie dans de

telles conditions donnait lieu à une vigilance et un enthousiasme pour la pratique qui étaient profondément énergisants.

ADMONITION

L'un des principes directeurs de la vie monastique énoncés dans le Vinaya est que chaque moine et nonne doit être ouvert aux admonitions de tous les autres membres de sa communauté. Mais l'admonestation mutuelle n'est pas un idéal facile à atteindre. En Thaïlande, l'accent culturel mis sur l'harmonie sociale par la non-confrontation rend la tâche particulièrement difficile. Néanmoins, Luang Por parlait souvent de ce sujet.

Une année, pendant la période de la Retraite des Pluies, Luang Por instruisait en détail la communauté maechee sur ce principe. À cette époque, sa santé déclinait et il ne visitait pas la Section Maechee aussi souvent que les années précédentes. Il insistait sur l'importance pour chaque maechee d'apprendre à s'admonester elle-même comme base pour admonester les autres. Elles devaient apprendre à s'enseigner elles-mêmes, à prendre soin de leur esprit.

Avant de réprimander quelqu'un d'autre, vous devez vous réprimander vous-même. Pourquoi ? Parce que si vous ne le faites pas et que la personne n'accepte pas votre réprimande, vous risquez de perdre votre sang-froid. Vous devez d'abord vous mettre dans un bon état d'esprit. Ensuite, si elle vous gronde ou vous maltraite, vous ne laisserez pas cela vous affecter : vous savez que vous avez fait ce qu'il fallait. S'il est nécessaire de réprimander quelqu'un et que cette personne le prend bien, c'est bien, mais si elle le prend mal, c'est son problème, pas le vôtre.

Si la personne que vous avez réprimandée vous critique, écoutez ce qu'elle a à dire. Si elle dit : "Tu es jalouse de moi", demandez-vous si c'est vrai. Enquêtez sur la question. Si ce n'est pas le cas, alors elle s'est trompée et c'est sa responsabilité. Votre pratique consiste à lâcher prise, à apprendre à tout voir en termes du Dhamma.

Celles qui recevaient des remontrances devaient constamment s'entraîner à être ouvertes aux paroles des autres, même si elles semblaient injustes

ou inexactes. Apprendre à gérer les louanges et les reproches était un élément essentiel de la voie de la sagesse.

Vous devez apprendre à assumer la responsabilité de vos paroles et de vos actions. Ensuite, si vous agissez avec une bonne intention et qu'on vous accuse d'agir avec une intention impure, vous pouvez être à l'aise, car vous connaissez votre propre esprit et vous savez avec certitude que ce n'est pas le cas. Le Bouddha nous a appris à faire preuve de pleine conscience à tout moment. Lorsque vous vous apprêtez à dire quelque chose, avez-vous une bonne intention ? Quel est le but de vos paroles ? Vous devez être conscient de vos actions. Ensuite, lorsque quelqu'un dit que vous avez mal parlé, vous ne vous énervez pas parce que vous avez bien réfléchi avant de prononcer ces mots : vous savez que votre intention était bonne, et la personne qui dit que vous avez mal agi se trompe. Vous êtes à l'aise.



Êtes-vous aussi bonne qu'on le dit ? Vous devez vous connaître vous-même. Ne croyez pas les autres. Faites attention. Ils disent que vous êtes mauvaise, ce sont les mots de quelqu'un. Ils disent que vous êtes bonne, et ce ne sont que des mots. Ce n'est pas ce que vous êtes, vous seule le savez.



Nous venons ici pour lâcher prise. Si quelqu'un vous fait une remontrance, alors recevez-la avec un 'sādhu !', heureuse de l'obtenir gracieusement. Que vous ayez raison ou tort, écoutez. C'est en écoutant que la sagesse peut naître.

Il illustre ses conseils par sa propre interprétation d'une méthode d'entraînement zen :

Les maîtres zen enseignent à leurs étudiants à se défaire de leur vanité et de leurs points de vue. Il n'y a pas beaucoup d'études à faire. Si les étudiants commencent à somnoler pendant qu'ils sont assis en méditation, le maître les frappe sur la tête avec un long bâton. L'étudiant dit : 'Merci maître, d'avoir eu la bonté de

me frapper sur la tête avec votre bâton. Cela m'a rappelé ce que je suis censé faire. Merci, maître.'

Est-ce que vous toutes, les maechees vivant ici, pouvez-vous vous remercier mutuellement pour vos remontrances ? Essayez, cela demande de la sagesse. Si l'une d'entre vous s'assoupit pendant la méditation, demandez à Maechee Khamfah de vous frapper la tête avec un bâton - et ensuite dites, 'Merci'. Pourriez-vous le faire ? Comprenez bien ce point.

Les maechees devaient voir combien il était précieux de recevoir des remontrances, et quelle chance elles avaient d'être dans une situation où elles pouvaient en recevoir.

Vous avez toutes un avantage sur moi. Je vous invite à me réprimander si je fais quelque chose de mal, mais c'est difficile pour vous ; personne ne le fait, car je suis le maître et vous n'osez pas. C'est pourquoi la pratique en tant que moine expérimenté est si difficile. Parfois, le maître fait quelque chose de mal, et tout le monde le laisse faire sans qu'il se rende compte que c'est mal. Il est difficile pour un maître de trouver quelqu'un pour lui enseigner. Mais vous avez toutes de la chance. Si vous faites quelque chose de mal, quelqu'un vous le dit tout de suite. C'est une très bonne chose ; n'y pensez pas négativement. Essayez de voir que la pratique concerne exactement ce genre de choses. Si vous lâchez prise, si vous déposez le fardeau, tout s'arrête, ce n'est plus lourd. C'est l'attachement qui est lourd.

ENSEIGNEMENTS DU DHAMMA

Les enseignements du Dhamma que Luang Por donnait aux maechees étaient peu différents en substance de ceux qu'il donnait aux moines. Même s'il mettait un peu plus l'accent sur la Parole Juste et les diverses valeurs communautaires au début de ses enseignements, l'essence des instructions qu'il donnait était la même. Les enseignements les plus profonds étaient donnés librement. En fait, les moines qui accompagnaient Luang Por lorsqu'il allait enseigner les maechees disaient que les enseignements qu'il leur donnait étaient parmi les meilleurs qu'ils

aient jamais entendus. Un passage dans lequel Luang Por raconte aux nonnes l'une de ses histoires préférées donne une idée de la saveur de ces entretiens :

L'un des patriarches suprêmes fit un voyage en Chine, où on lui présenta une magnifique tasse à thé. Le patriarche n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Il se mit à penser comment il montrerait ce cadeau à tous les laïcs à son retour en Thaïlande. Mais dès qu'il prit la tasse dans ses mains, il commença à souffrir. "Où dois-je la poser ? Où dois-je la garder ?" Il commença à avoir peur de casser la tasse.

Une fois la tasse dans son sac, il rappelait constamment à son assistant : "Faites attention avec ce sac, la tasse est fragile. Faites attention !" Ce n'était que souffrance pour lui. Avant qu'on lui donne la tasse, le patriarche était tranquille mais la souffrance apparut au moment où il la reçut, c'est là qu'elle devint lourde. Assis dans l'avion qui le ramenait en Thaïlande, il s'inquiétait chaque fois que le novice s'approchait du sac : "Attention ! C'est fragile". Si un laïc s'approchait, il disait : "Faites attention à ce sac !". Il souffrit jusqu'à son retour en Thaïlande parce qu'il pensait que la tasse lui appartenait. La souffrance apparut avec l'attachement.

Un jour, bien plus tard, de retour dans son monastère, un novice prit la tasse pour la regarder. La tasse lui glissa des mains et se brisa. Le patriarche suprême s'exclama avec joie : "Enfin ! Cela faisait des années que je souffrais à cause de cette tasse !"

C'est la même chose avec les cinq agrégats (*khandhas*). Ils sont lourds ; jetez-les. Jetez la forme, les sensations, les perceptions, les formations mentales et la conscience. Ne prenez aucun d'entre eux comme un soi ou comme appartenant à un soi. Ils ne sont que des formes, des sensations, des perceptions, des formations mentales et une conscience, c'est tout. Ne vous accrochez à aucun d'entre eux. Voir leur vraie nature, c'est se libérer. Nous sommes attachés à des réalités conventionnelles, mais lorsque nous voyons les cinq agrégats pour ce qu'ils sont, alors tout bascule et nous sommes libérés des conventions.

Lorsque nous déposons le fardeau des cinq agrégats, nous ressentons de la légèreté. C'est ce que j'aimerais que vous compreniez tous.

Comme les moines, les maechees parlaient entre elles de la façon dont Luang Por semblait toujours aborder exactement les problèmes qu'elles rencontraient dans leur pratique et sur lesquels elles voulaient lui poser des questions. Comme le rappelle Maechee Boonyu, lorsqu'il enseignait le Dhamma, il était clair pour elles qu'il croyait sincèrement en leur capacité à se libérer de la souffrance et qu'il voulait les aider de toutes les manières possibles.

“Il nous enseignait à abandonner le désir, à ne pas nous attacher à une idée du soi, à voir l'impermanence. Nous avons pratiqué comme il le recommandait et nous avons vu la vérité de ce qu'il enseignait. J'ai décidé de suivre ses enseignements et j'ai vu qu'ils étaient la voie de la libération de la souffrance. Il nous enseignait à ne pas nous laisser tromper par le corps physique, à lâcher prise, à abandonner l'attachement, à poser les choses. J'étais inspirée par ses enseignements, je les ai pleinement acceptés et pratiqués en conséquence, et je n'avais pas la moindre intention de retourner dans le monde.

“Quand il venait donner un enseignement, s'il y avait beaucoup de maechees nouvellement ordonnées, il parlait au niveau de base : ne pas discuter ou se disputer, connaître la signification des préceptes. Au niveau intermédiaire, il parlait de l'entraînement à l'abandon de l'avidité, de la haine et de l'illusion, de l'attachement aux points de vue et de la vanité, de la façon de pratiquer une fois que nos préceptes étaient purement respectés. Au niveau le plus élevé, il parlait de ce que l'on voyait et de ce que l'on expérimentait en pratiquant ; il parlait du but de devenir une nonne, du but suprême de la vie monastique. Il parlait de Nibbāna et d'anattā, et du fait qu'il n'y a rien à quoi s'attacher. Parfois il demandait à une maechee plus âgée : “Savez-vous quel sera l'état de votre esprit au moment de la mort ?”. Il nous enseignait à connaître le savoir dans le savoir. Pas la connaissance de la chaleur et du froid, du plaisir et de la douleur, du jour et de la nuit, mais la connaissance de la connaissance.”

LE DEVOIR D'UN SAMAÑA

Un jour, alors qu'il s'adressait aux maechees, Luang Por revint sur un thème ancien et puissant : comment tirer le meilleur parti de la vie monastique, comment vivre comme un véritable samaña. Le progrès dans le Dhamma commence par la culture d'un sens de l'urgence.

“Les jours et les nuits passent inexorablement”. C'est ce qui est dit dans les livres... “Que faites-vous en ce moment ?”... Qu'est-ce que cela signifie pour vous d'être une maechee ?

Si vous dites que vous êtes venu pour abandonner les souillures, alors savez-vous ce que sont les souillures ? Pouvez-vous reconnaître les souillures dans votre esprit ? Abandonnez-vous les souillures ? Leur résistez-vous ?

À quoi pensez-vous en ce moment ? Que faites-vous ? Pensez-vous avec sagesse ? Ou imprudemment ? Avez-vous des pensées de jalousie ? Des pensées de colère ? Y a-t-il du désir dans votre esprit ? Examinez le moment présent.

Luang Por disait que maintenant qu'elles avaient quitté la vie laïque, le Bouddha leur posait des questions. Il leur demandait : “Vous conduisez-vous déjà comme un samaña ?”, “Parlez-vous comme un samaña ?”, “Mangez-vous comme un samaña ?”

Il les mettait en garde contre une vie dénuée de vigilance. Vivre trop confortablement était un obstacle à la pratique. Il disait que la voie du samaña consistait à faire des efforts constants pour abandonner l'avidité, la haine et l'illusion. C'est par cet effort que les samañas gagnaient le respect et le soutien des bouddhistes laïcs. Mais si les bouddhistes laïcs faisaient l'éloge de leur pratique, elles devaient considérer ces mots d'éloge avec prudence. S'ils n'étaient pas vrais, alors après avoir entendu ces mots d'éloges non mérités, elles devraient faire l'effort d'en devenir dignes.

Luang Por disait que la raison pour laquelle les gens ne se débarrassent pas des souillures est qu'ils ne voient pas la souffrance qui leur est inhérente et donc hésitent à abandonner leur attachement. L'avidité, la haine et l'illusion naissent dans notre esprit à cause de notre façon erronée de penser. Une personne ayant une vision erronée ne trouvera pas la paix,

même dans l'environnement le plus propice. La vision erronée entraîne toujours la souffrance dans son sillage ; seule la vision juste mène à la paix. Les états d'esprit paisibles développés par une personne ayant des vues erronées ne mèneront jamais à la sagesse. Seul le calme inspiré par la vision juste peut permettre de comprendre la façon dont les choses sont.

Il soulignait que c'est la Vue Juste qui permettait à un samana de savoir comment s'adapter : savoir comment vivre dans une grande communauté, comment vivre dans une petite communauté, comment vivre seul. Lorsque la Vue Juste a été développée, vivre dans une grande communauté ne semble pas différent de vivre seul. L'harmonie du groupe est un facteur vital de soutien à la pratique. Chanter ensemble, méditer ensemble, travailler ensemble, tout cela favorise l'harmonie du groupe. Lorsque d'autres maechees agissent mal, dit-il, sachez que c'est parce que leur pratique du Dhamma n'est pas encore assez forte pour surmonter leurs souillures. Certaines personnes ont de mauvaises habitudes profondément ancrées ; elles n'ont jamais créé les conditions de la sagesse et du lâcher-prise dans le passé. Soyez indulgent à leur égard.

Vous avez encore des souillures ; vous avez encore des désirs ardents. Alors, vous essayez. Vous augmentez le nombre de pratiques que vous avez adoptées. Vous examinez chaque jour votre corps, vos paroles et votre esprit. Où sont les lacunes ? Vous prolongez les parties qui sont trop courtes. Vous coupez ce qui est trop long.





X
par compassion

Une par une, petit à petit, moment par moment, le sage doit éliminer ses propres impuretés, comme l'orfèvre élimine les impuretés de l'argent.

Dhp 239

Par Compassion

Luang Por et la communauté laïque

Allez de l'avant, ô moines, pour le bien-être de la multitude, pour le bonheur de la multitude, par compassion pour le monde, pour le bien, le bénéfique et le bonheur des dévas et des humains.

SN 4.5

Excellent, Seigneur, excellent ! C'est comme si, Bhanté, on redressait ce qui était renversé, ou on révélait ce qui était caché, ou indiquait le chemin à celui qui s'était égaré, ou tenait une lampe au milieu des ténèbres, afin que ceux qui ont des yeux puissent voir. C'est ainsi que la doctrine a été expliquée de diverses manières par le Fortuné. Je prends refuge, Bhanté, dans le Bouddha, le Dhamma et le Sangha. Que le Très-Haut me reçoive comme un fidèle laïc, comme quelqu'un qui a pris refuge dès aujourd'hui et jusqu'à la fin de sa vie.

Ex. : DN 2

Comment un moine aide-t-il les bouddhistes laïcs ?

- En les décourageant de faire le mal.*
- En les encourageant dans la bonté.*
- En les aidant avec bienveillance.*
- En leur donnant de nouvelles connaissances.*
- En clarifiant les enseignements qu'ils ont déjà entendus.*
- En leur montrant le chemin du bonheur.*

DN 31

I. INTRODUCTION

Apprécier la bienveillance et l'aide que l'on a reçues dans sa vie et s'efforcer d'exprimer cette appréciation de manière appropriée (Pāli : *kataññū-katavedi*) sont, avec la générosité, probablement les vertus bouddhistes les plus profondément ancrées dans la société thaïlandaise. Elles sont clairement visibles dans les relations entre les enfants et leurs parents et leurs gardiens, ainsi que dans le respect accordé aux enseignants et aux bienfaiteurs de toute nature. En Thaïlande, le “*boonkhun*”, les liens et obligations perçus comme ayant été créés entre les personnes par des actions bénéfiques, sous-tend la plupart des relations sociales significatives, y compris celles entre les membres du Sangha et les laïcs.

Au début de 1954, c'est la demande d'une délégation de villageois, dirigée par sa mère, qui a persuadé Luang Por Chah que le moment était venu d'établir un monastère de la forêt près de son village natal. L'invitation officielle des villageois et l'acceptation de Luang Por reflètent bien la nature de la relation entre le Sangha et les laïcs envisagée par le Bouddha. Selon la tradition, tout enseignement dispensé par les moines, même un simple discours sur le Dhamma, doit toujours être initié par les laïcs. Ils doivent vouloir être enseignés. C'est pour cette raison que les moines bouddhistes ne sont pas des évangélistes : ils ne parlent du Dhamma qu'à ceux qui montrent un intérêt sincère à l'écouter et qui leur demandent d'enseigner. Comme de nombreux moines de la forêt, Luang Por nourrissait depuis longtemps le projet de retourner un jour sur son lieu de naissance pour y propager le Dhamma. Mais ce n'est que lorsqu'il reçut une invitation formelle des représentants de la communauté laïque locale qu'il jugea que les conditions étaient réunies pour agir.

Pour Luang Por, l'établissement d'un monastère était une étape naturelle, presque inévitable, de sa vie de moine. Il avait atteint un niveau de pratique tel qu'il était convaincu qu'il ne pouvait pas régresser. Il était dans la fleur de l'âge, et un nombre croissant de moines le considéraient comme leur maître. En outre, il était conscient que s'il voulait aider sa mère à progresser dans le Dhamma, il ne devait pas attendre trop longtemps. En vivant en tant que moine, il savait qu'une telle assistance était le moyen, le seul moyen, d'acquitter véritablement sa grande dette de gratitude envers elle.

Dans ses discours, le Bouddha encourage à plusieurs reprises les moines à rechercher la solitude et à se méfier des liens avec les laïcs. En même temps, le nombre d'enseignements décrivant la nature correcte et incorrecte des relations entre les moines et les laïcs suggère qu'il existait de nombreux contacts entre eux. Par exemple, certaines formes d'assistance aux laïcs sont interdites car elles sont susceptibles de réduire le respect dont jouit le Sangha. Les moines ne sont pas autorisés à agir en tant que médecins, car cela signifierait qu'ils seraient perçus comme des guérisseurs du corps plutôt que de l'esprit. Ils sont mis en garde contre le développement d'une relation si étroite avec les laïcs que, "il rit quand ils rient, il pleure quand ils pleurent". Il ressort clairement de ces directives que le Bouddha accordait une importance considérable à la création d'un cadre dans lequel le Sangha pourrait exercer une influence positive maximale sur la société sans compromettre sa propre intégrité.

À cet égard, la principale tâche d'un moine est de faire respecter les enseignements par son exemple personnel et d'instruire les laïcs qui souhaitent comprendre le Dhamma. Bien qu'il existe des références au fait qu'il est déconseillé aux moines dépourvus de discernement d'essayer d'enseigner aux autres (un tel moine est comparé à une personne s'enfonçant dans la boue et essayant d'enseigner à quelqu'un d'autre comment en sortir), l'idée que l'accumulation de connaissances et d'expériences doit aboutir à leur partage est considérée comme allant de soi.

En tant qu'ordre mendiant, le Sangha dépend des communautés locales pour sa subsistance matérielle ainsi que pour le recrutement de nouveaux membres. Un monastère ne peut prospérer que si les résidents gagnent le respect et la dévotion des laïcs qui les soutiennent. Cela se produit naturellement lorsque les moines décident de mener leur vie de manière à offrir un "champ de mérite" à leurs disciples, et lorsqu'ils les guident et les inspirent par leur propre exemple et les instruisent sur la voie bouddhiste. Cette relation réciproque sous-entend de nombreuses règles de formation et d'observation du Vinaya qui empêchent les monastères de devenir matériellement indépendants. Par exemple, il existe des règles interdisant de creuser la terre, de cuisiner, de consommer de la nourriture non offerte et de conserver de la nourriture pendant la nuit. Toutes ces règles obligent les moines à avoir un contact quotidien avec les laïcs, tout au moins lors de leur tournée d'aumônes quotidienne. La mesure

dans laquelle le Bouddha prenait en compte les laïcs lorsqu'il annonçait de nouvelles règles du Vinaya apparaît clairement dans un élément important de son raisonnement : Il s'agit de "susciter la foi chez ceux qui n'en ont pas et de renforcer la foi chez ceux qui la possèdent déjà".

En établissant un monastère près de son lieu de naissance, Luang Por cherchait non seulement à créer un excellent environnement de formation pour les moines, mais aussi un centre de propagation du Dhamma dans les villes et villages locaux. Il réalisa que ces deux objectifs étaient non seulement compatibles, mais qu'ils pouvaient se renforcer mutuellement. C'était par la foi en l'intégrité des moines que les gens commençaient à venir au monastère pour écouter le Dhamma. C'était en promouvant les valeurs bouddhistes authentiques dans la société que le bien-être à long terme du Sangha était assuré.

Les enseignements de Luang Por destinés aux laïcs reposaient sur les mêmes fondements que ceux destinés au Sangha, à savoir les Quatre Nobles Vérités. Ses discours revenaient invariablement sur la question de la souffrance, comment elle apparaissait et comment on pouvait la faire cesser. Ses instructions sur la pratique de la méditation étaient à peine différentes de celles qu'il donnait aux moines. Les différences que l'on pouvait discerner apparaissaient dans les domaines où il adaptait son traitement des questions clés, telles que le développement de la Vue Juste et l'importance de la conduite morale, pour répondre aux défis particuliers auxquels sont confrontés les laïcs.

Au milieu des années 1950, lorsque Luang Por fonda Wat Pah Pong, presque tous les habitants de l'Ubon se considéraient comme bouddhistes, mais il était rare de trouver des personnes qui n'adhéraient pas à des croyances non bouddhistes incompatibles d'une façon ou d'une autre. Peu de gens considéraient les cinq préceptes comme leur norme morale. C'est pour cette raison qu'au début, Luang Por se concentra sur la lutte contre les superstitions locales et l'explication des principes de base du Dhamma afin d'inculquer la Vue Juste. Il enseignait aux populations locales la signification du Triple Joyau et ce que signifiait le prendre pour refuge ; il les encourageait à abandonner les vices sociaux nuisibles tels que l'alcool et les jeux d'argent, et à s'établir dans la Vie Juste et la moralité. Il les encourageait à venir au monastère le jour d'Observance hebdomadaire, où ils pouvaient faire une pause dans leur routine habituelle, se reposer, lire, écouter les discours sur le Dhamma et pratiquer la méditation.

II. AU MONASTÈRE

Être patient et ouvert aux remontrances, avoir des rencontres avec des moines et participer aux discussions sur le Dhamma en temps opportun - constitue une grande bénédiction.

Khp 5 ; Sn 2.5

On trouve un monastère au cœur de presque tous les villages thaïlandais. On y entre généralement par une arche ouverte plutôt que par une porte verrouillable. Les bouddhistes laïcs entrent et sortent du monastère tous les jours : ils offrent de la nourriture le matin, rendent visite à l'abbé, font des actes méritoires ou simplement prennent un raccourci vers l'autre côté du village. Du vivant de Luang Por, le chef du village, le directeur de l'école locale et l'abbé du monastère étaient les chefs reconnus de la communauté, l'abbé étant le membre le plus éminent du triumvirat.

En revanche, la qualité des relations entre les communautés rurales et les monastères de la forêt était plus variable. Il y avait un certain nombre de raisons à cela, principalement d'ordre pratique : les monastères pouvaient être situés jusqu'à cinq ou six kilomètres d'un village, et, surtout avant l'avènement des transports motorisés, les allers-retours pouvaient prendre une part considérable d'une journée de travail.

Les monastères de la forêt de la tradition Dhammayut établis par Luang Pu Mun et ses disciples dans tout le nord de l'Isan visaient à créer l'environnement le plus paisible et le plus isolé possible pour la formation monastique, et cherchaient donc à réduire au minimum les contacts avec la communauté laïque. Les laïcs étaient les bienvenus dans les monastères le matin pour offrir de la nourriture, et pour demander des enseignements ou des conseils à l'abbé après son repas. Mais ces wats n'acceptaient pas les invitations des moines à prendre leur repas dans les maisons des laïcs lors d'occasions propices ou à entrer dans le village pour chanter les versets pour les nouveaux défunts. Le jour de l'Observance se passait comme n'importe quel autre. Aucun laïc ne prenait les huit préceptes et ne passait la nuit au monastère ; l'abbé prononçait rarement un discours officiel devant la communauté laïque. Le résultat était un manque de distraction pour les moines, mais en même temps, une réduction de l'impact positif qu'un bon monastère pouvait avoir sur les communautés locales.

C'est dans sa politique envers la communauté bouddhiste laïque que Luang Por se différencie le plus clairement de la majorité des disciples de Luang Pu Mun. Les récits des laïcs de Wat Pah Pong montrent clairement l'importance que Luang Por accordait à leur enseignement et à leur formation. Le temps qu'il était prêt à consacrer à les encourager à mener une bonne vie, au fil des ans, lui valut leur affection

Le style d'enseignement plus inclusif de Luang Por, intégrant l'enseignement des moines et des laïcs, était lié à l'accent qu'il mettait sur la sagesse comme étant le cœur de la vie spirituelle. Il voulait que les gens se comprennent eux-mêmes et sachent comment vivre leur vie avec sagesse. Pour les adultes, cela impliquait de donner des conseils sur toute sorte de sujets, des principes de base de l'hygiène et de l'alimentation à la manière d'élever les enfants et de gagner honnêtement sa vie, en passant par les moyens de développer la méditation et la compréhension claire. C'était un enseignement sans faille. Il insistait auprès de ses disciples laïcs sur le fait que l'étude et la compréhension des vérités simples et indéniables de leur corps et de leur esprit pouvaient transformer tous les aspects de leur vie.

Dans la plupart des autres monastères de la forêt, la pratique du Dhamma était considérée comme exigeant le développement de hauts niveaux de concentration ou l'application intensive de techniques de méditation spécifiques. Dans ces monastères, les moines considéraient souvent que les laïcs vivaient dans des conditions incompatibles avec le calme et l'isolement nécessaires à une culture intérieure aussi profonde. Ce point de vue pouvait donner lieu à une attitude plutôt dédaigneuse à l'égard des villageois locaux, en résumé : "Pratiquez la générosité. Respectez les cinq préceptes. C'est suffisant".

De manière peut-être unique parmi les enseignants de la forêt, chaque jour d'Observance, Luang Por dirigeait la communauté laïque dans la méditation et le chant et leur donnait des enseignements qui pouvaient durer plusieurs heures. Les laïcs avaient un sentiment d'appartenance et étaient fiers d'eux-mêmes en tant que pratiquants du Dhamma et disciples du monastère de la forêt.

Les personnes qui passaient du temps au monastère de la forêt ne jouissaient pas toujours d'un éloge universel. Une opinion répandue était que les monastères étaient un dernier recours pour les personnes

qui avaient des problèmes qu'elles ne pouvaient pas résoudre. L'une des raisons pour lesquelles il y avait toujours moins d'hommes que de femmes parmi les laïcs était que beaucoup d'hommes craignaient que le fait de se rendre régulièrement au monastère soit perçu comme un aveu public qu'ils avaient des difficultés qu'ils étaient incapables de résoudre, une perspective que peu d'hommes, quelle que soit leur culture, peuvent supporter avec équanimité.

En revanche, si la vie allait bien il n'y avait pas encore besoin d'aller au monastère. En Thaïlande, il a longtemps été de coutume de considérer l'étude et la pratique du Dhamma comme une activité réservée aux personnes âgées. La jeunesse, à l'exception de l'ordination comme rite de passage pour les hommes, était consacrée à l'éducation et au plaisir ; l'âge mûr était destiné à élever une famille ; et la vieillesse était destinée à aller au monastère pour faire de bonnes actions et trouver une certaine paix intérieure. Dans ses discours sur le Dhamma, Luang Por encourageait constamment les gens à abandonner cette façon de penser. Le monastère, disait-il, était un refuge contre le stress et les tensions de la vie quotidienne. C'était un endroit où les gens pouvaient prendre du recul par rapport à leur vie, faire le point et apprendre des compétences de vie qui leur seraient utiles dans leur vie quotidienne. S'ils attendaient trop longtemps, il pourrait être trop tard. Il se moquait des gens qui attendaient pour aller au monastère de ne plus pouvoir s'asseoir par terre et d'être trop sourds pour entendre les enseignements du Dhamma. Pire que ça, ils pouvaient mourir avant...

Et la seule façon pour un cadavre d'aller au wat, c'est d'y être transporté pour être incinéré.

Outre les personnes qui pensaient avoir trop peu de souffrance pour avoir besoin de pratiquer le Dhamma, il y avait celles qui estimaient avoir trop de soucis pour que cela en vaille la peine. Même si elles allaient au monastère, pensaient-elles, ce serait une perte de temps. Elles ne pourraient jamais trouver la paix tant que leurs problèmes ne seraient pas réglés. Pour Luang Por, c'était comme si quelqu'un disait qu'il n'irait pas voir le médecin tant qu'il ne se sentirait pas mieux. Au monastère, chacun pouvait apprendre à mieux faire face au stress de sa situation.

Le Bouddha a-t-il attendu d'être débarrassé de ses souillures avant de se rendre au Wat ? Était-il libre de tout souci ?

Au quotidien, les contacts entre le Sangha et les laïcs tournaient autour de l'offrande du repas quotidien. Chaque matin, les villageois locaux se rendaient au monastère pour aider les nonnes à préparer des plats d'accompagnement pour compléter la nourriture collectée par les moines au cours de la tournée d'aumônes*. La nourriture qui restait après que les moines et les nonnes aient pris leur part était partagée entre eux, ils la ramenaient chez eux pour nourrir leur famille. L'une des femmes qui a rarement manqué un jour pendant de nombreuses années raconte :

“Luang Por nous enseignait comment préparer la nourriture à offrir aux moines. Le poisson fermenté, par exemple : il nous disait de le faire bouillir avant de le mettre dans la sauce chili et de le mélanger à la salade de papaye verte, car la viande crue était interdite par le Vinaya. Il disait que le poisson fermenté cru et la viande étaient de la nourriture pour les tigres ! “Nous sommes des êtres humains cultivés”, disait-il, “nous devrions manger des aliments cuits”. C'est le genre de conseil qu'il donnait. Nous avons essayé les choses qu'il suggérait à la maison, et c'était bon et bénéfique et n'avait aucun inconvénient. On n'a pas attrapé la douve du foie comme les gens qui mangent des aliments crus. Luang Por ne voulait pas non plus qu'on fume ou qu'on boive de l'alcool. Et c'était bon pour nous aussi. C'était bon pour notre santé, et ça nous faisait aussi économiser de l'argent.”

La cuisine du monastère était supervisée par les nonnes. Les règles et conventions du Vinaya relatives à la nourriture y étaient strictement respectées. Les nonnes étaient dévouées à la propreté et à l'ordre, à l'attention et au souci du détail. Elles parvenaient à un haut degré de propreté, particulièrement impressionnant pour un bâtiment largement ouvert aux éléments. Des lattes de bois et des grillages protégeaient peut-être la cuisine contre les rats, mais les lézards et autres petites créatures ne se laissaient pas décourager. Compte tenu de l'attitude plutôt laxiste de la plupart des communautés agricoles de l'époque en matière d'hygiène, la propreté de la cuisine fut une révélation pour les villageoises qui offraient leur aide. Elles découvrirent ainsi une nouvelle norme d'hygiène. L'influence de la cuisine du Wat Pah Pong se répandit progressivement

* La discipline des maechees en robe blanche n'interdit pas la culture ou la préparation de nourriture.

dans les villages environnants, rappelant de manière tangible l'influence positive qu'un monastère pouvait exercer sur sa région, même dans les domaines les plus banals de l'alimentation et de l'hygiène.

LE JOUR D'OBSERVANCE

Le jour d'Observance hebdomadaire lunaire était le jour où Luang Por encourageait ses disciples laïcs à venir au monastère pour recevoir des enseignements. Beaucoup arrivaient à temps pour offrir le repas du matin et ne repartaient pas avant l'aube du jour suivant. Pendant cette période de 24 heures, Luang Por donnait deux enseignements du Dhamma : un le matin et un long, parfois très long, le soir. Pendant la journée, les gens se reposaient, lisaient des livres du Dhamma, méditaient, balayaient les feuilles. Le soir, leur nombre augmentait à mesure que les personnes, qui avaient travaillé pendant la journée, arrivaient*. Le matin, toute la communauté laïque demandait officiellement les huit préceptes pour la durée de leur séjour au monastère. Cela impliquait, entre autres, de s'abstenir de manger l'après-midi, de s'habiller de vêtements simples et modestes (tout le monde portait du blanc) et de s'abstenir de porter du maquillage et des bijoux. Chaque jour d'Observance, la communauté monastique passait toute la nuit à méditer dans la salle du Dhamma. Les laïcs, hommes et femmes, les rejoignaient.

Luang Por recommandait à ceux qui ne trouvaient pas le temps de se rendre au monastère de faire de cette journée d'Observance un jour où ils devaient accorder une attention particulière à leurs actions et à leurs paroles, et consacrer du temps à la réflexion et à la culture intérieure. Il leur conseillait de s'abstenir de tout divertissement pour la journée, de renoncer à leur repas du soir et de dormir seuls sur le sol, utilisant le temps libéré par ce renoncement pour étudier le Dhamma et méditer. S'ils ne pouvaient pas respecter chaque jour d'Observance, ils devaient au moins essayer les deux "grands" jours : les jours de pleine lune et de lune noire.

* En dehors de la période de récolte en octobre/novembre, les membres des communautés agricoles pouvaient choisir leur jour de repos. Les personnes travaillant en ville ne pouvaient assister à la journée d'Observance complète que si elle tombait le week-end.

Il y a trente jours dans un mois. Répartissez-les : donnez-en vingt-six au monde et quatre, les jours de demi-lune, de pleine lune et de lune noire, aux moines. Pendant ces quatre jours, chaque mois, essayez de vous rendre au monastère. Là, vous pourrez vous reposer des activités mondaines et conserver un *sīla* pur.

Pendant ces quatre jours, vous ne faites pas de mauvais kamma Quatre jours, c'est tout ; personne ne voudrait s'engager pour plus de quatre jours. En tant que laïcs, je comprends qu'il est normal de créer du mauvais kamma à certains moments, mais le Bouddha vous a demandé de vous abstenir au moins quatre jours par mois. Si vous trouvez le temps chaque mois, alors en deux mois, cela fait huit ; et en un an, beaucoup de jours. Mais si chacune de vos journées sont consacrées au monde (*Wan Khon**), comment allez-vous vous épanouir en tant qu'être humain ? Comment votre esprit pourra-t-il jamais être radieux et connaître la façon dont sont les choses si vous ne pratiquez pas, si vous ne prenez pas le temps ? Ce n'est pas possible.

Lorsque l'on entrait dans le monastère, toutes les affaires mondaines devaient être laissées à l'extérieur. Aucun bavardage sur la famille, le travail ou les scandales locaux ne devait être toléré. Les aînés étaient encouragés à être de bons exemples pour les plus jeunes membres du groupe :

Ceux d'entre vous qui veulent fumer ou mâcher de la noix de bétel, sortez du monastère. Le matin, après avoir pris les huit préceptes, pris votre repas et écouté un enseignement sur le Dhamma, sortez et pratiquez la méditation en marchant. Après cela, vous pouvez faire une courte sieste, mais pas très longue. Après un temps raisonnable, levez-vous rapidement et faites de la méditation assise. Après le bain du soir, allez dans la salle et pratiquez la méditation assise avant le chant du soir. Après les chants, détendez-vous un moment, mais ne bavardez pas.

* Luang Por attribuait souvent à ce mot thaï commun, "khon", des connotations de "non entraîné" ou "mondain", afin de l'opposer au mot plus élevé et dérivé de Pāli, "manut", ou "être humain".

C'était le moment de faire des efforts dans la pratique.

Pour venir écouter un enseignement le jour de l'Observance, il ne suffit pas de se présenter au monastère. De même qu'un tissu doit être propre avant de pouvoir absorber une teinture, chaque personne venant au monastère doit se préparer de la bonne manière. Elle doit se vêtir de vêtements propres et appropriés, purifier ses actions et ses paroles et s'efforcer de purifier son esprit, afin de le rendre prêt à recevoir le Dhamma.

Les villageois attendaient avec impatience les enseignements sur le Dhamma de Luang Por.

“Parfois, il ne parlait pas pendant très longtemps. Au bout d'un certain temps, il disait : ‘À partir de maintenant, prêtez attention à un discours silencieux’. Et il commençait à méditer sur le siège du Dhamma. Nous étions assis là à attendre, mais il ne disait plus rien. La première fois, j'étais somnolent et je voulais dormir, mais je n'ai pas osé avec lui toujours assis là-haut et j'ai fini par rester assis toute la nuit. À cette époque, Luang Por donnait de merveilleux enseignements. Si on en manquait un, on se sentait chaud et sec à l'intérieur. On ne s'ennuyait jamais quand il parlait, même si c'était quelque chose qu'on avait déjà entendu de nombreuses fois, car il avait toujours de nouvelles façons de dire les choses qui valaient la peine d'être écoutées.”

L'ACCUEIL DES VISITEURS

La notoriété de Luang Por ne cessa de croître au cours des années 1970, et le nombre de visiteurs au monastère augmenta considérablement. Profitant de l'amélioration du réseau routier de l'Isan financée par les Américains pendant la guerre du Vietnam et de l'augmentation des revenus disponibles, les laïcs thaïlandais pouvaient, pour la première fois, se rendre au monastère depuis d'autres régions du pays pour rendre hommage, accumuler des mérites et recevoir des enseignements des grands maîtres de la forêt. En conséquence, Luang Por passait de plus en plus de temps à recevoir des visiteurs assis sous son kuti.

Plus tard, notamment les week-ends et les jours fériés, il pouvait être assis sur son siège en osier pour enseigner dès neuf heures du matin et ne se lever que dans l'après-midi ou le soir, alors qu'un flux constant de

personnes entraient et sortaient de la zone centrale du monastère. Le manque de repos et d'exercice que cela impliquait commençait à affecter la santé de Luang Por. Un riche laïc s'inquiéta et demanda la permission de construire une clôture autour de son kuti afin d'en limiter l'accès. Luang Por refusa catégoriquement. Ajahn Virapon, l'un de ses assistants de l'époque, se souvient qu'il avait alors dit : "Ils viennent de loin. Ils n'ont pas beaucoup de temps libre. Ce serait vraiment dommage qu'ils viennent de si loin pour me voir et qu'ils soient déçus".

Un jour, pendant une période de mauvaise santé, un moine lui demanda comment il faisait face à toutes les demandes d'attention et de bénédiction. Luang Por répondit :

Si j'avais encore des pensées erronées, je serais probablement mort* depuis longtemps, car il y a beaucoup de gens ici toute la journée. Mais c'est comme s'il n'y avait personne du tout. Si vous avez la Vue Juste, alors il n'y a rien. Il n'y a personne qui vient et personne qui part. L'esprit se repose simplement dans son état naturel.

L'enseignement du Bouddha, selon lequel la rencontre avec des personnes sages est une grande bénédiction, s'est profondément enraciné dans la société thaïlandaise. Outre les agriculteurs locaux et leurs familles, les visiteurs de Luang Por représentaient l'ensemble de la société thaïlandaise : fonctionnaires, universitaires, politiciens, soldats, scientifiques, policiers, hommes d'affaires et banquiers, médecins et infirmières, étudiants universitaires, enseignants et leurs élèves.

Ces personnes venaient des environs et d'autres régions de l'Isan, de Bangkok et d'autres régions du pays. Certains venaient de l'étranger. Les gens venaient pour différentes raisons : pour présenter leurs respects, pour faire des offrandes, pour poser des questions sur des problèmes privés ou des questions concernant le Dhamma ou pour écouter un enseignement du Dhamma.

* Cette phrase est idiomatique plutôt que littérale, et s'accompagne généralement d'un léger mouvement de tête.

On n'a jamais vu Luang Por favoriser un groupe particulier. Il était clair qu'il essayait de donner à chacun le même temps et la même attention et semblait complètement indifférent au statut social. Son attitude est bien exprimée par l'histoire d'un grand maître au Japon. On raconte qu'un ancien étudiant alla rendre visite au maître après une longue absence due aux exigences d'une carrière politique florissante. À la résidence de l'abbé, l'homme donna au moine accompagnateur sa carte, sur laquelle son statut élevé au sein du gouvernement était élégamment inscrit. Peu de temps après, l'assistant revint avec la carte et la nouvelle que le maître ne connaissait pas cette personne. L'ancien étudiant, après avoir froncé les sourcils un moment, sortit un stylo et, griffonnant sur la carte, effaça les caractères indiquant son titre. Le moine ramena la carte au maître, il revint peu après pour faire entrer l'homme.

L'un des idéaux du monastère bouddhiste est que les gens de tous les horizons se mêlent les uns aux autres, unifiés par le sentiment d'être des compagnons bouddhistes plutôt que divisés par l'identification au milieu familial, au revenu ou aux moyens de subsistance (s'il y a une aristocratie, c'est celle de l'âge : le respect des personnes âgées et l'attention portée à leurs souhaits demeurent). Cette suspension temporaire des divisions sociales est un idéal (souvent oublié en Thaïlande aujourd'hui), mais Luang Por encourageait fortement cette pratique.

Luang Por était réputé pour sa capacité à enseigner les sujets les plus profonds en termes simples que ses auditeurs, quelle que soit leur origine, pouvaient comprendre. Il était capable d'adapter son style et son vocabulaire aux besoins de son auditoire. De nombreuses personnes qui avaient grandi avec l'idée que le Dhamma était bien trop profond pour qu'une personne ordinaire puisse le saisir, trouvaient que l'écouter était une expérience exaltante. La réaction la plus courante était qu'il était le premier à donner vie aux enseignements. Un jour, un visiteur qui avait vu un certain nombre de moines occidentaux au monastère demanda à Luang Por combien de langues il pouvait parler. Il répondit :

Oh, beaucoup. Je peux parler la langue des villageois, la langue des marchands, la langue des soldats, je connais tellement de langues.

INVITATIONS

Luang Por enseignait peu en dehors du monastère. Il avait constaté que lorsque les laïcs étaient dans leur propre environnement, ils étaient rarement aussi ouverts au Dhamma que lorsqu'ils faisaient l'effort de venir dans la forêt. Au monastère, la paix et l'absence d'interruptions, la séparation physique des préoccupations et du confort mondains, les émotions suscitées par un environnement consacré à des objectifs spirituels, tout cela contribuait à créer les conditions propices à l'écoute du Dhamma.

Luang Por n'acceptait pas les invitations à ce genre d'événements publics où l'on considérait qu'il était obligatoire d'inclure une courte homélie d'un moine éminent. Le nombre d'invitations ne cessait d'augmenter à mesure qu'il devenait plus renommé. Certains organisateurs de ces événements étaient bien intentionnés : ils espéraient que sa présence pourrait inciter des personnes à s'intéresser au Dhamma qui, autrement, ne se seraient jamais rendues dans un monastère. D'autres pensaient simplement que la présence d'un moine aussi renommé ajouterait du prestige à l'événement. Dans les deux cas, Luang Por refusait les invitations. Il disait que c'était une perte de temps et un manque de respect pour le Dhamma que d'enseigner dans des lieux où la plupart des auditeurs n'écoutaient que de manière superficielle, où certains poursuivaient des conversations pendant qu'il parlait et où l'haleine de certaines personnes sentait l'alcool.

Luang Por faisait une exception à son refus des invitations en dehors du monastère dans le cas de cérémonies de mérites au domicile de laïcs qui le soutenaient depuis longtemps. Lors de ces occasions propices, un mariage ou l'emménagement dans une nouvelle maison, par exemple, il était d'usage que les bouddhistes laïcs invitent les moines à prendre leur repas quotidien dans leur maison et à chanter des versets de bénédiction pour la famille et les amis et parents réunis. Luang Por acceptait ces invitations en signe de reconnaissance pour le soutien qu'ils apportaient depuis longtemps et avec dévouement au monastère. Il donnait les cinq préceptes, dirigeait les chants de bon augure et, après avoir reçu des dons de nourriture et de matériel, donnait un enseignement enthousiasmant sur le Dhamma. Enfin, avant de partir, il aspergeait la tête de chacun d'eau bénite, au son des versets de protection "*Jayanto*" chantés par les moines. Ce sont des occasions que les familles concernées chérissaient pour toujours.

Après cinquante ans, Luang Por contracta le diabète. Cette maladie renforça sa réticence à accepter des invitations à l'extérieur du monastère, car il ne pouvait rester assis pendant de longues périodes dû à la nécessité fréquente d'uriner. Pour cette raison, il endura volontiers les critiques suscitées par son refus de certaines invitations très prestigieuses du Roi et de la Reine à des réceptions au Palais Royal de Bangkok.

III. SAMMĀDIṬṬHI

Je ne vois aucun autre dhamma qui soit une cause pour l'apparition de dhammas sains qui ne sont pas encore apparus ou pour la croissance et la maturation de ceux qui sont déjà apparus, comme la Vue Juste.

AN 1.299-300

'Sammādiṭṭhi' est généralement traduit en français par 'Vue Juste'. Le préfixe "juste" signifie "en harmonie avec la façon dont les choses sont" ; "vue" inclut les opinions, les croyances, les valeurs, les théories et les philosophies. Une Vue Juste est donc une vue qui correspond à la réalité ; la conviction, par exemple, que les actes de générosité conduisent au bonheur serait considérée comme une "Vue Juste". La Vue Juste est le premier élément constitutif du Noble Sentier Octuple et est indispensable au développement des sept autres facteurs. À son niveau le plus élémentaire, la Vue Juste consiste à adopter un certain nombre de principes, dont le plus important est la loi du kamma, comme prémisses de base ou hypothèses de travail sur lesquelles on peut s'appuyer pour suivre la voie bouddhiste. À ce niveau, on parle de "Vue Juste Mondaine". L'aboutissement de la voie, la compréhension des quatre nobles vérités en tant qu'expérience directe, est connu sous le nom de "Vue Juste Transcendantale".

Comme on pouvait s'y attendre, étant donné l'importance centrale de la Vue Juste en tant que fondement de toute pratique bouddhiste, les enseignements visant à l'expliquer constituaient une grande partie des discours de Luang Por à la communauté laïque. La Vue Juste est, disait-il, comme le lieu frais que le soleil brûlant n'atteint pas. C'est notre véritable refuge.

Notre refuge est l'esprit qui possède la Vue Juste. Voyez au cœur des choses. Faites en sorte que votre vue soit droite et correcte. Alors, les vues erronées seront incapables de pénétrer dans votre esprit et de s'y mêler. Telle est la signification de refuge.

La souffrance apparaît chaque fois qu'il y a une compréhension erronée de la façon dont les choses sont. C'est pourquoi, Luang Por, soulignait qu'établir la Vue Juste était la première étape pour transcender la souffrance.

Si votre vision des choses est correcte, si elle est sammādiṭṭhi, alors rien ne peut dérailler ; autrement dit, lorsque votre manière de voir les choses est en accord avec leur véritable nature, alors vous ne ressentez rien comme une obstruction. Votre esprit reste calme et serein et les problèmes sont résolus.

Si l'on ne fait pas l'effort d'examiner de près son esprit, il est difficile de trouver la motivation nécessaire pour renoncer à ses opinions erronées.

Jusque-là, vous êtes comme quelqu'un qui boit de l'alcool. Personne ne peut empêcher une telle personne de boire tant qu'elle ne voit pas par elle-même les conséquences indésirables de son habitude.

Donc, ici, nous changeons une vue erronée en une vue correcte, nous changeons le mal en bien, et nous changeons un être non éveillé en un être noble. C'est la Vue Juste qui est responsable de ces changements. Ce type de changement pour le mieux est appelé "mérite".

Il disait que les personnes ayant une vision erronée avaient une fausse sorte de contentement, semblable à l'aisance de quelqu'un qui ne se rend pas compte qu'il a laissé tomber un objet de valeur. La Vue Juste procure le même type d'aisance intérieure que celle ressentie par quelqu'un qui se souvient de l'emplacement exact d'un objet de valeur perdu et sait comment le récupérer. Bien que l'objet ne soit pas encore en sa possession, son esprit est à l'aise. Une autre fois, il compara la Vue Juste à la clé qui ouvre la porte du Dhamma. Sans cette clé, il est impossible d'entrer.

KAMMA

Une grande partie des enseignements du Dhamma de Luang Por était consacrée à inculquer la confiance dans la loi du kamma, l'élément constitutif central de la Vue Juste mondaine. Le plus souvent, il expliquait la formulation simple de cette loi familière à tous les bouddhistes thaïlandais : "Faites le bien, obtenez de bons résultats. Faites le mal, obtenez de mauvais résultats". Si la brièveté de cette version de la formule permet de la mémoriser facilement, elle laisse également beaucoup de place pour l'accumulation de vues erronées. Une cause fréquente de doute parmi les bouddhistes laïcs était que l'enseignement semblait contredire l'expérience quotidienne. Tant de gens qui faisaient beaucoup de bien n'en voyaient jamais le résultat, disaient-ils, alors que les gens qui faisaient du mal semblaient prospérer partout où l'on regardait. Luang Por ne se lassait jamais d'expliquer que le bien qui résulte des bonnes actions ne doit pas être compris en termes de notions mondaines de bonne fortune. Si quelqu'un était déçu qu'un acte de générosité n'ait pas donné de bons résultats, alors l'acte lui-même devait avoir été accompli avec le désir d'une récompense.

Si vous donnez quelque chose en souhaitant quelque chose en retour, alors ce n'est pas un vrai don.

Luang Por expliquait que les personnes qui doutent que les bonnes actions conduisent à de bons résultats ne comprennent tout simplement pas ce que le Bouddha entend par "bons résultats". En une occasion, Luang Por dit :

Dans ma vie, je n'ai jamais connu de mauvais résultats d'une bonne action. Dès que je fais quelque chose de bien, j'obtiens toujours de bons résultats immédiatement.

En d'autres termes, les qualités saines de l'esprit présentes dans une bonne action ont été renforcées par cet acte, et ce renforcement était la récompense immédiate.

Je vais vous donner un exemple. Supposons que vous ayez un ami pauvre et que vous le preniez en charge, que vous vous occupiez de lui, que vous lui donniez de l'argent, une éducation, jusqu'à ce qu'il puisse finalement trouver un emploi, subvenir à ses propres besoins et à terme, réussir dans sa carrière. Un peu plus tard,

vous tombez dans une situation difficile et vous vous appauvrissez. Cet homme ne vient pas vous rendre visite et ne fait rien pour vous aider et vous remercier de votre bienveillance. Vous vous sentez en colère et vous pensez : “J’ai accompli une bonne action mais je n’en ai pas reçu de bons résultats. Pourquoi diable le Bouddha a-t-il enseigné que les bonnes actions produisent de bons résultats ?”.

Ce serait une façon insensée de considérer ce qui s’est passé. En aidant cet homme, votre esprit était bon, juste et noble et la croissance de ces bonnes qualités est votre récompense. Le fait qu’il ne vous rende pas votre gentillesse est sa propre affaire. Cela n’a rien à voir avec vous, c’est sa propre mauvaise action. Vous seriez insensé de prendre dans votre cœur la mauvaise action de quelqu’un d’autre. Aucun bien ne peut en résulter.

Il poursuit en donnant un autre exemple qui montre pourquoi les résultats les plus évidents des bonnes actions peuvent être décevants :

Supposons qu’une personne travaille avec un certain groupe de personnes - peut-être est-elle gestionnaire, directrice d’une institution, directrice d’école ou autre - et fait beaucoup de bien. Elle fait de son mieux, mais, au sens classique du terme, elle n’en tire pas grand-chose de bon : les gens parlent d’elle dans son dos, la critiquent, lui causent des ennuis. Au fil du temps, elle semble ne recevoir aucun bon résultat pour son travail, seulement des critiques. La personne se sent découragée, elle n’a pas envie de continuer. Elle pense que le Bouddha a enseigné que les bonnes actions produisent de bons résultats mais que cela ne s’est pas passé ainsi. Elle reproche peut-être au Bouddha d’avoir menti. Ou elle pense que le Bouddha s’est trompé. En fait, c’est elle-même qui a tort. Elle n’a pas réfléchi à tous les facteurs de conditionnement impliqués.

Les bonnes actions ne donneront de bons résultats immédiats qu’en l’absence de forces contraires. Une bonne graine semée dans un sol pauvre ou en période de sécheresse, par exemple, a peu de chance de produire une bonne plante.

Le Bouddha a enseigné que les bonnes actions donnent de bons résultats et que quiconque commet une mauvaise action obtient

un mauvais résultat. Si vous êtes déterminé à faire le bien et que vous allez travailler au sein d'un groupe de personnes peu scrupuleuses et immorales, le bien ne pourra pas se manifester. Pourquoi, quelle que soit la quantité de bien que nous faisons, les résultats n'apparaissent pas à cet endroit ? Parce que le temps ne le permet pas, le lieu ne le permet pas, les gens ne le permettent pas. C'est un exemple de la manière dont les bons résultats n'apparaissent pas. La bonté n'apparaîtra que si l'action est bonne, le lieu est bon, le moment est approprié et la personne et le groupe remplissent toutes les conditions...

Le fait que les bonnes actions donnent de bons résultats et que les mauvaises actions donnent de mauvais résultats est une loi immuable. Nous ne le voyons pas à cause de nos propres pensées erronées.

S'OPPOSER AUX VUES ERRONÉES

En même temps qu'il expliquait la nature de la Vue Juste, Luang Por soulignait les erreurs qu'il voyait dans les croyances et les pratiques qui étaient en conflit avec elle. Au cours des premières années qui ont suivi la création de Wat Pah Pong, les croyances animistes étaient encore fortes dans la région entourant le monastère, et Luang Por tentait résolument de montrer que ces croyances étaient mal fondées et n'apportaient aucune paix réelle.

L'animisme a toujours vécu aux côtés du bouddhisme en Thaïlande. Dans le monde humain, les Thaïlandais impuissants ont toujours cherché à s'allier à de puissants mécènes. Ils faisaient de même dans leur relation avec le monde spirituel, beaucoup ont cherché à se protéger et à s'enrichir auprès des puissantes forces invisibles dont on pense qu'elles abondent. Faire des offrandes aux esprits puissants pour les apaiser ou dans l'espoir d'obtenir leur soutien pour atteindre certains objectifs n'était pas considéré comme une pratique religieuse, mais comme une stratégie de bon sens dans un monde où existent des forces matérielles et des forces invisibles. Pour Luang Por, cependant, de telles dévotions étaient des superstitions qui sapaient le véritable refuge dans le Triple Joyau. À mesure que son prestige et les enseignements qu'il dispensait, gagnaient en influence, la croyance en sa puissance spirituelle augmentait

également. En conséquence, les influences animistes dans la région de Wat Pah Pong déclinèrent. Por Nudaeng était un homme de la région qui devint l'un des plus fervents disciples laïcs de Luang Por après avoir abandonné ses anciennes croyances :

“Luang Por nous enseignait à ne pas considérer les esprits comme notre refuge, à ne pas être crédules et superstitieux et à ne pas croire qu’il existe des moments propices ou défavorables pour faire les choses. Il dit que quel que soit le jour où vous avez l’occasion de faire quelque chose de bien, si c’est pratique et agréable et s’il n’y a pas d’obstacles, alors c’est un bon jour. Toute ma famille était inspirée par les enseignements de Luang Por. Lorsque nous avons mis en pratique ce qu’il disait, nous avons obtenu des résultats. Cela m’a donné confiance et foi en son raisonnement et m’a incité à pratiquer selon ses enseignements.”

La famille de Por Nudaeng a toujours été bouddhiste en théorie. Ils allaient régulièrement accumuler des mérites dans les monastères locaux, mais ils n’avaient qu’une compréhension très superficielle des enseignements bouddhistes.

“Tout a commencé avec ma femme. Elle était médium. Mes grands-parents avaient tous vénéré une sorte d’esprit appelé *pee tai* qui, selon eux, était un refuge capable de les protéger de tous les dangers et malheurs. Leurs croyances furent transmises à ma génération. C’est une histoire déprimante. C’est comme si nous étions des idiots qui s’étaient portés volontaires pour être les esclaves de quelqu’un. Et ce n’était pas facile d’abandonner, c’était un vrai déchirement.”

Por Nudaeng, ne sachant plus comment se libérer des griffes de cet esprit, alla présenter ses respects à Luang Por.

“Je lui ai demandé ce que nous pouvions faire pour que le *pee tai* laisse ma famille tranquille. Nous sommes restés assis à en parler dans son *kuti* jusqu’à deux heures du matin. Il nous a conseillé, à ma femme et à moi, de respecter strictement les cinq préceptes pendant trois mois, de chanter chaque jour les qualités du Bouddha, du Dhamma et du Sangha et de développer la méditation *mettā*. Nous devons répandre des pensées bienveillantes à tous les êtres sensibles qui sont en détresse, ceux qui vivent dans les maisons, dans les arbres, dans les montagnes, partout. Nous devons rayonner de bonté envers tous nos compagnons dans la

souffrance de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, en souhaitant qu'ils ne gardent aucune inimitié les uns envers les autres.

“À cette époque, j'étais assez pauvre et ma maison n'était qu'une petite cabane. Je voulais inviter Luang Por et certains de ses moines à y prendre un repas, mais je craignais que ce ne soit pas pratique pour eux. Il me dit : “Est-ce que c'est assez grand pour que cinq moines s'y assoient ?” Je lui répondis que oui et il me dit : “Alors on peut y aller ! Si vous n'avez pas d'argent pour acheter de la nourriture à manger avec le riz, ne vous inquiétez pas, faites bouillir des feuilles de casse et faites un curry. Ce sera parfait.”

Quelques jours plus tard, Luang Por emmena un groupe de moines chez Por Nudaeng. Avant l'offrande du repas, ils chantèrent des versets de bénédiction de bon augure, puis Luang Por fit un discours à la famille et aux amis de Por Nudaeng, dans lequel il détailla les conseils qu'il lui avait donnés.

“En raison du respect que je ressentais pour Luang Por, j'ai fait tout ce qu'il m'a suggéré. Ma femme et moi avons pu garder les cinq préceptes purement pendant toute la durée des trois mois. En fait, je les ai toujours gardés depuis. J'avais trente-six ans à l'époque, et j'en ai presque soixante-dix aujourd'hui.

“Depuis le jour où Luang Por est venu chez nous, aucun esprit n'est plus jamais apparu. Beaucoup d'autres foyers du village avaient perdu la foi dans le pouvoir des esprits et voulaient s'en débarrasser et abandonner leurs dévotions. Lorsque la nouvelle de notre succès se répandit, beaucoup de gens qui ne s'étaient jamais intéressés au monastère auparavant commencèrent à aller présenter leurs respects à Luang Por, et bientôt il eut de plus en plus d'invitations à prendre son repas dans le village. Après le repas, il leur enseignait à prendre le Bouddha, le Dhamma et le Sangha comme refuge, puis il y avait une cérémonie de *chak bangsukun**. Lorsque Luang Por quittait la maison, il demandait à l'hôte d'emporter la maison

* Rituel court au cours duquel le laïc, recouvert d'un tissu blanc, meurt symboliquement à ses mauvaises habitudes ou à sa malchance et prend un nouveau départ. C'est l'un des rituels que Luang Por acceptait de mener après avoir donné un enseignement sur les causes et les conditions d'un nouveau départ dans la vie.

des esprits et de la brûler au bord de la route dès qu'ils avaient quitté le village. C'était la fin du problème. Nous avons vécu en paix depuis lors, et aucun esprit n'est venu nous troubler."

L'une des croyances les plus étranges, que l'on pouvait encore trouver dans le nord-est de la Thaïlande du vivant de Luang Por, était que les termitières étaient sacrées et capables d'exaucer toutes sortes de vœux pour la santé, la richesse et la protection. À ce sujet, Luang Por ne mâchait pas ses mots :

Lorsque vos petits-enfants grandissent, vous les emmenez se prosterner devant une termitière dans la forêt. Elle a l'air étrange, pensez-vous, elle doit donc avoir un pouvoir sacré. Vous vous prosternez devant elle et commencez à marmonner vos demandes. Ce que vous faites vraiment, c'est demander à un tas de merde de termites de vous rendre riche.

Parfois, une termitière apparaît sous la maison de quelqu'un et il est fou de joie. Il se précipite pour aller chercher une robe de moine à enrouler autour de la termitière ; il va chercher des fleurs à lui offrir. Pendant ce temps, les termites continuent de construire leur maison, toujours plus grande. À la fin, les propriétaires de la maison n'ont nulle part où aller, car elle est pleine d'objets sacrés. Ils ne savent pas où habiter dans leur propre maison, alors que font-ils ? Ils prient la termitière pour être guidés. C'est la fosse la plus profonde du délire.

ASTROLOGIE

Peu de Thaïlandais voient un antagonisme entre une croyance en l'astrologie et leur identité de bouddhistes. Comme pour les pratiques animistes, les deux choses sont généralement considérées comme occupant des sphères d'influence différentes. L'hypothèse sous-jacente est que si la vie est une aventure pleine de dangers, il est logique d'utiliser tous les moyens à sa disposition afin de maximiser les chances de survie et de succès. Si l'astrologie donne accès à des informations utiles, il serait stupide de l'ignorer. L'hypothèse selon laquelle l'astrologie et le Dhamma sont compatibles fut renforcée par le nombre de moines respectés dans les monastères urbains qui, au cours des siècles, ignorant l'interdiction du

Vinaya, ont étudié l'astrologie et offert des conseils basés sur leurs cartes aux laïcs.

L'une des occasions les plus courantes de consulter un astrologue est de déterminer la date la plus propice pour organiser un événement important, tel qu'une transaction commerciale, un mariage ou une ordination. Ce type de coutume peut sembler relativement bénin, voire charmant. Cependant, pour les enseignants bouddhistes comme Luang Por, il était important de souligner à quel point la croyance en l'influence des constellations est en conflit avec les principes les plus fondamentaux du Dhamma.

Selon Luang Por, consulter un astrologue suppose un rejet de l'enseignement du Bouddha selon lequel le caractère propice d'une action est déterminé non pas par un alignement des étoiles, mais par les qualités vertueuses que l'acteur y apporte. En d'autres termes, la croyance en l'astrologie comme guide d'action dans le monde est un déni de la loi du kamma et donc une atteinte à la Vue juste. Luang Por remarquait que la fascination pour l'astrologie était liée à la peur du changement :

Ils ont peur : ils ont peur que quelque chose leur arrive - peur de ceci, peur de cela - parce qu'ils n'ont pas une foi ferme dans les vertus du Bouddha, du Dhamma et du Sangha.

Il insistait sur le fait que notre vie est le résultat de nos actions. Il citait les mots du Bouddha : "Nous sommes nés de notre kamma. Notre vie est soutenue par notre kamma. C'est notre refuge". Les personnes craintives et crédules qui s'inquiètent de l'avenir vont voir un astrologue, disait-il, et on leur dit : "Cette année, vous devriez faire attention. Si vous partez en voyage, prenez garde aux accidents". En fait, selon Luang Por, quel que soit le jour où vous partez en voyage, la cause la plus probable d'un accident est votre propre comportement :

Les fonctionnaires qui ont été affectés d'Ubon à Bangkok ou dans une autre province viennent me voir et me demandent : "Luang Por, quel serait le bon jour pour partir ?". Je leur réponds que s'ils partent d'une bonne manière, chaque jour est un bon jour. Habituellement, lorsque les fonctionnaires prennent un nouveau poste, ils organisent une fête d'adieu et tout le monde se saoule. Ce n'est pas une bonne façon de partir ; s'ils ne font pas attention, ils risquent de rouler dans un fossé.

L'établissement d'une confiance ferme dans le Bouddha, le Dhamma et le Sangha, disait-il, donne des directives claires pour la conduite :

Ne vous laissez pas influencer par des ouï-dire sur ce qui est de bon augure, car cela est en soi un mauvais présage. Les gens parlent entre eux, renforçant les assertions des uns et des autres et, avant même de s'en rendre compte, ils ont décidé que l'eau d'un étang est sacrée et ils commencent à la boire. Il n'est pas bon de se laisser emporter par ces choses. Le Bouddha nous a appris à développer une sage réserve. Lorsque les gens commencent à s'enthousiasmer sur le caractère sacré et propice des choses, écoutez simplement avec un esprit ouvert.

À une autre occasion, donnant des conseils à un jeune couple le jour de leur mariage, il dit :

Les gens consultent un astrologue. Ils se marient un jour propice, les moines chantent la bénédiction à un moment propice et ainsi de suite. Mais en l'espace d'une semaine, ils se chamaillent ou sont à couteaux tirés, sans se demander si le jour est propice ou non. Lorsque les gens commencent à se disputer, les concordances astrologiques ou le jour de la semaine ne peuvent les retenir. Les fils de coton de bon augure attachés à leurs poignets lors du mariage ne servent à rien ; rien ne peut résister à leurs émotions.

Ce n'est qu'en essayant de créer la bonté, en apprenant à savoir ce qu'est la bonté, que nous devenons bons. À quelle date devriez-vous vous marier ? À quelle date devriez-vous emménager dans une nouvelle maison ? Tout est-il préparé ? Est-ce le bon moment ? Avez-vous assez d'argent ? Si les conditions extérieures sont remplies, alors c'est un bon moment. Mais peu importe que l'année, le mois, le jour, le moment de la journée soient bons ou pas, seules les bonnes actions rendent les gens bons.

NUMÉROS DE LOTERIE

La Thaïlande partage l'amour du monde entier pour les loteries. Dans les campagnes, les villageois préfèrent jouer à une version clandestine dans laquelle ils parient auprès des comptables locaux sur les deux ou

trois derniers numéros de la loterie nationale. On croit généralement que les moines qui ont développé des états de calme méditatif profond sont capables de prédire ces numéros. Cette idée n'est pas aussi farfelue qu'on pourrait le croire. En fait, certains moines ont montré qu'ils étaient capables de faire une série de prédictions d'une précision étonnante. Les répercussions malheureuses se manifestent chez les personnes dont la principale raison de se rendre au monastère est l'espoir d'obtenir les prochains numéros de la loterie, plutôt que la culture de la générosité, des préceptes et de la méditation.

Comme le Vinaya interdit aux moines de promouvoir toute forme de jeu d'argent, les moines qui souhaitent transmettre des numéros de loterie donnent des indications générales ou les glissent dans les enseignements du Dhamma. Certaines personnes écoutent les discours en cherchant des chiffres, et étant donné que l'enseignement du Bouddha est souvent formulé sous forme de listes, elles sont rarement déçues. De nombreux bouddhistes laïcs, qui n'écoutent pas les discours dans le but précis d'y trouver des chiffres, considèrent qu'ils ont de la chance de recevoir leur numéro bimensuel de la bouche de leur maître. Qu'est-ce qui pourrait porter plus de chance ? Le maître annonce qu'il sera absent du monastère du 3 au 7 du mois et une certaine proportion de son auditoire ne peut s'empêcher de noter mentalement : 37.

Au fil des ans, de nombreuses personnes ont gagné des sommes importantes à la loterie, elles les attribuaient à la bonté de Luang Por, bien que celui-ci ait insisté sur le fait qu'il n'encouragerait jamais les jeux d'argent de cette manière. Les sophismes logiques peuvent largement contribuer à une telle croyance. Un syllogisme soutient que les moines partagent les numéros de loterie par compassion pour la pauvreté de leurs disciples qui n'ont aucun autre moyen de gagner de l'argent. Luang Por a beaucoup de compassion. Par conséquent, Luang Por doit avoir l'intention de révéler les numéros qui lui apparaissent pendant sa méditation.

Luang Por était préoccupé par le mauvais kamma créé par les personnes qui venaient au monastère à la recherche de gains matériels. Au début, lorsque les gens venaient demander des numéros de loterie, Luang Por les regardait d'un air renfrogné. Effrayé, le demandeur s'enfuyait. Mais à ceux qui étaient proches de lui, Luang Por disait :

Je ne peux pas vous le dire. Même si je le savais, je ne pourrais pas vous le dire. Les jeux d'argent sont un "chemin vers la ruine". Après, vous aurez des ennuis.

La manière codée ou polie de demander à un moine des numéros de loterie est de demander "quelque chose de bon". Un homme particulièrement insistant ne voulait pas accepter de refus. Finalement, Luang Por sourit et dit :

Quelque chose de bon ? Vous vous portez bien. Vous n'avez pas la gale, vous n'avez pas la teigne, vous n'avez pas la lèpre. Vous vous portez très bien.

Une autre fois, un laïc vint faire des offrandes à Luang Por dans l'espoir que celui-ci lui donne en retour le numéro de loterie. Il fit une invitation officielle *pavāraṇā*, demandant la permission de fournir tout ce dont Luang Por avait besoin. Il apporterait également un approvisionnement régulier de bonne nourriture et des équipements de qualité pour les moines. Luang Por écouta en silence. Après son départ, Luang Por dit aux moines :

Méfiez-vous de celui-là. Ne vous laissez pas influencer par ses grands pots de curry.

Quelques jours plus tard, après le dernier tirage de la loterie, le laïc revint, l'air sombre et plein de ressentiment. Il disait qu'il avait investi beaucoup d'argent dans le monastère et que ça ne lui rapportait rien. Quand Luang Por lui donnerait-il les numéros ? Luang Por répondit sans ambages :

Pour qui me prenez-vous ? Votre serviteur ? Si vous avez le moindre respect pour moi, pourquoi parlez-vous ainsi ? Si c'est la raison pour laquelle vous venez au monastère, alors vous êtes mal venu.

Le laïc disparut pendant trois ou quatre jours. Il revint avec un plateau de fleurs, des bougies et de l'encens pour demander pardon.

Le 16 janvier 1993 était le jour de la crémation de Luang Por. C'était aussi le jour de la loterie. Au cours de la semaine précédente, les villes et les villages de l'Ubon et d'ailleurs connurent une augmentation sans précédent des paris sur le 16. C'est avec un étrange sentiment

d'inéluclabilité que, lorsque l'annonce du tirage de la loterie nationale fut annoncée à la radio, les deux derniers numéros étaient, évidemment, le 1 et le 6. Ce résultat est devenu connu comme le cadeau d'adieu de Luang Por au peuple de l'Isan.

L'EAU BÉNITE

L'eau bénite est généralement considérée comme une eau au-dessus de laquelle un moine a chanté et qui a été ainsi investie d'énergie psychique. On croit généralement que l'eau bénite préparée par un moine éveillé possède une puissance miraculeuse. De nombreux laïcs venaient à Wat Pah Pong dans l'espoir que Luang Por les asperge d'eau bénite avant leur départ. Pendant longtemps, Luang Por résista à ces demandes, mais plus tard, il devint plus tolérant. Bien qu'il insistait sur le fait qu'il utilisait de l'eau ordinaire, ses visiteurs le suppliaient de les asperger quand même. Le lien tangible fourni par ce rituel était une expérience si joyeuse et si émouvante pour ses bénéficiaires que Luang Por n'avait souvent pas le cœur de refuser.

Un jour, juste avant de prendre congé de Luang Por, un visiteur rampa vers Luang Por et, se prosternant à ses pieds, demanda à être aspergé d'eau bénite. Après un moment, Luang Por dit : "Je n'ai pas fait bouillir d'eau aujourd'hui". L'homme leva les yeux au ciel, l'air déconcerté.

Les gens viennent demander qu'on les asperge d'eau bénite, et j'ai pensé que ce serait une bonne idée de le faire avec de l'eau bouillante. Les souillures des gens sont si endurcies que ce serait une bonne idée de leur faire quelques ampoules, de rendre l'enseignement douloureux. Je dis aux gens de méditer, et ils ne le font pas. Tout ce qu'ils veulent, c'est de l'eau bénite pour apaiser un problème, relâcher une tension. Et j'asperge leur tête de manière superficielle. Mais s'ils reviennent, je le ferai avec de l'eau bouillante. Les gens sont si puérils. Que peut faire l'eau bénite pour vous aider ? Si les gens obtiennent ce qu'ils veulent, ils rient ; s'ils ne l'obtiennent pas, ils pleurent. Tout le monde est pareil. C'est pourquoi il y a tant d'idiots dans le monde. Les personnes intelligentes viennent ici pour chercher le moyen d'échapper à la souffrance, pour chercher la voie de la pratique qui donnera naissance à la véritable sagesse afin de connaître le

Dhamma, de réaliser le Dhamma dans leur cœur. Ils ont l'esprit paisible et s'instruisent constamment. Ils ont un profond sentiment de bien-être. Ils n'ont pas besoin de rire, ni de pleurer.

Parfois, les personnes qui venaient rendre visite à Luang Por étaient tellement enivrées par leurs études du Dhamma que, plutôt que de recevoir des enseignements de sa part, elles ne pouvaient s'empêcher de faire étalage de leurs connaissances. Dans les cas extrêmes, lorsque les mots n'avaient que peu d'effet, Luang Por se contentait de rester assis en silence, patient et immobile. Si le volubile laïc (c'était toujours un homme) était une personne de rang (c'était presque toujours le cas), Luang Por disait avant le départ de l'homme quelques mots qui ne l'embarrassaient pas en public, mais qui lui donnaient matière à réflexion.

Ce fut le cas à une occasion où un officier supérieur de l'armée accompagné de son entourage vint rendre visite à Luang Por. Dès que l'occasion se présenta, l'homme commença à exposer longuement le Dhamma, citant par cœur les discours du Bouddha. Deux heures s'écoulèrent sans que Luang Por ne prononce un seul mot. Finalement, l'officier de l'armée dit :

Officier de l'armée : Luang Por, nous voudrions vous demander de prendre congé maintenant. Veuillez nous asperger d'eau bénite avant de partir.

Luang Por : Je l'ai déjà fait.

Officier de l'armée : C'était quand ? Je le saurais si vous l'aviez fait.

Luang Por : Cela fait 2 heures que je vous asperge. Vous n'avez rien senti ?

L'officier avait lu et retenu l'essentiel de nombreux livres, mais son regard confus révélait qu'il ne comprenait pas la nature des bénédictions.

L'une des nombreuses histoires d'eau bénite concerne le maître de Luang Por, Luang Pu Kinaree, qui, à la fin de sa vie, avait du mal à coordonner ses membres. Lorsqu'il s'adressait à ses visiteurs, on plaçait devant lui un bol d'eau bénite pour les bénédictions et son crachoir, contenant généralement de la salive de noix de bétel rouge. Un jour, des laïcs demandèrent de l'eau bénite et il plongea par erreur la baguette dans le

crachoir et les aspergea de salive rouge. Quand ils se récrièrent suite à son erreur, il répondit simplement :

“Salive de noix de bétel. Eau bénite. C’est la même chose.”

AMULETTES

Les amulettes gravées d’images du Bouddha ou de moines vénérés sont depuis longtemps chéries par les bouddhistes laïcs thaïlandais. Elles sont portées comme des crucifix autour du cou. La croyance populaire veut que ces amulettes soient dotées par les moines de pouvoirs psychiques et qu’elles protègent contre le mal. Il existe de nombreuses histoires de personnes portant de telles amulettes devenues invulnérables aux balles et aux couteaux. Il n’est donc pas surprenant qu’elles aient toujours été très recherchées par les soldats et les gangsters.

Les amulettes peuvent être commandées par des groupes de disciples d’un maître ou par des monastères afin de récolter des fonds. Au fil du temps, un marché s’est développé. Les amulettes nouvellement frappées font l’objet de publicités d’une page entière dans les journaux quotidiens. Les gens collectionnent, achètent et vendent des amulettes à grande échelle. Des amulettes rares s’échangent pour des milliers de dollars. Les amulettes sont devenues un important commerce offrant de larges rémunérations, et la participation des moines à ce commerce a été une cause de corruption dans l’ordre monastique.

Luang Por n’était pas contre les amulettes en tant que telles, en particulier si elles étaient gravées d’images du Bouddha plutôt que de moines particuliers. Il n’a jamais nié non plus qu’il était possible que les amulettes soient dotées de pouvoirs.

Il s’opposait cependant à ce que les amulettes soient considérées comme un refuge plus élevé et plus efficace que le Triple Joyau. Lorsque les gens acquièrent une amulette qu’ils croient capable d’écarter le danger, ils deviennent souvent insouciants, convaincus que même s’ils agissent mal l’amulette les protégera des conséquences. Il constatait qu’un nombre croissant de personnes accordaient plus d’attention aux symboles religieux eux-mêmes qu’aux choses qu’ils étaient censés symboliser. De nombreux moines aînés offrent maintenant aux visiteurs des amulettes

sur lesquelles est gravée leur propre image. Mais lorsque les visiteurs à Wat Pah Pong demandaient à Luang Por s'il avait une amulette pour eux en utilisant la formule de politesse habituelle : "Luang Por, avez-vous de bonnes choses ? Il répondait :

Je n'ai pas de "bonnes choses". Ou si j'en ai, c'est quelque chose qui est meilleur que toutes les bonnes choses - et c'est le Dhamma. Ceux qui pratiquent le Dhamma peuvent se protéger eux-mêmes.

De plus en plus de personnes se présentaient à Wat Pah Pong pour demander la permission de produire des médaillons de Luang Por Chah. Une fois frappés, disaient-ils, ils les offriraient à Luang Por pour qu'il les distribue à sa guise. Beaucoup d'autres grands disciples de Luang Pu Mun avaient déjà donné leur accord, ajoutaient-ils, ses disciples l'apprécieraient tellement. Mais Luang Por refusait de se laisser fléchir.

Il maintenait sa position sur les médaillons avec tact et diplomatie. À une occasion, un groupe de laïcs de haut niveau, dirigé par un homme politique influent, vint de Bangkok pour le voir. Ils lui dirent que les gens de tout le pays avaient un grand respect pour Luang Por ; qu'il serait de très bon augure que Luang Por leur permette de produire des médaillons à son effigie ; que beaucoup de gens voulaient avoir un petit souvenir de lui auquel ils pourraient rendre hommage. Il semblait que le groupe agissait avec des intentions pures et, étant donné le statut social de ses membres, un certain nombre de moines pensaient que, cette fois, Luang Por allait enfin céder. Au lieu de cela, il informa ses visiteurs que cela ne serait possible qu'avec l'autorisation du Sangha.

Lors de la réunion suivante du Sangha, Luang Por souleva la question des médaillons et détailla toutes les conséquences indésirables engendrées par l'acceptation de la demande. Il demanda ensuite si les membres du Sangha pouvaient penser à d'autres points positifs ou négatifs de la proposition. Personne n'avait quoique ce soit à ajouter. Finalement, la décision de refuser la permission fut prise à l'unanimité. Luang Por informa le groupe de laïcs que le Sangha n'autoriserait pas la fabrication des médaillons.

Finalement, un groupe de laïcs fabriqua un lot de médaillons de Luang Por Chah sans lui demander la permission au préalable, ils arrivèrent au monastère avec leur fière offrande. Mis devant le fait accompli, Luang

Por accepta les médaillons et les distribua à ses plus proches disciples, mais il fit ensuite savoir qu'il interdisait absolument de telles productions à l'avenir. Cela allait à l'encontre de tout ce qu'il essayait d'enseigner aux laïcs. Il ne voulait pas qu'ils s'attachent à de telles choses. Il était également conscient que ces médaillons deviendraient rapidement des marchandises, l'objet d'achats, de ventes, de trocs et même de vols. Au lieu de soulager le stress et l'agitation de leur propriétaire, les médaillons risquaient d'avoir l'effet inverse. Une autre fois, il fit enterrer la grande majorité des médaillons produits sans sa permission sous la salle de l'Uposatha.

CÉRÉMONIES

À l'époque du Bouddha, la croyance dans le pouvoir purificateur des rituels était un principe fondamental de la tradition brahmanique que le Bouddha rejetait catégoriquement. Il soutenait que la véritable purification ne pouvait être réalisée que par un entraînement systématique du corps, de la parole et de l'esprit. Cependant, le rituel n'était pas à rejeter complètement ; ses avantages psychologiques étaient reconnus et exploités au profit de la pratique du Dhamma. Luang Por Chah était capable d'utiliser le rituel dans des circonstances appropriées, mais il était résolument opposé à la croyance selon laquelle il y aurait une quelconque sainteté inhérente au rituel, indépendamment de l'état mental des participants.

Luang Por était diplomate et s'accommodait des coutumes non bouddhistes (généralement brahmaniques) qui n'entraient pas en conflit avec les valeurs bouddhistes. Lors d'occasions spéciales, par exemple lorsque de proches disciples laïcs célébraient un emménagement dans une nouvelle maison, ou un mariage, il acceptait les invitations à prendre son repas quotidien chez eux. Là, il n'avait aucune objection à ce que le fil blanc *saisin*, attaché à l'image de Bouddha à l'une de ses extrémités, passe le long de la ligne des moines et soit tenu par eux pendant qu'ils psalmodiaient des versets de bénédiction. Pendant les chants, il accomplissait lui-même le rituel de création d'une "eau bénite" en guidant la cire d'une bougie allumée dans un récipient d'eau. Avant de quitter la maison, à la grande joie de tous, il aspergeait de cette eau toute la famille et les amis réunis. Il reconnaissait leur volonté de respecter les coutumes qui définissaient leur culture. Il reconnaissait également que les cérémonies et les rituels

donnaient un sens à l'occasion et avaient un impact émotionnel qui faisait d'un événement un marqueur mémorable et approprié d'un changement majeur de vie. Mais Luang Por ne donnait jamais à ces éléments une place centrale. Le point focal de sa visite dans un foyer était toujours l'enseignement du Dhamma qu'il donnait après le repas.

Se tatouer le corps avec des symboles mystiques pour se protéger de la malchance est une coutume à laquelle Luang Por ne voyait aucun avantage. La croyance selon laquelle la peau encrée, plutôt qu'un esprit judicieux, protège de la souffrance était, selon lui, un exemple particulièrement évident d'une superstition erronée, qu'il avait lui-même partagée lorsqu'il était adolescent. La douleur et le coût du tatouage pour la protection (le tatouage pour des raisons esthétiques était rare à son époque) lui paraissaient tout à fait inutiles :

Autrefois, lorsque les hommes atteignaient l'âge de dix-neuf ou vingt ans, la coutume voulait qu'ils se fassent tatouer les jambes. Ils étaient prêts à le faire, même si cela leur faisait mal. Le tatouage commençait dès le matin et se poursuivait - "*tuup tuup tuup tuup*", tout au long de la journée. Leur sang coulait et ils devaient chasser les mouches continuellement. Mais ils persistaient, même s'ils souffraient le martyre, parce qu'ils y croyaient.

Et c'est précisément là, disait-il, le danger de la croyance : la volonté d'endurer et de persévérer dans l'absurde.

Les critiques de Luang Por à l'égard des traditions locales ne reposaient pas sur l'idée que le fait de s'amuser était en soi condamnable, mais seulement sur le fait qu'il fallait le reconnaître pour ce que c'était, et ne pas conférer à ces traditions la dignité d'une fausse autorité religieuse. Il ajoutait que c'était une parodie de qualifier les cérémonies annuelles des fusées, avec toute l'ivresse et les accidents fréquents qu'elles entraînaient, d'événement "générateur de mérite". Personne ne devient une bonne personne en tapant sur un tambour", disait-il un jour avec ironie. Son enseignement sur le sujet peut se résumer ainsi : "Il ne suffit pas de qualifier une chose de vertueuse pour qu'elle le devienne.". Tel était le cœur de sa critique : lorsque les cérémonies dites "d'accumulation de mérites" incluaient des beuveries, la compréhension du mérite, et donc de la Vue Juste dans la communauté était compromise. Il compatissait

avec les villageois qui travaillaient dur et qui voulaient se défouler de temps en temps, mais en tant que moine, il était de son devoir de clarifier et de protéger les valeurs bouddhistes.

Luang Por mettait constamment les gens au défi de prendre du recul par rapport à leurs luttes quotidiennes afin d'avoir une vue d'ensemble de leur vie : il disait que si l'on ne faisait pas cela, on pouvait arriver à un âge avancé sans jamais réaliser ce que signifie être humain. Il racontait un jour avoir parlé avec un groupe de personnes âgées et les avoir interrogées sur elles-mêmes :

Vous avez tous passé votre vie à rechercher de l'argent et des biens et maintenant vous êtes vieux et proches de la mort. Alors, à votre avis, qu'est-ce qui vaut vraiment la peine d'être obtenu dans ce monde ? Où peut-on le trouver ?

Il disait qu'il avait posé la question à de nombreux membres du groupe et que la question les laissait perplexes. La réponse qu'il reçut le plus souvent fut : "Je ne sais pas vraiment". Il leur donna sa réponse :

Ce que vous retirez vraiment de votre vie, c'est la bonté et la méchanceté que vous emportez avec vous dans la vie suivante. Notre esprit s'ancre dans les choses auxquelles il donne un sens et une valeur : le bon et le mauvais, le mérite et le démerite. Ce sont ces choses, le mérite et le démerite, la bonté et la méchanceté, que nous emportons avec nous, selon le Bouddha. Tout ce que vous avez créé dans le monde appartient au monde. Même si vous avez abattu un arbre dans la forêt et construit une maison avec, chaque partie de cette maison est la propriété du monde, vous ne pouvez pas l'emporter avec vous. Certaines personnes ne sont pas conscientes de ce qui leur appartient vraiment et de ce qui ne leur appartient pas. Ce qui leur appartient, c'est la bonté ou la méchanceté qui génère leurs actions.

Il poursuivit :

La paix, la clarté et la pureté, ce sont les choses dont les êtres humains ont vraiment besoin parce que c'est ce que nous pouvons emporter avec nous. Là où la bonté se manifeste, la générosité et le bonheur suivent. Partout où va une personne

sage, elle crée un progrès durable. Même si elle commence à cultiver sur un sol pauvre, elle peut le rendre sain et productif.

LA FOI DANS LE TRIPLE JOYAU

Depuis l'époque du Bouddha, les personnes ayant foi en ses enseignements déclarent leur engagement envers eux en affirmant trois fois :

Bouddhaṃ saraṇaṃ gacchāmi : Dans le Bouddha je prends refuge

Dhammaṃ saraṇaṃ gacchāmi : Dans le Dhamma je prends refuge

Sanghaṃ saraṇaṃ gacchāmi : Dans le Sangha je prends refuge

Plus simplement, prendre refuge dans le Bouddha signifie regarder le Bouddha comme l'enseignant suprême de la voie de la paix, de la compassion et de la sagesse. Prendre refuge dans le Dhamma signifie considérer les enseignements du Bouddha comme la carte suprême de cette voie. Se réfugier dans le Sangha, c'est considérer les disciples éveillés du Bouddha comme les guides suprêmes de la voie, les exemples qui montrent qu'il est possible de suivre cette voie et qui l'expliquent.

Il existe également une manière plus profonde de comprendre ces trois objets de refuge. Luang Por enseignait que la signification du Triple Joyau a une dimension transcendantale ; que les trois objets de refuge font également référence à des qualités immatérielles intemporelles qui peuvent être réalisées dans l'esprit de chaque personne. En ce sens, le Bouddha fait référence à "l'éveil intérieur", le Dhamma à "la façon dont les choses sont" et le Sangha à "la pratique correcte menant à l'éveil".

Tout au long de sa carrière d'enseignant, Luang Por cherchait à encourager les bouddhistes laïcs à aller au-delà d'une affiliation purement superficielle à leur religion, qui s'exprimait par un soutien matériel à l'ordre monastique et aux observances rituelles. Il tenait à ce qu'ils apprennent à utiliser les enseignements du Bouddha pour réduire la souffrance et améliorer la qualité de leur vie. Pour ce faire, il ramenait les enseignements à un niveau terre à terre, les exprimait dans la langue courante et les révélait comme des outils à utiliser dans la vie quotidienne, plutôt que comme des objets de vénération. Cette stratégie est clairement visible dans la façon dont Luang Por parlait des trois refuges. Il soulignait que le terme "Bouddha" ne désigne pas seulement le fondateur de la religion qui, il y a quelque 2500 ans, vivait en Inde. Comme c'est sa réalisation du Dhamma

qui a transformé Siddhattha Gotama en Bouddha, sa nature de Bouddha et le Dhamma sont une seule et même chose.

Lorsque vous voyez le Dhamma, vous voyez le Bouddha, et tous vos doutes disparaissent. Le Bouddha est le Dhamma ; le Dhamma est le Bouddha. Le Bouddha historique n'a pas emporté l'éveil avec lui. Il l'a laissé ici même.

Par conséquent, comme le Dhamma est intemporel, Luang Por insistait sur le fait qu'il est toujours aussi accessible aujourd'hui pour celui qui suit les enseignements du Bouddha :

Le Bouddha est toujours présent aujourd'hui. Le Bouddha est la vérité. La vérité est toujours présente. Peu importe qui naît et qui meurt, la vérité reste la même. Elle ne disparaît jamais du monde. Elle est toujours là, exactement de cette façon.

Cherchant à exprimer cette idée à un groupe d'enseignants, il fit une analogie : il existe un ensemble de connaissances et de compétences qui, une fois maîtrisées, permettent de gagner sa vie en tant qu'enseignant. Les gens deviennent enseignants pendant un certain nombre d'années, puis prennent leur retraite. Mais les connaissances et les compétences qui ont fait d'eux des enseignants demeurent.

De même, la vérité qui fait d'un être humain un bouddha existe toujours, elle n'a pas disparu. Deux bouddhas naissent : l'un est physique et l'autre immatériel. En ce qui concerne le vrai Dhamma, le Bouddha a dit : "Ānanda, continuez à pratiquer ; vous vous épanouirez dans le Dhamma-Vinaya. Celui qui voit le Dhamma me voit. Celui qui me voit, voit le Dhamma. Comment cela peut-il être possible ? On dirait que le Bouddha et le Dhamma sont mélangés et qu'on en fait une seule et même chose. En fait, au départ, il n'y avait pas de Bouddha. Le Bouddha ne pouvait être appelé "Bouddha" que lorsqu'il a réalisé le Dhamma. Avant cela, il était le prince Siddhattha. C'est comme vous tous. Aujourd'hui, vous n'êtes que des villageois non éveillés, mais si vous réalisiez le véritable Dhamma, vous seriez exactement les mêmes que le Bouddha. Il n'y aurait aucune différence. Alors, comprenez ce point, vous tous, dès maintenant : le Bouddha est toujours présent.

Luang Por trouvait pernicieuse la croyance, issue des cercles d'érudits, selon laquelle il n'est plus possible à notre époque de réaliser l'éveil. Il parlait de manière sinistre du kamma créé par les érudits qui critiquaient ceux qui s'efforçaient de mettre en pratique les enseignements, en disant que c'était une perte de temps. Il considérait les détenteurs d'un tel point de vue comme des imbéciles qui concluent que parce qu'ils ne voient pas d'eau sous leurs pieds, il ne peut y en avoir sous la terre sur laquelle ils se tiennent.

Pour le dire simplement, la pratique est comme creuser un puits. À l'époque du Bouddha, les gens creusaient la terre pour trouver de l'eau. Lorsqu'ils rencontraient des racines ou des rochers, ils les enlevaient et finissaient par atteindre l'eau. Il n'était pas nécessaire de fabriquer l'eau ; il suffisait de creuser le puits pour y accéder. De nos jours, vous pouvez creuser un puits pour obtenir de l'eau exactement de la même manière. Chaque fois que vous descendez jusqu'aux strates aquifères, vous trouvez de l'eau.

MÉRITE

La traduction française de l'important mot pāli "*puñña*" est "mérite" (thaï : "*boon*"). Le grand érudit contemporain, Bhikkhu Bodhi, explique la raison de cette traduction plutôt déroutante : "... la tonalité de notre être intérieur doit être élevée à un niveau tel qu'elle est apte à recevoir une nouvelle révélation de la vérité... Nous ne pouvons saisir que ce que nous sommes aptes à saisir, et notre aptitude est largement fonction de notre caractère. La compréhension existentielle de la vérité devient ainsi une question de valeur intérieure ou de mérite... La capacité de comprendre les vérités relatives à l'ordre spirituel est toujours proportionnelle à la quantité et à la qualité du mérite".

"Accumuler du mérite" est la pratique religieuse la plus populaire des bouddhistes laïcs thaïlandais et, en tant que telle, elle a été, au cours des siècles, la plus mal perçue et la plus sujette aux distorsions. Aujourd'hui encore, dans les communautés bouddhistes, le fait de savoir que "*puñña*" signifie "ce qui purifie l'esprit" (ce qui, dans la plupart des cas, équivaut à "bon kamma") est beaucoup moins répandu qu'on pourrait le penser.

Le Bouddha a enseigné que la purification de l'esprit se fait par le biais de trois activités principales : les actes de générosité (qui purifient l'esprit de l'attachement aux possessions matérielles), la vertu morale (qui purifie l'esprit de l'intention de nuire à soi-même et aux autres) et la culture mentale (qui purifie systématiquement l'esprit des souillures). Cette dernière était considérée de loin comme la plus puissante source de purification. Un seul moment de paix intérieure profonde était censé créer plus de mérite qu'une offrande d'aumônes au Bouddha lui-même.

Au fil des siècles, la communauté bouddhiste laïque thaïlandaise dans son ensemble en est venue à mettre l'accent sur le premier type d'activité méritoire : les actes de générosité. Le sens de l'expression "accumuler du mérite" s'est réduit aux offrandes de soutien matériel au Sangha. L'accent est passé de la purification intérieure de l'esprit à l'activité extérieure censée la produire. Une fois que le "mérite" a été situé dans l'activité plutôt que dans la purification mentale, toutes sortes de corruption se sont produites. Des actes peu scrupuleux tels que boire de l'alcool et tuer une vache ou un cochon pour un festin lors d'une cérémonie de "création de mérite" sont apparus dans les communautés bouddhistes. Des moines peu scrupuleux enseignaient que le "mérite" devait être mesuré par la quantité d'argent offerte au Sangha (un phénomène qui se perpétue malheureusement encore aujourd'hui).

Tout au long de sa carrière d'enseignant, Luang Por s'est évertué à expliquer la véritable signification du "mérite" et à encourager ses disciples à s'appliquer aux trois types de mérite, en particulier au domaine le plus négligé : la culture de l'esprit.

Luang Por ne dénigrait pas pour autant ceux qui ne se sentaient pas prêts à s'appliquer à la pratique de la méditation. Dans les sociétés bouddhistes, la plupart des laïcs ont toujours considéré que le chemin direct vers l'éveil était trop abrupt et accidenté pour eux. Ils considèrent l'accumulation graduelle de mérites comme une option plus réaliste et moins troublante. Par l'honnêteté, la bonté, la générosité et la vertu, ils cherchent à accroître leur mérite d'une manière qui combine une purification spirituelle progressive avec les fruits mondains plus familiers tels qu'une vie de famille heureuse et la réussite dans ce monde et dans le suivant. Bien que cette attitude ait été acceptée par le Bouddha comme un choix rationnel et légitime, elle constitue en fin de compte un gaspillage des possibilités de progrès spirituel profond qu'offre une précieuse naissance humaine.

Luang Por reconnaissait que la bonne santé, une vie de famille stable et heureuse, une carrière épanouissante, un certain degré de paix intérieure et la confiance qu'une bonne renaissance les attendait après la mort, seraient toujours les objectifs fondamentaux de la plupart des gens dans ce monde. Le rôle du mérite dans la promotion de la réalisation de ces objectifs devait être clarifié. Avec une compréhension erronée, un mauvais kamma pourrait être produit croyant que du mérite était créé, tandis qu'un bon kamma pourrait être négligé en pensant qu'il était trop difficile à créer.

Luang Por soulignait que tous les actes méritoires, à commencer par la générosité, devaient être accomplis avec attention. Les donateurs devaient se demander si leur don était approprié pour un moine et s'il pouvait l'utiliser. Si le don est principalement motivé par le désir de louanges, de réputation ou d'une récompense matérielle quelconque, une grande partie de la purification intérieure sera annulée. L'acte de générosité ne serait guère plus qu'une transaction. L'admirable élan de générosité devait s'accompagner d'un effort pour entraîner l'esprit. C'était le moyen sage de maximiser le mérite. En une occasion, Luang Por dit à un grand groupe de visiteurs :

De nos jours, tout le monde veut faire du mérite, mais presque personne ne veut abandonner le démérite. En fait, ces deux choses sont inséparables.

Luang Por disait que la volonté d'accumuler des mérites sans la détermination d'abandonner les actions nuisibles du corps, de la parole et de l'esprit, démontrait un manque de compréhension de ce qu'était réellement le mérite, de ce qui le soutenait et de ce qui l'affaiblissait. Il expliquait souvent ce point en utilisant le mot "*kusala*", généralement traduit en français par "sain" ou "habile" (et considéré par la plupart des bouddhistes laïcs thaïlandais comme un synonyme de "mérite"). En fait expliquait Luang Por, *kusala* était un facteur de sagesse nécessaire pour guider l'accomplissement d'actes méritoires. Sans ce type de sagesse les gens pouvaient devenir trop préoccupés par les récompenses anticipées de leurs bonnes actions ou être influencés par le désir d'être loués ou d'avoir une bonne réputation dans leur communauté. Un grand nombre d'entre eux se contenteraient de se prélasser dans les bons sentiments produits par leurs bonnes actions et ne verraient pas la nécessité de pénétrer plus avant dans les enseignements du Bouddha.

La sagesse était nécessaire pour éviter les problèmes. Sans savoir comment prendre soin de leur esprit, le bon karma qu'ils avaient créé serait vulnérable à la corruption.

Faites des mérites afin de réduire progressivement la souffrance de votre esprit. Pour ce faire, vous devez, en même temps, développer des qualités saines dans votre esprit... Le mérite en lui-même est comme de la viande ou du poisson frais. Si vous le laissez trop longtemps, il va pourrir. Si vous voulez le conserver longtemps, vous devez le saler ou le mettre au réfrigérateur. Lorsque vous faites du mérite, continuez à réfléchir. Je veux dire par là que vous utilisez votre intelligence ou votre sagesse pour détruire les souillures.

Pour expliquer la fonction discriminante de l'esprit qui était nécessaire, Luang Por faisait une analogie avec les mathématiques. L'expression "faire du mérite" renvoie à l'idée dominante selon laquelle le mérite est simplement quelque chose que l'on crée ou que l'on accumule. Selon lui, cette idée est simpliste :

C'est un peu comme en mathématiques où il faut utiliser différentes méthodes : multiplier, ajouter, soustraire et diviser pour obtenir la juste somme.

L'erreur des gens, disait-il, est de vouloir ajouter et multiplier : "Ils ne soustraient pas et ne divisent presque jamais". En fait, c'est la soustraction et la division "qui apportent une légèreté à l'esprit". Ce que Luang Por voulait dire, c'est que lorsque le "mérite" est compris comme dépendant d'une érosion intérieure de la souillure, alors les faiseurs de mérite ressentaient un sentiment de légèreté chaque fois qu'ils se libéraient du fardeau de la préoccupation de soi. Lorsque la motivation était orientée vers l'obtention d'une récompense céleste ou l'amélioration de son statut dans la société, la volonté de s'enrichir s'ajoutait au poids à porter au lieu de le réduire. Luang Por revenait souvent sur ce thème du port d'un fardeau et de la dépose d'un fardeau. Il disait que si vous étiez en voyage et que vous ne cessiez d'empiler de nouveaux gains sur votre dos, vous finiriez par vous effondrer. Il fallait savoir quand en déposer.

Partager les choses. Si vous recevez un gros morceau, donnez-en une partie et il sera plus léger ; si vous gardez le tout, ça sera lourd à porter.

La pratique de la générosité était l'un des facteurs les plus importants qui faisaient mûrir l'esprit et le rendaient prêt à des formes plus profondes de renoncement, comme on pouvait le voir dans les nombreuses vies antérieures du Bouddha.

S'entraîner à donner est comme apprendre à marcher. Augmentez progressivement la quantité. Commencez par les choses matérielles et au fur et à mesure que le pouvoir de donner se renforce, vous serez capable d'abandonner [l'attachement aux] états mentaux, aux choses immatérielles, aux affaires du cœur et de l'esprit et en fin de compte, d'abandonner l'avidité, la haine et l'illusion.

Le point sur lequel Luang Por revenait sans cesse était que le mérite ne pouvait être mesuré par les bonnes actions elles-mêmes, mais par l'esprit avec lequel elles étaient accomplies. À chaque fois que l'esprit est rempli de la Vue Juste, des qualités vertueuses et du bonheur de leur présence, disait-il, l'esprit est un mérite :

Si l'esprit est doté de mérite, alors chaque fois que vous “faites du mérite”, il sera toujours plein de joie. Il n'y a pas besoin de célébrer, pas besoin de le faire savoir ou de le faire voir à qui que ce soit, pas besoin de quoi que ce soit de ce genre ; il y a juste l'énergie de l'esprit qui croit fermement au bien.

Une action malsaine ne devient pas malsaine simplement parce que tout le monde croit qu'elle l'est. Il s'agit d'un principe universel, indépendant de la perception humaine. De même, une bonne action porte ses fruits même si elle n'est pas reconnue comme “bonne” par la communauté.

Les Êtres Nobles accomplissent de bonnes actions. Où qu'ils soient, ils pratiquent. Même si d'autres personnes nient que ce qu'ils font est bon, la bonté est là néanmoins. Lorsque quelqu'un fait quelque chose de mal, peu importe à quel point les autres peuvent dire que c'est bon, ce n'est toujours pas bien.

Faire des offrandes à un monastère, c'était soutenir le bouddhisme, mais les bouddhistes laïcs ne devaient pas considérer que le bouddhisme se trouvait en dehors d'eux-mêmes ou était la propriété du Sangha. Avec la sagesse, cultiver sa propre vie et cultiver le bouddhisme ne sont pas des

choses différentes, car il n'y a pas de bouddhisme en dehors de l'esprit des pratiquants bouddhistes.

Lorsque les gens ignorants souffraient, ils se mettaient en colère ou déprimaient, ou cherchaient à oublier leur douleur par des plaisirs sensuels. Moins insensés étaient ceux qui choisissaient de "faire des mérites" afin de réjouir leur esprit et d'apporter un peu de bonté dans leur vie. Néanmoins, s'ils ne cherchaient pas les causes de leur souffrance et ne s'efforçaient pas de les éliminer, faire des mérites n'était qu'un remède superficiel.

Le mérite et son opposé, le démérite, ne sont pas des entités mesurables. Ils ne se trouvent pas dans les actions. Ce sont des noms d'états d'esprit, que chacun doit identifier pour lui-même.

Si vous méditez et examinez à l'intérieur de vous jusqu'à ce que vous atteigniez le cœur lui-même, vous verrez que la méchanceté fait référence aux mauvaises choses de votre esprit et le mérite fait référence aux bonnes et nobles choses. La méchanceté est une détresse intérieure. Si vous portez votre attention à l'intérieur, vous verrez le mérite et le mal, la détresse et le bonheur, par vous-même.

Pour que notre vie soit complète, nous avons besoin de deux sortes d'yeux. Les yeux physiques voient mais de manière incomplète. Ils peuvent voir les arbres et les montagnes, etc., mais ils ne voient pas le bien et le mal. C'est comme les phares d'une voiture. Pensez-vous que ce sont les phares qui voient la route ? Le même principe s'applique. La conscience qui connaît la valeur des choses se trouve dans le cœur. Nous devons ramener les choses vers l'intérieur, avoir un œil intérieur.

Cet œil intérieur devait être formé et éduqué pour contrer la tendance de l'esprit à être trompé par les impressions des sens.

Si nous n'avons que les yeux externes, nous serons continuellement trompés. Nous verrons des choses factices comme réelles, des choses peu attrayantes comme attrayantes, des choses mauvaises comme bonnes.

Luang Por utilisait souvent cette analogie simple de l'œil spirituel ou céleste intérieur qui devait compléter les yeux corporels extérieurs. Ce concept était familier à ses auditeurs : tout le monde savait que lorsque Kondañña, le premier disciple du Bouddha, avait atteint le stade initial de l'éveil, on avait proclamé qu'il avait acquis "l'œil du Dhamma".

Vous avez un corps et un esprit - tout ce dont vous avez besoin. Ne vous mettez pas à courir après un dieu ou après quoi que ce soit d'autre. N'allez pas chercher ailleurs. Examinez, enquêtez pour voir si en ce moment il y a mettā dans votre esprit, s'il y a de la compassion, s'il y a de la joie sympathique, s'il y a de l'honnêteté, s'il y a une Vue Juste, s'il y a une vue erronée. Regardez votre esprit. Même si vous dites quelque chose de tout à fait faux, si votre intention est bonne, alors ce n'est pas faux. Quoi que vous fassiez, regardez votre intention. Si votre intention n'est pas souillée, alors il n'y a pas de faute.

RENAISSANCE

Ceux qui ont grandi dans des cultures dominées par les grandes religions monothéistes ont tendance à supposer que toutes les allégeances religieuses sont fondées sur la croyance en un ensemble fondamental et unique de dogmes. Le bouddhisme, cependant, n'insiste pas sur ce type de croyance. En fait, la renaissance, souvent identifiée comme un dogme bouddhiste déterminant par les non-bouddhistes, est probablement la caractéristique des enseignements qui est la plus controversée parmi les bouddhistes modernes. Néanmoins, chaque fois qu'il y a un doute, on a tendance à vouloir qu'une figure d'autorité le dissipe. Un jour, un laïc venu visiter Luang Por avec ce désir d'une réponse définitive à la question de la renaissance reçut une réponse qui le déconcerta :

Question : Y a-t-il vraiment une vie après celle-ci ?

Luang Por : Si je vous le dis, me croirez-vous ?

Question : Oui, maître

Luang Por : Alors vous seriez fou.

Luang Por poursuivit en expliquant qu'il est insensé de fonder une croyance indiscutable sur les paroles d'un autre. Tant que les croyances sont basées sur des ouï-dire, disait-il, la sagesse ne naîtra jamais. De telles questions sont impossibles à résoudre définitivement et sont une cause de discussions et de disputes sans fin.

Il donna une analogie :

Si vous me demandez : "Y a-t-il une vie future ?" Je vous demanderai alors : "Y a-t-il un lendemain ? Si c'est le cas, pouvez-vous m'y emmener ?" Non, vous ne pouvez pas. Même s'il existe, vous ne pouvez pas m'emmener le voir. S'il y a un aujourd'hui, alors il doit y avoir un lendemain. Mais ce n'est pas une chose matérielle que vous pouvez saisir et donner à quelqu'un pour qu'il la garde.

Luang Por rappelait à ses visiteurs que le bouddhisme ne consiste pas à croire des choses, mais à pénétrer la vérité de leur vie en ce moment présent :

En fait, le Bouddha ne nous a pas enseigné à rechercher ce degré de preuve. Il n'est pas nécessaire de s'attarder sur les doutes concernant l'existence ou non d'une vie future, ou la renaissance des gens, ce n'est pas le problème que vous devez résoudre. Vous n'avez aucune obligation de trouver une réponse à ces questions. Votre obligation est de vous comprendre dans le présent. Vous devez savoir si vous souffrez. Si c'est le cas, pour quelle raison ? C'est ce que vous devez savoir. Et qui plus est, la recherche de cette connaissance relève de votre responsabilité personnelle.

Le conseil était toujours de revenir au moment présent :

Le Bouddha nous a enseigné à considérer le présent comme la cause de toutes choses. Il est la cause de l'avenir. Une fois qu'aujourd'hui est passé, alors demain deviendra aujourd'hui. L'avenir ou le lendemain naît d'aujourd'hui. Le passé naît également du présent. Une fois qu'aujourd'hui est passé, il devient hier. C'est la cause de leur lien. Le Bouddha nous a donc enseigné à réfléchir à toutes les causes présentes, cela suffit, car si vous créez de bonnes causes dans le présent, le futur sera également bon, tout comme le passé. Plus important encore, si

vous mettez fin à la souffrance dans le présent, il n'est pas nécessaire de parler d'une vie future.

Cela, insistait Luang Por, était conforme à la façon dont le Bouddha lui-même enseignait. Comme dans la célèbre comparaison *, vouloir connaître tous les détails de la renaissance, c'est passer à côté de l'essentiel. C'est comme un homme à qui on aurait tiré une flèche et qui refuserait de la retirer avant qu'on lui ait expliqué toutes les caractéristiques de la flèche.

À l'époque du Bouddha, un certain brahmane se demandait ce qui arrivait aux gens après la mort. Il alla demander au Bouddha : "Si vous me dites s'il y a ou non une renaissance, je demanderai à être admis comme moine. Si vous ne pouvez pas ou ne voulez pas me le dire, alors je ne le ferai pas". Le Bouddha répondit : "Qu'est-ce que cela peut me faire que vous deveniez moine ou non ? C'est votre affaire, pas la mienne". Puis il dit : 'Que vous deveniez moine ou non, et qu'une personne naisse ou meure, qu'un mort renaisse ou non, si vous maintenez cette attitude, alors vous souffrirez pendant encore de nombreux éons. La chose correcte à faire est d'arracher la flèche (de la souffrance) dès maintenant'.

Les questions sur la renaissance, disait Luang Por, étaient basées sur des hypothèses erronées sur ce qu'est exactement la renaissance. En fin de compte, la vérité est que, bien qu'il y ait une renaissance, "personne ne naît et personne ne meurt". Mais une déclaration d'une telle profondeur ne peut être vraiment comprise que par celui qui a étudié et pénétré en profondeur la signification de l'impermanence, de la souffrance et du non-soi. La renaissance était l'un des sujets sur lesquels il disait : "Emportez mes paroles avec vous et réfléchissez-y. Considérez cela comme vos devoirs."

En Thaïlande, un dicton bien connu dit : "Le paradis est dans la poitrine, l'enfer dans le cœur". En d'autres termes, lorsqu'on éprouve une forte sensation agréable, c'est comme si on était transporté dans un royaume céleste ; inversement, lorsqu'on éprouve une forte sensation désagréable, c'est comme si on était transporté dans un royaume infernal. Certains enseignants bouddhistes radicaux ont poussé cette analogie plus loin,

* MN63

en rejetant les principes de base de la cosmologie bouddhiste et en enseignant que le plaisir et la douleur mentale actuels sont la véritable signification des termes “paradis” et “enfer”.

Luang Por ne partageait pas ce rejet de la compréhension littérale de la renaissance. Il utilisait cependant l’analogie du paradis et de l’enfer pour encourager ses disciples à examiner de plus près leurs actions :

De nos jours, vous connaissez toutes les histoires de gens qui tombent en enfer et montent au ciel, mais vous ne savez rien de vous-même. Quelqu’un qui est en bonne santé physique et mentale, qui ne fait pas de mal à lui-même ou aux autres et qui se sent à l’aise, cette personne réside dans un royaume céleste. Réfléchissez bien à ceci.

Quel que soit l’endroit où quelqu’un commet une mauvaise action, le Bouddha l’appelle “l’enfer”. Où est l’enfer ? Partout où le Bouddha a dit : “Ne fais pas ça. C’est mal.” Si vous faites cette chose, alors le mal se produit immédiatement. Ce mal a des conséquences désagréables, et ces conséquences désagréables vous font souffrir. Si vous souffrez, vous êtes tombé en enfer. L’enfer est l’environnement de votre souffrance.

Le “gardien de l’enfer” qui s’empare des gens fait référence aux résultats du mauvais kamma qu’ils ont commis. Le mal nous conduit à encore plus de mal. Ce gardien est partout. Ses yeux sont merveilleusement aiguisés. Quelles que soient vos actions, bonnes ou mauvaises, il les voit toutes, il les connaît toutes. Vos actions sont vos témoins, elles sont la preuve que vous laissez derrière vous ; rien n’est perdu, rien n’est oublié.

Mais Luang Por expliquait clairement qu’il ne niait pas l’existence des royaumes du ciel et de l’enfer en tant que tels, ni ne rejetait les représentations traditionnelles de ceux-ci. Il était nécessaire d’employer des images aussi percutantes pour représenter quelque chose qui dépasse le cadre de l’imagination humaine :

Si vous faites quelque chose de mal, vous obtenez de mauvais résultats. Vous devenez un être de l’enfer, ce qui est un supplice. Vous grimpez sur un arbre à épines et les épines vous transpercent, mais vous ne mourez jamais. Lorsque vous arrivez au sommet de

l'arbre, les corbeaux vous picorent la tête, et vous devez descendre. Vous descendez et il y a des chiens qui vous attendent pour vous mordre. Il n'y a pas de lieu de repos. Rien que de la souffrance. Cette façon de parler s'appelle "utiliser une métaphore pour enseigner". Est-ce vrai ? Oui. C'est vrai en tant que métaphore de choses qui ne sont pas des réalités matérielles. Par exemple, le "ciel" et "l'enfer" ne sont pas des lieux physiques tels qu'ils apparaissent dans les descriptions traditionnelles. Ces représentations sont des métaphores.

C'est comme si vous vouliez expliquer le goût du sel mais que vous vous trouviez dans un endroit sans sel. Vous posez donc une poignée de sable devant vous et vous décidez de l'appeler sel pour votre explication. A-t-il un goût salé ? Bien sûr que non, ce n'est pas vraiment du sel. Alors pourquoi prétendre que le sable est du sel ? Parce que l'endroit où vous vous trouvez n'a pas de sel. Vous le faites pour donner aux gens au moins une idée de ce qu'est le sel.

Mais si les descriptions imagées des autres royaumes ne sont que des approximations de la réalité, que reste-t-il de ce royaume humain ?

Êtes-vous vraiment humain ? Vous l'êtes dans un sens conventionnel. Si vous étiez vraiment humain, alors vous devriez posséder les vertus humaines telles que mettā, la compassion, la joie sympathique et vous devriez garder les cinq préceptes tout le temps. Voilà ce que signifie vraiment être humain : posséder toutes les vertus qui vous confèrent une humanité complète. L'humanité a des signes intérieurs. En tant qu'être humain, si toutes ces bonnes qualités ont mûri en nous, alors nous sommes pleinement humains. C'est là que réside notre humanité ; ce n'est pas que la naissance avec des yeux et des oreilles, des bras et des jambes, etc. nous rende automatiquement humains. Cela y ressemble, mais en fait, il s'agit d'une humanité contrefaite et non d'une véritable humanité. Une véritable humanité exige des vertus humaines, de ne pas causer de tort à soi-même ou aux autres, de posséder de bonnes qualités.

ÉCOUTER LE DHAMMA

Le Bouddha enseignait qu'écouter les discours du Dhamma est une grande bénédiction. En conséquence, une tradition s'est développée selon laquelle les bouddhistes laïcs qui se rendaient dans les monastères lors d'occasions importantes pour accumuler des mérites demandaient également à recevoir un enseignement formel de l'abbé. Au fil des siècles, cependant, les sermons en sont venus à jouer un rôle plus cérémoniel qu'instructif dans la vie des gens. Dans le nord-est de la Thaïlande, le moine s'asseyait sur le siège du Dhamma et lisait à partir d'un manuscrit sur feuille de palmier dans un style rigide et formel qui comprenait de nombreux mots en langue pāli inintelligibles pour l'auditoire. Comme on pouvait s'y attendre, la réaction la plus fréquente de l'auditoire était la somnolence. Même sans les mots en pāli, le thaï central, utilisé par les moines éduqués dans leurs sermons, était difficile à comprendre et rares étaient ceux qui pouvaient soutenir leur attention. La première fois que Luang Por a entendu un discours sur le Dhamma, alors qu'il était enfant, la croyance commune dans son village était que comprendre le sens du sermon n'était pas le but.

Quand j'étais enfant, mes parents et mes grands-parents se rendaient au monastère pour écouter le Dhamma les jours d'Observance. Ils y allaient pour accumuler des mérites. Le moine qui faisait le sermon parlait de tel ou tel sujet et ils ne comprenaient pas grand-chose à ce qu'il disait, mais ils écoutaient quand même, pour les mérites. Ils croyaient que le fait d'entendre le son de la voix du moine était méritoire.

Dans les situations informelles, les moines parlaient en dialecte et s'exprimaient directement. Mais dès qu'ils s'asseyaient sur le siège surélevé du Dhamma, ils adoptaient un ton hautain. Les moines de la forêt comme Luang Por ne faisaient pas cette distinction. Assis sur le siège du Dhamma, ils parlaient sans préparation, de la même manière terre à terre que dans la vie quotidienne. Il s'agissait d'une petite révolution dans la propagation du Dhamma, qui ramenait la tradition à ses racines depuis longtemps oubliées.

Luang Por expliquait à ses disciples laïcs le type d'attention nécessaire pour tirer véritablement profit de l'écoute du Dhamma. Il enseignait que l'attitude face à un discours, les désirs et les attentes, la tranquillité d'esprit

des auditeurs contribuaient tous aux bénéfiques qu'ils en retiraient. Les auditeurs, disait-il, devaient adopter une attitude d'humilité et de respect envers le maître et l'enseignement.

Je vais maintenant vous donner un enseignement du Dhamma. Prêtez autant d'attention que si le Bouddha lui-même était assis en face de vous. Soyez attentif. Concentrez votre esprit. Fermez les yeux et asseyez-vous confortablement.

Mais pas trop confortablement.

Si vous écoutez le Dhamma pour en tirer des mérites, vous vous assoupirez. Dès que vous commencerez à vous sentir heureux et confortable, la somnolence viendra. Lorsque vous êtes somnolent, vous ne savez pas ce qui est dit. Quand vous ne savez pas ce qui est dit, vous n'apprenez rien.

L'accumulation de mérites doit toujours être accompagnée de kusala, le facteur de la sagesse, la conscience de ce qui mène à l'éveil et de ce qui l'en éloigne.

Écouter le Dhamma devrait accroître votre intelligence. L'intelligence est kusala. Kusala et le mérite sont différentes choses. Kusala vous réveille : il vous permet de savoir ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est bon et ce qui est mauvais, ce qui doit être abandonné et ce qui doit être cultivé. Le "mérite", quant à lui, consiste simplement à mettre plus de choses dans votre panier, à être confortable, à vous amuser. Ce n'est pas l'éveil. Ce n'est pas examiner le Dhamma.

Les bénéfiques provenant de l'écoute du Dhamma avec un esprit lucide, calme et en faisant preuve de discernement, étaient clairement visibles lorsque l'esprit était capable de retenir les enseignements en mémoire.

Le Dhamma est toujours présent dans votre esprit. Quoi que vous fassiez, vous pensez toujours au Dhamma, et le Dhamma vous protège. Par exemple, le moine a dit que vous deviez être patient, faire des efforts, ne pas être cruel, avoir un esprit sain ; si vous vous mettez en colère, endurez ! etc. Si vous y prêtez vraiment attention et que cela reste dans votre esprit, cela vous soutiendra. Même lorsque vous marchez sur la route, c'est là dans votre

esprit. Vous arrivez chez vous et l'un de vos enfants fait quelque chose qui vous agace. Au moment même où la contrariété surgit dans votre esprit, le Dhamma que vous avez entendu surgit avec elle, vous apprenant à endurer patiemment, à vous maintenir dans un bon état d'esprit, à lâcher prise. Il surgit en même temps que l'état mental et continue à vous enseigner. C'est pour ces raisons que le Bouddha disait que le Dhamma nous protège et nous empêche de tomber dans les mauvaises voies.

L'ATTENTION

Appamāda, couramment traduit par “attention”, est l'une des principales vertus bouddhistes. Ce terme a également été traduit par “esprit inlassable” et “vigilance constante”. Il implique de garder constamment à l'esprit le travail à accomplir et le peu de temps qu'il reste pour le faire. La vigilance est l'antidote de la complaisance. Elle fut le sujet de la dernière exhortation du Bouddha et a joué un rôle prépondérant dans les enseignements des grands maîtres bouddhistes à travers les âges, y compris ceux de Luang Por Chah.

Sachez ce que vous devez faire et ce que vous devez poser et abandonner. Apprenez à avoir un esprit tranquille et à faire l'expérience du calme lucide. Apprenez à empêcher votre esprit de créer de la souffrance. C'est la voie de la personne sage dans ce monde. Prenez la ferme résolution de pratiquer d'une manière adaptée à cette naissance humaine. Ne gaspillez pas votre vie.

Luang Por exhortait ses auditeurs à prendre conscience de la grande valeur de leur naissance humaine. Ils devaient s'appliquer à abandonner les qualités malsaines de leur esprit et à développer les qualités saines pendant qu'ils le pouvaient encore. Il n'était pas possible de tricher sur le dur labeur requis en tournant son esprit vers les questions spirituelles juste avant la mort et ainsi gagner un ultime passage vers un royaume céleste.

Certains anciens disent que lorsqu'une personne est sur le point de mourir, il faut lui murmurer à l'oreille le mantra “Buddho Buddho Buddho”. Mais à quoi cela sert-il ? Quelqu'un qui est sur le point d'être placé sur un bûcher d'incinération, que va-t-il

savoir de Buddho ? Pourquoi les gens n'apprennent-ils pas le Buddho quand ils sont encore jeunes ? Ils sont là, leur respiration s'arrête et reprend, ils appellent leur mère, et vous leur chuchotez "Buddho" à l'oreille. Pourquoi se fatiguer pour rien ? Ne vous en donnez pas la peine, vous ne faites que les rendre plus confus.

SĪLA

Dans ses discours du Dhamma aux bouddhistes laïcs, Luang Por revenait sans cesse sur l'importance fondamentale de la sīla. Il expliquait les préceptes de manière très détaillée, le raisonnement qui les sous-tend, l'intérêt de les respecter, les inconvénients de ne pas le faire.

Un sage sentiment de honte et la crainte des conséquences de ses actes, ces deux choses, appelées *lokapālas*^{*}, protègent les êtres sensibles.

Développant l'enseignement du Bouddha selon lequel l'observance des cinq préceptes est la cause fondamentale de la renaissance dans le royaume humain, Luang Por, revenant à un thème favori, disait que c'est seulement en observant les préceptes que nous devenons vraiment humains dans cette vie :

Si les gens manquent de sīla pendant un jour, alors pour ce jour ils ne sont pas pleinement humains. Si les gens sont sans sīla pendant un an, alors pour cette année ils ne sont pas pleinement humains. Ce n'est que lorsque le sīla est pur que les gens sont complètement, pleinement humains.

Le Dhamma ne pouvait se manifester que si la vie dans le monde était menée dans des limites sages. Sans sīla, les gens n'auraient pas le respect de soi nécessaire pour s'appliquer à la pratique du Dhamma. Luang Por observait qu'ils avaient honte de rencontrer des moines, craignant

^{*} Littéralement : "protecteurs du monde". Ce terme fait référence aux avantages personnels et sociaux qui découlent de ce sage sentiment de honte (*hiri*) et de la crainte des actes répréhensibles (*ottappa*), sans lesquels la moralité serait sans fondement et le monde plus vulnérable.

que l'écoute des enseignements sur le Dhamma ne leur rappelle douloureusement leurs lacunes.

Le Bouddha enseignait que, bien que sīla soit une qualité intérieure de retenue, cette qualité est entretenue par le respect des préceptes. L'importance accordée aux préceptes peut être mesurée par le fait que presque toutes les cérémonies du bouddhisme Theravada commencent par une demande formelle de la communauté laïque au moine le plus éminent présent, de leur "donner" les refuges et les cinq préceptes. Pour ce faire, le moine fait répéter à son auditoire les refuges dans le Bouddha, le Dhamma et le Sangha, puis les préceptes après lui, un par un. La formule pour "prendre" chaque précepte n'implique pas de faire des vœux, mais de s'engager à éduquer sa conduite et sa parole sous la forme suivante : "Je m'engage à suivre la règle d'entraînement de m'abstenir de...".

Peut-être pour une majorité de personnes dans le monde bouddhiste, cette courte cérémonie est rarement plus qu'un rituel : la plupart des participants n'ont pas vraiment l'intention de respecter tous les préceptes une fois la cérémonie terminée. Pour eux, l'enseignement du Bouddha selon lequel la vertu accroît l'acquisition de mérites était en fait une croyance selon laquelle la cérémonie de demande des préceptes agit comme un rituel de purification précédant l'offrande d'aumônes, etc. et amplifie tout bon kamma résultant de cette offrande.

Mais pour ceux qui souhaitent réellement vivre selon les préceptes, une demande formelle de la part d'un moine qu'ils respectent peut constituer un renouvellement de leur engagement envers ces derniers. Dans le cas où la cérémonie est conduite par un moine comme Luang Por Chah, l'autorité morale et spirituelle du moine peut donner à la cérémonie un pouvoir particulièrement contraignant. Luang Por soulignait que l'essence du sīla était l'intention de s'abstenir :

Au moment où l'on détermine de garder les préceptes, alors sīla surgit immédiatement. C'est l'intention qui est sīla. Si vous comprenez la question de cette façon, alors votre sagesse deviendra vaste.

En une autre occasion, il enseigna aux laïcs trois façons de garder les préceptes :

Dans le premier cas, vous demandez les préceptes à un moine. Dans le second, vous vous abstenez par vous-même : vous connaissez tous les préceptes et vous prenez la résolution de les respecter. Le troisième cas est le *sīla* absolu des Êtres Nobles. Ici, l'intention est de s'abstenir une fois pour toutes : "Quelle que soit l'action mauvaise par le corps ou la parole, j'y renoncerai à partir de ce jour." C'est une *sīla* décisive. Les Êtres Nobles ont ce genre de *sīla*. Une constante pleine conscience protège leur esprit. Ils veillent sur eux-mêmes tout le temps. Ce sont les trois voies par lesquelles *sīla* peut surgir. Toutes trois peuvent constituer un fondement pour *Nibbāna*

L'un des disciples laïcs de la première génération résuma comment elle comprenait les enseignements de Luang Por sur les préceptes :

"Luang Por nous a enseigné à respecter les cinq préceptes. Même si, au début, ils étaient souillés de temps en temps, il nous disait quand cela arrivait il fallait essayer de prendre un nouveau départ.

"Pour le premier précepte, il nous a dit de ne pas prendre la vie des êtres vivants ou de leur causer de la souffrance parce que faire cela est mal et aura des résultats néfastes.

"Le deuxième précepte signifie s'abstenir de voler ou de tricher. Si quelqu'un nous volait quelque chose, nous serions remplis de tristesse et de regret. Comme les autres personnes ont les mêmes sentiments que nous, nous ne devons pas les voler.

"Le troisième précepte signifie s'abstenir de pratiquer l'adultère, ne pas être infidèle. Si ce précepte est enfreint, cela entraîne des disputes et des récriminations. Les couples deviennent soupçonneux et se méfient l'un de l'autre.

"Le quatrième précepte concerne le mensonge et la tromperie. Si vous mentez et trichez, cela vous rabaisse. Personne ne veut vous fréquenter. Personne ne respecte ce que vous dites, et personne ne prête attention à vos paroles.

"Le cinquième précepte signifie s'abstenir de boire de l'alcool. L'alcool rend l'esprit irréflecti, imprudent et insouciant et fait oublier ce qui est bien et mal. L'alcool peut conduire à toutes sortes de mauvaises

actions. Lorsque les gens sont ivres, leur comportement ressemble à celui d'un fou ; toutes les manières et la dignité d'une personne bien élevée disparaissent.”

Luang Por enseignait que sans *sīla*, les familles ne connaîtraient jamais la paix et l'harmonie. Il y aurait continuellement des querelles et des tourments. Le respect des préceptes était le fondement indispensable d'une vie familiale heureuse et épanouie, comme le rappelle l'un des disciples laïcs du monastère :

“Il nous a enseigné à travailler dur, à cultiver du riz, à planter des jardins potagers et des vergers, à faire pousser des piments et des aubergines, puis à vendre nos surplus au marché. Nous avons ainsi l'argent nécessaire pour acheter ce que nous voulions. Le poisson n'était pas cher et nous pouvions l'acheter au marché, ce qui nous évitait d'aller pêcher, ce qui non seulement nous prenait beaucoup de temps que nous aurions pu utiliser pour d'autres travaux, mais produisait aussi un mauvais kamma. Ces conseils étaient pratiques et judicieux pour nous tous”.

Autrefois, les villageois consacraient toutes leurs terres à la culture du riz. En raison de la pauvreté des sols, ils les laissaient en jachère pendant des mois. Luang Por leur conseilla de changer leurs habitudes.

“Nous ne savions pas comment cultiver des fruits ou des légumes. Mais quand Luang Por est venu à Wat Pah Pong, il nous a expliqué comment cultiver des légumes, comment planter des vergers. Il nous a rendus plus conscients des possibilités. Nous sommes devenus plus travailleurs et nous avons développé ensemble les qualités extérieures et intérieures. C'était une grande amélioration. Et ce n'était pas si difficile. Ceux qui parvenaient à garder les cinq préceptes tout le temps étaient heureux, sans détresse et trouvaient cela très bénéfique.”

En énumérant les bienfaits de *sīla*, Luang Por citait parfois l'étymologie (quelque peu fallacieuse) figurant dans *Le chemin de la pureté (Visuddhimagga)*. Après avoir affirmé que le mot *sīla* et *sacca* (intégrité) sont synonymes, il disait que “*sīla*” signifie aussi “*sīlā*”, ou “pierre”. De même qu'une pierre jetée dans l'eau s'enfonce dans le sol solide qui se trouve en dessous, *sīla* ajoute de la gravité à l'attitude d'une personne. Ses avantages comprennent également une autorité morale qui permet de ne pas avoir peur dans les assemblées publiques.

Si vous possédez le sīla, si vous ne créez aucun mauvais kamma par le corps, la parole ou l'esprit, vous pouvez parler sans appréhension, vous exprimer sans crainte, agir et parler avec courage dans les affaires importantes. Vous n'avez peur de personne, vous n'êtes pas effrayé par qui que ce soit. Les personnes morales n'ont pas peur dans leur communauté, et n'ont pas peur au moment de la mort. Lorsque vous n'avez rien fait de mal, ou si vous l'avez fait, que vous avez maintenant abandonné cette action et qu'il n'y a aucune raison pour avoir des remords - l'esprit est serein.

Le respect des préceptes n'est pas une fin en soi. Cela crée les conditions pour le développement de la pratique de la méditation.

Lorsque vos actions et vos paroles sont impeccables, l'esprit se calme et si vous pratiquez la méditation, la concentration naît facilement. L'esprit est dans un état de mérite, dans un état sain, car il ne se préoccupe pas des actions passées.

Pendant les trois mois de la retraite monastique des pluies, Luang Por encourageait la communauté laïque à accorder une attention particulière aux préceptes. Un disciple âgé se souvient bien de ses conseils :

“Il nous disait de rassembler un certain nombre de petites pierres et de développer une sorte de méditation sīla. Chaque fois que nous rentrions du travail, il nous disait de passer en revue nos actions et si nous avions enfreint un précepte, de mettre une petite pierre sur une pile. À la fin de la Retraite des Pluies, nous devions compter combien de pierres il y avait dans la pile, combien de fois nous nous étions fourvoyés et ensuite aller lui faire un compte-rendu.

“Il disait qu'en tant que laïcs, nous devons tous essayer de respecter les cinq préceptes de manière pure. Si nous avons sīla, alors nous nous sentons tranquilles et heureux, nos familles sont exemptes de détresse et d'agitation et nous vivons en harmonie et en amitié avec nos voisins comme s'ils étaient notre propre chair et notre propre sang. Il nous disait d'être honnêtes et moraux, que si nous gardions purement les cinq préceptes, la richesse [irréprochable] suivrait. Si notre sīla était rompue, souillée ou défectueuse, alors notre richesse commencerait à s'éroder.”

Certaines personnes étaient inspirées par les discours de Luang Por mais se décourageaient rapidement en essayant de vivre selon ses conseils. Il raconta l'histoire d'un certain homme d'affaires chinois qui revint au monastère quelques jours après avoir formellement demandé les trois refuges et les cinq préceptes, l'air désesparé. Après s'être prosterné trois fois, il bafouilla :

“Luang Por, je suis malade depuis trois jours, depuis que j'ai reçu de vous les refuges et les cinq préceptes. Ma femme se plaint, elle n'arrête pas de dire que c'était une mauvaise idée. Je ne sais pas comment je vais faire pour vivre si les préceptes me rendent malade comme ça. Je suis venu les rendre.”

Luang Por, amusé, répondit :

Ah ! J'ai entendu dire que cela s'était produit à l'époque du Bouddha et je pensais que ce n'était qu'une histoire. Vous ne pouvez pas me rendre les préceptes. Ils ne m'appartiennent pas. Ils appartiennent au Bouddha. Vous devez les lui renvoyer. Donnez-lui encore un peu de temps.

Le laïc ne revint pas. Quelque trois ans plus tard, Luang Por le rencontra et lui demanda s'il avait surmonté ses doutes sur les préceptes. Le laïc sourit fièrement et dit que oui, il avait surmonté ses doutes et que maintenant il ne vacillait plus, quoi qu'on dise. Luang Por le félicita :

Maintenant, vous êtes un véritable être humain.

NE PAS NUIRE

Le premier des cinq préceptes incarne l'obligation morale centrale du bouddhisme : Ne pas nuire. Les visiteurs de la Thaïlande peuvent s'étonner qu'un si grand nombre de bouddhistes thaïlandais ne semblent pas s'engager à respecter cet enseignement bouddhiste fondamental de la non-violence universelle. L'une des raisons avancées pour expliquer cette anomalie est que la pêche et la chasse ont joué un rôle vital dans les communautés thaïlandaises pendant des milliers d'années avant l'adoption du bouddhisme. Un régime alimentaire à base de riz et de poisson a survécu au changement d'affiliation religieuse et ahimsā, l'idéal de la non-violence comme idéal non négociable, n'a jamais vraiment tenu.

Une justification courante parmi les villageois de l'Isan était que c'est une chose bien et noble de ne pas tuer, mais qui n'est vraiment possible que pour les moines et les personnes riches qui n'ont pas à se battre pour survivre dans un monde dur. D'autres hochent la tête et blâment leur kamma.

Luang Por était familier avec la vie des villageois et comprenait leurs valeurs et leur façon de penser. Il reconnaissait leurs préoccupations et ne leur imposait pas des exigences démesurées. Il savait que s'il le faisait, beaucoup cesseraient tout simplement de venir au monastère, gênés de ne pouvoir suivre ses conseils. En ce qui concerne le premier précepte, il expliquait que si le fait de tuer ou d'ordonner de tuer des êtres vivants constituait une transgression manifeste du précepte, l'acte d'acheter du poisson au marché ne créait pas de mauvais kamma grave.

Cette interprétation de l'enseignement n'est pas incontestée dans les communautés bouddhistes. Il existe un argument selon lequel l'achat de poissons déjà tués augmente la probabilité que d'autres poissons soient tués à l'avenir et est donc contraire à l'éthique. La déclaration du Bouddha dans un sutta des Discours numérotés (AN 4.264), selon laquelle le niveau le plus élevé de pratique du premier précepte inclut "ne pas approuver ou faire l'éloge de tuer". Cependant, Luang Por Chah (et la plupart des enseignants Theravada) ne considérait pas l'achat de viande comme un maillon suffisamment fort de la chaîne menant à la mort des créatures pour qu'il soit kammiquement significatif et donc inacceptable pour les bouddhistes laïcs. Luang Por poursuivait une longue tradition en considérant le renoncement à tuer ou à ordonner de tuer des créatures comme une norme légitime et réalisable pour les communautés bouddhistes rurales.

Bien que Luang Por n'ait pas encouragé le végétarisme, il critiquait vivement la mise à mort d'êtres vivants pour l'alimentation. Lorsqu'il visita pour la première fois le monastère de Chithurst dans le West Sussex, en Angleterre, en 1979, Luang Por fut très impressionné par la vue des lapins sauvages qui couraient sur la pelouse derrière le temple, tôt le matin. Il remarqua ironiquement que ce n'était pas un spectacle qu'il s'attendait à voir en Thaïlande. À son retour à Wat Pah Pong, le récit des lapins de Chithurst, libres et intrépides, épargnés par les villageois locaux, rejoignit la liste de ses anecdotes habituelles. L'enseignement sous-entendu était que si un pays non bouddhiste et mangeur de viande

pouvait s'abstenir de chasser et de manger des animaux sauvages, alors pourquoi pas nous, bouddhistes ?

Si cela se passait ici, il ne resterait plus de ces lapins que des petites crottes séchées.

Ici, et dans d'autres occasions de ce genre, Luang Por s'exprimait de manière à stimuler le *hiri*, le sentiment de honte sage, en soulignant, souvent avec humour, l'écart entre les valeurs professées par ses auditeurs et leur comportement réel et en leur rappelant qu'il était en leur pouvoir de changer.

Dans ses discours publics, Luang Por se concentrait sur les formes les plus flagrantes de meurtre. Il était depuis longtemps d'usage d'abattre des animaux pour nourrir les invités lors de grandes cérémonies, qu'il s'agisse d'un mariage, de funérailles ou même d'une ordination temporaire. Luang Por rappelait aux gens l'importance de ce premier précepte :

Si tout le monde respectait ce précepte, le pays ne serait pas dans un tel tourment, le monde ne serait pas dans un tel tumulte... Le Bouddha a interdit de prendre la vie en commençant par les fourmis et les insectes, car si vous êtes capable de tuer des fourmis et des insectes, vous êtes capable de tuer des rats et des oiseaux, des canards et des poulets, du bétail, des chevaux et des éléphants. Si vous pouvez tuer des chevaux et des éléphants, vous avez en vous la capacité de tuer un être humain et, finalement, vous êtes capable de tuer un arahant, c'est un genre de progression. C'est pourquoi le Bouddha a interdit toute forme de meurtre : vous ne devez tuer aucune créature, pas même une fourmi ou un insecte... En fin de compte, les personnes sages cherchent un moyen de sortir du monde, de faire le moins de mauvais kamma possible jusqu'à ce qu'elles puissent arrêter d'en faire entièrement.

Por Nudaeng est l'un de ceux qui ont accepté la logique de Luang Por et ont renoncé à prendre la vie.

“Il nous a enseigné, à nous laïcs, à nous abstenir de prendre la vie, à gagner notre vie de manière honnête. Mais la plupart des laïcs restaient bloqués sur ce précepte, y compris moi. Comme nous vivions à la campagne nous nous disions tous : “Si nous ne prenons pas la vie,

qu'allons-nous manger ?" Dans mon esprit, je voulais défendre ce point. Si tout ce que nous offrions chaque jour aux moines pour accompagner leur riz était de la sauce pimentée, tous les moines ne quitteraient-ils pas le monastère ? Mais Luang Por avait la sagesse nécessaire pour nous sortir de nos illusions. Il donnait l'exemple des fonctionnaires et des marchands chinois. Il disait : "Ils ne cultivent pas de riz, alors comment se fait-il qu'ils en mangent tous les jours ? Et les ustensiles que vous utilisez, les pots, les assiettes, etc., savez-vous les fabriquer vous-mêmes ? Savez-vous fabriquer un crachoir ? Si vous ne savez pas le faire, alors comment se fait-il que vous possédiez ces choses ? Comment les avez-vous obtenues ? Vous devez trouver une solution avec sagesse. Si vous ne prenez pas la vie, vous devez utiliser votre intelligence pour trouver une autre méthode. Il n'est pas toujours nécessaire de tuer pour manger de la viande. Les personnes sages doivent trouver un moyen habile d'éviter la création de mauvais kamma. Vous devez vous abstenir d'actions malsaines du corps, de la parole et de l'esprit, car cela aura des conséquences néfastes". J'ai considéré ce qu'il disait et j'étais d'accord avec son raisonnement."

Por Am était un disciple qui avait soudainement changé d'avis.

"J'étais en train de pêcher à l'étang de Kham. Ma femme était assise en train de préparer le repas dans la cuisine et je triais les poissons. Soudain, sans prévenir, une pensée m'est venue à l'esprit : "Il y a tellement de vies ici. Il ne s'agit pas de dizaines de milliers, mais de centaines de milliers de vies que j'ai retirées de cet étang. Et moi, je ne suis qu'une seule vie. Alors j'ai dit à ma femme : "Qu'est-ce que tu en penses ? Toutes ces créatures doivent mourir à cause de nous deux." Et elle m'a dit : "C'est toi qui vois. Comme tu veux." Deux ou trois jours plus tard, c'était le jour de l'Observance, et je suis allé au monastère pour me déclarer officiellement disciple laïc. Luang Por m'a demandé si je pouvais m'abstenir de prendre la vie, et j'ai dit oui.

Luang Por : Pendant combien d'années ? Durant toute votre vie ?

Por Am : Non maître.

Luang Por : Pourquoi pas ? Alors, combien d'années ?

Por Am : J'aimerais demander trois ans.

Luang Por : Pourquoi une période aussi courte ?

Por Am : Si je souffre plus que maintenant ou si tout reste pareil, ou si je ne suis pas heureux, je demanderai à être déchargé de mon vœu.

Luang Por : Très bien. Si c'est ce que vous voulez. Veillez bien sur le précepte. Si vous n'y arrivez pas, alors ce sera la fin de tout ça.

Por Am : Après ça, j'ai renoncé à prendre la vie. J'ai planté de la canne à sucre au milieu de la forêt. Ce qui est étrange, c'est que j'avais un chien qui aimait chasser les cerfs-souris et les ramenait dans sa gueule. J'ai passé trois ans comme ça. Et j'ai fini par respecter le précepte pour le reste de ma vie.

L'esprit, sinon la lettre, du premier précepte s'étend aux mauvais traitements infligés aux animaux. Un homme demanda à Luang Por ce qu'il pensait du fait qu'il gardait une colombe dans une cage.

Je dirais que laisser partir la colombe serait la meilleure chose à faire. Vous l'avez enfermée dans une cage alors qu'elle n'a rien fait de mal. Essayez d'imaginer ce que ça fait. Supposez que quelqu'un vous capture, vous mette dans une cage, vous donne à manger et à boire, des vêtements et un endroit pour dormir et vous fasse manger et excréter dans cette cage. Seriez-vous heureux ? Aimerez-vous cela ? Remercieriez-vous votre ravisseur pour cela ? Ou comment vous sentiriez-vous ? Vous pouvez probablement imaginer...

Luang Por disait qu'heureusement que les autres espèces d'êtres vivants ne connaissent pas les langues humaines sinon :

Ils nous gronderaient, nous maudiraient et essaieraient de nous déchiqueter. Ils iraient manifester devant une cour d'appel. C'est comme s'ils avaient été piégés et punis pour quelque chose qu'ils n'ont pas fait.

LA PAROLE JUSTE

Le chemin entre le cerveau et la langue est si court que s'abstenir de parler à tort et à travers est un défi majeur, surtout dans des environnements

agités et éprouvants. Le quatrième précepte traite de l'abstention de tout mensonge délibéré, le type de mauvaise parole le plus nuisible sur le plan kammique. Mais pour les pratiquants du Dhamma, cela n'est considéré que comme la norme minimale ou la ligne de fond de la retenue. La Parole Juste exige également l'effort d'abandonner les discours durs et qui sèment la discorde, et le plus difficile de tous, les bavardages et les ragots.

Faites attention à vos paroles. Dites des paroles vraies, dites des paroles qui sont utiles à celui qui les écoute. Ne parlez pas avec dureté et n'utilisez pas de mots grossiers. Soyez attentif à ce que vous dites. Faites en sorte que votre discours soit adapté à l'auditeur, pour que, lorsque vous aurez fini de parler, vous et l'auditeur soyez tous deux satisfaits de ce qui a été dit.

ALCOOL

Le cinquième précepte, qui exige le renoncement à l'alcool (et par extension à toutes les autres drogues addictives qui ont des effets similaires sur la boussole morale de l'esprit) est probablement le précepte le moins populaire parmi les bouddhistes laïcs de Thaïlande. Luang Por faisait remarquer un jour que certaines personnes se sentent possessives à l'égard de leur mauvais kamma et ont peur d'en être séparées. Il considérait que les personnes qui boivent de l'alcool ou se droguent sont des exemples clairs d'une défaillance particulière de l'intelligence : ne pas vouloir les résultats du mauvais kamma, mais créer continuellement les causes de ce dernier et négliger les causes du bien. Il se souvient d'avoir essayé de persuader un gros buveur d'arrêter de boire et l'homme était aussi désespéré que si on lui demandait d'abandonner ce qu'il avait de plus cher au monde. Luang Por se souvient que, pour une fois, les mots lui manquaient lorsque l'homme s'est mis à gémir : "Oh non ! Grands dieux ! Juste un an ! Un an de plus !"

Malgré ce précepte, la consommation d'alcool est endémique dans la société thaïlandaise. Luang Por se souvient d'une rencontre qui eut lieu dans un train de nuit :

Deux hommes sont venus vers moi en trébuchant. L'un d'eux a dit : 'Luang Por, donnez-moi du Dhamma !'. Je les ai regardés. Leurs yeux étaient vaseux. Je ne sais pas avec quoi ils étaient intoxiqués, mais ils étaient là à demander le Dhamma. Je leur ai

dit : 'Ne construisez pas encore votre maison. Aplanissez d'abord le terrain.' L'un d'eux était confus : 'Je ne comprends pas ce que vous voulez dire'. Je lui ai dit : ' Si vous en avez l'occasion, allez à Wat Pah Pong... . Ce sera facile d'écouter le Dhamma là-bas. Vous serez capable de bien l'écouter. Aujourd'hui, l'occasion, l'environnement et l'auditoire ne sont pas propices.'

Enseigner le Dhamma à une personne inapte à le comprendre est une perte de temps et d'efforts.

Ce serait comme faire le plein d'essence d'une voiture pour la faire tourner en rond - un gaspillage total de carburant.

Le mari de l'une des laïques du monastère de Bahn Kor était un gros buveur et lui rendait la vie difficile. Finalement, il mourut. Après la crémation, la veuve apporta une urne en terre cuite contenant ses cendres au wat et demanda qu'elles soient placées dans l'une des niches du mur du monastère prévues à cet effet. En présence de nombreux compagnons de beuverie du défunt, Luang Por dit quelques mots sans ambages :

Il n'y a pas si longtemps, il buvait, s'amusait, dansait dans tous les sens et maintenant, il est dans une urne. À quoi sert-il d'apporter des ossements morts au wat ? Ce n'est pas bien du tout. Vous devriez apporter des os qui peuvent encore danser. Ils seraient capables d'écouter le Dhamma et de le comprendre. À quoi servent ces os ? Seuls les vaches et les créatures qui mangent des os s'y intéressent.

De nombreuses personnes renoncèrent à l'alcool grâce à leur foi en Luang Por. La culture de la boisson dans les villages autour de Wat Pah Pong diminua nettement au fil des ans. L'un des ex-buveurs reconnaissants résuma les sentiments de beaucoup en disant :

“Avant, j'aimais vraiment boire. Je n'avais pas besoin d'un verre, je ne pouvais pas boire assez vite de cette façon, je buvais simplement à la bouteille. À tel point que deux ou trois bouteilles ne m'affectaient plus du tout. J'adorais cela. Si Luang Por ne m'avait pas appris à y renoncer, je serais probablement dans le caniveau aujourd'hui.”

S'adressant à des personnes qui n'avaient aucune expérience de la pratique du Dhamma, Luang Por restait simple. Il expliquait que les

personnes dépendantes de l'alcool créaient un mauvais kamma. En état d'ébriété les gens perdent leur sens du bien et du mal et leur capacité à s'abstenir d'actions imprudentes. La souffrance qu'ils devront subir dans le futur l'emporte de loin sur le plaisir qu'ils retirent de la consommation d'alcool dans le présent. Comme le rappelle un villageois, Luang Por pouvait être brutal concernant ce sujet :

“Luang Por disait que je devais essayer d'y renoncer parce que c'est le chemin de la ruine, du mal et de la souffrance qui me brûlerait. Cela me conduirait au désastre et à un véritable enfer. Il m'a dit : ' Avez-vous déjà vu des gens ivres ? Ils ont l'air répugnant, leur discours est répugnant, ils titubent et trébuchent. Vous ne pouvez pas leur parler. Ils sont comme des gens qui ont perdu la tête. Ils créent beaucoup de mauvais kamma. Dans leur prochaine vie humaine, ils seront mentalement déficients... Si vous ne voulez pas être comme ça, vous devriez essayer d'y renoncer'. Quand j'ai repensé à ce que Luang Por m'avait dit, j'ai commencé à avoir peur, et j'ai arrêté de boire.”

MOYENS D'EXISTENCE JUSTES

Le Bouddha accordait tant d'importance au fait de gagner sa vie dans le monde avec honnêteté et intégrité qu'il en a fait l'un des huit éléments constitutifs de la voie de la libération. Luang Por enseignait que ceux qui souhaitaient développer leur pratique du Dhamma devaient chercher à éviter tout travail impliquant de nuire à eux-mêmes et aux autres et trouver un travail qui, s'il ne favorise pas activement le progrès spirituel, n'y fait au moins pas obstacle :

Ceux qui connaissent le Dhamma ne sont pas paresseux. Ils sont intelligents et travailleurs. Mais leur diligence à agir et à parler est accomplie avec un esprit qui sait lâcher prise et qui est en paix. Le Bouddha a enseigné que c'est la voie sans stress. C'est le mode de vie juste. On s'y sent bien. Même si le travail est parfois difficile, il reste confortable car il n'y a pas de défaillance dans le travail lui-même.

Certains moyens pour gagner sa vie ont été désignés par le Bouddha comme étant de mauvais moyens de subsistance : le commerce des armes, le commerce des êtres vivants, le commerce de la viande, le commerce des

substances intoxicantes et le commerce des poisons. Un jour, un homme d'affaires qui avait vendu beaucoup de choses en son temps, y compris de l'alcool, avait des doutes sur les Moyens d'Existence Justes et vint à Wat Pah Pong pour demander conseil. Luang Por lui répondit :

Vendez ce que vous voulez, mais ne vendez pas d'alcool. Le résultat kammique sera une augmentation de votre souffrance et de votre tourment intérieur... Vendez d'autres choses. Même si vous ne devenez pas riche, il est préférable d'éviter de vendre des choses qui ne sont pas éthiques. N'oubliez pas : gagnez votre vie de manière honnête et morale et vous connaîtrez le bonheur et la paix dans votre vie.

Une autre fois, il enseigna :

N'oubliez pas qu'il suffise de gagner beaucoup d'argent et d'amasser beaucoup de possessions pour être heureux, c'est une idée stupide. Que ce soit beaucoup ou peu, travaillez pour obtenir ces choses, mais sachez faire preuve de modération, sachez quand c'est suffisant. Ce sentiment de "assez" apparaît au moment où vous cessez d'avoir envie de plus.

Tant que vous avez des désirs dans votre esprit, il n'y a jamais assez. C'est comme si vous donniez du riz gluant à un chien et qu'il en engloutissait trois portions, mais ne parvenait pas à en manger une quatrième. Malgré cela, lorsqu'un poulet s'approche pour manger le morceau de riz restant, le chien grogne contre le poulet et menace de le mordre. Même si son estomac est plein, le chien est toujours possessif à l'égard de la portion de riz. Son cœur n'est pas plein. Peu importe la quantité de nourriture qu'il mange, son cœur n'est jamais plein.

IV. PREMIÈRES RENCONTRES

Une façon de comprendre la pratique bouddhiste est de la concevoir comme une longue série d'éveils : certains banals, facilement ignorés et appréciés seulement rétrospectivement, d'autres plus dramatiques et mémorables. La première rencontre avec Luang Por était l'occasion de

nombreuses prises de conscience de ces deux types. Certaines personnes trouvèrent l'expérience électrique ; pour d'autres, elle marqua le début de changements progressifs mais inexorables dans leurs valeurs et leur mode de vie. En écoutant Luang Por enseigner pour la première fois, une perception commune était que ses mots semblaient articuler, bien mieux qu'ils ne le pouvaient eux-mêmes, des vérités que leur cœur pressentait déjà à un certain niveau, mais qu'ils n'avaient jamais pu rendre conscientes.

L'effet émotionnel de telles révélations pouvait être profond. Certaines personnes abandonnaient leurs dépendances ou leurs superstitions, commençaient à respecter strictement les préceptes, se mettaient à méditer. Un certain nombre devinrent moines et nonnes. Mais tous n'étaient pas assez mûrs pour effectuer un changement radical. Dans de nombreux cas, les gens étaient émus par la présence de Luang Por, son charisme, la paix et la compassion qu'ils ressentaient en lui, mais pas au point d'assimiler beaucoup de la sagesse qu'il partageait. Ce qu'ils retenaient, c'était la joie et le bien-être qu'ils avaient ressentis en présence d'un tel moine, ainsi qu'une foi plus ferme dans le Triple Joyau. Pour ces personnes, l'effet immédiat sur leur vie se manifestait par un engagement et un plaisir accrus à apporter un soutien matériel à l'ordre monastique.

Il y avait aussi ceux qui étaient allés rendre hommage à Luang Por et qui n'avaient pas été touchés par leur expérience. Parfois, les gens quittaient le monastère en se sentant déçus, en colère ou offensés. Luang Por pouvait se montrer diplomate lorsque la situation le demandait, mais il pouvait aussi choisir de ne pas l'être, en particulier s'il jugeait bon d'ébranler la suffisance et la vanité d'un visiteur. Souvent, ses paroles ou ses manières ébranlaient la suffisance du visiteur et lui permettaient de s'ouvrir aux enseignements ; parfois, cela ne marchait pas du tout. Le visiteur s'en allait discrètement, l'orgueil meurtri, et une fois en sécurité hors du monastère il se plaignait de la façon dont il avait été traité. Bien que la capacité de Luang Por à trouver un moyen d'atteindre les gens fût remarquable, il n'était pas infaillible. Parfois, la confusion ou l'attachement des gens érigeaient des barrières infranchissables. Le Bouddha disait que si un vaisseau est renversé, même la lumière du soleil ne peut y pénétrer. Luang Por lui-même utilisait la comparaison avec le récipient rempli d'eau à ras bord, ne permettant pas d'en rajouter.

TA SOEI

Ta Soei fut tellement inspiré par sa première rencontre avec Luang Por, qu'il démontra sa simple maison en bois et la remonta sur un terrain proche du monastère.

“J’ai entendu parler de Luang Por Chah pour la première fois par un moine que je connaissais, Ajahn Tongcheua^{*}. Un jour, il m’a dit qu’il y avait différents types de moines. Il y a les moines qui pratiquent bien et correctement et ceux qui ne le font pas. Les moines de la seconde sorte ne sont pas de véritables champs de mérite ; si vous vous associez à eux, vous n’en tirez aucun bénéfice. Je lui ai demandé où je pouvais trouver un moine de la première sorte et il m’a dit qu’il y en avait un à Wat Pah Pong.

“Ajahn Tongcheua m’a emmené la première fois. Nous sommes arrivés vers trois heures de l’après-midi et nous avons parlé avec Luang Por jusqu’à près de sept heures du soir. J’ai complètement oublié d’avoir faim. Il y avait beaucoup de moustiques, mais je ne les ai pas remarqués. Une fois la conversation terminée, Luang Por donna un enseignement du Dhamma qui dura jusqu’à minuit. Puis il me dit d’aller me reposer. Mais il n’y avait nulle part où s’allonger - la salle du Dhamma n’avait pas encore été construite - et je me suis donc assis et j’ai écouté Luang Por enseigner jusqu’à l’aube.

“Avant que Luang Por ne parte faire sa tournée d’aumônes, il me dit de cueillir des feuilles comestibles parce que les moines n’auraient pas grand-chose à manger avec leur riz. Il avait raison. Quand les moines revinrent, tout ce qu’ils avaient à part le riz, c’était des piments et du poisson fermenté, alors j’ai pilé le tout, j’ai fait rôtir le mélange dans une poêle et j’ai fait une sauce. Il y avait environ six moines en tout et le même nombre de maechees. La sauce pimentée fut distribuée équitablement et nous l’avons mangée avec le riz et les feuilles crues et cuites.

“Je suis resté avec Luang Por au monastère pendant deux jours, puis je suis rentré chez moi. J’ai pris la résolution d’y retourner. Je ne sais pas comment il pouvait expliquer le Dhamma de manière que je le comprenne si clairement. À partir de ce jour, j’ai renoncé à boire de l’alcool, à pêcher et à prendre la vie, même celle des plus petits animaux.”

* L’un des anciens élèves de Luang Por.

POR NUPEE

Dans une ancienne publication de Wat Pah Pong, un dialogue légendaire est recréé. Rédigé avec une certaine licence poétique et apparemment inspiré des dialogues entre le Bouddha et les brahmanes sceptiques que l'on trouve dans les Suttas, il raconte comment Por Nupee, l'un des plus grands détracteurs de Luang Por, fut apprivoisé et transformé en un fidèle disciple laïc.

Por Nupee était très cultivé, ce qui était inhabituel à l'époque, et connu localement pour ses connaissances et sa perspicacité. Il était fier d'être un libre penseur et, dans le village, il était généralement considéré comme un peu trop attaché à ses propres vues et opinions. À l'occasion, il se rendait avec sa famille et ses amis pour écouter l'enseignement hebdomadaire du Dhamma de Luang Por, mais après, il critiquait toujours cet enseignement auprès de ses amis. Un jour, lors d'une visite au wat, Luang Por le convia à parler franchement de ses critiques sans craindre de l'offenser. Il voulait savoir exactement quelles étaient les objections de Por Nupee.

Bien plus tard, Por Nupee devait admettre que lorsque Luang Por lui avait assuré qu'il ne se mettrait pas en colère quoi qu'il dise, il avait senti une opportunité qu'il attendait depuis longtemps. Si selon son raisonnement, il parlait avec force et que Luang Por l'écoutait calmement, il prendrait plaisir à se défouler. Si Luang Por montrait des signes de colère, il l'admonesterait : 'Quel genre de moine méditant êtes-vous ? Vous ne pouvez même pas supporter quelques mots durs.' Il se jeta à l'eau, accusant Luang Por de se bercer d'illusions. Toutes les religions sont des conventions, déclara-t-il, leurs enseignements sont des histoires pour enfants, inventées pour contrôler les gens. Le mérite et le démérite n'existent pas. Luang Por avait tellement adhéré à cette idée de kamma que, par peur de créer un mauvais kamma, il se cachait dans la forêt et tourmentait son corps pour rien plutôt que de vivre dans le monde réel. S'il voulait être moine pourquoi ne pas vivre dans le monastère du village plutôt qu'au milieu de la forêt ? Mieux encore, il devrait défroquer et profiter de la vie.

Luang Por resta silencieux pendant toute la tirade, puis il répéta tranquillement l'analogie du Bouddha selon laquelle les personnes déconnectées de la vérité des choses sont comme des lotus submergés sous la boue. Il posa une question : si Por Nupee ne croyait pas au mauvais

kamma, pourquoi ne s'était-il pas lancé dans le vol à main armée, ou n'avait-il pas tué quelqu'un pour voir comment c'était ? Por Nupee rétorqua qu'il n'était pas stupide : s'il tuait quelqu'un, la famille de la victime le pourchasserait ou il serait jeté en prison. Luang Por répondit que c'était pour cette raison qu'on appelait cela un mauvais kamma.

Lorsqu'on lui demanda comment il savait que tous les efforts qu'il déployait pour mener une vie vertueuse dans la forêt avaient un sens, Luang Por choisit de répondre en des termes que son interlocuteur pouvait facilement comprendre. Faisant écho au *Kālāma Sutta*, il dit qu'étant donné les enjeux, le tourment dans un royaume de l'enfer pour une très longue période attendant un malfaiteur si la loi du kamma était vraie, supposer que la loi du kamma était vraie était plus intelligent que de supposer qu'elle ne l'était pas. Rien d'important n'était perdu et il y avait beaucoup à gagner.

Les réponses pratiques et terre-à-terre de Luang Por commencèrent progressivement à dissoudre l'arrogance de Por Nupee. Il finit par admettre qu'il n'était pas vraiment sûr de cette question de kamma. En fait, il avait passé tellement de temps à y réfléchir qu'il avait l'impression que sa tête allait éclater. Lorsqu'il demanda conseil, Luang Por répondit :

La chose importante à comprendre est que vous devez sincèrement abandonner le mal et cultiver le bien avant de pouvoir savoir si le mérite et le démérite existent vraiment.

Lorsqu'il demanda à Luang Por comment faire cela, celui-ci lui répondit qu'avec des vues aussi erronées il ne serait pas bon de lui donner un enseignement car il ne ferait que le déformer. Por Nupee répliqua encore une fois de manière cinglante :

“Le Bouddha n'est-il pas censé posséder des connaissances et une sagesse plus excellentes que tout autre en ce monde ? Il est le maître le plus sublime et vous êtes son disciple. Je suis le disciple de Māra*. Si vous ne pouvez pas m'enseigner, alors vous avez moins de sagesse que Māra.”

Luang Por, souriant vraisemblablement à ces mots, répondit :

* Voir glossaire, 873.

Luang Por : Si vous voulez sincèrement écouter le Dhamma, alors soyez attentif et je vous donnerai un enseignement sur lequel vous pourrez réfléchir et que vous pourrez mettre à l'épreuve. Que vous y croyiez ou non, mettez-le à l'épreuve. Vous ne croyez pas les enseignements que vous avez entendus de la part d'autres moines, n'est-ce pas ?

Por Nupee : Oui, c'est exact. Je ne crois personne d'autre que moi-même.

Luang Por : Eh bien, si vous ne croyez pas les autres, alors vous ne devriez pas vous croire non plus. Vous êtes charpentier. N'avez-vous jamais fait d'erreur en sciant du bois ?

Por Nupee : Si, j'en ai fait.

Luang Por : Il en est de même pour les autres affaires. Avez-vous toujours pensé et agi correctement ? Ne vous êtes-vous jamais trompé, n'avez-vous jamais agi de façon incorrecte ?

Por Nupee : J'ai fait des erreurs.

Luang Por : Eh bien, si c'est le cas - si votre esprit est capable de vous amener à penser de manière erronée, à parler de manière erronée et à agir de manière erronée - vous ne pouvez pas le croire non plus.

Por Nupee : Alors que dois-je faire ?

Luang Por : Ne pensez pas tant que ça. Et ne parlez pas tant non plus.

Le texte ne précise pas si d'autres enseignements ont suivi ces paroles. Il mentionne cependant qu'au cours des jours suivants, Por Nupee ne pouvait chasser les mots de Luang Por de son esprit. Il ne pouvait s'en empêcher. Plus il réfléchissait aux paroles de Luang Por, plus elles lui semblaient vraies et plus les enseignements du Bouddha lui semblaient vrais. Il ne pouvait plus trouver d'arguments pour les réfuter.

La vanité et l'orgueil de Por Nupee commencèrent à s'estomper. Il abandonna son caractère borné et devint le disciple de Luang Por. Il observa strictement les cinq préceptes, commença à méditer et devint un pilier de la communauté laïque du monastère.

MAE TIW

Certains diront que de nombreuses personnes se sont retrouvées en présence de Luang Por pour la première fois avec un tel sentiment de crainte et de respect qu'elles étaient prêtes à être affectées par l'expérience, quoi que Luang Por dise et fasse. Mais il y a aussi des cas où les gens n'étaient pas du tout préparés à la force des sentiments qu'il inspirait. Mae Tiw était une femme de la région, une scientifique avec une maîtrise en biologie d'une université américaine. Sa rencontre avec Luang Por fut un moment charnière dans sa vie et la première étape de son abandon du monde en faveur de la formation monastique.

“Lorsque nous sommes arrivés tous les trois à son kuti, Luang Por avait déjà des visiteurs : il y avait un moine et un groupe de laïcs venus de Bangkok pour lui rendre hommage. La zone située sous son kuti était bondée et nous avons cherché un endroit où nous asseoir sur la bordure extérieure du sol en béton. Il s'est alors passé quelque chose de vraiment étrange : dès que j'ai commencé à me prosterner, j'ai eu l'impression d'être baignée dans un courant de fraîcheur émanant de Luang Por. Je me suis sentie instantanément rafraîchie dans tout mon corps et mon esprit. C'était comme si je sortais d'un endroit chaud et humide pour entrer dans une pièce climatisée. J'ai fixé Luang Por et j'ai pensé à ce moment-là : “Alors c'est ce qu'ils entendent par mettā”.

“Après quelques instants, le groupe de Bangkok prit congé. Luang Por saisit une pile de petites photographies en noir et blanc de lui-même et les distribua. Il dit à ses visiteurs que, puisqu'ils avaient pris la peine de venir de si loin pour le voir, et bien qu'il n'ait pas de véritable cadeau à leur offrir en retour, si ce n'est des paroles de Dhamma, il avait ces photos qu'un laïc lui avait offertes, si quelqu'un en voulait une. Bien sûr, tout le monde en voulait.

“Dès que je vis Luang Por distribuer des photos, le désir fit surface. Je craignais qu'il n'y en ait plus et je me suis écriée : “Luang Por, moi aussi j'en voudrais une !

“Luang Por me jeta un coup d'œil pendant qu'il distribuait les photos, juste une fraction de seconde, mais mon cœur se serra. Je me rendis compte que j'avais fait quelque chose d'inapproprié, en exposant ma cupidité d'une manière aussi grossière. Lorsque tous les visiteurs de

Bangkok furent partis, Luang Por demanda d'un ton bourru : "Où est-elle ? Celle qui voulait tant une photo. Où est-elle ? Il m'aperçut. ' Venez en prendre une'."

"Je suis allé vers lui en rampant, même si je tremblais de peur. Je me suis forcée à lever les yeux vers son visage. Au moment où j'ai tendu la main pour recevoir la photo, j'ai vu que son visage était incroyablement chaud et radieux. C'était un visage plein d'une authentique bonté et de compassion pour les êtres sensibles. Il ne montrait aucune trace de l'agacement ou de l'irritation que je m'attendais à voir. Ma peur disparut. De ce moment jusqu'au moment où nous nous sommes prosternées et avons pris congé, mes oreilles ont sonné. Je ne me souviens pas de ce que Luang Por nous a dit. Tout ce dont je me souviens, c'est du ravissement que j'ai ressenti."

POR BUAPAH

En Thaïlande, les monastères ont toujours été le lieu où les gens peuvent aller chercher du répit lorsque leur vie va mal. Beaucoup de gens se rendent dans les monastères avec la croyance superstitieuse qu'une cérémonie particulière ou une offrande au Sangha atténuera leur mauvaise fortune. Mais beaucoup de ceux qui allaient voir Luang Por souhaitaient des conseils et de sages réflexions. Il plaisanta un jour :

Vivre ici, c'est comme vivre dans un garage. Quiconque a un problème avec lui-même, avec ses enfants ou avec sa femme ou son mari vient me le confier pour que je le règle, tout comme quelqu'un dont la voiture est en panne la pousse jusqu'au garage et la confie au mécanicien.

Le Bouddha appelait la séparation d'avec un être cher un "messenger du Dhamma". En d'autres termes, la souffrance causée par une telle séparation éveille les gens aux vérités de la vie qu'ils pouvaient auparavant ignorer, mais auxquelles ils devaient maintenant faire face. L'un des disciples laïcs les plus dévoués de Luang Por, Por Buapah, se rendit pour la première fois à Wat Pah Pong pendant une période de chagrin inconsolable.

"Quand je suis revenu de la guerre, j'ai épousé une fille de Nah Soom. Nous avons eu deux enfants et nous étions heureux. Puis le plus jeune est mort. Ma femme et moi étions accablés par le chagrin. Cet enfant me manquait tellement que je ne pouvais ni manger ni dormir. J'étais triste, mais la vie

continuait. Mais maintenant, j'ai l'impression que je dérivais sans but. Je n'arrivais pas à me débarrasser de ma dépression. À cette époque, Luang Por était à Wat Pah Pong depuis deux ou trois ans. Un de mes voisins voyant à quel point je souffrais me suggéra d'aller le voir. Il me dit qu'il pourrait m'aider à m'en sortir. Je suis donc allé lui rendre hommage et lui ai raconté mon histoire. Il m'a dit que tout le monde devait mourir tôt ou tard. Il n'y a pas un seul village, une seule maison, où il n'y a jamais eu de mort. Même dans les monastères, les moines et les novices meurent."

Luang Por dit à Por Buapah que lui aussi devait mourir et peut-être dans peu de temps. Étant donné que son temps dans le monde était limité, se lamenter et pleurer sans fin pour le défunt n'était utile à personne. Les personnes sages réfléchissent sur l'incertitude du temps qu'il leur reste à vivre et ils trouvent un nouveau sens à leur vie en se consacrant à la bonté et à la vertu. Il est probable que Por Buapah avait déjà entendu de nombreuses fois des paroles similaires de la part de personnes bienveillantes et qu'elles ne l'avaient pas touché. Mais lorsqu'elles furent prononcées par Luang Por, il lui sembla qu'il les entendait pour la première fois et la vérité de ces paroles le frappa profondément.

"Il a dit que ma femme et moi devions travailler ensemble pour faire tout ce qui était vraiment bénéfique pour nous-mêmes et pour les autres. Nous devrions nous consacrer aux Moyens d'Existence Justes, et cultiver sans relâche la bonté et la vertu comme condition et provision pour l'avenir.

"En écoutant l'enseignement de Luang Por, je me suis retrouvé en accord avec tout ce qu'il disait. C'était un tournant. Cela m'a donné le goût d'écouter le Dhamma. J'ai commencé à aller le voir plus souvent. J'ai appris beaucoup de choses et ma foi et mon respect pour lui n'ont cessé de croître. Luang Por m'a donné des tâches à accomplir : aider à dégager les chemins, couper l'herbe. Je me sentais très fier d'être son assistant de confiance. Mon bonheur est revenu."

POR AM

Certaines personnes étaient impressionnées par les enseignements de Luang Por mais étaient trop fières et têtues pour les accepter sans se battre. C'est le cas de l'herboriste Por Am qui s'est disputé avec Luang Por jusqu'à ce qu'il perde connaissance.

“Avant d’en arriver à vénérer Luang Por, je me suis disputé avec lui pendant quatre jours et quatre nuits. Pendant la journée, je l’aidais à planter une rangée de bambous autour du périmètre du monastère. La nuit, je continuais à me disputer avec lui jusqu’à l’aube. Je lui disais quelque chose comme : “Si le riz est mon riz et la farine est ma farine, comment cela peut-il être un mauvais kamma d’en faire de l’alcool ?” Et il me répondait :

Vous avez un couteau, vous pouvez utiliser le côté tranchant pour tuer et détruire ou vous pouvez l’utiliser pour préparer la nourriture. Le couteau est votre couteau, mais si vous ramenez le côté tranchant sur le sommet de votre tête, quelle sensation avez-vous ?

“Bref, nous avons discuté pendant quatre jours et quatre nuits. Le quatrième jour, à midi, j’ai eu des vertiges et je me suis évanoui. Luang Por est venu voir ce qui n’allait pas. J’ai dit : ‘Je ne sais pas, tout est devenu noir, je ne vois plus rien’. Luang Por m’a pris par la main et m’a emmené dans la mangueriaie. Puis il a sonné la cloche. Il y avait environ six moines dans le monastère à ce moment-là. Il leur a dit d’apporter une natte et un oreiller pour que je m’allonge. Puis il leur a dit de mettre quatre jarres d’eau au nord de moi et deux au sud et de les remplir jusqu’au bord. Je ne sais pas combien de temps je suis resté allongé avant de reprendre conscience. Lorsque j’ai essayé de retracer mes mouvements, la dernière chose dont je me souvenais était qu’avant de perdre connaissance j’étais dans la salle du Dhamma, alors que faisais-je dans la mangueriaie ? Je me suis tourné vers l’ouest, tout confus, puis j’ai regardé autour de moi. À ce moment-là, j’ai entendu la voix de Luang Por m’appeler : “Por Am, Por Am”. J’ai tourné la tête vers l’arrière et je l’ai vu assis, les jambes croisées, sur une plate-forme de bambou, qui me surveillait. Il dit :

C’est ce qui arrive quand on se dispute avec un moine qui enseigne le Dhamma. Vous avez discuté toute la nuit, vous avez discuté toute la journée. Quatre jours et quatre nuits. Il n’est pas possible de vaincre le Dhamma, vous savez, et c’est pourquoi vous vous êtes évanoui.

“Je commençais à me sentir mieux, la vapeur d’eau est un remède populaire pour ranimer les personnes qui se sont évanouies, et je me sentais frais, confortable et rafraîchi. Quand je repense à ce qui s’est passé,

je vois que j'avais tout faux. Luang Por dit que quelqu'un qui vit dans un endroit élevé est capable de voir une personne qui est en dessous de lui, mais quelqu'un qui vit dans un endroit bas ne peut pas voir quelqu'un qui est plus haut. J'ai réfléchi à cela. Il avait raison."



V. LES GENS

FERMIERS

La majorité des disciples laïcs et des visiteurs quotidiens de Luang Por étaient des paysans. S'adressant à un groupe de personnes de la région, il aborda un de ses thèmes favoris : "connaître ce qui est", ne pas vivre aveuglément au jour le jour, mais garder à l'esprit les principes directeurs établis par le Bouddha :

Tant de bouddhistes sont encore dans l'illusion et la superstition. En y réfléchissant, je dirais que c'est parce qu'ils n'ont pas saisi les grands principes du Dhamma qu'ils n'ont pas trouvé de réel apaisement dans leur vie. Tout comme les gens qui cultivent la terre sans comprendre les variétés de riz ou la rotation des

cultures, ils ne savent pas comment choisir ce qui leur est utile et ce qui ne l'est pas.

Les superstitions et les croyances non vérifiées ne se limitaient pas aux questions religieuses. Le préjugé contre l'éducation, la croyance qu'elle était une perte de temps, qu'elle privait inutilement les familles du travail de leurs jeunes membres, fournit un bon exemple d'une croyance qui semblait justifiée à un moment donné dans le passé, mais qui était maintenant complètement réfutée. Il exhortait son audience à réfléchir à la façon dont des choses qui semblaient autrefois relever du bon sens et qui étaient acceptées par tous, pouvaient être aussi complètement erronées :

Lorsque j'étais petit, une école fut construite dans le village et lorsque les fonctionnaires sont venus inscrire tous les enfants, certains parents ont caché leurs propres enfants. Si les enfants qui allaient à l'école échouaient à un examen, leurs parents disaient : "Bien ! Maintenant tu peux quitter l'école, faire paître les buffles et t'occuper de tes jeunes frères et sœurs". Et comment vont ces enfants maintenant ? Quand ils vont en ville, ils ne savent pas lire les panneaux. Au marché, ils se font facilement avoir.

Pour bien gérer les matières premières que la vie nous offre, il faut connaître des principes directeurs, comme lorsqu'on travaille le bois.

Les vieux sages disaient que peu importe la finesse avec laquelle on taille un morceau de bois, si on ne lui donne pas les bons angles, il ne sera pas beau. Pensez-y : est-ce vrai ? Aussi lisse qu'il puisse être, le bois n'est pas beau. Mais si vous faites de bons angles, même s'il n'est pas aussi lisse, il est beau.

Sans principes directeurs, disait Luang Por, "quand on essaie de faire un paquet, on s'y ligote soi-même". Écouter le Dhamma permet de réfléchir au bien et au mal, au bon et au mauvais et d'apprendre à faire la distinction entre les deux. Mais comprendre les inconvénients des actions imprudentes et les avantages des actions sages ne garantit pas la protection contre les souillures. Certaines souillures sont en fait provoquées par l'effort même de faire le bien. Luang Por disait que ce point pouvait être compris par toute personne qui avait planté des laitues :

Vous préparez le terrain avec une binette, puis vous plantez les graines. Vous les arrosez, mettez un peu d'engrais et les laitues poussent à merveille. Mais il y a un problème : ce même engrais ne favorise pas seulement la croissance des laitues, il favorise aussi la croissance des mauvaises herbes. Alors, qu'allez-vous faire ? Allez-vous tout arracher, aussi bien les mauvaises herbes que les laitues ? Ou allez-vous laisser le tout tel quel ? Aucune de ces deux méthodes ne convient. Si vous voulez avoir quelque chose à manger, vous devez arracher les mauvaises herbes et laisser les laitues. C'est ce qui rend le travail difficile. Vous faites le bien, mais le mal accompagne le bien. Vous essayez d'éliminer le mal, mais quand vous y réfléchissez, vous constatez que votre désir de faire le bien s'accompagne de paresse. Le désir et la paresse vont de pair. Mais si vous croyez à ce que votre paresse vous dit, vous ne parviendrez jamais à faire le bien. Vous devez donc essayer d'aller à l'encontre de vos vieilles habitudes et résister patiemment aux souillures.

ENSEIGNANTS

Luang Por faisait un effort tout particulier pour enseigner aux groupes d'enseignants de passage. Il comprenait l'importance pour la société de normes élevées dans la profession d'enseignant et était conscient de vivre une période où ces normes semblaient en déclin. Il y avait certainement encore des enseignants dévoués et de haute qualité, mais dans une société de plus en plus matérialiste où les récompenses monétaires d'une carrière étaient devenues la principale mesure de sa valeur, le statut de l'enseignant était en déclin. L'enseignement était devenu une carrière de moins en moins attrayante. C'était devenu l'option de repli pour ceux qui ne pouvaient pas réussir dans des activités plus lucratives. De plus en plus de personnes entraient dans la profession d'enseignant sans véritable passion pour l'enseignement. Dans les campagnes, les enseignants étaient connus pour vivre au-dessus de leurs moyens, et les hommes, en particulier, s'adonnaient souvent à la boisson et au jeu.

Luang Por avait une question d'ouverture favorite pour les groupes d'enseignants en visite :

Oh ! Vous êtes enseignants. Est-ce que vous enseignez seulement aux autres ou est-ce que vous vous enseignez aussi vous-même ?

Pour Luang Por, enseigner aux enfants ne se limitait pas à leur transmettre des informations, mais incluait également être un bon modèle pour eux :

Certains enseignants se plaignaient que les enfants étaient difficiles à éduquer et se querellaient beaucoup, alors je leur ai demandé si les enseignants vivaient tous ensemble en harmonie. Ils n'ont pas répondu. Je leur ai alors dit qu'il était compréhensible que les enfants se disputent parce qu'ils étaient encore des enfants et qu'ils ne savaient pas mieux faire, mais qu'il était inacceptable que les enseignants se disputent.

À la fin des années 1960, alors que la guerre du Vietnam était à son apogée, l'influence occidentale en Thaïlande n'avait jamais été aussi forte et on lui reprochait souvent d'être à l'origine d'une baisse du niveau de déférence inconditionnelle que de nombreuses figures d'autorité considéraient comme leur étant due par leurs subordonnés. Cette situation devint un problème majeur dans les universités. Lorsque les enseignants demandaient à Luang Por des conseils pour faire face au manque de respect de leurs étudiants, il leur disait que les temps avaient changé. Désormais, les enseignants ne pouvaient plus considérer le respect comme leur étant dû ; ils devaient le mériter. Pour le gagner, disait-il, il ne suffit pas de dire les bonnes choses, il faut aussi s'entraîner pour que les étudiants leur fassent confiance et les admirent. 'Si vous ne pouvez pas vous enseigner à vous-même' disait-il, 'comment pouvez-vous enseigner aux autres ?'

Prenez le Bouddha comme modèle. Une fois, à la fin d'un enseignement du Dhamma, le Bouddha posa au Vénérable Sāriputta une question devant toute la communauté monastique. "Sāriputta," dit-il, "croyez-vous ce que je viens d'enseigner ?" Vénérable Sāriputta était sage. Il leva les mains en anjali et répondit : " Pas encore, Seigneur." En entendant cette réponse, le Bouddha le félicita en disant : 'Bien, Sāriputta. Les personnes sages ne doivent pas croire n'importe quoi trop facilement. Chaque fois que vous entendez quelque chose de nouveau, la première chose que vous devriez faire est de vous éloigner et d'y réfléchir avec sagesse. Ce n'est que lorsque vous voyez que c'est

correct et bien raisonné que vous devez le croire. C'est la voie des sages."

Voyez comme le Bouddha était habile. Si c'était nous de nos jours et que l'un de nos étudiants ne croyait pas ce que nous disions, nous perdriions probablement notre sang-froid et le chasserions de la classe ; c'est ce qui se passe généralement. Donc, vous tous, enseignez-vous à vous-mêmes ainsi qu'aux autres. Alors, vous ne souffrirez pas à cause de vos étudiants.

Luang Por développait souvent le thème de devenir un modèle à suivre :

Soyez comme le moule qu'ils utilisent pour les amulettes de Bouddha. Avez-vous vu un moule ? Un seul suffit pour produire de nombreuses amulettes. Les moules sont réalisés avec un réel savoir-faire. Le visage, les sourcils et les joues sont creusés avec précision, sans déformation ni indentation, afin de réaliser de beaux bouddhas. Vous tous, enseignants, êtes comme des moules pour vos étudiants. Vous devez vous rendre beaux en cultivant les vertus d'un enseignant, et en respectant constamment les normes morales et le comportement correct qui conviennent à un leader.

Pour revenir à un niveau de moralité plus élevé dans la société, les enseignants doivent montrer la voie. Ils sont les plus proches des enfants et ont une grande influence sur eux.

Les enfants sont comme des lianes. Ils doivent s'accrocher aux arbres. Si un arbre se trouve à quelques centimètres et un autre à dix mètres, à quel arbre pensez-vous que la liane va s'accrocher ?

Luang Por plaçait les enseignants face à un défi de taille. Ils devaient être constamment attentifs à leur comportement.

Ne leur enseignez pas seulement avec des mots. Se tenir debout, marcher, s'asseoir, parler, tout doit être un enseignement pour eux. Les enfants vous imiteront. Ils ont l'esprit vif, plus vif que les adultes.

Tournez-vous vers les enseignements moraux et prenez-les comme principes directeurs. Soyez-y dévoué. Ne vous laissez pas

enivrer par les choses matérielles au point de vous consacrer uniquement à vous amuser. Assumez vos responsabilités de leader et d'enseignant, comme l'a fait le Seigneur Bouddha.

Il illustre ses paroles par un conte *jātaka* :

Jadis, un roi possédait un cheval pur-sang. Ce cheval était rapide et agile, intelligent et facile à dresser. Un jour, un nouveau palefrenier vint s'occuper de lui. Le nouveau palefrenier avait une jambe déformée et marchait en boitant. Le cheval le voyait marcher tous les jours et apprenant vite, ne tarda pas à marcher de la même façon. Le cheval pensait que la manière de marcher du palefrenier était un enseignement. Bientôt, le cheval perdit son élégance et devint boiteux. Un vétérinaire fut consulté pour traiter le cheval. Il chercha des échardes dans le sabot du cheval mais ne trouva rien et bien qu'il donna des médicaments au cheval, celui-ci continua à marcher en boitant. Le futur Bouddha vint ensuite le voir. Il examina minutieusement l'écurie et les environs et ne put trouver aucune cause à l'état du cheval. Lorsqu'il vit le palefrenier il comprit ce qu'il s'était passé. Il suggéra au roi de changer de palefrenier et de trouver quelqu'un qui ne boitait pas. Le cheval observa le nouveau palefrenier et commença à l'imiter, et il retrouva rapidement sa beauté et sa grâce.

SCIENTIFIQUES ET UNIVERSITAIRES

Un jour, un certain scientifique vint rendre visite à Luang Por. S'exprimant en tant que personne ayant pratiqué la méditation et se sentant qualifié pour faire une comparaison, il était d'avis qu'en tant que moyen de réaliser la vérité des choses, la science offrait une voie plus efficace et plus vérifiable que la formation bouddhiste. Luang Por n'était pas impressionné. 'Ne pensez-vous pas qu'il est possible,' demanda-t-il, 'que vous avanciez cette assertion sans avoir une connaissance complète des résultats de la formation bouddhiste ?' Il fit deux comparaisons : 'c'est comme un homme qui met un bras court dans un trou et qui conclut que le trou ne va pas plus loin que son bras ; c'est comme un myope qui conclut qu'il n'y a pas d'avions dans le ciel parce qu'il n'en a jamais vus.'

En d'autres occasions, il parlait de l'étude des enseignements bouddhistes comme étant la clé de voûte de l'étude de tous les autres sujets académiques, y compris la science. Sans la sagesse bouddhiste, l'étude de tout autre sujet pourrait entraîner autant d'inconvénients que d'avantages pour le bien-être des humains. La sagesse bouddhiste permet de minimiser les inconvénients et de maximiser les avantages.

À une époque où l'éducation basée sur les modèles occidentaux était présentée comme la grande panacée pour la société thaïlandaise, les certificats et les diplômes universitaires conféraient un grand statut. Luang Por s'efforçait d'ébranler la croyance aveugle selon laquelle la connaissance acquise dans les livres était invariablement une bonne chose :

Certaines personnes étudient tellement qu'elles deviennent stupides, impossibles à aborder. Quand elles montent haut, c'est trop haut ; et quand elles descendent bas, c'est trop bas, elles ne voient jamais la Voie du Milieu. Pensez-vous que, parce que vous avez beaucoup étudié, vous êtes maintenant intelligent ? Regardez bien : il est possible d'être trop intelligent. De forts attachements aux opinions et la suffisance apparaissent. Vous cessez de considérer les autres comme des êtres humains. Vous pensez que vous êtes plus puissant, meilleur, plus brillant, et cette façon de penser conduit inévitablement au mépris des autres. Penser que vous êtes supérieur aux autres ne mène qu'à des problèmes.

Si vous voyez un paysan et que vous voyez que vous n'êtes pas différent de lui ; si vous voyez une personne âgée et que vous pensez qu'un jour vous serez comme elle ; si vous voyez des enfants dans un état de confusion et que vous pensez que vous étiez comme ça dans le passé, si vous ramenez les choses vers l'intérieur et que vous réfléchissez sur vous-même de cette manière, alors il est facile de comprendre le Dhamma.

Un proverbe thaïlandais dit que si on le tient devant son œil, un seul cheveu peut dissimuler une montagne :

Le maître dit que tout est impermanent, insatisfaisant et non soi, et vous dites que vous savez, mais en réalité, vous n'en avez

aucune idée. Avec ce genre de connaissance, on continue à vivre comme un sot, puis on meurt.

Luang Por expliquait pourquoi il pensait que les personnes ayant de hautes qualifications académiques étaient souvent difficiles à enseigner. Il disait que c'était ce qui arrivait lorsque les gens étudiaient pour accumuler des connaissances plutôt que pour éliminer l'ignorance et la souillure :

Ce qu'ils ne réalisent pas, c'est que s'ils ont une licence, leurs souillures aussi ; s'ils ont une maîtrise, leurs souillures en ont une aussi ; et s'ils ont un doctorat, leurs souillures aussi.

Il faisait une comparaison mordante avec les personnes qui avaient poursuivi des études universitaires de haut niveau mais qui, n'ayant rien fait pour éduquer leurs facultés supérieures, étaient toujours sous l'emprise de leurs désirs :

Elles sont comme des vautours qui volent haut dans le ciel mais qui, lorsqu'ils ont faim, se jettent sur un cadavre pourri.

CONJOINTS EN DIFFICULTÉ

La section maechee de Wat Pah Pong offrait un refuge aux femmes connaissant de graves problèmes conjugaux. Lorsque des femmes en détresse venaient demander à Luang Por la permission de rester au monastère, il n'était pas rare qu'elles soient tellement perturbées qu'elles se considéraient complètement désabusées par la vie dans le monde et étaient prêtes à devenir nonnes. Cependant, après avoir eu l'occasion de réfléchir tranquillement, la plupart d'entre elles rentraient chez elles. Luang Por plaisantait parfois sur la façon dont une telle détermination à quitter le monde pouvait disparaître si rapidement :

Les gens demandent pourquoi la maison d'hôtes de la section des nonnes reste vide. On la garde ainsi afin que les gens qui sont désillusionnés par le monde puissent venir y séjourner. Le bâtiment tombait en ruine et je l'ai fait réparer pour ces femmes. Certaines sont profondément désenchantées. Mais elles ne restent pas longtemps ; une nuit et elles sont parties.

Avec les femmes en colère contre leur mari, il se montrait paternel, leur conseillant de ne pas prendre dans le feu de l'action des décisions importantes qu'elles pourraient bientôt regretter. Il disait qu'il valait mieux ne pas sortir de la maison en criant : "Je ne reviendrai jamais, je préférerais mourir". Le plaisir de parler dans l'absolu ne vaut pas l'embarras qui survient lorsque les sentiments se sont calmés.

Ne dites pas que vous partez pour de bon. Ne dites pas que vous ne reviendrez jamais. Dites que vous ne voulez pas parler d'un retour éventuel, mais que pour l'instant vous voulez aller au monastère, réfléchir et vous calmer... Dites que vous allez rester à Wat Pah Pong avec Luang Por pendant deux ou trois jours, parce que vous vous sentez malheureuse. Dites simplement cela pour l'instant. Ne vous lancez pas tout de suite dans l'aventure. Ne dites pas que vous voulez divorcer. Avant longtemps, il est possible que vous ayez envie de faire marche arrière. Ne croyez pas votre esprit.

LES PERSONNES ÂGÉES

Les personnes âgées, disait Luang Por, devaient apprendre, comme lui, "à être intelligentes concernant leur stupidité". Quand il dépassa la soixantaine, disait-il, sa mémoire commença à lui jouer des tours. Il voulait appeler un novice et le nom d'un autre lui sortait de la bouche. C'était comme si son cerveau annonçait très discrètement qu'il prenait sa retraite. Il a dû apprendre à s'en accommoder. Pour les laïcs, tenir compte des limitations et des distorsions de perception dues à l'âge était important pour éviter les conflits au sein du foyer.

Vous êtes leurs parents. Vous les avez élevés. Vous deviez être très intelligents pour faire ça, plus intelligents qu'eux. Mais cette intelligence se transforme en son contraire. En vieillissant, ce sentiment d'être celui qui sait ce qui est bien ou mal, d'être plus intelligent que vos enfants, vous rend stupide.

Vous vous disputez avec vos enfants et vous refusez d'admettre que vous avez tort, ce qui a pour effet d'exacerber les émotions de chacun. Vos enfants sont intelligents et vifs. Ils en ont assez de vous et s'en vont. Lorsque vous vous disputez avec vos petits-

enfants, vous êtes encore plus sûr d'avoir raison. Vous ne les laissez pas vous contredire du tout. En fait, ils ont raison, mais c'est vous qui devez gagner le débat. Ce n'est pas le Dhamma.

Il est important pour les personnes âgées de faire face au déclin de leurs facultés.

Vos yeux sont-ils aussi bons qu'avant ? Et vos oreilles ? Votre corps ? Avez-vous autant d'énergie qu'avant ? Une aussi bonne mémoire ? Est-ce que tout est aussi bon qu'avant ? Pourquoi ne regardez-vous pas ça ? ... Réfléchir de cette manière s'appelle être attentif, être alerte à la façon dont les choses sont. Ignorer la vérité des choses, c'est être aveugle... Une personne sans attention est comme une personne morte, restez attentifs.

Les maisons de retraite pour personnes âgées n'existaient pas à l'époque. L'un des recours pour une famille souffrant de la présence d'aînés erratiques et autoritaires était d'encourager ces derniers à se consacrer aux bonnes actions dans leur vieillesse et à laisser les affaires mondaines à la génération suivante. Le fait que grand-père devienne moine et que grand-mère devienne nonne était une façon acceptable de résoudre le problème.

Dans certains cas, la situation est tellement grave que la famille n'en peut plus. Les parents abusent de leur autorité et ne permettent pas aux enfants de contester ce qu'ils disent. Les fils, les belles-filles, les filles, les gendres, ils sont intelligents, ils commencent à faire des suggestions : "Maman, papa, pourquoi n'allez-vous pas vivre au monastère ?". Ils essaient de vous inciter à aller au monastère, parce qu'ils ne supportent plus votre harcèlement. Ils vous construiront un kuti au monastère. Ils paieront tout pour que vous soyez à l'aise là-bas. C'est mieux que de vous entendre les harceler sans cesse à la maison. Laissez les moines vous enseigner. Même dans ce cas, les grands-parents ne comprennent pas toujours le message. Mais la famille est décidée à vous confier au vieux moine du monastère. Cela arrive. Faites attention.

C'est la pratique du Dhamma qui pouvait empêcher que les relations au sein de la famille ne deviennent conflictuelles. Cela commençait par

l'abandon de la lutte pour maintenir les choses comme elles étaient avant et par l'acceptation humble des changements apportés par l'âge.

Votre urine sent plus mauvais qu'avant, vos excréments sentent plus mauvais qu'avant ; tout sent plus mauvais. Et vous redevenez un enfant, un vieil enfant. Si vous méditez, vous pouvez résoudre ces problèmes. Vous devenez facile à soigner, vous ne vous oubliez pas, il est facile de vous parler. Vous êtes attentif et alerte. Vous ne créez pas de mauvais kamma ou d'inimitié avec vous-même, vos enfants ou vos petits-enfants. Voilà ce que signifie cultiver le Dhamma.

LE MOURANT

En parlant des vérités inéluctables de la vie aux laïcs qu'il connaissait depuis de nombreuses années, Luang Por pouvait être direct et provocateur, les faisant rire de leurs propres faiblesses. Mais lorsqu'ils approchaient de la mort, son ton s'adoucissait. Une fois, on demanda à Luang Por d'enregistrer un message sur cassette pour une disciple laïque âgée et très pratiquante qui était sur son lit de mort. Il prononça un discours (transcrit et traduit plus tard sous le titre *Notre vraie demeure*) qui devint l'un de ses enseignements du Dhamma les plus connus et qui, au fil des ans, a réconforté et inspiré un grand nombre de personnes.

Dans son discours, Luang Por commence par souligner le caractère universel et inévitable de sa mort prochaine. La mort est normale et naturelle et doit être acceptée.

Vous devez comprendre que même le Bouddha, avec tous ses mérites accumulés, ne pouvait éviter la mort physique. Lorsqu'il atteignit un âge avancé, il abandonna son corps et lâcha prise de ce lourd fardeau. Maintenant, vous aussi devez apprendre à être satisfait des nombreuses années pendant lesquelles vous avez pu compter sur votre corps. Acceptez que c'est suffisant.

Il dit que c'est comme un ustensile de ménage qui commence par être propre et brillant et qui, au fil des ans, devient ébréché et se détériore. C'est un processus inévitable.

Le Bouddha dit que les conditions, qu'il s'agisse de conditions corporelles internes ou de conditions externes, sont impersonnels ; leur nature est de changer. Contemplez attentivement cette vérité.

Cependant, l'inévitable déclin du corps ne doit pas affecter l'esprit. En contemplant la vraie nature des choses et en abandonnant les attachements, l'esprit peut se libérer de ce déclin.

Nous devons être capables d'être en paix avec le corps, quel que soit son état ... Maintenant que votre corps commence à se dégrader et à se détériorer avec l'âge, ne résistez pas à ce phénomène, mais ne laissez pas non plus votre esprit se détériorer avec le corps. Gardez l'esprit séparé du corps. Donnez de l'énergie à votre esprit en réalisant la vérité de la façon dont les choses sont. Si votre maison est inondée ou réduite en cendres, quel que soit le danger qui la menace, faites en sorte que cela n'affecte que la maison. S'il y a une inondation, ne la laissez pas inonder votre esprit. S'il y a un incendie, ne le laissez pas brûler votre cœur. Que ce soit simplement la maison, ce qui est à l'extérieur de vous, qui soit inondée ou brûlée. Le moment est venu de permettre à l'esprit de lâcher prise de ses attachements.

Le Bouddha dit que ce que nous pouvons faire est de contempler le corps et l'esprit pour voir leur impersonnalité, que ni l'un ni l'autre n'est "moi" ou "mien". Ils n'ont qu'une réalité provisoire. C'est comme cette maison, elle n'est que nominalement la vôtre. Vous ne pouvez pas l'emporter avec vous. Il en va de même pour votre richesse, vos biens et votre famille : ils ne sont à vous que de nom. Ils ne vous appartiennent pas vraiment. Ils appartiennent à la nature.

Il lui enseigna à examiner son corps pour voir comment il était sujet au changement. Il lui dit d'examiner la nature peu attrayante du corps et son manque d'essence permanente. Il n'y a rien de mal avec le corps en tant que tel, disait-il, nos problèmes proviennent d'une pensée erronée. Vouloir que le corps ne meure pas, c'est comme vouloir qu'un canard devienne un poulet, ou qu'une rivière inverse son cours et remonte vers sa source.

Ayant été jeune, votre corps est devenu vieux et maintenant s'en va vers la mort. Ne souhaitez pas qu'il en soit autrement. Vous n'avez pas le pouvoir d'y remédier. Le Bouddha nous a dit de voir les choses telles qu'elles sont, puis de lâcher prise de notre attachement à toutes ces choses. Prenez ce sentiment de lâcher prise comme votre refuge.

La méditation constitue un refuge et, si elle est bien développée, elle peut offrir une certaine distance par rapport à la douleur.

Continuez à méditer même si vous vous sentez fatiguée et épuisée. Laissez votre esprit se concentrer sur la respiration. Prenez quelques respirations profondes, puis établissez votre attention sur la respiration en utilisant le mantra "Buddho". Pratiquez cela constamment. Plus vous vous sentez épuisée, plus votre concentration doit être subtile et focalisée, afin que vous puissiez faire face aux sensations douloureuses qui apparaissent.

Pour un méditant expérimenté, de grands bénéfices peuvent être obtenus.

À mesure que le souffle devient de plus en plus subtil, nous continuons à le suivre, tout en éveillant l'esprit. Finalement, le souffle disparaît complètement et tout ce qui reste est cette sensation de vigilance. C'est ce qu'on appelle rencontrer le Bouddha. Nous avons cette conscience claire et éveillée appelée "Buddho", "celui qui sait", celui qui est éveillé et rayonnant. C'est la rencontre et la présence du Bouddha dans la conscience et la clarté. Ce n'est que le Bouddha historique, en chair et en os, qui est décédé. Nous pouvons faire l'expérience du véritable Bouddha, du Bouddha qui est la connaissance claire et rayonnante, et l'atteindre aujourd'hui.

La tâche consistait à se défaire de tout ce qui l'attachait au monde. Il parla plus longuement de l'acceptation du caractère naturel de ce qui se passait :

Réfléchissez : pourriez-vous expirer sans inspirer ? Est-ce que cela serait agréable ? Pourriez-vous seulement inspirer ? Nous voulons que les choses soient permanentes mais elles ne peuvent pas l'être, c'est impossible. Une fois que la respiration est entrée dans le corps, elle doit en sortir. Après être sortie, elle doit entrer à nouveau. Et c'est naturel, n'est-ce pas ? Après être nés, nous

vieillissons et puis nous mourons. C'est tout à fait naturel et normal.

Tout ce dont elle avait besoin maintenant était cette connaissance de Bouddha. Elle devait se défaire de tout ce qui l'attachait au monde. Elle devait renoncer à ses inquiétudes et à ses préoccupations concernant sa famille. Elle ne devait pas essayer de s'empêcher de penser à ses proches, mais elle devait penser avec sagesse, avec la conscience de l'impermanence et de l'inévitabilité de la séparation d'avec eux. Il explique la signification du mot "monde" :

"Le monde" est l'état mental qui vous agite en ce moment. "Que vont-ils faire ?", "Quand je serai morte, qui va s'occuper d'eux ?", "Comment vont-ils se débrouiller ?". Tout cela n'est que "le monde". Même la simple apparition d'une pensée de peur de la mort ou de la douleur est "le monde". Jetez le monde ! Le monde est tel qu'il est. Si vous le laissez vous dominer, votre esprit s'obscurcit et ne peut plus se voir lui-même. Alors, quoiqu'il apparaisse dans votre esprit, dites simplement : "Ce n'est pas mon affaire. C'est impermanent, insatisfaisant et ça n'a pas d'identité propre."

Elle avait maintenant un travail intérieur à faire, un travail que personne d'autre ne pouvait faire pour elle, et même ceux qui l'aimaient le plus ne pouvaient pas l'aider. Elle devait se concentrer exclusivement sur ce travail et laisser les soins de son corps aux autres. Rien autour d'elle n'était substantiel. Elle devait trouver sa vraie demeure. Les possessions, les plaisirs et les peines, les relations, tout ce qui avait constitué sa vie jusqu'à présent, ne lui avait fourni qu'un abri temporaire. Même son propre corps démontrait maintenant qu'il était quelque chose qu'elle avait emprunté à la nature et qu'elle devrait bientôt rendre. Il commença à parler d'une manière qui encourageait *nibbidā*, le désenchantement du cycle sans fin du devenir :

Lorsque vous vous rendez compte que le monde est ainsi fait, vous aurez l'impression que c'est un endroit épuisant. Vous vous sentirez fatiguée et désenchantée. Le fait d'être désenchantée ne signifie pas que vous êtes dégoûtée ; l'esprit est clair. Il voit qu'il n'y a rien à faire pour remédier à cet état de choses, c'est juste la façon dont le monde est. En comprenant cela, vous pouvez lâcher

prise de l'attachement ; vous pouvez vous détacher d'un esprit qui n'est ni heureux ni triste, mais en paix avec les conditions, en voyant avec sagesse leur nature changeante... Vous voyez que si vous avez beaucoup de biens, vous devez en laisser beaucoup derrière vous ; si vous en avez peu, vous en laissez peu derrière vous. La richesse est juste la richesse ; une longue vie est juste une longue vie. Ils n'ont rien de spécial.

Il l'exhortait à lâcher prise de tout ce à quoi elle s'accrochait encore et à se rendre dans sa "vraie demeure" :

Lâchez prise. Lâchez prise jusqu'à ce que l'esprit atteigne la paix qui est libre de ce qui va vers l'avant, libre de ce qui va vers l'arrière, libre de ce qui s'arrête.

POR PUANG

Depuis l'époque du Bouddha, il est de coutume que les moines rendent visite aux laïcs sur leur lit de mort afin de les aider à quitter ce monde pour le suivant de la meilleure façon possible. Dans les dernières heures de sa vie, Por Puang, l'un des plus proches disciples laïcs de Luang Por, reçut une de ces visites.

Por Puang et sa femme Mae Taeng furent les premiers disciples laïcs de Wat Pah Pong à venir de la ville voisine, Warin. Après avoir passé une Retraite des Pluies en tant que moine, Por Puang demanda à défroquer, disant que le monastère manquait encore de beaucoup de choses et qu'il voulait encourager d'autres personnes de Warin à l'aider à réunir les fonds nécessaires. En peu de temps, il organisa l'achat d'une cloche pour le monastère et un peu plus tard, il offrit une grande horloge comtoise pour la salle du Dhamma. Sa plus grande joie fut de parrainer, avec sa famille et ses amis, le moulage de la statue de Bouddha en laiton qui devint l'élément central de la salle du Dhamma de Wat Pah Pong.

Après avoir défroqué, Por Puang continua à se rendre au wat chaque jour d'Observance, à observer les huit préceptes et à écouter le Dhamma. Sa santé déclinant au fil des ans, il proposa de faire don de son squelette au monastère après sa mort, en guise de *memento mori*, et demanda à Luang Por de venir chercher son corps immédiatement après sa mort et de préparer le squelette au monastère. Au début de 1963, lorsque ses

médecins annoncèrent qu'ils ne pouvaient plus rien faire pour lui, sa famille le retira de l'hôpital pour qu'il passe les derniers jours de sa vie chez lui.

Le 12 janvier, l'état de Por Puang empira soudainement. Il devint incapable de parler ou d'ouvrir les yeux. Il était allongé sur son lit et gémissait sans cesse. Sa femme et ses enfants étaient assis à ses côtés mais ne parvenaient pas à soulager sa douleur.

Le 13 janvier, Luang Por, Ajahn Jun et quelques autres moines prirent leur repas quotidien dans le camp militaire local. Après le repas, Luang Por dit au Colonel Somboon, l'officier commandant, qu'il voulait rendre visite à Por Puang et lui demanda s'il pouvait disposer d'un camion. Le colonel répondit qu'il pouvait lui donner un véhicule plus petit et plus confortable, mais Luang Por répéta qu'un camion ferait l'affaire. Por Noo, un assistant laïc, lui demanda s'il allait rendre visite à Por Puang ou récupérer son cadavre. Luang Por répondit : "récupérer le cadavre". Por Noo était perplexe : "Comment allez-vous faire ça ? Il est encore en vie. Pensez-vous que sa famille va simplement vous le donner ? Il a dit de récupérer son corps après sa mort, n'est-ce pas ?". Luang Por resta silencieux un moment, puis il dit : "Vivant ou mort, nous allons le chercher aujourd'hui" avant de se tourner vers Ajahn Jun : "Allons-y. Por Puang attend." Il était 12 h 45 lorsqu'ils arrivèrent chez Por Puang, ils le trouvèrent allongé sur son lit, entouré de sa famille. Luang Por s'assit sur son lit et regarda le mourant pendant quelques instants. Puis il lui caressa doucement le visage en l'appelant :

Por Puang. Por Puang.

Après quelque temps, Por Puang ouvrit les yeux et tourna la tête vers Luang Por.

Por Puang, savez-vous qui je suis ?

Por Puang hocha la tête et regarda Luang Por. Des gémissements sortaient encore de sa bouche, mais des larmes commençaient à couler sur ses joues. Luang Por posa sa main sur le front du vieil homme et commença à lui parler d'une voix douce mais ferme :

Por Puang. Vous êtes un pratiquant. Vous vous battez depuis longtemps. Quand le moment vient pour la mort de prendre

votre vie, laissez-la partir. Elle appartient à la mort de toute façon, pourquoi en êtes-vous si possessif ? Vous avez emprunté quelque chose et maintenant vous devez le rendre. Gardez le son à l'intérieur. Pourquoi le laissez-vous sortir ?

Lorsque Luang Por eut fini de parler, les gémissements de Por Puang cessèrent immédiatement. Luang Por poursuivit :

Le corps est impermanent et peu fiable. Il n'est pas beau, il est vieux, vous vous en êtes servi pendant longtemps. Allez chercher un nouveau corps à l'endroit que vous avez vu dans votre vision lorsque vous étiez moine.

Pendant tout ce temps, Luang Por caressait le visage de Por Puang. Il se tourna vers le colonel Somboon :

Luang Por : Quelle heure est-il ?

Colonel Somboon : 12 h 55, Vénérable.

Luang Por : Encore cinq minutes et il sera parti.

Luang Por continuait à caresser le visage de Por Puang. À 13 heures précises, les yeux du mourant s'abaissèrent et se fermèrent. Por Puang était mort en paix.

TUER LES SOUILLURES DE TA SOEI

Une fois devenu abbé de Wat Pah Pong, Luang Por n'abandonna pas complètement la pratique du tudong. Les premières années, en particulier, lorsqu'il était encore en bonne santé et qu'il y avait peu de moines au monastère, il quittait tout simplement Wat Pah Pong et partait à la campagne. Il emmenait généralement des moines avec lui, parfois des laïcs. L'un des laïcs qui l'accompagnait dans ces voyages devint plus tard moine, et l'un des personnages les plus aimés et les plus pittoresques du Sangha. Ta Soei, cité plus haut dans sa description de sa première rencontre avec Luang Por, était un personnage à la réputation établie dans la communauté locale avant de rencontrer Luang Por, son style

de vie dissolu et criminel lui valant le titre de “*nak leng*”^{*}. Son avidité était légendaire et, dans sa vieillesse, il avait de nombreuses histoires à raconter sur la façon dont Luang Por avait entrepris de dompter le grossier personnage qu’il avait été.

“Il nous emmena en tudong jusqu’à Buntarik. Nous étions une demi-douzaine au départ mais deux se sont enfuis la première nuit. Au fil des jours, de plus en plus de gens se sont enfuis, jusqu’à ce qu’il ne reste que moi. J’avais le mal du pays. Il dit qu’il me prendrait pendant un an et que plus je voulais rentrer, plus loin il m’emmènerait. J’ai capitulé et j’ai accepté ce qui venait. Où que nous allions, j’avais toujours les yeux rivés sur les *samors*. Une nuit, il m’a fait dormir près d’une touffe de bambou, bien qu’il soit évident que c’était le lieu d’aisance local et que ça puait les excréments. Avec la rosée, l’odeur était encore pire. Quand je me plaignis, il me gronda”

Ne faites pas tant d’histoires. Il y a plus de merde dans vos intestins qu’il n’y en a là-bas.

“Nous sommes arrivés à Khu Muang et je suis tombé sur un magnifique arbre samor. Il m’a dit de grimper et de secouer les branches. Les samors sont tombés en cascade. Je les ai emballés dans mon tissu khaoma. Je devais maintenant porter le bol de Luang Por, les samors et son sac à bandoulière qui était également lourd. Luang Por ne portait rien du tout. En marchant, je voulais jeter certains samors, mais nous sommes arrivés à un autre arbre, encore plus généreux que le précédent et Luang Por m’en fit ramasser un autre gros tas. Je pensais qu’il m’aiderait à porter quelque chose, mais il refusa. J’ai goûté quelques samors du premier arbre, quelques-uns du second et la diarrhée est arrivée en force. Mes sacs étaient trop encombrants et trop lourds pour être posés à temps. Luang Por dû m’apprendre la méthode de terrain :”

Pas besoin de vous asseoir. Tenez-vous debout et accrochez-vous à un arbre. Faites comme un buffle d’eau. Vous pouvez faire ça, n’est-ce pas ?

^{*} Ce mot “*nak leng*” est difficile à traduire. Il se situe à mi-chemin entre “*fripouille*” et “*bandit*”. Ta Soei était plus proche de la catégorie des fripouilles.

“Alors je suis resté debout et j’ai déféqué jusqu’à ce que mes intestins soient vides... Il était dix heures du soir et nous marchions toujours. Il ne voulait pas se reposer. Nous avons atteint un ruisseau et il l’a traversé sur un arbre mort. Je n’arrivais pas à le suivre, donc j’ai pataugé dans le ruisseau. L’eau était profonde, mes bagages étaient lourds et je ne pouvais pas remonter sur l’autre rive. Luang Por dû descendre et m’aider à remonter. Il était minuit avant qu’il ne s’arrête de marcher, et j’étais complètement trempé. Je gémissais : ‘Je souffre tellement !’ ”

Vous êtes venu dans ce voyage pour voir la souffrance afin de pouvoir la dépasser.

“Luang Por disait ça comme si ça devait me réconforter.”

C’est en voyant la souffrance qu’on développe la sagesse.

“J’étais épuisé. Pendant qu’il parlait, je commençai à m’endormir, et il me gronda à nouveau”

Je vous donne un enseignement et vous vous endormez.

“Mais alors que j’étais allongé, j’ai remarqué qu’il utilisait mon khaoma pour chasser les moustiques de mon corps. Je dormis pendant un long moment. Chaque fois que j’ouvrais les yeux, il était toujours assis là. Je n’ai pas pu m’empêcher de lui demander : “Luang Por, n’êtes-vous pas fatigué ? Vous ne vous êtes pas couché du tout”. Il répondit”

Plus je suis fatigué, meilleure est la méditation.

“Et puis il reprit à nouveau”

Les gens qui n’ont pas une pensée dans la tête ne sont intéressés que par le repos. Même quand on leur donne l’exemple, ils ne le suivent pas.

“Oh, allez ! Je suis fatigué !’ Je ne pouvais pas m’empêcher de me disputer avec lui. Finalement, je lui ai demandé si on pouvait rentrer.”

D’accord. Si c’est ce que vous voulez.

“Il a dû voir que j’étais vraiment à bout.”

Le lendemain matin, Luang Por et Ta Soei prirent le chemin du retour vers le monastère.

“Une voiture passa. À l’époque, il n’y avait pas de vraies routes, les voitures devaient emprunter les chemins de buffles. Quand il nous a vus, le conducteur s’arrêta et se précipita pour nous inviter à le suivre. Luang Por émit un grognement d’assentiment. Je me préparai à monter dans la voiture. Mais non. Le chauffeur s’approcha pour réitérer son invitation. Luang Por grogna de nouveau, mais il ne fit aucun geste pour monter dans la voiture qui partit sans nous. Quand je me mis à grommeler, Luang Por se retourna contre moi.”

Êtes-vous venus pour voyager en voiture ou marcher en tudong ?

“On n’aurait pas pu au moins leur donner le sac de samors ?”

Et comment sait-on où il va ?

“Maintenant, je commençais à m’énerver. La voiture s’éloignait. Je dis : “Luang Por, vous essayez de me tuer ou quoi ?” Luang Por répondit, rapide comme l’éclair :”

Bien sûr, je vous ai amené avec moi pour tuer vos souillures. Tout ce qui sort de votre bouche est souillure. Si vous ne faites pas quelque chose comme ça, comment pourrez-vous jamais vous libérer des souillures ? Essayez de rester allongé à ne rien faire et voyez si vous vous libérez. Tout ce qui se passera, c’est que la souffrance vous submergera. La souffrance doit être connue avant que vous puissiez la dépasser et réaliser le bonheur. Je vous ai amené pour accumuler du mérite, pour rechercher du mérite. Le comprenez-vous ou non ? Le mérite et la souillure se trouvent tous deux en nous. Les envies ne s’arrêtent jamais. Vous gagnez dix bahts et vous en voulez cent. Vous obtenez cent et vous voulez mille. Regardez maintenant : votre envie s’est arrêtée parce que vous ne ressentez rien d’autre qu’une fatigue physique, vous ne voulez rien du tout. Si vous obteniez quelque chose, qu’en feriez-vous ? Ne vous rendez-vous pas compte que vous allez mourir ? Chaque jour, essayez de penser à la mort. Vous allez mourir. Vous le savez, n’est-ce pas ?

“Luang Por continua ainsi pendant longtemps avant de se retourner pour me questionner davantage :”

Est-ce que les riches meurent ? Les pauvres meurent-ils ?

“Oui, ils meurent tous.’ Répondis-je avec irritation.”

Alors, vous ne pensez pas que vous allez mourir ? ... Les pauvres meurent et les riches aussi. Vous devez être libéré avant de pouvoir être heureux. Alors, que pouvons-nous faire ?

“Il finit par me poser une question, comme d’habitude. Je répondis : “Devenir moine”, pensant que c’était une réponse plutôt intelligente.”

Si vous devenez moine, serez-vous libéré de la souffrance si vous ne pratiquez pas ? Kamma signifie action. Nous faisons le bien, et nous faisons le mal. Si nous faisons le bien, nous obtenons de bons résultats. Si nous faisons le mal, alors nous obtenons de mauvais résultats. Alors que peut-on faire d’autre que de faire le bien ? Et c’est ce que vous faites. Je vous ai amené pour faire le bien, parce que passer par des épreuves et des tribulations vous mènera au-delà de la souffrance.

“Cet après-midi-là, nous arrivâmes à un village et nous nous arrê tâmes pour nous reposer dans l’un des champs adjacents. Il y avait des gens autour qui faisaient paître leur bétail et quand ils s’approchèrent, Luang Por m’appela :”

Allez chercher des boissons gazeuses. Apportez-en trois ou quatre paquets.

“Je me suis mis en colère. Je voulais garder l’argent et il me faisait acheter des boissons pour des gardiens de buffles. Finalement, ils n’ont pas pu tout finir et il leur a dit d’emmener le reste avec eux. Quand nous atteignîmes le wat il me demanda :”

Combien d’argent reste-t-il ? Nous avons besoin de briques et de ciment.

“Je répondis : ‘ Il aurait été plus judicieux de garder tout l’argent pour les briques et le ciment au lieu de le dépenser en boissons gazeuses.’ ”

Non, cela aurait été une mauvaise idée, parce que nous n’aurions pas pratiqué le don, et les gardiens de buffles n’auraient pas eu leur boisson. Ils étaient fatigués et ils devaient avoir soif. Après en avoir bu, vous vous sentiez rafraîchi, n’est-ce pas ?

“ ‘Oui.’ Répondis-je d’un air penaud.”

Bon, alors...

“Il dit et se lança dans un autre sermon :”

Quand on rend les autres heureux, ça nous rend heureux. Lorsque vous obtenez ce genre de bonheur, que voulez-vous de plus ? ... Vous devez élever votre esprit. Lorsque les inondations arrivent, seules les maisons construites sur des terres plus élevées restent sèches. Si vous vous livrez à des choses basses et grossières, alors votre esprit devient de plus en plus bas et quoi que vous fassiez, vous ne verrez jamais le Dhamma.

VI. LA VIE DE FAMILLE

La première fois que les laïcs écoutaient Luang Por donner un enseignement du Dhamma ou qu’ils lui demandaient conseil, ils étaient généralement surpris par la justesse et la profondeur de ses connaissances sur la vie de famille. Pour la plupart des gens, il semblait aller de soi que les causes et les conditions sous-jacentes aux conflits familiaux étaient spécifiques aux laïcs et impénétrables pour un moine qui ne s’était jamais marié et n’avait jamais eu l’expérience d’élever une famille lui-même. Mais le fait de diriger une grande communauté pendant de nombreuses années permit à Luang Por d’accumuler une grande compréhension des problèmes qui peuvent survenir dans les relations humaines. Les conflits qui surgissent dans un monastère ne sont pas si différents de ceux d’une famille qu’on pourrait le croire. En outre, la sagesse qui découle de la culture de l’Octuple Sentier donnait à Luang Por une connaissance approfondie de la causalité dans ses nombreux modes, y compris une compréhension des relations entre les états mentaux et le comportement, tant destructeur que constructif. Une fois, une visiteuse se lamentait sur son sort et disait à Luang Por combien il avait de la chance de ne pas avoir de famille, avec tous les problèmes compliqués que cela entraînait. Il lui répondit :

J'ai une famille ici, au monastère, et c'est une grande famille.

Le fait d'écouter les laïcs, les moines et les nonnes se confier à lui au fil des ans a constitué une autre source riche de matière à réflexion.

Vivre à Wat Pah Pong, c'est pour moi comme être une poubelle.
Les gens viennent et me jettent leurs problèmes en permanence.
Une personne vient se plaindre, puis une autre, cela m'a apporté beaucoup de sagesse.

Son principe pour enseigner aux laïcs était simple :

Je leur enseigne de la même manière que je m'enseigne moi-même.

MARIAGE

Dans une culture bouddhiste, la cérémonie de mariage n'implique aucun rituel religieux. Elle est considérée comme une affaire totalement laïque, dans laquelle deux personnes officialisent leur engagement l'une envers l'autre aux yeux de leur famille, de leurs amis et de l'État. Les mariés reçoivent les bénédictions des aînés des deux familles et signent un registre officiel. Bien que la présence du Sangha ne soit pas requise pour la validation du mariage, il est courant, le matin du mariage, qu'un groupe de moines soit invité à chanter des versets de bénédiction et à recevoir des aumônes. Si le moine le plus ancien est le maître de l'une des familles nouvellement unies, il peut être invité à donner quelques conseils aux nouveaux mariés. Ainsi, Luang Por se rendit dans un petit village qui l'avait soutenu, lui et ses disciples, avant la création de Wat Pah Pong, pour bénir le mariage de la fille d'un ancien disciple laïc. La maison était remplie de gens qui le connaissaient depuis longtemps.

Au fil des ans, Luang Por a donné des conseils à de nombreux couples de jeunes mariés. En Thaïlande, les quatre vertus* du maître de maison (l'honnêteté, l'auto-amélioration, la patience et la générosité) sont l'un des thèmes préférés de ces conseils, car elles constituent le fondement d'une vie commune longue et heureuse. Luang Por parlait occasionnellement

* SN 10.12

de ces qualités, mais ce jour-là, il adopta une note plus prudente : la vie conjugale n'est pas de tout repos et les couples doivent être prêts à travailler dur sur eux-mêmes et sur le mariage pour le faire marcher. Le Dhamma est la seule chose qui leur donnera la capacité de relever les défis à venir et de rendre leur vie commune "propice". Il est clair que son discours n'était pas destiné au jeune couple uniquement, mais à toutes les personnes réunies pour l'entendre.

Comme il le faisait souvent lorsqu'il s'adressait à des personnes qui le connaissaient depuis de nombreuses années, Luang Por enseigna d'une manière directe et simple, mais sa voix était néanmoins empreinte d'une chaleur et d'une bonne humeur évidentes. Il commença par dire au couple que la cérémonie elle-même n'était pas particulièrement importante, mais que c'est la façon dont ils se comporteraient après qui comptait vraiment, (un écho des mots qu'il utilisait pour les moines nouvellement ordonnés). Une occasion ne devient pas propice en raison des cérémonies organisées et si des animaux étaient tués pour un festin de mariage, alors, au contraire, l'occasion serait extrêmement peu propice. Le bon augure était en fait synonyme de bonté et de vertu. La vie du couple serait de bon augure s'ils s'efforçaient de la vivre de manière à croître en bonté et s'ils étaient capables d'inculquer la bonté à leurs futurs enfants et petits-enfants.

Luang Por expliqua ensuite au couple la signification du mot "*khrop khrua*", le mot thaï pour "famille". Il dit que la raison pour laquelle la vie conjugale de la grande disciple laïque du Bouddha, Visākhā, avait été exempte de problèmes, était qu'elle n'avait pas d'attentes irréalistes, ayant reçu des explications sur la réalité de la vie de famille de la part d'un moine avant son mariage. Luang Por s'inscrit dans cette tradition. Son explication de "*khrop khrua*" s'appuyait sur une étymologie tout à fait personnelle et donnait un aperçu de la vie de famille qui, à première vue, semble excessivement sombre. Mais il est difficile d'apprécier l'importance du contexte pour comprendre le ton et la portée des enseignements oraux. Ici, Luang Por rendait visite à de vieux disciples laïcs et son jeu de mots astucieux (cette culture adore les jeux de mots) devait ravir ses auditeurs, tempérant la franchise de ses propos. On peut imaginer que Luang Por avait une étincelle dans l'œil, que l'auditoire (à l'exception peut-être des mariés) avait de grands sourires sur le visage et qu'il y avait de nombreux regards et coups de coude significatifs parmi eux pendant qu'il parlait :

Vous ne comprenez toujours pas vraiment la signification de ce mot “khrop khrua” (famille). Tout d’abord, “khrop” - OK, écoutez attentivement : vous respirez confortablement, vous vous déplacez à votre aise, et puis vous vous saisissez de quelque chose et vous vous enfermez dedans (khrop). Pouvez-vous supporter cela ? Khrua” signifie qu’après avoir été enfermé là-dedans, on vous découpe avec un couteau et on vous éviscère (khru*^a), et vous ne pouvez pas vous échapper. C’est l’étymologie du mot “khrop khrua”. En d’autres termes, cela signifie que maintenant vous allez être assailli par toutes sortes de problèmes. C’est pourquoi je suis venu vous donner quelques conseils sur la façon de gérer toute cette complexité dans vos vies et de vous débarrasser des problèmes. Maintenant, vous avez un khrop khrua, vous vivez dans un espace confiné. Votre gagne-pain et trouver l’argent pour élever une famille sont plus importants que tout le reste. Les cérémonies d’aujourd’hui sont superficielles. Ce qui est important, c’est de créer une certaine compréhension.

Il expliqua qu’il était important pour les membres d’une famille d’essayer de comprendre le point de vue de l’autre. Ils devraient apprendre à écouter, être faciles à aborder, savoir s’exprimer de manière à ne pas attiser les désaccords. Ils ne devraient pas parler de questions familiales privées avec d’autres personnes ou apporter des problèmes perturbateurs de l’extérieur dans le foyer familial. Selon les mots enseignés pour la première fois à la grande laïque Visākhā, ils ne devaient pas emporter le feu du foyer à l’extérieur, ni apporter le feu de l’extérieur dans le foyer :

Dans certains endroits où je suis allé, les membres de la famille ne se comprennent pas du tout : le mari et la femme, le beau-père et le gendre, la belle-mère et la belle-fille ; ils n’arrêtent pas de se disputer et doivent ensuite se traîner chez le chef du village pour qu’il les aide à trancher. Devoir compter sur le chef du village, c’est comme si quelqu’un se trouvait sous un soleil de plomb et ne savait pas comment se mettre à l’ombre tout seul, ou avait soif et ne savait pas comment mettre de l’eau dans sa propre bouche.

* La prononciation de l’isan du mot thaï “khrua” est “khua”, ce qui signifie “éviscérer”.

C'est pathétique. J'ai vu cela dans un village, le chef était à la limite de son endurance avec des gens qui ressassaient la même vieille affaire, encore et encore, sans fin. Les gens devraient savoir comment résoudre leurs propres problèmes. Dans les affaires familiales, les désaccords avec vos parents, vos enfants ou vos petits-enfants, vous devez savoir comment prendre des décisions et résoudre les conflits par vous-mêmes. Discutez-en patiemment.

Vous avez tous été des enfants. Vous savez qu'il est difficile pour les enfants de comprendre leurs parents... Vous pensez que vous enseignez à vos enfants, mais ils pensent que vous les grondez ou les harcelez. Alors, chacun part sur sa propre voie et vous ne vous entendez plus... En tant que parents, c'est plus facile parce que vous avez déjà été un fils ou une fille vivant avec des parents et vous avez donc vu les deux côtés. Un adulte peut comprendre un enfant, mais un enfant ne peut pas comprendre entièrement un adulte. C'est pourquoi il est difficile de se parler.

Mais quelles que soient les difficultés, les hauts et les bas de l'émotion, vous êtes toujours capables de vivre ensemble. Comment ? Grâce à la vertu du respect. Même si vos parents se plaignent et râlent, ils restent vos parents et vous les respectez pour cette raison. Même si vous êtes très en colère envers eux, vous ne pourriez jamais tuer votre mère ou votre père. S'ils n'étaient pas vos parents, vous l'auriez déjà fait ! ... Nous nous en sortons grâce au respect mutuel.

Les parents et les enfants en conflit devaient apprendre à prendre du recul par rapport à leurs sentiments de souffrance et de frustration et à réfléchir à la vue d'ensemble de leur relation. Chacun devait apprendre à se défaire de son attachement aux rancœurs et aux idées fixes.

Ne cédez pas à vos émotions. Lorsque vos enfants n'écoutent pas ce que vous leur dites, rappelez-vous que vous avez eu leur âge ; en grandissant, ils comprendront progressivement. Les fils et les filles doivent se souvenir de la façon dont leurs parents les ont élevés et se sont occupés d'eux. C'est ainsi que les choses se passent : les deux parties lâchent prise. Les choses se calment,

vous commencez à vous sentir plus à l'aise, et les tensions se relâchent.

C'est le respect mutuel qui fournissait la colle qui maintenait une famille ensemble à travers ses hauts et ses bas.

'*Gāravo ca nivāto ca*'*. S'il y a un respect mutuel entre tous les membres d'une famille, entre les grands-parents, les parents et les enfants, alors même s'il y a des malentendus, on peut s'en sortir. Parce que le respect est le Dhamma. C'est un principe qui lie les gens entre eux et les empêche de se séparer.

Son message était que la vie conjugale est faite de luttes partagées et de sacrifices. Par la pratique du Dhamma, les couples pouvaient se préparer aux défis à venir. Ils pouvaient faire de leur vie commune quelque chose de bon et de bénéfique.

Se marier, inviter votre maître à vous donner des enseignements, c'est le début de l'établissement de votre vie commune. Avant, vous étiez un fils et une fille et maintenant vous faites les premiers pas pour devenir une mère et un père. Être l'enfant de quelqu'un n'est pas difficile. Quand le toit fuit, ce n'est pas sur les enfants qu'il fuit, mais sur les parents. Quand il n'y a pas d'argent, la pénurie n'atteint pas les enfants, ce sont les parents qui se privent. Alors, faites en sorte que votre vie de couple soit bonne, qu'elle soit propice.

Enfin, tandis que les moines qui l'accompagnaient chantaient des versets de protection *Jayanto*, Luang Por aspergea d'eau bénite les têtes prosternées de son auditoire.

NE PAS CASSER LA MARMITE

Les discours de Luang Por contenaient souvent un "riff du Dhamma". Il s'agissait d'un enseignement qui pouvait être basé sur une analogie,

* "Respect et humilité" ; citation du Maṅgala Sutta (Khp 5 ; Sn 2.5) qui énumère 38 qualités qui créent de bons auspices dans le cœur humain.

un jeu de mots ou un passage des Suttas. Pendant un mois ou deux, ce riff apparaissait régulièrement dans ses enseignements du Dhamma, jusqu'au jour où il disparaissait sans laisser de trace. Le terme "khrop khrua", évoqué plus haut, constituait la base d'un de ces riffs sur les pièges de la vie domestique. À une occasion, il expliqua comment de petites différences négligées au début d'un mariage peuvent s'envenimer pendant de nombreuses années et laisser les couples mariés âgés avec peu de choses en commun :

Soyez attentifs à cela. Plus l'amour est fort, plus l'émotion négative est forte. Au début, la vie de couple n'est pas si désagréable, mais à l'âge de cinquante ou soixante ans, vous pouvez constater que vos paroles n'impressionnent guère l'autre. La vieille femme dit quelque chose par ici et le vieil homme s'assied pour écouter par là-bas. Maintenant, il voudrait mettre un rideau entre eux. Pourquoi ? À cause de 'khrop khrua'. Ils ne savent pas comment se parler.

Un enfant dans la famille est une source de joie, mais en même temps, cela peut représenter un travail difficile et stressant pour les parents.

Lorsqu'un bébé naît, les parents doivent en assumer la responsabilité. Le bébé n'a aucune idée de la charge qu'il impose à ses parents. Il veut faire des bêtises et c'est ce qu'il fait, sans se soucier de ses parents. Il veut courir partout et vous devez le suivre pour nettoyer et vous assurer qu'il va bien.

L'amour ne suffit pas. Si l'on ne cultive pas la capacité à réfléchir avec sagesse sur l'expérience, l'éducation des enfants peut facilement tourner au vinaigre. Il décrivait un scénario :

Au fur et à mesure que les enfants grandissent, votre amour pour eux grandit aussi. Pendant ce temps, ils deviennent encore plus exubérants et vilains et encore plus désobéissants envers leurs parents. L'enfant suit son propre chemin et les deux vieux grands-parents qui vivent avec vous commencent à se plaindre. Tout est si compliqué, il y a toujours une sorte de perturbation. Certains d'entre vous qui sont assis ici et qui nous écoutent aujourd'hui ont probablement vécu cela.

Il n'y a pas une seule façon fixe d'élever les enfants.

Certaines personnes enseignent un peu, et l'enfant s'en sort bien.
D'autres enseignent beaucoup et l'enfant n'en tient pas compte.
Alors les parents doivent endurcir leur cœur et être sévères.

Luang Por disait que les parents devraient suivre le conseil du Bouddha selon lequel, dans toute tâche, y compris l'éducation des enfants, ils devraient se considérer comme un potier qui façonne des pots. Leur travail consiste à se concentrer sur la création du meilleur pot possible, compte tenu des matières premières disponibles et de leurs propres compétences. Ils ont besoin de sagesse pour se concentrer sur leur travail de parents, de manière que ni eux ni leurs enfants ne souffrent du processus. S'ils sont sûrs qu'être parfois sévère est la meilleure chose à faire pour l'enfant, qu'il en soit ainsi. L'important est de ne pas y réfléchir de façon erronée et de ne pas créer de souffrance. Il n'est pas interdit aux parents d'avoir des émotions fortes lorsqu'ils élèvent un enfant, mais les émotions doivent être comprises pour ce qu'elles sont.

L'idéal serait de résoudre les problèmes familiaux de la manière prescrite par le proverbe thaïlandais selon lequel le poisson est pêché et mangé alors que le lotus est encore intact et que l'eau n'est pas troublée. Mais malheureusement, disait-il, ce qui arrive souvent, c'est que le lotus est meurtri, que l'eau est boueuse et que tous les poissons meurent dans l'eau.

Mais le "khrop khrua", ces sentiments de confinement et d'être embroché par les problèmes, faisait partie de la vie. Il se tournait à nouveau vers sa propre famille monastique :

J'essaie de façonner l'argile en pots et de ne pas laisser les pots se briser. J'enseigne aux gens comment ne pas souffrir et je ne me laisse pas souffrir non plus. Je leur enseigne et m'enseigne moi-même en même temps, continuellement. Certaines personnes n'enseignent qu'aux autres. Ils sont comme la ménagère qui fait la vaisselle. Elle voit qu'elle est sale et la nettoie, mais elle a l'esprit embrumé. Elle est renfrognée et grommelle intérieurement. Elle nettoie la vaisselle, mais son cœur est sale. Elle ne regarde pas son esprit. C'est vraiment triste de voir qu'elle nettoie la vaisselle et salit son esprit en même temps. C'est ça que vous voulez ? Attention ! Parfois, on prend un balai et on

commence à balayer la maison. Les enfants ont laissé du désordre. Ils sont complètement insouciant. Vous ne cessez de rouspéter tout en balayant. Vous balayez la maison, mais vous ne balayez pas dans votre cœur, et vous souffrez constamment.

INQUIÉTUDES

Une fois, une femme vint voir Luang Por, pleine d'inquiétude pour son fils.

“Mes enfants n’ont aucune ambition. Ils n’ont aucune envie de faire quelque chose de leur vie. J’ai peur qu’ils ne survivent pas dans le monde. Luang Por, dites-moi ce que je dois faire.”

Je dirais que vous vous trompez vous aussi. C’est comme des souris qui vivent dans un trou. Quand les enfants sont petits, les parents les nourrissent. Mais quand leurs enfants sont grands, continuent-ils à les nourrir ? Creusent-ils encore des trous pour leurs enfants ? Non, ce n’est pas ce qui se passe. Les jeunes souris vont creuser leurs propres trous. Vos enfants sont comme ça. D’après ce que j’ai vu, certaines personnes, après la mort de leurs parents, deviennent plus riches que ces derniers ne l’ont jamais été. Cela arrive aussi et mon conseil est que vous devriez penser de manière plus généreuse à vos enfants. Alors vous serez à l’aise. Vous aimez vos enfants. Lorsqu’ils réussissent, vous considérez leur réussite comme la vôtre. Quand ils font quelque chose de mal, votre esprit se focalise sur leur méchanceté. Vous ne pouvez pas la déraciner de votre esprit, vous ne pouvez pas desserrer son emprise. Et donc, vous n’arrivez nulle part.

DEUIL

Luang Por soulignait qu’il était important de faire face à la fragilité de la vie et à l’inévitabilité de la séparation. Le pire cauchemar d’un parent est la perte d’un fils ou d’une fille. L’esprit non entraîné se dérobe à l’idée même de cette éventualité, comme si le fait d’accepter la possibilité qu’une chose aussi terrible puisse se produire augmentait la probabilité qu’elle se réalise réellement. Luang Por soutenait qu’il était plus sage de se préparer à toute éventualité :

C'est comme si un serpent se glissait dans la pièce alors que vous êtes assis là, les yeux fermés. Tant que vous ne le voyez pas, vous n'avez pas peur. Mais dès que vous l'apercevez, vous êtes terrifié. Vous vous levez et vous vous précipitez dehors... C'est comme lorsqu'il n'y a rien d'autre que l'amour, sans sagesse... Si vous n'avez jamais utilisé votre sagesse pour réfléchir à cet amour et que celui que vous aimez meurt, alors vous ressentez la perte comme si 90% de vous-même était mort avec lui. C'est une catastrophe. Vous ne savez pas comment y faire face.

La méditation et la contemplation constante de la nature du changement étaient une préparation à tout ce que la vie pouvait vous réserver.

C'est comme si vous voyiez le cobra se glisser à l'intérieur. Bien qu'il soit venimeux, vous êtes préparé et vous n'avez peut-être même pas peur. Vous le chassez peut-être ou vous vous écarterez simplement de son chemin. Malgré son poison, il ne peut pas vous mordre et si vous n'êtes pas mordu, vous n'êtes pas empoisonné.

Un jour, il parla à une femme qui avait perdu son fils adolescent quelque temps auparavant et qui ne parvenait toujours pas à surmonter son chagrin. Comme elle était méditante, il alla au-delà des mots de réconfort. À un moment donné, il dit :

Vous devez comprendre qu'il était vraiment votre fils, mais seulement à un niveau conventionnel. Il a pris naissance avec vous dans cette vie particulière. Les bonnes et les mauvaises choses qu'il a faites sont les siennes. La longueur ou la brièveté de sa vie était son propre héritage kammique. Par le biais des processus de devenir et de naissance, vous lui avez simplement donné l'occasion de naître. Si vous voyez les choses sous cet angle, vous pouvez avoir l'esprit tranquille.

Le moment était venu de lâcher prise et de voir son chagrin à travers les yeux d'un pratiquant du Dhamma. Sa souffrance actuelle était due à l'attachement à la perception conditionnée du "fils". Son défi était de reconnaître que chaque pensée de son enfant disparu était un phénomène conditionné et impermanent qui naissait et disparaissait dans son esprit et ne lui appartenait pas. La question était de savoir si elle était prête à lâcher prise.

COUPER LA TARTE

Une riche disciple laïque a raconté un jour le conseil que Luang Por lui a donné concernant ses biens :

“Je me disais que je partagerais mes richesses, mes champs et mes vergers, entre mes enfants. Je n’y avais pas vraiment réfléchi. Je pensais simplement que je distribuerais ce que j’avais et que, dans ma vieillesse, je compterais sur mes enfants pour s’occuper de moi. C’était le plan que j’avais en tête, mais Luang Por devait le savoir, car il m’a mis en garde.”

Si vous envisagez de répartir votre patrimoine entre vos enfants, vous devriez d’abord y réfléchir sérieusement. Ce n’est peut-être pas une si bonne idée de tout donner. Il se peut que vos enfants ne reconnaissent pas la dette de gratitude qu’ils ont envers vous en tant que parent, qu’ils vous abandonnent et refusent d’assumer leurs responsabilités. Alors, quand vous serez vieille, vous n’aurez personne sur qui compter. Lorsque vous faites le partage, mettez une partie de côté pour vous. Tant que vos enfants et petits-enfants sauront qu’il vous reste une partie de votre fortune, ils s’occuperont de vous. Sinon, vous risquez de finir comme une bûche pourrie sur laquelle aucun champignon ne pousse et à laquelle personne ne prête attention.

“J’ai réfléchi aux conseils de Luang Por et je les ai suivis. Il avait raison dans tout ce qu’il disait. Il devait savoir à l’avance ce qui allait se passer. Cela a renforcé mon respect et ma foi en lui, et j’ai essayé de suivre ce qu’il m’a enseigné : “développer la bonté en respectant les préceptes et en cultivant mon esprit.”

VII. LA PRATIQUE DU DHAMMA

Nous sommes comme un poulet, c’est tout. Le poulet naît, a des poussins et passe sa journée à gratter dans la terre. Puis, le soir, il va se coucher. Le matin, il saute à terre et recommence à gratter, ‘guk, guk, guk’. Et le soir, il s’endort à nouveau. Est-ce que ça sert à quelque chose ? Non.

Nous sommes comme des poulets, des créatures sans sagesse. Le propriétaire vient chaque jour avec de la nourriture. Il prend le poulet et le soulève dans ses bras pour le regarder. Le poulet pense que le propriétaire est affectueux. Le propriétaire, quant à lui, se dit : “Hmm. Il devient lourd, combien pèse-t-il ? Est-ce qu’il pèse déjà deux ou trois kilos ?” Le poulet ne sait pas ce qu’il se passe. Le propriétaire lui apporte du riz à manger, et il est heureux ; il pense que le propriétaire l’aime. Il mange tout, grossit et pense qu’il a réussi. Mais dès que le poulet pèse deux ou trois kilos, “Ça y est ! On va au marché”.

C’est comme ça que la plupart des gens mènent leur vie, ils ne voient pas le danger. Ils se font des illusions, tout comme le poulet. Le propriétaire emmène le poulet au marché. Il est à l’arrière du camion et il glousse toujours “*Ohk, ohk !*”, il s’amuse beaucoup. Puis la voiture arrive au marché et le propriétaire vend le poulet à un Chinois. Le poulet ne se doute toujours de rien. Le Chinois lui arrache les plumes du cou et le poulet pense que le Chinois est en train de le bichonner. Le poulet est stupide à ce point. Ce n’est que lorsque le couteau lui a tranché la gorge que le poulet réalise, “Oh, je suis mort”. Nous ne voyons pas notre propre vie. Nous ne savons pas comment remédier à nos souillures.

Dès la création de Wat Pah Pong, Luang Por commença à enseigner à ses disciples laïcs que leurs responsabilités ne se limitaient pas à offrir de la nourriture au Sangha et à accumuler des mérites. Le Dhamma n’est pas quelque chose de lointain, disait-il, ce n’est pas quelque chose qui appartient aux moines. Le Dhamma est la vérité de tous les êtres vivants et la libération de la souffrance est possible pour toute personne, religieux ou laïque, qui cultive l’Octuple Sentier.

Tous, moines et laïcs bouddhistes, ont une chance égale de pratiquer le Dhamma et d’y réfléchir. Et le Dhamma sur lequel méditent les moines et les laïcs est le même Dhamma et conduit à la même paix par les mêmes moyens.

Pratiquer le Dhamma était le moyen de faire le meilleur usage possible d’une naissance humaine qui était rare et précieuse. Il disait que remettre à plus tard l’effort de cultiver son esprit, puis s’en lamenter quand on est

déjà vieux et qu'on approche de la mort, c'est comme être un jardinier incompétent :

Vous plantez des haricots, des melons, des citrouilles, des haricots verts, etc. Une fois qu'ils ont grandi, ils arrivent à maturité, puis ils pourrissent. Sachant cela, vous les cueillez avant que cela n'arrive, n'est-ce pas ? Si vous voulez les cuisiner et les manger, les vendre ou les troquer pour en tirer un quelconque avantage, faites-le en temps voulu. À quoi bon se lamenter quand ils sont pourris ?

À sa retraite, Upāsikā Ranjuan, auteur et fonctionnaire de renom, quitta la vie laïque et alla vivre dans la communauté des nonnes à Wat Pah Pong*. Plus tard, elle devint une enseignante du Dhamma très respectée. Sa vie changea de direction après avoir écouté les enseignements de Luang Por.

“Comme la plupart des bouddhistes, j’accumulais des mérites, j’écoutais les discours sur le Dhamma, je mettais de la nourriture dans les bols des moines, je prenais les préceptes et tout ce genre de choses, et je pensais que c’était suffisant. Je n’avais jamais considéré que quelque chose de plus était nécessaire pour être une vraie bouddhiste. Puis j’ai entendu Luang Por donner un enseignement du Dhamma pour la première fois, et j’ai réalisé que la chose la plus importante qu’un bouddhiste devrait faire est de former son esprit, et que cela serait réaliser le souhait le plus profond du Bouddha.”

Pour la plupart des villageois qui venaient au monastère chaque semaine, la pratique de base de la méditation était le chant. Beaucoup d’entre eux mémorisaient l’intégralité du livre de chants Pāli-Thai et chantaient chez eux le matin et le soir. C’était une pratique apaisante, qui pouvait apporter de la joie à l’esprit et les traductions en thaï leur permettaient d’avoir les principaux enseignements à portée de main. Mais Luang Por les encourageait à pratiquer également la méditation assise et à cultiver une compréhension plus profonde de leur vie :

* Lorsqu’il devint clair en 1983 que la maladie de Luang Por l’empêcherait de reprendre ses fonctions d’enseignant, Upāsikā Ranjuan décida de poursuivre sa formation auprès du grand contemporain de Luang Por, Ajahn Buddhāsa.

N'oubliez pas de méditer sur le mantra “Buddho” et de réfléchir aux “cheveux, poils, ongles, dents et peau” afin de voir la fragilité et l'impermanence du corps physique. Pensez-y, réfléchissez-y continuellement... Si votre pensée est correcte, alors votre esprit sera en paix. Les conséquences indésirables disparaîtront, et il n'y aura pas de souffrance. Si votre pensée est incorrecte, la souffrance augmentera.

Dans les livres de Dhamma écrits en anglais (et en français), une distinction pratique est faite entre le mot pāli “Dhamma” (“la vérité des choses” ; les enseignements et les pratiques qui mènent à la réalisation de cette vérité) et “dhamma” qui signifie “chose”. Dans le pāli lui-même et dans la langue thaïe, cependant, il n'existe aucun moyen orthographique de distinguer les deux et la prononciation est identique. En fait, il existe une relation organique entre le Dhamma et les dhammas (connaître le Dhamma est, par essence, connaître les dhammas) à laquelle Luang Por se référait fréquemment lorsqu'il essayait de ramener la pratique du Dhamma à la réalité pour son public et d'en souligner le caractère pratique :

Le mot “dhamma” signifie toutes les choses. Il n'y a rien qui ne soit pas un dhamma... le dhamma comprend tous les phénomènes qui constituent notre corps et notre esprit.



Le Bouddha nous a enseigné à comprendre toutes les choses qui se trouvent à l'intérieur et à l'extérieur de nous-mêmes. Les pratiques qui nous permettent de comprendre ces choses sont appelées Dhamma.



La compréhension de ces différentes significations du mot demande que nous nous comprenions nous-mêmes. Si nous nous comprenons, alors nous comprenons le Dhamma, car le Dhamma se trouve en nous.

Il disait que la pratique du Dhamma consistait à développer une relation correcte avec les dhammas. La nature essentielle des dhammas est une apparition et une disparition constantes. Cette nature n'est pas affectée

par le fait qu'un bouddha soit éveillé ou non. Elle ne peut jamais disparaître du monde parce que c'est la "façon dont les choses sont".

Le Dhamma n'est pas quelque chose qui peut disparaître. Les facteurs de l'éveil sont toujours présents, tout comme les pratiquants. Si vous n'atteignez pas l'éveil, c'est parce que vous êtes encore trop négligent dans votre pratique.

La pratique du Dhamma n'était pas une quête ésotérique réservée exclusivement aux moines et aux nonnes. Il s'agissait de développer une sagesse sur sa propre vie. Parfois, des laïcs venaient le voir et lui disaient qu'ils ne pouvaient pas méditer parce qu'ils étaient analphabètes.

Pourquoi avez-vous besoin de savoir lire et écrire ? Vous mettez votre main dans le feu et c'est chaud, vous la mettez dans l'eau et c'est froid. Comprenez-vous cela ? Si vous comprenez, vous pouvez cultiver le Dhamma. Le mot "*bhāvanā*" est le langage des moines. Dans le langage ordinaire, on dit "considérer" ou "réfléchir*¹". Sachez simplement ce qui surgit dans votre esprit. Lorsque la colère surgit dans votre esprit, en êtes-vous conscient ? L'avidité surgit : en êtes-vous conscient ? Qu'est-ce que cela fait d'être en colère ? Qu'est-ce que c'est que de ressentir du désir ? Continuez à regarder cela. De quoi d'autre pensez-vous qu'il s'agisse ?

Si vous pouvez bouger et respirer, si vous connaissez la différence entre le chaud et le froid, et entre ce que vous aimez et ce que vous n'aimez pas, alors vous pouvez toujours pratiquer le Dhamma parce que le Dhamma apparaît dans ce corps et cet esprit même. Ne pensez pas que le Dhamma est très loin. Il est avec nous. Il ne s'agit de rien d'autre que de nous. Regardez simplement : un moment vous êtes heureux et le suivant, vous êtes triste ; un moment vous êtes satisfait et le suivant, vous ne l'êtes pas. Puis vous vous mettez en colère contre cette personne et vous détestez celle-là. Tout cela est le Dhamma.

* Ce mot est souvent traduit en français par "méditation". Ci-dessous, Luang Por donne une définition plus traditionnelle du terme. Donner une nouvelle tournure à des mots familiers est un outil rhétorique qu'il utilisait souvent.

Rien ne nous appartient. Nous ne nous appartenons même pas. En fin de compte, nous nous désintégrons selon la loi de l'impermanence... Les cheveux, les poils, les ongles, les dents et la peau ; si vous contemplez bien ces choses, vous les verrez sous leur vrai jour. Ces choses ne nous appartiennent pas, car elles ne sont pas sous notre contrôle. Il en est de même pour tout le corps. Quand il veut avoir mal, il a mal ; quand il veut vieillir, il vieillit ; et quand il veut mourir, il meurt. Il ne nous écoute pas pour tout cela. Lorsque vous avez mal à la tête ou à l'estomac, votre corps vous a-t-il demandé la permission ?

LA PLEINE CONSCIENCE, C'EST VOTRE AFFAIRE

Luang Por enseignait que la pleine conscience, porter à l'esprit, garder à l'esprit tout ce qui doit être porté à l'esprit et gardé à l'esprit à tout moment, était la clé de la pratique. Dans la vie quotidienne, l'un des aspects les plus importants de la pratique de la pleine conscience était de maintenir les préceptes au premier plan de la conscience. Le méditant devait être constamment conscient de la présence ou de l'absence de souillures dans son esprit. Lorsque quelqu'un lui a demandé s'il était possible de faire cela toute la journée, il répondit :

Jusqu'au jour de votre mort ! Toute la journée et plus car c'est un peu court.

Tant que vous respirez, vous pouvez être conscient. Une femme s'est plainte qu'elle avait tellement de travail à faire qu'elle n'avait pas le temps de pratiquer la pleine conscience. Il répondit :

C'est votre tâche. Maintenir la pleine conscience est une tâche. Les personnes qui sont attentives accomplissent bien leurs tâches. Si vous perdez la pleine conscience pendant deux minutes, vous êtes fou pendant deux minutes ; pendant une minute, alors vous êtes fou pendant une minute. Ne pas parler durement à qui que ce soit ; c'est une pratique de la pleine conscience. Vous devez comprendre ce qu'est la pleine conscience et comment elle fonctionne.

Pensez-vous à faire du mal aux autres ? Votre pensée est-elle erronée ? Soyez-en conscient. Les autres ne peuvent pas voir

vosre esprit, mais vous le voyez. Si la pleine conscience englobe votre esprit, alors la moralité, la concentration et la sagesse peuvent apparaître. Réfléchissez à ceci. Lorsque vous allez dire quelque chose, la pleine conscience, c'est comme avoir quelqu'un qui vous dit quoi dire, qui connaît les implications de vos mots et qui sait si vous vous répétez. Lorsque vous ne savez pas quoi faire, la pleine conscience le sait.

'*Attanā codayattānaṃ*' : 'Vous devez vous réprimander vous-même', c'est ainsi que vous devenez votre propre refuge. Sinon, si vous pensez que vous aimeriez faire quelque chose qui n'est pas bien, vous regardez autour de vous de part et d'autre. Vous voyez que votre mère n'est pas là, que votre père n'est pas là, qu'il n'y a pas de maître présent, que personne ne peut vous voir - ok ! Vous le faites immédiatement. Quelqu'un qui pense comme ça a déjà fait le mal. Vous allez faire quelque chose de mal quand personne ne peut vous voir. Mais ne vous voyez-vous pas vous-même ? N'êtes-vous pas quelqu'un aussi... Pensez-vous qu'il est possible de faire quelque chose sans que cette personne ne vous voie ?

Luang Por résuma :

Avec une pleine conscience constante, tout est Dhamma... Si vous connaissez le Dhamma, il n'est pas possible de vous mentir à vous-même ou aux autres.

Regarder l'esprit signifie le surveiller constamment pour voir ce qui cause la souffrance. Il faut qu'il y ait une sorte de désir et d'attachement dans l'esprit pour que la souffrance apparaisse.

C'est très simple : regardez où vous êtes attaché. Lorsque la souffrance est forte dans l'esprit, ou que le bonheur est tel que vous vous laissez emporter, c'est qu'il y a eu une erreur.

L'erreur consistait à s'approprier l'état mental. En explorant où l'esprit est bloqué, la pleine conscience apparaît.

Si vous faites preuve d'une attention et d'une vigilance constantes dans chaque posture, alors vous connaîtrez le bien et le mal, vous

connaîtrez le plaisir et la tristesse. Et lorsque vous saurez ce que sont ces choses, vous connaîtrez la méthode pour y faire face afin qu'elles ne causent pas de souffrance.

C'est ainsi que je fais découvrir *samādhi* aux gens. Quand c'est le moment de s'asseoir, alors asseyez-vous pendant un temps raisonnable. Ce n'est pas mal non plus de savoir en quoi consiste la méditation assise. Mais cultiver *samādhi* ne consiste pas seulement à s'asseoir. Vous devez expérimenter des choses et ensuite contempler ces expériences. Alors, que pouvez-vous découvrir à travers la contemplation ? Vous savez que tout cela est impermanent, insatisfaisant et non-soi. Rien n'est fixe. "C'est beau, j'aime vraiment ça !" Vous vous mettez en garde : "C'est changeant". "Je n'aime pas ça du tout !" Dites-vous : "Ça peut changer, n'est-ce pas ?" C'est tout à fait correct, ça ne fait aucun doute.

Mais vous vous lancez dans des choses... "Je vais faire ça !" . Ça a l'air si simple, et vous le voulez tout de suite. Ne faites pas cela. Même si vous aimez beaucoup quelque chose, vous devez vous rappeler que votre goût peut changer. Vous mangez certains aliments et vous vous dites : "Oh, c'est délicieux ! J'adore ça !" C'est ce que vous ressentez. Vous devez réfléchir au fait que ce sentiment n'est pas immuable. Voulez-vous savoir comment ce n'est pas sûr ? Essayez de manger votre plat préféré tous les jours. Sans exception. Bientôt, vous vous plaindrez que ce n'est plus aussi bon. Essayez. Vous aimerez alors autre chose à la place. Et ce ne sera pas une chose garantie non plus. Cela doit être considéré avec attention pendant la contemplation. Tout est comme la respiration. Il doit y avoir une inspiration et une expiration. La nature de la respiration est de changer. Tout ce qui existe passe par ce processus de changement.

SOYEZ PRUDENT ET ASTUCIEUX

La nature imprévisible de nos vies et l'importance de faire le meilleur usage du temps dont nous disposons, étaient un thème majeur des enseignements de Luang Por. La mort peut survenir à tout moment.

Luang Por disait qu'en refusant de faire face à la vérité de l'inévitabilité de notre mort, nous ne voyons pas combien il est important d'abandonner les mauvaises qualités et de développer les bonnes. Cultiver l'esprit est d'une importance vitale car, au moment de la mort, c'est le bien que nous avons accumulé, le mérite, qui constitue notre véritable refuge.

La richesse et les biens seront tous séparés de vous, mais pas les choses que vous avez accumulées dans votre esprit. Si votre esprit est mauvais, il vous mènera sur un mauvais chemin. Si votre esprit est bon, il vous mènera sur un bon chemin. Vos possessions ne peuvent pas vous rendre bon ou mauvais. Seul votre esprit peut faire cela. Comprenez ce point.

Les sages se préparent non seulement à la mort physique, mais aussi à la petite mort de la séparation d'avec ce qu'ils aiment, en réfléchissant encore et encore aux vérités de la vie comme le font les boxeurs qui s'entraînent pour un combat en travaillant avec des sacs de sable.

S'ils ne se sont jamais entraînés ou s'ils n'ont jamais fait éclater le sac de sable avec leurs coups de pied, dès qu'ils montent sur le ring ils se font démolir les dents. Ainsi, si votre santé se dégrade, si votre enfant meurt ou si vous perdez votre fortune, tout ce que vous pourrez faire, c'est pleurer, car vous ne vous y êtes jamais préparé. Vous serez comme un boxeur qui n'a pas fait son entraînement.

Vous devez continuer à vous entraîner avec les vérités de l'impermanence, de la souffrance et du non-soi. Réfléchissez constamment au Dhamma. Ensuite, lorsque quelque chose se produit, vous reconnaîtrez que ce n'est qu'une expression de ces choses : impermanence, souffrance et non-soi. Vous ne souffrirez pas trop parce que vous verrez les choses pour ce qu'elles sont. Préparez-vous. Vous ne pouvez pas vous permettre d'y être indifférent. Si vous montiez sur le ring maintenant, vous seriez assommé immédiatement. Vous devez vous entraîner.

Luang Por disait que les pertes peuvent être supportées sans larmes ni chagrin lorsqu'elles sont vues dans la perspective acquise par la formation de l'esprit. Lorsque l'esprit a développé la Vue Juste, il dispose d'un refuge intérieur et n'ajoute pas de douleur inutile à la perte.

Mais généralement, lorsqu'il y a des incendies et des inondations, vous les laissez brûler et inonder votre esprit également. Lorsque quelqu'un meurt, vous mourez avec lui. Si c'est le cas, alors vous n'avez pas de lieu de répit.

En une autre occasion, il compara cette perception de l'impermanence au fait de voir un verre à boire comme étant déjà brisé. Il dit que le Bouddha pouvait voir le verre brisé dans le verre non brisé. Quiconque pouvait voir le verre comme étant déjà brisé ne s'y attachait pas, car il le reconnaissait comme une configuration temporaire de ses éléments constitutifs qui finiraient par se briser. Toutes les choses doivent être considérées de la même manière : elles portent en elles leur destruction inévitable, y compris le corps physique. Cela ne signifie pas qu'étant voué à la mort, le corps est inutile et que les gens feraient mieux de se suicider. Cela signifie qu'il doit être utilisé à bon escient tant qu'il est en état de servir.

LA SAGESSE DE "SUFFISAMMENT"

Luang Por parlait de disciples laïcs âgés qui étaient découragés et déprimés par leur incapacité croissante à se rappeler les mots des textes à chanter ou à en apprendre de nouveaux. Luang Por disait que la perte de mémoire n'était pas un obstacle à la pratique du Dhamma, car le Dhamma n'est pas seulement chanter. Dans la vie quotidienne, on trouve le Dhamma en recherchant la quantité juste ou optimale dans chaque domaine.

Lorsque vous mangez, vous devez faire en sorte que la bouchée de riz soit de la bonne taille afin de pouvoir la mâcher facilement. C'est le Dhamma. Si la bouchée est petite comme un pépin de pomme ou grosse comme un œuf de poule, alors ce n'est pas la bonne taille ; et ce n'est pas le Dhamma. C'est la même chose lorsque vous faites une robe ou un pantalon. Ils doivent être à la bonne taille pour la personne qui va les porter. S'ils sont trop petits pour cette personne, elle ne pourra pas les mettre, s'ils sont trop grands, ils auront l'air ridicule. Les vêtements que vous portez au monastère, s'ils sont propres et sans trous, c'est suffisant. Si vous êtes pauvre, lutter pour trouver l'argent nécessaire pour acheter des vêtements plus chers, dépassant vos revenus, ne fait qu'engendrer des difficultés.

Protégez votre esprit des désirs excessifs de choses dont vous n'avez pas besoin et auxquelles vous n'avez pas droit. Poursuivez vos désirs de manière correcte et appropriée. Lorsque vous obtenez ce que vous voulez, n'en soyez pas trop heureux et lorsque vous perdez quelque chose, ne soyez pas trop triste. Ne laissez pas votre esprit se laisser emporter par les formes, les sons, les odeurs, les goûts et les sensations tactiles. Reconnaissez chaque fois que les choses qui entrent dans l'esprit le rendent terne, souillé et perturbé et utilisez tous les moyens nécessaires pour les chasser. C'est ce que signifie pratiquer le Dhamma. L'esprit est le plus important. Agir bien ou parler bien dépend de l'esprit. Les actions et les paroles nuisibles dépendent de l'esprit. C'est pourquoi nous devons nous entraîner à la méditation assise et en marchant et à la réflexion sur notre expérience.

CE N'EST QUE ÇA ?

L'une des caractéristiques les plus agréables des enseignements du Dhamma de Luang Por était son utilisation de mots et de phrases de tous les jours pour transmettre des points profonds du Dhamma. L'une de ces phrases était "*mun kor khae nun lae*", que l'on peut traduire ici par : "Ce n'est que ça". C'est l'une de ces phrases simples qui défient toute traduction facile. Elle est utilisée pour dégonfler, souvent pour dire à quelqu'un qui fait trop de cas de quelque chose, que ça a moins de valeur, moins d'importance qu'il ne le pense, que ça n'a pas de conséquences sur les enjeux principaux, que c'est, en fin de compte, quelque chose limité et insatisfaisant. L'expression française qui s'en rapproche le plus est le "Et alors ?".

Je vais vous donner un enseignement court et abrégé à utiliser dans votre vie quotidienne. Tout le monde récite intérieurement : "Ce n'est que ça". Cette seule phrase suffit à réduire votre souffrance. Tout nous quitte, tout meurt. Aussi bonnes et nobles, belles ou laides que soient les choses, elles font toutes partie du monde. Vous devrez les laisser derrière vous lorsque vous mourrez. Ne vous attachez pas du tout à elles. Si vous avez une responsabilité, remplissez-la. S'il est de votre responsabilité de gagner votre vie afin de vous occuper de votre famille, alors

allez-y. Gagnez assez pour vivre, assez pour manger. Contentez-vous de ce que vous pouvez faire, beaucoup ou peu. Ou si vous ne réussissez pas, soyez en paix avec votre échec et essayez à nouveau. Quoi qu'il en soit, ce mantra, "Ce n'est que ça", est toujours approprié. Votre souffrance s'atténuera naturellement. C'est ce que signifie vivre avec sagesse. Chaque fois que vous prenez des choses pour y réfléchir, grâce à cette phrase, tout deviendra Dhamma. Ces mots peuvent être utilisés comme un outil.

BHĀVANĀ

Environ cinq ans avant la fin de sa carrière d'enseignant, Luang Por donna un enseignement aux laïcs réunis lors d'une soirée du jour de l'Observance. Il s'agissait d'un discours sur le thème de 'bhāvanā' qui résume une grande partie de son enseignement sur la pratique du Dhamma :

Bhāvanā' ou 'culture', signifie l'action de 'créer' ou 'améliorer'.

Tout effort déployé pour créer ou développer la bonté et la sagesse était bhāvanā. En fait, le don et la conduite vertueuse doivent aussi être considérés comme des formes de bhāvanā. Il dit :

En donnant, en gardant les préceptes, il doit y avoir une culture du Dhamma à chaque instant... Même si vous donnez une seule boule de riz ou un seul pantalon ou si vous donnez juste une petite quantité de n'importe quoi, vous vous sentez heureux parce que vous avez fait un don de quelque chose qui vous appartenait, sans qu'aucun achat ou vente ne soit impliqué. Une fois le don effectué, tant celui qui donne que celui qui reçoit se sentent satisfaits. Ces sentiments n'existaient pas auparavant. La création de ces sentiments est appelée culture [bhāvanā].

Les bienfaits du don ne s'arrêtent pas à l'acte lui-même. Il exhortait également son auditoire à pratiquer la méditation du "souvenir de la générosité" (*cāgānussati*). En se remémorant ses actions généreuses passées, une grande joie pouvait naître dans l'esprit et supprimer les obstacles au calme lucide et à la sagesse.

La culture du Dhamma devait être poursuivie dans toutes les positions. Dans la vie quotidienne, l'accent devait être mis sur la réflexion de l'expérience à la lumière du Dhamma.

Que vous travailliez ou que vous fassiez une bonne action, quoi que vous fassiez, cultivez le Dhamma en réfléchissant à ce qui se passe. Cultiver ne signifie pas seulement s'asseoir. Se tenir debout peut être un moyen de se cultiver. Marcher peut être une façon de se cultiver. S'asseoir et s'allonger peut être une manière de se cultiver. Dans toutes les positions, cela signifie essayer de faire en sorte que vos pensées soient correctes.

Luang Por utilisait le mot “*took tong*”, traduit ici par “correct”, pour signifier conforme à la nature des choses. Took tong était un mot important pour lui. En une occasion, il résuma les enseignements du Bouddha par ces mots : “Le Dhamma signifie la justesse”. En rendant la pensée juste, il n'indiquait pas nécessairement la culture de pensées justes spécifiques, mais plutôt une pensée exempte de souillures, une pensée qui prend en compte les réalités de l'impermanence, de l'insatisfaction et du non-soi :

Ne pas se faire de mal à soi-même ou aux autres, rendre tout ce que l'on fait bénéfique, ne faire que ce qui est juste, parler avec justesse, penser avec justesse. Tous les types de justesse constituent le mérite qui découle de bhāvanā.

Cet effort pour cultiver le Dhamma en regardant constamment l'expérience avec l'œil de la sagesse, est rendu ici par le terme “réflexion”, une traduction du mot thaï “*pijarana*”, qui a des significations allant de “enquête” à “considération” et “contemplation”. Il soulignait que ce pouvoir de réflexion n'est pas ésotérique. Chacun le possède déjà dans une certaine mesure et l'utilise dans sa vie quotidienne. Son absence est toujours source de difficultés.

Acheter, vendre, échanger, quoi que vous fassiez, vous devez le cultiver : vous devez réfléchir, considérer. Vos revenus sont tels, vos dépenses sont telles, vous devez faire ceci d'abord et ensuite cela, vous devez planifier les choses, tout est bhāvanā.

Une bhāvanā correcte vous met à l'aise et rend l'esprit lucidement calme. Tout le monde, que vous viviez dans un village, un

monastère, où que vous soyez, si vous réfléchissez avec une compréhension juste des choses, alors c'est bhāvanā.

La capacité de considérer les choses avec un esprit clair empêche d'être influencé par des émotions négatives ou consumé par la peur. Il donnait un exemple de la culture de la sagesse dans la vie quotidienne par la réflexion sur l'expérience :

Une fois, j'ai entendu Ajahn Buddhādāsa donner une interview à la radio. Il disait que lorsqu'il était enfant, il était terrifié par les fantômes. Il emmenait le bétail paître le matin et revenait le soir. Sur le chemin du retour, il passait devant une forêt de crémation et effrayé, il grimpeait sur le dos du buffle. Le buffle mâchait l'herbe indifféremment. Un jour, alors qu'il était assis sur le dos du buffle, il se dit : "Eh, ce buffle est meilleur que moi. Il n'a pas peur des fantômes. Il est heureux de mâchouiller l'herbe. C'est celui qui est assis sur son dos qui a peur de ceci et de cela, constamment plein d'appréhension". En y réfléchissant, il vit que la peur naît de la pensée. C'est un phénomène conditionné.

Utiliser la sagesse dans la vie quotidienne, expliquait-il, c'est la capacité de reconnaître et de réfléchir à l'impermanence de notre expérience. La personne sage ne prend rien pour acquis. Les sots supposent que demain sera plus ou moins identique à aujourd'hui et que nous serons plus ou moins la même personne tout au long de notre vie. Ils ne tiennent pas compte de la vérité des choses, ils n'ont pas de perspective, ils sont prisonniers de l'état actuel des choses.

La richesse, le prestige, la gloire, le succès, aucune de ces choses, si elles sont acquises honnêtement, n'est mauvaise en soi. Les problèmes surviennent lorsque les gens s'identifient trop à elles. Le résultat est une forme d'intoxication.

Ne vous enivrez pas de ces choses. Si vous pouvez devenir riche, alors devenez riche. Si vous ne pouvez pas conserver votre richesse et devenez pauvre, alors soyez pauvre, mais ne vous enivrez pas. Ne vous enivrez pas de votre pauvreté et ne vous enivrez pas de votre richesse. Si vous souffrez, ne vous enivrez pas de votre souffrance ; si vous êtes heureux, ne vous enivrez pas de votre bonheur. Si vous êtes jeune, ne vous enivrez pas de

votre jeunesse et si vous êtes vieux, ne vous enivrez pas de votre vieillesse.

Cette insouciance, le refus de faire face à la vérité simple de la vie selon laquelle tous les êtres sont sur le chemin de la vieillesse et de la mort, alimente un orgueil et une vanité qui sont au cœur de la souffrance humaine. Luang Por, comparant les relations à une route, affirmait que les problèmes surgissent dès que les gens se perdent dans leur vision d'eux-mêmes :

Dans ce monastère, dans cette salle du Dhamma, si quelqu'un pense : "Je suis meilleur que toi" ou "Tu es plus stupide que moi", "Je suis plus intelligent que toi" ou "Tu n'es pas comme moi" et ainsi de suite, des bosses et des nids de poule apparaissent sur la route. Chaque fois que quelqu'un dit ou fait quelque chose, ils se regardent mutuellement avec méfiance.

Mais, disait-il, réfléchir aux enseignements du Bouddha qui nous rappellent notre humanité commune, "apaisera vos angoisses et vos attachements".

Il expliquait à son auditoire qu'en dépit de toutes les personnes assises pour écouter son discours, il n'y avait qu'une seule chose qui se passait réellement : le processus de changement, implacable et sans propriétaire. Il disait que l'enseignement selon lequel nous ne pouvons trouver rien de solide dans notre corps ou notre esprit qui soit vraiment ce que nous sommes ou qui nous appartienne vraiment, est difficile à accepter. Les personnes sans conscience de soi qui entendent de tels mots se mettent en colère et se plaignent que les discours du Dhamma sur ces sujets sont désagréables ou offensants.

Lorsque vous dites : "Réfléchissez à ceci : vous êtes nés pour mourir, la vie n'est pas fiable", c'est encore pire. Les gens se lèvent et partent, ils ne peuvent pas le supporter. Ils pensent que vous parlez de choses viles et peu propices. "Les choses naissent et puis elles meurent." Plus ces gens entendent cela, plus ils sont effrayés. Ils ne veulent pas entendre cela et ils partent.

Mais les vérités de la vie sont irréfutables et il est sage de les regarder en face et de réfléchir :

Le Bouddha nous a enseigné à nous cultiver. Nous sommes tous les mêmes. Riches ou pauvres, nous naissons, nous vieillissons, nous tombons malades et nous mourons de manière très similaire. Lorsque vous vous adonnez à ce genre de réflexion sur le Dhamma, alors votre esprit trouvera une cohérence constante, où que vous alliez.

Mais comme le faisait remarquer Luang Por, la plupart des gens ne pensent pas de cette façon :

Ils s'accrochent aux choses et en souffrent, puis ils portent cette souffrance en eux sans se rendre compte de ce qu'il se passe.

Il revenait sur son thème, à savoir qu'il enseignait plus qu'une technique de méditation :

Bhāvanā ne signifie pas s'asseoir les jambes croisées avec les yeux fermés. Certaines personnes viennent au wat tous les jours et le jour de l'Observance, elles pratiquent la méditation assise. Mais dès qu'elles rentrent chez elles, elles abandonnent tout. Elles se disputent avec leur conjoint ou leurs enfants, elles se querellent avec toutes les personnes qui les entourent, pensant qu'elles ne sont plus en train de méditer. Lorsqu'elles méditent, elles ferment les yeux afin d'accumuler des mérites. Mais quand elles finissent de méditer, le mérite ne va pas avec elles. Elles prennent juste le démérite. Elles n'ont aucune endurance. Elles ne pratiquent pas le Dhamma.

En fait, cette pratique peut être faite n'importe où, dans le wat ou en dehors du wat. C'est comme étudier dans une bonne école. Une fois que vous avez appris à lire à l'école, vous pouvez lire à la maison, dans les champs ou dans la forêt. Vous pouvez lire en groupe ou seul. Si vous savez lire vous n'avez pas besoin de courir à l'école à chaque fois, vous pouvez lire où vous voulez.

Sa définition de quelqu'un qui sait cultiver son esprit était la suivante :

Quand on a la sagesse, que l'on soit dans les champs ou qu'on aille dans la forêt, que l'on vive dans un grand groupe ou dans un petit, que l'on soit blâmé ou loué, on a une connaissance

constante et approfondie de ce qu'il se passe, et c'est ce que signifie être quelqu'un qui cultive son esprit. Vous devez connaître la nature de tous les états mentaux. Quand vous la connaissez, vous êtes tranquille, vous êtes quelqu'un qui sait comment 'bhāvanā'. Vous avez un seul objet.

Luang Por utilise ici l'expression "objet unique" (*ekaggatārammaṇa*) d'une manière inhabituelle. Alors qu'elle est habituellement utilisée en référence au développement de samādhi, dans ce contexte, Luang Por l'explique pour signifier "aucun attachement". Il n'y a pas d'attachement à un objet quelconque parce que l'esprit ne se raccroche pas à l'expérience en tant que "soi" ou appartenant à "soi". Ainsi, l'esprit qui contemple un seul objet ne signifie pas qu'il se concentre sur un phénomène particulier, mais sur la nature des choses, anicca, dukkha et anattā.

C'est le fait de se défaire de l'attachement aux phénomènes en voyant leur vraie nature qui est la façon correcte de cultiver son esprit.

Debout, vous devez cultiver votre esprit ; en marchant, vous devez cultiver votre esprit ; assis, vous devez cultiver votre esprit et couché, vous devez cultiver votre esprit.

La raison pour laquelle il faut cultiver son esprit dans toutes les postures est que la mort peut survenir dans n'importe quelle posture. Cette ascèse est une préparation à la mort. Si vous ne cultivez votre esprit que dans la posture assise, que se passera-t-il si votre mort approche alors que vous êtes dans une autre posture.

Le même argument s'applique à l'apparition de souillures dans l'esprit. Avez-vous déjà été en colère ? Avez-vous déjà été en colère alors que vous étiez allongé ? Ou êtes-vous seulement en colère lorsque vous êtes assis les yeux fermés ? Si vous dépendez uniquement de la méditation assise, comment pouvez-vous cultiver votre esprit ?

Cultiver votre esprit signifie avoir une connaissance approfondie et complète de ce qu'il se passe. Le Bouddha nous a demandé d'être attentifs et de faire preuve de conscience de soi, de sagesse et de discernement en étant debout, en marchant, en s'asseyant et en se couchant, capables de voir les états d'esprit défectueux

et non défectueux* à tout moment. C'est ce que signifie être un pratiquant. Si vous avez cette connaissance constante, alors rien ne peut vous affecter négativement, l'esprit est constamment fluide et tranquille. L'esprit est dans son état normal.

Vers la fin de sa carrière d'enseignant, Luang Por lut et fut impressionné par les traductions thaïes nouvellement publiées de maîtres zen chinois tels que Huang Po. Cela devint apparent dans la façon dont il commença à parler de la distinction entre l'esprit lui-même** et les états mentaux. Il commença à utiliser des termes tels que "esprit originel", non pas comme des positions philosophiques, mais comme des moyens habiles à utiliser pour regarder à l'intérieur. À la fin de cet enseignement, Luang Por souligna que les gens commettent une erreur en se plaignant de l'agitation de leur esprit. Il dit qu'il n'y a rien de mal avec l'esprit lui-même, il est naturellement à l'aise. Ce sont les souillures, les désirs ardents qui sont un problème. Il est important de séparer les deux.

C'est comme les feuilles dans la forêt. Normalement, les feuilles sont immobiles. Alors quand elles s'agitent, quelle en est la cause ? C'est à cause du vent qui souffle. S'il n'y a pas de vent, les feuilles restent dans un état de calme normal. Notre esprit, notre "esprit originel", est le même. Il est naturellement en paix et sain. Ce qui se balance tout le temps, c'est un nouvel esprit, un faux esprit, constamment entraîné ici et là par le désir : il oscille entre plaisir et douleur. Ce n'est pas l'esprit lui-même. Souvenez-vous de ce point. Lorsque votre esprit devient agité et confus, alors rappelez-vous ce que je vous dis : ce n'est pas votre esprit. Votre esprit est libre de tout cela ; sa nature est pure et limpide. C'est un faux esprit, un esprit non entraîné. Allez-vous-en et réfléchissez à cela, alors vous saurez comment faire la distinction dans votre pratique du Dhamma. Ne surveillez rien d'autre que votre esprit.

Luang Por disait que la pratique du Dhamma signifiait rechercher l'esprit

* cf. la section *cittānupassanā* du *Satipaṭṭhāna Sutta* (MN10). Cette expression fait vraisemblablement référence aux états d'esprit "surpassés" et "insurpassés".

** Le mot "esprit" peut également être traduit par "cœur", car il n'existe pas de distinction claire entre les deux dans la langue thaïe.

naturel, originel. Une fois qu'il est reconnu, rien ne peut le perturber. Tant de gens ont abandonné la pratique parce qu'ils pensaient que leur esprit était trop agité et confus ; il est d'une importance vitale de savoir que l'esprit n'est jamais agité. La turbulence est due aux souillures.

La pratique commence et se termine dans l'esprit. Il ne s'agit pas de commencer par la générosité et les préceptes pour arriver progressivement à la méditation. Le respect des cinq préceptes est nécessaire pour garder l'esprit libre de toute perturbation, mais le travail intérieur est vital.

Si vous atteignez ce lieu où l'esprit est dans son état normal, rien ne pourra vous perturber ; comme des feuilles dans un endroit sans vent. Prenez ceci comme un de vos devoirs... Regardez dans votre esprit. Continuez à enlever ce qui n'est pas bon jusqu'à ce que vous atteigniez la feuille sur laquelle aucun vent ne souffle. Atteignez l'esprit pur. Le Bouddha a dit que c'est là que se trouve le chemin de la libération de la souffrance.

À la fin de l'enseignement, Luang Por lança un vibrant appel à la diligence. La vie est courte et incertaine. Ne gaspillez pas le peu de temps dont vous disposez.

“Les jours et les nuits défilent sans relâche. En ce moment, que faites-vous ?” Le Bouddha assaille les gens comme ça, et ils sont indifférents, ils ne ressentent rien. Les jours et les nuits passent, passent, ne ralentissent jamais. Que faites-vous ? Que faites-vous de votre vie ? C'est ce qu'il demande. Les gens ordinaires entendent cela et ne sont pas touchés, mais les personnes qui ont des conditions de vie difficiles entendent cela et pensent : “Qu'est-ce que je fais ? Est-ce que je souffre ? Est-ce que je suis heureux ? Quelles sont les causes intérieures de ce bonheur ? Qu'est-ce qui pourrait l'accroître ?” C'est ainsi que vous devriez penser. Vous devez pratiquer le Dhamma afin de réaliser la nature de votre propre esprit.





XI
comme de la glace au soleil

Même les magnifiques chars royaux se détériorent au fil du temps, le corps, vieillit lui aussi, mais le Dhamma du sage ne se dégrade pas ainsi le disent les sages entre eux.

Dhp 151

Comme De La Glace Au Soleil

Les dernières années de Luang Por

I. LE CORPS MALADE, L'ESPRIT SAIN

Un jour, alors que les maladies, qui allaient le rendre grabataire pendant les dernières années de sa vie, commençaient à faire des ravages, Luang Por Chah s'adressa à quelques laïcs :

C'est comme si vous aviez un cheval, un cheval sauvage et fougueux qu'il est difficile de dresser. Quand il essaie de s'enfuir, tenez les rênes. Ne les perdez pas de vue. Mais si le cheval part au grand galop, lâchez les rênes. Si vous essayez de résister, votre main sera arrachée. Laissez le cheval et les rênes suivre leur chemin. Ne le laissez pas vous blesser. Laissez-le faire. Mais si le cheval ne fait que tirer un peu sur la corde, alors essayez de le retenir, de le maîtriser. C'est ainsi qu'il faut se comporter avec tout.

Notre corps est comme un cheval. S'il tombe malade, nous le soignons avec des médicaments. S'il poursuit sa route et que nous ne pouvons pas le retenir, nous le laissons partir. Nous n'interférons pas avec lui. Nous le laissons faire. C'est tout ce qu'il y a à faire avec le corps : il naît et il poursuit son cours. Et puis vient le moment où l'on ne peut plus rien faire pour lui. Le corps n'a plus de choix. Il faut le laisser aller vers sa fin naturelle...

Tout le monde veut vivre longtemps. Mais le corps en est incapable. Quand il atteint son heure et sa place, alors nous devons lâcher prise. Ne le faites pas souffrir. Soyez simplement

“celui qui sait”. Sachez que ce qui est nôtre et ce qui ne l’est pas sont mélangés. Partout où l’on trouve ce que l’on appelle conventionnellement “nôtre”, on trouve ce qui, en fait, n’est pas nôtre. Comprenez-le ainsi. Alors, peu importe que vous soyez assis ou allongé dans un hôpital en proie à la douleur. Si votre vue est correcte, alors vous serez tranquille, tranquille précisément là où est la douleur, tranquille là où la sensation se manifeste. L’esprit voit ce qui est paisible au milieu de la tourmente.

La connaissance que Luang Por avait de la douleur et de la maladie avait mûri après une vie où il en avait fait l’expérience maintes fois. À l’âge mûr, son endurance physique était légendaire mais à l’âge de soixante ans, il avait l’air d’un vieil homme. Dans ses efforts sans compromis pour réaliser le Dhamma, son esprit avait recueilli les fruits, mais son corps en avait payé le prix.

Bien qu’il ait souffert de l’asthme léger qui sévissait dans sa famille, Luang Por était un garçon en bonne santé. Ses premiers problèmes de santé graves apparurent lorsqu’il quitta la vie de moine de village pour la forêt. Les détails de la santé de Luang Por pendant ses années de *tudong* sont sommaires. On sait qu’il contracta les fièvres habituelles, y compris la malaria, qui affligent presque tous les moines de la forêt à un moment ou à un autre, et qu’en 1951, il souffrit d’une affection gastrique extrêmement douloureuse. Mais la principale source de difficulté pendant cette période était ses dents. En 1953, il traversa une période de douleurs dentaires intenses et de gonflement des gencives. Une visite chez le dentiste ne semble pas avoir été une option. Des années plus tard, il révéla sa méthode préférée pour traiter une dent gâtée. Il attachait une extrémité d’une ficelle à une petite pierre et l’autre extrémité autour de la dent. Puis il lançait la pierre de toutes ses forces dans la forêt.

En 1967, le problème avec ses dents s’aggrava. Ses gencives devinrent si enflammées qu’il fut incapable de manger pendant plusieurs jours. Peut-être pour la première fois de sa vie, il se rendit chez un dentiste local. Contre l’avis du dentiste, Luang Por insista pour que ses seize dents restantes soient extraites en une seule séance.

Bien que Luang Por n’ait pas écarté le recours aux médicaments pour le traitement de la douleur causée par les soins dentaires, l’impact d’un si

grand nombre d'extractions sur son système nerveux rendit l'injection qu'il reçut presque inefficace. Pour faire face à la douleur, il mit son esprit dans un état de calme. Il eut l'impression, dit-il, que les sensations douloureuses de chaque nerf convergeaient en un seul endroit. Puis cette douleur rassemblée en ce point commença à se contracter jusqu'à presque disparaître, son esprit observant le processus avec détachement. Néanmoins, après que le dentiste eut terminé, le sang commença à couler et ne s'arrêta que trois jours plus tard. En 1981, alors que sa santé suivait la spirale descendante qui allait aboutir à la paralysie, il parla de son extraction dentaire à un groupe de villageois en visite :

À l'âge de 50 ou 60 ans, vos dents commencent à se déchausser. Ohhh ! Vous avez envie de pleurer. Vous êtes en train de manger et vous avez l'impression que des larmes vont couler. C'est comme si vous aviez reçu un coup de coude ou de genou dans la bouche. Les dents font tellement mal : c'est la souffrance, la douleur, le tourment. J'ai vécu cela moi-même. On m'a arraché toutes mes dents. Celles-ci dans ma bouche sont toutes fausses maintenant. Il m'en restait seize et je les ai toutes fait arracher d'un seul coup. J'en avais assez. Le dentiste avait peur de le faire. J'ai dit : "Allez-y. J'en assumerai les conséquences." Et il l'a fait ; il a extrait les seize dents. Environ cinq d'entre elles étaient encore solides, mais je les ai quand même faites extraire.

Quand j'étais gamin, lorsque je faisais paître les vaches et les buffles d'eau, je prenais des cendres du feu et je polissais mes dents pour les rendre blanches. Quand je rentrais à la maison, je me faisais un sourire dans le miroir juste pour voir la blancheur. Amoureux de mes propres os ! J'étais un idiot. J'aimais tellement ces dents. Je pensais qu'elles étaient de si bonnes choses. Finalement, elles ont dû disparaître et la douleur a failli me tuer.

Il était toujours facile d'attraper une maladie ou une autre au cours d'un tudong. Lors d'une marche au cours de laquelle Luang Por était accompagné de son vieux disciple laïc Ta Soei, il contracta une infection oculaire. Ta Soei se souvient que Luang Por avait vu dans son affliction une occasion d'enseigner quelques vérités à son compagnon :

“Les yeux de Luang Por sont devenus très douloureux. Je ne pouvais pas le supporter. J’ai essayé de lui trouver des médicaments, mais il ne voulait pas les utiliser. Je ne savais pas quoi faire d’autre et j’ai commencé à pleurer. Il dit :”

Un vieil homme presque sur votre lit de mort et vous pleurez encore. Riez ! Ce sont seulement mes yeux qui me font mal. Vous devez rire comme si ça ne faisait pas mal. Vous devez vous battre avec la mort jusqu’à ce que vous la dépassiez.

“Deux jours plus tard, il a dû se souvenir d’un remède. Il m’a dit de trouver des feuilles de *guysa*, d’en presser le jus et de l’appliquer sur ses yeux. Il me dit :”

C’est kamma. Je sais quelle en est la cause. C’est le résultat du kamma que j’ai créé. Quand j’étais petit, si je voyais un gecko, je ne pouvais pas le laisser tranquille, je devais lui percer les yeux là où ils ressortent, puis le hacher avec des oignons et le faire griller sur le feu. Un vrai délice ! Maintenant, tout ça me rattrape. Celui qui crée un bon kamma obtient de bons résultats ; celui qui crée un mauvais kamma obtient de mauvais résultats. C’est comme ça. Les actions des gens les rattrapent toujours. Ne pensez pas qu’une fois que vous avez fait quelque chose, c’est terminé. Quiconque trompe quelqu’un devra rendre ce qu’il a pris.

En 1969, à l’âge de cinquante et un ans, Luang Por souffrit d’un problème cardiaque qui fut traité par son médecin, le Dr Uthai. Quelques années plus tard, au milieu des années 1970, son corps commença le déclin rapide qui le transforma en quelques années : la silhouette maigre et vigoureuse, familière à ses premiers disciples, devint la silhouette corpulente et prématurément vieillie dont la plupart des gens se souviennent aujourd’hui. Il disait qu’il n’était pas étonné de cette évolution. Compte tenu de la façon insouciant de la façon dont il avait traité son corps dans sa jeunesse, il était plutôt surpris qu’il ait duré aussi longtemps.

C’est en Angleterre, en 1977, lors de son premier voyage à l’étranger, qu’apparurent les premiers symptômes des maladies qui allaient le paralyser et mettre un terme prématurément à sa carrière d’enseignant. À son retour en Thaïlande, les épisodes de vertiges et d’instabilité qui

l'avaient affecté à l'étranger s'aggravèrent. Certains des symptômes classiques du diabète commencèrent à se manifester. La plante de ses pieds devenait insensible ; il disait avoir l'impression de marcher sur un matelas, ce qui l'obligeait à utiliser une canne.

Bien que l'on craignit qu'un autre long voyage à l'étranger ait des effets néfastes sur sa santé, en 1979 Luang Por accepta de rendre visite à ses disciples en Angleterre et de là, s'envola pour l'Amérique. Il arriva à Seattle épuisé et passa les premiers jours à se reposer. La médecine chinoise et le ginseng coréen eurent cependant un effet galvanisant. En peu de temps, ses accompagnateurs avaient du mal à le suivre. Il revint en Thaïlande sans avoir apparemment souffert de son voyage.

De retour à Ubon, Luang Por annonça qu'il passerait la Retraite des Pluies au monastère de Bahn Kor où il avait été novice tant d'années auparavant. C'était un geste de gratitude pour tout ce qu'il avait reçu là-bas. Avec Luang Por en résidence, les dons affluèrent et il supervisa la construction d'une nouvelle salle de Dhamma et de kutis.

C'était la première fois en vingt-cinq ans que Luang Por ne passait pas la période de retraite à Wat Pah Pong. Mais en résidant à une si courte distance, il donna à son adjoint, Ajahn Liem, la possibilité de diriger le Sangha pendant la retraite, tout en restant suffisamment proche pour offrir des conseils si besoin était. Il semble qu'il répondait déjà à la nécessité de préparer le Sangha pour le moment où il ne serait plus là pour eux.

Après la retraite, Luang Por retourna à Wat Pah Pong où son état se détériora lentement. Il ressentait une douleur intense et constante à la base du cou. Les massages ne lui procuraient pratiquement aucun soulagement. Ayant toujours possédé une excellente mémoire, il commença à oublier les noms des moines. Il plaisantait en disant que sa mémoire avait décidé de prendre sa retraite. Il n'y a pas eu d'annonce publique, comme c'est le cas lorsque les fonctionnaires quittent leur poste, mais il dit : "Il y a juste un murmure à l'oreille, c'est fini".

Les périodes de vertige et d'instabilité allaient et venaient, apparaissaient et disparaissaient. Tard dans la nuit, Luang Por commença à souffrir d'épisodes de nausées, parfois accompagnés de vomissements. Il perdit

l'appétit et une grande partie de ses forces. Pendant une courte période, un don de ginseng coréen de haute qualité, offert par un moine zen en visite, eut un effet remarquable. Lors d'une réunion convoquée pour traiter de certaines accusations portées contre un jeune novice, il parla pendant sept heures. Certains soirs, il ressentait une soudaine vague d'énergie et partait en promenade autour du monastère. Mais cela ne pouvait pas durer. Bientôt, tous les symptômes de sa maladie réapparurent.

SIGNES INQUIÉTANTS

En août 1980, Luang Por se rendit à Bangkok pour un bilan de santé. Le diagnostic de ses disciples, les docteurs Suthep et Prapha Wongphaet, était que Luang Por souffrait des affections suivantes :

1. Taux élevé de sucre dans le sang (diabète sucré).
2. Insuffisance cérébrale, c'est-à-dire une déficience de l'apport sanguin aux lobes frontaux du cerveau, avec des signes d'un ancien accident vasculaire cérébral.
3. Épisodes périodiques d'insuffisance de l'apport sanguin au muscle cardiaque (ischémie coronaire).
4. Lésion chronique de longue durée des bronches des poumons, entraînant une incapacité à évacuer le mucus et les sécrétions, souvent accompagnée d'une toux chronique et d'un essoufflement (bronchiectasie).
5. Dégénérescence des os de la colonne vertébrale du cou (spondylose cervicale).

Divers médicaments furent prescrits à Luang Por, et il retourna au monastère, il insista pour maintenir son rythme épuisant. Les moines accompagnateurs essayèrent en vain de limiter le temps que Luang Por passait à recevoir des visiteurs, mais il n'acceptait pas qu'ils renvoient des personnes qui avaient fait plusieurs heures de voyage pour le voir. L'enseignement lui donnait de l'énergie. Une fois, une jeune femme anglaise vint lui poser un certain nombre de questions et c'était presque comme s'il était redevenu lui-même. Après coup, il dit que c'était comme

si chacune de ses questions aiguïssait le couteau de sa sagesse. Après le départ de ses invités, cependant, il était visiblement épuisé.

À mesure que la nouvelle de sa mauvaise santé se répandait, de plus en plus de personnes arrivaient au monastère avec des offrandes de remèdes à base de plantes, accompagnant presque toujours leurs dons de témoignages personnels émouvants sur leur puissance. Luang Por en essayait beaucoup, parfois simplement pour “célébrer la foi” du donateur. Bien qu’il n’ait pas fondé de grands espoirs sur ces traitements, il est vrai que pendant la saison chaude de 1981, son état s’améliora quelque peu.

Mais son état s’aggrava de nouveau. En juillet de cette année-là, les vertiges, l’instabilité et les douleurs du cou s’intensifièrent. Lors d’une réunion officielle du Sangha, Luang Por étonna la communauté en annonçant qu’il passerait la prochaine Retraite des Pluies à Tam Saeng Pet, son monastère affilié situé à une centaine de kilomètres au nord d’Ubon. Après vingt-cinq retraites consécutives à Wat Pah Pong, c’était la deuxième fois en trois ans qu’il choisissait de passer la retraite ailleurs. Les raisons qu’il invoqua, lorsqu’on lui demanda, étaient que l’air du sommet de la colline où était situé Tam Saeng Pet serait bon pour sa santé et qu’il y trouverait un peu de répit concernant les visiteurs. Tam Saeng Pet était également un lieu cher à son cœur et il souhaitait peut-être y passer plus de temps tant qu’il le pouvait.

Mais bien que Luang Por ait parlé de Wat Tam Saeng Pet comme d’une retraite au sommet d’une colline, loin des foules, il se trouvait en fait à moins de deux heures de route d’Ubon sur une bonne route pavée. Inévitablement, au fur et à mesure que la retraite progressait, la nouvelle de sa localisation se répandit. La distance ne décourageait pas les foules ; au contraire, le voyage constituait une belle sortie. La coutume selon laquelle les abbés des monastères affiliés emmenaient leurs disciples laïcs présenter leurs respects à Luang Por et écouter le Dhamma pendant la retraite se poursuivit comme d’habitude. Luang Por maintint également sa coutume de visiter les monastères affiliés pendant la Retraite des Pluies. Cette année-là, il semblait particulièrement déterminé à s’assurer que ses disciples les plus avancés comprenaient sa position concernant certaines questions du Vinaya.

Malgré sa mauvaise santé, Luang Por continua à donner des enseignements durant les trois mois où il résida à Tam Saeng Pet. Il s'agit de certains de ses discours les plus profonds et les plus appréciés. Sa maladie n'avait pas encore interféré avec la clarté simple de son style d'enseignement, et il utilisait les objets qui l'entouraient comme des métaphores pour les points du Dhamma, à sa manière inimitable et exaltante. Un singe apprivoisé, offert en cadeau et qui hurlait souvent à portée de voix à des moments inopportuns, fournissait un terrain fertile pour des commentaires sur 'l'esprit de singe' agité. Et c'est là qu'il donna l'une de ses plus célèbres analogies, illustrant comment l'esprit qui a été amené à la tranquillité de la bonne manière, ne stagne pas mais porte en lui l'élan vers la sagesse, pour voir les choses sous leur vrai jour :

C'est comme un courant paisible

Un jour, quelqu'un lui demanda pourquoi, s'il était si malade, il avait l'air si radieux. Il fit l'analogie avec une voiture : on ne pouvait pas savoir ce qui se trouvait sous le capot en regardant le châssis. Lorsqu'on lui posa plus tard une question similaire, il répondit que la plupart des malades souffraient, non pas tant de la maladie elle-même, que de leur désir de guérir et de la peur de ne pas guérir. Quant à lui, il ne se souciait pas de savoir s'il allait guérir ou non. Il était préparé aux deux éventualités et, par conséquent, ne s'inquiétait pas et ne déprimait pas.

Une autre fois, lorsqu'un visiteur laïc s'enquit de sa santé, il répondit simplement :

Maintenant, je ne m'y intéresse pas beaucoup.

Le récit de la visite de Mae Somjai donne une idée de l'atmosphère qui régnait à Tam Saeng Pet pendant le week-end :

“Luang Por traversait très lentement la zone rocheuse située entre la salle du Dhamma et la cuisine en faisant sa tournée d'aumônes. Dès qu'il apparaissait, tout le monde convergeait vers lui pour mettre de la nourriture dans son bol. Ceux qui n'avaient pas apporté de nourriture ou qui étaient arrivés trop tard pour en préparer à temps pour la tournée d'aumônes s'accroupissaient sur le sol, les mains en anjali, regrettant d'avoir manqué cette occasion. Au moins, ils auraient la chance d'offrir leur nourriture dans la salle du Dhamma à l'heure du repas.

“Après que Luang Por avait pris son repas, tout le monde attendait qu’il sorte et s’entretienne avec tous les visiteurs dans la salle du Dhamma. Un grand nombre de personnes étaient déjà arrivées, et il y avait un flux constant d’allées et venues tout au long de la journée. Le soir, c’était un peu mieux. La plupart des gens qui étaient venus pendant la journée étaient rentrés chez eux. J’ai écouté Luang Por donner des enseignements à partir du début de la soirée. Il n’était pas assis sur le siège du Dhamma, mais sur son siège habituel, sur l’estrade des moines. Il enseignait de manière détendue et informelle et de temps en temps, il discutait avec l’un ou l’autre de ses visiteurs. Je me souviens qu’à un moment donné, il parlait de rendre la pleine conscience constante et pour nous montrer ce qu’il voulait dire, il soulevait sa bouilloire et versait l’eau, d’abord par gouttes, puis en un jet régulier. C’était l’une des simulations qu’il aimait utiliser dans ses enseignements.

“Lorsqu’il fut temps pour lui de se reposer, son moine accompagnateur l’invita à retourner à son kuti. Nous retenions tous notre souffle, craignant qu’il ne nous quitte. Il semblait qu’il venait à peine de commencer à parler. Luang Por sourit au moine mais ne se leva pas et après quelques instants, continua à enseigner encore un peu. L’accompagnateur répéta poliment à Luang Por qu’il devait se reposer maintenant et nous gémissions tous à haute voix, c’était comme une supplique et une protestation tout à la fois. Luang Por sourit à nouveau et dit au moine accompagnateur : “Je vais leur en donner encore un peu”, et il poursuivit jusqu’à ce qu’il soit vraiment temps de retourner dans son kuti. Lorsque le moine l’invita, il parla d’une voix assez ferme et prit la canne de Luang Por. Il se tenait là, sa lampe de poche à la main, pour montrer qu’il était prêt à ramener Luang Por à son kuti. L’accompagnateur se retourna vers nous tous et dit : ‘L’heure est déjà largement - dépassée.’

“Luang Por sourit une fois de plus, nous réconfortant comme un père, et dit : “Ils ne me donneront pas plus de temps. Je suppose que je vais devoir partir. “C’est comme si la salle du Dhamma toute entière soupirait de consternation. Le temps était passé très vite ; il semblait que nous ne l’avions écouté que pendant quelques minutes. J’avais entendu pour la première fois un discours sur le Dhamma de la bouche même de Luang Por et j’étais tout à fait satisfait, mais je voulais encore en entendre davantage.”

Le moine qui tenait la torche dans ce récit était Ajahn Pabhakaro, un moine américain qui était maintenant le chef accompagnateur de Luang Por. Ancien combattant de la guerre du Vietnam, il mesurait 1,90 m et parlait couramment le thaï et la langue de l'Isan. Grâce à son profond dévouement à Luang Por et à son souci du détail, il s'est acquitté d'une tâche difficile avec une grande compétence. Cette tâche incluait la tâche ingrate de jouer le rôle du policier sévère.

À un moment donné, au cours de cette période de retraite, le président du Conseil royal privé et l'un des anciens disciples de Luang Por, Pr Sanya Dhammasak, vint lui présenter ses respects. Parlant de sa maladie, Luang Por dit qu'il était prêt à renoncer à son corps et qu'il ne fallait pas s'inquiéter pour lui. Prof. Sanya lui demanda avec ferveur de rester dans le monde un peu plus longtemps pour le bien des êtres sensibles qui souffrent. Par deux fois, il fit sa demande sans obtenir de réponse. Mais après la troisième demande, Luang Por grogna son assentiment.

UN BLOC DE GLACE

Un jour, alors qu'il enseignait à un groupe de visiteurs, Luang Por dit :

Je n'ai pas beaucoup d'énergie pendant cette Retraite des Pluies. Je ne me sens pas bien. Ma santé n'est pas très bonne. Je me suis donc éloigné pour passer la retraite ici, au sommet de cette colline, afin de profiter de l'air pur. Lorsque mes disciples et les laïcs sont venus me rendre visite, je n'ai pas été en mesure de récompenser pleinement leur foi [en enseignant le Dhamma] car je n'ai presque plus de voix ; je n'ai presque plus la force de parler. En fait, c'est une bonne chose que quelqu'un soit encore assis ici devant vous ; à l'avenir, ce ne sera plus le cas. Mon souffle s'arrêtera et ma voix s'éteindra conformément aux causes et aux conditions qui régissent le corps. Le Seigneur Bouddha appelait cela *khayavayam* : la fin, la dégénérescence des choses conditionnées.

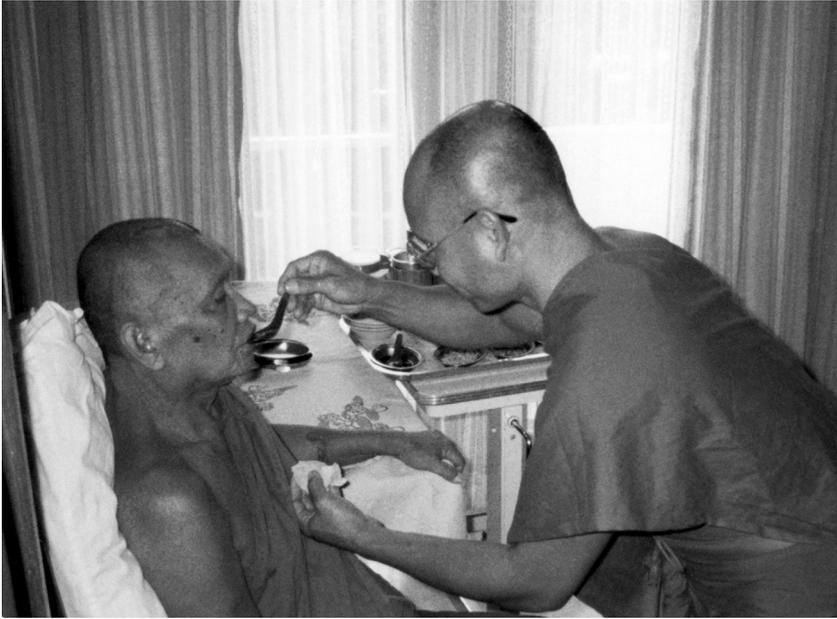
Comment cette dégénérescence se produit-elle ? C'est comme un bloc de glace. Au départ, c'est de l'eau, puis elle est gelée. Très vite, le bloc de glace commence à se dégrader. Mettez un gros

bloc de glace au soleil et vous verrez ce qui se passe. C'est comme la dégénérescence de ce corps. Elle se produit petit à petit. Après quelques minutes, après quelques heures, la glace aura disparu, elle sera fondue. Cela s'appelle khayavayam : la fin, la dégénérescence des choses conditionnées. Il en a été ainsi depuis que le monde existe. Nous naissons portant en nous la maladie, la vieillesse et la mort.

Ce fut un thème constant au cours de l'année suivante. Plus tard, de nombreuses personnes se souvinrent qu'il leur avait dit que, dans le futur, il ne pourrait plus parler.

Au début du mois d'octobre, l'état de Luang Por devint très préoccupant. Dans l'alternance de bons et de mauvais jours qui s'était manifestée au cours des derniers mois, le rapport entre les bons et les mauvais jours était en constante diminution. Son rendez-vous avec l'équipe médicale de l'hôpital Samrong à Bangkok fut avancé et à son arrivée, on lui fit passer un scanner, nouvellement disponible en Thaïlande. Le scanner révéla une accumulation de liquide piégé dans le crâne de Luang Por. Les médecins recommandèrent une intervention chirurgicale consistant à implanter une dérivation à l'aide d'un cathéter pour évacuer cet excès de fluide dans son estomac.

Lorsque les médecins lui expliquèrent leur intention, Luang Por ne fut pas impressionné. Il fit un signe de la tête en direction des fruits qui venaient d'être offerts sur une table voisine et plaisanta avec l'un de ses assistants : "La seule chose qui va être découpée ici, c'est cette pastèque". Mais lorsqu'il demanda s'il était possible de guérir son état sans opération, les médecins furent directs. Ils dirent que l'implantation d'une dérivation ne pouvait pas permettre une guérison complète, trop de tissu cérébral avait déjà été endommagé irrémédiablement, mais que c'était le seul moyen qu'ils voyaient pour retarder la poursuite de la dégénérescence. Sans cette intervention, Luang Por pouvait s'attendre à ce que son état s'aggrave progressivement. L'avis d'autres grands spécialistes fut sollicité. Ils étaient unanimes à approuver le pronostic. Après réflexion, Luang Por décida de procéder à l'opération. "Pourquoi pas ?", dit-il, "Tout est un risque. Traverser la route est un risque". Il espérait que cela lui permettrait au moins de faire encore un peu de bien pour le *Sāsana* avant de mourir.



Il avait été convenu à Wat Pah Pong, quelque temps auparavant, que le Sangha devait être consulté avant toute décision importante concernant les soins médicaux de Luang Por. Pour la première fois, Luang Por ignore le protocole. Un certain nombre de ses disciples les plus anciens avaient des réserves quant à l'influence qu'Ajahn Pabhakaro et l'équipe médicale de Bangkok exerçaient sur Luang Por. Une opération sur la tête du maître (avec toutes les transgressions des tabous culturels que cela impliquait) aurait créé des dissensions avec peu de chances d'atteindre un consensus. Luang Por décida de mettre ses disciples devant le fait accompli. Après tout, disait-il, et non sans raison, c'était sa tête et pas celle des autres.

L'opération eut lieu le 30 octobre 1981. Lorsqu'il reprit conscience après l'opération, Luang Por refusa tout analgésique. Il dit que c'est la première fois qu'il avait été opéré et qu'il voulait voir comment serait la douleur. En fait, il avait prévu de résister aux effets de l'anesthésie avant l'opération, mais l'anesthésie "l'avait surpris et assommé".

DES RÉSULTATS DÉCEVANTS

À quelques kilomètres de l'hôpital Samrong, dans la banlieue est de Bangkok, se trouvait la maison de l'une des disciples de Luang Por, Khun

Kesree Bulsuk. Khun Kesree avait récemment fait construire un kuti à deux étages sur le terrain de sa maison familiale pour que Luang Por puisse l'utiliser lors de ses voyages à Bangkok. C'est là que Luang Por et ses accompagnateurs séjournèrent pendant la première période de sa convalescence. Pendant qu'il y résidait, l'une des choses étranges qui arrivaient souvent en sa présence se produisit. Un plant de lavande dans le jardin avait cessé de fleurir sept ans plus tôt, après la mort du fils de Khun Kesree. Or, à l'arrivée de Luang Por, l'arbuste reprit soudainement vie. Il fleurit rapidement, étendant ses vrilles dans toutes les directions. En peu de temps, l'arbuste fut couvert de fleurs jusqu'à sa cime.

Au début, les résultats de l'opération furent encourageants, mais dès le début du mois de décembre, les symptômes commencèrent à réapparaître. Luang Por chancelait sur ses pieds, sensible aux perturbations et suffisamment faible pour être mis sous perfusion saline. À la fin de l'année, cependant, on pouvait espérer que cette réapparition des symptômes ne fût qu'un épisode passager. La voix de Luang Por était plus forte, il pouvait marcher sans canne, il mangeait plus et se reposait mieux. Il parlait aux laïcs et donna des bénédictions pour le Nouvel An. Le matin, malgré quelques étourdissements, il essayait de faire la tournée d'aumônes.

En janvier 1982, Luang Por accepta l'invitation d'un disciple laïc, le Dr Gertchy, à se rendre en convalescence dans sa maison isolée au bord de la mer, à une heure de route à l'ouest de Bangkok. L'air frais de la mer sembla susciter un sentiment d'optimisme. Luang Por se sentait plus fort et son diabète était sous contrôle. Il avait hâte de retourner à Wat Pah Pong, et il semblait que cela serait bientôt possible. Les assistants étaient ravis d'apprendre qu'un nouveau kuti était en cours de construction pour lui, au milieu d'un étang artificiel et accessible uniquement par une petite passerelle. On espérait que cela permettrait de mieux gérer le flux des visiteurs.

Pendant ce temps, Luang Por se détendit. Il aimait écouter les enseignements du Dhamma sur son lecteur de cassettes. On l'emmenait visiter les monastères et les stupas des environs. Parfois, il demandait à un accompagnateur de lire la traduction thaïlandaise du maître zen Huang Po qu'il aimait tant.

Cette période positive s'avéra être un simple interlude. Au début du mois de mars, Luang Por souffrit de fréquents étourdissements et de nausées. Il

disait que ses jambes étaient comme de la gelée. Il ne pouvait pas dormir et n'avait pas d'appétit. Il commença à parler de sa mort plus souvent. Bien qu'il ait encore de bons jours, il était évident que, dans l'ensemble, son état ne cessait d'empirer. Luang Por ne mangeait pas plus de quatre ou cinq bouchées par jour. Sa sensibilité au bruit augmenta, tout comme les périodes de vision trouble ; il était facilement désorienté. Le 14 juin, trois jours avant son soixante-cinquième anniversaire, Luang Por retourna à Ubon.

WAT PAH PONG : JUIN-AOÛT 1982

Le 17 juin, un grand nombre de moines, de nonnes et de laïcs se serrèrent dans la salle du Dhamma de Wat Pah Pong, prêts à célébrer le retour de Luang Por au monastère et à fêter son anniversaire. Il avait été absent pendant près d'un an et l'excitation était palpable. Tout le monde était impatient de le revoir, de lui rendre hommage et de l'entendre enseigner. Beaucoup de ceux qui avaient critiqué l'opération espéraient que, Luang Por étant de retour parmi les siens, hors des griffes des médecins de Bangkok, il retrouverait rapidement la santé. Peu nombreux étaient ceux qui connaissaient la gravité réelle de son état.

Enfin, le véhicule transportant Luang Por s'arrêta devant la salle du Dhamma, et on l'aida à en sortir. Devant lui, à l'extérieur de la salle, des laïcs étaient assis en rangs serrés de chaque côté du chemin dégagé. Des femmes déposaient leurs châles blancs pour qu'il puisse marcher dessus. Luang Por entra dans la salle avec une difficulté évidente, un disciple aîné de chaque côté de lui, l'imposant Ajahn Pabhakaro derrière. Tous se prosternèrent avec révérence sur son passage. Beaucoup de ceux qui jetèrent un regard discret sur Luang Por furent visiblement consternés.

Il était clair qu'il n'y aurait pas d'enseignement exaltant du Dhamma. Après la fin du rituel traditionnel de "demande de pardon", Luang Por prit la parole utilisant le microphone, sa voix n'était qu'un faible écho de sa voix normale. En quelques phrases laborieuses, il délégua ses responsabilités d'abbé et de précepteur, et souligna la nécessité de l'harmonie et du dévouement à la pratique du Dhamma.

Même ces quelques mots l'épuisèrent. Ainsi, sans exprimer son plaisir d'être rentré chez lui, et sans laisser entrevoir la chaleur, l'humour et la sagesse pour lesquels son auditoire l'aimait, il mit fin au dernier discours public de sa vie.

À partir de ce moment, le déclin physique de Luang Por s'accéléra. Il souffrait d'intenses maux de tête. Le bruit de l'ouverture et de la fermeture des portes l'irritait, la lumière d'une torche ou du flash d'un appareil photo lui faisait mal aux yeux. Son sens de l'équilibre était gravement compromis. Il pouvait à peine lever son bras et sa jambe gauches et commençait à passer une grande partie de son temps en fauteuil roulant. Son horloge biologique se dérégla. Il décidait soudainement qu'il aimerait aller faire un tour en fauteuil roulant au moment le plus chaud de la journée ou se réveillait pour demander des choses au milieu de la nuit. Les sautes d'humeur étaient peut-être les plus pénibles. Il devint têtu et résistant alors qu'auparavant il avait été un modèle de patience et de maîtrise de soi. Il parlait beaucoup moins et arborait une expression tendue et maussade sur son visage ; lorsqu'il parlait, sa voix était presque inaudible. Parfois, il marmonnait pour lui-même et gloussait ; d'autres fois, il pleurait. Dans un intervalle plus lucide, il dit à l'un de ses assistants avec sa légèreté d'antan :

Si je commence à rire, n'en faites pas autant. Il n'y a rien de drôle, c'est juste l'état de mon cerveau. Je ne peux pas le contrôler. Laissez-moi être fou tout seul. Vous n'avez pas à être fou comme moi.

Un moine dit : "Nous comprenions ce qu'il disait, mais nous ne pouvions pas nous en empêcher. Quand il riait, nous riions. Lorsqu'il pleurait, nous avions les larmes aux yeux".

Il était difficile pour les moines de voir leur maître si diminué. Quelques-uns admettaient en privé que s'il avait été atteint d'une maladie purement physique, cela aurait été plus facile à supporter pour eux. Au moins, le Luang Por qu'ils aimaient et vénéraient ne se serait pas dissous devant leurs yeux. Certains devinrent la proie du doute : tout cela pouvait-il arriver à un être vraiment éveillé ? Les moines les plus réfléchis réalisèrent que ce qui leur était imposé sous la forme la plus profondément troublante qu'on puisse imaginer était la vérité d'*anattā*.

Il est relativement facile d'accepter l'idée que le corps n'est pas soi, même pour ceux qui ne méditent pas. Les changements qui se produisent dans le corps tout au long de la journée, puis au fil des semaines, des mois et des années, et qui culminent avec la mort, constituent une preuve convaincante de l'existence de processus naturels dépourvus de tout agent de contrôle (Luang Por disait souvent : "Si le corps est vraiment le vôtre, pouvez-vous lui dire de ne pas vieillir ?") Cependant, l'enseignement selon lequel la personnalité est aussi non-soi est profondément contre-intuitif. La croyance en une entité individuelle unique, la "personne", révélée essentiellement dans la "personnalité", est un fondement de la psychologie et de la culture humaines. Seuls les plus habiles des méditants peuvent pénétrer les hypothèses fausses et non examinées sur lesquelles elle repose. Les moines autour de Luang Por étaient familiers avec l'enseignement d'anattā et avaient des niveaux variables de compréhension de ce sujet, mais pour la plupart d'entre eux, ce qui lui arrivait maintenant était exceptionnellement stressant.

Des médecins de Bangkok vinrent par avion pour examiner Luang Por, soupçonnant une tumeur au cerveau. Ils suggérèrent un autre scanner à Bangkok, et les moines furent informés que la Reine avait proposé de financer tous les traitements médicaux futurs. Le Sangha, qui avait désormais pris toutes les décisions en la matière, convoqua une réunion. Il fut rapporté que Luang Por avait récemment soupiré : "Assez des médecins. J'en ai assez." Mais la difficulté de refuser l'offre généreuse de la famille royale, associée à l'espoir que Luang Por puisse peut-être encore se rétablir, convinquirent le Sangha d'accepter l'offre.

Dans la nuit du 7 août, la douleur du côté gauche de sa tête devint si intense que Luang Por ne pouvait plus se reposer du tout. Le 9 août, il prit le vol de Thai Airways pour Bangkok, où il fut admis à l'hôpital Chulalongkorn. Ajahn Anek était l'un des moines qui l'accompagnaient pendant le vol.

"Luang Por dit qu'il avait accepté d'aller à nouveau à l'hôpital pour faire plaisir à ses disciples. Il ne serait pas juste qu'il soit une cause d'inquiétude pour tant de gens. Mais il n'allait pas guérir ; la maladie était le résultat d'un vieux kamma.

"Luang Por répéta que, pour lui, tout était fini. Dans son cœur, il ne restait plus rien."

C'est à mes disciples de faire ce qu'ils veulent pour s'occuper de ce corps. Quant à moi, cela ne fait aucune différence.

HÔPITAL CHULALONGKORN : AOÛT 82-JANVIER 83

Les conditions qui attendaient les moines à l'hôpital ne pouvaient être meilleures. Luang Por disposait d'une suite VIP comprenant une pièce dans laquelle il pouvait recevoir des visiteurs et une chambre pour ses accompagnateurs. Une équipe composée de six des meilleurs neurologues du pays était sur place et effectua tous les tests possibles et imaginables, compte tenu de la technologie de l'époque. Des résultats de ces tests, ils conclurent qu'il n'y avait pas de tumeur, mais simplement une apparition anormalement rapide de la phase suivante des maladies déjà diagnostiquées : diabète, atrophie cérébrale secondaire à l'artériosclérose et infarctus cérébral multiple. Selon le neurologue en chef, l'état du cerveau de Luang Por ressemblait à celui d'un homme de 90 ans. Un cocktail de médicaments lui fut prescrit pour son état cérébral, de l'insuline ainsi qu'un régime spécial pour son diabète et une physiothérapie quotidienne.

Les mains de Luang Por tremblaient. Il était calme et réservé, prenant parfois des objets, puis les reposant, encore et encore. Les médicaments l'aidèrent un peu. Son appétit s'améliora, tout comme son taux de glycémie. Mais de nouveaux symptômes inquiétants apparurent : si on lui posait une question, le "oui" qu'il voulait dire se transformait en "non", et vice versa. Une fois, lorsqu'on lui demanda s'il avait besoin d'uriner, il répondit non. Puis, dès que le réceptacle fut retiré, il commença à uriner. Pendant une seconde ou deux, c'était drôle.

Chaque jour, les moines assistants installaient Luang Por dans son fauteuil roulant et l'emmenaient faire un tour dans une partie ombragée du terrain de l'hôpital. Un jour, une femme apercevant Luang Por se mit à genoux, se prosternant devant lui, exhortant son jeune fils à faire de même. Le garçon ignore sa mère. Il resta figé sur place, regardant fixement le vieux moine en fauteuil roulant. Avec un grand effort de volonté, Luang Por pencha son corps en avant et tendit très lentement son bras droit vers le garçon dans un geste de bénédiction et d'amour bienveillant. En réponse à ce geste, le garçon avança et, les mains en anjali, inclina son front sur la main ouverte de Luang Por.

Ces moments touchants devenaient de plus en plus rares. En octobre, Luang Por commença à refuser de prendre la nourriture qu'on lui donnait à la cuillère, serrant fortement les mâchoires et agitant les bras. Personne ne savait s'il ne voulait vraiment pas manger ou si ce comportement n'était qu'un autre symptôme de sa maladie. Les assistants essayaient de le persuader et l'imploraient de manger. Pour toutes les personnes concernées, c'étaient des jours très difficiles.

Début décembre, Ajahn Liem dit à Luang Por que ses paroles n'avaient plus de sens et l'invita à garder le silence s'il le souhaitait. Luang Por semblait écouter attentivement. Il n'a plus jamais parlé*.

Deux jours après cette invitation, Luang Por eut un accident vasculaire cérébral. De violentes convulsions sapèrent toute la force du côté gauche de son corps. Il avait l'air d'un naufragé qui était prêt à mourir. Les moines étaient déterminés à ce que, si Luang Por devait bientôt finir ses jours, ce soit au monastère plutôt qu'à l'hôpital.

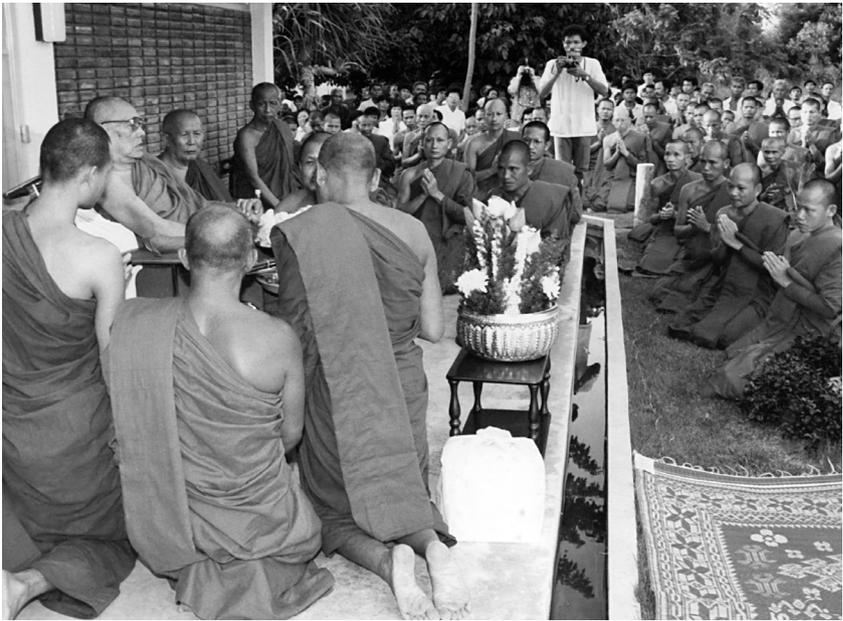
Les médecins étaient réticents à laisser partir leur patient, mais lorsque la reine fut informée de son état et du souhait exprimé depuis longtemps par Luang Por de passer les derniers jours de sa vie à Wat Pah Pong, elle trancha la question. Un avion de l'armée de l'air fut planifié pour le ramener à Ubon. Lorsque Ajahn Liem informa Luang Por, "il ouvrit les yeux et regarda autour de lui, ce qui, à l'époque, était sa façon de montrer qu'il était content".

WAT PAH PONG : LES ANNÉES DE SILENCE

Ajahn Liem n'était pas convaincu que c'était nécessairement la fin. Luang Por n'avait encore que soixante-quatre ans. Il pensait que la plupart de ses organes vitaux fonctionnaient normalement et qu'il n'y avait aucune raison pour que, si l'on s'occupait bien de lui, il ne vive pas des années plutôt que des mois ou des jours. "Plus longtemps que certains d'entre nous", plaisantait-il avec un autre ancien moine. Et il avait raison.

* Joseph Kappel, ex-Ajahn Pabhakaro, raconte une occasion où Luang Por prononça un dernier mot. De retour à Wat Pah Pong en janvier 1983, il demanda à Luang Por s'il voulait faire le tour de son nouveau kuti dans son fauteuil roulant, et Luang Por répondit "Oui" (littéralement : "ໂຸ" - "Vas-y !").

À son retour à Wat Pah Pong, Luang Por fut invité à résider dans un nouveau logement construit sur mesure sur un terrain ouvert à l'extrémité nord du monastère. Le "Kuti de l'infirmerie", comme on l'appela par la suite, était un bungalow en briques de style occidental moderne. Il contenait deux pièces principales : l'une aménagée comme une chambre de soins intensifs dans un hôpital privé, l'autre laissée sans mobilier à l'usage des assistants. Des murs de briques faisaient saillie à angle droit depuis le milieu du kuti de chaque côté, séparant le domaine privé du domaine public. Des portes percées dans les murs permettaient aux assistants d'admettre des visiteurs à des heures convenues, lorsque les rideaux de la chambre de Luang Por étaient tirés.



Tous les jours, les gens venaient pour entrevoir Luang Por allongé dans son lit et pour se prosterner devant lui sous la fenêtre. Le soir, si le temps le permettait, des assistants amenaient Luang Por à l'extérieur sur son fauteuil roulant. Les visiteurs se rassemblaient sur la pelouse à l'arrière du kuti pour lui rendre hommage. Le Kuti de l'infirmerie devint très vite un lieu de pèlerinage pour des personnes venant de tous les coins du pays. Une fois par semaine, le Sangha du Wat Pah Nanachat venait chanter une sélection de versets pâli que Luang Por aimait beaucoup. Le

plus important d'entre eux était le chant *Vipassanābhūmi* qui énumère les bases de la vision profonde.

Un programme de soins infirmiers fut établi, comprenant des blocs de quinze jours (suivant le calendrier lunaire monastique) divisés en trente quarts de douze heures. Un flux constant de moines arrivait des monastères affiliés pour offrir leurs services. Chaque équipe était composée de quatre moines et d'un novice, l'équipe de nuit étant complétée par un infirmier mis à disposition par l'hôpital général d'Ubon. Un médecin local, disciple de Luang Por, effectuait un examen quotidien. Il était convenu qu'il ne devait jamais y avoir moins de deux moines dans la chambre de Luang Por à tout moment, de jour comme de nuit.

Lorsque Luang Por revint à Wat Pah Pong, ses deux principaux assistants, Ajahn Pabhakaro et Ajahn Boonloet, avaient assimilé de grandes connaissances concernant les soins gériatriques. Ils commencèrent à transmettre ce qu'ils avaient appris aux nouveaux bénévoles. Les deux moines étaient intimidants, bien que de manière différente : l'Américain Ajahn Pabhakaro pour sa présence physique et la facilité avec laquelle il pouvait se transformer en ancien officier militaire lorsque les circonstances l'exigeaient ; Ajahn Boonloet, un Thaïlandais d'origine chinoise, pour ses manières inhabituellement directes et son manque de patience pour les imbéciles. Pour ce travail particulier, ils étaient parfaitement adaptés.

Chaque équipe d'infirmiers était sélectionnée de manière à inclure un mélange de personnes expérimentées et de personnes inexpérimentées. Les moines apprirent à soulever et à tourner Luang Por, à le porter jusqu'aux toilettes, à faire les lits, à prendre des mesures importantes et à rédiger des rapports. Ils apprirent également la nutrition, la physiothérapie et bien d'autres choses encore. Bien que les moines soient novices dans ces domaines, ils étaient très motivés - ils considéraient que soigner Luang Por était un grand privilège - et la discipline du Vinaya les avait déjà habitués à adopter des procédures extrêmement précises et détaillées en ce qui concerne le monde physique. L'infection était le plus grand danger, notamment par les voies respiratoires. Les routines d'écouvillonnage et de stérilisation acquirent un style presque religieux. Après quelques années, lorsque les médecins recommandèrent l'utilisation d'une sonde d'alimentation nasale, les moines assistants l'expérimentèrent les uns sur les autres, avant de l'utiliser sur Luang Por.

Bien que Luang Por soit silencieux et peu réceptif, il était traité avec le même respect que d'habitude. Les assistants s'en tenaient strictement aux formules de politesse habituelles, évitant tout comportement négligent ou trop familier. Ils se prosternaient devant lui en entrant et en sortant de la pièce. Avant de toucher son corps pour quelque raison que ce soit, ils levaient les mains en anjali et demandaient sa permission. Ils parlaient à voix basse en sa présence et uniquement de sujets nécessaires. Souvent, dans un coin de la pièce, un moine assistant ayant du temps libre s'asseyait tranquillement en méditation.

Au cours des premières années, Luang Por manifestait parfois un certain intérêt pour le monde extérieur, notamment le 26 février 1983, lorsque la reine fût l'invitée d'honneur de la cérémonie de consécration de la salle de l'Uposatha. Lors d'une visite à Luang Por au kuti de l'infirmerie, les assistants remarquèrent que Luang Por faisait un immense effort pour maintenir sa posture assise et rester alerte.

À son retour à Bangkok, la Reine fit le nécessaire pour que Luang Por reçoive un traitement régulier de la part d'un masseur particulièrement doué qu'elle employait. Au début, les massages apportèrent quelques modestes améliorations, mais ces dernières étaient temporaires en raison de nouvelles attaques et furent suspendus après trois ans. Fin 1984, les crises les plus violentes qu'il eut connues jusqu'alors obligèrent Luang Por à passer quelques jours dans la chambre de soins intensifs qui lui était réservée à l'hôpital général d'Ubon, où il fut également traité pour une pneumonie.

La crise majeure suivante survint en mars 1987. Luang Por, souffrant de graves difficultés respiratoires, fut transporté d'urgence à l'hôpital d'Ubon où il devint évident que sans une intervention radicale, il ne survivrait pas. Les médecins conseillèrent une trachéotomie. C'était le premier test sérieux pour savoir jusqu'où les anciens du Sangha étaient prêts à aller pour prolonger la vie de Luang Por. La plupart des moines étaient depuis longtemps opposés à tout ce qu'ils considéraient comme des traitements "non naturels". Les procédures invasives avaient toujours été considérées comme un pas de trop.

Des moines et des médecins de haut rang assistèrent à une réunion d'urgence présidée par le gouverneur d'Ubon. Les médecins défendirent leur position avec passion. Ils rassurèrent les moines en leur disant que

le processus était rapide, sûr et réversible. Plus important encore, il n'y avait pas d'alternative. La logique était de leur côté et les moines étaient déchirés. Quelle que soit leur opinion sur la mort naturelle, la vue de Luang Por luttant pour chaque respiration et s'étouffant dans son flegme était difficile à supporter. Le point de non-retour fut atteint lorsqu'ils apprirent que la Reine les pria de donner leur permission. L'opération eut lieu le jour même. Moins d'une semaine plus tard, Luang Por était suffisamment rétabli pour retourner à Wat Pah Pong.

Dans la période qui suivit la trachéotomie, Luang Por montra une nouvelle résistance à être alimenté. Ajahn Liem, troublé, lui demanda officiellement de lui pardonner s'ils avaient pris la mauvaise décision et le supplia de prendre de la nourriture. Luang Por acquiesça.

Pendant les cinq années suivantes, l'histoire de l'état de santé de Luang Por fut celle d'un déclin inexorable. Les périodes de stabilité relative étaient brutalement interrompues par des crises, dont chacune, une fois surmontée, laissait son corps dans un état un peu plus précaire. Il fut hospitalisé à plusieurs reprises souffrant de pneumonie.

Ajahn Anando, l'abbé américain du monastère de la forêt de Cittaviveka en Angleterre, décrit l'atmosphère qui régnait dans le kuti de l'infirmier pendant cette période. À la fin de 1988, il revint en Thaïlande pour visiter son ancien monastère et offrir ses services à son maître.

“J'aime beaucoup le petit matin, car on peut passer du temps seul avec Luang Por. De 2 à 5 heures du matin, c'est la période où il semble dormir le plus paisiblement. Vient ensuite une période assez chargée. Selon le jour de la semaine, nous nettoions une partie de la chambre, très discrètement, et préparons les choses pour le réveiller à 5h30 pour le baigner et lui faire faire de l'exercice. Puis, si le temps et ses forces le permettent, nous l'installons dans le fauteuil - celui qui a été envoyé d'Angleterre avec l'argent offert par les gens de l'Ouest. C'est un fauteuil vraiment extraordinaire, il fait tout sauf se ranger le soir !

“Il y a un sentiment de grand respect et d'affection dans les soins que nous lui donnons. Bien qu'il soit alité depuis presque six ans, il n'a pas d'escarres ; les médecins et les infirmiers qui le visitent sont tout à fait étonnés du bon état de sa peau. Les moines qui le soignent ne mangent et ne boivent jamais rien, et ne dorment pas dans la chambre. On parle très

peu ; en général, on ne parle que de la prochaine chose à faire pour ses soins. Si on parle, on le fait de manière calme. Ainsi, ce n'est pas seulement une pièce dans laquelle nous le soignons, c'est un temple.”

En 1990, Luang Por souffrit d'insuffisance cardiaque due à l'obstruction de ses artères, et une fois de plus, il survécut. Mais le temps le rattrapa finalement au début de l'année 1992. Les reins de Luang Por commencèrent à lâcher, et les organes essentiels qui en dépendaient suivirent inévitablement. Tôt le matin du 16 janvier, Luang Por, Phra Bodhinyana Thera, le moine connu dans le monde bouddhiste Theravada sous le nom d'Ajahn Chah, décéda.

II. PLUS D'INFORMATIONS

RÉFLEXIONS

En février 1941, l'arahant Luang Pu Sao, 82 ans, maître et compagnon de Luang Pu Mun, arriva en bateau dans un petit temple au bord de la rivière à Champasak, dans le sud-ouest du Laos. Il était tombé malade quelque temps avant de quitter la Thaïlande. Alors qu'il rentrait en Thaïlande après un voyage épuisant, il avait passé le long trajet en amont allongé, les yeux fermés, apparemment inconscient et manifestement proche de la mort. Alors que le bateau était en train d'être amarré à la jetée, il ouvrit les yeux et demanda : “Sommes-nous arrivés ? Emmenez-moi à la salle de l'Uposatha”. Ses disciples le conduisirent et le portèrent dans la salle. Une fois à l'intérieur, il réussit tant bien que mal à se mettre en position assise et demanda à ce que sa robe extérieure soit repliée sur son épaule gauche. Il commença à méditer. Au bout de quelques minutes, il quitta la position des jambes croisées pour se prosterner trois fois devant la grande statue de Bouddha qui se trouvait devant lui. Au bout d'un moment, ses disciples réalisèrent qu'il n'avait pas bougé depuis un certain temps. Ils se précipitèrent, cherchèrent un souffle en utilisant un petit miroir et n'en trouvèrent aucun. Luang Pu Sao était décédé en se prosternant devant le Bouddha.

Pour un bouddhiste, la mort de Luang Pu Sao est une source d'inspiration profonde. De nombreux arahants, depuis l'époque du Bouddha, ont quitté le monde de manière tout aussi édifiante ; certains, comme le Vénérable

Ānanda, ont même agrémenté leur départ d'une démonstration de pouvoirs psychiques. Mais cela n'a jamais été la norme. Le Vénérable Mahā Moggallāna, l'un des deux principaux disciples du Bouddha, est mort aux mains d'un groupe de brigands, "qui ont martelé ses os jusqu'à ce qu'ils soient réduits à des grains de riz". De nos jours, deux des disciples les plus vénérés de Luang Pu Mun sont morts dans un accident d'avion, et quelques années plus tard, un autre a trouvé la mort dans un accident de voiture. De nombreux autres sont morts des suites de maladies douloureuses.

Ces exemples montrent clairement que l'éveil ne confère pas automatiquement une protection contre une maladie prolongée ou une mort violente. Au cours de leur dernière vie, les arahants doivent se débarrasser de tout kamma non résolu commis dans des vies antérieures. C'était le cas du Bouddha lui-même. Il attribuait la blessure qu'il subit, lorsqu'un rocher lui fut jeté du haut d'une montagne par son malicieux cousin, à un vieux kamma. Au-delà des facteurs physiques plus mesurables qui ont conduit aux dernières années de maladie de Luang Por, ses disciples ont toujours considéré le kamma comme le coupable principal. Lui-même, comme mentionné plus haut, le pensait également.

La question non résolue, mise en évidence par le développement des technologies médicales, est de savoir jusqu'où il convient de soigner une personne considérée comme un arahant. En d'autres termes, dans quelle mesure l'intervention médicale doit-elle être autorisée à jouer un rôle dans l'accomplissement du kamma de l'arahant ? De nombreux disciples de Luang Por, en particulier la génération qui se souvenait de son opposition initiale aux soins médicaux modernes, étaient troublés par l'étendue du traitement qu'il recevait. Leur opinion fut résumée par Luang Ta Maha Bua, le grand disciple de Luang Pu Mun, dans sa fougue habituelle :

"Ajahn Chah et moi, nous nous connaissons bien, nous nous respectons beaucoup, et je ne veux pas entendre dire qu'il a été emprisonné et branché à des fils... Faire cela à un moine de sa stature, c'est complètement inapproprié. Écoutez-moi : c'est entièrement inapproprié... pour dire les choses simplement, vous l'étouffez complètement avec le monde. Le Dhamma dans son cœur est lumineux, rayonnant, incommensurable et il est incapable de se manifester. Il n'y a que des choses mondaines qui

l'enveloppent. Il a l'air repoussant. S'il dit qu'il ne peut pas continuer, alors laissez son corps partir comme tel. C'est mon avis."

Mais les souhaits exprimés par Luang Por lui-même à ce sujet étaient ambigus. Il avait dit différentes choses à différents moments et dans différents contextes. La période où son état cérébral lui faisait dire exactement le contraire de ce qu'il voulait dire est restée dans tous les esprits et a compliqué les choses. Après qu'il eut cessé de parler, il était difficile pour quiconque d'être vraiment sûr de ses intentions. Il y eut des périodes où il ne voulait pas prendre de nourriture et faisait tout ce qui était en son pouvoir pour éviter de manger. Pour certains de ses disciples, cela indiquait clairement qu'il ne voulait pas continuer à vivre dans l'état où il se trouvait et qu'il souhaitait qu'on le laisse mourir en paix. Pour d'autres, il s'agissait simplement d'un symptôme de sa maladie. Ils faisaient remarquer que lorsqu'ils persévéraient ou imploraient la coopération de Luang Por, il cédait invariablement. Ce à quoi on répondait : "Bien sûr qu'il le faisait. Quel choix avait-il ?" Et ainsi de suite. Une seule chose était indiscutablement claire : tous les disciples de Luang Por étaient unis par le même désir de faire ce qui était juste. Mais il n'était pas toujours facile de déterminer ce qu'était cette action juste.

Quant aux médecins, ils considéraient qu'il était de leur devoir éthique et légal de proposer tous les traitements disponibles. Ne pas le faire eût été une négligence criminelle. En outre, le kamma qu'ils auraient pu encourir en laissant mourir inutilement un arahant était une perspective vraiment effrayante. Sur un plan plus terre à terre, les médecins étaient conscients que toute erreur qu'ils pourraient commettre dans le traitement d'un personnage aussi universellement aimé porterait un coup fatal à leur réputation professionnelle. Les souhaits de la Reine pesaient aussi considérablement. Elle était favorable à ce que tous les moyens soient mis en œuvre pour prolonger la vie de Luang Por.

Le témoignage le plus éloquent est peut-être celui d'Ajahn Liem, l'héritier du Dhamma de Luang Por à Wat Pah Pong. Il était catégorique sur le fait que Luang Por pouvait toujours le comprendre tout au long de sa maladie, et utilisait ses yeux pour indiquer son assentiment et son désaccord. Il dit qu'à l'hôpital Chulalongkorn, "Luang Por n'avait pas envie de vivre, mais nous ne pouvions pas le laisser partir."

UNE AUTRE DIMENSION

Quoi qu'il en soit, la plupart des disciples de Luang Por se réfugièrent dans la conviction qu'il avait achevé son œuvre et qu'il avait dépassé toute souffrance mentale. Ils apprirent à voir dans la décomposition de son corps physique leur plus grand maître quant aux vérités de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Même silencieux et alité, Luang Por leur fournissait de profonds enseignements sur l'impermanence, la souffrance et le non-soi. Et la condition physique de Luang Por n'était pas tout. Si son corps pouvait être vu et contemplé par toute personne dotée d'une bonne paire d'yeux, l'état de son esprit restait invisible pour tous, sauf pour les méditants les plus doués. Mais de temps en temps, des événements inhabituels se produisaient et rappelaient à tous que Luang Por n'était pas un patient ordinaire.

L'une des premières occasions de ce genre se produisit lorsque, juste avant le jour de la visite de la reine en 1983, une équipe de sécurité de l'armée composée de quatre hommes arriva au monastère. Les moines les observèrent avec une certaine perplexité alors qu'ils cherchaient des caches d'armes et des mines terrestres. L'un des soldats portait un grand pack radio sur son dos et vérifiait les liens de communication radio secteur par secteur. En arrivant à l'infirmerie, les moines demandèrent aux soldats d'enlever leurs bottes. Les soldats les ignorèrent et poursuivirent leur recherche, montrant peu de respect même pour le vieux maître malade qu'ils trouvèrent dans la pièce intérieure. Une fois dehors, l'opérateur radio essaya d'entrer en contact avec le quartier général. Il fut surpris de constater que la radio était morte. Les soldats retournèrent vers la porte principale et, ce faisant, la radio se remit à fonctionner. Cependant, à leur retour à l'infirmerie, elle s'éteignit à nouveau. Les soldats, perplexes, demandèrent aux moines s'il y avait un champ magnétique autour du kuti. Les moines répondirent qu'ils ne le pensaient pas.

Les soldats commencèrent à s'inquiéter. S'ils ne communiquaient pas par radio avec leur QG à partir de ces coordonnées dans les prochaines minutes, ils auraient des problèmes. L'un des assistants fit une suggestion. Il dit que la façon dont ils avaient fait irruption dans le kuti plus tôt avait semblé très impolie et irrespectueuse. Ils devraient enlever leurs bottes, se prosterner devant Luang Por et lui demander pardon. Avec une certaine réticence, les soldats acceptèrent. Au moment même où leurs

têtes touchèrent le sol, la radio émit un grand cri et revint à la vie. Très pâles, les soldats demandèrent sincèrement pardon.

Un autre événement, dont Ajahn Nyanadhammo fut le témoin, se produisit pendant la crise de 1987.

“Luang Por était dans l’unité de soins intensifs de l’hôpital d’Ubon et semblait certain de mourir. Ajahn Liem était déjà en train de faire les préparatifs pour les funérailles. Luang Por était sous oxygène, allongé et complètement immobile. Les médecins vérifièrent l’apport en oxygène et ne trouvèrent aucune respiration mesurable. Ils enlevèrent l’embout buccal, secouèrent la jauge, pensant qu’il y avait un problème. Ils l’essayèrent sur un autre patient : il fonctionnait normalement. Mais quand ils le replacèrent sur Luang Por, ils ne trouvèrent toujours pas de respiration mesurable. Ils commencèrent à craindre qu’il soit en état de mort cérébrale. Ils firent une prise de sang et furent stupéfaits de constater que le niveau d’oxygène était tout à fait normal. Ils dirent à Ajahn Liem : “Cela n’a aucun sens. Il ne respire pas, il n’y a pas de pouls mesurable, et pourtant la saturation d’oxygène au niveau du cerveau est normale”. Ajahn Liem répondit simplement : ‘Il est entré dans les jhāna’.”

Mais les paroles des grands contemporains de Luang Por qui lui rendirent visite au kuti infirmerie furent les plus émouvantes pour les moines assistants. En une occasion, Ajahn Phut, le disciple vivant le plus connu de Luang Pu Sao, demanda un moment d’intimité pour méditer au chevet de Luang Por. En sortant de la chambre, il dit aux moines présents :

“L’esprit de Luang Por est comme la pleine lune. Il est très rayonnant. Son esprit est paisible et immobile à tout moment. Mais lorsqu’on lui offre de la nourriture ou que quelqu’un s’occupe de lui, il en est conscient à chaque instant. Il sait tout ce qu’il se passe.”

LES POINTS POSITIFS

Le fait que la mort de Luang Por ait été précédée d’une longue maladie ne peut en aucun cas être considéré comme une bénédiction déguisée. Elle a néanmoins apporté un certain nombre d’avantages durables au Sangha de Wat Pah Pong. Premièrement, elle a permis au Sangha d’apprendre à s’adapter à la vie sans lui en tant que leader, mais avec lui comme figure

de proue unificatrice. Au lieu de se désintégrer, le Sangha augmenta, un développement sans précédent pour un monastère de la forêt qui avait perdu son maître. Pendant la période de maladie de Luang Por, le nombre de monastères affiliés augmenta de près de cent.

Deuxièmement, l'énorme engagement à long terme nécessaire au maintien de la qualité des soins de Luang Por rapprocha le Sangha. Des amitiés se nouèrent entre les moines de différents monastères lors des gardes partagées, qui résistèrent à l'épreuve du temps. Ce réseau complexe de relations qui se développèrent renforça l'harmonie et le sens de la fraternité qui faisaient déjà la réputation du Sangha de Wat Pah Pong.

Les moines qui servaient Luang Por profitèrent de cette opportunité pour lui exprimer leur gratitude et leur dévotion, tout comme les maechees qui préparaient chaque jour son régime spécial. Les assistants apprirent des techniques de soins gériatriques qui leur seraient très utiles dans les années à venir, alors que de plus en plus d'anciens disciples atteignaient un âge avancé. Les très nombreux visiteurs au fil des ans acquirent un kamma incommensurable en rendant hommage à un être noble. Tous ces avantages étaient, sans aucun doute, des points positifs considérables. Et pourtant, pour beaucoup, ils ne pouvaient dissimuler le nuage de regret que la vie de Luang Por, consacrée à la formation et à l'enseignement de ses disciples, ait pris fin si tôt, à l'âge de soixante-quatre ans.





XII
une plus grande toile

*Les sages deviennent parfaitement purifiés en écoutant les Enseignements,
comme un lac profond, clair et tranquille.*

Dhp 82

Une Plus Grande Toile

Luang Por en Occident 1977 et 1979

I. TERRE INTÉRIEURE - TERRE EXTÉRIEURE

En 1976, Ajahn Sumedho retourna en Californie pour rendre visite à ses parents. Sur le chemin du retour vers la Thaïlande, il s'arrêta à Londres pour quelques jours en tant qu'invité de l'English Sangha Trust (E.S.T.), un organisme créé pour établir un Sangha Theravada en Angleterre. Pendant toute la durée de sa visite, Ajahn Sumedho séjourna au Vihāra de Hampstead, une maison mitoyenne de quatre étages appartenant au trust, située sur la route très fréquentée de Haverstock Hill, à environ un kilomètre au sud de Hampstead Heath. L'E.S.T. avait subi des années de frustration et de déception dans ses efforts pour promouvoir un Sangha indigène. En Ajahn Sumedho, ils virent quelqu'un qui pourrait enfin transformer leurs rêves en réalité.

Les pensées d'Ajahn Sumedho s'étaient déjà tournées vers l'Occident, et il fut impressionné par le dévouement des membres de la fondation. Après le retour d'Ajahn Sumedho à Ubon, George Sharp, le président de l'E.S.T., se rendit en Thaïlande pour demander à Luang Por Chah l'autorisation pour Ajahn Sumedho d'établir un monastère affilié à Wat Pah Pong en Angleterre. Son arrivée fut accueillie non pas par un tapis rouge mais par une natte de jonc. Luang Por était absent et avait demandé à Ajahn Liem, son adjoint, de faire dormir George sur le sol à l'arrière de la salle du Dhamma, de lui faire prendre un repas par jour dans un bol en émail et de le faire participer à la vie du monastère. À son retour, Luang Por accepta de discuter de la proposition, probablement convaincu que George Sharp était sincère et avait plus qu'une connaissance passagère des vertus d'humilité et de patience.

Luang Por ne rejeta pas d'emblée l'idée d'un monastère en Angleterre, mais déclara qu'il ne se sentirait pas à l'aise pour accorder sa permission, sans avoir vu par lui-même si les conditions étaient adéquates. Au nom du Sangha Trust anglais, George Sharp invita Luang Por à accompagner Ajahn Sumedho en Angleterre au mois de mai suivant et Luang Por accepta.

Luang Por partit pour son tout premier voyage à l'étranger, et son premier vol en avion, le 6 mai 1977. Il était accompagné d'Ajahn Sumedho, d'un moine anglais, Ajahn Khemadhammo, et de Dong, un disciple laïc d'Ubon. En l'honneur de la nature particulière de ce voyage, Luang Por décida, pour la première et unique fois de sa vie, de consigner ses expériences dans un journal. Il y raconte que, assis dans l'avion, il réfléchit à l'enseignement du Bouddha selon lequel, lorsqu'on se rend dans un pays étranger, dont on ne connaît ni la langue ni les coutumes, il ne faut pas être vaniteux ni attaché à ses propres habitudes.

Le thème de l'adaptation devait revenir dans le journal tout au long du voyage. En regardant les nuages ondulants, il développa un jeu de mots élaboré sur le mot thaï pour "outre-mer" qui signifie littéralement "la terre à l'extérieur", en comparant "la terre à l'extérieur - à l'intérieur" et "la terre à l'intérieur - à l'extérieur". C'est le premier d'une longue série de jeux de mots et d'expressions qui se succèdent dans le journal. Mais les premières pages devaient également avoir un contenu plus dramatique. En plein vol, une des roues de l'avion explosa.

Le personnel navigant fit une annonce pour que nous attachions nos ceintures de sécurité. Les personnes qui avaient des fausses dents ont dû les retirer. Les gens ont même dû enlever leurs lunettes et leurs chaussures. Nous devions nous occuper de nos affaires personnelles. Après que les passagers eurent tout rangé, tout le monde était silencieux. Ils pensaient probablement que c'était la fin de leur vie. Je pensais que c'était la première fois que je voyageais à l'étranger pour faire quelque chose d'utile pour le bouddhisme, était-ce vraiment là tout le mérite que j'avais accumulé ? Après avoir eu cette pensée, j'ai fait un vœu, consacrant ma vie au Bouddha, au Dhamma et au Sangha et j'ai installé mon esprit dans un espace approprié.

Je ressentais un calme lucide et du sang-froid, comme si rien ne se passait, et je suis resté dans cet état jusqu'à ce que l'avion se pose en toute sécurité. Les passagers applaudirent de joie d'être sains et saufs. Ce qui est étrange, c'est que lorsque l'accident se produisit, plusieurs personnes me supplièrent : "Luang Por, protégez-nous !". Mais lorsque le danger fut écarté et que nous débarquâmes de l'avion, une seule personne s'approcha pour remercier les moines. Tous les autres remercièrent l'équipage. C'est ce qui était étrange.

Les inquiétudes d'Ajahn Sumedho sur la façon dont Luang Por réagirait aux conditions en Occident furent rapidement dissipées. Après l'atterrissage d'urgence à Rome, les passagers furent invités à quitter l'avion et à monter dans les bus de l'aéroport qui devaient les conduire à la salle de transit. Lorsque les moines débarquèrent, leur bus était déjà bondé. La plupart des passagers, inévitablement, étaient des femmes. C'était le premier test pour savoir comment Luang Por allait s'adapter à un monde nouveau et étranger dans lequel les femmes ne gardaient pas une distance respectueuse des moines. Sous le regard quelque peu tendu d'Ajahn Sumedho, Luang Por baissa simplement la tête et entra dans le bus, ignorant la proximité des femmes.

Luang Por nota dans son journal qu'il ne trouva pas particulièrement difficile d'adapter son corps, sa parole et son esprit à ce nouvel environnement. 'Ce qui était inhabituel, c'était ce qui apparaissait à mes yeux, mes oreilles, mon nez, ma langue et mon corps', écrit-il. 'Mon esprit était le même que d'habitude'. Sa première réaction à ce qu'il voyait autour de lui, sans doute teintée par les rapports de ses disciples occidentaux en Thaïlande, était celle d'un manque fondamental. Il écrit : "Ils ont développé leur pays sur le plan matériel, mais comme ils n'ont pas le Dhamma, ils n'ont pas trouvé de satisfaction".

Le premier jour à Londres, Luang Por visita les sites touristiques et l'après-midi, se promena sur Hampstead Heath. Il fut impressionné par la luxuriance de l'herbe et des arbres qui ne lui étaient pas familiers. Le soir, il se souvient :

Vers huit heures, neuf personnes sont venues écouter le Dhamma, dont certaines étaient déjà venues visiter Wat Pah Pong. Je leur

ai enseigné le Dhamma qui est “beau au début, beau au milieu et beau à la fin”.

Ensuite, j’ai répondu à des questions, le Vénérable Sumedho traduisant mes réponses en anglais. Ils s’étaient préparés à chanter la demande formelle des cinq préceptes, c’était la première fois que cela se produisait. Après avoir terminé mon enseignement je les ai dirigés dans une séance de méditation pendant trente minutes. J’ai senti qu’ils révélaient une disposition naturelle et des affinités étroites avec le Dhamma.

Le lendemain, George Sharp conduisit Luang Por et son groupe à Birmingham (“une ville”, nota-t-il dans son journal, “qui s’est détachée de Londres”) pour une célébration du Visakha Puja auquel participaient des moines de toutes les traditions bouddhistes et auquel Ajahn Sumedho avait été invité à donner un enseignement.

Ce jour-là, j’ai vu des laïcs de nombreuses nationalités se rassembler pour écouter le Dhamma dans de nombreuses langues différentes. Je ne pouvais comprendre aucun des mots qu’ils utilisaient, mais je pouvais en comprendre le sens en observant leurs manières et leurs gestes.

Quelques jours de calme suivirent. À cette époque, Luang Por n’était pas encore très connu dans les cercles bouddhistes occidentaux. Les anglais qui s’intéressaient au bouddhisme Theravada étaient encore peu nombreux, et parmi eux, encore moins nombreux étaient ceux qui connaissaient la tradition de la forêt thaïlandaise. Plus tard cette année-là, le livre de Jack Kornfield, *Living Buddhist Masters*, fût publié et le nom d’“Ajahn Chah” devint plus familier, mais à l’époque il était encore une figure méconnue. Si son voyage avait eu lieu trente ans plus tard, il aurait été inondé d’invitations à prendre son repas quotidien dans des restaurants thaïlandais ; mais à cette époque, Busabong, sur King’s Road, était le seul à Londres. Le nombre de résidents thaïlandais en Grande-Bretagne était encore de l’ordre de quelques centaines et non de quarante mille comme aujourd’hui. L’avantage de son anonymat était que Luang Por pouvait se reposer tranquillement dans le vihāra, d’une manière qui lui aurait été difficile en Thaïlande.

Sa sortie suivante fut une visite de courtoisie au Wat Buddhapadipa à Wimbledon, un temple parrainé par le gouvernement thaïlandais dans le but de répondre aux besoins spirituels des Thaïlandais résidant au Royaume-Uni. Cette visite n'était pas seulement une question de protocole, c'était aussi l'occasion d'établir des contacts utiles avec les membres du Sangha thaïlandais vivant déjà en Angleterre, de s'assurer de leur soutien et de demander la bénédiction du moine principal pour l'établissement d'une nouvelle communauté monastique. Elle fut accordée de bonne grâce.

Le lendemain, le groupe se rendit à Oxford où il fut l'invité des Saw, une riche famille birmane qui possédait un grand domaine dans la campagne, à quelques kilomètres à l'ouest de la ville. Luang Por fut ravi que, le matin, de la nourriture soit offerte aux moines dans leurs bols à la porte d'entrée de la maison principale, comme le veut la tradition. "C'était une occasion propice", écrit-il, "et j'ai réalisé mon vœu d'établir la coutume de la tournée d'aumônes en Angleterre". Le soir, il enseigna la méditation à la famille. Dans son journal, comme dans presque tous les résumés quotidiens, il fit référence au "mérite créé" ce jour-là. Il est clair que les visites touristiques ne l'intéressaient guère. Pour lui, la valeur de ce long voyage résidait dans le "mérite créé".

La visite à Oakenholt donna à Luang Por son premier aperçu d'une retraite de méditation de dix jours. Un groupe de huttes préfabriquées, construites sur le domaine pendant la seconde guerre mondiale, servait désormais de centre de retraite, et une retraite dirigée par John Coleman, un enseignant de la tradition birmane U Ba Khin, était en cours. Luang Por fut impressionné par l'évidente sincérité des méditants. Après avoir visité le groupe et parlé à l'enseignant, il conclut dans son journal que le lotus bouddhiste commençait à fleurir en Occident.

BEAUCOUP POUR PEU

L'enthousiasme de Luang Por pour son journal fluctuait. Certains jours, il ne notait qu'un bref résumé de ses activités quotidiennes. Mais le 15 mai, de retour à Londres, il se sentit inspiré :

Vers sept heures ce matin, assis dans un endroit calme et paisible, de nombreuses réflexions ont surgi dans ma méditation. Après quoi, je les ai notées.

Émergeant “d’une partie profonde de son esprit”, il écrit :

J’ai réalisé qu’en tant que moine suivant les pas du Bouddha, il y avait encore de nombreuses affaires liées au *Sāsana* que je n’avais pas encore complètement accomplies, des choses que je négligeais encore : premièrement, concernant le lieu ; deuxièmement, concernant les personnes ; et troisièmement, concernant le temps. J’ai réfléchi au fait que suivre véritablement les enseignements du Bouddha signifiait que, après avoir créé une quantité suffisante de mérite pour soi-même, on devait créer du mérite pour les autres.

Il s’agit, en fait, d’un passage quelque peu déroutant. La conclusion de Luang Por, selon laquelle la vie d’un moine n’est complète que lorsqu’il partage sa compréhension avec les autres, est de toute évidence une conclusion qu’il tenait depuis longtemps. En effet, quelques jours auparavant, il avait écrit : “On doit tout sacrifier pour le *Sāsana*, principalement pour le bénéfice des êtres sensibles.”

Je suis donc d’avis que l’Angleterre mérite d’être considérée comme *paṭirūpadesa*, ‘une terre propice à la propagation du Dhamma’, c’est pourquoi j’ai pris des dispositions pour que des disciples occidentaux y vivent en permanence et poursuivent l’œuvre du *Sāsana*.

Le style d’enseignement du Dhamma ici devrait être de faire un peu et d’obtenir beaucoup, de faire beaucoup et d’obtenir peu ; d’enseigner aux gens à voir que le frais existe dans le chaud, et le chaud existe dans le froid ; que le faux se trouve dans le vrai, le vrai se trouve dans le faux ; que la souffrance se trouve dans le plaisir, et le plaisir se trouve dans la souffrance ; que le progrès se trouve dans la régression, et la régression se trouve dans le progrès ; que le petit se trouve dans le grand, et le grand se trouve dans le petit ; que le sale se trouve dans le propre, et le propre se

trouve dans le sale. C'est ce qu'on appelle "saccadhamma" ou encore la science de la vérité, "saccasaht^{*}".

Tous ceux d'entre nous qui sont des disciples du Bouddha doivent pratiquer afin de développer pleinement quatre qualités : S.U.Ñ.S. (*supaṭipanno, ujūpaṭipanno, ñāyapaṭipanno, sāmīcipaṭipanno*^{**}), puis enseigner le Dhamma d'une manière fidèle aux intentions du Bouddha. Nous devons étudier la science de la vérité, puis réaliser la vérité elle-même. "Réalisation" signifie aller jusqu'au bout de la dernière phrase. C'est ce que l'on appelle "le Dhamma unique" : il ne reste plus aucune phrase de l'enseignement. C'est "atteindre la fin de la vie sainte", dans laquelle, au milieu des "choses", il n'y a "pas de chose". Si les disciples comprennent pleinement les souhaits du Bouddha de cette manière, ils peuvent alors voyager seuls, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Ces moines sont ceux qui savent ce qui est quoi. Lorsqu'ils le savent clairement, alors la connaissance de "suffisamment" émerge dans leur esprit. Lorsque "suffisamment" a émergé, toutes sortes de vertus apparaissent simultanément. Le Dhamma qui se manifeste dans l'esprit est proéminent jour et nuit ; les suppositions antérieures sur ce qui est quoi et ce que les choses signifient ont pris fin.

Ce Dhamma n'apparaîtra pas avec une quelconque clarté simplement à travers les mots d'un autre ; il ne se manifestera que par la pratique. Il est *paccataṃ* : vous ne pouvez l'enseigner à personne, vous ne pouvez en parler à personne, vous ne pouvez l'étudier. Comme l'a dit le Bouddha, "Akkhātāro tathāgatā". 'Le Tathāgata^{***} est simplement celui qui montre la voie.' Le sens de

* 'La science de la vérité'. Composé de deux mots thaïs, l'un dérivé du pāli et l'autre du sanskrit.

** Les quatre qualités du Sangha des Ariyas : "Ce sont ceux qui ont bien pratiqué (*supaṭipanno*) ; pratiqué avec rectitude (*ujūpaṭipanno*) ; pratiqué pour la libération (*ñāyapaṭipanno*) ; pratiqué avec justesse (*sāmīcipaṭipanno*)."

*** Une épithète du Bouddha.

cette phrase devient suprêmement clair, libéré de tous les doutes.
C'est le but du Bouddha.

ÉTRANGE MAIS FASCINANT

Pendant son séjour en Angleterre, Luang Por rencontra un certain nombre de moines issus d'autres traditions bouddhistes. L'un d'eux était un moine zen anglais, formé au Japon, appelé Seng-ko. Luang Por lui posa quelques questions sur les enseignements et le mode de vie des moines japonais, dont il fit ensuite un résumé dans son journal. Lorsqu'il demanda combien de préceptes les moines japonais gardaient, Seng-ko lui répondit que "leur sīla est la pleine conscience", ce que Luang Por trouva "une idée étrange mais tout à fait fascinante" ; puis il expliqua qu'il y avait deux sortes de moines : des moines célibataires, "ce sont les bons, ceux qui recherchent la pureté", et des moines qui peuvent se marier et dont le fils poursuit le temple familial après leur mort. Luang Por remarqua que ceci impliquait "une certaine divergence" avec sa propre tradition.

Apprenant que la syllabe "ko" fait référence à la vacuité, il en fit le sujet de son enseignement du soir :

"Ko" signifie la vacuité, comme dans l'expression du Bouddha "temple de la vacuité" (*suññatāvihāra*). Nous devons entrer dans ce temple. 'Vihāra' signifie le lieu où l'esprit réside dans la perception de la vacuité. Le Bouddha a enseigné que ce corps, en fait, toutes les choses, sont vides, ce qui signifie qu'il n'y a pas d'être, il n'y a pas de personne. En voyant clairement sa vacuité, en le voyant comme étant simplement de la terre, de l'eau, du feu et de l'air, alors le Vénérable Sumedho ici présent ne mourra pas. Pourquoi ? Parce qu'en fait, il n'y a pas de Sumedho. D'accord ? La mort de Sumedho est une convention. Il n'y a pas de véritable Sumedho. Il n'y a pas de Sumedho qui meurt. Il n'est pas né et il ne meurt pas. Il y a juste une configuration de dhammas, composée de causes et de conditions, qui surgit et qui disparaît.

Le Bouddha a dit que le Seigneur de la Mort, en d'autres termes, la mort elle-même, ne peut pas suivre celui qui réside dans le temple de la vacuité. Il ne peut pas le trouver. Il n'y a pas de plaisir ni de souffrance, pas de soi, pas de séparation du soi et de

l'autre ; c'est "vide". Il y a la vision de la vacuité dans les phénomènes vides. Le mot "vide" signifie qu'il n'y a rien à cet endroit. Il est vide en ce qui concerne l'esprit. Il n'y a pas de vanité ou de vue quelconque, attachée à des idées de "soi", de "nous" et de "eux". Il y a simplement les quatre éléments de la terre, de l'eau, du feu et de l'air qui apparaissent et disparaissent de manière naturelle. C'est pourquoi le Bouddha a dit que le Seigneur de la Mort ne peut pas nous attraper, qu'il ne peut pas nous trouver dans la vacuité et que c'est grâce à cela que nous pouvons nous libérer. C'est ce qu'on appelle la libération de la naissance, la libération de la vieillesse, la libération de la mort.

En fait, les éléments continuent à naître et à mourir comme avant, mais il s'agit simplement de la terre, de l'eau, du feu et de l'air, qui se réunissent. Il n'y a pas d'être, pas de personne. L'esprit est vide du concept "d'être", vide du concept de "personne". C'est précisément *cela* qui est l'endroit vide. L'esprit est vide dans un endroit qui n'est pas vide. Il voit le vide dans quelque chose qui n'est pas vide : ne pas permettre la perception d'un être humain là où on en perçoit un habituellement. C'est pourquoi le Bouddha l'a appelé "le temple de la vacuité". Si vous y entrez, vous vous sentez en paix, une paix exempte de plaisir, une paix exempte de souffrance, une paix exempte de naissance, de vieillesse, de maladie et de mort. C'est le vide suprême. C'est la fin.

LE MÊME FRUIT

Le lendemain, Luang Por nota un événement historique :

Aujourd'hui, pour la première fois, nous sommes allés faire la tournée d'aumônes à Londres. Vénérable Bodhinyana Thera* ouvrait la marche, suivi de Vénérable Sumedho (américain), de Vénérable Khemadhammo (anglais) et de novice Jinadatto**

* Titre officiel de Luang Por

** Un membre de la communauté nouvellement arrivé qui poursuit sa formation de moine à Wat Pah Pong.

(français). Lors de cette première tournée d'aumônes, j'ai reçu du riz, deux pommes, deux bananes, deux carottes, deux bonbons et un concombre. J'étais heureux de recevoir cette nourriture aujourd'hui en raison de la manière dont elle a été acquise et parce que je comprenais que l'aumône est la "nourriture du Père" : la nourriture qui, en fin de compte, nous vient du Bouddha.

Les habitants de cette ville n'ont jamais vu de moines faire une tournée d'aumônes, car la plupart des moines qui ont vécu ici étaient trop gênés pour le faire. Je suis d'un avis tout à fait opposé. Je ne trouve honteuses que les actions mauvaises ou incorrectes, ce qui est conforme à la définition que le Bouddha donnait au terme honteux. (C'est mon opinion en tout cas ; vraie ou fausse, je demande l'indulgence des sages).

Ce même jour, les parents de Khemadhammo vinrent également offrir de la nourriture et demandèrent un enseignement et une séance spéciale de méditation, ce qu'ils trouvèrent satisfaisant.

Lors de la tournée d'aumônes, des journalistes nous ont suivis et ont pris des photos, car la tournée d'aumônes est une chose inhabituelle ici. Les habitants de Londres, enfants et adultes, faisaient la queue pour nous regarder passer.

Plus tard dans le mois, Luang Por retourna dans l'Oxfordshire pour enseigner lors d'une retraite au centre de méditation établi sur les terres du manoir des Saw. Une centaine de personnes participaient à la retraite et leur dévouement impressionna Luang Por. Cependant, dans son journal, il était particulièrement réticent à l'égard de la retraite, probablement parce qu'il ne trouvait que peu de temps pour écrire. Il résuma seulement qu'il y avait eu "des résultats raisonnablement satisfaisants pour ce travail".

De retour à Londres, Luang Por donna un certain nombre d'enseignements le soir, dont l'un commença par un rappel désormais familier, que les doutes et les incertitudes concernant le Dhamma ne pouvaient être dissipés uniquement par l'étude. Le Dhamma est au-delà du langage. L'étude, qui repose sur le langage, ne peut en fournir qu'une compréhension superficielle. Seule la pratique permet de cultiver la sagesse nécessaire pour pénétrer le Dhamma.

On lui demanda à plusieurs reprises quelle était la différence entre *samatha* et *vipassanā*. Il expliquait qu'à un niveau théorique, on pouvait les distinguer, mais que du point de vue de la pratique du Dhamma, il s'agissait de qualités d'esprit liées qui émergeaient à mesure que l'esprit mûrissait :

Un fruit non mûr est un fruit ; lorsqu'il mûrit, c'est toujours le même fruit ; et lorsqu'il est complètement mûr, il reste ce même fruit.

En fait, expliquait-il, vous ne pratiquez pas *samatha* ou *vipassanā* ; vous pratiquez le Dhamma. En faisant cela, vous pouvez connaître la vérité des choses par vous-même, indépendamment des noms. C'était un processus naturel.

Quand vous gardez vos préceptes, votre esprit est sain ; quand il est sain, il est à l'aise ; et quand il est à l'aise, il est en paix ; et quand il est en paix, la sagesse apparaît.

Il parlait de la difficulté de trouver la Voie du Milieu ou, comme il aimait l'appeler, la "justesse" (*por dee*). Comment savoir si l'on a atteint l'approche optimale, juste ou correcte, la plus efficace pour atteindre l'objectif, quand on ne sait pas quel est cet objectif ? Il répondait qu'il était nécessaire d'avoir l'incorrect pour prendre la mesure du correct. Le méditant procédait en prenant soin de ne pas s'attacher aux plaisirs et à la souffrance. Après avoir reconnu l'incorrect et en avoir lâché prise, la justesse devrait apparaître naturellement.

C'est comme une personne avec une balance. Si elle penche de ce côté, l'acheteur est mécontent. Si elle penche de l'autre côté, le vendeur est mécontent. Ce n'est que lorsque la balance est équilibrée et horizontale que tout le monde est satisfait.



Lorsque vous pratiquez la méditation assise, vous savez que si vous n'êtes pas en paix, si ce n'est pas "juste comme il faut", l'esprit doit être attaché à un état mental d'un type ou d'un autre.

Une attention constante était nécessaire pour observer l'état de l'esprit. L'erreur consistait à s'accrocher à ce que l'esprit trouvait agréable et à

rejeter ce qui était perçu comme désagréable. La Vue Juste ne pouvait pas apparaître et l'esprit fabriquait le monde dans lequel il vivait comme un monde de choses agréables à poursuivre et de choses désagréables à éviter.

C'est ce qu'on appelle *samudaya*, la cause de la souffrance, car nous ne pouvons pas vivre en éprouvant uniquement un plaisir mental ou uniquement une souffrance mentale. Tout au long de notre vie, les deux sont mélangés. Et parce qu'il en est ainsi, il est essentiel que nous comprenions la nature réelle du plaisir et de la souffrance. Si nous ne comprenons pas leur véritable nature, nous continuerons à nous accrocher à des opinions erronées. Le Bouddha reconnaissait que ces deux états mentaux sont nos ennemis constants. Tant que nous ne les comprenons pas pleinement, nous ne serons jamais libérés de la souffrance.

Pour cette raison, nous devons développer la Pratique Juste du Bouddha (*sammāpaṭipadā*). Il nous faut : *sīla*, prendre soin de nos actions et de nos paroles afin qu'elles soient correctes, sans créer de conséquences désagréables pour nous-mêmes ou pour les autres ; *samādhi*, la ferme stabilité de l'attention ; et *paññā*, une compréhension approfondie de cette masse de phénomènes conditionnés.

Luang Por soulignait qu'être attentif ne signifiait pas simplement vivre dans le moment présent. La pratique bouddhiste de *sati* se distinguait par sa dimension morale et éthique.

Certains groupes de méditation considèrent qu'il n'est pas nécessaire de pratiquer *sīla* ou *samādhi*, que la pleine conscience dans toutes les postures suffit. C'est bien dans un sens, mais ce n'est pas la Voie du Bouddha. Un chat est attentif, les chèvres et les moutons sont attentifs. Mais c'est une fausse pleine conscience, ce n'est pas *sammāsati*, la Pleine Conscience Juste. Sur la voie bouddhiste, vous ne pouvez pas prendre cela comme principe de travail. Le bouddhisme enseigne qu'être attentif et conscient signifie être conscient du bien et du mal. Après avoir pris conscience du bien et du mal, il faut pratiquer pour abandonner ce qui est mal et cultiver ce qui est bien.

UNE TERRE APPROPRIÉE

Luang Por considérait l'Angleterre comme un centre approprié pour la diffusion des enseignements du Bouddha en Occident. Pour lui, comme pour la plupart des gens de son âge et de son milieu, l'image de la Grande-Bretagne projetée dans le monde entier à l'époque de son apogée coloniale n'avait pas encore disparu. L'Angleterre semblait être un pays au cœur même du monde occidental. En même temps, c'était également un petit pays pratique et facile à sillonner. La société anglaise paraissait paisible et stable, sans préjugés religieux profonds contre le bouddhisme. De plus, elle possédait une riche histoire en matière d'érudition bouddhiste, notamment au sein du Pāli Text Society*. Par-dessus tout, l'intérêt pour la pratique de la méditation bouddhiste était en plein essor.

Comme les bouddhistes que Luang Por rencontrait appartenaient presque tous à la classe moyenne éduquée, l'opinion qu'il se faisait de l'intellect et de l'acuité des Occidentaux était élevée. Comparant la situation avec celle de la Thaïlande, où "il semble que nous nous essoufflions", il déclara :

D'après ce que j'ai vu, les gens de ce pays sont intelligents. Si vous leur donnez des explications profondes, ils les comprennent facilement. Je leur ai expliqué le Dhamma et ils ont retenu ce que j'ai dit et y ont réfléchi. Je crois que le caractère fondamental des Occidentaux leur permettra de faire prospérer le bouddhisme ici.

Il voyait un grand potentiel dans l'attitude réfléchie et interrogative des personnes auxquelles il s'adressait :

J'ai examiné le comportement général des gens d'ici, et jusqu'à présent, il n'est pas très bon ; mais en ce qui concerne les enseignements profonds, je pense qu'ils les accepteront aisément. Dans ce pays, c'est comme si les variétés de fruits étaient bonnes, que le sol était bon, mais qu'il n'y avait pas d'agriculteurs ; il n'y a personne pour enseigner les gens ici comme en Thaïlande.

* Fondée en 1880 par T.W. Rhys Davids, "pour encourager et promouvoir l'étude des textes pālis".

À mon avis, quand on vient en Occident, il n'est pas nécessaire de dire grand-chose. Je vais vous donner une comparaison. C'est comme si vous aviez un fruit que vous vouliez leur faire manger. Tout ce que vous avez à dire, c'est qu'il est délicieux. Il peut être sucré, acide, salé, vous n'avez pas besoin d'en parler. Vous dites simplement qu'il est délicieux et vous les laissez l'emporter et le goûter ; vous les laissez découvrir par eux-mêmes le goût exact du fruit. C'est ainsi que vous devez enseigner aux Occidentaux. Les personnes intelligentes n'ont pas besoin de beaucoup d'enseignement.

Il y a toutes sortes de connaissances qu'il faut comprendre par soi-même. On ne peut pas voir clairement quelque chose simplement lorsqu'on vous l'explique. Pour voir la vérité, vous devez persévérer jusqu'à ce que vous la voyiez par vous-même. Donnez-leur juste le fruit. Vous n'avez pas besoin de leur parler de la saveur. Ils la découvriront par eux-mêmes.

Luang Por semblait à l'aise avec son incapacité à parler directement aux personnes qui venaient le voir. Il ne montrait aucun signe d'impatience ou de frustration face aux interruptions résultant de la nécessité de traduire chacun de ses mots. Mais le travail d'Ajahn Sumedho était difficile ; la tâche de traduire les discours du Dhamma était un défi particulier. Lorsqu'il donnait des enseignements , Luang Por n'essayait pas de modifier son mode d'expression. Plutôt que de s'exprimer par courtes séquences pour ne pas surcharger la mémoire de l'interprète et l'attention de son auditoire, Luang Por parlait à sa manière habituelle. Parfois, une heure entière s'écoulait avant qu'il ne demande à Ajahn Sumedho de traduire.

Ce n'était pas le moyen le plus efficace pour Luang Por, le grand communicateur, de s'adresser à son public. En Thaïlande, il utilisait parfois les enseignements du Dhamma pour entraîner son auditoire à la patience, plutôt que pour transmettre des informations et éveiller la foi. Mais en Angleterre, il est difficile de dire dans quelle mesure ce type d'intention jouait un rôle. Il se peut qu'il ait simplement trouvé trop difficile de transformer son style de discours fluide et spontané en une série de fragments discrets. Quoi qu'il en soit, de nombreux membres de son public trouvaient que sa présence, ses manières et le son de sa voix, compensaient largement les difficultés qu'ils avaient pour comprendre ses paroles.

Un soir, avec un argument qui n'était pas de nature à inciter son interprète à poursuivre ses efforts, Luang Por parla de l'infériorité du langage par rapport à l'expérience directe. Tout le monde connaît la sensation de l'eau, mais les gens de différentes nationalités ont des mots différents pour décrire cette expérience.

Lorsque nous, êtres humains, vivons la même chose, nous n'avons pas besoin de dire grand-chose. Rien qu'en se regardant, on se comprend déjà. C'est le sentiment que j'ai eu en entrant ici.



PLANTER LE LOTUS

Luang Por était satisfait de ce qu'il avait vu en Angleterre. Certes, les conditions de vie du Sangha étaient très éloignées de celles des monastères de la forêt de l'Isan, mais il ne s'attendait pas à ce qu'il en soit autrement ; le développement d'un ordre mendiant vivant dans la forêt allait de toute évidence être un projet à long terme. Ce que Luang Por recherchait, c'était un noyau solide de soutien laïc et un potentiel de développement futur. C'est ce qu'il trouva.

Le facteur décisif dans son acceptation de la nouvelle initiative fut sa confiance dans la capacité d'Ajahn Sumedho à porter le fardeau. Avec l'aide de Vénérable Khemadhammo et de Sāmanaṇera Jinadatto, bientôt rejoints par deux autres moines nord-américains formés à Wat Pah Nanachat, Vénérables Anando et Viradhammo, il y aurait, dès le départ, un Sangha en résidence. Comme quatre moines constituaient le quorum minimum nécessaire pour des rituels tels que la récitation du *Pāṭimokkha*, c'était un élément important de la fondation solide qu'il cherchait à établir.

Luang Por était conscient des échecs fréquents des temples centrés autour d'une seule figure charismatique plutôt que sur une communauté de moines. Il insistait sur le fait que le succès de toute cette initiative dépendait du maintien des observances qui caractérisent la tradition en Thaïlande, en particulier l'adhésion scrupuleuse au Vinaya et le maintien de pratiques telles que la tournée d'aumônes quotidienne. De nombreuses idées furent émises au sein de la communauté laïque quant aux aspects de la tradition qu'il faudrait peut-être abandonner. La décision de Luang Por fut d'essayer de transplanter le tout, puis, par tâtonnement, de voir où il faudrait faire des adaptations.

Au cours d'une discussion sur la pratique du Vinaya en Angleterre, Ajahn Sumedho mentionna à Luang Por le fait que le conseil d'administration d'un des Sanghas theravadins d'Asie avait récemment adopté une résolution permettant aux moines vivant à l'étranger de renoncer à la règle interdisant l'utilisation de l'argent. Leur argument était que le maintien de cette règle dans les pays non bouddhistes n'était pas pratique. Luang Por n'était pas du tout d'accord. Les règles régissant la relation des moines avec l'argent étaient essentielles à la préservation du Vinaya dans son ensemble. Le Bouddha a énoncé des procédures impliquant des intendants laïcs, qui sont adaptées à l'objectif et doivent être respectées. Une déclaration officielle selon laquelle une règle particulière n'était plus pratique créait un dangereux précédent. En fait, la difficulté de respecter certaines règles n'était pas du tout une mauvaise chose : elle empêchait les moines de devenir négligents à l'égard du Vinaya.

Nous devons maintenir le Vinaya à perpétuité. À l'avenir, si les moines acceptent de l'argent, ils commenceront à acheter et à vendre, et ce sera la fin. Il n'y aura plus de moines purs en Thaïlande, en Angleterre ou sur la planète. Tout ira à vau-l'eau !

Il était clair que Luang Por était convaincu que le relâchement de la pratique de l'une ou l'autre des règles fondamentales de l'entraînement conduirait à une pente glissante qu'il fallait résolument éviter. Mais si le Vinaya et les observances devaient être respectés sans qu'il soit nécessaire de choisir en fonction des convenances, Luang Por admettait que, dans certains domaines, il y avait de la place pour la flexibilité. Il n'insistait pas sur le fait que tout devait être fait exactement de la même manière qu'en Thaïlande. Chaque fois qu'il se trouvait dans une situation inconnue, disait-il, le moine sage devait examiner les situations existantes et se demander dans quelle mesure il pouvait s'adapter aux coutumes locales sans compromettre sa pratique du Vinaya :

Il est intelligent d'apprendre à faire des compromis lorsque l'on est confronté à des choses qui ne sont pas en conflit direct avec le Vinaya, qui ne sont pas nuisibles en elles-mêmes, mais qui sont simplement différentes de nos propres manières convenues de faire les choses.

Les changements mineurs qu'il sanctionna furent motivés par le climat beaucoup plus froid. Ils comprenaient le port de chaussures lors de la tournée d'aumônes et la possibilité de couvrir l'épaule droite dans les limites du code monastique. Cette dernière mesure conduisit à la création d'une chemise à manches longues qui pouvait aussi servir de veste et sous laquelle on pouvait porter des pulls en hiver.

TOUT EST DANS LA TÊTE

Bien que Luang Por ait à plusieurs reprises impressionné ses disciples et ses hôtes anglais par la facilité, apparemment sans effort, avec laquelle il s'adaptait à des conditions nouvelles et étranges pour lui, son acceptation de l'environnement n'était pas sans discernement. En certaines occasions, alors qu'on aurait pu s'attendre à ce qu'il se conforme aux conditions, il ne montrait aucune inclination à le faire.

Un jour, par exemple, il dut voyager dans le métro à l'heure de pointe. L'atmosphère était trépidante et frénétique. Les moines et les laïcs qui accompagnaient Luang Por se sentaient emportés par l'énergie du lieu. Ils furent surpris et un peu irrités de voir que Luang Por, au lieu d'accélérer son rythme pour les suivre, semblait délibérément ralentir. L'un des

moins comprit pourquoi : ils avaient tout leur temps pour arriver à destination. Pourquoi se précipiter parce que tout le monde se pressait ?

Dans quels domaines l'adaptation était-elle appropriée et dans quelle mesure ? Quelles étaient les causes d'une adaptation insuffisante ou d'une suradaptation ? Quel était le rapport judicieux aux coutumes et aux conventions ? Toutes ces questions intéressaient beaucoup Luang Por. L'observation des coutumes des Anglais lui permettait de regarder les coutumes thaïlandaises avec un regard neuf. Ses réflexions sur ce sujet apparurent dans de nombreux enseignements qu'il donna à son retour en Thaïlande. Au cours de l'un de ces discours, il dit :

Si nous investissons les choses de nos vues et de nos croyances, elles prennent immédiatement de la valeur, elles peuvent devenir des objets sacrés, voire saints. Mais sans nos projections, rien n'a de valeur intrinsèque. Nous, les Thaïlandais, considérons que la tête est la partie la plus élevée du corps. Nous ne laissons personne toucher notre tête même en plaisantant ; cela nous met tellement en colère que, dans le passé, cela a même conduit des gens à s'entretuer. C'est à cause de cette croyance que nous ne laissons pas les gens toucher notre tête, c'est un attachement profondément ancré. Lorsque j'étais à l'étranger, j'ai vu les Occidentaux se toucher la tête librement. L'un des moines occidentaux m'a emmené rendre visite à ses parents. Dès que nous sommes arrivés, il a tendu la main et a touché affectueusement la tête de son père. Il a caressé la tête de son père en riant. Et son père en était très heureux ! Pour lui, cela signifiait que son fils l'aimait. C'est comme ça que ça se passe là-bas.

Chaque culture a ses conventions. Les problèmes surgissent lorsque les gens leur donnent des valeurs absolues et fixes. La voie de la sagesse consiste à comprendre les conventions en tant que telles et à les utiliser comme il convient. Luang Por disait qu'avec l'abandon des vues erronées et l'attachement aux conventions, toutes les choses perdaient leur valeur. Cela ne signifiait pas un nihilisme moral, mais simplement que, lorsque l'identification aveugle aux phénomènes conditionnés disparaissait, la souffrance ne pouvait trouver aucune voie dans l'esprit.

LE DHAMMA URBAIN

Un matin, alors qu'ils faisaient la tournée d'aumônes à Londres, les moines remarquèrent qu'un groupe d'adolescents se dirigeait vers eux. Il était évident qu'ils étaient capables de faire preuve de violence. En riant et en plaisantant, ils criaient des insultes aux moines et faisaient des gestes menaçants. Sous les cris d'approbation de leurs amis, un ou deux d'entre eux se précipitèrent et donnèrent des coups de pied espiègles à la file de moines, les manquant de peu. Ils se moquaient des moines, cherchant à obtenir une réponse. Ajahn Sumedho commença à s'inquiéter de la tournure que prenaient les choses et se prépara à protéger son maître. Luang Por, complètement indifférent à tout cela, continua à marcher d'un pas tranquille, les yeux baissés. Bientôt, les jeunes gens se lassèrent de ce jeu et s'enfuirent. Lorsqu'ils atteignirent l'entrée du temple, Ajahn Sumedho s'avança pour recevoir le bol de Luang Por. Luang Por sourit et dit : "Ils donnent de bons enseignements, en Angleterre, de bons enseignements".

ENCORE PLUS LOIN

Luang Por avait une certaine connaissance de base du christianisme. À Wat Pah Pong, ses disciples occidentaux lui parlaient de temps en temps de leurs expériences en la matière, et il aimait parfois discuter avec les Pères Pasec et Pisec, des prêtres français locaux qui parlaient couramment le thaï. Mais il est peu probable que Luang Por ait eu plus qu'une idée basique des enseignements chrétiens, ou qu'il ait réalisé que les divers courants du protestantisme qu'il rencontra en Angleterre étaient différents du catholicisme qu'il avait rencontré en Thaïlande. Il ne semble certainement pas avoir eu conscience que ses paroles pouvaient paraître abruptes à une oreille chrétienne. Lorsque le vicaire d'une vieille église qu'il visitait lui demanda : "Il n'y a pas de prière dans votre pratique. Croyez-vous qu'elle puisse quand même vous conduire à Dieu ?", Luang Por répondit :

Au-delà de cela.

En une autre occasion, Luang Por fit référence à la croyance en des dieux au pouvoir salvateur comme un obstacle à la réalisation du potentiel humain de se sauver soi-même. Pour Luang Por, la préciosité d'une naissance

humaine résidait dans l'opportunité unique qu'elle offrait d'abandonner les souillures qui alimentent la roue de la naissance et de la mort. Il critiquait les enseignements qui, selon lui, savaient la détermination d'une personne à tirer parti de cette opportunité. Ceux qui n'étaient pas conscients qu'il y avait des souillures dans leur cœur qui pouvaient être éliminées avec un entraînement adéquat, avaient tendance à laisser la vie suivre son cours, sans jamais atteindre un véritable refuge.

Certains se réfugient auprès d'un dieu dans le ciel et attendent qu'il vienne les aider. En fait, nous pouvons nous aider nous-mêmes, c'est juste que nous ne savons pas comment le faire. Nous attendons que quelqu'un d'autre nous aide et nous mourons sans rien avoir achevé dans notre vie.

Les bouddhistes doivent assumer la responsabilité de leur vie en suivant la voie qui mène à devenir son propre refuge.

Conscients de notre propre responsabilité, nous devrions abandonner les souillures, nous abstenir du mal, ne faire que le bien, puis abandonner l'identification au bien.

Il n'était pas nécessaire de chercher un soutien extérieur. Les personnes qui s'aimaient, en d'autres termes, celles qui se souhaitaient vraiment du bien, devaient apprendre à être leur propre refuge. Ceux qui avaient bien pratiqué et acquis un véritable refuge intérieur étaient capables de créer pour eux-mêmes un monde d'expérience plein de vertu et de paix. À ce titre, on pourrait dire qu'ils sont eux-mêmes des dieux créateurs.

CE QU'EST UN WAT

Beaucoup de personnes qui venaient au Vihāra de Hampstead avaient peu d'idée du rôle que joue un monastère de la forêt dans sa communauté locale. Ils supposaient généralement que les moines vivaient dans un isolement total derrière de hauts murs. Luang Por expliqua la réalité des choses à un professeur d'université :

Le monastère de la forêt est profondément impliqué dans la vie des villageois. C'est l'endroit où l'on apprend aux gens à abandonner les opinions erronées et à avoir une compréhension correcte de leur naissance humaine, comment se comporter,

comment vivre sa vie. Le jour de l'Observance, les villageois se réunissent au monastère, offrent au Sangha leur repas quotidien et prennent les huit préceptes. Ils pratiquent la méditation pour purifier leur esprit. Les moines enseignent aux laïcs, les conseillent et donnent des enseignements sur le Dhamma pour les aider à comprendre les principes du bouddhisme.

Il y a des gens qui, comme vous en Europe, n'ont jamais entendu les enseignements du Bouddha auparavant. Ces personnes sont amenées à mieux les comprendre. Les personnes qui ne connaissent pas le mérite et le démérite, le bien et le mal, reçoivent un enseignement à ce sujet au monastère. Ces personnes de toutes les couches de la société apprennent à être intelligentes dans leur vie : comment s'abstenir de commettre des actes vils du corps, de la parole et de l'esprit, et comment s'établir dans une conduite juste du corps, de la parole et de l'esprit. Elles apprennent à réduire la vanité et l'attachement aux opinions. Elles apprennent également à diminuer progressivement l'avidité, la haine et l'illusion dans leur cœur jusqu'à ce qu'elles deviennent de véritables bouddhistes, des personnes qui savent comment partager avec les autres et comment vivre avec bienveillance, compassion, joie sympathique et équanimité.

CONTRE-QUESTIONS

Les limites de la compréhension intellectuelle étaient un thème sur lequel Luang Por revenait souvent. Un soir, lorsqu'un méditant laïc lui demanda de décrire la vie du moine, il répondit que ce serait aussi difficile qu'un poisson essayant d'expliquer sa vie à un oiseau : Il ne serait pas possible pour l'oiseau d'imaginer ce que c'est que de vivre dans l'eau. À moins, a-t-il ajouté, que l'oiseau ne renaisse en tant que poisson.

Lorsque quelqu'un demanda ce qui se passe après la mort, Luang Por éteignit la bougie qui se trouvait à son côté et lui demanda en retour :

Luang Por : Où va la flamme d'une bougie après qu'elle soit éteinte ?

L'autrice de la question semblait confuse. Après quelques instants, il dit :

Luang Por : Êtes-vous satisfaite de ma réponse ?

La questionneuse : Non.

Luang Por : Je n'étais pas satisfait de votre question non plus*.

DHAMMA RÉFUGIÉ

À la fin du mois de juin, Luang Por se rendit en France pour rendre visite à un disciple laotien, Ajahn Bankhao. Pendant son séjour, des groupes de réfugiés du Laos, du Cambodge et du Vietnam vinrent lui rendre hommage et il entendit des récits poignants sur les souffrances qu'ils avaient endurées dans leur pays d'origine. Pendant une de ses exhortations, il dit :

N'y pensez plus. Les choses qui sont passées sont passées, comme les jours qui sont passés. Ne vous y accrochez pas comme à des épines qui vous transpercent. Regardez les choses comme si vous veniez de renaître. Où est votre demeure ? Maintenant, c'est ici. Vous avez des amis et de la famille ici. L'endroit que vous avez quitté n'était pas vraiment votre demeure. Si c'était le cas, vous y vivriez encore. En fait, nous n'avons pas de véritable demeure dans ce monde. Où que nous vivions, nous créons simplement une convention selon laquelle c'est notre demeure. Mais ça ne l'est pas vraiment. Avant longtemps, nous devons la quitter... Donc, tant que vous êtes ici, faites des efforts pour être ici. Faites votre vie ici. Soyez en paix avec votre vie ici.

Cette paix vient de l'acceptation du changement.

Où que vous soyez, c'est comme ça ; il n'y a pas d'essence ou de noyau, pas de stabilité durable. Le monde change continuellement. Si vous retournez vivre là-bas, cela changera ; si vous restez ici, cela changera. Nous existons grâce au changement. S'il n'y avait

* Luang Por répondit à la question "qu'arrive-t-il à un arahant après sa mort ?", alors qu'il semble que la question de la femme était en fait une question plus générale sur la renaissance. L'explication la plus probable est peut-être qu'elle a demandé : "Que vous arrive-t-il après la mort ?" (le mot "vous" étant utilisé de manière idiomatique pour signifier "les gens en général") et que cette question ait été mal traduite à Luang Por par "Que vous arrive-t-il après la mort ?".

pas de changement, nous ne pourrions pas continuer à vivre. Votre expiration se transforme en une inspiration qui se transforme en une expiration. Les inspirations et les expirations alternent de cette façon, et sans cela, nous serions morts. On ne peut pas se contenter d'inspirer ou d'expirer en permanence. Nous existons grâce au changement. La nourriture, c'est la même chose. Vous la mettez dans une extrémité de votre corps et elle ressort par l'autre ; ensuite, vous mangez de nouveau. Il y a un changement continu.

Luang Por demanda à son auditoire s'il était utile de ruminer des pensées de souffrance et de chagrin à propos de la nature immuable du changement. Où qu'ils se trouvent, ils devraient faire ce qui doit être fait à cet endroit même. Où qu'ils aillent, ils sont des êtres humains, des bouddhistes. Ils doivent réfléchir à la vérité de leur situation afin d'en tirer le meilleur parti. La richesse et les possessions vont et viennent lorsque les conditions sont réunies. Les êtres humains naissent, meurent et renaissent. La souffrance n'apparaît que lorsque nous ne réfléchissons pas à la nature changeante des choses.

Puissiez-vous tous faire face à la vérité du changement que nous a enseignée le Seigneur Bouddha. Soyez résilients. Où que vous vous trouviez, faites-en un lieu où vous créez la bonté et la vertu. Même si vous arrivez à la fin de votre vie, n'abandonnez pas la bonté et la vertu qui découlent de votre pratique du Dhamma. Sans Dhamma, il n'y a rien de vraiment bon. '*Attā hi attano nātho.*' "C'est le soi-même qui est le refuge du soi-même". Qui d'autre pourrait être un refuge pour vous ? Telle est la vérité.

Lorsque les conditions sont réunies pour que les choses se produisent, elles se produisent. Ne passez pas tant de temps à ruminer et à vous causer des problèmes inutiles. Efforcez-vous de gagner honnêtement votre vie. Faites de bonnes actions. Vivez en harmonie, aidez-vous les uns les autres, soyez bienveillants les uns envers les autres. Où que nous vivions, personne ne reste longtemps. Bientôt, chacun partira de son côté.

DE LA GRENOUILLE À L'ÉTANG

Après trois mois d'absence en Thaïlande, Luang Por résuma son voyage sur la dernière page de son journal avec les jeux de mots qui le caractérisent désormais :

15 juillet 1977

J'ai voyagé dans la terre intérieure-extérieure, dans la terre extérieure-intérieure, dans la terre intérieure-intérieure et dans la terre extérieure-extérieure : quatre terres en tout. Les langues que je devais utiliser dans ces pays étaient *nirutti**. Et c'est ainsi que j'ai obtenu des résultats satisfaisants. Il n'y a pas d'enseignant pour ces langues ; elles doivent être apprises individuellement. Ces langues ne se manifestent qu'à l'occasion d'événements particuliers. Ainsi, le Bouddha connaissait bien toutes les langues, et j'ai vraiment vu les peuples européens comme les quatre sortes de lotus**.

Je suis un moine qui a vécu longtemps dans la forêt. Je pensais que partir à l'étranger serait excitant, mais ce n'était pas le cas, car j'étais dirigé par le Bouddha dans chaque posture. Mais le voyage a donné naissance à la sagesse. Tout comme le lotus ne se laisse pas submerger par l'eau, mes réflexions allaient constamment à l'encontre de ce qui m'entourait.

J'ai visité diverses universités et j'ai pensé que toutes les sciences de l'humanité manquaient de profondeur : elles sont incapables de supprimer la souffrance, elles ne font que l'engendrer. J'ai senti que si ces sciences n'étaient pas fondées sur la science du Bouddha, elles ne survivraient pas. Dans l'avion, j'ai éprouvé toutes sortes de sentiments inhabituels, et mon esprit évoquait les paroles du Bouddha :

* La connaissance analytique de la langue.

** Le Bouddha a comparé les quatre niveaux de maturité spirituelle et de préparation à recevoir les enseignements à des lotus : i) caché dans la boue ; ii) sortant à peine de l'eau ; iii) émergeant de l'eau et ; iv) complètement émergé.

Considérez ce monde comme aussi splendide que le char d'un roi. Les insensés s'en éprennent, mais les sages ne s'y attachent pas.

Cette phrase est devenue encore plus claire, tout comme celle qui dit qu'il ne faut pas être fier lorsqu'on est au sein d'un groupe dont les usages et les coutumes ne nous sont pas familiers. Cette phrase est devenue tout à fait limpide.

Luang Por utilisa de nombreux types de véhicules au cours des derniers mois. Il remarqua que l'avion dans lequel il était assis à ce moment-là volait à 10 000 mètres d'altitude, son altitude maximale. Mais aussi impressionnants que soient ces véhicules, il se dit qu'ils n'étaient rien comparés au véhicule du Dhamma. En fait, ils étaient loin d'être impressionnants.

Les véhicules qui transportent les gens vers leur destination sont grossiers parce qu'ils ne font qu'emmener les gens qui souffrent à un endroit pour souffrir à un autre endroit. Ils tournent en rond sans fin.

Mon sentiment sur ce voyage à l'étranger est qu'il s'agit plutôt d'une affaire humoristique. Depuis de nombreuses années, j'ai l'impression d'être un seigneur des singes qui se fait taquiner par les spectateurs. Je me demandais comment ce serait d'aller à l'étranger et d'essayer d'être un Ajahn Grenouille pendant un certain temps. Je savais que je devrais être un Ajahn Grenouille à coup sûr, car je ne connaissais pas leur langue. Et c'est ainsi que les choses se sont passées : les grenouilles ne connaissent pas le langage humain, mais dès qu'elles commencent à coasser, les gens accourent*. Pour moi, c'était comme si un muet enseignait à un fou. Et ce n'est pas si mal. Il n'est pas nécessaire d'étudier ou de passer des examens pour recevoir le diplôme offert par le Bouddha. C'est ainsi qu'un moine muet créa un monastère affilié à Londres pour que les fous puissent y étudier. C'est comique.

* Dans la campagne thaïlandaise, les gens attrapent des grenouilles pour se nourrir.

II. DUTIYAMPI : ET POUR LA DEUXIÈME FOIS

Deux ans plus tard, le 30 avril 1979, avec son assistant américain Ajahn Pabhakaro, Luang Por se mit en route vers l'Occident pour la deuxième et dernière fois. Au cours de ce voyage, il devait visiter l'Amérique et l'Europe. Mais sa première destination fut l'Angleterre où l'E.S.T l'avait invité pour encourager la communauté d'Ajahn Sumedho et voir par lui-même les derniers développements dans leurs efforts pour établir un monastère de la forêt.

C'était une période excitante pour le Sangha en Angleterre, et une période charnière. Après deux ans passés au Vihāra de Hampstead, confinés, auraient dit certains moines, une propriété avait été acquise dans une magnifique région de campagne, à un peu plus de cent kilomètres au sud de Londres. Le déménagement devait avoir lieu en juin, lors du retour de Luang Por en Angleterre, après son voyage en Amérique. En attendant, il s'installa au Vihāra de Hampstead. Les premiers jours, il profita d'un moment de tranquillité avec le Sangha. L'un des moines qu'il rencontra pour la première fois, Ajahn Sucitto, avait rejoint la communauté l'été précédent, après quelques années passées dans le centre de la Thaïlande. Ayant tant entendu parler de Luang Por, il avait enfin l'occasion de le rencontrer en chair et en os. Il ne fut pas déçu.

“C'était plus la manière de converser que les sujets qui comptaient. Il avait une façon de questionner une attitude que j'avais de manière affirmative, par exemple, “Avoir à manger est vraiment une contrainte, hein Sucitto ?” - avec un grand sourire, ce qui rendait vraiment facile de s'engager avec lui en disant simplement “oui”, tout en vous donnant le sentiment que vous et lui étiez sur la même longueur d'onde et qu'il vous valorisait. Au bout d'une demi-heure, je me suis senti extrêmement rasséréiné et tranquille. Il avait ouvert une fenêtre sur un monde de joie et donné une réponse inébranlable à la souffrance. Pour sortir de la jungle de l'esprit, il fallait cesser de la créer par la peur et la conscience de soi. La Sainte Vie semblait si simple et une façon si bonne et joyeuse de vivre. C'était exactement le genre de message dont mon esprit anxieux et tendu avait besoin”.

La réputation de Luang Por en Angleterre ne cessa de croître au cours des deux dernières années. Ayant entendu parler de sa visite, des groupes bouddhistes de tout le pays avaient pris contact avec lui, s'enquérant de

la possibilité de recevoir des enseignements de sa part. En réponse, Ajahn Sumedho invita Luang Por à un voyage dans le nord de l'Angleterre et en Écosse, un voyage au cours duquel les enseignements pourraient être combinés avec des visites touristiques. Luang Por était d'accord.

EST-CE UNE QUESTION ?

La première étape du minibus dans lequel se trouvaient Luang Por et son petit entourage se déroula à Manchester, à la Samatha Society, un groupe de méditation bouddhiste Theravada. Bien que son auditoire fut composé de personnes aspirant à la tranquillité intérieure, de nombreuses questions posées à Luang Por étaient d'une nature intellectuelle alambiquée qui mettait à rude épreuve les capacités de traduction d'Ajahn Pabhakaro. L'un d'entre eux mit un temps fou à formuler une question qui, en fin de compte, n'était rien d'autre qu'une demande à Luang Por d'accepter sa position sur un certain sujet. Avant qu'il n'eut cessé de parler, un Luang Por souriant doucement se tourna vers Ajahn Pabhakaro et lui demanda si l'homme lui posait une question ou s'il lui donnait un enseignement sur le Dhamma.

Les réponses de Luang Por aux questions étaient, pour la plupart, directes et pragmatiques.

“Quand j'ai peur, je le sens dans mon ventre, mais à d'autres moments, la conscience est dans le cerveau. Pourquoi ?”

C'est comme ça. C'est *ici* que naît l'amour (il montre son cœur*), la peur et l'intrépidité. Il n'est pas nécessaire de parler du nombril ou du cerveau. Tout converge ici, au niveau du cœur. Quand il y a un sentiment de peur, qui a peur ? Ce n'est ni le nombril, ni le cerveau. Le sentiment de peur ou d'absence de peur, le sentiment de plaisir ou de douleur, qui est-ce ? Qui est celui qui ressent ? C'est *nāmadhamma*** , c'est la façon dont les choses sont. Le

* De manière quelque peu déroutante, il est courant en Thaïlande de montrer la poitrine lorsqu'on fait référence aux sens physique et abstrait du mot “cœur”.

** Dans les textes bouddhistes, les phénomènes (*dhamma*) sont souvent divisés en deux catégories : le matériel (*rūpa*) et l'immatériel (*nāma*).

cerveau et le nombril sont des matières inanimées, ils ne sont rien (*rūpadhamma*). Les sentiments sont *nāmadhamma*, et c'est leur nature d'être ainsi. S'il n'y a pas de causes et de conditions pour qu'ils surgissent, ils sont inertes ; s'il y a des causes et des conditions, ils surgissent dans l'esprit. C'est la nature des choses. C'est pourquoi les grands maîtres disent que si vous avez peur, ce n'est pas grave. Dites-vous simplement : "C'est impermanent. Le plaisir est impermanent, la douleur est impermanente". Dites cela à vos sentiments et ils disparaîtront rapidement. Ils sont changeants.

"J'ai lu dans les écritures que Nibbāna est la cessation de la souffrance. Dans ma méditation, j'ai fait l'expérience d'un état dans lequel il n'y a pas de forme, l'esprit est vaste, infini, sans souffrance. Je suppose qu'il ne s'agit probablement pas de Nibbāna. Quelle est votre opinion ?"

La souffrance est un phénomène immatériel, ce n'est pas une forme qui disparaît dans la méditation. La souffrance est un sentiment qui naît dans l'esprit. Nous ne savons pas comment l'appeler et c'est pourquoi nous nous sommes mis d'accord sur le mot "souffrance". C'est une étiquette que nous avons choisie. La souffrance apparaît, puis disparaît. La paix de l'esprit que vous avez décrite n'est qu'un état d'esprit calme. Ce n'est pas la paix de l'absence de souffrance. Si la souffrance avait pris fin, vous n'auriez pas ce genre de doute. Il n'y aurait pas de doute du tout. Il n'y aurait vraiment plus rien à douter : c'est la paix qui vient par la sagesse.

Avec *samādhi*, vous êtes en paix tant que vous avez les yeux fermés et qu'il n'y a pas de bruits dérangeants. Si vous rentrez chez vous et que des bruits vous dérangent, votre esprit est à nouveau en ébullition. Vous avez simplement acquis la paix de l'absence de perturbation, le résultat du *samādhi*, pas la sagesse, pas la véritable sagesse. Si c'était le résultat de la sagesse, il n'y aurait pas ce genre de doute ; ce serait la fin de l'affaire.

Mais il pouvait aussi s'exprimer dans un style énigmatique, "zen", qui utilisait des phrases simples d'une manière qui déroutait la pensée rationnelle :

Supposons que vous marchiez de haut en bas. En marchant, vous êtes conscient que vous marchez. En vous arrêtant, vous êtes conscient que vous vous arrêtez. Mais supposons que vous ne marchiez ni en avant ni en arrière, et que vous ne vous soyez pas arrêté, qu'est-ce que c'est ? Où cela se passe-t-il exactement ? Comment existez-vous à ce moment-là ?

Maintenant, il n'y a plus de marche avant, il n'y a plus de marche arrière. Il n'y a plus de doute à avoir. Il n'y a pas de doute en marchant vers l'avant parce que le doute a pris fin. Il n'y a plus de doute en marchant vers l'arrière parce que le doute a pris fin. Il n'y a plus de doute en restant immobile parce que tout est terminé. Il n'y a plus de doute dans l'esprit. Telle est la nature de la sagesse : rien ne naît dans l'esprit.

MANJUSRI

De Manchester, ils se rendirent plus au nord-ouest à l'Institut Manjusri, dans la région des lacs, une communauté composée d'un noyau de religieux tibétains et d'un plus grand nombre de pratiquants occidentaux ordonnés et laïcs. Ce fut le premier contact de Luang Por avec le bouddhisme tibétain. Il trouva à Manjusri une conception différente du monachisme, dans laquelle la distinction entre moines et laïcs était plus fluide que ce à quoi il était habitué. La révélation que, dans cette lignée particulière, les religieux pouvaient porter des vêtements laïcs, et même exercer un emploi dans la communauté locale, lui parut bizarre.

Bien qu'il s'agisse d'une courte visite, Luang Por apprécia l'accueil chaleureux que lui réserva l'ensemble de la communauté et se réjouit de cette tradition colorée, aussi exotique pour lui que pour la plupart des habitants de la campagne du nord-ouest de l'Angleterre. La campagne autour de Manjusri était magnifique, et Luang Por étant manifestement fasciné par la flore et la faune, si différentes de celles qu'il connaissait en Thaïlande, un pique-nique fut organisé.

Après le repas, alors qu'Anāgārika Philip* lavait le bol de Luang Por, ce dernier approcha de lui, prit le bol et donna à Philip des instructions longues et détaillées sur la manière correcte de procéder. Ajahn Sumedho s'approcha pour écouter. À la fin de ses explications, Luang Por dit à Philippe en riant :

Ajahn Sumedho peut vous enseigner la voie vers Nibbāna, et je vais vous montrer comment prendre soin d'un bol.

Plus tard, lors d'une session avec la communauté de Manjusri, Luang Por donna un enseignement sur les Quatre Nobles Vérités. Il parla avec humour des défis que les enseignants rencontrent avec les étudiants paresseux. Il dit qu'il avait demandé à leur enseignant si c'était la même chose ici qu'en Thaïlande et qu'il lui avait répondu que c'était le cas. Il parla de la folie de vouloir que les choses soient autres que ce qu'elles sont ou pourraient être, disant que c'était comme vouloir qu'une poule soit un canard. Il dit que la souffrance ordinaire d'être en vie était comme la douleur inévitable de l'aiguille d'un médecin qui pénètre dans la peau. La souffrance de ceux qui s'accrochent à des choses comme étant soi ou appartenant à un soi, est comme la souffrance ressentie après l'injection d'un poison. À un moment donné, il parla de la manière de gérer la colère :

Mettez une horloge devant vous et faites le vœu que la colère disparaisse dans deux heures. Voyez si vous y arrivez. Si la colère vous appartenait vraiment, vous pourriez le faire. Mais en fait, il arrive que deux heures se soient écoulées et que vous soyez toujours en colère ; d'autres fois, la colère a disparu en une heure. Si vous vous identifiez à la colère comme étant la vôtre, vous souffrez. Si la colère était ce que vous êtes, vous devriez pouvoir la contrôler. Si elle ne suit pas vos souhaits, c'est qu'elle est fausse. Ne la croyez pas. Ne croyez pas à vos sentiments de bonheur ou de tristesse, d'amour ou de haine. Ils vous mentent.

Lorsque vous vous mettez en colère, est-ce douloureux ou agréable ? Si c'est douloureux, pourquoi s'y accrocher ? Pourquoi

* "Anāgārika" signifie "celui qui a quitté la vie mondaine" et équivaut au terme "postulant" qui apparaît plus haut dans le livre. Philip est ensuite devenu moine sous le nom pāli de Vajiro, il est actuellement (2017) l'abbé du monastère affilié, Sumedharama, dans le sud du Portugal.

ne pas se débarrasser de la colère ? Comment pouvez-vous être intelligent et sage si vous ne le faites pas ? Vous avez été en colère tant de fois dans votre vie. Parfois, cela conduit à des disputes familiales ; parfois, vous passez toute la nuit à pleurer. Mais vous vous mettez quand même en colère, vous la gardez dans votre cœur. Et c'est pourquoi vous souffrez toute votre vie. C'est ainsi que fonctionne le *samsāra*. Si vous comprenez la souffrance, vous pouvez résoudre le problème. C'est pourquoi le Bouddha a dit qu'il n'existe aucun moyen habile de libérer l'esprit de la souffrance qui soit plus efficace que la vision du non-soi. C'est tout ce qu'il faut. C'est le remède suprême, sublime.

Le voyage continua vers le nord. Édimbourg, leur nouvelle étape, est la ville qui impressionna le plus Luang Por au cours de son voyage. Il avait déjà vu de grands bâtiments en pierre à Londres et ailleurs, mais il trouva particulièrement impressionnante une ville entière construite en pierre au pied d'un énorme rocher volcanique. Cette ville le remplit d'admiration pour l'habileté des tailleurs de pierre. Parmi ses hôtes à Édimbourg figurait une jeune femme, Kate, qui allait bientôt se raser la tête et devenir Sœur, et plus tard Ajahn, Candasiri, membre fondateur de l'ordre des nonnes dans son nouveau monastère du sud de l'Angleterre. Au cours de la séance de questions-réponses du soir, elle se souvient d'une question sur un sujet qui, à l'époque, l'intéressait beaucoup :

Une flûtiste professionnelle posa une question sur la musique : “Et Bach ? Il n'y a sûrement rien de mal à cela, une grande partie de sa musique est très spirituelle, pas du tout mondaine”. Luang Por la regarda et, lorsqu'elle eut terminé, il dit tranquillement : “Oui, mais la musique du cœur paisible est beaucoup, beaucoup plus belle”.”

PERTURBER LE SON

À son retour d'Écosse, Luang Por s'installa à nouveau au Vihāra de Hampstead. Chaque soir, des gens venaient méditer et recevoir des enseignements. Le vihāra étant situé sur une route principale très fréquentée, le bruit de la circulation constituait une toile de fond constante pour les séances de méditation du soir. Certains soirs, le grondement et le bourdonnement de la route étaient noyés par le son de la musique rock du

pub d'en face. Luang Por donna quelques conseils sur la manière de gérer cette distraction :

Aujourd'hui, j'aimerais vous proposer une petite réflexion. Elle concerne l'opinion selon laquelle le bruit de la circulation perturbe la méditation. En fait, n'est-il pas vrai que, plutôt que *le bruit de la circulation* vous dérange, c'est *vous* qui dérangez le bruit de la circulation ?

La souffrance naît de ce type de vision erronée. Si nous pensons que le problème est le bruit, nous cherchons à remédier au bruit de la circulation ou à d'autres personnes, au lieu de nous pencher sur la véritable cause. Avec une vision erronée, la souffrance est sans fin. Avez-vous cette vision erronée dans votre esprit ? Cherchez en vous-mêmes.

Emportez mes paroles avec vous aujourd'hui et réfléchissez-y : le bon point de vue est que nous dérangeons le bruit de la circulation, et non pas qu'il nous dérange. Ou plus profondément, lorsqu'il n'y a pas de sens du soi, de la circulation ou du son, alors tout s'arrête. Observez votre esprit et réfléchissez à ce point.

L'erreur cruciale était de se croire propriétaire de phénomènes impermanents. C'est l'essence même d'une vision erronée.

Que se passerait-il si vous étiez assis ici en train de méditer aujourd'hui et que la douleur apparaissait, sans que vous ayez l'impression qu'elle ait un propriétaire ? Comment cela se passerait-il ? Êtes-vous proche de ce point de vue ou en êtes-vous encore loin ? Quiconque a encore la fausse idée que la douleur et le plaisir lui appartiennent ne trouvera le calme lucide. À quoi sert cette pratique ? À qui s'adresse-t-elle ? Y avez-vous déjà pensé ? Avez-vous déjà réfléchi à cette question ?

Deux jeunes Anglais, qui par la suite furent ordonnés moines et devinrent des membres éminents du Sangha occidental en Europe, rencontrèrent Luang Por pour la première fois au cours de cette période. Le premier, Philip (aujourd'hui Ajahn Chandapalo), assista à la séance de questions-réponses à Édimbourg. Le second, Chris (aujourd'hui Ajahn Karuniko),

était l'un des jeunes hommes qui étaient allés méditer au Vihāra de Hampstead lors de la visite de Luang Por. Il se souvient :

“Il avait l’habitude de taquiner les gens, de leur poser des questions et de les taquiner un peu plus. Alors, que j’étais assis à ses pieds, en admiration devant cet homme merveilleux, il me regarda et dit : “Que pensez-vous que ce serait de rester assis pendant une heure entière sans qu’une seule pensée ne vous vienne à l’esprit ? Je me suis dit : “Oh, très éveillé !”. Mais il dit : “Comme une pierre”, et je n’avais pas de réponse à cela.

Avant de partir pour l’Amérique, Luang Por mentionna sur un ton décontracté qu’il était peut-être temps de changer de direction et qu’il envisageait de faire revenir Ajahn Sumedho en Thaïlande avec lui. C’était la bombe proverbiale. La rénovation de la propriété qu’ils avaient acquise à la campagne et dans laquelle ils allaient emménager dans deux mois à peine allait être une tâche longue et ardue. La détermination et l’inspiration de la communauté, à supporter tout le dur labeur à venir, étaient dues en grande partie à la confiance que tout le monde avait en Ajahn Sumedho. Tout le monde s’accordait à dire que son rappel serait une décision désastreuse qui mettrait en péril l’ensemble du projet. Après avoir donné à chacun l’occasion d’examiner ses espoirs, ses attachements et ses craintes, et alors que la question n’était toujours pas résolue, Luang Por partit pour l’Amérique.

UN ÉTAT DU PACIFIQUE

Les deux moines arrivèrent à Seattle, la ville natale d’Ajahn Pabhakaro, le 25 mai. Ils furent accueillis à l’aéroport par Norm et Jeanne Kappel, les parents d’Ajahn Pabhakaro, Paul Breiter (ex-Vénérable Varapanyo), et un groupe de Bouddhistes de Seattle.

Dès que Jeanne aperçut son fils, elle se précipita joyeusement à travers la salle bondée. Ajahn Pabhakaro paniqua presque. Il semblait qu’elle allait le serrer dans ses bras. Ce serait enfreindre l’une des règles* de la discipline

* Au sens strict du terme, une faute grave (*Saṅghādisesa*) n’est commise que si un moine entre en contact physique avec le corps d’une femme dans une intention lubrique. Mais la pratique acceptée de cette règle dans le Sangha thaïlandais est d’éviter tout contact, même innocent.

sous les yeux de son maître. Il se prépara à la repousser de la manière la plus délicate et la moins blessante possible. Mais lorsque Jeanne fut à quelques mètres, elle s'agenouilla et, à son grand soulagement, se prosterna à trois reprises.

Paul Breiter profita de l'occasion pour proposer ses services en tant qu'accompagnateur laïc pour la durée de la visite de Luang Por. Lorsque Luang Por vit que son ancien disciple avait toujours le crâne rasé et qu'il prit connaissance de son mode de vie, il rit de plaisir et déclara qu'il n'était ni chair ni poisson, ni moine ni laïc. Dans les jours à venir, il plaisanta sur le fait que Paul était devenu un transsexuel d'un genre particulier.

Ils séjournèrent chez les Kappel en ville pendant deux ou trois jours, puis s'installèrent dans leur chalet dans les montagnes. Au cours de cette première semaine, Luang Por semblait épuisé et passait la plupart de son temps à se reposer. Parfois, il discutait du Dhamma avec ses deux disciples ; à l'occasion, il leur demandait d'allumer la télévision. Bien que la langue lui soit totalement inintelligible, regarder et absorber les images d'un mode de vie étranger l'intéressait.

Lors de ses déplacements dans la région, Luang Por observait son environnement, la culture, les coutumes, le comportement et l'attitude des personnes qu'il rencontrait. Il lui arrivait de désigner des personnes et d'exprimer à quel point elles lui semblaient mériter de la compassion. Une fois, il remarqua que "dans cette société, ils aiment vraiment tout essayer". Paul avait l'impression qu'il évaluait la meilleure façon d'enseigner en Amérique. Cela fut confirmé lorsqu'un jour, Luang Por commença à parler de la propagation du Dhamma. En Amérique, dit-il, il n'est pas nécessaire d'utiliser le mot "bouddhisme", mais de souligner que les enseignements bouddhistes ne sont pas des concepts philosophiques, mais des expressions des vérités de la nature.

Il observa que les Occidentaux qui s'intéressaient au bouddhisme avaient tendance à être bien éduqués et à avoir des opinions bien arrêtées. La meilleure façon d'enseigner à ces personnes était de leur donner l'impression qu'elles étaient parvenues elles-mêmes aux conclusions, plutôt que de les avoir adoptées de quelqu'un d'autre. Mais il poursuivit en disant que si les opinions des gens étaient si profondément ancrées qu'elles les empêchaient de recevoir les enseignements, il ne fallait pas

discuter avec eux : ce serait aussi vain qu'un millionnaire discutant avec quelqu'un de pauvre et d'indigent. Il fallait les laisser à leurs croyances. C'était leur *kamma*.

Luang Por et Paul trouvèrent beaucoup de choses desquelles discuter. Luang Por s'intéressait particulièrement à l'état du bouddhisme en Amérique et à sa propagation future. Paul, pour sa part, pratiquait la tradition bouddhiste zen depuis son retour en Occident et était impatient d'entendre le point de vue de Luang Por sur les principaux enseignements du Mahayana. Il était également curieux de connaître le point de vue de Luang Por sur les soins de fin de vie prodigués avec attention et compassion aux malades en phase terminale, un sujet qui suscitait un grand intérêt dans les cercles bouddhistes à l'époque.

“En ce qui concerne le travail avec les mourants, qui était en train de devenir populaire à l'époque de sa visite, il dit que ceux qui rendent visite aux mourants, en contemplant les vérités de la maladie et de la mort, en tireront de plus grands bénéfices que ceux que nous visitons et que nous essayons d'aider... Il dit qu'il est peu probable que nous puissions influencer l'état d'esprit d'un mourant, que ce soit positivement ou négativement. Il prit sa canne et me donna un coup dans la poitrine en disant : “Si c'était un fer rouge et que je te piquais avec, et que de l'autre main je te tendais un bonbon, dans quelle mesure le bonbon pourrait-il te distraire ?”

“Il disait aussi qu'il était très difficile de savoir ce que les gens vivaient au moment de la mort en les observant. Je lui ai raconté comment les gens décrivaient les transformations qui s'opéraient chez les mourants, comment ils sortaient en souriant paisiblement. Il me répondit : “Quand on emmène les porcs à l'abattoir, eux aussi sourient jusqu'au dernier moment. Peut-on dire que les cochons vont tous au Nibbāna ?”

“Il souligna que, bien sûr, nous devrions traiter les mourants avec bienveillance et compassion et nous occuper d'eux du mieux que nous le pouvons, mais que si nous ne nous tournons pas vers l'intérieur pour contempler notre propre mort inévitable, il n'y aurait que peu de bénéfice réel pour nous”. Le thème de la mort imminente revint à plusieurs reprises au cours du voyage”.

“Il semblait prendre plaisir à entendre des bribes de soutras du Mahayana que je traduais parfois pour lui, disant souvent qu’elles étaient l’expression d’une profonde sagesse. Mais parfois, il les retournait et me mettait au défi, me rappelant de ne pas me contenter d’un savoir conceptuel. Une fois, lorsque je dis que, selon le Mahayana, l’arahant n’a parcouru que la moitié du chemin, il me demanda : “Est-ce que quelqu’un a déjà parcouru tout le chemin ?” Lorsque j’ai dit que Sāriputta, l’incarnation de la sagesse dans les écritures pāli, était présenté comme le fou dans de nombreux textes mahayana, il dit : “Les gens qui lisent ces choses sont les vrais fous”. Il va sans dire que je suis certain qu’il ne dénigrait pas les soutras, mais qu’il se moquait de ceux qui se contentent de saisir les mots sans en percevoir le sens profond. En parlant du Sutra du Diamant, je dis : “Ce Sutra indique que celui qui voit toutes les formes comme irréelles voit le Tathāgata”, ce qui le conduisit à me regarder très sévèrement et à me dire : “Vraiment ?” Plus d’une fois, il me demanda si je savais qui avait écrit ces soutras. Eh bien, on dit que c’est le Bouddha qui les a écrits. Il me demanda : “Savez-vous qui est Bouddha ?” Je me suis tu.

“À une autre occasion, je l’interrogeai à nouveau sur l’idéal du bodhisattva. Le Sutra de Vimalakirti dit quelque chose comme : “Bien qu’il soit au-delà de l’attachement, le bodhisattva ne coupe pas les flux de la passion afin de rester dans le monde pour le bénéfice des êtres sensibles”. Luang Por dit :

Il ne s’agit pas de l’esprit lui-même, mais de la fonction de l’esprit. C’est comme demander : “Veux-tu ceci ?” “Non” “L’aimes-tu ?” “Oui” “Veux-tu cela ?” “Non” “Est-il beau ?” “Oui” “Alors veux-tu cela ?” “Non”. Mais il n’en veut vraiment pas, il ne fait pas que parler.

“Lorsque je dis que le concept de bodhisattva est profond, il me répondit : “Ne pensez pas comme ça. C’est votre propre pensée qui est superficielle ou profonde, longue ou courte. Vous êtes pris dans votre esprit de doute.”

“Devrions-nous d’abord amener tous les autres au Nibbāna ? “Le Bouddha ne nous a pas quittés après son éveil, il est resté pour aider les autres à atteindre la libération. Mais nous ne pouvons pas tout faire et c’est suffisant. Si nous sauvons tous les êtres du monde maintenant, le prochain Bouddha n’aura pas de monde où naître”. Lorsque je lui ai demandé

s'il comptait revenir enseigner dans sa prochaine vie, Luang Por me répondit : "Non, je suis fatigué, une vie d'enseignement suffit". Il avait l'air de le penser vraiment.

"Je lui dit que l'une des idées que certains enseignants transmettaient aux étudiants était que, puisque tout est vide, l'attachement et la souffrance n'existent pas vraiment. Luang Por répondit "On ne peut pas faire ça comme ça, il faut utiliser les conventions". Je dis que beaucoup de gens prétendent que puisque l'esprit est intrinsèquement pur, puisque nous avons tous une nature de Bouddha, il n'est pas nécessaire de pratiquer. Il répondit : "Vous avez quelque chose de propre, comme ce plateau. Je viens et je laisse tomber de la merde dessus. Diriez-vous : "Ce plateau est propre à l'origine, je n'ai donc pas besoin de faire quoi que ce soit pour le nettoyer maintenant ?".

"Une autre fois, je lui ai dit que certaines personnes pensent qu'elles sont heureuses et ne veulent donc pas pratiquer. Il me répondit : "Si un enfant refuse d'aller à l'école mais dit à ses parents : 'Ce n'est pas grave, je suis bien comme ça', c'est bien ? Il y a aussi ceux qui disent que la souffrance est le Dharma, qu'elle est donc bonne, et qu'il faut donc l'honorer et ne pas essayer d'y mettre fin. Il répondit : "C'est vrai. Je leur dis de ne pas lâcher prise, de s'accrocher aussi longtemps que possible et de voir ce qu'ils ressentent". Il admit qu'il était vrai que Nirvāna et saṃsāra étaient inséparables, comme la paume et le dos de la main, mais qu'il fallait retourner la main. Enfin, il dit que si les gens présentent tous ces arguments invincibles et ne veulent pas être convaincus de la vérité, "Laissez-les comme ça. Où iront-ils ?", c'est-à-dire que ces personnes doivent voir par elles-mêmes ce qu'il en est.

GARDER LA MAISON PROPRE

Cela faisait maintenant deux ans que Luang Por s'était familiarisé avec l'idée des retraites de méditation laïque. Bien qu'impressionné par l'application des participants, il souligna les écueils d'une pratique du Dhamma centrée sur les retraites mais manquant de continuité dans l'effort entre celles-ci. De courtes périodes de retraite intensives, suivies de périodes beaucoup plus longues de négligence ne peuvent conduire à un véritable progrès. Les expériences vécues lors des retraites devraient permettre aux méditants de prendre conscience de la souffrance inhérente à une

vie dépourvue d'attention, les amener à abandonner les comportements malavisés et à vivre plus attentivement. Si les retraites n'inspirent pas une nouvelle perspective sur la vie quotidienne, hors retraite, alors même si elles donnent accès à des états d'esprit élevés temporaires, elles ne sont pas des outils efficaces pour l'éveil. Les personnes qui adoptent cette approche ne travaillent pas sur les causes profondes de la souffrance. Il disait que c'était comme un voleur qui se fait attraper par la police et qui engage un très bon avocat pour le défendre. Dès qu'il est acquitté, il recommence à voler. Lorsqu'il se fait à nouveau arrêter, il engage le même avocat et le processus se répète, encore et encore.

Le but de la méditation n'est pas seulement un répit temporaire de la souffrance ou un repos de l'agitation de votre vie. Vous devez rechercher les causes de la souffrance et déraciner le désir qui est à l'origine de l'agitation de l'esprit. Ce n'est qu'alors que vous connaîtrez la véritable paix de l'esprit.

Il comparait la méditation à la construction d'une maison :

Vous pensez pratiquer la méditation pendant un certain temps, puis vous arrêtez. Ça ne va pas. Vous devez maintenir une attention constante. Connaissez les états mentaux qui viennent détruire votre concentration et vous déranger. Connaissez-vous vous-même en permanence. Développer la concentration n'est pas difficile ; ce qui est difficile, c'est de la maintenir. Il ne faut pas longtemps pour construire une maison, mais l'entretenir et la garder propre est quelque chose que vous devez continuer à faire pour le reste de votre vie.

La cohérence, la continuité, c'est tout.

Si vous ne maintenez pas la continuité de votre pratique, vous ne verrez pas de résultats, ou seulement des résultats très mineurs. C'est toujours mieux que rien. Mais pas toujours. Sans résultats, certaines personnes peuvent se lasser de la méditation et commencer à penser que c'est d'une perte de temps. D'autres activités peuvent leur sembler plus importantes, et elles abandonnent la méditation.

Selon lui, l'échec est dû au fait que les méditants ne sont pas assez sincères et ne persévèrent pas jusqu'à ce que les résultats apparaissent :

En fait, tout est constamment prêt à nous enseigner. Il suffit de cultiver la sagesse pour pénétrer clairement la vérité du monde.

Lorsque quelqu'un lui demanda de décrire comment il préparait son esprit à la méditation, il répondit :

Je le garde simplement là où il se trouve toujours.

Lors d'une visite au mont Rainier, Luang Por vit de la neige pour la première fois. Il ne fut pas très impressionné. Elle était plus belle sur les photos, dit-il. Ce qui lui plu davantage, c'est la médecine à base de plantes que lui avait donnée un médecin chinois traditionnel de Seattle. Elle lui donna un regain d'énergie inattendu qui le soutint jusqu'à la fin de son voyage.

TROP D'ENSEIGNANTS, TROP PEU DE CONNAISSANCES

Certains thèmes apparurent très tôt dans les enseignements de Luang Por et furent développés tout au long de son séjour en Amérique. Il soulignait les liens indissociables entre les différents facteurs de la voie, en particulier la relation entre la conduite extérieure et la culture intérieure. Il parla à maintes reprises de l'importance de la continuité. Il mettait en garde contre les enseignants non qualifiés. Il critiquait l'approche dilettante des enseignements spirituels dans laquelle les gens choisissaient les enseignements de diverses traditions qui ne menaçaient pas les attachements les plus profonds. Il disait que ce n'était qu'en s'engageant à long terme dans la formation qu'un méditant développait les qualités de courage et de persévérance indispensables à la réussite.

Luang Por prononça sa première allocution publique en Amérique le 1er juin à la maison des Quakers de Seattle. Paul fut d'abord surpris par le sujet de l'enseignement :

“Il s'agissait surtout de *sīla*. Il commença d'emblée par réprimander tout le monde avec gentillesse, du genre : “Vous savez maintenant que vous faites des choses que vous ne devriez pas faire.” Cela m'a un peu surpris, et ce n'était certainement pas aussi intéressant ou passionnant qu'un discours sur la méditation, la vacuité, etc. Cependant, au fil du temps, je l'ai vu revenir sans cesse sur ce sujet et j'ai commencé à l'apprécier. Et dans les mois et les années qui suivirent, je vis de plus en plus à quel point

il était juste. Je pense que c'est à ce moment qu'il commença à dire aux gens de se méfier des enseignants de méditation. Au cours des entretiens et des conversations qui suivirent, il s'étendit longuement sur ce sujet. Il voyait une grande différence entre le fait d'être simplement capable de pratiquer la méditation et de donner les techniques aux gens, d'une part, et le fait d'incorporer la pratique dans sa vie entière de manière à ce que tout soit Dharma, d'autre part. Il estimait que ceux qui n'étaient pas vraiment libérés de leurs désirs enseignaient naturellement les gens selon leurs opinions et étaient très indulgents à l'égard des habitudes et des désirs de leurs étudiants”.

Ce qui me fait peur dans ce pays, c'est qu'il y ait trop d'enseignants de méditation : tibétains, zen, theravadins - c'est chaotique ! Beaucoup de maîtres de méditation, mais peu de gens qui méditent vraiment. J'ai peur que vous tombiez dans le piège des fausses choses, des faux enseignants. Cela me préoccupe beaucoup.

Il donna l'exemple d'un homme en quête de vérité religieuse à l'époque du Bouddha :

Il changeait constamment d'enseignant, cherchant sans cesse de nouveaux maîtres. Chaque fois qu'il entendait les gens faire l'éloge d'un enseignant, il allait pratiquer avec lui et écoutait son Dhamma. Puis il commençait à comparer Ajahn A, Ajahn B et Ajahn C. Mais les opinions des enseignants ne coïncidaient pas entre elles, et elles n'étaient pas non plus les mêmes que les siennes. Ses doutes ne cessaient de croître.

Un peu plus tard, il apprit que Gotama, le grand fondateur d'une religion, se trouvait dans les environs. Désireux d'entendre les enseignements d'un bouddha, il ne put résister au désir d'aller écouter son enseignement. Après qu'il lui eut rendu hommage, le Bouddha lui dit : “Tes doutes ne seront jamais dissipés par les paroles d'un autre. Plus tu écouteras, plus tu douteras. Plus tu écouteras, plus tu recueilleras d'idées bizarres. Pour mettre fin à tes doutes, il te suffit d'examiner ton corps et ton esprit. Abandonne les pensées du passé. Débarrasse-toi des pensées de l'avenir. Elles sont toutes deux changeantes. Regarde le moment

présent. Regarde ce que tu fais en ce moment. Ne regarde pas ailleurs.”

Luang Por insistait sur ce point auprès de son auditoire :

La sagesse ne naît jamais de l’accumulation de connaissances, ni en sautant d’une méthode de méditation à l’autre. Elle naît d’une connaissance et d’une compréhension sincères de la profondeur des principes directeurs et d’une pratique appropriée.

Quelqu’un demanda :

“Le zen enseigne aux gens à vivre de manière naturelle, mais vous semblez dire exactement le contraire. Pourriez-vous expliquer ?”

Je ne peux pas enseigner ce qui plaît aux gens. Si je fais cela, ils ne changeront jamais. Si l’enseignant s’abstient de dire les choses qui vont à l’encontre des souillures des gens, alors ces souillures ne disparaîtront jamais. La pratique ne donnera rien.

Vous vous sentez paresseux, alors vous vous laissez aller à la paresse ; vous avez envie de dormir, alors vous dormez ; vous avez envie de travailler, alors vous travaillez, c’est ce que serait une vie totalement naturelle. Le Bouddha nous a appris à vivre naturellement, mais avec une sagesse qui comprend pleinement la nature. Si c’est le cas, il n’y a rien de mal à cela.

Mais je crains que vous ne soyez tous des singes. Vous vous contenteriez d’être des singes, sans jamais parvenir à être des humains. Lorsque les enseignants zen disent ces choses, ils parlent avec sagesse : ils nous enseignent à avoir la sagesse qui connaît la nature de la nature.

La nature est le Dhamma ; le Dhamma est la nature. Si vous comprenez la nature, c’est ainsi qu’elle est. Mais je crains que les connaissances des gens n’aillent pas aussi loin. Le Bouddha enseigne aux gens à aller à contre-courant : si l’esprit est avide, il faut aller à l’encontre de l’avidité pour l’éliminer ; s’il y a de la colère dans l’esprit, il faut aller à l’encontre de la colère pour l’éliminer ; s’il y a de l’illusion dans l’esprit, il faut aller à l’encontre de l’illusion pour l’éliminer.

NE LAISSEZ PAS ENTRER LE VOLEUR

Luang Por avait toujours présenté la voie de la pratique comme exigeant une approche intégrée dans laquelle les entraînements de la conduite, du cœur et de la sagesse, tels que définis par le Bouddha, devaient être considérés comme les parties inséparables d'un tout. En Amérique, il trouva quelque chose d'assez différent. Un nouveau bouddhisme éclectique émergeait, caractérisé par la recherche d'un Dhamma typiquement américain, adapté à la société et à la culture dominantes, et sans nécessairement adhérer aux formes asiatiques traditionnelles (souvent appelées "bagage"). Il s'agissait d'extraire l'essence des différentes traditions bouddhistes qui avaient trouvé leur chemin vers l'Amérique. La préoccupation de Luang Por était, d'une part, de savoir si les dirigeants de la communauté bouddhiste étaient à la hauteur d'une tâche aussi profonde et d'autre part, si dans une approche "à la carte", la relation organique entre les pratiques fondamentales de l'Octuple Sentier pourrait facilement être négligée. En outre, en n'adoptant que les éléments de la tradition conformes aux vues et valeurs actuelles d'une société non bouddhiste, on risquait de limiter la tradition, voire la déformer.

Luang Por était particulièrement soucieux de souligner le lien vital entre la pratique de *sīla* et les niveaux plus profonds de la culture intérieure. Il arriva en Amérique avec une réputation de grand maître de méditation, et Paul ne fut pas le seul à être surpris par le temps qu'il consacrait à parler de *sīla*. Il affirmait que lorsque les gens s'engageaient dans des pratiques de méditation sans faire d'efforts proportionnels pour purifier leurs actions et leurs paroles, aucun bénéfice durable ne s'ensuivait. Ce n'était pas la vision thaïlandaise Theravada des choses, disait-il, c'était la loi de la nature. *Sīla* est le fondement indispensable de la pratique. C'est l'outil fondamental nécessaire à la construction d'une vie noble. C'est la qualité qui fait d'un être humain un réceptacle approprié pour le Dhamma.

Réfléchissez à ce que je viens de dire. Enfreindre l'un des préceptes a des conséquences. Réfléchissez bien à cela. Méditez sur les préceptes. Si vous voyez clairement les conséquences de la transgression des préceptes, vous serez en mesure d'abandonner la transgression.

La plupart des questions qu'il reçut sur les préceptes portaient sur le troisième précepte, qui traite de l'inconduite sexuelle, et sur le cinquième, qui traite de la consommation d'alcool et de drogues.

Il expliqua que le troisième précepte avait pour but d'éviter les divisions et les troubles liés aux questions sexuelles et de promouvoir la modération, la "justesse". La promiscuité sexuelle crée des tensions : "Ce n'est pas la pratique du Dhamma et ce n'est pas la Voie du Milieu".

Quoique fassent les pratiquants, ils doivent avoir des limites, un cadre pour leurs actions, de l'honnêteté et de la sincérité l'un envers l'autre.

En résumé, le célibat était le plus propice au progrès dans le Dhamma. Ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas mener une vie de célibat doivent cultiver le contentement avec leur partenaire. Pour un mode de vie modéré qui favorise la pratique du Dhamma, un seul partenaire sexuel est plus que suffisant.

La transgression du cinquième précepte ne nécessite pas d'être en état d'ébriété : n'importe quelle quantité d'alcool ou de drogue suffit. Luang Por affirmait qu'il n'était pas nécessaire d'être ivre pour que l'alcool affaiblisse le sens du bien et du mal. La consommation d'alcool, même avec une soi-disant "modération", crée les conditions nécessaires à l'apparition de la souffrance. L'insouciance est comme un voleur, toujours prêt à vous dérober de vos qualités. Pourquoi voudriez-vous donner à un voleur la moindre occasion de s'enfuir avec vos biens les plus précieux ?

Si vous saviez que quelqu'un est un voleur, serait-ce une bonne idée de le laisser entrer dans votre maison ?

Les manières de Luang Por étaient singulièrement différentes en Occident. Il était d'une politesse presque comique à l'égard de son auditoire. Il s'excusait (ce qui était impensable en Thaïlande) lorsqu'il tenait des propos un tant soit peu controversés. Cette approche était peut-être simplement l'expression d'une réticence naturelle dans un nouveau pays, mais il est difficile d'imaginer, étant donné qu'il était un rhétoricien expérimenté, que Luang Por n'était pas conscient du charme et de l'amabilité, et donc de la force de persuasion, que cela lui conférait.

Aujourd'hui, je vous ai donné quelques éléments de réflexion. Et je voudrais vous demander pardon. Aujourd'hui, j'ai beaucoup parlé. J'ai beaucoup parlé par amour du Dhamma. Je ne suis jamais venu en Amérique auparavant, vous savez. Maintenant que je suis ici, je vais vous laisser beaucoup de bonnes choses sur lesquelles méditer. Si elles sont erronées, ne me blâmez pas, blâmez le Bouddha. C'est lui qui m'a envoyé et m'a fait dire ces choses.



J'aimerais vous demander pardon pour les enseignements du Dhamma d'aujourd'hui. Parfois, je ne suis pas conscient du poids de mes paroles. J'ai donné diverses perspectives qui peuvent différer des coutumes de ce pays, et c'est pourquoi je vous demande pardon. Je veux qu'il y ait de la bonté et de la noblesse. Si vous pratiquez le Dhamma, je veux que vous connaissiez la véritable saveur du Dhamma dans vos cœurs. Je voudrais donc vous remercier tous d'être venus m'écouter aujourd'hui et vous demander pardon pour tout.

C'était exagéré (se moquait-il d'eux se demandaient certains), mais irrésistible.

LIBRE GRÂCE AUX RÈGLES

En tant que pays majoritairement protestant depuis sa création, l'Amérique, contrairement à l'Europe, a peu de liens historiques avec le monachisme et peu de sympathie à son égard. L'un des sujets sur les lèvres des bouddhistes au moment de la visite de Luang Por était la probabilité que le bouddhisme américain se développe comme une tradition essentiellement laïque, et que cela soit une force plutôt qu'une faiblesse.

Il est difficile de dire dans quelle mesure les commentaires de Luang Por étaient motivés par la connaissance de ce débat, mais il parla à plusieurs reprises de l'importance de la vocation monastique. Après la projection d'un documentaire de la BBC, "The Mindful Way", tourné à Wat Pah Pong, on lui posa la question suivante : "Est-il possible pour les laïcs de pratiquer aussi bien que les moines ?

La façon la plus pratique de pratiquer est de le faire en tant que moine, car les moines sont célibataires. Ils sont libres d'aller et venir, ils n'ont pas de famille. Les laïcs peuvent pratiquer, mais le chemin est sinueux, il y a des virages sur la route. C'est difficile parce que vous avez une épouse, des enfants, toutes sortes de choses dont vous devez vous occuper. Un laïc peut pratiquer, mais ce n'est pas aussi évident.

Plus ironique peut-être, était sa suggestion selon laquelle une présence monastique accrue pourrait avoir une influence salutaire sur la surpopulation. Le monde était déjà dans le tourment parce qu'il y avait trop d'habitants. Dans la lutte pour obtenir de maigres ressources, la violence et les meurtres sont monnaie courante. Si davantage de personnes adoptaient le célibat, elles contribueraient à réduire le nombre de nouveaux arrivants.

Plus sérieusement, il dit qu'à son avis, les moines étaient les meilleurs enseignants. Ils n'ont pas besoin de faire de compromis avec le Dhamma. Libérés de leurs responsabilités familiales, ils s'engagent à plein temps. Ayant très peu de besoins personnels ou de distractions, ils peuvent se donner de tout cœur à l'enseignement du Dhamma, à eux-mêmes et aux autres. N'ayant pas besoin de gagner leur vie grâce à l'enseignement, ils ne sont pas facilement amenés à diluer ou à déformer les enseignements pour satisfaire leur public.

Ce point de vue suscita un certain scepticisme de la part des membres de son auditoire, dont certains étaient des disciples du clergé marié dans les traditions zen et tibétaine. Il dit que la responsabilité de chaque pratiquant était d'atteindre le stade de certitude où il n'y a plus besoin de s'appuyer sur un guide extérieur. Mais en attendant, il suggérait la prudence plutôt que les préjugés. Et dans les questions importantes, n'est-il pas plus sage de faire preuve de prudence que de s'en passer ?

VANCOUVER

Luang Por passa le 6 juin à Vancouver, rencontrant des membres de la communauté thaïlandaise pendant la journée et enseignant le soir à l'Université de Colombie Britannique. Le programme était organisé par Ajahn Tiradhammo, un disciple canadien de Luang Por, qui avait fait

coïncider sa visite à sa famille en Colombie-Britannique avec le voyage de Luang Por.

À l'université, Luang Por conduisit une séance de méditation d'une heure devant un public qui ne comptait qu'une minorité de méditants sérieux. Pour la plupart d'entre eux, il s'agissait d'une période beaucoup plus longue que ce dont ils avaient l'habitude. Le défi était d'autant plus grand que Luang Por n'avait donné aucune indication sur la durée de la méditation. C'était l'une des expériences imprévisibles du type "lâchez prise et observez votre esprit ou bien souffrez et souhaitez mourir" que les moines ne connaissaient que trop bien. Luang Por avait peut-être décidé de donner à son auditoire l'occasion d'étudier l'attente, l'inconfort, l'ennui, l'aversion, le doute et l'attachement aux horaires : l'enseignement du Dhamma avant le discours sur le Dhamma. Il est difficile de dire combien de personnes apprécièrent cette attention.

Luang Por perçut une peur de la mort omniprésente dans la société occidentale. Cette peur n'était pas absente en Thaïlande, mais elle semblait plus extrême en Occident. Le fait de voir des personnes âgées adopter des modes vestimentaires et des comportements jeunes, comme si elles proclamaient "Je ne suis pas vieux", confirmait cette opinion. Dans son enseignement du Dhamma à l'université, il parla de l'inéluctabilité de la mort. Bien sûr, la recherche médicale est une bonne chose, dit-il, mais si les gens ne meurent pas d'une maladie, ils mourront d'une autre. La mort ne sera jamais vaincue de cette façon. Ce n'est qu'en suivant la Voie du Bouddha que les souffrances de la naissance et de la mort pourraient être complètement transcendées.

Il dit qu'il était important que tout le monde examine la question de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. La naissance d'un enfant est source de rires et de célébrations, et de larmes lorsque la même personne finit par mourir. En fait, dit-il, les deux sont inséparables. L'un conduit inévitablement à l'autre. Avec un sourire qui adoucit ses propos, il ajouta :

Si vous voulez vraiment pleurer, faites-le à la naissance : "En voilà un autre. Un autre qui va mourir".

Être prêt à regarder la vie avec des yeux ouverts démontrait l'importance des pratiques du Dhamma. Paul résuma la situation :

“L’essentiel, disait-il, était de tout abandonner pour le Dhamma. Qu’est-ce que chacun aime par-dessus tout ? Sa propre vie. Nous pouvons tout sacrifier pour la vie ; si nous pouvons donner notre vie pour le Dhamma, nous n’aurons aucun problème.”

Luang Por, en réponse au contexte universitaire, parla du thème de la connaissance du monde par rapport à la connaissance spirituelle :

De nos jours, il y a tant de domaines de connaissance, tant de “-ologies”, trop pour les compter, et elles ne concèdent pas grand-chose l’une à l’autre, n’est-ce pas ? J’ai de nombreux disciples occidentaux qui sont allés à l’université. Cela les a rendus encore plus stupides. Cela les a fait souffrir encore plus, les a rendus encore plus soumis à la controverse qu’ils ne l’étaient avant d’y aller, parce qu’ils ne connaissaient pas le propriétaire de leur savoir [eux-mêmes]. Toutes ces sciences sont bonnes, mais elles doivent converger vers la science du Bouddha. Si ce n’est pas le cas, elles ne sont d’aucune utilité. Il n’y a pas d’intégration, il y a toujours de la jalousie, de la compétition et une agitation continuelle. Mais si elles peuvent converger dans les limites de *sīla*, elles deviennent alors la science du Bouddha.

La science du Bouddha englobe toutes les sciences humaines. Elle ne leur permet pas de déraiser ou de causer des problèmes. Lorsque la science de Bouddha englobe tous les domaines de la connaissance, elle les maintient dans le cadre de *sīla*, alors tout le monde devient comme des frères et sœurs, sans jalousie ni méchanceté. Si vous étudiez un domaine de connaissance, que vous le maîtrisez et que vous le fusionnez avec la science du Bouddha, vous pouvez alors être appelé un bouddhiste. Où que vous alliez, vous êtes serein.

Les deux soirs où il donna des enseignements à Vancouver, les gens suivirent Luang Por jusqu’à l’appartement de location où il logeait. Il leur parla jusqu’à près de minuit. Après leur départ, il continua à parler à ses assistants jusqu’à trois heures du matin. Pour Paul, ce furent des nuits mémorables :

“La médecine chinoise faisait manifestement quelque chose pour lui. Non seulement il était extrêmement énergique, mais ces séances tardives

étaient parmi les plus incroyables enseignements du Dharma que j'aie jamais entendus de sa part. La plupart du temps, il avait les yeux mi-clos et ne parlait à personne en particulier ; c'était plutôt comme s'il révélait son flux de conscience...

Il dit : “Nous parlons de choses à développer et de choses à abandonner, mais il n'y a rien à développer, rien à abandonner”. De la façon dont il s'exprimait, on ne savait pas exactement s'il se référait à lui-même ou s'il parlait de manière générale du point de vue de la vérité ultime, mais il semblait certainement savoir de quoi il parlait. Il parla de arahant et dit : “L'arahant est vraiment différent des gens ordinaires”, puis il ajouta en toute modestie : “Bien sûr, on ne voit plus d'arahants de nos jours, mais je m'en tiens à ce qui est écrit dans les livres”. Il dit que les choses qui nous paraissent vraies ou précieuses sont fausses et sans valeur pour l'arahant. Essayer d'intéresser un arahant aux choses du monde serait comme offrir du plomb en échange pour de l'or. Nous pensons qu'il y a là un grand tas de plomb, pourquoi ne voudrait-il pas échanger sa pièce d'or qui est tellement plus petite ?...

“Une énergie incroyable émanait de Luang Por ces soirs-là. Nous étions endoloris d'être restés assis si longtemps, et Ajahn Pabhakaro et Ajahn Tiradhammo commençaient à s'assoupir sur leurs chaises jusqu'à ce que Luang Por nous réveille avec quelque chose de désopilant. Il parla de la religion en Occident et dit : “Les gens d'ici suivent le christianisme, le Père Noël ! Il s'habille en costume, les enfants s'assoient sur ses genoux et il dit : “Qu'est-ce que vous voudriez ?”. Et il fit une pantomime du Père Noël qui nous laissa pliés de rire.”

COMME UN VER

Le 9 juin, de retour à Seattle, Luang Por prit son repas dans la demeure d'une famille thaïlandaise. Il parla ensuite du déclin du Sangha thaïlandais. Dans ce que Paul appellerait son mode “faux-grondeur”, Luang Por expliqua que les hommes devenaient moines pour maintenir la coutume plus que pour tirer une valeur réelle du temps passé au monastère. Ce n'était plus comme autrefois, quand les gens passaient au moins trois ans comme moines. Son interlocuteur qui avait quitté la Thaïlande depuis suffisamment longtemps pour n'avoir aucun scrupule à exprimer ouvertement son désaccord déclara :

“Supposons que tous les Thaïlandais deviennent moines pendant quatre ou cinq ans, rien ne serait jamais fait. Si tout le monde devenait moine, il n’y aurait plus personne pour travailler dans le pays. C’est ainsi que je vois les choses”.

Luang Por gloussa. Sous les rires de tous, il dit que c’est ainsi que pensent les vers de terre. Il cita une vieille histoire populaire selon laquelle la raison pour laquelle les vers excrètent la terre qu’ils viennent de manger est qu’ils craignent qu’il n’en reste bientôt plus. Bien entendu, il est impossible que les vers puissent digérer toute la terre du monde. L’idée selon laquelle encourager les gens à passer plus de temps en tant que moine allait détruire l’économie était tout aussi farfelue. Cela était tout simplement impossible.

Il n’est même pas possible de faire en sorte que tout le monde devienne moine pendant une semaine ou deux. Certains restent moines toute leur vie, d’autres cinq ou six ans, d’autres encore six ou sept jours. C’est naturel qu’il en soit ainsi.

De retour à la maison des Kappel, Luang Por conversa avec Paul. La conversation porta sur une de ses amies qui était venue écouter les enseignements de Luang Por.

“Catherine m’avait dit qu’elle pensait que l’enseignement de Luang Por était vrai, mais qu’il était impossible de le mettre en pratique dans cette société. Il répondit que les gens utilisaient des arguments similaires en Thaïlande : “Je suis jeune, donc je n’ai pas l’occasion de pratiquer, mais quand je serai vieux, je pratiquerai.” Luang Por demanda : “Est-ce que vous diriez : “Je suis jeune, donc je n’ai pas le temps de manger, mais quand je serai plus vieux, je mangerai” ? De nouveau il me poussa doucement avec sa canne et dit : “Si cette canne brûlait, diriez-vous : “Je souffre, c’est vrai, mais comme je vis dans cette société, je ne peux pas m’en éloigner ?...””

“J’ai mentionné que le mari de Catherine aimait faire de l’escalade et qu’elle pensait que c’était comme une pratique de méditation pour lui. Luang Por demanda : “Lorsqu’il grimpe sur les rochers, voit-il les Quatre Nobles Vérités ?”. Je répondis que je ne savais pas, mais qu’il ne les voyait probablement pas. Puis j’ai dit que parfois je pensais que lorsque quelqu’un

faisait une activité mondaine avec toute son attention, il pouvait y avoir une profonde concentration ; Par exemple, les facteurs du *jhāna* peuvent être présents chez un musicien lorsqu'il joue, comme la concentration en un point, le ravissement et ainsi de suite, mais c'est d'une manière peu habile. Luang Por répondit simplement : "Non ! Personne n'entre dans les *jhāna* en jouant de la musique, seulement les Occidentaux ! Vous ne connaissez pas les *jhāna*..."

"Il me demanda encore une fois ce qu'était le zen, et je lui récitai le Sutra du cœur^{*}, en faisant de mon mieux avec une traduction spontanée. Lorsque j'eus terminé, il me dit : 'Pas de vacuité non plus... Pas de bodhisattva...' 'Il me demanda d'où venait ce sutra et je lui répondis qu'il était réputé avoir été prononcé par Le Bouddha. 'Pas de Bouddha'. Puis il ajouta : "Il s'agit d'une sagesse profonde, au-delà de toutes les conventions. Mais cela ne veut pas dire que nous devons ignorer les conventions. Comment pourrions-nous enseigner sans ces conventions ? Nous devons utiliser des noms pour les choses, n'est-ce pas ?"

L'INSIGHT MEDITATION SOCIETY

Le 10 juin, Luang Por, Ajahn Pabhakaro et Paul s'envolèrent pour New York en direction de l'Insight Meditation Society (I.M.S.), un centre de retraite situé à Barre, dans le Massachusetts. Ils s'y rendaient à l'invitation de l'un des fondateurs du centre, Jack Kornfield, qui avait passé quelques mois comme moine à Wat Pah Pong quelques années auparavant. Au début de leur voyage, Paul constata que Luang Por avait encore de grandes difficultés avec la géographie de l'Amérique du Nord. Le Massachusetts se trouve-t-il aussi aux États-Unis, demanda-t-il ; et Boston, est-ce que c'est à New York ?

* Texte fondateur du bouddhisme mahayana dans lequel tous les enseignements clés de la tradition bouddhiste theravada sont réfutés afin de faire apparaître la signification de la vacuité.



Luang Por séjourna à l’I.M.S. pendant huit jours et enseigna lors d’une retraite à laquelle participèrent environ soixante-dix méditants. Le matin, Luang Por passait du temps avec le personnel, pour la plupart des anciens étudiants du centre, et leur donnait ainsi l’occasion de poser des questions. L’après-midi, il animait une séance de questions-réponses avec les retraitants et le soir, il dirigeait une séance de méditation et donnait un enseignement. Paul, qui aidait à la traduction, se souvient :

“Pour ses sessions du matin avec le personnel, il établit rapidement le thème de faire face au bourreau. Quand les gens arrivaient, il leur demandait : “Avez-vous fait vos devoirs aujourd’hui ?” Il leur disait qu’ils devaient penser à la mort au moins trois fois par jour : une fois le matin, une fois l’après-midi et une fois le soir. Il disait : “Ne soyez pas comme Po” (c’est ainsi qu’il avait commencé à m’appeler, c’est la traduction thaï du pāli “bodhi”, c’est-à-dire éveil, c’est un nom couramment utilisé). ‘Il se promène, il regarde les arbres et les oiseaux, il mange son déjeuner ; il ne pense jamais qu’il va mourir un jour’. Je devins son homme de confiance et je l’aiguillonnais parfois en lui posant des questions. L’idée de la mort est généralement lointaine, lui dis-je un jour. Si je ressentais un danger, elle serait plus réelle. Il me répondit : “Vous ne voyez pas le

danger ? À chaque respiration ?” . Je lui répondis que j’avais généralement l’impression que, pour moi, la mort était loin dans l’avenir. J’étais destiné à vivre longtemps, 100 ans ou plus. Il me répondit : “C’est la sagesse de Devadatta^{*}”.

Pendant la retraite, il mit l’accent sur les Quatre Nobles Vérités et sur les principes directeurs de la pratique. Il répondit à de nombreuses questions sur la méditation :

Au niveau de la concentration d’accès, on peut comparer l’esprit à un poulet emprisonné dans son poulailler. Il se promène toujours. Il n’est pas immobile, il n’est pas endormi, il n’est pas mort. Mais il y a une limite à ses mouvements qui est sous votre contrôle. Une fois l’esprit apaisé, il faut étudier le corps. Examinez les trente-deux parties du corps. Si votre esprit est toujours agité, gardez un œil sur les pensées et les émotions que votre esprit fabrique ; voyez-les pour ce qu’elles sont : impermanentes, impersonnelles, sans aucune stabilité. En pratique, il n’est pas nécessaire de savoir beaucoup de choses, mais simplement de maintenir la conscience à ce stade jusqu’à ce qu’un désenchantement et une dépassion apparaissent. C’est alors que vous lâcherez prise de l’attachement aux cinq obstacles, et c’est cela qui est le but de la méditation.

Quelqu’un posa une question sur les cinq agrégats :

“Les cinq agrégats ont-ils un effet sur la paix ? La pratique de la méditation permet-elle de comprendre les cinq obstacles ?”

Avec de la sagesse, les cinq agrégats vous aideront à vous libérer. Si vous êtes insensé, ils vous causeront de la souffrance. Si vous êtes insensé, vous pouvez dire qu’ils sont comme des voleurs qui vous dépouillent. Mais si vous comprenez leur véritable nature, ils peuvent vous éveiller. C’est comme si vous ne connaissiez pas Ajahn Chah. Vous avez juste entendu son nom et vu sa photo, ce

* Le cousin maléfique du Bouddha qui pensait que son meilleur intérêt était de créer un schisme dans la Sangha, mais qui, à la suite de ses efforts, est tombé dans le plus profond des royaumes de l’enfer. La “sagesse de Devadatta” est donc un raccourci pour désigner la bêtise la plus abjecte.

n'est pas suffisant. Mais aujourd'hui, vous l'avez rencontré et vous avez parlé avec lui, ce qui signifie que vous connaissez une partie de lui. Si vous réalisez le Dhamma qu'il vous a enseigné, alors vous le connaîtrez entièrement.

ARRACHER LA SOUCHE

Le deuxième jour de la retraite, Luang Por fit une suggestion :

Il est difficile d'écouter le Dhamma dans un grand groupe. Une grande marmite de curry n'est pas si appétissante. Il y a trop de choses mélangées, il n'y en a pas assez pour tout le monde ; le goût n'est pas très bon. Un petit pot de curry est délicieux. Il vaudrait mieux se diviser en petits groupes pour discuter.

C'est ainsi qu'à partir de ce jour, les retraitants furent répartis en cinq groupes de discussion d'une quinzaine de personnes, afin que chacun ait la possibilité de poser des questions à Luang Por plus facilement. Il répondit à une question sur le but de la pratique :

Nous venons ici pour pratiquer afin de ne pas avoir à pratiquer à l'avenir. Nous sommes nés pour ne pas naître à nouveau. Nous faisons ceci pour ne pas avoir à le refaire... Nous pratiquons pour que l'esprit se désengage de la sensualité et de la souffrance, afin qu'il n'y ait plus de souffrance à l'avenir.

Paul observa :

“Lors des entretiens avec les groupes, Luang Por donnait généralement des réponses directes et simples à des questions compliquées. Il disait aux gens de ranger les livres, de compter sur eux-mêmes, d'avoir de la détermination et de la persévérance”.

De nombreux problèmes ne nécessitaient pas beaucoup de réflexion. Il suffisait d'avoir la patience de supporter les désagréments jusqu'à ce que les conditions se révèlent impermanentes et vides.

“Les gens parlaient continuellement des difficultés qu'ils rencontraient en tant que pratiquants laïcs. Il disait qu'il était difficile de pratiquer en tant que laïcs ; il comparait cela à essayer de méditer en prison. Vous vous

asseyez et commencez, et le gardien de prison arrive et crie : ‘Levez-vous ! Allez là-bas !’ ”

Luang Por revenait à un thème familier : la pratique du Dhamma consiste à éliminer la cause sous-jacente de la souffrance, plutôt que de jongler avec les symptômes. Il utilisait une de ses comparaisons favorites :

C’est comme si vous vous promeniez et que vous trébuchiez sur une souche, alors vous prenez une hachette et la coupez au niveau du sol. Mais elle repousse et vous trébuchez à nouveau, alors vous la coupez à nouveau. Mais elle continue à repousser. Cela n’en finit pas. Il vaudrait mieux prendre un tracteur et l’arracher.

Il soulignait le conflit inhérent au fait de souhaiter ardemment être libéré de la souffrance qui découle de l’indulgence à l’égard de la souillure, sans avoir à lâcher prise de la souillure elle-même. Certaines personnes ne supportaient pas de renoncer au plaisir qu’elles tiraient de la souillure ; d’autres affirmaient qu’il était impossible de lâcher prise. Et pourtant, ils espéraient toujours une solution. Il disait que c’était comme être assis sur une fourmilière. Les fourmis piquent, vous êtes mal à l’aise, mais vous refusez de vous lever et d’aller ailleurs.

Ou bien vous venez voir le maître tenant quelque chose de brûlant dans votre main et vous vous plaignez : “Ajahn, c’est chaud !” Le maître vous dit : “Posez-le”. Et vous répondez : “Je ne peux pas le poser, mais je ne veux pas qu’il soit chaud !” Que peut faire le maître pour vous ?

Les méditants pouvaient passer toute leur vie à faire des allers-retours avec eux-mêmes, en essayant de trouver ce qu’ils devaient faire exactement pour lâcher prise des souillures. C’était comme envisager un voyage.

Vous vous demandez : “Dois-je y aller aujourd’hui ? Devrais-je y aller ? J’irai peut-être demain”. Puis le lendemain : “Dois-je y aller ? Dois-je ou ne dois-je pas ?” Et vous continuez à faire cela jour après jour jusqu’à votre mort, sans jamais aller nulle part. Il faut se dire : “Vas-y !” et en finir.

Pour qu’une traduction soit réussie, il faut que le public soit convaincu que le traducteur transmet fidèlement les paroles de l’orateur. L’espèglerie de

Luang Por apparut alors que Jack Kornfield traduisait pour lui. Jack se souvient qu'il dit :

Même si je ne parle pas un mot d'anglais, je sais que la vérité est que mon traducteur laisse de côté toutes les choses vraiment douloureuses que je dis. Je vous dis des choses pénibles, et il laisse de côté toutes les choses difficiles, il les rend douces et tendres pour vous. Vous ne pouvez pas lui faire confiance.

Lorsqu'on lui posait des questions sur l'état du monde, Luang Por encourageait son interlocuteur à se concentrer sur le monde de l'expérience directe, plutôt que sur celui que l'on peut lire dans les journaux :

Vous posez des questions sur le monde. Savez-vous ce qu'est le monde ? Ce ne sont que les sens, leurs objets et l'ignorance qui les saisit.

L'expérience personnelle était le seul moyen de vérifier les enseignements. Lorsqu'on l'interrogeait sur l'éveil, il répondait que c'était comme le goût d'une banane. Il fallait la mettre en bouche avant d'en connaître le goût. De temps en temps, Paul recevait un enseignement personnel spontané :

“Un après-midi, à la fin de la session, j'étais en train de débrancher mon magnétophone et j'ai touché la broche métallique de la prise alors qu'il était encore branché. J'ai reçu un choc et je l'ai laissé tomber immédiatement. Luang Por le remarqua et me dit : “Oh ! comment se fait-il que vous ayez pu lâcher prise si facilement ? qui vous a dit de la lâcher ?” C'était une bonne illustration de ce qu'il essayait d'enseigner.

“Finalement, il dit aux gens qu'ils étaient toujours les bienvenus dans son monastère et qu'ils pouvaient y séjourner un certain temps. “Wat Pah Pong est comme une usine. Une fois le produit fini, il peut être envoyé dans le monde.” Mais il est plus facile de former les gens s'ils sont loin de chez eux. ‘Po s'est enfui’, dit-il. ‘Si j'étais plus jeune, je le ramènerais par l'oreille.’

Après la retraite, Luang Por rencontra le maître zen coréen Seung Sahn Soen Sa Nim. Tous deux semblaient avoir beaucoup apprécié cette rencontre. Paul se souvient que Luang Por était particulièrement fasciné par l'une des histoires de son nouvel ami :

“Un moine zen s’introduit furtivement dans un amphithéâtre où un grand érudit parle de l’Esprit Unique. “Toutes les choses viennent de l’Esprit Unique”, enseignait l’érudit, ce qui amena le moine zen à s’avancer et à le défier. “Vous dites que toutes les choses viennent de l’Esprit Unique. Alors dites-moi maintenant d’où vient l’Esprit Unique ?”. Le prédicateur ne pouvant répondre, le moine le frappa. Luang Por rit et dit : “Il méritait bien une raclée”. Par la suite, il répéta cela plusieurs fois, en riant et en disant que c’était une bonne histoire : ‘Il n’a pas pu répondre à la question de savoir d’où vient l’Esprit Unique, alors il méritait vraiment d’être battu.’”

Après quelques jours passés avec la communauté bouddhiste à la ferme Anicca, Luang Por reprit l’avion pour l’Angleterre.

ISOLEMENT RURAL

Le 22 juin, peu après l’arrivée de Luang Por et deux ans après son installation, le Sangha quitta enfin le Vihāra de Hampstead. Leur destination se trouvait à quatre-vingt-dix minutes de route, à la périphérie du petit village de Chithurst, dans le comté de Sussex. C’est là que se trouvait un terrain boisé d’une centaine d’hectares, désormais officiellement offert au Sangha. Mais le sud de l’Angleterre n’est pas la Thaïlande : des lois strictes empêchaient les moines de construire des huttes au milieu des arbres comme bon leur semblait. Ils devaient s’installer dans un manoir victorien en ruine situé à proximité, acheté pour eux par l’E.S.T.

Avant de rejoindre le Sangha à Chithurst House (qui allait bientôt être rebaptisé le Monastère de la Forêt de Cittaviveka), Luang Por retourna à Oakenholt, dans le comté d’Oxford. Là, il assista à la cérémonie d’ordination d’un jeune Anglais qui entrait dans le Sangha birman avec le maître très respecté, Mahasi Sayadaw, comme précepteur. L’occasion donna un aperçu révélateur de la différence entre les sensibilités asiatiques et européennes. Pour de nombreux invités anglais élevés dans une culture non bouddhiste, le contraste entre les deux moines Theravada renommés, l’engageant Luang Por (considéré comme “chaleureux”) et le peu

démonstratif Sayadaw (considéré comme “froid*”, était saisissant. Luang Por semblait plus inspirant. Il est clair que dans un pays non bouddhiste où l'idéal de l'arahant n'est pas fermement établi**, la personnalité de l'enseignant est beaucoup plus essentielle à l'émergence de la foi que dans une nation bouddhiste traditionnelle. Il semblait que les gens étaient beaucoup moins enclins à se demander : “Est-ce que j'aimerais être aussi sage que lui ?” qu'à se demander : “Est-ce que j'aimerais être ce genre de personne ?”.

Luang Por arriva à Chithurst pour voir le premier fruit tangible de la décision qu'il avait prise de permettre à ses moines de venir en Occident et des conseils qu'il leur avait donnés. La donation de la forêt où était situé le monastère justifiait son insistance auprès des moines, pendant leur séjour à Londres, pour qu'ils maintiennent leur pratique de la tournée d'aumônes, même s'ils ne recevaient pas de nourriture dans leur bol. Il avait expliqué que la tournée d'aumônes ne consistait pas seulement à recueillir de la nourriture, mais aussi à être vu. La tournée d'aumônes est l'occasion pour les moines, simplement par leur apparence et leur comportement, d'inciter ceux qui les voient à essayer d'en savoir plus sur le Dhamma. Au fil des années, Luang Por racontait souvent comment un ascète errant ayant vu pour la première fois le vénérable Assaji partit à la recherche du Bouddha et devint par la suite le grand disciple, le Vénérable Sāriputta.

Dans le cas présent, ce ne fut pas un ascète errant, mais Paul James, un joggeur de Hampstead Heath, qui fut inspiré et suivit les moines jusqu'au temple. Quelques mois plus tard, après avoir appris à connaître et à faire confiance à Ajahn Sumedho et à ses compagnons moines, Paul leur révéla un problème non spirituel dans lequel il se débattait. Il avait reçu en héritage un terrain boisé, Hammer Wood, à condition de ne pas le vendre ni d'en couper les arbres. La forêt était devenue un fardeau financier pour lui et il cherchait à en faire don à une organisation caritative appropriée. Le Sangha serait-il intéressé ?

* Cette perception n'était évidemment pas universelle. Un méditant bouddhiste américain a décrit le sentiment qu'il a éprouvé en présence du maître birman comme étant “comme de la neige qui tombe”.

** La personnalité des arahants est très variable. Ils peuvent être introvertis ou extravertis, familiers ou bourrus, chaleureux ou froids. Ceci est reconnu dans les cercles bouddhistes de l'Asie du Sud-Est.

Lorsque George Sharp se rendit dans le West Sussex pour voir la forêt de ses propres yeux, il trouva que Hammer Wood était un endroit idyllique. De plus, comme si des forces bienveillantes cachées étaient à l'œuvre, à quelques pas de la forêt se trouvait une grande maison victorienne semi-abandonnée à vendre à un prix réduit. Dans un monde imparfait, c'était aussi proche de l'idéal que l'on pouvait l'espérer. Craignant que la maison ne soit vendue avant qu'il ne puisse convoquer une réunion du Trust, George se mit d'accord sur un prix le jour même. C'était un pari audacieux étant donné que les fonds devaient être obtenus en vendant le Vihāra de Hampstead.

Un certain nombre de personnes exclues de cette décision capitale furent mécontentes. L'une d'entre elles arriva quelques mois plus tard à Wat Pah Pong. Elle dressa pour Luang Por un tableau noir des événements. Selon lui, la décision était irréfléchie, prématurée et impliquait une utilisation irresponsable des fonds. Luang Por l'écouta impassiblement et réserva son jugement.

Il est vrai que l'état dans lequel se trouvait Chithurst House posait des problèmes considérables à ses habitants potentiels. Ajahn Sucitto décrit plus tard les conditions qui les attendaient.

“Le propriétaire avait laissé l'endroit se dégrader : des gouttières non nettoyées s'étaient brisées et avaient déversé de l'eau sur les murs, ce qui avait favorisé la propagation de la pourriture sèche. Au fur et à mesure que les choses se dégradaient, elles avaient été laissées à l'abandon ; lorsque nous avons emménagé, seules quatre des quelque vingt pièces étaient encore utilisables. L'électricité avait sauté, le toit fuyait, les planchers étaient pourris et il n'y avait qu'un seul robinet d'eau froide pour se laver. La maison était remplie de bric-à-brac datant de l'avant-guerre. Les dépendances s'effondraient, les toits étaient défoncés par des arbres déracinés. La fosse d'aisance n'avait pas été vidée depuis vingt-cinq ans. Les jardins étaient envahis par la végétation : un beau jardin fruitier entouré de murs n'était plus qu'une mer d'orties à hauteur de poitrine. Plus de trente voitures abandonnées dépassaient des ronces qui étouffaient les environs de l'ancienne remise”.

Luang Por admit que la rénovation de Chithurst House nécessiterait des mois, voire des années, de travail acharné. Mais il n'y avait rien de mal à cela. Les moines de la forêt avaient toujours été habitués à un travail

long et difficile lors de la construction de leurs monastères. Le plaisir qu'il prenait à cette visite apparaît clairement dans le documentaire de la BBC tourné pendant son séjour. *The Buddha Comes to Sussex* (Le Bouddha vient dans le Sussex) comprend des images inestimables d'un Luang Por rayonnant conversant avec des vicaires anglais et expliquant le Dhamma à l'aide d'une grosse pomme.

Ajahn Amaro arriva de Thaïlande l'année suivante. Il ne fut pas découragé par le travail qui l'attendait, convaincu que la formation qu'il avait reçue de Luang Por l'avait pleinement préparé à cette tâche.

“Cela n'a pas été perçu comme une grande contrainte pour notre pratique. C'était tout simplement : “Eh bien, nous nous entraînons avec ça”. Vous portez votre bleu de travail, vous mettez votre pack de liquide contre la pourriture sèche sur votre dos, vous montez dans la cheminée avec votre pistolet à peinture et vous méditez... Vous voyez que la préoccupation de Luang Por pour notre capacité à nous adapter et à développer la bonne attitude face à n'importe quelle situation était bien plus importante que la mise en place de conditions précises pour la pratique formelle de la méditation. La qualité de l'adaptation était la chose la plus importante : la volonté de vivre en paix avec le monde, plutôt que de faire en sorte que le monde corresponde à l'idée que l'on se fait de la paix”.

III. LA DERNIÈRE NUIT

Le soir du 27 juin, sa dernière nuit à Chithurst avant de retourner en Thaïlande, Luang Por rencontra le Sangha pour une soirée de conversation et d'exhortation. L'enregistrement réalisé ce soir-là reflète à merveille la chaleur et le caractère informel de l'évènement. “Moines” et “remplis d'enthousiasme” sont deux expressions qu'il n'est pas courant d'associer dans une même phrase, mais la convivialité, ponctuée d'éclats de rire, est palpable. C'est la vieille magie de Luang Por, qui faisait sentir aux gens par sa présence qu'ils n'avaient jamais été aussi heureux et satisfaits de leur vie. Il profita également de l'occasion pour exhiber sa seule phrase d'anglais. Après quelques phrases d'un discours plus formel sur le Dhamma, un laïc entra dans la pièce avec un nouveau plateau de boissons chaudes.

C'est reparti. Une autre *kappati**.

Dans son discours sur le Dhamma, ce soir-là, il donna à ses disciples des encouragements et du soutien pour la propagation du Dhamma. Il dit :

Si vous vous efforcez d'enseigner aux gens, vous vous enseignez en même temps. On devient plus intelligent, on réfléchit davantage.

L'examen des doutes et des craintes qui surgissent lorsque l'on commence à enseigner fait partie des avantages pour l'enseignant.

Si vous méditez, si vous êtes attentif, alors enseigner aux autres c'est s'enseigner à soi-même. Il n'y a donc aucun mal à cela.

En ce qui concerne le sujet des enseignements, il conseilla :

Le don, la moralité, le paradis, les inconvénients de la sensualité, les bienfaits du renoncement**, quel que soit le nombre d'enseignements que vous donnez, restez toujours dans ces limites. Leur source est *sīla*, *samādhi* et *paññā*. Tout au long de votre vie d'enseignant, ne vous éloignez jamais de ces sujets.

Il déconseillait l'éclectisme. Il fallait un "style maison" cohérent.

Si vous enseignez la pleine conscience de la respiration, vous devez tous l'enseigner de la même manière. Il en va de même pour l'étude du corps. N'introduisez pas d'enseignements provenant d'autres traditions, ce serait une source de confusion. Une personne commence à enseigner le zen, une autre le bouddhisme tibétain, et c'est la confusion totale. Les gens ici sont déjà très confus. Si vous leur donnez un peu de ceci et un peu de cela, ce sera une telle confusion que, bientôt, ils n'absorberont plus rien du tout. Vous devez tous enseigner dans un idiome commun pour qu'il y ait une harmonie dans l'approche. Si les étudiants maîtrisent la pratique de base, ils comprendront d'eux-

* Un mot pāli de la bénédiction du repas. Moyen mnémotechnique de Luang Por pour "a cup of tea" (une tasse de thé).

** Les cinq facteurs de l'*anupubbikathā* ou "discours gradué".

mêmes les autres traditions. Mais si vous enseignez un grand nombre de traditions différentes, ils ne saisiront pas les principes fondamentaux.

Il mit en garde contre le sectarisme. Les moines ne devraient pas tomber dans le piège de comparer les traditions ou de faire l'éloge de leur propre voie au détriment des autres.

Dites aux gens qu'ils ne sont pas obligés d'abandonner leurs anciennes pratiques, qu'ils peuvent les conserver. Mais pour l'instant, essayez ceci. Faites simplement ceci pour l'instant et voyez ce qui se passe.

NE RÉPONDEZ PAS AU TÉLÉPHONE

Luang Por rappela aux moines que même le Bouddha avait dit qu'il était difficile d'enseigner. Les gens ne renoncent pas facilement à leurs illusions. Il les mit en garde contre le découragement et leur donna un exemple tiré de sa propre expérience :

Parfois, on en a assez. Au début, il m'arrivait de m'allonger au milieu de la nuit et d'avoir envie de prendre mon bol et de m'enfuir loin de mes disciples. C'était tellement frustrant ! Mais quand j'ai réfléchi au Dhamma, j'ai réalisé que je ne pouvais pas faire cela. Je me suis demandé : "Si tu ne veux pas enseigner aux personnes qui sont dans l'illusion, à qui vas-tu enseigner ?" C'est moi qui étais dans l'illusion, dans l'illusion de penser que j'étais spécial.

Dans une autre pièce, un téléphone sonnait, personne ne voulait répondre. Ajahn Pabhakaro demanda : "Ne serait-il pas mieux d'être un Paccekabuddha* ?

Ce serait bien. Le Paccekabuddha ne souffre pas... Mais il est préférable de n'être rien du tout. C'est un travail difficile d'être un Bouddha. Et ne soyez pas non plus un Paccekabuddha. Dès que vous "êtes" quelque chose, cela devient difficile. Ne soyez rien du

* Un bouddha silencieux, celui qui n'enseigne pas aux autres.

tout. Si vous pensez être Vénérable Sumedho ou Vénérable Anando, vous souffrirez. Pour l'instant, il n'y a ni Anando ni Sumedho. Eh, comment est-ce possible ? Ces noms ne sont que des conventions, n'est-ce pas ? Dès que vous les incarnez, vous souffrez. S'il y a un Sumedho, alors Sumedho se met en colère. S'il y a un Anando, alors Anando se met en colère. S'il n'y a pas de Sumedho ou d'Anando, alors il n'y a personne, personne pour répondre au téléphone.

Répondre ou ne pas répondre au téléphone devint une métaphore de la réponse à l'empiètement des sens.

Sonne ! Sonne ! Sonne ! Vous vous en fichez. Il ne se passe rien. Il n'y a pas de souffrance. Mais si vous êtes quelqu'un, dès que le téléphone sonne, vous décrochez. C'est la souffrance. Il faut faire preuve de sagesse pour se débarrasser de Sumedho. Ne laissez aucun Anando répondre au téléphone. Ne soyez pas Sumedho. Ne soyez pas Anando. N'utilisez ces mots que comme des conventions. Ne prenez pas les choses à cœur. Les gens peuvent vous qualifier de bon ou de mauvais, mais ne vous identifiez pas à ces qualités. Ne vous identifiez pas aux choses, mais soyez conscient. Et quand vous êtes conscient, est-ce que vous prenez les choses à cœur ? Non. C'est la fin.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

Au cours de leur conversation, Ajahn Sumedho fit référence à diverses prédictions selon lesquelles les prochaines années seraient probablement marquées par un certain nombre de tremblements de terre majeurs et d'autres catastrophes naturelles. Il dit que les gens qui sont trop dépendants de la technologie moderne et du confort qu'elle procure, et qui n'ont pas de refuge intérieur, risquent de souffrir énormément. Luang Por répondit :

Le Bouddha nous a enseigné à regarder le présent. Les astrologues disent que quelque chose va se produire dans deux ans, mais nous n'avons pas besoin d'attendre aussi longtemps. C'est trop loin. Deux ans ? Cela se passe en ce moment même. Vous ne voyez pas ? Trois ans avant un tremblement de terre ? Il y a un

tremblement de terre maintenant. Regardez. L'Amérique tremble très fort. On pense certaines choses et la terre tremble [il montre sa poitrine]. Nous ne le voyons pas. Les tremblements de terre externes sont rares, je n'en ai jamais vu un de ma vie. Mais dans *cette* terre, il y a des tremblements tous les jours, à chaque instant. Dès que nous naissons, nous commençons à gémir. Voilà, c'est un tremblement de terre.

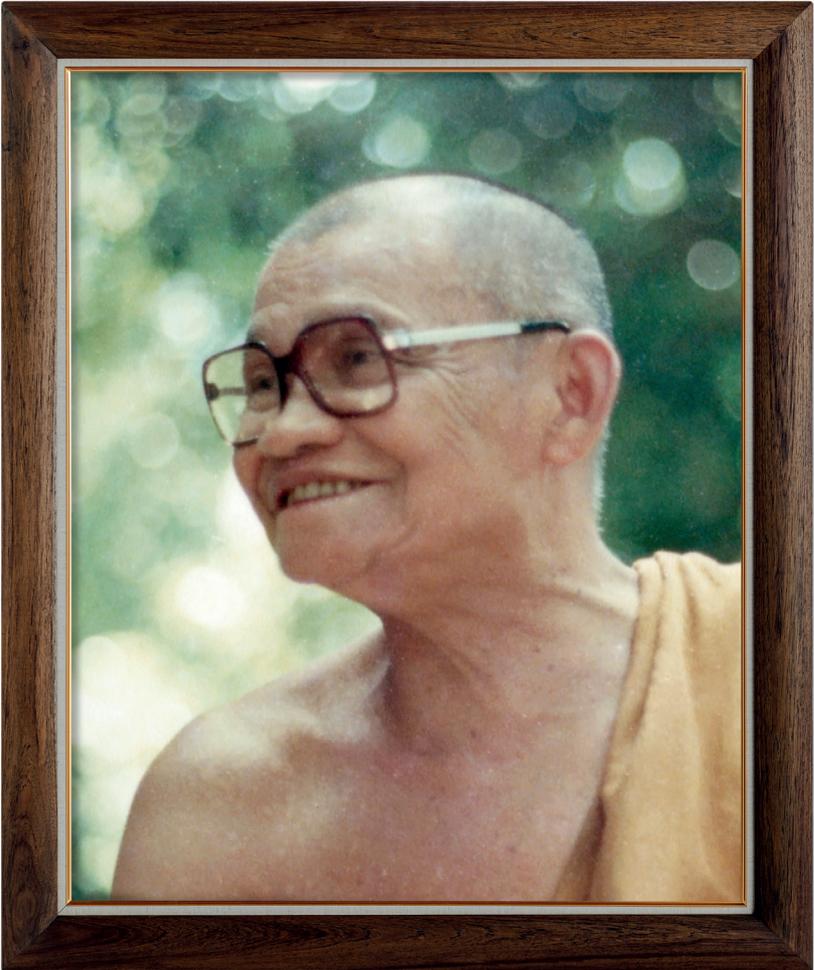
Luang Por dit que dans la mesure où la terre de chacun ne tremble que très légèrement chaque jour, on ne s'en rend pas compte. Le mouvement est naturel et inévitable. C'est une bonne chose. S'il n'y avait pas de changement, les gens resteraient comme des nouveaux-nés et personne ne grandirait. Si personne ne vieillissait et ne mourait, où vivrait-on ? Le problème, dit-il, c'est que les gens ne regardent pas la nature des choses, et donc personne ne veut mourir :

C'est comme si vous ne vouliez pas que ce verre soit plein, mais que vous continuiez à y verser de l'eau.

En fin de compte, il n'y a qu'un seul moyen de se libérer de la mort :

Lorsque vous voyez avec sagesse que rien n'est vraiment moi ou mien, vous réalisez le Sans-Mort.





Luang Por

You were a fountain
of cool stream water
in the square of a dusty town,
and you were the source of that stream,
on a high, unseen peak.
You were, Luang Por, that mountain itself,
unmoved,
but variously seen.
Luang Por, you were never one person,
you were always the same.
You were the child laughing
at the Emperor's new clothes, and ours.
You were a demand to be awake,
the mirror of our faults, ruthlessly kind.
Luang Por, you were the essence of our texts,
the leader of our practice,
the proof of its results.
You were a blazing bonfire
on a windy, bone-chilled night:
How we miss you!
Luang Por, you were the sturdy stone bridge,
we had dreamed of.
You were at ease
in the present
as if it were your own ancestral land.
Luang Por,
you were the bright full moon
that we sometimes obscured with clouds.

Luang Por

Vous étiez une fontaine
d'eau fraîche provenant d'un ruisseau
sur la place d'une ville poussiéreuse,
et vous étiez la source de ce ruisseau,
sur un haut sommet invisible.
Vous étiez, Luang Por, la montagne elle-même,
immuable,
mais diversement vue.
Luang Por, vous n'avez jamais été une seule personne,
vous étiez toujours le même.
Vous étiez l'enfant qui se moque
des nouveaux vêtements de l'empereur, et des nôtres.
Vous étiez l'exigence d'être éveillé,
le miroir de nos défauts, d'une bienveillance impitoyable.
Luang Por, vous étiez l'essence de nos textes,
le guide de notre pratique,
la preuve de ses résultats.
Vous étiez un feu ardent
dans une nuit venteuse et glacée :
Comme vous nous manquez !
Luang Por, vous étiez le solide pont de pierre,
dont nous avons rêvé.
Vous étiez à l'aise
dans le présent
comme s'il s'agissait de votre terre ancestrale.
Luang Por,
vous étiez la pleine lune brillante
que nous avons parfois obscurcie par les nuages.

You were ironwood, you were banyan, and you were bodhi:
'Pormae-khroobaajahn'.

Luang Por, you were a freshly dripping lotus
in a world of plastic flowers.

Not once did you lead us astray.

You were a lighthouse for our flimsy rafts
on the heaving sea.

Luang Por,

you are beyond my words of praise and all description.

Humbly, I place my head
beneath your feet.

ws = ๒๐๒๕

June, 1995

Vous étiez le bois de fer, vous étiez le banyan et vous étiez la bodhi :
“Pormae-khroobaajahn”.

Luang Por, vous étiez un lotus couvert de rosée
dans un monde de fleurs en plastique.

Pas une seule fois vous ne nous avez égarés.

Vous étiez un phare pour nos frêles radeaux
sur la mer agitée.

Luang Por,

vous êtes au-delà de mes mots de louange et de toute description.

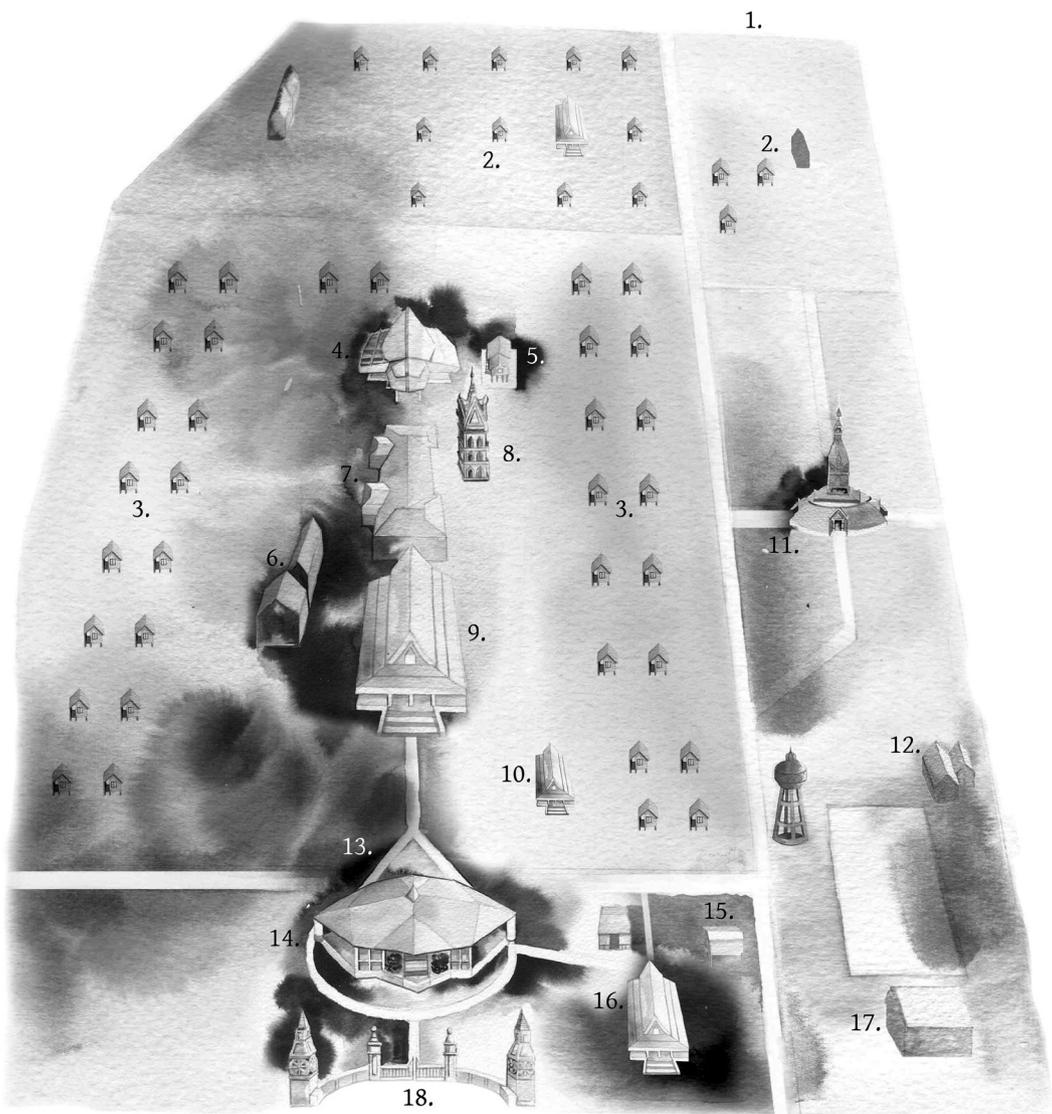
Humblement, je place ma tête
sous vos pieds

พระช้อน

June, 1995

Annexe I

Illustrations



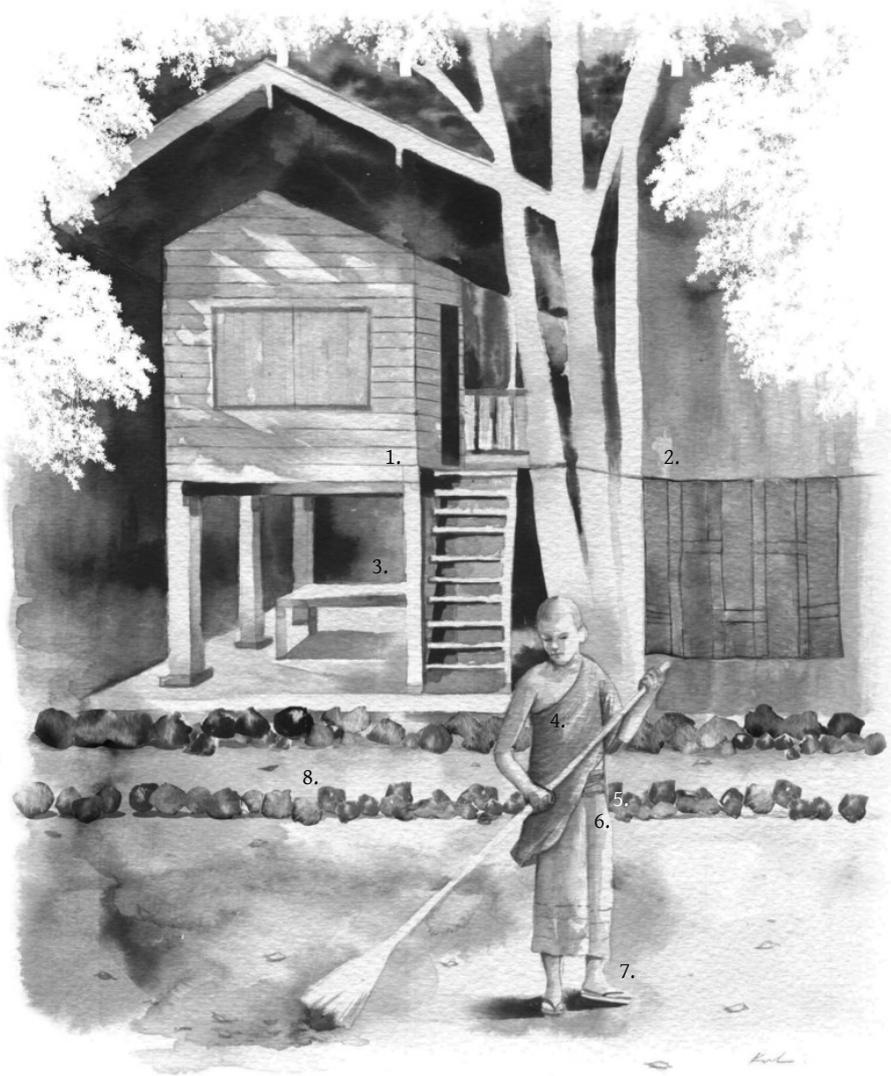
Wat Pah Pong

1. le mur du monastère, 2. La section Maechee, 3. Les kutis des moines, 4. La salle d'Uposatha, 5. Le Kuti de Luang Por, 6. La cuisine, 7. Le réfectoire, 8. Le clocher, 9. La salle du Dhamma, 10. Le kuti de couture, 11. Le stupa, 12. Le kuti infirmerie, 13. la porte intérieure d'origine, 14. le musée de Luang Por Chah, 15. Le kuti de l'abbé, 16. La salle commune extérieure, 17. l'atelier de teinture, 18. porte extérieure.



A forest monk's robes and requisites

1. glot, 2. lanterne à bougie, 3. robe de dessous (saṅghāti), 4. robe de dessus (uttarāsaṅga), 5. couvercle de bol, 6. couvercle de bol crocheté, 7. bol pour recueillir la nourriture (aumônes), 8. support de bol, 9. bouilloire, 10. tissu pour s'asseoir.

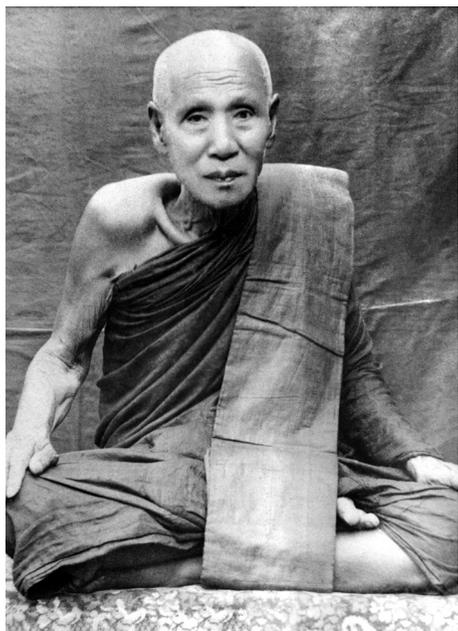


Logement du moine de la forêt

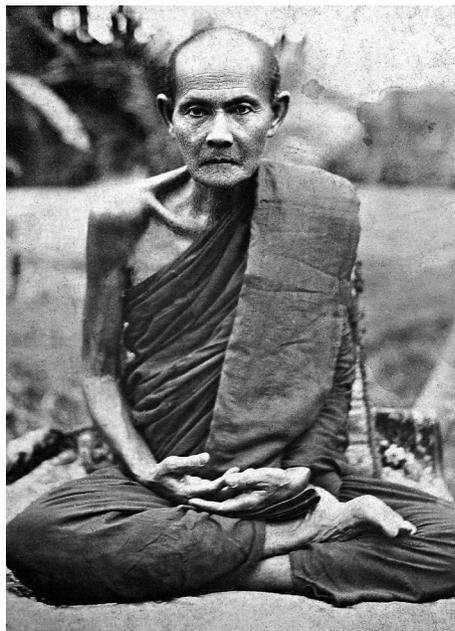
1. kuti/hutte, 2. Corde à linge, 3. plate-forme d'assise, 4. angsa, 5. ceinture, 6. robe inférieure (antaravāsaka), 7. tongs, 8. chemin de méditation.

Annexe II

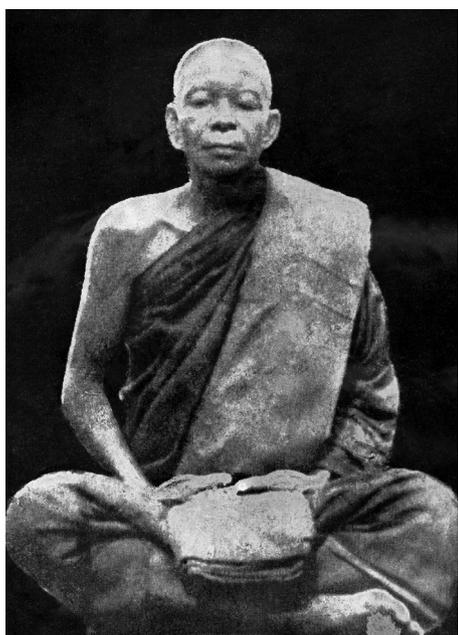
Photographies



Luang Pu Sao Kantasilo (1861-1941)



Luang Pu Mun Bhuridatto (1870-1949)



Luang Pu Tongrat Kantasilo (1888-1956)



Luang Pu Kinaree Candiyo (1896-1980)



Un enseignement sur le Dhamma pendant la cérémonie de Kaṭhina.



Le Kuti de Luang Por Chah 1964-1981 (photo prise après une rénovation ultérieure).



Le retour de Luang Por Chah à Ubon après avoir reçu le titre de Chao Khun du roi de Thaïlande le 5 décembre 1973. Voir page 195



Le Premier ministre du Sri Lanka, M. Ranasinghe Premadasa, vient rendre hommage à Luang Por le 16 juin 1988.



Luang Por avec sa mère Maechee Pim Chuangchot peu avant sa mort en 1976.



Construction de la route menant au Wat Tam Saeng Pet. Voir page 458.



Moines mixant du ciment pour le stupa de Luang Por Chah en 1992.



Leurs Majestés le roi Bhumibol et la reine Sirikit rendent hommage à Luang Por le jour de sa crémation, le 16 janvier 1993.



Le corps de Luang Por est transporté en procession de la salle de Dhamma de Wat Pah Pong au stupa pour sa crémation.

Annexe III

Translittération en thaïlandais

Titles:

Luang Pu	หลวงปู่
Luang Ta	หลวงตา
Luang Por	หลวงพ่อ
Ajahn	อาจารย์
Tan	ท่าน
maechee	แม่ชี
Por	พ่อ
Mae	แม่

Specific People:

Luang Pu Mun	หลวงปู่มั่น
Luang Pu Tongrat	หลวงปู่ทองรัตน์
Luang Pu Kinaree	หลวงปู่กินรี
Luang Ta Maha Bua	หลวงตามหาบัว
Luang Por Chah	หลวงพ่อชา
Ajahn Liem	อาจารย์เลี่ยม
Maechee -	แม่ชี -
Boonyu Pimwong	บุญอยู่ พิมพ์วงศ์

Miscellaneous:

angsa	อังสะ
sabong	สบง
sanghati	สังฆาฏิ
khaoma cloth	ผ้าขาวม้า
kratop	กระต๊อบ
glot	กลด
borapet	บอระเพ็ด
samor	สมอ
makhampom	มะขามป้อม

Concepts:

Upalamani	อุปลมณี
Nak Tam	นักธรรม
anjali	อัญชลี
papiap	พับเพียบ
Wan Phra	วันพระ
khrop khrua	ครอบคร้ว
pindapat	บิณฑบาต
prot sat	โปรดสัตว์
tudong	ตุตงค์
toraman	ทรมาน
sop arom	สออารมณ
mun kor khae	
nun lae	มันก็แค่นั้นแหละ
took tong	ถูกต้อง
pordee	พอดี
poo roo	ผู้รู้
pee	ผี
salot sangwet	สลดสังเวช
raksa	รักษา
ot ton	อดทน
ploi wang	ปล่อยาวง

Places:

Wat Nong Pah Pong	วัดหนองป่าพง
Wat Pah Nanachat	วัดป่านานาชาติ
Wat Tam Saeng Pet	วัดถ้ำแสงเพชร
Bahn Kor	บ้านก่อ
Bahn Nong Hee	บ้านหนองฮี

Glossaire

Abhidhamma (pāli) Remaniement et systématisation des principes fondamentaux présentés dans le Sutta Piṭaka.

āgantuka monk (pāli) Littéralement : “moine de passage”. Dans la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise*, ce terme désigne à la fois les moines qui séjournent dans un monastère pour des séjours de courte durée et ceux qui effectuent une période de probation en vue de devenir des membres à part entière de la communauté résidente.

Ajahn (thaï) Du pāli “*ācariya*”. Littéralement : “enseignant”. Utilisé comme titre pour les moines ou les nonnes ayant plus de dix ans d’ancienneté dans un monastère.

Ajahn Liem Ṭhitadhammo (1941-) Abbé de *Wat Pah Pong*.

Ajahn Sumedho (1934-) Ordination : 1967. Le plus ancien disciple occidental de Luang Por Chah. En 1975, il fonda *Wat Pah Nanachat* (le monastère de la forêt international) près de *Wat Pah Pong* et, en 1977, il accepta l’invitation à fonder le premier monastère affilié à l’étranger, à Hampstead, en Angleterre.

Aller de l’avant (pāli : *pabbajjā*) Ordination des novices. Au cours de la cérémonie, le postulant demande à “aller du foyer à la vie sans foyer”, prend officiellement refuge dans le *Triple Joyau*, reçoit les *Dix Préceptes* et demande à vivre dans la dépendance de son maître qui l’instruira dans les *cinq sujets de méditation de base*.

anattā (pāli) Littéralement : “non-soi”. L’idée fondamentale du Bouddha selon laquelle il n’y a pas d’agent permanent ou de soi qui se trouve derrière ou au sein de l’expérience. Anattā est *l’une des trois caractéristiques de l’existence*, avec l’impermanence (*anicca*) et l’insatisfaction (*dukkha*).

angsa (thaï) Étoffe rectangulaire drapée sur l’épaule gauche d’un moine et attachée par un ruban sous le bras droit. *Voir* : Annexe I

anicca (pāli) Impermanence : l'une des *trois caractéristiques de l'existence* avec le non-soi (*anattā*) et l'insatisfaction (*dukkha*).

anjali (pāli : *añjali* / thaï) Geste traditionnel consistant à joindre les paumes devant soi, le bout des doigts pointant vers le haut, en signe de respect. Ce geste est encore répandu aujourd'hui dans les pays bouddhistes et en Inde.

apaṇṇaka dhammas (pāli) Ensemble de trois vertus "toujours pertinentes" qui constituaient la base favorite des discours sur le Dhamma de Luang Por au Sangha : 1) la retenue des sens (*indriya-saṃvara*), 2) manger modérément (*bhojane mattaññutā*) et 3) rester vigilant (*jāgar-iyānuyoga*).

appanāsamādhi (pāli) Concentration complète ou "fixe". Niveau de *samādhi* atteint lors de l'absorption (*jhāna*).

arahant (pāli) Littéralement : une personne "Digne". Celui qui a atteint le quatrième et plus haut niveau de l'éveil, le point culminant de la formation du Bouddha, par la pénétration des *Quatre Nobles Vérités* et l'abandon de toutes les entraves mentales. Un tel être éveillé ne renaîtra plus jamais. Un titre pour le Bouddha lui-même et pour le plus haut niveau de ses nobles disciples.

ārāma (pāli ; thaï : *wat*) Ce mot, qui désignait à l'origine les parcs et les jardins d'agrément, fut adopté par le Bouddha et utilisé pour désigner une résidence monastique.

Ariya Sangha (pāli) Littéralement : "noble assemblée". Le "Sangha" au sens le plus élevé : le groupe des êtres nobles, ordonnés et laïcs, qui ont atteint au moins le premier stade de l'éveil.

bâtonnets à dents Brosse à dents faite à la main, à usage unique, taillée dans un bois astringent, dont les fibres effilées à une extrémité se terminent par un pic pointu à l'autre. Les moines de la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise* fabriquent encore ce type de brosse à dents et, à l'occasion de leur arrivée dans un monastère, de leur prise de congé ou de leur demande de pardon, ils en offrent souvent une douzaine à leur maître.

bhāvanā (pāli) Développement. Mot pāli le plus souvent traduit par “méditation” ou “développement mental”. En fait, la signification de bhāvanā va au-delà de l’application d’une technique de méditation et peut s’appliquer à tous les éléments de *l’Octuple Sentier*.

bhikkhu (pāli) Moine bouddhiste ordonné. Un homme de plus de vingt ans qui a pris l’ordination supérieure (*upasampadā*) pour devenir membre du Sangha des Bhikkhus.

bhikkhunī (pāli) Nonne bouddhiste ordonnée. Une pratiquante ayant pris l’ordination supérieure (*upasampadā*) pour devenir membre du Sangha des Bhikkhunīs.

bienveillance (pāli : *mettā*) Le souhait que tous les êtres soient heureux ; la première des quatre demeures sublimes (*brahmavihāra*) ; et la neuvième des dix perfections (*pāramī*).

bodhisattva (sanskrit) Être aspirant à l’éveil. Dans la tradition Theravada, ce terme est utilisé uniquement pour décrire le Bouddha depuis le moment où il fit le vœu de devenir un Bouddha jusqu’à son éveil.

bojjhaṅga (pāli) Voir : sept facteurs de l’éveil

borapet (thai) *Tinospora crispa*. Graine de lune à feuilles en forme de cœur ou guduchi. Liane extrêmement amère utilisée comme prophylaxie et traitement de la malaria.

Bouddha Littéralement : “L’Éveillé”. Historiquement, ce terme fait référence au prince indien du cinquième siècle avant notre ère, Siddhattha Gotama, qui atteignit l’éveil par ses propres efforts et enseigna la voie à d’autres. Il n’était pas le premier Bouddha. Une longue lignée de bouddhas remonte à un passé incroyablement lointain.

brahman (pāli) Membre de la caste sacerdotale de l’hindouisme ; personne qui pratique le brahmanisme.

Buddhaghosa Moine indien Theravada du Ve siècle de notre ère qui, alors qu’il vivait au Sri Lanka, composa le *Visuddhimagga* (*Le chemin de la pureté*) et de volumineux commentaires sur toutes les sections

importantes du *canon pāli*. Ses exégèses sont devenues le fondement de la compréhension orthodoxe de la doctrine Theravada.

Buddho (pāli) Variante de “Bouddha”. En Thaïlande, il est expliqué comme suit : “Celui qui sait, celui qui est éveillé, celui qui est rayonnant”. Buddho est aussi fréquemment enseigné et utilisé comme mantra de méditation, souvent en combinaison avec la respiration : réciter intérieurement “BUD-” à l’inspiration et “-DHO” à l’expiration.

Canon Pāli (pāli : “*Tipiṭaka*” ; sanskrit : “*Tripiṭaka*” - littéralement : “trois corbeilles”) Le triple corpus sur lequel repose le bouddhisme theravada : 1) le *Vinaya Piṭaka*, qui traite de la discipline monastique ; 2) le *Sutta Piṭaka*, qui contient les enseignements sous forme de récits et de vers ; et 3) l’*Abhidhamma Piṭaka*, qui systématise les enseignements.

celui qui est entré dans le courant (pāli : *sotāpanna*) Celui qui a atteint le premier niveau d’éveil en abandonnant les trois premières entraves (*saṃyojana*) et qui est ainsi entré dans le “ courant “ qui conduit inexorablement au *Nibbāna*.

celui qui ne reviendra plus (pāli : *anāgāmi*) Celui qui a atteint le troisième niveau d’éveil en abandonnant les cinq entraves inférieures (*saṃyojana*) qui lient l’esprit au cycle des renaissances et qui, après la mort, ne reviendra plus jamais dans ce monde. La plupart des anagāmis achèvent leur pratique de l’octuple sentier dans le royaume appelé *Suddhāvāsa*.

celui qui ne reviendra qu’une fois (pāli : *sakadāgāmi*) Celui qui a atteint le deuxième niveau d’éveil en abandonnant les cinq entraves inférieures (*saṃyojana*) et qui, après sa mort, ne devra renaître qu’une seule fois dans ce monde.

“celui qui sait” (thaï : “*poo roo*”) Définition thaï du mot “Buddho”. Faculté intérieure de conscience. Sous l’influence de l’ignorance et des souillures, la conscience connaît mal les choses. Entraînée par la pratique de l’*Octuple Sentier*, elle est la connaissance éveillée de la façon dont les choses sont.

Chao Khun (thaï) Titre ecclésiastique accordé à un moine par le roi de Thaïlande.

cinq obstacles (pāli : *nīvaraṇa*) Liste canonique fréquemment utilisée des cinq obstacles majeurs à la méditation : 1) le désir sensuel, 2) la malveillance, 3) la paresse et la torpeur, 4) l'agitation et l'inquiétude, et 5) le doute, l'hésitation.

cinq pouvoirs/facultés spirituels (pāli : *bala/indriya*) 1) la foi (*saddhā*), 2) l'effort (*virīya*), 3) la pleine conscience (*sati*), 4) la concentration (*samādhi*), et 5) la sagesse (*paññā*).

Cinq préceptes (pāli : *pañcasīlāni*) S'abstenir de : 1) tuer, 2) voler, 3) inconduite sexuelle, 4) mentir, et 5) utiliser des substances intoxicantes. Les cinq préceptes constituent les objets fondamentaux de la pleine conscience dans la vie quotidienne.

cinq sujets de méditation de base (pāli : *mūlakammaṭṭhāna* - Littéralement : "bases fondamentales du travail") Cinq objets de méditation donnés lors de la cérémonie d'ordination, à savoir : 1) les cheveux (*kesā*), 2) les poils (*lomā*), 3) les ongles (*nakhā*), 4) les dents (*dantā*) et 5) la peau (*taco*). La méditation sur ces parties du corps (les cinq premières des *trente-deux parties du corps*) est censée engendrer un désenchantement et un non-attachement à l'égard du corps.

citta (pāli) L'esprit, le cœur, la conscience, état de conscience.

coproduction conditionnée (pāli : *paṭiccasamuppāda*) Analyse de la conditionnalité par le Bouddha, la *coproduction conditionnée* montre comment l'ignorance conduit à la souffrance et, à son tour, comment la compréhension conduit à la cessation de la souffrance.

dāna (pāli) L'acte méritoire du don.

dekwat (thaï) Littéralement : "enfant du monastère". Garçon ou adolescent vivant dans un monastère.

déterminer (une robe) (pāli : *adhiṭṭāna*) Déclaration formelle, au moyen d'un court rituel, que certains objets appartiennent à un moine et sont sous sa responsabilité. Le *Vinaya* exige que tous les objets en

tissu ainsi que les bols soient “déterminés”.

deva (pāli) Littéralement : “celui qui brille”, habitant de l’un des royaumes célestes, parfois traduit par “dieu” ou “ange”.

Devadatta Cousin du Bouddha doté de dons psychiques, qui tenta de créer un schisme au sein du Sangha.

Dhamma (pāli) 1) La réalité sur la façon dont les choses sont, et le chemin menant à la réalisation de cette réalité. 2) Les enseignements du Bouddha fondés sur ces lois naturelles et résumés dans les *Quatre Nobles Vérités*.

dhamma (pāli) 1) Un phénomène en lui-même et par lui-même. 2) Un état mental.

Dhamma-Vinaya (pāli) Littéralement : “Doctrines et Disciplines”. L’un des noms que le Bouddha donna à sa dispensation.

Dhammapada (pāli) Littéralement : “Versets du Dhamma”. Recueil d’enseignements le plus connu et le plus populaire du *Canon Pāli*, contenant des versets regroupés par thème.

dhammas mondains (pāli : lokadhammā) Quatre paires de conditions opposées, inextricablement liées à la vie humaine. Ces conditions éphémères et ultimement insatisfaisantes sont décrites dans les Suttas comme suit : éloge et blâme, gain et perte, popularité et disgrâce, plaisir et souffrance.

Dhammayut nikāya (pāli) Littéralement : “l’ordre lié au Dhamma” ou “l’ordre vertueux”. La plus récente des deux grandes sectes du Sangha monastique thaïlandais. L’ordre Dhammayut fut établi par le roi Mongkut dans les années 1830, pendant la période où il était moine avant de monter sur le trône, avec l’intention d’être une force régénératrice au sein du *Mahā (grand ou plus grand) nikāya*.

dhutaṅga (pāli) (thaï : *tudong*) Littéralement : “éroder”. Pratiques ascétiques volontaires, autorisées par le Bouddha, que les pratiquants peuvent entreprendre de temps à autre ou dans le cadre d’un engagement à long terme afin de cultiver le renoncement et le contentement, et de stimuler l’énergie. Treize pratiques de ce

type sont identifiées dans les commentaires : 1) n'utiliser que des robes rapiécées, 2) n'utiliser qu'un seul ensemble de trois robes, 3) aller en tournée d'aumônes, 4) accepter l'aumône de tout donateur lors de la tournée d'aumônes, 5) ne pas prendre plus d'un repas par jour, 6) ne manger que dans le bol à aumônes, 7) refuser toute nourriture offerte après la tournée d'aumônes, 8) vivre dans la forêt, 9) vivre sous un arbre, 10) vivre à ciel ouvert, 11) vivre dans une forêt de crémation, 12) se contenter du logement que l'on reçoit et 13) ne pas s'allonger.

Discipline Voir : *Vinaya*

Discours Voir : *Sutta Piṭaka*

Dix Préceptes Les dix préceptes de formation des novices (*sāmaṇera*), c'est-à-dire s'abstenir de : 1) tuer d'autres êtres, 2) voler, 3) toute activité sexuelle, 4) mentir, 5) utiliser des substances intoxicantes, 6) manger après midi, 7) se divertir, 8) embellir et parer son corps, 9) utiliser un lit élevé ou luxueux, et 10) utiliser de l'argent.

Dix voies bénéfiques (pāli : *kusala-kammaṭṭhā*) Liste des dix vertus du corps, de la parole et de l'esprit (également appelées "*agārika-vinaya*"). Il s'agit de s'abstenir : 1) de prendre la vie, 2) de voler, 3) de méconduite sexuelle, 4) de mentir, 5) de parler grossièrement, 6) de semer la discorde, 7) de faire des commérages, 8) d'être avare, 9) d'avoir des pensées agressives, et 10) d'avoir des vues erronées.

dukkha (pāli) Qualité d'insatisfaction, de souffrance, de stress et de malaise inhérents à tous les phénomènes conditionnés. L'une des *trois caractéristiques de l'existence*, avec le non-soi (*anattā*) et l'impermanence (*anicca*).

entraves (pāli : '*saṃyojana*') Groupe de dix souillures qui lient l'esprit au cycle des renaissances. La réalisation des quatre étapes de l'éveil est expliquée en termes d'abandon progressif des entraves. Ces entraves sont les suivantes : 1) la croyance à l'existence d'une personnalité, 2) le doute, 3) L'attachement aux rites et aux règles, 4) le désir sensuel, 5) la malveillance, 6) le désir d'existence matérielle, 7) le désir d'existence immatérielle, 8) l'orgueil, 9) l'agitation et 10) l'ignorance.

Entrée dans le courant (pāli) Le premier stade de l'éveil après lequel on n'est plus soumis à la possibilité de naître dans un royaume inférieur et on réalisera le quatrième et dernier stade de *l'Octuple Sentier* en sept vies au maximum.

farang (thaï) Terme thaïlandais désignant les occidentaux.

foi (pāli/thaï : *saddhā*) Conviction, assurance, confiance. Une confiance dans les enseignements du Bouddha qui se traduit par la volonté de les mettre à l'épreuve. La conviction devient inébranlable lorsque l'on atteint *l'entrée dans le courant*.

fondations de la pleine conscience (pāli : *satipaṭṭhāna*) Quatre fondations pour établir la pleine conscience - le corps, les sensations, l'esprit et les phénomènes mentaux - observés en eux-mêmes et au fur et à mesure qu'ils se produisent.

forêt de crémation Traditionnellement, dans toute l'Asie du Sud-Est et le sous-continent indien, il s'agit d'une zone située à l'extérieur d'un village et consacrée à la crémation en plein air des corps. Le Bouddha fit l'éloge de ces forêts et les enseignants de la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise*, dont Luang Por Chah, encourageaient la pratique consistant à demeurer dans ces forêts. Les forêts de crémation inspirent l'attention et la diligence chez les pratiquants fervents.

glot (thaï) Un glot est un parapluie fabriqué à la main, surmonté d'un crochet, qui est suspendu à un fil tendu entre deux arbres. Une moustiquaire cylindrique est suspendue au parapluie, créant ainsi une tente de fortune.

hiri (pāli) Honte sage et saine d'accomplir de mauvaises actions ; conscience intérieure qui empêche de faire des actes qui mettraient en péril notre respect de soi. Souvent associée à une crainte sage des conséquences des mauvaises actions (*ottappa*).

Huit préceptes Ces préceptes consistent à s'abstenir : 1) de tuer, 2) de voler, 3) de toute activité sexuelle, 4) de mentir, 5) d'utiliser des substances intoxicantes, 6) de manger après midi, 7) de se divertir, de s'embellir et de se parer et 8) d'utiliser un lit surélevé ou

luxueux. Ces règles d'entraînement sont communément adoptées par les laïcs bouddhistes lors des journées d'observance et sont également appelées les "Huit Préceptes des Upāsikā (femme laïque) / Upāsakā (homme laïc)".

Isan 1) Nord-est de la Thaïlande. Lieu de naissance de la majorité des enseignants de ce que l'on appelle aujourd'hui la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise*. 2) Principale langue parlée dans cette région, un dialecte de la langue lao.

Jātaka (pāli) Recueil de plus de 520 versets traitant des vies antérieures du Bouddha et des histoires qui en découlent. Ils constituent la base d'une grande partie du bouddhisme populaire dans les cultures Theravada.

jhāna (pāli) Absorption mentale. Huit états successivement plus raffinés de forte concentration.

Jour d'Observance (thaï : Wan Phra) Les jours de demi-lune, de pleine lune et de lune noire du calendrier lunaire. Depuis l'époque du Bouddha, les laïcs ont coutume de se réunir au monastère local ces jours-là pour chanter, observer les huit préceptes et écouter le Dhamma. Alors que le mot pāli "*Uposatha*" désigne uniquement la pleine lune et la nouvelle lune, le mot thaï "*Wan Phra*" et son équivalent français "*Jour d'Observance*" désignent également les demi-lunes.

kalyāṇamitta (pāli) Littéralement : "bon et noble ami". L'idéal bouddhiste de l'ami spirituel et de l'enseignant.

kāma (pāli) Objet du désir sensuel ainsi que le désir sensuel et la luxure eux-mêmes. Le terme ne se limite pas à la passion sexuelle mais inclut également le désir de n'importe quel objet des sens.

kamma (pāli ; sanskrit : "*karma*") Action volontaire exprimée par le corps, la parole et l'esprit.

Kaṭhina (pāli) Cérémonie organisée au cours du quatrième mois de la saison des pluies (octobre, parfois novembre), au cours de laquelle un Sangha de moines reçoit des offrandes de tissus de la part des laïcs, confectionne une robe avec le tissu et l'offre à l'un de ses

membres considéré comme un bénéficiaire approprié. En Thaïlande, la cérémonie annuelle du kaṭhina est également devenue la principale occasion d'offrir un soutien financier aux monastères.

Khandhakas (pāli) L'une des trois divisions principales (avec le *Suttavibhaṅga* et le *Parivāra*) du *Vinaya Piṭaka*, les Khandhakas servent à détailler la vie communautaire du Sangha et comprennent donc : les procédures pour les réunions formelles (y compris les cérémonies d'ordination et d'*Uposatha*) ; les mesures à prendre en cas de disputes ; la description des observances relatives aux quatre nécessités - robes, nourriture offerte en aumône, lieu d'habitation et médicaments ; et l'élaboration des quatorze protocoles (*kiccavatta*).

khandhas (pāli) Littéralement : “tas ; groupes ; agrégats”. Les composantes physiques et mentales de l'expérience, qui servent de base à l'attachement (*upādāna*) et donc à un sentiment illusoire de soi, à savoir : 1) la forme (*rūpa*), 2) la sensation (*vedanā*), 3) la perception (*saññā*), 4) les formations mentales (*saṅkhāra*) et 5) la conscience (*viññāna*).

khaṇikasamādhi (pāli) Littéralement : “concentration momentanée”. Les premiers intervalles de calme, de courte durée, que l'on ressent lorsque l'esprit se concentre sur son objet. Ce niveau de concentration précède la concentration d'accès (*upacārasamādhi*) et la pleine concentration (*appanāsamādhi*).

khaoma (thaï) Pièce de tissu polyvalente utilisée par les hommes thaïlandais, elle mesure environ deux mètres sur un et est généralement recouverte d'un motif à carreaux vif. Elle sert de sarong, de drap de bain, de serviette, de châle, de turban, de drap de transport et même de hamac.

kiccavatta (pāli) Littéralement : “observances des devoirs”. Groupe de quatorze protocoles figurant dans les *Khandhakas* (Vin Cv 8) qui jouent un rôle important dans la formation au Vinaya à *Wat Pah Pong* et dans ses monastères affiliés.

kusala (pāli) Sain, habile, bon, méritoire.

kuti (pāli : ‘kuṭṭī’) Lieu d’habitation d’un moine ou d’une nonne bouddhiste, pour une seule personne ; la taille des kutis varie de la petite hutte au logement plus substantiel. Dans les monastères de la forêt thaïlandaise, un kuti typique se compose d’une seule pièce avec une petite véranda et est surélevé de un à deux mètres par rapport au niveau du sol. Cela permet de se protéger des inondations et de l’empiètement des animaux de la forêt, petits et grands, tout en créant un deuxième espace de vie ouvert en contrebas.

Le chemin de la pureté (pāli : *Visuddhimagga*) Le principal commentaire Theravada. Ce texte a été composé en pāli et compilé à partir d’exégèses datant de l’époque du Bouddha par le Vénérable Buddhaghosa au Sri Lanka au cours du cinquième siècle.

Luang Por (thaï) Littéralement : “Vénérable père”. Terme à la fois affectueux et respectueux désignant les moines aînés.

Luang Pu (thaï) Littéralement : “Vénérable grand-père paternel”. Terme à la fois affectueux et respectueux désignant les moines âgés.

Luang Pu Mun Bhuridatta (1870-1949) Le moine le plus éminent de sa génération. Cofondateur (avec *Luang Pu Sao*) de la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise*. Il était connu pour son adhésion stricte au *Vinaya*, son observance régulière des *dhutaṅgas* et sa pratique intensive de la méditation. Luang Por Chah considérait Luang Pu Mun comme son principal maître.

Luang Ta (thaï) Littéralement : “Vénérable grand-père maternel”. Traditionnellement utilisé pour désigner un moine qui est ordonné plus tard dans sa vie, après avoir vécu une vie de famille.

maechee (thaï) Nonne vêtue de blanc qui prend officiellement les huit préceptes lors de son ordination. À *Wat Pah Pong*, les maechees doivent respecter un grand nombre de pratiques ascétiques et de règles monastiques identiques à celles des moines, afin de maximiser les conditions de soutien de leur pratique.

Mahānikāya (pāli) Littéralement : “le plus grand ordre”. L’ordre le plus ancien et le plus important des deux ordres majeurs du Sangha monastique thaïlandais. Luang Por Chah, (et donc *Wat Pah Pong* et les monastères affiliés), faisait partie de cet ordre.

Mahayana (pāli : “*Mahāyāna*”) Littéralement : “le grand véhicule”. L’une des trois grandes traditions du bouddhisme (les deux autres étant le *Theravada* et le *Vajrayana*). Le bouddhisme Mahayana, qui comprend les traditions du Zen, de la Terre pure et de Nichiren, met l’accent sur la pratique de la voie du *bodhisattva*, qui cherche à atteindre la pleine bouddhité pour le bénéfice de tous les êtres sensibles. Le bouddhisme mahayana est répandu dans de nombreux pays d’Asie du Nord, tels que la Chine, le Japon et la Corée.

mai nae (thaï) Littéralement : “pas sûr” ; “changeant” ; “peut-être, peut-être pas”. Expression courte et fréquemment utilisée par Luang Por Chah pour décrire la nature changeante, instable et imprévisible de tous les phénomènes.

majjhima (pāli) Littéralement : “milieu”. Un “moine majjhima” est un moine qui a été ordonné depuis plus de cinq ans mais moins de dix ans. Les moines majjhima sont considérés comme ayant achevé leur formation initiale et ne sont pas tenus par le Vinaya de vivre sous la direction d’un maître s’ils ont les compétences requises.

mānatta (pāli) Période de pénitence réglementée par le Vinaya pendant laquelle un moine, ayant commis une infraction de *Saṅghādisesa* et l’ayant confessée, est privé de certains droits et doit observer certains devoirs.

Māra (pāli) Incarnation du mal, de la souillure et de la tentation, parfois personnifiée sous la forme d’un personnage semblable à Satan. Dans d’autres contextes, le mot fait référence à une classe de divinités malveillantes du domaine sensuel.

Mātikā (pāli) Chants en pāli exécutés par le Sangha lors des cérémonies d’inhumation et de crémation.

Méditation en marchant (pāli : ‘*caṅkama*’ ; thaï : ‘*jonkrom*’) Dans la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise*, la méditation en marchant prend généralement la forme d’allers-retours le long d’un chemin déterminé, de vingt à trente pas de long, tout en concentrant son attention sur l’objet de sa méditation.

mérite (pāli : “*puñña*” ; thaï : “*boon*”) Le mérite fait référence aux actions du corps, de la parole et de l’esprit qui ont un effet d’élévation

spirituelle ou de purification. Les trois activités productrices de mérite sont 1) les actes de générosité, 2) le respect des préceptes et 3) la culture intérieure de la paix et de la sagesse.

mettā (pāli) Voir : bienveillance.

Nak Tam (thaï) Littéralement : “Expert en Dhamma”. Série d’examens facultatifs de base, à trois niveaux, que passent les nouveaux moines en Thaïlande, juste après la retraite annuelle des pluies. Le matériel de cours couvre quatre sujets : 1) le *Dhamma*, 2) le *Vinaya*, 3) les biographies du Bouddha et de ses disciples et 4) les cérémonies monastiques.

nāmadhamma (pāli) Phénomènes mentaux. Terme collectif désignant la sensation, la perception, la volition, le contact sensoriel et l’attention. Certains enseignants utilisent également *nāmadhamma* pour désigner les composantes mentales des cinq *khandhas*.

navaka (pāli) Littéralement : “nouveau”. Terme utilisé pour décrire un moine au cours de ses cinq premières années de formation. Un moine navaka est tenu par le *Vinaya* de vivre sous la direction (littéralement : “sous dépendance de”) de son précepteur ou d’un autre enseignant qualifié ayant plus de dix ans d’ancienneté.

nécessité (pāli : *parikkhāra*) Objet utilisé par un moine. Ce terme est utilisé pour décrire à la fois les éléments essentiels à la survie d’un moine, c’est-à-dire sa robe, la nourriture qu’il reçoit à titre d’aumône, son logement et ses médicaments, ainsi que tous les objets accessoires qu’il peut posséder.

nesajjik (thaï) Forme thaïlandaise du terme pāli “*nesajjika*”, qui signifie “pratique de la position assise”. Un pratiquant qui adopte volontairement cette pratique s’abstiendra de s’allonger pendant la durée de son vœu. C’est l’une des treize pratiques *dhutaṅga* autorisées par le Bouddha et elle était obligatoire chaque nuit de Phra Wan pour tous les membres de la communauté de *Wat Pah Pong*.

Nibbāna (pāli ; sanskrit : *Nirvāna*) Éveil - le but de la pratique bouddhiste. La libération finale de l’esprit de toute souffrance (*dukkha*) ;

l'élimination de toutes les souillures mentales (*āsava*) et de toutes les impuretés (*kilesa*) ; la fin du cycle des renaissances (*samsāra*).

nikāya (pāli) Littéralement : “groupe” ou “ordre”. Le terme est utilisé pour désigner les deux principaux groupements du Sangha monastique thaïlandais : le *Mahānikāya* et le *Dhammayut nikāya*.

nimitta (pāli) Un “signe” mental, généralement (mais pas exclusivement) une image visuelle, qui peut apparaître au fur et à mesure que la méditation s'approfondit. S'il est observé avec habileté et sans attachement, un nimitta peut renforcer le mouvement vers une concentration plus profonde et une vision pénétrante.

Nissaggiya Pācittiya (pāli) Littéralement : “renoncement et confession”. Nom d'une classe de trente règles de formation (*sikkhāpada*) dans le *Pāṭimokkha* qui impliquent l'abandon de certains objets inappropriés, suivi d'une confession. Ces objets indésirables comprennent : l'or, l'argent, les devises, les vêtements superflus et un deuxième bol à aumônes.

nissaya (pāli) Littéralement : “dépendance”. 1) L'engagement pour cinq ans d'un jeune moine à vivre sous la direction de son maître. 2) Les quatre nécessités sur lesquelles repose la vie d'un moine : la nourriture offerte en aumône, les vêtements, le logement et les médicaments.

nīvaraṇa (pāli) Voir : cinq obstacles

novice (pāli : *sāmaṇera* - littéralement : “un petit *samaṇa*”) Celui qui a formellement fait l'objet de la cérémonie de “*Aller de l'avant*” et s'est ainsi engagé à vivre selon les *dix préceptes*. L'ordination des moines à part entière exigeant que le candidat ait au moins vingt ans, l'ordination des novices est traditionnellement réservée aux garçons (au moins “assez vieux pour effrayer les corbeaux”) et aux adolescents. Luang Por Chah, cependant, utilisait l'ordination des novices comme une période probatoire avant l'ordination complète, quel que soit l'âge du postulant.

Octuple Sentier (pāli : *aṭṭhaṅgiko maggo*) La quatrième des *Quatre Nobles Vérités*, également connue sous le nom de “Noble sentier octuple”,

est la voie de pratique décrite par le Bouddha menant à la cessation de la souffrance. Il se compose des éléments suivants : 1) la Vue Juste, 2) l'Intention Juste, 3) la Parole Juste, 4) l'Action Juste, 5) les Moyens d'existence Justes, 6) l'Effort Juste, 7) l'Attention Juste et 8) la Concentration Juste.

Ordination (pāli : *Upasampadā*) Cérémonie d'acceptation ou d'initiation dans le Sangha.

ottappa (pāli) Une crainte sage et saine des conséquences des mauvaises actions. Souvent associée à une sage honte (*hiri*).

pabbajjā (pāli) Voir : Aller de l'avant

paccattaṃ (pāli) qui doit être expérimenté par soi-même. Les enseignants de la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise* utilisent ce terme pour désigner la qualité du Dhamma connue sous le nom de “*paccattaṃ veditabbo vinññūhi*”, un phénomène qui ne peut être expérimenté qu'individuellement par les sages.

Paccekabuddha (pāli) Littéralement : “Bouddha solitaire”. Bouddha qui ne dispose pas de la réserve de *pāramī* nécessaire pour enseigner aux autres la pratique qui mène à l'Éveil, et qui mène une vie solitaire.

pācittiya (pāli) Littéralement : “confession”. Nom d'un ensemble de quatre-vingt-douze règles de formation (*sikkhāpada*) dans le *Pāṭimokkha* qui impliquent la confession à un autre moine d'un comportement inapproprié.

pāli (pāli : ‘*pāli*’) Langue prakrit dans laquelle le Canon Bouddhiste Theravada (*Tipiṭaka*) est conservé. Le pāli n'ayant pas d'écriture, les textes “pāli” conservés dans le monde theravada sont généralement écrits dans l'écriture locale de chaque pays (par exemple, au Sri Lanka, les textes “pāli” sont conservés en écriture cinghalaise ; en Thaïlande, ils sont en écriture thaïlandaise ; dans les pays européens, ils sont en écriture romaine, etc.)

paṃsukūla (pāli) Littéralement : tissu “tas de poussière”. Tissu jeté ou abandonné utilisé par les moines pour confectionner de nouvelles

robes ou réparer les anciennes. Depuis l'époque du Bouddha, les forêts de crémation ont été une source populaire pour ce type de tissu.

paññā (pāli) Sagesse ; discernement ; perspicacité. Troisième aspect du *triple entraînement*, *paññā* consiste à “voir les choses telles qu’elles sont”, c’est-à-dire à observer la nature impermanente (*anicca*), insatisfaisante (*dukkha*) et non-soi (*anattā*) de tous les phénomènes conditionnés. *Paññā* peut également être décrit comme la compréhension des *Quatre Nobles Vérités* ou de la *Coproduction Conditionnée*.

pārājika (pāli) Littéralement : “défaite”. Les délits entraînant l’expulsion immédiate du Sangha, à savoir : 1) rapports sexuels, 2) vol, 3) Tuer intentionnellement une personne, et 4) mentir au sujet d’un accomplissement spirituel. Un moine qui commet l’une de ces fautes n’a pas le droit de se faire réordonner dans cette vie.

pāramī (pāli) Perfections du caractère. Liste de dix qualités censées avoir été développées au cours de nombreuses vies par le *bodhisattva*. D’une manière plus générale, il s’agit de vertus essentielles que tous les pratiquants spirituels doivent développer. Elles sont énumérées dans les commentaires comme suit : 1) la générosité (*dāna*), 2) la vertu (*sīla*), 3) le renoncement (*nekkhamma*), 4) la sagesse (*paññā*), 5) l’effort (*virīya*), 6) la patience (*khanti*), 7) la vérité (*sacca*), 8) la détermination (*adhiṭṭhāna*), 9) la bienveillance (*mettā*) et 10) l’équanimité (*upekkhā*).

Paritta (pāli) Versets protecteurs chantés pour conjurer le mauvais sort et susciter des bienfaits. Ces chants de protection, qui comprennent des passages du *canon pāli* et des versets traditionnels de louange du *Triple Joyau*, sont fréquemment chantés par les moines et les laïcs bouddhistes dans les pays bouddhistes *Theravada* lors d’occasions propices.

pariyatti (pāli) Compréhension théorique du Dhamma obtenue par l’écoute, la lecture et l’étude. Idéalement, elle constitue le fondement de la mise en pratique des enseignements (*paṭipatti*) et de la pénétration de leur vérité profonde (*paṭivedha*).

paṭṭicasamuppāda (pāli) Voir : Coproduction Conditionnée

Pāṭimokkha (pāli) Code de base de la discipline monastique récité tous les quinze jours dans l'original pāli dans les monastères ayant un quorum de quatre moines minimum. Le Patimokkha se compose de 227 règles de formation, classées selon la nature de l'offense commise, c'est-à-dire entraînant l'expulsion (*pārājika*), la réunion formelle du Sangha (*saṅghādisesa*), "l'aveu avec déchéance" (*nissaggiya*), la confession (*pācittiya*), la reconnaissance de l'offense (*pāṭidesanīya*), ou l'entraînement (*sekhiya*).

paṭipadā (pāli) Littéralement : "voie de la pratique". Bien qu'ayant à l'origine le sens neutre de toute voie de pratique, saine ou malsaine, ce terme est utilisé par les enseignants de la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise* pour se référer à la *Voie du Milieu*, ou en d'autres termes, à l'Octuple Sentier.

pavāraṇā (pāli) Littéralement : "invitation". 1) Invitation formelle d'un laïc bouddhiste à un moine pour l'informer de ses besoins. 2) Demande ou invitation à un retour d'information ou à un conseil. Cette demande est formalisée lors de la cérémonie annuelle marquant la fin de la retraite des pluies de trois mois, au cours de laquelle chaque moine invite ses compagnons à faire des commentaires sur tout ce qui a été "vu, entendu ou soupçonné" d'être défaillant dans sa conduite.

peta (pāli ; sanskrit : *preta*) Un "fantôme affamé" - l'un des êtres des royaumes inférieurs, parfois capable d'apparaître aux êtres humains.

phra (thaï) Vénérable. 1) Le mot thaï pour "moine" (*bhikkhu*). 2) Terme utilisé comme titre formel, seul ou comme préfixe d'un titre plus long, pour un moine (par exemple, *Phra Ajahn Chah*). 3) Un terme utilisé pour modifier un nom afin d'exprimer un sens de sainteté (par exemple *Wan Phra*, littéralement : "jour saint").

pijarana (thaï) Contempler, examiner ou enquêter. Terme utilisé par les enseignants de la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise* pour décrire un large éventail de pratiques d'introspection.

pīti (pāli) Ravissement ; félicité ; joie spirituelle intense. Le troisième facteur de l'absorption méditative (*jhāna*).

por dee (thaï) Littéralement : “juste ce qu'il faut” ou “juste la bonne quantité”. Cette expression thaïlandaise courante fait référence à la quantité optimale, ni trop ni trop peu. Luang Por Chah utilisait ce mot comme synonyme de la *Voie du Milieu*.

postulant (pāli : *anāgārika* ; thaï : *pakhao*) Aspirant à la vie monastique qui observe les *Huit Préceptes* et porte des vêtements blancs pendant une période allant de quelques heures à un an ou plus selon les monastères et les circonstances, avant d'être autorisé à être ordonné *novice* puis moine.

Pubbasikkhāvāṇṇanā (pāli) Littéralement : “L'exposé de la formation préliminaire”. Commentaire thaïlandais du Vinaya (connu sous le nom abrégé de “*Pubbasikkhā*”) composé au XIXe siècle sur la base des commentaires pāli introduits en Thaïlande depuis le Sri Lanka, et pris par les moines de la forêt de la génération de Luang Por Chah comme l'excellence de la pratique du Vinaya.

Puja de Vesak (pāli : *Vesākha Pūja*) La commémoration de la naissance, de l'éveil et de la mort du Bouddha, célébrée le jour de la pleine lune du cinquième mois lunaire, Vesakha.

puñña (pāli) *Voir* : mérite

Quatre besoins (pāli : *paccaya, nissaya*) Liste canonique fréquemment utilisée des quatre nécessités ou soutiens de la vie : 1) vêtements, 2) nourriture, 3) abri et 4) médicaments. Pour les moines, les exemples les plus élémentaires de ces nécessités sont : 1) les robes à partir de chiffon, 2) la nourriture offerte en aumône, 3) l'abri au pied d'un arbre et 4) l'urine fermentée en guise de médicament.

Quatre Nobles Vérités L'enseignement distinctif, fondamental et complet global du Bouddha : 1) la souffrance (dans toutes ses manifestations physiques et mentales), 2) son origine (c'est-à-dire le désir pour la sensualité, le fait de devenir ou de ne pas devenir), 3) sa cessation, et 4) le chemin menant à sa cessation (l'*Octuple Sentier*). La pleine compréhension de la souffrance, l'abandon de sa cause et la

réalisation de sa cessation par le développement complet de la Voie équivaut à l'atteinte de *Nibbāna*.

quatre voies du succès (pāli : *iddhipāda* - Littéralement : “bases du pouvoir spirituel” ou “voies du succès spirituel”) Les quatre bases du succès : 1) le zèle (*chanda*), 2) l'effort (*virīya*), 3) l'application de l'esprit (*citta*) et 4) l'investigation (*vīmaṃsā*).

retenue des sens (pāli : *indriyaṃvara*) : “Lorsqu'une forme est vue par l'œil (ou en percevant un objet par l'une des autres portes des sens), on n'est pas obsédé par ce qui est agréable, on n'est pas repoussé par ce qui est désagréable et on demeure établi dans la pleine conscience du corps, avec une attention incommensurable”. L'un des trois Dhammas “toujours pertinents” (*apaṇṇaka*) dont le Bouddha faisait l'éloge et que les enseignants de la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise* évoquent fréquemment.

Retraite des Pluies (pāli : *vassa*) Période de retraite monastique instituée par le Bouddha, durant laquelle les moines doivent s'abstenir de tout voyage, à l'exception des plus nécessaires, pendant toute la saison de la mousson indienne (de la pleine lune de juillet à la pleine lune d'octobre).

robe extérieure (pāli/thaï : *saṅghāṭi*) La robe extérieure à double épaisseur d'un moine bouddhiste, mesurant environ trois mètres sur deux, habituellement portée pliée sur l'épaule gauche lors des cérémonies et des réunions formelles du Sangha. C'est l'une des trois robes principales du moine. Voir : Annexe I.

robe inférieure (pāli : *antaravāsaka* ; thaï : *sabong*) Robe du bas du moine, en forme de jupe, maintenue par une ceinture en tissu. C'est l'une des trois robes principales du moine. Voir : Annexe I

robe supérieure (pāli : *uttarāsaṅga* ; thaï : *jiwon*) L'une des trois principales robes d'un moine bouddhiste. Il s'agit d'une grande robe rectangulaire, en Thaïlande, elle mesure généralement trois mètres sur deux, qui couvre le torse et les jambes du moine. Cette robe est portée lors de toutes les occasions officielles et chaque fois que le moine quitte le monastère. Voir : Annexe I

rūpadhamma (pāli) Littéralement : “phénomènes matériels”. Forme matérielle, généralement avec des connotations indiquant le corps physique, juxtaposée aux phénomènes mentaux (*nāmadhamma*).

Sādhu (pāli) Littéralement : “C’est bien”. Exclamation courante en pāli et en thaï exprimant l’appréciation ou l’accord.

Salle d’Uposatha (pāli) Bâtiment dans un monastère dans lequel se déroulent les réunions formelles du Sangha et les cérémonies telles que les Ordinations (*upasampadā*) et la récitation du *Pātimokkha*.

Salle du Dhamma Généralement le plus grand bâtiment d’un monastère, c’est là que sont donnés les enseignements du Dhamma et que se déroulent les séances de méditation et de chant en groupe. Il peut également servir de réfectoire lorsqu’il n’existe pas de bâtiment dédié à cet usage.

samādhi (pāli) Comme *sammāsamādhi*, ce terme fait référence à la concentration, à l’unification de l’esprit, à la stabilité mentale. En tant que titre du deuxième des trois entraînements, *samādhi* est un terme générique qui couvre tout le domaine de l’effort dans le but d’abandonner ce qui est malsain et de cultiver ce qui est bénéfique.

samaṇa (pāli) Reclus ou contemplatif. Celui qui abandonne les obligations conventionnelles de la vie sociale pour trouver un mode de vie plus “en accord” (*sama*) avec la vraie nature des choses. Un terme qui, bien qu’antérieur au Bouddha, a été adopté par lui et a reçu le sens plus exalté de “celui qui pacifie ce qui est malsain”.

sāmaṇera (pāli) Voir : novice

samatha (pāli) Tranquillité, état de calme lucide. La “méditation samatha” fait référence aux techniques de méditation qui se concentrent sur le calme et l’apaisement de l’esprit plutôt que sur la réflexion et l’investigation des phénomènes (c’est-à-dire la méditation de la vision pénétrante, *vipassanā*). Luang Por Chah n’était pas en faveur d’une division rigide des pratiques de méditation entre ces deux catégories.

sammādiṭṭhi (pāli) Voir : Vue Juste

samor (thaï) Myrobalan chébula. Un laxatif de la famille des myrobalans dont la consommation est autorisée par le Vinaya à tout moment de la journée.

sampajañña (pāli) Vigilance, compréhension claire, conscience de soi. Quatre types de sampajañña sont mentionnés dans le texte : la compréhension claire 1) de l'objectif, 2) de la pertinence, 3) des possibilités et 4) de l'absence d'illusions.

samsāra (pāli) Littéralement : “errance perpétuelle”. 1) Le cycle de la naissance, du vieillissement, de la maladie, de la mort et de la renaissance, qui est sans commencement connu et ne prendra fin que lorsque, par la pratique de l'*Octuple Sentier*, on atteindra *Nibbāna*. 2) Le monde de tous les phénomènes conditionnés, mentaux et matériels.

Sangha (pāli : ‘*Saṅgha*’) La communauté des moines (*bhikkhus*) et des nonnes (*bhikkhunīs*) bouddhistes. Le terme Sangha peut désigner soit l'institution globale du monachisme bouddhiste, soit des communautés monastiques individuelles. Dans un sens plus élevé, le Sangha se réfère à la “communauté” des disciples éveillés du Bouddha - laïcs et ordonnés - qui ont atteint au moins l'entrée dans le courant (*sotāpaññā*), la première des voies transcendantes culminant dans *Nibbāna*.

saṅghādisesa (pāli) La deuxième catégorie la plus grave des règles du *Vinaya* (après la défaite, *pārājika*). Un moine qui transgresse l'une des treize règles de cette classe d'infraction doit subir une période de pénitence (*mānatta*) et de probation (*parivāsa*) impliquant des réunions formelles du Sangha.

Sāsana (pāli) Littéralement : “message”. La dispensation, la doctrine et l'héritage du Bouddha ; la religion bouddhiste.

sati (pāli) Pleine conscience, se souvenir, présence d'esprit. Facteur mental indissociable de tous les états de conscience kammiquement sains (*kusala*). Dans sa forme la plus développée, la Pleine Conscience Juste est le septième facteur de l'*Octuple Sentier* et constitue donc une condition préalable à la réalisation de l'éveil.

sept facteurs de l'éveil (pāli : *bojjhaṅga*) Sept états d'esprit sains considérés comme des antidotes aux cinq entraves et des qualités à développer pour parvenir à la connaissance et à la libération (*vimutti*) : 1) la pleine conscience (*sati*), 2) l'examen approfondi des phénomènes conditionnés (*dhamma-vicaya*), 3) l'énergie (*virīya*), 4) la joie intense (*pīti*), 5) la tranquillité (*passadhi*), 6) la concentration ou l'unification de l'esprit (*samādhi*) et 7) l'équanimité (*upekkhā*).

Siège du Dhamma (thaï : *tamaht*) Grande chaise en bois surélevée dans une salle du dhamma, d'où les moines prononcent les discours officiels.

sikkhāpada (pāli) Points d'entraînement. Règles de formation du Pāṭimokkha formulées par le Bouddha à l'intention de ses disciples monastiques.

sīla (pāli) Vertu, moralité. Premier aspect du *triple entraînement*, *sīla* est la qualité de pureté éthique et morale qui empêche les actions irréfléchies. Le terme inclut également les préceptes d'entraînement, dont la contemplation empêche l'accomplissement de telles actions malhabiles. Dans l'*Octuple Sentier*, la *Parole Juste*, l'*Action Juste* et les *Moyens d'existence Justes* sont des aspects de *sīla*.

sotāpanna (pāli) *Voir* : celui qui est entré dans le courant

souillure (pāli : *kilesa*) Qualités mentales qui obscurcissent l'éclat du citta. Les trois souillures fondamentales sont l'avidité, la haine et l'illusion. Elles se manifestent de diverses manières, notamment par la passion, la malveillance, la colère, la rancœur, l'hypocrisie, l'arrogance, l'envie, l'avarice, la malhonnêteté, la vantardise, l'obstination, l'orgueil, la suffisance et l'autosatisfaction.

stupa (pāli : *thūpa*) Structure en forme de monticule ou hémisphérique abritant des reliques du Bouddha ou de Nobles Disciples.

sukha (pāli) Plaisir, bien-être, satisfaction. Dans la méditation, qualité mentale qui atteint sa pleine maturité dans le troisième *jhāna*, où elle est généralement décrite comme "félicité". Le sukha ultime est *Nibbāna*.

sutta (pāli ; sanskrit : *sūtra*) Littéralement : “un fil”. Discours ou sermon attribué au Bouddha ou à l’un de ses disciples contemporains. Après la mort du Bouddha, les suttas ont été transmis en langue *pāli* par tradition orale et ont finalement été mis par écrit au Sri Lanka quelque temps avant notre ère. Plus de 10 000 suttas sont rassemblés dans le *Sutta Piṭaka*, le principal recueil de ces textes dans le *canon pāli*. Ces discours sont généralement considérés comme les premiers textes des enseignements du Bouddha.

Sutta Piṭaka (pāli) Littéralement : “La corbeille des Suttas”. Deuxième des trois sections du *Canon Pāli*, contenant la majorité des discours du Bouddha à ses disciples ; également connu sous le nom de “Suttas” ou “Discours”. Le *Sutta Piṭaka* est composé de cinq *nikāyas* (recueils) : le *Dīgha Nikāya* (contenant de longs discours) ; le *Majjhima Nikāya* (contenant des discours de longueur moyenne) ; le *Saṃyutta Nikāya* (contenant des discours organisés par sujet) ; l’*Aṅguttara Nikāya* (contenant des discours organisés par liste numérique ascendante) ; et le *Khuddaka Nikāya* (regroupant divers autres recueils d’enseignements plus courts).

Tan (thaï) Titre honorifique équivalent au pāli “*bhante*” ou au français “Vénérable”. Il s’agit d’une façon courante de s’adresser aux moines.

Tathāgatha (pāli) Littéralement : “ainsi parti” ou “ainsi venu”. Épithète utilisée par le Bouddha pour se désigner lui-même.

thera (pāli) Littéralement : “aîné”. Titre honorifique automatiquement conféré à un moine ayant au moins dix ans d’ancienneté.

Theravada (pāli : *Theravāda*) Littéralement : “doctrine des anciens”. Forme dominante du bouddhisme en Asie du Sud-Est (Thaïlande, Sri Lanka, Myanmar, Cambodge et Laos), le Theravada considère le *Canon Pāli* (*tipiṭaka*) comme son texte principal et l’*arahant* comme son idéal et l’objectif de la pratique.

Tipiṭaka (pāli) Voir : Canon Pāli

toraman (thaï) En thaï moderne, ce mot signifie “torture”, mais il est utilisé par les moines de la forêt en Thaïlande avec son sens plus ancien d’entraînement de l’esprit en s’opposant à ses désirs.

tournée d'aumônes (pāli : *piṇḍapāta* ; thaï : *pindapat*) Moyen par lequel les moines mendiants reçoivent de la nourriture pour leur repas quotidien. En marchant dans une zone habitée, les yeux baissés, les moines et les novices acceptent les offrandes de tout donateur se trouvant sur leur chemin. Il leur est interdit de demander de la nourriture.

Tradition de la Forêt de l'Isan Synonyme de la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise*.

Tradition de la Forêt Thaïlandaise Les enseignants et les monastères de la forêt, principalement situés dans le nord-est de la Thaïlande (*Isan*), qui remontent à Luang Pu Mun et Luang Pu Sao. Cette tradition se caractérise par une dévotion aux pratiques traditionnelles de méditation, accompagnée d'une adhésion stricte au *Vinaya* et de l'adoption de diverses pratiques *dhutaṅga*. *Luang Por Chah* se considérait comme faisant partie de cette tradition. Également appelée *Tradition de la Forêt de l'Isan*.

trente-deux parties du corps Thème de méditation recommandé par le Bouddha pour lutter contre la luxure, dans lequel trente-deux parties du corps sont étudiées en fonction des *trois caractéristiques* et de leur nature non attrayante (*asubha*). Ces parties sont les suivantes 1) cheveux, 2) poils, 3) ongles, 4) dents, 5) peau, 6) chair, 7) tendons, 8) os, 9) moelle osseuse, 10) rate, 11) cœur, 12) foie, 13) membranes, 14) reins, 15) poumons, 16) intestins, 17) entrailles, 18) aliments non digérés, 19) excréments, 20) bile, 21) flegme, 22) pus, 23) sang, 24) sueur, 25) graisse dure 26) larmes, 27) graisse liquide, 28) salive, 29) mucus, 30) huile des articulations, 31) urine et 32) cerveau.

triple discipline (pāli : *tisikkhā*) La culture de 1) la moralité (*sīla*), 2) la concentration (*samādhi*) et 3) la sagesse (*paññā*). Forme abrégée de l'*Octuple Sentier*.

Triple Joyau (pāli : *tiratana*) Désignation abrégée et poétique du Bouddha, du Dhamma et du Sangha en tant que joyaux d'une extrême valeur, qualité et beauté.

trois caractéristiques (de l'existence) (pāli : *tilakkhaṇa*) Enseignement fondamental du Bouddha ; l'idée que tous les phénomènes

conditionnés sont : 1) impermanents (*anicca*), 2) insatisfaisants (*dukkha*) et 3) vides de toute essence individuelle (*anattā*). La contemplation méditative profonde de ces caractéristiques peut conduire à *Nibbāna*.

trois refuges (pāli : *tisaraṇa*) : 1) le Bouddha, 2) le Dhamma et 3) le Sangha. L'engagement formel envers ces refuges ou lieux de sécurité s'exprime généralement par la formule "Je prends refuge dans le Bouddha... le Dhamma... le Sangha". Sur le plan intérieur, ces refuges peuvent être compris comme suit : le Bouddha fait référence à l'éveil intérieur, le Dhamma à la "façon dont les choses sont" et le Sangha à la pratique correcte menant à l'éveil.

tudong (thaï) Mot thaï dérivé du pāli "*dhutaṅga*", "*tudong*" fait référence à la pratique monastique courante (en particulier parmi les moines de la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise*) qui consiste à errer dans la campagne en dormant à la dure - tout en pratiquant un certain nombre d'observances *dhutaṅga*. Les moines qui vivent de cette manière sont appelés "moines en tudong" et on dit qu'ils sont "en tudong".

Ubon Province de Ubon Ratchathani ; province du nord-est de la Thaïlande (*Isan*). Lieu de naissance de Luang Por Chah et de nombre de ses contemporains de la *Tradition de la Forêt Thaïlandaise*.

upacārasamādhi (pāli) Littéralement : "concentration de proximité". Concentration d'accès ; état de calme lucide dans lequel l'esprit a abandonné les cinq entraves mais n'a pas encore atteint l'absorption (*appanāsamādhi* ou *jhāna*).

upasampadā (pāli) Voir : Ordination

Uposatha (jour) (pāli) Les jours de pleine lune et de lune noire pendant lesquels les moines et les nonnes bouddhistes se réunissent pour réciter les règles du *Pāṭimokkha*.

Vajrayana (sanskrit) Littéralement : "le véhicule de diamant". L'une des trois grandes branches du bouddhisme (les deux autres étant le *Theravada* et le *Mahayana*). Forme de bouddhisme que l'on trouve principalement au Bhoutan, au Tibet et en Mongolie.

vibhavataṇhā (pāli) Littéralement : “soif de non-devenir” : le désir de ne pas exister, ou le désir d’être annihilé. L’un des trois types de désir, avec le désir de sensualité (*kāmataṇhā*) et le désir de devenir (*bhavataṇhā*), que le Bouddha cite dans la *Seconde Noble Vérité* comme étant la cause de la souffrance.

vicāra (pāli) Évaluation ou appréciation soutenue. Dans la méditation, vicāra est le facteur mental qui fixe la pensée sur l’objet de méditation choisi. C’est un facteur du premier *jhāna* et il est étroitement associé à *vitakka*, le facteur mental par lequel l’esprit s’empare de l’objet. Vicāra est communément traduit par “pensée soutenue”.

Vie sainte (pāli : *brahmacariyā*) Le terme français le plus couramment utilisé pour désigner la vie monastique célibataire.

vihāra (pāli) Littéralement : “demeure”. Un lieu d’habitation, en particulier une résidence monastique, c’est-à-dire un monastère.

Vinaya (pāli) Littéralement : ce qui guide vers la libération de la souffrance. De manière générale, le vinaya désigne l’ensemble des règles, réglementations, observances et traditions destinées à faciliter la pratique du Dhamma. Le Vinaya trouve son apothéose dans la Discipline Monastique et est le plus souvent utilisé comme synonyme de celle-ci.

Vinaya Piṭaka (pāli) Littéralement : “ La corbeille de la discipline “. La première des trois sections du *Canon Pāli*, contenant les permissions, les interdictions, les règles et les règlements du Bouddha pour ses disciples *bhikkhu* et *bhikkhunī*. Le *Vinaya Piṭaka* est, à son tour, composé de trois parties (généralement présentées en six volumes) : le *Suttavibhaṅga* (contenant les explications pour chaque règle pour les *bhikkhu* et les *bhikkhunī* contenue dans le *Pāṭimokkha*) ; les *Khandakhas* (contenant des règlements supplémentaires, des protocoles, des histoires sur les origines et des tolérances) ; et le *Parivāra* (un résumé et une analyse des deux premières parties à des fins d’enseignement).

vipassanā (pāli) Littéralement : “vision claire”. Vue sur les phénomènes physiques et mentaux tels qu’ils apparaissent et disparaissent, les voyant pour ce qu’ils sont réellement - en eux-mêmes - en termes

de trois caractéristiques (*tilakkhaṇa*) et en termes de souffrance (*dukkha*), de son origine, de sa cessation et de la voie menant à sa cessation.

vipassanupakkilesa (pāli) Littéralement : “corruptions de la vision claire”. Attachement à des expériences de méditation intenses conduisant à une surestimation des progrès sur le chemin. La liste standard (figurant dans le *Visuddhimagga*) des bases de la souillure est au nombre de dix : 1) lumière, 2) connaissance psychique, 3) joie intense, 4) sérénité, 5) plaisir, 6) conviction extrême, 7) ardeur, 8) obsession, 9) équanimité et 10) désir subtil (le pratiquant est satisfait par les vipassanupakkilesa et ne songe plus à progresser).

Visuddhimagga (pāli) Voir : Le Chemin de la pureté

vitakka (pāli) Pensée dirigée. Dans la méditation, *vitakka* est le facteur mental par lequel l’attention est appliquée à l’objet de méditation choisi.

Voie du milieu (pāli : *majjhimā paṭipadā*) Voie de pratique du Bouddha qui consiste à éviter les deux extrêmes que sont l’indulgence sensuelle et l’ascétisme inutile. Ce terme est équivalent à l’*Octuple Sentier*.

Vue Juste (pāli : *sammādiṭṭhi*) Le premier des huit facteurs de l’*Octuple Sentier*. La *Vue Juste* au niveau préliminaire (*lokiya*) consiste en une acceptation de l’Éveil du Bouddha et de la loi du *kamma*. À son niveau le plus profond, la *Vue Juste* signifie voir les choses conformément à la réalité : observer la nature impermanente (*anicca*), insatisfaisante (*dukkha*) et non-soi (*anattā*) de tous les phénomènes conditionnés ; et avoir une compréhension des *Quatre Nobles Vérités* et de la *Coproduction Conditionnée*.

Wan Phra (thaï) Voir : Jour d’observance

wat (thaï) Monastère ou temple bouddhiste.

Wat Nong Pah Pong (thaï) Le monastère que *Luang Por Chah* a fondé en 1954 dans la province d’*Ubon*, en Thaïlande. En dehors des occasions les plus officielles, il est simplement appelé “*Wat Pah Pong*”.

Wat Pah Nanachat (thaï) Littéralement : “Monastère International de la Forêt”. Monastère fondé par *Ajahn Sumedho* en 1975 à Ubon, en Thaïlande, sur les instructions de Luang Por Chah, en tant que centre de formation pour les moines venus de l'étranger.